HISTOIRE
DE
GUSTAVE-ADOLPHE
ROI DE SUEDE.



GVSTAVVS ADOLPHVS D.G. REX SVEC.GOTH:
ET VAND. MAGNVS PRINCEPS FINLANDIÆ DVX.ETC.

Paul. Pontius sculp *Ant. van Dyck pinxit* *Cum privilegio*

HISTOIRE DE GUSTAVE-ADOLPHE ROI DE SUEDE.

Composée sur tout ce qui a paru de plus curieux, & sur un grand nombre de Manuscrits, & principalement sur ceux de

Mr. ARKENHOLTZ,

Eleazar Mauvillon

PAR M. D. M*** PROFESSEUR ETC.

Quo justior alter,
Nec pietate fuit, nec bello major & armis.
VIRG. ÆN. Lib. I. ỳ. 548. 549.



A AMSTERDAM,

Chez { Z. CHATELAIN ET FILS. / ARKSTÉE ET MERKUS. / MARC MICHEL REY.

MDCCLXIV.



A SA MAJESTÉ

LE

ROI DE SUEDE.

SIRE,

J'ose dédier à VOTRE MAJESTE l'Histoire d'un des plus grands Rois du Monde,

de, & du plus glorieux de Vos Ancêtres.

Le nom de GUSTAVE-ADOLPHE doit vous faire agréer, SIRE, un hommage que j'ai cru n'être dû qu'au Prince, qui occupe si dignement le Trône de ce Héros, à l'héritier de ses vertus, ainsi que de sa Couronne.

Si la Nation Suédoise s'est immortalisée par des victoires sous GUSTAVE-ADOLPHE LE GRAND, Elle s'illustre sous VOTRE MAJESTE par des triomphes plus utiles dans la route des Beaux-Arts. Si le Régne de ce Héros fut l'école de Mars, celui de VOTRE MAJESTE est le temple de Minerve. Les Suédois susceptibles de toute noble émulation, après avoir

été longtems la terreur de l'Europe, ſont aujourd'hui les émules, & ſouvent même les précepteurs des peuples les plus diſtingués dans la carrière du génie.

C'eſt, SIRE, à Votre goût pour les arts, & à Vos encouragemens que vos Sujets doivent les découvertes, dont ils ont enrichi leur Patrie & les autres Nations. Leurs talens, leur adreſſe, leur induſtrie ſont le fruit de la paix, dont ils jouiſſent ſous votre heureux Gouvernement.

Veuille le Ciel leur conſerver long-tems un Roi Père de la Patrie, qui ne s'occupe que de leur bonheur, & du ſoin de leur ouvrir les ſources de l'abondance. C'eſt le ſeul moyen

de

de les consoler de la perte d'un Héros, qui leur fut trop tôt ravi.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE

A Brunswick
ce 15 Janvier
1764.

Le très humble & très obéissant Serviteur.

M. D. M. ***.



PREFACE.

Si l'Histoire des Héros de l'Antiquité nous intéresse encore aujourd'hui par la grandeur des entreprises, la varieté des faits, la diversité des caractères, & les révolutions qu'elle présente, quoique la plûpart de leurs actions soient mêlées d'injustice, & d'extravagance, combien plus doit intéresser l'Histoire d'un Héros de nos jours, dont toutes les démarches sont pesées au poids de la justice, & réglées sur les Loix de l'équité, dont le caractère est un heureux assortiment de sagesse, de pieté, de hardiesse, de grandeur d'âme, & du courage le plus intrepide?

Si les actions d'Alexandre, & de César jettent l'étonnement dans l'âme par la grandeur & la rapidité des succès, si elles amusent l'esprit, si elles l'instruisent même, rarement intéressent-elles le cœur. L'honnête-homme ne voit dans ces tableaux que des Criminels célèbres, d'heureux coupables, des ennemis du repos public, des Tyrans insatiables, en un mot, d'illustres scélérats; & ce qu'au fond on admire en eux n'est guère que les faveurs prodiguées d'une fortune aveugle, soutenues de beaucoup d'audace de leur part, des plus brillantes qualités de l'esprit, sans presqu'aucune vertu civile.

Il n'en est pas ainsi de Gustave-Adolphe le Grand. Il réunit tout ce que l'esprit, l'âme & le cœur ont de plus estimable. C'est un Héros; mais un Héros Chrétien, éclairé & pénétré des lumières de l'Evangile. S'il prend les armes, ce n'est jamais par le motif d'une ambition inquiéte, & avide du bien d'autrui. Tantôt c'est pour soutenir ses droits au Trône, où sa Naissance, les vœux & les suffrages de toute la Nation l'avoient élevé; tantôt pour la défense de ses Peuples; tantôt pour assûrer leur Liberté; tantôt pour le soutien de sa Réligion; tantôt pour détruire la tyrannie, & briser le joug qu'un injuste oppresseur impose à toute l'Allemagne, & prépare à toute l'Europe. S'il a recours à la force, c'est toûjours après avoir tenté les voyes amiables, & lorsqu'il n'a plus rien à esperer des Loix de l'équité, & que sa modération ne fait qu'accroître l'injustice, & le mépris de ses ennemis. Il semble détester un art funeste pour lequel il a des talens supérieurs. Il gémit des maux inséparables de la guerre; il la

regarde comme un fléau, & ne s'y résout qu'après avoir épuisé tout autre moyen d'obtenir satisfaction des torts qu'on lui a faits. Au milieu des desordres, & de la licence des camps, quelle pureté de mœurs, quelles pratiques d'une pieté sincere, quel zèle pour la Religion, quel attachement à ses sublimes vérités, quelle attention à reprimer le libertinage, & la licence du Soldat, quelle bonté envers les vaincus !

Jamais Roi a-t-il mieux rempli l'idée du parfait Héros ? Quel modéle pour ceux que la Providence a fait naître sur le Trone ! Qu'ils lisent, qu'ils méditent l'Histoire de Gustave-Adolphe : Elle les instruira, non par des définitions de la vertu, mais par des exemples. Ce n'est pas un traité methodique, composé d'argumens subtils, de raisonnemens abstraits, de sentences saillantes & ingénieuses, c'est un modele continuel plus instructif que tous les traités de morale. Où trouveroient-ils ailleurs plus de probité, plus de bonne foi, plus d'affection pour les sujets, plus de respect pour les Loix de l'Etat, plus d'egard pour les priviléges du Peuple, & la forme du Gouvernement établi, plus d'application aux affaires, plus de soin pour le bien public, un intérêt plus vif pour la gloire & le bonheur de la Nation, plus d'indifférence pour la pompe & la magnificence, plus de mépris pour les aises & les commodités de la vie, plus de vigilance, plus d'intrépidité, plus de promtitude à concevoir, plus de prudence à executer, plus de constance, de courage, & de patience à surmonter les obstacles, plus de résolution à sacrifier ses commodités, ses plaisirs, son sang, & sa vie à l'intérêt public, plus d'attention à ménager ses amis, plus de vigueur à pousser ses ennemis, plus de fermeté à soutenir les prérogatives de sa dignité : en un mot, toutes les parties qui composent la vraie, & solide grandeur.

Quel tableau plus intéressant que l'Histoire d'un Prince si magnanime ? Mais quel champ pour un Ecrivain qui auroit reçu de la Nature ce goût de dessein propre à rendre avec force de si grands objets, & ce ton de couleur qui caracterise le Grand & l'Héroïque !

Sur la foi du succès de quelques ouvrages en ce genre, j'ai osé entreprendre l'Histoire de ce Monarque incomparable. Je n'ai pu résister à la vive impression que sa gloire a toujours faite sur mon esprit, depuis que j'ai commencé à m'instruire des actions des grands Hommes ; &, si la plus vive admiration pouvoit tenir lieu de talent, je serois assûré d'avoir parfaitement réussi.

Persuadé que l'Histoire doit parler au cœur aussi bien qu'à l'esprit, j'ai tâché de mêler continuellement l'estimable avec l'admirable ; & de présenter Gustave-Adolphe autant par le côté où il peut servir de modele à tous les hommes, que par celui où il est inimitable pour le commun des Rois. Dans les scenes les plus brillantes de sa vie, on le verra toujours accompagné des attributs modestes de ses vertus Morales & Chrétiennes. C'est-là à mon avis ce qui le distingue de la foule des Héros anciens & modernes. On trouveroit peut-être dans l'Histoire le parallele de ses victoires, de ses conquêtes, de ses talens Militaires & Politiques ; mais difficilement y trouveroit-on l'equivalent de ses vertus. Il eût été au-dessus de l'humanité, si, n'ayant point de vice, il n'eût point eu de defaut ; mais il en avoit sans doute, & l'Histoire ne doit point les dissimuler. Il tenoit de ses ancetres cette hu-

meur impatiente & facile à s'enflammer, dont à la vérité il revenoit ſur le champ; mais qui n'en eſt pas moins un défaut, & un très grand défaut dans un Roi. Le tems & les ſemences de vertu, qui germoient dans ſon âme, diminuèrent peu-à-peu la fougue de ſon tempérament, & ce défaut héréditaire devint pour lui un genre de triomphe plus admirable peut-être que les victoires, qu'il remporta ſur tant de Nations différentes; en cela plus eſtimable que ſon Aïeul & ſon Père, qui ne firent pas toûjours tout ce qu'ils auroient du, pour reprimer les mouvemens impétueux de leur colère, & ces emportemens qui dégradent l'homme, & font bien pis aux Rois.

Un autre défaut que le Héros Suédois ne put jamais ſi bien vaincre, malgré les remontrances rëitérées de ſes plus fidéles ſerviteurs, ce fut cette intrépidité étonnante, qui le faiſoit payer de ſa perſonne comme le plus ſimple Soldat, & agir également de la main & de la tête, ſans conſidérer que c'eſt peut-être un auſſi grand défaut dans un Roi de mépriſer le péril, que de le craindre.

Un peu plus d'attention à ſe conſerver eût abrégé le cours de cette cruelle guerre, épargné beaucoup de ſang & de calamités, beaucoup de regrets à l'Europe entière, & des torrens de larmes à toute la Suéde. Mais le peu de violence qu'il ſe fit à cet égard prit ſa ſource dans ſes vertus mêmes. Il pouſſa la modeſtie jusqu'à ſe croire moins néceſſaire qu'on ne vouloit le lui perſuader. L'humilité chrétienne, ce don ſalutaire de la Grace, la ſource & la baſe de toutes les vertus lui cachoit toute l'étendue de ſon mérite, & lui perſuadoit que Dieu ſuſciteroit toûjours quelqu'un, qui vaudroit mieux que lui pour la défenſe de la Réligion, & la délivrance de l'Europe, & s'acquitteroit avec plus de ſuccès de cette ſublime tâche.

Le ſeul nom de Guſtave-Adolphe ſuffit, pour réveiller la curioſité de quiconque a du goût pour la lecture, & préfére la vérité au menſonge & l'Hiſtoire aux Romans. Sans parler ici de la Nation Suédoiſe, que la Gloire de ce Héros a illuſtrée pour bien des ſiécles, l'Allemagne & la France ſont particuliérement intéreſſées à l'Hiſtoire de ce Grand Roi, dont les victoires ont commencé à établir la ſûreté de l'une, & la liberté de l'autre.

Avant que Guſtave paſſât la Baltique pour venir attaquer l'Empereur, la France, bornée de tous côtés par les Etats de la Maiſon d'Autriche, étoit où continuellement inſultée par cette Puiſſance, ou réduite à ne ſe mouvoir que par ſes impulſions, & celles de la Cour de Rome, tantôt vendue à cette Maiſon, tantôt redoutant également ſon ambition & ſa puiſſance, tantôt cédant à la crainte de ſon reſſentiment.

D'un autre côté, les Etats d'Allemagne ſe conſumoient en plaintes, en expoſitions de griefs, en Déductions de Droits & de Prérogatives que les Empereurs leur conteſtoient en tout, ou en partie, & dont il emportoient de tems en tems quelque piéce. Les Etats voyoient bien que ces Chefs de l'Empire en vouloient devenir les Maîtres, qu'ils viſoient à en ſubjuguer les Membres; que tous les efforts de leur politique ne tendoient qu'à cet objet, & n'avoient pour but que de les réduire à l'état de ſujets, ou tout au plus de ſubdelégués. Ils le voyoient, & n'oſoient preſque s'y oppoſer. Ils craignoient l'exemple de tant de malheureux Princes, jugés ſans être

cuïs, proscrits sans être jugés, & poursuivis sans miséricorde, comme le plus vil esclave pourroit l'être du maître le plus fier & le plus despotique.

L'Intérim, la transaction de Passau, le Recès même de la Diete d'Augsbourg en 1555. ne fûrent peut-être que l'effet d'une politique raffinée, pour couper en deux le Corps Germanique de façon à ne pouvoir jamais se réunir contre le Chef. Il est même certain que les Empereurs fûrent toûjours attentifs à saisir les occasions de mettre les deux partis aux prises, pour les affoiblir, & les detruire l'un par l'autre.

L'approche du danger les fit penser quelquefois à se réunir; mais la Réligion les tint divisés, & une moitié se trouva toûjours ennemie de l'autre. Les Catholiques ne prévirent point les conséquences de la ruïne des Protestans, & les Empereurs sûrent leur persuader, qu'il ne s'agissoit que d'empêcher ceux-ci de devenir les oppresseurs des Catholiques: & sous ce prétexte, ils en tirerent des secours très considérables qu'ils leur auroient refusés, s'ils avoient senti que procurer la ruïne des Protestans c'étoit travailler à leur propre perte.

Les Protestans, étant les premiers attaqués, fûrent aussi les premiers à se défendre: mais tous leurs efforts n'aboutirent guere qu'à des assemblées, à des engagemens mutuels pour leur commune défense, sans pouvoir rien exécuter de considérable, faute d'union & de concert. Chacun vouloit commander: ils se regardoient entr'eux comme égaux: il leur faloit un Chef, dont la puissance & le mérite réunit tous les sufrages, & éclipsât tous ces Prétendans. En attendant l'Empereur profitoit de leurs divisions, les desarmoit les uns après les autres, les accabloit de quartiers d'hiver & de contributions, les ruïnoit, les appauvrissoit, & les mettoit sous le joug, lorsque Gustave-Adolphe parut. Sa réputation de valeur & de sagesse firent bien plus d'impression que ses forces, qui paroissoient bien peu de chose pour une si grande entreprise. Aussitôt l'Empereur commence à changer de ton avec les Protestans; les opprimés lèvent la tête, la France ne craint plus de rentrer en lice contre son ancienne rivale, dont la fortune avoit prévalu. Le Héros s'avance, la liberté renaît. Il chasse les oppresseurs, délivre les opprimés; ses victoires ébranlent le Colosse de la Puissance Autrichienne, & les Eleves qu'il laisse après lui achevent de le renverser.

Cette révolution fixa l'état des Princes d'Allemagne, rétablit la liberté dans l'Empire, & procura à la France une barriere, qui, suivant toute apparence, met pour longtems ses frontieres à couvert de toutes les inondations du Nord.

L'Art Militaire, la Politique; en un mot, tout le Systême de l'Europe changea, & tout cela fut le fruit de deux ou trois campagnes.

C'est ce que j'ai tâché de développer dans cet Ouvrage, que j'ai travaillé avec une attention particuliere, & comme un homme qui a quelque réputation à soutenir.

Un de mes grands étonnemens, c'est qu'une Nation, qui paroît avoir remporté la palme dans le genre Historique, qui a écrit avec tant de succès sa propre Histoire, & celle de presque tous les Peuples du Monde, ait laissé jusqu'ici un si beau champ en friche; car je ne crois pas que personne voulût me citer le Sr. de Prade, comme un Ecrivain digne de quelque attention. Son ouvrage de la Vie de Gustave-Adolphe

n'est qu'une brochûre peu digne de ce grand nom: ce n'est qu'une esquisse & proprement un Indice *des actions Militaires de ce Héros. Le discours Historique du fameux Bayle sur le même sujet, quoique préférable à cette brochûre, n'est guère plus propre à contenter la curiosité du public. Ce n'est au fond, qu'un éloge Historique semé de solides réflexions, & de maximes dignes d'un Philosophe tel qu'étoit l'Auteur. D'ailleurs il ne va guère que jusqu'au milieu de la glorieuse carrière de Gustave-Adolphe.*

Les Suédois ont traité avec plus d'étendue un sujet qui les touchoit de plus près. Widekindi, Fornelius, Ludenius, Bœcler, Arrenius-Oernhielm, Jacob-Rudebeck, *ont écrit l'Histoire de Gustave-Adolphe; mais leurs ouvrages ne sont guère connus qu'en Suéde. Celui du premier, qui est peut-être le plus exact & le plus curieux, ne va que jusqu'au Couronnement de ce Monarque. L'impression en fut arrêtée à cette époque par la cabale de quelques envieux de l'Auteur. Le reste de son travail ne se trouve qu'en Manuscrit dans les Archives de Suéde.* Chemnitz, Puffendorff, Loccenius, Lotichius, *& beaucoup d'autres, qui ont écrit de la guerre tricennale, l'ont fait en Latin ou en Allemand, & leurs ouvrages fournissent bien quelques matériaux; mais non pas tous ceux qui sont nécessaires pour une Histoire complette de Gustave-Adolphe.*

Je sentois que, pour remplir dignement cet objet, il me faloit une connoissance plus que médiocre des Loix du Royaume de Suéde, & de la Langue qu'on y parle. Or je n'étois à portée, ni de l'un, ni de l'autre; & il falut bien rénoncer à ce projet.

J'en étois-là lorsque j'eus occasion de connoître en Saxe un Ecclésiastique Anglois, homme de mérite & de savoir. A son attention à rassembler tous les monumens Historiques, où il pouvoit être fait mention de la guerre de trente ans, & de Gustave-Adolphe, il me fut aisé de juger, quelque mistère qu'il en fît, qu'il avoit dessein d'écrire l'Histoire de ce Prince ou de cette guerre. Je l'accompagnai dans la tournée qu'il fit dans les campagnes de Lutzen, & quoiqu'il en parle, comme s'il n'y avoit jamais été, je suis bien assûré qu'il y fut.

Ses projets renouvellèrent les miens. Je m'appliquai plus que jamais à l'étude des Loix & des Constitutions d'Allemagne, & j'en donnai quelque tems après un traité (1)*, qui n'est qu'un essai, qui pourra être perfectionné dans la suite. La difficulté de m'instruire, aussi bien de celles de Suéde & de la Langue Suédoise, me parut insurmontable, à moins d'aller faire un Voyage dans le Pays. J'y étois encouragé par un savant Professeur* (2) *de l'Université d'Upsal, & presque déterminé, quand la guerre, qui commença à éclater en Allemagne, & d'autres circonstances rompîrent ce dessein.*

Je commençois déja à désesperer de pouvoir jamais exécuter celui d'écrire l'Histoire d'un Héros, dont j'honorois la mémoire avec une espece de culte, lorsque M. Arkenholtz, Auteur des Mémoires de la Reine Christine, si versé dans l'Histoire, les Loix & le Droit Public de Suéde, m'offrit le secours de ses lumières; & me

(1) *Sous le titre de* Droit Public Germanique.

(2) *M. Appelblat alors Gouverneur du jeune Comte de Gyllenborg.*

communiqua un Manuscrit, qui suppléoit amplement à mon ignorance à cet égard, & par rapport au Suedois, qui est sa langue maternelle.

Ce Manuscrit est de plus de six cens pages, & contient des Extraits de tous les Ecrivains Suédois qui ont traité l'Histoire de Gustave-Adolphe, des Regîtres du Senat, des Archives de la Couronne, & de tous les monumens qui ont rapport à cette Histoire. Muni d'un pareil trésor, & conduit par un tel guide, je ne balançai pas à entrer dans cette carriere, que j'ai fournie le mieux, qu'il m'a été possible.

Sur ces entrefaites parut l'Ouvrage du Docteur Harte, (c'est ainsi que se nomme l'Ecclésiastique Anglois, dont je viens de parler). Je le lus avec toute la vivacité d'un homme qui espere de trouver de nouvelles lumières. Mais je n'y vis que les faits que tout le monde sait, entremêlés de petites Historiettes & d'Avantures particulières, qui ne me parûrent pas même avoir quelque rapport à l'Histoire de Gustave-Adolphe, beaucoup de notes peu importantes, des répétitions fréquentes, des dates peu exactes, & des erreurs très considérables par rapport à l'Histoire, & à la Géographie. On peut voir le jugement qu'ont porté de cet Ouvrage, les Auteurs du Journal des Sciences & des Beaux Arts, M. Formey dans sa nouvelle Bibliothèque Germanique, & enfin quelques notes répandues dans cet ouvrage aux endroits, où je me suis trouvé en opposition avec M. H. J'aurois pu les grossir considérablement si j'avois voulu copier toutes les remarques, dont M. Bœhm, savant Professeur de Histoire & de Droit public à Leipzig, a enrichi la traduction Allemande de cette Histoire Angloise de Gustave-Adolphe, & copier toutes celles que M. Arkenholtz a bien voulu me communiquer.

Mais je n'ai pas prétendu faire une critique de l'ouvrage de M. H., j'ai seulement voulu marquer les principales erreurs où il est tombé, de peur que le Public ne les adoptât. Si je voulois faire la critique de l'Ouvrage, je dirois, sans préjudice du mérite personnel de l'Auteur, qu'il y régne beaucoup de confusion & d'obscurité; que le stile en est tantôt boursouflé, tantôt flasque, bas & rampant: mais ce seroit répéter ce que Messieurs les Journalistes en ont déja dit.

Ce que je ne puis passer sous silence, c'est l'air de confiance, dont M. H. parle lui-même de son ouvrage, qu'il appelle un Original (1), *& point* une imitation, *en quoi il pourroit pourtant bien avoir raison. Il ajoûte, qu'il est le premier* Biographe *de Gustave-Adolphe, si l'on excepte le Sr. de Prade, en quoi il se trompe, comme on l'a vu plus haut.*

Il donne (2) assez clairement à entendre, que sans lui la vie & les actions de Gustave-Adolphe seroient restées dans l'oubli. *Il auroit parlé plus juste s'il eût dit, que sans ce nom immortel son livre seroit peut être mort en naissant, quoiqu'il l'ait enfanté au bout de* neuf ans *de travail.*

Il décide magistralement du mérite des Généraux. Il appelle (3) Merci le plus grand Capitaine du Monde après Gustave-Adolphe. *Il assûre (4) qu'il y avoit* tels Généraux de l'Empereur, qui imprimoient du respect au Roi de Suéde mê-

(1) *Pag.* 6. & 8.
(2) *Pag.* 38.
(3) *Pag.* 29.
(4) *Pag.* 2.

me. Il est pourtant bien certain que, si ce Héros ne les méprisoit pas tout-à-fait, du moins il ne les craignoit guère.

Il appelle Gustave-Adolphe un Potentat du nord obscur & inconnu, un Prince dont on n'avoit jamais ouï parler, qui n'entroit pour rien dans le systême de l'Europe, & dont on ignoroit l'existence. *Quel dommage que des traits si éloquens soient si contraires à la vérité.*

L'Auteur vante (1) *beaucoup* l'ordre dans lequel il a rangé tous ses matériaux, de manière que l'attention du Lecteur se soutiendra dans tout le cours de l'Ouvrage. *J'en connois pourtant dont l'attention n'a pu se soutenir jusqu'à la dixième page, & je ne sache guère que son traducteur Allemand, qui ait eu la patience de le lire jusqu'au bout.*

M. H. avance qu'il a eu des extraits considérables des Manuscrits de Rusdorff. Je crois que son ami Grierson lui en avoit en effet promis; mais, comme ce défunt Libraire Irlandois n'en a jamais eu que les tîtres des quatre premiers Volumes (2), *M. H. auroit du supprimer ce passage, par où il en impose au Public contre son intention.*

Quelquefois M. H. parle politique aussi heureusement qu'il parle guerre. Il dit (3), *par exemple, que le Chancelier Oxenstierna* n'aimoit point à donner des Commandemens en Chef aux Officiers d'une Naissance distinguée: *Mais, qu'étoient-ce donc à son avis que les* Baner, *les* Torstenson, *les* Horn, *les* Wrangel, *les* Kagg, *les* Kœnigsmarck, *les* Soop, *les* Stœlhandke? *Des gens de néant, des Soldats de fortune? Si M. H. connoissoit tant soit peu la Suède, il sauroit que ces grands hommes étoient des prémières Maisons du Royaume.*

On aura de la peine à croire ce que M. H. dit (4), *qu'il a* corrigé *&* suppléé Puffendorff. *Ce dernier possedoit les langues du Nord, & le Droit public d'Allemagne à fond. Il avoit à sa disposition le dépôt des Archives du Royaume & du Sénat de Suède*; *& tout cela a manqué à M. H., quoiqu'il dise de l'abondance* de ses matériaux. *Puffendorff passera toûjours pour un des meilleurs Historiens de son siècle. Ce n'est pas qu'il n'ait aussi ses défauts, & l'on peut lui reprocher avec raison, qu'il avance quelquefois des opinions communes, ou même les siennes propres, pour des faits incontestables. C'est ainsi qu'il dit tout net, que la Cour de Vienne avoit fait empoisonner le Feld-Maréchal Baner; qu'Elle entretenoit dans son armée plusieurs assassins, qui s'étoient chargés de lui ôter la vie, & que Celle de France avoit fait empoisonner le Duc Bernard de Saxe-Weymar. De pareilles accusations ne devroient pas être avancées sans preuve. Mais où est le rapport des Médecins, la déposition des témoins, la confession de celui qui s'est chargé d'une action si détestable, & qui l'a exécutée? Il n'en est pas d'un empoisonnement comme d'un assassinat. Le plus poltron des hommes fera aisément avaler un peu d'Arsénic au plus vaillant; mais il faut plus d'un lâche pour égorger un brave. Dans le premier cas, le crime reste le plus souvent ignoré, & encore plus souvent la main qui l'a commis. Dans le second, le crime est toûjours public, & rarement la main qui l'a fait parvient à se cacher. D'ailleurs les signes d'empoisonnement sont*

(1) *Pag.* 25. & 29. (2) *Cette remarque & la suivante est de M. Arkenholtz.*
(3) *Pag.* 30. (4) *Pag.* 36.

très ſouvent équivoques, & les plus habiles Médecins peuvent s'y tromper ; & quant à l'opinion vulgaire, on ſait bien qu'il meurt peu de Princes que le Peuple ne croie empoiſonnés. Que penſeroit-on d'un Juge, qui condamneroit le dernier des hommes ſur une opinion vulgaire, & que doit-on penſer d'un Hiſtorien, qui accuſe des Miniſtres d'Etat, des Têtes Couronnées ſur un ouï-dire?

J'ai pris la liberté de contredire Puffendorff, dans une occaſion où la ſaine raiſon m'a paru bleſſée, & j'ai cru devoir préferer ce témoignage à celui de cet Auteur, quelque eſtime que j'aie d'ailleurs pour ſes talens, & quel que ſoit le préjugé en ſa faveur. En effet, il me ſemble qu'il y a une contradiction ſenſible dans la menace, qu'il fait faire à Guſtave-Adolphe d'aller livrer Bataille au Roi de France ſous les murs de Paris, & *ces belles paroles*, J'ai fait la guerre toute ma vie, & j'ai reconnu qu'il n'y a point de Nation invincible *&c. Tout cela eſt du Héros; le reſte eſt de l'Auteur. Mais, dira-t-on, l'Ouvrage de Puffendorff avoit paſſé par l'examen de Cenſeurs nommés par le Senat de Suéde. A la bonne heure. Combien de Livres ont paſſe par de telles Cenſures, ſans en être devenus meilleurs? La meilleure Cenſure c'eſt celle du Public éclairé. Le P. Wagner, par exemple, a écrit l'Hiſtoire de l'Empereur Léopold en fort joli Latin. C'eſt un Ouvrage rempli de fauſſetés, de menſonges, de flatteries outrées: cependant cet Ouvrage avoit ſubi la Cenſure du Miniſtere de Vienne, des Supérieurs de l'Auteur, & des Theologiens de la Societé.*

Suppoſons que des Commiſſaires, nommés par le Parlement d'Angleterre, euſſent approuvé l'Ouvrage du Dr. H. en ſeroit-il moins rempli de fautes & d'erreurs, & l'Auteur en auroit-il moins puiſé dans de très mauvaiſes ſources? Les Mémoires de Sirot, dont M. H fait ſon épée de chevet, en ſeroient-ils moins un Roman rempli d'abſurdités, & l'Hiſtoire du Marechal de Gaſſion un Livre guère moins apocriphe? Y auroit-il moins de partialité dans le Syſtème que M. H. embraſſe au ſujet de la mort du Roi de Suéde, moins d'inconſéquence dans ſon Apologie du Prince de Saxe-Lawenbourg, moins d'emportement, & d'indécence dans le portrait qu'il fait de la Reine Chriſtine, & moins de contre-vérité, dans ce qu'il avance du Roi Frédéric de Bohème le plus médiocre génie de ſon ſiècle?

Qui pourroit s'empêcher de rire, quand cet Auteur nous dit (1), *que* ce Prince fit de ſi grands efforts pour la Liberté & la Réligion, ſur leſquels ſe fondent encore aujourd'hui les Loix politiques de l'Europe. *Quel peut-être le motif d'un éloge ſi peu mérité? Je crois, qu'il n'eſt pas mal-aiſé à deviner. M. H. peut-il aneantir le témoignage des Ecrivains contemporains, qui s'accordent tous ſur l'imprudence, & la petiteſſe du génie de ce Roi momentané: Quelques-uns même le repréſentent tremblant, & enfermé dans Prague pendant la Bataille qui décida de ſa fortune, & dont il n'attendit pas la fin pour s'enfuir avec tant de précipitation, qu'il laiſſa dans le Palais tous les Ornemens Royaux, & ſes Archives.*

Tout cela n'empêche pas que je ne regarde M. H. comme un Eccléſiaſtique ſage, éclairé & attaché à ſes devoirs; mais comme Hiſtorien il ne ſera jamais mon modèle.

Il eſt difficile de comprendre d'où vient il n'a pas pris pour lui le conſeil, qu'il donne

(1) *Pag.* 15.

donne à ses compatriotes d'imiter la manière *des Ecrivains François, dans l'art de traiter l'Histoire; peut-être a-t-il craint de perdre cet air* Original *qu'il s'attribue, peut-être a-t-il appréhendé de se faire une affaire avec ses Compatriotes, ennemis déclarés de toutes les* Manières Françoises.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce conseil vient à la suite d'une vigoureuse sortie, qu'il fait sur les Ecrivains françois, à propos des noms propres qu'il les accuse de défigurer incessamment par un effet de leur légèreté naturelle. *C'est à propos du Comte de* Thurn, *que M. H. fait cette grave accusation: & il n'y a personne qui ne s'imagine que M. H. est net de tout reproche à cet égard; cependant il est très certain, qu'il n'y a presque pas un nom Suédois, pas un nom Allemand, qui ne soit défiguré dans son Histoire; même les noms des Pays les plus connus: il écrit* Mechlemberg *pour* Mecklenbourg, *& ainsi du reste. Mais que M. H. vante tant qu'il lui plaira l'importance de ses découvertes dans les noms propres, il restera toûjours pour vrai que chaque Nation altére, fréquemment les noms propres étrangers dans sa Langue, soit en les prononçant, soit en les écrivant, suivant que ces noms s'écartent plus ou moins de la prononciation de chaque Peuple: l'Ortographe n'étant que l'image de la prononciation, il arrive qu'un Ecrivain a moins d'égard à l'orthographe étrangère, qu'au son de sa langue. De-là vient qu'un Allemand, un François &c. altère son propre nom en écrivant en Latin, pour lui donner plus de rapport avec cette Langue. S'il peut y avoir quelque abus dans cet usage, c'est lorsque l'on peut donner lieu à quelque équivoque, comme lorsqu'on écrit* Wittenberg *pour* Würtemberg, Freyberg *pour* Freybourg, *qui sont des lieux bien différens. Hors delà, il faut avoir du loisir de reste pour chicaner là-dessus.*

En effet, qui peut toûjours savoir la vraie ortographe du nom propre d'un homme, puisqu'on voit tous les jours le même homme écrire son nom de plus d'une façon: L'Auteur des Annales de Ferdinand II. écrit le sien, tantôt Kevenhiller, *tantôt* Kevenhuller, *& l'un & l'autre se prononce de même. Par où l'on peut juger que cet illustre Auteur ne s'est pas piqué d'une grande exactitude, par rapport aux autres noms propres. Il a poussé à l'excès le mépris de cette pédanterie, non seulement à l'égard des noms François, Espagnols, & Italiens, mais aussi à l'égard des noms Allemands. Il écrit quelquefois* Waffer-ftrom *pour* Wefer-ftrom; *& ainsi d'une infinité d'autres non moins connus.*

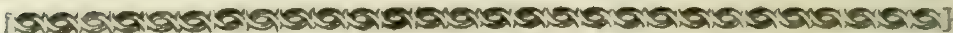
Pour faire voir au Docteur H. que malgré la légèreté Françoise, *on peut écrire correctement les noms propres, je me suis piqué d'une exactitude scrupuleuse sur cet article J'ai écrit* Oxenstierna, *qui est la vraie orthographe de ce nom,* Baner, *ou* Banner, *quoique la prononciation de ce dernier approche davantage de* Banier; *que tous les Ecrivains Allemands & François écrivent* Oxenstiern *&* Banier, *& que j'eusse pu me prévaloir de la régle de droit,* communis error facit jus. *D'où l'on peut juger jusqu'où j'ai poussé l'attention à cet égard.*

Quant aux faits, je n'ai rien avancé que sur de bons garans. Je les ai cités dans les occasions où cela m'a paru nécessaire.

On trouvera par tout une grande impartialité. Je n'ai rien à craindre, ni à espérer de la Nation Suédoise, & l'estime distinguée qu'un honnête homme ne peut lui refuser, ne m'a point aveuglé au point de m'écarter de la plus exacte vérité, ni

empêché de dire mon sentiment librement sur certaines démarches extraordinaires d'un des plus grands Rois du Monde, dont elle à raison de chérir & d'honorer la mémoire tant qu'elle subsistera.

Persuadé que le flambeau de la raison & de la saine critique, doit l'emporter sur le témoignage d'un Ecrivain quelqu'il soit, j'ai contredit & combattu même ce témoignage quand il m'a paru contraire à cette lumière. J'ai toûjours préféré les régles de l'equité aux écarts des préjugés & des passions. Je n'ai voulu, ni flatter, ni mordre: mais j'ai appellé blanc ce qui m'a paru blanc, & noir ce qui m'a paru noir. C'est dans cet esprit que j'ai composé la dissertation sur la mort de Gustave-Adolphe. Si l'on trouve mauvais que je n'aie rien décidé à cet égard, on doit se souvenir qu'il n'y a pas deux Historiens, qui soient d'accord sur les principales circonstances de cette mort; & quiconque voudra y trouver du mistere ne parviendra jamais à en connoître la cause éloignée ni la cause prochaine, & ne trouvera au bout de toutes ses recherches que des conjectures, que d'autres conjectures détruisent, sans pouvoir esperer que le tems tire jamais ce mistère (s'il y en a eu) des ténèbres qui l'envelopent, & où probablement il restera enséveli, jusqu'au jour où nous devons croire que les bonnes & les mauvaises actions seront manifestées.



ERRATA.

Pag. 2. lig. 21. *de continue* lisez de continent.

Pag. 7. à la fin de la note *Mr. Arkeuw* lisez Mr. Arken.

Pag. 143. lig. 5. *que l'aiant voulu elever* lisez que l'Empereur l'aiant voulu elever.

Pag. 171. *Neubourg* lisez Nienbourg.

Pag. 191. lig. 19. *ne firent* lisez ne fissent.

Pag. 200. lig. 3. *nos vêtres* lisez nos rêtres.

Pag. 204. lig. 7. *vêtres* lisez rêtres.

Pag. 574. lig. 10. *jour de l'Allemagne* effacez *de l'Allemagne.*

Pag. 576. lig. 15. *Mais est-ce Heynin* lisez Mais qui est ce Heynin.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
GUSTAVE-ADOLPHE
ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Idée Géographique de la Suéde. Etat de ce Royaume sous Gustave-Vasa. Portrait de ce grand Prince. Sa Postérité. Dissentions entre ses Enfans. Charles, le plus jeune de ses Fils, est fait Duc de Sudermanie. Démêlés de ce Prince avec Sigismond Roi de Pologne & de Suéde son neveu. Sigismond est déposé par les Etats de Suéde qui déferent la Couronne au Duc de Sudermanie. Naissance de Gustave-Adolphe. Son Enfance, son Education. Charles Duc de Sudermanie son Pére monte sur le Trône de Suéde sous le nom de Charles IX. Le Roi de Dannemarc lui déclare la guerre. Portrait de ce Roi. Succès de ses armes en Suéde. Charles IX. lui envoye un Cartel de défi. Réponse singulière qu'il fait à ce Cartel. Exploits du jeune Gustave-Adolphe contre les Danois. Mort de Charles IX. Portrait de ce Prince. Gustave-Adolphe lui succede n'ayant encore que dix-sept ans. Les Etats dérogent à la Loi de Nordkœping en faveur de Gustave-Adolphe. Il porte la guerre en Scanie. Les Danois surprennent son quartier. Par sa célérité il rend inutiles les projets de son Ennemi sur Stockholm. Il fait la paix avec le Roi de Dannemarc. Discours qu'il tient aux Etats assemblés à Stockholm touchant cette Paix, & ses desseins par rapport à la guerre de Moscovie.

Ce n'est pas toûjours par les bornes d'un Etat, ni par le nombre de ses habitans, ni par son commerce, ni même par ses richesses qu'il faut juger de sa puissance; c'est plutôt par la sagesse de son administration, par l'harmonie des divers ordres qui le composent, par le bon emploi des finances, par une heureuse alliance du militaire avec le civil, de la guerre avec la politique, en un mot par le génie supérieur de celui qui gouverne. S'il est sage dans ses conseils, modéré, équitable dans ses démarches, attentif à n'offenser personne, toujours disposé à se prêter aux voyes de conciliation, & à repousser les injures par la force, là où la voix de la justice ne peut se faire entendre, il sera toûjours assez puissant pour venger son honneur, & pour procurer à ses peuples la protection qu'il leur doit.

Telle fut la Suéde sous le régne du Héros dont nous entreprenons d'écrire l'histoire. L'étendue de ses talens fit seule la puissance de ce Royaume. Il le releva de cet état de foiblesse où il languissoit depuis si long-tems. La sagesse de son œconomie suppléa au défaut des richesses, son courage & sa capacité au petit nombre de troupes, sa prévoyance à l'infertilité des Pays de son obéissance. Il tira sa Nation de l'obscurité où elle étoit tombée depuis les

fameuſes émigrations des Goths, & des Wiſigoths. Il la rendit heureuſe & tranquille au dedans, la fit craindre & reſpecter au dehors, & lui acquit une gloire que les revers qu'elle a éprouvés depuis n'ont encore pu éclipſer.

La Suéde proprement dite eſt ſituée entre le Dannemarc, la Norwege & la Ruſſie, s'étendant en ligne courbe le long de la Mer Baltique. Sa longueur eſt d'environ trois cens de nos lieues communes, & ſa largeur d'un peu plus de deux cens quarante. Elle a la Ruſſie à l'Orient; les montagnes de Norwege, le golfe de Cattegat, & la forêt d'Eda à l'Occident; au Sud le détroit du Sund, qui ſépare la Scanie de la Zélande, & au Nord les eaux du Tilis & du Malangre juſqu'aux marais appellés *Enaru Træsk.* Le pays eſt entrecoupé de bois, de marais, de montagnes ſéches & ſtériles. On y compte dix-huit grands lacs, dont quelques uns ont plus de cinquante lieues de long. En général le terroir y eſt ingrat, & n'y produit pas les choſes les plus néceſſaires à la vie, quoiqu'il y ait de bons pâturages. Les hyvers y ſont très rudes & très longs, & les étés très courts & très chauds.

On paſſe ſubitement de l'un à l'autre, ſans aucun intervalle de printems ni d'automne. Cependant l'air y eſt pur, & l'on y vit très long-tems. Les habitans ſont grands & robuſtes, accoûtumés à une vie dure & frugale, & par là même très propres au métier des armes; mais le nombre n'en eſt pas proportionné à l'étendue du pays; & s'il eſt vrai, comme le prétendent quelques Géometres, que la Suéde contienne près de vingt mille lieues quarrées de continue, on peut auſſi douter qu'elle renferme au-delà de quatre millions d'habitans.

Ce Royaume étoit électif de toute ancienneté, & c'eſt ce qui l'expoſa à des guerres civiles qui lui fûrent très funeſtes. Les Nobles aſpirant tous à la couronne, & s'excluant tous mutuellement, appelloient les Etrangers dans le Royaume. Un Clergé jaloux de ſes droits, de ſon opulence, plus attaché à ſes intérêts qu'à ceux de l'Etat, ſacrifiant tout à l'ambition d'élever leur famille; poſſédant les deux tiers des biens du Royaume, pluſieurs forteresſes où les Evêques entretenoient de nombreuſes garniſons; ennemi de l'ordre, aimant le trouble comme plus favorable à ſon ambition. Ce fut ce Clergé qui appella Chriſtierne II. Roi de Dannemarc en Suéde. Ce Royaume étoit alors dans une telle foibleſſe, que l'armée à la tête de laquelle Sture le jeune combattit pour la liberté, étoit à peine de cinq cens hommes. L'armée Danoiſe n'eut pas de peine à triompher de cette poignée de gens. Sture fut bleſſé mortellement, & mourut quelques jours après. Toute la Suéde plia ſous le joug, & reçut pour Roi le plus cruel de tous les tyrans, qui remplit le Royaume de meurtres & de carnage. Il fit des ſermens qu'il viola le lendemain; & la Suéde dénuée de toute eſpece de ſecours vit périr par la main du bourreau toute la fleur de ſa Nobleſſe, ſes Sénateurs, ſes Magiſtrats, & inſulter au cadavre de Sture le jeune Adminiſtrateur du Royaume, dont la memoire lui étoit ſi chère.

Il n'y avoit alors ni troupes, ni argent, ni aucun vaiſſeau, pour faire tête aux flottes & aux armées Danoiſes. Les Suédois, bien loin de connoître les Arts agréables, ignoroient meme les plus utiles. Guſtave I. ce célébre vengeur & reſtaurateur de ſa patrie, leur reprochoit en pleins Etats, que, lorſqu'il étoit

parvenu au Gouvernement, il y avoit à peine un homme en Suéde qui sût un peu chifrer, bien loin qu'ils eussent aucune idée de Commerce.

La Providence suscita ce même Gustave, fils d'Eric de la Maison de Vasa descendue des anciens Rois du Nord, & de Cécile de la Maison de Sture, qui avoit la même tige. A l'âge de trente ans Gustave-Vasa entreprit, à la tête de cinquante paysans Dalecarliens, sans canon, sans arcenaux, sans magazins & presque sans armes, de renverser Christierne du trône de Suéde, de venger le sang de son père, de sa mère, de son beaufrère, & des plus illustres Suédois immolés à la fureur du tyran, & de tirer sa patrie de la cruelle oppression où elle gémissoit. Le succès seul a pu justifier aux yeux de la postérité une entreprise aussi téméraire que généreuse. Christierne possédoit trois Royaumes, & Gustave-Vasa étoit obligé de se cacher dans des bois & des cavernes, pour ne pas tomber entre les mains du tyran, qui avoit mis une grosse somme d'argent sur sa tête. Cependant, dans l'espace d'un peu moins de deux ans, il vint à bout de chasser les Danois de toutes les places qu'ils occupoient en Suéde. Dieu lui donna, dans un âge où les hommes ordinaires sentent à peine leur existence, son esprit de sagesse & de prudence, pour exécuter de si grandes choses, & pour changer toute la face de la Suéde. Christierne fut un exemple terrible de la justice divine, lequel doit faire trembler les mauvais Rois. Non seulement il perdit la Suéde, mais encore le Dannemarc & la Norwege, & passa le reste de ses jours dans une obscure prison, n'ayant pour tout domestique, pour toute société qu'un misérable nain, qui le servoit dans ses besoins.

Les Suédois touchés des services de Gustave-Vasa l'élûrent unanimement Administrateur du Royaume, ayant à peine trente & un an; & bientôt après ils lui déférèrent la Couronne Royale. Sa prudence, sa pénétration, son activité & ses autres talens ne se démentìrent point sur le trône. Il apprit aux Suédois à commercer par eux-mêmes, & à ne plus souffrir que les Marchands de Lubeck s'enrichissent à leurs dépens, à bâtir des vaisseaux, à fondre du canon, à établir des arcenaux, des magazins, à substituer les armes à feu à leurs fleches & à leurs longues piques. Il forma une armée sinon nombreuse, du moins brave & aguerrie; il profita des avantages dont la Nature a pourvu la Suéde, pour la construction des vaisseaux, & forma une marine dont il avoit senti la nécessité durant le Siége de Stockholm, dont il ne fut peut-être jamais venu à bout sans les vaisseaux de Lubeck, que la Régence de cette ville lui envoya sous les conditions les plus dures. Depuis le Roi Eric la Suéde n'avoit pas eu un seul vaisseau de guerre. Gustave équipa des escadres, qui rendìrent de grands services, & jetta ainsi les fondemens de l'Empire que la Suéde acquit dans la suite sur la Mer Baltique. Il régna avec autant d'autorité que s'il fût né sur le trône; paya toutes les dettes de la couronne, & s'acquit une si grande réputation de sagesse dans toute l'Europe, que tous les Princes lui donnèrent à l'envi des marques de leur estime. François I. Roi de France, rechercha son amitié, & lui envoya le colier de ses ordres, malgré la différence de religion; car Gustave, témoin des désordres que les richesses, l'ambition & l'orgueil du Clergé avoient causés en Suéde, changea la forme de la Religion, enrichit l'Etat des dépouilles

du Clergé, & coupa racine à toutes les factions que les Evêques auroient pu encore susciter, secondés de la superstitieuse crédulité des peuples.

Après cet heureux succès dans un article si délicat, Gustave sentit qu'il ne lui seroit pas difficile d'engager les Suédois à renoncer au privilege dont ils étoient si jaloux, celui d'élire leur Roi. Il assembla les Etats à Westerallf, & tout réussit selon ses desirs. Les Suédois, qui l'adoroient & le regardoient comme leur père, montrèrent toute la docilité d'enfans tendres & reconnoissans. On declara héréditaire le Royaume dans les descendans de Gustave. On dressa un Acte solemnel de renonciation au Droit, dont les Etats-Généraux étoient en possession, d'elire le Roi. Cet acte fut nommé l'union héréditaire par opposition à l'union de Calmar, dont il ruinoit les fondemens.

Gustave mourut enfin, comblé d'années, de gloire, regreté de tous ses sujets. * Ce grand Roi avoit été marié trois fois: la prémière avec Catherine fille de Magnus Duc de Saxe Lawenbourg, dont il eut un fils nommé Eric qui lui succéda. La seconde il épousa Marguerite Demoiselle Suédoise de l'illustre Maison de Lejouhufwud, souvent mêlée avec celle de Vasa par des alliances. Elle lui donna cinq fils & cinq filles. Les premiers fûrent Jean, Charles qui fut père de Gustave-Adolphe; Sten, un autre Charles, tous les deux morts en enfance, & Magnus qui, à cause de son imbécillité, ne prit aucune part aux troubles qui agitèrent la Suéde après la mort de Gustave I. & la remîrent presque dans le même état d'où ce grand Prince (*a*) l'avoit tirée. Les Princesses étoient Catherine, Cécile, Anne, Sophie, & Elisabeth.

Gustave-Vasa étoit d'une taille au-dessus de la médiocre, d'une physionomie heureuse, d'une activité & d'une célérité étonnante dans l'exécution de ses desseins. Il étoit naturellement éloquent, parlant en public avec beaucoup de grace & de dignité. Jamais Prince n'a mieux mérité que lui le surnom de Père de la Patrie, & n'a travaillé plus constamment & plus efficacement au bonheur de ses sujets; naturellement sobre & tempérant, infatigable au travail, intrépide dans le danger, sage dans ses entreprises, patient dans les revers, & plein de ressources pour les réparer; aimant la justice par dessus tout, & la rendant à ses sujets sans distinction de personne; plus humain cependant que sevère; facile à s'emporter, & n'étant pas toûjours assez maître de sa colère, qui heureusement n'etoit pas de durée. Huit ans avant sa mort il avoit épousé Catherine Stenbok fille de la sœur de sa seconde femme, & l'amour qu'il eut, dans un âge avancé, pour cette jeune Demoiselle sa niéce, promise dès son enfance à un jeune Seigneur de sa Cour à qui il l'enleva, & qu'il épousa contre le sentiment des principaux Théologiens de son Royaume, fut une foiblesse que la postérité doit pardonner en faveur de tant de grandes qualités. Au reste il n'eut jamais ni favori, ni maîtresse; mais il fut quelquefois la victime de sa bonne foi, accordant trop facilement sa confiance à des personnages qui le trahîrent, & lui causerent bien des inquiétudes.

Tel fut l'ayeul du grand Gustave, qui fit sortir la Suéde de dessous ses dé-

* En 1560.

(*a*) Nous nous proposons de donner une traduction de l'histoire de ce restaurateur de la Suéde, composée en Suédois par Mr. Celsius Sous-bibliothequaire de la Bibliotheque d'Upsal. Cette traduction est même déja fort avancée.

bris, & prépara les voyes par où son petit-fils l'éleva au plus haut degré de grandeur & de gloire.

Son fils ainé Eric lui succéda en vertu de son testament, quoique Gustave eût peu d'estime pour lui. En effet Eric tenoit de l'humeur promte & colère de son père, & du caractère sombre & mélancolique de sa mère, ce qui faisoit un composé, qui dans la suite se tourna en manie, & en une espece de fureur. Gustave qui le connoissoit, auroit bien voulu le priver de la couronne, & la mettre sur la tête de Jean son second fils, pour qui il avoit une prédilection marquée; mais il craignit que cet arrangement ne fût une source de discorde & de guerre civile entre les frères. Il nomma donc Eric pour lui succéder, donnant en appanage à Jean le Duché de Finlande, à Magnus celui d'Ostrogothie, & à Charles le Duché de Sudermanie. Eric trouva ce partage très préjudiciable à ses intérêts, il lui sembla que c'étoit le priver de la moitié de la succession. Il dissimula pourtant son dépit, jusqu'à ce que son ayeule maternelle étant venue en Suéde, lui échauffa tellement l'esprit qu'il commença à cabaler du vivant du Roi. Il n'en vint pourtant à aucun éclat, parce que le Roi, étant tombé malade sur ces entrefaites, mourut, & l'ambition du jeune Prince se trouva satisfaite; il ne songea qu'à s'emparer des trésors de son père & du Royaume, en attendant qu'il pût dépouiller ses frères. Peu de tems après il fit à Arboga des réglemens à sa fantaisie, pour restreindre les droits des Princes appanagés. Jean Duc ou Grand Prince de Finlande s'en formalisa, & dès-lors l'inimitié commença à éclater entre les deux frères. Pour Magnus, son imbécillité lui fit tout approuver, & Charles étoit trop jeune alors, pour se ressentir de l'injustice du Roi son frère. Jean fit des cabales pour maintenir & étendre ses prérogatives en Finlande, & son crédit en Suéde; mais il succomba sous le poids de l'autorité royale, & fut mis en prison. Alors le Roi n'ayant plus ce contrepoids se livra à son génie extravagant, & fit mourir diverses personnes innocentes sous prétexte d'être entrées dans les projets du Duc Jean. C'est ainsi qu'il sacrifia à ses fureurs ceux de la Maison de Sture: mais, par une bizarrerie qui fait assez connoître le génie de ce Prince, le sang de tant de malheureux lui causa des remords cuisans, qui augmentèrent encore le dérangement de son esprit. Dans un de ces mouvemens de repentir, il rendit la liberté à son frère, & tâcha de l'appaiser sur le traitement qu'il lui avoit fait; mais Jean ne songea qu'à se prévaloir du mépris, que sa conduite peu conséquente avoit fait naître dans l'esprit de ses sujets. Une démarche irrégulière, que le Roi ajoûta à tant d'autres, acheva de ruiner ses affaires, & de favoriser les vues du Duc de Finlande. Eric avoit une maîtresse d'une naissance obscure, fille d'un pauvre paysan (1): il osa l'épouser, & prétendit qu'elle fût traitée en Reine. La Noblesse Suédoise ne put digérer cet affront. Elle s'unit au Duc de Finlande, Eric fut déclaré incapable de régner, & Jean fut élevé sur le trône. Celui-ci commença par s'assûrer de la personne du Roi dépouillé. Il le fit enfermer dans la méme prison où il avoit été détenu par son or-

(1) Loccenius dit qu'elle étoit fille d'un valet de Prévôt, ou selon d'autres d'un Caporal des Gardes: *Vili & humili loco nata erat, quippe quæ lictoris, aut, ut alii volunt, decurionis inter præsidiarios milites, filia erat.* Locc. L. VII. p. 376.

dre. Là le malheureux Roi se livra à toute sa rage. Il vomit les plus horribles blasphêmes, menaçant son frère & la Noblesse des plus affreux supplices, si jamais il recouvroit sa liberté & sa couronne. Eric étoit aimé du peuple, qui considerant peu ses vices, ne faisoit attention qu'à sa bonne mine, & ne se souvenoit que des traits de sa figure & de son adresse dans ses exercices. En effet, peu de Princes étoient mieux faits, & avoient meilleure grace que lui. Ses malheurs augmentoient encore l'estime & la compassion du peuple, & il y eut des gens qui s'exposerent aux plus grands dangers pour le tirer de ses fers. On murmuroit assez publiquement, & ce qui augmentoit encore le mécontentement, c'est que le nouveau Roi passoit pour avoir des vues bien différentes de celles de son père par rapport à la Religion, quoiqu'il cachât soigneusement ses sentimens au commencement de son régne. Cependant le nouveau Roi jugea à propos de convoquer la Diéte générale à Stockholm, pour aviser aux moyens de prévenir les troubles dont le Royaume étoit menacé par les partisans & les domestiques du Roi Eric, qui avoient fait diverses tentatives pour le tirer de prison, & exciter une guerre civile dans le Royaume. La Noblesse & le Clergé qui craignoient la vengeance & les fureurs d'Eric, si jamais il recouvroit sa liberté, furent d'avis qu'au cas qu'on jugeât impossible de le retenir dans sa prison, & que lui ou ses adhérens essayassent de la forcer, on le feroit mourir pour le salut public, estimant que la vie d'un tyran ne devoit point entrer en comparaison avec l'intérêt de l'Etat. Le Decret qui condamnoit ce malheureux Prince, passa sans difficulté, & fut signé le 10 de Mars 1575. Muni de ce plein-pouvoir le Roi Jean ne se hâta pourtant pas de l'exécuter, se contentant de donner les ordres les plus précis pour qu'Eric ne pût s'échapper; mais deux ans après, il jugea à propos d'écrire à ceux qui le gardoient, de le faire mourir ou par le fer, ou par le poison, s'ils voyoient qu'il y eût quelque risque qu'on ne forçât la prison, ou qu'on ne trompât la vigilance des gardes. L'ordre fut exécuté, & le poison fut le moyen qu'on employa pour calmer les craintes du Roi.

Il semble que la Providence n'approuvat pas ce procédé, quelque couleur qu'on y puisse donner devant les hommes; & la postérité de ce Prince perdit la couronne, qu'il avoit achettée au prix du sang de son frère. Les commencemens de son Régne furent des plus beaux, & donnerent (1) les plus grandes espérances; mais la suite n'y répondit point. Le Roi, qui avoit très-bien fait ses Humanités, voulut se mêler de Théologie, & toucher à la Religion introduite sous le règne de son père, pour des raisons très fortes. Il appella des Jesuites, per-

(1) Gustave-Adolphe disoit, que les Etats de Suéde citoient volontiers *les dernières années du régne de Gustave I. & les premieres de celui du Roi Jean.* Au reste ce dernier varia beaucoup sur l'article de la Religion. Sa femme, qui étoit une Princesse Polonoise de la Maison de Jagellon, le fit pencher pour la Religion Catholique Romaine, mais ensuite il parut se déclarer pour l'Eglise Grecque, & l'on croit que s'il eût dépendu de lui, il auroit volontiers uni son Royaume à cette Communion: néanmoins il changea encore de sentiment, ne pouvant s'accommoder de la croyance des Grecs sur la procession du St. Esprit. Enfin il composa une Liturgie qu'il voulut introduire en Suede, où il avoit mêlé beaucoup de pratiques & de ceremonies de l'Eglise Romaine. Le Roi Jean vécut vingt & un an avec Cathérine sœur de Sigismond Roi de Pologne, dont il eut un fils aussi nommé Sigismond. Etant devenu veuf & déja vieux il épousa Gunile Bielke, Demoiselle Suedoise, dont il eut un fils nommé Jean comme lui, qui fut Duc d'Ostrogothie, & épousa la sœur de Gustave Adolphe, & mourut sans postérité.

sécuta les Ministres Luthériens, & éteignit dans le cœur de ses sujets toute la confiance que les prémières années de son règne y avoient fait naître; tandis que le Duc de Sudermanie s'acquit l'affection du Clergé & du Peuple, en protégeant les Ecclésiastiques & la Religion, & accordant aux Ministres persécutés un généreux azyle dans les terres de son appanage.

Il est probable que ce Prince agissoit autant par Politique que par Religion, & que voyant le Roi son frère se perdre dans l'esprit du peuple, & permettre que son fils aîné fût élevé dans la Religion Catholique, il espéra de profiter de leur imprudence, & de monter sur un trône, dont leur conduite sembloit devoir les précipiter. Le Roi même en eut de si violens pressentimens, qu'il faillit à se porter aux dernières extrémités contre le Duc; mais le Sénat raccommoda tout cela, & empêcha que les deux frères n'en vinssent à une rupture ouverte. Le Roi eut le chagrin de voir sa Liturgie supprimée, les Jésuites bannis du Royaume, & les Ministres Luthériens persécutés rétablis dans leurs Eglises. Charles & les Etats du Royaume lui déclarèrent même, que ni lui, ni personne au monde ne pouvoit rien innover par rapport à la Religion établie par les Loix & par le Testament du Roi son père.

Le Roi Jean eut deux fils, Sigismond, qui fut élevé dans la Religion Catholique, & appellé au trône de Pologne; & Jean, qui fut Duc d'Ostrogothie, & mourut en 1618. dans la Religion Luthérienne. Sigismond parvint à la Couronne de Pologne par les intrigues de quelques Sénateurs de Suéde, dont les vues n'étoient pas bien pures, & qui, prévoyant que la Religion feroit naître des différends dans la Famille Royale, espéroient s'élever (a) sur les ruines de celle-ci.

Le Roi Jean ne consentit qu'avec peine au départ de son fils, & quelque tems après il voulut le rappeller & le faire revenir à l'insu des Polonois, se sentant dépérir tous les jours; mais les mêmes Sénateurs s'y opposérent. Le Roi fut si fâché contre eux, qu'il les fit mettre aux arrêts. Peu de tems après ce Prince sentant sa fin approcher, fit venir le Duc de Sudermanie, & s'étant réconcilié sincérement avec lui, il le pria de se charger de l'administration des affaires jusqu'à l'arrivée du Roi de Pologne son fils. Dès que le Roi eut fermé les yeux, le Duc prit les rênes du Gouvernement, & le premier usage qu'il fit de son autorité fut de mettre la Religion en sûreté. Il assembla le Sénat, & représenta en termes pathétiques le danger de l'Eglise de Suéde: que, suivant les loix du Royaume, l'union héréditaire & le Testament de Gustave I. son père de glorieuse mémoire, Sigismond s'étoit rendu inhabile à succéder au trône de Suéde par la Religion qu'il professoit; qu'ils avisassent s'il convenoit de le recevoir pour Roi, & en ce cas quelles conventions il conviendroit de faire avec lui, pour prévenir le danger, dont la Religion dominante étoit menacée. Les Sénateurs reconnûrent tous que Sigismond, ayant abandonné la Religion du Pays, s'étoit exclu lui-même du trône, & avoit renoncé au droit de succession; que cependant on s'en tiendroit à ce qui seroit règlé par les Etats, & qu'en attendant on assembleroit un Synode général à Upsal, où l'on prendroit les mesures les plus propres à garantir la Religion du Pays.

(a) C'est le grand Gustave-Adolphe lui-même qui juge ainsi des intentions de ces serviteurs, dans un fragment de l'Histoire de Charles IX. écrit de sa propre main, & rapporté tout au long dans le manuscrit de Mr. Arkew.

Le Synode d'Upsal décida, que la Confession d'Augsbourg seroit & demeureroit la Règle de foi de l'Eglise de Suède; que, quiconque suivroit une autre croyance, ne pourroit posséder aucune charge, ni emploi civil ou militaire dans le Royaume.

Ce réglement fut ensuite confirmé par les Etats, & aussitôt on le fit insinuer au Roi Sigismond. Ce Prince se livrant à de mauvais conseils, protesta contre une Loi, qui mettoit un frein au faux zèle, dont son Conseil étoit animé; il prétendit qu'un Royaume héréditaire n'avoit point de Privilege, maxime affreuse du despotisme & de la tyrannie; que les Décrets du Synode d'Upsal blessoit les droits de la Majesté, & qu'il les tenoit pour nuls & de nul effet. On ne sauroit croire à quel point les Etats fûrent irrités d'une réponse si fière & si contraire aux loix du Royaume. De-là nâquit la défiance entre le Roi & ses peuples; & toute la Suéde avoit les yeux tournés sur le Duc de Sudermanie Régent du Royaume, comme le seul qui pût maintenir la constitution de l'Etat contre un Gouvernement, dont les prémices n'annonçoient rien de bon pour l'avenir.

On prétend que Sigismond voulut alors établir un Sénat de Prêtres & de Moines en Suéde pour gouverner (2) l'Etat pendant son absence, qu'il prévoyoit devoir encore durer long-tems, à cause de la guerre que les Moscovites, les Tartares & les Turcs faisoient à la Pologne. Enfin il arriva, suivi de nombre de Théologiens, de Seigneurs Catholiques & du Nonce Malaspina, qui lui suggéroient bien des entreprises qui ruinèrent bientôt ses affaires. D'abord le Roi voulut être couronné par le Nonce, ce que le Clergé ni la Noblesse ne voulûrent point permettre. Ensuite il refusa de confirmer les Loix touchant la Religion du pays, & le Réglement du Synode d'Upsal, qui excluoit de tout emploi qui-con-

(2) On trouve dans les *Intérêts & Maximes des Princes du Duc de Rohan*, p. 124. & 127. à Cologne 1666. une anecdocte que je ne saurois garantir, ne l'ayant trouvée dans aucun Historien, mais qui me paroît assez digne de la curiosité du Lecteur pour la rapporter ici. „ Le „ Roi Sigismond, dit l'Auteur, se voyant em„ péché par ses guerres contre le Turc & les „ Moscovites de résider quelque tems en Suéde, „ comme il l'avoit promis, se laissa persuader „ par les Jésuites, qui l'avoient gagné, d'élire „ un Sénat qui résideroit à Stockholm, composé „ de quarante Jésuites choisis pour décider de „ toutes les affaires d'Etat. Pendant que ce „ Sénat étoit à Dantzig en état de faire voile „ à Stockholm, le Roi commanda qu'il eût à „ le recevoir comme la personne même du Roi. „ Le Conseil public s'y tint incontinent. Le Duc „ Charles, oncle de Sigismond, le Sénat, & „ les Prélats du Royaume, résolûrent de leur „ préparer une entrée très superbe: mais dans „ un Conseil très particulier ils prirent des ré„ solutions bien contraires: car le Duc dit qu'il „ ne pouvoit pas supporter qu'un Sénat de Prê„ tres eut à commander au préjudice de son „ honneur & de son autorité. Tous les autres „ furent de son avis, & aprés avoir résolu „ d'observer le secret, ils délibérèrent d'aller „ au-devant du nouveau Sénat, qui étoit sur „ un Gallion, qu'ils avoient fait attendre à „ la rade à deux lieues de Stockholm, pour „ le faire entrer, disoient-ils, plus magnifi„ quement la nuit, où les feux d'artifice qu'on „ avoit préparés, paroîtroient davantage. Sur „ l'heure de les recevoir, Charles, accom„ pagné de vingt ou trente vaisseaux vint „ au devant du Sénat, & l'investissant par „ grande caracole de vaisseaux, ils firent „ une salve & tirèrent leurs canons sur le „ Gallion, qui en eut la panse percée à coups „ de boulets, & le vaisseau fut incontinent „ rempli d'eau & coula à fond, sans que l'on „ voulût assister aucun Jésuite, au contraire, „ ils leur disoient qu'ils fissent des miracles „ comme ils en faisoient aux Indes & au Ja„ pon &c. Si ce fait est vrai, il est étonnant que tant d'Ecrivains contemporains n'en ayent rien dit, sur tout ceux de Suede qui ne pouvoient l'ignorer, & qui n'avoient aucun intérêt à le taire.

conque ne faisoit pas profession de la Réligion Protestante; & cependant il y fut à la fin obligé: mais il viola bientôt ce serment, en conférant le Gouvernement de Stockholm au Comte Eric Brahe, le seul des Sénateurs Suédois qui fût de la communion Romaine. Ce fut ainsi que commença le régne de Sigismond en Suéde par des disputes, des plaintes, des dissensions entre lui & ses sujets.

Le Roi peu satisfait de son sejour à Stockholm, se hâta d'en partir pour retourner en Pologne, laissant la Suéde dans une confusion d'autant plus grande que le Régent étoit alors malade à Nykœping. Heureusement le Sénat avoit eu la précaution, à force de remontrances, d'obtenir du Roi une déclaration par laquelle la Régence du Royaume étoit confirmée au Duc Charles, pendant l'absence du Monarque; & le Duc, étant rétabli de son indisposition, se rendit à Stockholm, & travailla de Concert avec le Sénat à détruire toutes les mesures que le Roi avoit prises, pour substituer sa Réligion à celle qui étoit établie. Ils commencèrent par dépouiller le Comte Brahe de son Gouvernement de Stockholm, ensuite ils interdirent les Ecoles, & les Eglises Catholiques que le Roi, contre son serment, avoit établies dans Stockholm & aux environs. Tout ce qui n'étoit pas Protestant, & qui occupoit quelque poste, fut déposé. Le Régent & le Sénat auroient bien voulu dépouiller quelques autres Gouverneurs trop attachés au Roi & à son Conseil; mais ces Messieurs n'étoient pas d'humeur d'obéïr à un simple décret du Sénat & du Régent; tels étoient Flemming Gouverneur du grand Duché de Finlande, Charles Gustaffson Gouverneur de Calmar, Eric Gustaffson Gouverneur d'Elfsbourg, & quelques autres qui vexoient les Peuples de mille manières, sachant bien qu'ils faisoient leur Cour à ceux qui gouvernoient le Roi, & qui ne demandoient pas mieux qne de voir tout le Royaume en combustion, & les Suédois se détruire les uns les autres.

Les choses étant en cet état, le Régent crut devoir assembler la diéte générale, pour donner plus de poids & d'autorité aux résolutions vigoureuses qu'il convenoit de prendre. La Diéte s'assembla à Sæderkœping; on y examina tous les Articles que le Roi avoit jurés à son Couronnement. On les reconnut pour justes, nécessaires, & l'on fit un décret portant que quiconque agiroit directement contre cette constitution fondamentale, seroit réputé traître à la patrie. Les Etats se séparèrent ensuite après avoir confirmé le Duc Charles dans sa charge de Régent & d'administrateur du Royaume. Mais toutes ces loix n'étant pas appuyées de la force firent peu d'effet sur les Gouverneurs, qu'on prétendoit par-là tenir en crainte. Flemming continua ses vexations en Finlande, avec tant de rigueur qu'enfin le pauvre Peuple excédé & n'en pouvant plus, prit les armes en grand nombre. Flemming attaqua, avec sa Cavalerie, cette multitude mal aguerrie, & en fit passer douze mille au fil de l'épée, échec dont la Finlande se ressentit long-tems. Le Roi approuva la conduite de ce Barbare Gouverneur, & envoya un de ses Ministres en Suéde, pour se plaindre que le Duc Charles & le Sénat avoient passé les bornes de leur pouvoir, en convoquant les Etats à Sæderkœping. Le Duc, choqué de ce reproche, résolut de pousser le Roi son Neveu, & de commencer par presser l'exécution du décret de la Diéte de Sæderkœping; mais il faloit

des troupes & des fonds, & la Suéde en manquoit alors absolument. Gustave I. avoit laissé à sa mort quatorze mille hommes de Troupes réglées, une Marine respectable, & des Cofres bien remplis; mais le Gouvernement de ces deux Fils Eric, Jean, & de son Petit-Fils Sigismond avoit épuisé les finances, & négligé les forces de terre & de mer. Le Régent proposa au Sénat de s'unir mutuellement pour obliger le Roi à observer les loix qu'il avoit jurées, & pour mettre en exécution le Décret de la Diéte de Sæderkœping, & qu'en conséquence les refractaires, fussent déposés de leurs emplois, & punis comme traîtres à l'Etat. Ensuite il insinua, que, pour passer des paroles aux effets, il convenoit de mettre sur pied des forces capables d'en imposer. Le Sénat, qui se trouvoit très bien de la foiblesse du Gouvernement, de l'absence du Roi, & des désordres qui regnoient, gagné d'ailleurs par quelques complimens que Sigismond lui fit faire sous main par son Envoyé, fut allarmé de la proposition du Régent. Il sentit que, si ce Prince se voyoit une fois à la tête d'une Armée, il n'auroit plus les mêmes égards, & négligeroit le Sénat à mesure qu'il auroit moins besoin de lui. En un mot ce corps jaloux de son autorité, craignant de la perdre, où qu'elle ne vint à diminuer, si le Duc devenoit trop puissant, répondit froidement qu'il ne consentiroit jamais qu'on prît les armes contre les Gouverneurs desobéïssans, parce qu'il en pouvoit arriver une guerre civile, qu'il étoit du devoir de tout bon citoyen d'empécher. Le Duc repliqua qu'à des maux extrêmes il faloit des remédes violens, que le Royaume étoit assez troublé; que la Finlande étoit dévastée, & qu'enfin une bonne guerre valoit mieux qu'une mauvaise paix, qui mettoit dans un péril éminent la constitution de l'État en général, la fortune & la Réligion de chaque particulier. Qu'au reste, si sa qualité de Régent & d'Administrateur n'étoit qu'un vain titre, il le laissoit à qui le voudroit, & qu'il aimoit mieux se borner à administrer son Duché, qu'un Royaume où il ne pourroit maintenir les Loix, faire régner la paix & le bon ordre. Les Sénateurs, charmés de lui voir prendre ce parti, lui répondirent, qu'il étoit le maître de faire ce qu'il trouveroit à propos; que pour eux, ils ne cesseroient de pourvoir au bien du Royaume. Le Duc frappé de ce discours, leur repliqua vivement, que c'étoit bien son intention de ne pas continuer une pareille regence; mais que pour la charge d'Administrateur il n'entendoit pas de la quitter à leur fantasie; qu'il s'en étoit chargé à la priére des Etats du Royaume en pleine & libre Diete; & qu'il vouloit aussi la remettre dans une assemblée génerale des Etats.

Les Sénateurs tâchérent de lui ôter cette idée, sachant bien que la noblesse, le Clerge & le tiers Etat, loin de consentir à cette abdication, augmenteroient l'autorité du Duc, & ajouteroient de nouveaux pouvoirs à ses charges: mais ils eurent beau dire, le Duc resta ferme dans sa résolution d'assembler les Etats.

Ce fut au milieu de ces altercations que naquit, à Stockholm dans le Palais Royal le 9me. de Décembre 1594. (a) Gustave-Adolphe surnommé le

(a) A sept heures 2[illegible]. minutes du matin, suivant son Horoscope qui fut tiré alors par un fameux Astrologue, qui lui prédit une mort violente, [illegible] de ses ennemis, & l'extinction de son illustre maison. Tel [illegible] l'usage de ce tems-là, que, dès qu'il naissoit un Prince, on faisoit son Horoscope. Il y avoit des Astrologues dans toutes les Cours,

Grand. Son Père étoit ce même Duc de Sudermannie, alors Régent & Administrateur du Royaume dont nous venons de parler, & sa Mère Christine fille d'Adolphe Duc de Holstein-Schleswig. Il fut nommé *Gustave* en mémoire de son ayeul paternel, qu'il surpassa en gloire & en réputation, & *Adolphe*, à cause de son ayeul maternel. C'est ce nom de Gustave-Adolphe devenu si célèbre que nous lui donnerons toûjours dans cette Histoire, sans nous arrêter au surnom de Grand, que le Chancelier Oxenstierna lui donna le premier, & que toute l'Europe lui auroit aussi donné, si celui de *Gustave-Adolphe* ne renfermoit bien d'autres idées encore, que celle de la grandeur qui resulte des succès militaires.

Au reste il ne faut pas avoir beaucoup de pénétration, pour s'appercevoir que le nom du *Gustave* est l'Anagramme de celui d'*Auguste*. Dès le Régne de Gustave-Vasa les Suédois donnèrent une autre explication à ce nom, & comme ils le prononcent *Gustaf*, ils le dérivèrent de deux mots, qui dans leur langue signifient *bâton de Dieu*, pour marquer qu'ils regardoient *Gustave-Vasa*, comme un Protecteur envoyé de Dieu, pour les délivrer du joug du sanguinaire Christiern, & de la tyrannie du Clergé Romain.

Cependant l'Administrateur avoit convoqué les Etats à Arboga, où tous se rendîrent aussitôt, à la réserve d'un nombre de Sénateurs, qui ne vouloient point être témoins de l'accroissement de sa puissance, qui diminuoit leur influence dans le Gouvernement. Tout se passa comme ces Sénateurs l'avoient prévu: les Etats statuèrent que le Duc seroit à l'avenir seul Régent & Administrateur du Royaume, sans qu'aucune autorité pût seulement balancer la sienne. Ils confirmèrent les réglemens du Synode d'Upsal touchant la Réligion, déja confirmés à la Diéte de Sæderkœping. Ils prièrent le Duc de reprendre l'administration de l'Etat pendant l'absence du Roi, lui promettant toute sorte d'assistance & de soûmission. Ensuite ils firent deux arrêtés; l'un qu'on enverroit incessamment des Ambassadeurs en Pologne, pour concerter avec le Roi les moyens d'étoufer le feu qui consumoit la Finlande; l'autre, qu'on sommeroit les Sénateurs, qui s'étoient dispensés de se trouver à l'assemblée, de déclarer publiquement dans le terme de six semaines, s'ils vouloient se soûmettre aux résolutions de la Diéte, avec cette observation que tous ceux, qui refuseroient d'y souscrire, seroient tenus pour perturbateurs du repos public, poursuivis comme tels, & livrés au Duc pour les punir suivant son bon plaisir. Enfin ils firent entr'eux une association, par laquelle ils s'obligeoient les uns envers les autres, qu'au cas que quelqu'un d'entr'eux vint à être inquiété au sujet de leur assemblée, ils sacrifieroient leurs biens & leurs vies, pour le protéger & le défendre contre toute attaque; sauf néanmoins l'autorité suprême de Sa Majesté, à laquelle ils n'entendoient point déroger ni préjudicier, par ces engagemens réciproques, formés uniquement dans la vue de leur commune défense, & du maintien des Loix publiques.

& leurs prédictions se vérifioient quelquefois, sans doute par un pur effet du hazard. Tycho de Brahe avoit Pronostiqué plus de dix ans avant la naissance de Gustave-Adolphe, que la nouvelle étoile apparue dans Cassiopée n'étoit autre chose qu'un Prince qui devoit naître dans le Nord, & qui procureroit de grands avantages à ceux qui faisoient profession de la Réligion Protestante. On sait que Louïs XIII. ne fut appellé juste, que parce qu'il nâquit sous le signe de la Balance.

En conféquence de cet arrêté le Régent fit fommer les Sénateurs oppofans, de fe conformer aux décrets de la Diéte d'Arboga; mais comme le Roi Sigismond le leur avoit défendu, & qu'ils craignoient le reffentiment du Régent, ils s'exilèrent volontairement du Royaume & fe retirèrent en Pologne, en attendant que le Roi revint en Suéde pour terminer tous les différends.

Cependant le Régent avoit écrit plufieurs fois au Roi fon Neveu, tant pour lui rendre compte de fa conduite, de celle des Etats, & l'exhorter à apporter un prompt remède aux maux de l'Etat; que pour fe plaindre des Sénateurs rebelles; mais il n'en avoit reçu aucune réponfe; le Roi s'étant contenté d'écrire à ces Sénateurs, pour les affurer de fa protection; approuvant leur conduite à l'égard du refus qu'ils avoient fait de fe rendre à l'affemblée d'Arboga, blâmant le Duc de les avoir menacés à ce fujet, vu qu'ils n'avoient fait qu'exécuter fidelement fes ordres, ordonnant aux Etats de prendre les armes, pour reprimer l'audace du Duc, & défendre l'honneur du trône, fous peine s'ils y manquoient, d'être tenus pour complices de fes attentats, & traites comme rebelles.

Ces Lettres que les Sénateurs envoyèrent au Duc & aux Etats, avant de fortir du Royaume, fûrent le Signal de la guerre civile. Le Duc publia une efpèce d'Apologie, où il accufoit les Sénateurs en queftion de plufieurs crimes, entr'autres d'avoir confeillé au Roi Sigismond de lui faire la guerre, à lui, & aux Etats du Royaume; de l'avoir engagé à demander du fecours au Roi de Dannemark & aux Villes Hanféatiques, pour faire la guerre à la Patrie; d'avoir défendu le tranfport des grains étrangers en Suéde & d'avoir enfin répandu dans toute l'Europe les bruits les plus injurieux à fa réputation; comme s'il afpiroit à la Couronne, & ne travailloit qu'à chaffer le Roi fon Neveu du trône.

Le Duc tâcha après cela de s'emparer des Forterefles du Royaume fous prétexte de les garder pour le Roi; en méme tems il convoqua les Etats à Stockholm, où par fes brigues, tout ce qui avoit été arrêté aux Diétes de Sœderkœping & d'Arboga, fut de nouveau ratifié & confirmé, malgré tous les mouvemens que fe donna l'Ambaffadeur du Roi, & les plaintes que ce Monarque fit porter à l'affemblée contre fon Oncle. Les Etats écrivirent au Roi pour juftifier le Duc, affurant Sa Majefté que ce Prince n'avoit rien fait, qui ne fût conforme aux réfolutions de la Diéte, réfolutions fondées fur les promeffes & les engagemens de Sa Majefté, confirmées par ferment à fon avénement au trône & à fon facre, & qu'ils entendoient bien de maintenir avec l'aide de Dieu, aux dépens de leurs biens & de leur vie.

Une déclaration fi précife étonna le Confeil de Sigismond. Après bien des délibérations il fut réfolu que le Roi pafferoit inceffamment en Suéde, avec un bon corps de troupes Polonoifes & Allemandes, pour y rétablir fon autorité. Son départ fut précédé d'un manifefte, qui ne rouloit que fur la conduite du Duc qu'on y peignoit des couleurs les plus noires. Ce Prince ne s'en mit pas beaucoup en peine. Il étoit aimé du Peuple (*a*) jufqu'à l'adoration. Sa qualité de fils de Guftave I. dont la mémoire etoit encore fi récente & fi

(*a*) On le nommoit par dérifion à la Cour de fon Neveu, *le Roi des Payfans*, comme on nomma à la Cour de St. Germain le Duc de Beaufort, *le Roi des Halles*, durant les troubles de la minorité de Louis Quatorze.

chère aux Suédois; ſon attachement à la Réligion établie par les loix, ſon humeur affable & populaire, tout lui attiroit les cœurs de la multitude, du Clergé & de ceux de la nobleſſe, qui aimoient leur Patrie & leur Réligion; tandis qu'on ne voyoit dans Sigismond qu'un Prince imbu des maximes du pouvoir arbitraire, qui avoit ſuccé avec le lait une Réligion intolérante, dont les Miniſtres n'avoient en vue que d'envahir les biens de ce monde & de faire paſſer leurs uſurpations pour des offrandes ſacrées, auxquelles il n'étoit pas permis de toucher, ſans porter la main à l'encenſoir, & encourir la colère celeſte.

Le Régent, au premier bruit du prochain départ du Roi avec des troupes, aſſembla les Etats à Wadſtena: là il leur repréſenta pathétiquement le danger que couroient leur liberté & leur Réligion. Les Etats réſolûrent unanimement, qu'on aſſembleroit une armée, & qu'on marcheroit au-devant du Roi juſques à Calmar. Enſuite ils écrivîrent au Roi conjointement avec le Régent, pour le prier de licencier les troupes étrangères qu'il vouloit amener en Suéde, de donner des aſſûrances qu'il n'inquièteroit aucun Suédois, & ne procéderoit contre qui que ce fût, que ſuivant les formes ordinaires de la juſtice; proteſtant que, s'il agréoit ces conditions, il ne trouveroit en eux que des ſujets ſoûmis & affectionnés, qui le recevroient d'une manière conforme à ſa dignité & à leur devoir.

Le Roi, pour toute réponſe, envoya des ordres aux troupes Suédoiſes de quitter inceſſamment le parti du Duc, & de n'obéïr qu'à lui & à ceux qu'il leur enverroit pour les commander, à peine d'être punis comme traîtres & rebelles.

Ce Monarque jugeant bien que s'il ſe hâtoit, les préparatifs du Duc ne ſeroient pas encore finis, & qu'il pourroit le prendre au dépourvu, fit voile bientôt après de Dantzig avec cent Vaiſſeaux, la plûpart chargés de troupes, & aborda à Calmar, ſans trouver la moindre oppoſition, ſoit qu'en effet ſon Oncle ne fût pas encore prêt, ſoit qu'incertain du ſuccès, il ne voulut pas commencer légérement une guerre civile, ſoit qu'éfrayé des forces du Roi il craignit de commettre ſa fortune & celle de tout le Royaume.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que préférant la voie de la négociation à celle des armes, il écrivit au Roi offrant de déſarmer pourvu que Sa Majeſté voulût en faire de même, & qu'elle donnât des ſûretés pour lui & pour ſes amis, propoſant d'accommoder tous les différens à l'amiable dans une aſſemblée des Etats & en préſence des Ambaſſadeurs de quelques Princes d'Allemagne, arrivés depuis peu à Stockholm. Il ajoûtoit que, ſi le Roi acceptoit ces conditions, il étoit prêt à lui rendre toute ſorte d'obéïſſance & de ſoûmiſſion; mais que s'il les rejettoit il ſeroit ſeul reſponſable du ſang qui alloit ſe répandre, étant bien réſolu de répouſſer la force par la force, & ne craignant nullement ni ſes Polonois, ni ſes Ecoſſois, ni ſes Allemands.

Comme le Roi affecta d'abord de ne point lui faire de réponſe, le Duc s'avança à la tête de ſes troupes à un mille de Stegebourg. Là, il reçut enfin la réponſe du Roi, portant „ que le Duc eût à lui remettre tout le Royaume „ entre les mains, ſans en excepter ſon appanage; qu'il ceſſât de prendre le „ titre d'Adminiſtrateur, tant que lui Roi ſeroit dans le Royaume; qu'il li-

„ cenciât les troupes qu'il avoit à ſon ſervice, & qu'enfin il ſe retirât ſans „ bruit dans ſon Duché, dont il vouloit bien lui laiſſer les revenus.

Le Duc perſuadé qu'il n'y avoit plus d'accommodement à attendre, réſolut de tenter le ſort des armes, & ſe mit en marche pour livrer bataille à l'armée du Roi, qui de ſon côté s'étant miſe en mouvement, on en vint bientôt aux mains dans le voiſinage de Stegebourg. Les troupes du Duc fûrent mal menées, & ſi le Roi par des raiſons de politique n'avoit fait ſonner la retraite, toute l'armée auroit été taillée en piéces.

Après cette action, on reprit la négociation par l'entremiſe du Marquis de Bade & du Comte de Frieſe; mais on ne put convenir de rien, le Duc exigeant pour préliminaire que le Roi congediât ſes troupes étrangères, qu'il convoquat la Diéte, & qu'en attendant lui Duc jouit de la charge d'Adminiſtrateur.

Pendant qu'on traitoit ainſi d'un accommodement le Duc reçut quelques renforts, ce qui obligea le Roi à decamper à la Sourdine & à ſe retirer du côté de Lindkœping. Le Duc l'y ſuivit, réſolu de terminer le procès par une Bataille. Elle ſe donna en effet au deſavantage des troupes du Roi, qui y perdîrent plus de deux mille hommes. On prétend méme qu'il ne tint qu'au Duc de ſe ſaiſir de la perſonne de ce Prince, qui étoit de l'autre côté de la rivière aſſez mal accompagné, d'où il voyoit tailler en pieces ſes troupes, ce qui l'effraya tellement qu'il envoya demander la paix au Duc, qui l'accorda d'abord à condition qu'on lui livreroit les Sénateurs rebelles que le Duc accuſoit d'être cauſe de la guerre. Le Roi fut obligé d'en paſſer par ce préliminaire. Après quoi toutes les hoſtilités ceſſerent, & l'on convint bientôt d'un traité, dont les principaux Articles étoient „ que le Duc prêteroit un nou„ vel hommage & un nouveau ſerment au Roi, qui de ſon côté promettoit „ d'oublier le paſſé, & s'engageoit à gouverner à l'avenir ſuivant le ſer„ ment qu'il avoit fait à ſon ſacre; que le Roi convoqueroit une aſſemblée „ générale des Etats dans l'eſpace de quatre mois; qu'il prieroit l'Empe„ reur, les Rois & les Electeurs d'y envoyer des commiſſaires, & qu'en „ leur préſence on termineroit tous les différens entre le Duc & le Roi: que „ cependant le Duc ne feroit & ne permettroit pas qu'il fût fait aucun ou„ trage ou violence aux Sénateurs détenus dans les priſons; que de part & „ d'autre on deſarmeroit, & que les troupes étrangères feroient inceſſam„ ment congédiées; que tous les Forts & Châteaux feroient remis entre les „ mains du Roi, ſans que jamais Sa Majeſté pût s'en ſervir au prejudice „ de la conſtitution de l'Etat, ou pour opprimer le Duc Charles ſon Oncle; „ Que le Roi déclareroit publiquement, que ledit Duc étoit innocent de tou„ tes les calomnies, dont on avoit tâché de le noircir; Qu'enfin les Etats „ du Royaume ſeroient garants du préſent traité, & autoriſés à tenir la main „ pour qu'il fût executé, & à s'oppoſer à celui des deux partis, qui vou„ droit y contrevenir.

Après cela le Duc & le Roi s'embraſſerent, & ſe donnèrent des aſſurances mutuelles d'amitié. Le Duc ceda dix Vaiſſeaux au Roi pour le tranſporter à Dantzig, & le Roi promit au Duc de lui rendre ſes Domeſtiques, qu'un parti de ſes troupes avoit enlevés preſqu'en débarquant en Suede;

mais il ne tint pas parole, & au lieu de prendre son chemin par terre jusqu'à Stockholm, pour s'aller embarquer dans cette capitale, il tira droit à Calmar & se rendit à bord, avec une précipitation inconcevable, emmenant les Domestiques du Duc avec lui, & cinglant à toutes voiles vers Dantzig, d'où il envoya quatre cens hommes à Calmar pour renforcer la Garnison, & avec ordre de lui conserver soigneusement cette place jusqu'à son retour en Suéde. Le Duc ne comprenoit pas trop à quoi devoient aboutir toutes ces défiances; mais il en fut bientôt éclairci. Il apprit que le Roi faisoit courir bruit dans toute l'Europe, que son Oncle étoit coupable de trahison, de révolte; & que lui Roi n'étoit point tenu à observer un traité extorqué les armes à la main par des sujets rebelles; qu'au contraire il étoit déterminé à tirer vengeance de ceux qui avoient osé lui faire la loi, & à employer de nouveau la force des armes, pour ranger les Suédois à leur devoir.

Les Etats alors assemblés à Jænkœping écrivîrent au Roi, pour le prier de remplir les conditions du traité qu'il avoit conclu à Lindkœping avec son Oncle, de venir faire régner la paix, l'ordre & la justice dans son Royaume, d'y établir sa Résidence, d'écarter les mauvais conseillers, & d'embrasser la Réligion Protestante, sinon de leur envoyer son Fils Uladislas, pour être elevé dans cette Réligion sous la tutelle du Duc Charles, & placé sur le trône de Suéde. Ajoûtant que, si le Roi rejettoit toutes ces voies de conciliation, ils étoient résolus de le déclarer lui & ses descendans déchus de leurs droits à la Couronne, & d'élire un Roi qui voulût les gouverner selon les loix & les constitutions de l'Etat.

Cette réponse faite de concert avec le Duc Charles irrita étrangement Sigismond; mais les Etats s'en inquietèrent fort peu, & statuèrent qu'en attendant, que le Roi se décidât sur les propositions qu'ils venoient de lui faire, le Duc Charles reprendroit la charge d'Administrateur du Royaume & maintiendroit la Réligion.

En conséquence de ce décret Charles assembla quelques troupes, résolu de chasser les troupes étrangères de Calmar & de s'assûrer de cette clé du Royaume, qui en ouvroit l'entrée par mer. La Garnison de Calmar fut donc sommée, & ayant refusé de recevoir d'autres ordres que ceux du Roi, l'Administrateur attaqua la place de vive force, & contraignit la Garnison de se rendre à discretion. Les étrangers fûrent desarmés & renvoyés en Pologne un bâton blanc à la main.

Après ce coup d'éclat il n'étoit pas possible, que les choses restassent dans ces termes. L'affaire fut portée à un tel point, que les Etats s'étant rassemblés à Stockholm, renoncèrent solemnellement au serment de fidelité & d'obéïssance qu'ils avoient prêté à Sigismond; le déclarèrent déchu de sa qualité de Roi de Suéde, pour avoir agi contre toutes les Loix du Pays & nommément contre le testament du Roi son ayeul, reçu comme Loi de l'Etat, & pour n'avoir pas observé les articles du traité de paix de Lindkœping.

Charles content d'avoir amené les choses jusques-là, & ne voulant pas qu'on pût l'accuser d'avoir envahi le trône au préjudice de son Neveu, & d'avoir moins agi contre lui par zèle pour les Loix & pour la Réligion, que par ambition, jugea que les Etats devoient encore faire un nouvel effort au-

près de ſon Neveu, pour l'engager à envoyer ſon Fils Uladiſlas en Suéde. Les Etats offrîrent donc de nouveau la Couronne à ce jeune Prince, pourvu qu'on l'envoyat en Suéde, pour y récevoir une éducation conforme aux Loix; & qu'en attendant qu'il fût en âge de majorité, le Duc Charles continueroit à gouverner le Royaume; qu'il ſeroit accordé l'eſpace d'une année au Roi Sigismond, pour ſe déterminer ſur l'envoi de ſon Fils en Suéde; au bout du quel tems, ſi ces conditions étoient rejettées, le jeune Prince ſeroit déclaré déchu, auſſi bien que ſon Père de tous ſes droits à la Couronne, & que toute leur poſtérité tant mâle que fémelle en ſeroit & demeureroit à jamais exclue.

Après que les Etats ſe fûrent ſéparés, l'Adminiſtrateur entreprit une expédition en Finlande où le parti du Roi Sigismond, étoit dominant. Il ſe rendit maître de Wibourg, & étant de retour en Suéde, il voulut que l'affaire des Sénateurs qu'il détenoit priſonniers, fût examinée & qu'on leur fit leur procès. Ils fûrent tous condamnés à perdre la tête; mais ceux qui demandèrent grace l'obtinrent, les autres refuſèrent la vie à ce prix, proteſtant qu'ils étoient innocens, & qu'ils mouroient pour avoir ſervi trop fidélement leur légitime Roi.

Cet exemple de rigueur épouvanta les Partiſans du Roi Sigismond; ils jugèrent à propos de quitter le Royaume, & de ſe retirer les uns d'un côté, les autres de l'autre; mais la plûpart ſe rendîrent en Pologne.

Le tems que les Etats avoient accordé au Roi Sigismond, pour envoyer ſon Fils Uladiſlas en Suéde, étant écoulé, ſans que ce Prince eût même répondu à la propoſition, on convint de prolonger encore le terme preſcrit, & d'ajoûter ſix mois à l'année; après quoi on prendroit des arrangemens, pour remplir le trône vacant, ſuppoſé que Sigismond perſévérât dans le ſilence qu'il affectoit, ou qu'il rejettât formellement l'offre qu'on lui faiſoit. En attendant, il fût décidé que le Duc Charles exerceroit tous les droits de la Souveraineté. En conſéquence de cet arrêté, Charles prit poſſeſſion de toutes les Provinces, & tout commença à s'y expédier en ſon nom. Il entreprit la même année un voyage en Livonie & en Eſthonie, où ſon autorité n'étoit pas encore reconnue, & y mena ſon Fils Guſtave-Adolphe, qui n'avoit que ſix ans. La Ducheſſe ſa Mère fut auſſi de ce voyage. Cette Princeſſe, qui joignoit aux agrémens de la beauté, un courage héroïque, vouloit que le jeune Prince s'accoûtumât de bonne heure à une vie active, aux fatigues, & à l'intempérie des ſaiſons. Le Duc ſoûmit dans cette expédition toute l'Eſthonie, & une bonne partie de la Livonie.

L'année ſuivante, il entreprit le même voyage toûjours accompagné du jeune Prince, & de la Ducheſſe ſon Epouſe. La ſaiſon étoit ſi avancée, & ſi rude que leur Vaiſſeau fut pris dans les glaces par l'effet d'une forte gélée, qui ſurvint la nuit quand ils fûrent entrés dans le port; de ſorte qu'ils gagnèrent la terre en paſſant à pied ſur les glaces avec toute leur ſuite; ſans que le jeune Guſtave en reſſentît aucune incommodité; tant ſa conſtitution étoit naturellement robuſte & ſe fortifioit encore tous les jours par la manière, dont il étoit nourri & élevé.

On rapporte que n'ayant encore que cinq ans le Duc le mena à Calmar, voir l'Eſcadre qu'on armoit contre ceux de Lubec. Un Officier de diſtinction s'étant

tant approché du jeune Prince, lui demanda lequel de tous ces Vaiſſeaux étoit le plus à ſon gré. Celui-là, répondit-il, en étendant ſa petite main vers un Vaiſſeau nommé *Swarta-Riddaren*, le Chevalier-noir. Et pourquoi, demanda l'Officier, l'eſtimez vous plus que les autres? C'eſt, repliqua le jeune Prince, qu'il eſt mieux garni de canons. En effet c'étoit un grand Vaiſſeau à trois ponts, qui portoit encore une Batterie de douze pièces à ſon avant, & une de ſix à ſon arrière. A cet âge il ſentoit déja ce qu'il étoit. Un jour que la femme, qui le portoit ſur ſon bras, fut arrêtée en ſon chemin, par d'autres femmes de ſa connoiſſance le petit Guſtave ſe fâcha, & dit à ces femmes; allez-vous-en; ne ſavez-vous pas que je ſuis un grand Seigneur? La bonté de ſon cœur éclatoit à cet âge autant que cette noble fierté. Un Payſan d'Oeland, lui ayant amené un de ces petits Chevaux, dont la race ſe conſerve encore dans cette contrée. Je m'en vais vous payer ce Cheval, lui dit le jeune Prince; car apparemment vous ne me l'avez pas donné pour rien, & vous avez beſoin d'argent; ſurquoi il tira une petite bourſe pleine de Ducats, qu'il vuida toute entière dans les mains du Payſan.

Un jour que le Duc ſon Père ſe promenoit dans les Prairies près de Nykœping, il ſe le fit amener & voulut qu'on le laiſſât un peu courir. Le jeune Prince profitant de cette liberté, gagnoit les broſſailles, d'où l'on tâchoit de le détourner de peur qu'il ne tombât, & on lui diſoit qu'il y avoit-là de gros Serpens. Donnez-moi donc un bâton, répondit-il froidement, que je les tue. Surquoi le Duc, riant de la ſaillie du jeune Prince, dit aux perſonnes de ſa ſuite, vous croyez qu'il a peur? mais je vous réponds qu'il n'en eſt rien. Ces traits paroîtront peu de choſe; mais il ſuffit qu'ils ſervent à faire connoître le caractère de ce grand Roi; d'ailleurs il n'eſt rien de petit dans l'Hiſtoire d'un héros tel que Guſtave-Adolphe. Les actions les plus indifférentes de ſoi deviennent intéreſſantes dans un Prince ſi célèbre.

Cependant le terme de ſix mois s'étant encore écoulé, ſans que le Roi Sigismond eût répondu à l'offre des Etats, le Duc Charles aſſembla la Diéte générale à Norkœping. Là, il fit un tableau touchant des dangers de la Patrie; engagée dans une guerre avec la Moſcovie, & avec les Polonois, & à la veille d'avoir ſur les bras le Roi de Dannemark, qui n'avoit pas rappellé pour rien ſes Commiſſaires, & rompu les conférences au ſujet du Réglement des Frontières de la Laponie; que, dans de pareilles circonſtances, il leur falloit un Roi, & non pas un Adminiſtrateur; que pour lui il ſouhaitoit d'être déchargé de l'Adminiſtration, & de ſe retirer tout-à-fait des affaires; qu'il leur conſeilloit de s'accommoder avec le Roi Sigismond, ou d'élever au trône ſon Neveu Jean Duc d'Oſtrogothie, à qui il appartenoit ſuivant le droit de primogéniture, établi par le teſtament de Guſtave I. ſon Père.

Les Etats comprîrent bien ce que le Duc ſouhaitoit d'eux, & ayant délibéré quelque-tems entr'eux, ils convinrent que Sigismond s'étoit lui-même rendu incapable de régner, ayant violé toutes les loix fondamentales de l'Etat; qu'il étoit bien décidé, qu'il ne vouloit pas que ſon Fils fût Roi de Suéde aux conditions preſcrites; que d'ailleurs c'étoit encore un Enfant, & que, dans les circonſtances critiques où l'on étoit, il falloit aux Suédois un Roi ſage & vail-

lant qui sût les commander, & qui pût soûtenir les fatigues de la guerre; qu'à la verité le droit sembloit parler en faveur de Jean Duc d'Ostrogothie; mais qu'il sortoit à peine de l'Enfance, & avoit à cet égard le même défaut que le Prince Uladislas Fils du Roi Sigismond. Qu'il n'y avoit donc que l'Administrateur qui leur convint pour Roi; qu'il falloit le prier d'accepter la Couronne; qu'il étoit Fils de Gustave-Vasa, qui avoit si bien mérité de la Patrie, qu'il avoit de la prudence, de la valeur & toute l'expérience nécessaire soit dans les affaires, soit dans la conduite des armées: qu'à l'égard du droit de Primogéniture, la loi qui l'établissoit n'entendoit pas qu'on dût s'y astraindre dans les cas où il s'agiroit du salut de l'Etat; que cette considération étoit une Loi suprême à laquelle toutes les autres devoient céder; qu'ainsi on devoit confirmer le décret qui excluoit Sigismond du trône de Suéde, & y ajoûter sa postérité.

Tout cela fût exécuté d'un consentement unanime, & le Duc Charles fut déclaré Roi de Suéde, & Gustave-Adolphe son Fils désigné pour lui succeder, de manière que la postérité de ce Prince lui succéderoit de Père en Fils, tant qu'elle subsisteroit & par droit de naissance, nonobstant toute disposition contraire. Le Décret portoit que quiconque prétendroit s'opposer à cette résolution de la Diéte, ou refuseroit de prêter serment au Roi Charles IX. seroit regardé & traité comme rebelle & traître à la Patrie. On ajoûta quelques articles pour établir sur un pied stable la succession à la Couronne, en cas que la postérité du nouveau Roi vint à s'éteindre.

Le Duc Charles se fit un peu prier avant que de consentir à se charger du poids de la Couronne, il crut devoir en user ainsi pour qu'on ne pût le taxer de l'avoir usurpée sur ses neveux; de manière qu'il ne parut ceder qu'à la nécessité des affaires, aux vœux de la nation, & aux instances réïtérées des Etats. Au fond la nation, ayant joüi de tout tems du Privilège de se choisir ses Rois, & n'y ayant rénoncé que par reconnoissance en faveur de Gustave-Vasa, avoit bien le droit de revenir d'une disposition que les circonstances pouvoient rendre nulle: d'ailleurs elle élevoit sur le trône un Fils de ce grand Prince, & Jean son Frère, Père de Sigismond, & Sigismond lui-même n'y étoient montés, que par une révolution pareille à celle dont il s'agit.

Le cas, dont nous parlons ici, étoit à peu près semblable à ce qui arriva du tems du Roi Magnus, surnommé *Smek*, où les Etats s'engagèrent à maintenir la Couronne dans sa Famille; & en général la Loi de Suede préfère les Fils des Rois aux Etrangers; mais c'est toûjours une élection libre de la part des Etats, qui, en se bornant à la Famille du Roi décédé, ne paient qu'un tribut de reconnoissance, ou de déférence à la mémoire du Prince, sans que cela puisse être regardé comme une obligation, ou une necessité éloignée de l'esprit de la Loi.

Ce fut l'année 1604. que commença le Régne de Charles IX. Il voulut le signaler par quelque grand exploit, & se rendit la même année en Livonie, où ayant rassemblé ses forces, il marcha contre les Polonois; mais cette expédition n'eut pas tout le succès qu'il espéroit: son armée fut battue, & il eut lui-même assez de peine à se sauver. Il seroit indubitablement resté prisonnier, si un Officier de ses troupes nommé Henri Wrede, ne l'avoit delivré en lui donnant son Cheval: mais il en coûta la vie à

Wrede, dont la posterité reçut des marques de la reconnoissance du Roi.

L'année d'après ce Prince fut Couronné solemnellement avec son Epouse, & il fit la guerre avec plus de succès en Livonie, jusques-là que les Polonois proposerent des conférences, pour convenir d'une paix, ou du moins d'une Trèves entre les deux Royaumes.

Cependant le jeune Gustave étoit parvenu à cet âge, où les jeunes Princes sont tirés des mains des femmes, pour être formés aux études & aux exercices convénables à leur naissance. Le Roi, qui sentoit tout l'avantage d'une bonne éducation, fit lui-même le choix du Gouverneur & du Precepteur de ce cher Fils. Il nomma pour présider à son éducation le Maréchal de sa Cour Otton de Mærner, Gentilhomme d'une Maison distinguée du Brandebourg, & dont le mérite personnel lui étoit parfaitement connu. Pour premier Précepteur il choisit le Sr. Jean Skytte, l'un des plus savans hommes de son tems, qui ayant voyagé neuf ans dans les principales contrées de l'Europe, en avoit rapporté dans sa patrie une infinité de connoissances. Ce fut sous cet habile maître que Gustave apprit les langues Anciennes, l'Eloquence, l'Histoire, la Jurisprudence, la Politique. Un génie heureux qui concevoit aisément, une mémoire prodigieuse, une docilité aussi rare que nécessaire, tout cela, joint à un désir sincère d'apprendre, lui fit faire de si grands progrès qu'à l'âge de douze ans, il parloit & écrivoit le Latin, l'Allemand, le Flamand, le François, l'Italien comme le Suédois, & entendoit encore passablement le Polonois & le Moscovite, deux Dialectes de la Langue Esclavonne. Le jeune Prince goûta si bien l'esprit & le savoir de Skytte, qu'il l'éleva dans la suite à la dignité de Sénateur, & il fut l'un des Principaux Ministres de ce Prince avec le Chancelier Axel Oxenstierna.

Les guerres où la Suéde se trouvoit alors engagée, & l'Armistice de deux ans conclu dans les Pays-Bas attirèrent alors en Suéde beaucoup d'Officiers François, Allemands, Anglois, Ecossois, Flamands & quelques Italiens & Espagnols, qui venoient chercher fortune en Suéde à la faveur des guerres que cette Couronne avoit avec ses voisins. Ces Officiers ne fûrent pas longtems à la Cour sans remarquer le génie extraordinaire du jeune Gustave-Adolphe, qui les questionnoit sur les forces de leur pays, sur les mœurs & les loix de leurs compatriotes, sur leur manière de fortifier les places, de construire des Vaisseaux, de discipliner les troupes. Les Officiers se plaisoient à répondre exactement à toutes ses demandes & à contenter sa curiosité, sachant qu'ils ne pouvoient mieux faire leur Cour au Roi, qui avoit conçu de telles espérances de ce cher Fils, que, parlant quelquefois de ce qu'il auroit voulu faire pour la gloire & le bonheur de la nation Suédoise, il ne pouvoit s'empêcher de s'écrier, *je n'ose me flatter d'en venir à bout*; *mais celui-ci le fera*, ajoûtoit-il en montrant le jeune Prince. Ces discours passant de la Cour à la Ville, & delà dans tout le Royaume, faisoient assez connoître à la nation entière l'estime que le Roi Charles faisoit de son Successeur, & les Suédois en conçûrent eux-mémes une si haute idée, qu'il n'y en avoit peut-être pas un qui ne s'attendît à de grandes choses de sa part; mais quelle que fût leur attente, on peut dire que Gustave la surpassa de beaucoup, & que son Régne ne fut qu'une suite de merveilles.

Dès que ce jeune héros eut atteint l'âge de quinze ans, le Roi son Père le declara Grand-Duc de Finlande, Duc d'Estonie & de Westmannie, & en même-tems il le mit en possession de la Ville de Westerahs. Les Suédois n'esperoient plus qu'en lui. La santé du Roi dépérissoit tous les jours, & les circonstances devenoient tous les jours plus critiques. Quelque-tems après le Roi assembla la Diete generale à Stockholm, & demanda des secours proportionnés aux dangers qui menaçoient l'Etat; mais la Diete ne parut pas entrer assez dans ses vues par rapport à la guerre de Moscovie, de Pologne, & à celle dont on étoit menacé de la part du Dannemarc. Le Roi harangua les Etats avec tant de force & de véhémence, que sa santé, déja affoiblie par un travail assidu & les fatigues de la guerre encore plus que par l'age, en fut considerablement altérée. Il eut un accident d'apoplexie, dont il revint, à la vérité, mais qui lui laissa une espece de langueur dont il ne put se remettre. Cela ne l'empechoit pas de courir d'un port à l'autre, pour hâter les préparatifs d'une Flotte, qui devoit transporter en Russie un corps considérable de troupes pour former le siége d'Ivanogrod.

Gustave-Adolphe demanda instamment au Roi d'être de cette expédition, pour commander les troupes sous le Contre-Amiral George Gyllenstierna: mais le Roi n'y voulut jamais consentir, jugeant qu'il y auroit trop de risque à laisser partir un si jeune Prince pour un pays si éloigné, dans un tems où la Suéde avoit besoin de sa présence, pour la défendre contre un ennemi bien plus proche, & plus dangereux: sans compter que, la personne du Roi venant à manquer, tout seroit en desordre & en confusion, si son successeur ne se trouvoit pas à portée de prendre le commandement, pour faire face aux Danois, & maintenir le bon ordre au dedans.

Christian ou Chrétien IV. régnoit alors en Dannemark. C'étoit sans contredit un des plus grands Rois qui aient paru dans le Nord. Il étoit d'une taille haute & d'une Physionomie heureuse, naturellement doux & affable, genéreux, compâtissant. Il étoit monté sur le trône en 1588. & ne fut couronné qu'en 1596. Son régne dura près de soixante ans. Il se vantoit d'être le plus vieux de tous les Rois de l'Europe. Il porta sur son corps des marques glorieuses de sa valeur. Politique, guerrier, aussi porté à concevoir de grands desseins que capable de les exécuter. Il voyoit avec chagrin & jalousie la maison de Vasa hereditairement établie sur un trône, qu'il croyoit lui appartenir, & la Suéde marcher à grand pas à la preeminence dans le Nord par ses succès en Moscovie & en Livonie. Il sentit qu'il étoit de son intéret d'arrêter cette puissance dans sa course, & de mettre des bornes à ses prosperités. L'occasion ne pouvoit être plus belle. La Suéde deja affoiblie par une longue guerre, occupée par deux ennemis puissans, ne pouvoit probablement resister à un ennemi qui portoit d'abord ses coups au cœur du pays, & qui avoit fait ses préparatifs de longue main. Christian avoit une Flotte nombreuse & tres leste, de bonnes troupes, & des finances en bon etat. La Suéde etoit epuisée d'hommes & d'argent, sa Flotte etoit éloignee & peu en etat de se mesurer avec celle des Danois. Il ne s'agissoit que de trouver quelque prétexte pour attaquer. Christian en allegua d'assez mauvais dans son manifeste;

aussi étoit-il difficile d'en trouver de bons. La Suéde, occupée en Moscovie & en Pologne, avoit évité avec un extrême attention de mécontenter le Danois, & observé les traités avec une fidélité scrupuleuse. Christian au contraire avoit fait diverses infractions à celui de Stettin, que la Suéde avoit été obligée de dissimuler; aussi n'eut-elle pas beaucoup de peine à réfuter le manifeste du Roi de Dannemark, qui venoit de faire une ligue offensive avec les Moscovites & le Roi de Pologne contre la Suéde. Ce fut au mois d'Avril de l'année 1611. que Christian lui déclara la guerre. Surquoi les Etats de Suéde s'assemblèrent à Oerebro. Là indignés du procédé du Roi de Dannemark, ils prîrent unanimement la résolution d'assister leur Roi de toute leur force dans une guerre si légitime. Ce fut dans la même assemblée que, suivant l'ancienne coûtume des Rois du Nord, Charles déclara majeur son Fils Gustave, qui entroit dans sa dix-septième année, & l'envoya en Westrogothie, pour assembler les troupes & quelques Régimens étrangers qui y avoient leurs quartiers. Le Roi de Dannemark fit une descente dans l'Ile d'Oeland, dont il s'empara sans beaucoup de peine, ayant emporté le Château de Borkholm. Ensuite la Flotte Danoise cingla vers Calmar la plus forte place qu'il y eut alors en Suéde. Le Roi l'assiégea en personne, tandis que le Roi de Suéde & son Fils Gustave-Adolphe campoient avec un petit corps d'armée dans la plaine de Rysby, ou Riezbourg, esperant que le Danois échoueroit dans son entreprise contre une Forteresse si capable d'une longue défense; mais ils fûrent cruellement surpris, lorsqu'ils apprîrent que la Ville s'étoit rendue, & que le Château avoit aussi capitulé par la lâcheté ou la trahison du Commandant nommé *Somme*.

A cette nouvelle Charles, naturellement vif & emporté, entra dans une si furieuse colère, qu'il parut s'écarter de ce qu'il se devoit à soi-même & à sa dignité, & envoya un trompette au Roi de Dannemark avec une Lettre où, oubliant sa dignité, son âge & ses infirmités, il proposoit au Roi de Dannemark de vuider leurs différends en un combat singulier, pour épargner l'effusion du sang humain. La lettre & la réponse ont un air de singularité, qui nous engage à les rapporter ici.

Lettre ou Cartel de Deffi (1)

Du Roi Charles IX. de Suéde, à Christian IV. Roi de Dannemark.

„ Nous Charles par la Grace de Dieu Roi de Suéde, des Goths & des Wendales, à Christian IV. Roi de Dannemark. Nous te faisons savoir que tu n'as pas agi en Roi Chrétien & d'honneur, en ce que sans aucune nécessité, ni raison, tu as commencé à violer le traité, fait & conclu à Stettin il y a quatorze ans entre les deux Couronnes, & que tu t'es avancé avec une armée devant notre Forteresse de Calmar, dont tu as surpris la Ville, & ensuite pris le Château par trahison, comme aussi Oeland & Borkholm, par où tu as donné lieu à une cruelle effusion de sang humain, qui ne sera pas sitôt ar-

(1) Ces deux Lettres se trouvent tout au long dans l'Hist. de Dannemark de M. le B. de Holberg P. II. P. 629. & l'on peut compter sur la fidélité de la Traduction que nous en donnons ici.

„ rétée: mais nous espérons en Dieu tout puissant, qui est un Dieu juste & sage, qu'il te punira de ton injuste procéde, & quoique nous aions employé jusqu'ici toute sorte de moyens honnetes & louables, pour parvenir à une paix & à un accommodement, & que tu aies toujours rejetté toute proposition, nous te voulons maintenant proposer le dernier & extrême remede, puisque nous apprenons que tu es proche d'ici; afin qu'il soit moins répandu de sang, & pour que ta reputation ne soit pas tout-à-fait ternie, présente-toi en personne, selon la louable & ancienne coûtume des Grecs (*a*) en un combat avec nous en plate & rase campagne, avec deux de tes Officiers de guerre, bien Gentilshommes, afin que là, sans finesse ni tromperie, nous allions à ta rencontre accompagné aussi de deux Officiers d'extraction noble, en nos habits de busle, & sans harnois, ni casque en tete, ayant seulement une epée a la main, presente-toi donc devant nous de la meme maniere; quant aux deux Officiers qui nous accompagneront, ils seront armés de toutes pieces, & auront, l'un deux pistolets & son épee, l'autre un mousquet, un pistolet & une epee: que les deux qui t'accompagneront soient donc armes de la même maniere: que si tu refuses de consentir à notre proposition, nous ne te tiendrons plus desormais pour Roi d'honneur, ni meme pour Soldat. Du camp de Riezbourg le 12. d'Août 1611.

Soit que le Roi de Dannemark regardât comme au-dessous de lui d'aller faire le gladiateur & de se battre en duel, tandis qu'il étoit à la téte d'une armée, soit qu'il eut pitie de l'age & des infirmités d'un adversaire, qui consultoit plus son desespoir que ses forces; car tel étoit en effet le cas du Roi de Suéde, il rejetta cette manière de decider ses démêles avec lui, manière d'ailleurs peu digne de la Majeste Royale. Quoiqu'il en soit, voici la reponse qu'il fit a ce Cartel.

„ Nous Christian IV. par la Grace de Dieu, Roi de Dannemark & de Norwege, nous te faisons savoir à toi Charles IX. Roi de Suede que ta Lettre indiscrette & insolente nous a été rendue par un trompette. Nous ne nous attendions pas à une pareille Missive de ta part; mais nous remarquons que les jours caniculaires ne sont pas encore passes pour toi, & qu'ils opèrent encore dans ta tete de toute leur force. Nous nous réglons donc sur l'ancien proverbe, qui dit que l'echo rend les paroles qu'on lui donne. Et quant à ce que tu crois que nous n'avons pas agi en Roi Chrétien & d'honneur, & que nous avons contrevenu au traité de Stettin, tu mens en cela & nous offenses en médisant qui a recours aux injures, n'osant maintenir son droit par la force.

„ L'extrême necessite nous a forcé à cette guerre, ainsi que nous esperons en pouvoir repondre devant Dieu au jugement dernier, là où tu comparoîtras aussi pour rendre compte du sang que nous répandons, & des actions tyranniques, que tu as commises en ce tems-ci contre tes ennemis & autres pauvres gens.

„ Tu dis que nous avons surpris Calmar, & que nous avons pris le Château par trahison, ainsi qu'Oeland & Borkholm; cela est aussi faux de toute

(*a*) Il semble que le Roi de Suéde auroit dû [illegible] les Goths que les Grecs, qui à la [illegible] bien des injures, mais ne se battoient pas en duel, à moins qu'on ne prenne pour tels les combats decrits dans l'Iliade.

„ fauſſeté. Nous avons pris ce Château en brave & honnête guerrier. Tu „ devrois rougir, toutes les fois que tu ſonges à cela, de n'avoir pas mieux „ pourvu cette Forteresse, de tout ce qui étoit néceſſaire, & même de ne „ l'avoir pas ſecourue, & qu'au lieu de cela tu te ſois amuſé ailleurs, l'ayant „ laiſſé prendre à ta barbe; & après cela tu veux paſſer pour grand capitaine.

„ Quant au combat que tu nous propoſes, cela nous ſemble bien ridicule, „ ſachant que tu es aſſez châtié de Dieu, & qu'il te vaudroit mieux de te te- „ nir dans une étuve bien chaude, que de te battre avec nous. Tu as plus „ beſoin d'un medecin pour te remettre le cerveau, que de te préſenter avec „ nous pour pareil combat. Tu devrois mourir de honte, vieux fou que tu „ es, d'attaquer une perſonne d'honneur. Tu as appris cela ſans doute de ces „ vieilles femmes, qui ont accoûtumé de ſe dire mille pouilles & injures. „ Laiſſe-là l'écriture, tandis que tu peux faire encore quelque choſe; j'eſpére „ que tu auras beſoin de tout.

„ Cependant nous t'avertiſſons que tu nous renvoies nos deux trompettes & „ notre héraut, que tu as retenus contre l'uſage de la guerre, en quoi tu don- „ nes bien à connoître la juſteſſe de ton eſprit: mais tu peux bien croire, ſi „ tu leur fais le moindre mal, que tu n'as pas gagné par-là les Royaumes de „ Dannemark & de Norwege. Regarde de faire en cela ce que tu dois. Telle „ eſt notre réponſe à ta Lettre inſolente & indiſcrete.

De notre Château de Calmar le 14. d'Août 1611.

On ne peut diſconvenir qu'il n'y ait quelque choſe de rude & de ſauvage dans ces deux Lettres. Il ſemble en les liſant qu'on vive du tems du ſiége de Troie, où les Rois ſe traitoient de *tête de chien mort.* Ces manières ſont ſi éloignées de la politeſſe & de la décence de nos mœurs, qu'on ſeroit ſcandaliſé aujourd'hui, que des particuliers un peu au-deſſus de la lie du peuple, s'écriviſſent ſur ce ton de harangère. Mais ce n'étoit pas-là l'unique avanture de cette eſpece, qui fût arrivée au Roi Charles IX. Il avoit eu quelques années auparavant un ſemblable démélé avec Jean Samosky, Connétable de Pologne & Chancelier du Roi Sigismond. Samosky eut l'audace d'appeller le Roi de Suéde en duel, & celui-ci lui répondit entre autres choſes: *Tu n'es pas mon égal: ſi tu l'étois, je t'étrillerois d'importance; non pas avec une épée; mais avec un bon bâton.* Samosky irrité ne garda aucune meſure, & fit une réponſe encore plus groſſière & plus indécente, qui demeura ſans replique, le Roi ayant fait apparemment reflexion, que ces ſortes de combats de plume faiſoient rire le Public & n'aboutiſſoient à rien.

Charles naturellement fier & impatient fut infiniment ſenſible à la réponſe du Roi de Dannemark, & ſur-tout à l'endroit où il lui diſoit qu'*il étoit aſſez puni de Dieu;* par où il ſembloit faire alluſion à l'accident d'apoplexie qu'il avoit eu peu de tems auparavant, & dont il lui reſtoit une difficulté de s'énoncer, qui faiſoit qu'on ne comprenoit pas toûjours ce qu'il vouloit dire, ce qui lui cauſoit des impatiences terribles; outre que ſon eſprit & ſa mémoire s'en reſſentoient auſſi conſidérablement.

Après la priſe de la Ville & du Château de Calmar, Chriſtian ramena ſa Flotte en Dannemark & termina la Campagne. Le Roi de Suéde profitant de l'abſence de ſon ennemi donna le commandement d'un petit corps au

Prince Guſtave, & le fit embarquer pour paſſer dans l'Ile d'Oeland. L'Ile fut bientôt repriſe, & le jeune Prince emporta avec la même rapidité le Chateau de Borkholm. Comme il revenoit de ſon expédition, on lui amena un Danois depêché par le Commandant de la Ville d'Avesker, depuis Chriſtian-Stadt en Blekingie, avec une lettre au Roi de Dannemark, par laquelle le Commandant prioit Sa Majeſté de lui envoyer cinq cens Chevaux, avec quoi il ſe faiſoit fort d'arrêter les courſes des Suédois, & de les empêcher de mettre le pays à contribution. Le jeune Prince conçut auſſitôt le projet de profiter de cet accident pour s'emparer de cette place. Il fit mettre des habits Danois à cinq cens Cavaliers Suédois, & voulut lui-même conduire l'entrepriſe. Il ſe mit en marche la nuit à petit bruit & s'approcha de la Ville. La conformité de langage & le deguiſement des troupes fit que les Danois donnèrent aiſément dans le piége. Les portes s'ouvrent; les Cavaliers Suédois entrent & taillent en pieces la Garniſon, avant qu'elle pût ſe mettre en défenſe. Tel fut le coup d'eſſai de Guſtave-Adolphe. Il agiſſoit en Capitaine à un âge, où les autres ſavent à peine obeïr.

Le jeune Prince auroit pouſſé plus loin ſes progrès, ſi l'état incertain de la ſanté du Roi ne l'avoit rappellé en Suéde. Il revint couvert de gloire & chargé de butin; mais il trouva le Roi dans un état qui faiſoit craindre pour ſa vie. Soit que la perte de Calmar, qui ouvroit l'entrée aux Danois dans le cœur de la Suéde, eût cauſé un excès de chagrin au Roi, qui, ſe joignant à ſes anciens maux, attaquoit en lui les principes de la vie; ſoit que la démarche, qu'il avoit faite d'appeller en duel le Roi de Dannemark, & la réponſe qu'il en avoit reçue, l'euſſent mortifié au point de cauſer une révolution dans ſa conſtitution déja infirme, il ſe ſentit atteint mortellement ſur la route de Nykœping, où Guſtave-Adolphe ne le quitta point, juſqu'à ſa mort arrivée en cette Ville le 30. Octobre 1611. âgé de ſoixante & un an. On rapporte que dans le fort de ſa maladie, quelqu'un lui ayant raconté que ſon Général Jacques de la Gardie (*a*) avoit remporté un avantage conſiderable ſur les Moſcovites, & les avoit enfin obligés à un traité préliminaire, où ils s'engageoient à reconnoitre le jeune Prince Charles-Philippe pour leur Czar, le Roi repondit froidement: *les ſoins de ce monde ne me regardent plus*; & tout de ſuite, jettant tendrement les yeux ſur ſon cher Guſtave-Adolphe, *Je les laiſſe en de meilleures mains*, ajouta-t-il.

Ce grand Prince avoit épouſé en première nôces Anne-Marie Fille de Louïs Electeur Palatin, dont il eut pluſieurs Enfans tous morts en bas âge, à la reſerve d'une Fille nommée Catherine, qui epouſa dans la ſuite Jean Caſimir Comte

(*a*) Fils de Pontus de la Gardie Gentilhomme François, tous les deux grands Capitaines, & qui rendirent de très grands ſervices à la Suéde. Guſtave-Adolphe avouoit qu'il devoit les ſuccès qu'il avoit eus dans la guerre à Jacques de la Gardie. Puffendorff avoue que leur qualité d'étrangers leur avoit attiré l'envie de toute la nobleſſe Suédoiſe, & fait eſſuyer bien des traverſes, dont ils ſortoient toujours heureuſement démêlés, allant toujours au bien & ne triomphant de leurs jaloux qu'à force de mérite & de ſervice. On peut voir dans le Dictionnaire de Bayle à l'article *La Gardie* diverſes anecdotes touchant ces deux grands hommes & leur origine. Voyez auſſi *Joh. Schefferi Memorabilium Suecicæ gentis exemplorum liber ſingularis.* Amſtel. 1671. in 8°. où l'on trouve ce que Guſtave-Adolphe penſoit touchant ce fameux guerrier.

Comte Palatin des deux Ponts, dont elle eut Charles-Guſtave, qui ſut Roi de Suéde, ſous le nom de Charles X. par l'abdication de Chriſtine Fille de Guſtave-Adolphe.

De Chriſtine de Holſtein Schleswig, il eut Guſtave-Adolphe, & Charles Philippe né en 1600. appellé au trône des Czars, & décedé à Nerva le 27. Janvier 1622. Outre une Fille, Marie Eliſabeth, que Guſtave-Adolphe maria à Jean Duc d'Oſtrogothie ſon Couſin germain. Il laiſſa auſſi un Fils naturel qui porta le titre de Comte de Gyldenhielm, & fut grand Amiral de Suéde, après être ſorti d'une cruelle & longue priſon, où il fut détenu en Pologne pendant dix-huit ans toûjours les fers aux pieds.

Charles fut un Roi dont le caractère melé de bonnes & de mauvaiſes qualités, a été loué par les uns, & blâmé par les autres. On ne peut néanmoins diſconvenir qu'il n'eut pluſieurs des vertus qui font les grands Rois: aimant ſes peuples comme ſes Enfans, bon Père, bon Mari, bon Roi; ſincérement attaché à ſa Réligion, qui ſervit à ſa grandeur, ſans en être le prétexte, & uniquement par les procédés injuſtes d'un jeune Prince livré à de mauvais conſeils, & à un zèle indiſcret. Il aima la guerre; mais n'en fit jamais que de juſtes & néceſſaires: du reſte il étoit vaillant, intrépide, ſobre & infatigable, ſe portant avec rapidité par tout où ſa preſence étoit néceſſaire, ſupportant également le chaud & le froid.

Il avoit l'eſprit aſſez orné pour le tems (1) poſſedant aſſez bien la langue Latine, l'Allemand, quelque peu de François, l'Hiſtoire, la Géographie, aimant les Sciences à tel point, qu'il voulut faire paſſer en loi un réglement, qui déclaroit incapable de tout emploi civil un Gentilhomme, qui n'auroit pas fait des études réglées, ſuivant l'ordre établi dans les Univerſités; mais les Etats refuſerent leur conſentement, & dès-lors ce ne fut point une loi; mais ſeulement un moyen de faire ſa Cour au Prince & de s'attirer ſa protection, & ſes bontés. Enfin il fut regreté de tous ſes ſujets, particulièrement du Clergé & du peuple, qui le regardoient comme le conſervateur de la Réligion Evangelique, & le défenſeur de l'Egliſe Proteſtante.

Le défaut le plus frappant dans le caractère de Charles, & peut-être le plus dangéreux dans un Roi, c'eſt l'emportement. Il tomboit aſſez ſouvent dans des excès de colère qui égaroient ſa raiſon, & où il ne ſe connoiſſoit plus. Il eſt vrai que ſon courroux s'enflammoit & ſe diſſipoit avec la même facilité; mais il eſt conſtant auſſi que c'eſt là le défaut le plus funeſte dans un Souverain, & qu'un Prince qui s'y livre ſe porte à des démarches, à des violences, dont il ſe repent long-tems, ſi ſon ame eſt ſuſceptible d'un juſte retour à la refléxion, & aux ſentimens de la vertu; & il ſemble que quiconque eſt deſtiné à gouverner des hommes, doit commencer par ſe gouverner ſoi-même, & ſe perſuader fermement que ſon gouvernement ne ſera heureux & juſte, qu'à proportion de l'Empire, qu'il aura ſur ſes paſſions.

Charles eut un ſoin extrême de l'éducation de ſon Fils Guſtave-Adolphe, & vint à bout de le rendre le Prince le plus ſavant & le plus éclairé de ſon ſié-

(1) On lui attribue un petit traité aſſez bien raiſonné, ſous le titre d'Avis de Charles IX. à ſon Fils Guſtave-Adolphe. Imp. à Cologne *in* 12°. en 1666.

cle. Heureux, s'il lui eût donné de meilleurs exemples de modération; & si, dans ses démêlés avec le Roi de Dannemark, il se fût moins livré à la fougue de son tempérament. Il est certain que Gustave hérita un peu de cette fougue; mais il sut s'en rendre maître au point qu'elle ne passa jamais au de là de quelque leger mouvement, de quelque interjection qui marquoit de l'impatience, mais sans blesser les loix de la décence.

Malgré les guerres étrangères & les troubles intérieurs qui agitérent le règne de Charles IX. ce Prince ne laissa pas de donner une attention particulière à l'encouragement de l'agriculture, de l'exploitation des mines, qui font la richesse du pays & le principal revenu de l'Etat. Il fonda un certain capital, dont il voulut que la rente fut employée à l'entretien de trente jeunes gens qui, ayant du goût & de la disposition pour les Sciences, manqueroient des moyens nécessaires pour s'y appliquer.

Quelque haute opinion qu'il eût des talens de son cher Gustave-Adolphe, il craignit que le poids des affaires n'accablât sa jeunesse. Il jugea donc à propos d'ordonner dans son testament que la Reine auroit la régence, & gouverneroit le Royaume conjointement avec Jean Duc d'Ostrogothie son Neveu & six des premiers Sénateurs, dont il connoissoit le zèle, la prudence & l'expérience. Jusqu'à ce que son Fils eût atteint l'âge prescrit par les Loix. Or, par le Décret de la Diéte générale de Norkœping, en 1604. qui comprenoit les principaux points du droit public de Suéde, il avoit été statué que le Successeur à la Couronne, ne pourroit agir comme Roi & de son Chef, qu'après qu'il auroit atteint l'âge de vingt-quatre ans accomplis: qu'avant ce tems il lui seroit donné des tuteurs pour gouverner l'Etat en son nom.

La Suéde avoit alors trois grandes guerres à soûtenir. Il lui faloit opter entre une administration partagée, & par conséquent sujette à des lenteurs préjudiciables aux affaires; & une administration réunie dans la personne d'un jeune Prince, qui entroit à peine dans l'adolescence. La situation étoit des plus critiques. Les Etats assemblés à Nykœping quelques semaines après la mort du Roi prîrent cet objet en délibération; & après un mûr examen, ils jugérent que la prudence du jeune Roi étant suffisamment prouvée, il seroit ridicule de s'astreindre à une Loi, qui ne paroissoit pas faite pour lui; qu'il s'agissoit de la sagesse, & non pas de l'âge; que la providence, en affligeant les Suédois par la mort d'un Roi qu'ils aimoient, sembloit vouloir les consoler en leur en donnant un autre, sur qui elle avoit, pour ainsi dire, répandu tous ses dons: qu'elle sembloit par-là leur prescrire la conduite qu'ils devoient tenir.

La résolution prise d'abandonner le Gouvernement au jeune Roi, on pressentit la Reine sur une démarche, qui pouvoit ne lui être pas agréable. L'exemple de tant de Reines, qui ont eu recours à toute sorte de moyens, pour prolonger leur régence, & retenir l'autorité au préjudice de leurs Fils, faisoit craindre, que la Mère de Gustave ne trouvât mauvais, qu'on voulût la dépouiller de la sienne presque aussi-tôt qu'elle en avoit été révêtue: mais Christine n'étoit pas de ces femmes en qui l'ambition étoufe tout autre sentiment. Elle aimoit son Fils preferablement à tout; & elle le connoissoit assez, pour le juger digne de commander à une nation guerrière, qui aspiroit à de gran-

des chofes. Dèsque cette illuftre Princeffe connut les fentimens des Etats, elle fe défifta fans difficulté de la régence, & le Duc Jean d'Oftrogothie, avec les fix Sénateurs n'eûrent pas de peine à fuivre fon exemple. Le Duc offrit même de rénoncer par un acte folemnel à toutes les prétentions qu'il pourroit avoir à la Couronne pour lui & fa poftérité, le tout en faveur de fon Coufin & de fes defcendans légitimes. L'offre fut acceptée, pour couper court à tous les prétextes dont des efprits mal intentionnés pourroient fe fervir dans la fuite pour troubler l'Etat. Jean fe réferva néanmoins pour lui & fes defcendans le droit de fucceder, au cas que la poftérité du feu Roi fon Oncle vînt à s'éteindre. Guftave, pour témoigner à ce Prince la fatisfaction que lui donnoit fon procédé, lui accorda fa Sœur en mariage, & augmenta fon appanage d'une partie de la Weftgothie. Nous n'examinerons point ici quelle raifon put engager le Duc Jean à une démarche fi extraordinaire. Il eft rare qu'un Prince rénonce de plein gré à des droits qui ont le trône pour objet: mais comme tout ce que nous pourrions dire là-deffus, ne feroit que pures conjectures, on nous difpenfera de difcuter un point fi difficile à décider. On peut fuppofer vraifemblablement, que Jean aimoit le repos; qu'il rendoit juftice aux grandes qualités de Guftave-Adolphe, & qu'il ne fe fentoit pas affez de crédit pour lui difputer le trône; peut-être même étoit-il affez bon citoyen pour le lui facrifier, quand même il auroit eu un parti affez puiffant pour l'y élever, ce qui auroit toûjours rencontré de très grands obftacles, & n'auroit pu fe faire fans expofer la Suéde à fe déchirer elle-même.

Quoiqu'il en foit, après que les Etats eurent pris tous ces arrangemens, ils déférèrent, d'une voix unanime, l'autorité fuprême à Guftave-Adolphe. Il en remercia l'affemblée par un difcours qui charma tout le monde. Sa jeuneffe, fon éloquence, fa hardieffe, fon maintien grave & décent, la nobleffe de fes geftes, & plus que tout encore fa modeftie, & la jufteffe de fon jugement ravîrent tous les affiftans. Chacun l'admiroit, chacun prédifoit fa grandeur future. Il commença par remercier les Etats de ce qu'ils venoient de faire en fa faveur, & de la confiance qu'ils lui témoignoient. Il dit que, vu fa grande jeuneffe & les circonftances critiques où fe trouvoit le Royaume, il auroit volontiers acquiefcé au décret de la Diéte de Norkœping, qui fixoit à vingt-quatre ans l'âge, où le Succeffeur à la Couronne pouvoit agir comme Roi; mais que puifque la Reine fa Mère, & le Duc Jean fouhaitoient d'être déchargés de la tutelle que le feu Roi leur avoit confiée, & que les Etats le jugeoient capable d'adminiftrer le Royaume par lui-même, nonobftant fa grande jeuneffe, il croyoit devoir déférer à leurs *très humbles & très fidèles inftances:* qu'il fe chargeoit donc du Gouvernement *au nom de la Très Sainte Trinité;* affûrant fes fidèles fujets qu'il auroit une particulière attention à protéger tous les ordres de l'Etat: à maintenir la vraie Réligion Evangelique reçue dans tout le Royaume & contenue dans la pure parole de Dieu, & à tenir la main à ce que chacun pût jouir des immunités, droits & prérogatives que les Loix de Suéde accordent à chaque membre de l'Etat.

Les affaires fûrent expédiées avec une diligence extraordinaire dans cette Diéte. On y prit les plus fortes réfolutions, pour mettre le jeune Roi en état de fe défendre contre tant d'ennemis, & au bout de quatre femaines tout fut terminé, & les Etats fe féparèrent, après que le Roi leur eut fait encore un

diſcours pour les exhorter à l'union, & les aſſûrer de ſa bienveillance Royale.

Le Couronnement du nouveau Roi fut renvoyé à des tems plus tranquilles & différé juſqu'en 1617. mais ſon régne commença du 13. Décembre 1611. Epoque remarquable pour la Nation Suédoiſe, dont la gloire & la réputation alla depuis toûjours en croiſſant. Guſtave prit les rènes du Gouvernement avec la ſatisfaction de tous ſes ſujets. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût des ambitieux & des mécontens en Suéde, qui trouvoient que c'étoit beaucoup hazarder que de confier le Gouvernement à un Roi à peine ſorti de l'Enfance: mais ils n'oſoient faire connoître leurs ſentimens, que d'une manière détournée, qui paroiſſoit plutôt un effet de l'amour de la patrie, que de l'amour propre qui les faiſoit ſe préférer tout bas à un Prince ſans expérience. D'autres trouvoient mauvais que la nation continuât à rénoncer au droit d'élection en faveur de la maiſon de Vaſa, droit ſi glorieux par lequel tout Suédois d'un certain rang, d'une certaine naiſſance & d'un certain mérite pouvoit aſpirer au trône; ils oublioient la conſtitution des Etats de Weſterahs en 1544. par laquelle ils annullent le droit d'élection en faveur de la poſterité de Guſtave I. (1) Mais tous ces murmures ſecrets & intérieurs fûrent étoufés par la manière dont le jeune Roi débuta dans le Gouvernement. D'abord il fit un choix ſi judicieux des plus excellens ſujets pour occuper les places vacantes, tant à la Cour, que dans les troupes & les finances, que ces ennemis-mêmes fûrent étonnés de ſon diſcernement & de ſa pénétration, & renoncèrent à l'eſpérance de trouver à mordre à ſa conduite. Enfin il établit pour préſider à tous les bureaux, tant des affaires étrangères, qu'intérieures, civiles & de la guerre le fameux Axel Oxenſtierna jeune Sénateur, qui n'avoit pas alors trente ans; mais dont le génie & les talens tenoient en quelque ſorte du prodige. Le feu Roi, qui connoiſſoit tout ſon mérite, l'avoit nommé un des ſix Sénateurs, qui devoient partager avec la Reine & le Duc d'Oſtrogothie les ſoins de la tutelle de Guſtave-Adolphe. Voilà donc Oxenſtierna jeune Chancelier d'un Roi plus jeune encore. Nous le verrons le prémier homme de l'Europe pour les affaires, & l'un des plus ſages Officiers de guerre de ſon jeune maître; conduiſant une armée avec autant d'intelligence & de capacité, qu'une négociation, ſervant également bien dans un champ de bataille, & dans le cabinet; en un mot il devint auſſi célébre que ſon maître, & le ſecond après lui dans les rangs de la gloire.

Cependant le Roi d'Angleterre & les Etats-Généraux des Provinces-Unies, à qu'il importoit que la Navigation de la mer Baltique, ne fût point troublée par une guerre entre les deux Puiſſances maritimes du Nord, tâchèrent de reconcilier le Dannemark avec la Suéde. Leur intérêt & peut-être la juſtice ſembloit exiger qu'ils ſecouruſſent un jeune Roi, attaqué par trois ennemis puiſſans, & dont le Royaume épuiſé ne pouvoit plus que retarder un peu ſa ruïne; mais Jacques I. n'employa jamais ce qui s'appelle *la derniere raiſon des Rois*. Tout le monde ſait que ce Prince ſe piquoit autant d'être pacifi-

(1) M. Harte ignoroit cette conſtitution, puiſqu'il dit p. 2?. que ce fut à l'occaſion de l'avénement de Guſtave Adolphe au trône de Suéde, que ce Royaume fut rendu héréditaire dans la Maiſon de Vaſa. Au reſte par les derniéres Loix publiques de Suéde, il a été ſtatué qu'aucun Prince ne pourra monter ſur le trône de ce Royaume avant l'âge de 21. ans accomplis.

que, que d'autres se piquent d'être guerriers. Sa manie n'étoit pas de troubler le repos de personnne. Il détestoit tout ce qui s'appelle voies de fait, & son cœur étoit toûjours ouvert à la conciliation. Il souffroit tout plûtôt que de rompre la paix avec qui que ce fût. On assûre même que de voir seulement une épée nue le faisoit tomber en syncope. Sa marote étoit de passer pour bon Latiniste & grand Théologien, ce qui faisoit que Henri le Grand Roi de France, ne l'appelloit que *le Docteur Jacques*. Ce Prince, tel que je viens de le dépeïndre en peu de mots, envoya en Dannemark le Sr. Amstruther, & le Sr. Spence en Suéde. Ces deux Ministres avoient ordre d'offrir aux deux Rois la médiation de leur maître & de travailler à les réconcilier. Mais on ne put jamais convenir d'un Armistice. Le Roi de Dannemark enflé de ses succès précédens, & de ceux qu'il se promettoit encore, faisoit le difficile; & le jeune Roi de Suéde plein d'honneur & d'ambition craignoit de se commettre & de faire quelque démarche contraire à l'honneur de sa Couronne. On en revint donc aux hostilités, malgré les remontrances des Ministres d'Angleterre, & le peu de force que Gustave pouvoit opposer à son adversaire.

On crut que le jeune Roi de Suéde plein d'ambition & du désir de se signaler, ouvriroit la campagne par le siége de Calmar, qui étoit la clé de la Suéde; mais Gustave connoissant ses forces & celles de cette place, dont les Danois avoient encore augmenté les Fortifications, étoit trop habile, pour aller consumer sa petite armée devant une Forteresse, dont la prise lui coûteroit beaucoup de monde, de tems & d'argent; encore étoit-il incertain s'il en viendroit à bout. Il aima mieux porter la guerre dans le pays de son ennemi, pour arrêter ses progrès en Suéde, & empêcher que celle-ci ne devînt le théâtre de la guerre. Il s'avança donc vers la scanie & y fit une irruption, tandis que le Duc Jean d'Ostrogothie, qui avoit levé un bon corps de troupes dans son Duché, fut chargé de veiller à la conservation d'Elfsbourg, que le Roi de Dannemark menaçoit avec sa Flotte. Ce Prince avoit laissé pour défendre la scanie, un bon corps de troupes Allemandes, que lui avoit amené George, Duc de Lunebourg; le même qui dans la suite fut nommé Général des troupes Protestantes en Allemagne, & Protecteur du cercle de Basse-Saxe, qui passa ensuite au service de l'Empereur, le quitta pour embrasser celui des Suédois, & abandonna encore celui-ci au bout de trois ou quatre ans.

Gustave-Adolphe en arrivant mit d'abord tout le plat pays à contribution, & vint investir Helsingborg. Ce n'étoit pas une place forte; mais elle étoit importante pour en faire une place d'armes, & avoir une retraite en cas de malheur. Mais à peine le siége étoit commencé que les Danois se mîrent en devoir de le troubler. Comme ils connoissoient parfaitement le terrain, ils trouvèrent moyen de s'approcher du quartier de Gustave au milieu de la nuit, sans que les Suédois eussent aucun avis de leur marche. Le jeune Roi avoit son quartier dans un Bourg nommé Wahe (1). Les Danois l'attaquèrent brusquement à la faveur des ténèbres & taillèrent en piéces les troupes qui y étoient. Gustave n'eut que le tems de monter à Cheval & de combattre pour

(1) Voy. Hist. de Christian IV. I. P. *p.* 330. par Niel Schlange Conseiller *des conférences*, traduite en Allemand.

ſa liberté à la tête d'une poignée de braves, qui s'étoient raſſemblés autour de lui. La nuit favoriſa ſa retraite; mais les Danois emmenèrent divers priſonniers, parmi leſquels étoit Wrangel, Maréchal de ſa Cour. Ils prîrent auſſi les Timballes & l'Etendard Royal. Guſtave même courut ſi grand riſque de la vie, que les Danois publièrent qu'il avoit été tué, ſoit qu'ils le cruſſent en effet, ſoit qu'ils vouluſſent ſeulement mortifier les Suédois. Mais ce bruit, qui n'avoit pas laiſſé d'allarmer la Cour & ſur-tout la Reine, qui aimoit tendrement ce Prince, fut bien-tôt diſſipé par les Lettres de Guſtave; qui, après avoir raſſemblé ſes autres quartiers, avoit fait ſi bonne contenance que les Danois s'étoient retirés avec leur butin, qui étoit aſſez conſidérable, les équipages du Roi & ceux de quelques Officiers de marque étant tombés entre leurs mains.

Après cet échec il ne falut plus ſonger au ſiége d'Elſingborg. Cependant le jeune Roi ne pouvoit ſe reſoudre à la défenſive; il tenta une invaſion en Norwege; mais, après divers petits combats où la Fortune fut aſſez variable, il fut obligé d'accourir à la défenſe de ſon Royaume.

Les Danois avoient deſſein d'attaquer Elſsnaben, qui eſt une place importante avec un bon Port ſur la mer Baltique à dix ou douze mille de Stockholm. Leur Flotte forte de plus de trente Vaiſſeaux de guerre, avec huit mille hommes de débarquement étoit déja en mer, & le Roi de Dannemark la commandoit en perſonne. Ils comptoient auſſi d'emporter Jonkœping Ville de la Smalandie alors Frontière des deux Royaumes. Ces deux conquêtes jointes à Calmar, dont ils étoient maîtres, leur ouvroit toute la Suéde d'un bout à l'autre.

La Flotte Suédoiſe trop foible pour tenir la mer contre une auſſi puiſſante Eſcadre que celle des Danois, étoit enfermée dans ſes ports, tandis que celle-ci rangeoit les côtes de Suéde juſqu'à ce qu'enfin elle jetta l'ancre près d'Elſsbourg; petite, mais importante place à l'extrêmité de la Weſtrogothie vers le Fief de Bohus ou Bahus, à l'embouchure d'une petite rivière, qui ſe jette dans la mer Occidentale (1).

Soit que, comme le prétendent les Suédois, le Commandant de cette petite (2) place ne fit pas ſon devoir, ſoit que la place même fut en mauvais état, elle ne fit preſque point de réſiſtance. De-là le Roi de Dannemark paſſa le Sund, entra dans la mer Baltique, & cingla vers Elſsnaben; mais il ne fit preſque que paſſer, & voulant profiter de l'abſence du Roi de Suéde, qui ſe tenoit avec ſa petite armée à portée de Jonkœping, pour couvrir cette place contre les Danois qui la menaçoient, il s'avança juſqu'à Wapholm qui n'eſt qu'un Bourg fortifié à deux lieuës de Stockholm, pour défendre l'entrée du Canal, ou détroit, qui communique au Port de cette capitale.

A la prémière nouvelle que reçut le jeune Roi de Suéde de la route que prenoit la Flotte Danoiſe, il accourut en diligence à la téte de douze cens Sol-

(1) Elle n'eſt plus maintenant qu'un Village, depuis que Guſtave fonda Goetheborg pas loin de-là, & en fit un Port conſidérable à l'embouchure du Mœludal, défendu par un fort ſur des rochers, nommé Nouvel-Elſsbourg.

(2) C'eſt un Golphe, que la mer du Nord forme entre les côtes Occidentales de la Suéde, & les côtes Orientales de Jutland. Les Suédois appellent ce Golphe [illegible], mer d'Occident par oppoſition à la mer Baltique qu'ils nomment [illegible], mer d'Orient, parce qu'en effet elle eſt à l'Orient de la Suéde.

dats étrangers que le Colonel Mœnickhoffer lui avoit amenés des Pays-Bas, & à qui un négociant Hollandois nommé Cabelliau, avoit eu l'adreffe de faire traverfer la Norwege fans aucune perte (1). La préfence du jeune Roi raffura la Ville de Stockholm, que l'approche de la Flotte ennemie avoit fort allarmée. On avoit ramaffé à la hâte tout ce qu'on avoit pu trouver de Payfans & de Bourgeois de bonne volonté en état de porter les armes. Le jeune Monarque les joignit aux douze cens étrangers, & partit deux heures après pour aller chercher les Danois à Waxholm (2). Mais ils n'avoient garde de l'attendre. Tout ce qui avoit été mis à terre fut rembarqué avec beaucoup de hâte, & le lendemain toute la Flotte mit à la voile & fortit du Canal.

Ce fut à quoi fe terminèrent tous les préparatifs du Roi de Dannemark, fuccès peu propre à le confoler des dépenfes immenfes qu'il avoit faites pour équiper fa Flotte. Il s'étoit flatté de furprendre Stockholm avant que notre jeune héros, qui étoit à quatre vingts lieuës de-là, pût venir au fecours; mais foit qu'il mît trop de lenteur dans fes opérations, ou que Guftave mît trop de diligence dans les fiennes, il échoua dans fon deffein, par la célérité & la réfolution du jeune Roi, & fe retira entièrement dégoûté d'une guerre fi coûteufe, où il avoit affaire à un ennemi qui fe trouvoit par tout, & qui fe reproduifant, pour ainfi dire, foi-même, fuppléoit ainfi à ce qui lui manquoit du côté du nombre des Soldats. Ce fut alors que Chriftian IV. commença à faire plus d'attention aux follicitations des Miniftres d'Angleterre & de Hollande, qui l'exhortoient à s'accommoder avec le Roi de Suéde.

Guftave de fon côté fe montroit entièrement enclin à la paix, pour fe débaraffer d'un ennemi fi proche & fi incommode. D'ailleurs il ne faut que jetter les yeux fur la carte, pour voir de quelle importance il lui étoit de recouvrer Calmar & Elfsbourg; dont l'une ouvre la Suéde par la mer Baltique, & l'autre par la mer du Nord. Calmar étoit une place forte & un port très-important, pour la communication avec la Finlande, la Livonie, la Pologne & la Mofcovie. Elfsbourg étoit le feul port que la Suéde eût alors fur la mer du Nord; en le perdant elle perdoit tout Commerce, toute Communication avec l'Allemagne & par conféquent avec tout le midi de l'Europe. Guftave-Adolphe vouloit donc abfolument recouvrer ces deux places, & en demandoit même la retroceffion comme un article préliminaire du traité. Le Danois avoit de la peine à fe deffaifir, ne voulant pas perdre tout le fruit des fraix qu'il avoit faits. Guftave prétendoit qu'ayant été attaqué injuftement, l'agreffeur ne pouvoit naturellement prétendre aucune indemnifation. Après bien des débats Guftave offrit enfin une fomme d'argent, qui fut réglée à un million d'écus en monnoie d'argent; moyennant cela la paix fut conclue & fignée à Knœrœd

(1) Cabelliau eut une Fille fort jolie avec qui Guftave s'amufa quelque-tems, & de ce commerce il nâquit un Fils que ce Prince voulut, qui portât le nom de Vafabourg, en mémoire de l'attachement & du zèle de Cabelliau, pour la Maifon de Vafa. Ce Fils fut fait Comte dans la fuite.

(2) M. S. de M. Arck. L'Auteur Anglois (D. Harte) envoie Guftave-Adolphe en Carelie, & tout de fuite le fait agir comme s'il étoit en Suéde, fans nous dire s'il étoit revenu d'un fi long voyage, ni à propos de quoi il l'avoit fait. On verra combien ce voyage eft imaginaire par le détail qui va fuivre. La Suéde étoit alors trop en danger pour que Guftave s'en éloignât.

le 28me. Janvier 1613. & confirmée la même année par les Etats de Suéde (1). On imposa dans tout le Royaume une capitation, pour payer ce milion d'écus au Roi de Dannemark & cet impôt fut nommé la Capitation d'Elfsbourg (2).

Les limites des deux Etats en Laponie furent aussi réglées, de maniere que la Suéde ceda au Dannemark cette étendue de côte entre Titisfiorde & Warangue, & conserva les mines de cuivre de Rannavari. On convint aussi que le Roi de Dannemark rénonceroit à ses vaines prétentions au trone de Suéde; que cependant il pourroit continuer à mettre les armes de Suéde dans les siennes; & que Gustave de son côté cesseroit de prendre le titre de Roi de Laponie.

Le Roi convoqua les Etats à Stockholm, &, pour éviter les dépenses que de si fréquentes assemblées occasionnoient dans un tems, où la noblesse & le peuple étoient épuisés, il fut réglé qu'il n'y viendroit que les Evêques, avec un Ecclesiastique de chaque Chapitre, deux Nobles de chaque Province, & quelques-uns des Magistrats des Villes pour le tiers Etat. Ce petit nombre de représentans étant arrivés, Gustave leur adressa le discours suivant (3).

Messieurs,

„ Je ne puis qu'être sensible à l'empressement avec lequel vous avez obéï „ à mes *gracieux ordres* en Vous assemblant pour convenir de divers points „ d'où dépend le salut du Royaume. C'est pour ménager les facultés de mes „ sujets, que je n'ai pas jugé à propos de convoquer tous les Députés des Vil- „ les, des Provinces & de la Campagne (4).

„ Je Vous aurois même volontiers dispensés d'assister ici, si j'avois pû „ me passer de vos sages avis; & si je n'avois été, pour ainsi dire, forcé à „ vous convoquer par la nécessité des tems.

„ Depuis la derniere Diéte tenue à Stockholm la paix a été heureuse- „ ment conclue entre le Roi de Dannemark & Nous, ce que Dieu veuille „ avoir été fait à la gloire de son nom & pour le bien des deux Royaumes, „ & c'est sur cet objet que doivent rouler vos délibérations.

„ Nous allons, de l'avis de notre fidéle Senat, Vous faire faire lecture du „ traité, de point en point, comme Vous l'avez desiré, afin qu'au nom de „ tous les Etats Vous puissiez aviser aux moyens de conserver la paix que „ nous venons de conclure.

„ Vous n'ignorez pas, Messieurs, de combien de difficultés étoit hérissé le „ Gouvernement de ce Royaume lorsque j'en pris les rênes, par une disposi- „ tion particuliere de la Providence divine, & la sollicitation de tous les Etats. „ Dieu sait que ce n'a été ni par ambition, ni par cupidité que je me suis „ chargé dans un âge si tendre, d'un si pesant fardeau; mais uniquement par „ zele & par amour pour ma Patrie, & pour l'avantage de tous mes fideles „ sujets. Je puis aussi protester que depuis cet événement, je n'ai goûté au- „ cun repos ni satisfaction, que celle d'avoir, malgré la situation fâcheuse

„ des

(1) M. de M. A.

(2) Descript. Geog. de la Suéde par Eric Tuneli.

(3) M. de M. A.

(4) Tout le monde sait qu'en Suéde les Paysans ont voix & seance aux Diétes.

„ des affaires de Suéde, procuré la paix contre toute attente, deforte que mes
„ fidéles fujets, n'ont plus à craindre les invafions de l'ennemi & les ravages
„ qui en font les fuites.

„ Je fuis réfolu d'entretenir le bon voifinage de ce côté-là, & j'efpère,
„ avec l'aide de Dieu, de parvenir à un accommodement avec nos autres
„ ennemis. J'ai déja fait fonder le Roi de Pologne, par mes Ambaffadeurs;
„ je l'ai fondé moi-même par mes lettres, & j'en ai reçu des réponfes, dont
„ on vous remettra des copies, par où vous jugerez qu'il y a lieu de croire,
„ que tout fera bien-tôt amené à une heureufe fin. Mais quel qu'en puiffe
„ être le fuccès, nous aurons toûjours recours au Tout-Puiffant, qui tient dans
„ fes mains la paix & la guerre, & nous réfignant à fa divine Providence,
„ nous ne négligerons aucun moyen humain pour procurer le plus grand bien,
„ fans préjudice des interêts de l'Etat, & de mon honneur en particulier.

„ Je ne me diffimule point à moi-même que j'ai fait la paix à des condi-
„ tions affez dures; mais ç'a été pour prévenir un plus grand mal encore, &
„ pour rétablir les forces de ce Royaume déja fi diminuées. L'épuifement
„ général ne permettoit pas de continuer la guerre avec quelque forte de ri-
„ gueur, & il ne m'a pas été poffible d'obtenir de meilleures conditions. Ce-
„ pendant ces conditions font telles, que, fi les Etats du Royaume y donnent
„ leur agrément, & y veulent concourir, il n'en refultera aucun dommage,
„ & que les chofes pourront être arrangées de façon que les fujets ne s'en ref-
„ fentiront point.

„ Je me flatte auffi que ce que j'ai fait de mon chef, pour le bien & la
„ fûreté de la patrie, fera reçu avec reconnoiffance de tous mes fidèles
„ fujets, & qu'on aura l'équité de croire que je n'ai eu en vue que l'intérêt
„ de mes peuples, pour qui je verferois volontiers tout mon fang, ainfi
„ que je l'ai déja fait voir en des occafions où j'ai expofé ma vie pour eux".
Le Roi de Dannemark avoit accordé l'efpace de fix ans pour le payement total de la fomme en queftion; mais les Etats ayant approuvé toute la conduite de leur jeune Roi & l'en ayant remercié par un difcours public, trouvèrent moyen de fatisfaire d'abord à une partie du payement, & Chriftian rendant bonne foi pour bonne foi, évacua toutes les places qu'il occupoit en Suéde, en commençant par Calmar, & les remit à Guftave-Adolphe. Les Etats firent plus, & voyant ce jeune Prince réfolu de pouffer vivement la guerre contre les Mofcovites, ils firent bon une fomme de cinq cens mille écus deftinée à cette expédition.

Le jeune Roi de Suéde ardent comme un lion, aimant la guerre, ne refpirant que les occafions de juftifier le choix & l'amour de fes peuples, fe promettoit bien de faire payer aux Mofcovites les pertes que les Danois lui avoient caufées.

Mais une paffion, fouvent victorieufe de l'ambition, vint fufpendre fes préparatifs; le plus foible des Dieux enchaîna pour quelque tems ce jeune Alcide, le defarma, & lui fit oublier les attraits de la gloire, pour d'autres charmes, dont il ne put fe défendre, ainfi que nous le verrons dans le livre fuivant.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Revolutions en Mofcovie. Caufes de la guerre entre la Suéde & les Mofcovites. Ils élifent pour Czar le Prince Charles-Philippe frère de Guftave-Adolphe. Amour du jeune Roi pour Elbe-Brahe. Il fonge à l'epoufer. La Reine Mere s'y oppofe. Il fonde la Ville de Gottembourg. Defcription de cette Ville. Traité avec les Etats-Généraux des Provinces-Unies. Etabliffement d'un Tribunal Souverain à Stockholm. Exemple fingulier de l'amour de ce Grand Roi pour la juftice. Arrivée du Prince de Suède à Wibourg. Changement arrivé dans les affaires de Mofcovie. Affemblée des Etats de Suéde. Guftave s'y juftifie des bruits qui couroient fur fon goût pour la guerre. Il rappelle fon Frère en Suéde, & part pour faire la guerre aux Mofcovites. Député de Heidelberg. Sa Commiffion. Reponfe remarquable du jeune Roi. Il refufe d'entrer dans la Ligue Proteftante. Il envoye un Ambaffadeur au Roi de Dannemark. Difcours qu'il tient au Etats de Finlande. Il fait la paix avec les Mofcovites. Mauvaifes maneuvres du Roi de Pologne. Remarque fur une réflexion de M. Bayle. Efforts inutiles de Guftave-Adolphe, pour parvenir à un traité définitif avec Sigismond. Entrevue de Guftave-Adolphe avec le Roi de Dannemark. Prolongation de la Trève avec Sigismond. Guftave-Adolphe fait un voyage à Berlin, pour voir la Princeffe Marie-Eléonore. Il la trouve à fon gré. Il oublie la jeune Comteffe de Brahe. Il retourne à Berlin. Il va à Heidelberg. Ce qui lui arrive en ce voyage. Son Mariage. Hiftoire abrégée de Fahrenbach. Caractère extraordinaire de cet Officier. Il eft condamné à mort. Il tue quatre Soldats de ceux qui le gardoient, & eft enfin maffacré.

POur bien comprendre ce que nous allons dire de la guerre entre la Suéde & la Mofcovie, il eft néceffaire de reprendre les chofes d'un peu plus haut.

Bafile Fils de Jean & Petit-Fils de Bafile l'aveugle fut le premier Grand-Duc de Mofcovie, qui prit le tître de Czar. Il enleva aux Polonois la principauté de Plefcow, les Duchés de Smolensko & de Severie, & mourut en 1533. laiffant pour Succeffeur Jean-Bafile fon Fils, qui conquit une partie de la Livonie & les Royaumes de Cafan & d'Aftracan. Il mourut en 1584. laiffant deux Fils, Fœdor-Ivanovitz qu'il avoit eu d'Anaftafie & l'infortuné Démétrius, fruit malheureux d'un fecond Mariage.

Fœdor lui fuccéda. Il prit une telle affection pour un homme d'une naiffance obfcure, nommé Boriz-Fœderowitz Goudenou, qu'il le fit fon premier Ecuyer, & lui donna fa Sœur en Mariage.

Boriz devenu Beau-Frère du Czar, & fon premier Miniftre, conçut le deffein de monter fur le trône, d'autant plus que ce Prince n'avoit point d'Enfant, & que la fucceffion regardoit fon Frère Démétrius, que Boriz eut l'adreffe d'écarter des affaires, le tenant dans une obfcurité qui le fit prefqu'oublier, tandis que de fon côté il tâchoit de gagner l'affection du Peuple par des libéralités, des diminutions d'impôts & par tous les autres moyens qui féduifent la multitude, & l'empêchent de voir le piége, que lui tendent les tyrans. Boriz gouvernoit entiérement l'Etat par l'indolence du Czar & fon aveugle con-

fiance en ce favori. Il diſpoſoit de toutes les charges, & ne les conféroit qu'à ceux qui vouloient bien ſe dévouer à lui.

Cependant Démétrius, Frère du Czar, étoit dans une eſpece d'exil à Uglitz, & trop jeune pour ſentir ſes malheurs, & pénétrer les vues de Boriz, il le laiſſoit jetter les fondemens de ſa grandeur ſur les ruines de la ſienne. Il n'avoit autour de lui que des créatures de ſon ennemi; perſonne qui l'éclairât ſur ſes démarches, ou qui s'intereſſât à la conſervation du légitime héritier de la Couronne, ſi ce n'eſt les habitans de la Ville où il faiſoit ſa réſidence. Boriz réſolu de ſe défaire de ce jeune Prince, fit en ſorte que le feu prit à la Ville, & dans le tumulte, il fit aſſaſſiner Démétrius. La Ville d'Uglitz fut reduite en cendres, & les aſſaſſins du jeune Prince périrent par les mains d'autres aſſaſſins apoſtés par le tyran, qui par-là déroba ſon crime au Czar, qui ne voyoit d'ailleurs que par ſes yeux.

Boriz, voyant que ſes deſſeins réuſſiſſoient, n'en demeura pas-là, il empoiſonna ſon maître & ſon bienfaiteur, & par ce crime il éteignit la race de Ruriels, qui régnoit depuis ſi long-tems en Moſcovie.

Après cela il ne fut pas difficile à Boriz Goudenou, qui gouvernoit déja avec une autorité abſolue de monter ſur le trône. Il s'y maintint d'abord par la méme adreſſe qui l'y avoit placé ſans obſtacle: il diminua les charges du peuple, augmenta les priviléges de la nobleſſe, & accorda divers avantages aux commerçans; mais toute ſa prudence ne le put garantir des malheurs auxquels tout uſurpateur doit s'attendre. Un jeune Moine renverſa toute ſa politique. Il ſe nommoit *Arisko-Otropeia*, natif de Jaroſlaw d'une famille noble & ancienne. L'excès de ſes débauches avoit engagé ſes parens à le faire enfermer dans le monaſtère de Afrinouka, pour l'obliger à changer de mœurs, effectivement il avoit paru revenir de ſes égaremens, & vouloir ſe conſacrer entiérement à la Réligion, lorſqu'un vieux Moine, qui avoit reçu autrefois quelque mortification de Boriz, & qui cherchoit à s'en venger, crut trouver dans le jeune Arisko tout ce qu'il lui faloit pour cela. Il s'apperçut qu'il avoit l'esprit vif & entreprenant, les manières ſouples & inſinuantes, que toute ſa dévotion n'étoit que grimace, & qu'il étoit propre à tous les rôles. Il lui dit un jour qu'il ne tiendroit qu'à lui de devenir un Souverain très puiſſant. A ces mots le jeune Moine, dont le cœur n'avoit pas changé de trempe, ouvrit de grands yeux, & attentif au diſcours du vieux Moine, il témoignoit par ſon ſilence, qu'il ne tiendroit pas à lui que la choſe ne réuſſît. Le vieux Moine l'inſtruiſit alors du Gouvernement de Moſcovie, & combien il lui ſeroit facile de ſe faire paſſer pour le Prince Démétrius aſſaſſiné à Uglitz: qu'il connoiſſoit l'inconſtance du peuple, ſon avidité pour les nouveautés, la haine des grands contre Boriz. En un mot il le perſuada, & l'ayant bien exercé au nouveau rôle qu'il alloit jouer, il l'envoya à Kiow chez le Prince Adam Wieſnowiski en qualité de Gentilhomme de ſa Chambre, tandis que de ſon côté il parcourut une partie de la Moſcovie, ſemant par tout le bruit que Démétrius Fils du Czar Jean-Baſile II. n'étoit point mort: que ſa Mère ayant eu vent du deſſein qu'on avoit eu de l'aſſaſſiner, l'avoit fait ſortir du Château d'Uglitz, ſous la conduite d'un Gentilhomme attaché à la famille de ſes Souverains, &

avoit fait mettre à sa place le Fils d'un Prêtre Russien à peu-près de son âge & de sa taille; qu'il s'étoit réfugié à la Cour de Wiesnowiski, & qu'on le verroit bientôt revenir à la tête d'une puissante armée pour chasser l'usurpateur.

Tandis que ce bruit se répandoit dans toute la Moscovie le jeune Moine, que le Prince Wiesnowisky avoit agréé à son service, se distinguoit de tous les Courtisans par sa bonne mine. Il gagna bientôt l'affection du Prince, à qui il ne crut plus devoir faire mistère de ses desseins. Il lui révéla sa pretendue naissance, comment il auroit été la victime de l'ambition de Boriz sans les précautions de sa Mère, qui avoit supposé un autre à sa place. Il ajouta beaucoup d'autres choses qui ébranlérent le Prince Polonois. Les bruits que le vieux Moine répandoit en Moscovie, & qui passerent jusqu'en Pologne achevèrent de le persuader. Il lui accorda sa protection, le traita en Prince, & lui promit du secours. Boriz troublé des bruits qui couroient envoya des Ambassadeurs à Wiesnowisky & lui fit de grandes offres s'il vouloit abandonner l'Imposteur; lui faisant en même tems insinuer qu'il étoit bien assuré de la mort du vrai Démétrius, & que celui qui en usurpoit le nom & les titres, n'étoit qu'un fourbe dont il seroit la dupe. Mais toutes ses offres, toutes ses remontrances ne firent aucune impression. Cependant pour le mettre mieux à couvert de la vengeance de Boriz, il l'envoya chez George Mnizak Palatin de Sendomir son intime ami, qui le reçut avec tous les honneurs imaginables. Ce Palatin avoit une Fille nommée Marine d'une grande beauté, fort ambitieuse, & peu scrupuleuse sur les moyens de satisfaire son ambition. Elle donna dans la vue du prétendu Démétrius, qui de son côté n'eut pas de peine à lui plaire, offrant avec les graces de sa personne les espérances séduisantes d'une Couronne. Le Palatin approuva cette passion, & accorda sa Fille à l'Imposteur. Après cela il employa tout son crédit, qui étoit grand dans le Sénat, pour lui obtenir du secours. Le Roi Sigismond lui permit de faire des levées en Pologne. Bien-tôt par le crédit de son Beau-Père il se vit à la tête d'une armée, qui devoroit déja les dépouilles des Moscovites. Il ne trouva presque aucun obstacle. Les peuples abusés le reçûrent comme leur liberateur. Il avoit déja passé Krom lorsqu'il reçut la nouvelle, que Boriz craignant de tomber vif entre ses mains s'étoit empoisonné; que le peuple s'étoit déclaré pour sa famille, & avoit mis sur le trône Fœdor-Borizowiz son Fils âgé de seize ans; mais que la Noblesse n'étoit pas contente de cette élection, & avoit proclamé Czar le Prince Démétrius.

A cette nouvelle, le faux Démétrius jugea qu'il convenoit de faire diligence pour soutenir la Noblesse, qui se déclaroit pour lui. Il s'avança vers Moscou sans s'arrêter, & y fut reçu avec des cris de joie, & des rejouïssances infinies. On lui livra l'infortuné Fœdor-Borizowiz, qu'il fit aussi-tot etrangler, & après cette exécution tout plia devant lui.

Enfin il fut couronné le 21. Juillet 1605. avec Marine son Epouse. Il appella à sa Cour la Mère du véritable Démétrius, que Boriz avoit releguée dans un Couvent. Il alla au devant d'elle avec beaucoup de pompe, la logea dans le Château & la traita comme si elle eût été veritablement sa Mère. Soit crainte, soit reconnoissance elle le reconnut pour son Fils. Il parut ensuite vouloir s'appliquer aux affaires de l'Etat, & l'on commença à esperer de voir la

fin des troubles & un régne des plus heureux : mais le nouveau Czar ne se démentit pas long-tems. Ebloui de sa fortune, il se livra aux plus grandes débauches. Il abandonna à sa femme & aux Polonois tous les soins du Gouvernement, & ne se reserva que la liberté de pouvoir satisfaire ses passions qu'il poussa à l'excès; & comme les revenus ordinaires de l'Etat ne suffisoient pas pour subvenir à ses dépenses, d'autant plus qu'une bonne partie étoit la proie des Polonois & de Marine, qui de son côté ne menoit pas une vie plus réguliere que son mari, il falut mettre de nouveaux impots. Le peuple commença à murmurer, les grands de Moscovie, Boyars & Knez étoient outrés de se voir négligés, & toute l'autorité, toutes les richesses entre les mains des Polonois. On en vint bien-tôt à se dire à l'oreille toutes les avantures du Czar; car rien n'est plus ingénieux à démasquer un fourbe que le dépit de se voir pris pour dupe.

L'Histoire de l'Imposteur étant connue, les Moscovites le méprisèrent; ses débauches & ses crimes le rendirent odieux. Basile-Iwanowiz Zuski, ou Suiski, qui descendoit de la Maison de Ruriels par les Ducs de Susdal, profita des dispositions des grands & du peuple, se mit à la tête d'une troupe de conjurés, força le Château, & entra dans la Chambre de l'Imposteur qui, pensant éviter la mort, se jetta par la fenêtre dans la Cour. Il fut pris & amené devant le chef des conjurés, qui fit aussi-tôt appeller la Mère du vrai Démétrius, & lui ayant ordonné de dire la vérité, il lui demanda si c'étoit-là son Fils; à quoi cette Princesse ayant répondu, que la crainte jointe au plaisir de se venger du tort que Boriz avoit fait à sa famille l'avoit engagée à le reconnoître pour tel, qu'elle protestoit devant Dieu, que tout ce qu'on avoit dit de l'Enfant d'un Prêtre mis à la place de son Fils étoit faux; que le Prince Démétrius avoit été poignardé; qu'il n'étoit que trop vrai qu'il étoit mort & enterré, & que celui qui en avoit usurpé le nom & les titres n'étoit qu'un Imposteur, un Tyran, un Usurpateur. Sur cet aveu Zuski tua le faux Démétrius d'un coup de pistolet. Marine fut mise en prison avec son Père & son Frère, & il en coûta la vie à près de deux mille personnes qui leur étoient attachés.

Zuski fut aussi-tôt proclamé Czar, & couronné le 1. de Juin 1606. A peine s'étoit-il assis sur le trône, qu'il parut un nouveau Démétrius. C'étoit un Commis d'un Sécrétaire d'Etat, qui, s'étant sauvé chez les Polonois, débita, que dans l'obscurité il s'étoit échappé du Château, & que Zuski avoit tiré sur un des Domestiques de sa Cour croyant tirer sur le Czar même. Les Polonois outrés du massacre que les conjurés avoient fait de leurs compatriotes, saisirent avidément l'occasion de nuire aux Moscovites. Le Roi Sigismond crut devoir profiter des troubles qui agitoient leur pays, dans l'espérance d'en conquérir une bonne partie, ou même le tout pour y établir sa famille; il appuya le nouveau fourbe, & lui donna des troupes avec lesquelles il s'empara de diverses places. La fameuse Marine, qui s'étoit sauvée de sa prison, le vint joindre, l'embrassa, le reconnut pour son mari, & lui en permit tous les privileges, sacrifiant tout à son ambition & au desir de se venger de Basile Zuski, qui l'avoit renversée du trône.

Le Roi de Pologne ne se contenta pas des secours donnés sous main au nouveau Démétrius, il fit encore avancer une armée prête à agir selon les

occurrences ſous le Général Sulkowski. Zuski craignit de ſuccomber contre tant d'ennemis. Dans les commencemens d'un régne mal affermi, & parmi des troubles Domeſtiques, il eſt difficile de pouvoir réſiſter à un puiſſant voiſin. Le nouveau Czar envoya des Ambaſſadeurs en Suéde & implora le ſecours de Charles IX. qui ne ſe fit prier qu'autant qu'il faloit pour convenir de la reconnoiſſance. Il étoit heureux pour Charles que ſon Neveu s'embarquât dans une guerre avec la Moſcovie, & oubliât pour quelque-tems la Suéde; par-là il avoit le loiſir de s'affermir ſur le trône, & ſes ſujets étoient en ſûreté contre les armes de Sigismond. Mais il n'étoit pas de ſon interêt de laiſſer ſuccomber les Moſcovites, ni de les ſecourir aſſez efficacément pour que la guerre finît ſi-tôt. Le Czar offrit de ne point faire de paix avec Sigismond que de concert avec la Suéde. Charles vouloit quelque choſe de plus. Il exigea qu'on lui cedât toute la Carelie; moyennant quoi il promit d'envoyer une armée commandée par un bon Général au ſecours du Czar. Ces conditions fûrent acceptées: il ſe fit un traité où l'on convint que le ſecours ſeroit de dix mille hommes, & que le Czar céderoit, pour lui & ſes Succeſſeurs à perpétuité, tout ce que la Moſcovie avoit poſſedé de la Carelie. Jacques de la Gardie Connétable & Feld-Maréchal de Suéde, fut nommé pour commander cette armée. Par malheur pour le nouveau Czar, il ne put, ou ne voulut pas exécuter l'article de la ceſſion de la Carelie. Surquoi la Gardie envoya un courier au Roi, pour lui faire part de cet incident, & lui demander de nouveaux ordres. Le Roi irrité ordonna à ſon général d'attaquer les Moſcovites, de leur faire la guerre, & de s'emparer de tout ce qu'il pourroit. Voila donc l'imprudent Zuski attaqué par les Suédois, les Polonois, & l'Impoſteur ſoi diſant Démétrius.

Les Polonois profitant de ces diverſions firent des progrès rapides; tandis que la Gardie s'emparoit de Kexholm & de tout ce qu'il pouvoit dans la Carelie. Le Czar battu de tous côtés ſe renferma dans ſa Capitale. Les habitans de Moſcou effrayés offrîrent de reconnoître pour leur Czar Uladiſlas Fils de Sigismond, pourvu qu'il embraſſât leur Réligion. Cette offre fut rejettée. Les Polonois avant toute choſe vouloient qu'on livrât le Czar Zuski, qui s'étoit jetté dans Moſcou. Sur le refus qu'on fit de le livrer, il y fut auſſi-tôt inveſti par les Polonois, qui forcèrent la place après un long ſiége, y mîrent tout à feu & à ſang, pour venger la mort de leurs compatriotes, maſſacrés lors de la conſpiration de Zuski contre le faux Démétrius. Ils commîrent des cruautés horribles, paſſerent une partie des habitans au fil de l'épée, mîrent le feu en divers quartiers de la Ville, & au Château, pillèrent le tréſor du Grand-Duc, les Egliſes & les Monaſtères, & emportèrent une prodigieuſe quantité d'or & d'argent, emmenant le Czar Zuski & ſes deux Frères priſonniers à Varſovie.

Les Moſcovites étourdis de tous ces revers, ne ſavoient comment ſortir du labyrinte où ils ſe trouvoient: le pays étoit devaſté depuis Moſcou juſqu'en Pologne & en Finlande. Ils députèrent au Général Suédois, le priant de ſuspendre les hoſtilités, & offrant leur Couronne au Prince Charles-Philippe ſecond Fils du Roi de Suéde, & l'aſſûrant qu'ils alloient envoyer des Ambaſſadeurs à ce Monarque, pour le prier de conſentir à leur demande. Le Général Suédois accorda la ſuſpenſion d'armes juſqu'à un certain terme; & les

Ambaſſadeurs Moſcovites arrivèrent en effet en Suéde, & propoſerent de reconnoître pour leur Souverain le Prince Charles-Philippe, moyennant qu'on fit la paix avec eux à des conditions raiſonnables, & qu'on les ſecourût efficacément contre les Polonois. Soit que Charles IX. ne fit pas grand fond ſur les offres d'un peuple ſi inconſtant & ſi ſauvage, ſoit qu'il ne voulût prendre aucune réſolution ſur cette affaire, avant d'être ſorti d'embarras avec le Roi de Dannemark, qui l'attaquoit actuellement dans le centre de ſon Royaume, il renvoya les Ambaſſadeurs avec les plus belles eſpérances. En même-tems, il écrivit à la Gardie d'entretenir la bonne volonté de ces peuples pour le jeune Prince, lui permettant d'allonger la trève, s'il le jugeoit à propos, ou de recommencer les hoſtilités, ſi les occurrences le requéroient.

Peu de tems après Charles IX. mourut, & Guſtave-Adolphe en lui ſuccédant ne ſongea qu'à s'accommoder avec le Danois, pour tourner ſes armes contre les Moſcovites & leur faire la guerre avec plus de ſuccès, au cas qu'ils changeaſſent de ſentiment. On ne ſait ſi Guſtave-Adolphe avoit ſérieuſement deſſein d'établir ſolidement ſon Frère ſur le trône des Czars, ou de faire pour lui-même la conquête de la Moſcovie, ou du moins de toute la partie ſeptentrionale de cet Empire, laquelle étoit fort à la bienſéance de la Suéde. Les Moſcovites demandoient qu'on leur envoyât le jeune Prince de Suéde avec une petite ſuite, de peur que le peuple & les grands, ſe ſouvenant des excès commis par les Polonois à Moſcou, ne priſſent ombrage, ſi le Prince amenoit des troupes. Le Roi ne jugea pas à propos d'expoſer ſon Frère à l'inconſtance & à la fougue de ſes peuples. Il réſolut de le conduire lui-même à la tête d'une armée. Mais, tandis qu'il rouloit ſes grands deſſeins dans ſon ame, l'amour vint ralentir ſes préparatifs guerriers, & lui faire oublier pour quelque-tems la Moſcovie, où la Gardie continuoit à prendre des Villes au nom du Prince de Suéde, qu'il ſuppoſoit Souverain de toutes ces vaſtes contrées, qui compoſoient l'Empire Moſcovite.

Guſtave entroit dans ce printems de la vie, où les paſſions exercent leur Empire avec tant de force, où l'ame eſt ſi aiſément remuée par les objets qui la frappent, où l'amour n'offre que des fleurs qui inſpirent la volupté.

Il vit la jeune Comteſſe de Brahe. Il fut frappé de ſa beauté (1). Elle avoit les traits fins & réguliers, le teint d'une blancheur admirable, la taille bien priſe. En un mot c'étoit ſans contredit la plus charmante perſonne de la Cour. Guſtave ne put lui refuſer cette admiration, qui eſt l'hommage de la beauté. Bien-tôt de l'admiration, il paſſa à quelque choſe de plus vif. Il chercha à

(1) Les amours de Guſtave-Adolphe & de la belle Elbe-Brahe ſont aſſez connus en Suéde. On en fait divers Contes qui pourroient embellir un Roman. Nous nous en tenons à ce qui eſt de fait, & qui ſe trouve dans des lettres de Guſtave à cette Belle, qui ſe ſont conſervées juſqu'à nous, & que nous trouvons dans le M. S. de M. A. On voit encore à Roſemberg, très belle maiſon de campagne près de Stockholm, un portrait de cette jeune perſonne, par où il paroît qu'elle étoit bien propre à inſpirer des ſentimens de tendreſſe à un jeune Roi tel que Guſtave-Adolphe. Au reſte il eſt ſurprenant que M. le D. Harte n'ait rien ſu d'une paſſion, qui fait tant d'honneur à notre héros, tant parce qu'elle eſt la marque d'un cœur généreux & ſenſible, que parce que, s'en étant rendu le maître, cette victoire n'eſt peut être pas moins glorieuſe que celles qu'il remporta dans les champs de Mars.

parler à cette charmante personne, & trouva que son esprit n'étoit pas au-dessous des charmes de sa personne. Il lui parla d'amour : Elle l'écouta, & comment ne pas écouter un jeune Roi-heros, dont le mérite personnel étoit seul capable d'inspirer de la tendresse, sans rien emprunter de l'éclat de sa Couronne? La jeune Brahe n'eut pas plûtôt appris de la bouche du Roi même la passion qu'elle avoit fait naitre, qu'elle s'observa avec un soin extrême. Le Roi ne trouvoit que très rarement l'occasion de lui parler, ou de faire parler ses yeux, ne voulant pas exposer la réputation d'une personne qui lui étoit chére. Enfin il prit le parti de lui écrire, pour l'assûrer qu'il n'avoit que des vues légitimes ; qu'en un mot il songeoit à partager son trône avec elle; mais que ce dessein demandoit d'être conduit avec prudence, à cause de la Reine sa Mère, qui pouvoit avoir des vues très différentes. Peu à peu la belle Brahe s'apprivoisa. Non-seulement elle reçut les lettres du Roi; mais elle y répondit ; il paroit néanmoins qu'elle avoit mis son Père dans sa confidence, & qu'elle se conduisoit par ses conseils dans une affaire si délicate. Elle témoigna tant de sagesse, de retenue, & de modestie, que l'amour du jeune Monarque en augmenta de beaucoup, jusqu'à prendre la resolution de faire sonder la Reine sa Mère sur ce mariage, qu'il trouvoit lui-méme très convénable: car enfin, se disoit-il tout bas, je ne serois pas le premier Roi de Suéde, qui eût épouse une de ses sujettes; il y en a assez d'exemples dans l'Histoire, & j'en trouve assez dans ma famille pour m'y autoriser. Elbe-Brahe est d'une maison sinon aussi illustre, du moins presqu'aussi ancienne que celle de Vasa ; & d'ailleurs, je sens que je ne saurois être heureux qu'avec elle. C'est ce qu'il donne assez à entendre dans une de ses lettres à sa jeune maitresse, qui continuoit de paroître à la Cour chez la Reine Mère, où le jeune Roi avoit quelquefois l'occasion de l'entretenir. Enfin ne pouvant plus resister au penchant qui l'entrainoit, il s'ouvrit au Duc de Saxe-Lawenbourg, qui étoit alors à la Cour de Stockholm, & le pria de s'intéresser à sa situation & d'employer toute son éloquence, pour faire réussir le mariage qu'il méditoit.

Le Duc se chargea volontiers d'en parler à la Reine. Mais la réponse ne fut pas favorable. Cette Princesse étoit persuadée que ce n'est pas aux feux de l'amour que l'hymen des Rois doit allumer son flambeau; que leur gloire, l'interêt de leurs peuples doivent régler leur mariage. Cependant comme elle aimoit tendrement le Roi, qu'elle savoit d'ailleurs, qu'une passion naissante doit être ménagée; qu'une opposition trop marquée ne fait que donner plus de vivacité aux feux qu'on veut éteindre, elle chargea le Duc de dire au Roi, qu'elle approuvoit le goût qu'il avoit pour Elbe-Brahe, que c'etoit une personne aussi distinguée par son merite que par sa naissance; que ses vertus la rendoient encore plus recommendable que les charmes, que la nature sembloit lui avoir prodigués, & que, si le Roi devoit choisir une Epouse dans une famille Suédoise, il ne pouvoit mieux s'adresser à tous égards: que cependant elle le supplioit, comme sa meilleure amie, & independamment de sa qualité de Mere, de ne rien précipiter, & d'attendre encore quelques années; qu'après cela, s'il persistoit dans son propos, elle ne s'y opposeroit point; qu'elle parleroit à la jeune Comtesse, pour lui proposer cet arrangement & le lui faire agréer.

agréer. Le Duc ajoûta beaucoup d'autres choſes, pour engager le Roi à bien refléchir ſur la démarche qu'il prétendoit faire : qu'il ne devoit ſonger à ſe marier qu'après avoir donné la paix à ſes peuples, & réglé l'intérieur de l'Etat; que les Peuples portés à mal juger des démarches des Souverains attribueroient à des cauſes frivoles ſon union avec Elbe-Brahe. Qu'ils étoient encore tous les deux ſi jeunes qu'un délai de deux ou trois ans leur étoit néceſſaire, pour ſe bien connoître avant que de prendre des engagemens d'où dépendoit leur bonheur mutuel; que, quand un Roi épouſoit une de ſes ſujettes, il devoit préparer le public à voir un pareil mariage ſans murmure & ſans blàme.

Guſtave-Adolphe avoit trop de reſpect pour la Reine ſa Mère, pour ne pas ſe ſoûmettre à ſa volonté. Il s'eſtima encore fort heureux, qu'elle ne desapprouvât pas entiérement ſa paſſion, & le choix qu'il faiſoit.

Ce fut dans ce ſens-là qu'il en écrivit à ſa jeune maîtreſſe. Il l'exhorte à ſe ſoûmettre auſſi à la volonté de la Reine, à recevoir tout ce qu'elle lui pourra dire là-deſſus avec toute la douceur, tout le reſpect qu'elle lui doit, & à ne rien dire qui puiſſe donner du déplaiſir à cette Princeſſe. Il lui dit que ces petits obſtacles ſont la pierre de touche de l'amour, & des occaſions de faire éclater ſa conſtance. Il la prie de ne point changer de ſentiment à ſon égard, & l'aſſûre que les ſiens ſont à l'épreuve de toutes les traverſes.

Toutes ces lettres ont un caractère de vertu & de ſimplicité, qui les rend précieuſes & aimables. On y voit briller cette pieté, cette crainte de Dieu, ce fond de Réligion, qui fit toûjours le caractère eſſentiel de ce grand Roi. Une ſoûmiſſion entiére aux volontés de la Reine ſa Mère; il eſpère que Dieu, qui connoît la pureté de ſes ſentimens, diſpoſera cette Princeſſe à les approuver, & à conſentir enfin à ſes vœux: il rend grace à cet être ſuprême de tous les biens qu'il en a reçus, & en particulier de l'avoir conſervé dans les dangers de la guerre : il exhorte la jeune Comteſſe à mettre ſa confiance en un Dieu ſi bon, qui ajoûtera à tant de graces qu'ils en ont déja reçues, celle de changer leur triſteſſe en joie & d'amener toutes choſes à une heureuſe fin, & à la gloire de ſon nom.

Quant à la Reine, il paroît bien qu'elle étoit tout-à-fait contraire à cette alliance, & qu'elle ne cherchoit qu'à gagner du tems, eſpérant que les grandes affaires que le jeune Roi avoit ſur les bras, ſon goût pour la guerre, les fréquens voyages qu'il ſeroit enfin obligé de faire, ſoit en Finlande, ſoit en Livonie, ralentiroient ſon amour, & le diſpoſeroient à une alliance plus conforme à ſa véritable gloire, & aux intérêts de ſon Royaume.

En effet Guſtave ſe réveilla de cette eſpece de léthargie, où la douceur d'une paſſion naiſſante l'avoit plongé, & réſolut tout de bon à aller lui-même en perſonne pouſſer la guerre en Moſcovie; mais auparavant il travailla à régler les affaires intérieures de ſon Royaume, & commença par faire augmenter les fortifications de Calmar, de Jonkœping, d'Elfsbourg, places Frontières du Dannemark. Sentant la néceſſité d'avoir un bon port ſur la mer du Nord, il forma le deſſein de tranſporter les habitans de la Ville de Gœtheborg ou Gothenbourg, que ſon Père avoit fondée en 1607. dans l'Iſle de Hiſingen, & que Chriſtian Roi de Dannemark avoit preſque détruite en 1611. & d'en bâtir une autre ſous le même nom, dans un lieu plus commode, à

l'embouchûre du Mœludal. Il en dressa lui-même le plan, & l'on commença dès lors à y travailler; mais ce ne fut qu'en 1618. qu'elle commença à prendre la forme & la consistance d'une Ville. La rivière, qui coule au Nord de la place, lui fournit toute sorte de commodités: on a tiré divers canaux qui traversent la Ville, dont les rues sont larges & bien percées. Elle est bien fortifiée, & jouït de plusieurs priviléges, monumens de la munificence de Gustave-Adolphe. Le port est très bon, & la plus nombreuse Escadre peut y être à l'ancre en toute sûreté. Il est défendu par une bonne Citadelle qu'on nomme le Neuf-Elfsbourg. Pour augmenter le commerce de ses sujets, il envoya aux Villes Hanséatiques un certain Cassiodore de Reyna Espagnol fort entendu dans le négoce, Fils ou Neveu d'un homme de même nom assez connu dans la république des Lettres. Il avoit ordre de s'adresser à la Ville de Lubek, qui étoit alors à la tête de l'association Hanséatique, & de proposer de nouvelles branches de Commerce & un nouveau traité. Mais les Lubekois voulûrent jouer au plus fin, & répondîrent qu'ils ne pouvoient prendre aucune résolution, qu'ils n'eussent réponse de l'Empereur aux plaintes, qu'ils lui avoient faites sur l'interruption du Commerce dans la mer Baltique, depuis que la guerre s'étoit allumée entre la Suéde & le Dannemark. Ils espéroient, en affectant de l'indifférence, obtenir de meilleures conditions; mais Gustave piqué de leur refus, où il croyoit entrevoir une espece de menace du ressentiment de l'Empereur, prit le parti de s'adresser aux Hollandois, dont le Commerce commençoit à embrasser l'Europe & les Indes. Il chargea de cette négociation deux Hollandois qui lui étoient attachés, Jacob van Dyck & Abraham Cabelliau.

Les Etats Généraux n'avoient garde de ne se pas prêter à une chose si avantageuse, à l'intérêt & à la navigation de leurs peuples. Ils conclurent une ligue défensive pour quinze ans avec la Suéde, & un traité de commerce également avantageux aux deux Parties; Gustave-Adolphe stipula expressément dans le traité, que les conventions que la République de Hollande pourroit faire dans la suite avec la Ville de Lubek, ne porteroient aucun préjudice aux régales & prérogatives de la Couronne de Suéde & nommément à la domination de la mer Baltique.

Ceux de Lubek fûrent très mortifiés de ce traité. Ils envoyèrent une Députation au Roi, sous prétexte de le féliciter touchant la paix qu'il venoit de conclure avec le Dannemark; mais en effet, pour le prier qu'en considération des services, qu'ils avoient rendus autrefois à la Suéde, en divers tems, & en particulier sous le Roi son ayeul, il lui plût de modérer les impôts, qu'on avoit mis sur les marchandises venant d'Allemagne. Le Roi, content de leur avoir montré qu'il pouvoit se passer d'eux, leur donna cette satisfaction, & les impôts fûrent modérés.

Après cela le jeune Roi fit divers réglemens utiles sur les monnoies, sur la douane, sur les biens héréditaires, & sur l'administration de la justice, pour prévenir les chicanes, abréger les procédures & remédier aux abus, qui sont cause de la ruïne de tant de famille. Il établit à Stockholm une Cour Souveraine de justice, pour juger sans appel toutes les causes tant soit peu importantes, & connoître de tous les cas de prévarication ou de malversation de la

part des tribunaux ſubalternes. Jamais Roi n'a pouſſé plus loin l'amour de la juſtice. Nous en rapporterons pluſieurs traits dans la ſuite; mais en attendant en voici un qui ſe trouve dans les regîtres (1) du Sénat.

Le Roi avoit un procès avec un Gentilhomme nommé Siœblat au ſujet de quelque domaine. La cauſe devant être jugée par la Cour Souveraine, le Roi ſe rendit à l'audience & voulut aſſiſter au jugement. Les Magiſtrats ayant voulu ſe lever, par reſpect pour la préſence du jeune Monarque, il ne le voulut point ſouffrir, leur diſant qu'ils devoient ſe ſouvenir qu'ils étoient le Parlement du Roi, & ignorer dans ce moment qui il étoit, pour ne conſulter que leur conſcience dans l'arrêt qu'ils alloient prononcer. Les juges bien inſtruits par les piéces du procès, prononcèrent en faveur du Gentilhomme. Le Roi ne dit rien; il demanda ſeulement à voir les actes du procès, & ayant reconnu qu'ils avoient bien jugé, il loua leur intégrité, & les aſſûra que, s'ils euſſent jugé autrement, il leur en auroit ſû très mauvais gré.

Cependant les Moſcovites ennuyés de ne pas voir arriver le Prince de Suéde, tinrent une aſſemblée générale à Moſcou, pour aviſer à l'élection d'un autre Souverain. Un jeune homme d'une famille conſidérable parmi ces Peuples, nommé Michel-Fœderowiz-Romanof, cabala ſi bien parmi les Coſaques & le menu peuple de Moſcou, qu'il fut proclamé Grand-Duc héréditaire de Moscovie. Ce nouveau Czar eut bien-tôt diſſipé le parti du faux Démétrius, & pouſſé les Polonois hors des Frontières. L'Impoſteur fut aſſaſſiné, & la fameuſe Marine noyée preſqu'en même-tems.

Les grands de Moſcovie ne parûrent pas content de l'élevation du jeune Michel-Fœderowiz-Romanof, & le Général Suédois Jacques de la Gardie, proteſta beaucoup contre une démarche ſi contraire aux engagemens, que les Moſcovites avoient pris envers la Suéde par l'élection du Prince Charles-Philippe; mais on ne fit pas grande attention à ſes plaintes. Enfin le Prince arriva à Wibourg en Finlande avec un bon renfort de troupes.

La Province de Naugarde ou de Novogrod, n'avoit point encore accédé à l'élection du nouveau Czar. Elle envoya des Députés au Prince de Suéde, dès qu'elle fut ſon arivée à Wibourg. Ces Députés, après les premiers complimens, conjurèrent le Prince de s'avancer promtement vers Naugarde; mais les Commiſſaires de Suéde s'y oppoſerent, prétendant que le Prince ne devoit ſe rendre à Naugarde qu'après que toutes les Villes de Moſcovie lui auroient envoyé des Députés, pour témoigner qu'elles vouloient maintenir ſon élection.

Il y eut là-deſſus quelque conteſtation entre les repréſentans des deux nations; mais enfin ceux de Naugarde renouvellèrent le ſerment de fidélité au Prince de Suéde, & s'en retournèrent chez eux.

Dès que le Czar Michel-Fœderowiz eut été informé de la démarche des peuples de Naugarde, il envoya des troupes contr'eux. Le Général Suédois ſe mit en devoir de les défendre; delà les hoſtilités entre les deux nations & la guerre ouverte qui s'enſuivit.

Jacques de la Gardie, en informant le jeune Roi de Suéde de toutes ces révolutions, lui conſeilla de s'accommoder avec le Roi de Pologne, & de tourner

(1) Ad ann. 1670. Pag. 965. M. S. de M. A.

ensuite tous ses efforts contre la Moscovie, dont il lui seroit aisé de soûmettre toute la partie Septentrionale, & de la conserver contre toutes les forces du Czar, pourvu qu'on se hâtât de prévenir ce Prince, qui n'étoit pas assez peu habile, pour présumer de pouvoir résister aux Suédois & aux Polonois en même-tems, & qui ne manqueroit pas de rechercher l'alliance de ceux-ci à quelque prix que ce fût.

Ce sentiment revenoit à-peu-près à celui du Chancelier Oxenstierna; car le Roi ayant demandé les avis du Sénat sur cette guerre, les opinions fûrent partagées; mais le Chancelier soûtint que, de vouloir faire la guerre à la Pologne & aux Moscovites tout à la fois, étoit une prétention contraire à la saine politique & du tout impossible, d'autant plus que la Suéde ne pouvoit guère faire fond sur la paix avec le Dannemark, voisin jaloux & attentif à saisir ses avantages : qu'ainsi il falloit tâcher de s'accommoder avec les Moscovites à des conditions raisonnables, tandis qu'on amuseroit les Polonois de l'espérance d'un armistice. Il ajoûtoit que, pour faciliter l'accord avec les Moscovites, il ne falloit que conclure une trève de quelques mois avec la Pologne; parce qu'alors le Czar, craignant que les Suédois ne tournassent toutes leurs forces contre lui, se hâteroit d'en venir à un accommodement, au lieu que, si l'on entroit dans une guerre ouverte avec tous les deux, il étoit probable, qu'ils oublieroient leur haine, & se ligueroient entr'eux, pour tomber sur les Suédois avec leurs forces réunies. Tel fut l'avis de ce grand politique, comme il paroît dans une de ses lettres à Gustave-Horn (1); & il est aisé de juger, par la suite des mesures & des démarches du jeune Roi, qu'il l'agréa & qu'il régla sa conduite sur ce plan. En effet les Polonois agités de troubles Domestiques & poussés par les Turcs, Tartares & Moscovites, craignirent de succomber sous les efforts des Suédois, débarassés de la guerre avec le Dannemark. Ils prièrent Jean-Sigismond Electeur de Brandebourg de procurer une trève avec la Suéde.

Après quelques difficultés, on convint que les Généraux des deux Nations s'aboucheroient pour traiter de cette affaire, en attendant qu'on pût travailler à une paix solide. L'Angleterre & la Hollande s'entremîrent aussi, pour hâter cet accommodement, mais tout ce qu'on put faire pour cette fois fut de convenir d'une trève pour deux ans, c'est-à-dire, jusqu'au vingtiéme Janvier 1616. Surquoi un Auteur (2) célèbre s'écrie; *c'est ainsi que Gustave auroit pu facilement pousser ses conquêtes plus loin, parce que le Roi de Pologne étoit fort pressé alors par les Turcs & par les Tartares*; *mais il sacrifia tous ces avantages à la générosité, & accorda à son ennemi la trève de deux ans qu'il lui demandoit. Exemple de modération que les Suédois eussent orné de mille panegyriques, s'ils avoient connu la rhétorique moderne.* Il dépendoit, sans doute des auteurs Suédois de faire honneur de cette trève à la modération de Gustave-Adolphe; mais les personnes instruites n'en auroient pas moins été persuadées, que la politique y avoit eu plus de part que la modération.

Quoiqu'il en soit notre jeune Héros étant sur le point de partir pour la guerre de Moscovie, convoqua les Etats de son Royaume à Oerebo dans la Province de Nerike. Il en fit l'ouverture par un discours convénable aux circonstan-

(1) M. S. de M. A. (2) Bayle Disc. sur Gustave-Adolphe p. 889.

ces, qu'il prononça en présence de la Reine sa Mère & du Duc d'Ostrogothie, qui y avoient été invités, & comme il étoit informé, que plusieurs de ses sujets appréhendoient que son humeur martiale n'entraînât le Royaume, dans des guerres sans fin, & que, parmi les Etrangers, on étoit assez généralement dans le même préjugé, il amena adroitement ce sujet dans sa harangue, & se justifia de cette imputation; protestant qu'il regardoit la guerre comme un grand fléau, pour lequel il avoit de l'horreur; que, quand même la nature lui auroit donné du goût pour la vie militaire, la guerre qu'il avoit eue avec le Dannemark, avec si peu de moyens pour la soûtenir, l'auroit guéri radicalement de ce penchant; qu'il aimeroit bien mieux mener une vie douce & commode dans son Palais, que d'aller s'exposer à l'intempérie des saisons, aux veilles, à la faim, à la soif, & à mille dangers: mais, qu'il étoit des cas, où un Roi devoit oublier le repos, & sacrifier toutes ses commodités, sa santé & son sang même, pour se procurer une juste satisfaction, repousser la force par la force, & garantir ses peuples ou ses alliés de la violence d'un injuste oppresseur; que hors de-là, il ne connoissoit point de cas, où il fût permis de recourir aux armes, & qu'il espéroit qu'on ne lui reprocheroit jamais d'avoir fait la guerre par des motifs moins importans que ceux-là: qu'il ne prétendoit point s'illustrer d'une manière si funeste aux hommes: que, quoique jeune, il connoissoit mieux la vraie gloire: que son ambition se borneroit volontiers à faire fleurir la paix, le commerce, les arts & l'abondance parmi les peuples, dont Dieu lui avoit confié le Gouvernement; mais qu'il n'ignoroit pas aussi que ce n'étoit pas en vain qu'il portoit l'épée; que Dieu la lui avoit confiée, pour s'en servir dans les occasions, où il s'agiroit d'arrêter la malice & la cupidité; que le Dieu des armées avoit conféré aux Souverains le droit des armes, pour maintenir la Societé & protéger l'innocence: & que les guerres étoient permises pour assûrer la paix. Il se fit dans cette assemblée des Etats divers réglemens fort utiles touchant le commerce, les mines, la paye des troupes & divers autres objets d'œconomie & de police, que le jeune Roi voulut régler sur un pied stable, avant que de partir pour la guerre qu'il méditoit; de sorte que ce grand Roi est encore regardé, comme le plus sage législateur que jamais la Suéde ait eu. Après qu'il eut ainsi mis ordre à tout, il congédia les Etats, & fit partir un Courier pour Wibourg avec ordre au Prince Charles-Philippe de revenir en Suéde. Tandis que lui-même il passa en Finlande avec quelques troupes, à la tête desquelles il entra dans l'Ingrie, & s'étant fait joindre par celles que commandoit la Gardie, il prit Angdon (1) d'assaut, & soûmit toute cette grande Province. De là il vint mettre le siége devant Pleskow, place qu'on regardoit alors comme imprenable: mais apparemment le jeune Roi ne le croyoit pas, puisqu'il forma cette entreprise aux approches de l'hiver. Le Roi d'Angleterre Jacques I. jouant par tout le rôle de pacificateur, voulut encore accommoder la Moscovie avec la

(1) M. Harte dit *Kexholm*, & son traducteur Allemand le dit après lui: mais ils se trompent Kexholm avoit été cédé par les Moscovites & occupé par les Suédois, ainsi qu'on peut le voir dans la harangue de Gustave-Adolphe, que je rapporterai bientôt tout au long. Ils étoient maîtres de Kexholm dès le régne de Charles IX. & l'avoient toûjours gardé depuis.

Suède. Gustave-Adolphe ne demandoit pas mieux que d'être en repos de ce côte-là. Il avoit nommé des Ambassadeurs, parmi lesquels étoit Jacques de la Gardie même, pour proposer la paix: mais il vouloit donner la Loi & non pas la recevoir, & il sentoit assez qu'il n'arracheroit rien des Moscovites que par la terreur de ses armes. C'est dans ce sens-là qu'il s'en expliquoit dans une Lettre au Chevalier (1) Jean Mewick Ministre d'Angleterre auprès du Czar. „ Ce n'est pas, disoit-il pour le vain honneur de prendre une place réputée „ inaccessible, que j'assiége Pleskow; mais pour contraindre mes ennemis à „ accepter la paix, par l'idée d'une entreprise inouïe à la guerre. Vous „ avez été témoin de l'opiniâtreté, & de la perfidie des Russes. . . . N'enten- „ dant plus parler de propositions de paix de leur part, j'ai réduit cette „ place à la nécessité de capituler: mais, malgré toutes mes fatigues, mes „ peines, mes fraix & la perte de tant de braves Soldats, je suis prêt à „ sacrifier ma gloire aux vues pacifiques de la Grande-Bretagne, pour con- „ vaincre tout le genre humain, que ce n'est point par un motif d'ambition „ que j'ai pris les armes; mes Etats sont assez grands & assez puissans; mais „ que j'y ai été forcé par de mauvais procédés. Mon penchant naturel me „ porte à vivre en paix & en amitié avec tous mes voisins, pourvu que „ cela se puisse faire sans intéresser mon honneur & le salut de mes peuples. „ Mais dès qu'on ne peut conserver la paix par des moyens justes & con- „ venables, alors il faut résolument lui préférer une guerre nécessaire.

La Cour de Moscou ayant rejetté avec hauteur toutes les propositions que le jeune Roi avoit fait faire, il revoqua ses Plénipotentiaires, &, voyant trop de difficulté à emporter Pleskow de vive force, il se contenta de tenir la place bloquée (2), & fut assiéger Nœtebourg, place importante située dans une petite Ile à l'embouchûre de la Neva. Les Russes battus par-tout, ne pûrent secourir cette Forteresse, qui capitula au bout de quelque tems.

Quoique Gustave eût à peine alors vingt & un an, il se conduisit avec tant de prudence, tant de valeur & d'intelligence, que toute l'Europe rétentit de sa réputation. Les lettres des Officiers étrangers, qui servoient dans ses troupes, ne pouvoient assez louer ses vertus guerrières & civiles, sa bonté, sa générosité, son attention à récompenser le mérite, à pourvoir à la subsistance de ses troupes, à procurer les secours les plus promts & les plus efficaces aux blessés & aux malades, sa vigilance, sa pénétration, sa prévoyance, son sang froid, & sa fermeté dans le peril. Plusieurs savans tels que *Daniel Heinsius*, *Pynacker*, *Janus Rutgerus*, *Lud. Camerarius* firent des vers Grecs & Latins à sa louange, & s'offrîrent d'écrire son Histoire; mais Gustave plus curieux de

(1) Rapportée par Loccenius, *p.* 525.

(2) Je ne trouve point dans mes mémoires que Pleskow fût pris. M. Harte n'en dit rien non plus. Après avoir rapporté les traits de la lettre de Gustave, il conclut en disant *que ce fut ainsi que ce grand Prince se convainquit lui-même qu'un Général n'est pas obligé de prendre chaque place qu'il investit.* On ne peut rien voir de plus vague, & de plus obscur. Mais, comme le Roi ne dit rien lui-même de la prise de Pleskow dans sa harangue aux Etats de Finlande, que nous rapporterons ci-après, il y a apparence que le sort de cette place n'étoit point décidé lorsque la paix se fit. Widekindi a traité en particulier de cette guerre & n'est pas plus précis que ses copistes. Voy. Hist. Belli Sueco-Moscovitici, Holm. 1672.

faire de grandes choses que de les voir écrites, se mocqua de ce projet, bien assûré que, si ses exploits étoient dignes de passer à la postérité, il ne manqueroit pas d'Historiens : d'ailleurs il n'ignoroit pas que l'Histoire des Princes, écrite de leur vivant, est toûjours suspecte ou de crainte ou de flatterie. Il vouloit qu'on jugeât de ses actions long-tems après qu'elles seroient faites, & non pas à mesure qu'il les faisoit.

Comme il eut toûjours auprès de lui durant cette guerre le fameux Jacques de la Gardie, il apprit sous ce grand homme tout ce qui lui manquoit encore du côté de l'expérience, & il profita si bien de ses leçons, que l'Eleve en fut bientôt autant que le maître. Dès-lors il commença à introduire parmi ses troupes cette admirable discipline, qui les rendit si célèbres dans la suite, & que la plûpart des autres puissances de l'Europe tâchèrent d'imiter. Mais surtout il se signala par la pieté, & la régularité des mœurs, qu'il tâcha d'introduire parmi des hommes, qui semblent n'avoir d'autre vocation que leur penchant à la licence. Il prêchoit d'exemple à ses Officiers & à ses Soldats ; & dans cet âge où les passions sont le plus impérieuses, il sût s'en rendre le maître, à un point, qu'on ne le vit jamais se permettre aucun de ses écarts, que la jeunesse fait excuser & que l'usage autorise. Il oublia, dans ce concours de grandes affaires qui l'occupoient, dans ses voyages, ses courses, & ses expéditions, l'amour innocent qu'il avoit conçu pour la belle Comtesse de Brahe. Il parvint même à étouffer entiérement cette passion, lorsqu'il sentit mieux qu'elle étoit contraire à ses grands desseins, aux intérêts de sa gloire & de son Royaume.

A peine Gustave-Adolphe étoit de retour en son Royaume, après la glorieuse campagne qu'il venoit de faire, qu'il reçut une députation remarquable de l'Université de Heydelberg (1).

Il y avoit long-tems que, parmi les Calvinistes & les Luthériens, les honnêtes gens gémissoient des divisions, qui régnoient entr'eux par rapport à certains Dogmes, qui mettoient autant de différence entr'eux, qu'ils en ont tous ensemble avec les Catholiques-Romains. Plusieurs Princes avoient tâché de rapprocher ces deux différens partis, en engageant l'un à relâcher un peu de ses opinions, & à adopter un peu de celles de l'autre : mais il est bien plus aisé d'accorder les différends des Princes que ceux des Théologiens. Jamais il ne fut possible d'engager les Docteurs Luthériens & Calvinistes de traiter les choses à l'amiable, & de se céder un pouce de terrain les uns aux autres. Enfin l'Université de Heydelberg, dont la faculté de Théologie étoit une espece de Sorbonne parmi les Calvinistes, enchantée des grandes qualités du jeune Roi de Suéde, sur-tout de l'attachement qu'il témoignoit à la Réligion, crut qu'il étoit le Conciliateur que Dieu avoit envoyé pour réunir deux partis divisés par la foi, mais dont l'union politique & spirituelle étoit également nécessaire, dans un tems où les Catholiques-Romains paroissoient ligués, pour exterminer jusqu'au nom de Protestans. Elle envoya donc *David Paræus* le plus fameux Théologien, qu'il y eût alors parmi les Calvinistes, homme éloquent, souple & insinuant, mais en même-tems d'une vertu sévère, très versé dans les langues Orientales & la Lecture des Pères.

(1) M. S. de M. A.

Paræus obtint facilement audience de Gustave-Adolphe. Il représenta pathétiquement à ce jeune Prince le scandale que causoient dans l'Eglise les divisions Théologiques, qui régnoient entre les deux communions Protestantes; que les Catholiques-Romains en tiroient des inductions captieuses, qui ébranloient la foi des foibles & des ignorans, tandis qu'ils vantoient à tout propos l'unité de leur Eglise, l'uniformité de leur culte & de leurs opinions en matière de foi: que rien ne seroit plus glorieux pour lui & n'illustreroit plus son régne, que de pacifier ces différends par sa médiation, & d'établir une certaine unité de doctrine entre les deux communions Protestantes: que Sa Majesté y réussiroit d'autant plus aisément, qu'elle avoit l'esprit aussi éclairé que le cœur sensible à la gloire de Dieu & de son Eglise, outre que rien n'égaloit la confiance de tous les Protestans en ses lumières & en son zèle.

Le Roi se contenta pour lors de répondre en peu de mots à Paræus qu'il examineroit, s'il lui convenoit de se charger d'une pareille médiation, & qu'il lui donneroit bien-tôt une réponse décisive. En attendant il ordonna qu'on eût soin de le bien traiter.

Gustave-Adolphe jugea à propos de consulter son Grand-Chancelier, sur la proposition du Théologien de Heydelberg. Oxenstierna trouva l'exécution de ce projet impraticable. Il dit au Roi qu'après bien des peines & des dépenses, Sa Majesté auroit le chagrin de n'avoir pu réussir, & qu'il mécontenteroit peut-être l'un & l'autre parti, & donneroit lieu au clergé de son Royaume de le soupçonner de vouloir introduire le Calvinisme en Suéde.

Le Roi, qui avoit déja la même opinion de cette affaire fut charmé, que son sentiment se trouvât conforme à celui d'un personnage aussi prudent, que son Chancelier. Il combla le Député de l'Université de Heydelberg de présens, & le renvoya, après lui avoir déclaré; que des raisons très importantes ne lui permettoient pas de se mêler d'une affaire de cette nature: que les disputes de Théologie n'étoient pas de son ressort; qu'il croyoit le culte établi en Suéde très bon & très conforme à la parole de Dieu: que quelques différences d'opinion sur des matières abstraites, ne méritoient peut-être pas d'être traitées avec tant d'apparat: que, depuis Constantin jusqu'à Charles-Quint, tous les Empereurs & les Rois, qui avoient voulu accorder les disputes sur quelque point de Théologie, n'avoient jamais pu en venir à bout; que chacun étoit resté dans son opinion, quoiqu'on eût employé le fer & le feu contre le parti opposé à celui que ces Princes favorisoient: que pour lui, content de chercher la vérité dans les sources de la révelation, il prioit Dieu de réunir tous les hommes par la charité, n'étant pas possible qu'ils le fussent par la foi, y ayant des choses que Dieu a voulu cacher aux hommes, & sur lesquelles on disputera sans fin, ou du moins l'on pensera diversement, dès qu'on voudra les examiner & les entendre: qu'il suffisoit aux Protestans d'être unis par le cœur, s'ils ne pouvoient l'être par l'esprit.

Telle fut la réponse de Gustave Adolphe, sur le projet de la réunion des Protestans. Il en fit une aussi peu satisfaisante sur l'invitation qu'on lui fit d'entrer dans la Ligue (1), que les Protestans d'Allemagne avoient faite pour leur

(1) Puff. Comment. de Reb. Suec. Lib. II.

leur commune défenſe. Maurice Landgrave de Heſſe le ſollicita vivement à cette démarche, l'exhortant à ne pas expoſer ſa perſonne à tant de dangers ſi loin de ſes Etats, & à rénoncer à cette guerre de Moſcovie, qui ne pouvoit qu'être funeſte à des jours auſſi précieux que les ſiens: le priant au reſte d'excuſer la franchiſe avec laquelle il lui parloit; qu'il y étoit autoriſé par la volonté du feu Roi de glorieuſe mémoire, qui, en qualité de parent, l'avoit prié avant ſa mort d'aider ſon Fils de ſes conſeils.

Guſtave fit une réponſe très polie au Landgrave, l'aſſûrant qu'il avoit pris en très bonne part les avis qu'il avoit bien voulu lui donner, qu'il l'en remercioit ſincérement, & le prioit de les lui continuer: qu'au reſte la ſituation de ſes affaires ne lui avoit point permis d'agir autrement qu'il avoit fait; qu'ayant encore bien des affaires fâcheuſes ſur les bras, il ne lui étoit pas poſſible d'entrer dans la Ligue qu'on lui propoſoit, laquelle pouvoit avoir de très longues ſuites; que cela n'empêchoit pas qu'il ne fût bien intentionné pour leur parti; & qu'il ſauroit bien en tems & lieu leur en donner des preuves: qu'en attendant il les exhortoit à être bien unis entr'eux, & à ne pas craindre les mauvais deſſeins de leurs ennemis.

Guſtave-Adolphe auroit bien voulu pouvoir faire la paix avec les Moſcovites, avant que la trève avec la Pologne fût expirée. Il s'en falloit bien que ce jeune Monarque fût autant animé contre le Czar, que contre le Roi de Pologne. Celui-ci fondé ſur ce que les Suédois lui avoient autrefois prêté ferment de fidélité, traitoit d'Uſurpateur le jeune Monarque, comme il avoit traité le Roi Charles IX. ſon Père. Il inondoit la Suéde de libelles pour ſoulever les peuples contre lui. Il lui débauchoit tous les ſujets qu'il pouvoit. Tout Suédois rebelle ou mécontent étoit ſûr de trouver un azyle à la Cour de Varſovie.

Guſtave en avoit fait des plaintes dans la dernière aſſemblée des Etats à Oerebro. Les Etats indignés décretèrent, qu'à l'avenir tout Suédois, qui, ſorti du Royaume ſans la permiſſion expreſſe du Roi, s'arrêteroit à la Cour de Pologne, ſeroit cenſé rebelle à l'Etat, & ſes biens demeureroient confiſqués au profit du Roi; que ceux qui étant Proteſtans ſe feroient *Papiſtes*, ſeroient déchus de leur Patrimoine, qui échéroit à leur plus proche parent de la Réligion Proteſtante: qu'aucun Catholique-Romain ne pourroit poſſéder de charge dans le Royaume. Ces réſolutions vigoureuſes de la part des Etats firent comprendre au jeune Roi, que la nation le ſoûtiendroit volontiers, s'il entroit en guerre ouverte avec le Roi de Pologne qu'elle haïſſoit. Il fut charmé de voir les eſprits dans ces diſpoſitions; car ſon inclination le portoit à humilier ce Prince, qui ſaiſiſſoit toutes les occaſions de le chagriner. Mais avant que de l'attaquer à force ouverte, il s'agiſſoit de vaincre l'opiniâtreté des Moſcovites, qui juſques-là avoient répondu d'un air aſſez indifférent à toutes les propoſitions qu'on leur avoit faites de ſa part. Les Miniſtres d'Angleterre & de Hollande ne ceſſoient de travailler à cet accommodement. Pour donner plus de poids à leur négociation le jeune Roi retourne en Finlande au printems de 1616. Mais, comme il craignoit que le Roi de Dannemark ne ſe fit pas ſcrupule de rompre la paix, pour profiter des embarras où il ſe trouvoit, il envoya à ce Prince le Sénateur Skytte, le même qui avoit été Précep-

teur de notre jeune Héros, homme d'esprit, savant & très habile politique. On rapporte que cet Ambassadeur (1) harangua le Roi de Dannemark & son Ministère, environ deux heures de suite, & que c'étoit alors l'etiquete de la Cour de Dannemark; qu'au festin que Christian donna à l'Ambassadeur de Suéde après l'audience, ce Ministre tenant un grand verre à la main, se leva, harangua le Roi en Latin, & lui porta la santé de Frère de la part du Roi son maître, cérémonie alors fort usitée dans le Nord, & gage de la plus grande familiarité & de la plus étroite liaison, le Roi de Dannemark se leva aussi, répondit en Latin, & fit raison à l'Ambassadeur, en acceptant avec joie l'offre de fraternité, qu'il lui faisoit de la part du Roi de Suéde.

Après cette cérémonie, il n'étoit plus douteux que Christian ne voulût vivre en paix & en amitié avec Gustave-Adolphe; ce seroit un Sacrilége inoui parmi ces Peuples, que de boire *fraternité* avec quelqu'un & conserver de la haine. Le jeune Roi de Suéde tranquille de ce côté-là repartit pour la Finlande au commencement de l'an 1616. & d'abord après son arrivée il convoqua les Etats de ce grand Duché à Helsingfors. Le Roi n'ignoroit pas que le Roi Sigismond de Pologne, avoit encore beaucoup de partisans dans cette Province, quoique pendant la courte durée de son régne, elle eut essuyé bien des malheurs, dont on pouvoit sans témerité attribuer la source au mauvais Gouvernement; mais telle est l'inconstance des peuples, qu'ils adorent ce qu'ils ont déteste & détestent souvent ce qu'ils ont adoré, oubliant aisément le passé, s'inquiétant peu de l'avenir & ne songeant qu'au présent.

Gustave connoissant les dispositions d'un grand nombre de Finlandois, & sachant d'ailleurs que les Emissaires de Sigismond avoient repandu le bruit dans tout le pays, que le Roi de Suéde avoit allumé la guerre sans nécessité; que les Moscovites avoient fait ce qu'ils avoient pu pour le contenter, qu'actuellement même ils faisoient les propositions les plus avantageuses; mais qu'on ne vouloit rien écouter, parce qu'on vouloit tout avoir, & qu'on étoit bien aise de se faire une grande réputation, tint à l'assemblée un discours rélatif aux fausses idées qu'on tâchoit de donner de sa conduite. Voici comme il parla (2).

Messieurs,

& Vous Députés des Communes,

„ Il y a quatre ans que la Providence a voulu m'appeller au Gouverne„ment des Peuples, qui composent le Royaume de Suéde. Depuis ce tems„là, je me suis appliqué à connoître à fond l'état de ces Provinces & des „habitans, afin de remédier à tous les abus, & procurer le bien & l'avan„tage de mes Peuples en général, & des habitans de ce grand Duché en „particulier, de sorte que pendant mon régne Vous puissiez jouïr du bé„néfice des Loix, de la sûreté & de la tranquillité si nécessaires à votre „bonheur, autant que la difficulté des tems peut le permettre; & qu'appre-

(1) M. S. de M. A.

(2) On conserve encore la minute de ce discours, écrite de la propre main du Roi en Suédois, d'où il a été traduit en François. M. S. de M. A.

„ nant moi-même vos plaintes & vos griefs, j'y apporte aussi-tôt les remè-
„ des les plus efficaces, comme l'exige le devoir de ma charge. Jusqu'à pré-
„ sent, Messieurs, il ne m'a pas été possible de faire tout ce que j'aurois
„ souhaité pour le bonheur de cette Province. Les guerres où je me suis
„ trouvé engagé malgré moi, en montant sur le trône, une multitude d'affai-
„ res dont je me suis trouvé accablé dès ce moment, m'en ont empêché. Mais
„ je n'ai pu différer plus long-tems de donner à vos intérets la plus vive atten-
„ tion, & c'est dans cette vue, que j'ai desiré de Vous voir assemblés, afin
„ de pouvoir non seulement délibérer ensemble touchant les nécessité de cette
„ Province en particulier; mais aussi aviser avec Vous à l'avantage Général
„ de tout le Royaume notre Patrie commune. Et c'est en cela que je vois
„ avec plaisir Votre promtitude, à obeïr à mes ordres pour cette assemblée,
„ & à me donner ces marques de fidélité & de zèle, dont je Vous remercie
„ avec les sentimens les plus sincères.

„ Vous n'avez pas oublié sans doute, comment le Roi Sigismond de Po-
„ logne, parvenu au trône de Suéde par droit de succession, a fait dès le
„ commencement, & a toûjours continué de faire tous ses efforts pour Vous
„ éloigner de la pure & véritable doctrine des Apôtres, & Vous éblouïr par
„ les ténèbres de sa Réligion erronée, tantôt employant une feinte douceur,
„ tantôt la fraude & la violence. Pour rompre un dessein si pernicieux le feu
„ Roi Charles, mon très honoré Père de glorieuse mémoire, s'unit avec d'au-
„ tres généreux personnages, Chrétiens zélés, bons Suédois & vrais Patrio-
„ tes. Alors Sigismond eut recours à des armées d'étrangers, qu'il introduisit
„ dans le Royaume, excitant par-tout les citoyens à s'armer les uns contre
„ les autres, & à tremper leurs mains dans le sang de leurs Frères. Il perfécu-
„ ta mon très honoré Seigneur & Père, & tous ceux qui s'opposoient avec
„ lui à la tyrannie; tant qu'enfin il les obligea à prendre les armes, pour la
„ défense de la Réligion & de la cause publique. La Providence favorisa leurs
„ généreux efforts, & les desseins de Sigismond & de sa cabale fûrent anéan-
„ tis devant Lindkœping où leur armée fut défaite. Peu de tems après ce Roi,
„ contre ses promesses, si souvent réïtérées, abandonna le Royaume, le lais-
„ sant dans le trouble & la confusion où il l'avoit plongé, & ne voulant met-
„ tre ordre à quoi que ce fût.

„ Dès-lors les Etats, ayant à leur tête feu mon Seigneur & Père, en qua-
„ lité de Successeur au trône & de Lieutenant-Général de l'Etat, auroient pu
„ priver ce Roi de la Couronne. Toutefois ils offrîrent de la lui laisser, moyen-
„ nant qu'il gouvernât suivant les Loix & ses Sermens. Ils offrîrent même à
„ diverses reprises de reconnoître son Fils pour Roi, pourvu qu'il permît,
„ qu'il fût élevé suivant les mœurs & la Réligion du Royaume; mais au lieu
„ de répondre à ces offres avec reconnoissance, il ne cessa de faire la guerre
„ à sa patrie comme à un pays ennemi. Ce qui força enfin les Etats à le dé-
„ clarer déchu de son droit d'hérédité à cette Couronne, & à intervertir l'or-
„ dre de la succession en faveur de feu mon Seigneur & Père, annullant par
„ de nouvelles Loix les réglemens faits auparavant, tant par le décret de Nor-
„ kœping, que par d'autres actes publics, que le Roi Sigismond a taché d'a-

„ néantir, tantôt par guerre ouverte comme il a fait en Livonie, tantôt en
„ faisant répandre dans le Royaume des Libelles diffamatoires, & des écrits
„ séditieux, pour exciter les peuples à la révolte.

„ C'est dans ces libelles, dignes de la plus vile populace, que l'honneur
„ du feu Roi & des Etats du Royaume est cruellement dechiré: c'est-là que
„ toutes mes démarches, toutes mes actions sont depeintes avec les couleurs
„ les plus noires.

„ Mais j'ai méprisé ces indignes satyres, & satisfait du témoignage de ma
„ conscience, je n'en ai pas moins fait toutes les avances possibles, pour enga-
„ ger le Roi Sigismond à une paix solide, dont les sujets de ce Royaume ont
„ tant de besoin, pour se remettre d'une guerre si longue & si meurtrière:
„ mais il n'a répondu à mes instances que par des paroles vagues, plus propres
„ à aigrir les esprits qu'à les raccommoder. D'ailleurs, malgré la trève conclue
„ l'Eté dernier par les Commissaires de Suéde & de Pologne, il a redoublé ses
„ libelles, a tâché de les répandre dans toute la Suéde, en vue de Vous dé-
„ tacher du serment de fidélité, dont Vous vous étes liés envers le feu Roi
„ notre Père, & envers nous en vertu du même décret de Norkœping. Enfin
„ il n'a cessé d'exciter les peuples de Suéde à la guerre civile, dans le tems
„ même qu'il feignoit de vouloir se reconcilier avec nous.

„ Je vous avertis de Vous défier des ruses de ce Prince. Il Vous flatte &
„ Vous caresse: ses paroles sont emmiellées. Il vous promet plus de biens que
„ Vous n'en desirez: mais c'est-là vraiment le serpent caché sous l'herbe. Il
„ Vous plaint d'être impliqués dans une guerre ruïneuse avec Vos voisins;
„ mais il n'a garde de Vous dire que son dessein est de Vous mettre aux pri-
„ ses avec Vos compatriotes, & de Vous entraîner dans une guerre civile.
„ Il ne Vous dit pas non plus, qu'il est cause de celle que nous avons avec les
„ Russes. En un mot, il cherche à m'enlever le cœur de mes sujets, & à
„ Vous jetter dans les plus affreuses calamités.

„ Je Vous exhorte donc à être en garde contre des pareils écrits, &
„ d'avertir Vos voisins de s'en défier. Et afin que Vous puissiez mieux con-
„ noître les ruses du Roi Sigismond, par où il est parvenu à troubler des
„ Royaumes & des Provinces, allumer des guerres & à faire répandre le sang
„ humain, je vais Vous crayonner en peu de mots ses pernicieux desseins;
„ comme il n'a fait la guerre à la Russie qu'en vue de subjuguer la Suéde, &
„ comme il est la principale cause de celle, où je me trouve actuellement en-
„ gagé avec la Russie.

„ Le Roi de Pologne & le Nonce du Pape, n'ayant rien pu avancer en
„ Suéde & dégoûtés du peu de succès de la guerre, qu'ils avoient transportee
„ en Livonie, saisirent avec empressement l'occasion des troubles de Russie,
„ pour élever sur le trône de cet Empire quelqu'un qui leur fut dévoué, ou mê-
„ me pour en faire la conquête, afin de pouvoir ensuite enveloper la Suede de
„ tous cotes, & l'obliger de se rendre à leur discrétion, après quoi ils auroient
„ donné des Loix à tout le Nord, l'un pour le temporel, l'autre pour le spirituel.

„ Boriz-Fœderowiz-Goudenow régnoit en 1605. en Russie. C'etoit un hom-
„ me d'une naissance obscure, que le Czar Fœdor-Iwanowitz éleva à la charge

„ de Grand-Ecuyer, & lui donna sa Sœur en Mariage. Il profita de la foiblesse „ de son Beau-Frère & devint son premier Ministre, le Czar ne conservant „ que le nom de Souverain. Boriz eut occasion de se faire aimer du peuple, „ & voyant que le Czar ne pouvoit avoir lignée, il forma le projet de s'élever „ sur le trône. Mais Fœdor avoit un Frère cadet nommé Démétrius, qui de„ voit naturellement lui succéder. Boriz trouva moyen d'écarter cet obstacle „ en faisant mourir le jeune Prince. Le Czar étant ensuite venu à mourir sans „ héritier, le Peuple demanda Boriz pour Souverain, & les Grands sûrent obli„ gés de dissimuler leur dépit, pour ne pas s'exposer à la fureur du Peuple, „ & de reconnoître Boriz pour Czar & Grand-Duc de Moscovie.

„ Pendant dix ans que celui-ci regna il ne put effacer les semences d'envie „ & de jalousie que les Grands nourrissoient contre lui. Sigismond instruit de „ la haine que toute la Noblesse Moscovite avoit contre Boriz, crut avoir „ trouvé l'occasion de bouleverser cet Etat & d'en faire la conquête à la faveur „ des troubles qu'il y vouloit exciter, comptant pour rien le traité d'amitié „ qu'il avoit fait cinq ans auparavant avec Boriz, lequel devoit durer vingt „ années.

„ Il fit donc agir un moine Apostat *de basse naissance*, nommé *Griska* de „ son nom de bâtême, & *Otrapior* de son nom de famille; c'étoit un jeune „ homme rusé & reputé *Magicien*; que Sigismond voulut faire passer pour „ Frère du feu Czar, faisant publier par tout de vive voix & par écrit, que „ c'étoit-là le véritable Démétrius, qui avoit été sauvé par ceux mêmes qui „ devoient le massacrer; que ceux-ci l'avoient caché dans un monastère, où „ il avoit été élevé jusqu'à ce qu'étant en âge de faire valoir ses droits, il s'é„ toit retiré en Lithuanie, pour éviter la cruauté de Boriz, exhortant tous „ les Moscovites à abandonner le tyran, pour se donner à leur légitime Sou„ verain.

„ Sigismond engagea le Waivode de Sendomir à l'assister, comme de lui„ même, sans que le Roi parût prendre aucune part à cette affaire. Ce Wai„ vode leva en effet quelques milliers d'hommes, pour soûtenir les préten„ dus droits de cet Imposteur. Celui-ci entra en Moscovie & mit Garnison „ en quelques places dont il séduisit les habitans. Les Russes sachant bien „ que tout ce fait n'étoit qu'imposture, s'opposerent d'abord au faux Démé„ trius; de sorte que le Roi fut obligé de faire marcher plus de monde à son se„ cours, ce qui joint à la haine & au mépris, que les Moscovites avoient pour „ Boriz & pour son Gouvernement, fit un si bon effet, que Boriz se vit aban„ donné des grands & des petits, qui s'attachèrent tous au faux Démétrius.

„ Le Roi de Pologne, voyant les affaires de cet Imposteur en si bon train, „ fit alliance avec lui, s'engagea à le mettre en possession de tout l'Empire „ Moscovite, à lui donner pour Femme la Fille du Waivode; à condition „ qu'il s'obligeroit de son côté à introduire la Réligion Romaine en Moscovie, „ & à faire tous ses efforts, pour aider le Roi à conquérir le Royaume de „ Suéde. Telles fûrent les conditions de leur traité.

„ Cependant tout plia devant les Polonois, & soit crainte, espérance ou lé„ gereté, tout se soûmit au faux Demétrius. Boriz abandonné n'écouta que

„ son desespoir, & aima mieux s'empoisonner que de tomber entre les mains de son ennemi. Son Fils régna pourtant quelques semaines après lui, mais il fut empoisonné avec sa Mere, & le moine du Roi de Pologne se vit Couronner Grand-Duc à Moscou.

„ Boriz est un exemple tout récent de la justice, que Dieu exerce sur ceux qui s'élevent sur le trone par des meurtres & autres moyens illégitimes.

„ Cependant, Messieurs, Vous voyez par ce leger tableau des intrigues de Sigismond, de quelle maniere il a renversé Boriz du trône, & y a placé un avanturier sans nom, & comment il a rempli la Moscovie de troubles & de confusion. De-là Vous pouvez juger des projets, qu'il roule contre nous dans son esprit, projets que les libelles, qu'il fait répandre dans notre patrie, n'annoncent que trop visiblement, & dont le poison seroit mortel, si Dieu ne daignoit Vous en préserver. Il ne faut pas être fort habile, pour comprendre le danger où notre chère Patrie étoit exposée, tandis que ce Moine du Roi de Pologne régnoit en Moscovie. Ils étoient, comme nous l'avons dit étroitement liés, tous les deux de la Réligion Papiste; maîtres de deux grands & puissans Etats voisins de la Suéde; de sorte que, si le Tout-Puissant n'avoit prévenu & rompu leurs mauvais desseins il n'étoit humainement parlant pas possible de leur résister. Mais il est dit: le sort des Empires est dans la main de Dieu; il soufle sur les projets des humains & les fait évanouïr: armez-vous & vous prendrez pourtant la fuite; car Dieu est avec nous. A lui soit donc la gloire de tous nos succès.

„ Le faux Démétrius, parvenu à la puissance Souveraine d'un grand Empire, par l'assistance du Roi de Pologne, se disposoit à lui donner des marques de sa reconnoissance par son exactitude, à remplir ses engagemens envers lui, & se préparoit à porter la guerre en Suede. Sigismond de son côté avoit engagé le Waivode de Sendomir, à exécuter le projet du mariage du nouveau Grand-Duc avec sa Fille, d'où s'ensuivoit une étroite alliance entre les deux Empires, dont la Suéde ne pouvoit manquer d'être la victime: mais la providence divine en avoit autrement ordonné. Le jour même des nôces, qui se célébrérent avec une pompe extraordinaire, Dieu suscita un Seigneur Russe nommé Basile-Iwanowiz-Suski, qui, bien instruit de toute cette fourbe, & des avantures du prétendu Demétrius, souleva le petit peuple, gagna les principaux d'entre les grands, & troubla tellement la fete, que l'Imposteur fut massacré, & Basile-Iwanowiz-Suski élevé sur le trône des Czars. Dès-lors l'amitié des Moscovites avec les Polonois cessa & fit place à la haine, à la vengeance & à une guerre ouverte, qui fut le salut de la Suede.

„ Ce mauvais succès ne rébuta point le Roi de Pologne. Il rassembla une grande armée, qu'il fit marcher contre les Russes; & pour mieux les vaincre, il prit le parti de les diviser, faisant courir le bruit que le même Démetrius n'avoit point été tué, qu'il s'étoit échappé dans le tumulte, & se trouvoit actuellement dans le camp des Polonois. Les Moscovites, suivant leur legereté barbare, quittèrent en grand nombre le parti du Grand-Duc, se rendant par troupes, à l'armée Polonoise, qui s'accrut par-là à tel point

„ qu'elle s'avança ſans obſtacle juſques devant Moſcou où elle aſſiégea le
„ Czar, & le preſſa tellement qu'il ſe vit obligé de demander du ſecours au
„ feu Roi mon Seigneur & Père, qui n'eut garde de lui refuſer, ſachant bien
„ qu'il importoit extrêmement à ſa ſûreté & à celle de ſon Royaume, que le
„ Roi de Pologne ne ſubjuguât pas les Moſcovites. Il envoya donc une ar-
„ mée, qui délivra le Grand-Duc, & qui auroit même obligé les Polonois
„ à vuider le pays, ſi la trahiſon de quelques troupes étrangères n'y eût mis
„ obſtacle, ainſi que pluſieurs d'entre Vous le ſavent bien, pour en avoir été
„ témoins oculaires.

„ Cette défection des Soldats étrangers fut ſi favorable au Roi Sigismond,
„ que ſes troupes s'emparèrent enfin de Moſcou, y firent rendre hommage
„ à ſon Fils, comme Grand-Duc, & enlevèrent Baſile-Iwanowiz-Suski, qui
„ fut renfermé dans un Cloître, pour y paſſer le reſte de ſes jours en qualité de
„ Moine.

„ Il eſt tout ſimple que les Etrangers & les Suédois-mêmes, qui ne con-
„ noiſſent pas le fond de cette affaire, nous demandent comment il ſe peut
„ que nous ſoyons entrés ſi inopinément en une ſanglante guerre avec les
„ Ruſſes, qui peu auparavant étoient nos amis, & à qui nous avons fourni de
„ ſi puiſſans ſecours avec tant de dépenſes. C'eſt ce qu'il eſt à propos d'ex-
„ pliquer ici en peu de mots.

„ Le feu Roi ayant été, comme je l'ai remarqué, obligé d'aller au ſecours
„ des Moſcovites, ceux-ci lui ſtipulèrent Kexholm avec toutes ſes dépen-
„ dances, en reconnoiſſance des riſques & des dépenſes, où il alloit s'enga-
„ ger pour eux. Mais, quoique le feu Roi eût ſécouru & dégagé le Czar d'un
„ ſiége de deux ans & demi, il ne put obtenir Kexholm que par la force,
„ & fut contraint de le faire aſſiéger. Enfin en étant devenu poſſeſſeur, il
„ auroit pu ſe ſaiſir du pays d'alentour, les Ruſſes ayant déclaré peu aupara-
„ vant Grand-Duc de Moſcovie Uladiſlas Fils du Roi Sigismond: mais il
„ ſe contenta d'ordonner à ſon Feld-Maréchal d'avoir ſoin, que les Frontiè-
„ res fuſſent ſuffiſamment garnies & en état de défenſe. Cependant les Mos-
„ covites ſe repentîrent bien-tôt de s'être ſoûmis aux Polonois, qui les oppri-
„ moient de la manière du monde la plus cruelle. Ils ſe réunîrent, aſſiégèrent
„ Moſcou & les Polonois qui y étoient dedans; mais craignant de ne pas venir
„ à bout de leur entrepriſe, ils écrivîrent au Feld-Maréchal de la Gardie, le
„ priant de venir à leur ſecours. Ce Général cedant à leurs inſtances marcha
„ à leur ſecours; mais avant qu'il arrivât les affaires des Ruſſes changèrent de
„ face par la mutinerie des troupes Polonoiſes & la meſintelligence qui ſe
„ mit entre les chefs. Alors les Moſcovites ſe crûrent aſſez forts pour démêler
„ ſeuls cette fuſée, & ne ſe mîrent point en peine des Suédois, ce qui les
„ réduiſit à une extrême diſette de vivres, qui obligea le Général Suédois à
„ occuper Naugarde, où il trouva de quoi rafraichir ſes troupes. Les Etats
„ du pays alors aſſemblés dans cette Ville, s'étoient retirés dans la Citadelle à
„ l'approche des Suédois. Ils députèrent au Feld-Maréchal, & offrîrent de
„ prendre pour leur Grand-Duc, l'un des Fils de mon feu Seigneur & Père.
„ Il ſe fit un traité auquel accédèrent les principaux Seigneurs des autres Pro-

,, vinces, & enconséquence le Feld-Maréchal se mit en possession des autres
,, places.
,, Sur ces entrefaites, les Polonois renfermés dans la Ville de Moscou,
,, avoient été contraints par une terrible famine de rendre la Ville & le Cha-
,, teau. Les Moscovites ébloüis de ce succès oubliérent aussi-tôt les engage-
,, mens, où ils étoient entrés avec le feu Roi; & bien loin de vouloir l'un de
,, ses Fils pour Grand-Duc, ils en élirent un autre, attaquèrent inopinément &
,, massacrèrent sans quartier nos gens à Tiphini & à Angdon, où ils avoient
,, été mis en Garnison aux instances des Naugardiens & pour leur sûreté. Ils
,, n'en demeurèrent pas-là & ne daignèrent pas même répondre aux proposi-
,, tions qu'on leur fit par lettres pour un accommodement. Fiers d'avoir humi-
,, lié les Polonois, & des nombreuses forces qu'ils avoient rassemblées près de
,, Brunitz, ils regardèrent cette démarche comme l'effet de la crainte dont ils
,, nous croyoient frappés Mais nous leur fimes voir qu'ils se trompoient: Je
,, fis avancer nos troupes, qui campoient près de Naugarde, & qui attaquè-
,, rent les Moscovites à Brunitz avec tant de valeur, qu'ils s'enfuîrent à vau-
,, deroute. Après cela Angdon fut emporté l'épée à la main.
,, Mais, pour faire voir que je ne prenois pas plaisir à l'éfusion du sang
,, humain, & qu'il ne tenoit pas à moi que toutes ces calamités ne fissent
,, place à une paix solide; je fis étant à Narva, écrire au Sénat de Russie
,, par le Connétable, le Feld-Maréchal & le Maréchal de la Cour, pour pro-
,, poser des voies de conciliation, & je fis expédier au Feld-Maréchal *Jes-*
,, *per Anderson*, & à *Magnus Martinson* des pleins pouvoirs, pour traiter avec
,, eux au cas qu'ils eussent envie de s'accommoder; mais ils répondîrent par
,, des paroles vagues & choquantes. En même-tems j'avois engagé le Roi de
,, la Grande-Bretagne & les Etats-Généraux à envoyer leurs Ministres, pour
,, disposer les Russes à entrer en négociation. Le tems nous fera voir jusqu'où
,, Dieu disposera leur cœur à la justice & à la paix.
,, Mais comme il n'est pas douteux que le Roi de Pologne ne continue à
,, faire tous ses efforts, pour reduire la Suéde sous le joug des Polonois & du
,, Pape, soit en traversant la paix avec les Russes, soit en excitant les peuples
,, à la révolte par ses libelles; il est nécessaire que Vous soyez bien sur Vos
,, gardes, pour ne pas être seduit comme les Russes. Profitez de leur exem-
,, ple, & souvenez-vous des malheurs, dont les révolutions sont accompagnées,
,, sur-tout celles qui sont les suites des divisions intestines. Ne perdez jamais de
,, vue Vos sermens & Vos promesses envers le feu Roi & envers moi; les pei-
,, nes & les dangers que nous avons essuyés pour Vos intérêts. Considérez bien
,, les raisons de cette guerre avec les Russes, & Vous verrez que ce n'a été ni
,, le feu Roi ni moi qui l'avons allumée & continuée; mais qu'il en faut attri-
,, buer le commencement & la durée à l'infidelité & à l'obstination des Russes.
,, Si Vous continuez, Messieurs, & Vous les Députés des Communes, à
,, me donner, comme Vous avez toûjours fait des marques de votre zéle, je
,, Vous promets que Vous en recueillirez les premiers fruits, & que je n'é-
,, pargnerai rien pour Vous procurer la paix & rendre votre condition meil-
,, leure; à quoi le Tout-Puissant daigne accorder sa grace.

Après

Après ce discours le Roi fit lire les propositions qu'il avoit à faire aux Etats. Ceux-ci charmés de l'éloquence du jeune Monarque, de sa franchise, & des espérances qu'il leur donnoit d'une paix prochaine & avantageuse, accordèrent tout ce qu'il demanda; & au delà de ce qu'on pouvoit attendre d'une Province, qui avoit porté le fardeau de plusieurs guerres consécutives, & étoit encore exposée aux courses & aux invasions des Moscovites. C'est ce que les Etats de Finlande déduisirent plus au long dans une lettre fort pathétique aux Etats de Suéde, où ils les exhortoient à agir de concert avec eux pour le bien Général du Royaume, d'où dépendoit le salut de chacun en particulier. Gustave-Adolphe content de voir les Finlandois aussi fidéles, & aussi zélés pour son service qu'aucun autre de ses sujets, & d'avoir reçu de leur part les promesses les plus positives de lui être à jamais attachés, & de seconder ses efforts de tout leur pouvoir, remercia l'assemblée & la congedia. Ensuite il partit de Helsingfors & se rendit à Abo où il demeura plus de trois mois, continuellement occupé à reformer les abus & à faire des réglemens, pour augmenter le Commerce de la Finlande, régler les finances, la justice & la police (1).

Gustave passa une bonne partie de l'année 1616. en Finlande parmi les occupations dont nous venons de parler. Il n'alla point à l'armée, parce qu'il s'y fit peu d'exploits, les Moscovites ayant enfin témoigné désirer sérieusement la paix; & demandé une suspension de toute hostilité durant la négociation; ce qui fut accordé. Ce qui détermina le Czar & le Sénat de Moscou à en venir à un accommodement avec les Suédois, c'est qu'ils ne pûrent s'arranger avec les Polonois, & que, haïssant encore plus ces derniers que les Suédois, ils aimèrent mieux sacrifier quelque chose à ceux-ci qu'à ceux-là: car ils sentoient bien l'impossibilité où ils étoient de résister aux uns & aux autres en même-tems. Il est vrai qu'ils auroient bien pu prévoir, que ces deux nations ne tarderoient pas à rentrer en guerre l'une contre l'autre; mais ils n'étoient pas assez habiles, pour combiner diverses circonstances, qui auroient fait conclure à une Cour plus éclairée, qu'en gagnant un peu de tems on se feroit rechercher par les deux partis, & qu'on seroit maître des conditions avec celui qu'on voudroit bien favoriser d'un accommodement. Les Moscovites pensèrent plus naturellement, ils craignirent que Gustave-Adolphe & Sigismond ne conclussent entr'eux une longue trève, & ne s'entendissent peut-être même enfin, pour partager entr'eux les dépouilles de la Moscovie. Ils ignoroient qu'actuellement Sigismond pratiquoit des intelligences dans quelques places frontières, où il n'y avoit que de très foibles Garnisons, à cause de la guerre avec les Moscovites, & qu'il tâchoit de s'ouvrir par-là le chemin de la Finlande, où il comptoit de trouver encore beaucoup de partisans. Cela est si vrai, que, quand la paix eut été conclue entre la Moscovie & la Suéde, Sigismond protesta (2) contre les cessions que les Moscovites avoient faites en Ingrie, lesquelles servoient de barrières à la Finlande.

(1) M. le D. Harte saute tout d'un coup de 1615. à 1617. sans rien dire du Voyage de Gustave-Adolphe en Finlande, qui est assez remarquable par la tenue des Etats & à plusieurs autres égards. En révanche il fait une sortie sur Louïs XIII. qui n'a que faire-là; & je doute que cela réjouisse autant le lecteur qu'il paroît se l'imaginer.

(2) M. S. de M. A.

Enfin par les ſoins & les mouvemens que ſe donnèrent les Miniſtres d'Angleterre & de Hollande, la paix fut concluë à *Stolbova* au commencement de 1617.

Il eſt dit dans le huitieme article du traité, que le Grand-Duc Michel-Fœderowitz cede & remet à Guſtave-Adolphe, dans la Seigneurie de Novogorod (1) les Forterelles & Villes, qui juſqu'à ce jour ont dependu de Novogorod; ſavoir *Jamma*, *Capories*, *Ivanogorod*, & *Notebourg* avec leurs dépendances, Villes, Villages, Champs, Baillages & Hameaux diſtingués ſelon leurs juſtes limites avec tous leurs manans, habitans, dioceſes, droits, rivages, rivières & lacs ſans aucune exception. Le Grand-Duc cede tout cela au tres puiſſant Roi de Suéde, à ſes héritiers & deſcendans, pour en jouïr à perpétuité & ſans nul obſtacle en toute propriété.

Par l'onzième article Michel-Fœderowitz ratifie & confirme la ceſſion de Kexholm & de tout ſon territoire, faite au Roi Charles IX. de Suéde, par le Grand-Duc Baſile-Iwanoviz, en reconnoiſſance des fidéles ſecours, qu'il en avoit reçus contre les Polonois.

Le Czar s'engage à payer la ſomme de cinq cens mille Rixdalers au Roi de Suéde, pour les fraix de la guerre, & lui cede toutes ſes prétentions ſur la Livonie.

Par le dernier article les deux Princes s'engagent reciproquement de ne donner aucune aide ni aſſiſtance au Roi de Pologne, contre l'une ou l'autre des deux parties contractantes.

Par ce traité ſi avantageux à la Suéde, les Ruſſiens ſe trouvérent entiérement ſéparés de la mer Baltique, & les Frontières de la Finlande, parfaitement à couvert de leurs invaſions.

On ne ſauroit croire quel fut le dépit du Roi Sigismond & de ſes Conſeillers en voyant la proſpérité du jeune Roi de Suéde; ils ne pûrent néanmoins s'en venger que par des libelles, qu'ils repandirent en Finlande & en Suéde, pour decrier ſon Gouvernement, moyens lâches & d'autant plus ridicules, qu'ils étoient démentis par des faits que les plus ſimples ne pouvoient ignorer. Il écrivit même au Duc d'Oſtrogothie une lettre qu'il lui fit tenir dans un couteau (2), où il lui propoſoit une union ou ligue contre Guſtave-Adolphe. Mais toutes ces tentatives étoient inutiles. Les peuples adoroient ce jeune Roi, qu'ils voyoient auſſi vaillant, auſſi intrepide à la tête des armées, que ſage & prudent dans le Gouvernement de ſes Etats, les Grands l'admiroient & le reſpećtoient, & le Duc d'Oſtrogothie l'eſtimoit & l'aimoit à un point, que bien loin de ſonger à lui ravir ſa Couronne, il auroit voulu en avoir dix pour les lui donner; auſſi ne fit-il aucune reponſe au Roi Sigismond & ſe contenta de remettre ſa lettre au Roi de Suéde, qui en la mépriſant ne laiſſa pas de ſentir quel ennemi implacable il avoit dans Sigismond; auſſi étoit-il d'avis qu'il ne falloit pas s'amuſer à refuter ce Prince.

Tant que nous ne repondrons au Roi de Pologne qu'à coups de plume, diſoit un jour Guſtave à ſon Feld-Marechal Jacques de la Gardie, *nous aurons toujours le deſſous; il a de meilleurs ecrivains que nous, qui entendent mieux l'art de calomnier; mais, ſi avec l'aide de Dieu nous voulons mettre ces gens-là à la rai-*

(1) *Novogorod*, *Nowgrod*, *Novogorod Veliki*, la *Grande Novogorod*, ou *Naugardie*, c'eſt la même choſe. (2) M. S. de M. A.

son, il faut leur présenter la paix d'une main, & de l'autre l'épée, & nous les verrons bien-tôt doux comme des agneaux (1).

Gustave avoit l'âme trop élevée pour recourir à des combats de plume, qui semblent être le partage des foibles, ou des pédans. Il ne concevoit pas de différence entre dire des injures, calomnier, médire dans un écrit, & se chanter pouille en place publique à la manière des poissardes & harangères. Il avoit assez de savoir & de lumières, pour réussir dans ce genre d'escrime, où d'ailleurs il faut plus de malignité que d'érudition, mais il n'avoit ni le tems, ni la façon de penser nécessaire à ces sortes de composition. Au lieu que Sigismond pouvoit disposer de la plume de quantité de Jésuites, & d'autres Moines accoutumés dans leurs écoles à des disputes sans fin, à des équivoques, à des jeux de mots, enfin à toutes les ruses de la chicane, ainsi qu'à dire des injures dans leurs écrits polémiques dont ils ont inondé l'Europe.

Gustave-Adolphe résolu de tirer raison par les armes de toutes les machinations, que le Roi de Pologne avoit employées contre lui, assembla les Etats à Oerebro, pour connoître les sentimens de ses peuples & les consulter, avant que de prendre aucune résolution. Le jeune Roi fit l'overture de cette assemblée par un discours que nous ne rapporterons point ici, ne contenant presqu'autre chose que ce que nous avons vu dans la harangue aux Etats de Finlande, excepté que dans ce discours il remonte plus avant dans l'Histoire de Suéde, parcourt en abregé toutes les époques remarquables, tous les fléaux dont Dieu avoit affligé les Suédois, pour les punir de leurs péchés; la grace qu'il leur avoit faite de les tirer des ténèbres de la superstition: les moyens qu'on avoit mis en usage, pour réintroduire dans le Royaume la doctrine proscrite, employant tantôt la ruse, tantôt la violence, & excitant même les citoyens les uns contre les autres. „ Voici encore, Messieurs, ajoûte-t-il, le même „ Sigismond & ses conseillers de sang Mrs. les Jésuites, qui excitent par „ leurs lâches écrits les Suédois à s'entrégorger encore. Voila ce Roi Missionnaire, qui nous amusant de l'espérance de la paix, & sous les sermens „ les plus sacrés d'observer l'armistice conclu entre nous, tâche de soûlever „ toutes les puissances de l'Europe contre la Suéde. Il excite Lubek & les autres Villes Hanséatiques à nous faire la guerre. Il tâche de me susciter des „ ennemis dans mon Royaume, que dis-je, jusques dans ma famille. Il s'adresse à mon Frère-méme. Il écrit avec mistère au Duc d'Ostrogothie, pour „ lui inspirer des sentimens bien éloignés de son caractère. Bien-tôt ces bons „ Pères Jésuites, ne pouvant rien opérer par leurs libelles auront recours à des „ moyens plus efficaces, tels qu'ils en ont employés contre d'autres têtes Couronnées". Pendant ce discours tous les Députés frémissoient d'horreur. Les délibérations fûrent courtes & les résolutions unanimes. On renouvella d'abord le décret de la dernière Diéte, qui prive tout Suédois Catholique-Romain de son héritage, l'exclut de tout emploi, le bannit du Royaume, & enjoint à tous les Jésuites & autres Moines de vuider la Suéde dans l'espace de trois mois, à peine de punition corporelle & d'être traités comme rebelles & séditieux.

(1) Dans une Let. rap. par Palsmkoeld *ad an.* 1625. p. 287.

Enſuite l'aſſemblée remercia le jeune Monarque de toutes les peines qu'il s'étoit données, pour procurer une paix avantageuſe avec la Ruſſie, & en même-tems elle lui communiqua le réſultat de ſes délibérations ; ſavoir que les Etats aſſiſteroient Sa Majeſté de leurs biens & de leurs vies contre le Roi Sigismond: qu'ils s'y porteroient d'autant plus volontiers, qu'ils n'étoient que trop convaincus, que ce Prince ne cherchoit qu'à endormir les Suédois, en leur offrant la prolongation de la trève, ſans convenir ni du lieu, ni du tems pour négocier ſerieuſement ſur une affaire de cette importance ; qu'ayant agi en pluſieurs occaſions directement contre les articles de l'armiſtice, qui venoit de finir, il étoit aiſé de juger que toutes ſes offres, toutes ſes promeſſes n'étoient que des leurres ; que la Lettre qu'il avoit écrite au Duc d'Oſtrogothie, ainſi que les libelles qu'il faiſoit répandre dans le Royaume montroient aſſez, que ſon but étoit de ſemer la diſcorde & la diviſion entre les citoyens, qu'ils devoient à Sa Majeſté, autant par le droit de la nature, que par l'hommage & le ſerment qu'ils lui avoient prêté ; qu'à cet égard les Etats proteſtoient, de la manière la plus ſacrée, qu'ils reſteroient inviolablement attachés à leurs engagemens, & que pour faire voir au Roi Sigismond & à ſes adhérans, que les Suédois n'étoient pas gens à ſe laiſſer jouer, ils n'épargneroient rien pour tirer ſatisfaction de leur indigne procédé.

Mais avant que d'entrer dans cette nouvelle guerre Guſtave-Adolphe, jugea qu'il étoit tems de penſer à ſe faire couronner, avec les cérémonies accoûtumées en pareille occaſion, cérémonies qui en impoſent au peuple & lui rendent plus ſacrée la perſonne pour qui elles ſe font. Celle-ci fut fixée au 12. d'Octobre de cette année 1617. Les Etats du Royaume y aſſiſtèrent. Ils prêtèrent ſolemnellement foi & hommage au jeune Roi, parmi les acclamations d'un peuple infini, qui ſembloit répéter les paroles que ſes repréſentans prononçoient en ſon nom.

Guſtave-Adolphe harangua à cette occaſion pendant une demi heure ; ſon diſcours trop long pour trouver place ici rouloit principalement, ſur ce qui étoit arrivé depuis qu'à l'âge de dix-ſept ans, il avoit pris les rênes du Gouvernement ; il proteſta que dès-lors il n'avoit rien de plus à cœur que le bien de ſes ſujets.

Les Etats le remercièrent de ſes bontés envers la patrie, le félicitant de ſon Couronnement, & ſe félicitant eux-mêmes d'avoir un Roi qui, dans la vingtroiſième année de ſon âge, étoit un héros & un profond politique ; que la Suéde avoit tout lieu de ſe promettre toute ſorte d'avantages d'un règne qui commençoit ſi glorieuſement ; & qu'il ne reſtoit plus aux Suédois que de faire des vœux continuels, pour la conſervation d'un ſi bon & ſi glorieux Monarque.

Guſtave-Adolphe employa le tems de la paix à ſe préparer à la guerre contre Sigismond Roi de Pologne, qui tâchoit de le tenir dans l'inaction, en lui propoſant la paix, ou la prolongation de la trève, ſans toutefois ſpécifier aucun moyen pour parvenir à ce but, & ſans ceſſer de faire une guerre clandeſtine. Les préparatifs du jeune Roi étoient immenſes, & jamais la Suéde n'avoit vu, ni tant de belles troupes, ni une ſi forte eſcadre, que celle qu'on bâtiſſoit, & qu'on équipoit dans ſes ports.

Mais Guſtave, en ſe préparant à la guerre, profitoit du loiſir de la paix, pour inſpirer à ſes ſujets le goût des ſciences. Il augmenta les fonds de l'Univerſité d'Upſal, lui appropriant même de ſes Domaines & biens Patrimoniaux; ce qui la mit en état d'avoir un plus grand nombre de Profeſſeurs & d'Etudians, qui manquoient de moyens, pour cultiver leur génie & leur diſpoſition. Il fit préſent à la même Univerſité de tous les livres, dont il avoit hérité de ſes ancêtres, ce qui fut le fondement de cette fameuſe Bibliothéque d'Upſal, dont un ſavant nous a donné l'Hiſtoire (1). C'eſt dans cette Bibliothèque, qu'on voit le buſte en marbre de notre héros, érigé par ordre de Fréderic I. Roi de Suéde en 1721. en mémoire de cet illuſtre Fondateur (2).

C'eſt ainſi que Guſtave-Adolphe rempliſſoit tous les genres de mérite dans un âge, où les Rois ne ſongent guère qu'à goûter les douceurs de leur état, ſans en vouloir connoître les ſoins, dont ils ſe repoſent ſur des Miniſtres, qui ne ſongent au bien public, que ſubordonnément à leur avantage particulier.

Guſtave ne voyant plus de moyen de s'accommoder avec le Roi Sigismond de Pologne, qui cependant offroit toûjours en termes vagues de prolonger la ſuſpenſion d'armes, réſolut de lui déclarer la guerre; mais auparavant, il ordonna à Jacques de la Gardie, alors Gouverneur d'Eſtonie, de déclarer au Général Polonois, que ſon intention n'étoit pas de demeurer plus long-tems dans l'incertitude, qu'il vouloit une déclaration nette d'abord après l'expiration de la trève de deux ans, qui tendoit à ſa fin, & qu'il entendoit abſolument que le Roi de Pologne fit la paix, ou du moins une longue trève. Surquoi le célèbre Bayle fait la réflexion ſuivante (3). „ C'eſt aſſûrément une ſincérité, qui ne ſe pratique plus; & où ſont les Princes qui avertiſſent de „ ſi longue main leurs ennemis, qu'ils ont réſolu de leur déclarer la guerre „ en un certain tems? Ceux qui loueront d'un côté la grande franchiſe de „ Guſtave, ne le blâmeront point de l'autre d'avoir manqué de prudence, „ s'ils apprennent les grands préparatifs qu'il fit pour la guerre de Pologne, „ à laquelle il vouloit bien que Sigismond ſe préparât, puiſqu'il l'avertiſſoit „ de ſon deſſein. Ces préparatifs étoient tels qu'ils montrent bien, que Guſ„ tave avoit autant de prudence que de courage.

Comme M. Bayle n'a fait qu'un diſcours ſur la vie de Guſtave-Adolphe, qu'il n'a pas même pouſſé fort loin, tout ce qu'il dit de ce grand Roi ſent un peu le panegyrique. A quoi bon tant exalter une action auſſi ſimple que celle, dont il eſt ici queſtion. Guſtave-Adolphe s'étoit préparé à la guerre. Les préparatifs avoient été publics. Sigismond pouvoit-il les ignorer? Lui qui

(1) Olaus Celſius auteur d'une Hiſtoire de Guſtave-Vaſa fort eſtimée, dont nous donnerons peut-être un jour la traduction.

(2) On lit ſur le Piédeſtal cette Inſcription;

Regi
Invictiſſimo
Guſtavo
Adolpho Magno
Ante C. annos
Fundatori.
Dono
Auguſtiſſimi Regis
FRIDERICI I.
Et Cura
Academiæ Cancellarii.
Guſt. Cronbielm
Poſ:
MDCCXXI.

(3) Diſc. ſur Guſtave-Adolphe, *p.* 890.

avoit de ſi bons eſpions en Suéde ; & quels eſpions ! Il avoit inondé ce Royaume de Jeſuites & d'autres Moines qui s'y tenoient déguiſés , pour éviter les chatimens que les Loix decernoient contr'eux. Il ne pouvoit pas non plus ignorer que ces préparatifs le regardoient ; la Suéde n'avoit alors pas d'autre ennemi. Il étoit donc inutile de l'avertir d'une choſe qu'il ſavoit. Auſſi Guſtave-Adolphe ne lui dit point ; prenez garde ; je m'en vais bien-tôt vous attaquer ; prenez vos meſures là-deſſus ; préparez-vous au combat ; je veux bien vous donner du tems pour cela ; j'attendrai que vous ſoyez prêt , & alors je commencerai. Mais il lui dit ; qu'il doit ſonger à faire la paix avec lui , ou du moins une longue trêve , faute dequoi il lui déclarera la guerre. C'eſt-à-dire , la trêve que nous avons faite pour deux ans eſt près d'expirer. C'eſt à Vous à voir ſi vous voulez la prolonger , ou même la changer en un traité de paix. Pour moi , je ne demande pas mieux que de m'accommoder ; mais , ſi Vous ne voulez pas , je ſuis prêt à tout , & il faudra bien que les armes décident de nos differends. Il n'y a rien-là d'extraordinaire ; & tout ce qu'on en peut conclure , c'eſt que Guſtave n'etoit pas d'humeur de ſe laiſſer amuſer , ni de manquer de fermeté dans l'occaſion. Il parle en Prince qui a le cœur haut , qui ſent ſes forces & ſon courage. Il offre la paix ; mais il ne la demande pas en ſuppliant : il declare au contraire qu'il eſt prêt à la guerre au cas que ſon ennemi rejette ſes offres ; & c'eſt pour l'engager à les accepter qu'il lui fait cette eſpece de menace ; & pour ſe diſculper en même tems des malheurs , que le refus de ſes offres va occaſionner. Il y a tout au plus de la fierté dans cette declaration ; mais j'y entrevois encore plus de prudence & de politique. En effet Guſtave-Adolphe ſentoit parfaitement que les acquêts , qu'il venoit de faire du coté de la Finlande , ne pouvoient que réveiller la jalouſie de ſes voiſins ; que la Carelie Moſcovite ajoûtée à la Carelie Suédoiſe avec preſque toute l'Ingrie , en augmentant ſa puiſſance augmentoit auſſi la haine de ſes ennemis , il lui importoit de détourner les idées qu'une nouvelle guerre pouvoit leur faire naitre ; comme ſi ce jeune héros rouloit de grands deſſeins dans l'eſprit & s'annonçoit comme un conquérant , qui alloit envahir tous les Etats voiſins. Il lui convenoit donc de mettre le Roi Sigismond dans ſon tort. Il lui offre la paix , pour témoigner qu'il ne ſonge point à des conquêtes ; mais en même tems il lui declare que , s'il croit le leurrer & l'amuſer , il ſe trompe fort : qu'il eſt en etat & en reſolution de l'obliger à s'expliquer. C'eſt comme s'il diſoit aux Puiſſances etrangères. J'offre la paix au Roi de Pologne. S'il la refuſe , il faudra bien faire la guerre ; mais il n'en faut accuſer que ce Prince ambitieux & implacable. C'eſt lui qui roule des projets de conquête. Il veut la guerre , parce qu'il eſpere que les événemens lui ſeront favorables & qu'il pourra me dépouiller de ce qui m'appartient. Voila au vrai quel etoit le but de Guſtave-Adolphe dans les paroles , qu'il fit porter au Roi de Pologne.

On trouve dans le court eſpace de la vie de ce grand Roi , tant d'actions vraiment grandes & ſublimes , tant de ſentimens heroiques , tant de procedés généreux , tant de grands principes , qui decelent une ame d'une trempe ſupérieure , qu'il n'eſt pas néceſſaire de relever en termes ſi magnifiques des choſes ordinaires. Mais telle eſt la difference du panegyriſte à l'Hiſtorien : celui-là

grossit, exagère, réleve toutes les demarches de son héros : celui-ci les envisage dans leur véritable point de vue, les pese, les examine & les reduit à leur juste valeur.

Gustave-Adolphe, voulant cependant se précautionner contre les desseins de Sigismond, donna une attention particulière à mettre ses Frontières en bon état de défense, sur-tout celles qui étoient voisines des Polonois & des Moscovites. Il envoya sa flotte sur les côtes de Courlande avec des troupes de débarquement, qui se joignirent à celles, qui étoient déja en Livonie.

Guillaume Duc de Courlande de la Maison de Kettler, n'attendoit que l'arrivée de cette flotte, pour mettre en exécution le projet, dont il étoit convenu avec Gustave-Adolphe. Fahrenbach Gentilhomme Courlandois, brave Officier, qui avoit été fait prisonnier par les Suédois en 1601. étoit entré dans les intérêts de la Suéde. C'étoit un homme intriguant, qui se méloit de beaucoup d'affaires, & qui persuada à son maître d'abandonner le parti de Sigismond, & d'embrasser celui de Gustave-Adolphe. Le Duc dissimula néanmoins jusqu'à l'arrivée de la flotte ; mais, voyant un si puissant secours, il leva le masque & se mit sous la protection du Roi de Suéde ; à qui il remit Window pour gage de sa fidelité (1). Fahrenbach entra alors au service de ce Monarque, & ne contribua pas peu à la prise de Dunamunde, qui se rendit aux Suédois, sans beaucoup de peine, & par les intrigues de Fahrenbach, qui gagna le Commandant moyennant une somme d'argent, qu'il lui promit de la part du Roi de Suéde, qui, en reconnoissance de ce service, donna le Gouvernement de cette conquête à Fahrenbach, & le fit Colonel. Dunamunde est un grand Fort situé à l'embouchûre de la Duna, rivière qui sépare la Courlande de la Livonie, & se jette dans la mer près de ce Fort, qui en a pris son nom : car Dunamunde signifie *embouchûre de la Duna*. Ce Fort est la clé de Riga, Ville riche & qui fait un grand Commerce, capitale de la Livonie. Gustave avoit dessein de s'emparer de cette place ; mais la saison étoit trop avancée, pour une entreprise de cette importance. Il falut donc renvoyer l'exécution de ce projet à un autre tems.

Sur ces entrefaites, il survint au Roi de Pologne des affaires, qui le firent repentir de n'avoir pas accepté les offres de Gustave-Adolphe.

Bethlem-Gabor Prince de Transilvanie avoit fait, quelque-tems auparavant, une irruption en Hongrie, Sigismond étroitement lié avec la maison d'Autriche, envoya un secours de troupes à l'Empereur qui servîrent utilement. Bethlem piqué contre le Roi de Pologne, n'eut pas de peine à engager les Turcs & les Tartares dans sa querelle. Il déclara la guerre à Sigismond & entra dans la Moldavie, à la téte d'une grande armée composée de ses propres troupes, & de plus de quarante mille, tant Turcs que Tartares. Une partie de la Moldavie étoit alors sous la domination des Polonois. Bethlem avoit résolu de la leur enlever, & ce fut-là l'objet de son irruption.

L'occasion ne pouvoit pas être plus favorable à Gustave-Adolphe, pour humilier son competiteur ; car il ne s'agissoit pas de moins entre lui & Sigismond que de la Couronne de Suéde ; mais le Roi de Pologne crut devoir ceder au tems, & tâcha d'amuser le jeune Monarque par de nouvelles négociations.

(1) M. S. de M. A. *p.* 147.

Il eut même le bonheur d'intéreſſer le Roi de Dannemark dans ſa querelle avec Guſtave-Adolphe.

Chriſtian parut en effet vouloir arrêter le jeune Roi dans ſes progrès en Livonie. Il prit des arrangemens qui annonçoient ſes deſſeins. Guſtave-Adolphe, à qui il importoit extrêmement de n'avoir rien à démêler avec le Dannemark, tandis qu'il ſeroit occupé à la guerre contre le Roi de Pologne, deſira de s'aboucher avec Chriſtian pour tirer parole de lui, qu'il n'attaqueroit point la Suéde, ou du moins pour ſonder ſes diſpoſitions. Les Princes du Nord ſe viſitent avec moins de difficultés que ceux du midi. Ils ſecouent plus aiſément le joug du cérémoniel, &, comme ils marchent avec beaucoup moins de pompe, ils ſe voient auſſi avec beaucoup moins de gêne; & dans ces pays, où les particuliers ſont ſi cérémonieux, il faut peu de façons pour aboucher deux puiſſans Rois, & les faire aller l'un chez l'autre, ſans preſque aucune ſuite, & ſans autres fraix que ceux du voyage.

Guſtave-Adolphe fit preſſentir le Roi de Dannemark ſur le deſſein d'avoir une entrevue avec lui. Mais auparavant il fit deux choſes, qui ne pouvoient que lui être agréables. Il lui paya la ſomme entière qu'il lui devoit pour le rachat d'Elfsbourg; & conſentit à une nouvelle trêve de deux ans, que Sigismond lui demandoit avec beaucoup d'empreſſement: car quoique Guſtave connût bien le caractère de Sigismond, Prince faux, diſſimulé, & peu ſcrupuleux ſur l'article des traités, ſe jouant également de Dieu & des hommes, faiſant ſervir la Réligion à ſon ambition, & ne tenant ſes engagemens qu'autant que cela convenoit à ſes intérêts, il ne voulut pas qu'on pût l'accuſer de profiter de l'embarras de ce Prince pour s'agrandir à ſes dépens. L'invaſion du Tranſilvain l'avoit réduit à la néceſſité de ſolliciter ce qu'il avoit refuſé. Guſtave n'ignoroit pas à quel motif il devoit attribuer ce changement. Il offrit une paix équitable à ſon ennemi, qui ne voulut pas rénoncer à ſes eſpérances de remonter ſur le trône de Suéde, & ſe borna à une prolongation de la trêve, ce que Guſtave-Adolphe accorda à condition qu'on travailleroit pendant ce tems-là à un accommodement, qui mît fin aux démélés des deux Rois. Sigismond accepta cette condition, & nomma des Commiſſaires pour négocier avec ceux de Suéde.

Tant de deſintéreſſement perſuada au Roi de Dannemark, qu'il n'avoit rien à craindre de l'ambition du jeune Roi de Suéde, que cette paſſion étoit en lui ſubordonnée à l'amour de ſes ſujets, & aux Loix de l'équité.

Les deux Rois quoique d'un age bien différent s'eſtimoient autant que la jalouſie d'état peut le permettre. Quoiqu'ils ne poſſedaſſent pas les plus grands Royaumes du monde, ils croyoient à l'égard de leur perſonne, n'etre point inférieurs à aucun autre Roi de la terre. Chriſtian accepta avec joie l'entrevue que Guſtave-Adolphe lui propoſoit. Elle ſe fit ſur les Frontières le 2. Mars 1619 (1). Les deux Rois ſe donnèrent toutes les marques extérieures de la plus ſincére amitié. Ils eûrent divers entretiens ſecrets, où il eſt probable que

(1) Suivant le Mr. de M. Ark, qui ne nomme point le lieu de l'entrevue. M. Harte dit que les uns appellent ce lieu *Ulfsbeck*, d'autres *Halmstadt*. Mais il faut s'en tenir au témoignage de M. de Holberg dans ſon Hiſtoire du Royaume de Dannemark. II. P. p. 666 qui dit poſitivement que l'entrevue ſe fit à *Halmstadt*, le 25. de Fevrier & dura juſqu'au 2e. de Mars.

que le jeune Roi de Suéde fit sentir à Christian, qu'il lui importoit autant qu'à qui que ce fût de ne pas souffrir, que le Roi de Pologne devînt en même-tems Roi de Suéde, qu'outre les forces exorbitantes & les ressources inépuisables, que ces deux Royaumes réunis pouvoient fournir, Sigismond pouvoit encore compter sur celles de la Maison d'Autriche; que les desseins de cette Maison d'étendre sa domination jusqu'à la mer Baltique se manifestoient tous les jours davantage, & étoient même exécutés en partie; que le voisinage d'une puissance si ambitieuse & si rédoutable étoit aussi dangéreux pour le Dannemark que pour la Suéde; que le Dannemark étoit même plus exposé; que la sûreté des deux Royaumes dépendoit de leur Union; que la perte de la Suéde entraînoit celle du Dannemark, & tour-à-tour la perte du Dannemark celle de la Suéde; que loin de se donner de l'ombrage & des craintes l'un à l'autre ils se devoient des secours mutuels; que, quant à lui, il étoit content de ce que Dieu lui avoit donné; qu'il n'aspiroit qu'à la gloire d'être aimé de ses peuples & de faire leur bonheur; qu'il voyoit leur épuisement, qu'il en gémissoit, & qu'il voudroit leur procurer la paix au prix de tout son sang; qu'il avoit fait tout ce qu'on peut exiger d'un Souverain, pour obtenir un bien si salutaire du Roi Sigismond; mais qu'il n'y avoit pas moyen de lui faire abandonner des projets, dont l'exécution n'étoit pas aussi facile que ses Conseillers le lui faisoient accroire; que lui Gustave-Adolphe n'attaqueroit jamais Sigismond; mais qu'il ne vouloit pas non plus être sa dupe, & se laisser bercer par des apparences de paix, qui ressembloient à une mauvaise guerre; que jamais il n'attaqueroit personne; mais qu'il ne se laisseroit pas outrager impunément.

La force de ces raisons, dont l'évidence sautoit aux yeux; mais encore plus la franchise, la cordialité & la confiance du jeune Roi gagnérent le Roi de Dannemark. Il promit à Gustave-Adolphe de ne le point attaquer tant qu'il seroit occupé à se défendre, ou à poursuivre une juste satisfaction de quelque tort qu'on lui auroit fait; qu'il étoit bien éloigné de vouloir favoriser les desseins chimériques du Roi de Pologne; mais qu'il ne croyoit pas qu'il convînt à ses intérêts d'abandonner la balance du Nord, & de souffrir qu'elle penchât tout-à-fait d'un côté.

Après quelques conférences dans ce goût-là, où les deux Rois s'expliquèrent avec beaucoup de franchise & de liberté, ils se séparèrent fort contens l'un de l'autre, & Christian renouvella au jeune Roi de Suéde la promesse positive de ne point se mêler de ses différends avec le Roi de Pologne.

Assûré de ce côté-là autant qu'on peut compter sur la parole des Rois, Gustave-Adolphe revint très satisfait du succès de son voyage, & très résolu de ne plus ménager son ennemi, sans toutefois négliger de se précautionner autant, qu'il étoit possible sur les frontières de Dannemark, en y mettant de bonnes Garnisons; du reste il augmenta sa flotte de quelques Vaisseaux de guerre, & donna des commissions à divers Officiers étrangers, pour aller faire des levées en Allemagne & en Hollande. Enfin cédant aux sollicitations de la Reine sa Mère & des bons Suédois, qui craignoient de le perdre, avant qu'il pût leur laisser quelque héritier, il résolut de se marier & de chercher une Épouse, dans quelque Maison Souveraine d'Allemagne, dont l'alliance pût

lui être avantageuſe, & qui fût de la Réligion Proteſtante. Il n'y avoit alors que la Princeſſe Marie-Eléonore de Brandebourg, ſeconde Fille de Jean-Sigismond Electeur de Brandebourg, qui pût lui convenir. Cette Princeſſe etoit encore asſez jeune n'ayant qu'environ vingt ans, étant née en 1599. Elle avoit de l'esprit, des vertus & de la beauté (1). L'alliance de George-Guillaume ſon Frère alors Electeur de Brandebourg, pouvoit être fort utile à Guſtave-Adolphe par rapport à ſes démélés avec le Roi de Pologne; mais c'étoit un Prince foible, peu heureux, gouverné abſolument par Schwartzenberg ſon Premier Miniſtre entiérement vendu à la Maiſon d'Autriche, & Penſionnaire de l'Empereur (2).

Les charmes de la jeune Comteſſe de Brahe n'étoient pas tellement effacés de l'eſprit de Guſtave-Adolphe, qu'il ne falût une beauté plus que commune, pour les lui faire entiérement oublier. On lui promettoit tout cela dans la Princeſſe de Brandebourg. Un nommé *Birkholt* agent du jeune Roi à la Cour de l'Electeur lui en écrivoit des merveilles. Les portraits qu'il en avoit vus lui paroiſſoient en effet confirmer tout ce qu'on lui diſoit de ſa beauté: Cependant il paroiſſoit balancer, & l'on a deux Lettres de lui à ſon agent, où il lui mande que cette affaire du mariage ne preſſe point; qu'il doit ſe borner à tâcher d'établir une bonne harmonie entre lui & l'Electeur, laquelle étoit néceſſaire par rapport à ſes démelés avec le Roi de Pologne. Enfin curieux de voir par lui-même, ſi la Princeſſe de Brandebourg étoit telle qu'on la lui dépeignoit. Il partit ſubitement & à la ſourdine pour l'Allemagne, eſcorté par trois Vaiſſeaux de guerre, ſans que perſonne que le Chancelier Oxenſtierna & quelques-uns des principaux Sénateurs, ſût rien de ce voyage & s'apperçut de ſon abſence (3). Le Roi ne prit que quelques Domeſtiques avec lui. Il ne vouloit que voir la Princeſſe; il la vit & la trouva ſi à ſon gré, que ſon mariage ne fut plus pour lui une affaire de politique, qu'*il n'étoit pas néceſſaire de preſſer*; mais ce fut dès-lors une affaire de cœur; à laquelle il voulut qu'on mît la dernière main. Il fit donc demander la Princeſſe à l'Electrice Mè-

(1) Tous les Ecrivains contemporains, qui ont parlé de cette Princeſſe la répreſentent comme une beauté achevée. Il n'y a qu'à voir ce qu'en dit le Sr. Ogier dans ſon *itinere Suecico*. La Reine Chriſtine en parle plus modeſtement dans ſes mémoires. *Cette Princeſſe*, dit-elle, *qui avoit quelque beauté, accompagnée des bonnes qualités de ſon Sexe, vécut avec le Roi dans une Union aſſez douce.* Mais il eſt bon d'obſerver que la Reine en écrivant ceci avoit quelque mécontentement ſecret.

(2) Voy. les Mém. de Brand. *p.* 40. George-Guillaume Margrave & Electeur de Brandebourg, épouſa Charlote Princeſſe Palatine Sœur de Fréderic V. Roi de Bohême ſi célèbre par ſes revers.

(3) Si M. le D. Harte avoit été à portée de conſulter les Regitres du Sénat de Suède, il n'auroit eu garde de mettre en doute, ſi Guſtave alla alors etudier à Padoue ou en Allemagne. Le ſavant qu'il cite, qui ne peut-etre que *Nicolas Courtène Papa dopolé* a avancé une fausſeté. Le voyage, dont nous parlons, eſt le premier que Guſtave ait fait hors des Frontières de ſes Etats; & ce voyage ne dura pas un mois. Le jeune Roi étant parti de Stockholm le 2. d'Août 1619. & y étant retourné le 20. du même mois en la même année. Voy. les Reg. du Sénat *ad h. ann. p.* 320. M.S. de M. A. Dans le ſecond voyage, Guſtave partit de Stockholm vers la fin d'Avril de l'an 1620. & fut de retour au mois de Juillet ſuivant, puisqu'on trouve encore dans les Regitres des expéditions ſignées de ſa main, & datées du 6me. de ce mois 1620. Cela eſt plus ſûr & plus précis que la Lettre du Chevalier Dudley, que le D. Harte cite. Voy. Regîtr. du Sen. *ad h. ann. p.* 549. M. S. de M. A. Au reſte tout ce que Papa dopole raconte en ſon Hiſt. de l'Univerſité de Padoue L. II. *p.* 228. ſont des fables, dont on ne trouve aucune trace dans les Ecrivains Suédois.

ré, & ayant obtenu ſon conſentement & celui de l'Electeur, il repartit pour Stockholm, ſans qu'à Berlin on fût rien de ce qui venoit de ſe paſſer. On convint que l'on garderoit un profond ſilence ſur ce mariage, juſqu'à ce que la Princeſſe fût ſur le point de partir; afin que ni l'Empereur, ni le Roi de Pologne, ne puſſent le rompre par leurs intrigues & leur crédit auprès de l'Electeur. Mais le ſecret ne fut pas ſi bien gardé que Sigismond Roi de Pologne n'en fût bientôt informé. Il en fit faire de grands reproches à l'Electeur, qui eut la foibleſſe de répondre dans une lettre très curieuſe à *Laurent Gemlikio*, Conſeiller d'Etat du Roi de Pologne, qu'il n'en ſavoit rien; & que, ſi la choſe étoit véritable, il y conſentoit auſſi peu qu'il la pouvoit empêcher; que tout dépendoit de l'Electrice ſa Mère à qui il convenoit de diſpoſer de ſa Fille.

Guſtave-Adolphe étant de retour en Suéde, fit les arrangemens néceſſaires pour ſon prochain mariage, & ſe diſpoſa à faire une nouvelle courſe à Berlin, qu'il exécuta au commencement de l'année ſuivante; étant parti de Stockholm le 28. d'Avril 1620. pour Elfsnaben, où il trouva Jean-Caſimir Comte Palatin du Rhin ſon Beau-Frère, qui avoit pris les devants. Celui-ci ayant congédié tous ceux qui ne devoient pas être du voyage, alla à la rencontre du Roi à quelques lieuës de la Ville, & le ſoir même ces deux Princes fûrent à bord du Vaiſſeau, qui les devoit tranſporter ſur les côtes Méridionales de la mer Baltique (1). „ Etant arrivé (c'eſt le Roi lui-même qui parle) tout incognito à Berlin le matin d'un Dimanche, je fus droit à l'Egliſe où étoit „ la Cour, & y entrai durant le Sermon que le Miniſtre prononçoit devant „ l'Electeur & ſa famille. Je me mêlai parmi les Cavaliers & les Officiers de la „ Cour, & auſſi-tôt chacun commença à me regarder avec une curioſité, qui „ témoignoit aſſez qu'on auroit bien voulu ſavoir qui j'étois. Je m'aſſis & „ commençai à écouter tranquillement le Prédicateur. Il avoit pris pour texte „ la parabole du mauvais riche & du lazare. Il établit dans ſon exorde que „ le monde étoit un théatre, où chacun de nous joue une eſpece de Comédie; que Dieu, qui eſt Tout-Puiſſant, diſtribue différemment les rôles que „ chaque acteur doit jouer. Il cita pour exemple les deux perſonnages de la „ parabole en queſtion, exhortant tous les Chrétiens à y faire attention, & à „ ſi bien jouer leur rôle ſur le théatre de ce monde, que, quand la mort aura tiré le rideau & terminé la Comédie, nous obtenions du maître du ſpectacle, qui eſt Dieu, la Couronne de gloire, & des ſpectateurs, qui ſont „ les Anges & les Saints, les applaudiſſemens que méritent les juſtes. Enſuite il diviſa ſon Sermon en deux parties; dans la prémière il examina la nature du vice qui avoit attiré la condamnation ſur le mauvais riche : dans

(1) On a un fragment du Journal de ce voyage écrit de la propre main du Roi. On le trouve dans Palmskœld qui l'a copié ſur l'original-même. Il n'eſt pas vrai que le Roi prît le nom de GARS. à la Cour de Berlin, comme le dit D. Harte, qui confond le tems & les lieux. Le Roi ſignoit ordinairement G. A. R. S. en abrégeant les mots *Guſtavus-Adolphus Rex Sueciæ*. C'eſt de-là qu'il prit occaſion de dire qu'il s'appelloit *Gars*. On verra tout-à l'heure en quel lieu & comment cela arriva. Le Sr. Thomas Fuller auteur Anglois dit que Guſtave-Adolphe en voyageant prenoit le nom de GARS; mais cela ne doit pas s'entendre de la Cour de Berlin, & ce nom n'étoit fait que pour le public. Voy. Th. Fuller, Life of Guſt. Ad. in his Holy State.

„ la feconde il vouloit montrer quelle avoit été la conduite du lazare: mais „ il renvoya cela à une autrefois. Le tems ne lui permettant pas de pouffer „ plus loin fes réflexions.

„ Le Sermon fini, on congédia toutes les perfonnes inutiles. On me conduifit dans les appartemens, où je fis mon compliment à l'Electrice, qui me „ répondit avec beaucoup de dignité. De-là je fus conduit dans la Chambre „ du Duc de Courlande, où la converfation roula fur ce qui m'étoit arrivé „ dans mon voyage.

„ Je dinai avec la famille Electorale, n'y ayant à table d'autres Cavaliers que „ le Duc de Courlande & moi. Je fus placé à table entre les deux Electrices.

Pendant que le jeune Roi de Suéde faifoit l'amour à Berlin, le Prince Palatin fon Beau-Frère étoit parti pour retourner dans le Palatinat, & pour aller faire un tour dans le Duché des Deux-Ponts, où étoient tous fes plus proches parens. Guftave-Adolphe lui avoit promis de l'y joindre bien-tôt, & en effet ayant pris tous fes arrangemens avec l'Electeur de Brandebourg & l'Electrice fa Mère par rapport à fon mariage, il partit pour la Cour de Heidelberg.

Voici ce que Rusdorf, Miniftre de l'Electeur Palatin, raconte dans fes Lettre au Chancelier Oxenftierna, & au Sr. de Gruen Affeffeur de la Chambre Impériale à Spire, de ce qui lui arriva avec le jeune Roi, qui gardoit l'incognito à la Cour Palatine.

„ Le Roi ayant voulu, dit-il, aller voir le camp du Marquis de Baden en „ Alface, je lui tins compagnie, le prenant toûjours pour un Officier Suédois, „ comme il le difoit lui-meme. J'eus la fatisfaction de l'entretenir long-tems „ & librement. Chemin faifant il obferva plufieurs belles Seigneuries & terres, „ & demanda à qui elles appartenoient; ayant appris que la plûpart, reconnoiffoient des Eccléfiaftiques pour Seigneurs & Propriétaires. *Ah!* dit-il, *fi ces* „ *Meffieurs-là avoient affaire au Roi mon Maître, il y a long-tems qu'il leur* „ *auroit appris quel eft l'efprit de leur Etat, la modeftie, l'humilité & l'obéiffance.*

Rusdorff ajoûte, qu'ils s'entretinrent enfuite des grandes qualités qu'on attribuoit au Roi de Suéde, & du goût qu'il avoit pour les Belles-Lettres: qu'enfuite il lui temoigna combien il étoit furpris que les Etats du Royaume, ne l'euffent pas encore engagé à fe marier, infinuant que la Princeffe Catherine (1) Sœur de l'Electeur Palatin fon maitre, étoit de toutes les Princeffes Proteftantes celle qui conviendroit le mieux au Roi de Suéde; qu'il y avoit de la conformité entre ces deux Princes quant à la Royauté (2) l'un la difputant au Roi

(1) Rusdorff dit, que cette Princeffe ne connoiffant pas le Roi de Suéde, qui, mêlé avec d'autres Cavaliers de la Cour, fuivoit les Princes & les Princeffes dans une promenade, & s'etoit approché pour entendre ce qu'on difoit, prit cette liberté en mauvaife part, & s'écria en François; *il faut avouer que ces Suedois font bien hardis & bien impolis!* M. S. de M. A. Les Manufcrits de Rusdorf fe trouvent à la Bibliothèque du Landgrave de Heffe en quatre Vol. in fol. Ce font des memoires & des negotiations, & il y a un Vol. de Lettres au Chancelier Oxenftierna.

(2) N'en déplaife à M. de Rusdorff, cette comparaifon étoit très déplacee, & même très inexacte. Ce n'étoit pas Guftave-Adolphe qui difputoit la Couronne, mais à qui on la difputoit. Il etoit poffeffeur, & le Palatin ne l'étoit pas. Tous les Suedois s'accordoient à regarder Guftave comme leur feul Roi legitime, & à defendre fes juftes droits au peril de leurs vies & de leur fortune. Il n'en etoit pas de même des Bohêmes. Ils étoient divisés en fectes & en factions, & les troupes de l'Empereur étoient au milieu de la Bohême.

de Pologne, l'autre à l'Empereur. A quoi le Roi avoit répondu, que le Roi Fréderic ne devoit pas douter de la bonne volonté du Roi de Suéde. Mais que lui Rusdorf avoit repliqué, qu'il étoit difficile que Gustave-Adolphe pût venir au secours du Roi de Bohême, vu l'éloignement & la disette d'argent dans les pays du Nord. Le Roi l'interrompant, lui dit „ Mr. de Rusdorf, les „ mines de Suéde sont les plus riches de l'Europe, & ce Royaume abonde en „ diverses autres choses très propres à être converties en argent comptant. La „ conversation étant ensuite tombée sur la Réligion Catholique, continue „ Rusdorf, j'observai que mon compagnon de voyage la détestoit. Il me „ conta qu'à son passage par Erfurth, il avoit donné un ducat à un Prêtre pour „ dire la Messe, dont il étoit curieux de voir les Cérémonies: qu'aussi-tôt le „ Prêtre n'avoit pas fait difficulté de lui vendre à si vil prix tous les mistères „ de sa Réligion, par où l'on pouvoit juger des sentimens & des mœurs de „ ces Sacrificateurs. Enfin je fis entendre au prétendu Officier Suédois, que „ le Roi-Electeur mon Maître pourroit bien un jour m'envoyer en Suéde, „ auquel cas je serois bien aise de savoir son nom, pour renouveller notre „ connoissance. *Je m'appelle GARS*, me dit-il, *& je suis Capitaine dans les „ troupes du Roi mon Souverain. Si jamais la fortune Vous améne en Suéde, je „ me ferai un vrai plaisir de Vous rendre tous les services qui dépendront de mon „ petit pouvoir.*

„ Peu de jours après j'appris que M. GARS étoit le Roi de Suéde lui-mê- „ me, avec qui je m'étois entretenu si familièrement: que le nom qu'il s'é- „ toit donné faisoit les lettres initiales de *Gustavus-Adolphus Rex Sueciæ*". Ce Rusdorf étoit d'une famille Noble originaire de Bavière; il étoit né dans le Palatinat. Son esprit, son savoir, qui étoit fort grand, & plus encore ses talens pour les affaires, l'avoient fait envoyer comme Ministre Plénipotentiaire en Angleterre. Il rendit dans la suite de bons services à l'Electeur Palatin son Maître, auprès de Gustave-Adolphe avec qui il entretint toûjours un Commerce de Lettres, & dont il reçut une pension annuelle. Après la mort de ce grand Roi, son zèle pour la Suéde diminua. Il traversa de toutes ses forces le Chancelier Oxenstierna dans la direction des affaires, & prétendit que les Princes Protestans d'Allemagne pouvoient se passer de la protection de la Suéde: mais il ne réüssit point dans ses projets. Il mourut à la Haye en 1640.

Cependant Gustave-Adolphe étoit parti de Heidelberg, pour retourner dans son Royaume, emportant les regrets de toute la Cour Palatine, & en particulier de la Princesse sa Sœur & de la Princesse Catherine, qui l'ayant mieux connu, ne le trouvoit plus si indiscret qu'il lui avoit paru, avant qu'elle sût qu'il étoit le Roi de Suéde. Elle le trouvoit même fort à son gré & n'auroit pas été fâchée d'être accordée à un jeune Roi, dont la réputation étoit déja si éclatante, & dont la bonne mine rélevoit merveilleusement l'éclat de la Couronne. En effet Gustave-Adolphe étoit un des hommes de la plus haute taille qu'il y eut dans tout son Royaume, assez dégagée à l'age où il étoit alors; mais avec toutes les marques de devoir être un jour chargée de trop d'embonpoint; & c'est ce qui arriva; car sur la fin de sa vie, cet embonpoint s'accrut tellement qu'il en étoit incommodé; & cela joint à sa haute

taille, faiſoit que, quand il étoit armé, il y avoit peu de chevaux aſſez forts de reins pour le pouvoir porter. *Il étoit beau Prince*, dit la Reine ſa Fille dans ſes mémoires; *mais trop gros & trop replet; ce qui commençoit à l'incommoder.* Tous les traits de ſon viſage en gros compoſoient une très agréable phyſionomie. Ses yeux étoient grands d'un gris clair & très vifs, avec un melange de fierté & de douceur; ſon front large ſembloit être le ſiége de la raiſon. Son nez finiſſoit un peu en ligne courbe, & l'on peut dire qu'il avoit les yeux & le nez d'un aigle. Il y avoit dans tout ſon air je ne ſais quoi de fier, de grave, de penſif, & en même-tems de gracieux. Il ſembloit que l'intrepidité de ſon âme, la grandeur de ſes vues, le diſcernement des moyens, tout cela ſe peignît en même-tems ſur ſon viſage. Tout ſon air, toute ſa perſonne, annonçoit un héros; ſa phyſionomie un guerrier également Soldat & Capitaine; en un mot un Roi auſſi capable de déployer tous les reſſors de la politique, que de vaincre à la tête d'une armée.

Le Roi étant de rétour en Suéde fit partir le Chancelier Oxenſtierna pour Berlin, & une eſcadre fit voile en même-tems des ports de Suéde, pour transporter la Princeſſe Marie-Eléonore de Brandebourg juſqu'à Calmar où elle arriva le 7. d'Octobre 1620. accompagnée de Mde. l'Electrice ſa Mère & de quelques Domeſtiques en petit nombre; le Roi ayant eu ſoin de former ſa Maiſon à Stockholm.

Cette Princeſſe fit ſon entrée publique dans cette capitale le 25. de Novembre de la même année; le mariage ſe fit immédiatement après, & elle fut Couronnée Reine tout au commencement de l'année ſuivante. Comme la Réligion entroit toûjours pour beaucoup dans toutes les actions publiques de Guſtave-Adolphe, il voulut que ſon mariage fut célébré par un Jubilé univerſel en mémoire de ce que la Suéde, avoit été delivrée cent ans auparavant de la tyrannie ſpirituelle & temporelle des Etrangers. Jamais mariage, entre perſonnes de ce rang ne fut plus heureux, & plus marqué de plaiſirs, que celui de ces nouveaux Epoux. Ils s'aimèrent toûjours de la plus vive tendreſſe, ne pouvant vivre long-tems l'un ſans l'autre, & ſe donnant réciproquement les plus grandes marques d'attachement.

Cependant le Roi ne ſe livroit pas tellement aux douceurs de l'Hymen, & aux fetes dont on le célèbroit, qu'il n'eût un œil attentif aux démarches du Roi de Pologne ſon implacable ennemi. Il voyoit ce Prince occupé dans la Moldavie & la Valachie contre les Turcs & les Tartares, & peu en etat de lui nuire: mais il voyoit auſſi la trève de deux ans près d'expirer, & Sigismond rejettant toutes propoſitions de paix & de prolongation de trève; ce fut ce qui l'engagea à faire les plus grands efforts pour porter un ſi rude coup aux Polonois, qu'ils fuſſent enfin forcés de donner les mains à un traité definitif.

Jamais la Suéde n'avoit encore vu une auſſi puiſſante flotte que celle que Guſtave-Adolphe préparoit pour cette guerre, où il ne s'agiſſoit pas de moins que de la ruine de l'un ou de l'autre de ces deux Puiſſans Rivaux. Mais peu s'en falut que la main d'un ſcélérat ne délivrat le Roi de Suéde de ſon plus cruel ennemi. Le Roi Sigismond étant à Varſovie courut le plus grand riſque de perdre la vie.

Un Gentilhomme Polonois nommé *Piecharſchi* entreprit de tuer ce Roi (1), lorſqu'il iroit à l'Egliſe. La raiſon, qui le pouſſoit à cette abominable action, eſt, dit-on, qu'il avoit conçu une violente haine contre le Roi, parce qu'il n'approuvoit point ſon Gouvernement, lui reprochant de n'aimer que la Muſique & la Chymie, & d'avoir manqué deux fois par ſa négligence le trône de Moſcovie. On ajoûte à ces motifs Généraux des motifs particuliers. On dit que le Roi, à la requete de quelques perſonnes de grand crédit, qui lui avoient perſuadé que ce Gentilhomme étoit ſujet à de violens accès de folie, lui avoit donné des tuteurs pour adminiſtrer ſon bien. Quoiqu'il en ſoit, un jour que le Roi traverſoit l'avant-cour de la Grande-Egliſe, pour aller à la Meſſe, accompagné de ſes gardes & de ſes courtiſans, le meurtrier qui l'attendoit avec une petite hache d'armes à la main, & qui s'étoit avantageuſement poſté, lui en donna deux coups avec tant de viteſſe que peu de gens s'en apperçûrent. Le Roi tomba ayant un coup à la joue & l'autre à l'épaule, dont aucun n'étoit mortel. Un Muſicien Italien de la Chapelle du Roi, qui vit frapper ce Prince, & qui ne ſavoit pas un mot de Polonois, ſe mit auſſi-tôt à crier en ſa langue *Traditore! Traditore! au traître, au traître.* Comme les eſprits étoient alors remplis de la guerre avec les Tartares, on crut que l'Italien crioit *Tartares, Tartares*, & auſſi-tôt la terreur ſaiſit tellement les eſprits que chacun ne penſa plus qu'à la fuite. Le peuple ſortit en foule de l'Egliſe & courut çà & là. Peu s'en falut que dans cette bagarre le meurtier n'échapât: mais le jeune Prince Uladiſlas eut le tems de le ſaiſir & de l'arrêter à l'aide de quelques Courtiſans. On le conduiſit auſſi-tôt en priſon, & peu de jours après il reçut la récompenſe que ſon crime méritoit.

Avant que la flotte Suédoiſe mît en mer, Guſtave fit une nouvelle tentative auprès du Roi de Pologne, pour l'engager à une nouvelle prolongation de la trêve, ou même à un traité de paix; &, en attendant ſa réponſe, il aſſembla les Etats du Royaume, pour les préparer à la ſcène qui alloit s'ouvrir, & leur demander leurs avis dans une affaire ſi délicate, & leur appui pour en aſſûrer le ſuccès.

La harangue qu'il prononça en cette occaſion eſt une des plus belles qu'il ait jamais faites. Il y dévelope parfaitement cette prudence qui régla toûjours ſes actions; cette équité qui les éclaira, cette ſageſſe qui les dirigea. Ce n'eſt pas un guerrier follement ennivré de ſa valeur, de ſa capacité, du nombre & de la beauté de ſes troupes, qui croit que tout va plier devant lui, qu'il va renverſer les uns, faire peur aux autres, écrâſer ceux qui oſeront s'oppoſer au torrent de ſes Victoires, & qui au bout du compte ſe trouve chargé de la haine publique, de la jalouſie des plus Puiſſans Rois, & accablé d'ennemis, dont ſon ambition, ſa ſuffiſance, ſes hauteurs, ſes mépris, ſa confiance en ſes forces, ont groſſi le nombre & rapproché les intérêts oppoſés. C'eſt un Roi-Philoſophe qui combine tout, qui diſcute avec ſes amis tout ce qu'il a à craindre & à eſperer; qui regarde la guerre comme un grand fléau, & qui ne s'y veut réſoudre qu'après avoir tenté tous les moyens de l'éviter, & dans

(1) Voy. là-deſſus les Ecrivains ſuivans *Paullus Piaſecius*, *Staniſlas Kobierzycko Kobierzicki*, *Adolp. Bracbelius*. &c.

l'unique vue de se défendre contre un ennemi implacable qui en veut à sa Couronne. On en jugera par ces traits de sa harangue aux Etats (1).

„ Quiconque veut, dit-il, suivre l'exemple des Gouvernemens sages,
„ doit mettre tout en usage pour procurer la paix, & la tranquillité aux peu-
„ ples qu'il gouverne, & quand le calme sera une fois rétabli parmi eux, il
„ ne doit rien oublier pour le maintenir, & pour empecher qu'on ne retom-
„ be dans les mèmes troubles & les mêmes dangers.

„ Il doit si bien employer le tems de la paix, que l'honnête homme puis-
„ se prospérer dans ses Etats, que les traces funestes de la guerre soient
„ éfacées, & que la prospérité commune succede aux calamités publiques.

„ J'avoue, Messieurs, que, depuis que j'ai commencé à regner, je n'ai
„ pas été assez heureux pour éviter la guerre, & procurer tout le bien qu'on
„ doit attendre d'un bon & sage Roi. Mais Vous êtes témoins que la bon-
„ ne volonté ne m'a pas manqué. J'ai proposé cet objet dans les précéden-
„ tes Diétes. J'ai entamé plusieurs négociations pour parvenir à ce but sa-
„ lutaire; j'ai méme fait intervenir la médiation des Puissances Etrangères.

„ Vous n'ignorez pas, Messieurs, qu'entre le Roi de Pologne & moi,
„ il s'agit d'une controverse d'Etat, qui d'ordinaire ne se termine que par
„ la ruine d'une des deux parties intéressées.

„ Neanmoins le Tout-Puissant a daigné benir les démarches, qu'on a faites
„ pour la paix avec le Dannemark & la Russie, & nous avons conclu un nou-
„ vel armistice avec le Roi de Pologne; de sorte que le premier objet a été
„ rempli en partie.

„ Mais la difficulté qu'il y a eu à parvenir à cet accommodement n'égale
„ peut-être pas celle qu'il y a à entretenir la paix, qui en a été la suite, &
„ qui demande peut-être plus de prudence, & plus de circonspection, à cau-
„ se de la mauvaise manière d'agir entre les voisins, qui est presque passée
„ en habitude, de s'inquiéter l'un l'autre, d'où il peut facilement résulter une
„ guerre ouverte. Surquoi je ne puis Vous dissimuler, qu'il y a déja des plaintes
„ réciproques entre nous & le Dannemark, & que nous ne sommes pas encore
„ bien d'accord avec la Russie sur le réglement des limites, d'où il est à crain-
„ dre qu'elle ne se repente des cessions, qu'elle a eté forcée de nous faire.

„ Quant au Roi de Pologne, il est évident qu'il est question entre lui &
„ nous, de la cession de la Couronne & du Royaume de Suede, ce qui rend
„ cet objet encore plus intéressant, & l'accommodement plus difficile. Cepen-
„ dant la paix est un si grand bien, qu'il ne faut rien négliger de ce qui peut
„ nous le procurer, & sacrifier toutes nos passions à un objet si salutaire. Im-
„ plorons donc tous la bénediction du Ciel sur les avances que nous faisons,
„ pour parvenir à un si grand bien. Mais, comme le succès en est incertain,
„ puisque, comme dit le proverbe, *on ne peut vivre en paix, qu'autant que le*
„ *Ciel le permet*, mettons nous en état de resister à l'ennemi, & tachons
„ d'obtenir la paix en nous préparant à la guerre.

Nous

(1) Tiré du Recueil des Manuscrits que Palmskœld a copiés sur les originaux de Gustave-Adolphe. M. S. de M. A.

Nous avons déja vu plus haut que Guſtave-Adolphe, s'étoit rendu maître du Fort de Dunamunde près de Riga en Livonie, & qu'il en avoit donné le commandement au Colonel Fahrenbach: mais ce Fort retomba bien-tôt au pouvoir du Roi Sigismond par la trahiſon de cet Officier, qui ſe rendit lui & ſon Fort à ce Prince. Fahrenbach étoit Courlandois, ou Livonien de naiſſance; Soldat de fortune, qui s'étoit pouſſé par ſon courage ; homme d'ailleurs ambitieux, ſans foi, ni ſcrupule: ſervant en même-tems deux Princes ennemis, l'un de l'épée, & l'autre de la plume; Officier, & Eſpion tour-à-tour. Il attaquoit d'une main, & prenoit de l'argent de l'autre. Les Suédois l'avoient fait priſonnier en 1601. en Livonie (1) & le Roi Charles l'avoit détenu aſſez long-tems en Suéde. Enfin ayant été relâché, il paſſa au ſervice du Duc de Courlande, qui, s'étant mis ſous la protection de la Suéde, recommenda Fahrenbach à Guſtave-Adolphe, qui, le connoiſſant pour un brave Soldat, lui confia le commandement de ſa conquête. On croit, non ſans quelque apparence de vérité, que ſa trahiſon ne fut qu'une feinte concertée entre le Roi & lui ; mais on ne dit pas quel étoit le but d'un concert ſi extraordinaire. S'il m'eſt permis de conjecturer après tant d'habiles gens, je dirai que Guſtave-Adolphe vouloit peut-être ſe ſervir de cet homme, pour engager Sigismond à entendre à la paix, en lui faiſant conſidérer l'impoſſibilité de réſiſter à la fois au Roi de Suéde, aux Turcs & aux Tartares, ou pour être averti des forces de ſon ennemi, de ſes projets, de ſes mouvemens & de ſes reſſources. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'on vit Fahrenbach paſſer du ſervice du Roi de Suéde à celui du Roi de Pologne ; rentrer enſuite en grace auprès du premier, qui lui confia même une groſſe ſomme d'argent pour aller lever 3000. homme en Hollande: mais il mangea & joua cet argent, & entra au ſervice de l'Empereur, d'où il entretint toûjours un commerce de Lettres avec le Roi de Suéde, il voulut même en 1632. raccommoder ce Prince avec l'Empereur, &, pendant qu'il travailloit à cet accommodement, il attaqua les Suédois dans Bamberg avec un ſuccès, qui étonna le Roi & le mit en grande colère. Pour appaiſer ce Monarque, il lui offrit de le rendre maître d'Ingolſtadt, & en effet il avoit diſpoſé Cratz qui commandoit dans cette place à la livrer aux Suédois ſous des conditions avantageuſes: mais cette affaire manqua par des événemens imprévus. L'Empereur, content de ſes ſervices & perſuadé de ſa fidélité, lui donna le Gouvernement de Ratisbonne. Mais peu de tems après ce Monarque informé de la perfidie de Fahrenbach, le fit arrêter, & ayant été convaincu d'avoir entretenu une correspondance illicite avec les ennemis de Sa Majeſté Impériale, il fut condamné à perdre la tête, & mené pour cet effet ſur la place de Ratisbonne. Là, étant monté ſur l'échafaut, ſans être lié, cela n'étant pas alors d'uſage à l'égard des Officiers de rang, il lui prit un ſi furieux accès de rage qu'il ſauta tout-à-coup en bas de l'échafaut, arracha la Hallebarde des mains d'un des Soldats de la garde, & ſe ruant ſur la troupe il tua quatre Soldats, avant qu'on pût lui porter un ſeul coup, tant ſon action avoit été vive & rapide, à la fin il fut terraſſé, percé de mille coups & ſon corps déchiqueté à coups de ſabre.

(1) Loccen. Hiſt. Suec. p. 353.

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Gustave-Adolphe porte la guerre en Livonie. Description de cette Province, & abregé de ses révolutions. Siége de Riga. Prise de cette Place. Discours de Gustave aux Magistrats. Expulsion des PP. Jesuites. Apologie des habitans. Réponse remarquable de Radziwil. Mort du Prince Charles-Philippe Frere de Gustave-Adolphe. Naissance de Christine. Arrivée du Roi de Suéde devant Dantzig. Diete générale en Pologne. Paroles remarquables du Roi de Suede au sujet de Grotius. Discours de ce Prince aux Etats de son Royaume. Trèves & ruptures entre lui & le Roi de Pologne. Etablissement d'une armée perpétuelle en Suéde. Sévérité remarquable de Gustave-Adolphe sur le fait des duels. Tentatives de Sapicha pour surprendre Riga. Bethlem-Gabor épouse la Sœur de la Reine de Suéde. Invasion de la Prusse par Gustave-Adolphe. Prises de diverses places. Bataille près de Meaw. Conférences commencées & rompues. Retour de Gustave-Adolphe en Suéde. Résolution remarquable des Etats de son Royaume au sujet du Roi Sigismond. Exploits de Koniecpolsky. Retour de Gustave-Adolphe en Prusse.

LA guerre étant devenue inévitable par l'obstination du Roi de Pologne, les troupes Suédoises se rendirent de tous côtés à bord de la flotte, qui devoit les transporter en Livonie. Ces troupes formoient une armée de vingt-quatre mille hommes, la plûpart Infanterie la meilleure qu'il y eût peut-être alors en Europe. Elles étoient commandées par le Roi en personne, ayant sous lui Jacques de la Gardie, Horn, Banner (1), Oxenstierna, Wrangel & Ruthren Ecossois de nation, tous Capitaines, dont les noms sont célèbres dans l'Histoire des guerres de ce Siécle.

La Livonie, dont la conquête étoit l'objet de cet armement, est située sur la mer Baltique, qui la borne au couchant, & sur le golfe de Finlande qu'elle a au Nord. Au Midi elle a la Prusse & la Courlande, dont elle n'est séparée que par la Duna, & à l'Orient elle est bornée par l'Ingrie & la Seigneurie de Pleskow.

Ce pays n'a commencé à être connu des peuples méridionaux que dans le XII. Siécle, & par conséquent ce ne fut que dans ce tems-là qu'il reçut la foi Chrétienne. Le second Evêque qu'il y eut fonda la Ville de Riga. Il appella à son secours les Chevaliers Porteépée, contre une partie des habitans encore idolâtres & barbares, ou plutôt il appella ces Chevaliers pour seconder de leur épée les exhortations qu'il leur faisoit. Ces Chevaliers ayant été incorporés par le Pape à ceux de l'Ordre Teutonique, la Livonie demeura plus de trois cens ans sous la Puissance du Grand-Maitre de cet Ordre, qui y tenoit un Maitre particulier lequel en étoit comme le Gouverneur. Mais en 1513. Guillaume de Plettemberg qui en étoit Maitre particulier secoua le joug de l'Ordre, se fit Souverain de la Livonie, & fut fait Prince de l'Empire, s'étant accommodé avec Albert de Brandebourg, Grand-Maitre de l'Ordre Teutonique, à qui il paya une grosse somme d'argent.

Guillaume de Furstemberg, Prince de Livonie & Grand-Maitre des Che-

(1) C'est ainsi que les Suédois écrivent ce nom que les Historiens François écrivent *Banier*.

valiers Livoniens embraſſa la Réligion Luthérienne. Sigismond II. Roi de Pologne de la Maiſon de Jagellon, ſaiſit ce prétexte pour s'emparer de la Livonie, & l'annexa à la Pologne. La paix ayant été rétablie dans le pays, ſous la médiation de l'Empereur, les habitans commençoient à reſpirer, lorſqu'Ivan-Baſilowitz Grand-Duc de Moſcovie, y fit une irruption à la tête d'une nombreuſe armée, s'empara de pluſieurs places, porta par tout la terreur & le ravage, prit le Maître de l'Ordre priſonnier & l'emmena en Moſcovie.

Guillaume Kettler fut élu à ſa place, & ſe voyant hors d'état de réſiſter aux Moſcovites, il implora l'aſſiſtance du Roi de Pologne de concert avec les Etats de la Province.

Sigismond ſe prévalant de leur embarras ne conſentit à prendre les armes, pour les ſecourir qu'à condition que la Livonie demeureroit unie à la Pologne & au Grand-Duché du Lithuanie. Quelque dure que fût cette condition, on aima mieux l'accepter que de devenir eſclaves des Moſcovites. Le traité portoit que la Livonie ſeroit unie à perpétuité à la Pologne: & que le Roi de Pologne la défendroit de toutes ſes forces, non ſeulement contre les Moſcovites, mais contre tout autre ennemi.

Pour conſoler Kettler de ce qu'il perdoit en Livonie, Sigismond le créa Duc de Courlande & de Semigallie, & lui donna l'inveſtiture de ce Duché, qu'il devoit tenir à tître de fief du Royaume de Pologne.

Après cela Sigismond chaſſa les Moſcovites de la plûpart des places dont ils s'étoient rendus maîtres. Les troubles, dont ce pays étoit agité, engagèrent la Ville de Reval à ſe mettre ſous la protection du Roi Eric de Suéde, dont nous avons parlé au commencement de cette Hiſtoire.

Il y eut alors deux partis en Livonie; celui du Roi de Pologne, & celui du Roi de Suéde. Ce dernier prétendoit avoir autant de droit ſur ce pays que le premier, & s'empara de Habſal, Lehal, Pernau, & de divers autres lieux d'où il chaſſa les Polonois. Mais ce qui augmenta la Puiſſance du Roi de Suéde dans ce pays fut le mariage de ſon Frère puîné Jean Grand-Duc de Finlande, qui épouſa Catherine Sœur de Sigismond II. Roi de Pologne. Le Prince Suédois prêta à ce Roi plus de 100. mille thalers, & pour ſûreté de cette ſomme Sigismond lui engagea pluſieurs Places & Châteaux en Livonie. Le Roi Eric feignant d'être mécontent de ce mariage, accuſa ſon Frère d'avoir fait une alliance préjudiciable à la Couronne de Suéde, & l'obligea à lui livrer les places que Sigismond lui avoit cedées pour nantiſſement.

Eric & Sigismond étant morts, le Grand-Duc de Moſcovie s'aviſa d'ériger la Livonie en Royaume & d'en inveſtir Magnus Duc de Holſtein; mais Jean Roi de Suéde ſe ligua avec Etienne-Bathori Roi de Pologne, pour chaſſer les Moſcovites de toute la Livonie. Après la mort de Sigismond II. les Polonois avoient élu le Duc d'Anjou Frère du Roi de France, qui les ayant bientôt quittés, eut pour Succeſſeur Etienne-Bathori, qui s'unit avec le Roi de Suéde contre les Ruſſes. Les armes de ces deux alliés eurent d'aſſez heureux ſuccès; mais les Suédois fûrent pourtant les plus favoriſés de la fortune. Etienne-Bathori craignant que le Roi de Suéde ne s'emparât de tout le pays, s'accommoda avec le Moſcovite, & fit un traité fort avantageux en vertu duquel il devoit reſter maî-

tre de toute la Livonie. Mais les Suédois se maintinrent dans leurs conquêtes.

Après la mort d'Etienne-Bathori, les Polonois élurent pour leur Roi Sigismond Fils de Jean Roi de Suéde, & lui firent promettre que son Père Jean rendroit tout ce que les Suédois possedoient en Livonie; mais rien ne put obliger le Roi Jean à acquitter la parole de son Fils.

Sigismond ayant succedé à son Père au trône de Suéde, ne put jamais obtenir des Etats l'évacuation des places, qu'il s'étoit engagé de procurer à la Pologne, & Charles Duc de Sudermannie ayant été élevé au trône de Suéde de la manière que nous avons vu, la Livonie devint le théatre d'une sanglante guerre entre ce Prince & son Neveu.

Cette guerre fut continuée sous Gustave-Adolphe, sans aucun succès marqué de part ni d'autre, & elle fut même interrompue par différentes trèves. Enfin au commencement de l'an 1621. Gustave-Adolphe arriva avec toute sa flotte à l'embouchûre de la Duna, dans le dessein d'assiéger Riga place importante, qui lui ouvroit l'entrée de la Pologne.

La Ville de Riga Capitale de la Livonie, est situé sur le bord Septentrional de la Duna ou Dzwina, dans une grande plaine à environ deux lieuës audessus de l'embouchûre de cette rivière dans la mer Baltique (1). La rivière baigne les murs de cette Ville, & forme un très bon port à son embouchûre, dont l'entrée est defendue par la Forteresse de *Dunamunde*. La Ville est si marchande, que les maisons y sont presqu'autant de boutiques. Les vivres y sont en abondance & à grand marché, comme dans tout le reste de la Livonie. Elle fait un Commerce considérable avec l'Angleterre & la Hollande, & avec toutes les Villes de la mer Baltique. Les Moscovites y apportent quantité de marchandises de leur pays, lorsque la neige ou la glace est assez forte pour porter les traîneaux.

Les Chevaliers de Livonie, le Magistrat & le Clergé de la Ville ayant embrassé le Luthéranisme, l'Archevêché de Riga fut éteint en 1566. les biens Ecclésiastiques sécularisés & rendus Héréditaires, & Sigismond II. à qui la Ville s'étoit soûmise, consentit à cet arrangement. Mais Etienne-Bathori voulut rétablir la Réligion Catholique-Romaine dans Riga, & y introduisit les Jésuites qu'il mit en possession de l'Eglise de St. Jacques, & leur fit batir un College. Il y envoya même un Gouverneur, pour commander dans toute la partie de la Province, qui reconnoissoit la domination des Polonois. Charles IX. Pere de Gustave-Adolphe attaqua inutilement Riga en 1605. & 1609.

Au moment que la flotte de Gustave-Adolphe alloit entrer dans l'embouchûre de la Duna, il s'eleva une tempête, qui la mit en grand danger. Toute l'expérience, tous les soins, toute l'activite des deux Amiraux Gyldenheim & Flemming ne purent empecher qu'elle ne fut dispersée, & plusieurs Vaisseaux endommagés dans leur mature. Enfin le vent se calma, la mer s'appaisa, & la flotte se rassembla en peu de tems & vint jetter l'ancre dans la rade malgré

(1) Selon M. le D. Harte, *p.* 49. cette rivere passe au milieu de la Ville & la partage en deux parties inégales, & son embouchure n'en est qu'à un demi-mille Anglois. Tout cela est bien peu exact. Il dit au même endroit quelle est défendue par un beau port. Un port qui defend une Ville cela est assez nouveau.

le canon du Fort de Dunamunde. Le débarquement durant trois jours, pendant lesquels on mit à terre toutes les troupes tant Infanterie que Cavalerie, les Tentes, les Bagages, l'Artillerie, les Munitions, les Vivres; en un mot tout l'attirail nécessaire pour une grande entreprise: & en effet le siége de Riga n'en étoit pas une médiocre. La Ville étoit bien munie de toutes choses pour une longue défense; fortifiée de bons Bastions, de fossés pleins d'eau vive & profonds, de demi-lunes & de tous les autres ouvrages suivant le goût de ce tems là, outre un Château ou Citadelle, où il y avoit une Garnison particulière, des troupes réglées tant à pied qu'à Cheval. Celle de la Ville étoit suffisante pour une bonne défense. Les Bourgeois y avoient joint encore quatre cent vieux Soldats enrôlés, à leurs dépens outre leur propre milice; & quoique leur Ville fût attaquée par un Prince de leur Réligion, & que leur Roi eût agi contre leurs privilèges, en confirmant ce qu'Etienne-Bathori avoit fait dans leur Ville à l'égard de la Réligion, ils se montrèrent zèlés pour leur Roi jusqu'à l'entousiasme; & se défendîrent avec tant d'opiniâtreté, que, si Sigismond avoit pu les secourir efficacement, il est douteux que le Roi de Suéde, fût venu à bout de son entreprise. Heureusement pour ce jeune Héros. Les Turcs au nombre de 300. mille venoient de faire une irruption sur les terres de Pologne du côté de Choczim. Sigismond ne pouvoit leur opposer que soixante mille hommes, dont il donna le commandement à Chodchiewiz Général de Lithuanie, vieux & expérimenté Capitaine très capable d'arrêter ce torrent d'Infidéles, qui menaçoit toute la Pologne.

Dès que tout eut été débarqué le Roi fit attaquer le Fort de Dunamunde (1), qui se rendit, après une courte résistance.

Alors maître du fleuve, & sa flotte postée à l'embouchûre, rien ne pouvoit retarder les convois de vivres & de munitions, qui lui venoient incessamment de la flotte en remontant la rivière; ni passer pour sécourir la place par eau, soit en y faisant entrer des troupes ou d'autres secours, dont elle pouvoit avoir besoin.

L'armée Suédoise vint camper à une lieuë de la Ville dans les Dunes, ayant la rivière à l'Orient.

On travailla aussi-tôt à une ligne de circonvallation, où Gustave-Adolphe ne dédaigna pas de mettre la main, pour hâter l'ouvrage par son exemple. On le vit plusieurs fois durant ce siége remuer la terre, la pioche ou le hoyau à la main, soit pour animer les travailleurs, soit pour entretenir, par cet exercice violent, son corps dans cette force, & cette vigueur si nécessaire à un guerrier.

Toutes les troupes qui formoient le siége & le blocus de Riga étoient partagées en quatre Corps ou quartiers. Celui du Roi consistoit en 6000. hommes de pied & 800. Chevaux. Là servoient le Prince Charles-Philippe Frère du Roi, Oxenstierna, Horn, Banner & le Comte de Mansfeld. Celui du Feld-Maréchal Jacques de la Gardie, étoit à la droite de celui du Roi, & consistoit en deux bataillons de Gardes à pied, trois Régimens d'Infanterie fai-

(1) M. Harte fait attaquer ce fort après la prise de Riga. Quelle apparence que Gustave-Adolphe laissât cette place derrière lui, qui pouvoit facilement incommoder la communication avec sa flotte, & couler à fond les barques qui remontoient le fleuve, pour lui apporter des vivres & des munitions.

ſant en tout 4500. hommes d'Infanterie & trois cens Chevaux. Wrangel commandoit le troiſieme Corps, conſiſtant en ſon Régiment d'Infanterie, celui du Colonel Ruthren, & 700. hommes de Cavalerie. Enfin Seaton Officier Ecoſſois commandoit le quatriéme & le moindre.

Il ſeroit difficile de peindre ici la vigilance, la prévoyance, la conſtance & le courage infatigable du jeune Roi de Suede. Soit que ſon humeur guerrière lui fit regarder les heures du repos comme autant de momens qu'il déroboit à ſa gloire, ſoit qu'il ne voulût pas donner le tems au Roi de Pologne de raſſembler des forces ſuffiſantes, pour traverſer ſon entrepriſe, on peut dire qu'il en preſſoit l'exécution avec une ardeur étonnante. Il paſſoit des nuits entières dans la tranchée, où il ne dormoit que deux heures à terre. S'il ſe retiroit dans ſon quartier, ce n'étoit qu'après avoir fatigué tout le jour; & loin de s'y livrer à un long ſommeil, à peine le jour commençoit à poindre, qu'il étoit à Cheval, allant viſiter les quartiers, s'informant de tout, & entrant dans les plus petits détails, perſuadé que l'art de la guerre étant le ſoutient & la gloire d'un Etat, il n'y a rien de petit, & que ce qui paroît l'être, eſt la baſe du grand; qu'une armée où les petites choſes ſont négligées, eſt comme un corps politique, qui ne ſe conduit par aucune régle fixe, & laiſſe tout faire au hazard; ou comme une Société qui laiſſe les terres en friche, ſous prétexte que l'agriculture eſt un métier vil & mépriſable, & qui aime mieux mourir de faim que de labourer la terre. Que les Officiers apprennent donc de ce grand Roi, que dans leur métier il n'y a rien de petit, parce que tout y mene au grand; qu'ils apprennent de lui que la vigilance eſt la partie eſſentielle de l'homme de guerre; qu'une vie molle, oiſive, & pareſſeuſe eſt la ſource de toutes les ſurpriſes & des déroutes qui en ſont la ſuite; que l'âme en cet état n'a que des penſées lâches, que le Corps eſt énervé, foible, languiſſant, incapable du moindre effort; que l'eſprit n'imagine rien que de frivole, & que le cœur eſt le jouet de toutes les paſſions les plus baſſes: que nos Généraux apprennent de ce Héros la tempérance, la ſobriété, la ſimplicité dans les habits & dans leurs meubles; qu'ils renoncent à ce luxe Aſiatique, à ce train de Satrapes, s'ils ne veulent pas que leur maître ait le ſort de Darius, & leur Patrie celui de la Perſe. Guſtave-Adolphe n'étoit pas ſeulement conſtant, infatigable, mais ſobre, tempérant, ne ſe nourriſſant que de viandes communes, ſans aucun de ces aſſaiſonnemens que la volupté à inventés, pour être l'écueil de la ſanté & de la bonne conſtitution.

On peut aiſément ſe figurer qu'un Roi auſſi actif que Guſtave-Adolphe, qui ſe trouvoit par tout, expoſoit tres ſouvent ſa vie; auſſi courut-il de grands riſques durant ce ſiége. Une fois ſe trouvant au poſte de Seaton, il s'approcha tellement du danger que ſe trouvant au-milieu de ſes Soldats, pluſieurs furent tués à ſes côtés. Une autrefois un coup de canon tua le Colonel Stackelberg, ſi près de lui que le ſang jaillit ſur ſes habits. Quand on lui faiſoit de tres humbles remontrances là-deſſus, il répondoit en riant: *que les Rois ne mouroient guere dans les combats, ni dans les ſieges* (1).

(1) *Ad [illegible] intrepidus erat Guſtavus, ut vulgo jactaret apud ſuos, vix eſſe, ut reges unquam in prœliis caderent, nec id fieri ſolere.* Ogier. Iter Suecicum. *p.* 292. On attribue à peu-près la

Malheureuſement ce héros ne fut que trop la preuve du contraire; & s'il eſt le modèle des Rois dans ſes conſtitutions civiles, politiques, œconomiques & militaires, dans ſes mœurs, dans ſes vertus morales & Chrétiennes, il ſeroit dangéreux qu'il eût beaucoup d'imitateurs parmi les Souverains, dans ſa façon de penſer ſur les dangers où il s'expoſoit tous les jours.

Quoiqu'il en ſoit; Guſtave eſperant d'annéxer Riga à ſes autres poſſeſſions en Livonie, n'avoit garde de vouloir ruiner une Ville ſi opulente. Il envoya trois fois de ſuite un trompete, pour ſommer le Commandant & le Magiſtrat, offrant la plus belle Capitulation qu'on pût déſirer. Les deux prémières fois, le trompete fut renvoyé, avec ordre de dire au Roi qu'on ſe défendroit juſqu'à la dernière extrémité; la troiſiéme, il fut renvoyé ſans réponſe.

Le Roi piqué de ce procédé fit redoubler le feu des batteries, & jetter une quantité de bombes telle qu'on n'en avoit jamais encore vu, même dans le pays où l'uſage de ces machines deſtructives avoit été inventé.

La Garniſon & la Bourgeoiſie continuoient à tenir bon, ſe repoſant ſur les promeſſes du Roi Sigismond, qui leur faiſoit eſperer un promt ſecours. Mais quelque envie qu'eût ce Prince de leur tenir parole, cela ne lui fut pas poſſible.

Tout ce qu'il put faire fut de raſſembler environ dix mille hommes de pied & quatre mille chevaux, dont il donna le commandement à Chriſtofle-Radziwil, Petit-Général de Lithuanie (1). & l'un des principaux Seigneurs de Pologne. Radziwil partit à la tête de ſa petite Armée, & fit toute la diligence poſſible, pour arriver avant que Riga pût avoir capitulé. Il arriva en effet; mais ayant reconnu l'Armée de Guſtave-Adolphe, il la trouva ſi bien poſtée, ſes lignes ſi bien conſtruites, ſi bien gardées, défendues d'une artillerie ſi nombreuſe, qu'il ne crut pas même devoir ſonger à les attaquer. Il ſe borna donc à faire divers mouvemens pour attirer les Suédois hors de leurs retranchemens, pour jetter quelques troupes dans la place, ce qu'il auroit pu faire aiſément avec une cavalerie, telle que celle des Polonois, dont les mouvemens ſont promts comme l'éclair. Mais il eut beau ſe remuer, les Suédois reſtèrent immobiles, ſe contentant de bien garnir leurs lignes, & de ſe préparer à tout événement ſans ceſſer de canonner la place & les troupes du ſecours.

Les aſſiégés tentèrent deux fois de faire paſſer un nombre de batteaux au de-là de la Duna, pour recevoir le renfort & le faire entrer par eau dans la place. Cette entrepriſe étoit conduite par un Officier Irlandois, nommé Burk: mais elle n'eut aucun ſuccès. Les batteries que le Roi avoit fait dreſſer ſur la rive, empéchèrent les bateaux de paſſer dans la crainte d'être tous coulés à fond. Radziwil, qui s'étoit avancé ſur la rive gauche de la Duna, fut ſalué par l'artillerie Suédoiſe, qui l'obligea à s'éloigner. Enfin, tout cet appareil ſe termina à une eſcarmouche, qu'il y eut le lendemain avec les poſtes avancés, après quoi les Polonois ſe retirèrent, & le ſiége continua avec plus de vivacité que jamais.

même penſée à Charles-Quint, qui diſoit, à ce qu'on prétend, que les coups de canon, ni les coups de mouſquets n'étoient pas faits pour les Rois.

(1) Et non pas Général de la *Petite Lithuanie*, comme s'exprime très improprement le D. Harte dans ſon *Hiſt. of the Life of Guſt. Ad.* p. 52. Il y a une faute conſidérable dans la traduct. Allemande de ſon ouvrage; c'eſt qu'au lieu de dix mille hommes de pied on n'y en donne que mille à Radziwil: *Das Leben Guſt. Ad.* p. 83.

Pour couper toute communication à la Ville, le Roi fit attaquer le Fort de Kobber ſitué vis-à-vis de Riga, la Duna entre deux, lequel fut emporté en peu de tems. Enfin, la brèche étant faite au corps de la place, le Roi fit de nouveau ſommer le Commandant & le Magiſtrat; & ſur leur refus, il fit attaquer une demi-lune, nommée la demi-lune de Sable. Elle fut emportée ſans beaucoup de peine; mais les aſſiégés en ſe retirant firent jouer une fougade, qui fit ſauter environ cent ſoldats Suédois, ce qui n'empecha pas qu'on n'y fit un bon logement. Guſtave avoit un bon nombre de Dalecarliens accoutumés à fouiller dans la terre, pour en tirer les métaux dont leur pays abonde, il les employoit avec ſuccès à éventer les mines des aſſiégés, à faire des contremines, & à élargir les bréches.

Réſolu de donner l'aſſaut au corps de la place, il inventa une eſpéce de pont volant, connu depuis ſous le nom de *gallerie*, pour le paſſage du foſſé plein. C'étoient des planches jointes enſemble & fortement clouées à des tonneaux, qu'on arrêtoit à des pieux par des cables depuis la contreſcarpe juſqu'aux débris de la bréche. Ces planches étoient couvertes de toile goudronnée pour empêcher qu'on ne gliſſât. Au-deſſus il y avoit une eſpece de couvert formé d'un blindage de planches & de faſcines, pour garantir les troupes des coups de mouſquets tirés d'enhaut.

Le détachement deſtiné pour l'aſſaut étoit commandé par Seaton & par Horneck, le même qui dans la ſuite fut condamné à mort pour lâcheté, dans le tems que Guſtave étoit en Allemagne, & pour qui la Reine obtint grace à force de priéres.

Les Soldats étoient ſi brûlans de zèle & de courage, qu'au lieu de défiler les uns après les autres ſur la machine, ils s'y jettèrent en foule & avec tant de précipitation que les planches rompirent ſous leurs pieds, & pluſieurs d'entre eux tombèrent dans le foſſé. Le Colonel Seaton même ſe caſſa une jambe, qu'il falut enſuite lui couper; & la garniſon acheva le lendemain de détruire tout l'édifice.

Le Roi abandonna cet ouvrage, & fit travailler les mineurs. Cependant il commanda trois mille hommes pour attaquer la demi-lune de Sable. Cette troupe étoit compoſée de l'élite de l'armée, & commandée par ce qu'il y avoit de plus brave & de plus capable au monde, c'étoient Horn, Banner, Chapelles Officier François d'un merite diſtingué, & Muſter Ecoſſois.

Les aſſiégés avoient mis pour défendre cette demi-lune, tout ce qu'ils avoient de meilleur en Soldats & en Officiers, & ils y avoient fait paſſer des munitions & de l'artillerie en abondance, avec leurs meilleurs canonnieres. L'aſſaut fut des plus rudes & des plus ſanglans. Banner & Horn fûrent dangéreuſement bleſſés, le fils de Chapelles, jeune homme de grande eſperance, y fut tué en combattant juſqu'à la dernière goute de ſon ſang. Les Suédois fûrent repouſſés, après avoir fait les derniers efforts, & avoir combattu comme des lions. Leur perte fut conſidérable; & le Roi, pour conſoler Horn & Banner, leur envoya le cordon de l'Ordre de Suéde.

On étoit alors au commencement de Septembre, & il y avoit près de quatre ſemaines que le ſiége duroit. Mais en récompenſe le rempart etoit miné en pluſieurs endroits. Le foſſé à demi comblé de decombres & de faſcines, & le Roi faiſoit travailler à deux nouvelles galleries, plus ſolides que la prémière,

Pi-

Piqué de la longue résistance de la place, de l'air de hauteur, dont on avoit répondu aux sommations & aux offres de conditions avantageuses, il disposa tout pour un assaut général au moment que les mines auroient joué, resolu ensuite d'abandonner la Ville au pillage (1). Mais le Prince Charles-Philippe, le Chancelier Oxenstierna, la Gardie, & quelques autres des principaux Seigneurs du Royaume, fûrent d'avis de faire encore une tentative pour engager la Ville à capituler, en faisant avertir les habitans du danger qui les menaçoit, & leur accordant six heures pour se déterminer.

Le Roi céda aux priéres de tant d'illustres personnages, & suivit leur conseil.

Les habitans qui voyoient la garnison affoiblie, sans esperance d'être sécourus, leur Roi embarassé avec les infidéles, leurs murailles ouvertes d'un côté, & le reste près de sauter en l'air, leur Ville menacée des funestes suites d'un assaut, consentîrent enfin à envoyer des ôtages, & à convenir d'une capitulation.

Le Roi en envoya de son côté dans la Ville, & la capitulation fut réglée sur un pied avantageux pour les habitans, & pour la garnison. Celle-ci obtint les honneurs militaires, & ceux-là la confirmation de tous leurs priviléges.

Le Roi entra dans la Place par la porte de Sekallia le 16. de Septembre, & se rendit à l'Eglise de St. Pierre, où le *Te Deum* fut chanté au bruit de l'artillerie.

Le Magistrat avoit envoyé auparavant une nombreuse députation, pour remercier le Roi de ses bontés, & lui jurer une fidélité inviolable. *J'oublie*, leur dit le Roi, *tous vos procédés peu réguliers envers moi, votre obstination à vous défendre, lorsque vous êtiez sans esperance de secours, vous avez agi par un bon motif. J'oublie aussi tous les discours indécens, toutes les satyres insolentes que des mal-intentionnés ont répandues contre moi, pour me rendre odieux aux habitans de Riga. Il est au-dessous de moi d'en rechercher les auteurs. Je n'exige de vous que le même dégré de fidélité que vous avez eu pour mon Cousin le Roi de Pologne; & bien loin de vouloir diminuer vos priviléges, je serai bien plûtôt porté à les augmenter.*

Le vingt-cinquième de Septembre, tous les Ordres de la Ville prêtèrent foi & hommage au vainqueur.

Ce fut ainsi que la Ville de Riga éprouva les effets de la clémence du Héros Suédois. Il n'excepta de ses graces que les Pères Jésuites, qui durant le siége avoient témoigné plus de zèle qu'il ne convenoit à leur état; ayant animé le peuple par des discours & des écrits peu mesurés, & tramé diverses conspirations. Le Roi leur fit dire qu'ils eussent à vuider la Ville dans huit jours, & à n'y jamais plus revenir, leur faisant entendre en même tems que leurs intrigues lui étoient connues, qu'ils se mêloient de trop d'affaires, & qu'il ne lui convenoit point de laisser dans une Ville nouvellement conquise des gens aussi remuans, & aussi séditieux qu'ils l'étoient.

Si ces Réligieux n'avoient éprouvé ces sortes d'expulsions que de la part des Puissances Protestantes, ils pourroient, abusant de l'ignorance de la multitude, en faire honneur à leur prétendu zèle pour la *Réligion Catholique*: mais on sait qu'ils ont éprouvé les mêmes desagrémens de la part de diverses Puissances très Catholiques, & qu'ils ne doivent s'en prendre qu'à leur conduite peu soû-

(1) M. S. de M. A. add. *p.* 161.

mise, & peu affectionnée aux Gouvernemens, où ils n'ont pas toute l'autorité & tout le pouvoir qu'ils ambitionnent. Ce n'est pas ici le lieu de rappeller des faits anciens & modernes, qui justifient assez les résolutions vigoureuses qu'on a prises de tems en tems contre ces Messieurs. Les quatre parties du Monde ont été & sont encore actuellement le théatre où ils jouent des rôles assez extraordinaires.

Les habitans de Riga jugérent à propos de publier une apologie de leur conduite, pour se justifier envers le Roi Sigismond des calomnies, dont on commençoit déja à les noircir dans son esprit, comme s'ils n'auroient pas assez témoigné de zèle & d'attachement à son service.

D'abord ils se plaignoient (1) qu'on avoit fait peu d'attention à leurs remontrances sur le danger que couroit leur Ville d'être assiégée, vu les préparatifs qui se faisoient en Suéde : qu'on leur avoit répondu froidement que le Palatin de Wilna, qui se trouvoit alors en Podolie, étoit chargé de tout ce qui regardoit la défense de la Livonie. Ils ajoûtoient, que Gustave-Adolphe avoit été plûtôt de Suéde devant Riga, que le Prince Radziwil n'y étoit arrivé de Pologne; & que, quoique celui-ci eût assez de troupes pour jetter du secours dans la place, il n'avoit jamais pu en approcher, parce qu'on avoit laissé au Roi de Suéde tout le tems nécessaire, pour fermer toutes les avenues, tant par terre que par eau.

Ils finissoient en exaltant la clémence du Roi de Suéde, qui ne leur avoit pas même reproché leur opiniâtre résistance, & qui au contraire avoit eu la magnanimité de confirmer tous leurs anciens priviléges, & de leur dire en termes exprès, que si, dans l'espace de trois ans, il pouvoit parvenir à une paix durable avec le Roi Sigismond, il consentiroit volontiers à ce prix qu'ils retournassent sous sa domination, à condition qu'ils conservassent toûjours les priviléges, dont il venoit de leur assûrer la jouïssance: qu'enfin *celui qui étoit cause de la perte de leur Ville en repondroit un jour devant Dieu.*

Le Roi de Pologne ne jugea pas qu'il fût de sa dignité de répondre à cet écrit; il en laissa le soin au Prince Radziwil, qui leur adressa une lettre pleine de plaintes amères, & de récriminations, & quant à ce qu'ils disoient de la magnanimité du Roi de Suéde, il répond, *qu'il est bien aise d'apprendre qu'il s'est comporté en Prince Chrétien, ce qui*, ajoûte-t-il, *n'est pas un petit mérite* (2).

Après la prise de Riga, Gustave-Adolphe marcha en Courlande. Le Duc de ce nom étoit secretement dans les intérêts du Roi, & nous avons vu ailleurs que peu de tems auparavant, il s'étoit mis sous la protection de ce Mo-

(1) Cette Apologie étoit datée de Riga du 20. Sept. 1621. Loccenius l'a rapportée fort au long, & c'est de tous les Historiens celui qui s'est le plus étendu, sur les circonstances du siege de cette Ville. V. Locc. Hist. Sueciæ *p.* 537.

(2) Il me semble que c'est-là le sens de ces paroles, *celebrare eos insignem victoris clementiam, se non invitum audivisse de eo, tanquam Christiano Principe; quum per se non exigua virtus sit.* Loccen. *p.* 543. M. Harte, qui apparemment n'avoit pas ce passage sous les yeux, fait dire au Prince Radziwil, *qu'il n'étoit pas fâché d'apprendre que le Roi de Suéde étoit Chrétien.* „ That he was not displeased to hear that the „ King of Sweden was a Christian. *p.* 56. Le même Auteur dit à la même page, que la Ville de Mittau étoit *alors* un fief du Royaume de Pologne, mais tout le Duché de Courlande a toûjours été ainsi depuis le don que Sigismond-Auguste fit de ce Duché à Guillaume Kettler, Maitre des Chevaliers de Livonie, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus.

narque; mais la crainte d'être dépouillé de ſon Duché par les Polonois l'avoit obligé à changer de parti, du moins en apparence. Le Roi feignant de le regarder comme un ennemi déclaré, s'empara de Mittau, & y mit deux mille hommes en garniſon, ſous le commandement de Wrangel. Mittau eſt la capitale de la Courlande, c'eſt une aſſez grande Ville, mais preſque ſans défenſe. Guſtave, en y faiſant entrer ſes troupes, déclara au Duc, qu'il ne prétendoit pas qu'elles fuſſent à charge à ſes ſujets, ni retenir la moindre choſe de ſon pays; qu'à la paix il lui rendroit tout; mais qu'en attendant la raiſon de guerre ne lui permettoit pas d'agir autrement; & qu'il ne pouvoit porter la guerre chez ſes ennemis, ſans paſſer par la Courlande, & par conſéquent ſans s'en emparer pour quelque tems.

Quoique victorieux, le jeune Roi ne ceſſoit d'offrir la paix à Sigismond, qui toûjours livré à de mauvais conſeils, ne pouvoit ſe réſoudre à un traité définitif. Cependant il ſe voyoit preſſé d'un côté par les Turcs & les Tartares; de l'autre, il voyoit ſon jeune Antagoniſte à même de porter la guerre dans ſes Etats. Il avoit beau ſe cacher à lui-même le danger qu'il couroit, il ne le ſentoit que trop. Enfin, après bien des irréſolutions, il prit encore le parti de demander une nouvelle ſuſpenſion d'armes, pour juſqu'à la fin de l'année ſuivante (1622), à condition que Guſtave évacueroit la Courlande, moyennant quoi tout reſteroit *in ſtatu quo*.

Le Roi ayant accepté ces conditions, rappella les deux mille hommes qu'il avoit mis dans Mittau, ſous le commandement de Wrangel, & ayant fait rembarquer le reſte de ſon armée, il reprit le chemin de ſon Royaume; après avoir auſſi pourvu à la défenſe de Riga.

A peine il y étoit arrivé qu'il apprit la mort de ſon Frère Charles-Philippe, jeune Prince de grande eſperance, que le Roi aimoit tendrement, & par le ſentiment de la nature, & par réconnoiſſance pour l'attachement qu'il avoit pour ſa perſonne & pour l'Etat, ce dont la perte lui étoit d'autant plus ſenſible, que n'ayant point d'enfant il le regardoit comme devant être ſon Succeſſeur. D'ailleurs il enviſageoit cet événement, comme très propre à éloigner la paix, étant aiſé de prévoir que le Roi de Pologne redoubleroit ſes intrigues & ſes efforts, à meſure que ſes eſperances devenoient mieux fondées, & acquéroient un nouveau dégré de probabilité. Ce qu'il y eut de conſolant pour le Roi, c'eſt que la même année que mourut l'Héritier préſomptif de la Couronne de Suéde, ſa Sœur, Epouſe du Prince Palatin, accoucha de Charles-Guſtave, qui fut Roi de Suéde ſous le nom de Charles X. (1).

De retour à Stockholm Guſtave s'appliqua à augmenter ſes finances. Dès l'an 1620. on avoit mis un impôt ſur le bled & ſur le betail; mais cet impôt n'avoit pas produit tout ce qu'on s'étoit imaginé. Le Roi jugea à propos de ſubſtituer à cet impôt ce qu'on appelle *acciſe*, qui eſt une taxe ſur tout ce qui ſe conſume, tant pour le boire que pour le manger. C'eſt proprement un droit d'entrée ſur toutes les denrées imaginables (2). La nouveauté de la choſe fit.

(1) M. Harte l'appelle *Charles-Louïs p.* 14 Il ſe trompe en cela comme en une infinité d'autres choſes. Son Père n'étoit pas non plus Prince Palatin de Lauterberg, mais des Deux-Ponts.

(2) M. S. de M. A.

d'abord murmurer le peuple, à qui cet impôt étoit très onéreux, mais après ces premiers mouvemens d'impatience, chacun consentit de bonne grace & avec joie; tant étoit grand l'amour qu'ils avoient pour leur Roi, leur confiance en son affection pour ses peuples & en ses lumieres.

Les difficultés qui s'étoient élévées entre les Suédois & les Danois, firent aussi l'objet de l'attention de Gustave-Adolphe. Tout fut réglé à l'amiable, & même les affaires du Roi de Dannemark étoient alors en une telle situation, qu'il ne demandoit pas mieux que de conserver la paix avec la Suéde. Il s'engagea même à ne pas permettre qu'on levât des troupes dans ses Etats, pour le service du Roi de Pologne, & que les vaisseaux de ce Prince passassent le Sund, pour aller acheter des munitions de guerre dans les ports de la Mer Baltique.

Après cela Gustave attendit patiemment la fin de la trève, & se prépara à recommencer la guerre avec vigueur. Il est étonnant que le Roi Sigismond, après tant de revers, convaincu d'ailleurs de sa foiblesse, se soit obstiné si long-tems à refuser la paix. Il esperoit sans doute que la fortune se déclareroit, enfin en sa faveur & des qu'il voyoit qu'elle se déclaroit pour son adversaire, il demandoit, non pas la paix, mais une suspension d'armes. Rien ne prouve mieux le caractère ambitieux de ce Prince, & en même tems l'impuissance où il étoit de soûtenir avec quelque succès, une guerre qu'il n'avoit, ni la volonté de finir, ni les moyens de continuer.

Persuadé que, tant qu'il n'auroit pas une flotte pour transporter une armée en Suéde, il ne lui servoit de rien d'avoir encore quelques partisans dans ce Royaume; mais que, si au contraire il pouvoit mettre en mer des forces suffisantes, pour faire tête à celles de Gustave-Adolphe, non seulement il éloigneroit la guerre de ses Etats; mais peut-être viendroit-il à bout de changer les dispositions de la Nation Suédoise, qui voyant tout d'un coup la fortune se déclarer pour son ancien Roi, perdroit l'estime & l'affection qu'elle avoit pour Gustave, & rejetteroit sur lui les malheurs dont elle seroit la victime: rien en effet n'est plus capable d'aliéner le cœur des peuples, que, quand ils voyent qu'au lieu de la gloire & des conquêtes, dont ils s'étoient flattés, ils sont exposés aux maux que la guerre traine après soi, que leurs campagnes sont désolées, leurs maisons pillées & brûlées, leurs moissons enlevées, leurs provisions dissipées, & qu'on leur enleve leurs enfans, leurs Domestiques & jusqu'à leurs Chevaux & leur bétail. C'est alors que les esprits reçoivent de nouvelles impressions, que le mécontentement succede à l'amour, le mépris à l'estime, & que chacun accuse l'humeur guerrière du Prince, l'imprudence de son Conseil, & que tous se dégoûtent de son Gouvernement.

Il faut bien que le Roi de Pologne, comptat beaucoup sur ces sortes de révolutions, pour rejetter obstinement toute proposition de paix, & vouloir encore tenter le sort des armes. Il est vrai que l'Empereur lui promettoit des secours éficaces, & qu'il avoit quelque raison d'y compter: car ce Monarque, qui avoit formé le projet d'exterminer tous les Protestans d'Allemagne, avoit tout lieu de craindre que, si le jeune Roi de Suéde faisoit une paix solide avec la Pologne, il ne vînt au secours des Etats de l'Empire que l'Empereur

vouloit ruiner. D'ailleurs le Roi de Pologne & Ferdinand II. étoient deux fois Beau-Frères. Sigismond avoit été marié en 1592. avec Anne Archiducheſſe d'Autriche, âgée alors de dix-neuf ans, & Fille de l'Archiduc Charles Pere de Ferdinand II. Cette Princeſſe étant morte le Roi de Pologne épouſa en 1605. Conſtance Sœur de la défunte Reine, âgée ſeulement de dix-ſept ans.

Une ſi étroite parenté, mais encore plus, des motifs d'intérêt très preſſans obligeoient l'Empereur à aſſiſter le Roi de Pologne; mais juſques-là tout avoit conſiſté en promeſſes; l'Empereur ayant été trop occupé en Allemagne pour fournir de grands ſecours; mais il n'eſt pas douteux que ſes promeſſes continuelles n'euſſent beaucoup contribué à éloigner le Roi Sigismond de toute idée de paix.

Quoiqu'il en ſoit, ce Monarque voyant la trève près d'expirer, ſe rendit à Dantzig avec toute ſa famille, dans l'Eſperance d'y raſſembler une flotte capable de diſputer aux Suédois, l'Empire de la mer Baltique. L'arrivée de ce Monarque dans cette Ville donna lieu au bruit, qui ſe répandit auſſi-tôt par tout, qu'une eſcadre des plus formidables, qu'on eût encore vue dans la Baltique, alloit tranſporter le Roi de Pologne en Suéde, & le rétablir ſur le trône d'où ſa Réligion l'avoit précipité. Mais Guſtave-Adolphe ne s'endormoit pas. Il avoit un œil attentif ſur toutes les démarches du Roi de Pologne. Il ſavoit qu'il négocioit des Vaiſſeaux par tout; qu'il en faiſoit acheter en Hollande, dans les Villes Hanſéatiques, & que Dantzig en devoit fournir un bon nombre. Sa flotte étoit toute prete; & il n'eut pas plûtôt appris l'arrivée de la Cour de Pologne à Dantzig, qu'il ſe rendit à bord & parut comme un éclair à la rade de cette Ville, le 30. Juin 1623. (1) demandant qu'elle ſe déclarât amie ou ennemie. Dantzig eſt une Ville libre ſous la protection du Roi & de la République de Pologne. Elle ne ſe ſoûtient que par la paix & le commerce, & a toûjours tâché de ſe maintenir neutre dans tous les troubles, qu'il y a eu entre les Puiſſances du Nord; mais elle eſt obligée à de grands égards envers la Pologne, dont elle eſt plus ſujette qu'alliée.

L'apparition du Roi de Suéde avec une Puiſſante eſcadre embarraſſa fort le Conſeil de Ville, que la préſence du Roi de Pologne gênoit infiniment. Le Conſeil s'aſſembla; & après bien des délibérations, on envoya le Sr. Wenceſlas Mittendorff Sécrétaire de la Ville, pour offrir la neutralité au Roi de Suéde avec promeſſe que, tant que la trève dureroit, il ne ſortiroit aucun Vaiſſeau du port de Dantzig, pour commettre des hoſtilités contre les Suédois. Cette réſolution fut priſe du conſentement du Roi de Pologne.

Mittendorff s'étant rendu à bord du Vaiſſeau où étoit Guſtave-Adolphe, il lui fit rapport de ſa commiſſion. Mais Guſtave rejetta l'offre d'une neutralité, qui ſe bornoit au tems de la trève; & voulut que paix ou guerre, la Ville ſe déclarât neutre & ſe comportât en conſéquence. Le Député ayant été congédié avec cette réponſe; le Roi lui dit en le quittant; *Monſieur Mittendorff, je Vous prie de faire mes complimens au Roi de Pologne mon Couſin & à la Reine ſon Epouſe; & de dire à cette Princeſſe que je voudrois bien l'inviter à mon bord; mais que le reſpect m'empêche de le faire; que d'ailleurs elle ne verroit au-*

(1) Ce trait de l'Hiſtoire de Guſtave ſe trouve très bien détaillé dans Lengnich Hiſt. de Pruſſe, P. V. p. 160. 164.

tour de moi que des visages noirs & hâlés du Soleil. Saluez aussi le Prince Uladislas de ma part : dites-lui que, s'il veut en Soldat venir voir un Soldat, il sera le bienvenu. Nous pourrions parler ensemble sur des choses importantes, qui nous interessent également, & qui pourroient être terminées à l'avantage des deux partis (1).

Sur le rapport du Député, le Sénat de Dantzig, fit réfléxion que le Roi de Suéde maître de la Mer, pouvoit ruiner son commerce & pousser même plus loin son ressentiment ; il résolut donc de lui donner satisfaction. Le Député fut renvoyé avec une déclaration telle que le Roi de Suéde la desiroit. Il s'aquitta aussi des complimens, dont le Roi, la Reine de Pologne, & le Prince Uladislas l'avoient chargé pour Gustave. Mais ces politesses n'eurent aucune suite, Sigismond se contenta de demander que la tréve fut prolongée encore de quelques mois., ce qui fut accordé, & le Roi de Suéde content du succès de son voyage, quitta les côtés de Prusse le neuvième de Juillet.

Le Roi de Pologne ne cherchoit qu'à gagner du tems jusqu'à l'assemblée de la Diéte générale de son Royaume, où il esperoit d'engager la République à des mesures vigoureuses contre Gustave-Adolphe. Il étoit sûr des suffrages des Evêques, qui n'ont pas peu d'influence en Pologne sur les affaires publiques, & il esperoit de gagner la plûpart des Nonces, soit par des libéralités, soit par le crédit & l'exemple des Evêques. Les propositions de ce Prince à la Diéte fûrent „ que la République l'aidât de subsides suffisans pour reconquérir ce qu'on avoit perdu en Livonie, & porter la guerre en Suéde: qu'elle „ augmentat ses forces de terre, & que sa marine fût mise en meilleur état.

Le Clergé se déclara pour la continuation de la guerre. André Lipski, Evêque de Cujavie, fut même d'avis „ qu'on ne fit point de paix avec la „ Suéde, qu'elle n'eût restitué tout ce qu'elle avoit pris sur la Pologne durant „ la guerre, & que Gustave-Adolphe ne fût descendu du Trône de Suéde, „ & remis à la discrétion du Roi Sigismond, qui lui accorderoit ensuite „ tel entretien qu'il jugeroit à propos ". Ce sentiment eut peu de partisans, & les Députés du grand Duché de Lithuanie, comme plus exposés aux maux de la guerre qu'aucune autre Province du Royaume, fûrent d'avis qu'il falloit songer à la paix avec la Suéde, pour tirer raison des Turcs & des Tartares.

Il y en avoit d'autres qui prétendoient qu'avant de parler des affaires étrangéres, il faloit donner ordre aux intérieures & redresser les griefs de la Nation. Là dessus on reprocha divers griefs, dont les principaux étoient „ que „ le Roi avoit donné l'Evêché de Warmie à son troisiéme fils Jean-Albert, „ quoique ce jeune Prince fût au-dessous de l'âge prescrit par les canons, „ pour entrer dans l'Etat Ecclesiastique (2); & qu'il fût contre les loix du

(1) L'Auteur que nous suivons dans ce récit, & qui nous paroît le mieux instruit ne parle point de la canonnade de la flotte sur la Ville & de la Ville sur la flotte, dont le D. Harte fait mention à la pag. 58.

(2) Suivant Piasecius ce jeune Prince étoit né le 25. de Mai 1612. & il fut pourvu de l'Evêché en question en 1621. n'ayant par conséquent encore que neuf ans : aussi ne prenoit-il que le titre d'*Administrateur perpetuel de l'Evêché de Warmie*; & on lui donna pour Coadministrateur Michel Dzialinski, Chanoine de Warmie.

„ Royaume, d'élever un Prince du Sang du Roi à une charge *en vertu de laquelle*, il auroit voix & séance aux Assemblées de la Nation: que la Reine „ avoit acheté le Comté de Zyweck d'un Gentilhomme, pour la somme d'un „ million cinq-cens mille écus: ce qui étoit contre les *Pacta Conventa*, où „ il est dit que le Roi & la Famille Royale seront & demeureront à jamais „ inhabiles à faire aucune acquisition de terres, & à les posseder en propre, „ pas même celles qui seroient confisquées pour crime de félonnie; que d'ailleurs ce Comté étoit situé pas loin de Cracovie, & sur les frontières de Silésie & de Hongrie, Provinces appartenantes à la Maison d'Autriche, ce „ qui rendoit cet acquêt encore plus dangéreux pour la République: qu'il falloit remédier aux abus qui s'étoient introduits dans les monnoies, empecher que les especes d'or ne fussent rognées, contrefaites & alterées". Enfin, on se plaignit „que le Roi avoit envoyé un corps considérable de Cosaques en Bohême, au secours de la Maison d'Autriche, démarche qui avoit „ irrité Bethlem-Gabor, dont le crédit avoit excité la Porte Ottomanne contre la République, & exposé la Pologne à être le théatre des plus horribles „ excès, dont les Turcs & les Tartares soient capables; que le Roi n'auroit „ jamais dû s'immiscer dans les affaires d'Allemagne, sans le consentement de „ la République; ni rejetter les offres généreuses du Roi de Suéde pour la „ paix".

Ces difficultés arrêtèrent les délibérations sur l'objet principal, que le parti du Roi avoit en vue; & les amis de Gustave-Adolphe, qui n'étoient pas en petit nombre à la Diéte, achevèrent de renverser toutes les batteries de son Antagoniste. Il ne fut pris aucune résolution au sujet du subside, que le Roi demandoit pour pousser la guerre contre Gustave; & la Diéte se sépara, sans avoir rien arrêté au sujet de la guerre ou de la paix, ce qui étoit pour le Roi de Suéde une sorte de victoire, non moins avantageuse que s'il avoit triomphé à la tête d'une armée.

Ce n'est pas que le Roi Sigismond ne fit tout son possible pour éfacer les impressions, que ces plaintes faisoient dans les esprits. Il commença par donner une déclaration qu'il n'entendoit pas que son troisiéme Fils prît possession de son Evêché, avant qu'il eût atteint l'age porté par les canons, ni qu'il jouît des droits de sa dignité Episcopale, c'est-à-dire, du droit de séance & de suffrage à la Diéte, sans avoir préalablement prêté serment à la République. Enfin, il consentit que tous Soldats & Officiers sujets de la République, qui se trouvoient dans quelque service étranger, fussent rappellés, à peine d'être traités comme déserteurs & séditieux en cas de desobéïssance. Mais toutes ces complaisances ne lui servîrent de rien & n'émûrent guère que quelques particuliers, qui prétendoient intéresser la Réligion dans la querelle de ce Prince. Toute la grace qu'on lui fit, fut de renvoyer à une autre Diéte l'affaire du Comté de Zyweek. Du reste le Roi eut la mortification d'assister à tous les débats, qu'il y eut dans l'Assemblée sur son sujet, & d'entendre discourir avec beaucoup de liberté sur sa conduite.

Le Roi d'Espagne, qui, en qualité de très proche parent de l'Empereur, & par raisons d'Etat qui ne sont pas de notre sujet, faisoit cause commune avec

la Cour de Vienne, avoit envoyé à Varſovie le Comte de Solre, en qualité d'Ambaſſadeur de Sa Majeſté Catholique. Le Monarque Eſpagnol avoit bien prévu que la Diéte de Pologne ſe ſépareroit, ſans accorder au Roi Sigismond ce qu'il lui faloit pour la continuation de la guerre. L'Ambaſſadeur avoit ordre d'encourager ce Prince, & de lui promettre d'autres ſecours plus ſûrs & plus éficaces, afin d'empêcher qu'il ne prêtât l'oreille aux propoſitions de paix, & qu'il ne conclût aucune trève du moins pour long-tems.

La Maiſon d'Autriche appréhendoit ſur toutes choſes, que le Héros du Nord n'eût enfin les mains libres, pour ſe porter en Allemagne, & y balancer par ſa valeur la prodigieuſe fortune des armes Impériales. C'eſt pour cela qu'elle entretenoit Sigismond de l'eſperance de grands ſecours d'hommes & d'argent, & qu'elle le leurroit du recouvrement de la Couronne de Suéde. Sigismond s'endormoit ſur ces agréables idées, dont les Jéſuites & les autres Agens de la Maiſon d'Autriche le berçoient: car du reſte il comptoit peu ſur les Polonois, comme il paroît par une lettre qu'il écrivoit à Philippe IV. Roi d'Espagne, où il lui dit „ que Sa Majeſté Catholique (1) n'ignore pas qu'elle eſt „ la condition d'un Roi de Pologne, & à quelles loix il eſt aſtraint; que rien „ ne ſe fait preſque dans le Royaume, que ſuivant le bon plaiſir des Etats; de „ ſorte qu'on ne peut rien impoſer par rapport au nerf de la guerre, que du „ conſentement des mêmes Etats, ce qui retarde, & rend ſouvent inutiles tou- „ tes les meſures, que le Roi peut prendre pour l'intérêt public. *Ce même Uſur-* „ *pateur du trône de Suéde*, ajoûte t-il, *ſeroit déja depuis long-tems à la raiſon,* „ *s'il n'avoit obtenu tant de fois des ſuſpenſions d'armes des Etats du Royaume,* „ *& ne nous avoit amuſé par de fauſſes lueurs de paix & de négociations. Mais* „ *il a beau faire, pour obtenir une nouvelle trève; nous n'avons nullement deſſein* „ *de l'accorder dans l'état préſent des affaires: nous ſongeons plûtôt à porter nos ar-* „ *mes en Suéde; ce qui ſeroit déja arrivé, & notre cruel ennemi auroit déja porté* „ *la peine de ſes attentats ſi nous avions une flotte en notre diſpoſition. Surquoi il* „ *nous paroît que ce ſeroit une choſe digne du nom Catholique, & de l'amour de* „ *Frère que Sa Majeſté Catholique a pour nous, ſi elle envoyoit une flotte, dans la* „ *mer Baltique pour ſeconder nos opérations.*" Cependant Guſtave-Adolphe profitoit du ſilence des armes, pour animer les ſciences & les arts parmi ſes ſujets. Il eſt triſte pour un Hiſtorien de n'avoir, que des ſiéges & des combats à décrire dans la vie de ſon Héros. Qu'eſt-ce en effet que l'Hiſtoire des querelles des Rois, autre choſe que l'Hiſtoire des malheurs du genre humain? Si Guſtave-Adolphe n'avoit brillé qu'à la tête des armees, pourſuivant ſes ennemis la flamme & le fer à la main, jonchant les campagnes de morts & de mourans, ſoûmettant des Provinces & renverſant des Empires, le commun des hommes le regarderoit, ſans doute, comme un grand Héros; mais le Philoſophe demanderoit quelque choſe de plus. Il examineroit même le but de ſes victoires avant que de ſouſcrire à cette ſorte de gloire; & voyant que la paix en fut toûjours l'objet, qu'il ne triompha jamais que de la tyrannie & de l'oppresſion, il prononceroit avec le public, que le libérateur de cent peuples opprimés

(1) Kobierzicki Hiſt. Ulad. p. 921. & ſuiv.

més eſt le plus grand des Héros : mais quand on voit ce Monarque étendre ſes ſoins bienfaiſans ſur ſes peuples ; qu'on le voit fonder des Villes, bâtir des Fortereſſes pour la ſûreté publique, établir des Compagnies des Indes, ouvrir à ſes ſujets de nouvelles routes pour s'enrichir, ne s'occuper que de leur bonheur ; encourager les ſciences qui adouciſſent les mœurs, & donnent lieu à des découvertes ſi utiles à la Societé : quand on le voit conquérant, protecteur des peuples opprimés, & des Souverains dépouillés, légiſlateur, ſage œconome, réformateur, fondateur & créateur d'une nouvelle nation, on ne peut s'empêcher de s'écrier : *Voila le vrai Héros, le grand Homme, le grand Roi, le vrai Père de la Patrie.*

L'Univerſité d'Upſal étoit devenue le centre de la littérature dans le Nord. Guſtave-Adolphe l'avoit enrichie, comme nous l'avons déja remarqué, de tous les livres qu'il avoit hérités de ſes ancètres ; il fit plus, dans le tems dont nous parlons, il la dota de 36. Seigneuries, de trente cenſes, de diverſes métairies, moulins, &c. En un mot de tous ſes biens Patrimoniaux, à la reſerve de Lindholm & de ſes dépendances, qu'il voulut conſerver en mémoire de ſes ancêtres. A ſon exemple, la Reine ſa Mère légua 50. mille écus pour trente pauvres étudians. Le Comte de Gyldenhielm Grand-Amiral & Frère naturel du Roi, fit auſſi des donations conſidérables à cette Univerſité. Le Sénateur Jean Skytte y fonda une Chaire d'éloquence. Guſtave-Adolphe établit dans la ſuite une Académie Royale à Abo, & une Univerſité à Dorp en Livonie.

Il aimoit naturellement la lecture des bons livres. Il liſoit avec plaiſir le traité de Grotius du droit de la guerre & de la paix, au milieu du tumulte des armes ; & il diſoit en badinant, *qu'il vouloit montrer à Grotius la différence, qu'il y a entre la théorie & la pratique ; & combien il eſt aiſé de donner des préceptes & difficile de les pratiquer.*

Il s'amuſoit quelquefois à compoſer de petits ouvrages ; & on en a conſervé encore pluſieurs, écrits de ſa propre main, entre autres l'Oraiſon funèbre de ſon Frère Charles-Philippe, dont il déplora long-tems la perte, & dont il fit l'éloge, pour élever à la mémoire d'un Prince ſi chéri un monument de la tendreſſe, qu'il eut toûjours pour lui.

Quoique Guſtave-Adolphe connût le beſoin que ſes peuples avoient de la paix, & que ce fût un motif ſuffiſant pour la lui faire rechercher au milieu de ſes triomphes, il ne pouvoit cependant guère ſe flatter d'y porter le Roi Sigismond, tant que la Maiſon d'Autriche lui feroit eſperer de puiſſans ſecours, dont à la verité il n'avoit encore vu aucun effet, mais qui pouvoient enfin ſe réaliſer ; & Guſtave étoit trop prudent pour vouloir s'attirer cette formidable Puiſſance ſur les bras dans un tems, où il auroit à combattre le Roi de Pologne, & où ſes ſujets recommençoient à être vexés par les Danois pour le péage du Sund. Mais il connoiſſoit auſſi le Roi de Pologne pour un Prince de peu de foi, qui ne faiſoit point de ſcrupule de violer les traités les plus ſolemnels, environné de gens auſſi peu ſcrupuleux que lui, qui avoient même pour maxime, qu'*on n'eſt pas obligé de garder la foi aux hérétiques*, maxime abominable digne de la théologie de Satan. Il le connoiſſoit pour un Prince dont la haine & l'ambition ne ceſſeroient d'éclater, que lorſqu'il n'auroit plus de moyen de nuire, & qu'il auroit été réduit à la néceſſité de vivre en repos.

Ces considérations ne laissoient pas que de l'inquiéter. Il crut devoir prendre l'avis des Etats du Royaume, & les ayant assemblés, il leur tint ce discours (1).

„ Personne de Vous, Messieurs, n'ignore le sujet qui nous rassemble ici, „ & qu'il s'agit entre nous de délibérer sur les interets de l'Etat. Cet objet „ exige d'abord une connoissance préalable des affaires. Je suppose, Messieurs, qu'elles Vous sont connues du moins en gros, & qu'il n'est pas nécessaire de Vous en faire ici un détail circonstancié. Je me contenterai donc „ de Vous rappeller certains faits assez connus; ensuite je Vous mettrai devant les yeux quelques points qu'il s'agira de discuter, pour prendre des „ résolutions conséquentes.

„ D'abord il me paroit qu'en général l'état du Royaume est, grace à Dieu, „ assez satisfaisant: nous jouissons de l'union & de la tranquilité tant du côté du Clergé, que par rapport aux autres citoyens.

„ Nous n'avons pas non plus à nous plaindre de la disette, ni de la cherté des denrées, ni de maladies épidémiques. Nous avons une puissante flotte dans nos ports, & une bonne armée sur pied. Le produit des mines a été „ considerable: d'où l'on pourroit conclure au premier coup d'œil, que notre „ situation est des plus gracieuses & des plus riantes. Mais quand on l'examine „ de plus près & avec des yeux attentifs, on découvre à travers les bienfaits, „ dont il a plû à Dieu de nous combler, des endroits foibles, qui nous annoncent une prochaine ruine, si le Tout-Puissant par sa grace ne daigne detourner les dangers qui nous menacent, & ne nous inspire les moyens salutaires „ de nous en garantir.

„ Parmi les grandes difficultés qui se présentent dans l'intérieur du Royaume, „ celle de trouver des subsistances pour les troupes, n'est pas la moindre. On „ peut y ajoûter celle de réparer les places fortes & d'en bâtir de nouvelles; „ d'acquitter les dettes de la Couronne, pour que notre crédit se soûtienne, & „ d'employer de tout autres moyens que ceux des années, où nous avons eu „ deux Puissans ennemis sur les bras. Il est heureux pour nous que nous ayons „ terminé notre differend avec le Dannemark, & nous n'avons pas lieu de regreter les sommes, que cet accommodement nous a coûtées; puisque, si „ nous eussions pris un autre parti, cette affaire auroit tourné à notre honte & „ à notre grand préjudice, au lieu que, par ce sage temperament, nous nous „ sommes mis en credit & en reputation chez nos amis & nos ennemis. D'où „ il suit que de ne pas pousser les choses jusqu'au bout, & de ne pas les soûtenir avec la vigueur, dont nous les avons commencées, ce seroit nous deshonorer chez nos amis, & inviter nos ennemis à nous attaquer à forces reunies.

„ Mais toutes ces difficultés augmentent, quand on considére que nos voisins & nos ennemis sont tels, que nous n'avons à attendre de leur part qu'une „ amitié feinte & simulée, des tréves mal-assûrées qui peuvent degenerer en „ rupture ouverte: car quant au Roi de Pologne, toutes ses vues ne tendent „ qu'à nous faire la guerre, c'est pour cela qu'il a convoqué la Diéte Gene-

(1) Copié sur l'Autographe du Roi, par Palmskoeld. l. c.

„ rale de ſon Royaume, & envoyé ſon Fils dans les Cours étrangères. Il eſt „ en traité avec le Dannemark, & Vous ſavez que la ſuſpenſion d'armes entre nous & lui eſt près de ſa fin. Nous ne pouvons rien nous promettre de „ plus favorable du Roi de Dannemark. Sa haine pour nous met ſon eſprit „ dans une agitation continuelle. Quoiqu'il ne paroiſſe pas en vouloir ſi-tôt venir à un éclat, ſes préparatifs par mer ne laiſſent pas que de nous paroître „ fort ſuſpects. Auſſi ſes ſujets menacent-ils ouvertement les nôtres, & les „ nouvelles publiques nous diſent qu'il traite avec les Polonois. Il a même „ nouvellement tiré cent mille écus de ſon tréſor, qu'il a envoyés en Allemagne, apparemment pour y lever des troupes, & il eſt actuellement dans le „ Holſtein, où il tàchera d'attirer à ſon ſervice des Officiers qui aient déja ſervi.

„ Tout cela nous annonce aſſez les projets de ce Prince, & nous avertit „ d'être ſur nos gardes, afin qu'avec l'aide de Dieu nous puiſſions détourner les „ mauvais deſſeins des Danois & des Polonois contre nous.

„ L'état de nos affaires, tant au dedans qu'au dehors, étant tel que nous „ venons de voir en raccourci; il nous convient d'examiner.

1°. „ Par quels moyens on pourroit porter nos voiſins à vivre en paix & „ en amitié avec nous.

2°. „ Suppoſé que cela ſoit impoſſible avec tous les deux, de quelle manière „ on pourroit s'y prendre pour éviter de rompre avec l'un des deux.

3°. „ Comment on pourroit rompre l'alliance entre le Dannemark & la Pologne.

4°. „ Si nous devons prolonger l'armiſtice, ou reprendre les armes dès qu'il „ ſera expiré?

5°. „ Combien de troupes en ce cas il nous convient d'avoir ſur pied.

6°. „ Comment fournir la ſubſiſtance aux armées.

La réſolution qui réſulta des délibérations fut en général; qu'on tâcheroit d'ajuſter le différend avec le Dannemark par rapport au péage du Sund; cette affaire fut en effet réglée par un accommodement ſolide: qu'on emploieroit tous les moyens imaginables pour parvenir à un traité de paix avec les Polonois; mais que, ſi l'on ne pouvoit y parvenir, on leur feroit la guerre avec plus de vigueur que jamais; & pour cet effet on fit de nouvelles levées, & toute la Nation ſe cotiſa généreuſement, pour l'entretien d'une puiſſante armée & de la flotte, qui fut encore augmentée de quelques Vaiſſeaux.

Il y avoit peu d'apparence que le Roi de Pologne donnât les mains à un accommodement ſolide. Ses eſperances de monter ſur le trône de Suéde, s'étoient réveillées & fortifiées à l'occaſion d'un accident qui arriva à la Reine de Suéde. Cette Princeſſe étoit enceinte: toute la Nation Suédoiſe attendoit avec impatience ſon accouchement, tant on déſiroit paſſionnément que Guſtave eût des Succeſſeurs, perſuadé que la race en ſeroit bonne; mais malheureuſement cette Princeſſe accoucha d'une Fille qui fut nommée Chriſtine, & mourut au bout de l'an. Quelque-tems après elle fit encore une fauſſe couche, d'autant plus triſte qu'il s'agiſſoit d'un Fils. Le Roi en fut vivement affligé. Il déſiroit d'avoir des Enfans autant par affection pour ſon peuple, dont il connoiſſoit les vœux, que par le ſentiment naturel à tous les hommes de ſe reproduire. En-

fin Dieu exauça les vœux de la Nation & ceux de ce grand Roi dans un voyage, que ce Prince fit en Finlande en 1626. avec la Reine, qui se trouva enceinte dans Abo (1). La joie des deux Epoux fut d'autant plus grande, qu'ils s'imaginèrent que ce seroit un Fils. Toutes les conjectures se changèrent en certitudes, sur des signes qu'on regarde presque comme infaillibles, & qui néanmoins sont souvent abusifs, c'est ce qui arriva en cette occasion: la Reine eut des songes qu'elle crut mistérieux: le Roi en eut de même. Les Astrologues toûjours prêts à flatter les désirs des Princes, l'assûrèrent que la Reine accoûcheroit d'un garçon: on se flatta, on espera, & l'on se trompa. La Reine accoucha d'une Fille, qui fut aussi nommée Christine. „ Je nâquis „ coëffée, dit-elle dans ses mémoires, n'ayant de libres que les bras & les jam„ bes. J'étois toute velue, j'avois la voix grosse & forte. Tout cela fit croire „ aux femmes, occupées à me recevoir, que j'étois un garçon. Elles rempli„ rent tout le Palais d'une fausse joie, qui abusa le Roi-même pour quelques „ momens. L'espérance & le désir aidèrent à tromper tout le monde; mais ce „ fut un grand embarras pour les femmes, quand elles apperçurent leur erreur. „ Elles étoient fort empêchées & ne savoient comment s'y prendre pour „ desabuser le Roi. La Princesse Catherine sa Sœur, se chargea de cette com„ mission. Elle me porta entre ses bras en état de me faire voir au Roi, & de „ lui faire connoître ce qu'elle n'ôsoit lui dire. Elle donna à ce Prince le moyen „ de se desabuser lui-même. Il n'en témoigna aucune surprise, me prit entre „ ses bras, & me fit un accueil aussi favorable, que s'il n'eût pas été trompé „ dans son attente. Il dit à la Princesse; *remercions Dieu, ma Sœur. J'espere que* „ *cette fille me vaudra bien un garçon. Je prie Dieu de me la conserver, puisqu'il* „ *me l'a donnée.*

Le Roi voulut que cette Princesse reçût une éducation toute virile, qu'elle apprît les langues anciennes & modernes, la Philosophie, les Mathématiques; tous les exercices, qu'on fait apprendre aux jeunes Princes. Elle disoit elle même, *que la nature s'étoit trompée en la faisant naître femme.* Elle alla toûjours vétue en homme, philosophant avec les Philosophes, & raisonnant des Arts avec les Artistes. Tous ses discours, toutes ses actions étoient plus d'un homme, que d'une femme. Elle quitta sa Réligion par le même esprit de singularité, qui avoit présidé à sa naissance, & qui dirigea toutes ses démarches. Sans cet esprit funeste à sa réputation, elle auroit pu être une grande Reine, comme son Pere avoit été un grand Roi: mais le desir de se singulariser lui fit résigner le Trône, & préférer une vie oisive parmi des prêtres & des moines, à la gloire de commander à une Nation belliqueuse, & de donner des loix dans tout le Nord de l'Europe. Son humeur inconstant & légère, la fit bientôt repentir de son indifférence pour les grandeurs humaines, & lui fit entreprendre plusieurs voyages, qui ne servirent qu'à confirmer le Public éclairé dans l'idée, qu'il s'étoit formée de son caractère inquiet & inconséquent.

A peine eut-elle atteint l'âge d'un an, que les Etats du Royaume la déclarè-

(1) Voyez les Mem. de la Reine Christine, *p.* 20.

rent Héritière du Trône, par un Décret solemnel; nouvelle marque de l'amour des Suédois pour Gustave-Adolphe (1).

La tréve entre ce Monarque & le Roi de Pologne, qui avoit été prolongée jusqu'au commencement de 1625. par un Traité conclu au Château de Dalen, sur les frontières de la Livonie, sans que les Ministres de part & d'autre eussent pu convenir de rien, le Roi de Suéde fit déclarer qu'il accordoit encore un répit jusqu'au mois d'Août de cette année, mais qu'après cela il ne prétendoit pas se laisser amuser plus long-tems, & perdre toute la belle saison en des négociations inutiles.

Les conférences s'étoient passées jusques-là en contestations. Les Ministres Suédois avoient trouvé les pouvoirs des Polonois insuffisans, & leurs instructions conçues en termes indécens, puisque le Roi leur Maître y étoit nommé assez clairement Usurpateur du Trône de Suéde, & que tout le reste étoit conçu en termes obscurs & équivoques.

Les Polonois de leur côté prétendoient, que, la guerre & la paix étant deux choses contradictoires, on ne pouvoit accorder les paroles de Gustave-Adolphe avec ses actions; que, tandis qu'il protestoit qu'il vouloit la paix, il ne cessoit de faire des préparatifs de guerre; que, si ce Prince vouloit qu'on le crût bien-intentionné pour le rétablissement de la tranquilité, il devoit commencer par desarmer, & qu'à moins de cela, on avoit lieu de le soupçonner de ne vouloir qu'amuser le tapis, en attendant que ses préparatifs fussent finis.

Oxenstierna, qui étoit le principal Ministre Suédois, piqué d'un discours si peu mesuré, repondit fiérement, que le Roi son Maître étoit résolu de ne poser les armes, qu'après qu'on seroit convenu des préliminaires de la paix; qu'ils auroient été signés, & ratifiés en bonne & due forme: qu'il avoit l'honneur de posseder la confiance de ce Prince, & qu'il le connoissoit assez pour les assûrer qu'il n'étoit pas d'humeur à se laisser surprendre; qu'il sentoit trop le prix de l'occasion; que la sagesse & la prévoyance n'entroient pas moins dans son caractère que la valeur, la fermeté & la constance; que tout ce qu'on alléguoit n'étoient que des chicanes de gens, qui n'avoient point envie de venir au fait; que le Roi de Suéde n'avoit rien à se reprocher; qu'il étoit innocent des suites fâcheuses, qu'auroient infailliblement toutes ces manières d'agir; & qu'ayant actuellement l'épée hors du fourreau, il ne seroit plus si aisé de l'engager à l'y remettre.

Là-dessus les conférences furent rompues, & chacun se retira de son côté, pour se préparer à la guerre.

Pendant que cela se passoit entre les Plénipotentiaires, Gustave étoit occupé à rendre la Suéde, aussi formidable qu'il étoit possible. Jusques-là ce Royaume n'étoit entré pour rien dans les affaires générales de l'Europe. Le peu d'industrie de ses habitans, la foiblesse du Gouvernement, leurs fréquentes divisions; tantôt libres, tantôt subjugués par les Rois de Dannemark, ils étoient tombés dans une espece d'obscurité, qui les cachoit aux yeux de toute l'Europe. Ils commencérent à se rélever sous Gustave-Vasa aïeul de notre Héros. François

(1) M. le D. Harte, fait un portrait affreux de cette Princesse. Il ne lui accorde aucune vertu, & lui attribue les vices les plus odieux. Tout ce qu'il en dit est outré, pour ne rien dire de plus: le zèle pour la Réligion ne sauroit autoriser des accusations si atroces, & il semble qu'un peu plus de modération conviendroit à un Ecclésiastique.

premier Roi de France fit alliance avec ce Prince, à l'occasion de Charles-Quint leur ennemi commun; mais cette alliance n'eut point de suite. Gustave-Vasa fut occupé, une bonne partie de sa vie, à étouffer les fréquentes revoltes de ses sujets, & ne put guère porter ses vues au-delà de la Norwege & du Dannemark.

Ce ne fut proprement que sous Gustave-Adolphe, que les Suédois firent voir qu'ils étoient les dignes descendans des destructeurs de l'Empire Romain. Ce fut sous ce Roi, que la Suéde commença à entrer en quelque considération dans le Systême de l'Europe, moins par ses forces naturelles, toûjours assez médiocres, que par le puissant génie de ce grand Monarque, qui changea en peu de tems la face de cet Etat, & par la bravoure reconnue de la Nation; bravoure qui brilla de nouveaux feux sous un si vaillant Roi, tant il est vrai que ce sont les Rois qui font les hommes.

Jusqu'à l'an 1625. Il n'y avoit eu en Suéde de troupes réglées, que quelques Compagnies de Soldats étrangers. Le reste ne consistoit qu'en des paysans ramassés à la hâte, mal armés, & encore plus mal vétus. Ils ne manquoient ni de courage, ni de force; mais ils étoient inaguerris de tout point. Gustave-Adolphe conjointément avec le Sénat forma le projet de troupes perpétuelles, qui seroient continuellement sur pied, bien armées, bien exercées, vétues convenablement; que pour cet effet tous les habitans du plat pays, ayant des fonds de terre fourniroient quatre-vingt mille hommes, constamment entretenus & nourris par les Communautés du Royaume, qui seroient tenues de présenter quatre-vingt mille autres hommes, dès que ceux-là auroient passé hors des limites du Royaume, afin que le même nombre de troupes fût toûjours dans le pays, pret de se porter par-tout, pour le défendre contre quiconque voudroit l'attaquer, & y porter la guerre; qu'aussitôt que ces troupes seroient en marche, & en action elles seroient entretenues du Tresor public, des revenus ordinaires de la Couronne, & du fond des nouveaux impôts, accordés par les Etats. Ce projet, dont nous ne donnons ici que le précis, & que le Roi exposa fort au long dans un discours prononcé (1), devant les Députés des Etats, se trouve dans Palmskœld.

Sous tout autre Roi que Gustave-Adolphe, les Suédois infiniment jaloux de leur liberté, n'auroient pas souffert qu'il y eût toûjours eu au milieu d'eux quatre-vingt mille hommes armés, qui pouvoient à tout moment appuyer les entreprises du Roi sur les libertés de la Nation. Mais telle étoit la haute opinion que l'on avoit de la grandeur d'âme de Gustave-Adolphe, que l'on n'opposa pas la moindre difficulté à ce projet. Les Etats ne voulurent pas même en examiner les consequences, &, pleins d'une confiance sans bornes en l'affection du Roi pour ses peuples, ils lui déclarèrent qu'ils le laissoient entièrement maître de faire à cet égard tout ce qu'il jugeroit à propos pour le bien & le salut de l'Etat.

Le projet ne fut d'abord executé qu'en partie, soit par la disette d'hommes, soit que Gustave voulût au commencement procéder avec ménagement à une affaire, dont la nouveauté pouvoit faire murmurer le peuple. Mais sous ses Successeurs il fut porté au plus haut dégré de perfection; les grandes acquisitions que les victoires de Gustave, & de ses Generaux procurerent à la Suede, ayant doublé les moyens.

(1) Le 10. Mars 1625.

Quoiqu'il en ſoit par le plan que nous venons de voir la Suéde eut toûjours un bon nombre de troupes ſur pied, qui en tems de paix, ne coûtoient pas un ſoû à la Couronne, y ayant dans chaque Province du Royaume un certain nombre de terres & de maiſons, deſtinées à nourrir & à loger les Soldats, avec un ſi bel ordre, que ſous le régne de Charles XI. la Suéde eut vingt mille Matelots ou Soldats de marine, & quatre-vingt mille hommes, toûjours complets & toûjours ſur pied, conformément au projet de Guſtave-Adolphe.

Telle eſt encore la forme du Gouvernement Militaire en Suéde. Les inſtitutions de Guſtave-Adolphe dureront autant que ce Royaume; tant elles ſont marquées au coin de la plus haute ſageſſe, & de l'utilité publique. Tel eſt le Code-militaire qu'il compoſa, & qui fut publié trois ou quatre ans avant l'époque dont nous parlons. Toute l'Europe imita ſes ſages réglemens. Le Roi de Sardaigne a actuellement ſur pied une Milice entretenue d'après celle de Suéde. La France même a toûjours ſoixante mille hommes répandus dans les Provinces, qui ne lui coûtent rien en tems de paix, & qui ont rendu de grands ſervices durant la guerre. A l'exemple de Guſtave-Adolphe, on a aboli ces groſſes & peſantes cuiraſſes, ces cuiſſars, ces braſſars, ces pots en tête, qui tenoient le cavalier dans des entraves, & ne lui laiſſoient que le mouvement de la main. Il diminua ces gros eſcadrons, ſi peu propres à la célérité des mouvemens qu'il vouloit que ſes troupes puſſent executer; il les réduiſit à cent cinquante chevaux. Il diviſa les Régimens en Bataillons, & au lieu de ces groſſes maſſes d'infanterie immobile, il voulut que le Bataillon ne fut que d'environ ſept à huit cens hommes. Il reſſuſcita la tactique des anciens Grecs & Romains, oubliée depuis tant de ſiécles. Il la perfectionna. Il diſpoſa ſes Bataillons avec des intervalles ſuffiſans, pour leurs mouvemens de droite & de gauche, pour les quarts de converſion, pour ſe former en colonne, ou ſe déployer en ordre de bataille: au lieu d'une ſeule ligne, la Cavalerie au centre & l'Infanterie ſur les aîles, comme c'étoit alors l'uſage général, il forma ſon ordre de bataille ſur deux lignes, l'Infanterie au centre, la Cavalerie ſur les aîles, avec un corps de troupes choiſies en réſerve; ſi la prémiére ligne plioit, la ſeconde ſe préſentoit, & facilitoit le raliment de la prémière: le corps de réſerve toûjours prêt à ſoûtenir l'une & l'autre. Il abolit les carabins, les Mouſquetaires à cheval, dont la manière d'eſcarmoucher en caracolant, avant que les armées fuſſent engagées, & de ſe retirer avec précipitation, avoit toûjours l'air d'une fuite, étonnoit les Soldats, & répandoit ſouvent une crainte funeſte dans toute une armée. Il bannit l'uſage des *Enfans perdus*, par la même raiſon. On ſait que les Enfans perdus étoient des Volontaires tirés de l'Infanterie, & poſtés à trois ou quatre cens pas en avant du front de l'armée, pour arrêter un moment l'ennemi. Ils faiſoient une décharge, & ſe rétiroient à toutes jambes ſur les aîles ou derrière la ligne. Il régla que les deux lignes ſeroient toûjours à trois cens pas au moins l'une de l'autre, tant afin que les coups, qui portent à la prémiere, ne puſſent arriver juſqu'à la ſeconde, que pour que celle-là étant defaite eut aſſez d'eſpace pour ſe remettre, & pour éviter de heurter contre les troupes de celles-ci, qui, étant toutes fraîches, s'avancent pour rétablir la bataille. Il voulut que les eſcadrons fuſſent à dix-huit ou vingt pas de di-

ftance les uns des autres, pour pouvoir y entremêler des pelotons d'Infanterie en cas de befoin, ce qu'il pratiqua très fouvent avec grand fuccès. En un mot, Guftave-Adolphe créa un nouvel art de la guerre, inconnu depuis le fiécle des Epaminondas & des Céfars (1). Mais rien n'eft plus beau que la difcipline qu'il établit dans fes troupes, puniffant avec la dernière rigueur le vol, les incendies & les autres defordres qui n'étoient que trop ordinaires de fon tems. Il introduifit une fubordination rigoureufe d'un grade à l'autre dans chaque corps particulier, & c'eft-là le reffort qui fait mouvoir les armées, avec tant de concert, & qui fait qu'un fi grand nombre d'hommes de génie & d'humeur fi différente concourent tous au même but, font tous mis à la fois en mouvement, & obéïffent au moindre fignal depuis le premier jusqu'au dernier. Il défendit les blafphêmes fous de rigoureufes peines, le jeu & la débauche. Comme il avoit un grand fond de pieté & de Réligion, il voulut que le culte divin fe fit dans les Armées avec la même régularité que dans les Villes, que tous les Officiers y affiftaffent & y menaffent les Soldats, qui n'étoient point occupés au fervice. Auffi fes Camps reffembloient plûtôt à des Villes policées, où regnent l'amour de l'ordre & la crainte de Dieu, qu'à un amas de libertins, qui n'ont d'autre vocation que le goût de la licence. Il connoiffoit tous les Officiers par leurs noms, & les avançoit à proportion qu'ils fe diftinguoient par leur fageffe, leur bravoure, leur application au métier, leur exactitude, & leur vigilance. Il établit un confeil militaire pour décider en dernier reffort de tous les différens qui furviendroient entre les Officiers, abolit la barbare coûtume de les décider par des combats finguliers (2), & défendit à tous fes fujets de fe battre en duel fur peine de la vie (3). On rapporte à ce propos un fait affez fingulier, pour mériter l'attention du Lecteur. Deux Officiers, ayant eu querelle entre eux & défirant de fe battre, en furent d'abord empêchés par la confidération de la peine portée par la Loi, & par la crainte de déplaire au Roi, dont il connoiffoient la fenfibilité fur le mépris de fes ordonnances. Pour fe mettre en repos de ce côté-là, ils refolûrent de demander eux-mêmes à ce Monarque la permiffion de fe battre, après lui en avoir fait voir la neceffité indifpenfable. *Fort bien*, leur repliqua Guftave diffimulant fon indignation, *je confens que Vous vous battiez; mais à condition que je ferai préfent au combat, afin que tout s'y paffe dans l'ordre.* Les deux champions le remercièrent de fa bonté, & ne manquèrent pas de fe trouver au rendez-vous à l'heure prefcrite. Le Roi s'y trouva auffi, &, conformément aux ordres qu'il avoit donnés, quelques pelotons d'Infanterie la pique à la main, s'avancèrent & formèrent un cercle autour du terrain, où nos deux braves étoient prêts à combattre. Le feu étinceloit deja dans leurs yeux, deja ils avoient la main fur la garde de leur épée, lorfqu'ils vîrent un homme qui, d'un air farouche & hagard, fe plaça à deux pas d'eux, avec un grand cimeterre à la main. A cette vue ils fe regardèrent mutuellement etonnés de cette

(1) *Gustavus Magnus artem bellandi de integro [illegible], [illegible], & [illegible]* [illegible] J. H. Boecler. Comment. de reb. Seculi a Christo nato, p. 4.

(2) Dans le code militaire publié en 1621.

(3) *Voy. Schneidman. p.* 192 & Scheffer Mwab Gent. Suec. Chap. X. *p.* 57.

te viſion. Le Roi, pour les tirer d'embaras leur fit dire que l'homme, qu'ils voyoient là armé d'un glaive, étoit l'Exécuteur de la juſtice, que, s'ils perſiſtoient à vouloir ſe battre, l'intention de Sa Majeſté étoit que l'un des deux reſtât ſur la place, & qu'auſſi-tôt le bourreau coupât la téte à l'autre, que c'étoit pour cela qu'il ſe tenoit prêt & à portée d'exécuter la ſentence, que les Loix avoient déja prononcée contre eux, au cas qu'ils conſommaſſent leur crime. Ces braves, frappés de ces paroles comme d'un coup de foudre, vinrent ſe jetter aux pieds du Roi, demandant humblement pardon de leur faute. Ce Prince leur pardonna, les exhortant à vivre bien enſemble, ce qu'ils promirent en s'embraſſant mutuellement. Le Roi, à propos de cette affaire, déclara hautement que jamais il ne feroit grace à qui que ce fût pour un crime, qui bleſſoit ſi fort les Loix de la nature, puiſqu'il privoit la Patrie, qui eſt la Mère commune, de ſes Enfans les plus braves. „ Si mes Officiers veulent ſe battre, „ diſoit-il quelquefois, que ce ſoit contre mes ennemis. Si on leur fait tort, „ qu'ils ſe plaignent; il y a juſtice pour tout le monde. Si on les attaque dans „ leur honneur, qu'ils montrent, aux dépens des ennemis de l'Etat, qu'ils „ en ont autant que qui que ce ſoit. Je veux des Soldats, & non pas des „ gladiateurs". Il fit un jour mettre aux fers les Généraux (1) Tott & Wrangel, pour prévenir les ſuites d'un différend qu'ils avoient enſemble, & qu'ils ſe propoſoient de vuider dans un combat ſingulier.

Tant d'exemples atteſtés par des Auteurs ſi dignes de foi, prouvent ſi bien que Guſtave-Adolphe ſentoit parfaitement la néceſſité d'abolir une coûtume ſi funeſte & ſi abominable, & que, pour parvenir à un but ſi ſalutaire, il falloit être inéxorable, & punir ſans remiſſion quiconque oſeroit ſe porter à cet excès, qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme fort ſuſpect ce qui eſt dit dans la vie (2) du Maréchal de Gaſſion; que cet Officier François ſe battit en duel avec un Colonel Griſbac dans l'armée de Guſtave, du conſentement de ce Prince, qui loua Gaſſion de ſa bravoure & lui dit beaucoup de choſes flatteuſes. Tout l'entretien qu'on rapporte qu'il eut là-deſſus avec le Roi, n'eſt point dans le caractère de ce Monarque, trop grand, trop judicieux pour louer de ſi miſérables exploits, ſi contraires d'ailleurs à ſes ordonnances, qu'il n'eſt pas probable qu'il ait voulu lui-même apprendre à les mépriſer. Il paroît que le compilateur de cette Hiſtoire, n'ayant pas trouvé les mémoires que la famille de Gaſſion lui fourniſſoit aſſez amuſans, a cru devoir les égayer par quelques épiſodes conformes au goût romaneſque de ce ſiécle où la fureur des duels étoit générale, & où les Romans ne trouvoient point de lecteurs, s'ils n'étoient remplis de grands coups d'épée, comme il paroît par ceux de Cléopatre & d'Artamène, qui fûrent ſi fort à la mode; & que perſonne ne lit plus; peut-étre pour la même raiſon qui les rendoit alors ſi agréables.

Cependant Guſtave-Adolphe tenoit ſa flotte toute prête en attendant l'iſſue des conférences. Dès qu'il en eut appris le ſuccès, il ſe rendit à bord du Vaiſſeau Amiral, & fit mettre à la voile pour les côtes de Livonie. Il arriva à l'embouchûre de la Duna au commencement de Juillet (3), avec une

(1) Palmskœld dit que le Sénateur Sten-Bielke, cita cet exemple en plein Sénat. Palm. l. c. ad an. 1673. Tom. II. *p.* 1061.

(2) Voy. la Vie du Maréch. de Gaſſion, Tom. I. *p.* 136. 137.

(3) Et non pas au commencement d'Avril.

flotte de soixante & dix voiles, qui avoient vingt mille hommes à bord. L'armée étant débarquée, avec l'Artillerie & les Munitions, Gustave assiégea & prit le Fort de *Kockenhus*, situé sur la droite de la Duna en remontant le fleuve, à dix lieuës Sud-Est de Riga. De-là ce Prince parcourut comme un torrent toutes les Places de Livonie qui étoient encore au pouvoir des Polonois. Il prit Seelbourg, Dunabourg, Nidorp, Pernau, &c. Ce fut plûtôt une promenade qu'une expédition. En moins d'un mois il ne resta plus rien de ce Duché au Roi de Pologne (1).

Tandis que le Roi de Suéde laissoit reposer ses troupes de la longue & pénible marche, qu'elles avoient faites au travers de la Livonie, il apprit qu'un Colonel Polonois avoit quelques intelligences dans Riga & se disposoit à surprendre la place. Gustave accourut aussi-tôt avec un détachement de Cavalerie, se mit en embuscade, & fit avertir celui qui commandoit pour lui dans Riga d'être sur ses gardes. L'Officier Polonois ignorant que son projet étoit éventé, s'avança dans la nuit avec environ deux mille hommes; mais au lieu de la porte qu'on devoit lui ouvrir, on lui envoya de bons coups de canon & de mousquets. Il voulut se retirer, mais il trouva le détachement du Roi, qui lui coupa la retraite & le tailla en piéces avec tout son monde.

Après cette expédition, le Roi réjoignit le gros de son armée, qui se remit en marche pour se rapprocher de Riga. Stanislas Sapicha, Maréchal de Lithuanie, jeune homme sans expérience, & sans prudence qui commandoit un Corps de deux mille Chevaux & de mille Fantassins, ignorant l'approche du Roi de Suéde, entreprit de réparer le malheur arrivé au Colonel Polonois, & renoua le projet de surprendre Riga. On prétend sans aucune preuve, que les Jesuites firent entrer dans ce projet les amis qu'ils avoient dans Riga; mais quoiqu'il en soit le jeune Sapicha ne fut pas plus heureux que le Colonel. Il y perdit son canon & son bagage, & qui plus est, on découvrit ceux avec qui il avoit intelligence, & on les fit mourir du suplice des traitres (2).

Le Roi de Pologne ne pouvoit pas digérer la perte de Riga; qui étoit en effet la clé de toute la Livonie, & une Ville très florissante. Il fut très mortifié d'apprendre le mauvais succès de toutes les entreprises qu'on avoit faites, pour l'enlever aux Suédois, & le peu d'esperance qu'il y avoit que cela pût se faire autrement que par un siége regulier, entreprise fort au dessus de ses forces, & peu convenable au goût & à la maniére de combattre de la Nation Polonoise.

Gustave-Adolphe ayant fait jetter des ponts sur la Duna, y fit passer son armée. La Duna que les Russiens écrivent & prononcent Dzwina (3) prend sa source dans les montagnes de la Province de Rzva, pas bien loin de celles

comme le dit le D. Harte. Voy. *L[illegible]*, mieux instruit de cette guerre que le Chroniqueur Polonois que M. Harte suit.

(1) M. Harte dit (*p.* 70) *excepté le Fort de D[illegible]* : mais il a oublié qu'il a dit plus haut [illegible] le siége de Riga, Gustave-Adolphe [illegible] & prit ce Fort. Or il ne dit point que les Polonois l'eussent repris, & il est certain [illegible] qu'il n'étoit pas sorti des mains de Gustave, depuis qu'il s'en fut rendu maître un peu avant le siége de la capitale du pays.

(2) Lettre d'*[illegible] Pauli* au Chancelier Oxenstiern, du 1[illegible] Mars 1626. dans le Vol. [illegible] *p.* 18[illegible].

(3) Je ne sçais où M. Harte a pris que la Duna, qu'il appelle *Dwina*, sépare la Courlande de la Lithuanie. *V. Hist. de G. A. p.* 71. Cela est [illegible] vrai, que la Lithuanie est au midi & la [illegible] au Nord de la Courlande, & que ce [illegible] se trouve entre les deux.

du Volga, qui coule d'abord au Nord, & ensuite tourne vers l'Orient, tandis que la Duna prend son cours vers l'Occident, & sans presque se detourner, elle entre dans la Principauté de Biela, où elle reçoit l'Opsiloa, arrose les Palatinats de Witepsk, & de Polocks dont elle baigne les capitales, puis celui de Wilna où elle reçoit la Drina & la Drissa. Enfin elle entre dans l'angle que forme la pointe du Duché de Semigalle avec la Livonie précisément à l'endroit où elle reçoit la petite rivière d'Imbrica, & coule de-là jusqu'à la mer toûjours entre la Courlande & la Livonie.

Gustave entra avec son armée dans le Duché de Courlande, reprit Mittau, d'où il poussa un corps vers Bauske petite Ville située, ainsi que Mittau, sur la rivière de Musza à six lieues au Sud de Mittau. Leon-Sapieha Père du précédent étoit à la tête d'une armée composée des troupes de Lithuanie, de quatre cens Cosaques, deux cens Cuirassiers, neuf cens Fantassins Allemands, deux milles Hussars & quatre cens Heyduques, qui sont des Fantassins Hongrois. Il avoit passé les défilés qui sont entre la Courlande & la Lithuanie, & s'avançoit par le pays de Semigalle, pour secourir Bauske, qui est un poste important sur la rivière de Musza; mais la place fut prise avant qu'il put en approcher à plus de vingt lieues.

Gustave apprenant la marche de l'armée Polonoise s'avança de son côté au devant du vieux Sapieha, résolu de lui livrer Bataille. Le Roi de Suéde étoit outré contre les Polonois à cause des entreprises qu'ils avoient faites sur Riga. Il n'avoit point encore vu de Bataille rangée, quoiqu'il fit la guerre depuis si long-tems, & il mouroit d'envie d'en donner une. Il eut bien-tôt satisfaction. Le vieux Sapieha cherchoit une Bataille, persuadé qu'étant supérieur au Roi de Suéde en Cavalerie il ne s'agissoit que de l'attirer dans la plaine, pour tailler toute son armée en piéces: mais Gustave connoissoit mieux ce que valoit son Infanterie, & ce que c'étoit que les Polonois & les Hussars. L'Infanterie Suédoise étoit armée de piques & de mousquets. Les Mousquetaires rangés sur quatre de hauteurs, les deux premiers rangs tiroient, & les deux autres conservoient leur feu. Les piquiers étoient devant un genou à terre & la pique à la hauteur du poitrail. C'est ainsi que Gustave avoit dressé son Infanterie pour suppléer au defaut de Cavalerie, qui faisoit la principale force de ses ennemis. C'est ainsi qu'un demi siécle avant l'invention de la baïonnette, ce grand Roi imagina un moyen de rendre l'Infanterie impénétrable à la Cavalerie. La rareté des chevaux en Suéde, leur petite taille, la difficulté d'en tirer d'Allemagne; les fraix immenses qu'exigeoit un grand Corps de troupes à Cheval, faisoient que Gustave cherchoit les moyens de s'en passer ou du moins de se contenter d'un petit nombre: & il s'attacha tellement à rendre son Infanterie invincible, qu'on peut dire qu'il en vint à bout, & qu'il apprit le premier à toute l'Europe l'avantage que procure une bonne Infanterie, tant pour l'épargne que pour la victoire. Tous ses éléves dans l'art militaire préférérent toujours l'Infanterie à la Cavalerie, & dûrent presque tous leurs succès à celle-là & peu à celle-ci. Nous voyons de nos jours un grand Roi suivre le systéme de Gustave-Adolphe, se piquer d'avoir la meilleure Infanterie du monde, & ne devoir ses victoires qu'à l'attention infinie qu'il a

eue à la former. Les Polonois au contraire méprisoient en ce tems-là l'Infanterie, & n'en avoient guère que quelque petit corps d'étrangers, ou d'esclaves & de goujats Polonois, plus ressemblans à des vagabonds qu'à des Soldats; mal armés, & à demi-nuds: tandis que leur Cavalerie étoit leste, bien montée, bien vétue & bien armée, d'une merveilleuse agilité à courir devant & derrière, à caracoler aux flancs & à la queue; mais ne pouvant d'ailleurs soûtenir, de pied ferme & sans s'ouvrir, le choc d'un Escadron bien proportionné bien serré & armé pesamment. La Cavalerie Polonoise est encore aujourd'hui la même, & ressemble assez aux Hussars; des hommes sans armes défensives, des chevaux légers & d'une taille mediocre, des étriers courts, de petites selles. Elle combat en fuyant; elle est bonne à harceler, à investir, à faire tomber l'ennemi dans des embuscades. Elle a du rapport aux Numides, ou aux Soldats d'Ambiotrix & de Tiridate.

Cependant les armées Suédoise & Polonoise se rencontrèrent dans une plaine du pays de Semigalle, près d'un Village nommé Walhoff, éloigné d'environ deux lieues de la Duna (1). Ce fut-là que se donna le 7. Janvier 1626. la prémière Bataille que gagna Gustave-Adolphe. Les Historiens n'en ont marqué ni l'ordre, ni les circonstances. Ils se contentent de dire que la victoire fut complette; que les Polonois y perdirent la plus grande partie de leur artillerie, tout leur bagage, beaucoup d'étendars; qu'ils eûrent 1600. hommes tués sur la place; & qu'on leur fit un grand nombre de prisonniers. Ils louent beaucoup les dispositions que le Roi fit pour assûrer le succès de l'action (2), mais ils se taisent sur l'ordre de Bataille, sur la maneuvre des troupes, & sur la durée du combat. On peut croire néanmoins qu'il ne fut pas fort opiniâtre; puisque tous les Historiens conviennent que la victoire coûta à peine une centaine d'hommes aux Suédois. Ce fut proprement une déroute.

Quoiqu'il en soit Sapieha se retira fort en desordre en Lithuanie, où Gustave-Adolphe le suivit. Il y prit Posvolen, malgré la résistance des Cosaques qui y étoient en Garnison, & Bierze qu'il emporta l'épée à la main; quoique ce fussent deux des plus fortes places de Pologne, & les clés du grand Duché de Lithuanie.

Cette invasion soudaine répandit la terreur dans tout le Pays. Gustave crut qu'enfin le Roi de Pologne las de faire la guerre avec tant de malheur, feroit par nécessité, ce qu'il n'avoit pas voulu faire par raison. Il demanda des passeports pour les Ministres, qu'il vouloit envoyer à Varsovie; dès qu'il les eut reçus, il nomma pour cette Ambassade le Chancelier Oxenstierna, Horn, non pas le Général Gustave-Horn, mais un autre, & Salvius (3) Ce dernier devoit être seulement Sécretaire de l'Ambassade. Salvius devint

(1) La Courlande a la figure d'une hache, dont la Semigalle ou Semigallie fait le manche. Ce pays est incorporé au Duché de Courlande. *Sem* en langage Courlandois, qui est une dialecte de l'Esclavon, signifie *pays*, & *Galle* signifie *au delà*. Ainsi le vrai nom de ce pays est *Semgalle*, c'est-à-dire, *Pays d'au-delà*.

(2) Le D. Harte met cette action en l'année 1625. Il suit Loccenius qui se plaint de n'avoir pas de bons mémoires sur cette Bataille. M. Harte n'en dit pas même le jour. Je l'ai trouvé dans *Verellius* Epit. Hist. Suiogoth. *p.* 190.

(3) M. Bayle, aulieu d'Oxenstierna nomme un *Arnitz*; il veut dire *Arvid*, qui est un nom Suédois, & non pas *Arnitz*.

dans la ſuite un ſi grand perſonnage, que le lecteur ne ſera pas fâché de le connoître un peu plus particuliérement (1). Jean Salvius nâquit à Strœgnœs, dans le Duché de Sudermannie en 1590. Son père étoit Syndic de cette Ville. Celui dont nous parlons ici avoit très bien étudié, mais non pas la Médecine en particulier. Il s'en explique ainſi lui-même dans une lettre à la Reine Chriſtine. „ J'ai étudié la Médecine, ainſi que la Théologie; „ mais je n'ai demandé, ni pris aucun dégré dans l'une ou l'autre de ces „ Facultés. J'ai toûjours eſtimé qu'un homme qui ſe deſtine aux *affaires* „ *politiques*, doit connoître auſſi bien l'Hiſtoire Naturelle, que la Civile & „ l'Eccléſiaſtique, qu'il doit même être verſé, s'il eſt poſſible, dans la Phi- „ loſophie ". Il poſſédoit à fond les langues ſavantes, & pluſieurs des modernes, étoit grand littérateur, grand critique, entendoit même les langues Orientales; & ce qu'il y a d'étonnant c'eſt qu'il connoiſſoit parfaitement les loix, les coûtumes de chaque Pays, les intérêts des Princes. En un mot, c'étoit un génie univerſel. Guſtave-Adolphe le fit ſon Sécrétaire intime. Il fut employé dans les Négociations les plus importantes. La Reine le nomma Chancelier de ſa Cour, & le ſecond Ambaſſadeur Plénipotentiaire de Suéde au Congrès de Weſtphalie. A ſon retour, il fut fait Sénateur du Royaume, enſuite Annobli, créé Baron, & mourut comblé de biens & d'honneurs à Stockholm en 1652.

Le Voyage des Ambaſſadeurs n'eut aucun ſuccès: Horn & Salvius fûrent pris par les Coſaques, & détenus quelques jours priſonniers. Oxenſtierna ſe plaignit amérement, qu'on avoit violé le droit des gens en leur perſonne, & inſiſta ſur leur élargiſſement, dans une lettre au Prince Radzivil, qui ordonna auſſitôt qu'on les mit en liberté. Les Ambaſſadeurs s'en revinrent ſans avoir rien fait. Après cette avanture, le Roi de Suéde ne s'empreſſa plus tant de faire de nouvelles propoſitions. Il leva de fortes contributions en Lithuanie, & n'y laiſſa qu'autant de troupes qu'il en falloit pour garder les principales places, qu'il avoit conquiſes, après quoi il s'en retourna en Suéde, pour y hâter les préparatifs d'une nouvelle campagne, & donner ordre aux affaires intérieures.

Pendant que Guſtave-Adolphe étoit à Stockholm, les Ambaſſadeurs de Bethlem-Gabor, Prince de Tranſilvanie arrivoient à Berlin, pour épouſer au nom de leur Maître la Princeſſe Catherine de Brandebourg, ſœur de la Reine de Suéde. Gabor prenoit le tître d'élu Roi de Hongrie, de Dalmatie &c. Les Nôces ſe firent à Berlin, avec une pompe & une magnificence extraordinaire, & bien différente de ce qu'on avoit fait aux Nôces de la Reine de Suéde, qui n'auroient pu être plus chétives. Auſſi Guſtave-Adolphe diſoit, qu'on avoit donné au Tranſilvain la plus jolie des deux Sœurs, & qu'on avoit plus fait de fêtes à ſes Ambaſſadeurs, qu'on ne lui en avoit fait à lui Roi de Suéde, lorsqu'il avoit été à Berlin en perſonne. Bethlem avoit envoyé à Brieg en Siléſie, un Caroſſe ſuperbe pour ſon Epouſe. Un Gentilhomme Polonois, s'étant

(1) Si M. Harte avoit écrit l'Hiſtoire de Guſtave-Adolphe, après la publication des Mémoires de la Reine Chriſtine, il n'auroit pas copié toutes les erreurs qu'on a avancées touchant cet homme célèbre.

mis en embuscade, enleva le Carosse aux Gens du Prince de Transilvanie.

Bethlem naturellement peu endurant étoit alors en Hongrie, sur les frontieres de la Silésie, & ce fut-là qu'il apprit cette nouvelle. Aussi tôt il envoya des gens après le voleur, & prit de si justes mesures qu'on le lui amena: on trouva sur lui des lettres du Prince Uladislas de Pologne, qui l'incitoit à cette entreprise (1); & ce fut peut-être ce qui sauva la vie au Gentilhomme. On crut alors que Bethlem se ressentiroit de cette injure envers la Cour de Pologne, mais elle n'eut pas de suite; & le Prince de Transilvanie ne songea qu'à recevoir son Epouse, qu'on lui présenta fondant en larmes de se voir condamnée à passer ses jours dans des pays si sauvages, & si eloignes des lieux de sa naissance; d'ailleurs son Epoux n'étoit plus jeune, & il étoit fort incommode de la goute, & de son excessive grosseur; mais elle se consola bientôt. Cette alliance étoit très avantageuse au Roi de Suéde, par rapport aux vues qu'il avoit pour le rétablissement de la liberté Germanique. Gabor étoit un grand Homme d'Etat & de Guerre, qui avoit beaucoup de crédit auprès des Turcs, & qui par ses exploits avoit su se rendre redoutable aux Polonois, & à la Maison d'Autriche. On prétend qu'il s'étoit trouvé à quarante-deux Batailles ou chocs. Il etoit né en 1580. & avoit commencé à servir dès son enfance. Il passa par tous les grades de la milice, & s'éleva jusqu'aux prémiers. De simple Gentilhomme il s'étoit rendu Souverain de Transilvanie, sous la protection de la Porte. Il avoit détruit le parti de l'Empereur dans cette Province; porté ses armes en Hongrie, pris Presbourg, & semé la terreur jusqu'aux Portes de Vienne, en s'approchant avec son armée. Il se fit couronner Roi de Hongrie, & en porta toûjours le titre. Il avoit conquis la plus grande partie de ce Royaume; mais il en fut rechassé par les armes de l'Empereur. Il mourut au mois de Novembre 1629. trois ans après son mariage, laissant à sa Veuve plus de cinq cens mille écus d'argent comptant, & trois belles Seigneuries. On a encore plusieurs Lettres originales (2) de cette Princesse à Gustave-Adolphe, où elle se plaint des persecutions que le Prince Ragotzki, Successeur de son Mari, & les P. P. Jésuites lui faisoient essuyer au sujet de sa Réligion. Gustave-Adolphe avoit alors un Ministre à la Porte, c'étoit le Sr. Strasbourk, par le moyen de qui il fit parvenir au Sultan les griefs de cette Princesse. Telle étoit l'estime d'Amarath pour le Heros Suédois, qu'il prit la Veuve de Gabor sous sa protection, defendit qu'on la troublât dans sa Réligion, & voulut que ses rentes lui fussent exactement payées. Enfin cette Princesse quitta la Transilvanie, revint en Allemagne, & s'y maria en secondes Nôces avec le Duc François-Charles de Saxe-Lawembourg.

Dès que le retour de la belle saison le permit, Gustave-Adolphe partit de Stockholm, avec une Flotte de 150. voiles, & vingt-six mille hommes de débarquement. Tout le Nord étoit attentif à ce nouvel orage, & curieux de voir où il iroit éclater. Le Roi de Pologne, prévoyant que Gustave pourroit bien faire une invasion dans la Prusse, avoit fait dire à l'Electeur de Brandebourg, qui en possédoit une partie en fief relevant de la Couronne de

(1) El. Pauli Epist. in vol. Epist. Salvii. p. 180. (2) Lengnich. l. c. p. 181.

Pologne, d'avifer à la fûreté de Pillau, qui paroiffoit le plus expofé. L'Electeur renforça en effet la garnifon de cette place, fit venir quatre vaiffeaux de Dantzig, pour defendre le port, à l'entrée duquel il y a un Fort qu'on garnît de canon, & dont on ordonna de réparer & d'augmenter les ouvrages. Tout ce qu'il y avoit de fortification fut auffi pourvu de l'artillerie néceffaire (1). Il faut pourtant avouer que tous ces préparatifs fe firent avec affez de lenteur, l'Electeur ne pouvant fe perfuader que le Roi de Suéde fongeât à porter la guerre en Pruffe, & fe flattant qu'il avoit tout autre Pays en vue. Cette lenteur fut caufe qu'on le foupçonna en Pologne de s'entendre avec le Roi de Suéde; mais il s'en défendit vivement, & écrivit à ce fujet au Grand-Chancelier une Lettre, datée du 14. d'Août 1626. où il fe plaignoit amérement des calomnies, dont certaines gens ofoient le noircir en Pologne. Il dit, que perfonne n'eft fi ennemi de foi-même que de céder fes biens à un autre, & qu'il eft hors de toute apparence, qu'un Prince reçoive un autre Souverain armé dans fes Etats, & l'affocie au Gouvernement. Il fe juftifie auffi de la négligence dont on l'accufoit, & défie fes calomniateurs d'en donner aucune preuve.

Il écrivit dans le même fens au Roi Sigismond (2). Cependant le Roi de Suéde vint fondre comme un éclair fur Pillau, força le port, & fe rendit maître de la place, prefque fans réfiftance, parce que la garnifon n'avoit pas encore fini fes préparatifs de défenfe, & ne s'attendoit pas à une attaque fi brufque.

Pillau n'a jamais été & n'eft encore qu'un méchant Village (3), compofé de quelques maifons de Pêcheurs, à l'entrée du *Frifch-Haff*, qui communique à un petit golfe de la Mer Baltique, fur lequel eft Pillau. Le Frifch-Haff s'étend à l'occident de Koënigsberg, jufqu'à l'embouchûre de la Viftule, ce qui fait une largeur de trois milles Germaniques. Pillau eft remarquable par fa douceur, & par fon Port d'où en remontant le Prégel, on remonte à Koënigsberg, qui n'en eft qu'à quatre milles Germaniques. Près du Village de Pillau eft une Montagne ronde, couverte de bois, fur laquelle on voit une affez jolie maifon, qui eft celle du maitre de la douane, devant eft une place de gazon, d'où l'on voit tout le port, & fur le môle où eft la fortereffe, jufqu'en pleine Mer. Le môle eft une hauteur d'une terre fablonneufe d'environ cent pas de largeur, qui s'avance comme un bras, & au bout de laquelle il y a un Fort avec garnifon, pour arrêter tout ce qui paffe. C'eft au deffus de Pillau qu'on trouve quantité d'ambre, furtout après qu'il a fait quelque tempête.

Ce fut ce Fort que Guftave-Adolphe força fans beaucoup de peine, & tout de fuite il entra dans le port avec fa Flotte, qui, après avoir été là quelques jours à l'ancre, s'approcha de l'embouchûre d'une rivière, que les gens du Pays nomment *Pafferg*, qui tombe dans le Frifch-Haff à trois milles au deffous de

(1) M. S. de M. A.

(2) Il paroit par ces deux Lettres & par d'autres circonftances, que nous rapporterons tout à l'heure fur la foi d'un Ecrivain très bien inftruit, que l'Electeur n'avoit pas accepté la Neutralité que Guftave lui offroit, & ne lui avoit pas fait offre de fes places en Pruffe comme l'avance le D. Harte.

(3) Le D. Harte en fait une Ville avec un fort Château.

Pillau. Cette rivière a sa source aux confins du Cercle d'Hockerland: elle coule du Midi au Nord, & sépare le Pays de Vannie de la Poméfanie; après avoir serpenté entre ces deux Provinces, elle vient mouiller les murs de Braunsberg, & un Bourg auquel elle donne son nom, & près duquel elle se jette dans le Frisch-Haff. Ce fut là que les troupes, qui étoient sur la Flotte, furent débarquées.

A peine Gustave-Adolphe avoit mis le pied dans la Prusse Ducale, qu'il offrit la Neutralité à l'Electeur de Brandebourg; mais ce Prince craignant de perdre son fief, ne put se déterminer à une démarche, qui ne pouvoit que déplaire au Roi & à la République de Pologne. Gustave prit alors le parti de s'adresser aux Etats du Pays. Il leur représenta que l'Electeur, craignant de perdre son fief, n'osoit accepter la Neutralité, quelque utile & nécessaire qu'elle fût au Pays. Ceux-ci firent d'abord bien des difficultés, mais enfin, ils se conformèrent aux circonstances & se declarèrent Neutres (1).

La Prusse est bornée au Nord par la Mer Baltique, au Sud par la Pologne, à l'Est par la Samogitie & la Lithuanie, à l'Ouest par le Brandebourg, la Pomeranie & la Cassubie. Cette contrée fut conquise en 1230. par les Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Cet ordre étoit puissant; il avoit mis en campagne jusqu'à soixante mille Chevaliers, commandés par des Princes, qui se faisoient un honneur d'être les chefs d'une si vaillante Noblesse; mais dans la suite il dégénéra. Ils se plongèrent dans le luxe & dans la mollesse. Il eûrent une longue guerre à soûtenir contre les Polonois, qui enfin les chasserent de cette partie de la Prusse, que l'on distingue du nom de Prusse-Royale. Ils se cantonnèrent dans l'autre partie, nommée Prusse-Ducale. Celle-ci comprend le *Smaland* ou *Sambland*, le *Natangen*, & l'*Hockerland*, Koënigsberg en est la capitale. La Prusse-Royale contient le territoire de *Marienbourg*, celui de *Culm*, le *Wermland* ou *Warmie*, & la *Pomerelle*.

Les principales Villes de la Prusse-Ducale sont, outre *Koënigsberg*, *Memel*, *Marienwerder*, *Brandebourg* & *Fischbausen*. Celles de la Prusse-Royale sont *Marienbourg*, *Elbing*, *Culm*, *Thorn*, *Strasbourg*, *Braunsberg*, *Frauenberg*, *Wartenbourg*, *Dantzig*, *Bromberg*, *Mewe* & *Dirschau*.

Lorsque la Doctrine de Luther faisoit les Progrès que tout le Monde sait, les Chevaliers Teutons établis en Prusse, embrassèrent les nouvelles opinions, ainsi que ceux de Livonie. Les uns & les autres avoient pour Grand-Maître Albert de Brandebourg, qui renonça aussi à ses vœux, adopta le Luthéranisme, se maria & eut un enfant à l'age de soixante & dix ans. Ce fut lui qui partagea la Prusse avec les Polonois, leur abandonnant la Prusse-Royale, & se reservant l'autre partie, à condition qu'il reconnoîtroit la Suzeraineté de la Pologne, & qu'il feroit hommage à cette Couronne, moyennant quoi, la partie de la Prusse qu'il occupoit seroit érigée en Duché Héréditaire, pour être possédé après lui par ses descendans & héritiers. C'est par cet Albert que le Duché de Prusse a passé dans la Maison de Brandebourg, qui dans la suite a su se soustraire à la Suzeraineté de la Couronne de Pologne, & qui a eu, au commencement de ce siécle, le crédit de faire ériger ce Duché en Royaume, &

(1) Lengnich. l. c. *p.* 182, 185.

& de faire reconnoître cette nouvelle dignité de toutes les Puiſſances de l'Europe, excepté la Cour de Rome.

De-là vient qu'aujourd'hui on diviſe la Pruſſe, en Pruſſe Polonoiſe & Pruſſe-Brandebourgeoiſe ou Royaume de Pruſſe, au-lieu de Pruſſe-Royale & Ducale. Ce Pays eſt fameux par l'ambre qu'on trouve ſur ces côtes, par les Bufles, les Elans & les Ures, dont ſes forêts ſont remplies, & qui ſont des animaux auſſi ſinguliers, pour nous que ceux d'Aſie & d'Afrique.

Les Suédois, en mettant pied à terre dans la Pruſſe-Polonoiſe, trouvoient d'abord devant eux la Ville de Braunsberg, petite mais très importante Place avec un bon port ſur la rivière de Paſſerg, à neuf lieuës Nord-Eſt d'Elbingen. Elle n'étoit ni aſſez fortifiée, ni aſſez bien pourvue pour faire une raiſonnable défenſe, auſſi fut-elle bien-tôt forcée. De-là Guſtave s'approcha de Frauenberg dont il s'aſſûra auſſi, afin d'avoir ſes derrières libres. Frauenberg eſt une petite Ville à l'occident de Braunsberg, qui n'a rien de remarquable, que d'avoir eu le célèbre Copernic pour Chanoine de ſa Cathédrale. Le Roi chaſſa les Jéſuites de ces deux Villes, & envoya leur Bibliothéque en Suéde, pour groſſir celle de l'Univerſité d'Upſal, foible dédommagement de la perte qu'avoient fait les Proteſtans à Heydelberg, où ils avoient vu la plus belle Bibliothéque de l'Europe, tomber entre les mains de leurs ennemis & ſacrifiée au Pape, qui en enrichit celle du Vatican.

„ Je ne ſais, *dit à ce propos un fameux Ecrivain* (1), ſi les Jéſuites qui „ avoient été chaſſés de Riga par Guſtave l'an 1621. qui fit de même trans- „ porter leur Bibliothéque en Suéde, s'eſtimoient fort malheureux d'être ainſi „ traités par un Prince Proteſtant. Comme on ne les accuſe pas d'être trop „ humbles & trop deſintéreſſés, il y a quelque apparence qu'ils ne fûrent pas „ marris de ſe voir traités avec cette diſtinction, & d'avoir un ſi beau prétexte „ de ſe glorifier, que c'eſt à eux principalement que les Hérétiques en veulent.

„ Il eſt ſûr qu'ils ſe font honneur de tout, & qu'ils font ſi bien valoir leurs „ pertes en repréſentant au monde, qu'ils ſont les ſeules victimes immolées à „ la fureur des Sectaires, qu'on leur donne beaucoup plus de biens qu'ils n'en „ ont perdu. Mais il n'eſt pas moins certain que Guſtave ne les chaſſa point „ par un coup de perſécution; il les chaſſa parce qu'il avoit ouï dire, ou plu- „ tôt parce qu'il ſavoit par expérience, qu'ils ſe mêloient de trop d'affaires, „ & qu'ils ne valent rien dans une Ville conquiſe par un Prince qu'ils croient „ Hérétique. Ils ont donc tort de ſe tant glorifier d'être plus en butte aux Pro- „ teſtans, que le reſte de leur Communion. Les plus éclairés de leur Egliſe ont „ reconnu, que la véritable cauſe de cela n'eſt pas une choſe, dont on ſe puiſ- „ ſe glorifier ".

Ce n'étoit pas aſſez pour les Suédois, que d'occuper Braunsberg & Frauenberg, afin d'aſſûrer leur retraite en cas de malheur, il leur falloit encore Elbing ou Elbingen, Ville aſſez conſidérable ſur la rivière de même nom, qui ſortant du Lac de *Drauſen* va ſe perdre dans le Friſch-Haff, un peu au deſſous de la Ville. Elbing eſt ſituée dans une plaine fertile à douze lieuës Sud-Eſt de Dantzig, à quarante lieuës Nord par Oueſt de Varſovie. Elle fait un aſ-

(1) Bayle Diſc. ſur Guſt. Adolph. *p.* 894.

ſez grand Commerce, qui le ſeroit néanmoins davantage ſans le voiſinage de Dantzig. La Ville étoit aſſez bien fortifiée pour le tems; mais la Garniſon en étoit très foible (1), ne conſiſtant qu'en cent quarante Soldats de nouvelles levées, & quant à la Bourgeoiſie, elle n'avoit pas ſix cens hommes en état de porter les armes, la peſte ayant emporté beaucoup d'habitans, quelque tems avant que le Pays devint le theatre de la guerre.

Dans cette extrémité les Elbingeois demanderent du ſecours au Roi Sigismond, qui les exhorta dans ſa réponſe à ſe bien defendre leur promettant de repréſenter leur beſoin, à la Diéte qui ſe devoit bientôt aſſembler. Quoique cette reponſe n'eut rien de fort encourageant, les Elbingeois ne laiſſerent pas de faire quelques diſpoſitions pour ſe défendre: ils enfoncèrent un grand batteau à l'entrée de leur rivière, & tâchèrent de la boucher entiérement avec des tonneaux pleins de pierres, & avec des ſolives & des poutres; mais un vent impétueux, qui ſurvint, emporta tout leur travail, & les pinques avec les barques Suédoiſes entrèrent ſans beaucoup de peine dans la rivière.

Le Roi fit alors ſommer la Ville de ſe rendre avec cette obſervation, qu'il ne demandoit que le droit d'y mettre Garniſon, pour avoir le dos libre. *Je pourrois*, leur diſoit-il dans une Lettre qu'il écrivit au Magiſtrat, *je pourrois vous demander quelques centaines de mille écus de contribution; mais ce n'eſt pas à votre argent que j'en veux, ni à vos libertés. Je fais la guerre pour avoir la paix. Je demande donc que vous ouvriez vos portes ſans délai; & je vous accorde vingt-quatre heures pour y faire vos reflèxions.* Cette manière de penſer eſt bien digne de ce grand Roi.

La lettre étoit datée du 15. Juillet 1626. & le lendemain 16. Elbing ouvrit ſes portes, & le Roi y fit entrer treize cens Suédois, & y mit le Baron Benoît-Oxenſtierna pour Gouverneur, & George Kunigham, Officier Ecoſſois pour Lieutenant de Roi (2).

Après la priſe d'Elbing, le Roi s'avança vers *Marienbourg*, place forte pour le tems, avec un bon Château, à une égale diſtance d'Elbing & de Dantzig. Le Wayvode nommé Konarski, y étoit alors avec beaucoup de perſonnes de diſtinction & d'Officiers; mais à l'approche du Roi, tout cela ſe ſauva, & il ne reſta que cent cinquante hommes pour toute Garniſon. Le Gouverneur nommé Saſnowsky, menaçoit de ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité. Un Capitaine de Cavalerie, du nom de Peclawsky (3), ſe jetta dans la place avec quelque monde: mais ni l'un ni l'autre ne firent pas longue réſiſtance. La Ville ſe rendit le 18. de Juillet: c'eſt-à-dire, le même jour que le Roi arriva à deux lieuës de-là. A la vérité Saſnowsky ſe rétira dans le Chà-

(1) C'eſt ce que dit expreſſement le Sr. *Iſraël Hoppe* alors Bourguemeſtre d'Elbing, dans ſon *Fatum Boruſſiæ Decennale*. Ouvrage non encore imprimé; mais dont on trouve un bon extrait dans les *Acta Boruſſ.* Liv. I. P. VI. & ſuiv. Le Docteur Harte n'a pas lu cet ouvrage apparemment, puiſqu'il dit que la Garniſon d'Elbing étoit auſſi forte que l'armée qui en faiſoit le ſiége: mais il n'y eut point de ſiege.

(2) Voy. Lengnich. l. c. *p.* 131. 137.

(3) Le D. Harte appelle le Gouverneur *Penclaw*: mais les meilleurs Ecrivains ne font mention d'aucun nom ſemblable. Peut-être cet Auteur a-t-il confondu le Capitaine de Cavalèrie *Peclawsky* avec le Gouverneur, & qu'il eſtropie le nom de cet avanturier, comme il en eſtropie tant d'autres.

teau, & fit mine de vouloir s'y défendre; mais il fut forcé & se rendit prisonnier de guerre. *Stum*, *Wormdit*, *Christbourg* & *Strasbourg* ouvrirent leurs portes au vainqueur. Tant de conquetes ne fûrent que l'affaire de quelques semaines. Tout rioit à Gustave. On n'entendoit pas plus parler du Roi de Pologne, que s'il n'eût plus existé. Mais enfin, on eut avis que ce Prince s'avançoit avec une Armée, que quelques-uns faisoient de trente mille, & quelques-autres de vingt mille hommes. Il étoit tems qu'il arrivàt; toute la Prusse-Polonoise étoit presque conquise par Gustave-Adolphe; il ne lui manquoit plus que de se rendre maître de Dirschau & de Dantzig, les seuls lieux considérables, qui lui restassent encore à prendre. *Dirschau* est située sur la rive gauche de la Vistule, en descendant vers Dantzig, qui est à cinq milles Germaniques au dessous. Il y avoit une bonne Garnison dans Dirschau, & la place étoit assez fortifiée. Le Roi ne pouvoit rien entreprendre sur Dantzig, sans être maître de Dirschau, qui lui auroit coupé la communication avec la Mer, & les places où il avoit établi ses dépôts de vivres & de munitions. A deux lieuës au dessous de Dirschau, la Vistule se sépare en deux branches, dont l'une qui passe à droite va former l'Isle de Marienbourg, & se jette ensuite dans le Frisch-Haff, ou bras de Mer de la Prusse-Ducale; l'autre continue son cours à gauche, vers le Golphe de Dantzig, où elle entre en rasant de près les fauxbourgs de cette Ville. *Dantzig* est une des plus considérables Villes de l'Europe, & sans contredit la plus commerçante du Nord. Elle est la principale de la Hanse. Elle se gouverne par ses propres Loix, sous la protection des Rois de Pologne. A une lieue au dessous de la Ville est l'embouchûre de la Vistule, qui forme un des plus beaux ports qu'on puisse voir, défendu par un Fort appellé Weixelmunde. La Ville elle même est très bien fortifiée, quoique commandée par des hauteurs, ce qui a obligé les Dantzikois à élever extraordinairement leurs remparts de ce côté-là, outre qu'ils ont construit un bon Fort sur la plus haute de ces collines, appellé Hagelsberg. Dès le 16. de Juin, Gustave avoit fait sonder la Ville de Dantzig, & lui avoit offert la Neutralité, par une Lettre datée du même jour. Il leur envoya même le Maréchal de sa Cour Théodoric de Falkenberg, pour donner plus de poids à la négociation. Le Roi exigeoit que la Ville de Dantzig lui fournît pour son argent tout le grain, dont il auroit besoin; qu'elle fit sortir de son port tous les Vaisseaux appartenant au Roi de Pologne, que tous les Bàtimens qui trafiquoient sur la Vistule, lui payassent un certain impôt à lui Roi de Suéde, & qu'elle s'engageât à ne pas souffrir, qu'on équipàt de nouveaux Vaisseaux contre son service dans le port de Dantzig; moyennant quoi, il promettoit d'épargner leur territoire, & de ne point approcher de leur Ville à une certaine distance.

Les Dantzikois rejettèrent ces conditions, & refusèrent d'être Neutres à ce prix. Le Roi irrité fit publier dans son camp le 14. d'Août, que la Ville de Dantzig devoit être regardée comme ennemie de la Suéde, & traitée sur ce pied-là.

On prétend (1) que le mécontentement de ce Monarque contre la Ville, fut encore augmenté par la lettre d'un théologien de la Ville nommé Corvin, à Jean-Bothwid premier Chapelain du Roi de Suéde, dans laquelle le Ministre Dant-

(1) Act. Boruss. 1er. Part. *p.* 784 & 791.

zikois s'exprimoit ainsi: „ Les incommodités de la guerre sont infinies, j'en „ conviens, mon cher Frère; & c'est pourquoi aussi nous avons évité soi- „ gneusement jusqu'ici de donner aucun prétexte à des hostilités contre nous: „ mais, s'il ne nous est pas permis de jouïr des douceurs de la paix, nous „ supporterons ce fléau, comme une punition de nos péchés, qui nous ont at- „ tiré la colère du Ciel, & récommendant nos biens & nos vies à celui de qui „ nous les tenons, nous repousserons vigoureusement l'injuste violence par une „ défense légitime; car encore vaut-il mieux une guerre juste qu'une paix „ honteuse, à laquelle nous ne saurions penser sans rougir.

Quoiqu'il en soit les hostilités commencèrent aussi-tôt entre la Ville & les Suédois. Le Roi vint lui-même reconnoitre le Fort de Weixelmunde. Deux cens quatre-vingt-deux Soldats de la Ville furent enveloppés & enlevés près de Grebin.

Au milieu du tumulte des armes Gustave donnoit une attention particulière, aux affaires de l'Etat & de l'Eglise dans ses nouvelles conquêtes. Informé que les Catholiques avoient usurpé plusieurs Eglises sur les Protestans, & qu'ils les avoient chassés de quelques endroits de la Prusse, il voulut que les choses fussent rétablies & que l'oppression cessat; pénétré d'ailleurs des vérités de la Réligion Chrétienne, avec une âme vertueuse & touchée d'une tendre piété, il eût souhaité d'attirer tout le monde à la connoissance de l'Evangile & à la pratique des plus solides vertus. Dans ces dispositions il écrivit au Baron Benoît-Oxenstierna (1), à qui il venoit de donner le Gouvernement de tout le pays „ de convoquer incessamment le Magistrat & le Clergé, de choisir „ parmi les Ecclesiastiques un homme de capacité & zelé pour la vérité Evan- „ gelique, & de le constituer Surintendant des Eglises des Villes & de la Cam- „ pagne, qui feroit rendre aux Protestans les Temples & les ornemens, que „ les Catholiques leur avoient enlevés, & auroit l'inspection sur les autres Mi- „ nistres, afin qu'ils ne prêchassent que la pure parole de Dieu, distribuassent „ dûment les Sts. Sacremens, & menassent une vie Chrétienne: qu'il en- „ tendoit que ce Surintendant convoquât tous les ans les Ministres de la paro- „ le de Dieu & les assemblat en Synode, pour regler toutes les affaires con- „ cernant la discipline Ecclésiastique, l'établissement des Ecoles, & l'éducation „ de la jeunesse. Voulons en outre, *ajoute-t-il*, que ce même Surintendant se „ rende au plûtôt auprès de nous pour être confirmé dans sa charge; & puis- „ que les *erreurs Papistiques* ont été enseignées jusqu'à ce jour à Braunsberg, „ à Frauenberg & dans les Paroisses d'alentour, nous ordonnons que ce „ Surintendant, qui tiendra son siége à Elbing, choisisse deux hommes de „ mérite parmi ses Confrères de la Ville, ou de ceux qui ont été chassés par „ le Clergé Romain, pour être envoyés à Braunsberg & à Frauenberg, & y „ catéchiser & annoncer la grace de Dieu, avec la douceur convenable à „ des Ministres de Christ, enseignant & instruisant encore plus par leur con- „ duite que par leurs paroles, leur inspirant la fidélité à leur nouveau Maî- „ tre, & les attirant à l'esperance de notre salut en Jesus-Christ. Ces Mis- „ sionnaires jouïront chacun d'une pension annuelle, pour pouvoir vaquer à

(1) M. S. de M. A.

„ leurs fonctions, ſans en être diſtraits par aucun ſoin temporel ; & vous
„ m'apprendrez au plûtôt le ſuccès de cet établiſſement ".

Les ſoins Réligieux de ce Héros s'étendoient juſqu'en Laponie, dont les pauvres habitans croupiſſoient dans la plus groſſière & la plus ridicule idolâtrie. Il leur avoit envoyé de ſages Eccléſiaſtiques, pour les tirer des ténébres & les éclairer des lumières de la foi. Il avoit accordé aux Proteſtans, perſécutés en Allemagne & en Hongrie par l'Empereur, un azyle aſſûré dans ſes Etats, leur accordant généreuſement tous les ſecours temporels & ſpirituels, dont ils avoient beſoin dans leur infortune. Le zèle de ce Monarque pour ſa Réligion n'étoit point un zèle furieux & deſtructif, qui perd d'ordinaire l'âme & le corps, mais un zèle éclairé, tranquile, bienfaiſant. Ce n'étoit pas un emportement ſanguinaire, enfant de l'interêt & de l'amour propre; c'étoit une perſuaſion intime de la vérité, un ſentiment de générosité, qui le portoit à vouloir partager avec tous les hommes un bien d'un prix infini, & à le leur offrir avec cette douceur qui perſuade, qui produit le goût des mêts ſpirituels, & engage à s'en nourrir, tandis que le faux zèle, & la violence font ſoupçonner de poiſon, toute nourriture ſpirituelle préſentée ſous un aſpect ſi dégoûtant.

Cependant Guſtave étoit arrivé dans le grand Werder; c'eſt ainſi qu'on nomme une Ile, formée à l'orient par la Viſtule, à l'occident par le Nagot, qui eſt un bras de ce fleuve, qu'il ne faut pas confondre avec le Nagot, petite rivière qui ſe jette dans la Viſtule, à deux lieuës au deſſus, & au Nord par le Friſch-Haff. Là il ſe retrancha & laiſſa repoſer ſon Armée, en attendant les recruës, qui lui venoient de tous côtés tant de la Pruſſe même, que de la Poméranie, & de pluſieurs autres contrées de l'Allemagne. Enfin, il jetta près de Liſſau un pont ſur la Viſtule, à l'endroit où elle a moins de largeur, & la fit paſſer à toute ſon armée; après quoi il aſſiégea Dirſchau & Meaw ou Meve, dont il ſe rendit maître en fort peu de tems & ſans coup férir. Cette dernière place eſt ſituée au confluent de la rivière de Fers avec la Viſtule, & par ces deux conquêtes, le Roi coupa la communication entre Dantzig & l'Armée Polonoiſe, qui arriva enfin près de Graudentz, commandée par le Roi de Pologne en perſonne. Toutes les vues de Guſtave étoient alors tournées ſur Dantzig. Le déſir d'humilier cette eſpece de petite République, entroit pour quelque choſe dans le projet qu'il méditoit de s'en emparer; mais il avoit principalement en vue d'oter aux Polonois, cet entrepôt de tout leur commerce, de ſe procurer par cette conquête des moyens ſûrs, de continuer la guerre aux dépens de ſes ennemis, & de s'aſſûrer la poſſeſſion de toute la Pruſſe-Polonoiſe: mais ce plan ne pouvoit être exécuté tant que l'Armée du Roi de Pologne tiendroit la campagne: Dirſchau ni Meaw n'étoient pas des poſtes à l'arrêter auſſi long-tems que dureroit le ſiége de Dantzig, qui ne pouvoit qu'être long & opiniâtre, vu la force & la grandeur de la place, le nombre de ſes habitans tous exercés & aguerris, outre une nombreuſe Garniſon que la Ville entretenoit, toute compoſée de vieux Soldats, & d'Officiers expérimentés; tandis que l'Armée du Roi diminuée par un grand nombre de Garniſons, par les fatigues & les maladies, qui en ſont les ſuites ne pouvoit

guère agir que défenſivement, tant que l'Armée Polonoiſe n'auroit point eſſuyé d'échec, qui donnât la ſuperiorité aux Suédois.

A-peu-près dans le même tems que Sigismond décampoit de Graudentz, pour combattre l'Armée Suédoiſe, Guſtave fut joint par un bon corps de troupes Allemandes, que lui amena le jeune Comte de Thurn (1): malgré ce renfort l'Armée du Roi de Suéde, ne paſſoit pas vingt mille hommes. Celle du Roi Sigismond étoit plus forte de la moitié. Le Prince Uladiſlas ſon fils, la commandoit en Chef ſous le Roi; qui étoit lui-même un grand homme de guerre, ayant fait ce métier toute ſa vie. Uladiſlas étoit plein de feu & de valeur, & brûloit de ſe ſignaler. Les conſeils & la direction du Roi ſon Père ſuppleoient au défaut d'experience du jeune Prince. Tous les deux marchoient avec la confiance que donne la ſupériorité des forces, & l'avantage de commander à des troupes fraîches, qui n'ont point ſouffert, contre un ennemi fatigué & recru. Rien n'étoit plus leſte que la Cavalerie Polonoiſe; rien n'étoit plus impoſant que l'Infanterie Suédoiſe, accoûtumée à combattre de pied ferme à coups de piques & de mouſquets, ſans branler non plus qu'un mur, pour tous les caracols de la Cavalerie Polonoiſe.

Le Roi Sigismond cotoyant la Viſtule à gauche, s'approchoit de Marienbourg, feignant d'en vouloir à cette Ville; mais après quelques eſcarmouches avec la Cavalerie Suedoiſe, où il perdit quelque monde, il ſe rabattit tout à coup plus près du fleuve, & le paſſa au deſſous dé Margenwiſe, l'Infanterie ſur un pont, qu'il avoit fait conſtruire près de Newenbourg, la Cavalerie à la nage, ſuivant l'uſage des Tartares, dont la Cavalerie Polonoiſe ne differe que peu ou point.

Voilà donc le Roi de Pologne dans la Pomerellie, à portée de relever le courage des habitans de Dantzig, auſſi devinrent ils plus inſolens que jamais à la nouvelle de l'arrivée des Polonois, & commirent quelques hoſtilités contre les Suédois, qui ne les menagèrent pas non plus, arrêtant tout ce qui paſſoit pour aller à Dantzig, & déclarant de bonne priſe tous les effets des Marchands de cette Ville, qui tomboient entre leurs mains.

Le Roi de Pologne ayant appris que Guſtave occupoit un camp avantageux près de Dirſchau, ne jugea pas à propos de s'en approcher, avant d'avoir aſſûré ſa retraite en cas d'accident; il lui falloit pour cela chaſſer la Garniſon Suédoiſe de Meaw; mais cette Garniſon, quoique foible ne paroiſſoit pas diſpoſée à ſe rendre à la prémière ſommation. En effet le Roi de Pologne fut obligé d'en venir à un ſiége régulier. Guſtave, qui connoiſſoit toute l'importance de ce poſte, & le riſque que couroit la Garniſon d'être emportée d'aſ-

(1) François-Bernhard Comte de Thurn, ou de la Tour, (comme l'appellent les Ecrivains François) né en 1595. joignit Guſtave-Adolphe avec un Corps de deux mille quatre cens hommes, le 24. de Septembre 1626. & par conſéquent après la priſe de *Dirſchau* & de *Meaw*, quoiqu'en diſe M. Harte; qui ſe trompe encore beaucoup, quand il dit qu'après la priſe d'Elbing le Roi de Suéde defit deux Corps d'Impériaux, qui faiſoient au moins ſeize mille hommes, puiſqu'il eſt certain qu'avant 1629. aucun Soldat de l'Empereur n'avoit mis le pied en Pruſſe, & conſéquemment le premier ſecours d'Imperiaux n'arriva dans ce pays-là, que plus de trois ans après la priſe d'Elbing. Au reſte le Comte de Thurn, dont il eſt ici queſtion étoit Fils du vieux Comte de Thurn ſi fameux dans les troubles de Bohème, & dont il ſera fait ſouvent mention dans la ſuite de cet ouvrage.

ſaut, vu le mauvais état de la place, reſolut de la ſécourir, ſans néanmoins en venir à une Bataille, le Roi de Pologne ayant eu ſoin de ſe poſter, de manière qu'on ne pouvoit l'attaquer ſans beaucoup de riſque. Il occupoit des hauteurs eſcarpées le long de la Viſtule, & l'on ne pouvoit aller à lui, qu'à travers des chemins creux & des taillis, qui défendoient l'approche de ſon camp, & le rendoient preſque inacceſſible. Sa Cavalerie étoit dans la plaine, & pouvoit ſe porter dans le flanc de l'ennemi, qui viendroit gravir ſur les hauteurs pour attaquer l'Infanterie.

Guſtave bien inſtruit de toutes ces difficultés, qu'il avoit reconnues lui-même, ne ſe rebuta point pour cela; il prit néanmoins le parti de cacher ſa marche aux Polonois, & partit à l'entrée de la nuit de ſon camp de Dirſchau, à la tête de 3000. fantaſſins d'élite, & de cinq cens chevaux. Il marcha en grand ſilence vers l'ennemi, menant avec lui un grand convoi de vivres & de munitions, dont il couvroit la marche avec les troupes.

Quelque précaution qu'on prît, il ne fut pas poſſible de ſurprendre les Polonois. Leurs partis qui rodoient ſans ceſſe découvroient la marche du Roi de Suéde; ils en donnèrent avis au Roi Sigismond, qui ſe tint prêt à bien recevoir les Suédois. Il étoit déja grand jour, lorſque ceux-ci eurent paſſé le défilé qu'il leur falloit traverſer pour gagner les hauteurs. Ils trouvèrent les Coſaques & les Heyduques en Bataille, & quelques piéces d'artillerie commencèrent à tirer du plateau où elles étoient braquées.

Guſtave-Adolphe ordonna au Comte de Thurn, qui commandoit ſous lui, d'amuſer l'ennemi en eſcarmouchant, tandis qu'à la tête de ſa Cavalerie, il couvriroit le convoi, & tâcheroit de le faire entrer dans la Ville.

Après environ une heure de combat, le Comte accablé par le nombre, & craignant d'être envelopé, commença à ſe battre en retraite, ſoit pour gagner un poſte plus avantageux, ſoit pour ſe mettre plus à portée d'être ſecouru par le Roi.

Ce mouvement rétrograde des Suédois enfla beaucoup le cœur aux ennemis: ils crioient aux Suédois; *ah! coquins, infâmes, vous fuyez* (1): *vous craignez le ſabre des Polonois.* Mais bien-tôt les Suédois font volte-face, préſentent de tous côtés les piques à la Cavalerie, & font un feu ſi terrible, que les Polonois peu accoutumés à combattre contre des troupes ſerrées & inébranlables, s'apperçurent bien qu'ils n'avoient pas affaire à des fuyards. Là le combat recommença avec plus de furie; mais toûjours eſcarmouchant, les Polonois craignant quelque embuſcade, & n'oſant trop s'écarter du gros de l'Armée.

Enfin, le convoi étant heureuſement entré dans la Ville, à la faveur de toutes ces charges, le Roi de Suéde fit dire au Comte de Thurn, de faire ſa retraite à la faveur des bois & des défilés, qu'il avoit derrière lui, tandis que de ſon côté il amuſeroit les Polonois en eſcarmouchant avec ſa Cavalerie (2). Tout cela fut exécuté le plus heureuſement du monde. Les Polonois ſuivirent quelque tems de loin, les Suédois qui ſe retiroient en bon ordre, tournant de tems

(1) *Spurios & degeneres fugere atque, ut canes, ictus Polonicos declinare.* Loccenius *p.* 554.

(2) M. Harte dit, que le combat dura deux jours. Il ſuit *Lotichius de Rebus Germanicis.* L. I. *p.* 491. mais il y a peu d'apparence à cela; à moins qu'on ne l'entende de toutes les eſcarmouches, qu'il y eut en ſe retirant.

en tems tête à l'ennemi, & le faisant reculer par le feu de sa mousqueterie, toutes les fois qu'il s'approchoit de trop près. Les Suédois rentrèrent enfin dans le camp de Dirschau, plus fatigués que rebutés d'un combat si long & si opiniâtre. Mais ce qui paroîtra étrange, c'est que tous les mémoires de ce tems-là, tous les Historiens s'accordent à dire, qu'ils n'eurent que trente hommes de tués sur la place, sans parler du nombre des blessés; tandis que les Polonois perdirent au moins cinq cens hommes (1). Il est vrai, qu'ils ne manquèrent pas, selon l'usage, de publier que les Suédois avoient beaucoup plus perdu qu'eux. Ils se glorifièrent aussi beaucoup de ce qu'ils étoient restés maîtres du champ de Bataille; mais ils ne prenoient pas garde que le Roi de Suéde, n'ayant en vue que de ravitailler Meaw & de renforcer la Garnison, il avoit remporté tout l'avantage qu'il s'étoit proposé, en remplissant cet objet. La preuve en fut la levée du siége de Meaw, qui suivit bientôt cette action. Du côté des Polonois on loua beaucoup la bravoure du jeune Prince Uladislas; & de la part des Suédois tout fut dû à la sagesse des dispositions du Roi de Suéde, à la fermeté du Comte de Thurn, en exécutant les ordres du Roi; à la valeur des troupes en général, & à celle de quelques Chefs particuliers, tels que *Hepburn* (2) Ecossois, *Mostyn* Anglois, & deux Comtes de Brahe. Mais personne ne montra plus de courage & d'intrépidité dans cette journée, que le Roi lui-même. Il se mêla plusieurs fois comme le plus simple Soldat, avec la Cavalerie Polonoise, encourageant les siens de sa voix & de son exemple: il renversa à diverses reprises une foule d'Escadrons ennemis, qui s'opposoient à son passage, & tâchoient d'enlever le convoi & l'escorte, se succedant les uns aux autres, & des troupes fraîches prenant continuellement la place de celles que le Roi avoit rompues. Le Roi fut pris deux fois dans la mêlée, & deux fois il fut dégagé par ses braves Soldats.

Le lendemain de la levée du siége, Gustave-Adolphe entra dans la place. Aussitôt une foule d'Officiers se rendirent auprès de lui, pour le féliciter sur le succès de son entreprise, & sur ce qu'il avoit plû à Dieu de le conserver dans un si pressant danger. Le Roi les remercia, & leur dit qu'après Dieu, il n'étoit redevable du succès de cette journée qu'à la valeur de ses troupes, à l'intelligence & à la bonne volonté des Officiers. Il distingua ceux qui s'étoient trouvés à la Bataille, leur rappella plusieurs actions & manœuvres, qu'il leur avoit vu faire, & leur promit de ne les pas laisser sans récompense. Ensuite il vit entrer son premier Chapelain Jean Bothwid, qui fut depuis Evêque de Lindkœping, & qui venoit aussi lui faire compliment à la même occasion: le Roi se souvenant de l'avoir vu en allant au combat, sur une hauteur, où il prioit Dieu avec quelques-uns de ses Confrères, & d'où ils pouvoient voir la Bataille, lui dit, *Monsieur le grand Aumônier, j'ai bien esperé de nos affaires, quand j'ai vu Moïse sur la montagne, priant pour nous avec tant d'ardeur* (3). Bothwid baissa modestement la tête, ne sachant ce qu'il devoit le plus admirer, de la bonté ou de la piété de ce grand Roi; & ce qui n'étonnera pas moins que son grand courage,

(1) Lengnich *p.* 193.

(2) Plus connu chez nos Ecrivains François sous le nom de Colonel *Hebron.*

(3) M. S. de M. A.

courage, c'eſt que très ſouvent il faiſoit faire des priéres publiques le ſoir dans ſon quartier, où tous les Officiers de diſtinction aſſiſtoient volontiers; les uns par un vrai ſentiment de piété, dont ils ne pouvoient ſe défendre à la vue d'un tel exemple; les autres pour ne pas paſſer dans ſon eſprit pour libertins. Tous les ſoirs on faiſoit des priéres ſemblables dans le camp, au milieu de chaque Régiment, formant chacun un cercle autour de l'Aumônier, & de même dans toutes les Garniſons. Cette coûtume s'obſerve encore dans les troupes Suédoiſes.

Le Roi de Pologne humilié de la levée du ſiége de Meaw parut deſirer la paix, & fit propoſer au Roi de Suéde, de nommer des Commiſſaires de part & d'autre, pour régler leurs différens à l'amiable. On convint que le Congrès ſe tiendroit entre les deux camps, qui n'étoient éloignés que de trois lieuës, & que l'on dreſſeroit des tentes, ſous leſquelles les Commiſſaires ſe rendroient des deux côtés avec une égale eſcorte, qui reſteroit à une certaine diſtance.

A la tête des Commiſſaires Suédois étoient Axel Oxenſtierna, & Theodoric de Falckenberg. Ceux du Roi de Pologne étoient Thomas Zamoisky, Palatin de Kiovie, Venceſlas Leeſzinsky, Chancelier de la Couronne, & Weſſolowsky, Maréchal de la Cour de Lithuanie (1). Ces Meſſieurs s'aſſemblérent pour la prémière fois le 21. Octobre. Comme on n'étoit convenu de rien, par rapport au cérémoniel, les Ambaſſadeurs, en entrant ſous la tente, ſe regardèrent quelque tems ſans rien dire & ſans ſe ſaluer, aucun d'eux ne voulant commencer le premier, juſqu'à ce qu'enfin, un des Commiſſaires Polonois, nommé *Schmusky*, rompit le ſilence, & fit un aſſez long diſcours ſur la longueur & les malheurs de cette guerre, & ſur les diſpoſitions du Roi de Pologne pour la paix. Trois jours après les Polonois propoſérent les articles préliminaires, conſiſtant à-peu-près en ces conditions: „ 1°. Le Roi de „ Suéde rendra la Livonie au Roi & à la République de Pologne. 2°. Le „ Roi de Pologne en revanche cédera la Finlande & l'Eſtonie au Roi de Suéde. 3°. Si Sa Majeſté Suédoiſe vient à décéder ſans Héritier mâle, un „ des fils du Roi de Pologne ſera auſſitôt appellé au Trône de Suéde; 4°. Le „ Roi Sigismond continuera à porter le tître de Roi de Suéde, mais ſeulement pour la forme. 5°. Le plus proche Héritier du Roi de Suéde, autre „ qu'un Enfant mâle né en légitime mariage, poſſedera à perpétuité le Duché „ de Sudermannie en appanage". On ne peut imaginer l'indignation des Commiſſaires Suédois à la vue de ces articles. Ils ſont en effet ſi indécens qu'un (1) célèbre Hiſtorien, les a ſoupçonnés d'avoir été fabriqués par les Commiſſaires mêmes de Guſtave-Adolphe, pour irriter davantage la Nation Suédoiſe contre le Roi de Pologne. Mais il y a peu d'apparence à ce fait, qui n'auroit pas manqué d'être démenti par les Commiſſaires Polonois, & par le Roi de Pologne même, ce qu'il ne paroît pas qu'ils ayent jamais fait, & par conſéquent les articles en queſtion étoient bien leur ouvrage. D'ailleurs il n'y a rien dans ces propoſitions, qui ne s'accorde parfaitement avec le caractère de Sigismond, Prince hautain & orgueilleux, qui, dans ſes plus grandes diſgraces, ne voulut jamais renoncer au vain tître de Roi de Suéde,

(1) Lengnich. l. c. (2) Puffendorff commentar. de reb. Suec.

qu'il affectoit de prendre avec oftentation. Quoiqu'il en foit, il n'eft pas néceffaire de relever ici tout le ridicule des propofitions du Roi de Pologne; il fuffit de dire que, fi ce Prince avoit tenu Guftave-Adolphe dans les prifons de Varfovie, il n'auroit guère pu lui offrir des conditions plus dures & plus honteufes. Auffi les conférences ne fûrent pas longues; dès le milieu de Novembre tout fut rompu, & chacun fe retira chez foi, après que les Commiffaires Suédois eurent délivré de leur côté à ceux du Roi de Pologne les conditions auxquelles Guftave-Adolphe confentoit de faire la paix, ou une trêve de vingt ans.

Guftave-Adolphe, n'attendant plus rien des difpofitions de fon adverfaire pour la paix, & voyant d'ailleurs la campagne finie, mit fes troupes en quartier d'hiver & partit pour retourner en Suéde, afin d'y faire des préparatifs pour une nouvelle campagne, tels qu'il pût efperer de réduire fon ennemi à demander fincérement la paix.

A peine fut-il arrivé à Stockholm, qu'il convoqua l'affemblée des Etats dans cette Capitale, pour leur faire part de l'état des chofes, leur demander leurs avis & leur concours dans les mefures à prendre, pour anéantir les desfeins des ennemis de la Suéde.

Guftave fit, felon la coûtume, l'ouverture de l'affemblée par un difcours, où il expofa tout ce qu'il avoit fait pour mettre fin à une guerre fi à charge au Royaume; mais il s'excufa fur le peu de modération du Roi de Pologne, qui, quoique vaincu, prétendoit néanmoins prefcrire des Loix & traiter en vainqueur. Enfuite le Roi fit lire les propofitions que nous avons rapportées ci-deffus. Elles firent tout l'effet que Guftave attendoit de la part d'un peuple, qui l'adoroit, & jaloux de l'honneur de la Patrie. Les Etats d'un commun accord, pour rabattre la fierté de Sigismond, déclarérent la jeune Princeffe Chriftine, qui n'avoit pas un an accompli, Héritière du Royaume, pour montrer au Roi de Pologne, qu'on étoit bien éloigné de preferer fa poftérité à celle de Guftave, malgré la raifon du Sexe. Le Trône, dit cette Princeffe elle même dans fes mémoires, „ me fervit de berceau, & j'étois à „ peine née qu'il falut y monter. Le Roi mon Pére, convoqua pour cet „ effet les Etats Généraux peu de mois après. Il m'y fit prêter hommage, „ & la Suéde à génoux m'adora jufques dans mon berceau". Mais les Etats ne s'en tinrent pas-là; car le Roi leur ayant donné à examiner les conditions, qu'il avoit fait propofer au Roi de Pologne, ils prirent une réfolution, qui ne dut pas etre moins defagréable à ce Prince. Ces conditions étoient en général, que le Roi de Suéde rendroit toutes fes conquetes en Pruffe: mais qu'en révanche toute la Livonie lui feroit cedée à perpetuité, & que le Roi & la République de Pologne rénonceroient à toutes leurs prétentions fur cette Province. Que de meme le Roi de Pologne rénonceroit pour lui & fes fucceffeurs à toutes fes prétentions fur la Suede, & fur tous les Pays poffedés actuellement par cette Couronne, en vertu de quelque traité de paix, ou par droit de fucceffion; que, moyennant ces conditions, le Roi de Suede évacuroit toutes les places de Pruffe, & tous les poftes que fes troupes pouvoient actuellement occuper, foit en Courlande, foit en Lithuanie.

Peu s'en falut que les Etats de Suéde ne trouvaffent encore ces conditions

trop avantageuſes, tant ils étoient piqués contre le Roi de Pologne. Ils decrétèrent donc qu'il falloit bien ſe garder de lui en accorder de meilleures, & que, s'il ne les acceptoit pas dans un certain tems, qui ſeroit fixé à la volonté du Roi, on continueroit la guerre avec plus d'ardeur que jamais; offrant à cet effet non ſeulement toutes les contributions néceſſaires, mais auſſi tous leurs ſervices perſonnels & leurs vies. En quoi on ne peut s'empêcher d'admirer la ſageſſe & le bonheur de ce Héros. En effet, il eſt peu de Pays où les Aſſemblées d'Etat ne ſoient un théatre perpétuel de diſputes, d'invectives, où l'on ne conclut jamais rien qu'après avoir perdu un tems infini à des débats très vifs : au lieu que ſous le régne de Guſtave-Adolphe, les Etats de Suéde aſſemblés preſque tous les ans, fûrent toûjours parfaitement d'accord à lui octroyer tous les ſecours qu'il demandoit; ſouvent même ils prévenoient ſes déſirs; quoiqu'il fût preſque toûjours queſtion de nouveaux impôts, de nouvelles levées de Soldats, ou de nouveaux équipemens de Flotte. Mais il faut avouer auſſi que Guſtave avoit une merveilleuſe adreſſe à perſuader à ſes ſujets, qu'il ne ſouhaitoit rien tant que de voir finir la guerre, & que, toutes les fatigues qu'il eſſuyoit, tous les dangers qu'il couroit, n'avoient pas d'autre objet que le rétabliſſement de la tranquilité; mais que malheureuſement ſes bonnes intentions rencontroient encore des obſtacles de la part d'un ennemi acharné, qui ne ſe propoſoit pas moins que d'envahir le Royaume, & d'en exterminer la Réligion Proteſtante. A quoi l'on peut encore ajoûter, que ces peuples flattés par la gloire qu'il avoit acquiſe, & qu'ils croyoient partager avec lui, ſe prêtoient d'autant plus aiſément à ces arrangemens militaires, & aux efforts qu'il leur falloit faire pour les ſoûtenir, qu'ils ne ſe promettoient que d'heureux ſuccès ſous un Roi ſi vaillant & ſi ſage, qui étoit encore dans la fleur de ſa jeuneſſe. Il eſt vrai que les conquêtes d'un Roi ſont le plus ſouvent de peu d'utilité pour ſes peuples, & qu'il leur eſt aſſez égal que leur Souverain ſe contente des Etats de ſes ancêtres, ou qu'il en étende les bornes; mais malgré tout cela, ils ne laiſſent pas de ſentir pour leur Prince une ſorte d'admiration mêlée d'amour, lorſqu'ils le voient craint & révéré de ſes voiſins, entouré des attributs de la victoire, & célèbre dans tout le monde. Les *Te Deum* qu'ils entendent chanter, les feux d'artifice & de joie, qu'ils allument pour la priſe de quelques Villes, ou pour le gain de quelques Batailles, les diſpoſent merveilleuſement à ſoûtenir les charges de la guerre, & ils ſe ruïnent plus volontiers pour un Prince belliqueux, que pour un autre, par un effet de l'eſtime que tous les hommes ont pour ce qui s'appelle grandeur de courage, fermeté, intrépidité, & toutes les autres qualités guerrières, qui touchent juſqu'au ſexe qui s'en pique le moins.

Cependant le retour de la belle ſaiſon approchoit, ſans que le Roi Sigismond eût accepté les conditions propoſées par les Miniſtres de Guſtave-Adolphe. Toutes les apparences d'un accommodement s'évanouïſſoient; on ſe préparoit de part & d'autre à une vigoureuſe campagne.

Le Roi de Pologne avoit laiſſé le commandement de ſon Armée à Koniecpolsky, Officier de réputation, qui s'étoit fort diſtingué dans les guerres contre les Turcs & les Tartares; & l'avoit chargé de donner un peu de

jour aux Dantzikois, que les Suédois investissoient de partout, excepté du coté de la Mer; mais la Garnison de Pillau au Nord-Ouest, celles de Dirschau & de Meaw au midi, & celle de Pautzke à l'occident, lui coupoient toute communication avec le continent; & dès que l'Escadre Suédoise remettroit en Mer, il étoit apparent que la Ville se trouveroit tout-à-fait investie. Elle sollicitoit vivement le Roi de Pologne, de vouloir bien la délivrer de cette espece de blocus. Ce Monarque avoit témoigné à son général, qu'il souhaiteroit qu'on fit quelque chose pour satisfaire ceux de Dantzig. Sur cela Koniecpolsky résolut de profiter de l'absence du Roi de Suéde, & malgré la rigueur de la saison, il rassembla un bon nombre de troupes au milieu de l'hiver, & marcha par sa gauche vers Pautzke, où Gustave-Adolphe avoit mis une Garnison de quatre cens hommes, sous le commandement de Nicolas Horn, brave Officier, qui se défendit très bien; mais qui se voyant sur le point d'être emporté d'assaut, manquant d'ailleurs de vivres & de munitions, aima mieux capituler que de se faire inutilement massacrer par les Cosaques & les Heyduques lui & toute sa Garnison. Il obtint une honorable capitulation, & sortit de la place le 2. d'Avril 1627. Il fut escorté jusqu'à Dirschau.

Pautzke est une petite Ville de la Pomerelle, à dix lieuës de Dantzig, qui donne son nom à un Golphe, qui a la figure d'un arc, dont la pointe de la presqu'ile de Hela, & celle qui est à l'Orient de Dantzig, forment les deux extremités. La situation de cette place la rendoit importante pour les Dantzikois, vu qu'elle leur coupoit toute communication par terre avec l'Allemagne, & génoit fort leur commerce par Mer; car Pautzke à un port assez grand, pour contenir quelques Vaisseaux armés en guerre, qui se seroient mis en embuscade, pour enlever tous les Marchands, qui entroient dans le port de Dantzig, ou qui en sortoient. Koniecpolsky ne se contenta pas de l'avantage qu'il venoit de remporter par la prise de Pautzke. Il apprit qu'un corps de 8000. hommes nouvellement levés en Allemagne, s'avançoient vers la Prusse pour recruter l'Armée Suédoise, & qu'ils étoient déja arrivés près de Hammerstein, sous les ordres des Colonels Streif & Teufel, deux Officiers également braves & intelligens, dont l'un avoit commandé la Cavalerie de la droite à la Bataille de Prague, & l'autre étoit particuliérement estimé du Roi.

Koniecpolsky résolu d'enlever un corps si considérable (1), fit garder avec soin tous les chemins, pour que l'ennemi ne sût rien de ses mouvemens, quoiqu'il fût éloigné de lui de plus de douze lieuës; & marchant nuit & jour, il l'atteignit au de-là des montagnes, qui forment comme une chaine depuis Ochsenberg jusqu'à Bramberg, à l'entrée du désert de Waldou.

Soit que ces Soldats nouvellement levés & étrangers fussent peu affectionnés, soit que, frapés de voir l'ennemi si près, tandis qu'ils le croyoient encore bien loin, ils desesperassent de la victoire, il est certain qu'ils perdirent tout d'un coup courage au point de fuir, quoiqu'on fit pour les engager à tenir ferme. Les bois & les defilés les sauvèrent des coups de la Cavalerie Polonoise. Ils regagnèrent Hammerstein sans aucune perte.

Le Général Polonois les y suivit avec beaucoup de diligence, & les effraya

(1) Il y a des Historiens qui ne le font monter qu'a 1500. hommes.

tellement par sa célérité, qu'ils demandèrent sur le champ à capituler, malgré tous les reproches, & toutes les remontrances de leurs Chefs.

La capitulation fut conclue le 15. d'Avril. Elle étoit des plus honteuses (1), puisqu'ils consentirent à livrer leurs armes, & à demeurer prisonniers & à discrétion.

Koniecpolsky ne retint que Streif, Teufel, & les autres Officiers; il renvoya tous les Soldats en Allemagne, après leur avoir fait prêter serment, de ne pas servir cette année & la suivante contre le Roi de Pologne.

Gustave-Adolphe reçut la nouvelle de cet échec, sans témoigner aucun chagrin, n'étant pas sa coûtume de se livrer à des mouvemens de dépit pour des choses sans remede; il ne s'inquiétoit que des moyens de rétablir celles qui alloient mal. Les vents contraires, le retenoient en Suéde plus long-tems qu'il n'auroit voulu; mais enfin le vent changea, & le Roi mit à la voile avec un renfort considérable. Son arrivée en Prusse changea bientôt la fortune de la guerre.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Nouvelle Campagne de Gustave-Adolphe en Prusse. Blessures dangéreuses qu'il y reçoit. Réponse remarquable de ce Monarque à son Médecin. Nouveaux dangers où il s'expose. Paroles remarquables de ce Prince à ses principaux Officiers. Sa modestie, sa résignation, & sa grandeur d'âme. Description des canons de cuir bouilli. Gustave-Adolphe bat les Polonois en plusieurs rencontres. Entreprise sur Dantzig. Etat de l'Allemagne. Origine de la guerre de trente ans. Soulevement des Bohêmes. Ils élisent Fréderic V. Electeur Palatin pour leur Roi. Bataille de Prague. Succès prodigieux des armes de l'Empereur. Déposition de l'Electeur Palatin. Il est dépouillé de sa dignité d'Electeur, & Ferdinand la transfère au Duc de Bavière. Suite des troubles d'Allemagne. Portrait du Comte de Tilly. Prospérité des armes de l'Empereur sous les ordres de ce Général toûjours victorieux. Portrait du Comte de Pappenheim. Anecdotes remarquables au sujet de ce Général. Etat de la Cour d'Angleterre. Le Roi Jacques I. est cruellement dupé par les Cours de Vienne & de Madrid. Il meurt. Caractère de son Successeur. Portrait de Wallenstein; anecdotes de la vie de cet homme célèbre: son Caractère. Mort de Mansfeld. Levée de boucliers du Roi de Dannemark. Il est élu Colonel-Général du Cercle de Basse-Saxe. Ses progrès. Il est vaincu par Tilly. Déroute de ses affaires. Il est de nouveau vaincu par le même Tilly. Ses plaintes à la Cour de Londres. Trait singulier de cette Cour envers Gustave-Adolphe. Ce qu'il pensoit de Charles I. Foible de ce Prince pour ses Ministres. Affaires de l'Electeur Palatin désesperées. Soumission de ce Prince pour fléchir l'Empereur. Conditions que celui-ci exige hautement rejettées.

S'il n'avoit tenu qu'à l'Electeur de Brandebourg & aux autres Princes Protestans d'Allemagne, la paix auroit été solidement rétablie entre la Suéde & la

(1) Voy. Lengnich, *p.* 199.

Pologne. Les Etats de l'Empire ſoupiroient après le moment, où le Héros Suédois, libre de tout autre ſoin, pourroit leur tendre une main ſécourable, pour les tirer du précipice où des revers trop réïterés les avoient plongés. L'Electeur de Brandebourg ſouhaitoit de rentrer en poſſeſſion de ſon pays de Pruſſe: il avoit déja offert ſa mediation au Roi Sigismond. Mais ce Prince toûjours retenu par ſa haine, ſon ambition, & encore plus par les promeſſes de la Maiſon d'Autriche, peut-être auſſi fier des foibles avantages, que ſon Général avoit remportés dans l'abſence de Guſtave, ne répondit ni aux démarches de ſes voiſins, ni aux offres du Roi de Suéde, ni même aux vœux de ſon Sénat, qui lui conſeilloit de finir une guerre qui ne pouvoit qu'entraîner la ruine de ſa Maiſon.

Le Roi de Suede, en arrivant en Pruſſe au commencement du printems, trouva ſon armée raſſemblée aux environs de Dirſchau & prête à frapper les plus grands coups. Elle avoit été renforcée de divers Corps Etrangers, Anglois, Ecoſſois, & de beaucoup de recrues levées en Hollande, & en France même; de ſorte qu'elle ſe trouvoit forte de trente-cinq à trente-ſix mille hommes, & ce grand Roi n'en vouloit jamais davantage.

Avec cette armée Guſtave ſe flatta de pouvoir réduire la Ville de Dantzig, & il y a bien apparence qu'il en ſeroit venu à bout, ayant fait des préparatifs immenſes pour cette entrepriſe, lorſqu'un coup des plus funeſtes ſuſpendit tout, & faillit à priver l'Europe du plus vaillant défenſeur de ſa liberté. Le Roi étoit occupé à examiner le fort & le foible de la Ville, & paſſoit dans une chaloupe à l'endroit où la Viſtule ſe diviſe en deux bras, dont l'un ſe va perdre dans le golphe de Dantzig à gauche, & l'autre tournant à droit va ſe dégorger dans le Friſch-Haff. Les Habitans appellent l'endroit où ſe fait cette diviſion, *tête du fleuve*. Là eſt un Fort (1) qu'il appellent le Fort de *Hœfde* ou de *Hœft*, & nos Géographes le Fort de *Houet*. Ce Fort eſt ſitué dans l'Angle des deux bras de la Viſtule près du Village de Keſemark. Là le Roi, paſſant dans ſa chaloupe avec peu de précaution pour ſa prétieuſe vie, fut ſalué d'une volée de coups de mouſquets, dont une balle le frappa au ventre du côté droit & le perça d'outre en outre. Ce grand Prince ordonna que ſans faire de bruit on le mit à terre, & qu'on fit venir ſon Chirurgien, & ſon Chapelain. En attendant il recommenda ſon ame à Dieu, ne ſachant pas que la balle avoit frappé horizontalement, à l'extrémité du flanc

(1) Rien n'eſt ſi confus que les rélations des deux occaſions, où Guſtave reçut les deux bleſſures mortelles, dont nous avons parler. Puffendorf confond le Fort de *H*[illegible] ou *Hœft* avec le Village de *K*[illegible]. Loccenius que M. H[illegible] ſuit toujours fidelement, l'appelle tantôt *M*[illegible] *K*[illegible], tantôt *P*[illegible]. Enfin M. H[illegible] fait bleſſer Guſtave d'un coup de canon, au coude [illegible] de ce Fort qu'il appelle *M*[illegible], [illegible] ſon garant; car il [illegible] ordinaire. Il dit que *Marienburg* étoit une place forte bâtie par les Dantzikois, pour ſe couvrir contre la flotte Suedoiſe. Il ne peut donc pas entendre par-là Marienbourg, Ville conſiderable bâtie par l'ordre Teutonique. Il confond donc & brouille tous les noms, les lieux & les principaux faits qu'il défigure même. Nous ſuivons ici Iſraël Hoppe, Lengnich, les Regîtres du Senat de Suede, la relation de la propre main d'Oxenſtiern, & la Lettre de Salvius du 16. d'Août [illegible]. Voy. Rem. de B. & M. de M. A. Pour Bayle, comme il n'a fait qu'un diſcours, il ne s'eſt pas aſtraint à l'exactitude Hiſtorique.

en paſſant par devant & ſortant par derrière; & croyant qu'elle avoit plongé & pénétré dans la région du bas ventre, & étoit reſtée dans les boyaux. Mais pour cette fois ſon embonpoint le ſauva, la balle ne traverſa que la graiſſe même aſſez peu profondément, ſans fracaſſer aucune des fauſſes côtes, au deſſous deſquelles elle avoit percé; & quoique la bleſſure fût jugée mortelle, il en fut bien-tôt gueri. Ce qui n'empêcha pas que la Ville de Dantzig ne fût ſauvée pour cette fois, ce malheur ayant jetté l'armée Suédoiſe dans l'inaction, & donné le tems au Général Polonois de raſſembler ſes troupes, de recevoir des renforts, & de s'avancer pour empêcher le ſiége de cette importante place.

Le Roi reçut cette dangéreuſe bleſſure le 11. d'Août 1627. Le matin de ce même jour s'étant porté de ſa perſonne ſur une hauteur, pour examiner les mouvemens de l'ennemi & ſa poſition, il fut aſſailli par deux Polonois déterminés, qui s'étant coulés par le Vallon, grimpèrent la Colline avec tant de viteſſe qu'ils faillirent à enlever, ou à tuer ce Monarque, qui ne s'attendoit à rien moins, & qui n'auroit peut-être pas même eu le tems de tirer l'épée: mais heureuſement il fut ſécouru à tems par quelques Officiers, qui ſe trouvèrent à portée.

Au bruit du danger, qu'avoit couru le Roi & de ſa bleſſure, toute ſon armée fut en allarme. Le Soldat, qui n'imagine rien au delà du courage, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer l'intrépidité de ce Monarque; ils en faiſoient des recits entre eux, & chacun vouloit en avoir vu quelque trait que ſes camarades ignoroient. Mais les Officiers, en admirant la profonde ſageſſe de Guſtave, ſa pénétration, ſa prévoyance, & tant d'autres grandes qualités qui rendent encore ſa mémoire ſi prétieuſe, auroient ſouhaité qu'il ſe fût moins livré à ce grand courage, qui ſembloit lui faire oublier qu'il ſe devoit à ſes Peuples, à ſes alliés, à ſa famille, à ſon armée.

Le Grand Chancelier Oxenſtierna, qui penſoit là-deſſus comme les autres, & qui avoit pour le Roi ces ſentimens qu'on n'a guère pour les Grands, ne put un jour s'empêcher de lui témoigner la crainte où il étoit, que ſes ſerviteurs, ſes peuples & ſa famille ne le pleuraſſent prématurément: même dans une autre occaſion, où le Roi vouloit charger en perſonne, le Chancelier le ſupplia d'abandonner ce deſſein, & de conſidérer à quoi il alloit s'expoſer. Le Roi lui dit avec une ſorte d'impatience: *Vous êtes toûjours trop froid dans vos affaires, & Vous m'arrêtez dans ma courſe. Il eſt vrai, Sire*, repliqua le favori; *je ſuis froid; mais ſi je ne jettois quelquefois de ma glace dans Votre feu, Vous ſeriez déja tout brulé.*

L'eſtime que le Roi avoit pour ſon Chancelier, la conformité de génie & de caractère qui étoit entre eux, avoit fait naître dans ce Prince une telle affection pour Oxenſtierna, qu'il n'entreprenoit rien d'important ſans le conſulter, & qu'il l'avoit mis ſur le pied de lui dire librement ſa penſée. Une des grandes qualités de Guſtave, c'eſt qu'il ne pouvoit ſouffrir les flatteurs, & qu'il ſe piquoit d'avoir des amis, & de ceux qui diſent la vérité, & qui ont le talent de la diſcerner, & le courage de la faire connoître lors même qu'elle peut déplaire. Le ſeul défaut de Guſtave-Adolphe, & qu'on lui a reproché avec quelque fondement, c'eſt d'avoir trop volontiers expoſé ſa perſonne. Il ſavoit bien ce qu'on en penſoit. Il tâchoit de s'en juſtifier, en diſant qu'il avoit remarqué que, quand il s'expoſoit un peu, ſes Soldats oublioient juſqu'au nom de

danger: que les armées méprisent le péril qu'elles partagent avec le Roi; que, si les Généraux n'agissent en personne, ils ne peuvent faire de grandes conquêtes, ni acquérir une réputation éclatante, qui est toujours leur principale force; que ceux qui fuyent la mort la trouvent plûtot que ceux qui la cherchent; que Jules César ne fut jamais blessé, encore qu'il se trouvat toûjours aux premiers rangs de ses troupes; qu'Alexandre teignit de son sang le chemin qui le mena à l'Empire d'Orient; qu'au passage du Granique il eut son casque fendu jusqu'aux cheveux; qu'au siege de Gaza un trait lui perça l'épaule, & qu'en diverses autres occasions il reçut des blessures glorieuses; que c'étoient-là des Heros à qui il voudroit ressembler, & non pas à ces Héros modernes, qui gagnent des batailles dont ils se tiennent loin.

Telle étoit la façon de penser de ce grand Roi, sentimens nobles & vraiment sublimes; mais qui seroient peut-être trop dangereux, s'ils étoient moins rares.

Je trouve dans mes mémoires manuscrits (1) que dès le 30. de Juillet de la même année, Gustave courut très grand risque dans une rude escarmouche, qu'il eut avec un Corps de Cavalerie ennemie. Un Hussar Polonois pénétra jusqu'au centre des Escadrons Suédois où étoit le Roi, & vint à ce Prince le Sabre haut pour le tuer. Gustave n'eut que le tems, avec son épée, de parer le coup, qui fut si rude que la garde de l'épée du Roi en fut coupée, & l'épée même le frappa à la tête par contre coup. A l'instant même ce téméraire reçut sa récompense, & fut pour ainsi dire passé par les armes; vingt pistolets ayant été lâchés sur lui avant qu'il eût le tems de relever le bras.

A peine le Héros du Nord étoit guéri de la blessure qu'il avoit reçue, qu'il recommença à paroître à la tête de son armée toûjours campée près de Dirschau. Koniecpolsky s'étoit avancé à deux lieues de-là pour observer les mouvemens des Suédois.

Le 18. d'Août il vint avec un gros de Cavalerie reconnoître la position de l'armée Suédoise. Aussi-tôt le Roi sortit de son camp à la tête de plusieurs Escadrons, & attaqua les Polonois avec tant de vigueur qu'il les fit plier. Ils se rétirérent en desordre derrière le Village de Rakitle, où ils avoient jetté quelque Infanterie, qui s'y étoit rétranchée avec du canon. Ce Village étoit à l'entrée d'un défilé, qu'il falloit que la Cavalerie passât pour faire sa retraite, & la précaution, que Koniecpolsky avoit prise de fortifier ce poste, & de le garnir d'Infanterie & de canon, marque assez qu'il entendoit son métier.

Dès les prémiers coups de canon, que les Polonois tirérent du Village, le Roi comprit de quoi il s'agissoit. Il ordonna qu'on leur rispostât de quelques piéces qu'on avoit amenées, & cependant il s'avança avec sa lunette d'approche, pour reconnoître ce poste & le faire attaquer, s'il trouvoit la chose praticable. Mais à peine ce Monarque commençoit à faire ses observations, qu'un coup de mousquet tiré du Village à l'avanture, l'atteignit à l'epaule droite & la perça à deux doigts de la gorge. La balle, passant par dessus la clavicule, coula dans les muscles de l'aisselle (2), & poussa le bras du Roi avec un si furieux

(1) De M. A.

(2) Journal d'Oxenstiern. Regit. du Sénat. p. 343. 346. 349. 369. 404. & la lett. de Salvius. M. S. de M. A. Loccenius ne fait de cet

rieux élan, que ce Prince crut qu'un coup de canon le lui avoit emporté. On le descendit aussitôt de cheval, & on lui mit un premier appareil sur le champ, en attendant qu'on le pût panser en régle. Le sang, qu'il jetta d'abord par le nez & par la bouche en abondance, lui fit croire qu'il avoit la veine jugulaire coupée, & dans cette supposition, il se prépara à la mort avec les sentimens de la plus parfaite résignation en la volonté de Dieu, d'une piété & d'une humilité extraordinaire.

Cependant les Polonois battus & fuyants ne pouvoient comprendre, pourquoi les Suédois avoient cessé tout-à-coup de les poursuivre, tandis qu'ils pouvoient leur couper la retraite en se portant diligemment au défilé, & forçant l'Infanterie du Village, déja fort ébranlée de la déroute de la Cavalerie, mais un transfuge vint éclaircir leur doute. Il avoit vu qu'on descendoit le Roi de son cheval, que de gros bouillons de sang lui sortoient de la bouche & des narines, il n'en demanda pas davantage, & courut porter cette nouvelle au Général Polonois. On assûre que Koniecpolsky fut comme pétrifié en apprenant une affaire si importante; mais on ne sait si ce fut l'effet de la joie ou de l'étonnement. Il fut quelque tems à revenir de sa réverie, & sans repondre un seul mot au transfuge, il se retira tranquilement dans son camp, tandis que les Suédois retournoient aussi sur leurs pas, sous la conduite du Comte de Thurn, observant un morne silence, comme si chacun eût perdu ce qu'il avoit de plus cher: car il n'avoit pas été possible de cacher entiérement ce malheur aux Soldats, accoûtumés à voir leur Roi à leur tête. On s'étoit contenté de publier, que ce Monarque avoit seulement été blessé légérement; mais les troupes jugeoient, qu'il falloit que la blessure fût bien dangéreuse, pour qu'on se fût arrêté en si beau chemin, d'où l'on concluoit encore qu'il faloit qu'il eût perdu connoissance: quelques-uns ajoûtoient qu'il étoit peut-être déja mort, d'autres tranchoient le mot, & disoient qu'il l'étoit effectivement; qu'il n'y avoit rien de si sûr.

Le Roi fut transporté à Dirschau; durant le chemin sa blessure continua à saigner, malgré tout ce qu'on avoit fait pour étancher le sang; & il en vomissoit aussi toûjours un peu par la bouche.

Arrivé à Dirschau, son Médecin & son Chirurgien accoururent pour en prendre soin. On leva l'appareil: le premier, effrayé à l'aspect d'une plaie si profonde & si grave, ne put s'empêcher de dire, qu'il avoit prédit ce malheur, & que Sa Majesté s'exposoit trop. Le Roi, attribuant ce transport à l'affection & au zèle du personnage, se contenta de lui répondre par le proverbe Latin, *ne sutor ultra crepidam.* Mêlez-vous de votre métier.

Le Chirurgien ayant examiné la place, & décidé qu'il n'étoit pas possible de retirer une balle, qui avoit pénétré si avant dans le corps; *qu'elle y reste donc*, repartit le Roi sans s'émouvoir, *& qu'elle soit un monument d'une vie qui n'a pas été passée dans l'oisiveté & les délices.* Ensuite il ajoûta, *il sied bien à un Roi d'avoir un grand courage, dans un corps qui n'a point connu la mollesse* (1).

te affaire-ci & de celle de Kesemark qu'une seule & même avanture. M. Harte l'a suivi fidélement. S'il est excusable, son guide ne l'est guère.

(1) *Quum Chirugus glandes, corpori infixas extrahere non posset*, Hæreant, *inquit Rex*, non degeneris vitæ monimenta; magnus Regem decet animus in corpore non effeminato. Loccen. Hist. Suec.

Bientôt après les principaux Officiers de ſon armée, ayant le Chancelier à leur téte, vinrent en Corps le ſupplier d'avoir plus de ſoin de ſa perſonne. Ils lui repréſentèrent que ſa vie étoit d'une conſéquence infinie pour le bien de ſon Royaume; & qu'ainſi il la devoit menager avec les mêmes précautions que le ſalut de ſes ſujets. Le Roi leur témoigna qu'il étoit ſenſible à cette marque de leur affection; mais en même-tems il leur fit entendre, qu'il ne ſe croyoit pas ſi néceſſaire à ſon Royaume qu'ils le diſoient; & qu'il avoit cette confiance en la bonté de Dieu, qu'en cas qu'il lui plût de diſpoſer de ſa perſonne, il n'abandonneroit pas la Suéde, & lui ſuſciteroit des défenſeurs. „Dieu, „ ajoûta-il, ma commis cette charge, il ne faut pas que la peur ou la pa„ reſſe me la faſſe négliger: & que pourroit-il m'arriver de plus glorieux „ que de perdre la vie en combattant, pour la gloire de Dieu & pour le „ bien de mes ſujets". L'événement ne prouva que trop dans la ſuite qu'il avoit bien moins fait d'attention aux remontrances, qu'au ſentiment qu'exprimoit ſa réponſe.

Le Roi fut près de trois mois malade de cette bleſſure; mais enfin il en revint, & au bout de ce tems il recommença à ſortir & à travailler, quoiqu'avec plus de ménagement. Il fit attaquer & reprendre Pautzke, & reſſerrer de plus près la Ville, qu'il voulut qui reſtât bloquée, juſqu'à ce qu'il la pût attaquer de vive force.

La Ville de Dantzig ſe trouva en effet bien-tôt dans une fâcheuſe extrémité: inveſtie de partout ſur le continent, elle ſe ſeroit conſolée, ſi elle avoit eu la mer libre; mais l'Eſcadre Suédoiſe continuoit à croiſer dans ces Parages, ne laiſſant paſſer aucun Vaiſſeau chargé pour Dantzig. Le Roi même avoit fait déclarer dans tous les ports de la mer Baltique, qu'étant en guerre avec la Ville de Dantzig, ſes Vaiſſeaux avoient ordre de s'emparer de tous ceux qui y porteroient des vivres & des munitions, ou qui ſeroient chargés pour le compte des Marchands de cette Ville.

Les Dantzikois ſe voyant à la veille d'être ruinés de fond en comble ſacrifièrent une partie de leurs richeſſes à équiper une eſcadre, pour tenir l'entrée de leur port libre. Ils avoient travaillé à cet armement avec une ardeur infatigable, & étoient parvenus à équiper douze grands Vaiſſeaux, dont ils donnèrent le commandement à *Arend Dirkmann* (1) Danois de naiſſance, brave & expérimenté marin.

Celui-ci ſe mit en mer pour chercher l'eſcadre Suédoiſe, qui étoit commandée par le Vice-Amiral Niklas Stiernskiœld. Le 28. de Novembre 1627. les deux eſcadres en vinrent aux mains à quelques lieues de la rade de Dantzig. Le combat fut long & ſanglant. A la fin les Suédois plièrent & prîrent la fuite. Stiernskiœld environné d'ennemis prit le parti déſeſperé de ſe faire ſauter en l'air. Il périt avec tout ſon équipage (2). Guſtave apprenant la mort

(1) M. Harte l'appelle l'*Amiral Appelmann*: & de même que Loccenius il place ce combat au commencement du printems de 1628 ce qui eſt contraire au ſentiment des Auteurs contemporains, dont l'un vivoit même ſur les lieux, je parle de *Hoppen*. Voy. auſſi Lengnich, Curiken, & Piaſecius-même. La perte des Suédois ne fut pas non plus auſſi conſidérable que le Chanoine Anglois le dit, & Stiernskiœld n'étoit pas Amiral.

(2) M. Harte place cette action ſous l'année 1628. Il ſuit encore Loccenius; mais Hop-

de ce brave Officier, s'écria, *J'admire Stiernskiœld, mais je déteste sa funeste résolution par rapport à lui-même, & aux malheureux compagnons de sa destinée.* Dickmann Amiral des Dantzikois fut tué dans la mêlée, & ce fut une perte irréparable pour la Ville de Dantzig, qui perdit outre cela quatre ou cinq cens de ses meilleurs Soldats ou Matelots, dont la prise du Vaisseau Suédois ne la dédommagea pas. Ils ne laissèrent pas de le faire entrer en triomphe dans leur port, au moyen des Chaloupes qui le remorquoient; car il étoit fort maltraité dans ses mâts & dans ses voiles, & plusieurs boulets avoient même pénétré dans le Corps du Bâtiment.

Cette Victoire, qui au fond n'étoit pas grand chose enfla fort le cœur aux Dantzikois, & piqua extrêmement le Roi de Suéde. *Est-il possible*, s'écria-t-il en l'apprenant, *qu'une poignée de Commerçans pacifiques aient battu un peuple qui fait métier de la guerre.* La verité est, que ceux de Dantzig avoient de meilleurs Matelots, & qui entendoient mieux la Marine que les Suédois; & l'on sait bien que dans les combats de mer, encore plus que sur terre, toute la valeur du monde céde à la manœuvre & aux vents.

Mais bien-tôt le Roi de Suéde suivant sa coûtume ne songea plus à cet échec, que pour penser aux moyens de le réparer. Il étoit sur le point de repartir pour la Suéde, & il se promettoit bien d'y remettre sa flotte sur un pied, qui mît les Dantzikois hors d'état de vouloir se mesurer avec lui par mer. Peu de jours avant son départ, foible encore de sa blessure, il attaqua Wormdit en personne & l'emporta d'assaut. Les Polonois lui avoient repris cette place; mais la jugeant absolument nécessaire à ses desseins sur Dantzig, il la leur reprit. A peu près dans le même-tems le Colonel Tott s'empara de Guttstadt; & Gustave-Adolphe reçut l'ordre de la jarretière. Ce fut à-peu-près à quoi se reduisirent tous les secours qu'il esperoit des Anglois, & tout ce que Charles I. fit en faveur de son malheureux Beau-Frère, & de la liberté de l'Allemagne.

Le Roi partit pour Suéde au commencement de Decembre. Le séjour qu'il y fit acheva de rétablir sa santé, & de lui rendre ses forces par le bénéfice de l'air natal. Mais il ne laissa pas, malgré sa foiblesse, de se donner beaucoup de mouvement, pour que son escadre fût prête & renforcée au commencement du printems de 1628. En effet il en vint à bout, & fit voile vers la Prusse avec trente Vaisseaux, bien équipés & bien armés.

Cette escadre rencontra sept Vaisseaux de Dantzig à l'embouchûre de la Vistule: le Roi les fit attaquer. Trois fûrent pris, un quatriéme coula bas, & un cinquiéme se retira à Colberg en Pomeranie. Le Roi le redemanda de cette Ville, qui le lui livra à la prémière sommation. Les deux autres se rétirèrent fort maltraités sous le canon du Fort de Weixselmunde.

Les Dantzikois se consolèrent en quelque sorte de cet échec par l'arrivée

pen, Curiken, Lengnich, Piasecius-même marquent exactement le 28. Novembre 1637. Ils doivent en être crus: Le premier étoit du pays & contemporain: au lieu que Loccenius a écrit long-tems après, & il n'étoit pas Suédois, comme M. Harte se l'imagine, mais Allemand. M. Bœhm dit que Stiernskiœld fut fait prisonnier & mourut quelques jours après de ses blessures; mais il est certain que ce Vice-Amiral périt de la manière que nous avons dit. Outre les témoignages publics, j'ai pour garans les Mémoires MSS. de M. Arkenboltz.

de quelques Vaiſſeaux Polonois, qui leur apportoient des vivres, & qui échappèrent avec beaucoup de valeur, & d'adreſſe à l'Eſcadre Suédoiſe.

Le Roi avoit donné rendez-vous à ſes troupes près de Dirſchau, dans le même camp qu'elles avoient occupé l'année précédente. Dès que l'armée fut raſſemblée, il la joignit avec quelques troupes qu'il avoit amenées de Suéde, & s'étant mis à la tête de ſept mille hommes d'élite, il marcha avec tant de célérité par des chemins, qu'on avoit cru impraticables, qu'il prévint Koniecpolsky, & ſe porta dans le petit Werder tout près de Dantzig. Il fit jetter des ponts ſur la Viſtule, & fit paſſer ſes troupes & ſon artillerie, moins conſidérable par le nombre des piéces, que par pluſieurs canons de nouvelle invention. Je parle de ces fameux canons de *cuir bouilli*, dont tous les Hiſtoriens de ce tems-là ont fait mention, ſans en avoir donné une idée bien juſte. La machine entière conſiſtoit (1) en un grand tuyau de cuivre battu, & très mince (2). La chambre de même métal, étoit renforcée de quatre fortes bandes de fer, de gros cables & de cordes, autant qu'il en faloit pour donner à la machine la forme d'un canon; le tout étoit couvert de cuir, ou de tout autre peau teinte de telle couleur qu'on vouloit, ſouvent dorée par-ci par-là. On en pouvoit tirer coup ſur coup, ſans qu'il fût beſoin de rafraichir ni de laver la machine, qui d'ailleurs, étoit montée ſur un affût ſi leger, que le tout pouvoit être aiſément traîné par deux hommes par tout où l'on vouloit.

Les meilleurs écrivains attribuent l'invention de cette ſorte de canon au Baron Melchior de Wurmbrand, qui, ayant quitté le ſervice de l'Empereur, avoit paſſé dans celui du Roi de Suéde, & ce fut au ſiége de Wormdit que ce Prince s'en ſervit pour la prémière fois.

Guſtave-Adolphe fit inſulter en plein jour une redoute, que les Dantzikois avoient élevée ſur une hauteur. Les Suédois s'y portèrent vaillamment; mais la Garniſon ſe defendit ſi bien, qu'ils fûrent repouſſés, & le Comte de Thurn, qui les commandoit, y reçut une grande bleſſure, qui l'obligea de ſe retirer. Mais le Roi le vengea ayant battu un gros de Polonois, dont deux cens fûrent tués, & on leur prit douze piéces de gros canons.

Koniecpolsky voyant bien, que le Roi de Suéde viſoit à reduire Dantzig par famine, & par l'interruption de ſon commerce, prit le parti de faire quelque diverſion en faveur de cette Ville. Il vint donc mettre le ſiége devant Meaw, que le Roi lui laiſſa faire tranquilement, ne voulant pas s'écarter de Dantzig. De-là le Général Polonois vint mettre le ſiége devant Pautzke qu'il prit auſſi. Guſtave avoit envoyé le Colonel Tott avec un petit détachement de Cavalerie, pour obſerver les mouvemens de Koniecpolsky. Quelques centaines de Coſaques & de Huſſars s'étoient embuſqués dans un bois, près de Grebin, Château bâti par les Chevaliers Teutons, à peu de diſtance de Dantzig. Tout à coup Tott ſe trouva entouré d'ennemis plus forts du triple que ſa troupe. Il prit ſon parti en brave homme, &, chargeant les premiers Eſcadrons ennemis qui s'avançoient, il les battit, ſe fit jour & revint auprès du Roi avec quatre étendarts & quelques priſonniers. Guſtave apprit

(1) Hoppe dans les Acta Boruſs. II. Part. p. 910.

(2) L'Auteur dit *mince comme du parchemin.*

d'eux, que Koniecpolsky avoit pris Pautzke, & qu'il marchoit pour faire lever le blocus de Dantzig.

Le Roi jugea à propos de lui épargner la moitié du chemin, & fans trop dégarnir fes lignes de devant Dantzig, il marcha avec une partie de l'armée à la rencontre des Polonois.

Koniecpolsky apprenant que le Roi venoit à lui avec une partie de fon armée, fentit une joie fecrete, efperant de l'accabler fous le nombre; mais il en arriva tout autrement, & la prudence de Guftave, la valeur de fes troupes, & l'expérience de fes Officiers fuppléa à tout; fans compter que fon artillerie mieux fervie, & plus légère que celle des ennemis, mit bientôt le defordre dans les efcadrons Polonois.

La Bataille fe donna à la vue de Dantzig, les Polonois y perdîrent trois mille hommes, quatorze drapeaux ou étendarts, & quatre piéces de canon, & Koniecpolsky même y fut mortellement bleffé.

Après cette défaite, la Ville de Dantzig n'avoit plus guère de fecours à attendre, que des Généraux de l'Empereur.

La Cour Impériale & celle de Madrid, avoient jufques-là empêché le Roi de Pologne de fe prêter à aucun accommodement, fous l'efperance de le fecourir bientôt efficacement par mer & par terre, & de le retablir non feulement en Pruffe & en Livonie, mais auffi fur le Trône de Suéde. L'Empereur avoit actuellement une Ambaffadeur à Varfovie, qui ne ceffoit de fouffler la guerre, & de promettre au-delà de ce qu'on fouhaitoit, quoiqu'on fouhaitât beaucoup. Sigismond voyoit l'Empereur Maître de l'Allemagne, victorieux du Roi de Dannemark, au point qu'on avoit tout lieu de craindre, qu'il ne s'emparât des Ifles Danoifes, étant déja Maître du Holftein & du Jutland. Les Electeurs & les Princes de l'Empire étoient, ou dépouillés de leurs Etats, ou humiliés à n'ofer lever la tête. Tout trembloit devant cette puiffance formidable de la Maifon d'Autriche victorieufe de tous fes ennemis. Cet afpect rendoit probable aux yeux du Roi de Pologne, toutes les promeffes que lui faifoit la Cour de Vienne; mais d'un autre côté, les conquêtes de Guftave-Adolphe en Livonie & en Pruffe, fes victoires, le danger que couroit la Ville, dont la prife alloit fournir à ce Prince de nouveaux moyens de faire la guerre, tout cela l'embaraffoit extrêmement. Son Sénat comptant peu fur les fecours de l'Empereur, le redoutant même, le follicitoit inftamment de faire la paix avec le Roi de Suéde, & lui faifoit envifager tous les defagrémens, que lui pouvoit caufer la continuation de cette guerre, le mécontentement de la Nobleffe, qui ne manqueroit pas d'éclater dans la Diéte Générale, qui étoit près de fe tenir, le peu de fond qu'il y avoit à faire fur les promeffes de l'Empereur, & les foupçons que les Etats de Pologne en concevroient en fuppofant qu'elles fuffent mifes en exécution. En effet, le bon Roi Sigismond ne voyoit pas que c'étoit pour lui-même, que l'Empereur fongeoit à conquérir la Suéde, dès qu'il feroit maître du Dannemark; que tout ce grand zèle de Réligion, que Ferdinand affectoit, n'étoit qu'un manteau à fon ambition; & que c'étoit-là la vraie origine de la maxime fanatique, qui depuis cent ans s'étoit débitée, & fe débitoit encore parmi les Moines, & en particulier parmi les Jéfuites & les autres Théologiens Efpagnols; favoir, „ qu'il im-

„ portoit (1) à la Chrétienté de n'être gouvernée que par un ſeul chef, ſans „ quoi on ne parviendroit jamais à extirper les Heréſies & le Mahométiſme: „ que la foi Catholique ſuivroit la fortune de la Maiſon d'Autriche ; que, ſi „ cette Maiſon régnoit ſeule dans le Monde, il n'y auroit auſſi qu'une ſeule „ foi & un ſeul batême.

C'étoit-là le grand argument des ennemis de la Maiſon de France dans le ſeiziéme ſiécle, & celui qu'on employa enſuite pour mettre l'Allemagne ſous le joug, & pour envahir le Dannemark & la Suéde. Mais la Providence avoit fait naître Guſtave-Adolphe, pour renverſer ce pompeux édifice, elevé ſur la tyrannie, la fraude & la violence. Elle avoit doué ce grand Roi de toutes les qualités néceſſaires, pour produire de grandes révolutions, pour briſer les chaînes qu'on forgeoit à l'Europe, & changer la face des Etats. Nous le verrons ce Roi de neige, comme l'appelloit la Cour de Vienne, qu'un hyver avoit vu naître & qu'un ſoleil du printems devoit fondre, nous le verrons avec une poignée de vaillans hommes, ébranler le Trône de l'Empereur, ſubjuguer toute l'Allemagne, relever ſes alliés, les maintenir par ſes brillans ſuccès, diſſiper ſes ennemis, les pourſuivre par tout ſans s'étonner de leur grand nombre, & terminer enfin ſa glorieuſe carrière dans le ſein de la victoire.

Mais avant que d'entrer dans cette fameuſe époque, il faut en peu de mots tracer aux yeux du lecteur un fidéle tableau des troubles qui agitoient l'Allemagne, à la faveur deſquels la Maiſon d'Autriche s'étoit élevée à un ſi haut dégré de puiſſance, qu'elle menaçoit d'un joug prochain tout le reſte du Nord.

On ſait que par la Convention de Paſſau du 16. de Juin 1552. & par le décret de la Diéte d'Augsbourg en 1555. toute l'Allemagne fut diviſée en deux grands partis, les Catholiques & les Proteſtans, qui fûrent mis ſur un pied égal dans l'Empire, en vertu de cette Conſtitution fondamentale. Il y avoit un troiſiéme parti, moins conſidérable que celui-là, qui prétendoit être compris ſous le nom général de Proteſtans, quoiqu'il n'eût été fait aucune mention d'eux, ni dans la Convention de Paſſau, ni dans le recès de la Diéte d'Augsbourg. Ce parti étoit celui des Calviniſtes, à la tête duquel étoient l'Electeur Palatin & le Landgrave de Heſſe, tandis que l'Electeur de Saxe étoit Chef de celui des Luthériens.

Les armes des Empereurs Autrichiens n'ayant pu venir à bout d'exterminer les Proteſtans, leur politique s'appliqua à les détruire l'un par l'autre, & à ſouffler même le feu de la diſcorde entre les Catholiques & les Proteſtans, afin qu'à la faveur de ces troubles, ils puſſent rendre la Couronne Impériale Héréditaire dans leur Maiſon, & réduire les Electeurs & les Princes à la condition de ſimples Gouverneurs, d'Intendans ou de Baillifs.

Pour parvenir à ce but, ils favoriſoient tantôt les Catholiques, tantôt les Proteſtans, & ils animoient les uns & les autres contre les Calviniſtes, pour qui les Luthériens mêmes n'avoient guère moins d'averſion que les Catholiques.

(1) Arcanum eſt Auſtriacæ genti quod ab Hiſpanis Theologis accepere : Expedire Reipublicæ Chriſtianæ, in gentem unam tranſire Europæ dominium, nunquam aliàs extirpandis hæreſibus, aut Mahumetiſmus : fortunæ Auſtriacorum annexam eſſe fidem Catholicam : ſi una dominabitur gens, fidem unam fore. *Grammondi* Hiſt. Gall. Lib.

Les Calvinistes fâchés de n'avoir pu être nommément compris dans les deux célèbres constitutions de Passau & d'Augsbourg, qui regloient définitivement l'état de la Réligion dans l'Empire, n'attendoient que le moment favorable pour obtenir une nouvelle Loi en faveur de leur Communion.

L'affaire de la succession de Juliers excita de grands mécontentemens. La Maison d'Autriche s'étoit adjugé cette riche succession, au préjudice des Electeurs de Brandebourg, de Palatin, & de Saxe; mais quoique cette affaire eût ensuite été provisionnellement accommodée, elle avoit trop découvert les vues de la Cour Impériale, pour que les esprits n'en fussent pas encore émus.

Les Protestans indiquèrent une Assemblée Générale à Nuremberg, pour aviser à leur commune défense. Les Principaux Princes & Etats de cette communion y assistèrent, excepté l'Electeur de Saxe que la Cour de Vienne leurroit de l'esperance, qu'il auroit la meilleure part à la succession de Juliers, si elle pouvoit parvenir à reduire les Princes mécontens.

Les Protestans n'ayant pu obtenir satisfaction de l'Empereur renouvellèrent leur ancienne alliance sous le nom d'*Union Evangélique*, ce qui donna lieu à leurs ennemis de former une autre union sous le nom de *Ligue Catholique*.

Ces commencemens de discorde étoient des étincelles d'un embrasement général. Le feu couvoit sous la cendre, il ne s'agissoit que d'un foible mouvement, pour lui donner toute l'activité dont il étoit susceptible, & ce fut les Bohêmes qui donnèrent ce mouvement.

Le Royaume de Bohéme avoit été électif, avant qu'il tombât entre les mains de la Maison d'Autriche: depuis cette époque, il n'étoit resté aux Etats du pays que le droit de confirmer leur Roi, foible image de leurs anciennes libertés.

La Bohême étoit aussi partagée en deux Puissantes Sectes, celle des Papistes, & celle des Callixtins, reste des fameux Hussites. Ceux-ci après de longues & sanglantes guerres, avoient enfin obtenu de Sigismond Empereur & Roi de Bohême une constitution, en vertu de laquelle il ne pouvoit jamais y avoir dans Prague, ni Magistrat, ni Bourgeois, qui ne fût de leur Communion. Mais les Rois de la Maison d'Autriche, violèrent cette Loi dès qu'ils se vîrent substitués à la Maison de Luxembourg. Ils forcèrent le Magistrat de Prague à recevoir des Catholiques au nombre des Bourgeois; bien-tôt le Magistrat même se trouva mi-parti. Toutefois les uns & les autres regretoient également la perte de leurs priviléges, & gémissoient du despotisme qu'on introduisoit dans le Royaume.

Mais ce qui acheva d'étonner les Bohêmes ce fut la résolution, que prit l'Empereur Mathias de céder, dès son vivant ses Etats Héréditaires à son Neveu Ferdinand Archiduc de Gratz.

Ferdinand Fils de Charles d'Autriche & de Marie de Bavière, étoit né à Gratz le 9. de Juillet 1578. Son Père Charles étoit Fils de Maximilien II. Père des Empereurs Rodolphe & Mathias, & des Archiducs Maximilien & Albert, qui tous moururent sans postérité. A l'âge de douze ans il fut envoyé à Ingolstadt pour y achever ses études. Il y demeura cinq ans, & ne fréquenta que des Prêtres, & surtout des Jésuites. Dans le voyage qu'il fit en Italie peu de tems après avoir fini ses études, il logea à Rome chez ces Pères, & ce

ſut apparemment dans leur converſation, qu'il puiſa ce zèle furieux qui ſignala toutes les époques de ſa vie.

A peine ſe vit-il maître des pays qui formoient ſon appanage, qu'il commença à y faire abattre des Temples, & à declarer qu'il ne vouloit qu'une Réligion ſous ſon Gouvernement.

En 1607. l'Empereur Rodolphe ſon Oncle l'avoit nommé ſon principal Commiſſaire à la Diéte de Ratisbonne. Là il donna des marques de ſa haine pour les Proteſtans; car, comme ceux-ci vinrent à demander le redreſſement de leurs griefs, l'Archiduc leur répondit qu'ils devoient commencer par accorder à l'Empereur ce qu'il demandoit, après quoi on parleroit de leurs griefs. Cette réponſe excita de grands débats entre les Proteſtans & les Catholiques, & fut cauſe que quatre mois ſe paſſerent à diſputer ſans qu'on pût convenir de rien; de ſorte que la Diéte ſe ſépara avec auſſi peu de fruit, que ſi elle n'avoit pas été aſſemblée.

Mathias ayant ſuccedé à ſon Frère Rodolphe, & voyant la poſtérité de Maximilien II. ſon Père près de s'éteindre, reſolut de ſe ſubſtituer ſon Couſin Ferdinand Archiduc de Gratz, & de le faire reconnoître proviſionnellement pour ſon Succeſſeur dans tous ſes Etats Héréditaires. Il s'arrangea pour cet effet avec le Roi d'Eſpagne ſon Neveu, qui auroit pu former des pretentions ſur ces Etats du Chef de ſa Mère Anne d'Autriche Fille de Maximilien II. & par conſéquent Sœur de Mathias. Mais cet arrangement ne plut pas aux Bohêmes, ils trouvérent très-mauvais que l'Empereur voulût diſpoſer de leur Couronne, ſans les conſulter, & tout comme ſi la Boheme n'avoit plus été qu'un pays conquis & réduit en eſclavage.

Après cette démarche, il fut queſtion de faire reconnoître l'Archiduc pour Roi de Bohême, l'Empereur convoqua les Etats du Royaume. Ils s'aſſemblérent le 6eme. du mois de Juin 1618. Le Chancelier en fit l'ouverture par un long diſcours, qui roula ſur l'attention que Sa Maj. Imp. avoit toûjours eue de maintenir le repos & la tranquilité dans ſon Royaume; que, ſe voyant ſans enfant & ſans eſperance d'en avoir non plus que ſes Frères, il avoit adopté ſon Neveu Ferdinand Archiduc de Gratz; qu'il le leur propoſoit pour ſon Succeſſeur; que les Archiducs Maximilien & Albert ſes Frères lui avoient cédé tous leurs droits ainſi que le Roi d'Eſpagne, & qu'il eſperoit que les Etats l'accepteroient avec empreſſement pour prévenir toute ſorte de trouble.

Le Chancelier remit une copie de ce diſcours au Bourgrave, qui eſt comme le Préſident des Etats. Trois jours après l'Empereur ſe rendit de nouveau dans l'Aſſemblée, pour apprendre la reſolution des Etats. Le Bourgrave commença par remercier ce Prince au nom de l'Aſſemblée de ſes ſoins pour le repos du Royaume, & après quelques diſcours ſemblables, il declara que les Etats agréoient l'Archiduc pour leur Roi.

Cette ſoumiſſion fut forcée & ne fut qu'apparente. Les Etats étoient environnés de troupes Impériales. Ils ſe contentérent d'exiger une declaration par écrit, dans laquelle l'Archiduc promettroit de confirmer tous les privilèges du Royaume, au plus tard quatre ſemaines après le decès de l'Empereur.

L'Archiduc ayant donné cette déclaration fut proclamé éventuellement Roi de Bohême, & ainſi finirent les Etats de Prague, où la crainte & la ſurpriſe

aita-

arrachèrent les suffrages: mais bien-tôt les uns se repentîrent d'avoir cédé à la crainte, & les autres d'avoir été pris pour dupes. La honte fut égale pour ceux-là & pour ceux-ci, & le mécontentement succèda bien-tôt à la honte.

Il arriva peu de tems après une petite affaire, qui fit sentir aux Protestans le peu de fond qu'ils devoient faire sur la protection de leur nouveau Roi. L'Archevêque de Prague & l'Abbé de Braunau firent abattre quelques Temples de Callixtins, & maltraiter ceux qui vouloient s'y opposer; ils prétendoient que ces Temples étoient bâtis sur des fonds appartenant à leurs Eglises. Les Protestans eurent beau prouver que ces Temples n'avoient rien que de conforme aux concessions de l'Empereur Rodolphe, on ne les écouta point. Ferdinand à qui ils portèrent leurs plaintes n'en tint aucun compte; bien-tôt il éloigna de toutes les charges tout ce qui n'étoit pas de sa Réligion; les tribunaux, les Offices militaires & les Gouvernemens ne fûrent remplis que de Catholiques. Nul Protestant n'obtenoit ni grace ni récompense; & le nom seul de Luthérien leur donnoit l'exclusion en toute occasion.

Une conduite si partiale & si tyrannique fit songer à quelques remedes. Les Protestans s'assemblèrent & firent entr'eux une confédération, par laquelle ils s'engageoient reciproquement à maintenir leur confession de foi, à défendre les libertés de la nation, & à se soutenir les uns les autres contre quiconque voudroit les anéantir.

Henri Mathias, Comte de Thurn, Bourgrave de Karlstein & Lieutenant-Général du Royaume, étoit à la tête de cette Assemblée. C'étoit l'un des plus illustres & des plus riches Seigneurs de Bohême. Ce fut lui qui fit dresser les articles de la confédération & qui en fut le plus zèlé défenseur.

Le 23. de Mai, le Comte accompagné de divers Gentilshommes Protestans & de Gens armés, se rendit au Château où se tenoit le Conseil d'Etat, & monta à la Salle où les Officiers de l'Empereur étoient assemblés, pour pourvoir aux affaires du Gouvernement. Là, il exposa les griefs de toute la Nation, demanda le rétablissement de ses libertés, & ajoûta que, quand ils avoient reconnu Ferdinand pour leur Roi, ils n'avoient pas prétendu élever un despote sur le trône, ni devenir ses esclaves, & que s'il ne changeoit pas de systême, ils se verroient obligés de changer de Maître.

Les principaux membres du Conseil répondîrent avec modération, & tâchèrent d'adoucir les esprits; mais d'autres fûrent moins prudens, &, pleins des maximes de leur Maître, ils traitèrent le Comte & ceux qui le suivoient d'insolens & de rebelles, les menaçant de la colère de l'Empereur.

Pour toute réponse le Comte ordonna qu'on les jettât par les fenêtres. Ce qui fut exécuté sur le champ, avec tant de bonheur pour eux que, quoiqu'ils tombassent d'une hauteur très considérable, ils ne se firent presque point de mal, étant tombés sur un terrain mou, marécageux & plein de roseaux. Ce qu'il y a de non moins étrange, c'est qu'il n'y en eut aucun de blessé, quoiqu'on leur tirât plusieurs coups de mousquet des fenêtres. Ce fut-là le signal de toutes les révolutions qui suivîrent, l'origine de cette cruelle guerre, qui dura trente ans, qui traîna à sa suite la famine & la peste, qui ne fit qu'un désert de toute l'Allemagne, & qui ne fut terminée qu'après avoir coûté des

millions d'hommes, & épuisé les Puissances de l'Europe, qui toutes y prîrent part à la réserve de l'Angleterre. Après ce coup d'éclat, ceux même des Protestans, qui ne l'approuvoient pas, se joignîrent aux autres, persuadés que l'Empereur ne distingueroit personne dans sa vengeance.

La plûpart des Catholiques, jaloux des libertés de la Nation, & se repentant d'avoir accepté Ferdinand pour Roi, se joignîrent aux Protestans.

En peu de tems toute la Bohême fut en armes, & cet exemple fut suivi de la Silésie, de la Moravie; tandis que la Hongrie & l'Autriche même étoient dans une étrange fermentation. Mathias vouloit qu'on usât de douceur avec tous ces peuples, surtout avec les Bohêmes, & qu'on tâchât de les appaiser : Ferdinand plus fier & plus vif, étoit d'avis qu'on employât la force, & qu'on les réduisît à se remettre à la discrétion de l'Empereur: mais ce Prince n'avoit que le pouvoir de dire son avis; l'Empereur son Oncle en lui cédant la Hongrie & la Bohême, s'étoit reservé la suprême autorité jusqu'à la fin de ses jours. Ferdinand en étoit au desespoir, & s'en prit à Klesel ou Glesel Cardinal & favori de l'Empereur. Comme il le soupçonnoit d'avoir donné ce Conseil à l'Empereur, il le fit enlever au milieu de la Cour, le dépouilla des marques de son autorité, & le relegua dans le fond de la Stirie, où il n'eut plus de commerce avec personne. L'Empereur ne pouvant remedier à cette affaire, fut obligé de l'approuver.

Cependant le Comte de Thurn avoit été chargé par les Etats de Bohême de pourvoir à la défense du Royaume ; & quoique l'Empereur exhortât chacun à se retirer chez soi, leur offrant une amnistie générale pourvu qu'ils rentrassent tous dans leur devoir, le Comte jugea qu'on étoit trop avancé pour réculer, & que suivant toute apparence l'Empereur, & son Neveu Ferdinand encore moins, ne pardonneroient jamais sincérement l'insulte faite à leurs Officiers. Ainsi le Comte fit de grands amas de vivres, d'armes & de Soldats. Ensuite il chassa toutes les Garnisons Impériales de la Bohême, & marcha contre Krumau & Budweis, postes importans qui fermoient l'entrée de la Bohême du côté de l'Autriche. Krumau ouvrit ses portes ; mais pour Budweis la Bourgeoisie voulut se defendre, & le Comte ne jugea pas à propos d'en entreprendre le siége.

Pendant qu'il agissoit ainsi de ce côté-là, Ernest de Mansfeld bâtard de Pierre-Ernest Comte de Mansfeld, qui venoit d'entrer au service des Etats de Bohême, soumettoit les places au Nord & à l'Est de la Bohême, qui tenoient encore pour l'Autriche. L'Empereur, qui n'avoit rien de prêt, pour étoufer un soulevement si considérable, ne cessoit d'offrir pardon sur pardon, amnistie sur amnistie, mais tout cela ne servoit de rien; les esprits étoient trop aigris, & les affaires des mécontens étoient en trop bonne situation, pour craindre le ressentiment de l'Empereur.

Les Etats de Bohême avoient écrit à tous les Princes d'Allemagne pour justifier leur conduite, & en particulier aux Etats Protestans pour leur demander du secours. Ils recherchèrent l'amitié de Bethlem-Gabor Prince de Transilvanie, dont la valeur étoit en grande recommendation chez les Turcs, & très redoutée à Vienne. Bethlem offrit son alliance aux Bohêmes, fit un traité

d'Union avec eux, & promit d'attaquer l'Empereur avec trente mille hommes, & de faire une invaſion en Hongrie.

Bethlem ſuivoit la Réligion Reformée ou Calviniſte. Les Hongrois de cette Réligion, auſſi maltraités par le Miniſtère de Vienne que les Proteſtans de Bohême, l'invitoient à faire irruption ſur les terres de l'Empereur, lui promettant de ſe joindre à lui avec un bon Corps de troupes, & de le reconnoître pour leur Souverain.

Gabor n'eut garde de rejetter leurs offres; il leur donna de bonnes eſperances, & cependant prépara toutes choſes pour ſon expédition, aſſembla des troupes ſous divers prétextes, & vint fondre tout d'un coup ſur la Hongrie, qu'il traverſa comme un torrent. Rien de plus brillant que les commencemens de cette invaſion, mais la fin n'y répondit point.

Cependant l'Empereur ſe voyoit, pour ainſi dire, environné d'ennemis. Tous ſes pays héréditaires étoient en armes; c'étoit une defection générale. Les armes des deux Généraux des Etats de Bohême étoient déja de plus de trente mille hommes, la plûpart vieux Soldats Allemands, qu'on leur avoit envoyé ſous main.

Dans cette extrémité, l'Empereur s'adreſſa à l'Archiduc Gouverneur des Pays-bas, qui fit auſſitôt partir un corps de troupes, ſous les ordres du Comte de Buquoi, qui, après une aſſez longue marche, s'approcha de la Bohême par les frontières de la Moravie.

Charles-Bonaventure-de-Longueval, Comte de Buquoi, étoit né dans les Pays-bas d'une Maiſon diſtinguée. Il avoit porté les armes dès ſon enfance, depuis l'état de ſimple Soldat juſqu'à celui de Grand-Maître de l'Artillerie, de Général en Chef, de Chevalier de la Toiſon d'Or. C'étoit ſans contredit le meilleur Général qu'eût alors l'Eſpagne.

L'Empereur de ſon côté avoit raſſemblé ſept ou huit mille hommes, dont il avoit donné le commandement à Henri Du Val, Comte de Dampier, Gentilhomme Lorrain, qui avoit ſervi avec reputation dans les guerres de Hongrie. Dampier vint ſe poſter près des bois de Czaſlau, où il y eut entre ſes gens & les Bohêmes une rude eſcarmouche, qui coûta la vie à bien du monde de part & d'autre, & après laquelle Dampier fut obligé de ſe retirer derrière les bois.

Les affaires des Bohêmes alloient à merveilles. Les Moraves, qui n'avoient pas voulu d'abord agir ouvertement, venoient de leur envoyer un corps de troupes d'environ huit mille hommes. Ils entretenoient correſpondance avec les Proteſtans de Baſſe-Autriche, qui n'attendoient qu'un coup un peu déciſif, pour pourſuivre auſſi les armes à la main la ſatisfaction, qui leur étoit due pour tant de privileges violés & foulés aux pieds. Le Comte de Solms leur amena un corps de bonnes troupes, levées dans le Duché de Brunſwic.

Le Comte de Buquoi, s'étant fait joindre par Dampier, entra plus avant dans la Bohême dans la vue de donner Bataille aux mécontens; mais s'étant approché de la Moldau, il vit que les deux Armées Proteſtantes étoient jointes, & elles lui parûrent ſi belles, ſi nombreuſes, & ſi bien poſtées, qu'il n'oſa hazarder une Bataille, & ſe retira ſous le canon de Budweis, où il ſe retrancha.

Les Impériaux abandonnant ainſi la campagne, Mansfeld vint mettre le ſié-

ge devant Pilſen, qu'il força en aſſez peu de tems, &, au moyen de cette conquéte, toute la Bohéme ſe trouva ſoumiſe aux Etats.

L'Empereur voyant que ſa ſanté s'affoibliſſoit chaque jour, voulut, avant que de mourir, avoir la gloire de pacifier les troubles de Bohéme, & reſolut d'accepter l'arbitrage, qui lui étoit offert par les principaux Electeurs & Princes de l'Empire, & auquel les Bohémes offroient de ſe ſoumettre. Mais le Monarque mourut avant qu'on eût pu convenir du lieu des conférences ; & ce fut deſormais avec Ferdinand que les Bohémes eûrent affaire.

Ce Prince à la mort de ſon Oncle, ſe trouvoit dans la ſituation la plus critique du monde. Si d'un côté il ſuccédoit à de grands Etats, s'il étoit déja Roi de Hongrie dès avant la mort de l'Empereur, deſigné Roi de Bohême, pourvu du Gouvernement de l'Autriche, par la ceſſion de l'Archiduc Albert; de l'autre, il ne voyoit que des peuples en armes contre lui; la Bohême étoit à-peu-près perdue, ainſi que la Siléſie & la Moravie; les deux Autriches étoient à la veille d'éclater, & de s'unir aux Bohémes; les Hongrois n'attendoient que le moment où Bethlem-Gabor paroîtroit pour ſe ſoulever, & ſe ranger ſous les drapeaux des ennemis de la Maiſon Archiducale ; il voyoit les Electeurs peu diſpoſés à donner toûjours leurs ſufrages à cette Maiſon, & ennuyés de voir la dignité Impériale devenir Héréditaire, les Proteſtans n'attendant qu'une légère occaſion de prendre les armes ; & toute l'Allemagne alloit étre déchirée par une guerre civile, dont il n'étoit pas aiſé de prévoir la fin. D'un autre côté, il voyoit les Etats voiſins hors d'état de favoriſer le parti des mécontens. La France étoit alors gouvernée par une régence, & un Miniſtère tout vendu à l'Eſpagne. L'Angleterre étoit à-peu-près dans le même cas. Jacques I. dans l'attente de marier ſon Fils le Prince de Galles avec une Infante d'Eſpagne, n'étoit rien moins que diſpoſé à vouloir ſe brouiller avec la Maiſon d'Autriche. On étoit ſûr du Roi de Pologne: & pour les Rois de Suéde & de Dannemark, on ne les croyoit pas fort à craindre.

Tous ces différens points de vue ne lui offroient pourtant qu'une très fâcheuſe perſpective.

Tandis que ce Prince étoit dans cette perplexité, il reçut la fâcheuſe nouvelle, que le Comte de Thurn étoit entré dans Brinn, & que cette Ville avoit reçu huit cens chevaux dans ſes murs; que le Magiſtrat & la Bourgeoiſie avoient pris les armes, & s'étoient déclarés pour les Evangeliques.

Ferdinand craignit alors de ſe voir aſſiégé dans Vienne, & c'eſt en effet ce qui lui arriva.

Le Comte de Thurn, après la priſe de Brinn, n'avoit plus rien qui l'empêchât de ſe porter juſqu'à Vienne: auſſi étoit il trop habile & trop actif, pour reſter en ſi beau chemin: d'ailleurs il eſperoit, qu'il ſe trouveroit dans cette Ville aſſez de mécontens, pour favoriſer ſon entrepriſe. Il vint donc ſe poſter près de cette Capitale, où le Roi de Hongrie s'étoit enfermé; & il eſt à croire que la préſence de ce Prince contint les eſprits. Perſonne ne remua dans la Ville, & le Général Bohéme, après avoir canonné la place durant quelques jours, fut obligé de lever le ſiége, & de retourner au plus vite en Bohême, où le Comte de Buquoi avoit remporté un avantage conſiderable ſur Mansfeld.

Cependant les Electeurs s'assembloient à Francfort, pour l'élection d'un Roi des Romains; & celui de Mayence, à qui il appartient de convoquer cette Auguste Assemblée, n'avoit pas manqué d'y inviter Ferdinand Roi de Hongrie, en qualité de Roi Electeur de Bohême. Les Etats envoyèrent une députation à Francfort, pour empêcher que le choix des Electeurs né tombât sur Ferdinand. Ils écrivîrent à l'Electeur de Mayence, & se plaignîrent qu'il eût invité ce Prince à l'assemblée Electorale, vu qu'il étoit déchu de toutes ses prétentions au Royaume de Bohême, & n'en pouvoit par conséquent exercer le suffrage; que c'étoit aux Etats du Royaume que ce suffrage appartenoit durant l'interrégne: mais leurs députés ne pûrent obtenir l'entrée de Francfort, & se retirérent à Hanau. Alors ils offrîrent la Couronne de Bohême au Duc de Savoie, qui la refusa; enfin, ils l'offrîrent à l'Electeur Palatin Frédéric V. Celui-ci avant que de l'accepter, jugea à propos de consulter son Beau-Père le Roi d'Angleterre, qui, suivant sa timidité naturelle, l'exhorta à ne pas se brouiller avec la Maison d'Autriche, & lui déconseilla une affaire qui ne pouvoit que lui attirer de funestes embaras. Frédéric consulta aussi l'Electeur de Saxe: mais celui-ci avoit des vues toutes différentes. La Lusace limitrophe de ses Etats étoit entrée en confédération avec la Silésie, la Bohême & la Moravie. Il se flattoit de pouvoir attraper quelque partie de ce Marquisat à la faveur des troubles, & que Ferdinand se resoudroit à le lui céder, moyennant qu'il l'aidât à faire rentrer le reste dans son obéïssance: ainsi il n'avoit garde de conseiller au Palatin l'acceptation de la Couronne de Bohême, d'autant plus que c'étoit en quelque sorte s'engager à le secourir, que de le pousser à cette démarche. Enfin, l'Electeur Palatin consulta le corps des Protestans assemblés à Rothembourg, & ceux-ci non seulement fûrent d'avis qu'il donnât une reponse favorable aux Bohêmes; mais ils lui firent entendre qu'ils l'appuieroient contre Ferdinand: mais l'Electeur étoit déja determiné à cette de marche, avant que de consulter toutes ces Puissances, & toutes ces consultations étoient plûtôt pour sonder les dispositions des Princes, dont il pouvoit esperer quelque secours, qu'un dessein de se déterminer sur leur opinion. En effet, les Historiens les plus favorables à sa cause conviennent que son parti étoit déja pris, avant que de recevoir la réponse de son Beau-Père & des autres Princes Protestans. On accuse l'Electrice son Epouse (1), Princesse ambitieuse & même un peu coquette, d'avoir allumé en lui ce désir d'une Couronne Royale. *J'aimerois mieux*, lui disoit-elle quelquefois, *ne manger que du pain sec & du fromage à la table d'un Roi, que les mêts les plus délicieux à celle d'un Electeur mon Epoux. Quoi*, ajoutoit-elle, *vous avez osé épouser la Fille d'un Roi, & vous refuseriez une Couronne qui vous est offerte comme du Ciel.*

Le célèbre Camerarius, en qui l'Elelecteur avoit beaucoup de confiance, seconda parfaitement les vues de la jeune Electrice; & elle employa aussi le Ministre Abraham Scultet, pour dissiper toutes les irrésolutions de son Epoux. Scultet ne s'en défendit point dans la suite, & soutint qu'il avoit agi selon les lumières de sa conscience, en conseillant à l'Electeur son Maître

(1) Kæhler. *Narrat. Apologet. de curric. vitæ.* Ludwig, *Erleuterung der Reichs Histor.* Tom. II *p.* 425. Puffendorff. Comment. de Reb. Suec. Lib. I. paragraph. 27.

d'accepter la Couronne de Bohême ; mais il nia comme une calomnie atroce, qu'il eût jamais contribué à faire ôter les images, & les autres figures de la Chapelle du Château de Prague.

L'Electeur dissimuloit profondément son dessein à l'assemblée de Francfort ; mais une avanture assez singulière faillit à le trahir auprès de son compétiteur. Un Comte de Solms, passoit par le Haut-Palatinat avec cinq cens chevaux Espagnols, qu'il menoit des Pays-Bas en Bohéme au secours des Généraux de Ferdinand. L'Electeur envoya ordre au Margrave d'Anspach, qui commandoit ses troupes de charger cette Cavalerie ; ce qui fut exécuté, & tout ce corps dissipé. L'Electeur en fit des excuses au Roi de Hongrie, & rejetta tout sur le Comte de Solms, qui avoit passé par ses terres sans sa permission.

L'opposition des Etats de Bohême à l'admission de Ferdinand au Collége Electoral, n'eut point de suite. Les Etats soutenoient que leur Royaume étoit électif, & le Roi de Hongrie soutenoit le contraire. Il paroît par l'admission de Ferdinand dans l'assemblée Electorale, que les Electeurs se déclaroient pour sa cause, les uns par affection, les autres par crainte, & peut-être aussi par intérêt. Ils jugeoient la question pour le moment présent, laissant au sort des armes à en décider pour l'avenir.

Enfin, il fut question d'élire un Empereur. Trois Electeurs Protestans offrirent leurs voix à Maximilien Duc de Bavière, & il lui eût été facile d'avoir toutes les autres : mais le Nonce du Pape, & l'Ambassadeur d'Espagne s'intriguèrent si bien auprès de ce Prince, qu'ils l'obligèrent à s'opposer lui-même à son élection. Après cela on ne proposa que des Princes de la Maison d'Autriche, & enfin, les suffrages se réunîrent en faveur de Ferdinand II. Il y eut cela de particulier dans son élection, qu'elle se fit précisément le lendemain du jour que les Etats de Bohême élûrent pour Roi Frédéric V. Electeur Palatin, ce qui se fit le 27. d'Août 1619. On ignoroit cette circonstance à Francfort, & on y étoit même embarassé de la protestation que les Députés des Etats de Bohême avoient faite contre l'exercice du suffrage de cet Electorat, & contre l'Election qui pourroit se faire de Ferdinand, *soi disant Roi de Bohême*, à la dignité de Roi des Romains. On avoit proposé quelques voies d'accommodement ; mais les députés avoient tout rejetté, à moins que Ferdinand ne renonçât à ses prétentions.

Cependant les Etats de Bohême avoient dépêché des couriers à Frédéric, pour lui porter la nouvelle de son élection. Il demanda du tems pour se résoudre ; & véritablement c'étoit une affaire, qui demandoit bien qu'on y pensat plus d'une fois. Il alloit joûter contre un Rival révêtu d'une dignité, qui, sans lui procurer plus de forces personnelles, lui donnoit un rélief, un crédit, une autorité que les capitulations avoient jusqu'alors respectée, & plûtôt éffleurée que diminuée. C'étoit alors le juge, l'arbitre souverain de toutes les causes féodales, le représentant de l'Empire, le Seigneur Suzerain de tous les fiefs immédiats ; en un mot, un Monarque d'autant plus à craindre qu'il joignoit de grands Etats, de grandes alliances à toutes ces prérogatives, & qu'il cachoit la plus vaste ambition sous les dehors d'une dévotion bornée à des pratiques vulgaires, & d'autant plus agréable à la multitude.

Mais d'un autre côté, ce même Rival voyoit les trois quarts de ses sujets armés contre lui ; Gabor près d'envahir la Hongrie: la moitié de l'Empire sur le point d'éclater en une guerre ouverte. Enfin, il n'étoit pas probable que le Roi d'Angleterre ne fit quelque effort en faveur de sa Fille, qui vouloit absolument être Reine de Bohême. L'assemblée des Protestans qui se tenoit à Rothenbourg promettoit de grands secours, & les Etats Généraux étoient tout disposés à soutenir un Prince de leur Réligion, & neveu d'un grand Capitaine, qui avoit beaucoup de crédit dans leur République.

Qui auroit cru qu'une entreprise, qui avoit de si heureux commencemens, se termineroit d'une façon si tragique; que les Protestans divisés entre eux ne feroient rien, ou que peu de chose en faveur du nouveau Roi; que Bethlem-Gabor après avoir envahi & conquis presque toute la Hongrie, en seroit rechassé avec la même rapidité; que la France oublieroit toutes les allarmes, que la puissance de Charles-Quint lui avoit causées, toutes ses pertes sous cet Empereur, & sous Philippe II. son Fils, & favoriseroit son ancienne ennemie; & qu'enfin, Jacques I. verroit sans s'émouvoir la ruine de la Maison Palatine, le bouleversement de l'Empire, & la misére de son gendre & de sa Fille. C'est pourtant ce qui arriva, soit par un effet de son humeur timide, & crédule, soit, comme le prétendent quelques-uns (1), qu'il eût été vivement piqué, que, sans attendre sa réponse, le Palatin eût accepté la dignité Royale, démarche qu'il ne lui pardonna jamais.

D'abord après son élection, Ferdinand sollicita du secours dans toutes les Cours contre ses sujets prétendus rébelles. Il fit dire à la France, que, s'agissant d'une guerre de Réligion, il esperoit que le Roi Très-Chrétien ne prendroit pas la défense d'un peuple hérétique & rebelle.

Cette puissance étoit alors gouvernée par un favori, parvenu à l'autorité suprême par des voies assez basses. Il étoit né dans le fond d'une Province, de parens très pauvres, n'ayant aucun des talens nécessaires pour soutenir par de grand services une si grande élévation. Il savoit seulement que le fanatisme, reste de cette ligue infernale, qui sous le nom de *Sainte Union*, avoit commis les plus grands crimes, régnoit encore à la Cour, dans les Cloîtres & dans les Provinces. Ce fut là-dessus qu'il régla toute sa politique; & que, pour se soutenir contre les cabales des grands, & gagner le clergé & le peuple, il engagea le Roi à attaquer ceux de ses sujets, qu'on nommoit Huguenots, & à favoriser la Maison d'Autriche contre les Protestans d'Allemagne. Par-là, il fit oublier à la Cour de Rome la disgrace de Marie de Medicis, & la mort du Maréchal d'Ancre, qui n'avoient gouverné la France que pour l'avilir, & pour la subordonner à la Cour de Rome & à celle de Madrid. Il suivit en tout le systême de cette honteuse régence, & rendit au nouvel Empereur des services signalés, sans égard pour les maximes les plus simples de la saine politique, & pour celles d'un des plus grands Rois que la France ait eu, & que la Maison d'Autriche avoit persécuté, jusqu'à ce qu'enfin un traître, que l'esprit du tems poussoit au plus affreux parricide, délivra cette Maison d'un des plus grands obstacles qu'elle trouvât dans l'exécution de ses ambi-

(1) Rusdorff dans sa lettre au Sr. Vane, du 23. Décemb. Mscr. T. IV. p. 310.

tieux projets. Nous verrons dans la ſuite comment la France, ſe forgeant des fers à elle-même, ſervit Ferdinand dans tous ſes deſſeins, & fut conſtamment la dupe de ce Prince, juſqu'au tems où un Miniſtre plus éclairé, plus ferme & plus abſolu, remit en vigueur les maximes de Henri le Grand, ſecoua le joug des préjugés & de la dépendance, où la France avoit été par rapport à l'Autriche, depuis la mort de ce grand Roi.

Tandis que Ferdinand ne parloit à la France, que des deſſeins odieux des Proteſtans envers la Réligion Catholique, qu'il promettoit au Pape de ne poſer les armes, qu'après avoir exterminé l'héréſie; qu'il repréſentoit aux Electeurs Eccléſiaſtiques, que les Hérétiques en vouloient principalement aux biens de l'Egliſe, & à tous les Princes Catholiques, le danger où étoit la vraie Réligion en Allemagne, il tenoit un langage bien différent à l'aſſemblée des Proteſtans, qui ſe tenoit alors à Nuremberg. Il les aſſuroit, par la bouche du Comte de Hohenzollern ſon Ambaſſadeur, qu'il vouloit les prendre pour arbitres de ſa querelle avec les Bohêmes, qu'il ne demandoit pas mieux que de trouver des voies de conciliation, que ſon but n'étoit pas de les opprimer, qu'il maintiendroit en Père de la Patrie les loix fondamentales de l'Empire, & nommément celle *de la Paix de Réligion*, qu'il entendoit que perſonne ne fût exclu du bénéfice de cette loi, pas même ceux qui étoient coupables de felonnie envers lui; & beaucoup d'autres diſcours ſemblables, qui prouvent aſſez que ce Prince ſe jouoit de la Réligion, & que ceux qui l'ont dépeint comme un habile politique l'ont mieux connu, ou du moins ont parlé plus ſincérement, que ceux qui l'ont jugé digne de la Canoniſation. Car après tout il n'a pas fait de miracles, & il n'y eut rien que de très naturel, dans la révolution qui mit ſes ennemis à ſes pieds. Les gens d'eſprit pourront juger, par quelques traits que nous allons rapporter de ſa devotion, ſi elle étoit bien épurée, & ſi elle ne reſſembloit pas comme deux goutes d'eau, à ce que nous entendons par *cagoterie*, terme énergique, quoique peut-être peu noble, par rapport au rang de la perſonne: mais c'eſt à l'Hiſtoire à qualifier l'abus des vertus, ainſi que les vices.

Il affectoit de porter toûjours ſur ſoi quelque image, ou quelque relique. Il recitoit tous les jours l'Office de la Vierge, & honoroit particuliérement les Images de la Mère du Sauveur. Il entreprit un Pelerinage à Notre-Dame de Lorette, & y fit un vœu ſolemnel d'exterminer, dût-il lui en coûter la vie, tous les Sectaires qui ſe trouvoient dans ſes Etats de Stirie, de Carinthie & de Carniole. Il étoit jeune alors, il voyageoit en Italie, & logeoit preſque par tout chez les Jéſuites, qui ne manquérent pas de faire valoir ce vœu à Rome, & de l'en faire ſouvenir en tems & lieu. Couronné Roi de Hongrie & de Bohême, il fit un ſemblable Pelerinage à une Notre-Dame, en grande reputation ſur les frontières de Stirie. Là il promit ſolemnellement à Dieu, d'extirper l'Hereſie de la Bohême & des Provinces adjacentes. Enfin il fit un autre vœu par rapport à la Hongrie, promettant de tout ſoumettre à l'obeïſſance de la Mère de Dieu, qu'il nommoit d'ordinaire *ſa Généraliſſime*, dans les lettres & dans les ordres qu'il envoyoit à ſes Generaux (1).

(1) Bayle Dict. ſur Guſt. Adolphe.

Ce

Ce font-là des traits à faire pitié, & c'eſt pourtant le motif des éloges outrés que le Jéſuite Morman ſon Confeſſeur lui a donnés, & que tant d'autres de ſes Confréres ont répétés. Ce qu'il y a de certain c'eſt que Ferdinand II. fut un des plus grands Princes de ſon ſiécle, & que, ſans ſortir de ſa capitale, il gagna plus de Batailles, & fit plus de conquêtes dans l'eſpace de dix ans, que Charles-Quint n'en fit dans tout le cours de ſa vie, qu'il paſſa dans une agitation continuelle. Pour Ferdinand, il fit bien voir dans le deſordre de ſes affaires, & lorſqu'elles paroiſſoient le plus deſeſpérées, qu'il ſavoit faire quelque choſe de plus que des pélérinages & des neuvaines. Heureux ſi ſatisfait d'avoir humilié ſes ennemis, il eut pardonné généreuſement, & rendu la paix à l'Europe; mais il pouſſa la ſéverité au-delà des bornes, & fut cauſe que toute l'Europe devint un théatre de ſang & de carnage. La fortune le précipita de nouveau dans les malheurs, dont il s'étoit ſi glorieuſement tiré, & il mourut ſans avoir la ſatisfaction de finir une guerre, qu'il avoit pu terminer avec honneur, & qu'il auroit terminée en effet, s'il avoit eu le moindre ſentiment de modération, qu'il eût mieux connu la viciſſitude des choſes humaines, & ce que peut le deſeſpoir contre un ennemi, dont il n'y a pas de grace à attendre.

On voit déja par ce peu de mots, que le caractère de cet Empereur étoit beaucoup d'intelligence, de dextérité, de ſoupleſſe, joint à une ambition ſans borne, & à une dureté, qui avoit quelque choſe de cruel. Mais ce caractère ſe dévelopera bien mieux, lorſqu'on le verra d'un côté endormir le Roi d'Angleterre, tous les Proteſtans d'Allemagne, & la France même, d'ailleurs ſi inſtruite ſur ſes vrais intérêts; & de l'autre rempliſſant les priſons, & les échafauds de ceux que le ſort des armes avoit fait tomber entre ſes mains, & qui ne ſe croyoient pas ſes ſujets; perſécutant de mille manières un peuple entier, parcequ'il ne penſoit pas comme lui, le livrant à la mort ou à l'exil, & dépouillant à ſon gré les plus grands Princes de l'Empire, qui ne lui avoient pas été favorables.

Cependant l'Electeur Palatin, après avoir différé quelque tems de répondre aux Etats de Bohême, leur écrivit enfin; qu'il n'avoit pû accepter l'honneur qu'ils lui avoient fait, ſans conſulter au préalable les Princes ſes alliés; que cette démarche étoit néceſſaire pour s'aſſûrer de leurs ſecours; qu'ils avoient approuvé preſqu'unanimement, qu'il acceptât ſon élection; qu'ainſi il l'agréoit avec les ſentimens de la plus vive reconnoiſſance pour les Etats. Après cela il ne ſongea plus qu'à ſe rendre en Bohême. Il fit tous les arrangemens qu'il jugea néceſſaires pour le Gouvernement de ſon Electorat. Enfin, il arriva à Waldſaſſen le vingt-troiſiéme d'Octobre. Là il reçut les Députés des Etats, qui vinrent le ſaluer, & l'Electrice ſon Epouſe. Les Députés s'en retournèrent très contens de leur voyage, & portèrent à leurs Principaux les Lettres patentes du nouveau Roi, qui confirmoient tous les Priviléges du Royaume. Un corps de douze cens chevaux s'avança ſur les frontières du Royaume, pour recevoir le Roi & l'eſcorter juſqu'à Prague, où il fit une entrée magnifique.

Ce fut à-peu-près dans ce tems là, que ce Prince reçut des Lettres du Roi d'Angleterre ſon Beau-Pére, dans leſquelles ce bon homme de Roi lui déclaroit, que, puiſqu'il avoit accepté la Couronne de Bohême ſans ſon conſen-

tement, il ne devoit compter sur aucun secours de sa part. Frédéric dissimula le chagrin, que lui causoit une déclaration de si mauvais augure. Il savoit que les Bohêmes avoient eu en l'elisant beaucoup d'égard à sa qualité de gendre du Roi d'Angleterre, & qu'ils se flattoient que le Monarque Britannique ouvriroit tous ses tresors, & deploieroit toutes ses forces pour le maintenir sur le trône.

Les affaires de Ferdinand prenoient un train bien différent. Le Pape lui envoyoit de grosses sommes d'argent, & des bulles pour en lever sur tous les biens Ecclésiastiques de ses Etats Heréditaires & de l'Allemagne. Le Duc de Bavière, l'Electeur de Saxe même, quoique chef des Protestans d'Allemagne, le Roi d'Espagne, toute l'Italie, le Roi de Pologne, tous les Etats Catholiques d'Allemagne promirent de grands secours. Les Etats Catholiques s'assemblèrent à Wurtzbourg, & renouvellèrent leur ancienne union contre les Protestans. On delibera sur le nombre de troupes que la Ligue Catholique mettroit sur pied. Marie de Medicis Régente de France, au défaut de troupes, envoya des Ambassadeurs, pour assurer l'Empereur des bonnes intentions du Roi Très-Chretien en faveur de sa cause. Pour les Protestans, ils perdoient le tems à publier des écrits, où ils étaloient fort éloquemment leurs griefs, on leur répondoit pour les amuser, tandis qu'on se préparoit à les combattre d'une façon bien plus éficace. Toute l'Allemagne étoit partagée entre l'Empereur & l'Electeur Palatin ; mais il étoit visible que le parti du premier alloit écraser l'autre.

Ferdinand ne cessoit d'offrir la paix à l'Electeur Palatin, & de temoigner un vif desir de pacifier le Bohéme ; mais il savoit bien que le Palatin, ni les Bohémes n'accepteroient pas les conditions, sous lesquelles il entendoit de faire la paix. Il n'avoit d'autre vue que de les mettre dans leur tort, & de les rendre odieux à ceux de leur Religion, qui se soucioient peu que le Royaume de Bohéme fût éléctif ou héréditaire, que l'Electeur Palatin fût Roi ou non, pourvû que la liberté de conscience établie par les loix de l'Empire fût maintenue.

Le nouveau Roi de Bohême fut sacré à Prague au commencement de Novembre 1619. par l'Administrateur des Hussites. L'Archevêque de Prague s'etoit retiré à Budweis, & refusa de venir Couronner un Roi qu'on avoit élu malgré lui.

Bientot après le nouveau Roi se rendit en personne à Nuremberg, où les Etats Protestans tenoient actuellement leur assemblée, tandis que la Ligue Catholique tenoit la sienne à Wurtzbourg. Nous avons dit plus haut comment l'Empereur trompa les Protestans, par les belles paroles qu'il leur fit porter par son Ambassadeur le Comte de Hohenzollern.

La guerre continuoit toûjours sur les frontières de Bohéme ; mais sans aucun avantage décidé. Enfin, Bethlem-Gabor, qui venoit de reconnoître Frédéric pour Roi de Bohême, entra en Hongrie à la tête de quinze mille Transilvains. Son armée, fut bien-tôt grossie d'un nombre encore plus grand de mecontens. La Hongrie dépourvue de secours plia sous cet orage. Gabor la parcourut comme un torrent, & ayant pris Presbourg, il se disposa a marcher vers Vienne. L'Archiduc Léopold, qui y commandoit appella à son secours le Comte de Buquoi, qui se mit en marche aussitôt;

& le Comte de Thurn en fit de même avec les Bohêmes, laiſſant Mansfeld dans le Royaume pour reprendre les poſtes dont Buquoi s'étoit emparé.

Le Comte de Thurn fut joint par les Tranſilvains, & vint en force attaquer Buquoi, qui s'étoit retranché près de Vienne, & occupoit un poſte avantageux. Le combat fut fort ſanglant ; les Impériaux pliérent d'abord ; mais Buquoi les ayant ralliés, ils reprîrent les retranchemens & repouſſérent enfin les Bohêmes & les Tranſilvains avec perte.

Ce deſavantage fut compenſé par la priſe de Niclasbourg, Don Tieffenbach (1) s'empara à la tête des Evangéliques de Moravie. Toutes ces priſes de Ville & ces rencontres ne décidoient encore de rien : les deux partis ſentoient bien qu'il n'y avoit qu'une Bataille générale, qui pût décider du ſort de la Bohême, ou plûtôt du ſort des Maiſons d'Autriche & Palatine.

Les Ambaſſadeurs François, n'ayant point d'armée à offrir à l'Empereur, offrîrent la médiation de leur Maître aux deux partis. On s'aſſembla à Ulm pour écouter leurs propoſitions. Là, ils négocièrent ſi bien, ou plutôt ſi mal pour le vrai bien de la France, qu'ils engagèrent les principaux Etats Proteſtans à ſigner un traité, où ils s'engageoient à ne pas ſe méler de l'affaire de Bohême, ſous promeſſe que l'Empereur maintiendroit la paix dans l'Empire, & y feroit exécuter les Loix en faveur de la Réligion Proteſtante.

Ce fut ce malheureux traité d'Ulm, qui fit entiérement pancher la balance du côté de l'Empereur. La Ligue Catholique avoit aſſemblé une armée de trente mille hommes en Suabe. Celle de l'Empereur montoit à plus de cinquante mille hommes, & étoit commandée par des Officiers d'un mérite diſtingué, qui avoient formé pluſieurs nouveaux corps, tant en Italie qu'en Allemagne. Spinola marchoit avec trente mille, tant Eſpagnols que Flamands vers le Palatinat, & l'Electeur de Saxe formoit une armée de vingt mille hommes, pour attaquer la Luſace ancienne annexe de la Bohême.

L'Empereur venoit de conclure une trêve de ſix mois avec Bethlem-Gabor, pendant laquelle on devoit travailler à une reconciliation entre Ferdinand & les Hongrois mécontens, mais ce Prince, ſe voyant des forces ſi ſupérieures, ne ſe ſoucia guère de cette réconciliation, ni de prolonger la trève avec Gabor. Il le laiſſa Couronner Roi de Hongrie, bien aſſuré que, quand il auroit écraſé les Bohêmes, les Moraves & les Siléſiens, Gabor ſeroit fort heureux qu'on lui laiſſât la Tranſilvanie.

Le Roi de Bohême reçut un ſecours de huit mille hommes, que lui aména le Prince d'Anhalt, & un autre de dix mille Hongrois, que lui envoya Beth-

(1) Le P. Barre avertit qu'il ne faut pas confondre ce *Tieffenbach*, avec un autre Officier de même nom attaché au ſervice de l'Empereur ; mais ce dernier s'appelloit *Teuffenbach*. Celui-ci rendit de grands ſervices à la Maiſon d'Autriche tant en Bohême, qu'en Moravie & en Hongrie. Il ſervit en qualité de Maréchal-Général des Logis au ſiége de *Neuhauſel* ; & commandoit au poſte de *Nyarhid*. Là, trois Régimens Impériaux s'étant mutinés, & rangés en cercle, il entra au milieu d'eux, ſe ſaiſit de l'Auteur de la révolte, lui caſſa la tête d'un coup de piſtolet, ſans qu'aucun des mutins oſât branler, & par ſa fermeté il étoufa cette mutinerie. Ferdinand II. lui écrivit à ce ſujet une lettre fort obligeante. Il fut fait Chevalier de la Toiſon-d'Or, Feld-Maréchal, Conſeiller-Intime. Il s'appelloit Rodolphe Baron de *Teuffenbach*. Voy. *Conterfet Kupfferſtich*. pag. 119.

lem-Gabor. Il se trouva alors à la tête de trente-trois mille hommes, outre un camp volant près de Pilsen sous les ordres de Mansfeld.

Tous les Catholiques des deux Autriches, de Moravie & de Hongrie renouvellerent leur Serment de fidelité à l'Empereur, qui envoya ordre à l'Electeur de Baviere de marcher en Bohême, avec l'armée de la Ligue, à laquelle se joignirent les troupes Autrichiennes, commandées par le Comte de Buquoi.

Après Ferdinand II. le nouveau Roi de Bohême n'avoit pas de plus grand ennemi, que Maximilien Duc de Baviere, le plus grand Politique de son siecle. Ce Prince étoit Fils de Guillaume Duc de Baviere & de Renée de Lorraine. Il étoit né le 17. d'Avril 1573. Il fut élevé à Ingolstadt, où il apprit les humanités, la Philosophie, la Jurisprudence. Il se distingua dès-lors par la solidité de son esprit, & la sagesse de ses mœurs. Il avoit une pieté sans faste, un attachement sincere à sa Religion; mais ne persecuta jamais personne pour être d'une autre. Il se contenta d'empêcher que les nouvelles opinions ne se glissassent dans ses Etats, comme il étoit arrivé chez ses voisins.

Sans avoir été grand Capitaine, il ne manquoit, ni de valeur, ni de capacité: mais ce fut surtout par la sagesse de son Gouvernement, par ses talens superieurs dans l'administration de ses finances, par le bel ordre qu'il y mit, par la police qu'il établit dans ses Etats, par sa penetration, sa prudence, son habileté à saisir les momens favorables, sa patience à les attendre, sa prévoyance à s'y preparer, qu'il se distingua le plus. Rien ne marque davantage l'homme de genie, que la maniere dont il acquit la Ville de Donawert à son Domaine. Il ne témoigna pas moins d'habileté à profiter des circonstances de la guerre de Saltzbourg, qu'il termina par la prise de l'Archevêque de ce nom. Enfin il fut nommé chef de la Ligue Catholique, dont il grossit l'armée d'un bon Corps de ses troupes qu'il tenoit toûjours prêt à tout évenement; & il se trouva en état d'entretenir cette armée à ses propres fraix, ayant toûjours eu la précaution de bien remplir ses cofres. Heureux celui de ses descendans, que nous avons vu Couronner Roi de Bohême & Empereur, s'il eût hérité de lui cette sage prévoyance, & si, dans une occasion encore plus favorable, il avoit sû se preparer de longue main à une entreprise, si capable de substituer la postérité de Maximilien à celle de Ferdinand II.

Le Duc de Baviere descendoit de la même tige que l'Electeur Palatin. C'étoit deux branches du même tronc. L'Electeur étoit chef de la branche aînée, & le Duc l'étoit de la branche Cadette. Celui-ci avoit eu pour premiere femme Elisabeth de Lorraine, qui étant morte sans postérité, le laissa en liberté d'épouser (1) dans un âge assez avancé la Fille de l'Empereur Ferdinand II.

(1) Le motif de haine que le P. Barre, Tom. IX. p. [illegible]. attribue à Maximilien ne peut être fondé. Maximilien ne pouvoit être alors l'héritier de Ferdinand, puisque sa premiere femme vivoit encore, & ne mourut même que quatre ans après; de sorte que ce ne fut qu'en 1635. qu'il put épouser Marie Anne d'Autriche Fille de Ferdinand II. Il vécut quarante ans avec sa premiere Epouse, depuis 1595 jusqu'en 1635. La même année il épousa l'Archiduchesse Marie-Anne, dont il eut en 1636. un Fils, qui consola le vieux Ferdinand II. qui souhaitoit extrêmement cet évenement avant sa mort arrivée peu après. Ce Fils fut nommé Ferdinand Marie, & fut Electeur en 1651. après la mort de son Pere.

Mais ce mariage étoit alors si éloigné, qu'il n'est pas possible qu'on y ait songé dans ce tems-là; & la véritable raison de la haine du Bavarois contre le Palatin, étoit sans doute la dignité Electorale & les autres prérogatives attachées à la dignité de Comte Palatin chef de toute la Maison Palatine.

Cependant l'Electeur de Saxe entroit en Lusace à la tête de vingt mille hommes & une nombreuse artillerie. Il prit d'abord Gœrlitz & assiégea Bautzen, qu'il prit aussi après avoir ruiné une partie de la Ville par son artillerie. Il fit pendre quarante des principaux Bourgeois, apparemment pour s'être défendus; manière cruelle de faire la guerre. Les Etats de Bohême envoyèrent une députation à l'Electeur, pour le prier de s'expliquer sur ses desseins & de ne pas travailler à la ruine de ceux de sa Réligion. L'Electeur les traita de rebelles, déclara qu'il vouloit aider l'Empereur de toutes ses forces, pour les châtier comme ils méritoient, se moqua de leur Roi Frédéric, & les renvoya tout étourdis de l'accueil qu'il leur avoit fait.

Une déclaration si brusque de la part d'un Prince si voisin, la marche de tant de troupes vers la Bohême, l'indifférence du Roi d'Angleterre, les efforts de tous les Princes Catholiques en faveur de Ferdinand, l'indolence des Princes Protestans d'Allemagne, tout cela auroit pu déconcerter tout autre Prince que Frédéric; mais il étoit jeune, ambitieux, vaillant; il brûloit de se signaler, & de montrer qu'il n'étoit pas indigne de commander au Peuple qui l'avoit élu, puisqu'il vouloit bien hazarder sa vie pour le défendre. Tandis que tout étoit en mouvement pour la décision de ce grand procès, Ferdinand publia des déhortatoires, où il ordonnoit à Frédéric de se désister de sa rebellion, de mettre bas les armes, & de se soumettre à la clémence du *Trône Impérial;* cérémonie inutile à l'égard d'un jeune Prince plein d'honneur & de fierté, qui pensoit comme le plus grand homme de l'antiquité, & disoit tout bas en soi-même; *Le dez en est jetté;* une Bataille décidera si je serai Roi ou sujet; mais du moins la postérité ne me reprochera pas d'avoir rien fait d'indigne de ma qualité.

Le Duc de Bavière étant entré dans la haute Autriche, fut joint par le Comte de Buquoi, qui commandoit le Corps de troupes Impériales qui avoient été au secours de Vienne, sans que le Margrave d'Anspach, qui commandoit treize mille hommes, que les Villes Impériales avoient levés pour le service du Roi de Bohême, pût empêcher cette jonction. Il fut même obligé de se retirer & de gagner le Bas-Palatinat, pour aider à le défendre contre les Espagnols. Le Duc se voyant alors à la tête de cinquante mille hommes des plus belles troupes, qu'il y eut en Europe entra en Bohême. Mansfeld avec son camp volant se jetta dans Pilsen. On délibéra si l'on assiégeroit cette place. Le Duc ne le trouva pas à propos: la saison lui parut trop avancée pour un siége, & il fut d'avis de marcher droit à Prague, laissant Pilsen à côté. Ce Prince avoit dans son armée un Officier aux Conseils de qui il déféroit beaucoup, & qui étoit, pour ainsi dire, son bras droit. Cet homme se rendit si célèbre dans cette guerre, & nous aurons si souvent occasion de parler de lui, que nous croyons devoir nous arrêter ici un moment pour le faire connoître.

Jean-Tzerclas Comte de Tilly étoit natif du pays de Liége, d'une famille illustre. Dès son Enfance il se sentit une inclination très forte pour le mé-

tier des armes. Il en fit l'apprentiſſage dans les Pays-Bas, qui étoient alors la vraie école de Mars. De-là il s'en fut ſervir en Hongrie ſous le Duc de Mercœur, & ſe diſtingua tellement par ſa bravoure & ſa capacité, qu'il fut fait en peu de tems Lieutenant-Colonel, puis Colonel, & enfin Général d'Artillerie par l'Empereur Rodolphe. Sa reputation ſe répandit dans toutes les Cours d'Allemagne. La paix étant faite en Hongrie, Maximilien Duc de Baviére, qui rouloit de grands deſſeins dans ſa tête, l'attira à ſon ſervice, & le fit ſon Feld-Maréchal avec un pouvoir très étendu. Il en uſa au grand avantage de ce Prince, dont il diſcipina & exerça ſi bien les troupes, qu'elles paſſoient dans ce tems-là pour les meilleures de l'Allemagne; remplit ſes arcénaux d'une prodigieuſe quantité d'armes & d'artillerie & ſes Magazins de toute ſorte de vivres & de fourages; fortifiant les places Frontiéres, & les muniſſant de tout ce qu'il faloit pour une longue défenſe. Ce fut à lui que le Duc fut rédevable du ſuccès, qu'eûrent ſes armes dans l'affaire de Donawert & de Saltzbourg.

Le Duc ayant été élu chef de la Ligue Catholique, il nomma le Comte de Tilly pour commander immédiatement ſous lui; & il marchoit en Boheme en qualité de Lieutenant-Général du Duc.

Le Comte de Tilly étoit d'une taille au deſſous de la médiocre maigre & ſec, le bas du viſage pointu, de grandes mouſtaches, des cheveux courts, gris, tout plats & fort négligés, un nez fort long, des joues creuſes, de gros os, de grands yeux, le front large & ridé, une phiſionomie ſéche & rude, la barbe courte & médiocrement fournie.

Il ne fut élevé à la dignité de Comte qu'en 1623. par l'Empereur Ferdinand. Après la campagne de Bohême, Tilly eut le commandement de l'armée de la Ligue: enfin il rentra au ſervice de l'Empereur & commanda ſes armées en chef, comme nous le remarquerons plus au long dans la ſuite. Ce grand Capitaine (car enfin il l'étoit) étoit toûjours vêtu d'une maniére bizarre. Le Maréchal de Grammont raconte que, l'étant allé voir par curioſité, il le rencontra à la tête de ſon armée, qui etoit en marche. Il étoit monté ſur un petit Cheval gris, vêtu d'un pourpoint de ſatin vert avec des manches à bandes comme un Eſpagnol, & des hauts de chauſſe de la même etoſe; un petit chapeau retrouſſé, ſurmonté d'une grande plume d'Autruche rouge, qui lui deſcendoit juſques ſur le dos; un baudrier de deux pouces de large par deſſus ſa veſte, auquel pendoit ſon épee de Bataille, & un ſeul piſtolet à l'arçon. Lorſque le Maréchal s'approcha pour lui faire la révérence, Tilly croyant remarquer qu'il s'etonnoit de le voir dans cet équipage, lui dit, *Monſieur, Vous trouvez peut-être mon habillement extraordinaire, j'avoue qu'il n'eſt pas tout-à-fait conforme à la mode de France; mais il eſt à mon gré, & cela me ſuffit. Je penſe auſſi que ma haquenée, & ce piſtolet tout ſeul Vous ſurprennent pour le moins autant que mon accoûtrement; pour que Vous n'ayez pas mauvaiſe opinion du Comte de Tilly à qui Vous faites l'honneur de rendre une viſite de curioſité, je Vous dirai, que j'ai gagné ſept Batailles déciſives, ſans avoir été obligé de tirer une ſeule fois ce piſtolet que vous voyez-là; & mon petit Cheval ne m'a jamais abandonné, & n'a jamais balancé à faire ſon devoir.* En un mot, ajoûte

le Maréchal de Grammont, il reſſembloit au Duc d'Albe, ſurnommé *el Caſtigador de los Flamingos*, le fléau des Flamands.

Avant la Bataille de Leipzig, où ſa gloire ſouffrit une ſi fâcheuſe éclipſe Tilly ſe vantoit de trois choſes, de n'avoir jamais connu de femme, de ne s'être jamais (1) ennivré & de n'avoir jamais perdu de Bataille. Il étoit ſi modeſte que l'ayant voulu élever à la dignité de Prince de l'Empire, il donna cinq cens thalers au Sécrétaire de la Chancelerie, pour qu'il n'en expédiât point la Patente. Il pouſſa le déſintereſſement, ou la dévotion, juſqu'à donner au Couvent d'Alten-Oettingen une magnifique chaîne d'or enrichie de diamants, dont l'Infante Iſabelle-Claire lui avoit fait préſent. Il renvoya à la Ville de Hambourg mille *Roſenobles*, qu'elle lui avoit envoyées pour marque de ſa reconnoiſſance. A ſa mort il laiſſa peu de biens pour un homme, qui avoit eu de ſi belles occaſions de s'enrichir. Il ordonna dans ſon teſtament qu'on prélevât ſur ſes biens la ſomme de ſoixante mille écus, pour être diſtribuée aux Officiers de ſon armée. Il n'accepta jamais de l'argent comptant de l'Empereur, mais ſeulement les terres dont ce Monarque voulut bien le gratifier, dont la plus connue eſt celle de *Volckersdorff*, qu'il voulut qui portât le nom de Tillysbourg. Il eut deux Frères, Jacques qui épouſa Dorothée Fille de Maximilien d'Oſtfriſe, & Jean dont le Fils aîné Werner fut héritier univerſel du Général, pour les biens ſitués en Allemagne; Jacques hérita des biens Patrimoniaux ſitués en Brabant.

Le Comte de Tilly ne fut jamais marié; mais ces deux Frères ont laiſſé une nombreuſe poſtérité en Allemagne & aux Pays-Bas. Il mourut à Ingolſtadt le 20. d'Avril 1632. Le Duc alors Electeur de Bavière le fut voir dans ſes derniers momens. Tilly lui recommenda deux choſes, d'avancer le Général-Major Cratze, & de conſerver Ratisbonne, & expira en répétant *Ratisbonne*, *Ratisbonne*.

Tilly fut ſans contrédit le plus grand homme de guerre de ſon ſiécle, après le grand Roi qui le vainquit en Bataille rangée. Son bonheur ne ſe démentit jamais avant la fatale journée de Leipzig. Il ſembloit que *venir*, *voir* & *vaincre*, ne fut qu'une même choſe pour lui. Princes, Rois, Généraux de toute eſpece fûrent vaincus tour-à-tour par ce nouvel Annibal. Il avoit beaucoup de pieté; mais un peu trop mêlée de cette dévotion voiſine de la bigoterie. Il avoit pour les Proteſtans, pour le moins autant de haine que l'Empereur ſon Maître; & il permit à ſes troupes des cruautés contre eux, qui fûrent autant l'effet d'un zèle malentendu, que de ſon humeur naturellement dure & ſévère. C'étoit par alluſion à cette humeur farouche, que Guſtave-Adolphe parlant de Tilly, ne l'appelloit que *ce vieux Caporal.*

Cependant l'armée Catholique s'avançoit vers Prague, avec cette confiance, que donne la ſupériorité des forces.

Le Duc de Bavière jugea à propos de faire encore une tentative auprès des Bohémes, pour les engager à abandonner leur nouveau Roi, & à ſe ſoumettre à l'Empereur. Les Bohémes, quoique deçus de leurs eſperances à bien des égards, fûrent inébranlables. Ils repondîrent qu'ils étoient réſolus à ſacrifier leurs biens & leurs vies pour le maintien de leurs privileges; &

(1) *Conterfet Kupfferſtich*. p. 229.

qu'après avoir fait tout ce que la prudence humaine pouvoit faire, ils abandonnoient le reſte à la volonté de Dieu. On aſſûre, que Maximilien indigné de leur obſtination, s'écria, *puiſque les Bohêmes veulent périr, ils périront*.

Le jeune Roi de Bohême s'étoit avancé de ſon coté, pour obſerver l'armée ennemie. Voyant qu'elle marchoit droit à Prague, il laiſſa un corps de troupe au Comte de Thurn & au Prince d'Anhalt, pour la harceler dans ſa marche, & pour lui il prit les devans, pour aller choiſir un poſte avantageux près de Prague, & comme il vit bien qu'une Bataille deciſive etoit inévitable, il envoya ſon Fils Charles-Louis à l'Electeur de Brandebourg, le priant de ſe charger de ce pretieux dépôt. Après quoi il ſe vint poſter ſur les hauteurs, qui dominent la Ville de Prague, & attendit-là ce qu'il plairoit à Dieu de décider de ſon ſort.

Enfin, la Bataille ſe donna le dix-neuviéme de Novembre 1620. le fort de l'action ſe paſſa ſur la hauteur près de Prague, appellée *Weiſſemberg* ou Montagne-blanche. Elle ne dura qu'une heure, & l'iſſue en fut ſi malheureuſe pour le jeune Roi de Bohême, qu'elle lui coûta ſa Couronne, ſon Electorat & toutes ſes dignités, & le reduiſit à être fugitif, & à chercher un azyle en Hollande.

Tous les Hiſtoriens conviennent aſſez que Frédéric s'y comporta en vaillant Prince, mais en chef peu expérimenté; & quelques-uns même lui attribuent la perte de la Bataille, pour avoir pourſuivi trop chaudement les Eſcadrons qu'il avoit rompus. Mais parmi les cauſes ſecondes qui décidèrent la victoire en faveur des Impériaux, c'eſt qu'ils avoient de meilleurs Officiers & de meilleurs Soldats, entre autres huit mille Vallons, qui étoient les vieilles bandes des Pays-bas, & tout ce qu'on pouvoit voir de plus aguerri. Tilly, Buquoi, Verdugo, Teuffenbach, Pappenheim, & Wallenſtein, étoient des hommes d'un mérite extraordinaire.

Du côté du jeune Roi, le Comte de Thurn Henri-Mathias, Père de celui qui ſervoit en Pruſſe dans l'armée de Guſtave, étoit ſans doute le plus expérimenté; auſſi fit-il tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine, & ſon Régiment y fut taillé en piéces, étant reſté ferme ſur le champ de Bataille, tandis que tout le reſte étoit en déroute. Enfin, diſons que les troupes du Palatin étoient preſque toutes de nouvelles levées; que la Cavalerie Hongroiſe envoyee par Bethlem-Gabor, plus accoutumée à piller qu'à combattre, s'enfuit dès le prémier choc, & que le reſte ne fit guere mieux. Il y a des Ecrivains qui ont prétendu même, que le jeune Prince d'Anhalt étoit gagné par l'Empereur, & qu'il trahit la cauſe du Palatin, mais d'autres l'en juſtifient de manière à ne laiſſer aucun ſoupçon. Quoiqu'il en ſoit ce Prince fut fait priſonnier avec le Rhingrave, & beaucoup d'autres Officiers de rang. Quantité de Soldats ſe noyerent en voulant paſſer la Muldau, & cinq mille hommes reſtérent ſur la place. Le vieux Comte de Thurn ſe ſauva en Moravie; ſon Epouſe reſta dans Prague, & il ne la revit jamais plus depuis. Ce Seigneur le plus riche de toute la Bohême, perdit ſa fortune en perdant la Bataille. Tous ſes biens, qui étoient immenſes furent confiſqués, & diſtribués entre les Officiers que l'Empereur voulut gratifier. Les Impériaux

ne

ne perdîrent que quatre cens hommes, parmi lesquels il ne se trouva que deux Officiers de marque ; mais parmi les blessés il y en eut davantage, & entre autres le jeune Comte de Pappenheim, qui, à cause de sa valeur & des exploits qu'il fit durant cette guerre de trente ans, mérite bien que nous en fassions ici une mention plus étendue.

Godefroi-Henri Comte de Pappenheim, de la branche de Triechling, nâquit en 1594. de Veiten de Pappenheim, Maréchal des Logis Héréditaire de l'Empire (1), & de Marie-Salome Baronne de Preysing (2). On assûre que durant son Enfance on ne l'entendit jamais pleurer. Il nâquit avec deux épées rouges sur le front, qui lui descendoient entre les deux yeux jusques au nez, & qui étoient de la même forme, que celles que le Maréchal Héréditaire des logis de l'Empire, porte dans ses armes. Les deux épées parûrent distinctement jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, qu'elles commencèrent à s'éfacer en partie, de façon qu'on ne les voyoit presque plus, que lorsqu'il étoit en colère, ou agité de quelque passion violente. Il fut d'abord destiné aux Etudes, & y fit de grands progrès. Il fut envoyé à quatorze ans à l'Académie d'Altorff près de Nuremberg, où il se distingua tellement, qu'il fut élu Recteur de cette Université. On le fit voyager en France, en Espagne, en Italie, d'où il rapporta de fort belles connoissances. Son Père étant mort, sa Mère se remaria avec le Comte d'Herberstorff, qui ayant levé dans le Pays de Juliers un Régiment de mille chevaux, il en donna une Compagnie de deux cens maîtres au jeune Comte, qui venoit d'abandonner les Muses pour suivre Mars. Il joignit en sa nouvelle qualité de Capitaine de Cavalerie, l'Armée de l'Electeur de Bavière près de Lintz, dans la Haute-Autriche. Là, il fut fait Lieutenant-Colonel du Régiment de son Père, & bientôt après Colonel. Ce fut en cette dernière qualité, qu'il se trouva à la Bataille de Weissemberg, près de Prague. Son Régiment eut affaire à celui du Comte de Schlick, du parti de l'Electeur Palatin. Dès la prémiere charge il vit tuer à ses côtés ses meilleurs amis les Comtes de Spawr & de Cranabourg. Il ne laissa pas, quoique repoussé, de charger de nouveau, avec la plus grande valeur, & un tel succès qu'il rompit le Régiment de Schlick, & le poursuivoit quoique blessé de plusieurs coups, lorsque son cheval fut tué sous lui, & l'entraîna tellement dans sa chûte, qu'il resta engagé sous lui. Il reçut en cet état encore d'autres blessures, & resta pour mort sur la place. Il disoit lui-même, quand il comptoit cette avanture, qu'il n'avoit pas su s'il étoit en Paradis ou en Enfer, qu'il lui sembloit qu'il n'étoit pas assez à son aise pour être en Paradis, mais qu'aussi il ne souffroit pas assez pour être en Enfer ; d'où il conclut qu'il étoit en Purgatoire.

Lorsque le vainqueur se mit ensuite à dépouiller les morts, un Soldat Wallon tira Pappenheim de dessous son cheval, & voyant qu'il n'étoit pas mort, il lui demanda brusquement & en jurant qui il étoit ; & tout de suite : *Chien tu as de bonne culote ; tu mourras. Au nom de Dieu, mon ami*, repliqua le Comte, *laisse-moi la Vie ; je suis ennemi, tu auras une bonne récompense, je suis le Colonel Pappenheim. Ah ! Monseigneur*, repartit le Soldat, *vous n'êtes point en-*

(1) Voyez ce que c'est que cette charge dans mon droit Public Germanique.

(2) Conterfet Kupff. *p.* 251.

nemi, vous êtes des nôtres : je m'en vais vous porter dans Prague. Là-dessus il le mit sur son cheval, & prit le chemin de la Ville, lorsqu'il rencontra une troupe de Cosaques, faisant partie du corps que le Roi de Pologne avoit envoyé à l'Empereur. Cette troupe étoit commandée par un Colonel Haubitz. Les Cosaques voulurent arracher Pappenheim des mains du Soldat Wallon, & l'auroient sans doute achevé : mais le Soldat cria à Haubitz, que c'étoit le Colonel Pappenheim. A ce nom Haubitz tourna bride, & escorta le blessé jusqu'aux portes de Prague.

Pappenheim fut porté chez un Barbier (1). Aussitôt que l'Electeur de Bavière eut appris son accident, il envoya son prémier Médecin pour avoir soin de la santé de ce brave Colonel, & fit demander au Barbier, s'il esperoit de le guérir. Celui-ci repondit, que le Comte de Pappenheim avoit vingt blessures, dont six étoient mortelles, mais qu'il esperoit avec l'aide de Dieu de le tirer d'affaire. En effet, Pappenheim guérit parfaitement, & recommença à servir avec le même zèle & la même intrépidité.

Ce fut lui qui vainquit avec peu de Monde, les Paysans révoltés du Pays d'Obder-Enns, au nombre de plus de quarante mille : il les défit en trois Batailles.

Nous ne suivrons pas ici ce vaillant homme dans toutes ces expéditions, dont le nombre est tres grand. Il nous suffira d'ajoûter encore quelques traits au portrait d'un Heros, dont nous serons obligé de faire souvent mention dans cette Histoire.

Pappenheim étoit d'une taille au-dessus de la médiocre, le visage plein, le nez aquilain, le front grand, & les yeux très vifs. Il s'exposoit comme le moindre Soldat, aussi Gustave-Adolphe ne l'appelloit que *le Soldat.* Quand il fut mort, on compta jusqu'à cent cicatrices sur son corps. Il avoit épousé une Princesse de Neubourg, dont il eut un Fils unique, qui fut tué en duel à l'age de 29. ans, & avec lui fut éteinte la branche de Pappenheim - Triechling.

Le Roi d'Espagne avoit envoyé au Comte de Pappenheim l'Ordre de la Toison d'Or ; mais il étoit mort lorsque le Courier qui le lui apportoit arriva en Allemagne. Il falut se contenter de le sculpter sur le tombeau, que Wallenstein lui fit élever à Prague, dans l'Eglise de Stroh-Hoff, où il fut inhumé. Il est décoré de cet ordre dans tous les portraits qu'on voit de lui. Nous parlerons ailleurs de sa mort, & nous en rapporterons quelques circonstances intéressantes.

Cependant le jeune Roi de Bohême, ayant fait de vains efforts pour ralier les debris de son armée, & faire une retraite moins honteuse, se retira dans Prague, & à la faveur de la nuit, il sortit avec sa Femme, ses Enfans, & tout ce qu'il avoit de plus prétieux, & se retira en Silésie. On dit qu'un Offi-

(1) Ce n'étoit pas alors l'usage dans les armées Imperiales d'avoir des Chirurgiens. Il paroit même qu'elles en ont manqué jusques sous le regne du dernier Empereur de la Maison d'Autriche ; & l'Amiral Byng, Père de celui qui a peri dernierement d'une maniere si tragique, nous apprend qu'après la Bataille de Villa Franca en Sicile, il fut obligé de faire venir des Chirurgiens de sa flotte pour panser les blessés de l'armée Imperiale, lesquels se trainoient à terre poussant des cris à faire pitié aux cœurs les plus durs, sans qu'il y eut personne pour les panser. On sçait que cette Bataille se donna en 1718. Le Comte de Merci, le même qui fut tué à la Bataille de Parme seize ans après commandoit les Imperiaux ; & l'armée Espagnole, qui les repoussa à Villa-Franca, étoit commandée par le Marquis de Lécde.

cier qui l'accompagnoit, lui ayant voulu dire quelques mots de consolation, le Prince lui répondit, *je sais à présent ce que je suis. Il y a des vertus qui ne s'acquièrent que dans la disgrace, & les Princes ne se connoissent bien qu'après l'avoir éprouvée.* Grand exemple de l'instabilité des grandeurs humaines, & des desordres que cause l'ambition. Il ne falut qu'une heure pour précipiter ce Prince dans l'état le plus humiliant. Sa Royauté s'évanouït comme un beau songe: heureux s'il n'eût pas entraîné dans sa chûte tant de milliers d'innocens, tristes victimes de la vengeance d'un Prince naturellement fier & implacable.

Comme la nuit étoit survenue pendant qu'on poursuivoit les fuyards, & que le Duc de Bavière craignoit quelque embuscade, il fit donner le signal de retraite & de raliment. Le vainqueur campa sous les murailles de Prague en attendant le jour. Le lendemain les Soldats Wallons voulûrent escalader le petit côté de Prague, sans en attendre l'ordre du Général. Le Duc de Bavière y courut à toute bride, & les fit rétirer. Dans le moment même, ceux de dedans ouvrîrent les portes du petit côté, & les vainqueurs entrèrent dans la Ville. Le Duc les fit tenir fermées durant six jours, & fit chercher avec un soin extrême les auteurs de la revolte. Les prisons fûrent bientôt remplies de gens de distinction. On chercha partout le vieux Comte de Thurn; mais il étoit en Moravie avec ce qu'il avoit pu rassembler de braves. A son défaut on se saisit de sa femme & de son fils, qui n'ayant eu aucune part à tout ce qui s'étoit passé, fûrent ensuite relâchés; & nous avons vu que ce jeune Seigneur alla joindre quelques années après le Roi de Suéde, avec un bon corps de troupes, & le servit avec beaucoup de zèle & de distinction. Gustave-Adolphe avoit une extrême confiance en lui, & il en étoit digne tant par ses sentimens, que par ses grands talens pour la guerre. Il y a apparence qu'il seroit devenu un des plus grands Capitaines de son siécle, & qu'il auroit brillé à la téte de tous les fameux elèves de ce grand Roi, si une mort prématurée ne l'avoit enlevé de la manière que nous le dirons ci-après.

La rénommée eut bientôt porté aux deux bouts de l'Europe, la nouvelle de la défaite de l'armée Protestante, de la prise de Prague, de la fuite de Frédéric, & de la dispersion de son armée. Les Partisans de la Maison d'Autriche s'en réjouïrent (1), les Protestans s'en affligérent, les Partisans de la liberté publique en fûrent émus, & il y eut peu de personnes, qui regardassent cette affaire avec des yeux indifférens. Les gens sensés blâmèrent l'Electeur Palatin d'avoir accepté la Couronne, avec si peu de moyens de la soutenir & le Roi d'Angleterre d'avoir abandonné son gendre, & mis en danger la liberté de l'Allemagne, par une nonchalance à peine concevable. Son Parlement en murmura tout haut; mais rien ne fut capable de l'émouvoir. Il pensoit que son Gendre seroit bien heureux d'en être quitte pour la perte de sa Couronne, & que pour ses Etats Héréditaires l'Empereur n'oseroit y toucher. Il est

(1) Un Jésuite lui fit cette Epitaphe aussi indécente qu'ingenieuse:

Ubi minorum gentium
Fridericus ille friget?
Nivem videns in purpura
Tantum semel cadentem:
Unius anni regulus
Hoc nomen inquinavit:
Jam pulvis est, jam vermis,
Cui vero nota tumba est?

pourtant certain que Ferdinand, avoit pris avec le Duc de Bavière des engagemens, qui n'alloient pas à moins qu'à l'enrichir des dépouilles du Palatin: c'étoit meme le seul moyen qu'eût ce Monarque de reconnoitre les services, que le Duc venoit de lui rendre, & ceux qu'il en attendoit encore. Il ne pouvoit guère autrement s'acquiter envers lui des sommes, qu'il avoit avancees pour le rétablir en Bohéme; mais telle étoit la vanité, & la simplicité du Roi Jacques, qu'il croyoit que, par considération pour lui, la Maison d'Autriche n'oseroit pousser les choses à un certain exces. L'Empereur & le Roi d'Espagne, qui connoissoient parfaitement son foible sur cet article, le dupèrent de la manière du monde la plus visible, & il fut le seul qui ne s'en apperçut, que quand il ne fut plus tems d'y remédier. Mais cela ne pouvoit guère manquer d'arriver à un Prince, qui mettoit toute sa gloire à exceller dans la polémique, science frivole plus propre à obscurcir la vérité qu'à l'éclaicir, à aigrir les esprits qu'à les ramener.

Gondemar Ambassadeur d'Espagne à Londres, avoit persuadé à ce Roi trop simple & trop vain, que le meilleur moyen de remettre son Gendre dans les bonnes graces de l'Empereur, c'étoit de marier le Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne. Jacques s'imaginant, que le Roi Catholique seroit charmé de voir sa Fille sur le trône d'Angleterre, donna tête baissée dans le panneau; & on le leurra au point, qu'il fit la demarche ridicule que chacun sait, qui fut de permettre que son Fils, & son favori Buckingham, s'en allassent à Madrid faire l'amour à l'Espagnole, & se donner en spectacle à une Cour rusée, qui rioit tout bas de la simplicité du Pere & du Fils, & de la vanité du favori. Aussi cette étrange équipée n'eut pas d'autre suite, que de divertir les Bourgeois de Madrid, & d'exciter le mépris de toute l'Europe; & le Comte de Kevenhuller Ambassadeur de l'Empereur, qui négocioit le mariage de cette Infante pour le Fils aine de son Maitre, Ferdinand Archiduc d'Autriche, l'emporta sans difficulté sur le Prince Anglois, qui fut obligé de s'en retourner un peu moins content qu'il n'étoit venu.

Les Espagnols connoissoient trop bien le caractère du Roi de la Grande-Bretagne, pour craindre de trop charger la comédie qu'ils lui faisoient jouer; ils savoient que, plûtôt que de prendre part à aucune guerre, il donneroit dans tous les pieges qu'on lui dresseroit, quelque grossiers qu'ils pussent être.

Ce fut sur cette connoissance, qu'ils bâtirent tout le Systême de leur conduite à l'égard de ce Prince. L'Archiduc Albert, qui Gouvernoit les Pays-Bas avec l'Infante Claire-Eugéne, commença par écrire une Lettre à l'Empereur son Neveu, où il parloit avec beaucoup d'affectation des égards, qu'il faloit que Sa Maj. Imp. eût pour le Roi d'Angleterre, dans les procédures qu'on devoit faire au Conseil Aulique contre l'Electeur Palatin, & mille choses semblables. D'un autre côté le Roi d'Espagne écrivit une autre lettre à l'Empereur, où il lui mandoit qu'il avoit appris, qu'il vouloit donner le Haut Palatinat au Duc de Bavière; mais que si cela arrivoit, Sa Maj. Imp. ne devoit plus compter sur les secours d'Espagne. L'Empereur répondit à l'Archiduc & au Roi d'Espagne, qu'à leur récommendation & par pure considération

pour le Roi d'Angleterre, il étoit disposé à se prêter à toutes les voies de conciliation convenables avec l'Electeur Palatin.

Gondemar montroit toutes ces lettres avec beaucoup d'adresse & de ménagement au Roi d'Angleterre, qui, enchanté des sentimens que les Princes Autrichiens avoient pour lui, ne répondoit aux Solliciteurs de son Gendre que par ces mots: *Il n'a que faire d'envoyer du secours, puisqu'on me laisse le maître de la paix.*

Sur ces belles idées le bon Roi Jacques envoya Digby en Ambassade à l'Empereur, pour demander que l'Electeur Palatin fût rétabli dans tous ses Etats Héréditaires, & remis sur le même pied qu'avant la guerre, & qu'on suspendît toutes les procédures commencées contre lui, & à ces conditions le Roi d'Angleterre prenoit sur lui d'engager son Gendre à donner à l'Empereur une satisfaction convenable.

L'Empereur sut amuser le Ministre Anglois jusqu'à ce qu'il eut avis, que le Duc de Bavière étoit entré dans le Haut Palatinat, où Mansfeld s'étoit jetté pour le défendre ne pouvant se soutenir en Bohême depuis la déroute de Prague. Alors Ferdinand leva le masque, & déclara au Ministre Anglois, que la paix ne dépendoit plus de lui, mais du Duc de Bavière, & que c'étoit à lui qu'il faloit s'adresser. Digby se rendit auprès de ce Duc & lui proposa une neutralité pour le Haut Palatinat; mais le Duc lui repliqua, qu'il n'étoit plus tems de proposer la neutralité pour un pays, qu'il étoit sur le point de conquérir; & qu'il comptoit de mettre dans peu les choses en tel état, qu'il n'y auroit plus de guerre à craindre.

Une reponse si séche déconcerta l'Ambassadeur: il en écrivit à l'Empereur, qui lui répondit encore plus séchement, que, puisque Mansfeld, en se retirant dans le Haut Palatinat, y avoit attiré les armes du Duc de Bavière, il n'étoit pas juste que celui-ci perdît le fruit de ses peines & de ses dépenses.

Ce ne fut-là que le prélude d'un bien plus grand orage. Le vingtième de Janvrier 1621. Ferdinand fulmina un arrêt de proscription contre Frédéric Electeur Palatin, & contre tous les Princes & Seigneurs, qui avoient suivi son parti, les déclarant tous également atteints & convaincus du crime de félonnie envers l'Empereur & l'Empire, & déchus de tous leurs biens & dignités quelconque.

Une procédure si violente & si irrégulière fut un coup de foudre pour tous les Etats de l'Empire. Dans un autre tems le Duc de Bavière même l'auroit improuvée; mais l'intérêt & l'ambition lui firent applaudir à un despotisme, dont il devoit recueillir les premiers fruits; & le zèle de Réligion fit le même effet sur les Electeurs Ecclésiastiques. Tout le reste fut scandalisé, mais n'osa témoigner son indignation. La crainte avoit tellement saisi les esprits, que les Silésiens se hâtérent d'implorer la clémence de l'Empereur, qui les reçut assez bien, tandis que le sang des pauvres Bohêmes inondoit les échafauds; & que tout ce qu'il y avoit de Protestans dans ce Royaume étoient, ou mis à mort, ou bannis sans miséricorde, & leurs biens confisqués. Tout trembla, tout se soumit devant l'heureux Ferdinand. Le seul Mansfeld osa faire tête à ses armes victorieuses. Ce Général avec les plus rares talens pour la guerre, & la plus grande intrépidité n'avoit jamais eu de fort heureux suc-

cès ; mais quoique ſouvent battu, il paroiſſoit plus rédoutable après ſes défaites. Son grand courage le ſoutenoit & ſon eſprit de reſſource réparoit tout, & trouvoit des moyens de ſe relever, qu'un autre que lui n'auroit jamais imaginés. Ne pouvant ſe ſoutenir dans le Haut Palatinat, contre les forces de l'Electeur de Bavière & de la Ligue Catholique, il tacha de gagner le Bas Palatinat, où le parti de l'infortuné Roi de Bohéme ſe ſoutenoit encore; mais le Duc & Tilly le ſuivirent de ſi près, qu'il ſe vit entouré. Ne pouvant abſolument leur échapper, il feint de vouloir paſſer au ſervice de l'Empereur, le Duc ravi de gagner un homme de ce mérite, & encore plus de l'enlever à ſon ennemi, entre en pour parler avec lui, Mansfeld lui remet de bonne foi deux ou trois poſtes qu'il occupoit encore. Le traité eſt dreſſé & conclu; il ne s'agiſſoit plus que de le ſigner : cependant la nuit ſurvient, Mansfeld décampe ſans Tambour ni Trompette, & gagne deux marches ſur l'Electeur, qui le fait pourſuivre par Tilly, ſans pouvoir l'atteindre.

A-peu-près dans le même tems le Margrave de Bade-Dourlac, avoit levé une armée de treize à quatorze mille hommes, & s'étoit avancé en Alſace, ſous prétexte de défendre le Palatinat; mais en effet pour une querelle particulière, qu'il avoit avec l'Empereur au ſujet d'une ſucceſſion.

Le Palatinat pouvoit alors aſſez facilement être défendu: Spinola avoit été obligé de s'en retourner dans les Pays-Bas, avec preſque toute l'armée Eſpagnole, parce que la trève conclue entre les Eſpagnols & les Hollandois étoit ſur le point d'expirer. Il n'avoit laiſſé en partant que quatre mille hommes à Don Gonçalves de Cordoue; ce qui n'étoit pas des forces capables de ſoumettre le reſte du Pays.

L'Electeur Palatin alors retiré en Hollande n'eut pas plûtôt appris, que Mansfeld étoit arrivé dans ſon Pays, qu'il partit pour venir le joindre, & eut le bonheur d'arriver déguiſé en marchand: mais d'un autre coté, Tilly s'avançoit avec ſon armée pour ſe joindre aux quatre mille Eſpagnols de Gonçalves de Cordoue, obligés de ſe retirer devant Mansfeld.

Je n'entreprendrai pas de décrire ici tous les mouvemens de tous ces Corps: cela m'écarteroit trop de mon but, qui eſt d'expoſer en peu de mots l'Etat des affaires d'Allemagne, & par quels évenemens Guſtave-Adolphe ſe trouva engagé de porter ſes armes dans ces contrées. Il me ſuffira de dire que Tilly, chargé par l'Electeur de Bavière du commandement de l'armée de la Ligue Catholique, après la conquête du Haut Palatinat, ſe porta vers le Rhin; défit le Margrave de Bade-Dourlac en bataille rangée, lui enleva ſes vivres, ſon artillerie, & une grande partie de ſes bagages: enſuite il battit deux fois Mansfeld, joignit les Eſpagnols, & s'attacha à ſubjuguer tout le Bas Palatinat.

Mansfeld étoit une hydre toûjours renaiſſante. Il ſe rétablit malgré ſes deux défaites, & ſoutint encore quelque tems la fortune du malheureux Roi de Bohéme dans le Bas Palatinat.

Pendant que cela ſe paſſoit ſur la rive gauche du Rhin, Chrétien de Brunswick, Adminiſtrateur de l'Evêché de Halberſtadt, Frère cadet du Duc régnant de Brunswick Wolffenbuttel, ravageoit la Weſtphalie. Ce Prince s'étoit déclaré hautement contre l'Empereur en faveur du Palatin. Il avoit levé

une armée qu'il entretenoit aux dépens des riches Evêchés de la Weſtphalie. Il portoit pour déviſe ſur ces drapeaux, ces paroles ſingulières ; *ami de Dieu ; ennemi des Prêtres.*

Mansfeld battu de tous côtés par Tilly écrivit à ce Prince, pour le prier de venir ſe joindre à lui, afin de tomber tous enſemble ſur le Général Bavarois. Chrétien ſe mit en effet en marche pour venir joindre Mansfeld ; mais Tilly, qui ne dormoit pas, ſe mit entr'eux deux, & venant tout à coup à la rencontre du Prince de Brunswick, il le battit à plate couture ; de ſorte qu'il eut même de la peine à l'échapper. Lui & Mansfeld ſe retirèrent dans la Baſſe Alſace avec les débris de leurs troupes. Alors tout le Bas Palatinat reſta en proie à l'armée de Tilly ; qui reçut bien-tôt de nouveaux renforts, Ferdinand ayant encore eu le bonheur de réduire Bethlem-Gabor à demander la Paix. L'Empereur auſſi-tôt après la priſe de Prague, & la réduction de preſque toute la Bohême, avoit détaché un bon corps de troupes ſous le Comte de Bucquoi, vers la Hongrie. Bucquoi avoit agi ſi efficacément & ſi heureuſement, qu'il avoit chaſſé Bethlem juſqu'au de-là de Neuhœuſel ; & entrepris le ſiége de cette place où il perdit glorieuſement la vie.

Bethlem s'eſtima heureux que l'Empereur voulût bien lui accorder la paix à des conditions ſupportables. En effet Ferdinand s'engagea à lui payer cent mille florins par mois, & à lui donner le titre de Prince de Hongrie ; moyennant quoi il promit de ſe retirer dans ſa Principauté de Tranſilvanie, & à ne plus prendre parti contre Sa Majeſté Impériale.

Comme on faiſoit la guerre dans ce tems-là aſſez à l'avanture, je veux dire qu'on n'avoit pas la précaution, qu'on a eue depuis, de bien établir ſes magazins, d'aſſûrer ſes convois, & de tirer ſes vivres & ſes fourages des amas faits de longue main, les armées ſubſiſtoient au hazard, mangeant tout le pays où elles campoient & ceux des environs, & allant chercher ailleurs de quoi vivre, dès qu'il n'y avoit plus rien dans le pays où elles étoient : de-là l'indiſcipline, les pillages, les ravages, les incendies, & enfin la famine & la peſte. Tous ces fléaux ravagèrent tour-à-tour l'Allemagne. Une partie de ces belles contrées étoient déja dévaſtées au tems dont nous parlons. Elles le fûrent bien davantage dans la ſuite de cette longue guerre. Il n'y eut pas un coin de terre qui ne reſſentit les effets de la licence du Soldat & de la connivence des Chefs, manquant le plus ſouvent de moyens pour le faire ſubſiſter. Mansfeld & le Duc Chrétien de Brunswick errant dans la haute Alſace & la Lorraine, avec environ dix-huit mille hommes, ne ſavoient guère où donner de la tête. Diverſes Puiſſances faiſoient les plus belles offres à Mansfeld, pour l'engager dans leur ſervice ; & cet homme, qui n'avoit, ni feu, ni lieu, ni argent, ni parens, ni réligion, étoit craint & recherché des plus grandes Puiſſances de l'Europe, lors même qu'il paroiſſoit perdu ſans reſſource.

Le Duc de Brunswick ſe ſépara de Mansfeld pour retourner en Weſtphalie, & Mansfeld prit la route du Brabant dans le deſſein de paſſer au ſervice de Hollande, & de joindre ſes forces à celles du Prince d'Orange ; mais il ne put exécuter ſon deſſein, & les Eſpagnols l'ayant atteint près des Fleurus le contraignirent à en venir à une *Bataille*, où il perdit toute ſon artillerie, ſes bagages, ſes principaux Officiers, & plus de cinq mille Soldats. Après

tant de revers il ne restoit plus de ressource à l'Electeur Palatin, que dans la Clémence de l'Empereur. Il offrit par l'organe de son Beau-Père, de venir se jetter aux pieds de Sa Majesté Impériale, de faire mettre bas les armes à tous ceux qui combattoient encore pour ses intérêts, de rendre tout ce qui tenoit encore pour lui en Bohéme, de rénoncer au titre de Roi, & aux droits de son élection, & de ne prendre plus aucun engagement contraire aux intérêts de l'Empereur. Jacques en faisant ces offres de la part de son Gendre, jugea qu'elles seroient plus éficaces, s'il y joignoit quelques menaces de guerre en cas de refus: mais l'Empereur savoit trop à quoi s'en tenir, pour s'embarasser du ressentiment d'un Roi, incapable de prendre jamais aucune résolution vigoureuse: & il n'ignoroit pas qu'en peu de tems il seroit maître de Tabor, & de Kuttemberg les seuls lieux en Bohême, qui tinssent encore pour l'Electeur Palatin; que Glatz ne tarderoit pas non plus de tomber en son pouvoir, de même que tout le Bas Palatinat, dont Tilly achevoit la conquête avec une rapidité, qui, jointe aux victoires qu'il venoit de remporter, le fit regarder comme le plus grand Capitaine, qu'il y eût alors en Allemagne.

Une perspective si flatteuse ne permettoit pas à l'ambitieux Ferdinand de recevoir les soumissions de son ennemi. Ce n'étoit pas assez de l'avoir humilié, il faloit encore le dépouiller de manière à lui fermer tout retour en Allemagne; il faloit se jouer des loix de l'Empire, anéantir un Electeur & sa postérité, disposer de ses Etats comme d'une conquête, & revêtir un autre de sa dignité, pour établir sur des fondemens solides le pouvoir despotique, auquel il aspiroit avec tant d'ardeur. La fortune combloit ce Monarque de ses plus chères faveurs, il en vouloit profiter. Un autre auroit peut-être pensé aux suites que tant de violences, tant d'usurpations, tant de violations des loix les plus sacrées, pouvoient traîner après soi: mais Ferdinand ne voyoit personne en Europe, qui pût le faire repentir de ses démarches les plus irrégulières; &, après avoir écrasé ses ennemis, il ne lui paroissoit pas probable, qu'aucune Puissance au monde pût le considérer sans quelque sorte de crainte; mais comme le tems n'étoit pas encore venu, où ce fier Empereur ne devoit ménager, ni Roi, ni Prince, & ne garder aucune mesure avec personne, il jugea à propos de répondre au Roi d'Angleterre, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fit par égard pour Sa Majesté Britannique; mais que de pardonner à l'Electeur Palatin, tandis qu'il avoit encore les armes à la main contre lui, qu'au mépris des loix & des constitutions de l'Empire il désoloit des Provinces entières, c'étoit une chose qu'il ne faloit pas même proposer: que, lorsqu'il n'auroit plus à son service des gens, qui mettoient tout à feu & à sang, Sa Majesté Impériale pourroit alors se laisser fléchir.

Le Roi d'Angleterre, suivant son humeur naturelle, saisit vivement cette voie de conciliation, & fit tant qu'il engagea son gendre à desavouer le Duc Chrétien de Brunswick, Mansfeld, & tous les autres, qui combattoient pour sa cause, & à les prier de se soumettre comme lui à l'Empereur.

Après cette démarche ce Prince aussi imprudent & aussi credule que son Beau-Pere, se retira à Sedan auprès du Duc de Bouillon son Oncle, tandis que Tilly, prenoit Manheim presque sans coup ferir, & Heydelberg avec un peu plus de peine, quoiqu'avec non moins de bonheur. En effet cette dernière Ville

Ville fut prise d'assaut, & la Citadelle capitula. Heydelberg étoit dans ce tems la célèbre Université d'Allemagne & la plus fréquentée de l'Europe. Outre l'attention que les Electeurs Palatins avoient toûjours eue d'y attirer les plus savans hommes, ils y avoient encore rassemblé une Bibliothéque aussi célèbre par le nombre, que par le choix & la rareté des Volumes Imprimés & Manuscrits. Tilly s'empara de cette Bibliothéque au nom de son maître l'Electeur de Bavière. Celui-ci n'en retint qu'une petite partie, & fit présent de tout le reste au Pape, qui en enrichit sa Bibliothéque de Vatican.

Les affaires de l'Empereur ne prosperoient pas moins en Bohême que dans le Palatinat. Glatz, Tabor, Kuttemberg se rendîrent par composition aux Généraux Autrichiens. On permit au jeune Comte de Thurn, qui commandoit dans le Comté de Glatz, de se retirer avec cinq cens Soldats vers les Frontières de Brandebourg. Bien-tôt sa troupe grossit jusqu'à deux ou trois mille hommes, & après avoir erré assez long tems en Hongrie & en Transilvanie, il alla joindre le Roi de Suéde dans la Prusse. Tous les ennemis de l'Empereur étoient alors proscrits ou fugitifs. Les plus illustres tête de Bohéme & de Moravie étoient à bas. Tous les Temples des Protestans dans ces Provinces fermés & condamnés; tous les Ministres bannis sous de griéves peines; l'Université de Prague livrée aux Jésuites; tous les Professeurs Evangéliques chassés; tous les Magistrats déposés; toutes les charges fermées desormais à ceux de cette Réligion. En un mot jamais persécution ne fut plus cruelle, ni plus générale. Cependant personne n'osoit branler. Le victorieux Ferdinand avoit alors plus de cent mille hommes sur pied, en y comprenant l'armée de la Ligue Catholique, dont il pouvoit disposer à son gré. Ces forces, si terribles pour le tems, étoient commandées par des Chefs d'une réputation bien fondée, & pourvues de tout ce qui pouvoit assûrer le succès de leurs opérations.

D'ailleurs les Protestans, divisés entr'eux ou par jalousie, ou par ambition, n'étoient guère en état de faire la moindre résistance: l'Electeur de Saxe saisi de la Lusace, ne songeoit qu'à s'en assûrer la possession; mais ce n'étoit pas le compte de l'Empereur: il vouloit bien laisser au Saxon l'usufruit de cette Province jusqu'au remboursement des sommes, qu'il avoit dépensées pour la guerre; mais il étoit bien éloigné de lui vouloir céder la Souveraineté Héréditaire. Il s'en étoit même déja expliqué assez clairement, ce qui avoit causé quelque froideur entre lui & l'Electeur de Saxe.

Après la conquéte de tout le Bas Palatinat, il ne restoit plus à Ferdinand qu'à frapper le grand coup qu'il méditoit; c'est-à-dire, la translation de la dignité Electorale au Duc de Bavière avec la possession du Haut Palatinat, & celle du Bas Palatinat au Roi d'Espagne. Toute l'Europe attendoit avec étonnement le dénoument d'une Tragédie, qui cependant n'étoit encore qu'au second acte.

Le Roi d'Angleterre ne pouvoit encore se persuader, que Ferdinand se portât à une démarche si contraire aux loix publiques de l'Empire, & d'une si dangéreuse conséquence. Mais ce Roi ne connoissoit guère l'Empereur, & se méconnoissoit lui-même. Il crut pourtant devoir prendre quelques mesures, pour prévenir la ruine entière de son Gendre & de ses Petits-Fils; & s'adressant au Roi de Dannemark, il l'engagea à se joindre à lui, pour porter l'Em-

pereur à des pensées plus moderées. Le Roi de Dannemark étoit Oncle maternel d'Elisabeth d'Angleterre, femme de Frédéric V. Electeur Palatin. Jacques I. Roi d'Angleterre, avoit épousé Anne Fille de Frédéric II. Roi de Dannemark Père de Christian IV. & quoique cette Princesse fût morte dès l'an 1619. cependant le Roi de Dannemark ne pouvoit qu'être sensible aux malheurs de la Maison Palatine, qui lui étoit alliée de si près. Il envoya donc un Ambassadeur Extraordinaire à Vienne, pour solliciter la grace de son Neveu, & pour prier l'Empereur de lui laisser au moins sa dignité d'Electeur & ses Etats Héréditaires. Tout cela fut inutile. Ferdinand avoit pris son parti, & pour se délivrer des importunités de l'Ambassadeur Danois, il le renvoya à la prochaine Diéte, où chacun pourroit discuter ses droits, & où il ne se feroit rien que de conforme à l'équité.

Peu de tems après l'Empereur convoqua la Diéte générale à Ratisbonne. L'Electeur de Mayence, à qui il appartient d'expédier les lettres de convocation, en qualité de Grand-Chancelier de l'Empire, écrivit en particulier à l'Electeur de Saxe, pour le prier de s'y rendre en personne, & d'engager l'Electeur de Brandebourg, les Ducs de Brunswick & de Poméranie à s'y trouver aussi.

La réponse de l'Electeur de Saxe ne fut pas favorable. Ce Prince avouoit qu'il avoit promis de se trouver à la Diéte; mais il ajoûtoit que ce qui venoit de se passer à Prague l'avoit fait changer de sentiment; qu'il sembloit qu'on voulût exterminer la Réligion Protestante; & que les mesures qu'on prenoit pour cela ne pouvoient qu'allarmer les Princes de cette Communion, & les empêcher de se trouver à l'assemblée en question, à moins qu'on ne commençat par rétablir le libre exercice de la Réligion dans Prague, & qu'on ne restituât les Temples enlevés aux Protestans; que c'étoit-là le seul moyen de dissiper les craintes des Etats de cette Communion; qu'il en avoit deja écrit à Sa Majesté Impériale, & qu'il attendoit sa réponse.

Les plaintes se multiplioient à mesure que le tems fixé, pour la tenue de la Diéte approchoit. Les Villes Impériales, qui avoient embrassé le parti de l'Empereur, à condition qu'on leur laisseroit le libre exercice de leur Réligion, se plaignoient qu'on ne leur tenoit pas parole; que les troupes de l'Empereur & de la ligue Catholique, les vexoient en mille façons. L'Electeur Palatin bien informé que l'Empereur alloit lui porter le dernier coup, écrivit à l'Electeur de Saxe, pour le prier de s'opposer à une violation si criante des Constitutions les plus sacrées de l'Empire. Enfin, l'ouverture de la Diéte se fit le 7. de Janvier 1623. & l'Empereur y tint aux Etats un discours, où il déduisit tous les griefs qu'il avoit contre l'Electeur Palatin, tacha de justifier le ban fulminé contre lui, & ses adhérens, nommément contre le Duc Chrétien de Brunswick, Administrateur de Halberstadt, le Comte de Mansfeld & le Margrave de Jaegerndorff. A quoi il ajoûta, que le Palatin s'étant visiblement rendu Criminel de lèze Majesté, & coupable de félonnie tous ses Etats, tous ses biens & dignités, lui étoient dévolus à lui Empereur, comme Seigneur direct de tous les fiefs immediats de l'Empire: qu'il ne dépendroit que de lui de se les approprier, comme un juste dedommagement de toutes les pertes que la Rebellion du Palatin lui avoit causées; mais

que cependant il s'en défiſtoit en faveur du Duc de Bavière, en récompenſe des ſecours qu'il en avoit reçus; qu'ainſi il lui conféroit de ſa pleine Autorité & Puiſſance Impériale, la dignité Electorale du ci-devant Electeur Palatin, avec l'Etat ou Pays auquel cette dignité eſt attachée, & dont il vouloit, entendoit & ordonnoit qu'il fût inveſti avant la fin de la Diète, ainſi que du grand Office annéxé à la dignité d'Electeur Palatin.

Tout ce qu'il y avoit d'Electeurs, de Princes & d'autres Etats, qui n'étoient point partiſans aveugles de la Maiſon d'Autriche, & en qui il reſtoit encore quelque ſentiment du bien public, ne pûrent écouter ſans frémir la fin d'un ſi étrange diſcours: mais la crainte étoufa les murmures. Les Proteſtans ne laiſſerent pourtant pas d'expoſer leurs plaintes, mais avec reſpect & ménagement. Elles étoient contenues dans un long memoire, qui commençoit par deſapprouver la conduite de l'Electeur Palatin, envers Sa Majeſté Impériale, les procédés de Mansfeld & du Duc Chrétien de Brunſwick; mais en même tems, ils trouvoient étrange que, ſans conſulter le Collége Electoral, l'Empereur dépouillât l'un des principaux Electeurs de ſes biens & de ſa dignité, pour en inveſtir un Prince qui, quoique d'une même maiſon, étoit néanmoins d'une branche tout différente; que ce procédé leur paroiſſoit contraire à la Bulle d'Or, & à la Capitulation Impériale; que d'ailleurs les Enfans de l'Electeur Palatin, n'avoient eu aucune part à la faute de leur Père, & que par conſéquent il ne paroiſſoit pas raiſonnable de les exclure de ſa ſucceſſion: qu'enfin l'Electeur avoit des Couſins, qui s'étoient tenus fort tranquilles, & n'avoient nullement mérité, qu'on les dépouillât de leurs droits.

L'Empereur fit à toutes ces raiſons une réponſe, qui paroiſſoit être une plaiſanterie, puiſqu'il déclaroit qu'il ne prétendoit pas donner atteinte à la Bulle d'Or, ni aux autres Loix de l'Empire. Il eſt vrai, qu'il ajoûta diverſes expreſſions de clémence & de réconciliation, pour adoucir ce qu'il y avoit d'ironique dans ſa réponſe, ou peut-être auſſi pour endormir ceux qui ſe plaignoient. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, n'avoient pas voulu ſe trouver en perſonne à cette aſſemblée, pour n'être pas témoins d'une démarche, qu'ils déſapprouvoient & qu'ils ne pouvoient empêcher. Ils tâchèrent par leurs lettres d'en détourner l'Empereur; mais rien ne fut capable de l'arrêter un moment, & malgré toutes les oppoſitions, le Duc de Bavière fut reçu au nombre des Electeurs en pleine Diéte, inveſti du grand office d'*Archi-Dapifere*, & cela auſſi en pleine Diéte.

Si ce trait de deſpotiſme affligea tous les Etats de l'Empire jaloux de leur liberté, il réjouït extrêmement les partiſans de la Maiſon d'Autriche, & en général tous ceux qui croyoient que la ſûreté de la Réligion Catholique, étoit attachée à la proſpérité de cette Maiſon. Mais ce qui acheva d'éfrayer les prémiers fut l'arrêt, qui déboutoit le Landgrave de Heſſe-Caſſel de ſes prétentions ſur le Comté de Marpurg, & en adjugeoit la poſſeſſion au Landgrave de Darmſtadt. A tout cela ſe joignoit le ſouvenir encore tout récent d'un pareil arrêt, contre le Margrave de Bade-Dourlac, en faveur de la branche de Baden-Baden, touchant les terres que celle-ci avoit hypothéquées à celle-là depuis long-tems. L'Electeur de Saxe crioit plus que perſonne con-

tre tant de traits, où les loix de l'Empire étoient violées, & la Réligion Protestante sapée par les fondemens ; mais tout ce beau zèle n'étoit qu'un prétexte, pour engager l'Empereur à le satisfaire au sujet de la Lusace.

Les Puissances voisines de l'Allemagne, commencèrent à craindre un changement total dans le Systême de l'Empire, & que l'Empereur n'en devint enfin le maître absolu; mais personne n'osoit éclater; on se contentoit de murmurer, de conjecturer, & de prévoir, sans prendre des mesures pour prévenir les maux que l'on appréhendoit, & qu'on prophétisoit. Le Roi d'Angleterre, quoique frappé autant que qui que ce fût de ce qui venoit de se passer à la Diéte, se bornoit à imaginer de nouveaux moyens de conciliation. La France craignoit le mal, mais n'osoit y apporter remede, & n'apréhendoit rien tant que de se brouiller avec l'Empereur. Celui-ci, pour appaiser les cris des partisans du Palatin, offrit de le recevoir en grace, moyennant qu'il renonçât à la dignité Electorale jusqu'après la mort du Duc de Bavière, après quoi on la pourroit rendre au Fils aîné du Palatin. Il y avoit encore d'autres conditions, mais énoncées d'une manière si vague & si obscure, que cet infortuné Prince refusa d'y souscrire. Pour le Roi d'Angleterre, desesperant d'en obtenir de meilleures, & ne voulant pas sortir de son systême pacifique, pour l'amour de son gendre, lui conseilla séchement de s'en accommoder, & de s'y soumettre, en attendant que le tems apportât quelque changement favorable.

Nous avons dit, qu'après la Bataille de Fleurus, Mansfeld s'étoit retiré dans le Brabant Hollandois, & le Duc de Brunswick avoit tiré vers la Westphalie. Mansfeld avoit passé dans la Frise, où il avoit rassemblé les débris de son armée, & l'avoit augmentée & remontée à la faveur de quelque argent, qu'il avoit reçu d'Angleterre & de Hollande. Lui & le Duc Chrétien de Brunswick, concertèrent de réjoindre leurs forces en Westphalie, pour faire une diversion en Basse-Saxe. Les Etats-Généraux la désiroient extrémement : leurs forces alors inférieures à celles des Espagnols, suffisoient à peine pour la défensive; & l'Empereur les menaçoit de ses armes victorieuses. Rien en effet ne pouvoit empêcher Ferdinand d'accabler les Hollandois. Il n'avoit en ce tems-là plus d'ennemis en Allemagne; tout y étoit subjugué, gagné ou épouvanté. L'Electeur de Saxe s'étoit arrangé avec lui, moyennant la promesse par écrit, que l'Empereur lui avoit donnée, de lui adjuger la part de la Maison Palatine, à la succession de Berg & de Juliers, & ne parloit plus de faire rétablir les Temples des Protestans de Prague.

Mansfeld s'étoit avancé jusqu'à Meppen, petite Ville de Westphalie: l'Administrateur de Halberstadt avoit décampé de Gottingen, pour le venir joindre, & s'étoit avancé dans l'Evêché de Munster. Tilly, qui avoit l'œil sur ses mouvemens, n'eut pas plûtot appris qu'il prenoit sa route de ce côté-là, qu'il se mit à ses trousses, & l'atteignit un peu au-delà de l'Ems, après avoir passé sur le ventre à un corps de troupes, que le Duc avoit laissé pour garder le passage de la rivière.

Tilly remporta encore ici une victoire complete, & l'Armée du Duc fut entiérement dissipée.

A la première nouvelle de cette défaite, Mansfeld prit le parti de se re-

trancher, & il le fit si avantageusement que Tilly, tout victorieux qu'il étoit ne voulut pas hazarder de le forcer dans ce poste. Mais, comme il n'étoit pas homme à rester sans rien faire, il chargea le Comte de Rittberg d'assiéger Lipstadt, & prit sur lui de couvrir le siége. Lipstadt étoit le dépôt, la place d'armes de l'Administrateur de Halberstadt, qui y avoit mis une forte Garnison. C'étoit la clé de la Basse-Saxe: en la prenant, Tilly s'ouvroit l'entrée dans ce Cercle, rempli de Villes riches & commerçantes, avec de bons ports de mer, où l'Empereur pouvoit équiper des escadres, pour transporter une armée en Suéde, & pour dégager le Roi de Pologne, que Gustave-Adolphe pressoit sans relache.

Mansfeld tenta plusieurs fois de secourir une place, qu'il lui importoit tant de conserver, il n'en put venir à bout, & la Garnison se rendit, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre.

La défaite du Duc de Brunswick, & la prise de Lipstadt, jettèrent la terreur dans le cercle de Basse-Saxe. L'Empereur n'avoit plus d'ennemis en Allemagne, & cependant il ne parloit pas de paix. Il eut falu être aveugle pour ne pas voir, que ce Monarque portoit ses desirs encore plus loin que sa fortune. L'Hiver qui approchoit sembloit devoir donner lieu à de nouveaux plans, à de nouveaux projets que le printems devoit voir éclore. Toute l'Europe attendoit, avec une impatience mêlée de crainte, le dévelopement des grands desseins, que la Maion d'Autriche avoit formés. On voyoit Spinola à la tête de quarante mille hommes, prêt à frapper les plus grands coups. Ferdinand maître de presque toute l'Allemagne, moitié de gré, moitié de force; à la veille de s'emparer des Villes maritimes, telles que Brême, Hambourg & Lubeck. Ses Généraux venoient de remporter de grands avantages en Hongrie sur Bethlem-Gabor, qui avoit rompu la paix, & fut ensuite contraint à la demander comme une faveur, & l'obtint à des conditions bien moins avantageuses que les précédentes.

Les Protestans commencèrent alors à voir l'orage de plus près, & à le craindre davantage. Ils sentîrent qu'ils alloient devenir la proie de la Maison d'Autriche, & que la ligue Catholique alloit s'engraisser de leurs dépouilles. L'Electeur de Saxe même appréhendoit les suites de cet enchaînement de prospérités. La France gouvernée par un Ministre plus éclairé étoit disposée à s'unir avec quiconque, voudroit travailler à sauver l'Allemagne d'un joug, qui ne paroissoit que trop prochain, & il n'y avoit pas jusqu'au Roi d'Angleterre, qui n'entrevît le danger. Ce Prince, piqué d'avoir été si cruellement joué par la Maison d'Autriche, auroit bien voulu s'en vanger. La vérité avoit fait place à l'illusion: il voyoit clairement, qu'il étoit cause de la perte de la Maison Palatine, de son gendre & de ses Enfans. Mansfeld profitant du repos des quartiers d'Hiver s'étoit rendu en Angleterre, & avoit échaufé le zèle du Roi Jacques. Il l'avoit disposé, non pas à faire la guerre à l'Empereur, mais à aider ceux qui la lui voudroient faire. Jacques donna quelque argent à Mansfeld pour lever des troupes; mais c'étoit-là une foible ressource. Il s'agissoit donc de faire une ligue dans l'Empire même, & de mettre à la tête de cette ligue un Prince puissant & guerrier, qui non seulement joignît ses forces à celles des Etats confédérés; mais qui dirigeât aussi toutes les entreprises mi-

litaires. Il n'y avoit alors que deux Rois en Europe, qui puſſent dignement s'acquitter de cet emploi. C'étoient les Rois de Suéde & de Dannemark. Le premier étoit connu pour le Prince le plus vaillant, le plus habile dans l'art de la guerre, & le plus capable de conduire à bien une ſi grande entrepriſe. Il étoit né, pour ainſi dire, dans les armées. Ses victoires, ſa prudence dans des circonſtances très délicates, & dans un âge peu avancé, le faiſoient regarder à juſte titre comme le plus grand homme de ſon ſiécle. A une âme ferme & intrépide, il joignoit une pénétration & une prévoyance extraordinaire, & enfin, il avoit l'avantage de ſe trouver à la tête d'une armée très aguerrie, & qui plus eſt victorieuſe. D'un autre côté, le Roi de Dannemark étoit ſans doute un Prince d'un mérite diſtingué ; mais nullement comparable à Guſtave-Adolphe en fait de guerre & de politique; mais il avoit l'avantage de poſſéder des Etats en Allemagne, & d'être Membre de l'Empire, & en cas de malheur, il avoit toûjours ſa retraite aſſûrée par le Duché de Holſtein & le Jutland, qui lui appartenoient.

Il eſt certain, qu'il importoit également à ces deux Monarques d'empêcher, que l'Empereur ne s'approchât trop des côtés de la Mer du Nord & de la Baltique, & que l'un & l'autre étoient également diſpoſés à s'y oppoſer.

L'Electeur de Brandebourg deſiroit fort cette confédération, & il ne voyoit perſonne plus digne d'en être le chef que le Roi de Suéde, ſon Beau-Frére. Ces deux Princes convinrent entre eux d'envoyer un Miniſtre en Angleterre, pour propoſer cette ligue entre toutes les Puiſſances Proteſtantes, & pour offrir les forces & l'épée de Guſtave-Adolphe. L'Electeur choiſit pour cette commiſſion le Sr. Bellin, homme adroit, inſinuant, connoiſſant parfaitement les intérêts des Princes; en un mot, très capable de conduire avec ſuccès une telle Négociation (1). Arrivé à Londres, Bellin s'adreſſa à Ruſdorff, homme d'eſprit que l'Electeur Palatin avoit chargé de ſes affaires à la Cour d'Angleterre. Ces deux Miniſtres lierent bientôt entre eux une étroite amitié. Ils ſe concertèrent avec Spens, Anglois de naiſſance, qui, après avoir négocié la paix entre le Dannemark & la Suéde, en qualité de Miniſtre-Plénipotentiaire du Roi d'Angleterre, étoit entré au ſervice de Guſtave-Adolphe, par pure eſtime pour ce grand Prince, & qui étoit alors Miniſtre de Suéde à Londres. Ces trois Miniſtres convinrent que Ruſdorff preſenteroit un Mémoire, où il expoſeroit la néceſſité de former une ligue entre toutes les Puiſſances Proteſtantes, pour le ſalut de l'Allemagne, & que les deux autres appuieroient la propoſition.

Jacques I. étoit abſolument gouverné par le Duc de Buckingham ſon favori, & celui-ci l'étoit par Couwai, Secretaire d'Etat Catholique-Romain de Réligion, par conſéquent très indifférent pour le maintien des Proteſtans en Allemagne, quoiqu'il fût viſible que le bien Général de l'Europe, etoit lié avec le ſyſtème de l'Empire.

Conformément au plan arrété entre ces trois Miniſtres, le Mémoire de Ruſdorff roula principalement ſur la néceſſité d'une confédération entre tous les Princes Proteſtans, ſans quoi il n'y avoit nulle apparence de pouvoir réta-

(1) Memoires de Rusdorff *ad b. an* $\frac{1}{11}$ Janv. 1725. M. S. de M. A.

blir les affaires en Allemagne: Ensuite il proposoit le Roi de Suéde pour suprême Directeur de la guerre contre l'Empereur & les Princes ses adhérens. Il touchoit en peu de mots les grandes qualités de Gustave-Adolpbe, ses victoires, le bon état de ses affaires, tant au dedans qu'au dehors de son Royaume: que ce Monarque offroit de commander en personne, ce qui n'étoit pas d'une petite considération, vu la valeur, la capacité, l'expérience du Prince, qui faisoit cette offre, l'amour & la confiance des troupes pour sa personne: que ce Prince offroit de mener incontinent une armée aguerrie, bien munie & bien disciplinée en Allemagne, l'ayant déja toute prête, & la pouvant renforcer autant qu'on le jugeroit nécessaire; que Sa Majesté Suédoise avoit beaucoup de crédit auprès des Villes Hanséatiques, qui, par l'estime qu'elles avoient pour un tel chef, pourroient aisément être amenées à entrer directement dans la confédération, que les Princes d'Allemagne seroient d'autant plus portés à se liguer avec le Roi de Suéde, & à le reconnoître pour Chef de l'Union, qu'ils savoient que ce Monarque n'avoit jamais eu de liaison avec la Maison d'Autriche, son ennemie déclarée en faveur du Roi de Pologne, si étroitement uni, par les liens du sang, & par des traités avec l'Empereur.

Telles étoient en gros les offres du Roi de Suéde. Voici maintenant ce qu'il exigeoit des confédérés: Que les Puissances liguées, pour la liberté de l'Allemagne, engageroient la Ville de Dantzig à ne pas permettre qu'il fut équipé, dans ses ports & havres, aucune Escadre pour être employée contre le Roi & le Royaume de Suéde: qu'ils tireroient du Roi de Dannemark les assurances les plus formelles, qu'il ne chercheroit point querelle au Roi de Suéde, & ne lui feroit point la guerre, tant qu'il seroit occupé à rétablir les affaires d'Allemagne; que, pour plus grande sûreté à cet égard, les confédérés joindroient dix-sept Navires de guerre à la Flotte Suédoise dans la Mer du Nord: que moyennant ces trois articles bien & dûment garantis & effectués, le Roi de Suéde s'obligeoit à employer, & entretenir à ses dépens pour la cause commune, aussi long-tems que besoin seroit, douze Régimens d'Infanterie, & deux mille hommes de Cavalerie, avec l'artillerie & les munitions nécessaires.

Que de leur côté les confédérés fourniroient, & entretiendroient à leurs dépens vingt-quatre Régimens d'Infanterie & six mille chevaux, de façon pourtant que ces troupes seroient levées au nom & sous l'autorité du Roi de Suéde, & qu'elles lui prêteroient serment de fidélité à lui & aux confédérés: que les Etats Amis & Alliés lui accorderoient un libre passage par leurs territoires; de maniére que s'il ne rencontroit pas les ennemis en Basse-Saxe, ni en Westphalie, il pourroit traverser tout le Pays de Hesse, pour se porter sur le Meyn, & de-là dans le Palatinat: que, pendant les opérations de la guerre, il ne seroit permis à pas un des confédérés d'entrer dans aucune Négociation, encore moins de conclure aucun Traité avec l'ennemi, sans le consentement de tous les confédérés: que, si par malheur les affaires prenoient un mauvais tour, les Alliés s'obligeroient à fournir au Roi de Suéde, tous les moyens possibles pour la sûreté de son retour en son Royaume: que, comme les affaires d'Allemagne étoient dans une crise, à demander un promt secours, le Roi de Suéde demandoit une réponse promte & décisive à ses propositions, afin de ne pas

être en fuſpens à l'égard des autres intérêts, qu'il a à ménager avec le Roi de Pologne pendant la trève qui va expirer.

Le Roi de Dannemark traverſoit ſous main la Négociation du Roi de Suéde. Jaloux de la réputation que ce Monarque s'étoit déja acquiſe, il ne pouvoit penſer ſans frémir, qu'il alloit être chef d'une grande ligue, & l'arbitre des affaires d'Allemagne. On aſſure que Chriſtian, ayant appris que Guſtave-Adolphe offroit de ſe charger de la direction de la guerre, pourvu qu'il fût reconnu pour chef de la confédération, & moyennant quelques autres conditions indiſpenſables, s'écria en Danois; *il n'en ſera rien, quand le Diable s'en mêleroit* (1).

En effet le Secretaire Couwai étant entré en conférence avec le Sr. Bellin, au ſujet des propoſitions du Roi de Suéde, contenues dans le Mémoire de Ruſdorff, lui fit entendre que la plus grande difficulté étoit l'article de la direction, à quoi le Roi de Dannemark prétendoit à l'excluſion de tout autre; qu'on tâcheroit cependant de le diſpoſer à la céder au Roi de Suéde. A quoi il ajoûta, que la France étant auſſi intéreſſée qu'aucune autre Puiſſance, à s'oppoſer aux vaſtes deſſeins de l'Empereur, ſeroit apparemment charmée d'entrer dans la confédération. A cela Bellin repartit, que le ſentiment du Roi de Suéde étoit; que cette ligue, étant pour le rétabliſſement de la cauſe Evangélique, ne devoit être compoſée que de Princes Proteſtans, & qu'on ne devoit pas ſouffrir qu'aucune Puiſſance Catholique y entrât directement, que néanmoins on pourroit inviter la France d'aſſiſter les confédérés de quelques ſubſides. Sur quoi le Secretaire d'Etat propoſa à Bellin, d'aller lui-même en France pour ſonder cette Cour, & voir quels ſecours on pourroit s'en promettre.

Sur ces entrefaites arriva un courier du Sr. Auſtrouther, Miniſtre d'Angleterre près le Roi de Dannemarck, dont les dépêches contenoient des aſſûrances, que ce Prince faiſoit état de ſe mettre en campagne au printems ſuivant, avec une armée de trente mille hommes, & que cependant il s'arrangeroit avec les Princes d'Allemagne pour les paſſages, les vivres, & les troupes qu'ils pourroient fournir.

Ces nouvelles firent plaiſir au Miniſtère Anglois, qui ne cherchoit qu'à tirer les choſes en longueur.

Cependant Bellin avoit été à Paris, & en avoit rapporté une réſolution, qui lui avoit été dictée verbalement dans le Conſeil du Roi Très-Chrétien, le Cardinal de Richelieu n'ayant pas voulu la lui donner par écrit, par ménagement pour le Pape & les Princes Catholiques. Cette réſolution portoit en ſubſtance, que le Roi de France eſtimoit, que le Roi de Suéde étoit très capable d'être le chef de la confédération, que Sa Majeſté Très-Chrétienne ſouhaitoit, qu'on lui déférât la direction de cette guerre: que, ſi cependant le Roi de Dannemark y veut auſſi entrer pour ſon compte, il ſeroit convénable que chacun des deux Rois attaquât un pays particulier, & agît indépendamment l'un de l'autre. Quant au Roi Très-Chrétien, il offroit un ſubſide d'un million de livres payable en deux années de tems. Et comme le but de cette confédération devoit

(1) *That skall Dälen för by de Lommen*; mot à mot, *le Diable l'en empêchera.* Voy Lettre de Salvius au Chanc. Oxenſtierna, dans Palmskœld & Puff. *de Reb. Suec.* Lib. II.

voit être le rétabliſſement de la paix en Allemagne, & de procurer aux Princes lèzés une ſatisfaction convenable, vu auſſi la dificulté de contenter toutes les parties lèzées, il conviendroit que les Rois de France & de la Grande-Bretagne fuſſent choiſis pour arbitres, & qu'ils puſſent décider ſans appel, de ce que chacun doit avoir.

On voit par-là que la Cour de France préféroit Guſtave-Adolphe à tout autre Prince, pour être à la tête d'une entrepriſe ſi importante, qui devoit décider du ſort de l'Allemagne, & de la fortune des plus grandes Puiſſances de l'Europe. Mais les Miniſtres Anglois n'étoient pas dans les mêmes diſpoſitions, ſoit liaiſons du ſang entre les deux familles Royales, ſoit que les propoſitions du Roi de Dannemark, leur paruſſent d'une exécution plus facile, ils panchoient entiérement pour ce Prince, & n'en faiſoient pas même les fins.

Comme le Prince de Galles entroit vivement dans cette affaire. Les Miniſtres de Suéde, de Brandebourg & de Palatin demandèrent qu'il leur fût permis de conférer là-deſſus avec ſon Alteſſe Royale. Ils tâchèrent de le faire entrer dans leurs vues par rapport à la direction de la guerre, &, comme ils vìrent qu'ils ne gagnoient rien ſur ſon eſprit trop prévenu pour ſon Oncle le Roi de Dannemark, ils ſe bornèrent à demander qu'au moins la décifion de cette affaire fût remiſe au bon plaiſir des Alliés, dont les Miniſtres devoient inceſſamment s'aſſembler à la Haye; & que là on choiſit à la pluralité des voix celui, qui feroit les conditions les plus avantageuſes à la cauſe commune: ajoûtant, que, ſi l'on procedoit autrement, le Roi de Suéde s'en pourroit tenir offenſé, d'autant plus qu'il avoit fait les premiers pas & les plus grandes offres; & qu'il n'étoit pas de la prudence de rebuter ce Monarque, dont le concours ne pouvoit qu'être très utile à l'affaire qu'on négocioit.

Le Prince de Galles ayant demandé du tems, pour délibérér ſur ces nouvelles inſtances, fit répondre par le Secretaire Couwai; que Sa Majeſté Britannique n'avoit aucun deſſein de s'oppoſer aux déſirs des confédérés; qu'elle étoit reſolue de ménager également les Rois de Dannemark & de Suéde; & qu'elle avoit donné ordre à ſes Ambaſſadeurs de faire tout leur poſſible, pour que les deux Rois s'accordaſſent touchant la direction de la guerre, de manière que le bien public ne ſouffrît point de leur émulation: que s'ils ne pouvoient céder l'un à l'autre, ils euſſent à propoſer un tiers, afin de prévenir les ſuites de leur jalouſie.

Enſuite Couwai, parlant comme de lui-même au Sr. Bellin, ajoûta; „ Si „ j'oſe dire naïvement ma penſée, j'avouerai, que les propoſitions du Roi de „ Dannemark ſont moins embaraſſantes que celles du Roi de Suéde. En effet „ le Roi de Suéde, outre un grand ſecours de troupes, nous demande dix-„ ſept Vaiſſeaux de Guerre, & quelques Villes & Ports, pour aſſûrer ſa retrai-„ te en cas de malheur. Cela ne laiſſe pas d'être d'une grande difficulté. Or le „ Roi de Dannemark ne demande rien de ſemblable. Le Roi de Suéde exige „ auſſi quatre mois de ſubſide d'avance; & le Roi de Dannemark ſe conten-„ te, qu'ils lui ſoient payés à la fin de la campagne.

Bellin repartit, qu'il ne nioit point, que les demandes du Roi de Suéde ne fuſſent plus grandes & plus difficiles, que celles du Roi de Dannemark: mais c'étoit que ce Prince vouloit humainement aſſûrer le ſuccès des affaires: que ce-

pendant on pourroit lui propofer quelque modification: qu'il ne doutoit pas même, qu'il ne fe relâchât touchant les dix-fept Vaiffeaux, s'il étoit bien affûré du Roi de Dannemark, & qu'on lui garantît que ce Prince ne le traverferoit point dans fes deffeins, & ne l'arrèteroit pas au milieu de fa carrière.
„ Avec tout cela, ajoûta-t-il, il ne faut pas moins, pour le commencement de
„ l'entreprife, de vingt-neuf mille hommes de pied & de fix milles chevaux;
„ & la queftion eft où les prendre, fi le Roi de Dannemark ne veut fournir que
„ cinq mille, & l'Angleterre fept mille? Il eft impoffible, & hors de raifon,
„ que les Princes d'Allemagne fourniffent plus que l'Angleterre, qui eft tant
„ intéreffée à cette guerre. Au pis aller ces Princes feront leur paix particu-
„ lière, & s'accommoderont du mieux qu'ils pourront avec l'Empereur.

„ Nous avouons, repliqua l'Anglois, que nous fommes fort intéreffés à
„ cette affaire; puifqu'il s'agit des Enfans du Roi; mais le fentiment de fa
„ propre confervation, l'amour de la Réligion, & la défenfe des Loix; tout
„ cela doit engager les Princes de l'Empire à faire les plus grands efforts.

Bellin alloit repliquer, lorfque le Prince de Galles entra, &, ayant appris le fujet de la conteftation, il prit la parole & dit, en s'adreffant au Miniftre de Brandebourg: „ Il faut convenir, que, fi les Efpagnols reftent maîtres du Pa-
„ latinat, c'en eft fait pour toûjours, non feulement de la Maifon Palatine,
„ mais auffi des autres Princes d'Allemagne". Mais, repliqua Bellin, „ fi
„ l'Allemagne devient une conquête de la maifon d'Autriche, que deviendra
„ l'Angleterre? Elle paffera auffi bien-tôt fous le joug. Cela pourroit bien ar-
„ river, repartit le Prince; mais nous avons un bon foffé, & les Allemands
„ feront toûjours les prémiers mangés. Il y a des ponts de bois pour paffer ce
„ foffé, répondit Bellin, & tant y a que Vous ferez mangés auffi bien que
„ nous: un peu plus tôt, un peu plus tard; qu'importe?

La conférence finit par une exagération pathétique, que le Secretaire Anglois fit des dépenfes de l'Angleterre, infinuant que c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire, que de fournir fept mille hommes. Sur quoi Bellin demanda, à quoi bon cette flotte qu'on équipoit dans les ports de la Grande-Bretagne, fi elle n'étoit deftinée à fecourir l'Allemagne. Couwai repartit que la deftination de cette flotte étoit un fecret, qu'il ne convenoit à perfonne d'approfondir. La fuite fit voir qu'elle étoit deftinée contre l'Efpagne, à qui elle ne fit aucun mal, tandis qu'on négligea les affaires d'Allemagne, qu'on auroit pu bien raccommoder, fi on y avoit employé les dépenfes, qu'on fit pour cet armement naval.

Ce fut pendant le cours de cette négociation, que mourut à Thiebald le 26. de Mars 1625. Jacques I. Roi de la Grande-Bretagne, peu de tems après le mariage de fon Fils avec Henriette de France Fille de Henri IV.

Charles I. du nom, Succeffeur de Jacques I. hérita de prefque tous les défauts de fon Père, à la referve de la pédanterie & de la timidité. Il eut comme lui des favoris, & fe laiffa Gouverner. Buckingham fut auffi puiffant, auffi abfolu fur fon efprit, qu'il l'avoit été fur celui du Père. Charles fut toûjours brouillé avec fon Parlement, & n'eut par conféquent jamais les moyens, pour foutenir fes entreprifes; il fuivit de mauvais Confeils, fit mille faux pas, qui

le conduisirent enfin à la fin la plus tragique que jamais Roi ait eue. Il n'y eut rien d'illustre dans sa vie, que les instans qui précédèrent sa mort, & celle-ci ne fut honteuse que pour ceux qui la lui firent subir.

La négociation au sujet de la guerre d'Allemagne fut continuée sous le nouveau Roi, comme s'il n'étoit arrivé aucun changement, & le Roi de Dannemark avoit toûjours la même préférence dans le Conseil. Mais comme le nouveau Roi d'Angleterre étoit bien informé, que la plûpart des Princes d'Allemagne panchoient plus pour Gustave, que pour le Roi de Dannemark, & que, si l'on en remettoit le choix à l'Assemblée qui se tenoit à la Haye, certainement le Roi de Suéde l'emporteroit sur le Roi de Dannemark, il le fit insinuer à celui-ci, qui se hâta de conclure, & se chargea sans tant de précautions de la direction de cette guerre.

Le Roi d'Angleterre, pour faire approuver cet arrangement aux confédérés, dont le Congrès étoit encore assemblé à la Haye, leur fit entendre que les prétentions exhorbitantes du Roi de Suéde, l'avoient déterminé à accepter les offres du Roi de Dannemark, beaucoup plus modérées & d'une exécution beaucoup plus praticable. Il ajoûtoit que le Roi de Suéde avoit exigé, qu'on lui cédât Brême & Werden, afin d'en faire ses places d'armes, & pour avoir toûjours le dos libre en cas de malheur.

La vérité est que Gustave-Adolphe avoit demandé ces deux places, pour lui servir de dépôt, & assûrer sa retraite en cas de mauvais succès, & il est certain aussi que le Roi de Dannemark, n'avoit que faire de demander des places pour son retour, puisqu'il étoit maître & possesseur du Holstein & du Jutland; au lieu que Gustave-Adolphe n'avoit pas un pouce de terre en Allemagne, d'où il pût se retirer dans ses Etats, ni arrêter un moment les armées de l'Empereur, supposé qu'elles fussent victorieuses.

Le Roi d'Angleterre ne manqua pas de prévenir le Roi de Suéde, sur l'acceptation des offres du Roi de Dannemark, & sur ce qu'on lui avoit déféré la suprême direction de la guerre. Gustave-Adolphe se contenta de répondre (1), ironiquement qu'il étoit charmé, que les confédérés eussent trouvé un chef plus digne que lui de conduire une si grande entreprise: qu'il lui souhaitoit les plus brillans succès.

Christian comptoit sans doute, en prenant sur soi une affaire si délicate, sur les grands subsides d'Angleterre; mais il ignoroit que le Roi, étant rarement d'accord avec son Parlement, se trouvoit le plus souvent embarassé pour trouver de quoi fournir à ses dépenses ordinaires. Il est vrai que Charles avoit promis à Sa Majesté Danoise de lui fournir quarante mille livres sterlings d'avance, & trente mille autres par mois, ce qui joint au subside promis par la France, & aux secours de troupes que les confédérés lui faisoient esperer, lui promettoit les plus heureux succès. Il se flattoit même de finir la guerre en une campagne, d'une manière glorieuse pour ceux dont il entreprenoit la défense: mais il se trompa cruellement, & les choses tournèrent d'une manière bien différente de ce qu'il s'étoit imaginé.

Cependant Gabriel-Oxenstierna Frère du Grand-Chancelier de Suéde, fut

(1) Puff. de Reb. Suec. Lib. II. § 2.

nommé Ambaſſadeur Extraordinaire, pour aller de la part de Guſtave-Adolphe, faire des complimens de condoléance au nouveau Roi d'Angleterre, ſur la mort du Roi Jacques, & pour féliciter Charles ſur ſon avénement au Trône. Oxenſtierna fut reçu avec de grands honneurs à Londres (1). L'Auteur cité ci-deſſous parle de cette réception en ces termes dans une dépêche à ſon Maître. „ L'Ambaſſadeur de Suéde a été reçu avec autant de diſtinction, que j'aie „ jamais vu recevoir ici aucun Ambaſſadeur de France ou d'Eſpagne. Le Roi „ & ſes Miniſtres ſe ſont montrés fort courtois envers lui; de ſorte que j'eſpere, que non ſeulement l'Ambaſſadeur aura tout contentement, mais auſſi „ que Sa Majeſté Suédoiſe, connoîtra par-là que l'on fait cas ici de ſon amitié.

La prémière audience ſe paſſa toute en complimens; mais le Roi d'Angleterre, curieux de voir ſi l'Ambaſſadeur n'étoit pas chargé de quelque commiſſion ſecrete, ne put s'empêcher de lui demander, s'il ne vouloit pas une audience particulière, pour traiter de quelque ſujet plus important. A quoi l'Ambaſſadeur répondit qu'il n'avoit pas d'autre commiſſion, que de complimenter Sa Majeſté Britannique; mais que, ſi elle vouloit lui faire l'honneur de lui parler d'affaires, il en diroit ſon ſentiment, non comme Ambaſſadeur, mais comme Sénateur de Suéde, ſuivant ſes lumières & la connoiſſance, qu'il avoit des ſentimens & des intentions du Roi ſon Maître. A quoi le Roi ayant témoigné qu'il ſeroit bien aiſe de l'entendre, il lui donna quelques jours après une audience particulière, où l'Ambaſſadeur lui fit ſentir, combien le feu Roi avoit eu tort d'avoir ajoûté foi à toutes les promeſſes de la Maiſon d'Autriche, & laiſſé venir les choſes au point où elles en étoient. Ce qui avoit entraîné la ruine de la Maiſon Palatine, & des Proteſtans en général, ce qui ne pouvoit ſe réparer que par des remedes violens, longs, & dont le ſuccès étoit très incertain: Que toute la Chrétienté, & l'Angleterre même, étoit en danger, ſi l'on ne ſe hâtoit d'oppoſer une forte digue aux deſſeins de la Maiſon d'Autriche & de ſes adhérens, qui travailloient à ſa grandeur ſous le nom de *Ligue Catholique:* qu'il ne faloit pas moins qu'un concert de toutes les Puiſſances pour arrêter ce torrent, & une ferme réſolution *de vaincre, ou de perir.* Le Roi ne répondit autre choſe à ce diſcours, ſinon qu'il étoit réſolu de faire la guerre à l'Eſpagne, pour le rétabliſſement de l'Electeur Palatin, & qu'il ne permettroit plus qu'on fit des levées dans ſes Etats pour le Roi de Pologne contre la Suéde, & ne feroit aucun traité contraire aux intérêts du Roi de Suéde. Ce fut à quoi aboutit cette Ambaſſade. Car l'Ambaſſadeur, ayant remarqué qu'il n'y avoit pas moyen d'engager le Roi d'Angleterre, & ſon Miniſtère d'employer leurs forces navales ailleurs que contre l'Eſpagne, ceſſa tout-à-fait de parler d'affaires. Mais cette flotte, qui nuiſit ſi peu à l'Eſpagne, ne laiſſa pas de faire un bon effet pour le Roi de Suéde, en ce qu'elle rompit au moins pour cette fois le deſſein de l'Empereur & du Roi d'Eſpagne, d'équiper une grande flotte dans la mer Baltique, qui auroit pu tranſporter une armée en Suéde.

Le Roi de Dannemark, ayant été agréé pour chef des Princes confédérés en Allemagne, fut d'abord élu Colonel-Général du Cercle de Baſſe-Saxe, par

(1) Ruſd. l. c. p. 548.

le crédit qu'il avoit auprès des principaux Etats de ce Cercle. Les Miniſtres de ce Prince avoient fait tout leur poſſible, pour le détourner (1) de cette guerre, par un preſſentiment que le ſuccès lui en ſeroit deſavantageux; mais ce Prince s'opiniâtra à tenter la gloire de délivrer l'Allemagne, de ſauver la Réligion Proteſtante, & d'humilier cette formidable Maiſon d'Autriche devant qui tout plioit, motifs dignes d'un grand Prince tel qu'étoit Christian; mais ſoit qu'il prît mal ſes meſures, ſoit caprice de la fortune, il fût tout le contraire de ce qu'il ſe propoſoit; la liberté de l'Europe fut plus en danger, la cauſe des Proteſtans plus près de ſa ruine, l'orgueil de la Maiſon d'Autriche s'accrut, ainſi que la terreur qu'on avoit déja de ſa Puiſſance. Nous verrons la fortune élever cette Maiſon à un tel point de grandeur & de Puiſſance, ſes ennemis ſi abattus, ſi terraſſés, qu'on peut dire, ſans outrer les choſes, que, ſi le grand Guſtave-Adolphe eût vécu dans tout autre Siécle, l'Allemagne & la meilleure partie de l'Europe ſeroient actuellement dans les fers. Mais la Providence, qui, en permettant le mal phyſique, a auſſi créé les remedes, avoit ſans doute deſtiné ce grand Roi à venir briſer ce coloſſe d'airain, qui engloutiſſoit une Province & un Souverain après l'autre. Faut-il après cela s'étonner que les Aſtrologues, & les Devins aient cherché du merveilleux dans la Naiſſance de ce Héros? D'abord que le Roi de Dannemark eut été déclaré Colonel-Général du Cercle de Baſſe-Saxe, il écrivit à l'Empereur, pour lui donner part de ſon élection, & de l'acceptation qu'il en avoit faite, comme étant membre de ce Cercle par ſon Duché de Holſtein. Il aſſûroit en même tems Sa Majeſté Impériale, que les troupes qu'on levoit actuellement dans ce Cercle ne ſeroient employées, qu'à y maintenir la tranquillité.

L'Empereur ne fut pas la dupe de tous ces beaux ſemblans, & donna ordre à Tilly d'exhorter les Etats de la Baſſe-Saxe, à reſter fidéles à l'obéïſſance qu'ils devoient au Chef de l'Empire, & de ne pas épargner ces Danois. Mais comme il eſt ordinaire à ceux, qui ont joui d'une longue proſpérité, de donner dans une confiance aveugle, qui leur fait négliger toute précaution, ou de craindre à l'excès dès le moindre obſtacle qu'ils trouvent en leur chemin, ainſi Ferdinand devant qui tout avoit fait joug, fut exceſſivement allarmé de la démarche du Roi de Dannemark. Il craignit que tous les Etats de l'Empire mécontens de ſon Gouvernement, ne ſuiviſſent l'exemple de ceux de la Baſſe-Saxe, encouragés par l'idée d'avoir pour ſoutien & à leur tête un Roi, dont la réputation & la puiſſance n'étoient pas médiocres. Dans cette appréhenſion, l'Empereur ordonna au Comte de Wallenſtein d'aller joindre Tilly, pour attaquer à force réunies le Roi de Dannemark.

Wallenſtein joue un ſi grand rôle dans l'Hiſtoire de Guſtave-Adolphe, que nous croyons devoir ſon portrait à la curioſité du Lecteur.

Albert Wenceſla-Euſebe Baron de Walsſtein ou Wallenſtein, nâquit à Prague le 14. Septembre 1583. de Guillaume de Wallenſtein Seigneur de Herzmaniez & de Marguerite de Schmiezſizko. Il fut élevé dans la Réligion Proteſtante que ſon Père profeſſoit. Celui-ci voulut d'abord le deſti-

(1) Lettre de Camerarius datée d'Altona du 15. de Mai 1626. rapportée par M. Ark. dans ſon MſT. p. 207 & 208.

ner à la robe, & le fit étudier en conséquence. Il le mit, pour faire ses humanités au Collége de Golsberg, d'où il fut envoyé à l'Université d'Altorff, pour y faire ses cours de Droit; mais, soit que le jeune homme eût peu de goût pour les sciences, soit qu'il cédât à la force du naturel, il ne s'occupa qu'à former des factions entre les Etudians, à les faire battre les uns contre les autres, étant toûjours lui même à la tête de l'un ou de l'autre parti. Cela alla si loin, que le Recteur & les Professeurs le bannîrent de l'Université, & son Père, ne sachant trop à quoi l'employer, le mit page auprès de l'Archiduc Charles Marquis de Burgow. Là, il lui arriva, dit-on, un accident (1) qui le fit changer de Réligion. Un jour s'étant assis sur une fenêtre d'un second étage, & insensiblement endormi, il tomba sans presque se faire de mal, ce qu'il attribua à la protection de la Sainte-Vierge & se fit Catholique.

Devenu grand plus qu'il ne convient à un page, son Père le tira de cet état, & le fit voyager en Espagne, en France, en Angleterre & en Italie. Il s'arrêta quelque tems à Padoue, où il s'appliqua à étudier la politique, & fit connoissance avec André-Argoli fameux Astrologue Italien, qui lui enseigna les principes de cette science mensongère, dont Wallenstein fut depuis si entêté, qu'il eut toûjours quelque Astrologue à ses gages, & donna à bride abattue dans toutes les erreurs, dont ces sortes de gens savent repaître ceux, dont ils ont gagné la confiance.

De retour en Allemagne le jeune Wallenstein, prit le parti des armes & alla servir en Hongrie contre les Turcs, où il s'exposa tellement un jour qu'il faillit à périr, & ne fut dégagé que par la valeur de Charles de Gonzague Duc de Nevers.

Après la campagne il revint à Prague, où l'Archevêque de cette Ville le prit tant en affection, qu'il travailla à lui faire épouser une riche veuve de l'illustre Maison de Wiezkow, la plus ancienne de Bohême; & il y réussit de sorte que le Baron de Wallenstein, qui avoit été jusques-là un Gentilhomme assez peu aisé, se trouva tout d'un coup le plus riche particulier de ce Royaume.

Lorsque l'Archiduc de Gratz Ferdinand, depuis Empereur, fit la guerre aux Venitiens dans le Frioul, Wallenstein leva quelques Compagnies à ses dépens, qu'il mena au service de ce Prince. Il se trouva au siége de Gradisar, où il donna de grandes preuves de valeur.

Devenu Veuf pendant la guerre du Frioul, il se rémaria avec Isabelle-Catherine Fille de Charles Comte de Harrach. Cette alliance le mit en grande considération à la Cour de Ferdinand II. & il fut d'abord élevé à dignité de Comte.

Les troubles ayant commencé en Bohême, il leva un Régiment pour le service de l'Empereur; mais ce Régiment ayant refusé de servir contre les Etats de Bohême, où il avoit été levé, Wallenstein le mena en Moravie, où s'étant saisi d'une partie des deniers publics ramassés par les mecontens de ce Marquisat, il se rendit à Vienne; d'où il fut envoyé en Hongrie contre Bethlem-Gabor. Il leva encore un Régiment Walon à ses depens & se trouva à la Bataille de Prague, après laquelle il fut fait Major-Général, & battit six mille Hongrois, qui vouloient faire un invasion en Moravie.

(1) Conters. Kupis. *p.* 221. T. 2.

L'Empereur récompenſa le zèle que Wallenſtein montroit pour ſon ſervice, ſans qu'il lui en coûtât rien, lui ayant donné bonne part aux biens des Seigneurs Proteſtans de Bohême proſcrits. Wallenſtein, ſe voyant alors maître d'une grande fortune, offrit à l'Empereur de lever vingt mille hommes à ſes dépens, & avec l'aſſiſtance de ſes amis. Ferdinand ne crut pas d'abord la choſe praticable; mais Wallenſtein fit voir en cette occaſion cet eſprit de reſſource, qu'il fit briller dans la ſuite avec bien plus d'éclat. Non ſeulement il leva les vingt mille hommes; mais il les vétit, les arma, & les équipa ſans qu'il en coûtât un ſou à ſon maître.

Ce fut avec ce Corps d'armée, qu'il eut ordre d'aller joindre le Comte de Tilly, pour agir avec lui contre le Roi de Dannemark; mais Wallenſtein ne pouvoit ſouffrir Tilly; il envioit la réputation de ce vieux Général, & ne vouloit point partager avec lui la gloire des ſuccès: il ſavoit que tout ce qu'il pourroit faire de bien ſeroit attribué à ce chef d'armée; ainſi il ſe contenta de s'approcher de l'Elbe, pour ſe rendre maître du cours de ce fleuve, & de faire ſes affaires indépendamment du Comte de Tilly. Nous verrons en détail ſes principales actions autant qu'elles ſont liées à notre ſujet. En attendant nous nous contenterons ici de tracer quelques traits, qui peindront ſon âme & ſon caractère. Quant à ſon Corps il étoit d'une taille haute; il avoit les yeux plus petits que grands, mais pleins de feu, le viſage rond, le teint olivâtre, les cheveux d'un blond un peu ardent & fort courts. Il étoit d'un tempérament fort & vigoureux, ſobre, vigilant; il écrivoit lui-même toutes ſes affaires, & rarement il avoit recours à ſes Secretaires, pour des choſes de quelque importance. Il étoit ſoupçonneux, fourbe & diſſimulé; d'un ſecret impénétrable. Il avoit la phyſionomie ſéche, ſombre & ſévère. Son abord étoit d'un froid à glacer; à peine ouvroit-il la bouche pour dire deux mots, encore les prononçoit-il toûjours d'une voix aigre, dont il ne lui étoit pas poſſible d'adoucir la rudeſſe. Il ne lui arrivoit preſque jamais de rire. Une mine grave, ſévère & même farouche annonçoit une dureté capable de lui aliéner tous les cœurs, ſi ſon humeur magnifique, libérale & bienfaiſante n'avoit fait oublier ſa rigueur pour ne rappeller que ſes bienfaits. Il châtioit avec excès & récompenſoit avec profuſion. Il faiſoit lever les contributions par ſes Soldats, leur en faiſoit part, les aimoit, les ſoulageoit, les enrichiſſoit même très-ſouvent, & pour la moindre contravention à ſes ordres, quelque bizarres, quelque impraticables qu'ils fuſſent, il les faiſoit mourir, ſans aucune forme de procès. La ſentence étoit courte, il la prononçoit en ces termes, *qu'on me pende ces coquins* (1). Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait. Il fit pendre un jour un de ſes valets de Chambre, pour l'avoir éveillé un peu plûtôt, qu'il ne l'avoit ordonné. Après la perte de la Bataille de Lutzen, il accuſa divers Officiers de ſon armée de n'avoir pas fait leur devoir, & fit tenir un Conſeil de guerre à Prague, qui, ſachant les intentions du Général, les condamna tous à mort, & ils fûrent exécutés ſans miſéricorde, on ne ſait ſi cette proſcription fut l'effet du chagrin que lui cauſa ſa défaite, ou ſi ce fut pour en rejetter le blâme ſur d'autres. Malgré cela il étoit adoré des Soldats & des Officiers. Ses moindres préſens étoient d'un millier d'écus. Iſolali Général des Croates, lui ayant appor-

(1) *Laſſt mir die Beſtie bencken.*

té deux étendarts, qu'il avoit pris sur les Suédois, en reçut deux mille écus, & cet Officier ayant perdu cette somme au jeu dès le soir meme, il lui en renvoya autant le lendemain. Il ordonna sur peine de la vie, que, dans toute son armée, on ne portât que des écharpes rouges, & ayant su qu'un Capitaine de Cavalerie, qui en avoit une en broderie d'or, l'avoit jettee & foulée aux pieds pour témoigner sa promte obéïssance, il le fit Colonel sur le champ, & le reçut dans sa confidence. Il défendit aux Officiers de sa Cavalerie d'aller jamais autrement que bottés, & aux Officiers d'Infanterie de porter jamais de bottes. Comme il n'entreprenoit rien de considérable sans consulter les astres, il envoya Pirroni Florentin son confident à Vienne, pour engager à son service Jean-Batiste Seni, Genois qui y enseignoit l'Astrologie, & l'accord ayant été fait entre ces deux Italiens à vingt-cinq thalers par mois, Wallenstein dit au Florentin, que cette lézine ne lui plaisoit point, & qu'il auroit honte d'avoir des savans à si bon marché, sur quoi il lui accorda deux mille thalers par an, qu'il voulût qu'on lui payat toûjours d'avance. Sa dépense surpassoit toute croyance. Il faisoit servir sur sa table cent plats à chaque repas. Il avoit toûjours dans son Anti-Chambre cinquante Hallebardiers de Garde; soixante jeunes Pages, qu'il faisoit élever à ses dépens en toute sorte d'exercices convenables; quantité de Gentilshommes servans, quatre Major-dômes, six Chevaliers, si Barons auprès de sa personne, un Grand-Maître d'Hôtel, qui étoit toûjours un homme de qualité.

Le reste de ses équipages, ses meubles, ses palais étoient en proportion. L'Empereur même n'en avoit pas de si beaux; & peu de Souverains en Europe, avoient un train plus leste & plus nombreux.

Il fut fait Duc de Fridland ensuite Duc de Meckelnbourg, l'Empereur ayant proscrit les Ducs de ce nom, pour avoir suivi le parti du Roi de Dannemark. Enfin il eut encore la Principauté de Sagaw en Silesie, fût créé Généralissime de toutes les armées de l'Empereur, Amiral de toutes les côtes de l'Ocean Germanique & de la Mer Baltique, avec un pouvoir sans bornes, & des sommes immenses en argent. On prétend que pendant le tems qu'il eut le commandement, il tira de l'Allemagne soixante millions de thalers de contribution, somme incroyable & exorbitante pour le tems. Il traita avec mépris tous les Princes de l'Empire, tant amis qu'ennemis, devasta leurs pays, pour élever la grandeur de l'Empereur sur leurs ruines; & quand il eut anéanti tous les ennemis de son maitre, il poussa l'orgueil à un point qu'il devint insupportable à celui qu'il avoit servi. Toute l'Allemagne rétentissoit des plaintes qu'on faisoit contre lui; les Princes mêmes de la Ligue Catholique demandèrent sa déposition, & la diminution de l'armée avec une vivacité extreme. L'Electeur de Baviére, fut le plus vif à solliciter sa déposition, & le licenciment de ces grandes armées, qui rongeoient l'Allemagne. Le Roi d'Espagne, mécontent de Wallenstein, joignit ses instances à celles de l'Electeur de Baviére. La déposition fut résolue dans une Diéte Electorale tenue à Ratisbonne. Ferdinand étoit assez disposé à donner cette satisfaction à ses amis. Il ne pouvoit souffrir Wallenstein, depuis qu'il lui étoit devenu moins nécessaire: mais il n'y avoit pas de prudence à destituer de haute lutte un homme, qui pouvoit disposer

disposer absolument de plus de cent mille hommes. On commença donc à le sonder sur la diminution des troupes, dont le grand nombre étoit devenu inutile, depuis que le Roi de Dannemark avoit été forcé d'accepter les conditions qu'il lui avoit prescrites. A cela ce fier Dictateur répondit, qu'il pouvoit bien entretenir cent trente mille hommes, sans qu'il en coûtât un sou à l'Empereur; mais que, si on le réduisoit à trente mille, ce seroit alors qu'il en coûteroit de terribles sommes à Sa Majesté Impériale, voulant faire entendre, que, tant que l'Empereur auroit des forces formidables, tout se borneroit à des plaintes, & à des cris inutiles de la part des mécontens; mais qu'aussitôt qu'on desarmeroit, personne ne voudroit plus contribuer, & toutes les dépenses seroient pour le compte de l'Empereur.

La Cour de Vienne goûta cette maxime: le même nombre de troupes resta sur pied; mais l'Empereur voulut absolument que Wallenstein se démît de son commandement. On prétend que pour parvenir à ce but sans rien risquer on gagna l'Astrologue Seni, dans le tems qu'on faisoit proposer la chose à Wallenstein, par deux de ses plus intimes amis Questenberg, & Werdenberg, & par un Sage Capucin son confesseur; mais ce qui le détermina à consentir à sa destitution fut que Seni lui prédit, qu'il seroit rappellé avec un éclat qui éfaceroit bien cette foible tache, & le mettroit hors de pair avec ses ennemis.

Quoiqu'il en soit de cette prédiction, il est certain que, lorsque les victoires du grand Gustave-Adolphe eurent réduit l'Empereur à n'avoir plus de ressource qu'en Wallenstein, celui-ci se se fit beaucoup prier, & donna proprement la loi à son maître. D'abord il se répandit en des plaintes amères contre l'ingratitude de l'Empereur; ensuite il parla avec mépris de l'Electeur de Bavière & du Comte de Tilly, à qui ce Prince avoit fait donner la charge de Généralissime, dont lui Wallenstein avoit bien voulu donner sa démission. Enfin il ajoûta, que tout ce qu'il pouvoit faire pour l'Empereur, c'étoit de lever une nouvelle armée pour son service; mais que ce Monarque n'avoit qu'à voir à qui il en vouloit donner le commandement, s'il n'aimoit mieux faire la paix.

On crut déja avoir beaucoup fait que de l'avoir amené là. L'armée fut bien-tôt levée. Wallenstein prodiguoit l'argent, & sa réputation étoit telle, que quantité de vieux Officiers & de vieux Soldats se hâtèrent de rendosser le harnois dès qu'ils sûrent, que ce Général alloit reprendre le commandement des armées. Après cela il fut de nouveau prié & sollicité de la part de l'Empereur d'oublier le passé, & de reprendre sa place à la tête des troupes. Il y consentit enfin, à conditions qu'il auroit une autorité absolue sur toutes les troupes, sans que l'Empereur, ni son Fils, pussent s'arroger aucun commandement sur icelles: qu'après que lui Wallenstein auroit chassé les Ennemis de la Bohême, Sa Majesté Impériale viendroit établir sa résidence à Prague; qu'Elle lui accorderoit une de ses Provinces héréditaires pour récompense; & consentiroit qu'il eût le Gouvernement absolu de toutes celles dont il feroit la conquête; qu'il auroit la disposition absolue des recompenses & des châtimens, & de tout le trésor de l'armée; que toutes les sommes nécessaires pour mettre les troupes en action, lui seroient d'abord fournies sans délai:

que tous les Pays héréditaires de l'Empereur féroient ouverts à fon armée, pour y paffer, ou y féjourner, fuivant que la néceffité le requerroit ; que le Généraliffime difpoferoit de tous les biens confifqués foit en Bohême ou ailleurs ; qu'il ne feroit accordé par qui que ce fût aucune fauve-garde, qu'avec fa permiffion & approbation ; qu'à la paix on lui confirmeroit la poffeffion du Duché de Mecklenbourg, & qu'on la feroit approuver & ratifier de toutes les Puiffances contractantes.

Ce fut ainfi que Wallenftein crut affûrer folidement l'immenfe édifice de fa fortune, en prefcrivant des Loix à fon Maître; mais il en arriva tout le contraire. L'Empereur cédant à la néceffité paffa par-deffus l'indécence de ces conditions, les agréa, les confirma, & les ratifia; mais il n'en fut pas moins navré de l'orgueil d'un fujet, qui ofoit s'élever au-deffus de fon Maître ; & lui faire la loi. Par-là le cœur de ce Monarque fe trouva difpofé à ajoûter foi, à tout ce que dans la fuite les ennemis de Wallenftein, puiffans & en grand nombre, lui infpirérent pour lui rendre fa fidélité fufpecte. Il eft vrai, qu'il ne donna d'ailleurs que trop de prife à fes ennemis, ayant fait des trèves de fon chef, propofé des traités de paix, & étant entré dans des négociations fecretes avec les ennemis de la Maifon d'Autriche, ce qui donna lieu de l'accufer de vouloir fe faire Roi de Bohême, & laiffe encore incertain, fi fes démarches irrégulières fûrent l'effet de fon orgueil & de fa préfomption, ou d'un deffein réel de profiter des troubles, pour s'élever à la dignité Royale, la feule chofe qui manquât encore à fa fortune. S'il eut réellement cette idée, il fut malheureux d'avoir donné fi fouvent occafion de le foupçonner de mauvaife foi, quand la rufe lui pouvoit être utile. Un peu plus de confiance de la part des ennemis de l'Autriche, l'auroit indubitablement élevé au faîte des grandeurs: mais tout ce qu'il fit, pour leur infpirer de la confiance, ne fervit qu'à faire traîner en longueur l'exécution d'un projet, qu'il auroit falu brufquer, pour le faire réuffir à découvrir fes vues, & à faire prendre des mefures pour s'y oppofer.

L'Empereur ne crut pas apparemment pouvoir fans inconvenient le faire punir, felon les formes ordinaires de la juftice; il choifit la voie extraordinaire de l'affaffinat: c'étoit ainfi que Ferdinand I. s'étoit défait d'un fameux Cardinal, qui l'incommodoit en Hongrie. La queftion fut de trouver des gens, qui fe vouluffent charger d'une fi vilaine action. Un Colonel Allemand, à qui on la propofa refufa tout net de s'y prêter. Quelques Ecoffois que Wallenftein avoit tirés de la pouffiere, pour les élever à des grades diftingués dans la milice, ne fûrent pas fi délicats. Ils fe refolûrent à tremper leurs mains dans le fang de leur Bienfaiteur, & l'affaffinèrent à Egra, dans la Maifon qui eft aujourd'hui celle des Pères Jéfuites. Telle fut la fin tragique de cet homme, qui alloit de pair avec les plus grands Princes, qui d'un état médiocre avoit fu s'élever aux plus grands honneurs, où un fimple Gentilhomme puiffe parvenir. Il eut peu de vices; mais beaucoup de défauts mélés de plufieurs bonnes qualités.

Wallenftein ne laiffa qu'une Fille unique de fon fecond mariage. Elle fe nommoit Marie-Elifabeth, & fut mariée dans la fuite au Comte Rodolphe de Kaunitz. Son Frère Maximilien eut une nombreufe poftérité mas-

culine, qui fubfifte encore en Bohême, où elle poffède de grands biens.

Cependant le Roi de Dannemark, s'étoit avancé jufqu'à Bremen, où il fut joint par Mansfeld, & par Chrétien Duc de Brunfwick. D'un autre côté, le Comte de Tilly marchoit fur la gauche du Wefer, & s'empara de Petershagen & de Minden, où il paffa ce fleuve, & fe rendit maître de Hammeln, place dépendante du Duché de Brunfwick. De-là defcendant le Wefer par fa droite, il s'approcha de Nieubourg, où le Roi de Dannemark fit entrer une bonne Garnifon, fous le Colonel Limbach. Le but de Tilly n'étoit pas de fe confumer devant des places fortes. Il ne cherchoit qu'une Bataille, perfuadé qu'en la gagnant, toutes les places tomberoient de foi-même; mais le Roi de Dannemark connoiffoit trop la fupériorité des troupes de Tilly, pour s'embarquer dans une action décifive. Il ne s'appliqua qu'à l'éviter, & à aguerrir fes troupes par la petite guerre, efperant de pouvoir enfuite fe mefurer à moins de rifque avec le Général de l'Empereur. En attendant, il occupoit une partie de fon armée à fortifier fon camp, & l'autre à battre la campagne par détachemens. Il étoit continuellement fur pied, donnant à fes Soldats l'exemple du mépris des commodités de la vie, & les encourageant à une vigilance continuelle, & à l'amour du travail. On le voyoit lui-même mettre la main à la pelle & à la pioche, en un mot, faire tout ce qu'on peut attendre d'un Général, qui veut acquérir de la gloire. Un jour que ce Prince s'étoit avancé pour reconnoître le camp des Impériaux, un coup de canon effraya fon cheval, & le fit tellement cabrer, que le Roi en fut renverfé, fans autre mal néanmoins que quelques contufions. Tilly, qui affiégeoit alors Nieubourg, fit courir le bruit parmi fes gens, que le Roi de Dannemark avoit été tué. Ce qui releva fort l'audace de fes Soldats. Il en voulut profiter, & donna un rude affaut à la place; mais quelque effort que fiffent les Impériaux, ils fûrent repouffés avec perte. Le Roi pour détruire le bruit, que Tilly faifoit courir de fa mort, n'attendit pas fon entière guérifon, pour reparoître à la tête de fes troupes. Il incommoda même affez l'ennemi, pour l'obliger à lever le fiége de Nieubourg.

Cet avantage releva les efperances des partifans de l'infortuné Palatin. Ils fe flattèrent que le Roi de Dannemark fupérieur en force à Tilly, pourroit pénétrer dans le Palatinat. C'étoit bien auffi le deffein de ce Prince. Tilly, qui en jugea facilement ainfi, refolut de lui barrer le chemin de la Heffe, le feul qu'il pût prendre, fans compter que le Landgrave n'attendoit que l'arrivée de ce Prince, pour fe joindre à lui avec un bon corps de troupes. Tilly donc vint affiéger Nordheim, dont la Garnifon fe défendit vaillamment, & donna le tems à Chrétien de Brunfwick d'accourir au fecours, & de faire lever le fiége.

Sur ces entrefaites, le Roi s'empara d'Ofnabruck, & de quelques places de l'Evêché de Hildesheim. Il mit Garnifon dans Wolffenbuttel, & ne ménagea guère le Duché de Brunfwick. Ulrich Duc regnant de Brunfwick, fe fentant près de fa fin, appella fon Frère Chrétien pour recueillir fa fucceffion, & celui-ci mourut peu de tems après avoir fuccedé à fon Frère; laiffant incertain (1) s'il

(1) Bœhm. Epitr. Rer. Germ. p. 48.

eût vécu, s'il ne se seroit pas ressenti des dommages, que le Roi de Dannemark son Oncle maternel causoit à ses sujets.

Tilly mettoit en usage toutes les ruses de guerre, pour attirer le Roi à une Bataille; mais Christian trouvoit mieux son compte à temporiser; mais il avoit affaire à un vieux routier, qui en savoit plus que lui. Je ne m'amuserai point à faire ici un ennuyeux détail de tous les mouvemens, que fit le Comte de Tilly, pour forcer le Roi à une Bataille, il suffira de dire, qu'après lui avoir ôté toute esperance de pénétrer en Westphalie, ayant repris Osnabruck, il vint mettre le siége devant Goettingen: Ville aujourd'hui fameuse par son Université établie en 1737. & sans aucune défense. Elle est située à quelque distance du Weser, & à cinq lieuës de Cassel. C'étoit alors une place forte, qu'il importoit extrêmement au Roi de Dannemark de ne pas laisser derrière lui par deux raisons; la première, c'est qu'il y avoit un magazin considérable; la seconde c'est que Goettingen ouvroit, ou fermoit le chemin de la Hesse. Entre cette Ville & Cassel est une chaîne de montagnes, qui separent la Hesse du Duché de Brunswick, & forment des défilés, où avec dix mille hommes on peut en arrêter cinquante mille. A l'entrée de ces défilés, là où la Fulde & la Verra, se joignent ensemble pour former le fleuve, qui prend dès lors le nom de Weser, est une petite Ville nommée Munden, qu'il ne faut pas confondre avec Minden, lieu principal de la Principauté de ce nom, sur la gauche du Weser, vis-à-vis de Buckebourg, qui est de l'autre côté. Munden est la clé de la Hesse en remontant le Weser, & la clé du Duché de Brunswick, & de l'Electorat de Hannovre en le descendant.

Tilly vint donc mettre le siége devant Goettingen, & le Roi de Dannemark, qui craignit de perdre un poste si important, se mit en devoir de le secourir. Tilly avoit envoyé le Comte de Furstemberg, pour se saisir de Munden & des défilés, ce qu'il avoit heureusement exécuté, & à son retour il rencontra un corps de Cavalerie Danoise, qui vouloit se jetter dans Goettingen, l'attaqua & le défit, tandis qu'Anholt reprenoit Osnabruck sur les Danois.

Après cet échec, la Garnison de Goettingen capitula, & Tilly marcha de nouveau pour assiéger Nordheim, dont la perte achevoit de fermer aux Danois l'entrée de la Hesse, & mettoit Tilly en état de les chasser du Duché de Brunswick, & de les forcer à un combat général & décisif, ou à se retirer au-delà de l'Elbe, & à lui abandonner le Weser.

Christian, qui n'avoit hazardé qu'un petit corps de troupes pour délivrer Goettingen, sentit bien, par le mauvais succès de cette entreprise, qu'il avoit besoin de toutes ses forces pour délivrer Nordheim; il marcha donc en effet avec toute son armée, c'étoit précisément ce que Tilly demandoit. Celui-ci leva aussitot le siege, & alla au devant des Danois. Les deux armées se rencontrèrent près de la petite Ville de *Luther am Baremberg*, & ce fut là qu'elles en vinrent aux mains. L'armée Danoise ne put soutenir la charge des vieilles bandes de Tilly, elle fut rompue & mise en grand desordre. La déroute fut générale. Les Danois perdirent toute leur artillerie, tout leur bagage, toutes leurs munitions, beaucoup de drapeaux & d'étendarts, & ses principaux Officiers. Le Roi se sauva avec sa Cavalerie. Pour son Infanterie, elle fut tail-

lée en piéces ; il n'en échapa qu'environ trois mille hommes, qui se jettérent dans la petite Ville de Luther, où ils fûrent aussitôt investis, & obligés de se rendre prisonniers de guerre.

Cette victoire mit le comble à la réputation de Tilly, terrassa entiérement les ennemis de la Maison d'Autriche, & anéantit toutes les esperances de l'Electeur Palatin.

Tilly entra dans le Pays de Hesse, où les armes de l'Empereur n'avoient pu encore pénétrer, & força le Landgrave à reconnoître pour ses ennemis ceux de ce Monarque.

Ce ne fut pas là le seul malheur qui arriva à l'Electeur Palatin. Mansfeld avoit été détaché avec son corps de troupes, pour aller au secours de l'Administrateur de Magdebourg, qui s'étoit mis en campagne avec un corps de dix à douze mille hommes ; mais Wallenstein battit ce Prince, & eut le tems de se porter sur Dessau, avant que Mansfeld pût s'emparer du pont qui est-là sur l'Elbe.

Wallenstein attaqua Mansfeld à son arrivée près de ce pont, le battit, & le poursuivit avec tant d'opiniâtreté, qu'il le contraignit à se jetter dans la Silésie, d'où il le chassa encore, & le poursuivit au travers de la Moravie, où il s'étoit sauvé brûlant, pillant & détruisant tous les lieux par où il passoit. Enfin, il gagna les frontières de Hongrie avec les débris de ses troupes, & résolu d'aller à Venise, pour offrir ses services à cette République, il mourut d'un fiévre pourprée, d'autres disent de la peste, à Drascowitz, Village de Dalmatie entre (1) Zara & Spalato. C'est ainsi que finit ce fameux Mansfeld, homme assûrément extraordinaire, qui possédoit au suprême dégré le courage, l'intrepidité, la fermeté d'âme, l'esprit de ressource, & cet art si rare de réparer ses pertes. Du reste, homme dur, cruel, sans Réligion, & se souciant peu d'approfondir des matières qu'il desesperoit de comprendre.

Cependant le Roi de Dannemark avoit évacué tout le Duché de Brunswick, & se retiroit du côté de Brême, avec une rapidité étonnante, quoiqu'il eût reçu peu de tems après sa défaite un renfort en Infanterie, que la France & les Hollandois lui envoyoient. Tilly ne lui laissoit pas le tems de respirer, & revenant de la Hesse, le suivoit à grandes journées. Les Danois s'étoient enfin arrêtés à Wolffenbourg, & s'y étoient retranchés avec beaucoup de soin. Tilly leur livra de nouveau Bataille, força leurs retranchemens, avec tant de promtitude que la Garnison de Wolffenbourg, craignant d'être emportée, se sauva à la faveur des ténébres, & abandonna la place. Les Danois fuyoient au-delà de l'Elbe. Tilly passa ce fleuve, & entra dans le Holstein, lorsque Wallenstein arriva. Ce Général qui ne vouloit point avoir de compagnon, envoya Tilly dans le fond de la Westphalie avec un corps de troupes, sous prétexte d'observer les Hollandois, & les empécher d'envoyer du secours au Roi de Dannemark : après quoi, il s'attacha à détruire ce Prince, profitant ainsi de la victoire de Tilly, & se disposant à en recueillir tous les fruits. Nous verrons dans le livre suivant les progrès qu'il fit, & comment ils fûrent interrompus par les sages mesures, que prit Gustave-Adolphe.

(1) Bœhm. Epit. Rer. Germ. p. 48.

Ce fut vers ce tems-là que ce Prince fit donner part au Roi d'Angleterre de son arrivée en Prusse, & de la nécessité, où les Polonois l'avoient mis, d'occuper quelques places & ports de cette Province, pour rompre le dessein qu'ils avoient d'y armer une Flotte, destinée à envahir la Suéde: l'assûrant en même tems, que, dès qu'il auroit pu amener ses ennemis à un accommodement raisonnable, il voleroit au secours de l'Electeur Palatin ; & le priant de permettre qu'il fût levé en Ecosse deux Régimens pour son service, dont il feroit tous les fraix, ayant envoyé pour cela l'argent nécessaire au Sr. Spens, son Ministre à Londres (1).

La réponse du Roi d'Angleterre ne roula que sur des complimens vagues, des vœux qu'il faisoit pour la prospérité des armes du Roi de Suéde, des assûrances d'une amitié sincère ; mais pas un mot sur l'offre d'employer ses forces pour rétablir l'Electeur Palatin. C'est qu'alors la Cour de Londres ne recevoit que de bonnes nouvelles d'Allemagne, & ne rétentissoit que des progrès du Roi de Dannemark. Les uns le plaçoient déja au milieu de la Hesse, les autres au milieu du Palatinat. Ceux-ci battoient Tilly, ceux-là Wallenstein. Enfin, tout alloit le mieux du monde, & on n'avoit que faire du Roi de Suéde, puisque le Roi de Dannemark suffisoit pour cette besogne.

On étoit dans ces flatteuses idées, lorsque tout à coup on reçut la nouvelle de la déroute des Danois, près de Luther. La Consternation fut grande à la Cour de Londres. Le Roi fut si frappé de cette funeste catastrophe, qu'il resolut d'envoyer ses joyaux au Roi de Dannemark, pour qu'il en fit de l'argent. En même tems, il assembla son Conseil, & déclara que son Oncle, s'étant engagé dans cette guerre, & ayant exposé sa Vie & sa Couronne, pour l'amour de lui, il souhaitoit qu'on trouvât des moyens, pour le mettre en état de réparer ses pertes. Mais ce Conseil ne prenoit pas si fort les choses à cœur que Sa Majesté, & bientôt le zèle du Roi même se refroidit beaucoup. Le Roi de Dannemark entretenoit alors trois Ministres à Londres, dont Palla, Rosenkrantz & le Baron de Sestedt, étoient les principaux. Ce dernier dans une audience, où il informa plus amplement le Roi d'Angleterre, de la malheureuse Bataille de Luther, dit à ce Monarque, que, si l'Angleterre avoit satisfait à ses engagemens, ce malheur ne seroit pas arrivé; mais qu'aulieu de lui faire toucher les subsides promis, tout s'étoit passé en disputes & altercations, dans le dernier Parlement, & que le Roi son Maître n'avoit reçu que de belles promesses: qu'il prioit Sa Majesté Britannique de bien faire attention au danger, ou se trouvoient la liberté & la Religion, & de préférer la conservation de ses plus proches parens, de ses Amis & de ses Alliés à des objets particuliers: que le Roi son Maître voyoit avec chagrin, le peu de concert qu'il y avoit entre Sa Majesté Britannique & ses Peuples, offrant ses services pour les amener à des sentimens plus conformes à l'obeïssance qu'ils lui devoient : que, s'il plaisoit à Sa Majesté de convoquer l'Assemblée de son Parlement, il ne doutoit pas qu'elle ne se rendit aux representations que les Ambassadeurs Danois, pourroient faire de ce qu'ils demandent avec tant de droit & de justice.

(1) Rusd. l. c. *p.* 672.

Le Roi d'Angleterre trouva ce propos déplacé & s'en offensa. Il répondit avec quelque émotion, que, quoique jeune, & que son régne ne fit que de commencer, il ne laissoit pas de connoître assez bien les affaires de son Royaume, qu'il savoit ce qu'il devoit faire, & n'avoit pas besoin, que des étrangers lui fissent des leçons à cet égard.

L'Ambassadeur repliqua, que l'intention de son Maître n'étoit pas de rien prescrire au Roi, mais seulement d'offrir ses bons offices, pour ramener ses sujets à l'obéïssance, à quoi il s'emploieroit volontiers. Charles répondit avec vivacité; *Je convoquerai mon Parlement quand il me plaira; & pas autrement.* Surquoi l'Ambassadeur changea de discours.

Peu de jours après, le même Ambassadeur présenta un Mémoire au Conseil du Roi, conçu en termes (1) très forts, se plaignant amérement que, quoique Sa Majesté Britannique, en apprenant la défaite du Roi son Maître, eût promis de lui envoyer des secours d'argent & de troupes, & entr'autres de faire marcher en Allemagne, les quatre Régimens que sa dite Majesté entretenoit aux Pays-Bas, cependant il n'étoit plus question de rien: bien qu'il fût évident, que cette *misérable défaite* n'étoit arrivée, que parce qu'on ne lui avoit pas envoyé les subsides promis: qu'actuellement il ne pouvoit empêcher la désertion, & la mutinerie des Soldats, faute de pouvoir les payer, & les satisfaire sur leurs prétentions. Le Conseil fit difficulté de recevoir ce Mémoire, prétendant que l'Ambassadeur devoit en retrancher l'endroit, où il accusoit le Roi d'Angleterre, d'être cause de la défaite de Luther. A cela l'Ambassadeur répondit, que ce trait lui avoit été prescrit par le Roi son Maître même, & qu'il n'étoit pas en son pouvoir de le changer. Enfin, le Mémoire passa, & l'on y répondit le moins mal qu'on pût; mais sans satisfaire à l'article principal, le Roi se trouvant dans une impuissance étrange, triste effet de son peu d'union avec son peuple, & de la haine qu'on avoit pour ses favoris. Les gens sages comprîrent dèslors, que le Roi de Dannemark tâcheroit de s'accommoder du mieux qu'il pourroit avec l'Empereur. L'Ambassadeur Danois passa en France, où il réussit mieux qu'en Angleterre; mais les secours que cette Couronne accorda au Roi de Dannemark, ne pûrent rétablir ses affaires trop délabrées.

Cependant Spens sollicitoit toûjours la levée des deux Régimens Ecossois, pour le Roi de Suéde; à la fin, il eut une réponse favorable du Roi, qui lui dit, qu'il accordoit avec plaisir cette levée au Roi de Suéde: & qu'il avoit signé l'acte nécessaire pour cette permission; ajoûtant qu'il avoit aussi répondu en conséquence à la lettre de ce Prince, laquelle le Secretaire Couway lui remettroit, pour l'envoyer avec ses autres dépêches. Mais le Ministre Suédois avoit une copie de cette lettre dans sa poche, qu'un Commis de Couway lui avoit remise. Or cette lettre ne contenoit que des complimens, & un refus formel de permettre cette levée; mais un refus envelopé sous les paroles les plus polies, & les plus affectueuses. Spens répondit, qu'il avoit déja reçu cette lettre des mains du Secretaire d'Etat Couway; & qu'il en re-

(1) Mf. de Rufdorff T. I. *p.* 799-801. Octobre 1626. où ce Mémoire est rapporté tout au long.

mercioit très humblement Sa Majesté: mais en même tems il ajoûta, qu'il ne l'enverroit point au Roi son Maitre, vu qu'elle contenoit un refus de ce que Sa Majesté Suédoise avoit demandé. A ces mots, le Roi fit appeller Couway, & lui dit avec douceur, qu'il y avoit quelque chose qui n'etoit pas bien dans la réponse au Roi de Suéde, qu'il faloit le corriger. On peut juger par ce trait seul de la foiblesse de ce Prince pour ses Ministres, non seulement d'avoir signé une lettre sans l'examiner, pensant qu'on eût suivi exactement ses ordres; mais aussi par la manière, dont il fait connoître qu'il étoit instruit de leur prévarication. La verité est que, lorsque Couway dit à son Commis, qu'il faloit faire réponse au Roi de Suéde, le Commis demanda ce qu'il devoit lui marquer? *De beaux complimens*, repartit ce Secretaire d'Etat, *& à l'égard de la levée des deux Régimens Ecossois*, ajoûta-t-il, *vous direz que Sa Majesté Britannique sera toujours disposée à faire plaisir au Roi de Suede, quand l'occasion s'en présentera; mais sans rien particulariser de plus.*

Couway fut cependant obligé de réformer la lettre; mais il reprocha aigrement au Ministre de Suéde, d'avoir importuné le Roi pour une pareille vetille. Spens se justifia en disant, que la chose étoit arrivée par hazard, & que le Roi lui ayant demandé, s'il avoit reçu sa réponse à la Lettre du Roi son Maître, il n'avoit pû répondre autrement qu'il avoit fait.

Cette avanture, dont Spens (1) ne manqua pas de faire le détail au Roi de Suéde, fit comprendre à ce Monarque, qu'il n'y avoit aucun fond à faire sur l'assistance du Roi d'Angleterre, dans le cas, où il se trouveroit en état d'aller au secours de l'Allemagne. Aussi Gustave-Adolphe & son grand Chancelier, se firent dèslors une maxime de tirer de ce foible Monarque tout ce qu'ils pourroient, sans compter sur aucune de ses promesses, ou des engagemens qu'il pourroit prendre avec eux.

Ce fut dans ce tems que l'Electeur Palatin, ennuyé de son exil en Lorraine, fit de nouvelles tentatives pour fléchir son ennemi. Mais Ferdinand lui prescrivit des conditions, dont les moindres étoient intolérables. Il prétendoit, que les Enfans de l'Electeur fussent élevés dans la Réligion Catholique, & que l'exercice de cette Religion fût seul introduit, & souffert dans le Palatinat. Ces deux points rompirent toute la Négociation: & cet infortuné Prince fut enfin convaincu, qu'il ne devoit plus rien attendre de la générosité de Ferdinand; mais ce qui devoit le consoler, c'est qu'il y avoit toutes les apparences du Monde, que l'orgueil de ce Monarque souleveroit tôt ou tard contre lui toutes les Puissances de l'Europe, & jusqu'à ses plus fidéles Alliés: & qu'enfin ce Héros, dont l'Europe admiroit les grandes qualites civiles & militaires, pourroit lui tendre une main secourable, aussitôt qu'il auroit réduit les Polonois à lui demander sincérement la Paix.

(1) Spens quoiqu'Anglois rendit de grands services au Roi de Suéde. Il aimoit si fort ce grand Prince, qu'il mourut subitement, & de déplaisir en apprenant sa mort; & il l'apprit à Naumbourg en Saxe, à quatre lieuës de l'endroit où ce Héros perdit la Vie.

LIVRE

LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT.

Projets de Wallenſtein nouveau Duc de Friedland. Il aſſiege Stralſond. Le Roi de Dannemark vient en perſonne au ſecours de la Place. Traité entre ce Prince & Guſtave-Adolphe, pour la Navigation dans la Mer Baltique. Levée du Blocus de Dantzig, & continuation de la guerre en Pruſſe. Expédition de Baudiſſin juſqu'aux portes de Warſovie. Secours envoyé par le Roi de Suède à Stralſond. Traité de ce Prince avec cette Ville. Levée du Siége. Conférences de Lubeck entre les Ambaſſadeurs de Dannemark & les Commiſſaires Impériaux. Conduite irrégulière de Chriſtian IV. envers Guſtave, les Ducs de Mecklenbourg & le Palatin. Affront ſignalé que les Commiſſaires Impériaux font aux Ambaſſadeurs de Suède. Edit remarquable de Ferdinand II. qui enjoint à tous les Etats de l'Empire, Poſſeſſeurs de biens Eccléſiaſtiques, de les reſtituer inceſſamment, à peine d'être traités comme rebelles & uſurpateurs. Effets qu'il produit. Démêlé du Duc de Friedland avec la Ville de Magdebourg. Continuation de la guerre en Pruſſe. Arrivée d'un Corps d'Impériaux commandé par Arnimb, & envoyé au ſecours du Roi de Pologne. Diſcours ſingulier du Duc de Friedland à Arnimb. Réponſe du même à l'Envoyé du Roi de Suède. Echec près de Stum. Guſtave-Adolphe attaque les Polonois. Danger qu'il court. Il perd ſon chapeau & ſon baudrier dans la mêlée. Action de Soop qui ſauve la vie à ce Héros. Lettre d'Arnimb ſur ce ſujet. Combat près de Stum & levée du Siége de cette Place. Arrivée de Charnace auprès du Roi de Suède. Il paſſe chez le Roi de Pologne, & vient à bout de faire conclure une trève de ſix ans entre les deux Rois. Guſtave ſe prépare à porter la guerre en Allemagne. Sentimens du Chancelier Oxenſtierna, ſur la guerre offenſive que le Roi médite. Brouillerie entre l'Electeur de Saxe & l'Empereur au ſujet de l'Archevêché de Magdebourg. Congrès de Dantzig ſans ſuccès. Réſolution du Roi de Suède de porter la guerre en Allemagne. Il conſulte les meilleures têtes du Sénat. Diſcours qu'il leur tient. Leurs Sentimens. Sa lettre au Collége Electoral. Arrangemens qu'il fait dans ſon Royaume avant ſon départ. Il exclut la Reine de la Régence, & pourquoi. Il fait reconnoître la jeune Princeſſe ſa Fille pour ſon héritière. Diſcours qu'il tient aux Etats en cette occaſion. Il prend congé des différens Ordres du Royaume, d'une manière ſi touchante qu'il tire des pleurs des yeux de toute l'Aſſemblée. Départ de la flotte Suédoiſe avec une armée de débarquement. Elle vient mouiller à l'Ile de Ruden ſur les côtes de Pomeranie.

TAndis que la terreur des armes de Ferdinand tenoit tous les petits Etats d'Allemagne en reſpect, ſes négociations & ſes liberalités endormoient ceux, qui plus puiſſans auroient pu, ſoutenus de ſecours étrangers, ſuſpendre le cours de ſes proſpérités. Les Miniſtres de Saxe & de Brandebourg étoient gagnés. Bellin, qui avoit ſi bien ſervi ſon Maître en Angleterre, fut deſavoué, & mourut de chagrin. L'Empereur pouvoit compter ſur la connivence des Cours de Dreſde & de Berlin. Schwartzenberg Catholique, prémier Miniſtre & favori de l'Electeur de Brandebourg étoit à ſa dévotion. Il tra-

hiſſoit ſon Maître dans la vue, dit-on, de devenir lui-même Electeur, & l'Empereur entretenoit cette folle eſperance. Ce Monarque ne ſongeoit qu'à bercer ce Miniſtre ; il étoit ſûr de l'Electeur de Saxe ; il vouloit l'être de celui de Brandebourg, & ſe mettoit peu en peine des cris impuiſſans des autres Etats Proteſtans, qui ne ceſſoient de crier que le Saxon trahiſſoit la cauſe de leur Réligion, & la ſacrifioit aux eſperances trompeuſes, que l'Empereur lui donnoit comme une leurre à ſon ambition. Ils ſollicitoient avec plus d'ardeur que jamais le Roi de Suéde à prendre leur défenſe, l'animant par tous les motifs les plus propres à remuer cette grande âme. Mais l'Empereur, qui malgré ſa fierté, craignoit la valeur de ce Héros, fomentoit ouvertement la guerre entre Guſtave & Sigismond, promettant à ce dernier les ſecours les plus éficaces, dès qu'il auroit réduit le Roi de Dannemark au point de ne plus lui cauſer d'inquiétude.

Déja Wallenſtein avoit chaſſé ce Prince du Holſtein & du Jutland ; déja il avoit ſoumis preſque tout le Duché de Mecklenbourg, dont l'Empereur lui avoit donné l'inveſtiture, après avoir fulminé un Décret de proſcription, contre les légitimes Poſſeſſeurs de ce pays, pour crime de Felonnie, s'étant déclarés pour le Roi de Dannemark dans la malheureuſe entrepriſe, qu'il avoit formée en faveur de la liberté de l'Allemagne.

Déja le même Wallenſtein prenoit le titre de Duc de Friedland. Déja il étoit maître de divers ports de Mer du Mecklenbourg, & l'Empereur venoit de le nommer grand Amiral de l'Empire dans toutes les Mers du Nord, & de la Baltique en particulier. Déja enfin le nouveau Duc raſſembloit des Vaiſſeaux de toutes les Villes Hanſéatiques. Son but étoit de pourſuivre le Danois juſques dans ſes Iſles, de l'obliger à joindre ſes forces à celles de l'Empereur, & ſurtout ſa marine, pour aller enſuite porter la guerre juſqu'au cœur de la Suéde, falût-il même abandonner quelque partie de ce Royaume, au Roi de Dannemark, pour le conſoler du mauvais ſuccès de ſon entrepriſe d'Allemagne.

Ce plan étoit vaſte, mais nullement chimérique. Il étoit du moins digne de l'ambition de Wallenſtein, que nous appellons deſormais Duc de Friedland ; tout paroiſſoit le favoriſer. Tout étoit ſoumis en Allemagne. Le Roi de Dannemark, abandonné de l'Angleterre & des Etats Proteſtans d'Allemagne, devoit s'eſtimer heureux qu'on voulût bien lui accorder la paix a quelque prix que ce fût. D'ailleurs ce Prince, jaloux des proſpérites du Roi de Suéde & ſon émule de gloire, toûjours prét à ſaiſir les occaſions de s'agrandir aux dépens des Suédois, devoit naturellement joindre ſes forces à celles du Duc de Friedland, pour porter la guerre dans un pays, dont il eût bien voulu démembrer quelque partie, pour la joindre à ſes Etats de terre ferme, voiſins de la Suéde. Mais en tout cas, le Duc de Friedland ſe flattoit de pouvoir le forcer à tel parti, qu'il voudroit dès qu'il auroit raſſemblé les Vaiſſeaux qu'il attendoit, auxquels l'Eſpagne devoit joindre une eſcadre qu'on armoit à Dunkerque. Il avoit perſuadé au Roi de Pologne, d'envoyer à Wiſmar tous les Vaiſſeaux de Guerre qu'il avoit ; lui faiſant eſperer une puiſſante diverſion, & même la conquête de toute la Suéde.

Pour exécuter tous ſes projets, il jugea que la Ville de Stralſund lui étoit

nécessaire, tant pour la commodité de son port, que pour en faire une place d'armes, la plus commode qu'il y eût, pour porter la guerre en Dannemark & en Suéde; le trajet de Stralsond en Séland, en Scanie & en Uplandie, n'étant que de la largeur de la Mer Baltique, qui est très resserrée en cet endroit; de sorte qu'un Vaisseau peut en moins de vingt-quatre heures, passer de Stralsond en Suéde & en Dannemark, pour peu que le tems le favorise. Tout cela rendoit le projet praticable & d'uue grande facilité. La question étoit de s'assûrer de Stralsond. D'abord Wallenstein proposa à la Ville de recevoir Garnison Impériale; mais il fut refusé. L'Empereur employa les déhortatoires, pour engager les Magistrats à consentir aux désirs de son Général; mais ils fûrent inébranlables, répondant toûjours qu'ils savoient le respect, qu'ils devoient à Sa Majesté Impériale, & ne prétendoient pas non plus s'en ecarter; mais, qu'ils étoient résolus de maintenir leurs priviléges & leurs libertés au prix de tout ce qu'ils avoient de plus précieux, leurs biens & leurs vies.

Stralsond étoit alors la sixiéme des Villes Hanséatiques, & sa situation au milieu de toute la Hanse, avec un bon port sur la Baltique, la rendoit une place importante, & d'une conséquence infinie pour la Suéde & le Dannemark; ces deux Puissances étant également intéressées, à la maintenir dans cette espece d'indépendance, dont elle jouïssoit à l'égard même des Ducs de Poméranie, qui en étoient plûtôt les Protecteurs que les Souverains.

Tandis que le Duc de Friedland faisoit ses préparatifs, pour s'emparer de Stralsond par la force, ne l'ayant pû par la ruse, le Roi de Suéde fit proposer au Roi de Dannemark un traité de défense mutuelle pour leurs Etats, & pour le maintien de la libre Navigation dans la Mer Baltique. Quelque grande que fût la jalousie du Danois contre Gustave, il voyoit trop clair dans les projets de Wallenstein, pour ne pas se précautionner contre un danger si éminent; &, comme il étoit le plus exposé, il se hâta de courir au secours de Stralsond. Il y vint lui-même en personne (1) à bord de sa flotte, rassûra les habitans par sa présence, pourvut la Ville de vivres & de munitions, & y fit entrer par mer une Garnison suffisante, pour arrêter les efforts du Duc de Friedland. Ensuite les deux Rois firent un traité, par lequel ils s'engagérent à joindre leurs forces maritimes contre toute Puissance, qui paroîtroit avec une flotte sur la Mer Baltique à dessein d'en troubler la Navigation, ou de débarquer des troupes sur les côtes de Suéde ou de Dannemark.

Conformément à ces engagemens la flotte Danoise mit en mer, & ayant rencontré quelques Vaisseaux de Guerre, que le Roi de Pologne envoyoit à Wallenstein, elle les attaqua & les coula à fonds. Après cela, il ne fut pas possible à ce Général de faire aucun armément capable de bloquer le port de Stralsond. La Ville de Lubeck lui avoit refusé tout net les Vaisseaux, qu'il lui avoit demandés, & rien n'étoit desormais plus frivole, que sa qualité d'Amiral. Rien ne put néanmoins le faire renoncer à ses vastes projets en général, & à la prise de Stralsond en particulier.

(1) C'est ce qui paroît par ce passage de la Chronique de la Ville; *Dum rex Christianus IV. non modo immisit commodè commeatum, ac novum præsidiariorum supplementum; sed & ipse ... urbem appellens sua etiam præsentiâ &c. . . .*

Je prendrai cette Ville, disoit-il, *fût-elle attachée au Ciel avec* (1) *des chaînes.*

Il y avoit plus d'ostentation & de vanité, que de courage dans ces paroles. Il n'y avoit point jusqu'alors d'exemple qu'on pût forcer une place maritime sans en bloquer le port, & lui couper les secours qui pouvoient y entrer par mer. D'ailleurs Stralsond etoit tres fort par sa situation, étant d'un côté environné par la mer & de l'autre par les étangs de Franken, de Kuipes, de l'Hôpital, de Teich & de Küter; de sorte qu'on ne peut approcher de la place, que par une chaussée étroite defendue par un bon Fort. Au milieu de l'étang de Franken est la petite île de Dehnholm, aussi défendue par un Fort. Le reste des fortifications consistoit en neuf bastions, & en une espece de demi-lune du côté de la Mer.

Tout cela n'arreta point Wallenstein, accoutumé à voir tout plier devant les armes de l'Empereur, il menaça la Ville des plus terribles châtimens, & après avoir inutilement tenté de la gagner par de belles promesses, & de l'effrayer par ses menaces, il commença à employer des moyens, qu'il crut plus efficace. Il se mit à resserrer la place, en attendant que le retour de la belle saison lui permît d'en faire le siége dans les formes.

Tandis que le Duc de Friedland travailloit à la conquête de Stralsond, qu'il comptoit de joindre à ses nouveaux Etats, Gustave resserroit de plus en plus la Ville de Dantzig, tant par mer que par terre. Déja la famine s'y faisoit sentir, & le Magistrat appréhendoit un soulevement de la part de la populace, lorsque le Roi de Pologne arriva avec un corps de troupes fraîches, & s'étant joint avec son Général Koniecpolzky, il résolut de ruiner les Suédois, en les inquiétant dans leurs postes pendant tout le reste de l'hiver, & de faire quelque diversion, qui pût délivrer Dantzig. Mais tous les mouvemens, qu'il se donna pour cela, auroient été inutiles, tant le Roi de Suéde avoit pris de précautions, pour mettre ses quartiers à l'abri d'insulte, sans un de ces accidens que toute la prudence humaine ne peut prévoir. La Vistule se deborda à tel point, que force fut aux Suédois de se retirer loin de Dantzig, pour n'être pas submergés.

Cet événement fut un nouvel obstacle à la paix avec le Roi de Pologne. Les Etats-Généraux des Provinces-Unies lui avoient envoyé des Ambassadeurs (2), qui, après avoir passé par la Prusse, où ils avoient sondé les dispositions du Roi de Suede, étoient allés offrir la médiation de leurs Maîtres à Sigismond; mais ce Prince, après les avoir amusés quelque tems, n'eut pas plutôt vu Dantzig hors de Danger, qu'il ne fit plus d'attention à la mission des Hollandois. D'ailleurs il étoit toûjours entêté du prochain secours de la Flotte Espagnole, & d'un gros corps de troupes Impériales. L'Espagne & l'Empereur lui avoient fait quelques remises d'argent, & la Diéte generale de son Royaume, qu'il avoit tenue à Thorn, lui avoit accordé des subsides assez con-

(1) Ille superbe jactabat, *etiam si [illegible] cœlo [illegible], inde tamen [illegible]*. Loccenius Hist. Suec. Lib. VII. *p.* 556.

(2) Rochus van Honaert, Conseiller du Conseil suprême de Hollande, de Frise, & de Zelande, Andre Bicker Bourguemestre d'Amsterdam, & Simon de Beaumont Conseiller-Pensionnaire de Middelbourg.

ſidérables. Ce n'eſt pas que les Polonois ne continuaſſent à ſouhaiter la paix ; mais ils ne pouvoient ſe réſoudre à perdre la Livonie, & Guſtave-Adolphe n'étoit rien moins que diſpoſé à la reſtituer.

Le deſſein de ce Monarque, après le mauvais ſuccès du blocus de Dantzig, étoit au commencement de cette année 1628. de laiſſer Garniſon dans les principaux poſtes, qu'il occupoit en Pruſſe, & de porter la guerre en Lithuanie, Pays entiérement ouvert (1), & dont la conquête eût été facile, s'il eût pu y prévenir ſes ennemis ; mais les Polonois avoient toujours ſoin de ſe poſter, de manière qu'ils couvroient ce grand Duché ; & perſuadés enfin, qu'ils ne vaincroient jamais les Suédois en raſe campagne, ils ne s'appliquèrent qu'à leur couper les vivres. Ils avoient éprouvé combien leur Infanterie étoit inférieure à celle du Roi de Suéde, tant pour la quantité, que pour la qualité, & leur Cavalerie étoit plus propre à la courſe qu'au combat.

Cependant l'Electeur de Brandebourg, jugea à propos cette même année d'envoyer des Ambaſſadeurs au Roi Sigiſmond (2), pour ſeconder les efforts des Hollandois, & joindre ſa médiation à celle des Républicains ; mais ce Prince, ou du moins ſon Miniſtère, étoit ſuſpect à Guſtave, qui voyoit bien que cet Electeur preſſoit la paix, moins pour le mettre en état d'accourir au ſecours de l'Allemagne opprimée, que pour délivrer ſon Pays de Pruſſe des Garniſons Suédoiſes, & d'en éloigner la guerre.

Mais Gabriel le Roi, le Baron d'Auchy Miniſtres d'Eſpagne, & le Miniſtre de l'Empereur, traverſoient toutes ces négociations. Nous remarquerons ici, que la Maiſon d'Autriche manqua de politique en cette occaſion, ſoit par mépris pour le Roi de Suéde, que Wallenſtein appelloit un Roi de Neige, qui ſe fondroit dès qu'il s'avanceroit un peu plus vers le midi, ſoit par un eſprit d'œconomie, qui eſt ſouvent la ruine de toutes les affaires. Il lui importoit infiniment de fomenter la guerre de Pruſſe, pour retenir Guſtave en ce Pays-là, ou même pour l'obliger à courir au ſecours de la Livonie, où les Polonois faiſoient des courſes, qui incommodoient fort cette Province. Cependant le ſecours d'argent fut ſi modique, & celui des troupes ſi lent, que les affaires du Roi de Pologne ſe trouvèrent à la fin ſi ruinées, qu'il ne fut plus poſſible de les redreſſer, & que ce Prince fut enfin obligé de donner les mains à une trève de ſix ans, comme nous le dirons en ſon lieu.

A peine le Roi de Suéde avoit levé le blocus de Dantzig, qu'il lui arriva de Suéde un bon nombre de recrues, & deux mille Cuiraſſiers levés par le Rheingrave (3). Il auroit bien ſouhaité d'en venir à une action générale avec Koniecpolski; mais celui-ci avoit compris, qu'il ſeroit plus facile de ruiner les Suédois que de les détruire. Son plan étoit changé ; il évitoit les actions générales, & ſe bornoit à la petite guerre, à quoi ſes troupes étoient infiniment plus propres que les Suédois, accoutumés à combattre de pied

(1) C'eſt ce qui paroît par une Lettre de ce Monarque à ſon Chancelier, rapportée tout au long dans les Mémoires M. F. de M. Arr.

(2) Ces Ambaſſadeurs étoient André Creutz, Bernard de Kœnigſeck, & Fréderic de Stein.

(3) Otton Ludovic. Il ſervoit auparavant le Roi de Dannemark en qualité de Général, & s'étoit trouvé à la malheureuſe Bataille de Lutter.

ferme, tandis que les Polonois tomboient comme l'éclair, s'enfuyoient, & disparoiſſoient de même.

On ne doit pas s'attendre, que j'entre ici dans le détail ennuyeux de cent petits chocs & eſcarmouches, qu'il y eut durant cette campagne juſqu'à l'arrivée des troupes Impériales. Je ne toucherai que les principaux événemens.

Le 14. de Septembre, le jeune Comte de Thurn (1) ſurprit la Ville de Neubourg, & s'en rendit maître. Quelques jours après, le Roi de Suéde ayant eu avis, que la Ville de Strasbourg, ou de Brodenitz (2) renfermoit beaucoup d'effets précieux, appartenant à la Reine de Pologne & à la Nobleſſe Polonoiſe, vint mettre le ſiége devant cette Ville, & l'emporta d'aſſaut le quatriéme d'Octobre. La Montagne, Officier François de réputation, qui commandoit dans cette place pour le Roi de Pologne, fut accuſé de trahiſon, & Koniecpolski lui fit couper la tête. Les Soldats Suédois y firent un butin conſidérable, que quelques Auteurs font monter à plus de trois cens mille écus.

Guſtave-Adolphe avoit deſſein de pouſſer juſqu'à Thorn: mais il jugea que cette entrepriſe ſeroit de trop longue haleine; &, voulant auparavant donner quelque repos à ſes troupes, il les mit en cantonnement. Là le Soldat, devenu riche par le pillage de Brodnitz, ſe relâcha de la diſcipline, & ſe livra à la débauche. Les Polonois tombèrent à l'improviſte ſur les quartiers les plus avancés, & taillèrent en piéces un bon nombre de Suédois. Guſtave irrité de cette eſpèce de bravade, raſſembla ſes troupes, & les remit en haleine. Il s'empara de la petite Ville de Schwetz, qu'il emporta d'aſſaut, & ayant donné un petit corps de troupes à Baudiſs (3), l'un de ſes meilleurs Généraux, il le chargea de l'exécution d'un projet, que lui avoit propoſé un Gentilhomme Polonois, de la Réligion Proteſtante, maltraité & banni par le Roi Sigismond (4). Le projet de ce Polonois étoit vraiſemblablement de ſurprendre & de piller Warſovie: quoiqu'il en ſoit, Baudiſſin pouſſa juſqu'aux portes de cette capitale, & y jetta la terreur. Il ravagea le Palatinat de Mazovie, en enleva beaucoup de vivres, de butin, & de priſonniers, dont il ſe fit payer de bonnes rançons, & revint joindre ſon Maître, ſans avoir fait aucune perte, quoique Koniecpolski eût fait divers mouvemens pour tâcher de le couper.

(1) Et non pas le Roi de Suéde lui-même, comme le dit le Dr. Harte.

(2) Brodenitz eſt le nom Polonois, & Strasbourg le nom Allemand: faute de prendre garde à cela, M. Harte ſemble en faire deux Villes différentes.

(3) Ou plûtôt Baudiſſin. La famille de ce nom ſubſiſte encore dans le Holſtein, dans la Perſonne du Comte de Baudiſſin, actuellement Lieutenant-Général & Conſeiller-Privé du Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

(4) Nous ſuivons ici le récit de Khevenhuller cité par M. [illegible]. Le Docteur Harte a mieux aimé ſuivre Loccenius, qui dit, *Excursione [illegible] Masoviam & Warsoviam fecit* &c. en parlant du Roi de Suéde; mais ce qui [illegible] étrange, c'eſt que M. Harte trompé par l'expreſſion louche de Loccenius, dit que Guſtave-Adolphe fit une courſe *juſqu'aux portes de Mazovie & de Warſovie*. Eſt-il quelqu'un qui ne ſache que Warſovie Capitale de la Pologne, eſt dans le Palatinat de Mazovie, & que ce dernier nom eſt celui d'une Province & non d'une Ville? On ne peut s'empêcher de rire lorſque le même M. Harte, ajoûte un peu plus bas qu'*entre les priſonniers faits à Mazovie (Ville que Guſtave emporta* [illegible]) [illegible]. Tout le reſte de ce récit eſt dans le même goût, ſans en excepter le diſcours qu'il fait tenir à Guſtave pour engager ſes Soldats à reſpecter la pudeur des Dames Polonoiſes, diſcours auſſi plat que les [illegible], dont toute ſa narration eſt remplie.

Le Général Polonois, craignant que dans une feconde expédition les Suédois n'entraffent dans Warfovie, réfolut de les chaffer de Strasbourg ou Brodnitz, qui eft la clé du Palatinat de Mazovie. Il entra dans la place à la faveur de quelque intelligence, &, avec une rapidité étonnante, il vint tomber fur l'arrière-garde des Suédois, la défit, & emmena prifonnier le même Général Bauditfin, qui avoit fait l'expédition dont nous venons de parler.

Ce fut à-peu-près vers ce tems-là, que l'Electeur de Brandebourg, auffi fufpect aux Polonois qu'au Roi de Suéde, fut enfin obligé de fournir le contingent, à quoi il étoit tenu pour la redevance de fon Duché de Pruffe. Il envoya donc huit cens hommes, que les Suédois défirent, & difperferent avant qu'ils euffent pu joindre l'armée Polonoife.

Koniecpolski, qui entendoit à merveille ce genre de guerre, ufité parmi les Tartares, de refferrer l'ennemi, de le fatiguer, de lui couper les fubfiftances, & de ne le jamais attendre que pour de legers combats, étoit parvenu à mettre la difette dans le camp de Guftave-Adolphe, & dans la Ville d'Elbing, dont Wrangel étoit Gouverneur.

Celui-ci, ayant raffemblé autant de troupes qu'il lui fut poffible, forma, avec la plus grande partie de fa Garnifon, un corps d'environ huit mille hommes, fe mit à leur téte dans le deffein de fe procurer des vivres, & d'en procurer à l'armée. Il faloit pour cela forcer les poftes des Polonois, qui tenoient la Ville d'Elbing comme bloquée. Comme il connoiffoit bien le Pays, il fit fes difpofitions, & ayant marché à la faveur d'un brouillard épais, il paffa le Drauéen (1) à gué, & attaqua un gros de Polonois qu'il défit; &, pouffant fa pointe, il vint tomber fur un corps de Croates & de Cofaques près d'un Village, (2) les diffipa, & raffembla enfuite, fans beaucoup de difficulté, environ deux mille chariots, qu'il chargea de toute forte de munitions de bouche, & les fit conduire à l'armée.

Ce fut-là à-peu-près tout ce qui fe paffa de plus important dans cette Campagne. Les Polonois évitèrent avec foin tout engagement tant foit peu décifif, bien réfolus de ne rien rifquer, avant l'arrivée des troupes auxiliaires de l'Empereur, qu'ils attendoient à chaque moment.

Le Roi de Suéde fit cette année-là une perte, qui lui fut très fenfible. Le jeune Comte de Thurn, qui le fervoit avec tant de fidélité, de zèle, de valeur, & de capacité, fut attaqué d'une fiévre, qui l'emporta en peu de jours. Il mourut (3) à Brodnitz le 14. d'Octobre, c'eft-à-dire, dix jours après que Guftave-Adolphe fe fut rendu maître de cette place, dont il donna le commandement à Teufel, & au vieux Comte de Thurn, qui fervoit alors comme

(1) Petite rivière qui fe jette dans le Curich-Haff. Loccenius l'appelle *Fluvium Druenam*, & il plait au Docteur Harte de l'appeller la *Dunn*.

(2) Suivant Loccenius, *Vicum Rudovium*, d'où M. Harte le nomme *Rudewold*; mais ce ne peut-être que Rudau.

(3) M. Harte prétend qu'il mourut à Neubourg à la fin de la compagne. Cela eft contraire au rapport des meilleurs Hiftoriens & en particulier du Comte de Kevenhuller. *Ann. Ferd. Part. XI. p.* 409. Mais que doit-on penfer de l'avanture merveilleufe, que le même M. Harte raconte à ce propos du vieux Comte de Thurn: & dont il dit qu'aucun Ecrivain de ce tems-là n'a fait mention, fans nous apprendre d'où il l'a tirée. J'en laiffe le jugement au public.

Volontaire à l'armée Suédoise. Le Corps du fils fut porté & inhumé à Elbing.

Pendant que ces choses se passoient en Prusse, Wallenstein poussoit le siége de Stralsond, avec une espece de fureur. Il en avoit remis la direction à Arnimb, tandis que lui étoit occupé à parcourir ses conquêtes, & surtout les places maritimes de son nouveau Duché, où il faisoit travailler à des armemens, qui répondoient plus à son impatience qu'à son ambition.

Nous ne croyons pas devoir négliger ici, de faire connoître au Lecteur celui à qui le Duc de Friedland avoit confié la conduite du siége de Stralsond. Il joua un trop grand role dans cette guerre, pour qu'on ne soit bien pas aise de le connoître un peu particuliérement.

Jean-George d'Arnimb (1) étoit Fils de Bernard d'Arnimb, Gentilhomme de la Marche de Brandebourg, & de Sophie de Schulembourg. Il naquit à Beyzembourg terre de son Pére 1581. Il se distingua beaucoup dans ses études, & de retour de ses voyages, il entra au service du Roi de Pologne, passa ensuite à celui du Roi de Suéde, &, après le combat que nous raconterons bientot, où ce Monarque courut si grand risque d'être tué ou pris, Gustave ne put s'empêcher de dire, que personne ne lui avoit donné un bain si chaud que son éleve.

Du service du Roi de Suéde, Arnimb passa à celui de l'Empereur, & gagna si bien la confiance & l'amitié du Duc de Friedland, qu'une année après, c'est-à-dire, en 1627. il fut fait Général Feld-Maréchal, quoique Protestant. Dans la suite il passa successivement au service de l'Electeur de Saxe, & à celui de la Maison d'Autriche. Enfin il fut enlevé dans sa treve de Beyzembourg, par les Suédois le 17. Avril 1637. & conduit prisonnier au Château de Stockholm, d'où il se sauva par Stratagême.

Arnimb avoit beaucoup de valeur & de capacité militaire; mais, il étoit d'un caractere faux & ambitieux, ne s'attachant à aucun Prince, qu'autant que son ambition y trouvoit son compte; toujours prêt à sacrifier le service de son maitre à son intérêt particulier; mais servant presque toujours avec succès, lorsque ces deux objets se trouvoient reunis. Il mourut à Dresde le 18. Avril 1640. A peine Arnimb avoit commencé à investir Stralsond, que le Duc de Pomeranie ecrivit à l'Empereur, pour le prier d'épargner des innocens, qui n'avoient rien fait de contraire au service de Sa Majesté Impériale. La Ville même avoit envoyé des Deputés à Prague, pour offrir tous les services, qui ne seroient pas contraires à ses priviléges. Le Duc fit présenter un projet de traite, par lequel il offroit, au nom du Magistrat, & des habitans de Stralsond, à faire sortir toutes les troupes étrangeres de la Ville, à n'y recevoir que celles du Duc pour Garnison; pourvu qu'on la laissât tranquille, & sous la protection de son Seigneur naturel.

L'Empereur qui n'auguroit pas bien de l'issue de ce siége, tant qu'on ne pourroit pas bloquer la Ville par mer, fut charmé de trouver dans cette espe-

ce

(1) La postérité de ce fameux général subsiste encore en Saxe divisée en diverses branches. Ils se signent *[illegible]*; quoiqu'on trouve dans les Ecrivains Allemands & même Saxons, tantot *[illegible]*, tantôt *[illegible]*.

ce de soumission un prétexte pour abandonner l'entreprise, sans qu'il parût qu'on y fût forcé par la nécessité. Il écrivit donc au Duc de Friedland, pour lui ordonn r de lever le siége de Stralsond : mais Wallenstein n'étoit pas homme à se désister d'un projet, sur les ordres de l'Empereur. Il commençoit déja à n'y avoir d'égard, qu'autant qu'ils se trouvoient conformes à son ambition ou à ses caprices : Bien loin d'obéïr il écrivit une lettre pleine de menaces à l'Electeur de Saxe, qu'il soupçonnoit d'avoir sollicité l'Empereur à cette démarche. Ainsi le siége de Stralsond fut continué avec plus de vivacité que jamais.

Holk Colonel d'Infanterie, que le Roi de Dannemark avoit mis dans la place pour y commander, soutenoit bravement l'attaque; mais sa Garnison étoit trop foible pour pouvoir résister long-tems, & ses Soldats accablés de veilles & de fatigues, ne pouvoient presque plus fournir à la garde des postes. Le Roi de Dannemark n'étoit guère en état de jetter un renfort dans la place, il avoit besoin du peu de troupes qui lui restoient, pour défendre sa Capitale où il s'étoit retiré. Gustave-Adolphe, qui avoit prévu cette difficulté, avoit envoyé son Chancelier Oxenstierna à Coppenhague, pour proposer au Roi de Dannemark un traité de défense réciproque, & pour la conservation de Stralsond, à quoi ce Prince s'accorda, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus; reste à ajoûter, que ce traité fut signé le 19. de Mai 1628. & qu'outre la défense réciproque de leurs Etats, le maintien de la liberté de la Navigation dans la mer Baltique, ils stipulèrent encore que l'un ne feroit point de paix avec l'Empereur, l'autre avec les Polonois, qu'au su & avec le concours de son allié; stipulation que le Roi de Dannemark n'observa point, quand il traita avec les Impériaux sur la fin de cette année & dans la suivante, comme nous le rapporterons plus au long.

Il y avoit déja six semaines que le siége de Stralsond duroit, sans que les Impériaux fussent fort avancés. Wallenstein, qui s'étoit arrêté à Gustrow, pour se faire prêter hommage par ses nouveaux sujets du Mecklenbourg, accourut pour finir une entreprise qui commençoit à l'ennuyer. A-peu-près dans le même tems le Roi de Dannemark avoit fait entrer un Bataillon Ecossois à sa solde dans Stralsond; mais cela ne suffisoit pas pour soutenir les assauts, que Wallenstein se préparoit à livrer à la place. La Ville avoit imploré le secours du Roi de Suéde, qui, conformément au traité fait avec Christian, & du consentement de ce Prince, fit partir une petite escadre avec un bon Corps d'Infanterie & de la poudre pour les assiégés. Lesly Ecossois, l'un des meilleurs Officiers de Gustave commandoit ce renfort. Il prit à son arrivée le commandement dans la place. Le Roi de Dannemark retira alors toutes ses troupes & ses Officiers de Stalsond, laissant au Roi de Suéde le soin de la garantir du joug de Wallenstein. Lesly en dirigea la défense avec tant d'intelligence & de valeur, qu'enfin Wallenstein se vit contraint de lever le siége, après avoir perdu 10800. hommes (1) d'Infanterie & 1200. de Cavalerie. La Ville fit frapper une medaille en mémoire de cette événement, & conserva toûjours depuis beaucoup de reconnoissance pour les secours efficaces, qu'elle avoit reçus de Gustave-Adolphe.

Enfin le Roi voulut que ses Successeurs à la Couronne de Suéde, s'inté-

(1) Kevenhuller Annal. Ferd. p. 205.

reſſaſſent à la conſervation de cette Ville, & ce fut dans cette vue, qu'il conclut avec elle un traité, dont voici les principaux points.

Guſtave-Adolphe &c. à tous ceux qui les préſentes verront. Salut.

Notre féal & bien âmé Secretaire, Envoyé de notre part à la Ville de Stralſond, le Sr. Philippe-Stattler, ayant conclu le 23. de Juin 1628. avec le louable Sénat de la Ville de Stralſond, & en vertu de nos pleins-pouvoirs, le traité d'union & d'alliance, dont s'enſuit la teneur.

1°. Il y aura alliance défenſive entre Nous, & la Couronne de Suéde d'une part, & la Ville de Stralſond de l'autre, pendant l'eſpace de vingt ans au moins, ſuppoſé que l'une des deux parties ne juge à propos de le prolonger juſqu'à un plus long terme.

2°. Cette alliance n'aura d'autre objet, que la défenſe de la Ville de Stralſond & de ſon Port, par conſéquent la ſûreté de la mer Baltique, & la liberté du Commerce; de manière que les deux parties contractantes s'entr'aideront, pour détourner tout ce qui pourroit y mettre obſtacle, & pour l'encourager & faciliter réciproquement.

3°. Cette alliance ne ſera point contraire aux nœuds, qui tient la Ville de Stralſond avec l'Empereur & le St. Empire-Romain, ni au reſpect très profond qu'elle doit à Sa Majeſté Impériale, ni à l'obéïſſance qu'elle doit à ſon Seigneur Suzerain; ni aux anciens ſtatuts, juriſdiction, prérogatives, le tout néanmoins ſauf le préſent traité de confédération.

4°. Nous nous obligeons Nous & la Couronne de Suéde, en vertu du préſent traité d'alliance, de protéger & de défendre la dite Ville de Stralſond, ſoit par la voie des Négociations, ſoit par la voie des armes, autant qu'il dépendra de nous, & de la maintenir dans l'état où elle ſe trouve.

5°. Lorſqu'il s'agira de délivrer la Ville des attaques d'un ennemi, elle nous ſecondera, & nous aidera de tout ſon pouvoir dans la guerre, qu'il nous faudra entreprendre à cette occaſion. Elle ne pourra en aucune façon ſe détacher de la Couronne de Suéde, ni entrer dans aucun traité ou négociation, ſans notre conſentement, & ſans que la Couronne de Suéde y ſoit compriſe, de façon qu'elle ne reçoive aucun préjudice à l'occaſion de cette alliance.

6°. Cette alliance & confédération ne préjudiciera point aux traités d'alliance, que la Ville peut avoir, particuliérement à ceux qu'elle a avec les autres Villes Hanſéatiques: au contraire le Peuple & le Sénat de Stralſond engageront, s'il eſt poſſible, leſdites Villes à prendre part au préſent traité, & à ſe liguer avec nous & la Couronne de Suéde, pour la défenſe de la Mer Baltique.

7°. Le ſecours, envoyé de notre part dans la Ville, y ſera logé honnêtement, & entretenu par ladite Ville, ſans nulle charge pour nous, de même que ceux que nous pourrions y envoyer dans la ſuite pour la défendre.

8°. Si ces ſecours ne ſuffiſoient pas pour faire lever le ſiege, & que le Roi fût obligé de venir avec une armée, la Ville fournira à Sa Majeſté tous les Vivres, dont elle pourra ſe paſſer, & ils ſeront payés comptant.

9°. Si la néceſſité l'exige, les portes de la Ville nous ſeront ouvertes en tout tems, à nous & à nos troupes, bien entendu, que ce ſera ſans aucun riſque pour la Ville.

10°. Dans le même cas de néceſſité, nos Vaiſſeaux ſeront admis dans le

port, & pourront y hiverner. Les équipages en feront logés dans la Ville, & nourris en payant.

11°. Nous nous obligeons à ne point déroger aux Droits, Priviléges, Jurisdictions, & autres avantages, dont la Ville jouït de toute ancienneté; mais plûtôt à l'y maintenir & conferver.

12°. En vertu de la confirmation de tous les anciens priviléges de la Ville, que nous renouvellons ici, nous promettons de la fatisfaire fur tous fes griefs, dès que nous en aurons été dûment informé. Que s'il furvenoit quelque différend entre nous & ladite Ville de Stralfond, nous promettons de n'avoir recours à aucune voie de fait; mais de les accommoder à l'amiable: même d'en paffer par l'arbitrage de leurs Hautes-Puiffances les Etats-Généraux des Provinces-Unies, & par celui des louables Villes Hanféatiques.

Enfin, au cas que quelques Puiffances, Prince, ou République veuillent accéder au préfent traité, on les y recevra fous la médiation, & le bon plaifir des deux parties; & le dit traité pourra être étendu, & reformé fuivant qu'il fera jugé néceffaire.

Vus les articles ci-deffus, nous les avons ratifiés & confirmés, confirmons & ratifions par les préfentes, tant en notre nom, qu'en celui de nos Succeffeurs à la Couronne de Suéde: voulons qu'ils foient fidélement obfervés. En foi de quoi, nous avons figné les préfentes de notre main.

Wallenftein n'avoit peut-être pas fenti jufqu'alors que la force ne fuffit pas toûjours, pour venir à bout des grandes entreprifes, & qu'il y faut mêler une politique fage & éclairée. Perfuadé, que, tant que les Rois de Dannemark & de Suéde feroient unis, tous fes grands deffeins de fe rendre puiffant fur Mer, & de porter la guerre en Suéde, s'en iroient en fumée, réfolut de faire tous fes efforts pour féparer la caufe de fes deux Princes, & gagner le Roi de Dannemark, dont les forces maritimes étoient auffi refpectables, que celle de terre l'étoient peu.

Conformément à ce nouveau plan, le Duc de Friedland fit fonder Chriftian, lui infinuant que, s'il vouloit faire une paix féparée, il obtiendroit de bonnes conditions. Il employa à cette négociation fecrete le Comte de Schaumbourg, qui étoit à Coppenhague, depuis qu'il avoit été fait prifonnier par les Danois, au fiége de Gluckftadt. Le Roi, qui ne demandoit pas mieux que de fauver ce qui lui reftoit, & de rentrer en poffeffion de fes Etats de terre ferme, conquis & occupés par les Impériaux, témoigna qu'il étoit prêt à traiter pour fon particulier. Après cet éclairciffement on convint qu'on nommeroït de part & d'autre des Plénipotentiaires, & qu'on tiendroit un Congrès dans la Ville de Lubeck.

De la part des Impériaux le Baron de Diedriechftein, les Srs. de Gronsfeld, de Rupa, de Wulmerode (1) fûrent nommés, & de celle du Roi de Dannemark, les Srs. de Friefe, d'Uhlfeld, l'Amiral Skeel, deux Rantzau, Levin, & le Secretaire Günther. Les Impériaux n'y parûrent d'abord que

(1) M Harte y ajoûte le Baron d'Aldringer; mais il fe trompe, & tout le refte de fon recit fur ce fujet lui paroîtra à lui-même peu exact, s'il veut fe donner la peine de lire l'Hift. de Darvi par Holberg. *p.* 724. & les Ann. de Ferd. par le Comte de Kevenh. *p.* 666 *& fuiv.* Mais peut-être cet Auteur a mis le B. d'Aldringer pour *le* B. Diedriechftein.

comme Députés du Duc de Friedland, & du Général Comte de Tilly, dont ils exhibérent les pleins-pouvoirs.

Les Danois se recrièrent sur cette nouveauté, disant qu'il étoit inouï, que des Ambassadeurs d'un Roi traitassent avec des Ministres de Généraux d'Armée. Les Impériaux repliquèrent, que Sa Majesté Impériale ratifieroit tout ce qui auroit été réglé par les Commissaires des deux Generaux. Mais, cette reponse ne satisfaisant pas les Danois, on dispûta longuement & avec vivacité, les uns pour prouver qu'un traité fait avec de simples Commissaires, qui n'avoient des pleins-pouvoirs que de Lieutenans de leur Souverain, ne pouvoit être qu'illusoire & de nulle valeur; les autres, pour leur persuader que ces pleins-pouvoirs suffisoient, étant signés de ceux que Sa Majesté Impériale avoit revêtus de toute son autorité, & de la plenitude de sa puissance, pour faire la paix ou la guerre, suivant qu'ils le trouveroient bon pour le service de leur Maître. La vérité est que les Impériaux vouloient trop agir en vainqueurs; & que les Danois (1) ne se tenoient pas pour si absolument vaincus. Il se passa bien du tems, avant qu'on pût convenir de rien sur ce seul article. A la fin, les Commissaires Impériaux furent obligés de céder, & de faire venir des pleins-pouvoirs de l'Empereur. Mais à peine ce point étoit réglé, qu'il en survint un autre, non moins important. L'Empereur, ou plûtôt Wallenstein, vouloit que l'on posat pour préliminaires, que le Roi de Dannemark ne prétendroit point que les Suédois fussent admis au Congrès, & abandonneroit entiérement les Ducs de Mecklenbourg (2) déja proscrits, & mis au banc de l'Empire.

Il n'y eut pas de difficulté à l'égard des Suédois, Christian ne se soucioit guère de négliger l'article du Traité de Coppenhague, où les deux Rois s'étoient engagés à ne faire, ni paix, ni trève, qu'au su & avec le concours l'un de l'autre. Mais, par rapport aux Ducs de Mecklenbourg, le Roi de Dannemark sentoit tout le tort, qu'il alloit faire à sa réputation, s'il abandonnoit les deux Princes, qui n'avoient pris les armes qu'à son instigation, & sur les belles promesses qu'il leur avoit faites. Il rejetta d'abord la proposition qu'on lui en fit; mais il importoit trop à Wallenstein, que les Ducs de Mecklenbourg demeurassent à jamais dans l'obscurité, pour qu'il ne fît pas entendre au Roi de Dannemark, qu'il n'y auroit point de paix sans cette condition préliminaire: à quoi il ajoûta que, s'il avoit cette complaisance pour lui, il étoit résolu de lui en témoigner sa reconnoissance, en lui offrant sa Fille unique pour le Prince Ulric son Fils, avec une dote que peu de Princesses en Europe pouvoient offrir.

Cette proposition (3) leva tous les scrupules du Roi de Dannemark. Il aimoit tendrement ce Prince Ulric son Fils, & le parti qu'on lui proposoit étoit alors sans contredit le plus riche de l'Europe, & auroit peut-être tenté un Roi plus opulent que Christian, mais non pas un Héros; & il n'est pas douteux que la démarche, qu'il fit en cette occasion, n'ait fait une tache inéfaçable à sa réputation, & terni la gloire des vertus Royales, qu'il avoit fait bril-

(1) *Lubeæ inter Cæsarem Daniæque Regem de pace, per Legatos, longis & acerrimis contentionibus disceptatur, quum hi plus quam Victores, illi minus quam pro victis se agnoscerent.* Ep. Rerum Germanic.

(2) Albert & Adolphe.

(3) MSS. de M. A.

ler en d'autres rencontres. Il ne fit pas mieux à l'égard de l'infortuné Roi de Bohéme; quoiqu'il eût publié & protesté, qu'il ne prenoit les armes qu'en faveur de ce Prince si maltraité, si persécuté; il ne fut pas même fait mention de lui dans le traité, & par un article, ce méme Roi de Dannemark reconnoissoit le Duc de Bavière pour Electeur de l'Empire.

Tous ces points préliminaires étant réglés, on commença à traiter le fond de la négociation. D'abord les Impériaux demandèrent, que le Roi de Dannemark renonçât, pour lui & ses Successeurs, aux Duchés de Holstein & de Schleswig, & au Jutland, qu'il ne se mêlât, ni directement, ni indirectement des affaires de l'Allemagne, & qu'il fournit, en payant, les Vaisseaux dont Sa Majesté Impériale auroit besoin, pour envoyer par Mer à ses Alliés les secours qu'elle jugeroit à propos.

Les Danois firent des demandes tout aussi exorbitantes, & ensuite les uns & les autres se relâchèrent, & se rapprochèrent, comme c'est la coûtume dans ces sortes d'occasions. Enfin, le traité fut conclu le 12. de Mai, de l'an 1629. Nous nous contenterons d'en rapporter les principaux articles (1). L'Empereur rend au Roi de Dannemark la Ville & la Préfecture de Wensussel, le Jutland, le Schleswig, le Holstein, le Pays de Stormarn & de Ditmarsen, avec tous leurs Droits, Jurisdictions, Regales, Chateaux & Baillages, sur le même pied, & de la même manière que ledit Roi les avoit possedés avant la guerre. De son côté, le Roi de Dannemark promet & s'engage à ne plus s'immiscer dans les affaires de l'Empire, & à ne fournir aucun secours de troupes ou d'argent aux ennemis de l'Empereur &c.

Le Roi de Suéde n'eut pas plûtôt été informé du Congrès, qui se tenoit à Lubeck, qu'il nomma des Ambassadeurs pour y assister en son nom, & y faire de sa part diverses propositions touchant la Ville de Stralsond, & l'affaire des Ducs de Mecklenbourg, dont il vouloit demander le rétablissement, esperant que l'Empereur leur pardonneroit à sa considération. Mais le Duc de Friedland n'avoit garde de permettre, qu'on admît les Ambassadeurs d'un Prince, qui demandoit le rétablissement de ceux, dont lui Wallenstein avoit envahi le patrimoine. D'ailleurs, il étoit piqué contre Gustave, qui lui avoit fait manquer une entreprise, qu'il avoit eue extrêmement à cœur. Il est probable qu'il auroit pris Stralsond, si le Roi de Suéde n'eût pris sur lui de secourir cette place, & de la pourvoir de troupes & de munitions de guerre. Il n'en faloit pas tant pour irriter l'humeur fière & hautaine de Wallenstein; & il avoit inspiré tous ses sentimens de haine, & de vengeance contre Gustave à l'Empereur & à ses Ministres, qui d'ailleurs s'imaginoient qu'après avoir lié les mains au Roi de Dannemark, ils n'avoient plus rien à craindre de qui que ce fût.

La résolution fut donc prise de refuser hautement l'admission des Ministres de Suéde, & de les faire insulter par des Officiers déguisés, qu'on feroit entrer dans Lubeck, au cas que les Ambassadeurs Suédois ne voulussent pas aquiescer de bonne grace à ce refus. Ces Ambassadeurs étoient le Baron de Sparr, un Oxenstierna parent du Chancelier, & Salvius Secretaire des affaires étrangères. Ces Messieurs avant que d'arriver, envoyèrent Jean de Léhau-

(1) Ceux qui le voudront voir au long n'ont qu'à consulter les Ann. de Ferdinand, p. 676. & suiv.

ſen Secretaire du Roi, pour demander de leur part qu'ils fuſſent admis au Congrès, pour y exécuter la Commiſſion, dont le Roi leur Maitre les avoit chargés. Ils lui donnèrent des lettres pour les Commiſſaires Impériaux, auxquels ils expoſoient le deſſein qui les amenoit, & les prioient de leur envoyer les paſſeports dont ils avoient beſoin.

Léhauſen s'adreſſa au Secretaire de ces Meſſieurs, qui refuſa de recevoir les lettres des Miniſtres Suédois, quoique Léhauſen l'en priât inſtamment & à diverſes repriſes, ce qui obligea Léhauſen à ſe gliſſer dans la Salle d'Aſſemblée, & s'adreſſant à un page, il le pria de lui montrer le Cabinet, où les Commiſſaires tenoient Conſeil, avant que d'entrer dans la Salle des Conférences. Le page le plaça à la porte de ce Cabinet, & le Suédois demanda à être introduit dans le Cabinet, réſolu de délivrer les lettres dont il étoit chargé, de manière qu'on ne pût les réfuſer : mais les Commiſſaires défendirent qu'on le laiſſat entrer, & il crut même entendre dire à l'un d'eux, qu'il faloit lui faire donner cent coups de bâton ; mais il ne put comprendre s'il parloit de lui ou du page, qui l'avoit conduit à la porte du Cabinet. Quoiqu'il en ſoit, Léhauſen retourna vers les Ambaſſadeurs Suédois, & leur fit rapport de la reception qu'on lui avoit faite. Ceux-ci trouvèrent le cas ſi grave, qu'ils envoyèrent le Secretaire au Roi, pour qu'il lui fît de ſa propre bouche le récit exact de ce qui lui étoit arrivé. Guſtave étoit alors en Suéde. Léhauſen le trouva à Nykiœping, & lui ayant fait le récit tout ſimple de ſon avanture : le Roi lui dit, qu'il ne faloit pas ſe rebuter ; qu'il lui ordonnoit de retourner à Lubeck, & de faire en ſorte de remettre les lettres au Baron de Diedriechſtein, Chef des Commiſſaires Impériaux. Léhauſen de retour à Lubeck, tâcha de pouvoir s'introduire chez le Baron ; mais n'ayant pu en venir à bout, il l'attendit dans la rue un jour qu'il alloit à la chaſſe, & voulut lui préſenter ſes dépêches ; mais Diedriechſtein lui dit, qu'il ne lui étoit pas permis de les recevoir, que de l'avis & en préſence de ſes Collégues ; qu'il lui conſeilloit de ſe préſenter dans le Cabinet où ſe tenoit le Conſeil, lorſque les Commiſſaires ſeroient Aſſemblés. Ce que Léhauſen ayant exécuté à diverſes repriſes, ſans pouvoir être, ni écouté, ni introduit, il prit enfin le parti de s'introduire lui-même, accompagné d'un Notaire & de deux Bourgeois de Lubeck, pour ſervir de témoins.

Là, le Secretaire Suédois ſomma encore les Commiſſaires de recevoir les lettres, dont il étoit chargé, ce qu'ayant encore rejetté, il leur demanda acte de leur réfus : ce qu'on n'eut garde de lui accorder. Alors Léhauſen jetta ſur la table un acte dreſſé par le Notaire, & ſigné des deux témoins, certifiant que ledit Léhauſen avoit demandé avec inſtances, qu'on lût les lettres des Ambaſſadeurs de Suéde, & qu'on avoit refuſé abſolument de les recevoir (1). Les Commiſſaires firent de grandes ménaces au Notaire & aux témoins. Pour Léhauſen, il ſe retira promtement à Stralſond, où probablement les Ambaſſadeurs l'attendoient.

Un Auteur fameux (2) prétend, qu'il fut fait déſenſe de la part de l'Empereur aux Ambaſſadeurs Suédois de paroître à Lubeck, ou même en quelque autre lieu de l'Allemagne, ſur peine de la vie.

(1) Voy. Ogier. p. 237. (2) Wicquefort. P. I. p. 219.

Un procedé si fier & si violent indigna justement Gustave-Adolphe, naturellement facile à s'enflammer ; mais trop sage pour faire éclater à contretems son indignation. Il se plaignit avec force, mais modestement, en attendant que le tems eût mûri les choses au point qu'il faloit pour l'éclat de sa vengeance. Quant à l'Empereur, il parut peu se mettre en peine du couroux du Monarque Suédois. Il comptoit lui donner tant d'affaires en Pologne, qu'il n'auroit pas le loisir de s'ingérer dans celles d'Allemagne. D'ailleurs le Duc de Friedland, dont les avis étoient alors des régles pour la Cour de Vienne, ne craignoit rien tant que la fin de la guerre, qu'il prévoyoit devoir être la fin de son crédit prodigieux ; & il étoit bien aise d'avoir trouvé l'occasion d'insulter le Roi de Suéde, d'une manière si sanglante, pour l'engager à faire la guerre à l'Empereur, dont il appréhendoit la trop grande prospérité, sentant bien que n'ayant plus d'ennemi, il n'auroit plus besoin, ni de ses troupes, ni de son épée ; au lieu qu'en lui suscitant de nouveaux embaras, il le mettoit hors d'état de se passer de ses services, & se mettoit lui-même au-dessus de ses ennemis, dont le nombre n'étoit pas petit, & parmi lesquels il y en avoit de très puissans, comme nous le ferons voir en son lieu. Tout cela n'empêche pas, comme le remarque l'Auteur Poli de l'Histoire du Traité de Westphalie, que les Ministres Impériaux ne fîrent en cette occasion une faute irréparable, en refusant d'admettre les Ambassadeurs du Roi de Suéde. Rien n'eût été plus aisé, ajoûte-t-il, que d'assoupir dans leur naissance les différends, qui commençoient à éclater entre Gustave & Ferdinand. C'étoit-là un moment décisif, pour le repos de l'Allemagne, & de toute l'Europe. Mais rarement la prudence humaine connoît-elle l'importance de ces précieux momens. L'Empereur méprisoit un ennemi, qui lui paroissoit trop foible & trop éloigné, pour oser lui déclarer la guerre, & on ne prévoyoit pas qu'il dût en coûter un déluge de sang, pour expier ce mépris.

Il y avoit long-tems que Ferdinand travailloit à anéantir les Protestans en Allemagne ; mais jusqu'ici, il avoit gardé quelques mesures, & s'étoit enveloppé dans le prétexte d'extirper les restes des Rebelles en Bohéme, & des Partisans du Palatin. Mais la paix qu'il venoit de conclure avec le Roi de Dannemark, les embaras qu'il suscitoit au Roi de Suéde, la connivence du Ministère d'Angleterre, & le peu d'apparence qu'aucune Puissance Catholique, voulût hazarder de soutenir un parti odieux à la Cour de Rome, & à tout le Clergé, tout lui persuada, qu'il étoit tems de porter le dernier coup à ceux de ce parti, bien assuré qu'après cela, il n'y auroit plus personne en Allemagne, qui osât le rappeller lui & ses Successeurs au dispositif des Loix, & leur en prescrire de nouvelles ; car il ne se flatoit pas moins que de rendre l'Empire Héréditaire dans sa Maison, & de changer la forme du Gouvernement en Allemagne. Il commença à faire éclater son dessein par un Edit, qui ordonnoit à tous ceux de la Réligion Protestante de vuider ses Etats dans un certain espace de tems, si mieux n'aimoient se faire Catholiques-Romains, menaçant des plus griéves peines ceux qui, au bout du terme prescrit, se trouveroient dans le cas de desobéïssance. Cet Edit jetta le trouble & le desespoir dans les Provinces de Bohéme, de Styrie, d'Autriche, de Moravie, & de Hongrie,

dont une partie des Habitans étoient Protestans, & occasionna des soulevemens, qui coutèrent la vie à une infinité de malheureux; tant il est vrai, que les Princes ambitieux se jouent du sang & de la vie des hommes, dont le plus méchant l'est souvent beaucoup moins qu'eux. Mais ce n'étoit que le prelude d'un autre Edit, qui suivit bientôt après, & qui intéressoit toute l'Allemagne. Ferdinand osa, de son autorité privée, ordonner à tous les Etats d'Allemagne, qui, dans les révolutions précédentes, s'étoient emparés des biens d'Eglise, de les restituer sans délai, & de remettre entre les mains des Commissaires, qui seroient nommés par lui, tous les Archevêchés, Evêchés, Abbaïes, Prélatures &c. Par cette démarche l'Empereur violoit les loix les plus sacrées de l'Empire, la Convention de Passau, & le recès de la Diéte d'Augsbourg, qui ont reglé en Allemagne l'état de la Réligion, & assuré la tranquillité publique à cet égard; mais Ferdinand aveuglé par ses prospérités, ne se faisoit pas une affaire de violer une loi de plus. Il alloit à son but, qui étoit de réduire toute l'Allemagne en Province Héréditaire de sa Maison, & il ne croyoit pas que, dans l'état où étoient les choses, un projet aussi important pût etre exécuté avec plus de facilité. En effet, à la vue de cet Edit, & au récit des maux que les Soldats Impériaux faisoient souffrir partout où ils étoient, quelques Etats Protestans, effrayés de la puissance de Ferdinand, se hâtèrent d'obeïr à son Edit, esperant que cette promtitude les feroit épargner, dans les marches & les quartiers d'hiver. Mais le plus grand nombre rejetta l'Edit de restitution, & soutint que l'Empereur n'avoit pas le droit de statuer une Loi publique, sans le concours de tout le Corps Germanique; que l'Edit de restitution étoit une Loi publique, puisqu'il obligeoit les Principaux Membres de l'Empire, & le plus grand nombre des Etats. Plusieurs Etats Catholiques blâmèrent cette démarche violente de l'Empereur, & la regardèrent comme le dernier pas vers la tyrannie. L'Electeur de Bavière vit avec chagrin, que la ruine entière des Etats Protestans, entrainoit nécessairement celle des Catholiques; & que ceux-ci n'auroient que la foible consolation d'etre les derniers écrasés. Dès-lors ce Prince rechercha l'appui de la France. Comme c'étoit un génie supérieur il prévit, ou que les Protestans, appuyés des secours des Etrangers de leur Religion, ebranleroient le Trône de Ferdinand, & renverseroient ce pouvoir énorme, dont le poids opprimoit toute l'Allemagne, ou que Ferdinand heureux jusqu'à la fin extermineroit les Protestans, & aboliroit toutes les Loix qui assuroient leur Etat; or, dans l'un & l'autre cas, il lui convenoit de s'appuier d'une Puissance, également intéressée à maintenir le systeme de l'Empire, soit que Ferdinand triomphat des Protestans, soit que ceux-ci anéantissent les projets de ce fier Empereur, pour y substituer les leurs.

Cependant l'Edit de restitution fit un éclat épouvantable dans toute l'Europe, & malgré le panchant de l'Electeur de Saxe, pour les intérets de la Maison d'Autriche, il sentit qu'il n'étoit pas moins interessé, que tous les autres Protestans, à en poursuivre la révocation. Il se joignit pour cet effet avec l'Electeur de Brandebourg, & les autres Etats de la même Réligion; mais ni leurs prieres, ni leurs remontrances ne purent ébranler la résolution de l'Empereur. Il déclara à l'Electeur de Saxe, que tout ce qu'il pouvoit faire à sa considération,

fédération, c'étoit de l'excepter de la loi imposée à tous ses Co-Etats. Cette faveur ne calma point ses craintes, quoiqu'elle l'empêcha de prendre d'abord aucunes mesures vigoureuses ; ce fut alors que les instances des Etats opprimés fûrent redoublées auprès du Roi de Suéde, pour l'engager de venir à leur secours, de sauver la Réligion & la liberté attaquées d'une manière si visible.

Nous avons remarqué ailleurs, que Gustave-Adolphe avoit été sollicité dès 1614. à s'unir avec les Princes Protestans d'Allemagne, pour le maintien de leur Réligion, & que Guillaume Landgrave de Hesse lui avoit envoyé le Sr. Zobel, pour ménager cette affaire; surquoi le Roi envoya Balthasar-Niemand son Chambellan, pour assûrer les Princes qu'il accéderoit à leur union, & viendroit à leur secours, dès qu'il seroit débarassé des guerres, où il se trouvoit engagé. On voit par-là combien est mal fondée l'opinion de ceux qui croient (1), que l'Edit de restitution fut l'époque, où les Etats Protestans appellèrent Gustave à leur secours. Les Principaux Etats de l'Union-Protestante lui écrivîrent en même tems que le Landgrave de Hesse lui envoya Zobel. Leur Lettre est datée de Heilbron du 25. Septembre 1614.

Les mêmes Etats-Protestans lui écrivîrent du même lieu, & pour le même sujet le 24. de Juin 1619.

L'année suivante, ils fîrent les mêmes instances. Leur Lettre étant datée du 20. Janvier à Ulm.

Le 17. Février 1621. ils en écrivîrent une quatrième de Heilbron.

Il y en a une autre datée de Stœlz du 22. Août de l'an 1620. Toutes ses lettres, & beaucoup d'autres de la même espece, sont encore conservées en original dans les Archives de Stockholm. Elles sont signées de la propre main des Princes, & des Représentans des Villes Impériales.

Tout ce qu'il y avoit de Puissances en Europe, un peu éclairées sur les vues de l'Empereur, fûrent émues de l'Edit qu'il venoit de publier. Elles sentîrent qu'il faloit secourir le Corps Germanique, pour n'être pas écrasé sous le poids de sa chûte.

La France attachée à détruire les Huguenots, pour établir l'autorité du Roi, n'avoit garde de s'endormir sur ce qui se passoit en Allemagne, prête à entrer en guerre avec l'Empereur & l'Espagne en Italie, pour les affaires de la Waltenine & la succession de Mantoue, il lui convenoit d'abattre les Réformés qu'elle avoit dans son sein, & de secourir les Calvinistes de Hollande & les Luthériens d'Allemagne. Mais comment allier une conduite en apparence si contradictoire ; comment empêcher les cris, les reproches, les libelles des Partisans d'Autriche, les accusations des Moines, les décisions des Casuites si fatales aux deux derniers prédécesseurs de Louïs XIII? Comment un Prémier Ministre, Prêtre & Cardinal osera-t-il s'allier avec des hérétiques, les soutenir contre un Prince si cher aux Jésuites, & encourir le reproche d'être fauteur d'hérésies? Un autre que le Cardinal de Richelieu ne se seroit peut-être pas si bien démêlé de ces embaras. Pour lui, il commença par em-

(1) Tel est le sentiment du Dr. Harte & du Sr. Kochler Prof. de Goettingen, homme décisif, qui prononce sans approfondir. M. Arkenholtz rapporte dans ses Mém. Mss. des piéces, qui prouvent invinciblement combien le sentiment de ces Mrs. est insoutenable.

ployer les armes temporelles pour réduire les Calvinistes du Royaume, ensuite il composa des livres de controverse, pour defendre la doctrine de l'Eglise Romaine, & combattre celle des Calvinistes. Quand il crut avoir assez convaincu le public de la pureté de ses sentimens en matiere de foi; il attaqua le prétendu zèle de Réligion dont Ferdinand II. couvroit ses attentats, & fit voir que tout ce zèle n'étoit que de la poudre, qu'on jettoit aux yeux du peuple, pour justifier l'ambition la plus deméſurée & les injustices les plus criantes. Les Ecrivains qu'il avoit à ses gages dévelopoient fort au long toutes ses idées: ils alléguoient pour preuve, que le même Ferdinand, qui pressoit la restitution des biens Ecclésiastiques en Allemagne avec tant de violence, n'avoit pas même songé à demander rien de semblable au Roi de Dannemark, quoiqu'il l'eût réduit à se soumettre à tout: que non seulement on n'avoit pas prétendu qu'il restituât les Evêchés usurpés dans son pays par ses Prédécesseurs, ni les biens des Monastères; mais, qu'on avoit même eu la complaisance de laisser à son Fils l'Evêché de Bréme. Voilà, si je ne me trompe, la clé de la conduite du Cardinal de Richelieu, que les Ministres de l'Electeur Palatin représentent dans leurs dépêches, tantôt comme trop dévoué à la Cour de Rome, tantôt comme appréhendant la trop grande Puissance de l'Empereur Ferdinand.

Le préjugé, que la Maison d'Autriche étoit le plus ferme appui de la Réligion Catholique, étoit encore trop enraciné, pour que le Cardinal osât envoyer une armée en Allemagne à l'appui des Protestans. Il n'y auroit pas eu de sûreté, ni pour lui, ni pour son maître, & leur personne auroit été exposée à la fureur du premier fanatique. On sait que, malgré toutes ses précautions, il n'en fut pas moins en butte aux libelles les plus violens, où l'on ne lui épargnoit pas les reproches de fauteur d'hérétiques, d'allié des Luthériens, & d'ennemi des Catholiques. Il ne lui convenoit donc pas d'agir ouvertement; mais il pouvoit sous main exciter & seconder le Roi de Suéde.

Il n'est pas vrai, comme l'ont prétendu beaucoup d'Ecrivains François, que le Cardinal eût déterminé Gustave à venir au secours de l'Allemagne. Ce Héros y étoit assez porté de lui-même, & ne manquoit pas d'autres sollicitations bien antérieures à celles de la France. Il est même certain qu'il balança plus d'une année à accepter les subsides de France, quelque besoin qu'il en eût d'ailleurs; & que le Sénat de Suéde, dont il demanda les avis sur ce sujet, fut aussi long-tems à prononcer cette question, soit qu'il se défiât du Cardinal dans une guerre, où il s'agissoit du salut des Protestans, soit qu'il craignît que la France ne voulût s'autoriser de cette dépense, pour partager les avantages que pourroient avoir les armes Suédoises. La vérité est qu'il eût préféré les subsides & l'alliance d'Angleterre; mais, enfin convaincu qu'il n'y avoit rien à attendre de cette Puissance, il s'engagea avec la France.

Les Ecrivains Suédois, qui se récrient tant sur la part que les François prétendent avoir eue aux progrès de Gustave, en feroient peut-être autant à leur place. Il est trop beau, trop glorieux d'avoir été allié de ce grand Roi, pour ne pas être tenté de détourner à soi quelques rayons de sa gloire. Toutes les victoires de Gustave-Adolphe sont à lui; c'est le fruit de sa valeur & de sa prudence & non d'un aveugle hazard; mais on ne peut nier

que, sans l'appui de la France, peut-être aucun Etat Protestant d'Allemagne n'auroit osé se déclarer; & qu'après la mort de ce grand Roi, si la France avoit abandonné la Suéde, celle-ci n'auroit peut-être pas donné la loi à Osnabruck, ni retiré tous les avantages qu'elle retira par le traité de pacification générale, surtout si l'on considére les suites qu'auroit pu avoir la déroute de Nordlingea. Il me paroît donc que, tout préjugé à part, on ne peut s'empêcher d'admirer le génie & le courage du Cardinal de Richelieu, d'avoir bravé les préjugés & contribué, quoiqu'indirectement, au renversement de la tyrannie, au salut de l'Empire, & peut-être à la liberté de l'Europe. Les mêmes Ecrivains conviennent assez généralement de ces chefs; mais ils reprochent à la France d'avoir agi par des motifs d'intérêt. Ce reproche est trop ridicule, & ne mérite pas de réponse. Ils veulent encore que Gustave-Adolphe n'ait eu d'autre but, que de protéger & de défendre la Réligion qu'il professoit. Comme Gustave étoit homme & de plus Roi, il n'est pas douteux que des vues temporelles ne soient entrées pour quelque chose dans la résolution, qu'il prit de tourner ses armes contre l'Empereur. Le desir de la Gloire, l'intérêt de sa Couronne, la défense de son Royaume menacé depuis si long-tems d'une invasion, surtout depuis que Wallenstein étoit maître de quelque Ports sur la mer Baltique; tout cela sans doute, s'est joint aux sentimens de Réligion, qui étoient le ressort principal de sa grande âme.

Je laisse au lecteur à juger si ces raisons sont de quelque poids. Il me suffira de remarquer ici, que l'Edit de restitution parut faire une si vive impression sur le Cardinal de Richelieu, qu'il envoya ordre au Baron de Charnacé, Ambassadeur de France à Coppenhague, de passer en Prusse, & de travailler à procurer à quelque prix que ce fût une paix solide, ou du moins une longue trève entre Sigismond & Gustave, afin que celui-ci pût passer en Allemagne.

Wallenstein étoit au comble de ses vœux. Il avoit craint que, tout étant soumis ou épouvanté en Allemagne, la guerre n'y finît faute de combattans: mais le nouvel Edit de l'Empereur ne lui laissoit aucun doute, que la guerre ne se rallumât plus fort que jamais. Il savoit, qu'il n'y avoit pas un Etat Protestant dans tout l'Empire, qui ne fût dans le cas de s'être approprié des biens d'Eglise, de sorte que ceux mêmes, qui s'étoient tenus tranquilles durant les troubles précédens, ne pouvoient se dispenser d'entrer dans ceux qui se préparoient, & qui étoient prés d'éclater. De son côté, il faisoit tout ce qui étoit le plus propre à attiser le feu; lâchant la bride à ses Soldats, dispersés en quartiers d'hiver dans les Marches de Brandebourg, & dans la Basse-Saxe; levant des contributions énormes.

Dès l'année précédente, il avoit exigé que la Ville de Magdebourg levât à ses fraix (1) un Régiment, pour le service de l'Empereur, ou qu'elle payât incessamment cinquante mille écus de contribution. La Ville ne s'étant pas pressée de satisfaire à cette demande, le Duc de Friedland fit avancer deux Régimens de Croates, pour faire le dégât autour de Magdebourg, & interrompre son commerce.

(1) Kevenh. Ann. Ferd. *p.* 771.

Les Bourgeois irrités firent une sortie, maltraitèrent les Croates, & se saisirent de sept barques chargées de grains, qui remontoient l'Elbe pour les troupes Impériales.

Cet acte d'hostilité irrita Wallenstein déja mal disposé pour la Ville, qui n'avoit temoigné aucune joie de son voisinage, lorsqu'il étoit venu prendre possession de son Duché de Mecklenbourg. Il jura qu'il se vangeroit. Le Magistrat informé de ses menaces, écrivit une lettre fort soumise à l'Empereur, dans laquelle il protestoit n'avoir eu aucune part à la saisie des grains, ni à la sortie faite sur les Croates. Mais le Duc de Friedland leur répondit, qu'ils se trompoient fort, s'ils croyoient en étre quittes pour un desaveu; que, quand même ils appaiseroient l'Empereur, il ne se tiendroit pas, lui, pour satisfait, & qu'il lui faloit de l'argent, & non pas des paroles.

Cependant la guerre se faisoit en Prusse avec une vivacité extraordinaire, & malgré la rigueur de l'Hiver, si incommode dans ces contrées, où la neige & la glace couvrent la terre près de six mois de l'année. Dès le commencement de celle-ci 1629. les Suédois se remirent en mouvement sous les ordres du brave Herman Wrangel, pour tâcher de surprendre leurs ennemis; mais les Polonois, presque aussi accoûtumés au froid, & endurcis aux fatigues, se tenoient sur leurs gardes. Enfin le 11. de Février, on se rencontra de part & d'autre près du Village Gorznof (1) & on en vint aux mains. Le choc fut rude, & la perte des Polonois si considérable, qu'ils abandonnèrent beaucoup de terrain & laissérent la Ville de Thorn fort exposée. En effet les Suédois marchèrent contre cette place, & en emportèrent d'abord les Fauxbourgs sans beaucoup de difficulté; mais la tentative qu'ils firent sur la Ville ne leur réussit pas, & ils furent obligés de se retirer.

L'échec que l'armée Polonoise venoit de souffrir, renouvella le dégoût que la Nation avoit eu pour cette guerre, où elle perdoit toûjours, & ne pouvoit même espérer de rien gagner. La Pologne, disoient-ils, a perdu toute la Livonie & presque toute la Prusse, pour rétablir son Roi sur le Trône de Suède; mais qu'importe aux Polonois, que Pierre ou Jean soit Roi de Suéde? Le Nonce nous a dit que c'étoit pour la Réligion: nous l'avons cru, & nous avons combattu sans succès. Faut-il donc que nous ruinions la Réligion en Pologne, pour vouloir si inutilement la rétablir en Suéde? L'Empereur & l'Espagne nous promettent depuis dix ans de puissans secours d'hommes, de flottes, & d'argent; cependant rien ne paroît; & nous nous épuisons pour une querelle, où nous n'avons que faire, & dont nous ne pouvons manquer d'être la victime. Il faut avoüer que ce raisonnement étoit de bon sens, & qu'il eût été à souhaiter pour la Pologne, qu'elle eût pensé ainsi long-tems auparavant, & durant tout le cours de cette guerre, la paix n'auroit pas été si long-tems differée, & l'on auroit épargné bien des maux à l'Allemagne.

Gustave-Adolphe n'étoit pas en Prusse lors de l'échec, que les Polonois souffrirent à Gorznof; il étoit occupé dans son Royaume à prendre des arrangemens, pour finir enfin la guerre avec la Pologne, en redoublant d'efforts &

(1) Zernack: Bekriegtes Thorn C. I. & Lengnich. p. 223. M. H. ne parle point de cette action. MSS. de M. Ark. où le Village est nommé Gornso.

de vigueur durant cette Campagne qui s'ouvroit de si bonne heure, & d'une manière qui donnoit les meilleures esperances.

D'un autre côté Sigismond se consoloit de ce mauvais prélude par les avis certains qu'il avoit reçus, qu'un Corps de troupes Impériales, détaché de l'armée du Duc de Friedland, étoit prêt à partir pour venir à son secours. Cela n'empêcha pas, que, cédant aux instances des Ambassadeurs de Brandebourg & des Etats-Généraux, il ne consentît à un armistice de quelques semaines, pour traiter de la paix, mais c'étoit plûtôt pour gagner du tems, & tenir les Suédois dans l'inaction, en attendant l'arrivée du secours, que par un sincere désir de conclure la paix. On ne laissa pas d'entrer en conférence; mais dès la prémière; il fut aisé de juger qu'on ne concluroit rien. Le Chancelier Oxenstierna trouva d'abord un vice essentiel dans les pleins-pouvoirs des Polonois, en ce qu'on n'y donnoit point à Gustave-Adolphe le titre de Roi de Suéde. Cette difficulté arrêta tout: à la fin les Polonois cédant aux instances des médiateurs, consentîrent de donner à Gustave le titre de Roi de Suede, en reservant les droits de leur Maître. A peine cette difficulté étoit applanie que le Chancelier de Suéde, l'homme de son siécle le plus précautionné & le plus pointilleux, voulut qu'on inserât encore dans les pleins-pouvoirs l'épithéte de *Très Puissant*, qu'on ne donnoit alors qu'à l'Empereur. On eut beau chercher des biais pour parer à ce nouvel incident. Oxenstierna ne voulut point se relâcher, ni les Polonois céder sur un point dans le fond si peu important. De manière que les conférences fûrent rompues; mais le Roi de Pologne ne s'en soucioit guère; les Impériaux au nombre de sept mille Fantassins (1) & deux mille Cavaliers, s'avançoient à grands pas vers la Prusse avec une bonne Artillerie. Ce Corps étoit commandé par le même Arnimb, qui avoit fait le siége de Stralsond. On prétend que Wallenstein ayant résolu de confier ce commandement à Arnimb, le lui annonça en ces termes. „ Arnimb, je vous ai choisi pour m'aller chasser ce Roi de neige de la Prusse; „ partez, &, si Vous ne réussissez pas, dites lui de ma part, que j'irai bien-„ tôt l'en chasser moi-même.

Tout est croyable de la part d'un homme aussi vain que Wallenstein; mais s'il est vrai qu'il se soit exprimé d'une manière si singulière, il eut lieu de se convaincre dans la suite, qu'il étoit plus aisé de donner ordre de chasser le Roi de Suéde, qu'il ne l'étoit de l'exécuter. Cependant le Roi de Suéde arrive en Prusse par mer, tandis qu'Arnimb y arrive par terre. Celui-ci joignit près de Gaudentz l'armée Polonoise commandée par Koniecpolski, & le Roi de Suéde vint poster à Quidzin, avec cinq mille chevaux & huit mille hommes de pied. On étoit alors dans le milieu de Juin; & quoique les forces réünies des Impériaux & des Polonois fussent de beaucoup supérieures à celles du Roi de Suéde, ce grand Prince n'en chercha pas moins l'occasion d'en venir aux mains avec eux, & de décider par une Bataille, qui de lui ou du Roi de Pologne donneroit la loi à l'autre.

Cependant il envoya un de ses Chambellans à Wallenstein pour se plaindre,

(1) Le Comte de Kevenhuller dans ses Annal. de Ferd. fait monter ce corps a quinze mille hommes; mais c'est apparemment une faute d'impression. Voy. Ann. Ferd. ad h. a. *p.* 8-6.

que, ſans qu'il eût rien fait contre Sa Majeſté Impériale, on envoyât un corps de ſes troupes contre lui. Wallenſtein repondit froidement à l'Envoyé; *l'Empereur a trop de troupes, il faut bien qu'il en donne à ſes amis.* On peut croire que cette réponſe, jointe à tant d'autres griefs, acheva d'aigrir l'eſprit du Roi de Suéde, & ne fit que l'animer à chercher l'occaſion de combattre.

Les deux Généraux alliés avoient ordre de ne point éviter la Bataille, s'ils voyoient quelque apparence de pouvoir tirer quelque avantage de leur ſupériorité: c'eſt pourquoi, ils cherchoient les pleines ouvertes; & comme les environs de Gaudents ſont fourrés de bois & de hauteurs, ils réſolûrent de décamper & d'aller chercher un terrain plus uni & plus ouvert.

Guſtave, qui fût averti de leur deſſein, ordonna au Rheingrave de ſe porter à une défilé près de Stum, par ou il faloit que les ennemis paſſaſſent, & de s'en emparer. Il lui donna pour cet effet un Régiment de Dragons & un de Cuiraſſiers, afin que marchant avec plus de viteſſe il pût prévenir l'ennemi; avec cette obſervation néanmoins que, ſi celui-ci s'étoit déja emparé du défilé, il eût à attendre le renfort qu'il lui ameneroit en perſonne, ſans s'engager dans aucun combat ou eſcarmouche avant ſon arrivée.

Koniecpolski (1) connoiſſoit trop bien l'importance de ce paſſage, pour ne pas s'en aſſûrer. Il marcha toute une nuit, &, profitant de la viteſſe des chevaux Polonois, arriva avant les Suédois avec un bon corps de Croates & de Cavalerie légère. Auſſitôt il fit travailler à des retranchemens pour couvrir ſon Infanterie, & envoya ſa Cavalerie en avant.

Le Rheingrave, arrivant dans ce moment, comprit que l'ennemi étoit maître du défilé, &, comme il étoit jeune & plein de feu, il oublia à la vue de cette Cavalerie Polonoiſe, les ordres du Roi, & courut la charger. Ceux-ci avoient caché la moitié de leur monde dans un bois. Ils plièrent d'abord pour attirer le Rheingrave. Celui-ci, continuant à les pouſſer, ſe vit tout à coup pris à dos & en flanc.

Deux cens Suédois fûrent taillés en piéces; le reſte ſe fit jour à travers les ennemis & ſe retira en bon ordre ſans que les Polonois oſaſſent les pourſuivre, ſe contentant de leur avantage & de cinq Drapeaux pris ſur les Suédois, leſquels ils préſentèrent à leur Général. Dans ce moment même le Roi arriva avec le reſte de l'armée. Il vit que les ennemis travailloient à jetter un pont ſur le Nogat, pour paſſer dans le grand Werder. Il les chargea ſans balancer. Le choc fut très rude. Le Roi, ſe laiſſant emporter à ſon courage, ſe trouva au milieu de la mélée. Là un Dragon Polonois le ſaiſit par le baudrier. Le Roi, dans cette extrémité prit le parti de ſe débaraſſer de ſon baudrier, & le fit paſſer par deſſus ſa tète, mais il ne put faire ce mouvement, ſans que ſon Chapeau (2) tombât, qui fut perdu dans la mélée. Il ne reſta entre les

(1) Nous ſuivons ici le récit de Lengnich. Permis à M. le Dr. Harte de copier mot pour mot l'ennuyeux & fade Roman des pretendus Mémoires de Sirot.

(2) Au ſujet de ce Chapeau, je ne puis m'en empêcher ici de rapporter ce qu'en dit le Sr. Claude de Leſtouf Baron de Sirot, dans ſes fameux mémoires imprimés à Paris in 12°. 1683. T. I. *p.* 126. *& ſuiv.* „ Le Roi, dit-il, „ m'ayant donné un coup de Carabine dans „ l'épaule droite, je pris un de mes Piſtolets, „ dont je lui brûlai les cheveux, & le branle- „ ment de tête qu'il fit au paſſage de cette bal- „ le, fit tomber ſon Chapeau par terre . . .

mains du Polonois que le baudrier, qui n'avoit rien de remarquable. A peine ce Héros étoit échapé de ce péril, qu'il tomba dans un autre. Un fecond Polonois le faifit par le bras, lorfqu'Eric Soop brave Soldat Suédois furvint (1) & reconnoiffant fon Maître, il fondit fur le Polonois le Piftolet à la main, lui caffa la cervelle, & fauva ainfi la vie, ou du moins la liberté à fon Roi, & rendit à coup fûr le plus grand fervice à fa Patrie, comme le plus mauvais à l'Empereur.

Pendant que Soop faifoit une fi belle action, le Colonel Kaltenhoff, à la tête de deux Compagnies de Cavalerie Finlandoife, chargea un gros de Cuiraffiers de l'Empereur & le mit en fuite. Tous les corps de l'armée de Guftave combattîrent avec la plus grande valeur, fans s'étonner du grand nombre des ennemis. Les marques de leur victoire fûrent dix-fept Drapeaux & cinq Etendarts. Les ennemis ne laiffèrent pas de s'attribuer l'avantage fur ce que le Roi de Suéde avoit failli à être pris, qu'on avoit entre les mains fon Chapeau & fon Baudrier; ajoûtant, comme à l'ordinaire, que les Suédois avoient perdu plus de monde qu'eux. Les Hiftoriens Polonois parlent auffi fur le même ton. Mais les fuites prouvèrent mieux que tous ces vains difcours de quel côté fut l'avantage.

Il faut avouer néanmoins que les Impériaux & les Polonois ne fe reti-

„ lequel mon valet de chambre ramaffa & me „ donna après le combat . . . . Deux „ Capitaines Suédois prifonniers me voyant „ porter le Chapeau du Roi de Suéde, en fûrent fi fenfiblement touchés, qu'ils en pleurèrent & jettèrent d'horribles cris, croyant le „ Roi mort". J'abrége tout ce récit ayant honte de copier de femblables fottifes. Enfin notre Baron ajoûte, que le Roi de Suéde, ayant fu que c'étoit lui qui avoit fon Chapeau, l'envoya féliciter fur fa bravoure par un trompette: que, quand il fut queftion de la paix, il déclara qu'il ne vouloit pas que l'on commençât les conférences, qu'il n'eût vu le Baron de Sirot; que là il lui annonça, qu'il alloit déclarer la guerre à l'Empereur conjointement avec le Roi de France, qu'ainfi il lui confeilloit de quitter le fervice de l'Emp. & lui offrit un Régiment dans le fien &c. Je pardonne au compilateur le Vaffor d'avoir adopté toutes ces niaiferies: mais je ne fais fi M. Harte eft excufable de les avoir copiées & traduites de mot à mot. Il lui étoit aifé de voir que les mémoires de Sirot, ne font que les billevezées d'un Romancier, les rêveries d'un cerveau en délire. Il ne faloit pour s'en convaincre, que faire attention aux vanteries dégoûtantes dont ils font femés, aux difparates qu'ils préfentent à chaque page. Mais furtout aux fauffes dates & à l'ignorance des lieux. Par exemple le Sr de Sirot place à la St. Jean de l'année 1626. le combat dont nous parlons ici; tandis que les meilleurs Hiftoriens Suédois & Polonois difent unanimement, qu'il fe donna le 17. de Juin de l'an 1629. de manière qu'il fe paffa le lendemain de la jonction des Impériaux avec les Polonois; car fuivant Kevenhuller cette jonction fe fit le 16. de Juin. Les vanteries du Baron de Sirot me rappellent celles d'un autre Baron. C'eft le Sr. de Vitaux Gentilhomme Bourguignon, qui, fuivant Piganiol de la Force avoit eu un honneur, qu'aucun autre Gentilhomme n'a eu avant lui, s'étant battu fucceffivement avec trois Rois; celui de Suéde, celui de Pologne & le Roi de Dannemark. La brutalité des duels, alors fi répandue chez la Nation Françoife, faifoit imaginer tous ces contes ridicules, relégués aujourd'hui dans les Romans, où il eft encore permis de fe battre en duel & de faire mille autres extravagances. M. Arkenholtz dit dans fes Mém. Mff. que j'ai entre les mains, qu'il a vu & copié lui-même à Poitiers l'épitaphe de ce terrible Baron de Vitaux, où il eft fait mention de fes duels avec les trois Rois en queftion.

(1) Quelques Hiftoriens difent que Soop étoit alors Capitaine de Cavalerie: d'autres prétendent qu'il n'étoit que fimple Cavalier; mais que, pour le récompenfer, le Roi lui donna, outre cent ducats, une Compagnie de Cavalerie. Enfin d'autres racontent la chofe avec quelque différence, & tâchent à répandre plus de merveilleux fur un fait qui l'eft déja affez de foi. Nous avons fuivi ici le récit le plus fimple comme le plus vrai.

rèrent pas fort loin du champ de Bataille, & qu'ils eûrent aussi quelques trophées. Dans la lettre (1) qu'Arnimb écrivit au Duc de Friedland le lendemain de l'action. „ Le Roi, dit-il, a été au milieu de nous. Nos vêtres „ l'ont si bien houspillé qu'il y a laissé son Chapeau, lequel j'envoie à Votre „ Altesse Sérenissime. . . . . . Dans le moment l'ennemi envoie un trompet- „ te, pour redemander quelques corps morts & quelques prisonniers. Ce „ trompette raconte que le Roi a dit, que de sa vie il ne s'étoit baigné si „ chaudement; que cependant il étoit bien aise d'avoir fait connoissance avec „ les Impériaux..... Le Roi s'est mêlé si courageusement avec les Imperiaux, „ qu'il s'est trouvé dans le plus grand péril, & ne s'en est tiré que par son „ extréme valeur, & la fidéle assistance des siens. . . . . L'action a été des „ plus vives & a coûté beaucoup de monde. Il y a plus de trente Hauts-Offi- „ ciers, tant Colonels, que Majors & Capitaines de tués, environ trois cens „ prisonniers, nous leur avons pris onze étendarts & onze piéces de canon de „ cuir bouilli.

Il paroit par cette lettre que les Impériaux restèrent maîtres du champ de Bataille, de quoi néanmoins les Historiens Suédois ne conviennent pas. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que Gustave profita de la nuit pour se retirer dans son premier camp près de Quidzin.

D'un autre côté il est incontestable, que quelques jours après les Polonois, ayant voulu achever leur pont pour passer dans le grand Werder, fûrent attaqués par les Suédois avec tant de vigueur, qu'ils fûrent contraints de se retirer avec perte de près de quatre mille hommes.

Ce dernier échec porta un coup mortel aux affaires du Roi de Pologne. La modicité, & la lenteur des secours de l'Empereur, jointes à l'ascendant de Gustave-Adolphe, commencèrent enfin à le dégoûter de la guerre; mais ce fut bien pis quand il vit que l'indiscipline des Impériaux faisoit crier toute la Pologne. En effet ces troupes, accoûtumées sous Wallenstein à vivre dans la plus grande licence, commirent des excès à quoi l'on n'étoit point accoûtumé dans ce pays-là. Enfin pour comble de maux (2), la peste se mit dans l'armée Polonoise & Impériale, & la famine en même tems, parceque la crainte d'être infecté de la maladie contagieuse empêchoit qu'on n'y apportât des vivres.

Quant à la défaite de Stum (3), les Polonois la rejettèrent sur Arnimb, & pré-

(1) Rapportée par le Comte de Kevenhuller dans ses Annal. de Ferd. *p.* 81[illegible]. *& suivantes*, où il est bien étrange qu'il ne soit pas même dit un mot de ce fier Baron de Sirot, qui, quoiqu'Officier Subalterne, prétend avoir tout fait, & tout arrangé dans cette occasion. Quelle plus grande preuve de fausseté? Cependant M. Harte a non seulement tout adopté, mais même il a manieré la copie, lui a donné plus d'étendue, & l'a ornée de circonstances de son invention. Il nomme par exemple un des Capitaines Suédois, qui se mîrent à pleurer & à crier en voyant le Chapeau du Roi sur la tête du Sr. de Sirot, & il nous apprend que ce Capitaine s'appelloit Stume, & étoit Ecossois de Nation, Commandant d'un Régiment de Cavalerie Allemande. Sirot ne favoit pas cela, sans quoi il n'auroit pas laissé à l'Historien Anglois de Gustave-Adolphe le soin de nous en instruire. Ces Mémoires du Sr. de Sirot, qu'on a affecté d'écrire d'un style simple, sont travestis par lui en style emphatique, qui ne leur donne pas plus de credit.

(2) Beschr. der Preuss. Werder. *p.* 299.

(3) Puff. de reb. Suec. Lib. II. §. 15.

prétendîrent qu'il mandoit tous les projets qu'on formoit à l'Electeur de Brandebourg, dont il étoit né sujet, & que cet Electeur en faisoit part à Gustave-Adolphe. Quoiqu'il en soit de cette accusation, il est certain que le Roi de Pologne écrivit à Wallenstein, pour demander le rappel d'Arnimb; & Wallenstein n'osa pas le refuser. Il envoya, pour commander les Impériaux à sa place, Jules-Henri de Saxe-Lawenbourg, & Philippe Comte de Mansfeld. Mais ces deux Généraux, soit qu'ils manquassent de capacité, soit qu'ils trouvassent les affaires trop ruïnées, ne pûrent rien exécuter de considérable, & restèrent sur une défensive, qui marquoit assez le mauvais état où ils se trouvoient.

Cependant Charnacé étoit arrivé auprès de Gustave-Adolphe, après avoir travaillé en vain à Coppenhague, pour détourner le Roi de Dannemark de conclure la paix avec l'Empereur, sa Cour l'envoyoit en Prusse, pour hâter l'accommodement entre les Rois de Pologne & de Suéde, & engager ce dernier à faire incessamment une irruption dans l'Empire, avec offre de le seconder par des subsides & des diversions.

Charnacé étoit homme de guerre, mais aussi bon Négociateur que brave Soldat. Il portoit dans les affaires cet air de franchise ordinaire aux Gens de guerre, avec toute la pénétration, toute l'étendue d'esprit, toute la dissimulation du politique le plus rompu.

Il vit tour-à-tour les Rois de Suéde & de Pologne, & fut très agréable à ce dernier, qui ne voyoit autour de lui que des médiateurs Protestans, dont il se défioit. Charnacé fit sentir au Roi de Pologne, qu'il étoit la dupe de l'Empereur & de l'Espagne; qu'aulieu d'aspirer à un Royaume où personne ne le souhaitoit, & dont un autre étoit en possession, & quel autre! un Prince dans la fleur de l'âge, victorieux, conquérant & adoré de ses sujets, il feroit beaucoup mieux de songer à travailler à assûrer l'élection de son Fils à celui de Pologne après sa mort: que toutes les forces de la Maison d'Autriche ne le rétabliroient jamais en Suéde, contre le gré de toute la Nation passionnée pour Gustave jusqu'à l'enthousiasme; que, prétendre détrôner un tel Roi, c'étoit une chimère, que tous secours humains ne réaliseroient jamais: qu'aulieu d'abandonner ainsi le corps pour l'ombre, il lui convenoit de donner la paix aux Polonois, pour les disposer en faveur de sa famille: qu'il faloit leur faire oublier les longues guerres & les malheurs de son régne, pour regagner leur affection; que la France, de tout tems amie & alliée de la Pologne, lui offroit sa médiation pour sortir du Labyrinte où il se trouvoit: qu'après tout il devoit préférer la Maison de Vasa à celle d'Autriche; que Gustave-Adolphe étoit petit Fils de Gustave-Vasa aussi bien que lui; que l'Empereur qui le caressoit actuellement, & l'excitoit à la continuation de la guerre, n'avoit en vue que d'occuper Gustave-Adolphe, aux dépens de la Pologne & de l'empêcher de mettre obstacle à la tyrannie, qu'il établissoit dans l'Empire & en Italie; qu'après cela il comptoit bien de faire tomber la Couronne sur la tête d'un de ses Fils, & de rendre ce Royaume Héréditaire dans sa Maison, comme il étoit à la veille de faire de l'Empire: que la France occupée au dedans à dompter une faction dangéreuse, & au dehors à défendre la liberté de l'Italie, contre toutes les forces de l'Espagne & une partie de celles de

l'Empereur, ne pouvoit garantir l'Allemagne du joug où elle gémissoit: que le Roi de Suéde étoit le seul Prince en état de relever l'Empire : que la Maison d'Autriche portoit ses vues bien au delà: que l'Allemagne une fois soumise & abandonnée de tout appui, la Pologne auroit son tour, & bien d'autres Etats encore: que la Religion étoit un voile que cette Maison avoit jetté de tout tems sur ses vastes projets: que le Roi de France son Maître étoit Roi Très-Chrétien, Fils aîné de l'Eglise, & aussi bon Catholique que l'Empereur, & que neanmoins il jugeoit nécessaire pour la liberté de l'Europe de maintenir le Systême de l'Empire.

Quand il parloit au Roi de Suéde, il lui rappelloit l'alliance de son ayeul avec François I. Roi de France, contre la Maison d'Autriche, dès lors également ennemie de la France & de la Suéde; les intrigues de cette Maison, pour lui ravir à lui-meme une Couronne acquise par le droit le plus légitime, le choix unanime des peuples de son Royaume. Il lui peignoit avec les couleurs les plus fortes, les procedés indignes des Impériaux aux conférences de Lubeck, les secours de troupes & d'argent fournis au Roi de Pologne: les préparatifs de Wallenstein pour envahir la Suéde: les mépris de ce Général; la persécution des Protestans; la ruine entière de la Maison Palatine; l'oppression générale de tous les ordres de l'Empire: la gloire dont il se couvriroit, en tendant la main à tant de malheureuses victimes de l'ambition de Ferdinand, & de la dureté de Wallenstein: que la postérité le regarderoit comme ayant été l'azyle des opprimés, le défenseur de la Réligion, le sauveur de la liberté publique, le restaurateur des Loix Germaniques, & le vangeur de tant d'attentats atroces, qui crioient vengeance au Ciel.

Ces discours faisoient d'autant plus impression, qu'ils étoient conformes à la plus exacte vérité.

Enfin, les deux Rois convinrent de renouer une négociation si souvent commencée & rompue. On convint qu'on traiteroit sous des tentes (1), dressées près du Village d'Altemark (2), entre les deux armées.

Là, parûrent de la part du Roi de Pologne Jacques (3) Zadzik, Evêque de Culm, grand Chancelier de la Couronne; Wesselowski Maréchal de Li-

(1) M. Harte répéte encore ici fort sérieusement, que le Roi de Suede ne voulut pas permettre que les conférences commençassent, avant qu'il eût vu le vaillant Sirot, qui avoit battu les Suédois à *Pozoiar*, à *Osbron*, forcé le *fossé d'Elbing*, tous lieux inconnus des Géographes. Mais comment se peut-il qu'aucun Historien avant M. Harte, n'ait jamais fait mention de faits si remarquables & si publics, ni du nom de Sirot. J'en reviens toûjours-là.

(2) M. Harte n'est pas mieux informé du détail de cette Négociation, que des actions qui la précédérent. Voici ce qu'en dit Lengnich: *In campo ad Villam Altemark, vulgo Starygrod, die 26. mensis Septembris anno* 1629. ... Kevenhuller dit aussi la même chose, excepté qu'aulieu du 26. Septembre il met le 16. qui est le vrai jour de la conclusion du traité; & qu'aulieu de Starygrod, il nomme le Village *Starytark*: mais à cet égard il en faut croire Lengnich, qui étoit du pays, & savoit le Polonois; car il paroit que *Starygrod* est le nom Polonois du Village & *Altemark* le nom Allemand, aussi Kevenhuller ne se trompe pas dans ce dernier, & il l'appelle aussi *Altemark*. Il n'est pas vrai que cette treve dût durer jusqu'en 1636. & qu'elle fût prolongée ensuite pour 21. ans; mais elle fut conclue pour six ans, & par conséquent jusqu'en 1635. & fut ensuite prolongee pour 26. ans. M. Harte pourra corriger ces erreurs-là dans une nouvelle édition.

(3) Ils sont ainsi nommés par les meilleurs Historiens.

thuanie; Jacques Sobieski grand Ecuyer tranchant de la Couronne; George Osselinski grand Porte-Manger, & Starofte de Doerpt, & Magnus Erneft de Dœnhoff. De la part de Guftave, le Maréchal Herman Wrangel, & le Colonel Jean Banner. Parmi les médiateurs Charnacé, dont les foins & les mouvemens avoient amené les chofes à ce point, jouoit le principal rôle, ceux de Hollande & de Brandebourg le fecond, & celui d'Angleterre le Sir Thomas Roe, le dernier.

Guftave méprifoit au fond le Roi d'Angleterre, quoiqu'il le ménageât extérieurement.

A l'ouverture des conférences, la difficulté à qui parleroit le premier fe renouvella. Les Miniftres des deux Rois craignoient de commettre la dignité de leur Maître, en commençant à faire les prémiers complimens. On s'avança les uns vers les autres à pas méfurés, & l'on refta quelque tems en filence avec une gravité (1) extraordinaire. A la fin Zadzik grand Chancelier de Pologne, à qui fa fanté ne permettoit pas de fe tenir long-tems debout, dit aux Plénipotentiaires Suédois; *Meffieurs, je fuis d'avis que nous nous afféïons, & en même tems, pour nous montrer plus prévenans, je vous fouhaite le bon jour.* Alors Axel-Oxenftierna, qui fentit que ce trait étoit un reproche contre la fierté Suédoife, répondit; *Meffieurs les Polonois, pour ne pas être en refte de politeffe avec vous, nous vous fouhaitons auffi le bon jour.*

Après ces complimens mutuels, tout le monde s'affit, & l'on commença à parler d'affaires.

Ce fut le neuvième d'Août que fe tint cette prémière conférence. Le Roi de Pologne s'étoit enfin déterminé à la perfuafion de Charnacé à donner à Guftave-Adolphe le tître de Roi de Suéde, en fe réfervant néanmoins par un acte fecret fes droits à cette Couronne. Enfin, on parvint à convenir d'une trève de fix ans, qui fut conclue le 16. de Septembre, fauf à la prolonger, fi les deux parties le jugeoient néceffaire.

Les deux Rois ratifièrent le traité, non fans quelque répugnance de la part de Sigifmond, qui fe voyoit contraint à fubir la loi. Par ce traité non feulement Sigifmond reconnoiffoit Guftave pour Roi de Suéde; mais il confentoit encore qu'il confervât toutes fes conquêtes en Livonie, avec Elbing, Memel, Pillau, & Braunsberg en Pruffe, pendant tout le tems de la trève. A cela près, l'Electeur de Brandebourg & le Roi de Pologne rentrèrent en poffeffion de tout ce qui leur appartenoit: à la referve encore des douanes de Pillau & de Dantzig, qui fûrent cédées au Roi de Suéde. Il fut réglé, à l'égard de Marienbourg, que cette place feroit dépofée en fequeftre entre les mains de l'Electeur de Brandebourg; que les revenus en feroient perçus au profit du Roi Si-

(1) *Non inurbanus plane fuit, fuperioribus annis Polonorum cum Suecis congreffus, in pacifcendis fexennalibus induciis. Nam cum utrinque Commiffarii æquo numeratoque paffu alii ad alios acceffiffent, ac pro fuâ quique gravitate defixi & mutuò fe refpectantes, altum filerent; tandem Poloniæ Cancellarius Chriftophorus Zadzick, qui pro fuâ valetudine in pedes exiftere non poterat, compofito rumpens vocem:* UT A NOBIS, *inquit ille,* INCIPIAT HUMANITAS PROECAMUR VOBIS, ILLUSTISSIMI DOMINI SUECI, BONUM DIEM. *Tum vero Cancellarius Sueciæ, Axelius Oxenftierna, qui fuæ gentis fuperbiam perftrictam fentiret, extemplo refpondit:* NE SIMUS INGRATI, ILLUSTRISSIMI DOMINI POLONI, PRÆCAMUR VOBIS BONAM MENTEM. *Exinde de negotiis communibus collocuti funt.* Ogier *p.* 224. Leng. 229. Acta Boruff. 891.

gismond; & que la Ville & le Château seroient remis au Roi de Suéde, en cas que dans la suite on ne put parvenir à une paix définitive entre les deux Couronnes, après l'expiration de la trève. Sigismond ne la vit point finir: il mourut le 30. Avril 1632. avec la réputation d'avoir été, pour le moins aussi imprudent que malheureux. Peu de tems avant son décès, il fit dresser par Borastus Secretaire de ses commandemens un acte, par lequel il transportoit à son Fils Uladislas toutes ses pretentions à la Couronne de Suéde. Mais il ne paroit pas qu'Uladislas ait jamais eu dessein de se prevaloir de cet acte.

Telle fut la fin de la guerre en Prusse. Gustave-Adolphe en sortit aussi glorieusement qu'il étoit sorti des autres. Reste maintenant à le suivre dans la plus belle époque de sa vie, jouant le plus beau rôle que jamais Prince ait joué, l'appui des opprimés, le vengeur & le sauveur de la liberté publique. Trop sage pour entreprendre une nouvelle guerre contre une Puissance, qui faisoit peur aux autres; trop ferme pour se laisser épouvanter par les difficultes; trop prudent pour ne les pas prévoir, & ne pas travailler à les applanir; enfin, trop Réligieux pour ne rien attendre de la justice de sa cause, & de la protection d'en haut, il consulta tout ce qu'il y avoit de meilleures têtes dans son Royaume. Il écrivit au Chancelier Oxenstierna, dont il connoissoit le bon jugement. Celui-ci fut d'avis (1) qu'il faloit rester sur la défensive; attendre les Impériaux en Suéde & en Prusse. „ Quand je considé-„ re, dit-il, la foiblesse de nos moyens, & la force de nos ennemis, je ne „ puis goûter le projet d'une guerre offensive Supposons que Votre Majesté „ ait le tems de mettre l'armée Suédoise sur le pied qu'Elle souhaite, ce n'est „ encore qu'une poignée de monde, en comparaison des armées de l'Empe-„ reur, qui a actuellement plus de cent soixante mille hommes de vieilles trou-„ pes sur pied. D'ailleurs, où trouver les fonds pour une si grande guerre? „ L'Empereur ou ses Généraux extorquent des sommes immenses de tous les „ Etats d'Allemagne, ses troupes vivent partout à discretion, & ne sont à „ charge qu'à ses ennemis. Les Etats, obliges ainsi à payer les fers qu'on leur „ forge, soupirent à la vérité après leur délivrance, mais sont dans l'im-„ puissance absolue d'y contribuer en aucune manière.

„ La Suéde peut-elle seule fournir à de si grands fraix. Je sais bien qu'avec „ de l'argent on a des Soldats; mais les vêtres sont sujets à se débander, ou „ à se révolter, pour peu que la paie soit retardée, ou qu'ils n'aient pas de „ bons quartiers d'hiver. Attendons donc qu'on nous vienne attaquer: soyons „ forts sur la mer, nous n'avons rien à craindre pour la Suéde, & nos forces „ de terre sont suffisantes pour défendre la Prusse".

Gustave réfute toutes ces raisons, avec une sagacité merveilleuse.

Il avoue que les forces de l'Empereur sont grandes; mais que cela ne l'épouvante pas. Que la seule chose qui lui fasse de la peine, c'est de voir que cette nouvelle guerre le mettra hors d'état de satisfaire au desir qu'il a de soulager ses compatriotes, en abolissant plusieurs impôts: qu'à la vérite l'Empereur tire de grandes sommes des Etats de l'Empire; mais que les Villes Hanséatiques, & les Villes Impériales n'ont encore point souffert: qu'on les enga-

(1) Les Lettres du Roi & de son Chancelier sur ce sujet se trouvent dans le MsS. de M. Ark.

gera facilement à prêter quelque ſomme conſidérable, pour une entrepriſe qu'elles ſouhaitent infiniment : que la crainte ſeule les empêche de faire aucune démarche, qui puiſſe fournir un prétexte à les opprimer: mais que, dès qu'elles verront une armée en Allemagne prête à combattre pour la liberté, elles ne balanceront pas à ſe déclarer ; qu'il eſt perſuadé que pluſieurs Princes d'Allemagne, qui plient maintenant ſous le joug, feront de même. „ J'eſpere auſſi, ajoûte-t-il, que d'autres Puiſſances, non moins intéreſſées „ que moi à la diminution de la puiſſance Autrichienne, ſeconderont mes „ efforts. Si le Roi de Dannemark ne nous aide pas, je compte au moins qu'il „ ne nous nuira point. Il lui importe autant qu'à nous d'éloigner l'Empereur de „ la Mer Baltique. Pour le Roi de Pologne, je le crois dans la diſpoſition de „ rompre la trève, au moindre revers de fortune; mais, ſi nous ſommes „ heureux, il nous laiſſera en repos. Quant à la Pruſſe, il ne faut pas d'ar„ mée pour la défendre. La famine qui y eſt déja ſuffit pour en éloigner les „ ennemis. Tout dépend donc des commencemens; ainſi ne me parlez pas „ de guerre défenſive. La Mer eſt grande, & nous avons en Suéde une éten„ due immenſe de côtes à garder. Si la flotte ennemie nous échappoit, ou ſi „ la nôtre venoit à être battue, nous aurions plus de peine à nous défendre „ chez nous, qu'à attaquer l'ennemi ſur ſon propre terrain. Enfin, comptez „ que tout eſt gagné, ſi, allant relancer l'ennemi dans ſon fort, nous rem„ portons d'abord quelque avantage ſur lui, aulieu que tout eſt perdu, ſi nous „ allons l'attendre en Suéde. La conſervation de Stralſond nous eſt d'un grand „ avantage, puiſque tant que ce port nous ſera ouvert, nous maintiendrons „ notre ſupériorité ſur la Mer Baltique, & ſi nous venons à bout de nous „ emparer du Pays d'Alentour, nous tiendrons au moyen de ce port toutes „ les côtes d'Allemagne en échec, & aurons une communication libre avec „ la Suéde, d'où nous pourrons tirer tout ce que nous voudrons par le „ moyen de bâtimens legers, qui pourront faire le trajet en très peu de tems, „ & avec toute ſorte de ſûreté: mais pour maintenir Stralſond, il ne faut pas „ s'aller rencoigner en Suéde. Il faut paſſer en Allemagne avec une armée. „ Gardons nous bien d'agir à l'Angloiſe, & de paſſer notre tems en Am„ baſſades, en miſſions & négociations, qui ſont des leurres où les ſots ſe „ laiſſent prendre. Ce n'eſt que les armes à la main, qu'il faut traiter avec „ l'Empereur".

Guſtave avoit envoyé Falkenberg (1) en Hollande, pour lever un bon nombre de recrues, afin de completer tous ſes Régimens.

Falkenberg avoit ordre de paſſer par Coppenhague, & de ſonder le Roi de Dannemark ſur le parti qu'il prendroit, au cas que le Roi de Suéde paſſât avec une armée en Allemagne. Il devoit auſſi lui offrir un Régiment pour le Prince Ulric ſon fils, au cas qu'il trouvât bon, qu'il entrât au ſervice de Suéde.

(1) Theodoric de Falkenberg, Sgr. de Kœnigsberg & de Blankenau, étoit originairement Heſſois d'auprès de Hambourg. Il périt dans le ſac de Magdebourg, étant Gouverneur de cette Ville pour le Roi de Suéde. Il étoit Couſin de Maurice de Falkenberg Ecuyer de ce Prince, qui fut accuſé de lui avoir tiré un coup de piſtolet par derrière à la Bataille de Lutzen.

Falkenberg devoit encore fonder en paſſant, les diſpoſitions de divers Princes & Etats de l'Empire.

Guſtave reçut de bonnes nouvelles ſur toutes ces commiſſions; le Roi de Dannemark répondit dès la prémière ouverture, que ſi le Roi de Suéde prenoit le parti de faire la guerre à l'Empereur, il lui ſouhaitoit plus de bonheur, qu'il n'en avoit eu lui-même; qu'il entreprenoit une choſe où beaucoup d'autres avoient échoué, & dont le ſuccès étoit plus à ſouhaiter qu'à eſperer. Qu'il étoit réſolu de maintenir la paix entre les deux Royaumes, & qu'il ne traverſeroit point le Roi de Suéde dans ſa généreuſe entrepriſe; mais qu'il ſe croyoit obligé en qualité d'ami & de bon voiſin, de tacher de procurer un accommodement entre lui & Sa Majeſté Impériale. Pluſieurs Princes de l'Empire, tels que les Ducs de Lunebourg, le Landgrave de Heſſe, promîrent de ſe déclarer, dès que le Roi de Suéde ſeroit à portée de les ſoutenir. Pluſieurs Villes Impériales donnèrent les mêmes aſſûrances. Les Hollandois offrîrent une alliance offenſive & defenſive, & Charnacé, qui ne quitta plus ce Héros, faiſoit les mêmes offres de la part de la France, & ajoutoit à cela l'offre de ſubſides en argent comptant. Il l'aſſûroit, que l'Electeur de Bavière & ſes Alliés, auſſi allarmés de la puiſſance de l'Empereur que les Proteſtans, ſollicitoient la France de venir au ſecours de l'Allemagne. Il y avoit quelque choſe de vrai là-dedans; mais l'Electeur de Bavière, auſſi fin que le Cardinal de Richelieu, trompoit la France & l'Empereur. Il ne cherchoit qu'à ſe rendre néceſſaire à l'un & à l'autre. Il ne ſouhaitoit pas ſans doute, que l'Empereur s'érigeât en deſpote dans l'Empire; mais ſa fortune étoit trop liée avec celle de Ferdinand, pour vouloir ſe déclarer contre lui, ni même pour abandonner ſon alliance. Il ſavoit bien que la prémière choſe qu'on feroit, après avoir humilié l'Empereur, ce feroit de rétablir la Maiſon Palatine, ce qui ne pouvoit ſe faire, ſans qu'il en reçut un grand préjudice; ainſi la Cour de France fut en effet trompée par ce Prince, le plus ruſé de ſon ſiécle; & Guſtave-Adolphe ne fit pas beaucoup d'attention à cette partie du diſcours de Charnacé; & quant à l'offre de l'alliance & des ſubſides, il lui répondit qu'il y penſeroit, & qu'il conſulteroit là-deſſus, quand il ſeroit en Suéde.

Guſtave auroit fort ſouhaité d'attirer dans ſon parti les Electeurs de Saxe & de Brandebourg. Le premier avoit fait beaucoup de bruit de l'Edit de reſtitution, & avoit rejetté l'exception que Ferdinand avoit faite en ſa faveur, diſant que l'Empire ſeul, aſſemblé en Diéte, avoit droit de régler une affaire de cette importance: mais ce n'étoit que pure grimace, & il ne ſe plaignoit que dans la vue de ſe faire appaiſer.

Mais il arriva dans ce tems-là une affaire, qui dégoûta extrêmement l'Electeur de Saxe, & le brouilla preſque ſans retour avec l'Empereur.

L'Archevêché de Magdebourg, l'une des plus conſidérables Prélatures de l'Allemagne, tant pour ſes revenus, qu'à cauſe de la qualité de Primat de Germanie qui y eſt attachée, avoit ſucceſſivement été poſſédé par des Princes de la Maiſon de Brandebourg, qui y avoient introduit le Lutheraniſme, & s'étoient mariés publiquement. Chrétien Guillaume, Fils de Joachim Frédéric, Electeur de Brandebourg, avoit été pourvu de cet Archevêché à la

place de ſon Père, parvenu à l'Electorat, & s'étoit auſſi marié. Il fut envelopé dans le Décret, qui proſcrivoit tous les Partiſans de la Maiſon Palatine, qui avoient pris les armes contre l'Empereur, & nommément mis au Ban de l'Empire. Le Chapitre, obéïſſant au Décret Impérial, dépoſa l'Adminiſtrateur. (C'eſt le nom que prenoient les Archevêques, depuis qu'ils avoient embraſſé la Doctrine de Luther.) L'Electeur de Saxe ſaiſit cette occaſion, pour procurer ce riche bénéfice à ſon troiſième fils Jean-Auguſte, qui n'avoit alors que quatorze ans, étant né le 13. d'Août de l'an 1614. Or ce fut en 1628. que ce jeune Prince fut poſtulé par le Chapitre de Magdebourg. Quand il fut queſtion de demander l'approbation de l'Empereur, le Saxon fut fort étonné que Ferdinand lui répondit, que ſon Fils étoit trop jeune pour poſſéder ce bénéfice, & que d'ailleurs, il le prioit de ſe deſiſter de ſon deſſein, parce que le Pape lui avoit envoyé des Bulles, qui conféroient l'Archevêché de Magdebourg à ſon fils l'Archiduc Leopold-Guillaume; notez que cet Archiduc étoit du même âge que le jeune Prince de Saxe, & qu'il poſſédoit déja des bénéfices immenſes, tant Catholiques que Proteſtans, étant Evêque de Paſſau & de Strasbourg, Abbé de Hirſchfeld &c. bénéfices qui lui rapportoient déja plus de cinq cens mille écus de rente.

L'Electeur de Saxe fut indigné de ce trait. Il accuſoit l'Empereur d'ingratitude de traiter ainſi le Premier des Electeurs ſéculiers, qui lui avoit rendu de ſi grands ſervices. Il eut dèslors pris parti contre l'Empereur, ſi l'occaſion s'en fût preſentée; mais il avoit trop peu de génie & de réſolution, pour que ſon dépit ſe ſoutint. Quant à l'Adminiſtrateur, il défendit ſon droit les armes à la main contre l'Empereur, lorſque Guſtave paſſa en Allemagne; mais en attendant, il proteſta contre l'Election du Chapitre, & contre la Bulle du Pape, qui conféroit l'Archevêché à l'Archiduc.

Toutes ces tracaſſeries n'avoient pas laiſſé que de refroidir les deux Electeurs, & de les brouiller avec la Cour de Vienne. Cela augmentoit les eſperances du Roi de Suéde. Mais ce qui lui en donnoit encore davantage, c'étoit la rigueur des Commiſſaires de l'Empereur à exécuter l'Edit de reſtitution, que les Jéſuites appelloient *Inſtrumentum Sanctum*, un Saint Acte, & qu'ils regardoient comme le fruit le plus glorieux de tant victoires, remportées par les armes de l'Empereur. Comme ces Commiſſaires étoient en même tems juges & parties, que leurs ſentences étoient ſans appel, & que les Commandans des troupes avoient ordre de leur prêter main-forte; ils commîrent des violences dignes des ſiécles du Paganiſme. Il y eut entr'autres beaucoup de trouble & de confuſion à Augsbourg, lorſqu'il fut queſtion de rétablir les Catholiques dans les Egliſes, & d'en chaſſer les Paſteurs Proteſtans.

Tandis que la Réligion ſervoit de prétexte à ces véxations, Wallenſtein étendoit ſi loin *la raiſon de guerre*, que tout rétentiſſoit de plaintes contre les excès de ſes troupes, & les immenſes contributions qu'il exigeoit de tous les Etats, amis ou ennemis. Les Ecrivains Allemands ont ſans doute exagéré les ſommes, qu'il tira de la Baſſe-Saxe, des Etats de l'Electeur de Brandebourg, de la Poméranie, & d'autres contrées d'Allemagne; mais on peut être aſſûré qu'elles étoient très conſidérable; & l'on n'en ſera pas étonné, ſi l'on fait at-

tention à ſa politique, qui conſiſtoit à entretenir ſes troupes ſans qu'il en coûtât un ſou à l'Empereur, tant pour les rendre plus dépendantes de lui, que pour ſe rendre lui même plus neceſſaire à ſon Maître. Mais ces plaintes ſe renouvellèrent, & fûrent bien plus vives à la Diéte générale, dont nous parlerons bien-tôt. Il ſuffit d'avoir indiqué ici les raiſons, que le Roi de Suéde avoit de bien eſperer de l'entrepriſe qu'il méditoit.

Ce Monarque étoit retourné en Suede d'abord après la concluſion de la trève avec les Polonois, laiſſant à Oxenſtierna le Commandement en Pruſſe, & le ſoin de régler toutes choſes en ce pays-là. Comme il ſentoit qu'il ne pouvoit s'enfoncer en Allemagne, ſans être aſſûré du Roi de Dannemark, il lui fit propoſer une entrevue, que ce Prince accepta avec plaiſir. Les deux Rois s'aboûchèrent à Markereld (1). Là ils convinrent d'un traité d'amitié & de défenſe mutuelle; & ſe donnérent mille témoignages d'affection, malgré leur jaloaſie réciproque; car Guſtave n'en étoit pas exemt envers Chriſtian, qui étoit en effet un Prince de rare mérite. Guſtave diſoit (2) que de tous les Rois il n'eſtimoit que celui de Dannemark, & que ce ſeroit avec lui préferablement à tout autre, qu'il voudroit entretenir la plus étroite familiarité: qu'il eût ſeulement ſouhaité qu'ils ne fuſſent pas ſi voiſins.

Apparemment, le Roi de Dannemark ſe juſtifia ſur la non-admiſſion des Ambaſſadeurs de Suéde aux conférences de Lubeck, puiſque l'offre qu'il fit de ſa médiation, conjointement avec l'Electeur de Brandebourg, pour ajuſter les différends de Guſtave avec l'Empereur, fut acceptée, & l'on convint que l'on enverroit de part & d'autre des Plénipotentiaires à Dantzig. La choſe fut exécutée peu après, & les conférences auroient pu s'ouvrir dès le mois d'Avril de 1630. mais perſonne ne parut de la part du Roi de Suéde.

Il eſt probable, que ni Guſtave (3), ni l'Empereur ne croyoient pas pouvoir terminer autrement leur différend qu'à la pointe de l'épée, & que le premier ne cherchoit qu'à gagner du tems, juſqu'à ce que ſes préparatifs fuſſent faits, & l'autre qu'à mettre Guſtave dans ſon tort, en publiant qu'il n'avoit pas tenu à l'Empereur, que le Roi de Suéde ne fût ſatisfait.

Dès l'ouverture des conférences, il fut aiſé de juger que tout ce congrès n'aboutiroit à rien. L'Empereur ne donnoit pas même le tître de Roi à Guſtave-Adolphe dans les pleins-pouvoirs de ſes Miniſtres. Ce fut les Médiateurs mêmes, qui revelèrent aux Suédois cet horrible ſecret, comme ils l'appelloient.

Le Chancelier Oxenſtierna rendant hauteur pour hauteur, mépris pour mépris, ne daigna pas même ſe rendre à Dantzig, & ſe contenta d'écrire de Memel aux Médiateurs; que, ſans amuſer le tapis, il leur envoyoit un petit papier (4), contenant les conditions auxquelles le Roi ſon Maître conſentoit d'oublier toutes les injures, qu'il avoit reçues de l'Empereur.

Voici

(1) Voy. Holberg Hiſt. de Dannem. T. II. p. 759. M. Arkenoltz paroît douter de cette entrevue, parce que les Hiſtoriens Suédois n'en font aucune mention. Je ne ſais ſi cette raiſon eſt bien déciſive. Le récit de M. Holberg eſt trop circonſtancié pour être ſans fondement; du moins on ne peut revoquer le Traité en doute.

(2) Puffend. l. c. L. I. §. 62.

(3) Chemnitz Hiſt. de la guerre des Suéd. en All. T. I. §. 13. p. 36.

(4) Chemnitz. p. 10. Kevenh. p. 1146. Puffend. Lib. II. §. 12 Lungwitii, Schwed, Lorbur, Krantz, p. 11. p. 29.

Voici qu'elles étoient ces conditions. 1°. Que les cercles de la Haute & Basse Saxe soient délivrés de toute Garnison Impériale. 2°. Que les forts construits sur les côtes de la Mer Baltique soient rasés. 3°. Que les ports & havres soient libres, aussi bien que le Commerce. 4°. Que les équipages des Vaisseaux de guerre dans la Basse Saxe soient congédiés. 5°. Que les Ducs de Pomeranie, de Mecklenbourg, & les Comtes d'Oldembourg & d'Ostfrise, & tous les autres Etats opprimés soient rétablis. 6°. Que, si le Collège Electoral, & la Diéte de l'Empire, jugeant les Ducs de Mecklenbourg en faute, les condamnent à quelque amende pecuniaire, le Roi s'en rend caution jusqu'à la concurrence d'un million, moyennant que leur rétablissement se fasse promtement, & sans reserve. 7°. Que la Ville de Stralsond soit remise comme auparavant avec la jouissance de sa liberté. 8°. Que le passé étant mis en oubli, l'Empereur s'engage à ne plus fournir aucun secours aux ennemis de la Suéde.

Le Baron de Dohna, qui de Protestant s'étoit fait Catholique, étoit le premier, & proprement le seul Plénipotentiaire de l'Empereur. Il parut d'abord surpris à la lecture de tous ces articles. Qu'est-ce donc, s'écria-t-il, que le Roi de Suéde feroit, s'il étoit victorieux, & au milieu de l'Allemagne, puisqu'actuellement que les armées innombrables de Sa Majesté Impériale triomphent par tout, il prétend nous dicter des Loix? Oxenstierna, à qui les Médiateurs firent savoir la réponse du Baron, repliqua par écrit, qu'à moins qu'on n'admît ces articles pour Préliminaires, il ne voyoit pas qu'on pût entrer en négociation.

Enfin, toutes ces conférences n'aboutîrent à rien, comme les gens sensés l'avoient bien prévu.

Sir Thomas Roe, qui étoit alors à Dantzig, en portoit le même jugement dans une Lettre (1) au Chancelier Oxenstierna, qui étoit encore à Memel, & ne paroissoit guère disposé à faire le voyage de Dantzig. „ On vient, lui dit-il, „ nous offrir la paix, mais comment connoîtront la vraie paix „ ceux qui n'en connoissent que le nom, qui tenant tout haut un langage plus „ doux que le miel, ne respirent tout bas que le trouble & la discorde. „ Croira-t-on facilement, que cette ambition enracinée depuis cent ans, „ nourrie & entretenue par la politique des Espagnols, qui ont su profiter „ des divisions des autres Princes & Etats, se soit tout d'un coup changée „ en amour de paix? Quant au Baron de Dohna, il affecte de parler beaucoup de la paix, & dit, qu'elle est déja faite en Italie, & qu'elle se fera par „ tout de même: mais ce ne sont que des discours en l'air, tels que ceux „ dont il a entretenu le Roi mon Maître, par rapport au Roi de Bohême, „ (l'Electeur Palatin.) C'est ainsi qu'il pense pareillement amuser le Roi de „ Suéde, pour jetter de la défiance dans l'esprit des Princes bien intentionnés. Le Roi mon Maître, convaincu de la mauvaise foi des Impériaux, m'a „ ordonné de me retirer d'ici. Je ne doute pas, que les préparatifs que le „ Roi de Suéde fait pour l'entreprise d'Allemagne, ne l'aient déterminé à ce „ parti. Je me flatte même, que nos Maîtres s'entendront ensemble, pour

(1) Datée du $\frac{11}{12}$ Avril 1630.

„ l'exécution d'un ſi noble projet, où les Etats-Généraux & la France
„ concourront de tout leur pouvoir ".

Le Baron de Dohna, après avoir attendu inutilement les Plénipotentiaires de Suéde juſqu'au mois de Juin, prit le parti de s'en retourner, & ainſi finit le Congrès de Dantzig (1).

Le parti du Roi de Suéde étoit pris: la guerre contre l'Empereur étoit réſolue. Il ne voyoit que ce moyen-là, pour ſauver la Réligion, pour vanger l'honneur de ſa Couronne, & tirer raiſon de tant de ſanglantes injures. Mais pour n'avoir rien à ſe reprocher, prévoyant bien que le Congrès de Dantzig n'aboutiroit à rien, il avoit, étant à Upſal, convoqué le 27. d'Octobre 1629. les meilleures têtes du Senat, tels que *Magnus* & *Abraham Brahe*, *Charles Carlſon*, *Nicolas Horn*, *Jean Skytte*, *Gabriel Guſtafſon*, *Pierre Banner*, *Jean Sparre*, *Nicolas Flemming*, & *Mathias Soop*, & leur parla en ces termes.

„ Vous vous ſouvenez, Meſſieurs (2), qu'il y a long-tems que j'ai prédit à
„ diverſes repriſes, que la guerre d'Allemagne ne ſe termineroit pas, ſans que
„ la Suéde y fût entraînée. Ce que je prévoyois alors eſt arrivé cet Eté. Un
„ Feld-Maréchal de l'Empereur a été envoyé contre nous en Pruſſe, avec
„ un bon corps de troupes, & nous a fait ſi vive guerre, que, ſans une aſ-
„ ſiſtance particulière de la Providence, nous courions riſque de ſuccomber.

„ Je me rappelle auſſi de mon côté, que vous m'avez ſouvent conſeillé,
„ d'aller à la rencontre de cette guerre, avant qu'elle s'approchât davantage
„ de nous. Nous ſommes à la veille de prendre ce parti, ſur tout à préſent,
„ que les Rois de France & d'Angleterre nous offrent leur alliance contre
„ l'Empereur, à quoi il faut répondre poſitivement. Mais nous avons jugé
„ à propos de Vous demander votre avis, avant que de nous engager, afin
„ que, ſi le ſuccès ne répond pas à nos eſperances, (ce qu'à Dieu ne plaiſe,)
„ on ne s'aviſe pas de murmurer, de blâmer mon Gouvernement, & de
„ m'accuſer de préſomption, ou de précipitation. Ainſi, Meſſieurs, afin que
„ vous puiſſiez mieux délibérer, je vais vous propoſer la principale, & preſ-
„ que l'unique queſtion, en auſſi peu de mots qu'il me ſera poſſible.

„ Il eſt évident que nous ſommes en guerre ouverte avec l'Empereur. Il ne
„ s'agit donc que de ſavoir, *quelle eſt la meilleure maniere de pouſſer cette guer-*
„ *re. Devons-nous reſter ſur la défenſive, & nous borner à la défenſe de nos*
„ *côtes; ou bien paſſerons-nous la Mer, avec la plus grande partie de nos forces,*
„ *pour aller attaquer l'Empereur en Allemagne.* Voila, Meſſieurs, quel doit être
„ l'objet de vos délibérations.

Comme le Lecteur ne peut qu'être curieux de connoître les ſentimens de ces graves perſonnages, nous allons rapporter ici tout de ſuite leurs délibérations, & leurs concluſions; en les abrégeant autant qu'il ſera poſſible.

D'abord les Sénateurs ſe font à eux-mêmes les difficultés principales, qu'on pouvoit alléguer contre le projet de guerre offenſive. Ces difficultés ſont réduites à ſept.

1°. „ Les ſujets du Roi trouveront étrange, qu'on n'ait conclu une trê-
„ ve, que pour paſſer à une nouvelle guerre, au lieu que ce devoit être

(1) Kevenhuller Annal. Ferd. Tom. XI. *p.* 1146. (2) Mſſ. de M. Ark. ad. h. a. *p.* 355.

„ pour leur procurer du repos, d'où il s'enſuivra des murmures, ſi les cho-
„ ſes tournent mal.

2°. „ Le Royaume eſt déja épuiſé, & dépeuplé par les guerres précédentes, „ comment y faire de nouvelles levées pour le ſervice de Terre & de Mer?

3°. „ Une guerre en fait ſouvent naître une autre, & celle-ci peut fa- „ cilement s'étendre fort loin. Le Roi ne peut guère s'avancer en Allemagne, „ ſans s'aſſûrer ſucceſſivement de l'Elbe, de l'Oder, du Weſer, ce qui déran- „ gera le commerce, & fera peut-être crier les Hollandois & les Danois, „ & peut-être même les Anglois. Le Roi de Dannemark eſt vaillant & puiſ- „ ſant, il ne verra pas de bon œil qu'on paſſe ſur ſes terres, & cependant on „ pourroit y être forcé. Tilly & Wallenſtein s'oppoſeront au paſſage des ri- „ vières.

4°. „ Pour une ſi grande entrepriſe, il faut une puiſſante armée; il en „ faut en même tems une autre, pour garder la Suéde contre nos Puiſſans „ Voiſins, les Danois & les Moſcovites. Si l'on n'emploie que peu de for- „ ces en Allemagne, on s'expoſe à être défait en y arrivant. Cette armée doit „ donc être au moins de quinze mille hommes de pied, & de neuf mille che- „ vaux. Quels fraix immenſes pour le tranſport d'un ſi grand corps de Cavalerie!

5°. „ Où trouver les fonds pour l'équipement, & l'entretien de cette armée? „ Plus on lévera de Soldats, plus on diminuera les revenus.

6°. „ Le Roi de France & d'autres Puiſſances ſollicitent préſentement Sa „ Majeſté à entreprendre cette guerre; mais qui ſait s'ils ne nous y laiſſeront „ pas, quand ils nous y verront engagés.

7°. „ Le Roi a déja paſſé dix-huit ans en guerre: il y a couru les plus „ grands riſques; n'eſt-il pas juſte que Sa Majeſté ſe repoſe, & ſe conſerve „ pour ſes ſujets? Aller encore expoſer ſes jours, & confier ſa perſonne à des „ étrangers"?

Meſſieurs les Sénateurs ont oppoſé à ces difficultés les conſidérations ſuivantes.

1°. „ Il eſt très décidé que l'Empereur porte une haine implacable à la Sué- „ de; non ſeulement parce que tous les Papiſtes ont pour principe d'extermi- „ ner tous les Evangéliques; mais auſſi par le deſir, que la Maiſon d'Autriche „ fait éclater depuis long-tems, de parvenir à la Monarchie univerſelle, à „ quoi la Suéde, la France, & les Provinces-Unies ſont maintenant ſeules „ en état de s'oppoſer. Par une ſuite de cette haine, & de ce ſyſtême, l'Em- „ pereur a fait la guerre à la Suéde, tantôt ſous main, tantôt ouvertement, „ ſans avoir été aucunement provoqué. De ſorte que, comme il y a peu d'ap- „ parence que l'entremiſe du Roi de Dannemark, & de l'Electeur de Bran- „ debourg réuſſiſſe, il n'y a pas de meilleur parti que d'aller à la rencontre d'un „ ennemi ſi acharné, de l'attaquer dans ſon Pays avec une puiſſante armée, „ vu que nous nous ſommes juſqu'ici bien trouvés de cette méthode.

2°. „ Il importe infiniment de conſerver Stralſond, ce qu'on ne ſauroit „ faire en ſe bornant à la défenſe de la Suéde: &, ſi l'on peut ſe rendre maſ- „ tre de Wiſmar, comme il y a grande apparence, l'ennemi ſera facilement „ délogé de toute la Mer Baltique. Il ne ſera pas plus difficile de s'empa- „ rer de l'Iſle de Rugen, qui eſt ſi proche de Stralſond, &, ſi l'on avan-

„ ce un peu dans la terre ferme, comme il eſt à eſperer, on aſſûrera d'autant „ plus la trève avec la Pologne, & les Douanes de Dantzig & de Pillau.

3°. „ Comme l'ennemi n'a pas d'autre moyen, pour faire ſubſiſter ſes „ troupes dans la Poméranie & le Mecklenbourg, que ſes pillages & ſes „ exactions, il ſera réduit à les abandonner faute d'y pouvoir ſubſiſter.

4°. „ Si nous ne paſſons pas en Allemagne, il faut ſe reſoudre à voir „ l'ennemi prendre Stralſond, & nous diſputer bientôt l'Empire de la Mer „ Baltique.

5°. „ Si la Suéde ſouffre que l'Empereur figure ſur la Mer Baltique, la „ Hollande ne le ſouffrira pas. Elle enverra une puiſſante flotte, ce que la „ Suéde ne doit point ſouffrir, parce que tôt ou tard les Hollandois, qui „ ſont préſentement nos amis, deviendroient nos ennemis.

6°. „ Si nous abandonnons les Etats Proteſtans opprimés, qui ſont nos amis „ & nos confédérés, ſurtout les Ducs de Mecklenbourg & de Poméranie, ils „ plieront ſous le joug & s'accommoderont avec les Catholiques, & notre „ crédit ſera entiérement perdu en Allemagne.

7°. „ En paſſant en Allemagne avec une puiſſante armée, on peut s'atten-„ dre à avoir pour amis tous les ennemis de la Maiſon d'Autriche, dont le „ nombre eſt très grand, & nous pouvons compter ſur l'appui de la France.

„ Enfin, pour mettre les choſes au pis, ſuppoſons (ce que Dieu veuille „ détourner) que le ſuccès de cette entrepriſe fût ſi malheureux, que tou-„ te notre armée y pérît & qu'il n'en revînt pas un homme en Suéde, tout „ ce qui peut en arriver, c'eſt de nous trouver alors tout comme nous ſom-„ mes à cette heure, avec trente Vaiſſeaux de Guerre pour défendre la mer, „ & des milices pour garder nos côtes. Alors il ſera tems d'embraſſer la dé-„ fenſive".

Tout cela bien conſidéré, les Sénateurs donnèrent leurs concluſions le 3. de Novembre, portant; que les raiſons pour l'offenſive l'emportant ſur celles pour la défenſive, Mrs. les Sénateurs ſupplioient Sa Majeſté de prendre la prémière de ces deux voies, comme la plus convenable à ſa gloire, à l'honneur, & à la ſûreté de ſon Royaume, & à procurer enfin une bonne & ſolide paix; l'exhortant à faire embarquer le plûtôt qu'il ſeroit poſſible toutes les troupes, dont le Royaume pourroit ſe paſſer: & promettant que de leur côté ils auroient ſoin de donner à cette entrepriſe les explications convenables, pour empêcher les peuples d'en murmurer & pour les y affectionner autant qu'ils le ſont eux-mêmes. &c.

Etoit ſigné:

Magnus Brahe, Comte de Wiſingsbourg.
Gabriel Oxenſtierna.
Guſtafsſon.
Jean Sparre.
Gyllenbielm.
Abraham Brahe, Comte de Wiſingsbourg.
Claude Horn.
Mathieu Soop.
Charles Carlſon.
Jean Skytte.
Pierre Banner.

Les Etats du Royaume que Guſtave aſſembla pour le même ſujet, fûrent du même avis que le Sénat, & promîrent d'aſſiſter le Roi de leurs biens & de leurs vies pour une guerre ſi juſte; opinant tous unanimement qu'il ne faloit traiter avec l'Empereur, que les armes à la main, (*niſi ſub clypeo*) ſans s'arrêter à la médiation d'aucune Puiſſance.

Alors on redoubla les préparatifs dans toute la Suéde pour récrûter les troupes, les augmenter, aſſembler des Vaiſſeaux de tranſport, completer les équipages de la flotte, faire des amas de vivres & de munitions, & ramaſſer tout l'argent qu'il étoit poſſible.

Dans ces tems-là les mines de Suéde étoient beaucoup plus abondantes, qu'aujourd'hui, & les revenus de l'état beaucoup plus conſidérables; cependant il faloit une bien ſage œconomie, pour étendre ces revenus à tous les beſoins d'une ſi grande guerre.

Le bruit ſe répandit bien-tôt dans toute l'Europe, que Guſtave-Adolphe vainqueur des Ruſſes & des Polonois, ſe préparoit à porter ſes armes en Allemagne, & à venir lutter contre la fortune de Ferdinand. Les uns regardoient ce deſſein comme témeraire; les autres comme n'étant pas au deſſus du courage de ce grand Prince. Il y en avoit qui croyoient que la Cour de Vienne faiſoit courir ces ſortes de bruits à deſſein, afin d'avoir un prétexte de ruiner encore plus les Peuples, & de vexer les Proteſtans. Pour Wallenſtein, il écrivoit à l'Empereur de ne pas ſe mettre en peine de tout ce qu'on diſoit à ce ſujet: que, ſi le Roi de Suéde venoit en Allemagne, il l'en chaſſeroit avec des verges. Hélas! il ne ſavoit pas qu'il fût lui-même ſi près de ſa chûte.

Cependant le Roi de Suéde envoya ordre à Leſly Commandant de Stralſond, & à Steno-Bielke de s'emparer de l'Iſle de Rugen. Ce Monarque avoit reçu avis que le Roi de Dannemark ſollicitoit le Duc de Poméranie de lui vendre cette petite Iſle, & lui en offroit quatre cens mille écus.

L'Empereur avoit conſenti à ce marché aimant mieux cette Iſle entre les mains des Danois que des Suédois, & ſentant qu'il ne pouvoit guère compter de la garder lui-même, tant que ceux-ci ſeroient Maîtres de Stralſond, & que le Duc de Friedland n'auroit que le vain tître de *Seigneur Propriétaire des Mers du Nord*, tître qu'il avoit ſubſtitué à celui de grand Amiral de l'Empire, & qui étoit d'autant plus ridicule, qu'il n'étoit pas accompagné des forces néceſſaires pour le faire reſpecter.

Leſly exécuta ſi bien les ordres de ſon Maître, que l'Iſle de Rugen fut emportée en très peu de tems. Gœtze, qui y commandoit les Impériaux, s'enfuit à Stettin après quelque réſiſtance. A peine eût-il le tems de faire embarquer ſes troupes. Le Colonel *Dewbatel* du côté des Suédois (1) ſe diſtingua dans cette occaſion.

(1) M Harte à propos de cet Officier fait une note, qui peut paſſer pour une diſſertation tant elle eſt longue. Il commence par dire que dans toutes ſes recherches ſur l'Hiſtoire de Guſtave, rien ne lui a donné plus de peine que de découvrir la vraie Orthographe du nom de cet Officier. Voilà aſſûrément un point fort important pour l'Hiſtoire de Guſtave-Adolphe, & l'on peut juger par-là de l'exactitude ſcrupuleuſe de l'Auteur. M. Arkenholtz dit que Dubatel étoit Ecoſſois de Nation, qu'il fut annobli & baroniſé: que ſon vrai nom eſt *Dubatel*, & par corruption *Duwal*: & que ſa poſterité ſubſiſte encore en Suéde ſous ce même nom de Duwal. Rem. ſur l'hiſt. de G. A. par M. le Dr. Harte.

Cette prise couvroit entièrement la Ville de Stralsond, qui n'est séparée de l'Isle de Rugen, que par un très petit espace de Mer.

Après cet acte d'hostilité, Charnacé voyant la guerre engagée, ce qui avoit été l'objet & le but de sa mission, offrit de nouveau l'alliance de son Maître, & un subside annuel de quatre cens mille écus, ce qui feroit aujourd'hui plus de deux millions de livres. Le Roi de Suéde demanda du tems, pour délibérer sur cette proposition & consulter les Sénateurs, dont il connoissoit la prudence & la capacité.

Gustave sentoit combien l'appui de la France lui seroit utile, tant par les forces & les richesses de ce puissant Royaume qu'à cause de sa situation : mais il craignoit d'effaroucher les esprits simples d'entre les Protestans, en se liguant avec une puissance, qui persécutoit ses sujets de cette Réligion; & il prévoyoit que cette puissance le géneroit dans ses opérations contre les Etats Catholiques d'Allemagne. Il avoit encore d'autres craintes, qui retardèrent encore la conclusion du traité.

Charnacé pour ne pas témoigner trop d'empressement, persuadé que le moyen d'amener le Roi de Suéde à son but c'étoit de faire paroître une extrême indifférence, parce que plus il lui faisoit d'offres, plus il le rendoit reservé & soupçonneux, feignit de vouloir se rétirer, & partit en effet de Stockholm, comme s'il vouloit retourner en France; mais il n'alla qu'à Coppenhague, & revint bien-tôt après sous prétexte que le Roi son Maître lui avoit envoyé ordre de ne pas quitter le Roi de Suéde, afin qu'il pût instruire Sa Majesté Très-Chrétienne de ce que la France pourroit faire pour le service de ce Prince.

Tandis que Gustave continuoit ses préparatifs en Suéde, il reçut des bonnes nouvelles des Négociations de Falkenberg. Il avoit vu les Ducs de Poméranie & de Mecklenbourg, le vieux Marquis de Baden, l'Administrateur de Magdebourg, Guillaume Landgrave de Hesse, & plusieurs autres Princes, qui tous l'avoient assûré qu'ils ne feroient aucun accommodement avec le Duc de Friedland ni avec Tilly, & attendroient que le Roi fut entré en Allemagne pour prendre les armes, ou du moins pour le favoriser par tous les moyens qui seroient en leur pouvoir. Les Villes de Lubeck & de Hambourg lui avoient paru disposées à faire au Roi des avances en argent, & de prendre du cuivre de Suéde en payement.

Les Etats Généraux, près de qui Falkenberg étoit principalement envoyé, n'étoient pas moins bien disposés pour le succès de son entreprise.

Le Roi de Dannemark, que Falkenberg avoit vu le prémier, avoit donné les plus fortes assûrances de ses bonnes dispositions à observer inviolablement le traité d'amitié & de défense, conclu en dernier lieu avec la Suéde. Gustave ne s'en tint pas là, il envoya des personnes de confiance chez le Prince de Transilvanie, pour l'exciter à prendre les armes contre l'Empereur. En un mot, il porta son attention partout où il crut pouvoir susciter des embaras à son ennemi, & se faire des alliés.

Enfin il écrivit aux Electeurs pour se plaindre des injures qu'il avoit reçues de l'Empereur, & les prier d'engager ce Prince à lui en faire satisfaction.

Le Collége Electoral par complaisance pour l'Empereur fit une réponse en termes vagues, & ne mit point le titre de Roi sur la suscription. Gustave en

fut vivement piqué : cependant modérant ſon dépit, il répondit (1) à cette Lettre avec beaucoup de modération; ſe plaignant „ qu'à deſſein ou par oubli, „ on avoit ômis ſur le deſſus de la Lettre le tître de Roi, tître qu'il ne tenoit „ que de Dieu & de ſon épée, & qu'il étoit réſolu de défendre juſqu'au bout, „ comme il l'avoit fait depuis vingt ans: qu'il n'auroit pas même ouvert leur „ lettre ſi eſſentiellement défectueuſe, s'il n'eût cru d'y trouver quelque ſatis- „ faction ſur les griefs expoſés dans celle qu'il leur avoit écrite ; mais que, „ n'y ayant rien vu qui tendît à un accommodement amiable, on ne devoit „ pas trouver mauvais qu'il cherchât ſa propre ſûreté par d'autres voies que „ par de vaines négociations, qu'il prévoyoit les maux qui en alloient réſulter, „ & que beaucoup d'innocens en patiroient; mais qu'il s'en lavoit les mains, „ & qu'après avoir épuiſé toutes les voies de conciliation, il ne devoit at- „ tendre de ſatisfaction que de ſon épée; que c'étoit donc à ſes ennemis qu'il „ faloit attribuer tous les maux, où l'Allemagne alloit être expoſée ; que ce- „ pendant il déſiroit de ne pas confondre les innocens avec les coupables, „ les amis avec les ennemis ; qu'il ſauroit bien les diſtinguer; & qu'au reſte „ il étoit réſolu de ne plus conſulter que ce que la juſtice, & ſa propre gloire „ lui preſcrivoient".

Guſtave avoit alors environ trente Vaiſſeaux de Guerre, deux cens Bâtî-mens de Tranſport, & quinze mille hommes de débarquement. Il laiſſoit en Suéde quelques troupes réglées avec un bon corps de milice, d'où l'on devoit tirer les recrues néceſſaires, leſquelles devoient être auſſi-tôt remplacées par les Communautés. Ces milices & ces troupes réglées étoient deſtinées à la garde du Royaume. Le Chancelier reſtoit en Pruſſe avec environ dix mille hommes.

Après avoir pourvu à la défenſe de l'Etat, il en régla le Gouvernement, & nomma un Conſeil de Régence compoſé des Sénateurs du Royaume, qui fûrent nommés *Sénateurs-Régens*. Il ne voulut pas que la Reine eût part à la Régence. Il la connoiſſoit d'un génie borné & d'une incapacité décidée. Quoiqu'il l'aimât tendrement, il récommenda au Sénat en termes fort preſſans de ne pas permettre (2), qu'elle eût aucune part aux affaires du Gouvernement; & qu'on lui donnât au contraire deux tuteurs dont elle auroit grand beſoin.

Il confia l'adminiſtration des finances à Jean-Caſimir, Prince Palatin ſon Beau-Frère, dont il connoiſſoit les talens dans cette partie. Ce Prince aimoit l'ordre & l'œconomie.

Il œconomiſa ſi bien qu'en moins de deux ans il fournit au Roi au delà de quarante (3) *tonnes d'or*. Après la mort du Héros, dont nous écrivons ici l'Hi-

(1) Au mois d'Avril 1630.

(2) Maximes Politiques de Palmskœld *p.* 431. ad an. 1636. & *p.* 435. des Regît. du Sénat.

(3) Environ 12. millions de livres. Je ne puis m'en pêcher de remarquer ici que les Ecrivains [illegible], qui prennent occaſion de ceci de [illegible] telles le ſubſide de la France, [illegible] fort haut l'abondance des mines de Suéde en ce tems-là, ne ſont pas d'accord avec eux-mêmes. En effet ils rapportent que Guſtave écrivant de Berlin à Oxenſtierna ſe plaint, *qu'il eſt ſi mal en argent, qu'il n'eſt pas en etat de donner un verre d'eau à un pauvre; que le Senateur Steno* parlant de Guſtave-Adolphe dans le Sénat, dit: *on a relevé comme une choſe remarquable qu'à la mort de ce Roi, nous avions encore* huit tonnes d'or *dans nos coffres*,

ſtoire, les Sénateurs-Régens, ayant trouvé que l'œconomie du Prince, approchoit trop de la lézine, lui ôtèrent l'Intendance des finances, de peur que ſon exemple n'influât ſur le caractère du jeune Prince Charles Guſtave ſon Fils, & que le Père, ſous prétexte de finances, ne prétendît gouverner le Royaume.

Enfin tout étant prèt, le Roi ſe rendit à l'Aſſemblée des Etats le 20. de Mai 1630. Là il fit amener la Princeſſe Chriſtine ſa Fille, que les Etats reconnûrent pour ſon héritière préſomtive, & lui prétèrent ſerment de fidélité comme à leur future Reine & Souveraine, en cas que le Roi vînt à manquer. Enſuite il fit lire le décret de la Diéte, qui avoit déclaré la jeune Princeſſe légitime héritière du Trône de Suéde, il le fit recevoir & confirmer par les Etats actuellement aſſemblés. Cette lecture fut ſuivie de celle d'un réglement, qu'il avoit fait pour le Gouvernement de l'Etat durant ſon abſence, ou durant la minorité de la petite Princeſſe. Enfin la prenant dans ſes bras, il la récommenda aux Etats en termes ſi touchans, que toute l'Aſſemblée en fut émue & ne put retenir ſes larmes. Le Roi, qui lui-même en ce moment avoit été attendri, s'étant remis, harangua les Etats ſur les circonſtances préſentes. Il les remercia de leur promtitude à accorder tout ce qui avoit été jugé néceſſaire pour la ſûreté du Royaume: qu'il ſavoit bien que les levées de troupes étoient accompagnées de beaucoup d'inconvéniens. Mais qu'il faloit conſidérer que juſqu'à ce jour la Suéde, n'avoit pas reſſenti d'autres incommodités de la guerre, tandis que le pays des ennemis en avoit porté tout le poids; ſans compter que par l'aide de Dieu la Nation avoit étendu ſes Frontières, & conquis pluſieurs riches Provinces; que par l'entremiſe des Rois de France & d'Angleterre, des Etats Généraux, de l'Electeur de Brandebourg, il avoit conclu une trève de ſix ans à des conditions avantageuſes avec le Roi de Pologne: qu'actuellement il étoit obligé d'entrer dans une guerre plus conſidérable, & plus importante avec l'Empereur & ſes adhérens, laquelle demande auſſi plus d'efforts, à quoi je me flatte que mes fidéles ſujets ſe préteront volontiers. „ Mais que perſonne ne s'imagine que „ j'entreprenne légérement cette guerre, & ſans qu'on m'en ait donné ſujet, je „ prens Dieu Tout-Puiſſant, en préſence de qui je ſuis, à témoin, que ce „ n'eſt pas de mon propre mouvement, & uniquement pour le plaiſir de faire „ la guerre, que je me ſuis déterminé à celle-ci; mais parce qu'on m'a pro- „ voqué à diverſes repriſes; que les Impériaux m'ont fait un affront ſanglant „ dans la perſonne de mes Ambaſſadeurs; qu'ils ont aſſiſté nos ennemis, & „ perſécuté nos alliés, & nos Frères les Proteſtans, qui gémiſſent ſous le joug „ du Pape, & implorent notre ſecours pour leur delivrance, dont, s'il plaît à „ Dieu, nous viendrons à bout.

„ Pour ce qui me regarde, je n'ignore pas les dangers où je vais m'ex- „ poſer, & qu'il eſt d'autant moins probable que j'en revienne, que je „ m'y

mais nous ſavons auſſi qu'il s'étoit ſouvent trouvé dans de grands beſoins: à Weſterahs, par exemple, il ſe trouva en un grand embaras, n'ayant pas ſix cens Ecus pour contenter les Ecoſſois: Un Marchand (Dœphen) les lui ayant avancés, le Roi le declara Gentilhomme. Il emprunta à Rival dix huit mille Ecus d'un autre Marchand, & lui donna une belle terre en recompenſe. La Reine Chriſtine ſe trouva une fois dans une ſi grande diſette d'argent comptant, qu'elle en pleura de depit. Mém. d'Ark.

„ m'y ſuis expoſé plus ſouvent. En effet je me ſuis trouvé en bien des occa-
„ ſions dangéreuſes, où je n'ai pas épargné mon ſang. J'en ſuis ſorti heu-
„ reuſement par l'aſſiſtance de Dieu, mais à la fin j'y laiſſerai la vie. C'eſt
„ pourquoi, avant que de Vous quitter, je Vous récommende tous à la gar-
„ de du Tout-Puiſſant, le priant de Vous accorder à tous ſes bénédictions
„ temporelles & ſpirituelles; de ſorte qu'après cette vie fragile nous nous re-
„ trouvions tous dans la demeure céleſte & éternelle, qu'il nous a préparée.

„ En particulier je fais des vœux pour Vous Meſſieurs les Sénateurs du
„ Royaume. Dieu veuille vous éclairer, pour que vous continuiez à Vous ac-
„ quitter de Vos charges avec ſuccès & à la gloire de l'Etre ſuprême, qui
„ nous demandera compte de nos actions. Puiſſe-t-il Vous inſpirer la ſageſſe
„ dans Vos conſeils, pour la paix & la ſureté du Royaume. Quant à Vous,
„ brave Nobleſſe qui m'écoutez, je Vous récommende auſſi à la Protection
„ Divine. Puiſſiez-vous, Vous & Vos deſcendans, Vous montrer de dignes
„ rejettons de ces anciens Goths, dont la réputation remplit toute la terre;
„ mais qui depuis longtems a été miſe en oubli, & eſt preſque mépriſée des
„ Etrangers. Continuez à Vous comporter à la guerre auſſi vaillamment que
„ Vous avez fait pendant mon régne, & Vous jouirez de la gloire & des
„ autres récompenſes, qui ſont le prix de la valeur.

„ Je Vous exhorte, Meſſieurs du Clergé, à l'union & à la concorde, à
„ inſpirer à Vos auditeurs, dont Vous poſſedez le cœur & que Vous pouvez
„ tourner à Votre gré, toutes les vertus Chrétiennes & Civiles; à les main-
„ tenir dans l'obéïſſance à leurs ſupérieurs. Donnez-leur Vous même l'exem-
„ ple de toutes les vertus que Vous exigez d'eux: que Votre vie ſoit ſain-
„ te & irréprochable. Continuez à précher la ſaine doctrine; gardez-vous
„ de l'orgueil & de l'avarice; ſoyez humbles, charitables, & modeſtes. C'eſt
„ par-là que Vous maintiendrez Vos troupeaux dans un état paiſible & tran-
„ quille, & dans cet ordre ſi néceſſaire au ſalut des âmes & au bien de la So-
„ cieté.

„ Pour Vous, Députés du Tiers Etat & de l'ordre des payſans, je ſouhai-
„ te que Dieu béniſſe le travail de Vos mains; qu'il fertiliſe Vos champs, qu'il
„ rempliſſe Vos greniers, & que Vous abondiez en toutes choſes.

„ Enfin je fais les vœux les plus ardens & les plus ſincéres pour tous les
„ ſujets de ce Royaume, tant abſens que préſens.

„ Je vous fais à tous mes adieux les plus tendres, & peut-être pour toû-
„ jours: peut-être nous voyons nous pour la dernière fois.

A ces mots le Roi laiſſa couler quelques larmes, que lui arrachoit l'affe-
ction qu'il avoit pour ſes peuples. L'émotion fut grande dans toute l'Aſſem-
blée, & tout le monde fut attendri juſqu'aux ſanglots, & aux gémiſſemens.

Après un moment de ſilence, le Roi fit tout haut la priére ſuivante, tirée
du Pſeaume XC. ℣. 13. qu'il avoit fréquemment à la bouche avant que de
commencer une affaire, & ſouvent au milieu de ſes entrepriſes:

„ Eternel, tourne ta face vers tes Serviteurs. Raſſaſie-nous chaque matin
„ de ta gratuité, afin que nous nous réjouïſſions & que nous ſoyons joyeux,
„ tout le long de nos jours ..... que ton œuvre éclate ſur tes Serviteurs

„ & ta gloire ſur leurs Enfans. Que le bon plaiſir de l'Eternel ſoit ſur nous ; „ qu'il dirige l'œuvre de nos mains : Dirige ô Eternel l'œuvre de nos mains. „ Ainſi-ſoit-il !

Il n'eſt pas ordinaire de voir un Roi, ſi ſupérieur aux autres Rois pour les lumières de l'eſprit, ſi couvert de gloire & d'honneur, être ſi vivement touche des grandes vérités de la Religion, épancher ſon cœur devant Dieu, mettre en lui toute ſa confiance, toujours craindre de tranſgreſſer ſes loix, régler ſes mœurs ſur ſes préceptes : en un mot ſe piquer d'etre vraiment Chrétien, dans toute ſa conduite, s'humilier devant Dieu, ſoumettre ſa foi à ſa parole, & ne pas vouloir pénetrer dans ce qu'il a jugé à propos de cacher à l'eſprit humain, trop borné pour comprendre tout ce qui n'eſt pas auſſi borné que lui-même. Parcourez toutes les Hiſtoires combien, pour un Salomon, un Tite, un Trajan, un Marc-Aurele, un Antonin, ne trouvez-vous pas parmi les Rois d'hommes ſans foi, ſans Réligion, ſans ſentimens, ou des ſuperſtitieux, bigots, fanatiques, dont l'imbecillité eſt plus pernicieuſe au genre-humain, que l'impiété la plus décidée. Certainement parmi les Rois, qui n'ont eu qu'une dévotion grimaciére, telle que celle de la plûpart des femmes ou des Moines, il n'y en a point à qui Julien l'Apoſtat ne ſoit préférable, avec ſes folles idées de Paganiſme.

Mais entre ces deux extrémités trouve-t-on beaucoup de Rois, ſans en excepter ceux qui portent d'une main le Sceptre & de l'autre l'Encenſoir, qui ſont Rois & Pontifes en même-tems, en trouve-t-on, dis-je, beaucoup dont la piéte ait été pure & éclairée ? J'en appelle à quiconque a étudié cette partie de la litérature avec quelque attention & du diſcernement.

Pour Guſtave-Adolphe les ennemis-mêmes, les plus déclarés de ſa Réligion ont rendu juſtice à ſa piété (1). Elle étoit ſi extraordinaire, que quelques-uns ont voulu l'attribuer à des vues humaines. Mais elle étoit trop ſimple pour n'être pas ſincére. C'eſt dans un chef de parti, dans un Cromwel, dans un Guiſe, qu'on peut ſuſpecter la dévotion : & appeller hypocriſie tout ce prétendu zèle de Réligion, qui ne tend qu'à entraîner les peuples dans la révolte contre l'autorité légitime, & à les ſubjuguer. Un ambitieux

(1) Ricci auteur Italien & Prêtre, qui plus eſt, qui a écrit en Latin l'Hiſtoire des Guerres d'Allemagne, parle ainſi de ce grand Roi : *Erat in ſui Religione egregiè pius, nec niſi a cœlo auſpicia, præſertim prælia, auſpicanda putabat : nec aliquid aggrediebatur, niſi prius iteratis Religioſo animo precibus, litaſſet.* Lib. VI. p. 425. Il loue ailleurs ſon humanité envers les Catholiques, les Prêtres & les Moines. C'eſt tout ce qu'on peut prétendre d'un Ecrivain ſoumis à la terrible Inquiſition. Les Proteſtans n'en pourroient pas dire autant de l'Empereur, il les perſecutoit en mille manieres. C'eſt cependant ce même Ferdinand que quelques Jéſuites ont voulu faire paſſer pour un ſaint : tant il eſt vrai que l'eſprit de parti ſanctifie tout juſques aux crimes les plus atroces : c'eſt ainſi que les Jacobins canoniſoient leur Jacques Clement. Il n'eſt pas juſqu'au Jéſuite, qui a écrit avec tant de goût & de politeſſe l'Hiſtoire du traité de Weſtphalie, qui ne rende juſtice à la piete de notre heros, regretant néanmoins qu'une ſi belle âme fût dans le parti de l'erreur. Un Proteſtant regretera qu'un ſi bon auteur n'ait pas employé ſes talens à la defenſe de la vérité : & Burgus dit : *Singulis Legionibus aderat Lutherani dogmatis Prædicans, qui animi [illegible], ſecundum ejus gentis errorem, [illegible], & quotidianis concionibus vitia reprehenderet, curaretque, ut ſingulis diebus ad Deum preces haberentur, quas unaquæque Legio, in aciem digeſta, per rithmos vernaculi linguâ quaſi hymnum concineret.* Not. de M. Bahm.

qui brigue un pouvoir, où il ne peut parvenir que ſous le voile de la piété, un Moine, qui ambitionne la Papauté, un Pape, qui veut s'élever au deſſus de toute les Puiſſances de la terre, empruntent le maſque de la Réligion: tout eſt feinte chez eux, & ils outrent plus ou moins le perſonnage, à proportion de la violence de leur ambition & de leur cupidité.

Mais un Prince né ſur le Trône, aimé & adoré de ſes peuples, maître d'un grand état & d'armées triomphantes, qu'elle raiſon peut il avoir de témoigner un vif attachement aux objets de la foi, d'emprunter continuellement le langage de la piété, même dans des occaſions ſecretes & particulières? Si Guſtave-Adolphe n'avoit paru réligieux que dans les actions d'éclat, lorſqu'avant une Bataille il ſe jettoit à genoux, pour implorer le ſecours de Dieu, ou qu'après la victoire il ſe proſternoit ſur les trophées de ſes ennemis, pour rendre grace de leur défaite, la malignité humaine pourroit verſer ſon poiſon ſur ces actes de piété: mais toutes ſes lettres à ſon Chancelier & à d'autres ſont toûjours remplies des mêmes ſentimens d'amour & de crainte de Dieu. Cherche-t-il à en impoſer à ces particuliers? Que lui importoit-il comme qu'ils penſaſſent de lui à cet égard? Eh! depuis quand les hommes, je ne dis pas les hommes d'Etat; mais les peuples demandent-ils que les Rois aient cette vertu ſolide & pure, qui ne ſe trouve que dans une âme vraiment pénétrée des vérités Chrétiennes? Qu'un Roi laiſſe la Réligion comme elle eſt, qu'il ſoit attentif à l'intérêt de ſes peuples, qui eſt celui de ſa grandeur; mais ſurtout qu'il ſoit heureux à la guerre, qu'il ait de nombreuſes armées victorieuſes, eſt-il quelqu'un qui ne le diſpenſe de croire en Dieu, & d'avoir des mœurs?

Bornons-nous donc à admirer les effets d'une excellente éducation & ſurtout de la grace, qui opéroit merveilleuſement ſur ce grand Roi, le prémier peut-être de tous les Héros Chrétiens.

Après que Guſtave-Adolphe eut pris congé de tous les Ordres de l'Etat aſſemblés en Diéte, il leur donna un repas où la cordialité régna plus que la délicateſſe & la bonne chère. Il s'entretint familièrement avec les principaux convives de chaque Ordre; & chacun partit pénétré de ſes bontés, d'admiration & de regret de voir partir un ſi bon maître.

Quelques Ecrivains ont prétendu, que Guſtave avoit eu dès lors des preſſentimens de ſa mort. Ils ſe fondent ſur quelques traits du diſcours qu'il tint aux Etats, & que nous venons de rapporter. Mais il étoit tout ſimple qu'enviſageant la grandeur de la guerre qu'il alloit faire, dont il ignoroit la durée & l'iſſue, les périls où il alloit s'expoſer dans des contrées éloignées, & enfin la néceſſité où il ſe trouveroit de payer ſouvent de ſa perſonne, il étoit, dis-je, tout ſimple qu'il ſuppoſât qu'il pourroit bien périr ſoit de bonne guerre, ſoit par trahiſon; car il ne doutoit pas que beaucoup de Catholiques-Romains ne ſe fiſſent un point de Réligion, un mérite devant Dieu de le poignarder ou de l'empoiſonner. Les exemples en ſont trop communs dans l'Hiſtoire, & ils lui étoient trop connus, pour ne pas s'attendre à en groſſir la liſte. Quand on a une fois établi pour principe ce dogme monſtrueux, que l'intention ſanctifie tous les crimes, & qu'il eſt permis de faire un grand

mal pour produire un grand bien, on ne doit s'attendre qu'aux attentâts les plus damnables. Déja les Prédicateurs de la Ligue Catholique préchoient communément cette Doctrine. Quand les Etats Proteſtans réclamoient les loix fondamentales de l'Empire, la convention de Paſſau, le recès de la Diéte d'Augsbourg, dont l'article eſſentiel eſt que perſonne ne ſera perſécuté pour profeſſer la Réligion Proteſtante, ces pieux Caſuiſtes décidoient Chrétiennement, qu'on n'eſt tenu à aucun traité envers les hérétiques; qu'on eſt diſpenſé par le fait (*ipſo facto*) de toute loi contraire aux intérets de l'Egliſe: avec de tels ſentimens on ne balance guère à ſe porter aux plus grands excès, & l'on n'a plus de ſcrupule que ſur l'objet de la ſcélérateſſe.

Toutes les troupes ſe trouvant à portée de s'embarquer, elles ſe rendîrent à bord de la flotte, au nombre de cent ſeize Compagnies de Cavalerie, chaque Compagnie formant un demi Eſcadron, & quatre vingt-douze d'Infanterie, faiſant en tout le nombre d'environ quinze mille hommes. La flotte étoit à l'ancre à la rade d'Elfsnaben, & ce fut-là que ſe fit l'embarquement. Deux cens Bâtîmens de tranſport (1), reçûrent les troupes & les munitions de guerre, avec l'artillerie de Campagne. Les principaux Officiers qui commandoient les troupes ſous Sa Majeſté, étoient *Guſtave Horn*, *le Comte de Brahe*, *Jean-Philippe Comte d'Ortenbourg*, *Wolff-Henri de Baudiſſin*, *Banner*, *Otton-Louïs Rhingrave*, *Henri-Mathias Comte de Thurn*, *Maximilien Teuffel*, *Achatius Todt*, *Théoderic de Falckenberg*, *Winckel*, *Alexandre Leſly* alors à Stralſond, *Todte de Kniephauſen*, *le Baron de Wallenſtein* de la Réligion Proteſtante, *Streif*, *Dœnhoff*, *Holl*, *Hohendorff*, *Vitzthum*, *Mutſenfahl*, *Kirchbaum*, *Monro*, &c.

Une infinité de ſpectateurs étoient accourus, pour voir l'embarquement des troupes, & le départ d'une ſi nombreuſe flotte. Les uns admiroient le courage de ce grand Roi, qui avec un peu moins de quinze mille hommes alloit attaquer le plus puiſſant, & le plus fier Monarque de l'Europe dans ſes propres foyers: les autres regretoient qu'à la fleur de ſon âge, & après vingt ans d'une vie agitée & de travaux continuels, il allât encore expoſer ſes jours dans des ſiéges & des batailles; aucun ne doutoit cependant du ſuccès de l'entrepriſe, tant ils comptoient ſur ſa valeur & ſa prudence.

Depuis le départ du Grand Scipion du port de Lilybée, pour aller attaquer les Carthaginois dans leur Patrie & à l'aſpect de leurs Dieux, jamais flotte n'avoit fait voile pour une expédition plus importante. Jamais plus grand Capitaine n'avoit commandé des troupes plus valeureuſes, & plus remplies d'ardeur & de confiance. Mais Scipion menoit toutes les forces de l'Empire-Romain contre une République ſouvent vaincue, & affoiblie par ſes pertes, & même par ſes ſuccès. Guſtave avec une poignée de Soldats alloit lutter contre un Empereur plus puiſſant que ne fut jamais Carthage, lequel n'avoit jamais éprouvé de revers, & dont les forces s'étoient accrues à proportion de ſes ſuccès. Il alloit avoir en tete des Généraux auſſi braves, auſſi ruſés, auſſi ex-

(1) M. Harte fait monter toute la flotte Suédoiſe à 70. Vaiſſeaux & enſuite à cinquante; un moment après à cent cinquante. M. Ark. mieux informé ſans doute, compte environ trente Vaiſſeaux de Guerre & deux cens Vaiſſeaux de Tranſport.

périmentés qu'Annibal, & des troupes infiniment plus vaillantes, plus aguerries que les esclaves & les mercénaires de Carthage, & animées de plus par le motif de la Réligion, motif si capable d'inspirer la fidélité, l'attachement, le mépris de la mort.

Le dessein du Héros Suédois étoit donc bien plus hardi que celui de passer en Afrique, qui n'étoit point encore venu dans l'esprit d'aucun des Généraux de la République Romaine, & que tous les siécles ont tant admiré; mais il ne faut pas s'imaginer que celui du Roi de Suéde, pour être plus grand & plus hardi, fût témeraire, & de ceux qui ont besoin du succès pour être justifiés. Non; tout étoit réglé sur la plus grande prévoyance: & nous verrons que toutes ses prospérités ne fûrent dues qu'à sa rare prudence, à sa valeur & à ses talens supérieurs dans l'art de la guerre. Il fut aussi favorisé par d'heureuses circonstances que la Providence, ou sa bonne Fortune, fit naître pour le succès de son entreprise.

Je ne sais si je dois rapporter plusieurs prodiges, qui fûrent apperçus à-peu-près dans le tems que Gustave faisoit embarquer ses troupes. Si jamais guerre a dû être annoncée par des prodiges c'étoit bien celle-là, tant par sa durée, que par les autres fléaux dont elle fut accompagnée, la peste, la famine, qui ne firent qu'un desert des plus belles Provinces de l'Allemagne. On n'est guère disposé, dans le siécle où nous vivons, à admettre ces signes de la justice divine: mais ils sont rapportés par des Historiens si dignes de foi, que nous ferions scrupule de les omettre; permis pourtant à chacun d'en croire ce qu'on voudra.

En plusieurs endroits de l'Allemagne on vit des armées dans l'air rangées en Bataille, & se chargeant avec furie. On prétendit avoir entendu à Nuremberg le cliquetis des armes. A Ratisbonne on apperçut trois soleils, & un Soldat de l'armée de Tilly sur du sang, dont sa chemise fut toute teinte. Le bruit courut qu'à Magdebourg une femme avoit accouché d'un monstre, ayant des bottes & des éperons de chair avec un casque de même sur la tête, une espece de gousset de peau à la hanche gauche, & trois balles dedans. Je ne parle point de quantité d'autres prodiges moins étonnans, que les Ecrivains racontent. Le Lecteur en a sans doute assez de ceux-là.

La flotte Suédoise leva l'ancre & quitta la rade d'Elfsnaben sur la fin du mois de Mai. Elle étoit commandée par l'Amiral Gyldenhielm Frère naturel du Roi. Elle avoit six mille Matelots pour la manœuvre & portoit 8000. piéces de canon. Les Matelots étoient Finlandois, Dalecarliens, Goths & Hollandois. Le départ fut accompagné des cris de joie des Soldats & des Equipages, répetés par un nombre infini de peuples que la curiosité avoit amenés sur la côte. Mais les vents contraires ne permîrent pas aux Vaisseaux de transport d'avancer en haute mer & de s'éloigner des *Skaeren* ou côtes de Suéde. La flotte vint surgir à *Middelsten*, à peu de distance de Stockholm, où elle fut retenue de manière que les vivres commencèrent à lui manquer. Pour remédier à cet inconvénient le Roi fit expédier de son bord (1) une

(1) Datée de la flotte à l'ancre à Middelsten, du 16. Juin 1636. Mss. de M. A.

patente ou ordonnance à la Ville de Stockholm, pour que tous les habitans, ſans aucune exception, euſſent à fournir promtement, chacun ſuivant ſon pouvoir, tous les vivres néceſſaires pour la ſubſiſtance des troupes, ſans quoi elles couroient riſque de périr de faim, ou du moins Sa Majeſté ſe verroit obligée de les remettre à terre, ce qui ne pouvoit ſe faire ſans une perte irréparable, & ſans une honte éternelle pour la Nation.

Ce dernier motif fit tant d'impreſſion ſur les eſprits, que chacun s'exécuta de bon cœur, & les vivres arrivèrent en abondance à la flotte.

Le vent ayant changé quelques jours après, toute la flotte remit à la voile & vint mouiller (1) heureuſement le 24. de Juin 1630. près de l'Ile de Ruden (2).

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT.

Epoque remarquable de l'arrivée de Guſtave-Adolphe ſur les côtes de Poméranie. Piété de ce Héros. Entrevue avec le Duc de Poméranie. Diſcours qu'il lui tient. Il eſt reçu dans Stettin. Il fait fortifier la place. Traité entre le Roi & le Duc ratifié par les Etats du Pays. Lettre du Duc à l'Empereur. Manifeſte de Guſtave-Adolphe. Lettre de l'Empereur à ce Prince. Reponſe du Roi à l'Empereur. Diéte de Ratisbonne. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg réfuſent de s'y trouver. Oppoſition de ces deux Princes & de l'Electeur de Baviere aux deſſeins de l'Empereur. Intrigues à cette Diéte contre Wallenſtein. L'Empereur ſacrifie ce Général. Fermeté affectée de Wallenſtein en apprenant ſa dépoſition. Fin de la Diéte de Ratisbonne Réſolutions qui y fûrent priſes contre le Roi de Suéde. Torquato-Conti Commandant l'armée Imperiale en Poméranie, s'approche de Stettin & ſe rétire. Belle ordonnance des troupes Suédoiſes. Priſe de Damme, de Stargard & de Camin par le Roi de Suéde. Complot contre la vie de ce Héros, dont il n'échappe que par des miracles de valeur. Moine d'Amberg arrêté & convaincu d'avoir voulu tuer le Roi. Priſe de Wolgaſt. Malheur arrivé à Paſewalck. Avanture extraordinaire arrivée à Robert Monro & à ſept cens Ecoſſois qu'il commandoit. Rejouiſſances de ceux de Stralſund à l'arrivée du Roi. Priſe de Ribnitz & de Damengarten. Déclaration de ce Prince aux habitans de Mecklenbourg. Entrepriſe infructueuſe de Torquato-Conti ſur Stettin. Blocus de Colberg. Exploits de Baudiſſin. Phénomène extraordinaire apperçu en l'air à Stettin. Conferences entre des Officiers Impériaux & Suédois ſur les quartiers d'hiver. Reponſe remarquable de l'un des derniers. Combat près de Demmin, où Guſtave-Adolphe défait les Imperiaux commandés par le Duc Savelli. Retraite de Torquato-Conti, qui quitte le Commandement & retourne en Italie. Son avarice & ſa cruauté generalement atteſtée par tous les Ecrivains du tems. Le Comte de Schaumbourg le remplace, & vient commander les Impériaux en Poméranie. Priſe de Greiffenhagen par le Roi

(1) Puffend. §. 25. Khevenh. p. 1305.

(2) Et non pas l'Ile de Rugen comme le dit le Dr. Harte. MS. de M. n.


MER BALTIQUE
CARTE
de la
POMERANIE
pour servir a l'Histoire de
Gustave Adolphe.
RUGEN I.
Berghen
Stralsund
Wismar
Lubec
Rostock
Ribnitz
Doberan
Warnemunde
Damgarten
Richenberg
Gripswalde
Wolgast
Loitch
Damin
Stolp
Anclam
Penemond Ft.
USEDOM I.
Schwein Ft.
WOLLIN I.
Wollin
Camin
Frish-hoff Lake
Uckermund
Colbergen
Trepto
Griffenberg
Schifelbein
Dramburg
Golnau
Brunsberg
Freyenwald
Stetin
Dam
Stargard
Fridelandt
Gustrou
Butzow
Swerin
Gadsbusch
Boitzenburg
Loezin
Malchin
Clemptno
Lobbin
N. Brandenburg
Passewalk
Legnitz
Stargard
Stolpe
Feldaberg
Prentzlow
Griffenhagen
Piritz
Botzow
Schwet
Templin
Neir Angermond
Koenixberg
Frideberg
Himelstadt Cloyster
Landsberg
Bernwald
Custrin
Oder R.
Elbe R.
Doemitz
Danneberg
Havelberg
Werben
Steindal
Tangermond
Arns berg
Rotenau
Brandenburg
BERLIN
Spandau
Potsdam
Bernau
Monchenberg
Copenich
Fridland
Freyenwald
Lubus
Frankfort
Furstenwalt
Crossen
Gr: Glogau
Jericho
Borg
Magdeburg
Wolmerstadt
Rotensee
Barby
Calbe
Dessau
Zerbst
Coswick
Wittemberg
Beltzig
Trewen Brietzen
Gutter bogen
Sonnewald
Stulp
Milles d'Angleterre 69 a un Degré
Milles d'Allemagne 15 a un Degré
33
34
35
36
37
38
54
53
52



de Suéde. Lettre de ce Monarque à son Chancelier. Les Impériaux abandonnent leurs rétranchemens de Gartz, apres avoir mis le feu a la Ville & au ponts. Ils abandonnent & brûlent aussi Piritz. Trait d'humanité du Lieutenant-Colonel Funck. Ils perdent leurs bagages & leur butin près de Bahne. Baudissin fait massacrer tous les Croates. Cruautés horribles que les Impériaux commettent en Pomeranie & en Brandebourg. Edit à ce sujet. Lettre du Comte de Schaumbourg au Généralissime. Voyage de l'Administrateur de Magdebourg en Suede. Il fait soulever la Ville & le Diocèse contre les Impériaux. Traité de ce peuple avec le Roi de Suéde. Prise de Halle sur la Saale par l'Administrateur. Il se retire en desordre à Magdebourg. François-Charles de Saxe-Lawenbourg leve des troupes pour le Roi de Suéde, & s'empare de quelques places sur l'Elbe. Il surprend Ratzenbourg pres de Lubeck. Il est battu & pris par le Comte de Pappenheim. Promesse singulière qu'il exige de ce General. Paroles remarquables du Comte de Tilly.

On remarqua comme une chose singulière, que Gustave arriva avec sa flotte sur les côtes de Pomeranie le meme jour auquel deux cens ans auparavant la confession d'Augsbourg fut présentée à l'Empereur Charles-Quint. Les Protestans tirèrent un bon augure de cette circonstance, qui n'etoit au fond qu'un jeu du hazard.

L'Ile de Ruden, n'est qu'à trois petites lieuës au midi de celle du Rugen, vis-à-vis de l'embouchûre de la Péene à une lieue de l'île d'Usedom. Et ce fut dans la prémière que le Roi mit pied à terre. Il fut le prémier qui y aborda, s'étant élancé hors de la Chaloupe avant qu'aucun Officier de sa suite pût atteindre le rivage.

Le prémier soin de ce Héros (1) fut de se jetter à genoux, de remercier Dieu d'avoir conservé sa flotte & son armée dans ce trajet, & de le prier de répandre ses bénédictons sur ses desseins, qui ne tendoient qu'au soulagement de son Eglise, & à l'affranchir du joug où elle gémissoit.

„ Seigneur, dit-il, Dieu Tout-Puissant, qui régis les cieux & la terre, la
„ mer & les vents, comment pourai-je te remercier dignement, de ce que
„ tu as daigné me préserver d'accident dans un si dangéreux voyage? Hélas!
„ Seigneur je te rends de très humbles actions de grace, & te prie du plus
„ profond de mon cœur de benir cette entreprise, qui n'a été formée que
„ pour ta gloire, pour la défense de ton Eglise, & la consolation des Fidé-
„ les. Tu connois Seigneur la pureté de mes intentions, toi qui sondes les
„ cœurs & les reins; Qu'il te plaise donc, Seigneur, nous accorder un tems
„ favorable, afin que mon armée que j'ai laissée derrière moi, & que j'ai
„ rassemblée de diverses Nations puisse bien-tôt travailler à la délivrance de
„ ton peuple, & exécuter l'œuvre de ta volonté. *Amen. Amen.*

Cette priére fut faite à haute voix, & avec tant de ferveur qu'elle tira des larmes des yeux de tous les assistans. Le Roi, s'appercevant de leur émotion, leur dit, *mes amis, ne pleurez pas, mais priez avec ferveur; plus il y a de prié-*

(1) Kevenh. p. 1306. Schefferi Mirab. Suec. Gent. p. 6.

res, plus il y aura de victoires: en priant fréquemment on a vaincu à demi; & le meilleur Chrétien est toûjours le meilleur Soldat.

Les devises des Drapeaux, & des Etendarts de ses troupes, étoient des sentences de morale. On lisoit sur les uns, *Si Deus pro nobis, quis contra nos.* Sur les autres, *Gustavus-Adolphus Rex Sueciæ, defensor fidei*, ou bien *Mars regit ensem, & Themis sceptrum* (1). La flotte ancra à l'embouchûre de la Péene. Le Roi se transporta dans l'isle de Rugen, où une partie de la flotte le suivit, pour prendre à bord un renfort de cinq mille hommes, qui lui étoient venus de Prusse. Il trouva que ses Officiers avoient fait quelques fortifications dans l'île, & que tout y étoit en bon état.

Le méme jour il rejoignit sa flotte, résolu de s'emparer des îles d'Usedom, & de Wollin. La prémière est formée d'un côté par la mer, de l'autre par la rivière de Péene, & par le *Grofs-Haff*, qui est une espece de lac formé des eaux de l'Oder, & qui communique à la mer par un Canal naturel nommé la *Swine.* L'île de Wollin n'est séparée de celle d'Usedom que par ce canal. Le Roi emporta ces deux iles sans presqu'aucune résistance, les Impériaux ayant abandonné successivement tous les postes à mesure que les Suédois s'avançoient, pillant, & mettant le feu dans tous les lieux qu'ils abandonnoient.

Par la prise de l'île d'Usedom, & par sa flotte, le Roi se trouva maître de l'embouchûre de l'Oder. C'étoit-là le Rubicon qu'il faloit passer, pour être engagé de manière à ne pouvoir plus reculer. Il faloit s'emparer de Stettin, Capitale du Duché de Poméranie, & la residence du Prince, en faire une place d'armes, pour porter la guerre le long du fleuve jusqu'en Moravie, d'où l'on pouvoit ensuite menacer la Capitale de l'Empire. Mais il faloit auparavant passer sur le corps aux armées de Wallenstein & de Tilly. La difficulté étoit si grande, que je crois que le Héros Suédois y pensa mûrement; mais bientôt, reflêchissant que plus il y auroit d'obstacles, plus la gloire, qu'il acquerroit à les surmonter, seroit éclatante & durable, il s'écria sans doute comme César; *le dez en est jetté* (2), *allons où la volonté des Dieux & l'injustice de nos ennemis nous appelle.*

Après la prise de l'île d'Usedom, Gustave fit embarquer un bon nombre de troupes sur le Haff, dans la vue de pénétrer jusqu'à Stettin par le fleuve. L'Oder prend sa source dans les montagnes de Moravie, à deux lieuës d'une petite Ville, qui porte le meme nom. Il est grossi des eaux de près de trente rivières, dont les plus remarquables sont le *Katzbach*, le *Bober*, la *Schlave*, la *Warte*, la *Neisse*, & la *Biotnitza*. Il baigne les murs de plusieurs Villes en Silésie, telles que Ratibor, Oppeln, Brieg, Breslau, Glogau &c. d'où il entre dans la nouvelle marche de Brandebourg, arrose Landsberg, Francfort, Custrin, Briezen; enfin, il baigne les murailles de Schwedt, dans la marche Uckeraine, entre de-là dans le Duché de Poméranie, y arrose Greifenhagen, Gartz,

(1) Le Régiment Finlandois de Denhoff avoit un étendart de Damas noir, où étoit représenté le Sacrifice d'Abraham, avec ces mots pour âme; *Ut Abraham vult immolare filium, pro rege sic nos parati sumus mori.* Arnalibæi, Arma Suec. p. 39.

(2) *Eatur, quo deorum ostenta & inimicorum iniquitas vocat; jacta est alea.*

Gartz, & enfin Stettin, d'où il entre dans le Haff, & de-là dans la mer par trois embouchûres, qui forment autant de ports, celui de Divenow, celui de Péenemunde, & celui de la Swina.

Quant à la Ville de Stettin, elle est située par les 53. degrés 27. minutes de latitude, & 38. degrés 45. minutes de longitude. Vis-à-vis de cette Ville l'Oder se divise en quatre bras, qui prennent chacun un nom différent, & vont se perdre dans le Lac de Damm, d'où enfin elle se dégorge, comme nous avons déja dit dans le Haff. Sur chacun de ses différens bras de l'Oder, vis-à-vis de Stettin, il y a des ponts, dont quelques uns sont très beaux. Stettin, est, comme nous avons dit, la capitale de tout le Duché, ainsi que Stralsond est la capitale de la Principauté de Rugen. Il y a encore un autre Stettin en Poméranie, sur les frontières de Pologne, qu'il ne faut pas confondre avec celui dont nous parlons ici, qui est une Ville considérable & d'un grand commerce, à cause de la proximité de la mer, & de la commodité du fleuve.

Le Prince qui régnoit en Poméranie, lorsque les Suédois y abordèrent, se nommoit Bogislas XIV. il étoit âgé d'un peu plus de cinquante ans, & étoit parvenu au Gouvernement en 1621. Il étoit marié depuis long-tems, mais sans aucune esperance, au tems dont nous parlons, d'avoir des Enfans. Il mourut sans postérité, & l'Empire consentit que ses Etats fûssent cédés à la Suéde, lorsqu'il fut question seize ans après de finir cette longue & sanglante guerre, que la Maison d'Autriche avoit faite à la Réligion, & à la liberté.

Le Roi de Suéde, ayant fait toutes ses dispositions pour attaquer Stettin, arriva par le Haff sous le canon de cette place, à la faveur d'un vent tel qu'il pouvoit souhaiter. Je ne dois pas omettre ici que plusieurs Historiens ont remarqué, que le jour, que la flotte du Roi fit voile pour Stettin, il faisoit une tempete extraordinaire à l'embouchûre de l'Oder, laquelle s'appaisa tout d'un coup lorsque cette flotte entra dans le fleuve. Ce qu'on attribue à la prière fervente que le Roi fit en cette occasion (1). Le Roi aborda heureusement avec sa flotte au pied des remparts. Aussitôt il fit sommer la Ville.

Le Commandant nommé Damis voulut d'abord faire le méchant, & envoya un tambour au Roi le menaçant de faire tirer sur ses troupes, & sur sa flottille.

Le Roi, qui savoit bien que Stettin n'étoit pas un lieu à soutenir un siége, ni le Duc, qui étoit dedans, en volonté de s'y exposer, fit dire au Colonel Damis, Damitz, ou Danitz selon quelques uns, qu'il le prioit de ne pas se fâcher, mais de venir lui parler lui-méme, parce que Sa Majesté n'étoit point accoûtumée à s'expliquer par de tels Ambassadeurs avec un homme comme lui. A cette repartie toute la résolution de Damis s'évanouit. Il vint parler au Roi avec des Députés de la part du Duc, qui supplioient Sa Majesté de prendre une autre route, & d'épargner au Duc le malheur de se faire des affaires avec l'Empereur.

Le Roi répliqua, qu'il vouloit entrer & parler au Duc; qu'il étoit son ami, & ne venoit point comme ennemi; qu'il ne feroit aucun acte d'hostilité, à moins qu'on ne l'y forçat; mais qu'ils pouvoient juger par la manière dont il

(1) Le Comte de Kevenh. parle aussi de cette tempête, & remarque qu'elle s'appaisa d'abord après que le Roi eut fini sa priére, qu'il rapporte mot à mot. Voy. Ann. Ferd. p. 1309

avoit traité les Habitans de l'île d'Usedom, s'il ne valoit pas mieux l'avoir pour ami que les Impériaux ; que ces pauvres Habitans ne pouvoient se lasser d'admirer la bonne discipline de ses troupes, après avoir si long-tems gemi de l'insolence de celles de Wallenstein.

Enfin, le Duc prit le parti de venir lui-même parler au Roi. Après les premiers complimens, Gustave parla au Duc avec toute la dignité & la décence imaginable (1). „ Mon Cousin, lui dit-il, ne vous étonnez pas que je me „ sois approché de votre Capitale avec une armée : c'est un effet de la nécessité, & de l'insolence de l'ennemi commun. Je n'ai rien à démêler avec „ l'Empire, ni avec le Duché de Poméranie. Je n'en veux qu'aux ennemis „ de l'Empire, qui ont saccagé cette Province. La misére des pauvres Habitans me perce le cœur : c'est ce que je puis vous protester avec vérité, je „ ne convoite pas les biens & les possessions d'autrui. Je ne cherche que la „ gloire du Tout-Puissant, la conservation de la vraie Réligion, la liberté de „ l'Empire Germanique, la tranquillité des consciences, la sûreté & l'encouragement du commerce, & le bien-être des Habitans. En un mot, je ne désire qu'une paix ferme & solide. Si vous avez les mêmes intentions que „ moi, & le même amour du bien public, nous serons bientôt d'accord ; & „ après cela, moyennant l'assistance de Dieu, je ne doute pas de la victoire. „ Reconnoissez la main de Dieu, qui m'a conduit, & m'a mis en possession „ de la plus grande partie de la Poméranie, presque sans coup férir.

„ Quand la paix sera rétablie & l'ennemi éloigné, vous recouvrerez le tout „ avec plus de facilité de ma part, que s'il étoit entre les mains d'un autre".

Puis, se tournant vers les Conseillers du Duc, & les Députés du Magistrat qui représentoient le Peuple, il leur dit, „ Pesez bien l'avis que vous voulez & devez donner à votre Duc dans cette importante affaire. Plus il y aura de sagesse dans vos conseils, plus vous & votre postérité, vous en aurez „ d'honneur & d'avantage. Je ne demande pas ce qui vous appartient. Je „ ne veux faire aucun mal à votre Ville. Vous n'avez qu'à jouïr à la bonne „ heure de votre ancienne liberté & prospérité ; vous n'êtes pas nés pour l'esclavage. Pourquoi ne voudriez pas secouer le joug qui vous accable ? Vous „ savez que Stralsond m'a reconnu pour son défenseur. Que croyez-vous que „ deviendra votre Patrie, si l'Empereur se saisit de votre Ville ? Voulez-vous „ que votre Pays soit le théatre de la guerre ? Prétendez-vous arrêter le cours „ de mes victoires ? Je ne saurois m'imaginer que vous ayez de telles pensées. Prenez donc votre parti ; l'affaire presse. Le soleil va tantôt se coucher „ & disparoître ; & je ne suis point accoutumé à poser des sentinelles sur „ les remparts dans les ténébres de la nuit. Dépêchez donc, & ne me forcez „ pas à recourir à des moyens plus éficaces, si mes paroles ne peuvent vous „ persuader ".

Dans un instant, le Duc se representa tout ce que sa situation avoit de dangéreux & de critique ; d'un côté, le Roi de Suéde armé & aux portes de sa Ca-

(1) Cet entretien nous a été conservé par un des Députés-Commissaires du Duc qui y étoit présent, & qui en fit la rélation au Chanc. Oxenstierna le 9. de Septembre 1630. C'est le Sr *Elias Pauli*, Syndic de la Ville de Stettin. Mss. d'Ark.

pitale; de l'autre la puiſſance de l'Empereur, le bonheur de ſes armes, ſes reſſources, la capacité de ſes Généraux, le nombre & la valeur de ſes troupes, les revers de l'Electeur Palatin & de ſes Généraux, ceux du Roi de Dannemark, la colluſion des Electeurs de Saxe & de Brandebourg, ou du moins l'ambition de celui-là, qui tâchoit de s'agrandir aux dépens de la Réligion, & la foibleſſe de celui-ci; tant de Princes dépouillés & proſcrits, le triſte ſort des Ducs de Mecklenbourg ſes voiſins; exemples, qui le frappoient d'autant plus qu'il les avoit ſous les yeux. Tout cela lui fit prendre le parti de remontrer doucement au Roi le danger qu'il couroit de ſe perdre, s'il le recevoit dans Stettin. *Faudra-t-il qu'à l'âge où je ſuis je m'expoſe à me voir proſcrit, mon Pays ravagé & donné à un autre, & cette Ville même, où Votre Majeſté veut entrer, peut-être détruite de fond en comble?*

Le Roi le raſſûra par les raiſons les plus fortes, & les plus capables de calmer ſes craintes. Enſuite, il ajoûta avec vivacité; *Dépêchons, dépêchons, mon Couſin; ceci demande de la promtitude, & croyez-moi; tous les temporiſeurs* (1) *ne ſont pas des Fabius.*

Le Duc ſe voyant preſſé de la ſorte conſentit à tout par ces trois mots Allemands, *Nun in* (2) *Gottes Namen! Et bien ſoit, à la garde de Dieu*; & les portes de la Ville fûrent ouvertes au Roi & à ſes troupes. Il y entra un Samedi dixiéme de Juillet à la tête de quelques Compagnies de Soldats. Il travailla une partie de la nuit à régler tout avec le Duc & le Magiſtrat; après quoi il ſe retira ſur le Vaiſſeau qu'il montoit en arrivant, & y paſſa le reſte de la nuit, diſant qu'un Général ne devoit pas coucher dans une Ville, tandis que ſon armée étoit à bord.

Le lendemain Dimanche & onziéme du même mois, il rentra dans Stettin, & vit défiler le reſte des troupes deſtinées à former la Garniſon de la Ville. Il ne choiſit pour cela que des (3) Suédois naturels; & ce ne fut auſſi qu'à eux qu'il confia le travail des fortifications qu'il projetta, & qu'il fit tracer auſſitôt, pour mettre Stettin en état de ne rien craindre de la part des Impériaux, & de lui ſervir de dépôt pour la ſuite de ſes entrepriſes.

L'Auteur, que nous avons cité ci-deſſus, & qui étoit lui-même Membre du Magiſtrat de Stettin, aſſûre que dans l'eſpace de quatre jours cette grande Ville fut mîſe en état de défenſe. J'imagine qu'il ne parle que de la Fortification paſſagère, que l'approche des Impériaux rendit néceſſaire, en attendant qu'on pût travailler plus ſolidement. En effet, les Impériaux avoient raſſemblé des troupes du Marquiſat de Brandebourg, de la Bohême, de la Luſace, & s'avançoient à grandes journées, pour empêcher Guſtave de s'affermir en Poméranie. Ils étoient même déja arrivés à Gartz le même jour que le Roi entra dans Stettin. Sa célérité rendit leurs efforts inutiles: & le Duc de Poméranie jugeant par-là de la ſupériorité des talens de Guſtave, ne balança pas de

(1) *Neque omnem cunctatorem Fabium eſſe dixit.*

(2) Ces mots ſont rapportés dans Chemnitz, Kevenhuller & Mikrœlius Hiſtorien Poméranien cité par M. le P. Bœhm.

(3) Mſſ. de M. Ark. Le Dr. Harte prétend qu'il n'y mit que des Anglois & des Ecoſſois. C'eſt une vanité nationnale; ſon ouvrage en eſt rempli juſqu'au dégoût. C'eſt toûjours les Anglois & les Ecoſſois, qui ont tout fait. A peine eſt-il queſtion des Suédois.

ſaire avec lui un traité d'alliance offenſive & défenſive. Cependant il écrivit a l'Empereur pour ſe juſtifier d'avoir reçu le Roi de Suéde & ſes troupes dans ſa Capitale (1).

„ Il eſt, dit-il, inutile que je renouvelle à Votre Majeſté Impériale, les „ plaintes que j'ai ſi ſouvent portées inutilement aux piés de ſon Trone, tou- „ chant les vexations que les pauvres peuples de mon Duché ont ſouffertes, „ tant des Garniſons que des quartiers d'hiver, qu'il a falu donner aux troupes „ de Votre Majeſté Impériale, la miſére, la deſolation & le deſeſpoir, ou „ elles ont reduit ces malheureux habitans. . . . . Les choſes en „ etoient-là, lorſque le Séréniſſime & très puiſſant Prince Guſtave-Adolphe „ Roi de Suéde, des Goths & des Wandales, a débarqué dans ce mien Pays „ à la tête d'une puiſſante armée. Ceux qui etoient deſtinés a le défendre de „ Votre part, ſe ſont auſſi-tôt emparés de toutes les armes de nos ſujets & Sol- „ dats, ſous prétexte de mieux pourvoir à cette defenſe; mais en effet pour „ les mettre hors d'etat de s'oppoſer aux pillages qu'ils méditoient, & qu'ils „ ont exécutés. Cependant ſa *dignité Royale de Suéde* s'eſt avancée, a oc- „ cupé le port de Pennamunde, l'Ile & tout le pays d'Uſedom, & la Vil- „ le de ce nom bien garnie de remparts & de murailles, le Werder de „ Wollin, les ports de Swine & de Dievenau, la Ville de Wollin, de même „ que tous les forts & redoutes elevées avec tant de peine & de fraix, & „ qui étoient les boulevards de notre Ville de Stettin. Or ceux qui devoient „ defendre ces poſtes, n'ont pas même oppoſé la moindre réſiſtance à l'en- „ nemi, qui ſe ſeroit trouvé bien embaraſſé, ſi l'on s'étoit oppoſé a lui „ avec quelque vigueur, du moins n'auroit-il pas fait des progrès ſi rapides.

„ Mais ces prétendus defenſeurs ne s'en ſont pas tenus-là; ils ont pillé, „ ſaccagé ou brûlé tout ce qu'ils n'ont pu ou voulu défendre, & ont tourné „ contre les pauvres habitans des lieux qu'ils abandonnoient les armes, qu'ils „ auroient dû employer pour repouſſer l'ennemi. En un mot, ils ont exercé „ des cruautés inouïes dans un Pays ami, telles que j'ai horreur de les dé- „ crire; mais dont il exiſte des procès verbaux en bonnes formes. Ils ſe ſont „ emparés du Château & de la petite Ville d'Uckermunde, en ont chaſſé notre „ Garniſon Ducale contre tous les pactes & conventions, ont enſuite aban- „ donné la Ville & le Château après les avoir pillés, & les ont laiſſés ſans dé- „ fenſe. A Wollin ils n'ont pas épargné le Palais deſtiné aux Princeſſes „ Douarières de notre Maiſon. Ils l'ont pillé, & ont tenté de le reduire en „ cendres.

„ Après cela ſa dignité Royale de Suede a profité de toutes ces mau- „ vaiſes manœuvres, & voyant que votre Feld-Maréchal le Sr. *Torquato* „ *de Comitibus* (2). ſe retiroit dans la Poméranie anterieure, il a fait rem-

(1) Sa Lettre Apologétique ſe trouve tout au long dans Londorp. Deſſ. Heil. Rom. Reich Staat II. I. Buch. *p.* 79.

(2) C'eſt ainſi qu'il eſt nommé dans ſa Lettre, dont nous donnons ici la traduction en abregé. Le P. Bougeant l'appelle *Torquato Conti*, & M Harte *Torquato di Conti*; & c'eſt ſans doute ſon vrai nom qu'il latiniſoit en en faiſant *Torquato* ou *Torquatus de Comitibus*. Le P. Barre dit qu'il s'appelloit ſimplement *Torquato*, mais qu'ayant été fait Comte par l'Empereur, il joignit à ſon nom celui de

„ barquer ſes troupes, & eſt venu par un vent ſi favorable, qu'il a fait ſix mil-
„ le (1) en deux heures. Il a paru tout d'un coup devant Stettin, & l'a blo-
„ qué en un moment de tous les côtés, s'approchant inopinément juſques ſous
„ l'artillerie de la Ville, de ſorte qu'il n'y a pas eu moyen de ſe défendre,
„ encore moins d'envoyer demander du ſecours à l'armée de Votre Majeſté
„ Impériale.

„ J'eſpere de l'équité de Votre Majeſté Impériale & des Lumières du Col-
„ lége Electoral, qu'on ne m'imputera point une fatalité que je n'ai pu prévoir
„ ni éviter; & que perſonne n'en prendra occaſion de douter de ma fidélité
„ envers Votre Majeſté & le St. Empire, fidélité dont j'ai donné tant de
„ preuves, malgré les mauvais procédés qu'on a eus avec moi, procédés ſi con-
„ traires aux Conſtitutions de l'Empire & nommément à la Loi du repos pu-
„ blic ou paix profane, &c.

Quoique pût dire le Duc de Poméranie, l'Empereur & ſon Conſeil ne laiſ-ſerent pas de croire, que l'admiſſion du Roi de Suéde à Stettin & le traité fait avec lui ne fuſſent des choſes deja concertées, dès avant le départ de ce Monarque pour l'Allemagne: & l'Empereur fut ſi irrité, qu'il commanda à ſes Généraux d'ordonner à ſes troupes de ne point faire de quartier aux Soldats du Duc de Poméranie. Cela donna lieu à divers meurtres commis de ſang-froid, qui fûrent vangés par les Suédois ſur les Impériaux, à qui ils réfuſèrent de faire quartier, juſqu'à ce qu'ils fiſſent meilleure guerre, & trai-taſſent les Poméraniens ſur le même pied que les Suédois.

Le Colonel Hatzfeld écrivit dans ce tems-là au Magiſtrat & à la Ville de Stet-tin une lettre des plus menaçantes, lui réprochant d'avoir reçu dans leurs murs un Prince déclaré ennemi de l'Empire, de lui avoir accordé une ſomme con-ſidérable pour la défenſe d'une place, qu'il n'appartenoit qu'à l'Empire de dé-fendre, que l'Empereur avoit chargé le Duc par divers reſcrits de maintenir & défendre cet important paſſage ſur l'Oder: que le Duc avoit toûjours ré-pondu que ſon intention étoit, que ſa Ville de Stettin fut conſervée à l'Em-pereur, à l'Empire & au Cercle de la Haute-Saxe, par tous les moyens ima-ginables; & que les troupes Impériales y puſſent paſſer & repaſſer librement. Que leur conduite étoit des plus criminelles, & qu'il les regardoit comme coupables de trahiſon & d'infidélité envers l'Empire. Au reſte le traité que le Roi, avoit conclu avec le Duc fait une circonſtance ſi intéreſſante dans l'Hi-ſtoire du Grand Guſtave, que nous ne pouvons nous diſpenſer de l'expoſer, au moins en abregé, aux yeux du Lecteur.

Nous Guſtave-Adolphe Roi de Suéde &c. & Nous Bogiſlas Duc de Po-méranie.

A tous ceux qui les préſentes verront, Salut.

L'oppreſſion inouie dans laquelle le Duc de Poméranie, ſes ſujets & Etats ont gémi pendant neuf ans, Nous a d'autant plus touché, Nous Guſtave-Adolphe, que non ſeulement nous faiſons profeſſion de la même Réligion,

Comitibus ou *di Conti*. Le Comte de Kevenhul-ler l'appelle *Torquato Conti* comme le P. Bou-geant, & ajoûte le Soldat Allemand l'appel-loit *Quate Contor*. Ann. Ferd. *p.* 1226.

(1) Nous entendons toûjours le mille Ger-manique, qui fait deux lieuës Pariſiennes ou deux petites heures de chemin.

mais qu'auſſi il y a eu de tout tems commerce, amitié & liaiſon entre la Couronne de Suéde & le Duché de Poméranie, & en particulier un traité d'amitié conclu en 1570. à Stettin entre la dite Couronne & ledit Duché. C'eſt ce qui nous a obligé à venir au ſecours de ce pays opprimé contre toute ſorte de raiſon, ſans en être même requis par notre cher Couſin & Oncle le Duc régnant de Poméranie; mais y étant uniquement mû par notre compaſſion naturelle, & divers grands intérêts concernant la liberté de la Mer Baltique, le maintien de la Réligion Proteſtante, & la ſûreté des principaux Etats du Nord.

D'autre part, Nous Bogiſlas Duc de Stettin-Poméranie, nous voyant abandonné de tout ſecours & protection humaine, hors d'état de réſiſter à une puiſſance ſupérieure, & nos ſujets deſarmés par ceux qui s'étoient chargés de les défendre, & dont ils n'ont éprouvé que la tyrannie la plus horrible pendant l'eſpace de trois ans, nous nous ſommes déterminé à traiter avec ſa dignité Royale de Suéde, avec d'autant moins de difficulté qu'Elle ne déſire que le bien & l'avantage de nos Sujets & Vaſſaux, & la gloire de Dieu. Nous avons donc conclu & arrêté avec Elle un traité de la manière ſuivante.

1°. Nous nous ſommes promis mutuellement, pour nous & pour nos pays, de vivre dans une amitié & confiance réciproque, de ne rien faire qui puiſſe nous porter préjudice, de nous maintenir réciproquement dans nos Droits, libertés & prérogatives, de joindre nos forces pour nous défendre contre toute violence injuſte, de ne nous abandonner l'un l'autre en aucune manière, de ne jamais uſer de ſupercherie; mais d'agir mutuellement de la meilleure foi pour le bien & l'avantage l'un de l'autre, de laiſſer une entière liberté de Commerce entre la Poméranie & la Suéde, & de l'encourager par toute ſorte de moyens: de ſorte que l'union des deux Etats ſoit perpétuelle & à jamais.

2°. Ce renouvellement d'union & d'alliance n'aura pour objet qu'une défenſe mutuelle contre toute violence injuſte; à moins que la néceſſité n'obligeât les deux Contractans à prendre d'autres meſures, auquel cas ils s'aſſiſteront l'un l'autre de toutes leurs forces.

3°. Il s'enſuit de-là que cette alliance n'eſt point contre la Majeſté de l'Empereur & l'Empire; mais plûtôt pour conſerver & maintenir le dit Empire dans ſon ancienne forme de Gouvernement, & de défendre la liberté & la tranquilité publique, contre tout perturbateur & violateur de la loi du repos public: de ſorte que Nous Bogiſlas Duc de Stettin-Poméranie, nous n'entendons point par-là rompre le nœud féodal, qui nous lie à l'Empereur & à l'Empire, mais au contraire nous reſtons attachés Nous & nos Sujets & Vasſaux aux loix & conſtitutions de l'Empire, & à l'incorporation au Cercle de Baſſe-Saxe, & ſoumis à ſes Statuts & Loix particulières.

4°. Cette alliance n'ayant pour but, que de délivrer nos ſujets des cruelles perſécutions, qu'ils ont ſouffertes pendant trois ans, contre la teneur des Loix de l'Empire & des Cercles, des capitulations ſi ſolemnellement jurées, pour rétablir les Etats de Poméranie dans leur prémière condition, nous ſommes convenus de concourir réciproquement à cette fin, & d'employer toutes nos forces pour y parvenir.

5°. Toutes les places & contrées occupées préſentement par le Roi de Suéde en Poméranie, & celles qu'il pourra encore y conquérir, ſeront rémiſes fi-

délement au Duc Bogiſlas de Poméranie avec les Droits & Régales dont il a joui auparavant, ſans aucune prétention de fraix de guerre ou autre; de façon pourtant que le Duc de Poméranie n'en pourra rien aliéner particuliérement de ce qui appartient à la Principauté de Rugen; & y mettra des Officiers qui favoriſent les Commiſſaires Suédois en tout ce qui regardera la défenſe du pays; & quant à la Ville de Stralſond, elle ſera maintenue dans ſes priviléges & dans l'alliance particulière, qu'elle a avec Sa Dignité Royale.

6°. Le Chapitre de Camin ſera pareillement maintenu, dans ſon Droit d'Election d'un Evêque, ou d'un Coadjuteur.

7°. Aucune des deux parties Contractantes ne pourra s'écarter de cette alliance, qu'au ſu & du conſentement de l'autre: encore moins Nous Duc de Poméranie pourrons-nous entrer dans aucun traité ou alliance contraire à cette alliance défenſive. Pareillement ſi le Roi de Suéde entre dans quelque négociation avantageuſe à Nous & à notre pays, il aura ſoin de nous le communiquer, & de ne nous en point exclure.

8°. Toute Puiſſance Chrétienne pourra prendre part au préſent traité, pourvu que ce ſoit ſans préjudice des pays des deux Parties Contractantes.

9°. Nous promettons, Nous Duc de Poméranie de n'entrer dans aucune confédération, ſans le conſentement de Sa Dignité Royale.

10°. Et Nous Roi de Suéde Nous nous engageons à défendre de toutes nos forces le Duc de Poméranie, ſes Pays & ſujets, au cas que, pour l'amour du préſent traité, on voulût leur faire la guerre, ou les troubler en quelqu'autre façon.

11°. Le privilége de Naturaliſation, ſera accordé aux ſujets reſpectifs de Suéde & de Poméranie, pour en jouir les uns dans le pays des autres.

12°. La Monnoie de Suéde aura cours en Poméranie, & celle de Poméranie en Suéde.

13°. S'il ſurvient quelque différend entre Sa Dignité Royale & le Duc de Poméranie, ou entre les ſujets de l'un & de l'autre, on n'aura jamais recours aux armes; mais on ſe réglera ſur ce qui eſt ſpécifié dans le traité de Stettin de 1570. ou l'on s'en rapportera à des arbitres, qui ſeront choiſis, ou par élection ou par le ſort.

Enfin Nous Roi de Suéde, Nous nous ſommes réſervés, qu'en cas de mort ſans poſtérité maſculine, de la part du Duc de Poméranie, de pouvoir retenir en ſequeſtre, & ſous notre garde & protection particulière, & ſous celle de nos Succeſſeurs à la Couronne de Suéde, tout le Duché & Pays de Poméranie, juſqu'à ce que l'Electeur de Brandebourg, en qualité d'héritier éventuel (1) ait approuvé & ratifié le préſent traité d'alliance; ou (en cas qu'on lui diſputât cette ſucceſſion) juſqu'à un entière déciſion de Différend.

Le tout arrêté conclu & réglé loyalement, & chrétiennement, ſans aucun deſſein de ſurpriſe ou de fineſſe (2).

Le traité fut enſuite ſigné & ratifié par les Etats de ce Duché: mais la clauſe, touchant l'Electeur de Brandebourg, fit naître dans la ſuite beaucoup de difficultés, & de conteſtations entre la Suéde & la Maiſon de Brandebourg,

(1) Cette ratification étoit néceſſaire, à cauſe de l'expectative que l'Electeur avoit ſur le Duché de Poméranie, en vertu des pactes de confraternité, faits entre les deux Maiſons.

(2) Kevenhuller. Annal. Ferdin. *p.* 1318. *& ſuiv.*

car, le Duc de Poméranie étant mort sept ans après la conclusion de ce traité, les Suedois ne voulurent point lacher prise, s'appuyant sur la clause en question.

Cependant l'armée du Roi de Suéde grossissoit tous les jours. Les Soldats & les Officiers échapés des défaites de Mansfeld, de l'Administrateur de Halberstadt, du Roi de Dannemark venoient en foule se ranger sous ses Drapeaux. Il continuoit ses progrès en Poméranie, & cependant il étoit attentif aux mouvemens que produiroit son arrivée en Allemagne, afin de régler sa conduite sur les dispositions de ceux que cette démarche devoit naturellement intéresser. En attendant, il fit répandre un Manifeste (1) ou Déduction des motifs, qui l'avoient obligé d'entrer à main armée sur les terres de l'Empire. Cet écrit commence ainsi:

„ C'est un ancien proverbe, que personne ne peut vivre en paix, qu'autant „ que son voisin le veut bien: Sa Majesté le Roi de Suéde n'a que trop éprou„ vé à son préjudice la vérité de ce proverbe.

Après ce preambule, le Roi continue en disant, „ que ses grandes con„ quetes en Moscovie & en Pologne lui avoient acquis assez de lauriers, sans „ qu'il eût besoin d'en chercher de nouveaux en Allemagne; ayant rempli non „ seulement tout le Nord, mais aussi toute l'Europe de la réputation de ses armes.

„ Qu'il n'est pas si ennemi de son repos, ni si téméraire que de passer la „ mer, pour se mesurer avec une puissance si vaste & si triomphante, sans y „ avoir été contraint par des raisons indispensables. Que son Royaume est as„ sez étendu, & assez abondant dans les besoins, & meme dans les commodi„ tés de la vie, pour que Sa Majesté n'ait pas lieu d'envier le bien d'autrui: „ que si l'Empereur avoit pris avec lui des manières plus amiables, il n'auroit „ jamais commencé une rupture; mais qu'ayant été offensé sans offenser, & „ provoqué sans aucun sujet, & en diverses manières, il se voyoit obligé de „ rentrer dans des fatigues, des peines & des travaux dont il se seroit bien „ passé, & qu'il continuoit à se donner pour l'amour du bien public, sacri„ fiant ses tresors, son repos, son sang & sa vie à ce seul objet. De sorte que „ ses propres intérêts, & ceux de ses alliés le forçoient à se procurer les ar„ mes à la main la satisfaction qu'il n'avoit pu obtenir, malgré les instances „ reïtérées qu'il avoit faites pour cela.

„ Qu'on defie la partie adverse de pouvoir pallier, ou donner quelque cou„ leur aux faits suivans.

1°. „ Que les Lettres du Roi au Prince de Transilvanie ont été interceptées „ en pleine paix, ouvertes & lues sous les yeux de l'Empereur, sans que Sa Ma„ jesté Suedoise en ait pu avoir raison.

2°. „ Qu'on avoit arboré l'aigle Impériale contre Elle plus d'une fois en „ Prusse en faveur des Polonois, sous le Duc de Holstein & sous Arnheim; „ & que, sans aucun sujet, on avoit fait défense à tous les Allemands de ser„ vir Sa dite Majesté, & de lui fournir aucun secours de vivres ou autres.

3°. „ Que

(1) Voyez Londorp. l. c. p. 73. Ce Manifeste avoit été déja préparé en Suéde. Adler Salvius le composa sous les yeux du Roi dans la rade d'Elfsnaben à bord du Vaisseau, où étoit ce Monarque. C'est ce qui paroit par une Lettre du même Salvius au Chancelier Oxenstiern, datée de Naumbourg en Saxe le 4me. May 1632. rapportée dans Palmskiold.

3°. „ Que l'Empereur avoit fomenté la guerre entre le Roi & la Pologne, „ & empêché les Polonois, par ses insinuations & ses promesses, de vouloir „ entendre à aucun traité.

4°. „ Que ses Cousins les Ducs de Mecklenbourg avoient été dépossédés „ de leurs Etats, sans aucune forme de procès, contre toute justice, & par la „ seule violence; & que les dits Etats avoient été donnés à Wallenstein, qui „ n'y avoit aucun droit, ni prétention.

5°. „ Que l'Empereur avoit tâché de se rendre maître de la Mer Baltique; „ que dans cette vue, il avoit occupé plusieurs ports & havres en Basse-Saxe, „ & en Poméranie, équipé nombre de Vaisseaux, disposé de l'Amirauté sur la „ dite mer, par conséquent usurpé ce qui appartient de toute ancienneté aux „ Rois de Suéde; & jetté par-là de justes craintes dans l'esprit de tous ses „ voisins; leur donnant lieu de soupçonner par toutes ces démarches, & par „ les procédés violens qu'il a eus dans l'Empire, qu'il visoit à la Monarchie „ Universelle.

6°. „ Que les sujets du Roi avoient été violentés par les Impériaux en di- „ vers havres, leurs Navires arrêtés, leurs Marchandises confisquées, & le „ Commerce presqu'interdit aux Suédois dans l'Empire.

7°. „ Que la Ville de Stralsond n'avoit été assiégée pour aucun autre sujet, „ que pour servir de retraite & d'entrepôt à des pirates & écumeurs de la „ Mer Baltique : que le Roi, ayant été requis de la sécourir, n'avoit pu s'en „ dispenser, tant par intérêt d'état, qu'en vertu des alliances de la Couronne „ de Suéde avec les Villes Hanséatiques.

8°. „ Que les courses des Impériaux sur la Mer Baltique, à la faveur des „ Vaisseaux Polonois, & autres pris ou construits à Wismar & autres ports „ voisins, l'avoient obligé d'équiper à grands fraix une puissante flotte, pour „ nettoyer la dite mer, & rétablir la liberté du Commerce.

9°. „ Que les Députés du Roi envoyés à Lubeck, pour assister au traité „ projetté entre l'Empereur & le Roi de Dannemark, pour procurer quelque „ relache à la Ville de Stralsond, & demander au nom de Sa Majesté une „ juste réparation des torts & dommages qu'il avoit soufferts, avoient été re- „ butés & renvoyés honteusement contre le droit des gens, avec défense de „ mettre le pied dans l'Empire, sans avoir pu être ouïs, ni de vive voix, ni „ par écrit.

10°. „ Que, sous prétexte de châtier quelques prétendus rebelles, & de ré- „ vendiquer les biens d'Eglise, tous les Etats & Princes de l'Empire ses alliés „ avoient été opprimés, & mis sous le joug de la Maison d'Autriche.

11°. „ Que les voies de conciliation acceptées par le Roi, sous l'entremise „ & médiation du Roi de Dannemark, & du Collége Electoral, & les pro- „ positions d'accommodement, faites aux conférences de Dantzig, avoient „ été rejettées par l'Empereur, de sorte qu'il ne restoit plus au Roi que la voie „ des armes, pour se procurer la satisfaction qui lui étoit due, & pour préve- „ nir sa ruine, & celle de ses alliés ".

Ce Manifeste (1) dont nous n'avons extrait que les principaux points ren-

(1) Puffend. Kevenh. Vitt. Siri. Journal d'Oxenst. Ricci. de Bellis Germ. Regit. du Sénat. p. 336.

ferme, me ſemble, une déclaration de guerre aſſez intelligible. Cependant l'Empereur, feignant de n'y pas voir cette déclaration, écrivit au Roi une Lettre, où, ne lui donnant que le tître de Prince, il lui reproche d'être entré en armes ſur les terres de l'Empire, ſans avoir fait précéder ſon invaſion d'aucune déclaration de guerre, contre la coûtume des Nations policées, & les régles du droit des gens: que les griefs qu'il pouvoit alléguer n'étoient pas de nature à allumer une guerre, & qu'on voyoit bien qu'il cherchoit des prétextes pour ſatisfaire ſon ambition: que, depuis l'avénement de Sa Majeſté Impériale au Trône de l'Empire, Elle ne ſe rappelloit pas d'avoir rien fait, qui pût lui en fournir un juſte ſujet: qu'au contraire, Elle avoit toûjours entretenu la bonne amitié avec lui & le Royaume de Suéde. Enfin, l'Empereur l'accuſe de s'ingérer dans des affaires, qui ne regardoient que le Corps Germanique & ſon Chef: Il lui ordonne de rénoncer à ſon entrepriſe téméraire, de vuider au plûtôt les terres de l'Empire, ou qu'autrement il enverra contre lui toutes ſes troupes.

Cette Lettre étoit datée de Ratisbonne du 18. d'Août 1630. Il paroit par la réponſe du Roi, qu'il ne la reçut que le 6. Octobre à Ribnitz, petite Ville du Mecklenbourg, ſur les frontières de Poméranie à quatre ou cinq milles de Stralſond, où l'armée Suédoiſe étoit alors campée. Le Roi prit la lettre de l'Empereur des mains du Gentilhomme, qui la lui avoit apportée, & dit à celui-ci: *Vous pouvez-vous en retourner à la garde de Dieu: Je ne manquerai pas de faire réponſe à l'Empereur, dès que je ſerai guéri d'une bleſſure qu'un aigle m'a fait au bras* (1), voulant faire entendre par-là, dit-on, qu'il répondroit quand il ſe ſeroit vangé des torts qu'on lui avoit faits.

Le Roi rendant à l'Empereur fierté pour fierté, lui répondit d'une maniére qui choqua fort l'orgueil Autrichien. Sa réponſe commença ainſi.

Séréniſſime & Tres-Puiſſant Empereur, NOTRE CHER ONCLE ET AMI,

Nous avons reçu la Lettre de Votre *Dilection*, en date du 18. d'Août &c.

Pour ſentir tout ce que ce début à de fier, il faut ſavoir que l'Empereur ne donne aux Electeurs ſéculiers que le tître de Neveux, & celui d'Oncles aux Electeurs Eccléſiaſtiques, tandis que tous les Rois leur donnent celui de Frères; & que les Electeurs écrivant à l'Empereur, ne l'appellent que *Tres Sérèniſſime*, *Tres Puiſſant*, *Tres Gracieux*, *Sacrée Majeſte &c.* Enfin, l'Empereur ne leur donne dans le cours de la lettre que le titre de Dilection, ſans en excepter ceux des Electeurs qui ſont Rois.

Au reſte, comme la réponſe du Roi de Suéde ne contient guère qu'une répetion des griefs, déja expoſés dans ſon Maniſeſte, nous ne rapporterons que ce qu'il dit à l'ordre que l'Empereur lui donnoit de ſortir des terres de l'Empire, au reproche de ne lui avoir fait aucune déclaration de guerre, & de ſe méler de ce qui ne regardoit que l'Empereur & le Corps Germanique.

„ De quel droit, dit-il, & ſous quel prétexte exige-t-on de nous une dé-

(1) Je mets ici ces paroles du Roi au Courier de l'Empereur, parce qu'elles ſont rapportées par la plupart des Hiſtoriens; mais l'explication qu'ils en donnent ne me paroît pas fondée, puiſqu'il eſt certain que le Roi répondit bien-tôt après. Je ne ſaurois bien determiner le jour, parce que la réponſe eſt ſans date. M. Ark. dit, qu'elle fut faite à Stralſond. Voy. dans Londorp cette réponſe tout au long. P. 83. Kevenh. p. 1163. 1166. & 1331.

„ claration de guerre, par la bouche d'un Héraut & d'une manière ſolem-
„ nelle? Eſt-ce Nous qui commençons la guerre, & n'eſt ce pas plûtôt Votre
„ Dilection qui l'a commencée, & qui la pourſuit? Celui qui ne fait que ſe
„ défendre eſt-il obligé à toutes ces cérémonies. D'ailleurs n'avons-nous pas
„ déclaré dans pluſieurs Lettres au Collége Electoral, que Nous étions for-
„ cés de porter la guerre en Allemagne, à cauſe des procédés de Votre Dile-
„ ction, envers Nous & nos Alliés? N'avons-nous pas fait faire par des Dé-
„ putés la même déclaration aux *Généraux de Votre Dilection*, ſi l'on ne pre-
„ noit le parti de redreſſer les Griefs, dont nous avions à nous plaindre,
„ & de ſatisfaire à notre dignité, & à notre honneur?

„ Votre Dilection nous pardonnera, ſi nous ne nous conformons pas à ſes
„ deſirs, & ſi nous lui déclarons que nous ſommes réſolus à ne pas quitter les
„ armes, que nous avons actuellement à la main, qu'on ne nous donne aupa-
„ ravant la ſatisfaction qui nous eſt due, & des ſûretés ſuffiſantes pour l'a-
„ venir.

„ Les choſes en ſont venues trop loin, il n'y a plus moyen de récu-
„ ler, & Nous ſommes réſolus de pourſuivre notre projet, dont le ſuccès dé-
„ pend de la volonté de Dieu, & nous l'attendrons avec patience.

„ Si cependant Votre Dilection vouloit ſincérement faire aborder au port
„ ſi déſiré de la paix le Vaiſſeau de la Chrétienté, ſi long-tems battu des
„ flots de la guerre, Elle nous trouveroit toûjours diſpoſé à entrer dans des
„ vues ſi ſalutaires.

„ Pour cet effet que Votre Dilection commence par rétablir dans leurs
„ droits & poſſeſſions nos Neveux, Oncles & Couſins, les Princes, Etats
„ & Villes de l'Empire: qu'elle retire tous les Vaiſſeaux armés par ſes ordres
„ ſur les côtes de la Mer Baltique, dont la protection n'appartient qu'à nous
„ ſeul, leſquels armemens nous ſont juſtement ſuſpects pour des raiſons très
„ importantes: qu'Elle nous faſſe ſatisfaction de tant d'injures que nous avons
„ reçues d'Elle, ou de ſes Miniſtres & Généraux; qu'elle nous rembourſe tous
„ les frais conſidérables, où Elle nous a conſtitué pour notre défenſe. A
„ moins de cela, que le ſort des armes en décide. Mais ſoit que Dieu juge à
„ propos de nous donner paix ou guerre, Nous proteſtons que nous ne *con-*
„ *cevons* aucun mauvais deſſein contre l'Empire, & c'eſt en vain que Votre
„ Dilection prétend nous faire regarder comme ennemi de ce même Empi-
„ re, pour couvrir ſes intérêts particuliers de l'intérêt public, & confon-
„ dre des choſes ſi diſtinguées entre elles; tandis que nous proteſtons que nous
„ voulons maintenir une amitié pure & ſans nuage, avec tout le Corps Ger-
„ manique, & avec chaque Membre, à moins que quelqu'un d'eux par des
„ hoſtilités décidées, ne nous force à recourir au droit naturel de défenſe,
„ commun à tous ceux qui ſont attaqués".

A-peu-près dans le tems que le Roi de Suéde quittoit ſon Royaume, pour venir porter la guerre en Allemagne, l'Empereur convoquoit une Diéte générale de tous les Etats de l'Empire à Ratisbonne. Tous les Electeurs s'y rendirent, excepté ceux de Saxe & de Brandebourg, qui s'en excuſérent ſous prétexte, qu'ils n'étoient pas en état de faire les frais du voyage, ni leurs

Pays d'y suppléer ayant été ruinés par les Garnisons, & les quartiers des troupes de Wallenstein; effectivement quatorze Régimens Imperiaux avoient hiverné dans la Marche de Brandebourg. Mais la veritable raison, qui portoit ces Princes à refuser de se trouver en personne à une Assemblée si solemnelle, c'est qu'ils étoient outrés contre l'Empereur; celui-ci parce qu'il avoit mis au Ban de l'Empire Chrétien-Guillaume son Oncle, & lui avoit ôté l'administration de Magdebourg, pour avoir suivi le parti du Roi de Dannemark; celui-là pour avoir refusé son agrément à son Fils, & l'avoir empeché d'etre installé en vertu de la Postulation du Chapitre. D'ailleurs ils pressentoient que l'Empereur voudroit faire Ferdinand son Fils aîné Roi des Romains, & comme ils étoient bien résolus de lui refuser leurs suffrages, ils étoient bien aises de ne pas faire ce refus en personne, & d'en charger leurs représentans.

Les autres Electeurs n'étoient pas mieux intentionnés pour les desseins de l'Empereur. En particulier l'Electeur de Bavière y étoit ouvertement opposé. On a eu lieu de soupçonner ce Prince d'avoir aspiré lui-méme à la dignité de Roi des Romains. Cependant lui & l'Electeur de Mayence avoient le plus contribué à persuader à l'Empereur de convoquer la Diete à Ratisbonne, sous prétexte de remédier aux plaintes, que tous les Etats de l'Empire faisoient contre ceux à qui il avoit confié son autorité. Ces plaintes étoient telles en effet, & en si grand nombre qu'il seroit facile d'en composer un assez gros volume, & difficile de les lire sans être attendri sur le sort des malheureux Habitans de ces contrées, & indigné de la cruauté du Soldat, de l'insolence de l'Officier, & de la dureté des Généraux, qui ne faisoient que rire des miseres publiques, & ne répondoient que par des railleries améres aux plaintes qu'on leur portoit, & aux cris de misericorde que des foules de malheureux poussoient vers eux.

De tous les Chefs Wallenstein étoit celui contre qui on étoit le plus déchaîné, & qui en effet avoit le plus contribué à la misére des peuples; parce qu'étant chargé de l'entretien d'une grosse armée, sans qu'il en coutat rien à l'Empereur, il faloit bien qu'il employât des moyens extraordinaires pour avoir de l'argent, & s'affectionner des troupes accoutumées au pillage & aux rapines. Outre la haine générale, Wallenstein avoit un dangéreux ennemi dans l'Electeur de Bavière, qui le soupçonnoit d'aspirer à devenir son égal, & à s'élever à la dignité Electorale. On ne sait en effet jusqu'où cet homme eût porté sa fortune, s'il eût eu autant de souplesse & de ruse qu'il avoit d'ambition, de courage, & de ressources dans l'esprit. Mais ses hauteurs, son luxe, sa magnificence bien supérieure à celle de l'Electeur de Bavière, & de l'Empereur-méme, lui firent des envieux & des ennemis. Il avoit offensé l'Electeur de Bavière, en le traitant avec trop d'égalité, & cet Electeur ne pouvoit digérer, que l'Empereur l'eût préféré à son Général Tilly, que le Bavarois mettoit fort au-dessus de Wallenstein, pour la capacité & l'expérience à la guerre.

L'Electeur avoit conçu le dessein de profiter de l'Assemblée de la Diéte, & des plaintes que tous les Etats se disposoient à porter contre Wallenstein, pour engager l'Empereur à lui ôter le Commandement general. Mais il dissimuloit profondément son dessein, qu'il conduisoit néanmoins avec toute l'adresse, &

la dextérité d'un grand politique. Il flattoit l'Empereur de l'esperance de voir son Fils élu Roi des Romains, & la succession Héréditaire de cette dignité établie dans sa Maison; mais il lui insinuoit en même tems, qu'il faloit donner quelque satisfaction aux Etats de l'Empire sur les Griefs, qu'ils présentoient en foule contre son Général.

L'Empereur, arrivant à la Diéte avec l'Impératrice & l'Archiduc son Fils aîné, Roi de Hongrie, fut accablé d'une infinité de mémoires présentés à la Diéte contre le Duc de Friedland. Tous les Electeurs s'unîrent alors pour demander la déposition de ce Général. Ils étoient merveilleusement encouragés par Léon Brûlart, Ambassadeur de France, & par le Capucin Joseph, l'homme de confiance du Cardinal de Richelieu, qui les assûroient qu'une armée Françoise de quarante mille hommes ne s'avançoit vers la Lorraine, que pour soutenir leurs propositions, en cas qu'on voulût les refuser.

Tout l'Empire souhaitoit que Sa Majesté Imp., fît la paix avec la France par rapport à la succession de Mantoue; les Protestans, pour que cette Puissance fût plus libre pour les secourir, & les Catholiques, pour qu'elle pût les défendre contre l'Empereur, ou contre les Protestans; prévoyant bien que l'un des deux Partis ne pouvoit succomber, sans que la liberté, ou la Réligion n'en souffrît. Si l'Empereur avoit le dessus, c'étoit fait de la liberté; s'il succomboit, c'étoit fait de la Réligion. Les Protestans à qui on arrachoit alors des biens qu'ils avoient hérités de leurs Pères, sous prétexte qu'ils avoient appartenu à l'Eglise, ne pouvoient manquer d'engloutir ce qui restoit encore de Bénéfices Ecclésiastiques, s'ils parvenoient à la supériorité. Il convenoit donc aux Etats Catholiques, qu'une tierce Puissance pût servir de contrepoids entre ces deux extrémités & maintenir l'équilibre.

On traita d'abord de la paix avec la France qui fut bientôt conclue. Ensuite on employa un tems infini à répondre aux Lettres du Roi de Suéde, aux Mémoires de plusieurs Etats de l'Empire, & toûjours sous main on travailla à la déposition de Wallenstein. Il n'y eut pas jusqu'aux Espagnols qui ne s'unîrent avec ses ennemis. Ils étoient fâchés de ne pouvoir Gouverner un homme, qui vouloit tout Gouverner lui-même, & dont les hauteurs déconcertoient toute la fierté Castillane. L'Empereur, suivant le génie de ceux qui souhaitent vivement les choses, n'étoit pas éloigné d'abandonner Wallenstein, pourvu qu'il fût assûré que les Electeurs procéderoient tout de suite à l'Election de l'Archiduc son Fils; mais les Electeurs ne vouloient point que ce fût-là une des conditions de la déposition du Général en Chef. Pour éluder ce compromis, on commença à traiter des affaires concernant l'Edit de restitution, qui tenoit encore plus au cœur des Protestans, que la déposition du Duc de Friedland; mais après beaucoup de débats, de conseils, de délibérations, de demandes & de repliques, on fut contraint de renvoyer l'affaire, & d'indiquer pour l'année suivante une Assemblée à Francfort sur le Meyn, sous le nom *de Diéte de Composition*, pour marquer qu'on n'y traiteroit que de cette seule affaire.

Les deux Partis consentîrent à ce délai par des motifs bien différens; les Protestans espéroient qu'avant l'Assemblée de Francfort le Roi de Suéde rendroit ce fameux Edit inutile, & les Catholiques que la possession des biens, qu'on

avoit arraché aux uns, & que la crainte avoit fait céder aux autres, donneroit plus de force à leur prétendu Droit.

Ce point-là étant réglé, on traita de la guerre, que le Roi de Suéde venoit de commencer en Allemagne, il s'agissoit de savoir sur quel pied l'Empire devoit regarder cette invasion imprevue. Ce fut alors que tous les Partis se réünirent, pour demander la déposition de Wallenstein. Il sembla qu'on ne se fût assemblé que pour ce sujet, tant il y eût d'unanimité à solliciter cette déposition. Cette haine générale étonna l'Empereur; il n'eut pas la force de résister, & consentit à démettre un serviteur, qui eût paru moins coupable, s'il lui eût été moins fidéle, ou qu'il l'eût rendu moins puissant & moins rédoutable: ainsi ce Monarque eut la foiblesse de se dépouiller de sa Puissance & de sa Fortune, en sacrifiant à la haine des uns, & à la jalousie des autres, un homme qui en étoit le plus ferme appui. Alors l'Electeur de Baviere proposa son Général Tilly, pour l'opposer au Roi de Suéde. Les Espagnols & les Princes de la Ligue Catholique l'agréérent, & l'Empereur fut obligé de s'en contenter, de licencier toute l'armée de Wallenstein, & de donner des ordres pour que les troupes, qu'il conservoit sur pied, observassent à l'avenir une meilleure discipline, ce qui en fit déserter un bon nombre; car le Soldat accoûtumé au pillage, & ne pouvant se résoudre à rendre ce qu'il avoit pris, ni à cesser de prendre, aima mieux quitter le service que de servir sans espoir de piller.

Plusieurs Officiers de distinction se retirérent aussi, & allérent servir ailleurs. Arnimb entra au service de l'Electeur de Saxe en qualité de Général en Chef de ses troupes. Plusieurs Colonels & Capitaines se retirérent auprès de leur Général, qui les reçut à bras ouvert; leur assigna à tous un entretien honnête, dans sa Principauté de Sagan, ou dans son Duché de Mecklenbourg, ou dans ses autres terres en Boheme. Par-là il s'attacha encore davantage une infinité de braves gens, dont la fortune, inséparable de la sienne, fut dans la suite son plus ferme appui. Ce fut ainsi que l'Empereur par sa foiblesse, par l'adresse des Protestans, & par la passion des siens se vit tout d'un coup réduit à craindre le Roi de Suéde. Ses Ministres aussi bien que lui s'apperçûrent bien-tôt qu'ils étoient joués; car voulant presser l'Election d'un Roi des Romains, les Electeurs Catholiques répondirent, qu'il faloit songer auparavant à rétablir la paix dans l'Empire, & les Représentans de Saxe & de Brandebourg déclarérent de la part de leurs Maitres, qu'ils ne consentiroient point à l'Election du Roi des Romains, qu'auparavant on n'eût fait droit sur les griefs de la Religion.

Quant au Duc de Friedland il affecta beaucoup de fermeté, lorsqu'on lui annonça sa déposition; & se rendant maître du dépit, de la colére & de l'indignation, qui le brûloient intérieurement, il se contenta de dire froidement que l'Empereur étoit trahi, & ses conseils corrompus; & ce même courage qui lui avoit procuré le supréme commandement, servit à le lui faire déposer sans plainte & sans murmure. Il combla de présens ceux qu'on lui députa pour lui annoncer sa disgrace. Il donna au Baron de Questemberg deux attelages superbes de six chevaux chacun; au Comte de Wartemberg un très beau cheval Napolitain, & au Comte Maximilien de Wallenstein deux autres

chevaux d'une grande beauté. Après quoi il se rétira dans ses terres en Bohême.

Cependant il portoit dans son cœur un extrême desir de vengeance, qui n'étoit connu que de ses plus intimes confidens, mais qui n'en étoit pas moins réel; & il se proposoit bien de se mettre en tel état, qu'il ne pût être deposé une seconde fois.

Seni son Astrologue l'assûroit d'un prochain rétablissement, & il y a bien apparence qu'il fondoit plus sa prédiction sur ses raisonnemens, que sur les principes de son art toûjours incertain, pour ne rien dire de plus. En effet, il étoit aisé de juger, qu'un changement si subit ne pouvoit manquer de produire des desordres, auxquels l'Empereur ne pourroit remedier, qu'en rétablissant celui dont la tête & le bras l'avoient si bien servi, & pouvoient seuls le tirer de l'embaras où il venoit de se jetter.

Sur le rapport des trois Députés, le Collége Electoral déclara, que le Duc de Friedland n'avoit fait que son devoir en se soumettant à la décision de l'Empereur, touchant le suprême commandement, dont Sa Maj. Imp. avoit jugé à propos de le dépouiller: Que sa dite Majesté Impériale pourroit le laisser jouïr des biens situés dans les pays héréditaires; mais qu'Elle seroit suppliée de revoquer les Principautés immédiates de l'Empire, & la qualité de Membre du Corps Germanique, dont Elle l'avoit gratifié auparavant: que, si Mecklenbourg n'étoit pas trouvé coupable de Crime de Lèze-Majesté, suivant les Loix & Constitutions de l'Empire, Friedland ne pouvoit jouïr de ce Duché, & il convenoit que l'Empereur s'en ressaisît: que, si Friedland se plaignoit que les Electeurs l'eussent accusé auprès de Sa Majesté Impériale, & les tenoit pour ses ennemis, il avoit raison, & eux Electeurs n'en disconvenoient point, & reconnoissoient volontiers qu'ils le regardoient comme exacteur, & concussionnaire des Etats de l'Empire, à qui il faloit demander compte de toutes les sommes extorquées à leurs sujets, & qui devoit restituer tout ce qu'il avoit arraché violemment aux Membres du Corps Germanique, & réparer tous les dommages qu'il leur avoit causés.

Toute l'Europe fut étonnée de la complaisance de l'Empereur, pour les Electeurs & de la soumission de Wallenstein à l'Empereur. Le Roi de Suéde s'en réjouït. Il chargea le vieux Comte de Thurn, qui étoit en correspondance avec une femme que le Duc de Friedland considéroit beaucoup, & qui se nommoit Madame Thortlein, de lui faire ses complimens de condoléance sur cet événement: lui témoignant que Sa Maj. Suédoise avoit appris avec surprise & indignation, que l'Empereur payât d'une si noire ingratitude les services d'un Héros, qui avoit été le soutien de sa Couronne & de son Sceptre, & le plus ferme appui de sa Maison: qu'un traitement si indigne ne pouvoit qu'être insuportable à une âme si généreuse & si magnanime: & que lui Roi de Suéde souhaiteroit de trouver les occasions de lui témoigner l'estime particulière, qu'il faisoit de sa personne & de ses grands exploits, & de pouvoir lui rendre quelque service.

Le Comte de Kevenhuller, de qui nous tirons toutes ces circonstances, ajoute que *le Duc de Friedland se contenta pour lors de répondre par des remercimens aux offres de Gustave.* Mais il y a d'autres Historiens qui vont plus

loin, & prétendent que le Duc de Friedland, emporté par le déſir de ſe vanger traita dès-lors avec le Roi de Suede, par l'entremiſe du vieux Comte de Thurn; mais cela ſe dit ſans aucune preuve, & il y a bien apparence que cette prétendue négociation, ou complot, comme on voudra le nommer, n'a été imaginé que pour excuſer par quelque nouveau crime la manière cruelle & indigne, dont on le fit mourir dans la ſuite.

Quoiqu'il en ſoit de cette accuſation, dont les Mémoires de ce tems ne fourniſſent que des opinions, toutes ces révolutions fûrent extrémement favorables au projet du Roi de Suéde. Près de quarante mille hommes qui avoient péri en Pruſſe ou dans la guerre de Mantoue, & l'armée de Wallenſtein congediée, faiſoient une diminution conſidérable aux forces de l'Empereur; & peut-être doit on compter pour beaucoup la chûte de Wallenſtein, dont le génie fécond en reſſources & en inventions pouvoit trouver des iſſues dans les embaras les plus propres à déconcerter les autres. Peut-on ne pas reconnoître ici les reſſors de la Providence, qui veut humilier un Prince ennivré de ſa fortune, & un Général coupable de mille injuſtices & d'un orgueil inſupportable, pour ſauver la Réligion & la liberté d'un peuple foulé, opprimé, perſécuté avec toute la fureur des prémiers perſécuteurs?

Nous ne devons pas omettre ici que l'infortuné Frederic V. Roi de Bohême, avoit envoyé à cette Diéte le Sr. Ruſdorff ſon Agent ordinaire, homme ſavant; mais vrai pédant dans ſes manières, manquant de cette politeſſe qu'on n'acquiert que par l'uſage du monde, uſage qui lui manquoit comme il paroît par divers endroits de ſes lettres & de ſes mémoires. Un tel Miniſtre étoit peu propre à faire réüſſir une négociation, auſſi ne reuſſit-il dans aucune de celles dont il fut chargé: l'Empereur & les Electeurs daignèrent à peine jetter les yeux ſur les mémoires, qu'il préſenta en faveur de ſon Maitre, quoiqu'ils fuſſent appuyés de tout le credit d'Amſthruter Ambaſſadeur d'Angleterre, qui à la verité n'étoit pas bien conſidérable, vu le mepris qu'on avoit pour le Roi Charles ſon Maitre. A la fin cet Ambaſſadeur ſe retrancha à demander, qu'on pourvût à l'entretien de Frederic, puiſqu'on ne vouloit lui rendre, ni ſes Etats, ni ſa dignité; car encore ne devoit on pas le laiſſer mourir de faim; demande honteuſe au Roi ſon Maitre, puiſqu'etant Beau-Frère de l'Electeur dépouillé, non ſeulement il ne faiſoit rien pour le retablir, mais mandioit pour lui auprès de ſes ennemis, ce qui eſt la dernière des humiliations. En vain Frédéric lui-même avoit écrit aux Electeurs, pour les engager à ſolliciter l'Empereur en ſa faveur, afin qu'il lui rendit ſes Etats; ou ils ne dirent rien, ou ils parlèrent foiblement. Mais quand Frederic apprit ce que l'Ambaſſadeur d'Angleterre avoit demandé pour lui, il en fut ſi indigne, qu'il declara qu'il aimoit mieux mourir que de renoncer à la moindre partie de ſes Etats; qu'il les vouloit recouvrer en entier, ou n'entendre jamais à aucun accommodement. A quoi l'on pretend que l'Empereur répondit; *J'en ſuis fâché; j'aurois fait quelque choſe pour lui; mais il m'en ôte les moyens. Comment veut il qu'on lui rende tous ſes Etats, puiſque la meilleure partie en eſt deja donnée à l'Infante Claire-Iſabelle.*

Enfin cette fameuſe Diete de Ratisbonne, qui avoit été ouverte le 19. de Juin

Juin 1630. finit le 12. Novembre de la même année, après qu'on y eut pris la résolution entre l'Empereur & les Electeurs Catholiques de déclarer la guerre au Roi de Suéde. Ensuite dequoi l'Empereur écrivit aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, de préparer des magazins pour les troupes & de l'argent pour les payer, dequoi ils s'excusèrent du mieux qu'ils pûrent.

Mais il est tems de reprendre le Fil des expéditions de Gustave-Adolphe en Poméranie. Torquato di Conti, qui commandoit les troupes Impériales, qui avoient hiverné dans ce Duché & dans les marches de Brandebourg, se hâta de les rassembler aux avis réïterés qu'il reçut de l'entrée du Roi de Suéde en Poméranie. Ces troupes faisoient un corps d'environ seize mille hommes, avec lesquels il avoit eu dessein d'entrer dans Stettin, pour prévenir les vues du Roi de Suéde sur cette Ville; mais il avoit affaire à un Prince, qui dès qu'il avoit conçu un projet ne se donnoit aucun repos qu'il ne l'eût exécuté. Il en fut donc prévenu, comme nous l'avons dit, ce qui n'empêcha pas que le Général Impérial ne s'approchât de fort près de la Ville. Alors le Roi fit tenir toutes les portes ouvertes, probablement pour montrer à Torquato qu'il ne le craignoit point, quoique l'auteur des Annales de Ferdinand attribue (1) cette action à un tout autre motif, prétendant que c'étoit pour se retirer en cas d'attaque, que Gustave avoit donné cet ordre. Quoiqu'il en soit, Torquato, n'ayant pas jugé à propos de hazarder une attaque, se rétira & marcha vers la Poméranie anterieure, pillant & saccageant toutes les Villes & Villages qui se trouvoient sur sa route; le tout par ordre de l'Empereur qui vouloit se vanger du Duc de Poméranie; mais qui ne fit que se rendre par-là plus odieux aux Peuples: tandis que par sa douceur, par la belle discipline de ses troupes, le Roi de Suéde gagnoit leur affection, & en tiroit de grands avantages pour la subsistance de son armée. Mais ce qui acheva de les remplir d'admiration pour lui, c'est qu'il fit publier, que tous les habitans des Pays, tant amis qu'ennemis, pouvoient tranquillement rester chez eux sans rien craindre, offrant de faire distribuer du pain à ceux qui en manqueroient.

Le camp de ce Monarque étoit comme une Ville bien policée, toûjours fermé & fortifié de bons retranchemens, selon que la situation des lieux le permettoit. Il tâchoit toûjours de choisir un terrain également propre à l'attaque & à la défense.

Son armée passoit même l'hiver sous la toile, si le cas le requéroit: Il avoit prévu dès son départ de Suéde, que ses Soldats pourroient être obligés de camper au milieu des glaces & des neiges, & avoit pris ses mésures en conséquence, faisant donner à chaque Soldat un Juste-au-Corps doublé d'une fourrure de peau de mouton, en cela bien différent des Généraux de nos jours, qui ne songent à se précautionner contre l'intempérie des saisons & la rigueur du climat, que quand les maladies leur ont enlevé la fleur de leur armée, & qu'ils ont vu des milliers d'hommes périr de froid. Sa Cavalerie environnoit ses quartiers & étoit toûjours soutenue de son Infanterie, disposée avec tant d'ordre qu'elle ne pouvoit être forcée à combattre, que quand il vouloit bien. Son artillerie se manioit aisement; elle étoit toûjours dans un poste commode à pouvoir être employée sur le champ.

(1) Kevenhuller, p. 1313.

L'obéïssance aveugle, la continence, & un travail continuel étoit une loi dans son armée; il punissoit rigoureusement le blasphême, l'ivrognerie & le jeu, sources de toute sorte de desordres. Chaque inferieur obéissoit à son supérieur de tout rang & de tout grade, sans balancer, sans raisonner, sans objecter, ni réfléxion, ni difficulté, & ne faisant exâctement que ce qui lui étoit prescrit. Que la Nation, où l'esprit & le courage sont des qualités naturelles, mais où les inférieurs, pour trop abonder en leur sens, ont souvent causé des malheurs irréparables, profite d'un si grand exemple. On ne voyoit point briller l'or & l'argent dans son armée; mais le fer & l'acier : point de pompeux équipages, point de Vaisselle précieuse, qui ne sont qu'une amorce à l'ennemi, & lui inspirent souvent le courage qu'il n'a pas. Tout étoit simple & frugal. Il donnoit lui-même l'exemple de la plus grande sobriété, & de la plus parfaite retenue. Chez lui, les besoins du Soldat, sa santé, sa conservation passoient avant tout: Il ne s'en rapportoit point à ces harpies, pour qui la vie d'un millier d'hommes est bien moins que le gain de mille écus. Il portoit son attention jusqu'aux moindres choses, & tout ce qui pouvoit contribuer à ses triomphes, quelque petit qu'il fût, devenoit important à ses yeux.

Il y avoit dans chaque Régiment un Ecclésiastique, qui avoit soin d'en faire chasser les Filles de mauvaise vie, ou de les marier avec ceux qui les avoient débauchées. La priére se faisoit deux fois par jour & étoit accompagnée du chant des Pseaumes.

Les Régimens étoient distingués par des Casaques & des habits de diverses couleurs. Souvent on ne les appelloit que du nom de la couleur du drap, dont ils étoient vétus: ainsi un des corps, qui se distingua le plus à la Bataille de Lutzen, n'est nommé par les Historiens que le *Régiment jaune.*

Chaque corps avoit un grand nombre d'Officiers. Un Lieutenant-Général commandoit trois Régimens, ou même davantage. Quant aux autres Officiers cela varia dans la suite. Nous donnerons ici l'ordre des troupes Suédoises d'après le Lord (1) Rea, l'un des principaux Officiers de l'armée de Gustave.

Les Officiers montoient aux grades supérieurs suivant le rang de leur ancienneté, ou à mésure qu'ils faisoient quelque action extraordinaire de valeur ou de prudence.

Personne ne pouvoit parvenir à commander dix hommes, qui n'eût appris auparavant à obéïr dans l'état de simple Soldat: ainsi on ne voyoit point-là de petit grimaud faire l'important, & se trouver, en sortant du Collége, à la tête d'un corps, dont il mériteroit à peine d'être Membre dans le dernier rang. Par-là l'Officier accoûtumé lui-même à la discipline la faisoit observer exâctement au Soldat, & les exerçoit continuellement, aussi les voyoit-on se rallier d'eux-mêmes dès qu'ils étoient en desordre. Ils payoient tout ce qu'ils mangeoient, & s'ils n'avoient point d'argent, ils se contentoient de ce qu'on leur servoit, sans rien exiger de plus. Aussi étoient-ils reçus par-tout avec plaisir du peuple des Villes & de la campagnes, tandis que les paysans massacroient sans pitié tous les Soldats Impériaux, qu'ils pouvoient surprendre à l'ecart.

(1) Nous tenons ce Plan de l'Histoire Angloise de Gust. Adolphe, par le Dr. Harte, Tom. I. vers la fin.

Nouvelle Methode de ranger une BRIGADE ou COLONNE, pratiquée par le ROI DE SUEDE dans ses Guerres d'Allemagne, telle que le Lord REA en a donné le Plan vers l'An 1631.

A.

216 PIQUIERS.

A 2. A 1.

1. 1.

E. R.R. H.R. H.R. E.

bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb
bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb
bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb
bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb
bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb
bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb

X. V V. X V. X V. X.

B.

96 MOUSQUETAIRES.

L 1. T 1. T 1. L 1.

aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa

G.

192 MOUSQUETAIRES.

T6. T5. X3. L4. T4. X2. T3. L3.

aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa

F.

216 PIQUIERS.

B 2.

R. F. R. H. R. H. R. G.

bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb
bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb
bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb
bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb
bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb
bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb

V. X. V. X. V. X. V. X.

C.

96 MOUSQUETAIRES.

L2. T2. T2. L2.

aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa

D.

216 PIQUIERS.

B 1.

G. R. H. R. R. H. R. F.

bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb
bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb
bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb
bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb
bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb
bbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbbb

V. X. V. X. V. X. V. X.

E.

192 MOUSQUETAIRES.

L3. T3. X2. T4. L4. X3. T5. T6.

aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa

H.

D 2. 288 MOUSQUETAIRES. D 1.

Y. Y. Y. Y. Y. Y. Y. Y. Y. Y. Y. Y.

aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa

Z. Z. Z. Z. Z. Z. Z. Z. Z. Z. Z. Z.

I.

144 MOUSQUETAIRES.

Y. Y. T8. X4. T7. L5.

aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa

K.

C 2. 216 PIQUIERS. C 1.

R. H. R. H. R. H. R. H.

bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb
bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb
bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb bbb

L.

144 MOUSQUETAIRES.

L5. T7. X4. T8. Y. Y.

aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa
aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa aaaa

V. X. V. X. V. X. V. X. V. X. V. X. V. X. V. X.

II.

D 2. 288 Mousquetaires. D 1.

Y.	Y.	Y.	Y.	Y.	Y.	Y.	Y.	Y.	Y.	Y.	Y.
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
Z.	Z.	Z.	Z.	Z.	Z.	Z.	Z.	Z.	Z.	Z.	Z.

I.

144 Mousquetaires.

Y.	Y.	T8.	X4.	T7.	L5.
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
Z.	Z.				

K.

C 2. 216 Piquiers. C 1.

R. H. R. H. R. H. R. H.

bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb
bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb
bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb
bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb
bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb
bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb	bbb
	V.			V.			V.			V.	

L.

144 Mousquetaires.

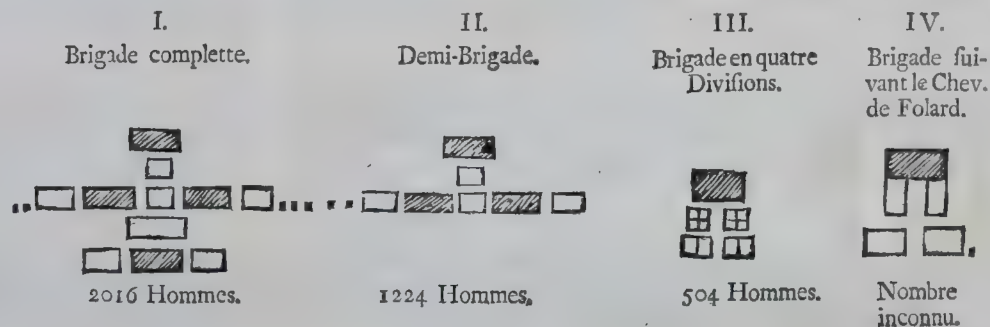
L5.	T7.	X4.	T8.	Y.	Y.
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa	aaaa
				Z.	Z.

TABLE DU LORD REA POUR SERVIR D'EXPLICATION.

aa Mousquetaires.
bb Piquiers.
A 1. Plus ancien Colonel.
A 2. Second Colonel.
B 1. Lieutenant-Colonel.
B 2. Second Lieutenant-Colonel.
C Sergent Major.
D Quartier-Maître.
E Capitaine de la Compagnie Colonelle.
F Lieutenant de la même.
G Lieutenant du Sergent Major.
H 1, 2, 3, &c. Capitaines.
L 1, 2, 3, &c. Lieutenans.
T 1, 2, 3, &c. Sergens.
V Caporaux.
X Sergens derrière les Piquiers.
Y Maréchaux des Logis ou Fourriers.
Z Capitaines-d'Armes.
R Enseignes suivans leurs Capitaines.

REMARQUES SUR CE SUJET.

Une Brigade complette, ou Colonne consistoit en deux Régimens, ou 2016. hommes. Le Roi changea néanmoins quelquefois cette Ordonnance, suivant qu'il le jugea nécessaire. Il paroît même par les Plans de Dankaërtz & autres, qu'il partagea les quatre divisions, contenant 792. hommes rangés derrière la Ligne du Centre N°. I. - - - - - - On ne sauroit dire si ce fut pour perfectionner, ou pour suppléer au petit nombre. Il semble qu'il ait serré davantage la Brigade complette N°. I. *& en ait* fait une demi-Brigade N°. II. Laquelle contenoit en ce cas 1224. Dans la suite, il partagea la prémière Brigade en quatre Divisions, dont nous avons un Plan exact dans *la Discipline Suédoise*, Ouvrage publié à Londres in 4to. en 1632. Chaque Division étoit nommée *Bataille*, d'où est venu le mot *Bataillon*. Elle étoit rangée suivant les mêmes principes que la Brigade entière, & contenoit 504. hommes N°. III. d'où Folard a tiré la figure de la sienne, & où il ne paroît pas avoir été bien informé; comme il est aisé de s'en appercevoir, en la comparant avec celle qui est à côté.



Gustave-Adolphe, après la prise de Stettin, jugea à propos de faire occuper la petite Ville de Damen, qui est vis-à-vis de Stettin, l'Oder entre deux. La Garnison Impériale abandonna ce poste, qui au fond n'étoit pas tenable, & se retira à Stargard, à quatre lieuës à l'Orient de Damen. Stargard pouvoit mieux être défendu que Damen, quoique ce ne fût rien moins qu'une place forte. Piccolomini alors Colonel, & qui devint fameux depuis par la défaite de Feuquières, s'étoit jetté inopinément dans Stargard avec cinq ou six cens hommes, & s'étant saisi des clés de la Ville, dont le Magistrat avoit la garde, il commença par demander aux Habitans une contribution de six mille écus, & ordonna ensuite qu'on eût soin de bien régaler ses Soldats.

Ce compliment ne plut guère aux Bourgeois, la plûpart gens assez pauvres. Ils ne crurent pas pouvoir mieux se tirer de ce mauvais pas, qu'en envoyant un Député au Roi, pour le prier de venir à leur secours. Ce Prince, croyant avoir lieu de suspecter la bonne foi de ces gens-là, ne jugea pas à propos de hazarder de bonnes troupes à cette expédition; & n'y employa qu'un Régiment, dont il ne faisoit pas grand cas alors, mais qui devint dans la suite un des meilleurs corps de son armée, sous le nom de *Brigade blanche*, à cause des Drapeaux blancs qu'elle avoit. Ce Régiment étoit composé de sujets du Duc de Poméranie, & gardoit la Ville de Stettin, lorsque le Roi de Suéde y entra, qui prit tout ce Corps composé d'environ douze à treize cens hommes à son service. Il chargea de cette entreprise le Colonel de ce Régiment, lequel étant du Pays pouvoit mieux réussir qu'un autre.

La troupe se mit en marche à l'entrée de la nuit, & arriva au pied des murailles à la petite pointe du jour. La Garnison surprise ne fit presque point de résistance. Les Poméraniens escaladèrent les murs, & hachèrent en piéce une partie des Impériaux: le reste eut à peine le tems de se sauver dans le Château avec Piccolomini, qui se voyant sans vivres & sans munition, demanda à capituler; ce qui lui fut accordé, & il se retira.

La perte de Stargard fut fort sensible au Général Torquato, qui y avoit rassemblé quantité de grain, & qui se voyoit par-là frustré de la contribution qu'il lui avoit imposée: car le Signor Torquato poussoit au plus haut dégré le défaut assez général chez les Italiens, d'aimer l'argent plus que tout autre chose. Son avarice lui fit commettre des excès horribles, dont nous aurons peut-être occasion de parler ailleurs.

La Ville de Camin fut emportée à-peu-près de la même façon que Stargard, & cette prise rendit le Roi de Suéde maître de la meilleure partie de la Poméranie Ultérieure. Camin est une Ville assez considérable, sur le bord Oriental de Diwenow, qui la sépare de l'Ile de Wollin à l'Occident. Cette Ville étoit autrefois un Evéché, dont les Ducs, après la Réformation de Luther, gratifioient ordinairement quelque Prince de leur Maison, qui prenoit le tître de Prince-Evêque de Camin (1).

Torquato cependant avoit jetté une bonne Garnison dans Gartz, pour rendre au Roi de Suéde la prise de Stettin inutile, par rapport au cours de l'O-

(1) C'est peut-être ce qui fait dire à M. H. que *Camin* est la Capitale d'une petite Principauté; mais il n'y a jamais eu de Principauté de Camin, ni petite, ni grande.

der, dont le Général Impérial voyoit bien que le Roi vouloit se rendre maître, pour assûrer sa communication avec la mer, d'où il tiroit tout ce qui lui étoit nécessaire, pour établir de grands magasins à Stralsond & à Stettin. En même tems Torquato établit son camp sous le canon de Gartz, & s'y retrancha jusqu'aux dents, dans le dessein de couvrir Francfort, & d'arrêter le Monarque Suédois jusqu'à l'arrivée de Tilly, qui rassembloit une grande armée, pour venir tout d'un coup accabler Gustave-Adolphe.

Ce grand Roi (1) résolut d'attaquer l'armée de Torquato, avant l'arrivée de Tilly; &, voulant s'instruire par ses propres yeux de la disposition des ennemis, & examiner l'endroit le plus foible de leurs lignes, il partit avec vingt chevaux seulement, soutenus de soixante & dix autres Finlandois. Comme c'est ici un des plus grands dangers, où notre Héros se soit trouvé, nous entrerons dans quelque détail.

Torquato di Conti, peu disposé à se mesurer avec Gustave en rase campagne, n'en ayant peut-être pas même la liberté, eut recours à la trahison pour se défaire tout d'un coup, d'un ennemi qu'il n'espéroit pas de vaincre de bonne guerre. Le projet n'étoit pas d'une âme bien généreuse, & si la guerre admet les ruses & les stratagêmes, qui marquent la supériorité de génie, elle exclut tout ce qui a l'air de perfidie & de trahison. Ce n'est plus faire la guerre, c'est assassiner; mais Torquato étoit d'un Pays, où les assassinats ne sont peut-être pas regardés du même œil, dont on les regarde chez les autres Nations. Quoiqu'il en soit, Torquato brassa cette trahison avec un Officier de son armée, Italien comme lui, que quelques-uns nomment Quinti-Alighéri, d'autres *Quinti del Ponte*. Celui-ci convint avec son Général, qu'il passeroit dans l'armée Suédoise, feignant d'avoir reçu quelque grand sujet de mécontentement, & demanderoit du service. La chose fut ainsi executée, & *Quinti del Ponte* joua si bien son personnage, qu'il fut fait Lieutenant-Colonel dans les troupes du Roi. Là il fit connoissance avec un autre Italien, nommé Jean-Batiste, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment de Falckenberg. Ils liérent ensemble une amitié très étroite, & Quinti, le jugeant capable d'entrer dans le projet, lui en fit confidence. Jean-Bâtiste, qui ne valoit pas mieux que ce malheureux, se prêta à tout ce qu'il voulut.

Le Roi, ayant dessein d'attaquer l'armée Imperiale, retranchée sous le canon de Gartz, crut devoir se faire accompagner de Quinti, en qui il avoit confiance, & qui pouvoit lui donner des lumières sur la position d'un ennemi, qu'il avoit quitté il n'y avoit pas long-tems. Chemin faisant l'Officier Italien, trouva quelque prétexte pour s'écarter; il prit les devants, &, sans qu'on s'en apperçut, il courut au galop avertir Torquato de l'approche du Roi de Suède, très mal accompagné, & hors d'état de résister à cent hommes bien resolus. Torquato en envoya cinq cens tous Cuirassiers Napolitains, que le traître conduisit lui-même, & posta dans un defilé par où le Roi devoit passer, pour aller reconnoitre les lignes de l'ennemi.

Ce Monarque ne voulut être accompagné que de vingt chevaux, & ordonna au Commandant des soixante & dix chevaux Finlandois, dont le nom

(1) Chemnitz. Spanheim. Loccen. Keveuh. Puffend. Scheffer. &c.

méritoit d'être connu & conservé, mais qui ne se trouve point dans les Historiens, de l'attendre à une certaine distance. A peine le Roi fut entré dans le défilé, qu'il se vit assailli de tous les côtés. Heureusement pour ce Prince, *Quinti del Ponte* voulant le prendre vivant, avoit défendu à ses gens de tirer; peut être craignoit-il aussi que le bruit des armes à feu n'attirât le reste de l'escorte. Quoiqu'il en soit le Roi se défendit en lion; ses vingt Cavaliers le secondèrent avec une valeur digne de l'amour qu'ils avoient pour lui. D'abord on se battit à l'arme blanche; mais les ennemis trouvant trop de résistance, se servîrent de leurs carabines & de leurs pistolets; le cheval du Roi fut tué. Cette poignée de gens qu'il avoit avec lui, tâchoit de le couvrir & d'écarter les ennemis; mais la plûpart étoient déja tombés morts ou blessés, non sans avoir vendu leur sang bien chèrement. Le Roi entouré d'ennemis, fatigué du combat, & n'ayant pu remonter sur un autre cheval, fut renversé & fait prisonnier sans être reconnu, n'ayant jamais rien sur lui qui le fit distinguer du simple Soldat. Déja on l'emmenoit au traître Quinti, qui ne l'auroit pas méconnu, lorsque le reste de son escorte attirée par le bruit des armes à feu, par les cris des combattans, & par le retour d'un Cavalier, que le Commandant avoit envoyé pour savoir des nouvelles du Roi, arriva à toute bride. Aussitôt celui qui la commandoit chargea les Napolitains, avec tant de furie que malgré leur supériorité extrême, une terreur panique les saisit; ils se renversent les uns sur les autres, & ne songent qu'à fuir abondonnant les morts, les blessés, les prisonniers, le butin, & le Champ de Bataille. Deux cens Napolitains restèrent sur la place, & environ trente fûrent emmenés prisonniers par les Suédois.

Gustave se trouva à pied au milieu de ses gens, & s'étant fait donner un cheval, il revînt au camp, & fit aussi-tôt arrêter le Capitaine Jean-Bâtiste, que ses liaisons avec Quinti rendîrent justement suspect. On trouva dans ses papiers des preuves de sa complicité, & il fut condamné à être pendu (1); ce qui fut aussi exécuté.

Quelques jours après, on prit un Moine d'Amberg, qui rodoit déguisé dans le camp du Roi, pour tuer ce Prince, & il avoua son crime. Il est bon, que le Lecteur se ressouvienne de tous les complots, formés contre la Vie de ce grand Roi, pour quand nous discuterons de quelle main partirent les coups, qui tranchèrent le fil de sa Vie Héroïque.

Cependant le Duc de Poméranie pressoit Gustave d'entreprendre quelque chose sur Gartz, & sur l'armée Impériale, dont la position incommodoit extrémement Stettin, en lui coupant tout commerce avec le reste de l'Allemagne. Un Colonel Suédois, qui prétendoit avoir bien reconnu le terrain que l'ennemi occupoit, crut pouvoir sur cette connoissance surprendre un des principaux postes de la Garnison. Il communiqua son dessein à quelques Officiers de son Régiment; mais le secret fut mal gardé, & l'ennemi ayant été averti se tint sur ses gardes. La nuit venue, le Colonel Suédois se met en marche, & s'approche de la Ville. Il remarque par tout un grand silence, il s'imagine qu'on ne l'attend point. Enfin, il attaque; mais il fut bientôt

(1) Puffend. l. c. §. 28. Mikrœlius L. V. p. 187. M. Harte dit qu'il eut la tête tranchée.

desabusé, &, se voyant envelopé, il n'eût plus d'autre parti à prendre qu'à se faire jour au travers des ennemis. Il encouragea les siens, & fut si bien secondé qu'il se tira assez bien de ce mauvais pas. Il remporta même deux Etendarts qu'il presenta, au Roi, qui, sans écouter ses raisons, lui dit, „ sachez „ qu'il faut bien du tems, des soins & du travail, avant que de pouvoir mettre „ un homme en état d'approcher de l'ennemi, jusqu'à lui voir le blanc „ des yeux (1), comment se peut-il qu'on les mène si inconsidèrement à la „ boucherie?

Le Roi ne pouvant tirer Torquato de ses lignes, resolut de faire des diversions, qui l'obligeassent à quelque mouvement dont il pourroit profiter. Il donna un corps de troupes au Général Kniphausen, & le chargea d'aller attaquer Wolgast, Ville considérable de la Poméranie antérieure, à deux lieuës au-dessus de Pennamunde, ou de l'embouchûre de la Peene. Schlechter, Colonel au service de l'Empereur, commandoit dans Wolgast une Garnison de quinze cens hommes. Il se défendit avec beaucoup de vigueur; mais enfin, il rendit la Ville, & se retira dans le Chateau, où il soutint l'attaque des Suédois encore dix-sept jours, n'ayant capitulé que le 15. de Septembre.

Les Suédois ne fûrent pas si heureux à Pasewalk, Ville médiocre sur la rivière d'Ucker, qui donne son nom à une des Marches de Brandebourg. Trois cens Suédois avoient été envoyés dans cette Ville, pour arrêter les Courses des Impériaux, & leur couper entiérement la communication avec le Duché de Mecklenbourg. Ces trois cens hommes étoient occupés à se retrancher, lorsqu'ils fûrent attaqués par un corps de trois mille Impériaux, détachés de l'armée de Torquato. Soit que les Suédois ne voulussent point de quartier, soit que les Impériaux ne leur en voulussent point donner, il est certain que de ces trois cens hommes (2), il n'en revint pas un seul, ayant tous été massacrés sur la place.

(1) Ce sont les paroles rapportées par Kevenh. 1325. M. Harte met un discours différend dans la bouche du Roi, & cite son Auteur: *Le Roi*, dit il, *regardant cet Officier d'un air mécontent, lui dit; Apprenez que jamais, ni belle défense, ni belle retraite, n'ont justifié un homme de guerre de n'avoir pas su garder un secret.* Paroles dignes de ce Heros, & qui peuvent bien avoir été dites à la suite de celles que nous rapportons.

(2) Chemnitz parle d'un écrit, intitulé *Laniena Pasewalcensis*. Ce titre feroit soupçonner que les Impériaux passèrent ces trois cens hommes, au fil de l'epée sans miséricorde. Et en effet, nous allons voir comment la chose se passa par une Rélation que nous tirerons d'ailleurs, que de cet écrit que nous n'avons pas sous la main.

Voici donc ce que Micrælius, & la Chronique [illegible] rapportent de ce fameux massacre, & des cruautés des Impériaux. Il y avoit déja trois ans que Pasewalck avoit Garnison Impériale, & fournissoit au Soldat tout ce qu'on exigeoit, ce qui fit déserter beaucoup d'Habitans, de sorte qu'il en restoit à peine le tiers. La Ville avoit déja payé plus de 147. mille Richstalers de contribution ordinaire. Le Colonel Jean-Gœtze prétendant encore quelques milliers de Richstalers, y envoya en 1630. le Lieutenant Colonel Winsen avec trois Compagnies, & fit enlever dix-huit personnes, parmi lesquelles étoient le Bourguemestre, le Juge Ducal, quelques Conseillers ou Syndics, l'Apoticaire Samuel Lodern, qui fûrent arrachés des bras de leurs femmes & de leurs enfans, & menés au camp des Impériaux près de Gartz, où ils fûrent mis aux fers, & attachés à des piquets à la tête du camp, & en plein air, ne recevant de pain qu'autant qu'il leur en faloit, pour ne pas mourir de faim, & de très mauvaise qualité. Après cela, les Impériaux pillèrent la Ville, & en employèrent les Habitans à leur voiturer des vivres à leur camp, ce qu'ils fûrent obligés de faire, pour éviter un plus grand

A peu près dans le même tems, il arriva une avanture extraordinaire à sept cens Ecossois, commandés par Robert Monro (1) Officier de réputation. Ces Ecossois s'étoient embarqués à Pillau dans le dessein en naviguant le long des côtes de la mer Baltique de venir joindre l'armée du Roi. Malheureusement ils firent naufrage près de Rugenwalde, Ville considérable sur le Wipper, où il y avoit Garnison Impériale. Ces infortunés perdirent en cette occasion tout leur bagage, toutes leurs munitions, sans qu'il leur restât autre chose qu'une cinquantaine de mousquets mouillés, avec quelques piques & leurs épées pour se défendre. Ce qu'il y avoit de plus facheux c'est que le pays étoit rempli d'ennemis, & que le Roi étoit à seize milles de-là. Dans cette extrêmité Monro ayant appris que l'ancien Gouverneur de Rugenwalde, qui avoit commandé dans la Ville pour le Duc de Poméranie, y étoit encore avec quelques Soldats Poméraniens, ayant pris le parti de feindre de se soumettre aux ordres de l'Empereur, il lui envoya un homme de confiance, & lui fit dire que si dans la nuit il vouloit lui faire ouvrir une certaine porte, & lui fournir une cinquantaine de mousquets avec les munitions nécessaires, il délivreroit bientôt la Ville de ses nouveaux hôtes; & qu'après cela leurs Maitres s'accorderoient bien entr'eux sur cette conquete. La chose fut ainsi exécutée avec beaucoup de secret & de diligence. Peu de jours après les Ecossois fùrent encore renforcés de quatre cens Soldats Allemands, destinés pour l'armée de Gustave, & que le mauvais tems obligea d'aborder à Rugenwalde. Enfin le Colonel Hepburn, qui servoit en Prusse sous le Chancelier Oxenstierna, arriva avec son Régiment; de sorte que Monro rassembla en peu de tems une petite armée de quelques milliers d'hommes.

Lorsque le Lord Rea, informa le Roi de la manière dont Rugenwalde avoit été pris, ce Prince, admirant le doigt de Dieu dans un événement si extraordinaire, ne put s'empêcher de s'écrier, qu'il ne doutoit plus du succès de son entreprise, puisque la protection de Dieu se déclaroit d'une ma-

malheur. A la fin, il arriva deux Compagnies de Suédois dans la Ville, pour la protéger, & eux & les Bourgeois se mirent à travailler à la réparation des murailles, & à se fortifier pour se défendre en cas de besoin. Dès qu'on en eut reçu avis au camp des Impériaux, on envoya un gros détachement au moins de trois mille hommes, sous la conduite dudit Colonel Gœtze. Les Suédois n'étant qu'une poignée de monde, & n'ayant aucune piéce de canon ne pûrent empêcher, que les Imperiaux ne s'emparassent du rempart & des portes, & n'entrassent dans la Ville malgré la résistance qu'ils leur opposèrent. Tout ce qui fut trouvé en armes fut cruellement massacré, les vieillards, les femmes, & les enfans, & les autres Habitans, qui étoient sans armes, fùrent battus, roués de coups de bâtons, foulés aux pieds, quelques-uns poignardés. Toutes les femmes sans distinction d'âge fùrent violées, & deshonorées, ensuite emmenées prisonnières, & ne fùrent relâchées qu'en payant rançon. Enfin, pour terminer la Tragédie, Gœtze fit mettre le feu à la Ville, laquelle fut réduite en cendres. Voy. aussi *Beschreibung Brandeburg und Pommern*, au mot Pasewalck.

(1) M. Harte nous apprend; que ce Robert Monro est Auteur d'un Ouvrage, intitulé *Expédition de Monro*, imprimé à Londres en 1637. *in folio*, 2. Part. Nous avons tiré le récit de cette avanture de l'Ouvrage même de M. Harte; mais nous avons cru devoir faire grace au Lecteur de l'Histoire de la Femme d'un Sergent de la troupe de Monro, qui accouche d'un beau garçon au milieu du naufrage, sans le secours d'aucune autre femme, & qui fait le même jour un mille à pied avec son enfant. Nous ne voyons pas trop quel rapport, tout cela peut avoir avec l'Histoire de Gustave-Adolphe.

nière ſi ſenſible. Mais on ne peut aſſez admirer la préſence d'eſprit & le courage de l'Officier Ecoſſois, qui, manquant de tout, & preſque réduit à implorer la pitié de l'ennemi, conçoit le projet de le chaſſer de la Ville & de s'en rendre maître; conſervant ainſi non ſeulement ſept cens braves Soldats à ſon maître; mais acquérant à ſon parti ſans fraix & ſans peine une Ville conſidérable. Tant il eſt vrai qu'à la guerre, ainſi que dans le cours de la vie civile la préſence d'eſprit tire des dangers les plus eminens, tandis que ceux qui perdent aiſément la tramontane ſuccombent aux plus petites difficultés.

Cependant les cris des Poméraniens rédoubloient chaque jour; on ne peut rien imaginer de plus déplorable, que le ſort de ces malheureux habitans. Torquato, ſous prétexte d'ôter les ſubſiſtances aux Suédois pilloit & ravageoit tout. Il impoſoit de fortes contributions aux Villes, ſous promeſſe de les exemter du pillage, & dès qu'il avoit les ſommes exigées, il lâchoit ſes Soldats dans les maiſons, qui les démeubloient en moins de rien, fouillant dans tous les recoins, & s'appropriant tout ce qui pouvoit être de quelque valeur. Le Prince Savelli autre Italien qui ſervoit en ſecond ſous Torquato, entendoit auſſi à merveille cette ſorte de guerre digne des Bandits de l'Abruzze ou de la Calabre. En très peu de tems ces deux hommes s'enrichîrent à force de brigandages.

Le Roi touché des lamentations de tant de malheureux, réſolut de nettoyer le pays de ces voleurs publics. Les Poméraniens témoignoient la meilleure volonté du monde pour ce Monarque; ils lui avoient payé avec joie une contribution de cent mille écus, dont on étoit d'abord convenu avec le Magiſtrat de Stettin, & les Etats du Pays. Ils en auroient volontiers encore donné cent mille pour être delivrés de ces ſangſues; mais l'armée de ce Prince étoit diminuée à cauſe des fortes Garniſons, qu'il faloit laiſſer dans les Villes à meſure, qu'il les occupoit. Il attendoit des renforts, & il ſentoit que de nouvelles conquêtes ſeroient de nouvelles diminutions de ſes forces, tandis que l'ennemi, abandonnant tous les jours les Villes médiocres après les avoir ſaccagées, ſe fortifioit en en retirant les Garniſons.

Enfin ce Prince ne pouvant plus réſiſter aux lamentations des pauvres Peuples & aux inſtances du Duc, fit occuper Anclam, Stolpe, & eut deſſein de mettre le ſiége devant Demmin, Ville ſituée ſur la Peene; mais il jugea que cette entrepriſe l'arrêteroit trop long-tems; Demmin étant une place bien fortifiée & avec une bonne Garniſon. Le Roi avoit un projet plus important dans l'eſprit, c'étoit d'entrer dans le Mecklenbourg, & de retablir les Princes qui en avoient été chaſſés. Il ſentoit que ce début donneroit à ſes armes un crédit extraordinaire en Allemagne, lorſqu'on verroit qu'il ne les employoit qu'au ſoutien des opprimés, & à la ruine des tyrans. Bien réſolu cependant d'employer une partie de ſes forces à purger la Poméranie de tant de Brigands qui la deſoloient, & ſe flattant de pouvoir venir à bout de deux objets, qui lui tenoient extrêmement à cœur. Mais avant que de marcher vers les Frontières du Mecklenbourg, il auroit bien voulu en venir aux mains avec l'armée Impériale. Il s'en approcha aſſez pour en venir à une action, ſi l'ennemi l'avoit voulu; mais il l'evitoit avec ſoin & il n'eut pas été prudent de l'y forcer dans le poſte ou il étoit. Le

Le Roi ayant présenté deux fois la Bataille au Feld-Maréchal Torquato, sans le pouvoir tirer de ses retranchemens sous Gartz, prit le parti de pénétrer dans le Mecklenbourg, & envoya en même tems ordre à Monro & à Kniphausen de bloquer Colberg, en attendant qu'on pût l'assiéger, afin de mettre de tous côtés le pays à l'abri des courses de l'ennemi.

Dans la marche que le Roi fit vers les Frontières du Mecklenbourg, il fut frappé d'horreur de voir l'état, où les Impériaux avoient mis tous les lieux qu'ils avoient abandonnés: la plûpart étoient réduits en cendres, les moulins étoient détruits, les grains répandus ou jettés dans l'eau, les chemins ruïnés; pas une seule piéce de betail. Jamais plus grande désolation. Le Roi étoit étonné d'une barbarie, que les ennemis du nom Chrétien auroient rougi de pousser à cet excès. Le Roi consoloit les malheureux, les plaignoit, leur faisoit distribuer du grain que sa flotte lui fournissoit en abondance. Le Soldat Suédois ne demandoit rien que l'argent à la main & d'une manière honnête. Ce qui faisoit un contraste fort avantageux, & prévint toute l'Allemagne en faveur des Suédois.

Le Roi avoit dessein de s'emparer de Ribnitz & de Damgarten, Villes situées sur la Recknitz, lesquelles achevoient de lui donner l'entrée dans le Mecklenbourg, où il esperoit de rétablir bientôt les deux légitimes Princes Jean-Albrecht & Adolphe-Frédéric. Dans cette vue, il se rendit à Stettin le 4. de Septembre, pour hâter le départ de sa flotte, qui devoit venir sur les côtes de Mecklenbourg, pour seconder ses opérations, & fournir les vivres nécessaires. Les vents contraires empêchèrent la flotte de mettre à la voile. Le Roi, en attendant que le vent changeât & devînt favorable, se rendit à Stralsond où il fut reçu avec des applaudisemens infinis, & comme un Prince qu'on reconnoissoit pour libérateur, sauveur & conservateur. La joie de ce peuple fut vive, sincère, & les marques qu'il en donna ne pûrent qu'être très agréables à un Prince, qui préféroit le nom de bienfaiteur à celui de vainqueur.

Après quelque séjour à Stralsond le Roi reprit le chemin de son armée. Il s'avança vers Ribnitz sur les Frontières du Mecklenbourg. Cette Ville est d'une grandeur médiocre située près du lac formé par la Recknitz ou Rignitz. Il y avoit une petite Garnison de cent cinquante Impériaux, commandés par un Capitaine, qui fut tué dans l'attaque. Le Roi y perdit un des siens nommé Imhoff, qu'il aimoit à cause de sa valeur dont il avoit donné des marques, qui n'avoient point échappé aux yeux d'un Prince attentif aux moindres actions de ceux qui le servoient. Il attaqua ensuite Damgarten, Ville plus considérable située à l'endroit même où commence le lac formé par la Recknitz. La Garnison de cette Ville étoit plus forte que celle de Ribnitz. Elle étoit partie dans une grosse Tour, partie dans deux Forts ou grandes Redoutes sur la droite de la rivière. Ces Redoutes étoient l'une derrière l'autre, l'une s'appelloit *Neu-Schantz*, ou Fort Neuf, l'autre *Incre Schantz*, ou Fort d'*Incre*. Quant à Damgarten même, ce n'étoit qu'un Bourg sans aucune muraille autour. Dès qu'on fut à portée. On canonna vivement la Tour, & y ayant fait bréche elle fut emportée; ensuite le Roi fit attaquer le Fort d'In-

cre fur la droite de la rivière, qui fut auffi emporté l'épée à la main après une vive réfiftance.

Les Impériaux qui étoient dans le Fort-Neuf, ne jugèrent pas à propos d'attendre qu'on les attaquât, & voyant leurs camarades tués ou pris, jettèrent leurs armes & demandèrent quartier, le Roi le leur accorda, quoiqu'ils en fuffent indignes par les pillages & les cruautés qu'ils avoient commifes. Par la prife de ces deux Villes, le paffage dans le Mecklenbourg fut ouvert. Ce fut alors que Guftave fit répandre dans ce Pays une déclaration conçue en ces termes.

„ Guftave &c. A tous les habitans du Pays (1) de Mecklenbourg, tant fé-
„ culiers qu'Eccléfiaftiques, Nobles, Bourgeois, Payfans & autres; Salut.
„ Nous ne pouvons affez exprimer avec quel étonnement nous Vous voyons,
„ pour ainfi dire, fous nos yeux oublier le ferment de fidelité, que Vous
„ avez prêté à Vos légitimes & anciens Seigneurs & Maîtres, Nos très chers
„ Coufins, Frères & Filleuls, les Séréniffimes Princes Adolphe-Frédéric &
„ Jean-Albrecht Ducs de Mecklenbourg, depuis que le Général Wallenftein
„ s'eft intrus à main armée dans ce pays, contre tout droit divin & hu-
„ main, & au mépris de la Paix Publique, Loi facrée & fondamentale de
„ l'Empire: depuis ce tems, dis-je, Vous avez honteufement oublié tous Vos
„ devoirs envers Vos Maître légitimes, Votre Patrie commune, & la cau-
„ fe Evangelique, la feule qui mene au falut, entrant même au fervice dudit
„ Wallenftein, fans avoir été difpenfé auparavant par Vos Maîtres des enga-
„ gemens, que Dieu & la nature vous impofent.

„ Or comme Nous nous trouvons obligés par plufieurs raifons de fécou-
„ rir des Princes, qui nous font fi proche-alliés, contre des violences & op-
„ preffions fi odieufes & fi damnables, & que nous fommes réfolus, avec l'ai-
„ de de Dieu, de les rétablir dans leurs biens & dignités, & de défendre la
„ fainte Réligion Evangelique que nous profeffons, fans compter qu'il n'y a
„ pas d'efperance d'obtenir une paix folide de notre partie adverfe, Nous
„ Vous faifons favoir par les préfentes, que Nous fommes venus avec une
„ armée à pied & à cheval, & que Nous nous fommes emparés de l'impor-
„ tant paffage de Ribnitz, pour pénétrer dans le Mecklenbourg; c'eft pour-
„ quoi nous Vous exhortons non feulement à Vous comporter comme des
„ Chrétiens, & Gens d'honneur, à rentrer fous l'obéïffance des Maîtres, que
„ Dieu & la nature Vous ont donnés, à Vous armer auffi bien que Vous pour-
„ rez, & à venir nous trouver dans notre camp, ou à Vous joindre à tout
„ autre corps de nos troupes, par tout où Vous pourrez; mais auffi à Vous
„ faifir de tous ceux qui exercent quelque emploi, ou prennent quelque titre
„ fous l'autorité dudit Général Wallenftein, ou qui foutiennent fes intérêts,
„ à les pourfuivre partout comme ennemis, voleurs, incendiaires, ennemis
„ de Dieu & de fon Evangile: Quoi faifant Vous pouvez être affurés de
„ notre protection. Mais fi Vous préférez Vos commodités & Vos biens à
„ Vos devoirs les plus facrés & les plus indifpenfables, nous Vous regarde-
„ rons comme des perfides des parjures, des traîtres à Dieu & aux hom-

(1) Kevenh. Annal. Ferd. 1327.

„ mes, plus ennemis de ſa ſainte Réligion Evangélique que ceux qui la per-
„ ſécutent, & Nous Vous traiterons comme tels".

Une déclaration à-peu-près dans le même ſens fut publiée pour la Ville Roſtock en particulier. Cette Ville ſe gardoit ſoi-même en vertu de ſes priviléges. Les Bourgeois ſeuls montoient la garde ſur les remparts & aux portes. Les chaînes étoient tendues dans les rues, & les avenues en étoient barricadées. Si cette Ville avoit connu les deſſeins du Roi de Suéde, & qu'il étoit à portée de la ſoutenir, elle ſe feroit infailliblement déclarée pour lui, & les Suédois ſurvenant en même tems, la révolution auroit pu être générale & très ſubite dans tout le Duché. Mais les Impériaux y pourvûrent à tems. Cinq mille chevaux arrivèrent près de Roſtock (1) & demandèrent le paſſage, pour aller, diſoient-ils, au ſecours de Demmin. Les habitans, qui ignoroient ce qui ſe paſſoit, conſentîrent qu'on laiſſât entrer ce grand Corps de Cavalerie dans leur Ville, s'imaginant qu'il ne feroit qu'entrer par une porte & ſortir par l'autre : mais ils fûrent bien ſurpris quand ils vîrent cette troupe mettre pied à terre, détendre les chaînes, détruire les barricades, s'emparer des portes & des remparts, braquer du canon dans les rues, & enfin demander à être logée. Ils ſe repentîrent bien de leur complaiſance, ſurtout ayant appris peu après, que le Roi de Suéde étoit aux portes du pays à portée de les proteger, & qu'il les exhortoit à chaſſer leur ennemi, promettant de les appuyer de toutes ſes forces.

Cependant Torquato toûjours enterré dans ſes lignes ſous le canon de Gartz, voulut profiter de l'éloignement du Roi de Suéde pour ſe rendre maître de Stettin. Il ſe mit en marche avec la plus grande partie de ſon armée, ne laiſſant dans ſes lignes que peu de monde pour les garder.

Les Suédois fûrent bientôt inſtruits de ſes mouvemens, & ſe préparèrent à le bien recevoir.

Torquato, qui avoit marché toute la nuit pour ſurprendre les Suédois, fut fort étonné, quand il fut à portée, de les voir en ſi bonne poſture.

Il étoit déja jour lorſqu'il fut à la vue de Stettin, & il eût bien voulu être reſté où il étoit. Il ne jugea pourtant pas à propos de s'en retourner ſans avoir fait quelque tentative. Il fit donc attaquer par trois différens endroits les retranchemens, que le Roi avoit fait faire pour couvrir Stettin. L'attaque commença par une vive canonnade de la part des Impériaux à laquelle ceux de la Ville répondîrent par un feu non moins violent. Des trois attaques, il n'y en avoit qu'une qui fût la véritable, & qui réüſſit pourtant tout auſſi mal que les autres, elle étoit dirigée ſur les retranchemens, qu'on avoit faits dans le coude profond que fait le Barnitz, en ſe jettant dans l'Oder. Les Impériaux repouſſés partout avec perte, firent de nouveaux efforts, qui ne réuſſirent pas mieux : enfin Torquato, voyant qu'il perdoit inutilement ſes plus braves Soldats & ſes meilleurs Officiers, ſe retira honteuſement, laiſſant plus de trois cens morts, cinq cens bleſſés, & quelques bagages qu'il n'eût pas le tems d'emmener.

Guſtave-Adolphe, apprenant ce qui s'étoit paſſé à Roſtock, jugea qu'il fa-

(1) *Idem ibid.*

loit differer de quelque tems ſon expédition dans le Mecklenbourg ; mais il ne put ſe reſoudre à s'eloigner ſitôt de ces environs. Il revint donc au commencement d'Octobre à Ribnitz, où il fit tracer un camp pour ſon armée ; & ce fut-là qu'il reçut la lettre de l'Empereur. Il donna ordre à ſa flotte qui croiſoit à la hauteur de Wiſmar de retourner vers Stralſond, & partit lui-méme en méme tems, pour ſe rendre de nouveau en cette Ville, où il jugeoit ſa preſence neceſſaire, laiſſant le commandement du camp de Ribnitz au Général *Pommer* (1). Ce fut bientôt après ſon arrivée à Stralſond, qu'il fit à l'Empereur la réponſe, dont nous avons donné un extrait.

Cependant le blocus de Colberg continuoit toûjours ; mais ſeulement de loin. La Garniſon étoit forte, & les troupes qui bloquoient étoient foibles. Colberg aujourd'hui bicoque, s'il en fut jamais (2), étoit une place conſidérable pour ce tems, où l'art d'attaquer étoit encore dans l'enfance. Le Commandant (3) commençant à manquer de bien des choſes, faiſoit de gros détachemens pour ſe procurer des vivres & du fourage. Un de ces détachemens fort de neuf cens hommes, rodant dans la nuit, pillant & ſaccageant tous les Villages par où ils paſſoient, ſe trouva ſans y penſer pres des Murailles de Trebthor ou Treptou, ſur la Rega. Soit qu'ils ſe fuſſent égarés, ſoit qu'ils ignoraſſent qu'il y eût des Suédois dans cette petite Ville ; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils voulûrent y entrer de force, apparemment pour la piller, comme ils faiſoient tous les lieux où ils pouvoient pénétrer ; mais les Soldats Suédois joints aux Bourgeois firent une telle réſiſtance, que l'ennemi fut obligé de ſe retirer. Il continua ſa route toûjours pillant & ſaccageant & emmenant un butin conſidérable, ſurtout en grains, fourages & beſtiaux, toute cette contrée étant extrêmement fertile.

Le Roi pour arrêter ces courſes détacha le Général Baudiſſin avec des troupes, afin de reſſerrer Colberg de plus près & contenir la Garniſon. Torquato fit auſſi de ſon côté un détachement de ſept cens hommes, pour renforcer cette Garniſon. Auſſitôt on fit partir de Stettin quatre Compagnies de Cavalerie & cinq d'Infanterie, pour renforcer les troupes du blocus.

Les ſept cens Impériaux craignant d'étre coupés dans leur marche revinrent ſur leurs pas, après avoir tout pillé & brûlé (4) ſuivant leur coûtume.

A peu près dans le même tems il y eut un incendie à Colberg, qui conſuma cent quatre-vingt-une Maiſons : Malheur qui vint, dit-on, par l'inadvertance d'un valet. Les Suédois ne pûrent néanmoins en tirer aucun avantage ; tant la Garniſon étoit ſur ſes gardes.

Torquato, apprenant que la place commençoit à manquer de vivres, fit un détachement de quatre mille hommes de ſon camp ſous Gartz, dans la réſolution de faire entrer un convoi dans la place, de forcer les Suedois à lever le blocus, & de couper un corps de recrues qui leur venoit de Pruſſe.

(1) Kevenh. l. c. *p.* 1331.

(2) Les Ruſſiens l'ont aſſiégé deux fois inutilement, & méme cet Eté par mer & par terre, avec une eſcadre conſidérable qui y a jetté des bombes.

(3) Il ſe nommoit JULIAN. Voy. Micrælius. lib. 6. Pomer. *p.* 573. & *ſeq.*

(4) Le Comte de Kevenh. ne flatte pas ici ſes compatriotes.

Le Feld-Maréchal Guſtave-Horn, qui commandoit dans Stettin, fut bien-tôt informé de la marche de ces quatre mille hommes, & en pénétra aiſément le but. Auſſitôt il détacha mille chevaux, & quinze cens fantaſſins du camp ſous Stettin, avec ordre de ſe joindre au Général Baudiſſin, ou à Kniphauſen.

Les Impériaux firent leur poſſible pour empêcher cette jonction, mais n'ayant pu réuſſir, ils vinrent attaquer le quartier de Kniphauſen, qui étoit le plus proche de Colberg, & amenèrent quelques groſſes piéces de canon, qu'ils tirèrent de la Ville.

Kniphauſen ſe défendit aſſez, pour donner le tems à Baudiſſin & au Rhingrave de venir à ſon ſecours. Alors le combat devint terrible, & il reſta bien du monde de part & d'autre, mais enfin les Impériaux plièrent, & ſe retirèrent en aſſez bon ordre, quoiqu'ils fuſſent ſuivis par Baudiſſin avec la Cavalerie Suédoiſe. Arrivés dans une plaine fort raſe, ils ſe remîrent en Bataille, près d'un Village, que quelques Hiſtoriens (1) nomment Falckenberg. Baudiſſin eut l'audace de les attaquer-là avec ſa ſeule Cavalerie, eſperant que le Soldat effrayé de ſa défaite, ne tiendroit pas contre la charge qu'il leur alloit faire; mais il ſe trompa, & il fut ſi incommodé du feu de l'Infanterie, que ſes Eſcadrons furent mis en deſordre, & il penſa lui-même y reſter priſonnier, ayant eu ſon cheval tué ſous lui.

Les Suédois ſe rétirant ſur Loblitz, rencontrèrent un autre corps d'Impériaux, de deux mille cinq cens hommes, dont quinze cens étoient de Cavalerie. Heureuſement pour Baudiſſin, il venoit d'être renforcé de quelques compagnies d'Infanterie & de Cavalerie, que Kniphauſen avoit détachées pour le joindre & favoriſer ſa retraite. Baudiſſin ne balança pas alors de charger ce corps d'Impériaux, qu'il voyoit rangé en très bon ordre, dans la plaine près de Loblitz. Il mena ſa Cavalerie au trot, & tomba avec tant de vigueur ſur les Eſcadrons des Impériaux, qu'il les renverſa dès le premier choc. Un brouillard épais qui commençoit à s'élever, & la nuit qui approchoit l'empêcha d'achever la défaite de l'ennemi, qui ſe retira à la faveur des ténèbres.

A la pointe du jour, Baudiſſin ſe mit à la pourſuite des Impériaux, malgré le brouillard qui duroit toûjours, & ne différoit guère des ténèbres de la nuit. Comme il n'avoit que ſa Cavalerie, & ſon l'Infanterie ne pouvant le ſuivre que de loin, il atteignit les Impériaux, mit de nouveau leur Cavalerie en fuite, & la pourſuivit juſqu'à Schiffelbein, où par hazard ſe trouvoit dans ce moment un Régiment d'Infanterie Impériale, que le Colonel Moïſe de Walda amènoit au ſecours de ce Corps que Baudiſſin venoit de battre. Ce Régiment fit une ſi rude ſalve, en paſſant, ſur la Cavalerie Suédoiſe qu'elle n'oſa paſſer outre, & retint bride en main. Baudiſſin ne jugea pas à propos d'aller plus loin, & revint joindre ſon Infanterie. Ce qui facilita la retraite aux Impériaux, qui rentrèrent dans Colberg, après avoir perdu les deux tiers de leur Cavalerie.

Cependant le Roi ne voyant pas jour à rien entreprendre dans le Mecklen-

(1) Chemnitz *p.* 90. Puffend. L. II. §. 35. Le recit que M. Harte fait de ces eſcarmouches eſt plein de rodomontades à la gloire de ſes Patriotes les Monro, les Rea, les Sir Devereux &c. & des troupes Britanniques, dont les Hiſtoriens Allemands & Suédois ne font pas tant mention. Sur quoi l'on peut conſulter Kevenhuller Annal. Ferd.

bourg, depuis l'arrivée des renforts que Tilly y avoit fait entrer, ne ſongea plus qu'à chaſſer les Impériaux de tous les poſtes, qu'ils occupoient encore en Poméranie, & qu'à marcher enſuite ſur Francfort ſur l'Oder, pour s'ouvrir le chemin de la Siléſie & de la Haute Saxe.

Il me ſemble que le Lecteur impatient de voir le Roi aux priſes avec un ennemi plus digne de lui que Torquato-Conti (1), nous demande où étoit Tilly, tandis que toutes ces choſes ſe paſſoient en Poméranie. C'eſt ce que nous dirons bientôt, après que nous aurons fini ce qui nous reſte à dire par rapport à ce Duché, que nous allons voir tout entier entre les mains & ſous la protection du Roi. Ce Prince n'eut pas plûtôt appris tous les mouvemens que ſe donnoit Torquato pour ſauver Colberg, qu'il partit de Stralſond pour ſe rendre à Greiffenberg. Là, il manda ſon Feld-Maréchal Guſtave Horn, KnipHauſen & Baudiſſin, pour être bien informé de l'état des choſes près de Colberg.

Après avoir tenu conſeil avec eux, le Roi ordonna que toute la Cavalerie, qui étoit encore au camp près de Ribnitz, ſe rendît devant Colberg, & que les troupes qui venoient de Pruſſe, ſe joigniſſent auſſi à celles qui bloquoient déja cette place. Quant à l'Infanterie campée à Ribnitz, le Roi la fit marcher une partie à Stettin où il ſe rendit lui-même, & laiſſa le reſte pour bloquer Demmin.

Quelques jours (2) avant ſon arrivée on avoit vu dans l'air au-deſſus de cette Ville une longue flamme, ayant parfaitement la forme d'une épée, & s'étendant fort au loin. Cette épée flamboyante comme un éclair fut vue de toute la Ville, & des lieux circonvoiſins avec tout l'étonnement, toute la terreur qu'on peut s'imaginer, ayant reſté aſſez long tems à la même place. Peu à peu cette épée ſe raccourcit, & parut encore quelque tems comme un ſabre à la Turque, juſqu'à ce qu'enfin elle s'évanouït ſoit par l'agitation ſeule de l'air, ſoit que la cauſe qui produiſoit ce phénomène ceſſât. A-peu-près dans le même tems, les Impériaux étant venus, pour ainſi dire, juſqu'aux portes de Stettin enlever du bétail, le Colonel Dœnhoff ſortit contr'eux avec cinq Compagnies de Cavalerie; mais s'étant avancé trop témérairement, il tomba dans une embuſcade où il perdit du monde, & fut obligé de s'en revenir ſans avoir pu empécher les ennemis d'emmener leur butin.

Cependant l'armée Impériale en Poméranie étoit dans un aſſez triſte état. Ces gens, qui ſous le Duc de Friedland avoient des vivres & de l'argent en abondance, manquoient actuellement du néceſſaire, depuis la diſgrace de ce Général.

Mais ce n'étoit pas tant la faute du Miniſtère & des Généraux, que celle du Soldat même, qui n'étant plus retenu par la crainte du châtiment ſous des Chefs, qui craignoient plus qu'ils ne déſertaſſent tous que de les voir mourir de faim, avoit fait un tel ravage partout, tant brûlé, tant ſaccagé, qu'enfin il ne trouvoit plus dequoi ſubſiſter. Tant il eſt vrai, que la diſcipline eſt dans les armées ce qu'une vie réglée & temperante eſt au Corps Humain, dont elle ſoutient la vigueur & la ſanté juſqu'à une extrême vieilleſſe. D'ailleurs les Régimens Impériaux étoient fort affoiblis par la deſertion, car les

(1) *Idem. ibid. p.* 318. (2) *Idem.* 1319.

uns s'en étoient allés s'étant enrichis par le pillage, les autres avoient passé sous les drapeaux Suédois, ne trouvant plus rien à piller parmi les Impériaux, & craignant la fortune & la valeur de Gustave-Adolphe. Enfin les fatigues & le grand froid, qui commença à se faire sentir dès le mois d'Octobre, & qui fut extraordinaire cette année-là, en fit périr un grand nombre; tandis que les Suédois accoûtumés à un climat plus froid dans les hivers les plus doux, que celui d'Allemagne dans les hivers les plus rudes, d'ailleurs bien couverts de juste-au-corps fourrés, se moquoient des frimats, des neiges & des glaces, & ne se portoient bien qu'à proportion qu'il faisoit plus froid. Aussi se Roi disoit-il, qu'il prétendoit faire plus de choses en Hiver qu'en Eté.

Les Impériaux ne l'entendoient pas ainsi, & leur Feld-Maréchal, s'imaginant qu'ils seroient bien aises de se reposer durant la mauvaise raison (1), envoya un trompette à Stettin, pour demander qu'on envoyât quelques Officiers de considération à mi-chemin de cette Ville à Gartz, pour écouter quelques propositions qu'il avoit à faire, & dont il chargeroit quelques personnes distinguées dans son armée.

Deux Colonels Suédois fûrent députés pour cette commission, & Torquato-Conti députa de son côté le Maréchal-Général des logis, & un Lieutenant-Colonel de ses troupes.

En attendant l'arrivée des Députés Suédois, les Impériaux firent préparer un grand repas pour les régaler. Pendant le festin on fut de la meilleure amitié du monde; on but toute sorte de santés, & ensuite on parla d'affaires.

Le Maréchal-Général des Logis fit l'ouverture de cette conférence militaire par le discours suivant: „ Nous ne craignons, dit-il, aucun ennemi de „ quelque Nation qu'il soit. Nous sommes pourvus suffisamment de vivres & „ de munitions, & Nous avons tous la même ardeur & le même courage pour „ le combat, que Nous avons fait éclater en tant d'occasions. Mais l'hiver ap- „ proche, & Nous croyons qu'il est tems de penser aux quartiers d'hiver. „ Nous avouons que nous n'estimons par fort glorieux de braver l'intempérie „ de la saison, & de combattre contre la neige & les glaces. S'il faut périr, „ nous voulons périr en Gens d'honneur les armes à la main, & si Nous de- „ vons être victorieux, ce n'est qu'à notre valeur que nous voulons devoir „ nos triomphes. Convenons d'un arrangement pour les quartiers d'hiver; & „ peut-être que, pendant que la froidure suspendra l'ardeur des combats, Sa „ Majesté Impériale & le Roi de Suéde concluront une paix sincère & dura- „ ble: sinon Vous nous verrez, au retour de la belle saison, Nous présen- „ ter aux champs comme de braves Soldats, & porter vaillamment le fer aux „ yeux de nos ennemis.

Le plus ancien des Officiers Suédois prit alors la parole, & répondit en ces termes:

„ Messieurs, comme on a ignoré sur quel objet Vous vouliez conférer avec „ Nous, on ne Nous a pu prescrire, ni réponse, ni résolution; & nous igno- „ rons nous mêmes quelles sont les intentions du Roi; je crois néanmoins „ pouvoir Vous assûrer, sans craindre de me tromper, que ce Prince n'en-

(1) Kevenh. l. c. p. 1349. & 1350.

,, trera jamais dans un projet de trève pour des quartiers d'hiver. Comme il
,, eſt lui-même infatigable; qu'il ſupporte les plus rudes incommodités, la faim,
,, la ſoif, le froid le plus aigu, qu'il couche quand il le faut auſſi bien dans
,, la neige que dans un lit, il a lieu de croire que ſes Officiers & ſes Soldats
,, ne ſont pas plus douillets que lui. En effet, nous autres Suédois nous ſom-
,, mes Soldats d'Hiver comme d'Eté ; & il ſeroit bien étrange qu'après avoir
,, combattu les Moſcovites ſous la Zone glaciale en toute ſorte de ſaiſons,
,, nous fuſſions venus en Allemagne pour paſſer l'hiver au coin d'un feu. Non,
,, Meſſieurs, ne Vous y attendez point: comptez très ſûrement que nous n'au-
,, rons aucun repos, & que nous ne Vous en laiſſerons point. Nous ne
,, ſommes pas Gens, qui nous piquions de cette délicateſſe dont Vous par-
,, lez, de ne combattre que contre des hommes & non contre le tems. Nous
,, faiſons gloire de braver toute ſorte de dangers. Les vrais Soldats ne ſont
,, pas des hirondelles, qui attendent le Printems pour ſe montrer: toutes les
,, ſaiſons leur ſont égales, & au milieu des glaces, ils n'ont jamais les mains
,, engourdies: D'ailleurs que nous importe, que nos ennemis périſſent par le
,, fer ou par le froid, pourvu qu'ils périſſent, ou qu'il nous laiſſent le champ
,, libre? Quel moyen plus honorable de triompher d'eux, que de ſe refuſer
,, aux aiſes & aux commodités de la vie, pour les chercher par tout, les atta-
,, quer ſans ceſſe, & dans des tems où les lions-mêmes ſe tapiſſent dans leurs
,, tannières?

Ce diſcours ſi digne d'un Officier de Guſtave déconcerta fort les Impériaux, ils ſe retirèrent ſans repliquer, & preſſentant intérieurement que des gens qui penſoient ainſi ſeroient l'écueil des proſpérités de leur Maître, & les deſtructeurs de ſa puiſſance encore ſi formidable.

Pendant le ſejour que Guſtave avoit fait au camp de Ribnitz, il avoit employé ſes troupes à fortifier cette Ville ainſi que Damgarten, tant pour s'aſſûrer de cet important paſſage dans le Mecklenbourg, que pour empêcher la Cavalerie Impériale qui y étoit de faire des courſes dans la Poméranie. Ribnitz & Damgarten furent mis dans un état très reſpectable pour le tems. Le Roi dirigea lui-même les travaux, les viſitant continuellement, & les hatant par ſes libéralités envers les travailleurs.

Torquato ſentant l'importance de conſerver Demmin, envoya d'abord à Savelli (1), qui commandoit dans cette place & dans Greiffswalde, le Régiment de Puler, avec ordre à Savelli de tirer quelques troupes de ſes Garniſons, & de ſe faire joindre par trois mille chevaux cantonnés dans le Mecklenbourg, pour battre les Suédois répandus autour de Demmin, ou du moins de les empêcher, à quelque prix que ce fût, de mettre le pied dans ce Duché: & pour qu'il pût mieux exécuter cet ordre, il lui envoya encore le Régiment de Holck de huit Compagnies des plus completes de ſon armée.

Avec des forces ſi conſidérables, Savelli ſe flatta de pouvoir aiſément chaſſer les Suédois des environs de Demmin, comptant de les attaquer avant qu'ils puſſent ſe raſſembler; mais il ſe trompa. Les Suédois avoient autant d'amis & d'eſpions, & les Impériaux autant d'ennemis jures, qu'il y avoit d'habitans dans le pays. Les prémiers ſûrent bientot avertis des mouvemens

(1) *Idem. ibid.*

de Savelli. Auſſitôt ils ſe réünirent, & à peine étoient-ils en corps qu'ils vîrent arriver le Roi. La joie fut grande, ainſi que l'eſpoir de la victoire. Ce Prince avoit auſſi été averti des mouvemens des Impériaux, & avoit bien jugé quel en étoit l'objet. Sans ſonner mot, il etoit parti de Stettin & accouroit en diligence, pour ne pas perdre l'occaſion d'en venir à une action avec les Impériaux.

L'arrivée inopinée de ce Héros, parut d'un bon augure aux Soldats Suédois; le Roi vit avec plaiſir la joie peinte ſur leurs viſages. Mes compagnons, leur diſoit-il, en parcourant leurs rangs, vous allez combattre ces mêmes Impériaux, que vous avez vus & vaincus en Pruſſe. Ils ſont encore les mêmes, & je me flatte que vous n'avez pas changé. Ayez donc bon courage, & mettez votre confiance en Dieu, & il vous fera triompher de vos ennemis.

Après pluſieurs diſcours ſemblables, il donna l'ordre pour la marche, étant réſolu d'aller au devant des ennemis (1)

Dès que Savelli apperçut les Suédois, il rangea ſes troupes en Bataille à la manière Italienne, laiſſant peu de monde à la garde du canon, & s'étendant le plus qu'il lui étoit poſſible pour déborder les Suédois, ce qui lui étoit facile, étant de beaucoup plus fort qu'eux. Mais le Roi, ſans s'embaraſſer de cela, ne fit qu'une colonne de toutes ſes troupes (2), & les fit avancer fiérement vers le centre de l'ennemi, comme pour couper ſon armée en deux. Enſuite avec une célérité, dont les Suédois ſeuls étoient alors capables, il rompit ſa colonne, & la déployant de droite & de gauche, il en dirigea une partie de manière qu'elle gagna le flanc de l'ennemi, le mit en déſordre, attaqua avec furie ceux qui gardoient le canon, les tailla en piéces, s'empara du canon même, & le tourna contre l'Infanterie Impériale, qui étoit au centre de la ligne, & qui ne pût ſoutenir ce feu d'artillerie qui la prenoit en flanc, tandis que celle des Suédois la foudroyoit en front. Auſſi fut elle bientôt en déſordre & enfin en deroute. Les Suédois firent un grand carnage, & le peu qu'il échappa de ce corps d'armée gagna le Mecklenbourg, & ne ceſſa de fuir que quand il fut arrivé à Roſtock. Toute l'artillerie fut priſe, tous les bagages, les munitions, & beaucoup de Drapeaux & d'Etendarts. Le plus beau fut que le Roi exécuta tout cela avec une poignée de monde, fort peu de Cavalerie, & ſeulement quelques piéces de campagne.

Après cette action, le Roi retourna à Stettin, où il faiſoit continuellement travailler aux fortifications avec une ardeur incroyable. Il faiſoit pratiquer des mines & des fougaſſes, ſous les ouvrages extérieurs, & avancés, & bientôt il rendit Stettin une des plus fortes places de l'Allemagne, auſſi étoit elle alors une des plus expoſées, & la plus importante pour le Roi de Suéde.

Le 6. de Décembre, ce Prince toûjours actif & infatigable partit à minuit, & ſe rendit à Damme (3), vis-à-vis de Stettin, pour enlever un corps

(1) Le Comte de Kevenhuller, de qui cette rélation eſt tirée de mot à mot, ne ſpécifie ni le nombre des troupes de part & d'autre, ni le lieu, ni le jour du combat. Il y a apparence, que le Roi n'avoit guère plus de 3000. hommes, & les Impériaux au moins une fois autant, que le combat ſe donna près de Demmin, & ſur la fin de Novembre. M. Harte n'en parle point du tout.

(2) *Mit ungetheilter Ordnung*. Id. p. 1351.

(3) Kevenh. dit *Demmin*; mais c'eſt viſiblement une faute, ou une erreur.

d'Impériaux, qui devoit passer par Greiffenhagen pour se rendre à Colberg : mais les Imperiaux avertis à leur tour de l'arrivée du Roi dans le voisinage, jugèrent à propos de s'en retourner. Mais le Roi voulut absolument se rendre maitre de Greiffenhagen, qui étoit l'unique passage, par où les Impériaux pouvoient envoyer du secours & des munitions à Colberg. Peu de tems avant que le Roi attaquât Greiffenhagen, Torquato-Conti avoit demandé & obtenu la permission de se rétirer. Cet Italien avoit de grands talens pour la guerre, & n'eût-il fait d'autre action que de se soutenir à Gartz pendant plus de trois mois, sans pouvoir être forçé par un ennemi comme Gustave, il mériteroit assûrément place parmi les meilleurs Généraux de son tems. On doit aussi admirer ses manœuvres pour soutenir Colberg, qui peut-être n'auroit pas tenu si long-tems, sans les secours qu'il y envoya, & les convois qu'il y fit entrer. Enfin on peut dire, que s'il avoit été secondé par les Ministres de l'Empereur, il auroit donné bien de la peine au Roi de Suéde; mais on le laissa manquer d'hommes & d'argent, & voyant ses troupes fondues de plus d'un tiers, il se dégoûta d'un commandement si desagréable. Au reste tous les Historiens conviennent, que c'étoit l'homme le plus cruel & le plus avare de son siécle. Le Comte de Schaumbourg, d'une famille Noble de Suabe, qui tire son nom de la terre de Schaumbourg, au Comté de Papenheim, fut envoyé pour le remplacer. Le nouveau Général étoit un vieux Soldat, qui avoit passé par tous les grades de la milice, & s'étoit élevé par son seul mérite à la dignité de Général-Feld-Maréchal.

Cependant Gustave-Adolphe disposoit tout pour le siége de Greiffenhagen. Déja douze prames, ou galères Suédoises, & un grand nombre de batteaux plats, avec du gros canon & des piéces de campagne, étoient prêtes à remonter l'Oder; car cette Ville est située sur le bord Oriental de ce fleuve, vis-à-vis de Gartz. Déja douze mille hommes de pied, & quatre-vingt-cinq Escadrons étoient rassemblés pour cette expédition, avec une artillerie plus nombreuse qu'on n'en avoit vû dans ces tems-là. On étoit vers la fin de Décembre. Le froid étoit extrême, tel qu'on ne se rappelloit pas d'en avoir senti de pareil depuis très long-tems; & il y avoit outre la Garnison un corps de troupes considérable, qui campoit tout près de la place, qui d'ailleurs pouvoit être secourue par le moyen du pont qu'elle a sur l'Oder.

Le Roi, qui avoit de bons espions, apprit qu'une partie des troupes s'étoit retirée dans la Marche de Brandebourg, que l'autre partie étoit allée en quartiers d'Hiver, & qu'il n'en restoit plus guère que le tiers dans la place.

Ces bonnes nouvelles raffermirent le Roi dans son dessein de s'emparer de ce poste, que les Impériaux n'avoient occupé, que pour profiter de la première occasion de se jetter sur Stettin, & pour couvrir les autres places qu'ils avoient sur l'Oder, & dans la Poméranie Ultérieure. Gustave, ayant appris quelque tems auparavant que les Impériaux avoient abandonné Golnow, vint lui-même occuper ce poste, qui devint le rendez-vous de toute son armée pour l'entreprise qu'il méditoit.

Le Roi investit Greiffenhagen le 23. Décembre, & fit d'abord canonner vivement le *Zollhans*, (la Douane,) où les ennemis avoient tiré un retranche-

ment, qu'ils abandonnèrent bientôt. Le Roi y fit marcher quelques compagnies, pour y prendre poste. Les Suédois n'y entrèrent pas d'abord soupçonnant quelque mine, pour les faire sauter en l'air, à quoi la retraite précipitée de l'ennemi donnoit assez d'apparence. Mais bientôt ils s'y hazardèrent, & s'en assurèrent.

Les prames & les batteaux plats, se tenoient à portée du pont, pour le ruiner au cas que l'ennemi voulût envoyer de Gartz des troupes au secours de Greiffenhagen.

La veille de Noël, à cinq heures du matin, l'artillerie Suédoise postée avantageusement sur des hauteurs, commença à faire un feu des plus vifs qu'on eût jamais vu, vingt coups de canon partoient presque toûjours à la fois. Il y en avoit quatre-vingt piéces de braquées contre les remparts, qui fûrent bientôt ébranlés; pendant cela les troupes se tenoient prêtes pour l'assaut. La Ville n'avoit qu'un simple mur; quelques tours crénelées, & un fossé peu profond, avec quelques redans élevés par les Impériaux. On peut s'imaginer que la bréche fut bientôt faite: mais ce qu'on aura de la peine à croire, c'est la résolution singulière que prit le Commandant. Il fit assembler chez lui les principaux Capitaines, & leur ordonna d'aller tout disposer pour le départ des troupes; mais de ne faire semblant de rien, de peur que l'ennemi étant averti ne leur coupât la retraite qu'il avoit dessein de faire en grand silence, & à la faveur des ténèbres, par le pont au bout duquel il ne craignoit pas de trouver des Suédois, vu que le voisinage de Gartz, où étoit encore le gros des Impériaux, empêchoit ceux-là de masquer ce pont, dont la tête étoit défendue par une redoute avec du canon. Ensuite, il fit ôter l'Etendart Impérial de dessus les murs, pour qu'il ne tombât pas entre les mains des Suédois, & se mettant à la tête de sa Garnison, forte encore de deux mille six cens hommes, il partit avant le lever du soleil, & presqu'au moment que le mur s'ouvroit, & tomboit avec fracas dans le fossé, qui en fut entiérement comblé. Aussitôt les Suédois courûrent à l'assaut, & fûrent étonnés de ne trouver personne dans la Ville que les habitans, & quelques Impériaux commandés pour y mettre le feu, ce dont on eut soin de les empêcher. Alors les Suédois se mîrent aux trousses des fuyards: mais comme ils avoient de l'avance, on ne put atteindre que leur arrière-garde, où étoit le Commandant & les principaux Officiers. On se battit un instant, mais bientôt tout fut envelopé & fait prisonnier. Don Ferdinand de Capoua Napolitain, Commandant de Greiffenhagen qu'il venoit d'abandonner, reçut dans cette occasion deux coups de feu, l'un à la jambe, l'autre dans le corps. Il fut pris & envoyé à Stettin, où il mourut deux jours après. Les autres prisonniers fûrent, le Major de la place, le *Signor Antonio*, Don Joseph Capitaine, & un jeune Comte de Thurn, avec un peu plus de cent Soldats. Au reste, ce jeune Comte de Thurn, étoit parent des Comtes de Thurn, Père & Fils, dont nous avons si souvent parlé dans cette Histoire. Le vieux étoit alors à Stettin, où il rendit à son jeune parent des services, qu'il n'auroit peut-être pas reçu des siens en pareille occasion. Le jeune Comte de Thurn, dont nous parlons ici, avoit à peine quinze ans. Il étoit beau & bien fait. Sa phisionomie plut au Roi. Il le fit habiller, car toutes les troupes Impériales, tant Officiers que Soldats en Po-

méranie, étoient alors fort éguenillées, il lui permit de porter l'épée & l'écharpe Impériale.

Comme la Ville de Greiffenhagen avoit été prise sans aucune capitulation, le Roi permit aux Soldats de piller (1) tout ce qui appartenoit aux Impériaux; & ils trouvèrent encore assez de butin; ceux-ci n'ayant pu emporter que peu de leurs effets pour partir avec moins de bruit. Pour Don Ferdinand de Capoua, il avoit eu soin de mettre les siens en sûreté dès avant le siege. Cet homme, dont le caractere ne différoit pas de celui de son Compatriote Torquato di Conti, pour l'avarice & la cruauté, avoit amassé des sommes considerables, aux dépens des pauvres Habitans de Greiffenhagen, & des environs qu'il avoit tourmentés (2) de mille manières. Ce qu'il y a de particulier, c'est que, naturellement rodomont & peu mesuré dans ses discours, il s'étoit vanté maintes fois, qu'il viendroit à Stettin, & y feroit couper la tête aux principaux Officiers du Roi de Suéde, & surtout au vieux Comte de Thurn. Il devina juste, quant à sa venue à Stettin, mais quant à ses menaces elles n'auroient servi qu'à faire rire, si l'etat où il se trouvoit avoit pu inspirer d'autres sentimens que ceux de la compassion.

Pendant que le Roi avoit eu son quartier à Golnow, il écrivit au Chancelier Oxenstierna une Lettre, qui mérite d'avoir place ici, non seulement parce qu'il lui communique son plan de profiter des rigueurs de l'hiver, pour enlever les quartiers des ennemis; mais aussi parce qu'elle sert à développer le caractère de ce Prince, si susceptible des sentimens, qui font l'honnête homme dans la société, & qui sont si rares parmi les Rois.

Notre féal & bien amé Chancelier, Grace, & faveur spéciale !

„ J'ai reçu vos avis sur les opérations de la guerre pour l'année prochaine, comme un témoignage de votre fidélité envers moi & la patrie. Qui vivra, verra le succès des affaires, & la postérité chantera vos louanges, si à la sagesse de vos conseils vous joignez votre application & votre zèle ordinaire dans l'exécution.

„ Il seroit à souhaiter que nous eussions beaucoup de gens, qui maniassent les affaires avec la même dextérité, & la même fidélité que vous les maniez: le bien de l'Etat & l'avantage du Royaume en seroient la suite naturelle. Mais comme le Tout-Puissant distribue ses dons fort inégalement, & que les hommes par une suite du péché sont sujets à bien des défauts, j'en remarque de si essentiels en quelques uns de mes Ministres, dans le manîment des affaires publiques, que j'ai souvent lieu de douter de leur bonne

(1) M. Harte dit qu'il abandonna la Ville au pillage pendant quatre heures: cela n'est ni vrai, ni vraisemblable, quand on fait réflexion au caractère de ce Monarque, & que ce n'étoit pas la faute des habitans que les Imperiaux eussent pris possession de leur Ville.

(2) *Pars cæsi, pars capti, quo in numero ipse Capua, non absimilis Torquato prædo, extortorque, ac subditorum Carnifex, sacrorum trepidus, in verba ferocior: sæpe minatum Stetini referunt, illuc se venturum, & multis Gustavi purpuratis, præ cæteris Comiti Thurnensi, cervices præcisurum: præsagione, an casu id prævenerit? Venit certe Stetinum; fugiens enim, tergum lumbosque glande trajectus,* INVITUS, *illuc curando vulneri delatus, post ex dolore & doloribus extinctus est.* Lansberg cité par M. Bœhm.

„ issue, à moins que Dieu ne nous assiste dans le besoin, & là où je ne vois „ aucun secours humain. Continuez donc à bien faire, & ne vous lassez point „ à bien mériter de moi, & du Royaume. Tâchez surtout à mettre la der- „ nière main à votre projet, touchant le commerce des grains: car je me fie „ plus à vos idées qu'à celles de qui que ce soit. J'avois abandonné le dessein „ de tirer quelque secours de ce blé, non que je ne sentisse le profit qui m'en „ reviendroit; mais parce que je ne connoissois personne qui ne fût bien aise „ d'en manger la farine, & de m'en laisser le son. Or maintenant que je „ vois que vous voulez vous charger de cette affaire, j'en ai une vraie joie, „ & j'espere de trouver en vous un bon second, pour m'aider à porter le „ poids des affaires, dont je suis accablé.

„ Dieu veuille nous faire passer l'hiver heureusement, je me promets de vo- „ tre capacité que l'Eté ira encore mieux. Je prie cet être suprême, qui nous „ a donné de la prospérité, quoique mêlée de beaucoup de peine, & de tra- „ vail, de faire triompher notre juste cause, & de lui accorder une heureuse „ fin, à la gloire de Son Saint Nom, au repos de Son Eglise, & pour no- „ tre salut en ce monde & en l'autre.

„ Je vous détaillerois notre état, mais ma main encore roide des coups re- „ çus près de Dirschau, ne me le permet point. Sachez pourtant que l'enne- „ mi, foible actuellement en Infanterie & en Cavalerie, a de grands avanta- „ ges sur nous; car toute l'Allemagne lui est livrée en proie. Je rassemble ici „ mes troupes près de la rivière (1), dans l'intention de l'attaquer bientôt, & „ de lui enlever ses quartiers. Et quoique la cause soit bonne & juste, l'issue „ de la guerre est néanmoins incertaine à cause du péché. On ne sauroit non „ plus compter sur la vie de l'homme, & c'est pourquoi je vous exhorte, & „ je vous prie pour l'amour de Christ, que, si tout ne nous réussit pas à sou- „ hait, vous ne vous rebutiez point pour cela. Je vous conjure d'avoir en ré- „ commendation ma mémoire, & le bien de ma famille, & de faire pour „ moi ce que vous souhaiteriez que je fisse, & que je ferois très assûrément „ pour vous & pour les vôtres en pareil cas, supposé que Dieu veuille, que „ je vous survive, & que les vôtres aient besoin de moi. Je considére que j'ai „ déja gouverné la Patrie depuis vingt années, non sans beaucoup de soucis, „ mais, Dieu soit loué, avec beaucoup de gloire, chérissant, honorant l'Etat „ & tous ses fidéles sujets, & ayant sacrifié pour leur réputation ma vie, mes „ biens, & mes aises, n'ayant cherché dans ce monde qu'à bien remplir les „ devoirs de mon état, & du rang où Dieu m'a fait naître.

„ S'il m'arrive ce qui est le partage, & le terme de l'humaine nature, ma „ famille est bien digne de votre compassion, tant à cause de moi, que par „ beaucoup d'autres considérations. Elle ne consiste qu'en deux personnes d'un „ sexe foible, la Mére sans conseil, la Fille jeune, & encore en très bas âge. „ Infortunées, si elles gouvernent elles-mêmes; & en péril, si elles sont gou- „ vernées.

„ L'affection naturelle à un Epoux & à un Père, me fait vous dire li- „ brement toutes ces choses, à vous qui êtes un instrument que Dieu m'a

(1) L'*Ina* sur laquelle Golnow est situé.

„ accordé, non seulement pour soutenir plusieurs grandes affaires ; mais aussi „ pour parer à tout ce qui peut arriver, & mettre ordre à tout ce qui me „ tient le plus au cœur dans ce monde, que je remets néanmoins en sa Sainte „ disposition, aussi bien que ma vie, & tout ce que je tiens de sa liberalité, „ comptant sur le mieux dans cette vie, & esperant dans l'autre le repos, la „ joie & le salut éternel, que je le prie de vous accorder aussi lorsqu'il en sera „ le tems & l'heure.

Je suis & je serai toute ma Vie, Votre très gracieux & très affectionné

GUSTAVE-ADOLPHE.

A Golnow le 4. Décembre 1630.

• Heureux les Rois qui, comme Gustave-Adolphe, susceptibles des sentimens de l'amitié & de la réconnoissance, méritent d'être servis par des amis, & non par des esclaves.

La réponse du Chancelier est trop longue pour être rapportée ici. Nous nous contenterons de dire, qu'elle étoit écrite d'Elbing, & datée du 17. Janvier. Elle contient des vues pour l'amélioration des finances, des protestations d'une fidélité à toute épreuve, tant envers Sa Majesté, qu'envers la Reine son Epouse, & la Princesse sa Fille, au cas qu'il plût à Dieu de l'appeller à soi. Rien n'est si modeste, si affectueux, si touchant que tout ce que dit ce grand Ministre, sur le devouement de ses services à son bon Maître. Tout respire la pieté dans les expressions de ses sentimens; on y reconnoît un cœur pénétré des grandes vérités de la Réligion, plein de résignation en sa miséricorde. C'est à-peu-près sur quoi roule essentiellement cette réponse.

Mais reprenons le fil des expéditions Militaires.

Après la prise de Greiffenhagen, le Roi, jugeant cette Ville de difficile défense, & d'ailleurs très inutile à ses desseins, l'abandonna après avoir néanmoins fait rompre le pont sur l'Oder. En même tems, il résolut de suivre le plan qu'il s'étoit fait d'enlever les quartiers des Impériaux, & de les harasser durant tout l'Hiver pour les ruïner. Ses Soldats animés par le succès de ses entreprises, autant que par la confiance en sa capacité, ne demandoient que combats, sans que les incommodités inévitables dans cette saison, & dans le Pays où ils étoient pussent rallentir leur ardeur. Le Roi, sans leur donner de repos, les mena droit à Gartz, où l'armée Impériale avoit resté plus de quatre mois retranchée jusqu'aux dents.

Gartz est situé sur les frontières de la Marche de Brandebourg, & sur la rive gauche de l'Oder. Cette Ville fut bâtie en 1258. par Barnim I. Duc de Poméranie. Au commencement de 1630. Bogislas XIV. avoit été obligé de souffrir que les Impériaux y missent Garnison, pour s'assûrer d'un passage si important, qui avec Greiffenhagen les rendoit maîtres absolus du cours de l'Oder jusqu'à son embouchûre. Quatre ans auparavant Gartz avoit souffert un incendie, qui avoit consumé plus de trois cens maisons. A peine cette malheureuse Ville commençoit à se rétablir un peu lorsque les Impériaux s'y logèrent, & bientôt après toute leur armée, forte alors de plus de vingt mille hommes, vint y planter le piquet, & y fit un séjour qui l'incommoda beaucoup. Elle étoit dans cet état, lorsque le Roi de Suède voyant l'armée Impériale, dimi-

nuée de plus de la moitié, résolut de la forcer dans ses lignes, & de se rendre maître de Gartz, pour pouvoir se porter sur Francfort, parce que, Gartz étant situé entre cette Ville & Stettin, le Roi ne pouvoit s'avancer vers le Midi de l'Allemagne, sans être auparavant maître d'un lieu, qui interceptoit la communication avec cette Capitale, où étoient tous ses dépôts de vivres & de munitions.

Mais ce Prince n'eut pas la peine de combattre pour chasser les Impériaux de ce poste. Le Feld-Maréchal Comte de Schaumbourg, qui les commandoit, ne jugea pas à propos d'attendre les Suédois, & dès qu'il eut appris ce qui s'étoit passé à Greiffenhagen, il jugea que le Roi viendroit tout de suite à lui, &, ne croyant pas devoir l'attendre, il abandonna ses lignes, & la Ville de Gartz, après y avoir fait mettre le feu en tant d'endroits, qu'elle fut toute réduite en cendres, sans qu'il en restât au-delà de quarante maisons. C'est ainsi que les Impériaux faisoient la guerre, & que les Suédois la firent eux mêmes, lorsque leur Roi ne fut plus. Sept ou huit ans après, ils rasèrent à leur tour la Ville de Gartz de fond en comble.

A peine Gustave-Adolphe avoit commencé à passer l'Oder, pour aller attaquer les Impériaux, qu'il apperçut les flammes qui devoroient la malheureuse Ville de Gartz. Il ne savoit d'abord que penser de ce terrible spectacle, quoiqu'il soupçonnât bien ce que ce pouvoit être. Il envoya néanmoins quelque Cavalerie pour prendre langue. Ce parti poussa jusqu'aux retranchemens de Marwitz, qu'il trouva abandonnés, & dont il s'empara sans tirer un coup de pistolet. Delà il s'avança à ceux de Gartz qu'il trouva abandonnés de même; sans rencontrer que de malheureux Habitans, qui fuyoient pour échaper à la fureur des flammes, les uns portant sur leurs dos les haillons, dont le Soldat n'avoit pas daigné se charger, les autres menant leurs femmes par la main chargées de leurs enfans, les vieillards se traînant avec peine, les malades portés sur les épaules des jeunes gens, tous poussants des cris & des gémissemens. Ce n'étoit pourtant là qu'un foible prélude de ce que souffrîrent dans cette longue & cruelle guerre des Provinces entières, d'un bout à l'autre de l'Allemagne. Mais à peine les Cavaliers Suédois fûrent entrés dans les retranchemens de Gartz, qu'ils crûrent que la terre s'ouvroit sous leurs pieds, tant elle fut secouée ensuite d'un fracas épouvantable, comme du plus grand coup de tonnerre. C'étoit l'Hôtel de Ville de Gartz, qui sautoit en l'air par l'effet de quelques barils de poudre, que le Général Impérial y avoit fait jetter. Les ponts fûrent aussi brûlés par l'ordre du Général Impérial.

Le Roi, apprenant toutes ces nouvelles, hâta sa marche dans l'espérance de sauver la Ville de Gartz, & détacha toute sa Cavalerie aux trousses des Impériaux, qui fuyoient vers Francfort & Landsberg.

Gustave ne trouva en arrivant à Gartz que les remparts, une Eglise & quelques maisons, tout le reste étoit consumé par les flammes, qui continuoient encore, & qui les éloignîrent. Le Roi ordonna qu'on y fit des baraques pour y loger, en attendant une Garnison qu'il y mit, & après avoir donné quelques ordres concernant le rétablissement de la Ville, & des ponts, il se mit avec son Infanterie à la poursuite de l'ennemi des deux côtés de l'Oder. Dans ces entrefaites sa Cavalerie avoit atteint l'arrière-garde des Impériaux, composée de Croates & des Régimens de Wallenstein, de Gœtz &

de Vieux-Saxe, qu'elle chargea avec tant de furie, qu'elle les rompit & les mit en fuite, & s'empara de plusieurs chariots d'équipage.

Cratz, Maréchal-Général des Logis des Impériaux, commandant une forte Garnison dans Puritz ou Piritz, Ville située sur les frontières de la Marche de Brandebourg, n'eut pas plutôt appris que le Roi étoit maître des deux passages sur l'Oder, Gartz & Greiffenhagen, qu'il fit mettre le feu à la vieille Ville, à toutes les granges hors de la Ville, à l'Hôpital, à une belle Eglise, & au Palais que les Ducs de Poméranie avoient fait bâtir dans l'ancienne Ville, malgré les Sauves-gardes, que le Magistrat avoit obtenues à prix d'argent du Général en Chef. De sorte qu'il ne restoit plus que la nouvelle Ville, à laquelle il voulut aussi faire mettre le le feu, mais le Lieutenant-Colonel Funck (1) empêcha ce dernier malheur, en représentant vivement à Cratz, que tant de ravages, d'incendies, & de cruautés contre la foi publique, & au mépris des Sauves-gardes accordées aux Habitans, ne pouvoient que soulever tous les peuples de l'Allemagne, & attirer sur les armes de Sa Majesté Impériale la malédiction du Ciel: qu'il ne lui reviendroit d'autre avantage de la ruine entiére de Pirtz, que d'achever de ruiner de pauvres Habitans innocens, à qui on ne pouvoit pas imputer les progrès de l'ennemi.

Ces remontrances firent impression sur Cratz, & il répondit à Funck, que, l'ayant chargé de ses ordres pour achever de brûler Piritz, il le laissoit le maître de les exécuter, ou de ne les pas exécuter. Funck, qui étoit un homme humain, comme il s'en trouve quelque fois chez les peuples les plus féroces, & au milieu des exemples de la plus grande cruauté, usa bien de la liberté qu'on lui laissoit, & épargna ce qui restoit de cette Ville infortunée. Cratz se mit ensuite en marche vers Francfort, avec une file de chariots chargés de bagages, du butin de ses Soldats, & du fruit de ses extorsions. Ces chariots étoient escortés par quatorze cens chevaux Allemands & Croates. Ces derniers, qui étoient dès-lors en grand nombre dans les armées de la Maison d'Autriche, commettoient par tout des desordres crians, & avoient exercé en Poméranie des cruautés épouvantables, qu'ils ont renouvellées de nos jours en Bavière, sous les Mentzel & les Trenck.

Le Roi arriva à Piritz, quelques heures après le départ des ennemis. Baudissin, qui étoit alors auprès de ce Prince avec un gros de Cavalerie, fût lâché sur eux. Il atteignit (1) leur Cavalerie entre Bahne & Kœnigsberg, petite Ville de la Marche de Brandebourg. Charger & renverser ne fut que la même chose pour Baudissin. Les Impériaux fûrent poussés jusques dans leurs chariots. Là, les Allemands criérent *quartier!* & on le leur accorda; mais Baudissin ordonna qu'on fit main-basse sur les Croates, qui, se conduisant comme des brigands & des bandits, ne méritoient pas d'etre traités en gens de guerre. Mais sur ce pied-là, il y auroit eu peu de Soldats & d'Officiers de l'Empereur, à qui on eût dû faire quartier. Les trois cens chariots de bagages, que ce Corps de Cavalerie escortoit fûrent tous pris, & Baudissin envoya au Roi beaucoup de prisonniers, quelques Etendarts, & un butin immense. Pour lui, il continua à poursuivre l'ennemi, dont il rencontra un autre

(1) Voy. Topogr. Pomér. *p.* 86. en Allemand.

(1) Kevenh. *p.* 1352.

autre gros près de Beerwald, dans la Marche de Brandebourg, l'attaqua & le tailla en piéces, un ſeul Régiment Eſpagnol s'échapa de la déroute, & ſe préſenta devant Cuſtrin pour ſe ſauver par cette Ville à Francfort. Celui qui commandoit dans Cuſtrin pour l'Electeur de Brandebourg, accorda le passage à ce Régiment, & le refuſa une heure après aux Suédois, ce qui ſauva pour lors la Ville de Francfort; car, s'il eût admis les Suédois dans ſa place, il eſt probable qu'ils auroient pouſſé juſqu'à Francfort, & que, dans le trouble & la confuſion où étoient les Impériaux, ils auroient abandonné cette Ville.

Après toutes ces pertes, il ne reſta plus aux Impériaux en Poméranie, que Greiffſwalde ou Griphſwalde, Colberg & Demmin.

En attendant que tout fut arrangé pour aſſiéger ces Places, le Roi ordonna un grand jour de priéres & d'actions de grace à Stettin, pour les avantages très conſidérables que Dieu venoit d'accorder à ſes juſtes armes.

Après qu'il eut ſatisfait à ſa pieté, il reprit les opérations de la guerre. Comme il voyoit les Impériaux hors d'état de ſécourir Colberg, il ne voulut pas qu'on l'attaquât de vive force, pour ne point perdre inutilement ſa poudre & ſon plomb, & ſe contenta d'ordonner à ſes Officiers de redoubler de vigilance, pour que rien ne pût entrer dans la place. Ces ordres fûrent ſi exactement ſuivis, qu'un convoi de cent cinquante chariots, qu'on y vouloit faire entrer, fût pris par les Suédois. Ce qui n'empêcha pas que le Colonel Julian, Commandant de la place, ne tint encore quelques mois.

Pendant que tout cela ſe paſſoit en Poméranie, les Impériaux, qui étoient reſtés dans la Marche de Brandebourg, y commettoient des excès affreux. Les Officiers & les Soldats maſqués, & déguiſés par bandes, couroient la nuit ſur les grands chemins, & détrouſſoient les paſſans. Le jour ils ſe cachoient dans les bois, où ils partageoient leur butin, & la nuit ils en reſſortoient pour recommencer leurs brigandages, pillant des Villages entiers, forçant les maiſons des Paſteurs & des Seigneurs, ſaccageant tout ce qui leur accommodoit, & brûlant ſouvent des maiſons de Campagne & des Villages.

Le déſordre alla ſi loin, que Schaumbourg ne pût s'empêcher d'en faire des plaintes amères dans ſes lettres aux Miniſtres de l'Empereur. „ Puiſqu'on ne „ remédie point, leur diſoit-il, à des déſordres ſi dangéreux, je dépoſe le „ commandement, & je prie qu'on en charge quelque autre que moi, qui ne „ puis ſouffrir de ſemblables barbaries, bien moins encore y conniver ".

L'Electeur de Brandebourg, qui dans ce tems-là n'avoit que quatre ou cinq mille hommes ſur pied, la plûpart miliciens mal vétus & mal armés, renfermés d'ailleurs dans quelques Fortereſſes pour les garder, n'étoit pas en état d'empêcher ces brigandages. Il donna même ſur ce ſujet un Edit, qui eſt une preuve autentique, & de ſa foibleſſe, & du déréglement des troupes de l'Empereur.

„ Nous avons appris (1), dit-il, avec une douleur inexprimable, que les „ troupes de Sa Majeſté Impériale, qui ſont dans notre Pays & dans celui de „ nos Voiſins, y exercent toute ſorte de violences & d'oppreſſions, qu'elles „ pillent les habitans, volent & détrouſſent les voyageurs, aſſomment de coups, „ bleſſent, tuent avec armes à feu, ouvrent & enfoncent les cofres & les ar-

(1) Kevenh. p. 1355.

„ moires, ruinent les maisons, violent les femmes, & n'épargnent pas même
„ les Eglises.

„ Nous n'avons que trop long-tems été Spectateur tranquille de toutes ces
„ barbaries, & exhorté nos sujets à la patience; esperant que les plaintes que
„ nous en faisions faire à qui il appartenoit, obtiendroient enfin quelque soula-
„ gement à des maux si violens .... Mais toutes mes représen-
„ tations n'ayant servi de rien, & les mêmes excès continuant toûjours, nous
„ voulons & entendons que nos sujets se pourvoient d'armes, & repoussent la
„ force par la force &c."

Après la déroute des Impériaux en Poméranie, des Régimens entiers échappés de leurs défaites, s'étoient jettés & refugiés dans la Marche de Brandebourg. Les Suédois y entrèrent aussi. L'allarme fut grande à Berlin: l'Eleéteur fit prendre les armes aux Bourgeois, envoya ses plus précieux meubles & joyaux à Spandau, Forteresse alors très importante.

Gustave fit avancer un Corps de troupes du côté de Landsberg, pour en contenir la Garnison, qui étoit très forte, ayant pour Commandant le même Gratz, qui avoit commandé dans Piritz. Celui-ci, craignant d'etre assiégé, envoya un Officier à Francfort au Comte de Schaumbourg, pour le prier de lui procurer des vivres & des munitions de guerre. Schaumbourg envoya la lettre au Comte de Tilly, devenu Généralissime des Armées de l'Empereur, & de la Ligue Catholique, & accompagna cette lettre d'une des siennes, où il fait de l'armée Impériale sous ses ordres une peinture, qui mérite d'étre rapportée ici.

Il dit „ qu'il ne peut s'empêcher de lui renouveller encore une fois ses
„ plaintes au sujet du mauvais état des troupes, qui étoient sous ses ordres,
„ diminués de la moitié par les marches forcées, la fuite & les deroutes par
„ un froid des plus violens.

„ Qu'à la vérité, il avoit encore quatre-vingts Cornettes de Cavalerie, qui
„ toutes ensemble ne faisoient guère actuellement au-delà de quatre mille hom-
„ mes montés: que l'Infanterie montoit à peine à huit mille combattans: que
„ le reste étoit tué, prisonnier, mort ou malade: qu'il étoit à craindre que
„ Landsberg ne pût pas faire une longue résistance, & que cette Ville une
„ fois prise, il auroit bien de la peine avec si peu de monde à couvrir Franc-
„ fort: qu'il manquoit lui-même des choses que lui demandoit le Colonel
„ Cratz: qu'il étoit mal pourvu de vivres: qu'il n'avoit qu'environ neuf quin-
„ taux de poudre, deux ou trois cens quintaux de méches, & pour toute artil-
„ lerie, deux piéces de gros calibre, deux fauconneaux, & huit piéces de
„ huit, dix ou douze livres de balle, qu'il avoit même eu bien de la peine à
„ les sauver, vu la disette des chevaux d'artillerie, laquelle n'étoit croyable que
„ pour ceux, qui étoient sur les lieux, & dans le cas où il s'étoit vu: que les
„ Paysans avoient deserté leurs maisons, que les Villages & tout le plat Pays
„ étoient déserts, & les chevaux renfermés dans des Villes, & en lieu de sû-
„ reté, de sorte qu'il étoit impossible de faire transporter du canon & des mu-
„ nitions. Qu'il avoit esperé que *Son Excellence*, lui enverroit trois Régimens
„ frais & complets; mais, comme il n'en entendoit plus parler, il craignoit
„ fort de ne pouvoir soutenir Landsberg, ni Francfort, auquel cas toute

„ retraite en Siléſie lui ſeroit coupée: qu'il étoit fâcheux pour lui, que tous ces „ malheurs fûſſent arrivés tandis qu'il commandoit; qu'il en étoit mortellement „ affligé, ſachant que bien des gens les lui imputeroient, encore qu'il n'y eût „ nullement de ſa faute, dequoi il prenoit Dieu à témoin, offrant de payer „ de ſa tete, s'il étoit trouvé coupable: qu'en revanche, il ſupplioit *Son Excellence*, de vouloir bien le ſeconder, pour qu'il n'achevat pas de perdre le „ peu de gloire, qu'il avoit acquiſe en tant d'années de ſervice: Que franchement il ſe ſeroit bien paſſé de l'honneur, qu'on lui avoit fait de le choiſir pour rétablir des affaires ſi délabrées, ſans lui en fournir les moyens: „ qu'il comprenoit actuellement, pourquoi perſonne n'avoit voulu venir commander en Poméranie: que le Soldat étoit découragé & rebuté: qu'en toute occaſion, il témoignoit ſon abattement, & ſa mauvaiſe volonté: & qu'enfin il laiſſoit à *Son Excellence* à conſidérer, ſi lui Schaumbourg pouvoit ſuffire à tout (1)".

Nous verrons que le Comte de Tilly ne fut pas inſenſible au mauvais état des affaires de l'Empereur dans cette partie de l'Allemagne, & qu'il vint avec une forte armée en Poméranie; mais cependant, il convient que nous inſtruiſions le lecteur des obſtacles, qui empêchèrent ce vieux Général de venir plûtôt au ſecours de la Poméranie & du Mecklenbourg.

Il faut d'abord ſe rappeller que Chriſtian-Guillaume de Brandebourg, Adminiſtrateur de l'Archevèché de Magdebourg, avoit perdu ce riche bénéfice, ſous prétexte qu'il avoit épouſé les intérêts du Roi de Dannemark; mais en effet, parce que l'Empereur vouloit l'envahir lui-même pour l'un de ſes fils.

Chriſtian Guillaume avoit pour lui le Peuple & le Magiſtrat de tout ſon Diocèſe, & brûloit du déſir de rentrer dans ſon ſiége Epiſcopal, ou plûtôt de recouvrer de gros revenus, qu'il ambitionnoit bien davantage, & dont il ne lui étoit plus poſſible de ſe paſſer. Mais cela ne pouvoit ſe faire qu'au moyen d'une nouvelle guerre: car, outre ſa dépoſition capitulaire, l'*Edit de Reſtitution* lui interdiſoit ce recouvrement. Les préparatifs que Guſtave-Adolphe faiſoit en Suède, les démêlés de ce Roi avec l'Empereur, lui firent concevoir des eſperances aſſez bien fondées. Il prit le parti de ſe rendre en Suède, pour juger par lui-même des intentions du Roi, & des forces qu'il aſſembloit, pour exécuter ſes deſſeins.

Le Roi fut charmé de le voir: il jugea que la démarche de ce Prince étoit d'un bon augure, & lui annonçoit que beaucoup d'autres Etats d'Allemagne concourroient au ſuccès de ſon entrepriſe. L'Adminiſtrateur propoſa au Roi de faire ſoulever le Peuple de Magdebourg, de lever une armée dans la Baſſe-Saxe, pour diviſer d'autant plus les forces de la Ligue. Il demandoit pour cela une ſomme d'argent, & d'etre rétabli dans ſon Archevéché, moyennant quoi il eſperoit de faire entrer ſon Neveu (1) dans ſes vues. Le Roi ne refu-

(1) Arnalibæus attribue une ſemblable Lettre à Torquato Conti; mais aſſûrément il ſe trompe; & le Comte de Kevenh. de qui nous tirons cet extrait, devoit ètre mieux informé.

(2) Chrétien Guillaume Adminiſtrateur de Magdebourg, étoit Frère de Jean-Sigiſmond, Père de George-Guillaume alors Electeur de Brandebourg, Frère de la Reine de Suède. Cet Adminiſtrateur étoit né en 1587. Son Neveu né le 3. de Novembre 1595. avoit ſuccedé à ſon Père Jean-Sigiſmond en 1619.

ſa pas de contribuer à l'exécution d'un projet ſi avantageux à ſes deſſeins. Mais il ne vouloit rien avancer, qu'il ne vît un peu plus clair dans le plan de ce Prince, & qu'il ne pût s'en promettre un heureux ſuccès. Il connoiſſoit l'Adminiſtrateur pour un génie médiocre, ſujet à ſe flatter, & à prendre pour réalités de ſimples vraiſemblances. Il avoit encore plus mauvaiſe opinion du Neveu que de l'Oncle. Gouverné abſolument par un Miniſtre qui le trahiſſoit, il ne craignoit rien tant que d'offenſer l'Empereur, & ſouffroit les plus grandes indignités qu'un Souverain puiſſe ſouffrir, puiſqu'il voyoit ſes ſujets pillés, ſaccagés & ſouvent maſſacrés preſque ſous ſes yeux, ſans s'en reſſentir, & avec une patience difficile à comprendre.

Guſtave, après avoir donné des éloges à la réſolution de l'Adminiſtrateur, l'exhorta à ne rien précipiter, à tâcher d'attirer ſecretement d'autres Princes dans ſes intérêts, en leur montrant le ſecours de Suéde comme prochain, à ne pas trop compter ſur l'Electeur de Brandebourg ſon Neveu, & à ne mettre la main à l'exécution de ſon plan, que quand lui Roi de Suéde ſeroit à portée de le ſeconder avec ſon armée; lui promettant alors de l'appuyer de ſes troupes & de ſa bourſe; & l'aſſûrant que ſon rétabliſſement étoit la moindre choſe qu'il pût eſperer, ſi l'affaire réuſſiſſoit, comme il n'en doutoit pas, pourvu qu'elle fût conduite avec prudence.

Chrétien-Guillaume revint en Allemagne fort ſatisfait du ſuccès de la viſite, qu'il avoit faite incognito au Roi de Suéde, & plein des plus grandes eſperances. Impatient de rentrer dans ſa dignité, il oublie les avis du Roi de Suede, & à peine il apprend que ce Monarque eſt arrivé en Poméranie, qu'il entre deguiſé dans Magdebourg, ſouleve le Peuple contre les Impériaux, & fait crier *vive le Roi de Suéde.* Le Magiſtrat ſuit le torrent, & tout le pays ſe déclare pour l'Adminiſtrateur, avec d'autant plus de facilité que les maux, qu'ils avoient ſoufferts de la part de Wallenſtein, étoient encore récens, & qu'il leur en avoit coûté bien de l'argent, pour appaiſer la Cour Impériale.

Comme la Réligion entroit ſeule dans ce ſoulevement général, l'Adminiſtrateur publia un Mandement capable de rechauffer le zèle du Peuple & de rendre les Impériaux odieux.

Ce fut le 28. de Juillet que ce Prince entra de nuit dans Magdebourg à la faveur de ſon déguiſement, n'étant accompagné que de *Stallman*, que le Roi de Suéde avoit nommé pour ſon Réſident auprès de l'Adminiſtrateur, & de la Ville de Magdebourg.

Le 1er. du mois d'Août l'Adminiſtrateur, s'étant rendu de grand matin à l'Hôtel de Ville, fait un diſcours au Magiſtrat, leur rappelle tout ce que leur Ville & le Pays à ſouffert des Imperiaux, le deſſein de l'Empereur de s'aſſujettir toute l'Allemagne, & d'y extirper le nom Proteſtant, les perſécutions, les oppreſſions de toute eſpece, le mépris des Loix les plus ſacrees de l'Empire, les prérogatives des Etats & des Villes libres foulées aux pieds. D'un autre côté, il leur montre le mécontement général de tous les Membres de l'Empire un Roi victorieux, dans la force & la vigueur de ſon âge, ſage, vaillant, de la plus grande capacité dans le métier des armes, ſobre, endurci par les exercices les plus violens, par vingt ans de travaux guerriers, &

accoutumé aux plus grandes fatigues, lequel vient au fecours de tant de malheureux qui gémiffent fous le joug de la plus cruelle tyrannie. Enfin il leur propofe de faire alliance avec ce Prince, pour maintenir leurs Droits & Priviléges. Il leur montre Stallmann Miniftre de Guftave-Adolphe prêt à conclure le traité de fa part. Le Magiftrat entra avec joie dans les vues de l'Adminiftrateur. L'alliance fut conclue, & auffitôt ce Prince, accompagné du Miniftre de Guftave, fuivi de tout le Magiftrat en Corps, fe rendit à l'Eglife Cathédrale, où le *Te Deum* fut chanté en Actions de grace, & aux acclamations du Peuple.

Au refte le traité d'alliance portoit en fubftance, que le Roi de Suéde pourroit traverfer de jour & de nuit la Ville de Magdebourg, avec autant de troupes qu'il lui plairoit; qu'on lui livreroit le paffage du Pont fur l'Elbe, pour aller & venir au-delà & en deça de ce fleuve: qu'il pourroit librement faire des recrues dans le pays de Magdebourg, & dans la Ville même; qu'en révanche Sa Majefté agiroit comme bon & fidéle allié de la Ville, la fecourant de tout fon pouvoir, & ne faifant aucune trève, ni paix, fans l'y comprendre nommément, & fans que les chofes y fuffent rétablies fur l'ancien pied, tant à l'égard du temporel, que par rapport au Spirituel.

Après cela l'Adminiftrateur fe mit à lever des troupes: le magiftrat lui céda deux Compagnies de Moufquetaires, qu'il entretenoit. L'Adminiftrateur les envoya à Wolmerftœdt, pour enlever quelques Soldats Impériaux, qui étoient-là en fauve garde. De-là ces deux Compagnies marchèrent à Kalbe & y enlevérent 16. Cavaliers & trente Fantaffins Impériaux, une vingtaine de Valets & un Fauçonneau, avec un Lieutenant. Le tout fut amené à Magdebourg le 4me. d'Août. Le 6. du même Mois l'Adminiftrateur fortit lui-même fur le foir de la Ville, avec environ quatre cens hommes, quelque Chariots de munition, mais fans aucun canon. Il marcha avec tant de diligence, qu'il fe trouva le lendemain à l'entrée de la nuit près de Halle, qui eft à fix milles de Magdebourg. Là, quelques-uns de la lie du Peuple lui ouvrîrent une poterne, avant que les gardes des portes s'en apperçuffent: auffitôt l'Adminiftrateur fit attaquer les portes, dont fes gens s'emparèrent fans difficulté, n'y ayant que peu de monde. Après cela, il voulut fe rendre maître du Château de Moritzbourg, & tâcha d'épouvanter par des menaces le Capitaine, qui y commandoit cent cinquante hommes; mais celui-ci tint bon, & l'Adminiftrateur n'ayant point de canon ne put point le forcer: deforte qu'il fut obligé d'envoyer chercher à Querfurth cinq piéces de canon, que le Comte de Schlick y avoit laiffées, & avec cette artillerie il fit canonner le Château, mais fans aucun effet. Sa troupe néanmoins fe groffit de quelques gens à pied & à cheval, qui fe préfentèrent de bonne volonté pour fervir fous lui; tant la Réligion a de pouvoir fur l'efprit des hommes. Il fit piller tous les Chateaux du Comté de Mansfeld, *Bornftædt*, *Fridebourg*, *Rothemberg* &c. Enfuite apprenant qu'un corps d'Impériaux marchoient à lui, il fe retira avec tant de précipitation, qu'il laiffa fon artillerie & fes munitions devant le Château de Moritzbourg, qu'il affiégeoit inutilement depuis huit jours, & rentra dans Magdebourg en affez grand défordre.

Guftave-Adolphe, voyant l'Adminiftrateur de Magdebourg, & la Ville de

de ce nom engagés ſi avant dans ſa querelle, ne voulut pas les abandonner, quoiqu'il déſapprouvât tout bas la précipitation, avec laquelle ils avoient commencé cette levée de boucliers. Il ordonna à Théodéric de Falckenberg, qui revenoit de ſon Ambaſſade de Hollande, de ſe jetter dans Magdebourg, pour y aider l'Adminiſtrateur de ſes Conſeils, & diriger les opérations de la guerre, qu'il entendoit mieux que ce Prince. Le Magiſtrat nomma Falckenberg Gouverneur de la Ville, pour tout le tems que la guerre dureroit, ſe promettant beaucoup de ſa capacité, & expérience au fait des armes.

Les troupes de l'Adminiſtrateur groſſiſſoient chaque jour. Des Bourgeois des petites Villes du voiſinage abandonnoient leurs maiſons, & venoient volontairement s'enrôler par défendre leur Réligion. Sur cela l'Adminiſtrateur s'empara des Villes d'Egeln (1), de *Wanſleben*, *d'Ahlenſleben*, *Staſsfurt*, & *Calemfurt*, & fit des courſes dans tout le Pays aux environs. Les Impériaux, pour les reprimer, firent marcher le Régiment de Cavalerie de Holcken (2). Le 5. de Septembre, les troupes de l'Adminiſtrateur parûrent près de Barmerſleben, & dreſſèrent une embuſcade à la faveur d'un bois, qu'ils avoient à leur droite. Sur le bruit de cette apparition, le Régiment qui étoit près delà monta à cheval, & vint charger les Magdebourgeois, ceux-ci ſe rétirèrent en eſcarmouchant, & attirèrent l'ennemi dans le piége. Ceux de l'embuſcade ſortirent, & chargèrent ce Régiment en flanc & par derrière. On vit alors ce que c'eſt que des troupes reglées contre des milices. Ce Régiment, dont il ne devoit pas échaper dix hommes, ſe tira de ce mauvais pas ſans beaucoup de perte, & n'ayant eu qu'une centaine de morts, parmi leſquels on comptoit un Capitaine, & quelques autres Officiers de moindre rang.

Les troupes Impériales s'approchoient tous les jours de plus en plus de l'Archevêché de Magdebourg.

Un de leurs Officiers nommé Bœck, s'empara par Stratagême du Château de Mansfeld, qui dans ce tems-là étoit un lieu très fort.

Vers le milieu de Septembre, il y eut quelques mouvemens à Halle en faveur de l'Adminiſtrateur; mais, comme ce n'étoit que du menu peuple, & qu'ils ne fûrent pas ſecourus, tout fut bientôt aſſoupi.

Cette petite guerre dura toute l'année 1630. avec différens avantages; mais depuis l'arrivée de Falckenberg, les Magdebourgeois eûrent preſque toûjours le deſſus dans les diverſes eſcarmouches, qu'ils engagèrent avec les Impériaux, juſqu'à ce que le nombre de ceux-ci s'accrut à un point, qu'il falut ſe réduire à la défenſive; mais avant cela, les Magdebourgeois prirent pluſieurs petites Villes, qu'ils reperdirent & qu'ils reprîrent tour à tour.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient autour de Magdebourg, le Duc François-Charles de Saxe-Lawenbourg tâchoit d'aſſembler un corps d'armée,

(1) Cette Ville eſt plus connue aujourd'hui par la priſe du Régiment entier de Cavalerie de *Luſignan*, que les Pruſſiens y ont ſurpris, avec le Colonel & les Officiers pendant qu'ils étoient à table.

(2) *Holcken* ou *Holck* Colonel Danois, qui avoit commandé dans Stralſond pour le Roi de Dannemarck, paſſa au ſervice de l'Empereur d'abord après le traité de Lubeck: & Wallenſtein lui donna commiſſion de lever un Regiment de trois mille hommes, dont un tiers étoit à cheval. On peut voir dans Kevenhuller la Lettre de Wallenſtein au Roi de Dannemarck, pour le prier de conſentir que Holck entre au ſervice de Sa Majeſté Impériale.

pour agir ſur l'Elbe en faveur du Roi de Suéde. Les mouvemens de ce Prince attirérent Pappenheim du côté de Hambourg, & donnérent un grand relâche à ceux de Magdebourg. Ces deux diverſions furent très favorables au Roi de Suéde, & empechérent les Impériaux d'envoyer du renfort en Poméranie.

Voici en peu de mots à quoi ſe réduiſit la levée de bouclicrs du Prince de Lawenbourg.

Ayant ramaſſé autour de Hambourg & de Lubeck quelques troupes au nom du Roi de Suéde, il s'empara de Boizenbourg, de Lawenbourg & de Neuhauſs; mais n'ayant pas aſſez de monde pour garder ces trois places, il abandonna les deux prémiéres, & mit tout ſon monde dans Neuhauſs, qui par-là ſe trouva avoir une aſſez forte Garniſon.

Là, il forma le deſſein de ſurprendre Ratzenbourg ou Rantzenbourg, où ſon frère le Duc Auguſte faiſoit ſa réſidence. Ratzenbourg eſt à deux milles de Lubeck, au milieu d'un Lac qui communique à la mer. La Ville, outre ce foſſé naturel, a encore un fort Château ſitué auſſi au milieu du Lac.

A peine, il avoit ſurpris la Ville & le Château, que Pappenheim arriva avec un corps de ſix mille hommes, dont le Colonel Reinacher commandoit l'avant-garde. Cet Officier, ayant paſſé l'Elbe avec deux mille quatre cens hommes, s'empara de Neuhauſs ſans beaucoup de difficulté, quoique la Ville eut un aſſez bon rempart, & qu'elle ſoit ſituée dans un terrain marécageux.

Enſuite de cet heureux ſuccès, Pappenheim marcha avec toutes ſes troupes pour reprendre Ratzenbourg; & ſes mouvemens furent ſi promts & ſi ſecrets, que les gens du Prince de Lawenbourg n'en fûrent inſtruits, que lorſque la Cavalerie, en ayant rencontré une patrouille, la chargea & la tailla en piéces.

Reinacher arriva bientôt près d'un pont de trois cens pas de long, par lequel on paſſe pour entrer dans la Ville, tandis que Pappenheim & le Colonel de Salis vinrént ſe poſter du côté du Château.

Pappenheim fit ſommer le Duc Auguſte, au nom de Sa Majeſté Impériale, de recevoir ſes troupes dans le Château, à quoi le Duc conſentit ſans difficulté. Après cela, Pappenheim donna ſes ordres pour forcer la Ville. Mais le Prince François ne jugea pas à propos d'attendre l'aſſaut. Il envoya un trompete pour demander à parlementer. Pappenheim ne voulut lui accorder qu'un quart d'heure pour ſe réſoudre.

Tandis qu'on traitoit d'accommodement, il parut un petit bateau ſur le Lac, & les Impériaux jugeant que le Prince pourroit bien y être dedans, dans l'intention de s'évader, ils firent feu de leur canon ſur l'eſquif, dont le batelier eut la téte emportée, ſurquoi les rameurs fûrent obligés de tourner prouë, & d'amener le bateau ſur lequel étoit en effet le Prince, qui ſe rendit priſonnier de guerre, après que Pappenheim lui eut promis ſur ſon honneur, que ni l'Empereur, ni l'Electeur de Bavière, ne le feroient point mourir; étrange promeſſe, qui prouve bien la barbarie du ſiécle.

Mais ce qui favoriſa encore davantage les progrès du Roi de Suéde, fut ce qui ſe paſſa à la Diéte de Ratisbonne. Pendant les intrigues qu'on y employa, pour engager l'Empereur à dépoſer Wallenſtein, & à licencier ſon armée, tout demeura en ſuſpens, ſoit que les Princes de la Ligue ne fuſſent

pas fâchés que le Roi de Suéde fit quelques progrès, pour abaisser l'orgueil de Ferdinand, & lui rendre leur secours plus necessaire; soit qu'ils s'imaginassent en effet, qu'il seroit facile de le rechasser de partout, & de le forcer à se rembarquer. Ces intrigues durèrent depuis le mois de Juillet (1) jusqu'au 12. Novembre 1630. qui fut le jour du recès de l'Empire. Il est dit dans ce recès, „ que Sa Majesté Imperiale touchée des plaintes des Electeurs & Etats „ de l'Empire, sur les desordres & l'indiscipline de ses troupes, les excès & „ les cruautés qu'elles commettoient, l'impossibilité de continuer à en nourrir „ un si grand nombre, vu l'épuisement général, & la misére des peuples, „ avoit consenti à faire une reforme considerable dans ses armées, se pro- „ mettant que, si le cas le requiert, les Etats y suppléeront par des secours „ efficaces contre les ennemis du Saint Empire Romain, & nommément con- „ tre le Roi de Suéde.

Dès que l'Empereur eut laissé passer sa résolution en loi, il n'y eut plus moyen de reculer, & toute l'armée de Wallenstein fut licenciée, & ce Général déposé, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus. Ce fut (si l'on ne veut regarder qu'aux choses humaines) une faute impardonnable à ce Prince, de congédier une grande partie de ses forces, au moment qu'il en avoit le plus de besoin; & certainement la faute n'étoit pas moins grande de déposer un Général, qui ne s'étoit attiré la haine publique, que pour avoir trop bien fait les affaires de son Maitre, & les siennes en même tems. Après ce licenciement, & les pertes faites en Prusse & en Italie, il ne resta plus en Allemagne que quarante mille hommes à l'Empereur, ce qui, joint à l'armée de la Ligue de trente mille hommes des plus aguerris de l'Europe, étoient des forces plus que suffisantes, pour accabler tout autre ennemi que le Roi de Suéde.

Mais, quoique les troupes de l'Empereur fussent réduites à un tiers de moins qu'elles n'avoient été avant cette Diete, elles furent plus mal payées, & plus mal entretenues qu'elles n'avoient jamais été, lorsqu'il avoit plus de cent vingt mille hommes sur pied, & que Wallenstein avoit le suprême commandement; tant l'industrie d'un seul homme peut suppléer à l'épuisement, ou au désordre des finances. Il est vrai, que cette industrie étoit fondée sur l'oppression des amis & des ennemis; mais c'est dequoi le Généralissime se mettoit peu en peine, pourvu qu'il eût la force en main. Sa maxime, ainsi que celle de Gustave-Adolphe étoit, que *la guerre doit nourrir la guerre*; avec cette difference que Wallenstein écorchoit les peuples sans distinction, & avec une dureté horrible; au lieu que le Roi de Suéde plumoit tout doucement, & ne plumoit que ses ennemis; moyennant quoi il maintenoit la plus sevère discipline parmi ses troupes.

Quelques-uns ont prétendu, que l'Electeur de Bavière s'offrit lui-même à la place de Wallenstein, pour commander les armées de l'Empereur & de la Ligue contre le Roi de Suéde; mais que les autres Electeurs Catholiques, craignant ce nouvel accroissement de puissance dans un Prince aussi ambitieux, & aussi rusé que Maximilien, déja assez puissant par lui-même, empêchèrent que son offre ne fût acceptée. Si cela est, il n'est pas douteux que les Am-

(1) Voy. Londorp, p. 1.0. Tom. IV.

Ambaſſadeurs d'Eſpagne, n'aient ſecondé ces Electeurs dans cette affaire. Ils étoient ennemis de Maximilien à cauſe du Bas-Palatinat, qu'ils vouloient incorporer aux Pays-Bas, & que l'Electeur de Bavière auroit bien voulu joindre à ce qu'il poſſédoit déja de la dépouille de l'Electeur Palatin. D'ailleurs les Eſpagnols ſe défioient d'un Prince ſi politique, & le ſoupçonnoient violemment d'avoir des vues ſur la Couronne Impériale, & d'avoir fait manquer l'Election de l'Archiduc Ferdinand, dans le deſſein de ſe faire élire lui-même Roi des Romains. Quoiqu'il en ſoit de cette opinion, il eſt certain que l'Electeur de Bavière n'intrigua, pour faire tomber le ſuprême commandement au Comte de Tilly, que parce que ce Géneral étoit ſa creature, & qu'il ſuppoſoit avec raiſon, qu'il ne feroit rien de contraire aux intérêts de la Maiſon de Bavière, mais plûtôt les appuyeroit & les défendroit en toute occaſion.

Dès que Tilly eut été nommé, l'Electeur lui envoya un Courier pour lui donner part de cette nomination, & l'exhorter à venir en diligence à Ratisbonne recevoir des mains de l'Empereur même le brevet de Généraliſſime.

Tilly étoit alors en Baſſe-Saxe dans l'inaction, auſſi bien que Wallenſtein, dans l'attente des réſolutions de la Diéte, & ſe tenant ſur la défenſive.

Rien n'eſt plus ſenſé que le diſcours, que tint le Comte de Tilly à la Diéte (1), lorſqu'on lui remit les patentes de Généraliſſime.

„ La guerre, dit-il, eſt un jeu où l'on hazarde plus ou moins, ſelon la „ paſſion des joueurs. Tantôt on gagne, tantôt on perd : & quand on gagne „ beaucoup, il arrive ordinairement, ou que celui qui gagne continue à jouer „ pour augmenter ſon gain, ou que celui qui perd ne veut point quitter le „ jeu, parce qu'il eſpere de régagner ce qu'il a perdu. A la fin la chance „ tourne; & le gagnant perd, non ſeulement ce qu'il a gagné, mais encore „ tout ce qu'il avoit ſur lui en ſe mettant au jeu.

Paroles remarquables, & que les Souverains devroient bien penſer, avant que de recourir à des voies ſi funeſtes & ſi deſtructives.

„ Le Roi de Suéde, ajoûta Tilly, eſt un Prince auſſi ſage que Vaillant, „ dans la plus grande vigueur de l'âge & d'un temperament naturellement „ robuſte, fortifié encore par les exercices les plus violens. Il a autant de cou- „ rage que d'ambition ; autant de pénétration dans l'eſprit, que d'élevation „ dans l'ame. Il a fait de grands préparatifs de guerre pour ſon expédition „ d'Allemagne. Les Etats de ſon Royaume lui ont accordé tous les ſubſides „ dont il avoit beſoin. Il régne entr'eux & lui la plus parfaite harmonie; „ c'eſt un même eſprit, un même ſentiment. Son armée, compoſée de Suédois, „ de Livoniens, de Finlandois, de Lapons, d'Allemands, d'Anglois, d'Ecoſ- „ ſois & autres Nations, eſt des mieux diſciplinée & des plus aguerries „ qu'on puiſſe voir; & ces gens de mœurs & de langage ſi différent ſe re- „ muent tous par le même reſſort; la confiance en la capacité du Roi, & l'a- „ mour & le reſpect qu'il a ſu leur inſpirer par ſes vertus. Voilà donc un „ joueur qui n'eſt point à mépriſer, & avec qui, ſi l'on ne peut rien gagner, „ il faut du moins tâcher de ne point perdre.

(1) Kevenh. *p.* 1289.

LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT.

Marche du Comte de Tilly vers la Poméranie. Il force Neuv-Brandebourg, & fait passer la Garnison Suédoise au fil de l'épée. Les Suédois ont leur revanche. Avanture singulière du Capitaine Penutta Commandant de Loitz. Description de Demmin. Arrivée du Roi devant cette place. Il en fait le siége & la prend. Paroles remarquables de ce Monarque au sujet du Duc de Savelli, Gouverneur de cette Ville. Tilly se plaint de la lacheté de Savelli, & veut qu'on en fasse un exemple. Savelli est arrêté à Vienne, & ensuite relâché. Butin des Suédois dans Demmin. Entreprise singulière du Capitaine Melicke. Assemblée des Etats Protestants à Leipsig. Lettre du Roi de Suede à cette Assemblée sur la prise de Demmin. Conclusum de la même Assemblée. L'Empereur envoye un Ambassadeur à l'Electeur de Saxe, pour se plaindre de ce Conclusum. *Réponse de l'Electeur. Négociation de Charnacé. Difficulté survenue. Discours de l'Ambassadeur. Le Roi acquiesce à ses raisons. Autre difficulté plus considerable. Le Roi ne veut point se departir des droits de sa dignité. Lettre qu'il écrit à ce sujet au Roi de France. Conclusion du Traité à Béerewald. Précis de ce Traité. Reddition de Colberg. Le Roi veut qu'on accorde les honneurs de la guerre au Commandant. Lettre du Général Banner à Perusi Commandant à Greiffswalde ou Griffswalde. Réponse des Etats. Préparatifs du Roi de Suéde. Il donne le change à Tilly. Marche de ce Prince sur Francfort. Description de cette Ville. Il l'assiége & la prend d'assaut. Massacre & déroute des Impériaux. Action vigoureuse d'un Enseigne du Régiment du Comte de Thurn. Hardiesse étonnante d'un Officier Subalterne nommé Auer. Suites qu'elle eut. Epoque remarquable de la prise de Francfort. Lettre du Roi sur ce sujet à l'Assemblée de Leipsig. Avanture extraordinaire arrivée à Samuel Weysse de Schallen Auditeur-Général de l'Armée Suédoise. Le Roi envoye des Députes à l'Assemblée de Leipsig. Articles principaux de leurs instructions. Dispositions de l'Electeur de Saxe peu favorables au Roi de Suéde. Marche du Roi vers Landsberg. Marche de Tilly pour s'opposer à ce Prince. Pappenheim continue le Siége de Magdebourg. Retour de Tilly devant cette Ville. Lettre remarquable de Pappenheim à l'Electeur de Bavière. Description de Landsberg. Prise de cette place. Le Roi marche au secours de Magdebourg. Il envoye le Comte d'Ortenbourg à Berlin, pour demander les places de Custrin & de Spandau. Refus de l'Electeur. Le Roi part avec une escorte dans le dessein de parler lui-même à l'Electeur. Entrevue de ces deux Princes dans un bois près de Berlin. Discours du Roi à l'Electeur. Conseil tenu dans le bois. On ne peut convenir de rien. Le Roi vient à Berlin. L'Electeur consent enfin à lui livrer Spandau pour le tems qu'il mettroit à délivrer Magdebourg. Ordonnance du Roi pour la discipline de ses troupes, tant en Poméranie, qu'en Brandebourg. Propositions de ce Monarque à l'Electeur de Saxe, pour le secours de Magdebourg. Rélation du Siége de cette Ville.*

DEs que Tilly se vit chargé du suprême commandement, il ne songea qu'à rassembler des forces capables d'arrêter les progres du Roi de Suéde.

Mais les troupes de l'Empereur étoient disperſées dans les quatre coins de l'Allemagne; d'ailleurs, munitions, vivres & argent tout manquoit. Il faloit du tems pour remédier à des maux ſi violens. L'Hiver approchoit, & les pays qui auroient pu fournir des vivres étoient dévaſtés ou épuiſés. Cependant s'étant arrangé avec le Commiſſaire *Oſſa*, qui lui fournit 400. mille florins, & promit de lui procurer des vivres, il envoya ordre aux Régimens, qui étoient dans le Duché de Juliers, en Suabe & en Franconie, de marcher vers la Baſſe-Saxe pour ſe joindre à ceux qui cantonnoient dans l'Evêché de Brême: & enfin il ſe trouva, vers le commencement de Janvier, à la tête d'un peu plus de vingt mille hommes, tant Impériaux que de troupes de la Ligue, avec leſquels il paſſa l'Elbe pour aller à la rencontre du Roi de Suéde, qui faiſoit mine de vouloir entrer dans le Mecklenbourg.

Ce fut avec cette armée, que Tilly arriva à Francfort ſur l'Oder au commencement de Février 1631. Là il ſe renforça encore des débris de l'armée de Schaumbourg, &, ne laiſſant que cinq cens hommes dans Francfort, il en partit avec 25. piéces de canon, & dirigea ſa marche par *Alt-Brandebourg*, *Nauen* & *Rappin*.

Le Roi étoit alors en pleine marche pour aller aſſiéger Demmin. Dès qu'il eut appris les mouvemens de Tilly ſur Neu-Brandebourg, il écrivit au Colonel Kniphauſen (1), qui y commandoit une Garniſon de 900. Suédois, d'abandonner ce poſte & de faire ſa rétraite à tems. Malheureuſement le porteur de la lettre fut arrêté par un parti des Impériaux & remiſe à Tilly. Celui-ci, craignant que Kniphauſen ne lui échappât, détacha le Colonel Cragen (2) avec un gros détachement pour inveſtir Neu-Brandebourg, & le ſuivit avec le reſte de l'armée. Il attaqua ſur ſa route le Château de Feldsberg, où il y avoit cinquante Suédois, qui l'arrêtèrent deux jours. Enfin le Château fut emporté l'épée à la main, & les cinquante Suédois périrent tous en ſe défendant vaillamment.

Tilly ne put arriver que le 6. de Mars devant Neu-Brandebourg, qu'il voulut d'abord emporter d'emblée, & fit donner pluſieurs aſſauts, ſachant bien que les Suédois n'avoient point d'artillerie. Mais Kniphauſen ſe défendit avec tant de courage, que les Impériaux fûrent repouſſés chaque fois avec perte. Alors Tilly employa ſa groſſe artillerie, & comme ils n'avoient que des mouſquets, ils ne pûrent démonter les batteries des aſſiégeans, de ſorte que la bréche fut bientôt faite aux murs, & tout ſe préparoit à un aſſaut, lorſque Kniphauſen envoya un tambour avec une Lettre, où il prioit le Généraliſſime de lui accorder un jour pour prendre ſon parti. Kniphauſen ne cherchoit qu'à gagner du tems, ſachant bien que le Roi ne l'auroit pas laiſſé-là, s'il n'avoit eu deſſein de le ſecourir. Il ignoroit que le Roi lui eût écrit, & que la lettre fût tombée entre les mains des ennemis. Tilly refuſa d'accorder le délai qu'on lui demandoit. L'aſſaut fut donc livré, & quoique l'artillerie incommodât extrémement les Suédois, ils ſe défendîrent néanmoins comme des

(1) Kevenh. *p.* 1769.

(2) Kevenh. l. c. M. Harte dit *Cratz*; mais *Cratz* commandoit alors dans Landsberg, & il n'étoit pas *Colonel*: mais Maréchal-Général des Logis de l'Armée.

lions. Mais les Impériaux les attaquèrent avec tant de furie & d'animofité, qu'ils fûrent forcés & pourfuivis jufques dans la Ville avec un carnage horrible; Tilly ayant ordonné qu'on ne fit quartier à perfonne, excepté à Knip-haufen; mais celui-ci, aimant mieux fe faire tuer que de fe rendre, fut porté par terre bleffé en plufieurs endroits, & néanmoins il trouva moyen d'échapper, & de fe retirer avec fon Fils, quelques Officiers, & foixante Soldats à l'Hotel de Ville, où plufieurs femmes de condition s'étoient retirées. Ce fut-là tout ce qui échappa de cet horrible maffacre.

Tilly, fuivant fon humeur rude & févère, abandonna cette malheureufe Ville au pillage, & le Soldat y commit des cruautés affreufes. Le Roi fut indigne contre ce Généraliffime, en apprenant la rigueur dont il avoit ufé envers les Suedois & les Habitans. Il jura qu'il s'en vangeroit, & qu'il apprendroit à *ce vieux Caporal* à faire bonne guèrre.

Bientôt les Suedois eûrent leur révanche de cette échec: car un Colonel Impérial nommé Wigersky, étant parti de Roftock avec mille chevaux, pour venir joindre Tilly, fut furpris par le Rhingrave près de Plauen & fes mille hommes taillés en piéces, de manière qu'il eut lui-meme bien de la peine à regagner Roftock.

Cependant le Roi étoit entré dans la marche de Brandebourg, & s'y étoit emparé de Klempenau, de Treptow, de Lockenitz, & de quelques autres des principaux lieux; mais, n'ayant pu obtenir de l'Electeur le paffage par Custrim, il lui falut renoncer au projet qu'il avoit d'affiéger Francfort; d'ailleurs, apprenant que Tilly approchoit avec une groffe armée, il rétourna en Poméranie n'ayant pas deffein de hazarder fitot une bataille, & ne voulant rien laiffer derrière lui, avant que d'en venir à une action décifive.

Tandis que Tilly avançoit fur Francfort, & s'amufoit à prendre de petits poftes, le Roi marchoit en perfonne pour faire le fiége de Demmin. Il avoit reçu un renfort de Suéde de quatre mille hommes, & un de Pruffe de trois mille, de forte que fon armée étoit de nouveau complete.

On étoit alors dans le plus fort de l'hiver, la terre couverte de neiges & de glaces, & le froid étoit monté à un dégré extraordinaire.

Le 6me. de Février 1631. Guftave-Adolphe arriva devant Demmin, & reconnut la place en perfonne; mais auffitôt il tourna à droite, & vint attaquer Loitz, petite, mais jolie Ville fituée fur la Péene entre Demmin & Guzkow. Il y a à Loitz un Chateau Ducal, où réfidoit Sophie-Edwige Princeffe de Brunfwig-Lunebourg, Veuve de Louïs Duc de Poméranie, & Mère du Duc Philippe-Jules.

Cette Princeffe étoit morte depuis huit jours, âgée de foixante & dix ans, lorfque Guftave arriva devant Loitz. Elle s'étoit toûjours beaucoup plainte des mauvaifes manières de Savelli Gouverneur de Demmin, & de *Pierre Peralta* (1) Commandant à Loitz. On rapporte de ce fier Caftillan, car il étoit

(1) *Befchreibung des Pomm. Landes.* Art. Loitz. M. Harte l'appelle *Perazzi*, mais probablement il confond ce nom avec celui de Peruzzi ou Perufi, qui étoit le nom du Commandant de Greiffswalde. Chemnitz & autres appellent le premier auffi Peralta, mais ils ne font pas d'accord fur fa Patrie, les uns le faifant Italien, les autres Efpagnol.

tel, & non pas Italien, comme l'ont prétendu quelques-uns, que le Roi de Suéde, l'ayant fait ſommer de ſe rendre, il entra dans une colére terrible, dit cent rodomontades, ſe fit armer de pied en cap, fit aſſembler les Dames de la Ville, & ſe montra à elles ſous ſon équipage guerrier, ordonna au Trompette du Roi de ſonner la charge, & le renvoya après l'avoir chargé de dire au Roi, que lui Peralta étoit homme d'honneur: qu'il vouloit ſe défendre juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang, & que, ſi Sa Majeſté l'attaquoit, elle verroit que le Capitaine Peralta n'étoit pas un *Coïone* (1), comme le Commandant de Treptow. Mais les Dames, qui étoient préſentes à ce discours, le prièrent inſtamment de ne point les expoſer dans un endroit tout ouvert, & de ſe réſerver lui-même pour une meilleure occaſion. Alors paroiſſant céder à leurs priéres, il ſe fit ôter le harnois qu'il avoit ſur le Corps.

Le Roi, qui vouloit ſe divertir avec cet original, lui renvoya le Trompette, pour lui faire demander ſi c'étoit bien ſon ſérieux, & qu'il lui donneroit du tems pour ſe préparer à la défenſe. A quoi le Capitaine répondit, que, voyant bien qu'il n'étoit pas en état de réſiſter à Sa Majeſté, il demandoit à capituler. Le Roi fit dire qu'il n'avoit qu'à venir lui-même lui parler.

Il obéït ſur le champ & ſe préſenta à ce Prince d'un air fort ſoumis. Guſtave ſe rappellant les rodomontades de cet homme, de qui les Soldats Allemands avoient donné le ſobriquet de *mange-fer* (2), ne put s'empêcher de ſoûrire, ſurtout lui voyant une groſſe chaîne d'or pendue au cou. Un Volontaire Suédois demanda au Roi la permiſſion de la lui ôter, avant que Sa Majeſté lui accordât aucune capitulation, à quoi le Roi conſentit, pour voir ſi Peralta ſeroit plus brave pour ſes propres intérêts, qu'il ne l'avoit été pour ceux de ſon Maître; mais il ſe laiſſa ôter la chaîne, ſans faire ſemblant de s'en appercevoir, & diſcourant toûjours comme ſi de rien n'étoit: ce qui divertit fort ce Prince, qui mêloit quelquefois des badinages (3) innocens, parmi les plus importantes occupations.

Le Roi ne s'étoit emparé de Loitz, que pour que rien ne pût troubler le ſiége de Demmin, & la ſûreté de ſes convois.

Demmin ou Dammin eſt une des principales Villes de Poméranie, ſur les frontières du Mecklenbourg, entre Loitz & Dargun, & dans un coude que forme la Péene, qui l'environne de tous côtés, excepté au midi où elle eſt baignée par deux petites rivières, le *Tollenſe*, qui entre dans la Péene ſous les murs de la Ville, & le *Trebell*, qui s'y dégorge à l'oppoſite, & juſtement à la pointe du coude que forme la Péene.

Demmin avoit alors deux enceintes, l'une à l'antique, d'un ſimple mur avec des tourillons de diſtance en diſtance: l'autre étoit formée d'un rempart à la moderne avec des baſtions, une grande demi-lune devant la porte de Holſtein, & un foſſé plein d'eau. En avant de la Ville, près du chemin de Stralſund, étoit un Fort de figure quarrée, avec une groſſe tour au milieu, environné de marais de tous côtés, de manière qu'on n'y pouvoit aborder du cô-

(1) Kevenh. *p.* 1762.
(2) *Eiſen-Vreſſer.*
(3) *Datæ facetiis ab Rege aliquot horæ, ut negotiorum gravissima lætis etiam interpolaret.* Lansberg *p.* 27.

té de la Ville, que par deux ponts, & vers la campagne, par une chaussée fort étroite, ce qui en rendoit l'abord impraticable en toute autre saison: mais le froid qu'il faisoit alors avoit tellement gelé les marais, qu'on y pouvoit facilement faire passer du canon. A mille pas au midi de la Ville est une colline, qui s'élève en pente douce, & domine d'autres plus petites collines, qui vont aboutir au chemin de Neu-Brandebourg. Cette colline s'appelle *Nonnen-berg*, ou Montagne des Nonains. Au-delà de cette montagne est un Château nommé Schweinebourg. Enfin, la place étoit munie de vivres en abondance. La Garnison forte, bien pourvue d'artillerie & de munitions; & Tilly avoit écrit à Savelli pour l'exhorter à tenir au moins quinze jours, tems auquel il comptoit d'être à portée de le secourir: ajoûtant que, si pourtant il étoit obligé de capituler avant l'arrivée du secours, il ne manquât pas de se rétirer à Rostock.

Gustave-Adolphe (1) arriva devant Demmin le 12. de Février 1631. avec une armée de seize mille hommes, en ayant laissé neuf mille autres sous les ordres de Gustave-Horn, pour bloquer Landsberg du côté de la nouvelle Marche. L'armée du Roi se porta en arrivant derrière la montagne des Nonains, & le Roi prit son quartier dans le Château de Schweinebourg.

La nuit du douze au treize, le Roi fit attaquer le Fort Quarré en avant de la Ville par Todt, ou Dodo de Kniphausen Maréchal-Général des Logis, qui lui avoit amené de Stralsund deux mille fantassins & mille Cavaliers. Huit compagnies d'Infanterie du Régiment de Holcken défendoient ce Fort; mais, après une légère résistance, ils y mîrent le feu & se rétirèrent dans la Tour, dont les murailles étoient si épaisses, que Kniphausen jugea qu'il faloit les ruïner pour y faire bréche.

Cependant le Roi avoit fait ouvrir la tranchée, quoique la terre fût profondément gêlée, & avoit fait dresser une batterie de gros canon sur le Mont-aux-Nonains, dont le feu incommoda beaucoup les assiégés. Ce Prince, allant reconnoître la place à travers le marais, tomba dans l'eau, la glace ayant rompu sous ses pieds; mais cet accident n'eut pas de suite, parce que l'eau n'étoit rien moins que profonde. Le quatorze ceux de la Tour, voyant la mine prête à jouer, se rendîrent à discrétion, & livrèrent leurs armes, leur artillerie, leurs munitions & huit Drapeaux. Le Roi fit planter ces Drapeaux sur le Mont-aux-Nonains près de ses Batteries, pour intimider la Garnison. Le même jour, *Teufel* emporta une demi-lune & s'y logea. Savelli, épouvanté des attaques brusques qu'on lui faisoit, perdit la tramontane, & battit la chamade le quinzième; c'est-à-dire, le troisième jour de l'attaque. Le Roi lui accorda de sortir avec armes & bagages, Drapeaux déployés, & deux piéces de Canon. Ce Monarque voulut voir passer la Garnison, & dès qu'il apperçut Savelli, il l'appella & le gracieusa beaucoup, lui disant qu'il étoit charmé, qu'il eût quitté le séjour de Rome, pour venir faire la guerre en Allemagne, puisque cela lui procuroit le plaisir de le voir. Surquoi il lui tendit la main & le fit approcher, & en même tems qu'il louoit sa bravoure en Italien, il disoit tout bas en Suédois à ses Colonels: *je veux mourir si je troquois ma tête contre celle de cet homme; &, s'il étoit à mon service, je la lui ferois met-*

(1) Beschr. Pommer. Landes art. Dem.

tre où il a les piés. Mais il en sera quitte pour la peur: ces sortes de gens comptent beaucoup sur la dévotion de l'Empereur.

Ce que disoit le Roi arriva. Quand cet Italien fut arrivé à Vienne, Tilly écrivit contre lui, disant que tout étoit perdu, si l'on ne faisoit un exemple qui arrêtât la lâcheté, dont tant d'Officiers s'étoient rendus coupables en Poméranie; qu'outre que le Duc de Savelli n'avoit pas défendu Demmin, à proportion de ce qu'il auroit dû & pu faire, il avoit encore desobéï à ses ordres, en ne se retirant pas à Rostock. Il falut, pour appaiser le Généralissime, lui donner des Commissaires; mais après quelque mois d'arrêts, il fut honorablement acquitté.

Les Suédois trouvèrent dans Demmin quatre cens quarante quintaux de poudre, trente-six piéces de canon, & un magazin rempli d'une prodigieuse quantité de bled, d'aveine & de fourrage. Il est remarquable que, parmi les effets compris dans la capitulation, se trouvèrent les équipages de ce même *Quinti del Ponte*, qui avoit conspiré contre la Vie du Roi, & tout l'argent qu'il avoit reçu pour prix de sa trahison. Quelqu'un voulut persuader au Roi, que les effets d'un Déserteur & d'un traître étoient toûjours sujets à confiscation, & qu'il devoit faire saisir ceux de *Quinti*. *Non*, dit le Roi, *j'ai donné ma parole: Je ne veux pas qu'on puisse me reprocher d'y avoir manqué.* Admirable délicatesse, qui ne peut partir que d'un cœur plus touché des intérêts de sa réputation, que de ceux de sa vengeance.

Pendant la courte attaque de Demmin, le Roi envoya un Capitaine *Jean-Melicke*, natif du Mecklenbourg, avec trente-six chevaux pour surprendre *Malechim*, place forte de ce Duché, où il y avoit deux compagnies de Dragons Impériaux en Garnison.

Melicke connoissoit le Pays; il savoit que les Habitans las de l'oppression où ils gémissoient, soupiroient après l'arrivée des Suédois leurs libérateurs, & étoient prêts à tout entreprendre pour se délivrer de leurs persécuteurs, & recouvrer leurs légitimes maîtres. Il profita admirablement de ces dispositions, rassembla à la hâte autant qu'il put de Paysans, fit allumer des feux sur la chaussée, qui a bien une lieuë de long, attacher des méches ardentes à un grand nombre d'arbres, &, à la petite pointe du jour, il envoya un trompette dans la Ville pour sommer la Garnison de l'évacuer, parce que le Roi étoit là en personne avec toute son armée.

Les Impériaux, frappés du spectacle de tant de feux, ne doutèrent point de l'arrivée du Roi avec son armée; ils demandèrent quartier. Melicke leur fit dire, qu'il étoit-là de la part du Roi, pour leur dire, qu'il n'y avoit point de quartier à attendre, à moins qu'ils ne sortissent à l'instant de la Ville sans armes.

Les crédules Impériaux, charmés de pouvoir sauver leur vie à ce prix, laissérent leurs armes dans la Ville, & sortîrent aussitôt. Melicke les fait tout de suite environner par ses trente Cavaliers, & les fait jetter sur des chariots, que les Paysans avoient amenés. Dans cet état, ils fûrent conduits au Roi, & prîrent parti dans ses troupes.

Venons maintenant aux impressions, & aux mouvemens que les succès du Roi de Suéde causérent en Allemagne.

Déja les Proteſtans commençoient à ne plus tant craindre la puiſſance de la Maiſon d'Autriche, & l'Empereur commençoit à menager les Proteſtans. Il promettoit de ſe prêter à des voies d'accommodement, pourvu qu'on ſe trouvât à l'aſſemblée de Francfort, où tout ſeroit réglé & pacifié par rapport à l'Edit de reſtitution. Mais il y avoit une autre affaire, qui ne révoltoit guère moins les eſprits que ce fameux Edit, c'étoit la rigueur avec laquelle les Commiſſaires de l'Empereur pouſſoient l'accuſation de Crime de Léze-Majeſté; intentée par le Fiſcal de l'Empire, contre toute la Nobleſſe, qui, ſans égard aux dehortatoires & avocatoires de Sa Maj. Impériale, avoit ſervi ſous les enſeignes de Mansfeld, du Prince de Brunswig-Halberſtadt, du Marquis de Bade-Dourlach & autres, qui avoient pris les armes en faveur de l'Electeur Palatin.

L'Empereur avoit confiſqué à ſon profit tous les biens de cette Nobleſſe, ſitués en quelque Pays que ce fût; or il faut ſavoir que les fiefs de la Nobleſſe Allemande, n'appartiennent pas immédiatement à l'Empire; mais au Prince dans le Pays de qui ces fiefs ſont ſitués, & qui en eſt le Seigneur direct, à qui ſeul par conſéquent la confiſcation appartient. C'étoit donc une nouvelle uſurpation de la part de Ferdinand, une tyrannie qui n'avoit de fondement que la force; mais malgré les plaintes & les vives remontrances des Etats, malgré les progrès du Roi de Suéde, que la Cour de Vienne commençoit à ne plus tant mépriſer, l'Empereur ne voulut jamais revoquer les pouvoirs donnés à ſes Commiſſaires, ni ſuſpendre la rigueur des procédures.

Cette conduite acheva d'aigrir les eſprits. Arnimb, devenu Feld-Maréchal de l'Electeur de Saxe, & ſon homme de confiance, cherchoit à vanger le Duc de Friedland ſon Bienfaiteur, ou plûtôt à ſe vanger lui-même du peu de cas que la Cour Impériale avoit fait de ſes ſervices. Il excitoit ſon nouveau Maître contre cette Cour, & dérangeoit les meſures de ſes Miniſtres, & ſurtout de ſon premier Chapelain le Docteur Hoë, qui, quoiqu'il prêchat tous les jours contre les *Papiſtes*, n'en étoit pas moins Penſionnaire du Devot Ferdinand. L'Electeur lui-même n'avoit pas grande application aux affaires. Il étoit exceſſivement adonné à la boiſſon, & s'ennivroit preſque tous les jours de biere, préférant cette boiſſon-là aux vins les plus délicats (1): mais, il n'étoit guère moins ambitieux qu'ivrogne, & il ne pouvoit digérer, qu'après tant de ſervices l'Empereur lui eût fait manquer l'Archevêché de Magdebourg pour ſon ſecond Fils, & qu'il n'eût rien voulu changer à ce qu'il avoit ordonné à

(1) Kœhler dit qu'il faiſoit ſes délices de la biere; qu'il en buvoit ſi copieuſement que pour l'ordinaire lui & ſes Conſeillers, s'en étoient ſaoulés avant que de ſe lever de table. *Louis-Camerarius*, Miniſtre de Guſtave-Adolphe près les Etats-Généraux, dit dans une de ſes Lettres au Chancelier Oxenſtierna : *De nuptiis Dresdenſibus nihil hactenus certi audire potui, niſi quod nemo ibi de ſiti mortuus fuerit. Non dubito in magni agitatum de debellando Alexandro, ſed an ſobriis in Senatu [illegible] in eum finem conſilia inita fuerint, ipſi [illegible] qui interfue-runt. . . . . De Electore Saxoniæ nonnulli nec meliora ſperare jubent. [illegible] inſtar miraculi [illegible] ſi ex ebrietate emergere [illegible].*

On l'appelloit communément en Allemagne *le Roi de biere*, *Rex cerevisiarius*: & après la Bataille de Leipzig on fit des vers Macaroniques, où l'on fait parler ainſi les Saxons.

Non Infans Chriſtianus
Nec Rex Cereviſianus --- *ſed*
Succus [illegible]
Qui hos tyrannos ſtravit.

à l'égard d'Augsbourg, quoiqu'il eût écrit plusieurs fois à l'Empereur de la manière la plus pressante, pour l'engager à remettre cette Ville dans ses droits & privilèges. Arnimb entretenoit ses étincelles de mécontentement, il lui représentoit, qu'avec les forces qu'il avoit il étoit en état de se faire craindre de l'Empereur, & qu'il l'assûroit d'avance, qu'il n'obtiendroit rien de ce Monarque que par la crainte: que la Cour de Vienne oublioit aisément les services, & méprisoit tous ceux qu'elle ne craignoit pas: que l'Empereur frappé des progrès du Roi de Suéde, craignoit extrémement la jonction des Etats Protestans avec ce Prince: que lui Electeur de Saxe, étant Chef des Protestans, entraîneroit tous les autres vers le Roi de Suéde, vers lesquel ils panchoient tous; mais qu'il ne devoit rechercher l'alliance de Gustave, qu'autant qu'il faloit pour augmenter les craintes de l'Empereur, & profiter de son embaras pour le forcer à lui donner satisfaction, touchant l'Archevêché de Magdebourg, les deux Lusaces, & la succession de Juliers: qu'ainsi il faloit feindre de vouloir s'unir avec le Roi de Suéde, mais ne rien conclure avec lui, afin d'avoir toûjours les mains libres, & de pouvoir toûjours se jetter du côté, où il trouveroit le plus d'avantage.

Ce plan fut en effet celui que suivit Jean-George I. Electeur de Saxe. C'est la clé de toutes ses tergiversations, de ses divers changemens de parti, & de ses liaisons avec l'Empereur, & avec le Roi de Suéde en même tems, & quelque fois tour-à-tour.

Jean-George, suivant ce nouveau plan, commença par desavouer Brandstein, son Ambassadeur à la Diéte de Ratisbonne, qui avoit consenti en son nom *à l'Assemblée de Composition* indiquée à Francfort. Ensuite il souhaita de se concerter avec l'Electeur de Brandebourg, sur le projet qu'il rouloit dans sa tête. Les deux Electeurs s'abouchèrent à Annaberg. On ne sait pas précisement ce qui se passa dans leurs conférences secretes; mais ce qui suivit bientôt après montre assez quelle en fut la matière & le résultat.

Jean-George convoqua les Etats de son Electorat à Torgau, & leur proposa dix questions, sur lesquelles il demanda leur avis. Les principaux objets de ces dix questions étoient 1°. S'il convenoit de convoquer une Assemblée des Etats Protestans? 2°. Quel devoit être l'objet des délibérations de cette Assemblée? 3°. Quel parti il faudroit prendre, au cas que quelque Etat Evangélique implorât le secours de Saxe, ne pouvant rien obtenir de Sa Majesté Impériale par des voies amiables? 4°. Comment faire pour maintenir l'Election légitime du Prince Auguste son Fils à l'Archevêché de Magdebourg? 5°. Au cas qu'on se déterminât à opposer la force pour se défendre, quelles précautions il faudroit prendre? 6°. Comment s'excuser de fournir aux Impériaux les vivres & les munitions qu'ils exigeoient, &c.

Les Etats de Saxe ayant décidé qu'il faloit tenir une Assemblée du Corps Evangélique, & y renvoyer la décision des autres points, l'Electeur désigna la Ville de Leipzig pour cette Assemblée, & en fixa le jour, qui fut le 6. de Février 1631. En conséquence Jean-George expédia des lettres circulaires à tous les Etats Protestans de l'Empire les invitant à se rendre au Congrès, pour y traiter d'affaires essentielles, leur sûreté, les loix publiques, & surtout le salut de leur Réligion.

Tous les principaux Etats Protestans s'étant rendus, ou en personne, ou par Députés à Leipzig, où tout étoit prêt pour les recevoir, l'ouverture du Congrès se fit par un beau Sermon, que prononça le Docteur Hoë de Hœneg, prémier Chapelain de l'Electeur de Saxe, le 8. de Février de la même année, malgré tous les Rescrits de l'Empereur pour l'empêcher, sous prétexte que cette Assemblée étoit contraire aux Loix de l'Empire; d'autant plus que Sa Majesté Impériale ne refusoit pas de remedier aux maux de l'Empire, & à se prêter à tous les moyens praticables de pacifier toutes choses.

L'Electeur repliqua que, bien loin que l'Assemblée de Leipzig fût contraire aux Loix de l'Empire, elle y étoit très conforme; puisque le *recès* de 1555. qui porte le titre d'*Executions-Ordnung*, veut qu'en un cas où les loix fondamentales sont violées les Etats s'assemblent, pour faire en Corps-de-justes representations, & pour prendre d'autres mesures, si la voie des remontrances ne peut rien obtenir.

Ce qui donnoit à l'Electeur & aux Etats Assemblés cette fermeté, c'est que le Roi de Suéde venoit enfin de conclure son traité d'alliance avec la France, dont nous parlerons bientot plus au long. Plusieurs Etats (1) bien intentionnés pour la liberté de l'Empire, & disposés à s'unir avec Gustave, balançoient à le faire, tant qu'ils ne voyoient pas la France liée avec lui par un traité en forme. Ils craignoient qu'il ne pût pas se soutenir, s'il n'étoit appuyé de cette Puissance; & c'est ce qui détermina en partie ce Prince à ne plus différer la conclusion de ce traité.

A peine les conférences de Leipzig, avoient commencé que l'Assemblée reçut des Lettres du Roi de Suéde, qui leur faisoit part de la prise de Demmin, & du dessein inébranlable où il étoit de poursuivre ses avantages, jusqu'à ce que la liberté fut rétablie en Allemagne, & que la Religion Evangelique jouït de la sûreté, qui lui étoit accordée par les Loix.

L'Assemblée de Leipzig dura jusqu'au deuxieme d'Avril; il s'y trouva en personne deux Electeurs, ceux de Saxe & de Brandebourg; Guillaume Landgrave de Hesse-Cassel; plusieurs Ducs & Princes, Députes de Villes Impériales, Comtes & Evêques Protestans.

L'Electeur de Saxe envoya à Ferdinand le *Conclusum* de cette Assemblée, lui exposant en même tems tous les griefs des Etats opprimés: & l'Empereur lui répondit, qu'il lui enverroit incessamment un Ambassadeur, pour lui expliquer plus amplement ses intentions.

Le *Conclusum* en question portoit en substance, que les Etats assemblés à Leipzig, voyant leurs sujets accablés de quartiers d'hiver, de contributions, d'extorsions arbitraires, de marches inutiles, touchés des cris pitoyables de tant de victimes innocentes, s'étoient enfin déterminés à accorder à leurs sujets la protection qu'ils leur devoient, & qu'ils reclamoient avec tant de larmes & de gémissemens, qu'ils prendroient, pour cet effet & de concert, les mesures les plus convenables, & qu'ils tâcheroient par toute sorte de voies, d'obtenir la réparation des autres genres d'oppression si contraires aux reces de la paix publique, de la paix de Religion & ceux des capitulations Imperiales.

Quelques tems après Jean-Ruprecht Hegenmuller, Conseiller Aulique de

(1) M. Ark. même dans ses Mém MsT.

l'Empire, arriva à Drefde chargé des affaires de l'Empereur près l'Electeur de Saxe. Il fe plaignit au nom de Sa Majefté Impériale des réfolutions prifes au Congrès de Leipzig, comme fi ce Monarque refufoit de chercher les remedes convenables aux maux de l'Empire, & de ce que l'Electeur avoit refufé de concourir à l'Affemblée de Francfort, après y avoir confenti par fon Ambaffadeur à la Diéte tenue l'Eté dernier à Ratisbonne.

L'Electeur répondit que fon Ambaffadeur avoit outrepaffé fes ordres. Que, fi l'Empereur avoit fincérement à cœur le bien de l'Empire, il revoqueroit fon Edit de reftitution, & remettroit toutes chofes fur l'ancien pied; qu'il étoit inouï que l'on condamnat les gens fans les entendre, fans examiner leurs droits, & fans obferver aucun ordre judiciaire: que Sa Majefté Impériale n'avoit confulté dans cette affaire que la paffion des Jéfuites fes Directeurs de Confcience, & avoit violé toutes les régles du Droit commun; qu'il avoit procédé contre les Etats de l'Empire d'une manière plus defpotique & plus arbitraire, que le Prince le plus abfolu envers le moindre particulier: qu'il ne fuffifoit pas d'avoir diminué ce nombre prodigieux de troupes, qui s'étoient engraiffées du fang des pauvres habitans, mais qu'il faloit ceffer d'exiger des fournitures, des contributions, des logemens, qui mettoient les Etats au defefpoir; qu'il feroit difficile de fe perfuader que Sa Majefté Impériale voulût fincérement remedier aux maux qui déchiroient la patrie, tant qu'on verroit des Généraux de fes troupes exiger à main armée des quartiers d'hiver, bloquer des Princes dans leur Réfidence, pour les forcer à y recevoir des Soldats Impériaux pour y vivre à difcretion, & permettre qu'ils y exerçaffent les plus horribles brigandages & les plus grandes cruautés. Hegenmuller, peu fatisfait de fa négociation, s'en retourna à Vienne, où fon rapport fit comprendre, que, fi le Roi de Suéde continuoit à faire des progrès, il trouveroit bien de l'appui dans le fein de l'Allemagne. On eut même des avis certains qu'il fe faifoit des levées dans tout l'Empire, pour divers Princes qui s'étoient trouvés au Congrès de Leipzig. Sur quoi l'Empereur fulmina des Monitoires & des Avocatoires, à quoi les Princes répondirent par une déclaration Apologétique, où ils proteftoient que ces levées ne fe faifoient point dans la vue d'offenfer qui que ce fût, bien moins encore d'augmenter les troubles de l'Empire, ou d'être employées contre le Chef: qu'on ne fe propofoit d'autre objet que de protéger de pauvres fujets, qui étoient tous les jours la victime de l'indifcipline des Soldats, & de la rapacité des Chefs: que ces précautions étoient conformes au Loix de l'Empire & au Droit naturel; puifque perfonne n'eft obligé de fe laiffer piller, ravager & maffacrer; & qu'en pareil cas il eft permis à tout particulier, & à plus forte raifon à toute Societé de fe défendre & d'oppofer la force à la force.

Cependant les negociations de Charnacé avançoient auprès de Guftave. Elles avoient été retardées par la crainte qu'avoit Guftave & le Sénat de Suéde, que la France ne voulût partager avec Guftave le fruit de fes fatigues & de fes fuccès: mais lorfqu'enfin le Roi perfuadé par fes propres amis, que le concours de cette Puiffance lui étoit néceffaire, fe fut déterminé à en venir à un traité d'alliance, il s'éleva de nouvelles difficultés. La France voulut qu'il

fût inféré dans le traité une clause en faveur de la Réligion Romaine, & des Etats Catholiques de l'Empire. Gustave au contraire prétendoit se réserver le droit de représailles, & qu'il lui fût libre de traiter les Catholiques, comme on avoit traité, & comme on traiteroit les Protestans. Mais Charnacé lui représenta que, quand le Roi son Maître n'auroit pas pour sa Réligion tout le zéle qu'il avoit en effet, la bonne politique ne lui permettroit pas d'abandonner les Catholiques à la merci des Protestans : que c'étoit bien assez que Sa Majesté Très-Chrétienne fit alliance avec ceux-ci, & voulût concourir au maintien de leur Réligion & de la liberté de l'Empire, sans exiger d'elle qu'elle contribuât à opprimer les Catholiques : que, pour que cette alliance fût approuvée de Dieu & des hommes, il faloit qu'elle n'eût pour but que le rétablissement des Loix publiques & la sûreté commune : que par-là on parviendroit à détacher les Princes Catholiques des intérêts de l'Empereur, ce qui l'affoibliroit toûjours d'autant.

Le Roi de Suéde se rendit à des raisons si solides, & d'ailleurs ce Héros sentit qu'être Protecteur des loix, vangeur de la liberté publique, & défenseur de ses Fréres les Etats Evangéliques opprimés, étoit un assez beau rôle pour n'y rien mêler d'odieux ; & que s'il lui étoit infiniment glorieux de détruire les sources de la persécution, il ne l'étoit pas moins de ne pas imiter les persécuteurs (1), quelque sujet qu'on lui eût donné de sévir contre les Auteurs de tant de violences & de cruautés.

Cette difficulté applanie, il en survint une autre bien plus importante, & sur laquelle le Roi ne voulut jamais se relacher. Il s'agissoit du titre de Majesté (2), que Charnacé ne vouloit point admettre dans les pouvoirs des Ministres Suédois, & dans le traité. En effet la France ne donnoit point alors ce titre-là aux Rois électifs, ou présumés tels, comme les Rois de Pologne, de Suéde & de Dannemark. Ces deux derniers étoient présumés tels, parce que les Etats de leur Royaume n'avoient point encore renoncé au Droit d'élire. Pour les Rois de Pologne, on sait que la France n'a commencé à faire une exception à sa régle, qu'à l'occasion du mariage du Dauphin avec la Princesse Josephe Fille d'Auguste III.

Je ne décide point ici si Charnacé avoit tort ou raison : ce qu'il y a de certain ; c'est que Gustave ne voulut jamais traiter que comme d'égal à égal, & qu'il déclara qu'il aimeroit mieux renoncer à tous les avantages de cette alliance, que de se départir des droits attachés à sa dignité, droits qu'il ne

(1) *Quæ verba fœderi inseri, omnibus modis contendebat Gallus, ne ad detrimentum ritus pontificii quid exinde argueretur, aut quod speraret hac ratione ordines Catholicos à Cæsaris partibus abstracturum. Nec Gustavo consultum videbatur, professum Romanorum Sacrorum extirpationem præ se ferre, ne in desperationem isti adigerentur, & quia satis actum judicabat, si Protestantium libertatem asseruisset.* Puffend. Liv. III. §. 3.

(2) M. Arkenholtz prétend qu'il s'agissoit que le Roi de France fût nommé le premier dans le préambule des deux copies du traité. Mais il paroît par les lettres mêmes de Gustave à Louïs XIII. & au Cardinal de Richelieu, que la vraie raison est celle que nous alléguons ; n'y ayant d'ailleurs pas apparence que la France ait fait une prétention si inouïe : au-lieu que celle dont nous parlons étoit fondée sur l'étiquete qu'elle observoit de tems immémorial. Il se pourroit que le Cardinal de Richelieu, l'homme le plus fier de son siécle, eût ordonné à Charnacé de s'opposer à l'un & à l'autre ; & en ce cas je ne suis pas étonné que Gustave ait rendu hauteur pour hauteur.

devoit qu'à Dieu & à son épée. Ce fut dans ce sens qu'il écrivit au Roi de France une Lettre, qui n'étant pas longue pourra être rapportée ici tout de suite.

Très Sérénissime & Très Puissant Prince Frère & Cousin.

„ L'ambassade, que Votre Majesté nous a envoyée au mois de Juin der„ nier, nous a été d'autant plus agréable, qu'elle nous étoit un témoignage de „ son amitié & bienveillance envers nous, ainsi que de son affection louable & „ constante pour le bien public. Certes il ne pouvoit rien nous arriver, que „ nous desirassions avec plus d'ardeur que de voir renouveller cette union, „ confédération & alliance, qui a regné pendant tant d'années entre les Rois „ de l'un & de l'autre Royaume nos Prédécesseurs; de la voir même plus éten„ due, pour la liberté & la sûreté des peuples de nos deux Royaumes dans un „ tems, où l'Europe est dans un état de trouble & d'agitation. C'est à quoi „ nous nous sommes portés avec toute sorte d'empressement, comme il au„ ra été aisé à Votre Majesté de le reconnoître. Cependant le Sr. Baron „ de Charnassé Votre Ambassadeur n'ayant pas voulu, pour des considéra„ tions que nous avons de la peine à comprendre, consentir que nous missions „ nos titres & nom à l'*Inscription* des Patentes de notre traité d'alliance, ainsi „ qu'ont accoutûmé de faire tous les autres Rois, nous avons trouvé fort „ étrange qu'on s'arrêtât à une chose de si peu d'importance, qui n'accroît, „ ni ne diminue en rien l'honneur de l'une & l'autre Majesté. Toutefois nous „ avons cru qu'il étoit du devoir d'un Roi, de ne rien négliger de ce qui „ concerne Sa Dignité Royale. Nous eussions plûtôt souffert la rupture du „ traité, que de relâcher aucune chose appartenant à cette Dignité, que nous „ avons reçue de Dieu & de nos Ancêtres. Nous ne saurions nous persuader „ que la conduite dudit Sr. Ambassadeur, en cette occasion ait été fondée „ sur la volonté & le commandement de *Votre Majesté*, ayant toûjours reçu „ de bons témoignages de son amitié & en esperant la continuation. De no„ tre côté nous agirons toûjours avec Elle par toute sorte de bienveillance & „ de bons offices, & non par aucune prérogative, & nous nous promettons „ de sa part toute sorte d'affection, & qu'elle reconnoîtra que nos Majestés ne „ dépendent que de Dieu.

„ Que, si Votre Majesté juge à propos que cette négociation soit reprise, il „ sera nécessaire que nos Ambassadeurs soient munis à l'avenir de pouvoirs „ suffisans, afin que le traité ne soit pas retardé par la nécessité d'en deman„ der d'autres.

„ Nous recommendons affectionnément à la clémence & faveur de Votre „ Majesté les illustres personnes Comte de Lenove & Baron de Semur, Por„ teurs des présentes, lesquels nous désirons employer à faire des lévées sous „ le bon plaisir de Votre Majesté". Donné à Stralsond ce dix-septiéme de Septembre, mil six cent trente.

Gustave joignit à cette Lettre une autre pour le Cardinal qui gouvernoit alors la France. Cette Lettre est fort courte, & ne contient que les mêmes plaintes sur les prétentions de Charnacé.

Tous les Historiens assûrent que, lorsque Charnacé voulut faire sentir à Gustave les prérogatives du Roi son Maître, ce Prince répondit, *que tous les Rois étoient égaux*. C'est-là le langage d'un Héros qui se sent ; mais d'ailleurs le principe ne peut être vrai, que dans le même sens qu'on dit, *tous les hommes sont egaux*. Autrement il en résulteroit des conséquences absurdes.

L'Auteur de la vie du Cardinal de Richelieu (1), fait répondre a Gustave-Adolphe; *qu'il ne connoissoit d'autre différence entre les Rois que leur mérite*.

Cette réponse conviendroit plus à un jeune Prince petit maître, qu'à un Roi tel que Gustave-Adolphe, dont la gravité, la décence, & la modestie sont assez connues. En effet n'est-ce pas-là dire en d'autres termes; *j'ai plus de mérite que le Roi votre Maître, donc &c.*

Il est certain que, si le mérite avoit dû décider du rang entre Gustave-Adolphe & Louïs XIII. celui-là auroit été de cent piques au-dessus de celui-ci. L'un avoit toutes les qualités d'un grand Roi, l'autre n'avoit que les vertus d'un particulier, sans aucune qualité Royale. Gustave étoit un grand Homme, & Louïs XIII. un bon Homme. Mais si une succession, non interrompue depuis plus de huit cens ans à la plus brillante Couronne de l'Europe, ne donne aucune prérogative, si la gloire d'être assis sur le Trône de Clovis & de Charlemagne, de gouverner souverainement la plus ancienne Monarchie Chrétienne, si tout cela, dis-je, n'est compté pour rien, ce ne peut-être que parmi les personnes nées dans la Démocratie, & accoutumées au Gouvernement pûrement Populaire, où l'égalité parmi les citoyens est une maxime d'Etat.

Enfin, toutes ces difficultés ayant été ajustées au gré des deux parties, & après bien des délais, Gustave nomma pour ses Plenipotentiaires le Feld-Marechal Gustave Horn, Jean & Charles Banner Généraux & Sénateurs du Royaume, qui s'assemblèrent à Béerenwald ou Bernwald, petite Ville de la nouvelle Marche de Brandebourg. Le traité y fut conclu & signé le 13. de Janvier 1631. & comme il a servi de modele à tous les autres traités entre la France & la Suede, nous en donnerons ici le précis.

„ Nous soussignés (2) Gustave Horn Feld-Maréchal, Jean Banner Sénateur du Royaume, Charles Banner ci-devant Envoyé près le Duc de Pomeranie, Commissaires & Plénipotentiaires du Roi notre très gracieux Seigneur Gustave-Adolphe, par la grace de Dieu Roi de Suede, des Goths & des Wendales, grand Duc de Finlande, Duc d'Estonie, de Carelie, d'Ingrie &c. Savoir faisons, que le Sr. Hercule Baron de Charnacé, Conseiller d'Etat & Colonel, ayant été envoyé par le Sérénissime & Très-Puissant Prince Louïs XIII. Roi Très-Chrétien de France & de Navarre, pour moyenner la paix entre la Suéde & la Pologne, &c, s'étant acquitté avec succès de cette commission, n'a pas moins bien servi l'empressement de Sa Majesté Suédoise, & la volonté de Son Sérénissime Maître à conclure le présent traité, pour le rétablissement de la liberté de leurs amis communs & voisins.

„ Or, pour parvenir a un but si désirable, Sa Majesté le Roi notre Maî-

(1) Le Clerc T. II. *p.* 32. d'après *Vittorio Siri*.

(2) Traduit sur l'Original Latin comme il se trouve dans Londorp. *p.* 214.

„ tre a fait propoſer des conditions par ledit Sieur Ambaſſadeur à Sa Majeſté
„ Très-Chrétienne, leſquelles ont paru ſi acceptables, qu'il lui a plu d'en-
„ voyer les pouvoirs néceſſaires audit Ambaſſadeur, pour conclure le traité;
„ & Sa Majeſté le Roi notre Maître, de ſon côté, a trouvé bon de nous
„ confier de pareils pouvoirs, & de nous députer pour la concluſion de cet-
„ te affaire.

„ Aprés l'exhibition mutuelle deſdits pleins-pouvoirs reſpectifs, nous avons
„ conclu & ſtatué entre nous Députés Commiſſaires, & Plénipotentiaires de Sa
„ Sacrée Majeſté de Suéde d'une part, & le Sieur Ambaſſadeur de Sa Majeſté
„ Très-Chrétienne de l'autre, concluons & ſtatuons les articles ſuivans:

1°. „ Il y aura alliance & ligue entre les deux ſusdits Séréniſſimes Rois,
„ pour la défenſe de leurs amis communs, pour la ſûreté de la Mer Baltique
„ & de l'Océan, la liberté du commerce, & le rétabliſſement des Etats op-
„ primés dans l'Empire, & pour la démolition des forts, qui auront été éle-
„ vés ſur le rivage de l'une & l'autre Mer, & dans les Pays Griſons, avant la
„ préſente guerre d'Allemagne.

2°. „ Comme ainſi ſoit que la partie adverſe a refuſé toute ſatisfaction, &
„ réparation des torts qu'elle a faits, & qu'elle a rejetté juſqu'ici toutes voies
„ de conciliation, on n'employera plus que la voie des armes pour le ſalut des
„ amis communs.

3°. „ Pour cet effet, le Roi de Suéde n'employera pas moins de trente mil-
„ le hommes de pied, & ſix mille chevaux à une guerre ſi importante, &
„ cette armée agira & ſera entrenue à ſes dépens en Allemagne. Le Roi de
„ France de ſon côté, payera par an au Roi de Suéde un ſubſide de quatre cens
„ mille Reichsdalers; ſavoir, la moitié le quinzième de Mai, & l'autre moi-
„ tié le quinzieme de Novembre, ſoit à Paris, ſoit à Amſterdam, ſelon que
„ les Miniſtres de Suéde trouvèront à propos.

4°. „ Il ſera permis aux deux Puiſſances contractantes de faire des lévées
„ dans le territoire l'une de l'autre. Leurs ports ſeront ouverts mutuellement
„ à leurs Vaiſſeaux, & fermés aux ennemis.

5°. „ Les Soldats déſerteurs & criminels ſeront livrés réciproquement, pour
„ que juſtice en ſoit faite.

6. „ S'il plaît à Dieu d'accorder d'heureux ſuccès au Roi de Suéde, il ne
„ changera rien à l'état de la Réligion dans les lieux qu'il occupera, & ſe ré-
„ glera à cet égard ſuivant les Loix & Conſtitutions de l'Empire. Et dans
„ les lieux où la Réligion Catholique Romaine ſe trouvera établie, elle y ſera
„ laiſſée en ſon entier.

7°. „ Tout autre Prince ou Etat quelconque, ſoit au dehors, ſoit au de-
„ dans de l'Allemagne, qui ſouhaitera avoir part au préſent traité, y ſera ad-
„ mis; bien entendu, qu'il ſe gardera de favoriſer, ni directement, ni indi-
„ rectement la partie adverſe, mais plûtôt contribuera de tout ſon pouvoir à
„ porter la charge de cette guerre.

8°. „ On traitera amicalement le Duc de Bavière & la Ligue Catholique, &
„ on les laiſſera jouïr de la Neutralité, ſuppoſé qu'ils en faſſent la réquiſition.

9°. „ Si Dieu permet qu'il ſoit fait des propoſitions de paix, elles ne ſe-

„ ront écoutées que de l'avis commun des confédérés, & nul ne conclura rien „ que de concert avec les autres.

10°. „ Ce traité durera cinq ans, à compter du jour de la ſignature jusqu'au premier de Mars, vieux ſtyle, de l'année 1636. Pendant lequel eſpace „ de tems, ſi la paix n'eſt pas faite, il ſera renouvellé.

11°. Toutefois il a été réſolu de renfermer la durée dudit traité en ſix an„ nées, à compter du tems où la négociation a commencé.

„ Vu les grandes dépenſes du Roi de Suéde pour cette guerre, le Roi „ Très-Chrétien conſent, qu'il ſoit payé d'avance à Sa Majeſté Suédoiſe „ quarante mille Reichsdalers, le jour même de la ſignature du traité; & que „ cette ſomme ne ſoit point compriſe dans le ſubſide annuel mentionné dans „ le traité. Laquelle ſomme nous avons auſſi reçue aujourd'hui en Lettres de „ change, En foi dequoi &c.

„ Donné au Quartier de Béerenwald, dans la nouvelle Marche de Brande„ bourg le 13. Janvier V. S. 1631 ".

Après la priſe de Demmin & de Malchin, tout le Mecklenbourg ſe trouva ouvert aux armes de Guſtave-Adolphe. Il étoit maître des paſſages. Il ne tenoit qu'à lui d'y entrer. Il en fit le ſemblant, & auſſitôt le Comte de Tilly accourut pour couvrir ce Duché; mais Guſtave content d'avoir tiré ce Général des Marches de Brandebourg, tourna tout d'un coup à droite, & revint à Stettin avec toute ſon armée, après avoir laiſſé une bonne Garniſon dans Demmin, ſous les ordres de ſon Général Banner.

Guſtave avoit alors un deſſein en tête, plus important que celui d'entrer dans le Mecklenbourg, & il retournoit à Stettin, pour preparer tout ce qui pouvoit aſſûrer le ſuccès de ſon nouveau plan. Il fit travailler avec beaucoup de diligence à de grandes barques plates, dont la prouë étoit hériſſée de planches poſées perpendiculairement, pour ſervir de mantelets, & de retranchemens aux Soldats qu'il vouloit y faire embarquer. Mais pendant qu'il étoit occupé à ſes préparatifs, il reçut un Courier du Feld-Maréchal Horn, que le Roi avoit envoyé pour commander devant Colberg, & qui lui annonçoit, que le Commandant avoit demandé à capituler; mais, comme il vouloit les honneurs de la guerre, il avoit jugé à propos d'en donner avis à Sa Majeſté, afin qu'elle lui fit ſavoir ſes intentions. Le Roi voulut qu'on accordât tous les honneurs à ce brave Commandant, qui avoit tenu pendant cinq mois de ſuite, dans une Ville bloquée de toutes parts du côté du Continent, & qui ne recevoit preſque rien par mer. La capitulation fut ſignée le 2. de Mars 1631. & le Sieur *Julian* ſortit à la tête de ſa Garniſon, conſiſtant en huit Compagnies de gens à pied, & ſix Cornettes de Cavalerie, tambour battant, Drapeaux déployés, armes, bagages, & deux petites piéces de Canon; laiſſant dans la Ville trente-cinq groſſes piéces, peu de vivres, mais beaucoup de munitions de guerre.

A peine cette Garniſon étoit ſortie de la Ville, qu'il parut dans la rade de Colberg une petite Eſcadre, équipée partie à Roſtock, partie à Wiſmar, & chargée de troupes & de munitions de bouche; les Vaiſſeaux s'approchérent de la rade, & ayant remarqué qu'on ne repondoit point à leurs ſignaux, ils ſe

ſe retirèrent, Trois jours après, un autre chargé de biere entra dans le port, & fut pris par les Suédois.

La priſe de Colberg fut une perte irréparable pour les Impériaux, & il ne leur reſta plus en Poméranie que la Ville de Greiffswalde, où commandoit le Colonel Peruſi Officier Italien, qui s'étoit diſtingué au ſervice de l'Empereur. Banner, que le Roi de Suéde avoit établi Commandant dans Demmin, écrivit à cet Officier pour l'exhorter à ſe rendre, lui repréſentant, „que les Suédois occupant actuellement tous les poſtes en Poméranie, il ne reſtoit à la „ Garniſon de Greiffswalde aucun moyen de ſubſiſtance, & aucune eſperance de ſecours; de manière que ſans employer la force il faloit qu'elle tombât de ſoi-même en peu de tems: qu'il lui conſeilloit, par un effet de ſon „ affection pour tout brave Soldat, de ne pas attendre l'extrémité; qu'il obtiendroit de bien meilleures conditions en faiſant de bonne heure ſon accommodement; qu'il étoit de ſa prudence de céder au tems, & de ne pas s'opiniâtrer d'une manière à irriter ce Roi, qui ne lui accorderoit pas de capitulation, s'il laiſſoit venir les choſes à un certain point; au lieu que, s'il „ prenoit ſon parti de bonne heure, lui Banner ſe faiſoit fort de lui obtenir de Sa Majeſté une capitulation honorable.

„ Qu'au reſte, il apprenoit avec une extrême indignation les ravages & les „ incendies, que les Impériaux continuoient par tout où ils étoient, contre l'uſage des Soldats Chrétiens, & de la manière du monde la plus barbare: „ qu'ils devroient conſidérer que cette guerre ſe faiſoit entre Puiſſances, qui „ profeſſoient la foi Chrétienne, à laquelle rien n'étoit plus oppoſé que ces „ cruautés; qu'il l'exhortoit donc à contenir mieux ſa Garniſon, & à s'abſtenir lui-même de ſemblables excès, de peur qu'il n'éprouvât bientôt le „ châtiment reſervé aux meurtriers & incendiaires".

A quoi Peruſi répondit, qu'il étoit bien éloigné de ſonger à ſe rendre; qu'il eſperoit que les armées victorieuſes de Sa Majeſté Impériale, viendroient bientôt à ſon ſecours; que cependant, ſi on lui en donnoit le tems, il feroit ſavoir cette ſommation au Généraliſſime, pour demander ſes ordres; qu'à l'égard des brûlemens & incendies, il ignoroit qu'il en eût été fait de la part de ſes gens, à moins qu'on ne voulût parler de quelques maiſons, qui gênoient la fortification de Greiffswalde.

Cependant Tilly avoit fait raſer les murailles de Neu-Brandebourg, après avoir abandonné la Ville au pillage, &, ayant appris que Savelli avoit rendu Demmin au bout de trois jours, il ne ſongea plus qu'à s'oppoſer aux progrès ultérieurs du Roi de Suéde, lui abandonnant toute la Poméranie. Comme ce Prince paroiſſoit également menacer le Mecklenbourg & le Brandebourg, Tilly vint ſe poſter près de Ruppin, d'où il pouvoit également ſe porter dans le Mecklenbourg, & dans la nouvelle Marche.

Il paroiſſoit que Guſtave évitoit un engagement avec Tilly, dont l'armée étoit fraîche, tandis que la ſienne étoit haraſſée de fatigues, n'ayant pas quitté un inſtant les armes depuis ſon arrivée en Poméranie, & ayant fait des marches & des contre-marches continuelles, & des ſiéges avec toutes les incommodités inſéparables de la ſaiſon. Mais ce Prince voyant le Comte de

Tilly s'éloigner de Francfort, résolut d'emporter cette place, avant que ce Général pût venir au secours. C'est à quoi tendoient tous les préparatifs qu'il faisoit à Stettin. Entr'autres il fit preparer une pont volant de cent quatre-vingts pas de long, où cinq hommes à cheval pouvoient passer de front, & le fit remonter l'Oder jusqu'à Neu-Angermunde, d'où il fut conduit jusqu'à Schwedt, où il fut fixé & muni d'un fort-royal, ou tête de pont bien garnie de canon : le tout elevé avec tant de célerité, qu'il se trouva en état de défense, avant que Tilly pût s'y opposer.

Pendant que cela se passoit les Etats de Poméranie, s'assemblérent à la réquisition de ce Monarque, pour écouter les propositions qu'il avoit à leur faire; & qui étoient, que toute la Poméranie étant actuellement délivrée des Impériaux, Sa Majesté ne vouloit pas l'incommoder plus long-tems de ses propres troupes; mais qu'étant résolue d'aller en avant avec l'aide de Dieu son intention etoit, que les Etats songeassent à pourvoir à la sûreté du pays, & qu'ils eussent à lever à leurs dépens dix mille hommes de pied, & trois mille chevaux, pour la garde de leurs Frontières, & que ces troupes prétassent le serment accoutumé à eux & au Duc. En même tems il leur fit remettre une obligation de cent trente mille *Reichstalers*, qu'ils avoient été obligés de donner au Colonel Impérial de Hatzfeld, & qu'un parti Suédois avoit trouvée parmi d'autres papiers. Les Etats remerciérent le Roi du présent qu'il venoit de leur faire & de ses soins pour le maintien du repos, que ses armes victorieuses venoient de rétablir dans le pays : qu'ils ne pouvoient assez lui en témoigner leur reconnoissance, & qu'ils executeroient de point en point tout ce que Sa Majesté trouvoit bon qu'ils fissent, pour remplir cet objet : que, puisqu'elle étoit sur le point de s'eloigner d'eux pour aller remplir ses hautes destinées, ils faisoient les vœux les plus ardens & les plus sinceres, pour sa conservation, & pour le succès de ses justes & glorieux desseins.

Le Roi fit jetter un second pont à Fierad, aussi bien fortifié que le prémier : &, ayant reçu dans ce tems-là un nouveau renfort de Suéde, il fit tracer un camp entre Schwed & Fierad, derrière un canal, qui est un bras de l'Oder, & qui servit de fossé à son camp, qui faisoit face à l'Oder, & avoit le canal à droite & à gauche, & derrière.

Tilly informé que les Suédois avoient jetté deux ponts sur le fleuve, détacha le Comte de Colloredo avec deux mille cinq cens chevaux, & se mit en devoir de le suivre avec toute l'armée, pour ruiner le travail des Suédois & leur livrer Bataille. Mais Colloredo trouva que tout étoit fini, les ponts bien fortifiés, & s'en retourna faire un rapport, qui ôta au Généralissime toute esperance de pouvoir forcer les Suédois dans un tel poste. En effet Gustave avoit ajoûté à la force naturelle des lieux des lignes & des rédoutes bien garnies d'artillerie, qui rendoient l'approche de son camp inaccessible.

Tous ces mouvemens de Gustave-Adolphe confirmèrent Tilly dans la pensée, que ce Prince vouloit pénétrer dans le Mecklenbourg. Mais le Roi, content de lui avoir donne le change, laissa un bon Corps de troupe pour garder ses ponts, & son camp retranche, qu'il pourvut d'une prodigieuse quantite de vivres & de munitions de guerre. Et tourna tout à coup sur Francfort, où

Tilly avoit laissé huit mille hommes de Garnison, sous les ordres du Feld-Maréchal Comte de Schaumbourg.

Francfort sur l'Oder est une Ville de la Moyenne Marche de Brandebourg, d'une grandeur médiocre, & presque sans aucune fortification, n'ayant que quelques méchans bastions & un fossé très peu profond. Elle est sur les confins de la Silésie & de la Lusace, la clé de l'une & l'autre Province en ce tems-là; à un mille au-dessus de Libus ou Lebus au midi, à trois milles de Custrin, à quatre des Frontières de la grande Pologne, & à dix de Berlin au couchant. Cette Ville n'a rien de remarquable que son Université, qui n'est pas des plus fréquentées, & ses foires que le voisinage de la Pologne rend assez considérables: hors de-là Francfort n'a aucun commerce, & n'est rien moins qu'une Ville opulente. La Garnison nombreuse, qui étoit dans Francfort, rendoit seule l'entreprise du Roi de Suède difficile: mais ce Prince avoit pris de si justes mesures, qu'il étoit moralement assûré du succès. Ce fut le 25. de Mars de cette année 1631. qu'il quitta son camp près de Schwedt, & marchant d'un côté de l'Oder avec mille hommes de pied, & cent Cornettes de Cavalerie; tandis que Horn marchoit de l'autre côté avec deux cens Cornettes de Cavalerie, & de l'Infanterie à proportion. Jean-Banner avec un Corps de reserve escortoit l'artillerie, & le pont volant qui remontoit l'Oder.

La marche se fit par Furstenwalde & Zedenick, où cinq Compagnies de Croates fûrent surprises & taillées en piéces, & leur bagage pris, où l'on trouva beaucoup de choses précieuses, fruit de leurs brigandages; car ces malheureuses milices, plus féroces que les Turcs dont ils sont voisins, mettoient toute l'Allemagne à feu & à sang, & se rendoient redoutables plus par leur cruauté inflexible, que par leurs exploits; mais les Suédois ne les craignoient guére, & étoient encore plus alertes qu'eux. Il étoit arrivé (1) deux mois avant l'époque dont nous parlons (2), qu'un jeune Enseigne du Régiment du Comte de Thurn, nommé Ulrich-Braun, avoit passé l'Oder avec quinze Soldats déterminés, & surpris un quartier de deux cens Croates à la faveur de la nuit, en avoit taillé en piéces une partie, tué de sa main le Colonel qui se cachoit sous le poële, & pris beaucoup de butin, outre un drapeau blanc avec l'aigle Impérial, qu'il eut l'honneur de présenter au Roi à Béerewald dans la nouvelle Marche de Brandebourg, où Sa Majesté avoit alors son quartier général. Ce Monarque toûjours attentif à récompenser le mérite, fut si charmé de la valeur du jeune militaire, qu'il lui fit présent d'une chaîne d'or, qu'il lui passa lui-même au cou, & le gratifia sur le champ d'une Compagnie de Cavalerie. Tous les Croates que les Suédois faisoient prisonniers le Roi les envoyoit en Suéde travailler aux mines; mais le nombre n'en étoit jamais fort considérable, parce que les Soldats Suédois ne faisoient guère quartier qu'à ceux qui les payoient bien.

Dès que le Comte de Schaumbourg apprit que le Roi remontoit l'Oder, avec une armée & beaucoup d'artillerie embarquée sur le fleuve, il jugea

(1) Les CROATES sont appellés par les Allemands *Crabaten* qu'ils prononcent presque *Crovaten*, d'où est venu que les Ecrivains François les ont nommés *Crovates*.

(2) Kevenh. l. c. *p.* 1759.

fainement que ce Prince en vouloit à Francfort; auſſitôt il fit toutes les diſpoſitions poſſibles pour ſe bien défendre, autant que le tems le lui permit. Il fit faire des retranchemens dans les vignes, & les garnit de troupes & de canons.

Le 27. de Mars toute l'armée Suédoiſe arriva à Lebus à un mille de Francfort, & y campa juſqu'au lendemain, jour auquel le Roi, à la tête de quelque mille hommes, s'avança juſqu'à la portee du mouſquet de la place, pour reconnoitre les nouveaux retranchemens, & un terrain propre à un campement.

La nuit du 28. au 29. les Impériaux firent, par la porte de Guben, une ſortie qui leur réüſſit mal, ayant été repouſſés avec perte.

La nuit du 29. au 30. les Suédois commencèrent à ſe retrancher dans les ruines des Maiſons des Fauxbourgs, que les Impériaux avoient brûlés. Ceux-ci firent grand feu de leur artillerie; mais ſans aucun effet, ayant à peine tué quarante hommes aux aſſiégeans. La nuit du 30. au 31. les Suédois pouſſerent leur tranchée juſqu'au jardin de l'Hôpital devant la porte de Guben. Le même jour le Roi fit attaquer les retranchemens qui étoient ſur les hauteurs; mais les Impériaux craignant d'etre coupés de la Ville, les abandonnèrent ſans combat. Le Roi fit alors travailler à une batterie de douze piéces de gros canon, pour tirer en bréche au rempart près de la même porte de Guben.

Les Impériaux continuèrent à faire grand feu de leur artillerie & de leur mouſquéterie avec fort peu de ſuccès, les aſſiégeans étant bien couverts contre ce feu.

Le 3me. d'Avril Dimanche des rameaux, jour rémarquable pour la Ville de Francfort, & encore plus pour tout les Corps des Proteſtans, puiſque ce fut-là l'époque de la déroute des affaires de l'Empereur, le Roi, voyant la bréche preſque praticable, ordonna de grandes priéres dans toutes ſes troupes. Toute la journée fut preſque employée à prier, à prêcher, à exhorter, & pendant ce tems le canon des aſſiégeans ne ſe fit que rarement entendre. Les Impériaux (1) crûrent follement que les aſſiégeans deſeſperoient de réuſſir, & ſe ſentoient trop foibles pour conduire à fin leur entrepriſe. Dans cette vaine idée, ils pendîrent ſur le rampart une Oie, Symbole de la ſottiſe, & ce fut à qui inſulteroit les Suédois de loin, làchant contr'eux une infinité d'injures, de quolibets, de défis, & de fades railleries: le tout ſuivi d'un feu auſſi terrible qu'inutile (1).

Le même jour le Général Feld-Maréchal Rudolphe de Teuffenbach, ou Tieffenbach, arriva à Francfort, pour prendre le commandement des armes à la place de Schaumbourg, dont Tilly n'étoit pas content.

Tieffenbach trouva fort à redire, qu'on eût penſé ſi tard à élever des retranchemens hors de la Ville, & à faire les autres diſpoſitions pour ſoutenir un ſiége.

Il commença à faire faire des coupures où il en étoit beſoin, à creuſer de nouveaux foſſés, à planter des doubles paliſſades. Mais ſur le ſoir un Lieute-

(1) Kevenh. l. c. *p.* 1773.

(2) Le Comte de Kevenhuller remarque qu'à cet égard les priéres des Suédois fûrent funeſtes aux Impériaux, puiſqu'elles fûrent cauſe que pleins d'une aveugle confiance, ils ne ſongerent qu'à ſe moquer d'eux, à ſe divertir, & negligèrent la garde de leurs poſtes.

nant des troupes Suédoises nommé *Auer*, natif du Marquisat de Misnie, indigné des injures que les Impériaux vomissoient contre les Suedois, las enfin de les écouter, proposa à un petit nombre de Soldats, qu'il connoissoit pour gens de main déterminés, d'escalader le mur, à quoi ces braves Soldats ayant tope, Auer prit une échelle, la planta contre le mur & y monta le prémier avec une hardiesse étonnante. Le Roi & quelques Colonels témoins de cette action, & voyant que Auer & ses compagnons avoient gagné le rempart, donnèrent aussi leurs ordres pour qu'ils fussent soutenus, quoique ce n'eût pas été l'intention du Roi de hazarder un assaut ce jour-là.

D'un autre côté les Impériaux, apprenant que l'Ennemi est sur le rampart, y accourent en force. Ce fut-là qu'il y eut un rude combat, & où les Suedois firent des efforts prodigieux, pour se maintenir dans le poste qu'ils venoient d'emporter, tandis que leurs ennemis n'en faisoient pas de moindres pour le reprendre. On se poussa, on se repoussa: mais enfin les Impériaux fûrent renversés, & les Suédois montant continuellement par des échelles sur la bréche se succedoient les uns aux autres, jusqu'à ce qu'enfin ils pénétrèrent dans la Ville, & ouvrîrent la porte de Guben. Alors les Suédois entrèrent en foule & en très bon ordre. Schaumbourg cependant rallioit ses troupes, & les exhortoit à réparer la honte de leur défaite. Déja il avoit rassemblé quelques Compagnies de Cavalerie, & commençoit à charger avec vigueur au milieu de la ruë, lorsque Baudissin arrivant avec la Cavalerie Suédoise, chargea les Cuirassiers Impériaux avec tant d'ardeur, qu'il les rompit & les dissipa dans un moment. L'Infanterie déja ébranlée par celle du Roi de Suéde, plia dès qu'elle vit fuir la Cavalerie. Elle fut poursuivie l'épée aux reins par les Suédois, qui s'animoient au carnage en criant *Neu-Brandebourg & point de quartier*, pour se rappeller le triste sort de leurs camarades massacrés, quelque tems auparavant d'une manière si cruelle, & pour les vanger. Tout ce que le fer des Suédois put atteindre fut égorgé sans miséricorde. Mais ce fut bien autre chose près de la rivière : car les fuyards courant en foule de ce côté-là, pour gagner le pont qui est sur l'Oder près de la porte nommée *Bruckthor*, &, trouvant le passage bouché par les équipages, & par la Cavalerie qui vouloit passer, ne pûrent échapper au fer des Suédois. Le carnage fut si terrible entre la porte & le pont, que les corps-morts bouchèrent les avenues du pont, & qu'ils se trouvèrent si entassés, qu'à peine pouvoit-on passer par-dessus. Plusieurs se jettèrent dans le fleuve, & s'y noyèrent. Le sang couloit dans les rues. La nuit qui survint augmenta la confusion & le carnage, & favorisa en même tems la fuite de ceux qui pûrent gagner le pont. Tieffenbach, qui se trouvoit alors près de la porte de Lebus, apprenant ce qui se passoit, accourut avec son monde ; mais, voyant de loin le desordre & le carnage, il gagna à tems le pont, non sans grand danger d'être pris ou tué. Son cheval eut à franchir des tas de corps-morts; mais enfin le Général échappa.

De l'autre côté du fleuve, à l'opposite de la Ville, le pont étoit muni d'une grande rédoute, gardée par un Capitaine & cent cinquante Soldats. Tieffenbach ordonna au Capitaine de détruire le pont, & de sauver son monde & son canon. Dès que cet Officier vit que tout étoit massacré, noyé ou

échappé par le pont, & qu'il ne restoit plus d'Impériaux, il fit tourner toute son artillerie contre le pont, & y fit mettre le feu aussi loin qu'il put, &, manquant de chevaux pour emmener son canon, il le fit jetter dans la riviere, & se retira ensuite en bon ordre.

Plus de quatre mille Impériaux fûrent massacrés dans cette journée mémorable. Environ huit cens fûrent faits prisonniers, ayant racheté leur vie des mains de l'avide Soldat à force d'argent. Parmi ces prisonniers se trouvoient les Colonels Sparr, Waldau, Meues, Buter, le Comte Sabaudi, & autres Officiers de distinction; parmi les morts les Colonels Hiedum, Harteck & Herberstein, avec plusieurs autres Officiers de rang.

Les Impériaux au commencement de l'affaire battîrent plusieurs fois la chamade, demandant qu'on les reçut à composition, & du moins prisonniers; mais le tumulte étoit si grand, les cris de *Neu-Brandebourg & point de quartier* si forts & si continuels, qu'il ne fut pas possible d'entendre les tambours. Cet avantage si considérable ne coûta pas quatre cens hommes aux Suédois, tant tués que blessés.

De huit mille hommes, dont la Garnison de Francfort étoit composée, reste de l'armée de vingt mille hommes, que Torquato Conti avoit commandée en Poméranie, il en échappa à peine la moitié. Le Roi detacha après eux mille Cuirassiers, autant d'Arquebusiers & mille Dragons; mais ayant trouvé le pont rompu & brûlé, ils ne pûrent passer outre, & les débris des Impériaux se retirèrent en Siléſie, & ne se crûrent en sûreté que quand ils fûrent dans le grand Glogau.

Toute l'artillerie qu'ils avoient eue à Francfort fut perdue; de sorte que le butin Royal monta à quatre-vingt piéces de canon, parmi lesquels il y en avoit deux d'une grandeur extraordinaire aux armes de l'Empereur Rodolphe (1), 900. quintaux de poudre, 1200. quintaux de plomb, 700. quintaux de méches, mille boulets de canon, & 24. Drapeaux.

La Ville, n'ayant pu payer la somme à quoi elle fut taxée, le Roi l'abandonna au pillage pendant trois heures; au bout duquel tems ce Prince, voyant le Soldat acharné après le butin, & n'obéïssant pas à l'appel des tambours, envoya les Colonels de tous côtés, pour faire cesser le pillage, & courut lui-même à cheval l'épée nue à la main, dont il blessa quelques Soldats, que ses cris ne pouvoient arracher de leur proie. Il en fit même arquebuser, & pendre quelques uns sur le champ, pour intimider les autres, sur qui les coups de canne & d'épée de leurs Officiers ne faisoient que très-peu d'impression.

A peine ce désordre étoit passé qu'il survint un incendie, dont l'horreur étoit augmentée par les ténébres de la nuit. Mais le Roi y étant accouru lui-même, les Bourgeois aidés des Soldats éteignirent le feu, après que seize maisons eurent été dévorées par les flammes.

Il est remarquable, que Francfort fut pris d'assaut le même jour que les Etats Protestans assemblés à Leipzig signèrent le *Conclusum*, ou resultat de leurs délibérations. Le lendemain quatrieme d'Avril, le Roi écrivit à cette Assemblée une Lettre, & une autre à l'Electeur de Saxe en particulier.

(1) *Idem. ibid.*

„ Nous ne doutons pas, leur difoit-il, que Vous n'appreniez avec plaifir „ la Victoire, dont il a plu à Dieu de benir de nouveau nos juftes armes. „ Ce Dieu Tout-Puiffant a déployé la force de fon bras devant nous dans „ la prife de Francfort fur l'Oder, où toute l'armée Impériale a été ruinée & „ détruite, plufieurs Officiers de diftinction tués ou pris. Le Feld-Maréchal de „ Tieffenbach, & le Comte de Montecuculi (1) fe font fauvés dans la plus „ grande confufion, abandonnant toute leur artillerie de campagne & leurs „ munitions. Enfuite d'un fi glorieux avantage, nous ne doutons point que „ les Etats Evangéliques n'ouvrent enfin les yeux, & ne reconnoiffent ici le „ doigt de Dieu & fa volonté, & n'agiffent conformément à cette connois„ fance, pour le rétabliffement de fon Eglife opprimée & perfécutée, & „ des Loix du repos public, & de la paix de Réligion. Nous efperons que „ Vos délibérations ne rouleront que fur un objet fi intéreffant, & que le ré„ fultat fera digne de leur courage héroïque & Chrétien. Sans nous arrêter „ donc à de plus long difcours, nous attendons avec impatience Vos géné„ reufes réfolutions ".

Dans cette déroute des Impériaux, il arriva à un Officier du Roi de Suéde (2) une avanture, qui par fa fingularité mérite d'être rapportée ici. Cet Officier, nommé Samuel Weifs de *Schallen*, homme de condition, étoit Auditeur-Général (3) de l'armée Suédoife. Le Roi, dans fa marche vers Francfort, l'avoit envoyé pour quelque commiffion importante à Cuftrin: mais à peine étoit il en chemin qu'il fut pris par un parti d'Impériaux, à deux mille pas de l'armée Suédoife, & amené à Francfort au Feld-Maréchal Schaumbourg, qui le mit fous la garde de fon Maître d'Hôtel avec ordre de le bien traiter. Mais lorfque les Suédois entrèrent dans la Ville, que la déroute fe mit parmi les Impériaux, & que Schaumbourg s'enfuit auffi bien que les autres, le Maître d'Hôtel emmena fon prifonnier, le faifant pouffer par des Soldats qui étoient derrière. Le pauvre *Auditeur* étoit à pied, & le Maître d'Hôtel à cheval, marchant à côté de lui, &, mettant de tems en tems le piftolet à la main, le couchoit en joue, & lui difoit, *ah! chien d'hérétique, il faut que je te brûle la cervelle.*

Il ne confomma pourtant pas le facrifice, qu'il étoit fi tenté de faire à fon Prince & à fa Réligion. Les Soldats mêmes l'en empéchèrent, lui repréfentant, que, de tuer ainfi de fang froid un prifonnier, étoit une chofe de dangéreufe conféquence. Peut être que ces Soldats, d'ailleurs non moins cruels que le Maître d'Hôtel, craignoient que la mort du prifonnier ne les privât de quelque récompenfe qu'ils efperoient. Quoiqu'il en foit, ils lui rendirent en-

(1) Le même dont nous avons des Mémoires fur la guerre, & qui fe rendit fi fameux par fes belles campagnes en Hongrie, & par celles fur le Rhin contre le célèbre Vicomte de Turenne.

(2) *Idem. ibid.*

(3) L'Auditeur-Général eft le Chef de la Juftice Militaire. Chaque Régiment Suédois & Allemand a un Auditeur particulier, qui dans le Confeil de guerre a deux voix. Il inftruit les procès, & en fait fon rapport dans le Confeil de guerre, auquel il expofe la caufe, & les Loix qui la condamnent. Ces Auditeurs particuliers ont rang de Lieutenans, & l'Auditeur-Général rang de Colonel. Ils font tous Gens de Loix, & ne font aucun fervice militaire. Chez les grandes Puiffances du Nord les Auditeurs particuliers ont rang de Capitaine & l'*Auditeur-Général* rang de *Genral.*

core un autre ſervice; car, étant arrivés ſur le pont, l'Auditeur auroit infailliblement été écraſé par les chariots, & les fuyards, ſi ces Soldats ne lui avoient fait faire paſſage. Mais à peine étoit-il échappé de ce danger, qu'il retomba dans un autre; & ce fut en traverſant un bois avec les fuyards. Là, des Cuiraſſiers Wallons, ayant apperçu au clair de la lune un homme habillé à la Suédoiſe, voulûrent le hacher avec leurs ſabres, mais les Soldats qui l'eſcortoient les repouſſérent, & les menacèrent de tirer ſur eux: exhortant l'Auditeur, qu'ils prenoient pour un Général du premier rang, à ne rien craindre, & à avoir bon courage, qu'il ne lui arriveroit rien, eſperant qu'à ſon tour, ſi la Cavalerie Suédoiſe les atteignoit, il leur feroit donner quartier, & leur ſauveroit la vie: car ces Soldats ne doutoient pas que les Suédois ne fuſſent à leurs trouſſes.

Enfin, après avoir marché toute la nuit à pied, juſqu'à neuf heures du matin, ce qui faiſoit environ ſeize heures de marche tout d'une haleine, on arriva ſur les frontières de Siléſie, où les fuyards s'arrêtèrent & ſe raſſemblérent. Là, l'Auditeur Général Suédois, ayant demandé à parler au Feld-Maréchal de Schaumbourg, il lui reprocha, en préſence de pluſieurs Officiers de diſtinction, d'avoir permis qu'on fit marcher à pied pendant ſeize heures de ſuite un Officier de ſon rang, & de ſon âge, ayant déja plus de ſoixante ans; que, durant une marche ſi longue & ſi rude, il avoit été maintefois en danger d'être maſſacré, tantôt par ſon Maître d'Hôtel, tantôt par l'un, tantôt par l'autre: que les Soldats mêmes à qui on l'avoit remis l'auroient, ſans aucun égard à la foi publique, arquebuſé ſur la place, s'il eût eu le malheur de ne pouvoir ſuivre. *Mais croyez-vous*, ajoûta-t-il, *que par ma mort vous euſſiez cauſe un grand préjudice aux affaires du Roi mon Maître? Vraiment, il lui eſt bien égal qu'un vieillard comme moi crève de fatigue, ou ſoit tué ſur la place. Mais ce qui m'étonne, c'eſt que vous n'ayez pas fait reflexion, qu'il eſt bien aiſé à ce Prince de vanger ma mort ſur les priſonniers, qu'il a en grand nombre entre ſes mains, & qu'il n'a pas tenu à vous de rendre les victimes des plus juſtes repréſailles.*

Schaumbourg, honteux & interdit à de ſi juſtes reproches, s'excuſa comme il put, & par de très mauvaiſes raiſons. Après quoi, il fit donner un caroſſe à l'Auditeur-Général, & le fit conduire dans le Château de Wartemberg, où il fut très bien traité, & où il auroit eu ſujet de ſe conſoler de ſes maux paſſés, & de ſon ſort actuel, ſi quelque choſe pouvoit conſoler de la perte d'un bien, ſans lequel les autres ne ſont qu'imaginaires. Mais, ayant appris qu'on vouloit le conduire à Vienne, il forma la ferme reſolution de tout tenter pour recouvrer ſa liberté. La choſe paroiſſoit impoſſible: le Château étoit haut, & on l'avoit logé au plus haut étage. D'ailleurs la grande porte étoit bien gardée, & il y avoit un ſentinelle à celle de ſa chambre; les Villes & les Villages fourmilloient de troupes, & il n'étoit guère poſſible de paſſer au travers de tant de corps de garde. Il eſt vrai qu'en delà de l'Oder il ne ſe trouvoit pas un Soldat de l'Empereur; mais la queſtion étoit de paſſer ce fleuve, & cette difficulté étoit pire que toutes les autres. Il paroît incroyable, qu'un homme de plus de ſoixante ans ait tenté de ſurmonter de tels obſtacles, capables de decourager le jeune homme le plus vigoureux. Notre priſonnier, ſe repréſentant lui-même tant de difficultés plus inſurmontables les unes que les autres, frémiſſoit déja de deſeſpoir, lorſqu'il reçut la viſite d'un Bourgeois de

de Wartemberg, qui venoit de ſon propre mouvement lui offrir de l'argent, & les autres ſecours dont il auroit beſoin, ſachant bien qu'il ne perdroit rien avec un homme de ce rang-là.

Le priſonnier confia ſon deſſein au Bourgeois, & lui promit une bonne recompenſe, s'il vouloit ſeulement l'attendre à une certaine heure de la nuit ſous les murailles du Château, & le mener juſqu'au bord de l'Oder, dont il ne ſavoit pas le chemin.

Le Bourgeois conſentit volontiers à lui rendre ce petit ſervice, &, en attendant que l'heure vint, l'Auditeur-Général prit ſon tems, que ſon garde dormoit profondément, lui tira doucement de la poche la clé de l'étage au deſſous, où il ſe tranſporta avec les deux draps de ſon lit, qu'il noua fortement de bout à bout, &, les ayant bien fixés à la fenêtre, il ſe laiſſa couler en bas ſans ſe faire de mal. Il trouva-là ſon homme, qui, fidéle au rendez-vous, l'accueillit & le mena par des chemins détournés juſqu'à l'Oder, où ils arrivèrent à la petite pointe du jour. Là, l'Auditeur-Général, jettant les yeux ſur le fleuve, & conſidérant ſa rapidité & ſa largeur, fut ſaiſi d'une eſpece d'horreur, & balança s'il ne retourneroit pas dans la priſon, d'où il étoit échappé avec tant de riſque. Il y avoit trente ans qu'il n'avoit nagé, & il n'avoit plus ni la légéreté, ni la vigueur néceſſaire à ſe ſoutenir ſur l'eau. Mais ces réflexions firent place à d'autres plus hardies & plus courageuſes : il penſa que, puiſque Dieu l'avoit conſervé en tant de dangers, il le conſerveroit bien encore en celui-ci, ſuppoſé que telle fût ſa volonté ; qu'il n'étoit plus tems de reculer après être venu ſi avant. Là-deſſus il embraſſe ſon guide, prend congé de lui, ſe deshabille, attache ſes hardes ſur ſon dos, & ſe jette dans le fleuve. Après avoir nagé environ vingt pas, ſes frayeurs le reprîrent, quand il vint à enviſager de plus près la largeur du fleuve, & le chemin qu'il avoit encore à faire, avant que d'arriver au bord. Cette penſée le déconcerta tout-à-fait; d'ailleurs il étoit hors d'haleine, pour avoir nagé d'abord avec trop d'ardeur: de ſorte que le courage & les forces l'abandonnant en même tems, il enfonça dans l'eau: mais après quelques efforts il revint au-deſſus, & ſe reſſouvint que, quelque large que ſoit l'Oder, il n'eſt communément profond que d'un côté, lequel étant paſſé, on peut traverſer le reſte à gué. Cela le fit reſoudre à redoubler d'effort, &, au bout de quelques nagées, il ſe trouva ſi foible qu'il deſeſpera de pouvoir continuer. Surquoi il s'aviſa de laiſſer aller ſes pieds à fond, pour voir s'il n'auroit peut-être pas déja paſſé le côté le plus profond du fleuve, & il trouva préciſement qu'il n'avoit de l'eau que juſqu'au cou, ſes pieds touchant le fond. Il avança non ſans beaucoup de peine & de travail; mais à meſure qu'il avançoit la hauteur de l'eau diminuoit; de ſorte qu'il ſe trouva enfin à l'autre bord ſain & ſauf, quoique fort las : mais le plaiſir de ſe voir libre, lui fit bientôt oublier toutes ſes peines. De toutes ſes hardes il ne lui reſtoit que ſa chemiſe, le reſte avoit été emporté par l'eau lorſqu'il avoit enfoncé. Il commençoit à peine à faire jour. Les nuits & les matinées ſont froides en Allemagne en tout tems, & les eaux n'y ſont jamais chaudes. Il trembloit de froid, & mouroit de faim; cependant il lui falut faire trois milles à pied nû en chemiſe, avant que d'oſer implorer le ſecours de

qui que ce fût. Enfin il arriva, après plusieurs autres avantures trop longues à raconter, & dans l'état du monde le plus triste, chez un Gentilhomme Silesien, Lieutenant dans les troupes du Roi de Suéde, qui commandoit un détachement sur cette Frontière où il avoit des terres. Ce Gentilhomme reçut l'Auditeur-Général avec le plus grand empressement, lui fournit tous les secours dont il avoit besoin, & le fit conduire sûrement à l'armée du Roi, qui fut bien surpris de le revoir, & encore plus d'apprendre tout ce qui lui étoit arrivé.

Gustave-Adolphe avoit envoyé à l'Assemblée de Leipzig des Ministres, parmi lesquels étoit Chemnitz, le même dont nous avons un ouvrage (1), qui répand un grand jour sur l'Histoire de notre Héros.

Ces Ministres étoient chargés de communiquer à l'Assemblée le traité, que le Roi venoit de conclure avec la France: ils devoient tacher de gagner l'Electeur de Saxe, par toute sorte de complaisances, vu qu'il étoit l'ame de cette Assemblée, & celui qui donnoit le ton à tous les Etats Protestans d'Allemagne; proposer à tous en général de cesser de dissimuler, puisque les succès du Roi, & ses alliances suffisoient pour leur prouver qu'il étoit tems de faire éclater leur ressentiment, & de demander les armes à la main satisfaction pour le passé, & sûreté pour l'avenir: que, si la crainte, ou le respect pour le Chef de l'Empire, leur faisoit envisager ce parti comme trop hardi & téméraire, ils devoient du moins les engager à lever des troupes pour leur propre défense, à accorder au Roi de Suéde, qui travailloit à proteger leur liberté, leurs biens & leur Réligion, quelques sommes annuelles pour l'aider à remplir cet important objet, ou à lui donner des assignations équivalentes pour le soutien de la cause commune, à lui fournir des vivres, des fourages, & à lui accorder le libre passage par leurs Etats, une retraite dans leurs forteresses en cas d'accident; Enfin, s'ils ne pouvoient les porter à se declarer ouvertement, ils avoient ordre de se borner à les porter à s'engager réciproquement les uns envers les autres, par des conventions qui seroient tenues secretes, jusqu'à ce que la nécessité les obligeât à les remplir.

On a vu quel fut le résultat de l'Assemblée de Leipzig, & les résolutions qui y furent prises; & nous ne rapportons ici ces instructions, que pour montrer jusqu'où Gustave-Adolphe portoit l'attention, pour profiter de tout ce qui pouvoit concourir au succès de ses desseins.

Mais quelque peine que prissent ses Ministres, il ne leur fut pas possible d'engager l'Electeur de Saxe à faire un traité de ligue avec lui. La France, qui désiroit fort l'union de Gustave avec tous les Protestans d'Allemagne en général, mais encore plus avec l'Electeur de Saxe en particulier, lui avoit envoyé Charnacé pour tâcher de l'y engager: mais il le trouva inquiet, & irrésolu. Il remarqua (2) que ce Prince craignoit presqu'autant Gustave que l'Empereur, & ne cerchoit qu'à se faire rechercher de l'un & de l'autre. Surquoi lui ayant témoigné que cette politique pourroit bien le mener à s'attirer deux ennemis au lieu d'un, & à se trouver, comme on dit, entre l'enclume & le marteau, il répondit que l'Empereur seroit toûjours charmé de ne l'avoir point con-

(1) *Philippi à Chemnitz*, *Historia Belli Sueco-Germanici*. Imprimé à Stettin en 1648. & ensuite à Stockholm en 1653.

(2) Puffend. l. c. §. 12.

tre lui, fachant bien qu'il pouvoit lui fufciter bien des embaras dans l'Empire. Mais que le Roi de Suéde, après avoir fait fes affaires, pourroit bien l'abandonner au reffentiment de l'Empereur : que d'ailleurs il avoit devant les yeux l'exemple de fon voifin l'Electeur de Brandebourg, dont le Roi de Suéde avoit faifi ce qu'il poffedoit en Pruffe, mis Garnifon dans fes places, que peut-être il ne recouvreroit jamais ; qu'enfin Guftave étoit mortel, & que, s'il venoit à y avoir faute de fa perfonne, nul homme au monde ne pouvoit fe flatter de le remplacer, & de conduire à bien les projets hardis qu'il avoit formés.

Charnacé n'eut pas de peine à s'appercevoir, qu'outre les vues dont nous avons parlé, l'Electeur de Saxe n'avoit engagé les Proteftans à prendre la réfolution d'armer que pour fe trouver en état, en joignant fes forces aux leurs, de tenir une certaine balance entre l'Empereur & le Roi de Suéde. Ce Monarque s'en apperçut bien lui-même ; mais il comprit en même tems que ce rôle étoit au-deffus du génie de Jean-George, & que, faute de talent, il en feroit la victime. Toutefois Guftave eut lieu de fe confoler par les affurances, que lui firent donner plufieurs Princes Proteftans de leur difpofition à fe liguer avec lui, entr'autres le Landgrave de Heffe, & le Duc de Lunebourg. Le Landgrave fut même le premier Prince de l'Empire, qui s'engagea par un traité folemnel dans une ligue offenfive & défenfive avec ce Monarque.

Après la prife de Francfort, Guftave-Adolphe, penfant comme Céfar, *qu'il n'y avoit rien de fait, tant qu'il reftoit quelque chofe à faire*, ne laiffa presque pas le tems à fon armée de fe repofer, & marcha vers Landsberg avec une célérité incroyable, & ne voulant pas donner le tems à l'ennemi de fe reconnoitre, il détacha les Généraux Horn & Jean-Banner, pour inveftir cette place, tandis qu'il fuivoit avec le refte de l'armée, laiffant dans Francfort une forte Garnifon, & après avoir fait diftribuer aux Bourgeois, qui manquoient de tout, une grande quantité de farine & de grains, que les Impériaux avoient laiffés dans la place.

Sur ces entrefaites le Comte de Tilly, s'étoit attaché à faire le fiége de Magdebourg & prétendoit par cette conquête arrêter le Roi de Suéde entre l'Oder & l'Elbe, & l'empêcher de pénétrer plus avant dans le cœur de l'Allemagne; mais ayant appris que le Roi étoit en mouvement fur Francfort, il fe mit à la tête d'une partie de fon armée, laiffant le refte fous les ordres du Comte de Pappenheim pour continuer le fiége de Magdebourg, & marcha pour fecourir Francfort. Mais à peine fut-il arrivé à Alt-Brandebourg, qu'il apprit que Francfort avoit été emporté d'affaut. Il s'arrêta-là tout court, délibérant s'il hazarderoit une Bataille, ou s'il retourneroit devant Magdebourg. Il choifit enfin ce dernier parti. Le Comte de Pappenheim ne croyoit pas que ce fût le meilleur, ni qu'on pût continuer le fiége de Magdebourg, & faire tête en même tems au Roi de Suéde. C'eft ce qu'il dit pofitivement dans une de fes lettres à l'Electeur de Bavière.

„ Je voudrois, lui dit-il, pouvoir dépeindre à Votre Sérénité Electorale
„ l'Etat de notre armée comme je l'ai devant les yeux. Le Roi de Suéde s'eft
„ renforcé de troupes, qui lui font venues de Stralfond & de Pruffe; il nous

(1) Kevenh. p. 1783.

„ eſt ſupérieur, & actuellement il aſſiége Francfort. Les Proteſtans aſſemblés „ à Leipzig ont formé la réſolution d'armer, & auront dans peu une forte „ armée ſur pied. Les Anglois ſont prêts à s'embarquer pour ſe joindre aux „ Suédois, & les Etats de Hollande ne reſteront pas les bras croiſés: enfin „ tout le pays n'attend que d'être appuyé pour ſe ſoulever.

„ Il eſt bien à craindre, que le ſecours pour Francfort n'arrive trop tard. „ Engager l'armée entre l'Elbe & l'Oder, c'eſt donner aux Proteſtans le loi- „ ſir de faire des levées & de venir au ſecours de Magdebourg, de couper „ aux Impériaux la communication avec l'Elbe, & preſque avec toute l'Alle- „ magne.

„ D'un autre côté, laiſſer prendre Francfort ſans rien hazarder pour le dé- „ livrer, c'eſt tomber dans un autre inconvenient non moins fâcheux: c'eſt li- „ vrer à l'ennemi une bonne partie de l'armée Impériale; c'eſt ouvrir au Roi „ de Suéde l'entrée de la Siléſie & de la Bohême, où le Comte de Tilly ne „ peut le ſuivre ſans abandonner tout l'Empire, & il ne peut reſter dans „ l'Empire, ſans expoſer les pays Héréditaires à une perte preſque certaine. „ De ſorte qu'à moins de quelque incident heureux, & que l'eſprit humain ne „ ſauroit prévoir, les affaires ſont dans une plus grande criſe que jamais.

„ J'ai ſouvent repréſenté tout cela avec autant de zèle que de reſpect; mais „ je crains à la fin de me rendre importun. Ce n'eſt pas de la Cour Impériale, „ qu'il faut attendre du remede à tous ces mots; il n'en faut eſperer que des „ Etats Catholiques ligués, & c'eſt à Votre Sérénité Electorale, comme au „ pivot de la ligue, que je m'adreſſe pour obtenir des troupes & de l'argent, „ & j'oſe lui dire, que, plus on différera d'accorder ces ſecours, plus les af- „ faires deviendront difficiles & dangéreuſes. Il nous faut, outre les Garniſons „ néceſſaires, deux puiſſantes armées".

Enſuite Pappenheim ajoûte par apoſtille.

„ J'apprends dans ce moment, que Francfort vient d'être emporté l'épée „ à la main; que tout y a été maſſacré; & que le Roi marche vers Lands- „ berg. Dieu veuille aſſiſter la Garniſon; car après la perte de Francfort il „ n'eſt plus poſſible de ſecourir Landsberg. Nous avons perdu à Francfort l'é- „ lite des troupes de l'Empereur, & je ne ſais s'il ſera poſſible de continuer le „ ſiége de Magdebourg, n'ayant pas de forces ſuffiſantes, pour fournir aux „ attaques & à l'inveſtiſſement de la Ville, & pour faire face en même tems „ à l'armée du Roi, qui ſans doute, après la priſe du Landsberg, ne manque- „ ra pas de marcher au ſecours de Magdebourg. Cependant on pourroit pro- „ fiter de la paix d'Italie, pour en retirer toutes les troupes, & l'on pourroit „ bien lever cinq à ſix mille chevaux d'élite dans les Pays de Liége & de Ju- „ liers. Les hommes ne manqueroient pas non plus en Allemagne; mais il „ faut les lever avant que les autres commencent. On pourroit auſſi tirer bien „ du monde de la Lorraine".

Le Conſeil du Comte de Pappenheim fut ſuivi en grande partie. L'Empereur envoya des ordres preſſans à ſes Généraux d'Italie de ramener leur armée en Allemagne, & il chargea le Duc de Lorraine & le Prince de Phalsbourg de lever dix-ſept mille hommes, tant Infanterie, que Cavalerie. Mais,

avant que tout cela fût prêt, le Roi de Suéde eut tout le tems d'emporter Landsberg, & de venir au secours de Magdebourg, & cette Ville eût été sauvée, si les lenteurs de l'Electeur de Brandebourg n'avoit rendu inutile toute la bonne volonté du Roi de Suéde.

Ce Monarque arriva le 13. d'Avril à la vue de Landsberg. Cette Ville est située sur la Warta, rivière qui vient de Pologne & se dégorge dans l'Oder au-dessous de Custrin. Le nom de la Ville vient d'une colline fort haute, où les Impériaux avoient élevé un fort qu'ils avoient nommé le Fort-aux-Vaches. La Garnison étoit forte de trois mille hommes des meilleures troupes de l'Empereur: & Cratz Maréchal-Général des Logis de la Cavalerie, l'un des meilleurs Officiers de son tems, y commandoit.

La nuit du 13. au 14. le Roi à l'aide de quelques paysans de Sternberg, qui connoissoient bien le terrain, marcha par des chemins inconnus, au travers des marais avec force artillerie, & se trouva à la pointe du jour à la demi-portée du canon de la place. Aussitôt les Suédois se retranchèrent & dressèrent leurs batteries avec une diligence incroyable. Le jeune Cratz Colonel, Fils du Commandant, fit une sortie pour empécher ce travail; mais il fut mal mené: les Suédois le repoussèrent vigoureusement, & il y laissa la vie; perte sensible pour le Père, qui non seulement perdoit un Fils, mais un Fils de grande esperance.

L'apparition des Suédois si près de la Ville déconcerta les Impériaux.

Le 15. le Roi fit attaquer le Fort-aux-Vaches, qui fut emporté après une médiocre résistance, & l'on y fit trois cens prisonniers, sans les morts & les blessés.

Cratz, voyant le Roi maître de ce poste, d'où l'on voyoit toute la Ville, & d'où l'on pouvoit la battre à revers, craignit le même sort que ceux de Francfort, & battit la chamade. Il obtint tous les honneurs de la guerre, à condition que lui & toute sa Garnison ne serviroient de quatre mois contre Sa Majesté Suédoise; & ils en prêtèrent le serment à leur sortie, qui fut le 16. du même Mois à huit heures du matin. La Garnison défila avec vingt-cinq Drapeaux déployés, dix Etendarts, & quatre piéces de campagne, tous les bagages, & fut escortée jusqu'au grand Glogau.

Gustave, ayant laissé une Garnison suffisante à Landsberg, & mis quelques troupes dans Grossen, & autres petites places de Silésie, se rendit à Francfort sur l'Oder. Là il rassembla toutes ses forces, pour aller au secours de Magdebourg.

Pendant ce tems-là Tilly, ayant appris à Alt-Brandebourg que le Roi étoit maître de Francfort, retourna sur ses pas, & vint reprendre ses postes autour de Magdebourg.

Le Roi, étant parti de Francfort à la tête de dix Régimens d'Infanterie, & de toute sa Cavalerie, arriva le premier de Mai de Furstenwalde à Kœpenick, où il établit son camp, & fut joint encore par quelque Infanterie.

Ce Prince, dont la maxime étoit de ne jamais faire un pas en avant, que ses derrières ne fussent bien assurés, envoya le Comte d'Ortenbourg à Berlin, pour représenter à l'Electeur de Brandebourg, que, le salut de Magdebourg important à tout le Corps Evangélique, il se flattoit que Sa Sérénité Ele-

ctorale concourroit volontiers à un but si salutaire, d'autant plus, que cet Archevêché étoit depuis assez long-tems l'appanage des Princes de la Maison de Brandebourg, & que par conséquent cette affaire-là regardoit de plus près que personne: qu'ainsi Sa Majesté requeroit qu'il remît entre ses mains, ses forteresses de Custrin & de Spandau, avec promesse, sur sa parole d'honneur, de les lui rendre dès que Magdebourg seroit délivré.

Outre cela, le Roi demandoit un mois de paye pour ses Soldats, & des provisions pour son armée; moyennant quoi il promettoit de faire observer la plus exacte discipline à son armée, & de defendre le Pays contre les Impériaux, que l'Electeur ne devoit pas être surpris, que Sa Majesté voulût être assurée de ces deux passages: que ce n'étoit pas qu'il se défiât de lui; mais que ces gens pourroient bien ne pas être de si bonne foi, & lui fermer à son retour la porte au nez, ainsi qu'il lui étoit arrivé à Custrin; chose à quoi il ne vouloit point être exposé une seconde fois.

L'Electeur trompé par son favori, qui lui remplissoit l'esprit de soupçons & d'ombrages, refusa le plus honnêtement qu'il put de satisfaire le Roi de Suéde. Le 2. de May, le Roi lui envoya le Maréchal Gustave Horn, qui n'obtint pas davantage que le Comte d'Ortenbourg. Enfin, le Monarque prit la résolution d'aller lui-même parler à l'Electeur, & partit de Kœpnick le troisiéme du même mois avec une escorte de cinq Cornettes de Cavalerie, & mille fantassins bien armés, & quatre piéces de canon.

Dès que l'Electeur fut averti de l'approche du Roi, il alla au devant de lui avec toute sa Cour. L'entrevue se fit dans un bois à peu de distance de Berlin.

Le Roi exposa ses prétentions, & ses vues; & tâcha de persuader l'Electeur par les raisons les plus fortes. „ J'ai lui, dit-il, forcé les Impériaux „ à quitter la meilleure partie de votre Pays, j'espere de les empêcher d'y „ rentrer. Ce service mérite bien réconnoissance; Vos sujets n'auront pas à „ se plaindre de mes troupes; ils ne verront pas renouveller de leur part les „ horreurs, qu'ils ont souffertes de la part de mes ennemis. Si Magdebourg „ tombe, tout est perdu; les Impériaux reviendront avec plus d'insolence que „ jamais. Ils réprendront le courage que leurs défaites leur ont fait perdre. „ Tilly se livrera à toute la fureur de son zèle; & les Soldats de la ligue en „ feront les exécuteurs ".

L'Electeur, après quelques réponses qui ne signifioient rien, demanda à délibérer avec ses Ministres; ce qu'il fit sur le champ, & en attendant le Roi s'entretint avec la Douairière Palatine, Mère de l'infortuné Roi de Bohême, & de l'Electrice de Brandebourg.

Après ce Conseil, l'Electeur réjoignit le Roi, & il ne fut pas possible de rien conclure. Il régnoit alors parmi les principaux Princes Protestans d'Allemagne, je ne sais quel génie malfaisant, qui les empêchoit de voir leurs véritables intérêts, & les chaînes qu'on leur forgeoit. Ils trembloient au seul nom de l'Empereur, & balançoient à s'unir avec un Roi victorieux, qui leur tendoit une main secourable, & n'épargnoit, ni son repos, ni son sang, pour les tirer du labyrinte où ils se trouvoient.

Le Roi, voyant que l'Electeur ne pouvoit se déterminer de lui-même à

rien d'utile, voulut s'en retourner à son camp; mais les Dames le pressèrent tant de venir à Berlin, qu'il y consentit, & y vint avec son escorte qui fut logée au Werder, à la réserve de deux cens hommes, qui montèrent la garde dans l'avant Cour du Château.

Le Mercredi quatrième de Mai, on renonça la négociation, & pendant ce tems-là, l'armée Suédoise avoit levé son camp, & s'étoit mise en marche de Kœpnick vers Berlin.

Il y eut grand festin à la Cour, à l'occasion de l'arrivée du Roi de Suéde. L'Electeur parut réveur, & de mauvaise humeur pendant tout le repas. Quelqu'un l'ayant fait remarquer au Roi; *Je n'en suis pas surpris*, repliqua-t-il, *car il n'est pas douteux, que ce que je prétens ne soit d'une grande conséquence, & ne mérite qu'on y refléchisse bien; mais ce n'est pas pour moi que je le prétens, c'est pour les intérêts de l'Electeur, pour le bien & l'avantage de son Pays & de ses sujets, & si je l'ose dire pour celui de toute l'Europe.* Ensuite se tournant vers le Duc Jean-Albrecht de Mecklenbourg. *Je vais à Magdebourg*, lui dit-il, *pour en faire lever le siége, non que j'y sois intéressé; mais pour l'intérêt des Protestans. Si personne ne veut me seconder, je m'en retourne sur le champ. Je me lave les mains de tout ce qui pourra en arriver. J'offrirai un accommodement à l'Empereur, & je me retirerai à Stockholm. Je sais que l'Empereur sera bien aise de s'accommoder avec moi, comme je voudrai. Mais pour les Protestans, ils en répondront devant Dieu, de n'avoir rien voulu faire en faveur de l'Evangile. Magdebourg perdu, & moi retiré en Suéde, vous n'avez qu'à voir comment vous vous tirerez d'affaire.*

Le Roi affecta de parler assez haut, pour que tout le monde l'entendît, & soit que ses paroles eussent fait impression sur l'Electeur, soit qu'enfin ce Prince & son favori trouvassent trop de danger à réfuser un Roi, qui avoit la force en main, & étoit à portée de se faire donner de force, ce qu'on réfusoit de lui accorder de bonne grace, l'Electeur consentit dès le lendemain, que le Roi de Suéde prît possession de Spandau, & retint cette place, jusqu'à la délivrance de Magdebourg.

Gustave (1) apprenant cette résolution en témoigna beaucoup de joie, & dit en riant à l'Electrice, & aux autres Dames. *Vous avez très bien fait de persuader à Monsieur l'Electeur de m'accorder enfin ma demande; s'il me l'eût refusée, j'étois resolu de l'envoyer lui, & toutes vous autres Mesdames, sans en excepter ma Sœur l'Electrice, dans le coin le plus froid de la Suéde, où vous auriez eu tout le tems de vous ennuyer.*

Le cinquième de Mai, toute l'armée Suédoise se mit en marche vers Spandau, & se vint camper en delà de la Sprée, vis-à-vis de cette place.

Le Roi fit publier & afficher une Ordonnance, telle qu'il en avoit déja fait publier en Poméranie, pour la sûreté & la tranquillité des Habitans, & pour leur faire voir la différence, qu'il y avoit pour eux, entre avoir des Suédois, & avoir des Impériaux.

Voici le précis de cette Ordonnance, qui devroit servir de modèle à tous ceux que la Providence a élevés au commandement des armées, & qui peuvent, s'ils veulent, adoucir ce fléau, dont Dieu se sert souvent pour châtier les peuples.

(1) MsT. de M. Ark.

„ Tout Soldat, ou autre quelconque ſervant dans nos troupes, convaincus „ d'avoir commis quelque deſordre (1) dans les Egliſes, Hôpitaux & Eco- „ les, ſera puni de mort, ſoit qu'il ait commis ce deſordre lui-même, ſoit „ qu'il en ait été l'inſtigateur.

„ Nul particulier n'exigera, ni logement, ni contribution, ſous quelque „ nom & prétexte que ce ſoit, à peine de la vie.

„ Les logemens ſeront dévolus au Magiſtrat, qui les arrangera ſuivant ſon „ bon plaiſir, ſans qu'aucun Officier puiſſe s'y immiſcer, & il ne ſera exigé „ de la part du Soldat & des Officiers, que, ce qui eſt porté dans les Ordon- „ nances des chambres & des logemens.

„ Suivant ces Ordonnances, les Habitans des Villes & ceux de la Campa- „ gne, ne ſeront tenus à fournir aux Officiers & Soldats que le couvert, le „ lit, le bois, la lumière, le ſel & le vinaigre : bien entendu, que les Bas- „ Officiers, Sergens & Caporaux, ſeront obligés de ſe contenter du feu, & „ de la chandelle de leurs hôtes pour leur uſage.

„ Les Domeſtiques des Hauts-Officiers ſeront nourris, & entretenus par „ leurs Maîtres, & non par ceux chez qui ils ſeront logés.

„ Aucun Officier, de quelque rang qu'il ſoit, ne pourra exiger de gratifica- „ tion des Habitans, pour la manutention de la bonne diſcipline, ni donner „ des Sauves-gardes ſans en être requis expreſſément, & en ce cas, il ne „ pourra recevoir que ce qui eſt régle par les Ordonnances, & la Sauve-garde „ ſe contentera du traitement porté par les mêmes Ordonnances : ce qui en- „ core ne doit s'entendre que de l'Officier & du Soldat préſens, & non des „ abſens, leſquels n'auront rien à prétendre.

„ Il ne ſera rien fourni au Soldat, que dans la maiſon où il ſera logé: „ s'il exige quelque choſe d'ailleurs, il ſera tenu à le reſtituer.

„ Les Habitans du plat pays ne pourront être forcés à fournir chevaux, ni „ voitures à aucun Officier, Soldat, ou Vivandier; mais on les fournira de „ gré à gré, & en payant comptant, à moins que ce ne fût ſur un ordre „ exprès de Sa Majeſté, ou de quelqu'un de ſes Généraux.

„ Il ne ſera permis à aucun Soldat de s'abſenter du lieu, où il ſera en „ quartier, ou en garniſon, ſans un ordre exprès, & par écrit de ſon Com- „ mandant; & tout Soldat, Cavalier, ou Dragon, qui ſera trouvé dans les „ Villes ouvertes, ou à la Campagne, loin du corps ou de la compagnie, „ où il appartient, ſera ſaiſi par les patrouilles, ou même par les Habitans, „ & conduit par eux à la plus proche Garniſon, pour y être puni ſuivant „ la gravité du cas.

„ Ceux qui, pourvus de paſſeports & d'ordre, commettront le moindre de- „ ſordre, ou la moindre violence, ſoit en s'appropriant des effets apparte- „ nant aux Habitans, ſoit en exigeant d'eux des vivres ou de l'argent, ſe- „ ront arrêtés de la même manière, & punis ſuivant l'exigence du cas.

„ Les Couriers, ou Meſſagers, ne pourront avoir de voiture que moyen- „ nant un ordre par écrit, & d'une poſte à l'autre. Ceux qui les obligeront „ à aller plus loin, ſeront tenus à payer le dommage qu'il peut en arriver,

„ &

(1) Kevenh. *p.* 1757. *& ſuiv.*

„ & la même chose sera observée pour les Voitures, qui seront fournies
„ aux troupes lorsqu'elles seront en marche.

„ Les Châteaux du Prince & de la Noblesse seront exemts de tout loge-
„ ment, à moins que la raison de guerre ne forçat à les occuper. Défen-
„ dons pareillement, à peine de punition corporelle, à tous Officiers & Sol-
„ dats, d'attenter en façon quelconque à la personne des Commissaires du
„ Prince, aux Baillifs, Nobles, Magistrats, Bourgeois & Paysans.

„ On ne retardera en aucune façon les Voyageurs, qui entreront & sorti-
„ ront des Villes & autres lieux, où leurs affaires les appelleront : on ne leur
„ fera payer aucun passage, ou autre impôt, sous quelque nom que ce soit.
„ Les Officiers protégeront les cultivateurs des terres, Paysans, Laboureurs,
„ Fermiers & autres, & ne permettront en aucune manière qu'ils soient inter-
„ rompus, ou molestés dans leurs occupations.

„ Nul Officier de quelque état ou condition qu'il soit, nul Bas-Officier, ou
„ Soldat, ne pourra imposer aucun impôt d'entrée dans les Villes, ni exi-
„ ger quoique ce soit pour l'entrée & la sortie des portes, ni s'immiscer dans
„ la perception des péages & autres droits déja établis par l'autorité publique.

„ S'il arrive quelque chose, qui soit contraire à la présente Ordonnance en
„ général, ou à quelqu'un des articles énoncés, chaque Officier sera tenu d'en
„ prendre connoissance, & d'en faire la punition convenable. Sa Majesté vou-
„ lant, que chaque Officier qui y manquera en réponde en son propre &
„ privé nom".

Le Roi, étant arrivé avec son armée près de Spandau, nomma le Colonel Axel-Lille pour y commander en son nom la Garnison Suédoise, laquelle ainsi que le Commandant prêta Serment à l'Electeur de Brandebourg.

Le 6. de Mai, l'armée s'avança à Potzdam, qui n'est qu'à deux milles de Spandau sur la route vers l'Elbe. Ce mouvement obligea les Impériaux répandus à Brandebourg, Ratenau & autres lieux, de se retirer dans le Pays de Magdebourg : un Colonel Gratz (1), qui étoit à Zerbst avec un gros Corps de Cavalerie, se retira dans le Fort de Dessau, non dans la volonté d'y attendre les Suédois, mais de ruiner ce Fort & le pont, pour la défense duquel il avoit été construit. Il prit même toutes les mesures pour cela; &, quelques partis Suédois s'étant fait voir de loin, il fit tout sauter le fort & le pont; mais il parut que le dessein du Roi n'étoit pas de prendre cette route.

Gustave-Adolphe n'avoit que deux chemins pour marcher vers Magdebourg, l'un à l'Occident par Brandebourg & *Mœckeren*, l'autre au Midi en tirant droit à l'Elbe, par Treuen-Briezen sur Wittemberg ou sur Dessau, où l'on passe ce fleuve sur des ponts très commodes & solides. Ce Monarque n'avoit garde de prendre sa route au couchant, outre la difficulté des vivres & fourages dans un Pays que les Impériaux avoient mangé & ruiné, il lui auroit falu passer le fleuve en présence de l'armée ennemie, ou beaucoup plus bas, ce qui l'éloignoit de son but; d'ailleurs il n'avoit rien de prêt pour jetter un pont, chose alors beaucoup plus difficile, qu'elle ne l'a été depuis l'invention des pontons. Il étoit donc tout simple, qu'il marchât droit à l'Elbe,

(1) Ou *Kratz*, suivant la prononciation Allemande : aussi le même nom se trouve souvent écrit, tantôt de l'une, tantôt de l'autre manière.

pour s'aſſûrer du cours du fleuve, & recevoir de Saxe par eau tous les vivres & les munitions, dont il avoit beſoin. La queſtion étoit d'engager l'Electeur de Saxe à lui confier la garde de Wittemberg, comme l'Electeur de Brandebourg lui avoit confié celle de Spandau, juſqu'après le ſecours de Magdebourg. Il écrivit donc à l'Electeur de Saxe, lui repreſentant le beſoin qu'il avoit du pont de Wittemberg, pour aller au ſecours de Magdebourg, dont la conſervation importoit tant à la Saxe, & le priant de lui confier la Ville & le pont, juſqu'à ce qu'il eût rempli cet important objet; ou, s'il ſe défioit de ſa bonne foi, il ſe contenteroit du paſſage, pourvu que l'Electeur (1) lui fournît des vivres & des munitions, qu'il pourroit faire embarquer ſur l'Elbe: que le meilleur ſeroit que l'Electeur joignit ſes troupes à celles de Suéde, pour mieux aſſûrer le ſuccès d'une expédition de cette conſéquence; & qu'il partageat ainſi la gloire d'avoir ſauvé une Ville, dont la perte ou le ſalut devoit influer ſur le bonheur ou le malheur de toute l'Europe, & en particulier du Corps Evangélique.

Toutes ces raiſons ne touchérent point Jean-George. Fidéle à ſon ſyſtème de tenir la balance entre l'Empereur, & le Roi de Suéde, il déclara qu'il n'avoit pas deſſein d'attirer la guerre dans ſon Pays, ni de ſe ſouſtraire à ſes devoirs envers le Chef ſuprême de l'Empire.

A cette réponſe, Guſtave eut de la peine à retenir ſon indignation, & ne put s'empêcher de dire; (2) *puiſque ces gens-ci veulent périr, qu'ils périſſent. Pour moi, je vais me cantonner dans la Poméranie, & attendre-là que tous ces politiques ſoient bien près du précipice, & forcés à m'appeller à leur ſecours. Mais quoi; voir brûler la maiſon de ſon voiſin, ſans vouloir aider à éteindre le feu? Cela ne ſe comprend point. Cette malheureuſe Ville périra donc, & peut-être avec elle ce peu qui reſte encore de la liberté Germanique.*

Tandis que le Roi de Suéde preſſoit ainſi l'Electeur de Saxe, celui-ci étoit ſollicité par l'Empereur à interpoſer ſes bons offices, pour une paix générale dans l'Empire, offrant Sa Majeſté Impériale de ſe prêter à toutes les voies d'accommodement, compatibles avec ſes Droits & ſa Dignité; mais tout cela n'étoit que pour amuſer ce Prince, juſqu'à ce que Tilly eût frappé les grands coups, qu'on attendoit à Vienne & à Munich, & pour obliger l'Electeur à deſarmer. Nous verrons ailleurs la reponſe qu'il fit aux offres de ce Monarque.

Au milieu de cette négociation, la nouvelle arriva que Magdebourg avoit été emporté d'aſſaut. Et comme ce ſiége & ce ſac de Magdebourg, font la ſcène la plus terrible de cette longue & ſanglante tragédie, nous entrerons dans quelque détail ſur un événement, dont toute l'Europe parle encore avec horreur, & dont l'Allemagne ſe reſſouvient avec autant de vivacité, que s'il étoit arrivé tout récemment, tant les cruautés, qui y fûrent exercées, ont laiſſé de profondes traces dans les eſprits.

Après l'heureuſe expédition du Comte de Pappenheim contre le Prince François-Charles de Lawenbourg, le Général Imperial, ayant laiſſé Garniſon

(1) Chemnitz L. II. *p.* 107. L. III. *p.* 141. Loccen. *p.* 575. 581. Kevenh. *p.* 1787. Mem. de Brandeb. *p.* 71. 72. Puffend. §. 15. Le P. Beng. *p.* 167. Theat. Eur. ad. h. a. *p.* 353. 368. Ricci de Bell. Germ. *p.* 228. Merc. Franc. ad. h. an. *p.* 509.

(2) Mſſ. d'Ark.

dans Ratzenbourg, paſſa l'Elbe avec ſon corps d'armée, & marcha ſur Magdebourg; auſſitôt les troupes de l'Adminiſtrateur, abandonnèrent les divers poſtes qu'elles occupoient à quelques milles à la ronde; & la Ville ſe trouva bientôt enfermée & bloquée. Il ne leur reſtoit au dehors que le poſte de Neu-Ahlenſleben, que Falckenberg avoit enlevé de vive force aux Impériaux, & où il avoit laiſſé 600. fantaſſins & deux cens chevaux, ſous le commandement de Schneidewin, l'un des meilleurs Officiers de la Ville. Ce poſte étoit extrêmement important pour les Magdebourgeois, parce qu'il leur aſſûroit la communication avec le *Saal-Creiſs*, & le Pays de Mansfeld, & c'eſt pourquoi auſſi les Impériaux firent un effort pour le reprendre, & y vinrent en force, avec huit piéces de canon. Ceux du dedans n'ayant point d'artillerie, réſiſtérent quelque tems à coups de mouſquets; mais voyant qu'ils alloient être emportées d'aſſaut, ils demandèrent à capituler; ce qu'ils eûrent bien de la peine à obtenir, les Impériaux ne voulant point leur faire de quartier; à la fin pourtant ils leur accordèrent la vie, moyennant trois conditions fort dures.

1°. „ Qu'ils jureroient de ne jamais ſervir de leur vie contre Sa Majeſté „ Impériale.

2°. „ Qu'ils livreroient leurs armes & leurs chevaux, & toutes leurs munitions & bagages.

3°. „ Qu'il ſeroit accordé aux Officiers, qui auroient des affaires preſſantes à Magdebourg, des paſſeports pour y pouvoir reſter trois jours, au bout „ deſquels ceux qui ne ſeroient pas de retour ſeroient déclarés parjures, pris „ par tout où l'on pourroit, & pendus ſans aucune forme, ni figure de procès.

Les choſes étoient en cet état, lorſque le Comte de Tilly arriva devant Magdebourg ſur la fin de 1630.

Le 29. de Décembre de la même année, il écrivit une Lettre fort fière à l'Adminiſtrateur, & la lui envoya par un trompette.

„ Nous vous aviſons, lui diſoit-il, que nous ſommes chargés de l'exécu- „ tion des Ordres de Sa Majeſté Impériale; qui nous a remis le ſuprême Com- „ mandement de ſes armées, qu'outre cela nous avons auſſi été élevés à la „ dignité de Lieutenant-Général de toutes les forces de la Ligue Catholique; „ & nous Vous exhortons amiablement à Vous déſiſter de votre entrepriſe, „ à obéïr aux Décrets du Chef de l'Empire, & à me remettre au plûtôt la Vil- „ le & tout le Duché de Magdebourg: faute dequoi nous nous verrons for- „ cé d'employer les moyens que nous avons en main, pour Vous faire ren- „ trer, Vous & la Ville, dans le devoir dont Vous Vous êtes écartés, & de „ Vous traiter comme réfractaires aux Loix & Conſtitutions Germaniques, & „ comme rébelles à l'Empire & à ſon Auguſte Chef ".

La réponſe de l'Adminiſtrateur ne fut guère moins fière. „ Nous Vous „ félicitons, lui diſoit-il, de Votre élevation au ſuprême Commandement, & „ nous Vous en ſouhaitons un encore plus brillant, s'il eſt poſſible d'en trou- „ ver, que celui des armées de Sa Majeſté Impériale, & de la Ligue Ca- „ tholique. Nous voulons bien, en conſidération du nom de l'Empereur avoir „ pour Vous les égards dûs à Votre charge. Mais Vous nous permettrez de „ Vous dire, en qualité de Membre du Corps Germanique, & de Prince de

„ l'Empire, que nous n'avons rien fait, & ne faisons rien actuellement, qui „ ne soit conforme aux Loix & Constitutions Impériales, dont Vous nous „ parlez; aulieu que Votre expedition, exécution & procédé militaire dans „ les Cercles de Saxe, est directement opposé aux Loix fondamentales de „ l'Empire, & en particulier à la Capitulation si solemnellement jurée. C'est „ pourquoi nous ne pouvons penser autrement, si non que Vous abusez du nom „ sacré de l'Empereur & de l'Empire, & du pouvoir qui Vous a été confié: „ que Vous exposez la Patrie aux plus grands desastres, & attirerez sur Vo- „ tre parti la vengeance celeste. Vos menaces, & Vos exhortations, ne nous „ obligeront jamais à rien faire contre notre honneur, & au préjudice des „ Droits du Corps Evangélique. Nous pouvons protester devant Dieu, que „ nous sommes innocens envers l'Empereur, l'Empire, & la Nation Alleman- „ de: que nous ne méritons point le nom odieux de Chef & Fauteur de *fa-* „ *ction*, comme il vous plait d'appeller la chétive résistance de ceux de Mag- „ debourg, à l'attaque la plus injuste: comme notre conduite, depuis les „ troubles de Boheme, en fait foi: En qualité de Directeur du Cercle de Basse- „ Saxe, nous avons donné en 1625. des preuves de notre attachement aux „ Loix, & à la personne sacrée de Sa Majesté Impériale; & les preuves s'en „ trouvent dans la Chancellerie de sa dite Majesté Impériale. Ce n'est pas „ nous, qui, contre tous les traités, contre la foi publique, avons rempli „ l'Allemagne d'armes & de Soldats, qui avons ravagé les Etats Protestans, „ violé les Résidences des Princes, mis toute la Poméranie, & autres Provin- „ ces de l'Empire à feu & à sang, & commis tant de cruautés & de barba- „ ries, qui crient vengeance au Ciel, & dont les Auteurs ont déja commen- „ cé à recevoir leur salaire des mains de ceux que Dieu a suscités, pour la „ défense de tant de Peuples infortunés, & de souverains opprimés.

„ On nous poursuit à main armée, Nous & nos Diocesains, sans nous „ avoir cités, sans intenter action contre nous, sans nous accuser, sans nous „ entendre, tout comme s'il n'y avoit plus, ni Empereur, ni Empire, ni for- „ me de Gouvernement, ni Justice, ni Tribunal, ni Loix, ou comme si les „ Princes, & les sujets Protestans, n'osoient plus prétendre à la protection „ publique, & qu'ils fussent retranchés de la société.

„ Sa Majesté Impériale n'ayant point eu d'égard aux supplications, & très „ humbles remontrances, que nous lui avons adressées en 1626. il ne nous „ reste plus d'autre esperance qu'en la Protection Divine, & aux secours de „ nos Alliés & Amis le Roi de Suéde, & autres Etats unis pour leur salut „ commun. Nous sommes donc bien résolus, de ne jamais abandonner les su- „ jets de notre Archevêché, & de courir la même fortune avec eux, con- „ formément à nos devoirs, & à nos engagemens les plus sacres.

„ Au reste, nous craignons Dieu, & nous honorons l'Empereur; mais nous „ sommes inviolablement attachés aux Loix & Constitutions de l'Empire, aux „ Capitulations, aux recès de *la Paix Profane*, & de *la Paix Religieuse*, aux „ Ordonnances des Cercles, au bien & au salut du Corps Germanique, & „ nous les défendrons à la garde de Dieu, jusqu'à la dernière goute de notre „ sang, avec le secours dudit Roi notre Allié, & de ses Confederés, contre

„ les perturbateurs du repos public; les tyrans des consciences ; nous les pour-
„ suivrons de toutes nos forces, comme meurtriers, brigands, incendiaires,
„ destructeurs de Villes, & ravageurs de Provinces. Que si nous succombons
„ dans un si généreux dessein, nous aurons du moins la consolation d'avoir
„ tout fait, pour sauver un peuple déja ruïné, & dont la Providence nous a
„ confié le salut & la défense; d'avoir agi en Prince Chrétien & Allemand,
„ qui préfére ses devoirs à tout autre intérêt, qui donne sa Vie pour ses su-
„ jets, & qui respecte plus les Loix & les Constitutions de sa Patrie, que les
„ hommes en place: qui, s'appuyant de son innocence, se sacrifie pour Dieu &
„ pour sa Patrie : ce qui ne peut manquer de nous procurer ce que nous ambi-
„ tionnons le plus, la réputation & le nom d'un Prince vraiment Allemand,
„ plein d'honneur & d'amour pour sa Patrie.

Tilly fut étonné de la fermeté de ce Prince; mais, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de l'intimider par les menaces, il ne songea plus qu'à lui faire sentir tout le poids de ses armes.

Tandis qu'il disposoit tout pour une si grande entreprise, le Colonel Chiesa que l'Empereur avoit fait Chevalier, le meme dont l'Histoire fait mention comme ayant fort contribué à la prise de Mantoue, & aux cruautés que les Impériaux y commîrent, fut rencontré fortuitement par un parti de Magdebourgeois, qui le hachèrent par morceaux, & prîrent tous les papiers qu'il avoit sur lui, & dont quelques-uns fûrent publiés par les Suédois.

Les Généraux, qui commandoient dans Magdebourg, sentant de quelle conséquence il étoit pour la Ville de se rouvrir la communication avec la Saxe, qu'ils avoient perdue en perdant le poste de Neu-Ahlensleben, firent au commencement de Mars une grande sortie, & vinrent prendre poste à Schœnbeck, sur le bord de l'Elbe à deux milles de la Ville : là, ils élévèrent à la hate un Fort de fascine & de terre, & y laissèrent une Garnison. Par le succès de cette entreprise, ils firent entrer dans la Ville beaucoup de grain, & de bois qu'ils firent couper à Gommern, & dont ils avoient grand besoin. Mais Tilly qui comprenoit de quelle conséquence il étoit d'ôter entiérement l'Elbe aux assiégés, & de les resserrer de nouveau dans leurs murailles, fit attaquer ce Fort par six cens fantassins soutenus de quelque Cavalerie. Comme il s'imaginoit que les Magdebourgeois travailloient encore à se retrancher, il crut qu'on les surprendroit, & qu'on en auroit bon marché: mais les Impériaux trouvèrent le Fort de Schœnbeck achevé, & quatre piéces de canon dedans. Ils ne laissèrent pas d'y donner l'assaut, mais ils fûrent repoussés, & il arriva même un secours de la Ville, qui les attaqua & les mit en fuite. Les Magdebourgeois ne perdîrent pas dix hommes dans cette affaire ; mais ils regretèrent beaucoup un Capitaine *Vulterius*, qui étoit un de leurs meilleurs Officiers.

Les Magdebourgeois restérent encore trois ou quatre semaines maîtres de ce poste, firent des courses à Barby, & jusqu'à Ascherslében. Les marches que Tilly fut obligé de faire pour s'opposer aux progrès du Roi de Suéde, la jalousie qui regnoit entre les Comtes de Pappenheim & de Mansfeld, retardèrent les opérations du siége & donnerent du relâche à ceux de la Ville. Enfin le 30. de Mars le Comte de Tilly se rapprocha de la place venant par Pechau, &

se posta avec toute l'armée de la Ligue, entre les Forts de Presther & de la Croix de Horst dans le bois qui est entre deux, & par-là les Garnisons de ces Forts se trouvèrent coupées de la Ville. Aussitôt le Généralissime fit dresser des batteries de gros canon sur l'un & l'autre bord de l'Elbe, pour ruiner le dernier de ces deux Forts. Le Capitaine Bœste, qui y commandoit, ne se voyant pas en état de résister à une telle force dans des retranchemens, qui n'étoient que de sable & de fascines, offrit d'abord de se rendre prisonnier de guerre; ce qui fut accordé. Un seul Lieutenant, qui commandoit dans une maison isolée une garde de 24. hommes, voulut se défendre, & s'en acquita si bien qu'il tua plus de cent hommes aux Impériaux; mais, ayant été blessé d'un coup de feu qui lui perçoit le bras, il demanda quartier; ce que Tilly lui accorda en témoignage d'estime pour sa bravoure, & le renvoya même dans Magdebourg; mais il ne voulut point accorder la même grace à ses Soldats & les fit tous massacrer.

Ceux qui étoient dans le Fort de Presther, voyant qu'ils alloient avoir le même sort, l'abandonnèrent d'eux-memes, & se retirèrent dans le Fort du Péage, qui étoit le meilleur de tous les ouvrages extérieurs de la Ville. Tout près de-là étoit une tour nommée de *Cracau*, où il n'y avoit que quinze hommes, qui, après s'être défendus en braves, fûrent passés au fil de l'épée.

De l'autre côté de l'Elbe le Comte de Mansfeld emporta la redoute de Buckow & s'y logea, après avoir fait main basse sur soixante & dix Soldats de l'Administrateur qui la défendoient.

Tilly ne jugea pas à propos d'attaquer le Fort du Péage, prévoyant qu'il y perdroit trop de monde, & que d'ailleurs les Magdebourgeois seroient contraints de l'abandonner, dès qu'on seroit maître des autres défenses extérieures. Il s'attacha donc à ruiner la redoute de la *Corne-rouge*, qui étoit de l'autre côté de l'Elbe, &, ayant fait dresser une batterie de cinq pièces de gros canon, il la battit si rudement tout au travers du fleuve, que la Garnison fut forcée à l'abandonner, après en avoir retiré l'artillerie.

Tilly passa alors le fleuve dans quelques barques, avec deux Compagnies d'Infanterie, qu'il posta dans la redoute abandonnée. Ensuite il fit avancer plusieurs Régimens, tant Infanterie que Cavalerie, & ouvrir une tranchée entre la traverse, & les ouvrages que les assiégés avoient faits près des briqueries. Un rameau de la tranchée fut poussé vers le pont, qui faisoit la communication du Fort du Péage avec la Ville.

Falckenberg pénétrant les vues du Comte de Tilly, qui étoient de couper la retraite à la Garnison de ce Fort, en retira promtement cette Garnison, & fit ruïner le pont.

Le lendemain & les deux jours suivans, il tomba une si grande abondance de pluye que les tranchées en fûrent inondées, & les travaux considérablement retardés.

Enfin le Comte de Tilly, ayant fait passer du monde dans des batteaux, prit possession du Fort du Peage, & acheva de faire brûler le pont, que les assiégés avoient eux-mêmes rompu.

Après la perte de ce Fort il ne resta presque plus d'ouvrages extérieurs

aux assiégés, qui en avoient construits plus de vingt, tant Forts-Royaux que redoutes, avec beaucoup de travail & de dépense.

A peine pûrent-ils conserver la traverse ou coupure, qu'ils avoient faite dans le *Marsch*; c'est-à-dire, le terrain bas & marécageux hors de la Ville, qui est située sur un terrain élevé au-dessus du lit de l'Elbe.

Les Impériaux réparèrent avec beaucoup de diligence le dommage, que les assiégés avoient fait au Fort du Péage en l'abandonnant; & les tranchées fûrent poussées avec beaucoup de vigueur.

Les assiégés abandonnèrent les Fauxbourg de Sudenbourg, & de la Ville-Neuve, qui étoient d'une défense trop étendue, & se bornèrent à défendre la vieille Ville. Leurs Soldats étoient diminués, & ils vouloient les ménager.

Quelques-uns ont blâmé la résolution qui fut prise par les Chefs d'abandonner ces deux Fauxbourgs, disant que par cette démarche, ils avoient facilité aux ennemis l'approche du Corps de la Place, & les moyens de se mettre à couvert de l'artillerie des remparts. Ils prétendent qu'on auroit dû défendre ces Fauxbourgs jusqu'à la dernière extrémité, pour éviter ces inconveniens, & donner plus de tems au Roi de Suéde de venir au secours de la Ville.

Nous ne déciderons pas si ce reproche est bien fondé. Mais, cet abandon s'étant fait ensuite d'un Conseil de guerre entre les principaux Officiers de la Ville, auquel présidoit Falckenberg, en présence de l'Administrateur & du Magistrat, il est à croire qu'on eut de fortes raisons d'en user ainsi. Quoiqu'il en soit le 1er. d'Avril les Impériaux occupèrent les Fauxbourgs, & la redoute du moulin près du Sudenbourg; ils mîrent le feu à la redoute & au Fauxbourg. Ensuite, Tilly ayant fait jetter un pont de bateaux près de Schœnbeck, Pappenheim y passa l'Elbe avec cinq Régimens d'Infanterie, & vint se poster sur le *Rothensée*, d'où il prit poste dans la Ville-Neuve qui n'étoit qu'à demi brûlée. Les assiégés firent une petite sortie de la vieille Ville dans la Ville-Neuve, tuèrent environ cent hommes aux Impériaux, prîrent l'Aide-de-Camp du Général de Pappenheim & quelques autres Officiers de marque qu'ils emmenèrent prisonniers.

Pappenheim commença dès le 14. d'Avril à ouvrir attaque de son côté contre le Corps de la place, par quatre endroits différens. Ce fut alors que ceux de Magdebourg vîrent clairement, que le Comte de Tilly alloit faire un siége régulier, ce qu'ils n'avoient pu se persuader jusques-là qu'il osât faire, dans la crainte de trop partager ses forces, en supposant ce que les Magdebourgeois regardoient comme infaillible, que le Roi de Suéde viendroit à leur secours. Mais quand ils vîrent tant d'attaques autour de la Ville, & l'artillerie braquée contre leurs remparts, ils commencèrent à s'allarmer; & ils en avoient bien sujet, puisqu'ils commençoient à manquer des choses les plus nécessaires. La poudre qui leur restoit étoit en si petite quantité qu'il falut songer à la ménager; &, quoiqu'il y eût assez de moulins dans la Ville & du salpêtre pour en fabriquer, ils manquoient d'ouvriers. La Garnison étoit aussi considérablement affoiblie par la perte de plusieurs postes, dont les Garnisons avoient été ou massacrées, ou prises, & il ne restoit guère plus de deux mille hommes de pied, & de deux cens cinquante chevaux en état de fai-

re le ſervice, nombre bien petit pour la garde d'une auſſi grande Ville que Magdebourg, & qui de plus étoit très irregulièrement fortifiée. Pour ſuppléer à un ſi petit nombre de Soldats, on avoit fait prendre les armes aux Bourgeois; mais, outre que c'eſt toûjours une bien foible reſſource, & que d'ordinaire ce ſont de bien mauvais Soldats que des Bourgeois, il y avoit parmi eux des ſujets de mécontentement, qui refroidiſſoient beaucoup leur zele: les pauvres ſe plaignoient qu'on les excédoit de fatigue, & qu'on épargnoit les riches: que ceux-ci, quand ils devoient monter la garde, ſe contentoient d'envoyer un Domeſtique à leur place, qu'ils mangeoient & buvoient bien, & demeuroient tranquillement chez eux, tandis que les pauvres étoient mal nourris, employés aux plus rudes travaux, & continuellement expoſés à la mort & aux bleſſures. Ces murmures ſe faiſoient tout haut, & perſonne n'avoit aſſez d'autorité pour les réprimer. De-là on paſſa aux ſentimens & aux actions, qui ſont une ſuite du mécontentement, du dépit & de l'envie. Le Peuple ne ſe ſoucia plus tant du ſort de la Ville, il ne voulut courir aucun riſque que le riche ne partageât avec lui, & prétendit que ceux-ci, ayant plus à perdre que lui, étoient auſſi plus intéreſſés à defendre la Ville. De-là naquit le dégoût, qui fut bientôt ſuivi de la négligence, & du relâchement dans le ſervice, & qui entraîna, & précipita la perte de la place & de ſes defenſeurs. Il y avoit un petit nombre de gens ſenſés, qui, conſidérant que la Ville couroit les plus grands riſques à moins d'une promte délivrance, que ſon ſalut dépendoit d'un ſecours fort proche à la vérité, mais qui pouvoit être retardé par mille obſtacles imprévus, & qu'en attendant elle pouvoit en quelques heures de tems être emportée d'aſſaut, auroient ſouhaité qu'on eût traité d'accommodement, & qu'on cédât au tems & à la néceſſité; d'autres, en plus petit nombre encore, étoient partiſans de l'Empereur, & auroient voulu qu'on obeit de bonne grace aux Décrets de ce Monarque. Ces noms de Chef du Corps Germanique, de Juge ſuprême de l'Empire, de Seigneur Suzerain de tous les Fiefs immédiats, ſoutenus alors d'une grande Puiſſance, de la foibleſſe, & de la deſunion des principaux Etats, faiſoient encore une vive impreſſion ſur les eſprits, les rempliſſoient de crainte & de reſpect: car dans ce tems-là ce qu'on appelle *ſuperiorité territoriale* dans le Droit Public d'Allemagne, laquelle approche ſi fort de la Souveraineté, n'étoit qu'une autorité precaire, incertaine, plus fondée ſur le long uſage, que ſur des Loix bien claires & bien preciſes; mais ce qui la rendoit encore plus douteuſe, étoit, comme je l'ai déja inſinué, la Puiſſance d'un coté, & la foibleſſe de l'autre: alors la Dignité Impériale n'étoit pas un vain nom, dont on ſe moquât impunement. L'exemple récent de l'Electeur Palatin & de tant d'autres Princes, rendoit très redoutable la colère du Chef de l'Empire, & très reſpectables les Décrets emanés de ſon Trône.

Mais l'attachement à la Réligion, l'amour de la liberté, l'eſperance d'un prochain ſecours fortifiée par les diſcours des Chefs, l'horreur des Impériaux, dont les Prédicateurs faiſoient des portraits au-deſſous de la vérité, quelque affreux qu'ils paruſſent, tout cela entraînoit le plus grand nombre dans l'opinion, qu'il faloit ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité.

Le

Le danger qui menaçoit Magdebourg devenant tous les jours plus pressant, les Chefs, qui commandoient dans la place, s'étant assemblés à l'Hôtel de Ville le 24. d'Avril, se partagèrent entr'eux les principaux postes attaqués. Falckenberg, outre le commandement général, qui lui avoit été déféré dès le commencement, se chargea de la défense particulière, depuis le bastion de Heydeck, jusqu'à la porte de *Kraeck* vis-à-vis du Sudenbourg. Le Major-Général Charles-Huno d'Amsterroth fut chargé de celle des ouvrages, qui s'étendoient depuis la porte de Kraeck jusqu'à la pécherie, le long de la Ville-Neuve. Les pêcheurs avec un certain nombre de Bourgeois se chargèrent de défendre le *Fischer-Ufer*, ou bord de l'Elbe, où ils avoient leurs habitations. Le Lieutenant-Colonel Trost fut choisi pour veiller sur la traverse pratiquée dans la partie basse & marécageuse de la Ville, & l'Administrateur, secondé du Lieutenant-Colonel Longius, prit sur lui la garde du retranchement pratiqué derrière la porte. Il fut réglé que la Bourgeoisie, divisée en dix huit enseignes ou quartiers, garderoit seule le haut de tout le rempart pendant la nuit, & que les Soldats seroient postés au bas derrière le rempart, dans les fausses-braies; le jour la Bourgeoisie n'en devoit garder que la moitié, & les Soldats l'autre.

Rien de plus sage que ces arrangemens, s'ils avoient été mieux exécutés, & par des gens plus aguerris que ces Bourgeois, dont la plûpart songeoient moins à résister au Comte de Tilly, qu'à satisfaire à leur curiosité en venant sur les remparts; aussi y manioient-ils plus la bouteille que le mousquet, suivant en cela leur ancienne coûtume, à laquelle ils étoient fort attachés.

Dans cette situation des choses, le Comte de Tilly envoya un trompette dans la Ville chargé de trois lettres, l'une à l'Administrateur, l'autre au Magistrat, & la troisiéme à Falckenberg, les sommant de rendre la Ville, & de ne pas attendre que les Drapeaux de l'Empereur & de ses alliés fussent sur les remparts. On tint conseil sur ces dépêches, & il fut résolu, qu'on répondroit qu'on aimoit mieux mourir que de se rendre: que cependant le Comte de Tilly seroit prié de permettre, qu'on députât quelqu'un de la part du Prince & du Magistrat aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, pour savoir leur sentiment.

Tilly, naturellement dur & emporté, répondit à son tour, *qu'il étoit trop tard pour envoyer des Ambassades; que les choses en étoient venues à un point que le sort de la Ville ne dépendoit plus que de leur soumission, ou de la fortune des armes, & que probablement il ne tarderoit pas à être décidé.*

Les Bourgeois, pour montrer aux Ennemis qu'ils ne manquoient ni de courage, ni de résolution, demandèrent instamment à Falckenberg, qu'on leur permît de faire des sorties, sans quoi les Impériaux les mépriseroient. Falckenberg leur répondit, que la foiblesse de sa Garnison ne lui avoit pas permis de faire tout ce qu'il auroit souhaité; mais que, puisqu'ils s'offroient de si bonne grace, il leur donneroit satisfaction. Aussitôt tout fut arrangé pour trois sorties sur les trois principales attaques des assiégeans. Les Bourgeois eûrent l'avantage dans ces trois actions: ils tuèrent une centaine d'Impériaux, ruinèrent une batterie, mîrent en fuite les travailleurs dans les tranchées, com-

blèrent quelques toifes de travail, enlevèrent beaucoup de pelles & de hoyaux, & emmenèrent une cinquantaine de prifonniers.

Ce petit avantage leur enfla le cœur, & augmenta leur fécurité. Mais les Généraux ennemis eûrent bientot reparé le petit défordre des leurs. Au refte ces trois forties fe firent le lendemain du jour, auquel le Comte de Tilly avoit envoyé le trompette avec les depêches, dont nous avons parlé.

Ce Général jugea à propos d'écrire lui-même aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg une affez longue Lettre, où il fe plaint fort de l'obftination du peuple de Magdebourg, fondée uniquement fur les réfolutions de l'Affemblée de Leipzig, & fur l'efperance d'un fecours étranger: qu'il efperoit que des Electeurs & des Princes de l'Empire ne voudroient pas favorifer une Ville manifeftement rebelle, & opiniatrément réfractaire aux Décrets de l'Empereur; que Leurs Sérénités Electorales étoient trop éclairées, pour ne pas voir les conféquences d'une femblable protection, & l'inconvénient qui pouvoit réfulter pour leurs propres fujets; que pour les fecours étrangers, l'expérience de tous les jours démontroit, que les Etrangers, en s'ingérant dans les affaires de l'Empire, n'avoient en vue que leurs intérets particuliers.

Les attaques avançoient toûjours vers les foffés de la Ville, tant dans la Ville-neuve, que dans le Sudenbourg; car du côté de la campagne, il n'y avoit point d'attaque; mais feulement un corps de Cavalerie au bivouac.

La nuit du premier de Mai, la batterie de la Ville-neuve fut démontée par le canon des affiégeans: mais en révanche à l'attaque du Sudenbourg, où commandoit Pappenheim, fept batteries, fe trouvèrent prêtes, & commencèrent à jouer avec un tel fracas, qu'on n'avoit jamais rien vu de pareil: mais ceux de la Ville lui rifpostèrent avec vigueur. Ils guindèrent deux piéces de canon fur une tour, d'où l'on voyoit tout le Sudenbourg à revers, & tuèrent quantité de monde dans les approches, & les ruïnes des maifons brûlées: le feu de la moufqueterie ne fut pas moins violent toute la nuit.

On ouvrit des fapes pour fonder le foffé: mais par tout on le trouva fort profond, & plein d'eau au-deffus de la hauteur d'un homme.

Le 7., Pappenheim, ayant pouffé fon attaque jufqu'au pied de la contrefcarpe, obferva que de fon coté le foffé étoit fec, & d'une profondeur médiocre. Il en fit fon rapport au Généraliffime, qui auffitôt ordonna tous les préparatifs néceffaires pour un affaut général. Le fuccès en paroiffoit toutefois fort douteux. Il n'y avoit pas la moindre bréche au rempart, & aucune apparence de pouvoir paffer le foffé, excepté à l'attaque de Pappenheim; mais cette attaque étoit toujours vue de revers de la tour au-deffus de la porte, & l'on n'avoit pu parvenir encore à en démonter la batterie. Il faloit donc attendre, que les batteries de l'attaque de Pappenheim euffent renverfé cette tour.

La nuit du fept au huit, les Impériaux jettèrent continuellement des boulets rouges dans la Ville; mais les Bourgeois avoient pris de bonnes mefures pour en empêcher l'effet, & dès que le feu paroiffoit quelque part, il étoit auffitôt éteint.

Il y eut cependant une terrible alarme dans la Ville, occafionnée par un

Sergent avec vingt hommes, qui, ayant découvert dans le Fauxbourg une Cave profonde qui alloit jusqu'au rempart, y entrerèrent & travaillèrent si bien qu'ils se trouvèrent au haut des remparts, où ils commençoient à faire un logement, lorsqu'ils fûrent decouverts par la garde, attaqués, & faits prisonniers.

Sur le bruit qui se fit dans la Ville, le Comte de Tilly, le Comte de Pappenheim, le Colonel Schœubourg, & autres des principaux Chefs des Impériaux, crûrent que les Magdebourgeois alloient battre la chamade, & demander à capituler. Mais c'est à quoi ils ne songeoient nullement; comme ils le firent bien voir par le feu terrible, qu'ils firent de toute leur artillerie & mousqueterie, avec un tel fracas qu'on eût dit d'un tremblement de terre.

Cependant Tilly pressoit le siége avec une ardeur incroyable. Il avoit appris l'arrivée du Roi de Suéde avec son armée à Potzdam, & que des partis Suédois s'étoient déja fait voir aux environs de Zerbst, qui n'est qu'à six lieuës de Magdebourg. Les assiegés n'ignoroient pas non plus toutes ces circonstances; ils en tiroient des conséquences qui leur fûrent funestes, vivant dans une confiance, une securité, dont Tilly sut bien tirer avantage.

Ce n'est pas que Falckenberg, qui certainement entendoit son métier, puisqu'il étoit éleve du Grand Gustave, qui l'avoit jugé capable d'une commission si délicate & si difficile, ne se donnât tous les mouvemens imaginables pour la défense de la place, & qu'il ne fût d'une vigilance extrême; mais il ne pouvoit entiérement remedier à la négligence d'une troupe sans discipline, telle que les Bourgeois d'une Ville opulente. Il fit une sortie vigoureuse sur l'attaque du Sudenbourg, & sur celle qui embrassoit le bastion de Heydeck, & tua une soixantaine de Soldats Impériaux; mais tout cela ne décidoit de rien, & le jour fatal approchoit, où Magdebourg devoit être la plus infortunée de toutes les Villes.

Un nouveau trompette fut envoyé dans la Ville avec des Lettres à l'Administrateur, & au Magistrat de la Ville, pour les exhorter à obéïr aux Ordres de l'Empereur. Mais comme Tilly s'exprimoit dans ces lettres-ci avec plus de douceur qu'il n'avoit coûtume, les Magdebourgeois en conclûrent, qu'il commençoit à craindre l'approche du Roi de Suéde. Entr'autres traits de ces lettres, le Généralissime les exhortoit vivement à prévenir le malheur qui les menaçoit, à se montrer vrais Membres du Corps Germanique & à se soumettre au Chef, les assûrant que le Roi de Suéde lui-même, s'il voyoit les choses, ne leur donneroit pas d'autre Conseil.

Tout cela fut inutile, ces Messieurs au lieu de répondre retinrent le trompette jusqu'au 10.

Il est étonnant que, malgré le feu continuel de l'artillerie des assiégeans, surtout sur le bastion Heydeck, ils n'eussent encore pu seulement ébrécher le cordon de ce bastion, qui sembloit devenir plus solide, à mesure qu'on le battoit le plus en ruïne.

La tour de la haute porte fut à la verité renversée; mais, bien loin de combler le fossé, elle tomba de côté, & rendit le rempart encore plus escarpé. Les assiégés firent encore une sortie le huit, qui fut la dernière de toutes. El-

le fut dirigée ſur le Sudenbourg, où ils tuèrent quelques hommes ; mais, s'ils euſſent encore avancé quatre pas, ils auroient pris un homme, qui leur fit ſeul plus de mal que tous les autres Généraux de l'Empereur : c'étoit Pappenheim, qui dans ce moment ſe trouvoit derrière une vieille muraille tout près de-là.

Le 8. & le 9. on continua à foudroyer le rempart de toutes les batteries, ſans pouvoir l'entamer. On jetta auſſi continuellement des carcaſſes, des grenades, & des boulets rouges dans la Ville, mais l'effet en fut très médiocre, & ils n'y eut pas plus de dix Soldats ou Bourgeois de tués ſur le rempart, pour tout ce tintamarre-là.

Le 9. après-midi le feu ceſſa peu à-peu de la part des aſſiégeans, & on retira même les batteries du Sudenbourg. La raiſon de ce changement étoit, que Tilly avoit deſſein de hazarder un aſſaut général, ſentant bien qu'il ne viendroit jamais à bout de ſon entrepriſe par les voies ordinaires, à cauſe de l'approche du Roi de Suéde, qui en trois jours de marche pouvoit ſe porter de Potzdam à la vue de Magdebourg. C'en étoit fait, ſi le Roi de Suéde cût paru, la Ville étoit délivrée. Les Magdebourgeois le ſavoient bien, & trompés par des apparences qui tenoient de l'évidence, ils ſe livrèrent à une entiére ſécurité : le ſilence même des Impériaux ſervit à les tromper. Ceux-ci paſſèrent toute la nuit du neuf au dix ſans tirer un ſeul coup. Les Magdebourgeois crûrent qu'ils étoient occupés à faire, comme on dit, leur paquet pour s'en aller ; c'eſt ce qui engagea plus de la moitié des Bourgeois & des Soldats, excédés de fatigue & de ſommeil, à ſe rendre dès les cinq heures du matin dans leurs maiſons, pour ſe mettre au lit & dormir au moins jusques vers midi, ayant paſſé toute la nuit ſur le rempart, & n'ayant remarqué aucun mouvement, aucun bruit parmi les ennemis. Nous allons voir quel fut le terrible réveil de ces infortunés.

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT.

Conſeil de guerre tenu dans le Camp de Tilly. On y prend la réſolution de donner un aſſaut général à Magdebourg. Arrangemens pour l'exécution de ce deſſein. L'aſſaut ſe donne. Les Impériaux pénétrent dans la Ville. Falckenberg les repouſſe. Il eſt tué. Les Impériaux pénétrent de tous côtés. Bravoure du Capitaine Schmidt. Sort déplorable de Magdebourg. Cruautés abominables exercées par les Soldats de Tilly. Barbarie des Croates. La Ville eſt réduite en Cendres, & conſumée entiérement. L'Adminiſtrateur eſt attaqué dans la grande rue & fait priſonnier, après avoir été bleſſé & fort maltraité. Entrée ſolemnelle du Comte de Tilly dans Magdebourg. Il fait chanter le Te Deum. *Il fait ceſſer le Pillage. Il parcourt la Ville à cheval, & paroît touché de compaſſion. Trait remarquable de ſa rélation à l'Empereur. Avantures ſingulières arrivées au Paſteur Thodænus rapportées par lui-même. Rélation d'un Pêcheur, qui a vécu juſqu'en* 1720. *après avoir vu le Sac de Magdebourg. Prédiction du malheur de cette Ville par P. Lotichius. Le traitre* Del-Ponte *périt. Apologie du Roi de Suéde ſur*

la ruine de Magdebourg. Tilly écrit à divers Princes pour leur annoncer la ruine de cette Ville. Reponse qu'il reçoit de l'Electeur de Saxe. Le Roi de Suède rend Spandau avec une extrême repugnance. Parti vigoureux qu'il prend. Il se rend devant Berlin avec toute son armée, & veut qu'on lui livre la Ville. Négociation d'Arnimb. Paroles ménaçantes du Roi. Députation des Dames de la Cour, ayant la Douairiere Palatine à leur tête. Conclusion du traité entre le Roi & l'Electeur. Gustave vient à la Cour de l'Electeur, & y est reçu avec de grandes démonstrations de joye. Il revient à son Corps; ordonne de tirer le canon en réjouissance. Accident qui auroit pu avoir des suites funestes. Départ du Roi. Articles du traité. L'Electeur écrit une lettre apologétique à l'Empereur. Réponse de ce Monarque, dont l'orgueil est considérablement augmenté par la ruine de Magdebourg. Ordres violens qu'il donne au Comte de Tilly. Il casse & annulle le Conclusum *de la Diete de Leipsig. Procédé de ce Général envers l'Evêque de Brème. Duché de Wurtemberg traité durement. Ambassadeurs Moscovites à Stettin. Prise de Greiffswalde, ou Griphswalde. Le Roi se met en marche vers l'Elbe. Baudissin & le Comte d'Ortembourg, pour s'être baignés dans ce fleuve, tombent malades. Le premier en réchappe avec beaucoup de peine; le second meurt fort regretté à Berlin. La Lusace est ravagée par les Impériaux. Marche du Comte de Tilly vers la Thuringe. Horribles excès de ses Soldats. Il veut occuper Erfurth, & dans quelles vues. Il vient camper à Malhausen. Demande qu'il fait au Landgrave de Hesse. Réponse du Landgrave. Avanture singulière & tragique arrivée à Hildesheim au sujet du Roi de Suède. Ce Monarque vient reconnoître jusqu'aux environs de Magdebourg. Prise d'Angermunde & de son Château. Belle manœuvre d'un simple Caporal. Paroles remarquables du Roi à des prisonniers Impériaux. L'armée Suédoise vient camper à Werben. Avantages de ce poste. Prise de Havelsberg. Contre-marche du Comte de Tilly vers Magdebourg. Il vient camper à Wolmerstœdt. Belle manœuvre du Roi de Suède pour attaquer l'avant-garde de Tilly. Célérité de ce Prince. L'avant-garde de Tilly est taillée en piéces. Le Roi se trouve si avant dans la mêlée, qu'il est sur le point d'être tué, ou pris. Délivré par qui. Le jeune Prince Palatin de Lautereck est blessé, & meurt peu après de ses blessures. Butin des Suédois. Le Comte de Tilly s'approche du Roi de Suède, dans le dessein de l'attaquer dans ses lignes près de Werben. Mais, y voyant trop de risque, il se retire, & revient se poster à Wolmerstœdt. Arrivée de la Reine de Suède à Wolgast avec un renfort de huit mille Suédois. A peu près dans le même tems un Corps de six à sept mille Anglois débarque en Poméranie, sous la conduite du Marquis d'Hamilton. Entrée magnifique de ce Genéral dans Stettin. Le Roi tire peu de fruit de ce secours. Arrivée de Vanes Ambassadeur du Roi d'Angleterre. Gustave mécontent de ce Ministre & du Marquis d'Hamilton. Ce dernier retourne en Angleterre, avec les débris de sa Troupe. Conquête de tout le Duché de Mecklenbourg à la réserve de Dœmitz & de Wismar. Rétablissement des Princes. Gustave-Adolphe vient assister à cette Ceremonie. Arrivée de Guillaume V. Landgrave de Hesse auprès de Gustave. Traité d'alliance entre ces deux Princes. Réponses des Etats de Suède à quelques questions du Roi. Exhortations de Tilly au Sujet du Landgrave de Hesse. Il marche vers la Saxe, pour desarmer l'Electeur, ou l'obli-*

ger à joindre ses troupes aux siennes. Députés qu'il lui envoye avec une Lettre. Plaisanterie de l'Electeur aux Députés. Réponse qu'il fait à la Lettre du Généralissime. Réplique du Généralissime. L'Electeur envoye prier le Roi de Suéde de venir à son secours. Tilly entre en Saxe, & y met tout à feu & à sang. Conditions auxquelles le Roi de Suede consent à marcher au secours de la Saxe. L'Electeur les accorde toutes, & même au delà. Combat de générosité entre Gustave & Jean-George. Declaration obligatoire que cet Electeur envoye au Roi. Contre-Déclaration du Roi. Siége de Leipsig par Tilly. Jonction des Suédois avec les Saxons. Tilly tient conseil de guerre dans la maison d'un fossoyeur à Leipsig. Circonstance de mauvais augure. Conseil de guerre tenu à Torgau en presence du Roi de Suéde, & des Electeurs de Saxe & de Brandebourg. Discours du Roi pour dissuader la Bataille. Impatience de Jean-George. Paroles remarquables du Roi. La Bataille est résolue. Ordre de Bataille des deux Armées. Disposition de Tilly. Disposition du Roi de Suéde. Description des Lieux. Discours du Roi à ses Soldats. Engagement des deux Armees au signal du canon. Belles manœuvres du Roi pour gagner le vent. Déroute de l'Armée Impériale. Belle défense de quelques Régimens Imperiaux, qui se rallient près du Bois de Linckel. Danger que court le Comte de Tilly d'être pris par le Grand Frédéric. Il échappe couvert de blessures, & se retire de Halberstadt. Perte des Impériaux dans cette fameuse journée. La Victoire coûte peu aux Suédois. Par qui l'Empereur apprend la prémière nouvelle de cette terrible defaite. Beau procédé du Roi de Suéde envers l'Electeur de Saxe. Le Roi de Suéde achève de dissiper les débris de l'armée Impériale. Il laisse à l'Electeur de Saxe le soin de soumettre Leipsig, tandis que de son côté il prend Mersebourg & Halle. Tilly ne se croyant pas en sûreté à Halberstadt abandonne cette Ville, & se retire vers le Weser, où il fait jetter un pont.

NOus venons de voir les raisons, qui avoient fait résoudre le Comte de Tilly à tenter la voie extraordinaire d'un assaut général sur une Ville, qui n'avoit pas même de bréche, & dont les remparts étoient à peu de chose près dans le même état qu'avant le siége. En conséquence ce Général manda tous les autres Généraux, & Colonels dans son camp; & là il fut tenu le 9. un Conseil sur ce qu'il y avoit à faire: Tilly apprehendant que cette entreprise n'eût un mauvais succès. Il commença par exposer à ces Messieurs l'impossibilité de continuer le siége, & de faire tête au Roi de Suéde; qu'ainsi le sujet de la délibération se reduisoit à savoir, s'il faloit le lever pour aller au devant de ce Prince, ou essayer si l'on ne pouvoit pas emporter la place d'assaut. Là-dessus il exposa toutes les difficultés de ce projet; mais ensuite il leur fit voir le revers de la médaille: qu'il étoit bien informé de ce qui se passoit dans la Ville; qu'il savoit que la moitié des Bourgeois, qui avoient passé la nuit sur les remparts, se retiroient dès le matin à la pointe du jour, pour s'aller coucher tranquillement chez eux: que l'arrivée prochaine de l'armée Suédoise les rendoit encore plus présomtueux & négligens, & qu'il faisoit de son côté ce qu'il pouvoit pour augmenter leur confiance & leur sécurite: que tout cela étoient des circonstances, dont on pouvoit profiter à la verité, mais qu'il s'a-

giffoit de favoir, fi elles devoient l'emporter fur les difficultés qu'il venoit de leur expofer, & qui leur étoient affez connues.

L'un des Généraux confeilla fortement l'affaut. Il cita l'exemple de Maftricht pris d'affaut le matin, pendant que la plûpart des Soldats & des Bourgeois s'étoient allé repofer. Quelques-uns prétendent que ce fut Pappenheim, qui ouvrit le premier cet avis; mais le Comte de Kevenhuller, dont nous avons tiré la plûpart des circonftances de ce fiége mémorable, fait entendre que la plûpart des Généraux étoient incertains, & craignoient l'événement, & que ce fut un des Colonels, qui infifta fur la néceffité de donner l'affaut & allégua l'exemple de Maftricht, pour montrer que le fuccès en étoit non feulement poffible, mais même probable.

Nous avons vu de nos jours des affauts, bien plus hardis & bien plus difficiles, couronnés du même fuccès que celui de Magdebourg, mais fuivis des traits les plus glorieux pour l'humanité en général, & pour la Nation en particulier, qui dans ces circonftances a paru auffi fupérieure pour la hardieffe & la valeur, qu'incomparable par fa conduite envers les vaincus.

L'affaut ayant donc été réfolu, il fut réglé que le Comte de Pappenheim, avec les Régimens de Gransfeld, de Wrangler, & de Sauli, efcaladeroit les nouveaux baftions du côté de la Ville-neuve; que le Duc Adolphe de Holftein attaqueroit l'ouvrage à corne devant la porte de Kraeck; que le Comte Wolff de Mansfeld affailleroit le baftion Heydeck; que trois Régimens Impériaux feroient une fauffe attaque fur les nouveaux ouvrages de *Marfch*, ou partie baffe de la Ville entre le pont & la rivière: & que toutes ces attaques fe feroient à la fois, & au fignal d'une décharge de la groffe artillerie.

Toute la nuit du neuf au dix, fut employée à appliquer les échelles au rempart, à y pratiquer des dégrés, à arracher les paliffades avec le moins de bruit qu'il étoit poffible. Pappenheim avoit un grand avantage à fon attaque; car, outre le foffé fec & peu profond, le rempart y étoit beaucoup moins efcarpé, s'élevant doucement en talus, & préfentant une montée beaucoup plus aifée que dans toutes les autres parties. Tout étoit prêt, & le Soldat n'attendoit plus que le fignal, qui devoit fe donner à cinq heures précifes. Mais il fut différé, parce que Tilly, toûjours inquiet fur le fuccès d'une fi grande entreprife, voulut encore tenir Confeil; de forte qu'il étoit fept heures fonnées lorfque le fignal fut donné. Auffitôt l'attaque commença de tous côtés. Malheureufement la plus grande partie des Soldats, des Bourgeois & des Officiers étoient alors chez eux enfevelis dans un profond fommeil, & le peu qu'il en reftoit pour la garde des remparts, excedés de fatigues & de veilles, étoient à moitié endormis, auffi la réfiftance fut-elle médiocre à l'attaque de Pappenheim, & ce Général gagna fans peine la crête du rempart, où il n'y avoit pas même de parapet, & la garde après avoir fait une méchante décharge fe retira.

Sur ces entrefaites Falckenberg étoit monté à cheval, parce qu'on avoit arrêté la veille, qu'on expédieroit le trompette de Tilly le 10. fur les fept heures du matin. Il venoit à l'Hôtel de Ville pour affifter à cette expédition, lorfqu'il entend gronder le canon des affiégeans; &, comme il ne s'étoit point

fait entendre depuis près de vingt-quatre heures, il foupçonna que ce pourroit être le fignal de quelque attaque, & pouffa fon cheval du côté de la Ville-neuve, où il lui fembloit qu'il entendoit tirer des coups de moufquet. Il arrive au moment que la garde abandonnoit fon pofte, & fe retiroit derrière le rempart vivement pourfuivie par les Soldats de Pappenheim, qui commençoient à pénétrer dans la ruë. Auffitôt il rallie cette poignée de gens, charge les ennemis les pouffe jufqu'au pied du rempart, & en fait un grand carnage; mais comme il en arrivoit à tout moment de frais, il fut bientôt envelopé & renverfé mort fur la place.

Dans le même tems les Impériaux attaquoient la porte-haute, & efcaladoient l'ouvrage qui la couvroit. Le Soldat qui étoit en faction ne les apperçut, que quand ils eûrent pénétré dans l'ouvrage. Alors il tire fon coup & s'enfuit. La garde qui dormoit s'éveille à cette allarme & veut fe mettre en défenfe; mais elle fut pouffée jufqu'en dedans de la porte.

Cependant les vigies qui étoient dans les béfrois, commencent à fonner l'allarme d'une force à faire comprendre, que le danger étoit preffant. Bientôt toutes les cloches de la Ville font en branle, & leur bruit fe mêlant à celui des tambours, au fracas des armes à feu, aux cris des combattans, & aux gemiffemens des bleffés & des mourans, rempliffent les efprits d'horreur & de crainte.

Les Bourgeois & les Soldats s'éveillent, s'habillent, & s'arment à la hâte. Ils cherchent leurs Officiers, qui fe mettent enfin à leur tête, & courent vers les remparts. Ils les trouvent occupés par les ennemis. Prefque toutes les attaques avoient réuffi, les unes plûtôt, les autres plus tard, fuivant le plus, ou le moins de difficultés, ou de refiftance. Les Impériaux avoient paffé le foffé plein dans des batteaux, qu'ils avoient amarrés au pied du rempart à des crampons de fer qu'ils avoient pour cela. Ces batteaux leur avoient fervi à planter leurs échelles.

Qu'on fe repréfente l'abattement d'un peuple, qui peu d'heures auparavant vivoit dans une fécurité fondée fur les apparences les plus fortes: les avis certains de l'approche du Roi de Suéde; des remparts dans le meilleur état du monde; le filence de l'artillerie ennemie depuis près de vingt-quatre heures, preuve de l'embaras des affiégeans; des mouvemens qui annonçoient une prochaine retraite de leur part. Qui, en combinant toutes ces circonftances, ne fe feroit pas livré aux idées les plus flatteufes, fur une fi confolante perfpective, après un fi long blocus, & un fiége fi opiniatre?

Qu'on fe reprefente, dis-je, ce changement de fcéne; l'ennemi dans les rues; le tumulte infeparable d'une furprife pareille. Des Bourgeois à demi tremblans de peur marchant au combat; des femmes tendant les bras à leurs maris, & les conjurant de ne les point quitter; des méres retenant leur enfans, qui fe derobent à peine de leurs tendres bras; les cris, les hurlemens de tant de malheureux, mêles au bruit des cloches & des inftrumens de guerre. Au milieu de cette confufion un Capitaine nommé Schmidt, fe met à la tête du peu qui reftoit des Soldats de la Garnifon, & des plus déterminés d'entre les Bourgeois, & charge les Impériaux avec une telle furie, qu'il les mene

ne battant jusques vers la porte de Kraeck; mais, ce brave homme ayant été blessé à mort, les Bourgeois s'enfuirent & abandonnèrent les Soldats, qui fûrent tous taillés en piéces, sans que les Impériaux voulussent faire quartier à un seul.

Les Impériaux étant venus à bout d'ouvrir la porte de Kraeck, & la porte haute, Tilly fit entrer dans la Ville un gros corps d'Infanterie, qui occupa aussitôt les principales rues. On y fit aussi braquer du canon, avec ordre de tirer sur un gros de Bourgeois, qui paroissoient vouloir tenter quelque chose; quoiqu'il y eût déja parmi eux de la confusion: mais la décharge qu'on fit de deux piéces de douze livres de balles, les mit tout à fait en désordre; & les Soldats les poussant l'épée dans les reins en firent un grand carnage. Entre onze heures & midi, les Impériaux se trouvèrent maîtres de tous les quartiers de la Ville. Les Bourgeois, retirés & cachés dans leurs maisons, attendoient en tremblant, & au milieu des pleurs & des gémissemens de leurs familles, quelle seroit leur destinée.

Tout autre Général que le Comte de Tilly, content de voir la Ville soumise, auroit empêché le désordre, moyennant quelque grosse somme qu'il auroit pu distribuer à ses troupes; mais ce parti n'étoit, ni dans le caractère d'un tel Chef, ni praticable avec de tels Soldats. La Ville fut donc livrée au pillage sans réserve. Il eut peut-être été inutile de défendre le meurtre & le viol; mais en tout cas, il n'en fut pas même fait mention.

Alors les Soldats de l'Empereur, & surtout les Wallons que commandoit Pappenheim, se répandîrent dans les maisons, volant, pillant, massacrant sans pitié, ni distinction d'âge, ni de Séxe, & toûjours criant *Jesus*, *Maria*, Noms Sacrés, qui n'étoient point faits pour servir de signal, & de mot de guet à pareils démons, qui se comportoient avec tant de cruauté, que les Soldats de la Ligue même en étoient scandalisés.

A peine ces fureurs avoient commencé qu'on ouvrit les portes, pour faire entrer la Cavalerie & les Croates: & ce fut alors qu'on vît ce que, ni le sac de Numance, ni celui de Carthage, ni celui de Jérusalem n'offrîrent jamais: des femmes violées entre les bras de leur maris, des vierges aux yeux de leurs Pères; l'enfance, ni la décrépitude, ne servant pas de barrière à la brutalité du Soldat, qui, après avoir ôté l'honneur, arrachoit encore la vie aux tristes objets de son infame volupté.

Plusieurs jeunes filles, témoins de tant d'horreurs, se précipitèrent dans l'Elbe pour éviter le sort qu'elles avoient vu subir à tant d'autres.

On ouvrit le ventre à des femmes enceintes; on en poignarda d'autres en travail d'enfant. On trouva dans l'Eglise de Sainte Cathérine cinquante-trois femmes les mains liées derrière le dos, à qui on avoit cruellement coupé la tête, sans doute après les avoir violées. Après trois heures de pillage, de viol, & de massacre, ces barbares mîrent le feu à la Ville, comme pour consumer les corps morts, dont ils l'avoient remplie, & déssécher le sang qui couloit dans les rues. On vit des Croates prendre des enfans par les pieds, & les jetter dans les flammes, sans être touchés des cris de ces innocens; des Soldats de Pappenheim en percer d'autres de leurs piques, & faire comme s'ils

vouloient les rôtir. Il ne manquoit plus que de les manger, pour rassembler, & en un seul jour, & en un seul lieu, tous les actes de barbarie, qui aient jamais été pratiqués depuis que le monde est monde, & dans tous les coins de la terre.

La Poësie, ni la Peinture n'ont pas de couleurs assez fortes, pour donner une idée de ces horreurs, qui approche tant soit peu de la vérité; & la simplicité du coloris que l'Histoire emploie ne me permet pas d'espérer d'émouvoir le Lecteur, autant qu'une aussi épouvantable scène doit exciter de terreur, d'horreur & de compassion. Enfin les Soldats Impériaux, les plus scélérats & les plus brigands, qu'il y eût alors au monde, ne cessèrent de massacrer que quand les victimes leur manquèrent, & de piller que lorsque le feu les empêcha d'entrer dans les maisons, ce qui fut bientôt général: car, comme ces tigres avoient mis le feu en divers quartiers, & qu'il faisoit un vent très violent, toute la Ville fut bientôt toute embrasée, & la chaleur devint si grande, que, malgré leur cupidité, les Soldats fûrent obligés de se rétirer partie sur le rempart, partie hors de la Ville, ne pouvant plus soutenir une si terrible chaleur.

Dans dix heures de tems, une des plus grandes, des plus peuplées & des plus opulentes Villes d'Allemagne fut réduite en cendres, sans qu'il en restât presqu'aucun vestige, six belles Paroisses avec les Clochers, couverts les uns d'ardoises, les autres de plomb, & l'Eglise de St. Jean, toute couverte de cuivre, fûrent la proie des flammes. De plus de quatre mille maisons, dont plusieurs étoient des Palais, il n'en resta que cent trente-neuf sur le *Fischer-Ufer*, qui n'étoient guère que des cabanes de pêcheurs.

La Cathédrale échapa aux flammes avec quelque peu de maisons autour, de même que le Cloitre de Notre-Dame; encore celle-ci n'échappa-t-elle, que par la précaution que prirent les Moines d'engager une centaine de Soldats, à les aider à éteindre le feu, qui s'étoit déja communiqué à leur Couvent.

Le 11. au matin, le feu étant entiérement éteint faute d'aliment, les Impériaux rentrèrent de nouveau en foule dans la Ville, & commençèrent à fouiller dans toutes les caves, où ils savoient que durant le siége les Bourgeois avoient caché leurs plus précieux effets. Plusieurs y fûrent étoufés par la fumée du feu, qui couvoit encore sous les débris des maisons.

Le 12. On rapporta au Comte de Tilly qu'environ mille personnes s'étoient enfermées dans l'Eglise Cathédrale, & y avoient passé trois jours & trois nuits sans manger. Surquoi le Généralissime leur envoya un tambour pour leur offrir quartier, ce qu'ayant accepté, on leur fit distribuer du pain de munition, & on emploÿa les plus robustes pour nettoïer l'Eglise, le reste fut renfermé dans la Cour de l'Archevêché. Le Docteur Back, fameux Ministre Luthérien, s'étant présenté avec quelques-uns de ses Confréres au Comte de Tilly, & s'étant tous jettés à ses pieds pour lui demander la vie, il les rassura & les fit tous mettre en sûreté avec leurs femmes & leurs enfans, donnant ordre exprès de les nourrir convenablement.

Il voulut voir lui-même quelques Soldats de l'Administrateur, qui se trouvèrent parmi les personnes refugiés dans la Cathédrale; les examina pour voir s'il n'y avoit point de déserteur, leur reprocha aigrement de n'avoir pas

mieux défendu leur poste, & promit la vie à ceux qui prendroient parti dans ses troupes. Quant à l'Administrateur-même, il avoit été attaqué dans la *rue-longue*, en venant au secours des siens avec une poignée de Soldats, & accompagné de ses principaux Officiers. Là, il fut blessé d'un coup de feu à la cuisse gauche, & d'un coup de pique à la tête, renversé & contusionné de bourrades que les Soldats, ne lui épargnèrent pas en le faisant prisonnier, & en le dépouillant. Ils l'auroient même tué, si les Ducs de Holstein & Rudolphe de Saxe-Lawenbourg, ne l'avoient arraché de leurs mains: mais ce service fut deshonoré par les reproches sanglans, qu'ils lui firent sur sa rébellion prétendue. Il fut d'abord conduit au quartier de Pappenheim, & de-là à Wolmerstædt, où il fut mis sous bonne & sûre garde.

Le Général Amsterroth fut foulé aux pieds à quelques pas de l'Administrateur, & emmené prisonnier avec lui, de même que le Colonel Uffler, le Lieutenant-Colonel Boye, & quelques autres Officiers, avec les Bourguemestres Kuhlwein, Schmidt, & Westphal. Le quatriéme Bourguemestre nommé Braun & presque tous les autres Membres du Magistrat, le Lieutenant-Colonel Longius, le Major Cressé, & beaucoup d'autres Officiers pérîrent, ou par le tranchant de l'épée, ou par le feu, ou de quelque autre manière. Environ quatre cens Bourgeois des plus riches fûrent sauvés par des Officiers, dans l'esperance d'en tirer de fortes rançons, & menés prisonniers au camp de Tilly: il est remarquable que ces Officiers étoient presque tous des troupes de la Ligue; & que, par comparaison aux Impériaux, ils fûrent regardés comme des Anges-Tutelaires.

Le 13. de Mai fut fixé pour l'entrée solemnelle du Généralissime dans la Ville: & l'on travailla dès le 12. à débarasser les principales rues des Corps-morts, dont elles étoient jonchées. On trouva des enfans encore vivans attachés à la mamelle de leurs Mères sanglantes & massacrées; d'autres qui s'étoient cachés sous les corps de leurs Pères ou de leurs Frères; d'autres enfin, qui blessés & perdant leur sang, couroient dans les rues, sans savoir à qui ils appartenoient. Ces pauvres innocens poussoient des cris à fendre les pierres (1). On assûre qu'il fut jetté dans l'Elbe six mille quatre cens quarante corps morts jusqu'au 21. de Mai, sans ce qui fut enterré dans les cimetieres, & un nombre incroyable d'hommes, de femmes, d'enfans, de vieillards & de malades, misérablement brûlés vifs, étouffés, ou écrasés dans les trous où ils s'étoient cachés pour éviter la fureur du Soldat. En un mot, on peut compter, sans crainte d'exagérer, que le nombre de ceux, qui pérîrent d'une manière ou de l'autre en cette occasion, montoit au moins à quarante mille, & qu'il y en eut très peu qui fussent assez heureux, pour échaper à la mort, ou à la prison, personne n'ayant prévu une révolution si subite, & les portes ayant été d'abord occupées par les ennemis, qui massacroient tous ceux qui se présentoient pour sortir.

Tel fut le sort d'une des plus florissantes Villes de l'Europe, qui s'étoit jusques-là gouvernée comme une espece de République, & qu'un Commerce très étendu avoit rendue l'une des plus riches de l'Allemagne.

(1) *Dass es einen Stein in der Erde haette erbarmen moegen.* Kevenh. l. c. *p.* 1811

Tilly y fit ſon entrée le 13. en triomphe, heureux s'il n'avoit pas ſouillé ſa victoire par les barbaries, qu'il laiſſa commettre au Soldat le plus éfrené qu'il y eût alors parmi les Chrétiens. Le Généraliſſime ſe rendit en pompe à la Cathédrale, ſuivi d'une foule d'Officiers de tout rang. Il y étoit attendu à la porte par un Officier de marque, qui lui préſenta les Drapeaux pris ſur la Garniſon & la Bourgeoiſie, leſquels reſtérent plantés devant la porte de l'Egliſe, pendant le ſervice divin. On chanta le *Te Deum*, au bruit d'une triple décharge du canon de la Ville & du camp, & de toute la mouſqueterie.

Dès lors, Tilly ordonna qu'on ceſſât de piller. Après le *Te Deum*, il parcourut à cheval avec ſa ſuite preſque toutes les rues de cette malheureuſe Ville, & parut touché (1) de compaſion à la vue des objets affreux qu'elle offroit de toutes parts, ce qui n'empêcha pas que dans ſa rélation à l'Empereur (2), il ne ſe vantât, *que depuis le ſac de Troie, & celui de Jéruſalem, il n'y avoit pas eu de ſemblable Victoire.*

Ce qui prouve que l'Hiſtorien, que nous citons ci deſſous, lui a plûtôt prêté les ſentimens qu'il auroit dû avoir, que ceux qu'il eut en effet : auſſi eſt-il le ſeul, avec l'Italien Ricci, qui lui attribue cette compaſſion ſi oppoſée à ſon humeur toûjours dure & inflexible, témoins les maſſacres de Munden & de Neu-Brandebourg. Tous les autres Ecrivains contemporains diſent, que, tandis que le Soldat pilloit, violoit, maſſacroit, & que le ſang ruiſſeloit dans les rues de Magdebourg, quelques Officiers vinrent le prier de donner ſes ordres pour arrêter ces barbaries; *laiſſez, laiſſez encore une heure au Soldat*, repondit il froidement, *& après cela qu'on me vienne parler. Je verrai alors ce qu'il y aura à faire; mais il faut bien que le Soldat ait quelque choſe pour ſes peines & pour ſes riſques.* Lorſqu'on lui préſenta l'Adminiſtrateur, il lui reprocha aigrement ſa rébellion: mais ce Prince, ſans s'étonner, lui répondit hardiment, que Dieu tireroit un jour vengeance des cruautés qu'on venoit de commettre : que ce ſang ne pourroit être lavé que dans du ſang; que les actes de bourreaux étoient tôt ou tard funeſtes aux Soldats; & que la fortune de Tilly ſeroit enterrée dans les ruïnes de Magdebourg : prophétie qui ne s'accomplit que trop malheureuſement pour ce Général, qui, depuis cet horrible ſac, n'éprouva plus que des revers, & ne reçut plus que des mortifications, après avoir rempli toute l'Europe de la gloire de ſon nom, & l'Allemagne de la terreur de ſes armes.

Tout concourut à la ruïne de cette Ville, la foibleſſe de la Garniſon, le manque de poudre & d'argent, la négligence des Bourgeois, & enfin, l'indifférence des deux Princes les plus intéreſſés à ſa conſervation, qui ne voulûrent jamais ſeconder le Roi de Suéde.

Il eſt certain que ſi la Ville avoit eu ſeulement ſix mille hommes, tant ſoit

(1) Si l'on en croit le Comte de Kevenhuller, Tilly & les autres Généraux verſérent des larmes à cet horrible ſpectacle : par-où il prétend refuter le bruit qui courut alors, que Tilly & toute ſa ſuite avoient battu des mains & fait des éclats de rire; inſultant ainſi au cadavre de cette Ville infortunée. D'autres diſent qu'il lui appliqua ce Vers de Virgile.

Venit ſumma dies & ineluctabile fatum
. . . . fuit Ilium & ingens
Gloria Parthenopes.

(2) *Eleutherius* cité par M. Bœhm.

peu aguerris pour la défendre, elle n'eût jamais été prise d'assaut. Il y a plus, si Falckenberg n'avoit pas été tué, ou qu'il eût eu un nombre suffisant de Soldats, Pappenheim, le seul qui eût encore pénétré dans la Ville, auroit été contraint de se retirer, & couru grand risque d'être culbuté en bas du rempart. Pour les autres attaques, rien n'eût été plus facile que de les faire échouer; mais il faut croire que la Providence avoit ses vues, en permettant la destruction de cette malheureuse Ville, qui produisit ce bon effet, qu'enfin les Protestans sortîrent de leur léthargie; & que l'orgueil de l'Empereur devint insupportable, aux Etats de l'Empire de l'une & de l'autre Communion.

Je ne dois pas dissimuler ici qu'un Ecrivain prétend, que le Roi de Suéde ne fut pas fâché de trouver un prétexte, pour ne pas marcher au secours de Magdebourg, étant bien aise que le malheur de cette Ville réveillât les craintes des Protestans, & les obligeât enfin à prendre des mesures vigoureuses. Cet Ecrivain (1) rapporte tout à la politique de son Pays, & cherche du mystère à tout. Gustave-Adolphe étoit au-dessus de ces misérables ruses, & comment supposer d'ailleurs que ce Prince ait prévu le désastre de Magdebourg. Si cette Ville n'eût été simplement que prise, je doute que cela seul eût ému les esprits le moins du monde. Ce n'est pas le caractère des Allemands de s'émouvoir pour peu de chose: ils n'ont pas le cerveau aussi chaud que les Italiens, & leur politique n'est pas si rafinée. Il est bien probable que cet Auteur n'ayant écrit qu'après l'effet; c'est-à-dire, après que les Princes Allemands eûrent fait des Alliances offensives & défensives avec le Roi de Suéde, il a regardé le sac de Magdebourg, comme en ayant été la cause prémière & unique; &, comme à cet égard l'événement étoit heureux pour Gustave, il lui a prêté gratuitement des sentimens qu'il auroit eus à sa place. Mais, outre qu'il falut bien d'autres traits de tyrannie de la part de Ferdinand II. pour mettre enfin à bout le flegme des Allemands, il est certain que, si l'Empereur n'avoit pas poussé les choses à la dernière extrémité après l'affaire de Magdebourg, la frayeur étoit si grande, qu'en se relâchant un peu de son despotisme, il auroit regagné tous ces Princes.

Ainsi le sac de Magdebourg produisit deux mauvais effets pour les desseins de Gustave-Adolphe, la terreur qu'il jetta dans les esprits, qui craignîrent d'être traités comme cette Ville, & le soupçon que le Roi de Suéde n'eût pas fait tout ce qu'il auroit pu faire, pour sauver une place si importante. Ces deux considérations détruisent la conjecture de l'Historien Italien. Mais les vertus de ce Prince, qui ne se démentîrent jamais, la détruisent encore plus que les motifs d'intérêt; & nous croyons superflu d'insister davantage à réfuter une conjecture si légérement avancée, & dont la fausseté saute aux yeux.

Pour ne rien laisser à désirer au Lecteur sur un événement si célébre, nous mêlerons, s'il nous est permis, les avantures de deux particuliers, au récit des événemens publics.

Ces deux particuliers sont le Ministre Thodænus, Pasteur de l'Eglise de Ste. Cathérine, l'autre un Pêcheur, qui a vécu jusqu'en 1720. & à qui des milliers de personnes encore vivantes ont parlé. Le premier a écrit lui-même en

(1) *Jos. Ricci* Hist. de Bell. Germ. Lib. II. *p.* 239.

Allemand (1), ce qui lui arriva dans ce malheur général. L'autre en a fait le récit à une infinité de personnes, que la curiosité amenoit chez lui, pour l'entendre de sa propre bouche.

Voici comme parle Thodænus.

„ D'abord après le Sermon, je sortis de l'Eglise. Chemin faisant je rencontrai plusieurs personnes, qui venoient de l'Eglise de St. Jacques, & qui me „ dirent que l'Ennemi etoit dans la Ville. J'eus de la peine à croire que cette „ nouvelle fût autre chose qu'un faux bruit. Mais helas! elle ne se trouva „ que trop véritable. Je me trouvai dans le plus cruel embaras. J'avois avec „ moi ma Femme & ma Servante. Nous courumes tous trois chez mon Collégue le Pasteur Malsio, & nous laissâmes notre maison ouverte. Celle du „ Pasteur Malsio étoit pleine de gens, qui s'y étoient réfugiés dans la plus grande consternation. Nous nous consolames, & nous exhortames les uns les „ autres, autant que le trouble & l'epouvante où nous étions nous le permettoit. Je fus appellé de-là, pour aller assister un Colonel blessé dangereusement. J'envoyai ma Servante querir ma Robe, résolu d'aller où m'appelloit „ mon devoir de Pasteur; mais avant que de partir, je dis à ma Femme & à „ mon Voisin, que tout me paroissoit perdu, & qu'apparemment nous ne nous „ reverrions plus dans ce monde. Là-dessus ma Femme fondant en larmes me „ dit, *auriez-vous bien la dureté de m'abandonner, & de me laisser perir seule? Vous en repondrez devant Dieu.* Je lui representai l'importance de mes devoirs, & combien les momens, où j'étois appellé à les remplir pour assister „ un mourant, étoient précieux.

„ A peine fus-je entré dans la grande rue, que je me trouvai environné d'une „ foule de femmes & de filles de condition, qui, toutes hors d'elle-mêmes d'angoisse & de douleur, me prioient instamment de leur conseiller ce qu'elles „ avoient à faire. Je répondis, que le meilleur conseil que je pusse leur donner, étoit de se récommender à la miséricorde de Dieu, & de se tenir prêtes à mourir. Enfin, j'arrivai chez le Colonel blessé. Je le trouvai etendu à „ terre & fort foible. Je le consolai, & le disposai autant que le trouble de „ mon esprit me le permit.

„ Il m'écouta fort attentivement, & ordonna qu'on me gratifiât de quelques „ piéces d'or que je laissai sur la table. Cependant l'ennemi entroit en foule „ dans la Ville par la porte de Hambourg, & tiroit sur le peuple comme sur „ un troupeau de bêtes. Tout-à-coup ma femme & ma servante arrivent dans „ la Chambre, & me sollicitent au nom de Dieu de sortir incessamment, disant „ qu'on ne nous feroit point de quartier, si on nous trouvoit dans une Chambre toute pleine d'armes. Nous descendimes donc promtement les degrés; „ &, traversant la Cour de la Maison, nous nous cachames derrière la porte „ cochère qui étoit fermée. Dans le moment elle fut ouverte par les ennemis,

(1) Sous le titre de *Bericht, wie es ihm und den Seinigen bey der Eroberung ergangen.* L'Original se trouve dans Calvisius p. 110.

Au reste il y a beaucoup de rélations du siége de Magdebourg dans les Historiens, qui ont écrit de la guerre de 30. ans. Nous n'avons presque fait que copier Kevenhuller dans celle qu'on vient de lire. Nous avons cru que cet Auteur, Ministre de l'Empereur, seroit & mieux instruit, & plus impartial.

„ avec une violence & une ardeur difficile à exprimer. La prémière queſtion „ qu'ils me firent fut: *Prêtre, donne ton argent!* Je leur donnai à-peu-près ſix „ écus dans une petite boëte, qu'ils prîrent d'un air très ſatisfait. Mais, l'a- „ yant ouverte & n'y trouvant que des piéces d'argent, ils commencèrent à „ changer de ton, & à me demander bruſquement ſi je n'avois point d'or? „ Je leur repréſentai que nous étions fort éloignés, de notre maiſon, & qu'il ne „ m'étoit pas poſſible pour le moment de leur donner davantage: ſurquoi ils „ eûrent aſſez d'équité pour ſe contenter de ma réponſe; &, après avoir pillé „ la maiſon où nous étions, ils nous quittèrent ſans nous faire d'autre mal: „ mais ma femme, ayant remarqué parmi eux un jeune homme, bien fait & „ de bonne mine, l'aborda & le pria inſtamment de nous protéger. *Ma chere* „ *Dame*, lui répondit-il, ce que vous me demandez eſt une choſe impoſſible. Il „ faut que nous pourſuivions nos ennemis. . . . Ceux-là nous ayant quittés, „ il en vint une autre troupe, qui nous demanda auſſi de l'argent. Nous les ſa- „ tisfîmes en leur donnant quelques florins & deux cuilliers d'argent, que la „ ſervante avoit par bonheur miſes dans ſa poche. A peine nous nous étions „ défait de ces importuns, qu'il arrive un Soldat qui avoit l'air le plus affreux, „ que j'aie vu de ma vie. Il portoit un mouſquet ſur chaque épaule, & te- „ noit dans ſa bouche une balle de chaque côté qui lui enfloit la joue. Dès „ qu'il m'eut apperçu, il s'écria d'une voix de tonnerre, *Prêtre, donne moi ton* „ *d'argent, ou tu es mort.* Je n'avois plus rien, & je m'excuſai de la manière „ la plus humble & la plus touchante. Alors il poſa un de ſes mouſquets à „ terre, & m'appuyant l'autre ſur la poitrine, il m'alloit tuer, ſi ma femme „ n'eût heureuſement détourné le coup en pouſſant le mouſquet en haut, de „ ſorte que la balle me paſſa par-deſſus la tête. Enfin, voyant que nous n'a- „ vions point d'argent, il demanda quelques bijoux; &, ma femme lui ayant „ donné quelques petits meubles d'argent, il ſe retira. Un moment après il en „ vint quatre ou cinq autres, qui en nous voyant ne nous dîrent que ces „ mots: *méchant Prêtre que fais-tu là?* & paſſèrent outre.

„ Nous prîmes alors la réſolution de monter aux plus hauts appartemens „ de la maiſon, & de nous y cacher dans l'eſperance que nous ſerions moins „ expoſés qu'en bas. Nous entrâmes donc dans une chambre où il y avoit plu- „ ſieurs lits, & nous y paſſâmes quelques minutes dans des angoiſſes inſup- „ portables. On n'entendoit que tirer des coups de mouſquet dans les rues, & „ des mourans crier & gémir. On n'étoit guère plus en ſûreté dans les mai- „ ſons. On en enfonçoit & briſoit les portes & les armoires; de ſorte que „ nous fûmes bientôt découverts dans notre azyle. Une troupe de Soldats pé- „ nétra dans la chambre où nous étions, & l'un d'eux leva ſa hache d'armes „ pour me fendre la tête; lorſqu'un autre lui ſaiſiſſant le bras, lui dit, *Camara-* „ *de, que veux tu faire? ne vois-tu pas que c'eſt un Eccléſiaſtique?*

„ Ceux-là étant ſortis, il vint un Soldat tout ſeul, à qui ma femme donna „ ſon mouchoir de cou qui étoit de mouſſeline; ſurquoi il ſe retira, ſans nous „ inſulter en aucune façon. Un autre qui vint après ne fut pas ſi modéré: „ car entrant l'épée nue à la main & en furieux, il m'en déchargea un ſi grand „ coup ſur la tête en diſant; *chien, donne de l'argent*, que je fus tout étourdi,

„ & le ſang ſortant à gros bouillons de ma plaie, ma femme & ma ſervan-
„ te s'évanouîrent d'épouvante. Ce Démon incarné ſe tourna enſuite vers ma
„ femme qui étoit ſans ſentiment, & la frappa pluſieurs fois du tranchant de
„ ſon épée, mais ſans la bleſſer; parce que tous les coups portérent ſur ſa ro-
„ be, qui étoit doublée de peliſſe. Le Soldat étonné de notre patience & de
„ notre douceur; car il ne nous étoit pas échappé la moindre plainte, nous
„ regarda un inſtant avec des yeux plus ſurpris qu'irrités. Je profitai de ce pe-
„ tit intervalle, pour lui repréſenter avec douceur que je n'étois pas dans ma
„ maiſon; que je ne me trouvois-là que parce que j'y avois été appellé, pour
„ rendre les derniers devoirs de charité à un mourant; mais que, s'il vouloit
„ nous laiſſer vivre & nous ramener en ſûreté dans notre maiſon, je lui don-
„ nerois volontiers tout ce que j'avois au monde. *Allons*, *Prédicant*, s'écria-t-
„ il, *parole d'honneur*, *leve-toi*; *ſi tu me donnes tout ton bien*, *je te dirai le mot*
„ *du guet*; *c'eſt* Jeſus Maria. *Tu n'as qu'a prononcer ces deux mots & paſſe-*
„ *ras partout*, *ſans qu'on te faſſe aucun mal.*

„ Nous deſcendîmes donc très ſatisfaits d'avoir trouvé un tel protecteur.
„ La rue nous parut jonchée de morts & de mourans, dont les cris plaintifs
„ auroient fendu les cœurs les plus barbares. Il nous falut paſſer par deſſus
„ quantité de corps-morts, & comme nous approchions de l'Egliſe de Ste.
„ Catherine, nous rencontrames un Officier de diſtinction à cheval. Ce gé-
„ néreux Cavalier nous regarda, & me voyant tout ſanglant, il cria à notre
„ conducteur, *Camarade*, *Camarade*, *prend garde de ne pas faire de mal à ces*
„ *honnêtes perſonnes.* En même tems ſe tournant vers ma femme; *Madame*,
„ lui dit-il, *eſt-celà votre maiſon?* A quoi ayant répondu qu'oui. *Fort bien*,
„ reprit-il, *tenez-vous à un de mes étriers*, *& menez-moi dans votre logis: j'eſ-*
„ *pere de pouvoir vous ſauver la vie.* En achevant ces mots il fit ſigne de la
„ main à ſes Soldats, & pourſuivit ainſi: *Vous-autres Meſſieurs de Magdebourg*,
„ *vous êtes cauſe de cette ruïne.*

„ Comme il parloit ainſi, le Soldat, qui m'avoit ſi maltraité, profita de l'oc-
„ caſion & s'échappa. En entrant dans ma maiſon nous la trouvâmes rem-
„ plie de pillards, que l'Officier, qui étoit un Colonel, chaſſa ſur le champ;
„ après quoi il nous dit, qu'il vouloit prendre ſon logement chez nous, que
„ nous n'avions qu'à lui préparer une chambre, qu'en attendant il iroit enco-
„ re faire un tour, & reviendroit bientôt. Là-deſſus il nous quitta après
„ avoir mis deux Soldats en ſentinelle à notre porte. Nous régalâmes ces
„ deux hommes auſſi bien qu'il nous fut poſſible. Ils nous felicitèrent d'être
„ tombés entre les mains de leur Colonel; mais en même tems ils nous fi-
„ rent entendre, que l'emploi de nous garder les privoit du butin qu'ils au-
„ roient pu faire; & qu'il étoit bien fâcheux pour eux d'être en faction à no-
„ tre porte, tandis que leurs Camarades s'accommodoient de ce qu'ils trou-
„ voient dans les maiſons qu'ils parcouroient. Ils finîrent leurs plaintes en
„ nous priant de leur donner quelque choſe, qui les dédommageat en quel-
„ que ſorte de la perte qu'ils faiſoient. Je leur donnai quatre *Roſes-nobles* que
„ j'avois ſoigneuſement cachées; & ils parûrent très ſatisfaits de cette re-
„ compenſe. Elle les gagna même au point, qu'ils s'offrirent d'aller querir

„ ceux

„ ceux de nos amis, que nous ſouhaiterions d'avoir auprès de nous & en ſû-„ reté. Je leur dis alors que j'avois un ami intime, que je préſumois qui s'é-„ toit retiré dans l'Egliſe Cathédrale : que, s'ils pouvoient lui ſauver la vie, „ j'oſois leur promettre une bonne récompenſe en ſon nom. L'un d'eux par-„ tit ſur le champ avec ma ſervante ; &, étant arrivé près de la Cathédrale, „ il appella mon ami pluſieurs fois par ſon nom, mais en vain ; perſonne ne „ répondit, & depuis nous n'avons plus entendu parler de cet ami.

„ A peine le Soldat & la ſervante étoient de retour, que notre Généreux „ protecteur arriva, & s'informa d'abord ſi quelqu'un nous avoit fait la moin-„ dre inſulte ? Nous répondîmes que non, & que nous n'avions qu'à nous „ louer des Soldats, à qui il nous avoit laiſſés en garde. Alors tranquille ſur „ notre ſujet, il nous quitta de nouveau pour aller voir, s'il n'y auroit pas „ moyen d'éteindre le feu, qui embraſoit déja une grande partie de la Vil-„ le. Il avoit à peine fait quelques centaines de pas, qu'il revint à nous avec „ une vîteſſe incroyable, & nous dit : *montrez-moi un chemin pour ſortir de* „ *la Ville, car je vois évidemment que nous allons périr dans les flammes, ſi nous* „ *différons encore un quart d'heure à ſortir d'ici.* Sur cela nous ramaſſâmes ce „ que nous avions de plus précieux en meubles & en autres effets, & le jet-„ tâmes dans une cave voutée, dont nous couvrîmes la trape de terre, après „ quoi nous nous enfuîmes. Ma Femme n'emporta que ma ſoutane ; & ma „ Servante emmena par la main l'enfant d'un de nos voiſins, qui crioit à la „ porte de la maiſon de ſon Père.

„ Nous nous vîmes bientôt dans l'impoſſibilité de ſortir de la Ville, à cau-„ ſe que le feu étoit aux portes. Les deux côtés des rues brûloient avec une „ violence inconcevable : en un mot, la chaleur étoit ſi grande, que nous „ pouvions à peine reſpirer. Après quelques tentatives inutiles pour ſortir par „ quelque porte, nous prîmes enfin la réſolution de tourner du côté de l'Elbe, „ pour éviter le feu d'un ſi horrible incendie. Dans notre route nous fûmes „ encore frappés du ſpectacle affreux d'une infinité de morts & de mourans, „ dont les rues étoient ſemées, & les gémiſſemens de ces derniers étoient „ inſoutenables, pour quiconque n'avoit pas un cœur de bronze. Nous fûmes „ attaqués à diverſes repriſes par des Wallons & des Croates, mais notre gé-„ néreux Colonel nous défendit de leur fureur. Ayant gagné le baſtion ſur „ le bord de l'Elbe, nous le deſcendîmes à la faveur des échelles, dont les Im-„ périaux s'étoient ſervis pour l'aſſaut, & qui étoient encore toutes dreſſées. „ Enfin, nous arrivâmes très fatigués, & l'eſprit très agité au camp près de „ Rothenſée. Le Colonel nous conduiſit dans ſa tente, & nous fit donner „ quelques rafraîchiſſemens. Après ce prélude, il nous parla ainſi : *Eh bien !* „ *je vous ai ſauvé la vie, que me donnerez-vous pour un ſi grand ſervice ?* Nous „ lui répondîmes, que pour le préſent nous étions dans l'impuiſſance abſolue „ de lui témoigner par des effets notre reconnoiſſance ; mais nous lui promî-„ mes tout l'argent & l'argenterie que nous avions enterrée dans la cave ; en „ un mot, toutes nos richeſſes ſoûterraines. Dans ce moment, pluſieurs Of-„ ficiers Impériaux entrèrent dans la tente : & l'un d'eux me dit en latin : *qu'il* „ *me plaignoit d'autant plus, qu'il étoit lui-même de la Confeſſion d'Augsbourg.*

„ J'étois si troublé, si abattu, que je n'eus par la force de répondre à ce compliment de condoléance de la part d'un homme qui, faisant, à ce qu'il disoit, profession de la Réligion Protestante, aidoit à persécuter ceux de cette Communion.

„ Le jour d'après le Colonel envoya un de ses domestiques, pour tâcher de retirer de la cave le petit trésor que nous y avions caché, mais il lui falut revenir sans avoir rien fait, n'ayant pu aborder de la porte de la cave, à cause du feu qui duroit encore. Cependant notre Colonel nous faisoit manger à sa table; &, tant que nous fumes chez lui, il nous traita, non comme ses prisonniers, mais comme ses meilleurs amis (1). Enfin, je m'avisai un jour de prier notre Colonel, de permettre que nous nous en allassions. *Je le veux bien*, dit-il, *à condition que vous me payerez votre rançon*; & dans cette vue, il envoya de nouveau notre Servante dans la Ville, lui recommendant d'essayer s'il n'y auroit pas moyen de pénétrer dans la cave. Elle fut plus heureuse cette fois-ci que les autres, & revint avec tout notre petit trésor, que ma femme remit de bon cœur au Colonel.

„ Après m'en avoir beaucoup remercié, notre libérateur me fit expédier un Passeport, & me donna un écu avec deux fourchettes d'argent pour notre Voyage, gardant pour lui tout le reste, où il y avoit bien de vieux écus que je n'avois pas vus depuis long-tems, & plusieurs meubles d'argent. Enfin, nous remerciames notre généreux Protecteur, nous prîmes congé de lui, & nous nous en allâmes à la garde de Dieu.

„ Au reste ce digne mortel, qui nous avoit sauvé la vie dans cette tuerie générale, étoit Espagnol de naissance, se nommoit Don Joseph d'Ainsa, & étoit Colonel-Lieutenant du Régiment de Savelli.

Venons maintenant au récit du Pécheur. On y trouvera toute la naïveté du précédent, & il est beaucoup moins long.

„ Le 10. de Mai au matin, notre Maître d'Ecole ayant fini ses leçons, & faisant la priére à tous ses Ecoliers du nombre desquels j'étois, le bruit se répandit dans toute la rue que la Ville étoit prise: ce qui fut confirmé par les coups de mousquet qu'on entendoit tirer; & encore plus par le bruit des cloches, qui sonnoient l'allarme. Surquoi le Maître d'Ecole nous congédia tous, en nous recommendant à la protection de Dieu, & nous disant, que,

(1) Le Sr. Angeli chantre & maître d'Ecole de l'Eglise Françoise de Magdebourg, a donné une méchante Traduction de ce morceau, dans une plus méchante brochûre sous le titre d'*Histoire de la Ville de Magdebourg*. Il fait dire au Ministre Thodænus à l'endroit que nous remarquons ici; qu'*un jour pendant le diner un Officier de la Compagnie, ayant dit que les péchés des habitans des Magdebourg étoient cause de notre malheur, & que Dieu avoit employé l'armée Imperiale pour nous châtier, ma femme lui répliqua, que cette réflexion n'etoit que trop juste. Mais, poursuivit-elle, prenez-garde, que Dieu après s'être servi de ces verges ne les jette au feu. Cette prophétie d'une femme se vérifia bientôt après; car.* . . . . . . Nous avons ômis tout ce passage qni nous a paru être de l'invention du Sr. Angeli par bien des raisons: prémiérement parce qu'il ne paroît pas naturel qu'une personne dans l'état d'humilitation où étoit cette femme parle à un de ses tyrans avec tant de hardiesse, que d'ailleurs c'etoit un mauvais compliment à faire: secondement parce que la prétendue prophétie à l'air d'avoir été faite après coup: & troisiémement enfin, c'est que tout ce passage ne se trouve point dans l'Original de Calvisius.

„ ſuivant toute apparence, nous ne nous reverrions plus que dans le Ciel. En „ un inſtant nous diſparûmes tous, l'un tirant d'un côté, l'autre de l'autre. „ Quant à moi, je gagnai vîte la grande rue, où je trouvai vis-à-vis du poids „ de la Ville près de la grand' garde une troupe de Soldats l'épée nue à la „ main; aſſez près d'eux, je vis un aſſez grand nombre d'autres Soldats éten- „ dus morts par terre. Cet aſpect me glaça de crainte. Je m'enfuis de toutes „ mes forces, enfilant la rue du Pélican, dans l'eſperance de pouvoir gagner „ la maiſon de mon Père. Mais à peine avois-je fait quelques pas dans cet- „ te intention, que je me trouvai au milieu d'une autre troupe de Soldats, „ qui venoient de tuer un homme que je vis ſe rouler dans ſon ſang. Ce ſpe- „ ctacle me ſaiſit au point que je n'eus pas la force d'aller plus loin. Je me „ jettai cependant dans une maiſon vis-à-vis l'auberge du Pélican. Là, je „ rencontrai un vieillard, qui me dit; mon enfant que viens tu chercher „ ici? Sauve-toi plûtôt, avant que tu tombes entre les mains des Soldats. J'a- „ vois grande envie de ſuivre ſon conſeil, mais je n'en eus pas le tems: une „ troupe de Croates entra dans la maiſon au moment que j'en voulois ſortir, „ & levant leurs ſabres ſur la tête du vieillard, ils lui demandèrent tout ce „ qu'il avoit. Celui-ci leur ouvrit ſans balancer un coffre rempli d'or, d'ar- „ gent & de pierreries, où ils puiſèrent à plaiſir, mettant dans une corbeille „ ce qu'ils ne pouvoient fourrer à leur poche; après quoi ils firent feu ſur le „ vieillard, & le tuèrent. Je me dérobai à ces bourreaux, eſpérant de pou- „ voir me cacher derrière quelques vieilles caiſſes. En fouillant d'un côté & „ d'autre, j'apperçus une jeune perſonne parfaitement belle, qui me conjura „ de m'en aller, & de ne la pas décéler. Je me retirai donc ne ſachant que „ faire, ni où aller, lorſque les Croates m'arrêtèrent, & l'un d'eux me dit: „ *Chien de Poltron, tiens, prends cette corbeille & la porte devant moi.* Je pris la „ corbeille ſans balancer, & les ſuivis partout où ils allèrent. Ils entrèrent „ dans pluſieurs caves, dépouillant hommes & femmes, & ſans miſéricorde. „ En ſortant d'une de ces caves, nous apperçûmes avec étonnement que le „ feu gagnoit déja le devant de la maiſon. Nous paſſâmes au travers des flam- „ mes, & nous nous retirâmes bien vîte. Probablement tous ceux qui étoient „ dans la maiſon y périrent par le feu. Depuis ce tems-là, je n'ai jamais pu „ ſavoir ce que devinrent mon Père & ma Mère".

Je ne dois pas ici paſſer ſous ſilence, que les Sçavans (1) & les Hiſtoriens ont remarqué, que la ruine de Magdebourg avoit été prédite près de cent ans auparavant par le Poëte, *Petrus Lotichius* dans une de ſes Elégies à Joachim Camerarius, où ce malheur ſe trouve fort pathétiquement décrit; & ce qui paroîtroit fort extraordinaire, c'eſt que l'Elégie porte le tître de ce fameux ſiége, ſi l'on ne ſavoit qu'il n'y a rien dont il faille tant ſe défier que de ces

(1) P. Lotichii Poëm. omnia ex edit. Petr. Burmanni ſecundi Amſtel. 1754. Eleg. L. II. Eleg. IV. Bayle Dict. Art. Lotichius. Freyberger Germ. perturb. & reſtaurat. Lib. III. *p.* 174. Heiſdenrichs Chronic. Lipz. *p.* 460. H. Schneiders *p.* 138. Theophraſti Paracelſi Prophetie du Lion du Nord. en 1631. & le jugement de Martin Mirus Dr. en Theologie, du ſonge ou de la viſion de Sigiſmond Gadamus Bourguemeſtre de Smalkalde qu'il a eu 1526. Bazii. Hiſt. Eccl. Succ. Goth. *p.* 789. &c.

ſortes de preuves. Le fameux Burman a inſéré en raccourci dans ſes notes ſur cette Elégie, tout ce que les Savans ont dit de ce ſonge de Lotichius; & ajoûte, *quant (1) a nous, nous ne nous engagerons pas à diſcuter un fait ſi extraordinaire, de peur que nous ne paroiſſions rever nous-mêmes, en expliquant les reves d'un autre.* Ce jugement eſt peut-être le plus raiſonnable qu'on puiſſe porter ſur tant de ſonges, & de prédictions rapportées dans les Ecrivains de ce ſiécle, & qui pourroient bien n'avoir été faites qu'après coup.

Quant au petit nombre d'Habitans, ſauvés par des Officiers dans la vue d'en tirer de groſſes rançons, la plûpart ſe ſauvèrent à la faveur de l'incendie, que les Impériaux ſouffrirent eux-mêmes le 24. de Mai dans leur Camp de Fermerſleben. Le feu y prit dans la nuit, ſans qu'on ait jamais ſu comment: la plûpart des tentes & des équipages fûrent brûlés. Stallmann, que nous avons dit que le Roi de Suéde avoit envoyé à l'Adminiſtrateur avec un caractère public, s'échappa dans le tumulte & la confuſion. Ce Miniſtre du Roi de Suéde avoit été pris dans Magdebourg par les Impériaux, & conduit chargé de fers à leur Camp de Rothenſée. Il étoit gardé fort étroitement, lorſque le feu prit à cet autre camp; &, chacun ſongeant à ſa propre conſervation, il ſe trouva débaraſſé de ſes gardes, & profita de l'occaſion pour ſe mettre en liberté; ce qui lui réuſſit ſi bien que les Impériaux ne le retrouvèrent plus.

Le ſiége & la priſe de Magdebourg coûtèrent la vie à un nombre aſſez conſidérable de braves Soldats des troupes Impériales & de la Ligue. Entre les Officiers qu'ils y perdîrent, on compta le traître *Quinti del Ponte*, qui reçut en cette occaſion la récompenſe de ſon déteſtable complot, mort trop illuſtre pour un ſi infame aſſaſſin.

La ruine de Magdebourg fut un coup de foudre pour les Proteſtans d'Allemagne, & un ſujet de triomphe pour la Cour de Vienne. Ferdinand ſe vit remonté tout d'un coup à ce dégré de gloire & de puiſſance, dont il paroiſſoit déchu peu auparavant.

Guſtave-Adolphe comprit aiſément le tort que cette affaire lui faiſoit dans l'eſprit des peuples, accoutumés à le regarder comme leur ſauveur. Peu inſtruits des motifs & des obſtacles, le Public Proteſtant ne pouvoit comprendre, qu'il n'eut pas empêché un ſi grand malheur, étant ſi à portée de le prévenir. Ce Héros ſe crut donc obligé de ſe juſtifier, & publia une Apologie en Latin & en Allemand (2), pour que toutes les Nations pûſſent juger que, ſi Magdebourg avoit péri, il n'y avoit point de ſa faute.

Nous donnerons un extrait d'un écrit ſi important.

„ C'eſt une vérité conſtante que le Magiſtrat & la Bourgeoiſie de Magde-
„ bourg n'ont voulu en aucune façon contribuer à la levée des troupes, dont
„ Sa Majeſté avoit deſſein de renforcer la Garniſon, ni faire aucune avance
„ d'argent, malgré toutes les repréſentations qu'on leur a faites, & toutes les
„ ſûretés qu'on leur a offertes: qu'ils ont refuſé des quartiers & des vivres aux
„ troupes de Sa Majeſté & de l'Adminiſtrateur, juſqu'au moment qu'ils ſe ſont

(1) *Nos in medio hæc relinquimus, nec in ulterius ſomnia explicando ſomniare ipſi volumus.*

(2) Elle ſe trouve tout au long dans Loccenius, ſous le titre d'*Apologia Guſtavi-Adolphi Regis Sueciæ &c. Cur Magdeburgum obſidione non liberavit.* Loccen. Obſerv. & Notæ Hiſt. *p.* 28.

„ vus dans le plus grand danger par les approches des affiégeans. D'où il eft „ arrivé que le nombre des défenfeurs s'eft trouvé fort au-deffous de ce „ qu'il auroit dû & pu être, & que l'ennemi a eu le tems & la facilité de blo- „ quer la Ville, & de rendre inutiles les bonnes intentions de Sa Majefté.

„ Le Roi avoit penfé qu'il faloit mettre fur pied une armée fuffifante pour „ défendre Magdebourg ; ce qui auroit été d'autant plus facile que fur la fin „ de Juillet 1630. le Duché de Magdebourg etoit prefque entiérement déli- „ vré de troupes ennemies, fi le Magiftrat avoit voulu feconder l'Adminiftra- „ teur. Quelques milliers d'hommes, tant de pied que de cheval, auroient „ fuffi pour garantir la Ville au commencement du blocus, que Pappenheim „ entreprit & exécuta avec affez peu de monde: ce qui auroit donné le tems „ d'y faire entrer autant de vivres, de munitions, & de monde qu'on auroit „ voulu, & de rendre la Ville imprenable, ou du moins d'attendre le fecours „ de Sa Majefté: mais que le Magiftrat n'avoit point voulu fe prêter à des „ mefures, qui l'engageoient à quelque dépenfe : qu'une partie d'entr'eux „ avoient entretenu correfpondance avec l'ennemi ; qu'ils l'avoient favorifé „ autant qu'ils l'avoient pu, tantôt par des avis donnés à propos, tantôt en „ faifant échouer les projets les plus fages, & les plus vigoureux.

„ Les Villes de Hambourg & de Lubeck favent affez les peines que le Roi „ s'eft données, pour faire tenir de l'argent à Magdebourg par Lettres de „ Change, n'étant pas poffible d'y en introduire en nature; &, fi cet argent „ n'a pas été compté, il ne faut s'en prendre qu'aux traitres qui favorifoient „ l'ennemi.

„ Le Roi ne nie pas qu'il n'ait promis plufieurs fois d'aller au fecours de „ Magdebourg; mais il n'a pas prétendu par-là qu'on crût qu'il y iroit à la „ boulevue, contre toutes les régles de la prudence, en fe perdant lui-mê- „ me, fans aucun avantage pour la Ville.

„ Si l'on démontre ici que Sa Majefté n'a rien épargné pour exécuter fes „ promeffes; qu'elle n'a négligé ici ni peines, ni foins, ni tems, ni dépenfes, „ pour faire lever le fiége de Magdebourg, mais qu'elle a été arrêtée par des „ obftacles infurmontables, y aura-t-il quelqu'un affez paffionné, qui veuille „ encore lui imputer la perte de cette Ville, ou le taxer de négligence?

„ Toute l'Allemagne fait qu'à l'arrivée de Sa Majefté en Poméranie il y „ avoit dans ce Duché, & dans celui de Mecklenbourg, une armée Impériale „ beaucoup plus forte, furtout en Cavalerie, que celle que Sa Majefté avoit „ amenée de Suéde ; que cependant cette armée Impériale fut délogée de „ toute la Poméranie, & que le Roi lui coupa le paffage vers Magdebourg, „ du côté de la Mer Baltique. Le Roi n'épargna pour cet effet, ni foins, ni „ peines, ni fes troupes, ni fa perfonne, pendant tout le refte de l'Eté, & du- „ rant les rigueurs de l'Hiver, pour nettoïer le Pays d'ennemis, & avoir fes „ derrières & fes flancs libres, chofe abfolument néceffaire avant que de mar- „ cher en avant; & il n'étoit pas naturel que le Roi marchât au travers des „ Garnifons, & à côté de l'armée Impériale, pour fe faire paffer par les ar- „ mes lui & fon armée.

„ Il eft vrai, que le Tout-Puiffant, qui tient en fes mains la victoire, livra

„ comme par miracle au Roi les importans passages de Gartz & de Greif-
„ fenhagen, sans lesquels il eût été contre toutes les régles de la prudence &
„ de la guerre de s'engager au-delà de l'Oder. Il est vrai aussi, que l'enne-
„ mi étoit dans un tel desordre, que le Roi auroit probablement achevé de le
„ dissiper entiérement, si le Colonel Brandebourgeois Kracht, Commandant
„ de Custrin, ne lui avoit obstinément résusé le passage par cette place: ce qui
„ sauva les débris de l'armée Impériale, qui se jettèrent dans Francfort &
„ dans Landsberg, & empecha le Roi d'aller au secours des Etats Evangéli-
„ ques opprimés, & de nettoïer leurs Pays des tyrans, à quoi il faut ajoûter
„ le manque de vivres & de fourages dans un Pays déja épuisé par les Im-
„ périaux; outre que le Général Tilly en se portant dans la Marche de Bran-
„ debourg, & dans le Mecklenbourg fut un obstacle de plus aux desseins de
„ Sa Majesté.

„ Quelqu'un demandera peut-être, pourquoi le Roi n'alla pas alors au-de-
„ vant de Tilly pour le combattre. La première raison est, que l'armée de
„ Tilly étoit fraiche, celle du Roi harassée de fatigues, pour avoir agi pen-
„ dant tout un hiver des plus rudes qu'on ait vu. La Cavalerie de Tilly étoit
„ nombreuse & en bon état, celle du Roi fort diminuée & recrue. La se-
„ conde est, que l'armée de Schaumbourg dispersée par les Suédois en Po-
„ méranie s'étoit rassemblée dans la Nouvelle-Marche, & dans la Marche
„ Uckeraine au nombre de douze mille hommes: ce qui faisoit un Corps, qui
„ n'étoit rien moins qu'à mépriser; & que le Roi ne pouvoit point laisser der-
„ rière soi, à moins qu'il ne voulût se mettre entre l'enclume & le marteau.

„ Cependant le Roi, pour satisfaire aux mouvemens de sa conscience, &
„ jaloux de sa réputation, acquise par tant de peines, de travaux & de dan-
„ gers, comme aussi pour témoigner son zèle envers l'Eglise Protestante en
„ général, & la Ville de Magdebourg en particulier, vint au nom de la
„ Très-Sainte Trinité fondre sur la Ville de Francfort, où étoit l'élite de
„ l'armée Impériale au nombre de plus de sept mille hommes, & obtint une
„ victoire aussi éclatante qu'inesperée, par une faveur particulière de Dieu,
„ qui sans doute avoit égard aux intentions pures, desintéressées & Chrétien-
„ nes de ce Prince. Par la même protection Divine, le Roi continua à rem-
„ porter d'autres avantages, qui le mirent en état de ne plus tant craindre
„ d'avoir l'ennemi à dos en marchant en avant. Cependant on sait que le
„ Général Schaumbourg rassembla près du grand Glogau, en fort peu de tems,
„ six mille hommes, & qu'il attendoit d'autres renforts de Moravie, de Bohê-
„ me & de Hongrie.

„ Nonobstant cela, le Roi se mit en marche dans l'intention de délivrer
„ Magdebourg à quelque prix que ce fût. Mais, sachant bien que Tilly pou-
„ voit se porter vers lui avec des forces supérieures, & passer l'Elbe où il
„ voudroit, au moyen des ponts qu'il avoit sur ce fleuve, Sa Majesté desira
„ d'être assurée d'un lieu de retraite en cas de malheur, & demanda la Forte-
„ resse de Spandau pour un certain tems, & sur des sûretés suffisantes. La
„ négociation tirant en longueur, le Roi se porta à tout hazard avec son ar-
„ mée à Berlin; &, s'étant arrangé avec l'Electeur de Brandebourg, il s'a-

„ vança jusqu'à Potzdam dans la ferme esperance, que l'Electeur de Saxe, à
„ qui le salut de Magdebourg importoit le plus, ne feroit pas difficulté de
„ joindre ses forces aux siennes, où tout au moins de lui fournir des vivres &
„ des munitions, avec les passages nécessaires sur l'Elbe: mais toutes les in-
„ stances du Roi sûrent inutiles; l'Electeur refusa toute assistance, sous pré-
„ texte de ses obligations envers l'Empereur, & des ménagemens qu'il avoit
„ à garder avec le Chef de l'Empire.

„ Le Roi s'adressa alors à l'Electeur de Brandebourg, pour qu'il suppléât à
„ ce que refusoit sa Sérénité Electorale de Saxe. Mais ce Prince s'excusa,
„ tantôt sur l'épuisement de ses sujets, tantôt sur ce qu'il étoit obligé de se
„ concerter avec l'Electeur de Saxe; tellement que Sa Majesté ne savoit si ces
„ deux Electeurs étoient amis, ou ennemis. Ce qui a obligé le Roi à pren-
„ dre de tout autres mesures. Pendant ces contestations Magdebourg a été
„ emporté & perdu, malgré toute la bonne volonté du Roi, qui n'a rien à se
„ reprocher, & qui s'en rapporte au jugement des personnes équitables".

Il sembloit que le Comte de Tilly ne pût contenir les mouvemens de joie, que lui causoit la prise de Magdebourg. Il affecta surtout de faire part de cette nouvelle aux principaux Princes Protestans. Il l'annonça à l'Electeur de Saxe d'un ton de triomphateur, insultant en quelque sorte à ce Prince, à qui la ruïne de Magdebourg ne pouvoit qu'être très sensible, quoiqu'il n'eût pas fait tout ce qu'il auroit dû pour sauver cette Ville. Tilly finissoit sa Lettre en disant, qu'il enverroit incessamment des Députés à sa Sérénité Electorale, pour lui faire quelques propositions intéressantes touchant la paix. Nous verrons tantôt qu'elles étoient ces propositions.

L'Electeur répondit au Comte de Tilly, qu'il étoit sensiblement touché du triste sort de la Ville de Magdebourg; qu'il eût été à souhaiter qu'on eût évité une si grande éfusion de sang, la ruïne & la perte de tant d'innocens. Que cette destruction étoit incompatible avec les sentimens pacifiques, que lui Tilly témoignoit, & n'avoit que peu d'exemples dans l'Histoire: qu'il étoit à craindre que ce ne fût que le prélude des désolations, & de la dévastation entière de l'Allemagne; que Son Altesse Electorale avoit assez témoigné en toute occasion son respect & son attachement au Chef de l'Empire, mais qu'on ne devoit pas s'attendre, qu'il abandonnât la protection des peuples, dont Dieu lui avoit confié le Gouvernement, ni la défense des Loix & Constitutions de l'Empire, ni la liberté commune: qu'il étoit prêt à recevoir les Députés que lui Comte de Tilly vouloit lui envoyer, qu'il les attendroit à Torgau, & écouteroit leur proposition.

Cependant le Roi de Suéde étoit attentif aux démarches du Comte de Tilly, & sentoit bien qu'il en faudroit incessamment venir à une Bataille décisive avec ce Général. Ce qui l'embarassoit, c'est que l'Electeur de Brandebourg le pressoit de lui rendre Spandau, puisqu'enfin le sort de Magdebourg étoit décidé. Le Roi toûjours esclave de sa parole prit le parti de satisfaire l'Electeur, puisqu'il en avoit fait la promesse sur son honneur. Il envoya donc ordre au Commandant Suédois de remettre la place à celui, que l'Electeur commettroit pour en reprendre la possession. Mais ce ne fut pas

ſans une extrême répugnance que le Roi ſe détermina à cette demarche. Réſolu d'aller en avant & de combattre Tilly, il lui faloit une retraite en cas de malheur; il lui faloit une place qui arretât les Impériaux aſſez longtems, pour lui donner le loiſir de ſe rétablir & de hazarder une ſeconde Bataille : Il conſideroit que, s'il avoit un échec, la crainte de l'Empereur & l'infidélité du Miniſtre engageroient l'Electeur à ſe déclarer contre lui, à recevoir les Impériaux, & à leur ouvrir les portes de ſes places. Tout cela lui rendoit la poſſeſſion de Spandau d'une néceſſité indiſpenſable, & lui fit prendre une réſolution digne de ſon courage & de ſa prevoyance. Ce fut d'envoyer, le même jour qu'il fit reſtituer Spandau, un trompette à Berlin pour y déclarer, que le lendemain il prétendoit que les portes lui fuſſent ouvertes de bonne grace, proteſtant que, ſi on ne lui accordoit ſa demande, il ſe lavoit les mains de tous les malheurs qui pourroient en arriver.

Le trompette fut expedié le 8. de Juin à dix heures du ſoir, & le lendemain à dix heures du matin toute l'armée Suédoiſe ſe trouva devant Berlin, & y répandit une terrible allarme. Mais ce fut bien autre choſe, lorſqu'on vit les troupes dreſſer leur camp autour de la Ville, enſuite ſe former en ordre de Bataille, toute l'artillerie braquée contre la Ville, & les canonniers la méche à la main, prêts à faire feu.

Arnimb, Feld-Maréchal de l'Electeur de Saxe, ſe trouvoit alors à la Cour de Brandebourg, & fut envoyé au Roi de Suéde, pour ſavoir préciſément ſes intentions & traiter avec lui. Il fut trois jours à aller & venir, ſans pouvoir parvenir à un accommodement. Le Roi vouloit abſolument faire entrer ſon armée dans la Ville, ou du moins y mettre cinq Régimens en Garniſon, pour être aſſûré de l'Electeur de Brandebourg, & qu'on ne lui couperoit pas la retraite en cas d'accident. L'Electeur trouvoit trop humiliant pour lui de livrer ſa Réſidence. *Je ne prétends pas être de pire condition que les Impériaux*, dit Guſtave avec vivacité. *L'Electeur les a reçus dans ſon pays ; il leur a laiſſé lever des contributions ſur ſes ſujets, fait fournir toutes les denrées & les munitions dont ils avoient beſoin, livré tous les paſſages qu'ils ont déſirés, & toutes ces complaiſances ne les ont pas engagés à obſerver meilleure diſcipline. Je ne demande, moi, que des ſûretés, des vivres, & une légère ſomme d'argent, moyennant quoi je me charge de garder le pays, de le défendre, & d'y maintenir une entiere ſûreté & tranquilité. Je ſuis determiné à ne point démordre de ce plan. Mon Frere l'Electeur n'a qu'à ſe determiner à ſon tour à l'accepter, ou à voir ſa Capitale au pillage. Il ne s'agit que d'un coup de canon pour cela.*

Des paroles ſi menaçantes ſoutenues du Spectacle d'une armée victorieuſe devant les portes, jettèrent le trouble & la terreur dans les eſprits. Toutes les Dames ſortîrent pour aller appaiſer le Héros. Elles avoient à leur tête la Douairière Palatine, qui, comme une autre Veturie, alloit eſſayer le pouvoir de ſes priéres ſur le vainqueur irrité. Elle réüſſit en effet, & le Roi ſe relâcha au point, que dès le ſoir du même jour 11me. de Juin le traité fut conclu; & il y eut grand ſouper au jardin du Château, où le Roi ſe trouva, & ſe livra à ſon humeur naturellement gaie, diſant mille choſes agreables aux Dames. Le feſtin fut pouſſé juſques bien avant dans la nuit, & juſqu'à deux heures du matin.

tin. Le Roi prit alors congé de toute la Cour, paſſa la Sprée dans un batteau, & ſe rendit à ſon armée, où il ordonna qu'on déchargeât toute l'artillerie en ſigne de réjouïſſance, après en avoir retiré les boulets. Mais quelques canonniers malicieuſement, ou par précipitation, ayant mal obſervé l'ordre du Roi, plus de quarante piéces, dont quelques-unes étoient de trente livres de balle tirèrent à boulets, & percèrent pluſieurs maiſons d'outre en outre, traverſèrent des Chambres où il y avoit des gens couchés, ſans que, par le plus grand bonheur du monde, il y eût perſonne de tué, ni de bleſſé. Mais la terreur fut ſi grande dans la Ville, que chacun ſe crut perdu. Le Roi, ayant appris ce deſordre, en fit faire des excuſes à l'Electeur, & décampa le même jour, prenant ſa route vers Spandau.

Par le traité, dont nous venons de parler, il fut réglé que les Etats de Brandebourg payeroient trente mille écus par mois au Roi de Suéde; qu'il garderoit la Forteresse de Spandau, pour lui ſervir de place d'armes, & de retraite en cas de néceſſite; qu'il pourroit auſſi mettre Garniſon à Brandebourg & à Ratenau, & que les portes de Cuſtrin lui ſeroient ouvertes, toutes les fois qu'il auroit beſoin du paſſage par cette fortereſſe; que les fourages pour ſa Cavalerie ſeroient tirés de la Poméranie & du Mecklenbourg, & que les Marches moyenne & Uckeraine ſeroient exemtes de contribuer au payement des trente mille écus, leurs revenus étant reſervés, pour l'entretien de l'Electeur & de ſa Cour.

Après cet accord, l'Electeur n'eut rien de plus preſſé que d'écrire à l'Empereur pour juſtifier ſa conduite. Il le fit dans une longue Lettre, où il rappelle tous les excès, toutes les cruautés commiſes dans ſes Etats par les troupes Impériales. Il ſe plaint qu'après avoir ſuccé ſes ſujets, après avoir ravagé ſon pays, on l'avoit laiſſé ſans défenſe, par où il s'étoit vu forcé à s'accommoder avec le Roi de Suéde aux meilleures conditions qu'il lui avoit été poſſible; que tout cela ne lui ſeroit point arrivé, ſi on lui eut laiſſé la défenſe de ſon pays, & qu'on ne l'eût pas rempli de gens avides & intéreſſés, qui, après l'avoir épuiſé, y avoient attiré la guerre, & le Roi de Suéde, qui n'y ſeroit jamais entré, ſi on ne lui en avoit donné l'exemple; que ſans ce malheur il auroit, à l'exemple de ſes ancêtres, conſervé la paix & la bonne harmonie avec ſes voiſins, & auroit pu ſe flatter qu'on l'auroit laiſſé jouïr de la neutralité, le ſeul parti qui convînt à ſa ſituation &c.

La réponſe de l'Empereur rouloit ſur le peu d'union entre les Membres du Corps Germanique, unique cauſe des progrès du Roi de Suéde; il ſe plaignoit que, depuis que ce Prince avoit remporté quelques avantages, il s'étoit tenu une Aſſemblée à Leipzig, nonobſtant les Décrets émanés du Trône Impérial; qu'on y avoit réſolu de faire des armemens les plus inutiles du monde, puiſque Sa Majeſté Impériale ne travailloit qu'à rétablir la paix dans l'Empire; que c'étoit à cela qu'elle employoit ſes troupes & ſes tréſors; que depuis ce tems on avoit refuſé les contributions accordées, les vivres, les quartiers aux troupes Impériales; aſſommé les Employés & Officiers du Commiſſariat des guerres, ni plus, ni moins, que s'ils euſſent appartenu à une puiſſance ennemie: qu'il ne prétendoit pas nier que ſes troupes n'euſſent peut-être

commis par-ci par-là quelques excès ; mais, que c'étoit des inconvéniens inévitables, & faciles à réparer, & que cela ne pouvoit jamais excuser le peu de resistance, qu'on faisoit à l'ennemi de l'Empire; que la partialité, avec laquelle on avoit ouvert les portes de Stettin, & d'autres places fortes aux Suédois, étoit seule cause des excès dont on se plaignoit, &c.

Le public jugera si ces raisons de l'Empereur étoient bien solides, & si les Etats de l'Empire devoient balancer entre avoir l'Empereur pour maître, ou le Roi de Suéde pour Allié. Car enfin il ne s'agissoit pas de moins. L'orgueil de l'Empereur, & des Princes de la Ligue, étoit devenu insupportable depuis le sac de Magdebourg. L'Empereur commença dès-lors à casser le *Conclusum* de la Diete de Leipzig, à menacer ceux des Etats qui ne se soumettroient pas à ses Décrets, de les traiter comme on avoit traité Magdebourg. Les Princes de la Ligue Catholique disoient hautement que l'Empereur avoit eu trop de patience : qu'il étoit tems qu'il se fit obeïr, puisqu'il avoit la force en main, & que Dieu favorisoit si visiblement ses armes : Tilly avoit des ordres secrets de mettre tout à feu & à sang chez les Princes, qui n'obéïroient pas aux nouveaux Monitoires & Dehortatoires, que l'Empereur étoit près de publier, comme une dernière voie que sa clémence offroit encore aux Etats opposans. Cependant il offroit de se preter à des moyens d'accommodement touchant la restitution des biens d'Eglise, & exhortoit tous les Etats à se rendre à la Diéte *de Composition*, indiquée à Francfort sur le Meyn, où l'on trouveroit des moyens de s'arranger, de pacifier tout, & de satisfaire ceux qui se trouveroient lèzés.

L'Ouverture de cette Diéte étoit fixée au commencement d'Août; mais, on fut obligé de la différer jusqu'en Septembre.

D'un autre côté, les Etats Catholiques Ligués tinrent une Assemblée à Dunkspiel, & y prirent la résolution de continuer la guerre. Tilly, avant de quitter les environs de Magdebourg, commença par l'Evêque de Brême à faire exécuter les Décrets de l'Empereur contre l'Assemblée de Leipzig. Il envoya le Colonel Reinacher avec des troupes dans l'Eveché de Brême. Celui-ci publia d'abord une Patente dans le pays. Cette Patente étoit si singulière, que nous en rapporterons deux ou trois traits, pour faire voir jusqu'où va l'impudence & l'orgueil de ceux, qui se prévalent de leurs forces & de la foiblesse de leurs ennemis.

„ Il est revenu, dit-il, au Général Tilly, qu'il se trame dans cet Evêché
„ des conspirations secretes contre les troupes de Sa Majesté Impériale. Nous
„ Vous exhortons à rénoncer à de pareils complots, & à ne pas compter
„ sur des d'Anglois, ni des Suédois; Nous Vous avertissons meme que le Roi
„ de Suéde brule & pille partout ; aulieu que les Imperiaux ont toujours eu
„ pitié des pauvres Peuples, & les ont toujours traite avec douceur. Si Vous
„ obeïssez aux Décrets de Sa Majesté Imperiale, il ne vous sera fait aucun
„ tort ; mais, si Vous faites le contraire, je Vous detruirai par le fer & le feu.

Il falut bien que l'Eveque de Breme se soumît à des argumens si solides : il livra à Reinacher les levées qu'on avoit faites, renonça aux engagemens pris à la Diete de Leipzig, & souscrivit à la cassation du *Conclusum* de cette Assemblee.

L'armée Impériale, qui revenoit d'Italie ſous les ordres de Furſtemberg, fit une pareille exécution ſur Jules Adminiſtrateur de Wittemberg, pendant la minorité du jeune Duc, à qui l'on fit ſubir les conditions les plus honteuſes. Il fut obligé de rénoncer au *Concluſum* de l'Aſſemblée de Leipzig, de livrer aux Officiers Impériaux toutes les levées qu'il avoit faites en conſéquence, pour être incorporées dans les troupes de Sa Majeſté Impériale. Il ſe ſoumit purement & ſimplement à tous les Décrets de ſa dite Majeſté, & nommément à l'Edit de reſtitution: Il conſentit que l'armée Impériale ſéjournât dans le Duché de Wittemberg, & y fût logée, nourrie & entretenue aux dépens du pays, & que ce même pays payât cent mille écus par mois de contribution, ſomme exorbitante pour le tems, & pour un pays qui n'a pas vingt lieuës de long. La Ville d'Ulm ſubit à peu près les mêmes conditions, & livra ſept cens hommes de pied & trois cens chevaux, qu'elle avoit levés en conſéquence de la réſolution priſe à l'Aſſemblée de Leipzig. Tout le Cercle de Suabe, qui avoit levé trois mille hommes, fut obligé de les livrer, & de rénoncer de même à l'Aſſemblée de Leipzig, & à ſes réſolutions.

L'Electeur de Saxe avoit beau écrire aux Membres de cette Aſſemblée pour les exhorter à tenir bon; toutes ſes lettres ne balançoient pas un ſeul petit-billet du Général Impérial, qui ne contenoit guère que ces mots; *Renoncez d'un côté, & ſoumettez-vous de l'autre, ou bien point de quartier, ni de miſéricorde.* Quoi de plus perſuaſif qu'un pareil billet ſoutenu d'une armée?

Mais tout cela n'étoit encore pas grand' choſe, tant qu'on ne ſeroit pas aſſûré de l'Electeur de Saxe & du Landgrave de Heſſe, les deux plus puiſſans Princes de l'Union de Leipzig.

C'eſt à quoi Tilly commença à travailler, bien réſolu de forcer ces Princes à joindre leurs forces aux ſiennes, ou de les deſarmer; d'incorporer leurs troupes dans les ſiennes, & de ſe vanger ſur le pays de la fermeté du Souverain.

Ce fut ce plan de la Cour Impériale, qui acheva de gâter toutes ſes affaires; & à cet égard on peut dire que la priſe de Magdebourg lui fut plus funeſte qu'avantageuſe; puiſque, ſi d'un côté elle abattit les eſprits, de l'autre elle enfla le cœur à un point, qu'on agit comme ſi l'on n'eût plus eu aucun revers à craindre, & ce fut ce qui jetta les foibles dans un deſeſpoir qui leur tint lieu de courage, qui força enfin l'Electeur de Saxe à ſe jetter dans les bras du Roi de Suéde, le Landgrave de Heſſe à hâter ſon traité avec ce Héros, & pluſieurs autres Etats de l'Empire à prendre le même parti.

En effet l'Electeur de Saxe, voyant avec quelle hauteur, quelle tyrannie on traitoit ſes alliés, jugea bien que ſon tour viendroit, & n'étoit même pas loin. C'eſt pourquoi, il convoqua pour le 12. de Juin les Etats de ſon Pays à Dreſde, pour conſulter avec eux ſur les moyens de déſenſe dans le danger qui les menaçoit. Nous verrons tout cela ailleurs plus en détail. Revenons au Roi de Suéde. Ce Monarque, après avoir pris poſſeſſion de Spandau en perſonne, ſe rendit à Stettin, où il étoit attendu par des Ambaſſadeurs Moſcovites, qui venoient le féliciter ſur ſes victoires, au nom du Czar leur Maître, renouveller les traités de Paix entre la Moſcovie & la Suéde, & lui offrir un Corps de troupes Moſcovites pour l'aider dans ſes deſſeins. Le Roi donna

audience aux Ambaſſadeurs, & les expédia le plus promtement qu'il lui fut poſſible. Les traités de paix fûrent renouvellés, & Guſtave pria les Ambasſadeurs de remercier de ſa part ſon bon ami le Czar de l'offre d'un Corps de ſes troupes. Enſuite il leur fit diſtribuer des préſens convenables, & les renvoya très ſatisfaits. Tout rioit à ce Héros, la démarche des Moſcovites étoit des plus favorables pour lui; ſon traité avec l'Electeur de Brandebourg le mettoit en état de pouſſer ſa pointe; la fierté infléxible de Ferdinand, ſes procédés violens, la dureté de ſes Généraux lui préparoient de nouveaux alliés.

Dans ces entrefaites, il reçut l'agréable nouvelle de la priſe de Greifſwald ou Griphſwalde, le ſeul poſte que les Impériaux occupaſſent encore en Poméranie.

Griphſwalde eſt une Ville un peu moins grande que Stettin, ſur les côtes de la Mer Baltique, vis-à-vis de l'ile de Rugen, à un demi-mille de la Mer, & ſur un lac qui y communique, & forme une eſpece de port près de la Ville, qui peut recevoir par eau toute ſorte de Marchandiſes au moyen de ce lac, qui néanmoins n'eſt navigable que pour des barques, ou des Vaiſſeaux legers.

Il y a à Griphſwalde une Univerſité, érigée en 1456. par le Duc Wartiſlau IX.

La Ville eſt dans une plaine raſe, ſemée de prairies & de marais. Le Colonel Peruſi, qui y commandoit la Garniſon Impériale, n'avoit jamais voulu ſe rendre, quoiqu'il n'eût aucune eſperance de ſecours, & que tout le Pays fût ſoumis aux Suédois: de manière qu'il ſe trouvoit iſolé au fond de la Poméranie, ſans aucune communication avec l'armée Impériale.

Il avoit deſarmé les Habitans, & les avoit fait travailler de force aux fortifications, faiſant abattre les maiſons, qui gênoient les nouveaux ouvrages qu'il faiſoit conſtruire. La place, déja forte par ſa ſituation, fut rendue très formidable par ces nouveaux ouvrages. Le Roi de Suéde avoit chargé le Général Achatius Todt de l'aſſiéger; &, tandis que ce Monarque forçoit l'Electeur de Brandebourg à un traité également avantageux à l'un & à l'autre, Todt s'avançoit pour aſſiéger Griphſwald.

Le 11. de Juin ſur les 6. à 7. heures du matin, quelques Cavaliers Suédois ſe firent voir devant la porte de Steinbeck, dans le deſſein d'enlever le bétail que les Impériaux faiſoient paître ordinairement dans les prairies, dont tout ce côté eſt rempli. Mais n'y ayant rien trouvé, ils tirérent leurs piſtolets en l'air, ce qui donna l'allarme dans la Ville. Soudain on ſonna le bouteſelle. La Cavalerie monta à Cheval, & ſortit en trois pelotons, l'un conduit par Peruſi méme, l'autre par ſon Lieutenant de Roi, & le troiſiéme par un Chevalier de l'Ordre Teutonique. A peine, fûrent ils à une portée de fuſil hors de la Ville, qu'ils découvrirent trois Eſcadrons Suédois. On conſeilla alors à Peruſi de rentrer dans la place, & c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire de mieux, pour réparer l'imprudence qu'il avoit eue d'en ſortir: mais il voulut faire le brave à contre-tems, & pouſſer ces trois Eſcadrons Suédois. Ses Cavaliers qui n'étoient la plûpart que des Croates, ne ſoutinrent pas le choc des Suédois, & fûrent d'abord mis en déroute. La plûpart ſe ſauvérent au travers des marais, où les Suédois en maſſacrérent un bon nombre, le reſte gagna le grand chemin & échapa. Peruſi avec le Chevalier Teutonique ſe ſauvoient

des derniers ; mais, les Suédois leur ayant coupé la retraite, ils se vîrent envelopés : on fit sur eux une décharge à brûle pourpoint, dont le Chevalier fut tué sur la place. Perusi, qui étoit armé ne fut pas même blessé des coups qui portèrent au corps : mais on on lui tira plusieurs coups de pistolet à la tête, qui l'étendîrent sur le carreau. Les Suédois lui ôtèrent une fort belle chaîne d'or, qu'il avoit autour du cou, au bout de laquelle pendoit un portrait enrichi de pierreries.

Une heure ou deux après cette affaire, Todt arriva avec son corps d'armée devant la Ville, & fit sommer l'Officier qui y commandoit à la place de Perusi, lequel répondit qu'il vouloit se défendre. Surquoi la tranchée fut ouverte fort près de la Ville, & les batteries dressées dès le même jour, malgré le feu des assiégeans.

Le 13. les Impériaux firent une vigoureuse sortie, qui coûta beaucoup de monde de part & d'autre. L'Infanterie Suédoise fut mise un peu en désordre, & auroit été taillée en piéces, sans que la Cavalerie vint fort à propos à son secours, & rétablit le combat. Les Impériaux poussés à leur tour, fûrent rechassés dans la Ville ; & deux jours après ils battîrent la chamade. La capitulation portoit qu'ils sortiroient le 16. entre cinq & six heures du matin, avec armes & bagages, mais sans canon & sans bruit, & qu'il leur seroit donné une escorte jusqu'à Loitz, d'où ils se rendroient à Rostock. Mais ils observèrent mal ce dernier article, & prîrent la route de Havelsberg. Todt, qui en fut averti à tems, envoya après eux le Colonel Hall, qui les surprit dans la Prignitz, tailla leur Cavalerie en piéces, & empêcha que l'Infanterie ne fut massacrées. Celle-ci au nombre de quinze cens hommes fut desarmée, & la plus grande partie prit parti parmi les Suédois, le reste fut fait prisonnier.

Le Roi étoit parti de Stettin avec un nouveau train d'artillerie, & beaucoup de munitions, pour hâter la prise de Griphswalde ; mais il apprit en chemin que la place étoit prise : ce qui lui fit d'autant plus de plaisir, que c'étoit la meilleure forteresse de toute la Poméranie, qui auroit pu faire une longue résistance ; le rempart ayant vingt-quatre pieds d'épaisseur, flanqué de bons bastions, avec un double fossé plein d'eau ; la contrescarpe toute neuve, bien fraisée & palissadée : & la Ville si bien pourvue que la Garnison auroit pu vivre encore quatre mois de ses magazins. Mais la joie du Roi de Suéde n'égala pas celle des Habitans du Duché de Poméranie, qui se voyoient enfin délivrés des plus incommodes de tous les Hôtes, d'amis plus cruels, plus tyranniques que l'ennemi le plus implacable. Aussi ces pauvres peuples se livrèrent-ils aux plus vifs transports d'allégresse ; mais d'une allégresse vraiment Chrétienne. Des Jeûnes, des Aumônes, des Priéres publiques, des actions de grace, & des *Te Deum* chantés avec apparat. La même chose fut pratiquée en Suéde, & surtout à Stockholm. Quarante-six Drapeaux, pris jusques-là sur les Impériaux, fûrent arborés au haut des tours. Le peuple accourut en foule aux Eglises, pénétré des sentimens de pieté, & de reconnoissance, pour tant & de si heureux succès, & surtout de ce qu'il avoit plu à Dieu de conserver le Roi, que chaque Famille regardoit comme son Père.

Gustave-Adolphe, n'ayant plus rien à craindre pour la Poméranie, n'y lais-

fit précisément qu'autant de troupes, qu'il étoit nécessaire, & résolut de pénétrer dans la Basse-Saxe, pour aller chercher le Comte de Tilly. Le rendez-vous de son armée fut à Brandebourg, que ce Prince faisoit fortifier avec soin.

Tilly n'avoit laissé dans le Duché de Magdebourg, que quelques milliers d'hommes, sous le commandement du Feld-Maréchal Comte de Pappenheim; outre la Garnison qu'il avoit laissée à Magdebourg, afin d'être toûjours maître des passages sur l'Elbe.

Treize Cornettes de Cavalerie Suédoise, étant arrivées à Ratenau, enlevèrent tous les vivres aux environs, & poussèrent jusqu'au Cloître de Jéricho, près de Tangermunde, d'où ils enlevèrent tout le bétail, tout le grain, toutes les farines, & tous les fourages qu'ils pûrent trouver.

Baudissin, le Comte d'Ortembourg, & le Colonel Hallen, passèrent l'Elbe à Tangermunde avec leur troupe, surprîrent divers petits corps d'Impériaux, de même que la petite Ville de Bourg, pas loin de Magdebourg, firent beaucoup de prisonniers de tout rang, & s'étant fort échaufés dans ces courses par un tems de sécheresse, tel qu'on n'en avoit pas vu de mémoire d'homme en Allemagne, ils se baignèrent dans l'Elbe au sortir de table, après avoir bu copieusement, ce qui leur causa à tous les deux une maladie mortelle. Baudissin en échappa, non sans beaucoup de peine, & recouvra enfin sa prémière santé; mais il en coûta la vie au Comte d'Ortembourg, quelque soin que l'on prit pour la lui conserver. Il mourut à Berlin, fort regreté du Roi & de toute la Cour de Brandebourg. Ce Comte étoit d'une ancienne Famille d'Allemagne, divisée en deux branches principales, dont l'une étoit Catholique, & l'autre Protestante. Il y avoit au tems dont nous parlons un Comte d'Ortenbourg à Vienne, qui étoit un des principaux Ministres de l'Empereur. On devine bien que celui-ci n'étoit pas Protestant. Le Comte d'Ortenbourg, qui mourut pour s'être baigné dans l'Elbe, étoit un Officier du premier mérite, tant pour la valeur, que pour la conduite & la capacité militaire. Il étoit alors à la fleur de son âge.

Pappenheim, enragé des avantages que les Suédois venoient de remporter sur ses postes avancés, résolut de s'en vanger, & voulut surprendre le Rheingrave Othon-Louïs; mais il s'en trouva mal, & il fut repoussé avec beaucoup de perte. Le Rheingrave lui fit deux cens prisonniers, dont huit Officiers, & le mena battant jusqu'aux portes de Magdebourg. La Garnison prit l'allarme, & courut border le rempart croyant qu'on alloit l'attaquer. Au reste, cette Garnison logeoit dans des baraques, n'y ayant point de maison, & la Ville ressembloit plûtôt à un camp retranché qu'à une Ville.

Tandis que cela se passoit sur l'Elbe, les Impériaux rassemblés en Silésie, sous la conduite de Teuffenbach ou Tieffenbach, faisoient des mouvemens du côté de l'Oder. Ils formèrent une entreprise sur Crossen, qui leur réussit mal; car, ayant gagné quelques traîtres, qui devoient dans la nuit mettre le feu à divers quartiers de la Ville à une certaine heure, le complot fut découvert, & les incendiaires punis de mort. Ce coup ayant manqué, les Impériaux se jettèrent dans le Marquisat de Lusace, & y mirent tout à feu & à sang. L'E-

lecteur de Saxe, à qui cette Province avoit été hypothéquée par l'Empereur, pour ſûreté des ſommes qu'il prétendoit avoir employées pour le ſervice de Sa Majeſté Impériale, reſſentit fort ces hoſtilités, ou plûtôt ſes barbaries, & s'en plaignit amérement ; mais on eut peu d'égards à ſes plaintes, & ce fut un nouveau ſujet de mécontentement, auquel ſe joignîrent bien d'autres plus ſenſibles encore, dont nous parlerons ci-après.

Le Comte de Tilly, ayant pourvu, comme nous venons de voir, à la garde de Magdebourg, partit le troiſième de Juin des environs de cette Ville, dont il n'exiſtoit plus que les remparts, & prit ſa route vers la Thuringe, pour aller achever de déſarmer tous les Etats Proteſtans, qui avoient fait des levées en conſéquence des réſolutions priſes à l'Aſſemblée de Leipzig. En traverſant les montagnes de Hartz, il perdit beaucoup de Soldats. Les Habitans de ces montagnes, gens féroces, & irrités d'ailleurs contre les Impériaux, en maſſacrèrent un grand nombre dans les défilés, & ne firent quartier a aucun traîneur, ou marodeur. De ſorte que l'eſcorte d'un convoi de munitions, qui lui venoit de Wolffenbutel, paſſant par les mêmes chemins crut, en voyant tant de corps morts, qu'il y avoit eu une Bataille. Nous avons vu dernièrement un Corps de troupes Françoiſes, faire exactement la même route que Tilly, ſans avoir le moindre démêlé avec les Payſans du Hartz, par une ſuite de la bonne diſcipline. Pour les Impériaux, ils n'eûrent pas plûtôt mis le pied en Thuringe, qu'ils s'y comportèrent comme une bande de Voleurs (1), particulièrement dans le Pays de Weymar, & de Schwartzbourg, ravageant toute la Campagne, & même les Villes. Ils pillèrent Franckenhauſen ; &, après en avoir tout emporté, ils y mîrent le feu. Ils forcèrent le Château de la Comteſſe Douairière de Gleich, pillèrent juſqu'au linge & aux habits de cette Dame : lui ôtérent à elle-même un Colier de Perles qu'elle avoit au cou, ſes bracelets & ſes bagues. En un mot, ils réduiſirent toute cette contrée en ſolitude, gâtèrent tous les fruits de la terre, coupèrent les arbres par plaiſir, & jettèrent les Habitans dans la dernière miſère.

Tant de crimes, tant de fureurs, le ſang même de tant d'innocentes victimes égorgées à Mantoue & à Magdebourg, annonçoient quelque deſaſtre, quelque revers à une tyrannie qui ne connoiſſoit point de bornes. C'eſt ainſi que de nos jours le carnage, & les incendies de Chamb, de Braunau, de Wilshofen, de Landau, de Deckendorff, & des environs de Gênes ; les cruautés des Mentzel, des Trenck, des Franchini, ont été punies par des défaites éclatantes, & par des pertes ſenſibles. Juſqu'à ce qu'enfin l'on a ouvert les yeux, & mis le frein de la diſcipline à ce Croate féroce, à ce Hongrois naturellement pillard. Ce ne ſont plus actuellement les mêmes hommes.

Ce fut ſous les yeux de Tilly même que les Soldats Impériaux pillèrent, & brûlèrent Franckenhauſen. Ce Général campoit alors entre cette Ville & Artern. Après avoir donné-là tout le tems à ſon armée d'exercer ſes fureurs, & de ſe repoſer, il ſe remit en marche, & vint camper près d'Erfurth, Capitale de la Thuringe. Auſſitôt il envoya ſommer le Magiſtrat de recevoir Garniſon Impériale. Le but de ce Général (2), en faiſant cette démarche, étoit

(1) Kevenh. p. 1836. (2) Suivant le même Kevenh. p. 1840.

prémièrement, si on lui accordoit sa demande de bon gré, de priver les Princes de Saxe de leur droit de protection sur Erfurth; de forcer les Ducs de Gotha & de Weymar à se soumettre comme *des Esclaves*, eux, leurs sujets & leur Pays: sans compter que la Ville d'Erfurth devenoit une bonne place d'armes pour les Impériaux, d'où ils pouvoient commander à tous les Pays des environs, depuis Leipzig jusqu'à Francfort sur le Meyn, & dans tous les Cercles de Franconie & du Haut-Rhin.

Secondement, au cas qu'il falut s'en ouvrir l'entrée par la force, il y avoit deux avantages à considérer, l'acquisition de toutes les richesses qui étoient dans la Ville, & la nécessité où l'on reduiroit la Maison de Saxe, dont l'alliance étoit absolument nécessaire à l'Empereur, pour la continuation de la guerre.

Enfin en occupant Erfurth, on rassûroit les Evêchés & autres Etats Catholiques de Franconie: on se trouvoit en Etat de donner la Loi aux Villes Impériales, & à la Noblesse libre de ce Cercle. Au lieu que, si l'on donnoit le tems à la Maison de Saxe, ou à celle de Hesse, ou à d'autres Etats Protestans armés de s'emparer de cette Ville, l'armée Impériale se trouveroit à l'étroit, les passages lui seroient coupés, les Evêchés de Bamberg, Wurtzbourg, &c. en grand danger: inconvéniens qu'on ne pouvoit mieux éviter qu'en occupant Erfurth.

Malgré la solidité de ces considérations, Tilly ne mit point Garnison dans Erfurth, il tourna ses vues du côté de la Hesse, résolu d'accabler le Landgrave avant qu'il pût être sécouru, & se contenta d'une grosse somme d'argent, que la Ville d'Erfurth lui paya volontiers, pour s'exemter de recevoir Garnison Impériale. D'Erfurth Tilly vint camper à Mulhausen, & prit son quartier dans cette Ville, exigeant de l'argent & des vivres de tous côtés.

Ce fut du camp de Mulhausen, que Tilly envoya un Officier de rang au Landgrave de Hesse, pour lui signifier.

1°. „ Qu'il eût à recevoir dans son Landgraviat cinq Régimens, tant Im-
„ périaux que de la Ligue.

2°. „ Qu'il licenciât toutes les nouvelles levées qu'il avoit faites, & les li-
„ vrât aux Commissaires de l'Empereur.

3°. „ Qu'il reçut Garnison Impériale dans sa Résidence de Cassel, & dans
„ sa Forteresse de Ziegenhayn.

4°. „ Qu'il se déclarât ami, ou ennemi.

5°. „ Qu'il payât des contributions pour la solde de l'armée Impériale, &
„ lui fournît des vivres & des munitions.

A cela le Landgrave répondit hardiment; qu'il n'étoit ni ami, ni ennemi; qu'il n'étoit rien moins que disposé à recevoir des troupes étrangères dans ses places, beaucoup moins encore dans sa Résidence; qu'il se garderoit bien de licencier ses troupes, & de les donner à d'autres, en ayant besoin pour lui-même; que d'ailleurs c'étoient de nouveaux Soldats, qui ne se comporteroient pas bien avec les vieux rêtres de l'Empereur & de la Ligue, & qu'infalliblement on en viendroit à des coups, s'ils se trouvoient ensemble: que, si l'on en venoit avec lui à des voies de fait, il se défendroit de son mieux: qu'à l'égard des contributions pour la solde des troupes Impériales &

de

de la Ligue, ainſi que pour les vivres & les munitions, le meilleur Conſeil, que lui Landgrave de Heſſe pût donner au Comte de Tilly, c'étoit de mener ſon armée à Munich, où il y avoit bonne proviſion de tout cela; au lieu qu'il pourroit rencontrer dans la Heſſe ce qu'il n'y cherchoit pas. Il y avoit dans cette réponſe un air d'ironie, qui marquoit beaucoup de courage & d'aſſûrance, & qui ſembloit annoncer en même tems qu'elle n'étoit pas faite pour être rapportée à la Lettre.

L'Officier pria le Landgrave de lui donner cette réponſe par écrit, à quoi ce Prince, ayant conſenti ſans peine, Tilly en fut ſi irrité, qu'il jura qu'il feroit aux Villes du Landgrave pis qu'il n'avoit fait à Magdebourg, & qu'il rendroit la Heſſe plus ſolitaire & plus ſauvage qu'un déſert.

Pour commencer cette exécution, il détacha Cratz avec ſix Compagnies d'Infanterie, avec ordre d'occuper Schmalkalde & Vach. Colloredo eut ordre de marcher à Saltzungen, & à Creutzbourg ſur les Frontières de Heſſe. Les Peuples à ſept ou huit lieuës à la ronde, éffrayés des menaces de Tilly, & encore plus de tant d'exemples de cruauté de ſa part & de celle de ſes troupes, abandonnèrent les Villes & les Villages aux environs de la Verra, & ſe retirèrent plus avant dans le pays, emportant avec eux tous leurs vivres & leurs meilleurs effets. Il y eut diverſes eſcarmouches entre les Impériaux & les Heſſois, où l'avantage fut, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Tilly ſeroit entré avec toutes ſes forces dans la Heſſe, & y auroit probablement laiſſé de terribles traces de ſa vengeance, ſi la déſertion des habitans ne l'avoit embaraſſé pour les vivres. Tandis qu'il prenoit des meſures pour s'en procurer d'ailleurs, il apprit des nouvelles du Roi de Suéde, qui l'obligèrent malgré lui à porter ſes pas ailleurs.

Ce fut dans ce tems-là qu'arriva à Hildesheim (1) une avanture, dont la plûpart des Hiſtoriens Allemands & Suédois ont fait mention, & que nous rapporterons d'après eux, laiſſant au lecteur de croire ce qu'il voudra, touchant les conſéquences qu'on tira dans le tems.

On raconte que les Jéſuites de Hildesheim (2), faiſant repréſenter par leurs Ecoliers une Comédie, dont le Roi de Suéde & le Comte de Tilly étoient les principaux perſonnages, les deux Acteurs parûrent à cheval ſur le théâtre, armés de bons piſtolets à l'arçon, bien chargés, mais ſeulement à poudre. Là ſe rencontrant l'un l'autre, celui qui jouoit le rôle de Tilly commença à réciter les vers préparès contre le faux Roi de Suéde, où il lui reprochoit d'être entré à main armée dans l'Empire ſans aucun ſujet; le tout accompagné d'injures & de ſarcaſmes, & qui occaſionnant entr'eux une querelle, ils mettent tous les deux le piſtolet à la main; mais celui qui étoit le Roi de Suéde, ayant été plus promt & plus preſte que celui qui jouoit le Comte de Tilly, lui tira ſon piſtolet dans la phyſionomie, & de ſi près qu'il lui fracaſſa les machoires, & lui brûla les yeux, de manière qu'il tomba de cheval & fut emporté à demi-mort: ce qui cauſa une grande rumeur, & changea la ſcène de comique en tragique.

(1) Chemnitz T. I. *p.* 213. Paulini Gotthi Hiſt. Arctoa *p.* 394. Theatrum Europæum ad h. an. *p.* 412. (2) Kevenh. *p.* 1842.

Plusieurs regardèrent cette avanture comme un présage sinistre pour le Comte Tilly.

Ce fut ainsi qu'on vit autrefois à Rome durant les divisions d'Auguste & de Marc-Antoine (1), les jeunes garçons de cette Capitale du Monde se diviser en deux grandes troupes, dont l'une représentoit l'armée d'Auguste, l'autre celle de Marc-Antoine, se livrer bataille, & le parti du premier victorieux de l'autre : ce qui fut aussi regardé comme un présage de la fameuse bataille, qui décida de l'Empire du Monde, & éleva la fortune du jeune César sur les débris de celle de son concurrent.

Gustave-Adolphe, ayant rassemblé son armée à Brandebourg, partit de-là le 28. de Juin avec mille Mousquetaires & toute sa Cavalerie, & arriva le soir dans un Village nommé Forgo, où il logea. Le lendemain il vint prendre son quartier au Couvent de Jericho, d'où il alla reconnoitre jusqu'au pont de Magdebourg. A son approche Pappenheim, qui campoit à Buch avec quatorze Cornettes de Cavalerie & quelque peu d'Infanterie, se jetta dans cette place, ne se sentant pas assez fort pour faire tête à ce Prince. Gustave ayant examiné tout ce qui avoit été l'objet de sa marche, retourna à Jericho, & le 30. au soir il fit passer l'Elbe à un détachement, pour tâcher de s'emparer de Tangermunde & du Château, où il y avoit Garnison Impériale d'environ cent hommes.

Le détachement Suédois passa le fleuve en grand silence, surprit la garde des ennemis sur le bord dans des bateaux, la tailla en piéces, sans qu'il s'en sauvat que quelques Soldats, qui vinrent jetter l'allarme dans la Ville, que la Garnison abandonna pour se jetter dans le Château. Tangermunde est une Ville médiocre située sur le bord de l'Elbe, à l'endroit où le Tanger se jette dans ce fleuve, d'où lui est venu le nom de Tangermunde, qui signifie *embouchure du Tanger*. Elle est dans un terrain considérablement elevé ; ce qui n'empêcha pas que le détachement Suédois n'arrivat dans la Ville presqu'en même tems que les fuyards, & dans le moment que la Garnison se sauvoit dans le Château où les Suédois la poursuivîrent ; &, y ayant voulu entrer pele-mele, leur Commandant, qui étoit un Lieutenant, fut blessé mortellement. Ce fut alors qu'on vit que cet esprit d'intrépidité de Gustave avoit passé dans l'ame de tous ceux qui le servoient (2). Ces braves Soldats, se voyant sans Chef, & ne voulant pas se retirer sans avoir assûré la prise de ce Château à leur Maître, décidèrent que les Bas-Officiers tireroient au sort à qui prendroit le commandement. La fortune se declara pour un Caporal, qui se montra digne de cette faveur. En effet, il fit aussitot appliquer le petard à la porte ; &, avant qu'il jouat, il distribua son monde pour former deux fausses attaques, tandis qu'il commanderoit la véritable. La porte ayant été mise en pieces, le Caporal attaqua avec tant de furie, qu'il penetra dans le Château sans autre perte que de cinq hommes blessés.

Soixante Impériaux fûrent assommés dans la prémière chaleur, le reste demanda quartier, & l'obtint de ce brave Caporal, qui leur fit néanmoins enten-

(1) Dion. Cassius. (2) Kevenh. *p.* 1847.

dre, que cette grace ne pouvoit leur servir, qu'autant qu'il plairoit au Roi de la confirmer.

Gustave s'empara de diverses Villes de la vieille Marche de Brandebourg, telles que Stendal, Arnbourg, Werben &c. Il fit rassembler tous les bateaux qu'on put trouver le long de l'Elbe jusqu'à Magdebourg, & fit jetter un pont sur le fleuve avec une bonne redoute pour le couvrir. Le 3. de Juillet il passa l'Elbe sur ce nouveau pont, avec toute son armée & sa nombreuse artillerie, & vint camper sous Tangermunde. Il entra à cheval dans la Ville, & de-là dans le Château. Ce fut là qu'on lui présenta les prisonniers Impériaux faits à Tangermunde, & en diverses autres Villes de la vieille Marche. Dès-que ces malheureux vîrent le Roi, ils se jettèrent à genoux, joignant les mains, & demandant quartier. Gustave les regardant d'un air sévère; *Levez-vous*, leur dit-il (1), *cet hommage n'est pas pour un mortel, & je ne suis point un Dieu. Prosternez-vous devant l'Etre suprême, & rendez-lui grace de la vie que je Vous accorde. Vous avez agi en brigands dans le pays; Vous ne faites point de quartier à mes Suédois quand Vous êtes les plus forts, Vous les traitez plus cruellement que ne sauroient faire les Turcs. Vous meritez sans doute la mort; mais je Vous fais grace: allez, vivez, & louez Dieu de ma bonté.* La plûpart touchés de la bonté de ce grand Roi, prîrent parti dans ses troupes. Il lui vint aussi une quantité considerable de recrues du Duché de Magdebourg, & des déserteurs du Corps de Pappenheim, qui accouroient pour servir sous ses drapeaux.

Le Roi, ayant appris que Tilly marchoit à lui, résolut de prendre une autre position; &, allant reconnoître en personne, il trouva le poste de Werben si (2) avantageux, qu'il ne put s'empêcher de dire, qu'il étoit étonné que Tilly, & tant d'autres habiles Généraux, n'eussent pas songé à fortifier un poste si commode, & si facile à fortifier de manière à ne pas craindre d'être forcé. En effet Werben est une Ville médiocre de la vieille Marche de Brandebourg, au confluent du Havel & de l'Elbe, justement à l'extrémité de l'angle que forment ces deux rivières en se rencontrant; de sorte qu'elle est fortifiée par la nature, se trouvant au milieu d'un arc, que forme l'Elbe en serpentant: outre que, par le moyen de ces deux rivières, il est facile de tirer des vivres de tout le pays des environs; pays gras & abondant surtout en grains & fourages: deux articles importans pour la subsistance d'une armée.

Ce fut dans les environs de Werben, que l'Empereur Henri I. remporta une grande victoire sur les Vendales; & ce Prince y fit bâtir un Château qu'il nomma *Sigbourg Château de la Victoire*, en mémoire de cet événement: Il prit même une telle affection pour ce lieu à cause de sa belle situation, qu'il y faisoit en Eté son séjour ordinaire.

Un peu au-dessous de l'embouchûre du Havel, & presque vis-à-vis de Werben, est la Ville de Havelsberg autrefois Evêché. Le Roi de Dannemarck l'avoit fait fortifier dans son expédition d'Allemagne; mais en 1627. les Impériaux en chassèrent la Garnison Danoise, & en demeurèrent les maîtres, s'y fortifiant autant qu'il leur étoit possible. Il n'étoit pas naturel que Gustave

(1) Kevenh. *p.* 1848. (2) Johan. Aug. à Werdenhagen de Reb. Hans. c. 7. *p.* 234.

les laissât dans cette place, dès qu'il étoit déterminé à asseoir son camp à Werben. Aussi donna-t-il ordre à Banner d'assiéger cette place.

Banner se présenta devant Havelsberg le 9. de Juin entre trois & quatre heures du matin. Les Impériaux, qui étoient sur la Colline d'où la Ville tire le nom de *Berg*, se trouvèrent surpris. Ils mîrent le feu aux chaumines des pêcheurs, & se retirèrent promtement dans la Ville, d'où ils firent grand feu sur les Suédois, sans leur causer aucun dommage. Pendant que Banner faisoit attacher le pétard à la porte près de l'Eglise Cathédrale, il avoit envoyé le Colonel Winckel avec un détachement pour se saisir des barques, qui étoient sur le Havel, & tâcher de pénétrer dans la Ville par la rivière qui en baigne les murs, & dont un bras la traverse. Winckel exécuta parfaitement ses ordres, & pénétra dans la Ville avant son Général, tailla en piéces tout ce qu'il trouva sous les armes. Une partie de la Garnison déconcertée jetta les siennes, se sauva dans le cimétiere de la Cathédrale & demanda quartier, ce qui lui fut accordé. Ils fûrent tous faits prisonniers au nombre de 440.

Après cette conquête le Roi établit son camp près de Werben, & fit travailler à une espece de fort, ou de grande redoute, qui fut depuis prise & reprise maintes fois durant cette longue guerre.

Tilly pressé par Pappenheim, qui lui envoyoit exprès sur exprès pour lui demander du secours, craignant à tout moment d'etre enlevé par les Suédois, qui se trouvoient si près de lui, avançoit à grandes journées, publiant qu'il alloit livrer Bataille au Roi de Suéde en rase campagne, avant qu'il pût se retrancher.

Il marcha sans s'arrêter jusqu'à Ascherfleben. Les Hessois, profitant de son éloignement, se saisirent de tous les postes qu'il avoit occupés en Thuringe, & en égorgèrent les petites Garnisons qu'il y avoit laissées. Le Landgrave continua ses levées avec plus de facilité que jamais, & augmenta ses troupes. On célébra à Cassel un jour de jeûne & d'action de graces, en conséquence du départ des Impériaux, lequel causoit autant de satisfaction aux sujets du Landgrave, que leur approche & leurs menaces leur avoient causé de frayeur & d'angoisses.

Le Comte de Tilly leva son camp d'auprès Ascherfleben le 15. de Juillet, & marcha sur Magdebourg, étant venu camper le 17. à Wolmerstædt.

Gustave-Adolphe avoit l'œil sur ce mouvement du Général ennemi; &, ayant été averti que sa Cavalerie se répandoit dans les Villages fort en avant du camp, il pensa que cette Cavalerie, fatiguée d'une longue marche, ne seroit peut-être pas trop sur ses gardes : tandis que la sienne, fraîche, & bien remise de ses fatigues, pourroit se porter rapidement à une distance considérable. Sur cela, il forma le dessein d'entreprendre sur cette Cavalerie, esperant qu'il pourroit peut-être jetter le désordre dans tout le reste de l'armée ennemie.

Suivant ce projet, il commanda à un certain nombre d'Escadrons, tant de Cuirassiers que de Dragons, de se rendre à Arnsberg dans la Vieille Marche, & partit du camp de Werden pour se mettre à leur tete.

La nuit du 16. au 17. le Roi s'avança jusqu'à une Village derrière Tangermunde, nommé *Belgen* ou *Beldingen*, où il passa tout le 17. qui étoit un

Dimanche, dans des exercices de pieté. Le même jour, il avoit envoyé quelques partis en Campagne, qui ramenèrent cinq à six prisonniers. Il apprit d'eux que la Cavalerie Impériale n'étoit qu'à quatre milles de-là, & ne croyoit pas avoir rien à craindre des Suédois, qu'on supposoit éviter le combat, & occupés à se rétrancher.

Le soir, le Roi envoya en parti le Major du Régiment d'Ortenbourg, & le chargea de s'approcher des ennemis autant qu'il pourroit, d'enlever quelques prisonniers, & de s'en revenir sans bruit. Le Major revint en effet rapporter au Roi, que les Régimens de Montecuculi, de Pappenheim, de Coronini, & de Holck, n'étoient qu'à deux milles de-là, dans les Villages de Borgstall ou Bourgstall, & d'Angern, ce qui fut confirmé par quelques marodeurs qu'il avoit pris. Sur cela, le Roi partit comme un éclair, & étant arrivé à la vue des Villages en question, il partagea sa troupe en trois corps, dont il donna l'un à commander au Rhingrave Othon-Louïs, le second à Baudissin, & se mit à la tête du troisiéme, pour soutenir les deux attaques, & porter du secours où il seroit nécessaire. Le Roi avoit devant lui un Village, nommé Reindorff, qui se trouvoit entre les deux autres. Il jugea à propos de l'occuper, pour prendre les deux autres en flanc & à revers, ne croyant pas qu'il y eut personne dans ce Village. Mais il fut fort étonné de voir, malgré la nuit qui commençoit à tomber, qu'il y avoit une troupe en Bataille en avant du Village; c'étoit le Régiment de Cuirassiers de Bernstein, commandé par le Colonel de ce nom, Capitaine des Archers de la garde du Roi de Hongrie.

Gustave, quoiqu'il n'eût pas plus de trois cens, tant Cavaliers que Dragons avec lui, s'ébranla pour attaquer ce Régiment, qui fit d'abord une décharge de loin, qui ne fit mal à personne, & faisant un caracol se retira derrière le Village, malgré les priéres & les exhortations de son Colonel, qui fit en cette occasion tout ce qu'on pouvoit attendre d'un vaillant homme: Le Roi ayant crié à ses gens de charger, le Régiment de Bernstein fut culbuté; & un jeune Comte de Collovrath ou Kollobrat, fut tué dans cette prémière charge: le Colonel, s'éforçant toûjours de rallier ses gens, & de les ramener à la charge, eut le même sort. Le Roi se livra lui-même si fort à son ardeur guerrière, qu'il fut en danger de périr, s'étant trouvé engagé au milieu des ennemis, qui l'auroient tué sans le connoître, si Harald Stacke (1), qui fut depuis Sénateur du Royaume, ne l'avoit sécouru à propos, & mis en fuite ceux des ennemis, qui commençoient à l'entourer. Enfin, le Régiment de Bernstein fut taillé en piéces, la nuit en sauva une partie. Il perdit tous ses bagages, & beaucoup de chevaux, dont les Cavaliers avoient été renversés, ou dans la fuite, ou dans la charge.

Le Roi voyant que ses gens se jettoient sur le bagage, & se debandoient pour piller, fit mettre le feu au Village pour détruire l'objet de leur cupidi-

(1) C'est M. Giœrwell qui a tiré cette anecdote de l'oubli, où tous les Historiens l'avoient laissée. On la trouve dans sa Bibliothèque Suédoise (*Swenska Bibliotheket*) Tom. III. Ouvrage tout nouveau, qui nous fournira encore quelques autres particularités touchant notre Héros.

té, & empêcher la confusion & le désordre, sachant que Tilly n'étoit pas assez éloigné pour n'en pouvoir pas tirer avantage, s'il étoit venu fondre sur eux, dans le tems qu'ils auroient été occupés à piller.

Les deux autres attaques réussirent aussi à souhait: Baudissin culbuta les Régimens de Pappenheim & de Montecuculi, dans le Village de Bourgstall. Ces deux Régimens eûrent à peine le tems de monter à cheval, & n'eûrent pas celui de se former. Tout s'enfuit à vauderoute. Le Rhingrave trouva plus de résistance. Holk étoit à la tete de son Régiment, & de celui de Coronini. Il se défendit comme un lion. Ce ne fut qu'à la troisiéme charge qu'il fut rompu, & obligé de faire retraite, après avoir perdu deux Etendarts. Ce fut dans cette dernière charge que fut blessé le jeune Prince Palatin de Lautereck (1), lequel mourut quelques jours après de sa blessure à Werben, extrêmement regreté du Roi, & de tous les Officiers généraux, qui avoient conçu les plus grandes esperances à son sujet.

Quoique dans l'incendie des Villages beaucoup de chariots chargés de bagages eûssent été brûlés, les Suédois ne laissèrent pas de faire un butin considérable. Il y eut un simple Cavalier, qui attrapa deux mille ducats. On trouva beaucoup de ducats, de roses-nobles, de pistoles, de quadruples, restés du pillage de Magdebourg; outre une quantité considérable de bouteilles remplies de piéces de monnoie rare, de pierreries & de toute sorte de joyaux de prix.

Du côté des Impériaux, il y eut trois cens hommes de tués sur la place, & un grand nombre de prisonniers, qui prîrent presque tous parti dans les troupes Suédoises: sans la nuit il ne seroit peut-etre pas échapé cent hommes de ces cinq Régimens de Cuirassiers Impériaux. Mais le Roi ne jugea pas à propos de les faire poursuivre bien loin, pour ne pas s'exposer à un revers de fortune. Cependant deux Régimens, l'un Courlandois, l'autre Suedois poussèrent jusqu'assez près de Wolmerstædt, où campoit toute l'armée de Tilly, que le Roi croyoit qui s'avanceroit sur le champ, pour prendre sa révanche; mais il ne se remua pas si-tôt.

Le Roi après sa victoire rassembla ses troupes, & les rangea en Bataille; pour attendre l'ennemi au cas qu'il vint, mais personne ne parut. Sur quoi le Roi se retira à Belgen ou Beldingen, où il arriva au son des trompettes & des timballes, & au milieu des acclamations des Soldats, & des Habitans du Pays. De là il rentra dans son camp de Werben.

Le Comte de Tilly fut très mortifié de l'affront, qu'il venoit de recevoir à son avant-garde; mais il s'en consola dans l'idée qu'il s'en vangeroit bientôt; car, quoi qu'il eût dit à la Diéte de la difficulté de la guerre contre le Roi de Suéde, au fond il le regardoit comme un jeune Prince, avide de gloire à la vérité, mais qui n'avoit pas bien pesé ses forces, ni celles de l'Empereur, & qui s'étoit embarqué trop légèrement dans une entreprise si au-dessus

(1) M. Harte dit, T. I. p. 340. que ce Prince fut tué sur la place, & qu'il étoit Fils d'une Sœur de Gustave Adolphe. Il est certain au contraire, qu'il vécut encore deux ou trois jours. Il ne l'est pas moins, qu'aucune des deux Sœurs du Roi de Suède n'avoit épousé le Père de ce jeune Prince, qui étoit Fils de Marie-Elisabeth, Fille de Jean Comte de Palatin des Deux-Ponts, & de George Gustave de la branche de Lautereck, de la Maison Palatine.

de ſes reſſources, ſi elle n'étoit au-deſſus de ſon courage & de ſes talens. Véritablement le Roi de Suéde étoit alors plus foible de la moitié que le Comte; mais jamais Général ne ſut mieux ſuppléer au nombre par l'avantage du terrain, par l'amour des Soldats pour lui, par le choix de leurs Officiers, & par l'exemple qu'il leur donnoit ſans ceſſe, ſoit du mépris de la mort, ſoit de la ſobrieté, & d'une vie dure & infatigable.

Tilly, piqué de la défaite de cinq de ſes meilleurs Régimens, ſe mit en marche dans le deſſein de tailler en piéces la petite armée du Roi de Suéde, & s'en approcha tellement, qu'on ne douta pas qu'il n'y eût une Bataille. Cependant tout ſe paſſa en canonnades & en eſcarmouches, où les Suédois eûrent preſque toûjours l'avantage (1). Dans l'une de ces eſcarmouches, le Général Baudiſſin, payant toûjours de ſa perſonne comme le moindre Soldat, fut fait priſonnier par deux Cuiraſſiers Impériaux, & dégagé preſqu'auſſitôt par les ſiens. Ce fut-là que commença à briller un jeune guerrier, digne éleve & imitateur de Guſtave-Adolphe, qui dans la ſuite de cette guerre s'acquit une gloire immortelle, & mourut comme ce grand Roi, non pas au milieu d'un champ de Bataille à la vérité, mais à la fleur de ſon âge, & laiſſant après ſoi la plus brillante réputation. Je veux parler du jeune Duc Bernard de Saxe-Weymar. Il étoit fils du Duc Jean de Saxe-Weymar, & de Dorothée-Marie Princeſſe d'Anhalt. Il étoit le Cadet de neuf Fréres, qui, à la reſerve de ceux qui mourûrent en bas age, portèrent tous les armes contre l'Empereur. Guſtave, dont le jugement ſur le mérite des hommes étoit ſi ſûr, conçut de celui-ci une opinion ſi favorable, qu'il lui donna commiſſion de lever trois Régimens, & d'aller au ſecours du Landgrave de Heſſe, en cas que Tilly portat de nouveau ſes pas dans les Etats de ce Prince, ou que l'armée Impériale, qui revenoit d'Italie, les attaquât.

Après bien des tentatives inutiles, Tilly jugea qu'il y auroit trop de riſque pour lui à attaquer les retranchemens du camp de Guſtave-Adolphe, & ſe retira à Tangermunde. Là, il ſe trouva dans une ſi grande diſette de vivres, que ſon armée faillit à ſe mutiner. Il fut donc obligé d'abandonner toute la vieille Marche, & de ſe réfugier dans ſon premier poſte de Wolmerſtædt, menaçant également la Saxe, & la Heſſe. Nous verrons bientôt quel fut le parti qu'il prît. J'ajoûterai, en paſſant, que la déſertion fut extrême dans ſon armée, durant cette marche retrograde. Les Soldats, à qui il reſtoit encore quelque choſe de leurs pillages, jugeoient, par la perte qu'ils venoient de faire, du danger qu'ils couroient de ne rien garder, & s'en alloient pour le mettre en ſûreté. Ceux qui avoient tout perdu, ou qui n'avoient rien gagné, commençoient à deſeſperer de faire fortune, tant qu'ils auroient des Suédois à combattre, commandés par un ſi vaillant Roi; ce qui les dégoutoit abſolument du métier.

(1) Le Comte de Kevenhuller rapporte un trait, qui fait bien connoitre le caractere du Comte de Tilly, c'eſt que ce Général fit publier le 27. de Juillet dans ſon Camp un ordre de ne faire aucun quartier aux Suédois, & que dans une eſcarmouche, où ſoixante Suédois avoient été tués, il permit que leurs corps reſtaſſent pluſieurs jours ſans ſepulture, & fuſſent déchiquetés par les Barbiers de ſon armée, avant que d'être jettés dans la foſſe.

A-peu-près dans le tems que Tilly, & le Roi de Suéde étoient en présence près de Werben, Marie-Eleonor Reine de Suéde, arriva à Wolgast en Pomeranie, aménant à son Epoux un renfort de huit mille hommes, dont une partie fut employée au récouvrement du Duché de Mecklenbourg, dont nous parlerons tout à l'heure.

Peu de jours après le Marquis d'Hamilton débarqua aussi en Poméranie, avec un Corps de six à sept mille Anglois, bien équipés & bien armés. Mais ces troupes ne firent pas de grands exploits, & périrent pour la plûpart de maladie par une suite de leur intemperance, & peut-être aussi de l'intempérie du climat d'Allemagne, auquel les Anglois ne résistent guère. Hamilton leur Général se donna beaucoup de peine & de mouvement pour lever cette petite armée en Angleterre. Le Roi Charles I. lui fournit quelque argent sous main; mais ne voulut point paroître y contribuer ouvertement, par une timidité à peine concevable. Le Roi de Suéde y contribua le plus; & Hamilton même n'épargna pas sa propre bourse. Il arriva en Allemagne dans les prémiers jours de mois d'Août, & fit son entrée dans Stettin le 28. du même Mois (1), affectant un luxe presqu'égal à celui de Wallenstein. Il parut trainé dans un carosse tout doré par dehors, & doublé en dedans de velours cramoisi, avec des franges & des crépines d'or. Six beaux chevaux superbement enharnachés étoient attelés à ce carosse. Les livrées de ses Domestiques répondoient à cette magnificence. Elles étoient de velours cramoisi avec des cordonnets d'or, & les armes du Général en broderie d'or devant & derrière; ce qui faisoit un très bel effet. Il avoit quarante Gentilshommes à sa suite, trente-six Hallebardiers & deux cens gardes.

Tout ce Corps d'Anglois fut envoyé en Silésie avec quatre mille Suédois qu'on joignit à eux; le tout commandé par le Feld-Maréchal Gustave-Horn. Mais depuis leur arrivée en Allemagne les Historiens ne font presque plus mention d'eux. Ils y vécûrent dans l'obscurité, & s'en retournèrent sans gloire. Le Roi ne voulut pas même s'en servir dans l'armée qu'il commandoit en personne, sachant qu'ils n'étoient, ni exercés, ni disciplinés, ni subordonnés, & qu'ils vivoient dans une licence, dont il craignoit l'exemple pour ses Soldats. Sur la fin de l'Eté, ils se trouvèrent reduits à quinze cens hommes, la mort ayant moissonné tout le reste. Le Roi donna de l'argent à Hamilton pour recruter sa troupe de Soldats Allemands; ensuite il le fit marcher vers Magdebourg, dont Banner avoit ordre de faire le blocus. Hamilton prétendit avoir le commandement sur Banner, & se brouilla avec ce Général. Le blocus fut levé; Pappenheim ayant jetté deux milles hommes dans la place. Il y eut encore d'autres difficultés pour la marche & pour les quartiers, qui dégoûtèrent entiérement le Roi des secours d'Angleterre. *Vanes* Ministre de Charles I. arriva enfin auprès de Gustave, & proposa une alliance à des conditions, qui auroient mis ce Prince dans la dépendance du Roi & du Parlement d'Angleterre. Gustave ennuyé de toutes ces tracasseries, connoissant d'ailleurs le genie du Roi d'Angleterre & de son Conseil, dégoûté des rodomontades de Vanes & d'Hamilton, leur témoigna à tous les deux beaucoup d'indifférence

(1) Lungwitz p. 478. cite par M. le P. Bœhm.

différence pour leurs ſervices, & beaucoup de hauteur à l'égard de l'alliance propoſée. Il ſavoit qu'il n'avoit rien de bon à attendre d'un Roi, qui n'agiſſoit par aucun principe, ni d'un Général qui pouſſoit l'orgueil juſqu'à vouloir commander les ſiens, & à trouver à redire à tout, ſous prétexte que la première choſe à quoi il faloit penſer étoit le rétabliſſement de l'Electeur Palatin. Sur quoi je remarquerai que, dans le tems que Guſtave-Adolphe faiſoit ſes diſpoſitions pour paſſer en Allemagne, le Colonel Alexandre-Hamilton vint à Stockholm offrir au Roi un traité d'alliance avec l'Angleterre, ſous le nom du Marquis. Quoique le Roi de Suéde trouvât étrange de traiter avec un particulier, pour une alliance entre Souverains, néanmoins, comme il avoit beſoin de troupes, & que le Marquis s'engageoit dans ſes lettres de lever un Corps de ſept ou huit mille Anglois, que d'ailleurs Guſtave connoiſſoit la timidité & les irréſolutions du Roi d'Angleterre, il voulut bien ſe prêter à ſa foibleſſe, & traiter avec le Marquis d'Hamilton. Mais dans le traité qui fut conclu le dernier de Mai 1630. à Stockholm avec l'Agent de ce Marquis, il ne fut parlé que du rétabliſſement du Syſtême de l'Empire en général, ſans aucune mention particuliére de l'Electeur Palatin. C'étoit donc à tort que Vanes & le Marquis d'Hamilton fatiguoient le Roi de Suéde de ce rétabliſſement, & prétendoient régler ſes opérations. Mais Guſtave n'étoit pas Prince à ſe laiſſer mener. Il mépriſoit le Roi d'Angleterre & ſon Miniſtère : & il avoit ſur le cœur la préférence qu'il avoit donnée au Roi de Dannemarck, pour la conduite de la guerre d'Allemagne. Il n'aimoit pas Vanes, le traitoit publiquement d'Eſpagnol déguiſé, & ſavoit qu'avant de venir vers lui il avoit été à Coppenhague, & avoit conféré avec le Roi de Dannemarck, ami fort équivoque de la Suéde. Enfin Guſtave avoit alors plus beſoin d'argent que de troupes, & le Roi d'Angleterre n'avoit, ni le moyen, ni la volonté de lui en fournir. Un jour que le Miniſtre Anglois l'excédoit de ſollicitations plus qu'à l'ordinaire, pour l'engager à marcher vers le Palatinat & y rétablir l'Electeur, menaçant, à moins de cela, que le Roi ſon Maître rappelleroit le Marquis d'Hamilton avec ſes troupes; *Monſieur le Chevalier Vanes*, lui répondit le Roi, *je trouve fort étrange que Vous me preſſiez ainſi, tandis que votre Maître ne veut pas même paroître s'intéreſſer au ſort de l'Electeur Palatin; qu'il ſe reſerve toûjours une porte de derrière, pour pouvoir deſavouer le Marquis d'Hamilton; & qu'il vient de faire, fort mal à propos pour moi, la paix avec les Eſpagnols qui ſont en poſſeſſion de tout le Bas-Palatinat Vous dites que le Roi d'Angleterre rappellera ſes troupes? A la bonne heure; qu'elles partent : je ne les retiens point, & leur ſouhaite un bon voyage. Pour mes entrepriſes, perſonne n'eſt endroit de les régler, & de me preſcrire quoique ce ſoit à cet égard. Il faut auſſi que je Vous diſe que Vous venez un peu trop tard; & que, par mon traité avec la France, j'ai promis la neutralité au Duc de Bavière, & que je l'en laiſſerai jouïr à moins qu'il ne me donne lieu d'agir autrement* (1). Le Roi regardoit Va-

(1) M. Ark. dans ſes Mémoires MſſT. rapporte un autre ſujet de mécontentement de Guſtave-Adolphe contre le Roi d'Angleterre, c'eſt que celui-ci, en lui écrivant, ne lui avoit donné que de la *Sérénité*, quoique Guſtave lui eût donné de la *Majeſté*: à quoi, il ajoûte fort ſenſément que ces ſortes de choſes, qui paroiſſent des minucies, ſont ſouvent d'une grande conſéquence pour le ſuccès d'une négociation.

nes comme un eſpion, & ne pouvoit le ſouffrir. Ils ſe ſéparèrent donc, & Hamilton ramena environ cinq cens Anglois dans leur ile & fort peu de lauriers.

Cependant Guſtave-Adolphe avoit réſolu de rétablir les Ducs de Mecklenbourg; &, voyant que déſormais Tilly ne pouvoit traverſer ce projet, il ordonna qu'une partie des troupes venues de Suede, & de la Garniſon de Stralſond, marchat dans ce Duché pour en expulſer les Impériaux.

A l'approche des Suédois, les Garniſons de Guſtrow & de Putzow ſe retirèrent & abandonnèrent ces deux poſtes, qui d'ailleurs n'étoient pas tenables. Elles prirent la route de Roſtock, vivement pourſuivies par les Suédois, qui enfin les atteignirent ſur la chauſſée de cette Ville & les taillèrent en piéces: tout ce qu'il y avoit de Croates fut paſſé au fil de l'épée; & le butin des Suédois fut conſiderable, ſurtout en argent, or & joyaux, triſtes dépouilles du Mecklenbourg. La Garniſon de Roſtock, qui avoit auſſi un butin précieux à mettre en ſûreté, en chargea deux Vaiſſeaux pour le transporter à Dantzig; mais le Vice-Amiral Suédois Carl Carlſon, qui croiſoit ſur les côtes de Poméranie, s'empara de ces deux Vaiſſeaux, & ainſi fut verifié le proverbe, qui dit que *ce qui vient par flûte s'en va par tambour.*

Le Roi avoit chargé le Colonel Monro Ecoſſois d'aſſiéger la petite Ville de *Plaw*, où il y avoit une Garniſon de cent cinquante Impériaux, qui d'abord ſe retirèrent dans le Château; mais après trois jours d'attaque, Monro les força à ſe rendre. Après la priſe de cette place, Monro marcha vers Schwerin, & tailla en piéces ſur ſa route cent Dragons de Wiſmar, qui s'étoient jettés dans une métairie.

Le Duc Adolphe-Fréderic, qui s'étoit refugié à Lubeck, apprenant ces bonnes nouvelles, partit le 17. de Juillet, pour revenir dans ſon pays, où il étoit attendu avec impatience. Il ſe mit à la tête d'un Corps de troupes, qu'il avoit fait lever dans le baillage de Schœneberg, & marcha à Gadebuſch, où il fit ſon entrée.

Après cela il marcha vers Schwerin, où il joignit les Suédois: & l'on délibéra ſur la manière dont on attaqueroit la Ville, qui eſt la Capitale de tout le Duché.

La Garniſon en étoit fort foible; mais il s'agiſſoit de l'empécher de ſe jetter dans le Château, où elle pouvoit mieux reſiſter que dans la Ville. Il fut réſolu que le Capitaine Rellinger avec ſes Dragons paſſeroit dans des bateaux, qui étoient tout prêts le lac de Schelff, & ſe poſteroit entre la Ville & le Château, tandis qu'on attaqueroit les portes de la Ville, & couperoit la retraite à la Garniſon; mais les Impériaux, ayant pénétré ce deſſein, ne s'amuſèrent point dans la Ville, & ſe hâtèrent de gagner le Château. Là, ils ſe défendirent vaillamment, tuèrent & bleſſèrent pluſieurs Suédois & Mecklenbourgeois. Le Duc, qui n'avoit point de canon, étoit fort embaraſſé. Il fit offrir les conditions les plus honorables aux Capitaines Cely & Milatz, qui commandoient les Impériaux; mais ils déclarèrent, qu'ils ne ſe rendroient point, avant qu'on eût fait breche au Chateau. A la fin, le Général Achatius Todt arriva avec ſix Com-

Il me ſemble que c'étoit mal s'y prendre pour gagner un Prince auſſi ambitieux, & auſſi delicat ſur le point d'honneur que Guſtave-Adolphe, que de ne pas le traiter d'égal à égal. Ce grand Roi regardoit l'Alliance d'Angleterre comme une choſe à quoi il ne faloit point ſe fier: *In Anglicana Societate Guſtavo nihil fiduciæ eſſe reponendum.* Puff. l. c. L. IV. § 43.

pagnies d'Infanterie, & quatre piéces de canon, dont on commença à tirer sur le Château. Alors les deux Capitaines offrìrent de rendre la place, moyennant les honneurs de la guerre, ce qui leur fut accordé; & la Garnison qui n'étoit que de soixante hommes, sortit avec armes & bagages, tambour battant & enseignes déployées. Ils fûrent conduits partie à Dœmitz, partie à Wismar.

Tout le Duché de Mecklenbourg se trouvant alors délivré à la reserve de ces deux places, Gustave voulut assister en personne à l'Installation des Princes.

La cérémonie s'en fit à Gustrow, de la manière suivante. Dès le matin toutes les cloches commencèrent à sonner, & les saquebutes à se faire entendre du haut des clochers, selon la manière d'Allemagne. La Bourgeoisie se mit sous les armes; toute la Noblesse du Pays à cheval alla au devant des Princes & du Roi, à une lieue hors de la Ville, au bruit des trompettes, des tambours, & d'autres instrumens de guerre, & faisant porter devant soi des Etendarts aux armes du Duc, avec des devises rélatives à la circonstance. Ensuite arriva le Clergé, puis le Magistrat de Gustrow & de plusieurs autres Villes, & enfin la Bourgeoisie en armes avec ses Officiers à la tête. Les Princes firent alors au Roi de Suéde un remerciment, où ils tâchèrent de mettre plus de sentiment que d'éloquence; après quoi la marche commença. Elle fut ouverte par la Noblesse à cheval formant huit Escadrons; après cela venoient deux Héraults des Principautés de Schwerin & de Gustrow, vétus de velours bleu, & la cote d'armes de même, & avantageusement montés: après eux, venoit le Duc Jean-Albrecht monté sur un très beau cheval caparaçonné de noir. Il étoit suivi de trente-six Gardes-du-Corps, l'épée nue à la main; & après ceux-ci, venoient six Timballiers très lestement vêtus & montés, suivis de trente-six Trompettes. Ici paroissoit Gustave-Adolphe, avantageusement monté & vêtu de simple Drap vert, avec un plumet bleu & blanc à son Chapeau, ayant à sa gauche le Duc Adolphe-Frédéric, & derrière un détachement de Gardes-du-Corps. Après eux, on voyoit le Duc Bogislas de Poméranie; à sa droite le jeune Prince Ulrich de Dannemark; & à sa gauche, Guillaume Duc de Courlande & de Semi-Gallie. Enfin, les Enfans des Ducs de Mecklenbourg, ayant à leurs côtés le Général Baudissin, & le Colonel Streiff. La marche étoit fermée par cent trente & un carosses, remplis de Femmes de qualité, & suivis d'un gros de dix-huit cens Cuirassiers.

Après le service divin, le Roi & les Ducs se rendîrent à l'Hôtel-de-Ville, où ils fûrent reçus par le Magistrat, qui vint au devant d'eux jusqu'à une certaine distance; ensuite se fit la cérémonie de l'hommage, que chaque corps préta de nouveau aux Ducs, après laquelle on ne songea qu'à se divertir. Vingt gros tonneaux de Vin, & autant de tonneaux de Biere, fûrent abandonnés au Peuple, avec une prodigieuse quantité de Pains, de Gâteaux & de Viandes. Le Roi (1) voulut, que chaque Mère, qui avoit un Enfant à la mamelle, vînt lui donner à boire de ce Vin, pour que la mémoire d'un si heureux événement se conservât de Père en Fils; & que, jusqu'aux plus foibles Créatures, chacun prît part à une Féte si intéressante.

(1) Kevenh. *p.* 1857.

Le Roi, étant ensuite retourné à son camp de Werben, y reçut la visite de Guillaume V. Landgrave de Hesse, qui s'étoit déclaré pour la liberté Germanique, avec un courage d'autant plus remarquable, que la plûpart des autres États de l'Assemblée de Leipzig avoient plié sous le joug à l'approche des troupes Impériales. Cette fermeté le rendoit cher à Gustave, qui fut charmé de le voir, & de traiter avec lui.

Il est vrai aussi, que le Landgrave avoit les plus fortes raisons de se liguer avec les ennemis de l'Empereur, & de souhaiter une révolution générale dans l'Empire ; prémièrement, l'Empereur avoit jugé en faveur de Hesse-Darmstadt le différend survenu entre les deux Maisons, au sujet de la succession de Marbourg ; secondement, le Pays de Hesse-Cassel avoit été extrêmement foulé par les Impériaux, dans leurs marches & contre-marches pour les quartiers d'hiver, & les contributions qu'ils en avoient tirées, & qu'on faisoit monter jusqu'à sept millions d'écus ; troisiémement, les Moines Dominicains prétendoient, en vertu de l'Edit de restitution, rentrer en possession du Monastère de Geismar, dont les revenus avoient été réduits au fief du Landgrave, après la Convention de Passau, & la Paix de Réligion. Guillaume jugea donc qu'il étoit perdu, si l'Edit de restitution avoit lieu, puisqu'il perdoit par-là plus de la quatriéme partie de ses revenus, & bien au-delà, s'il faloit bonifier les revenus perçus depuis la Convention de Passau. Un autre motif de la démarche du Landgrave, c'est que la Réligion Réformée, dont il faisoit profession, n'étoit point comprise dans la Paix de Passau, & qu'il visoit à lui faire accorder les mêmes prérogatives qu'aux deux autres, pour être ensuite Chef d'un troisiéme parti dans l'Empire, ce qui lui revenoit naturellement depuis la Chûte de la Maison Palatine. Enfin, nous avons vu comment Tilly avoit commencé à traiter la Hesse, & l'on peut encore ajoûter à tout cela, que le Landgrave étoit un Prince plein de mérite & d'ambition, qui cherchoit à se signaler, & qui par-là même ne pouvoit qu'être très agréable à Gustave.

Ils fûrent bientôt d'accord sur tous les points de leur Alliance, dont voici les principaux.

1°. „ Le Roi prend le Landgrave de Hesse sous sa protection, de manière, „ qu'il regardera, & traitera comme ses propres ennemis tous ceux qui lui „ causeront quelque déplaisir, ou préjudice.

2°. „ Si les sujets du Landgrave se trouvent molestés, quelqu'une de ses „ Villes ou Châteaux assiégée ou bloquée, le Roi s'engage de venir à son secours, de joindre ses troupes à celles de ce Prince, pour délivrer la place „ assiegée ou bloquée, & de ne l'abandonner sous quelque prétexte que ce soit.

3°. „ Sa Majesté ne fera aucun accord, ni avec l'Empereur, ni avec la Ligue Catholique, que le Landgrave n'y soit compris, & n'obtienne satisfaction touchant les biens d'Eglise, & les autres Droits & Prérogatives, dont „ la Maison de Hesse-Cassel a jouï avant les troubles de Bohême.

4°. „ Si le Landgrave se trouve obligé de recevoir dans ses places des troupes de Sa Majesté, ce sera toûjours sans préjudice de ses Droits de Souverain, & lorsque la raison de guerre ne subsistera plus, les places seront aussitôt évacuées & rendues au Landgrave.

5°. „ Supposé, que le Landgrave fourniſſe au Roi de l'artillerie, ou au-
„ tres attirails de guerre, Sa Majeſté les lui reſtituera, aprés en avoir fait
„ l'uſage auquel ils étoient deſtinés.

6°. „ Dans le cas où le Landgrave s'empareroit avec ſes propres troupes
„ de quelque Ville, Château, ou Pays de quelque Etat de la Ligue Catholique,
„ le Roi ſera tenu, à l'égard de ces Conquêtes, aux mêmes obligations où il
„ s'engage par rapport aux anciennes poſſeſſions du Landgrave; c'eſt-à-dire,
„ qu'il aidera à les défendre de tout ſon pouvoir.

7°. „ Si les circonſtances ne permettent pas au Roi de venir en perſonne
„ au ſecours du Landgrave, & de diriger la guerre dans cette partie, Sa Ma-
„ jeſté fera choix d'un ſujet capable pour tenir ſa place, & conduire les
„ opérations militaires : de manière qu'il commandera en Chef les troupes du
„ Landgrave, & celles que Sa Majeſté trouvera à propos d'envoyer à ſon ſe-
„ cours.

8°. „ Le Roi nomme à cet effet le Landgrave même.

9°. „ Afin néanmoins que tout ſoit dirigé avec plus d'ordre & de précau-
„ tion, Sa Majeſté, tant par rapport à la guerre, que pour l'adminiſtration
„ des deniers qui y ſont deſtinés, nommera un Conſeiller de Guerre, qui aura
„ voix & ſéance dans le Directoire général, & qui fera les fonctions d'Am-
„ baſſadeur auprès des Etats Confédérés, & les aſſiſtera de ſes conſeils & de
„ ſon travail.

10°. „ Le Landgrave ayant déſiré, & jugeant néceſſaire d'entretenir un
„ Envoyé, ou Réſident auprès du Roi, Sa Majeſté trouve bon, que le Land-
„ grave choiſiſſe un ſujet de mérite, & de confiance pour cet emploi.

11°. „ Enfin, le Roi permet & donne plein-pouvoir au Landgrave, de
„ recevoir dans cette Alliance tous les Princes, Ducs, Villes, Comtes, Prélats
„ & Communautés, qui voudront y avoir part aux mêmes conditions dont on
„ eſt convenu, & tout comme s'ils avoient traité directement avec Sa Maje-
„ ſté. Bien entendu que ceux, qui voudront attendre l'événement pour y accé-
„ der, n'y ſeront plus reçus après l'eſpace de trois mois".

De ſon côté, le Landgrave s'engage envers Sa Majeſté.

1°. „ A être ſon Ami & Allié envers tous & contre tous: à ne ſe détacher
„ de ſes intérêts de quelque manière, & ſous quelque prétexte que ce puiſſe
„ être: & à ne faire aucun traité, ni accord avec ſes ennemis, que ſous ſon
„ bon plaiſir, & que Sa Majeſté & la Couronne de Suéde n'y ſoient compriſes.

2°. „ En cette qualité d'Allié & d'Ami du Roi de Suéde, il s'efforçera de
„ détourner tout dommage, qu'on pourroit vouloir cauſer à Sa Majeſté, à
„ ſon Royaume, Provinces, Villes & Sujets, l'aſſiſtera de toutes ſes forces,
„ & ne recevra dans ſes places aucun ennemi dudit Roi.

3°. „ Au contraire, il recevra les troupes de Sa Majeſté dans leſdites pla-
„ ces, ſans aucune difficulté, ſoit de paſſage, ſoit en Garniſon; bien enten-
„ du, qu'en ce dernier cas les troupes de Sa Majeſté prêteront Serment au
„ Landgrave, pour tout le tems qu'elles reſteront ſur ſes terres; & que, ni le
„ Roi, ni ſes Alliés, n'en prendront aucune occaſion de préjudicier aux Droits
„ du Landgrave, mais agiront avec lui de bonne foi, ſans ruſe, ni chicane.

4°. „ Dans le cas où le Roi enverroit des troupes à son secours, le Land-„ grave les traitera comme les siennes propres, & s'intéressera de même à „ leur conservation.

5°. „ Ledit Landgrave assemblera incessamment un Corps de quelques mil-„ liers d'hommes, qu'il entretiendra à ses dépens, & tâchera d'augmenter au-„ tant qu'il lui sera possible. Il ne souffrira point qu'il soit levé par l'ennemi „ des contributions dans son Pays, ni qu'il y soit recruté; mais, il fera tail-„ ler en piéces les exacteurs & les récruteurs, & causera à l'ennemi tout le „ préjudice qu'il pourra.

6°. „ Si cet ennemi, battu & défait par le Roi, se rétire sur les frontié-„ res de Hesse, le Landgrave l'attaquera & le poursuivra, jusqu'à ce qu'il „ soit entièrement dispersé & dissipé.

7°. „ Le Landgrave promet, à la prémière réquisition du Roi, d'assem-„ bler ses Vassaux, avec leurs valets, & de les faire servir sous la direction „ du Roi, & à l'avancement de ses desseins, à peine d'être privés de leurs „ fiefs, en cas de desobéïssance de leur part; & au cas que la confiscation „ ait lieu, le Roi s'engage à l'appuyer de ses forces; bien entendu, qu'elle se-„ ra toute entière pour le Landgrave, en qualité de Suzérain; & que le Roi „ ne pourra jamais prétendre rétablir de son autorité un Vassal du Landgrave, „ ainsi puni pour sa désobéïssance.

8°. „ Il ne sera exigé aucun fraix de fortifications, ni de récompenses, „ que ce qui aura été accordé en commun, & le payement s'en fera de la cais-„ se générale. Ce traité dérogera à tout autre, qui pourroit avoir été conclu „ avec quelque autre Puissance dedans & dehors de l'Empire, entant que ce „ dernier pourroit y être contraire.

9°. „ Si le Landgrave consent à quelques réparations, ou fortifications, que „ le Roi jugeroit à propos de faire dans son Pays, il y fera travailler ses sujets.

10°. „ Les Soldats de Sa Majesté, qui passeront par le Pays du Landgra-„ ve, ou qui y séjourneront, ne pourront exiger des Habitans que le cou-„ vert, le feu, la chandelle, & le sel; & éviteront de leur être trop à charge.

11°. „ Le Landgrave assignera des lieux propres pour les revues, que Sa „ Majesté trouvera à propos de faire faire des troupes, qu'elle aura envoyé au „ secours du Landgrave, & il leur fournira la paille, & ce qui est d'usage „ en ces occasions.

12°. „ Si le Roi porte ses armes en Autriche, ou en quelqu'autre Pays de „ ses ennemis, de façon que ses Alliés n'aient à craindre aucune invasion, le „ Landgrave le renforçera de toutes ses troupes.

13°. „ Si le Roi prend sur les ennemis quelque place à la convenance du „ Landgrave, celui-ci en sera mis en possession, & y sera maintenu, jusqu'à „ ce qu'il soit remboursé des fraix qu'il aura faits.

14°. „ S'il survient entre le Roi, & le Landgrave, quelque différend ou dif-„ ficulté, on fera choix de quelques personnes habiles pour servir d'arbitres, „ & l'on en passera par leur décision, sans chercher à l'éluder par aucun „ détour ou chicane.

15°. „ Le Landgrave ne donnera azyle, ni service à aucun Officier, Sol-

„ dat, Cavalier ou Dragon deſerté des troupes du Roi; mais plûtôt les livre-
„ ra fidélement, & le Roi fera de même à l'égard des Heſſois deſerteurs.

„ Enfin le Landgrave s'oblige à rappeller par des Avocatoires tous ſes ſu-
„ jets, de quelque état & condition qu'ils puiſſent être, leſquels peuvent être
„ au ſervice des ennemis de Sa Majeſté, à confiſquer les biens, tant féodaux
„ qu'allodiaux, de ceux qui n'obéïront pas dans un certain terme, & même
„ à les punir corporellement, s'ils peuvent être pris après l'expiration dudit
„ terme".

Après la concluſion de ce traité les deux Princes, ne s'amuſèrent pas à perdre leur tems à des fêtes & à des réjouïſſances; mais ils ſe ſéparèrent pour travailler chacun de ſon côté à s'oppoſer aux deſſeins de leurs ennemis.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient en Allemagne, les Etats du Royaume de Suéde étoient aſſemblés en Diéte à Stockholm (1), pour conſulter ſur quelques points importans que le Roi leur avoit fait propoſer. Il s'agiſſoit de ſavoir ſi, le cas arrivant que l'Empereur ſouhaitât ſincèrement un accommodement, le Roi devoit ſe contenter que la Poméranie, le Mecklenbourg & les Villes maritimes fuſſent remiſes dans leur prémière liberté, & en leur état antérieur, ou ſi Sa Majeſté devoit exiger le rétabliſſement pur & ſimple de la Réligion Evangélique, ſur le pied preſcrit par les Loix & Conſtitutions de l'Empire, & continuer la guerre juſqu'à ce qu'on ſe déterminât à accorder ce point. Guſtave vouloit auſſi ſavoir le ſentiment des Etats par rapport au Roi de Dannemarck.

Les Etats, d'autant plus portés à prévenir les déſirs du Roi, qu'il paroiſſoit plus attaché aux maximes du Gouvernement mixte, répondîrent, après des complimens de félicitation ſur les nouveaux lauriers que le Roi venoit de cueillir, qu'il ſeroit ſans doute à ſouhaiter que tous les Etats Evangéliques fuſſent tellement aſſûrés de la liberté de leur conſcience, que les Catholiques ne puſſent les troubler à l'avenir dans leur Réligion; mais, que c'eſt-là l'affaire de ces mêmes Etats principalement, & qu'il n'eſt pas juſte que le Roi porte ſeul le fardeau de cette guerre; que ſa perſonne étoit déja trop expoſée aux accidens les plus funeſtes, auxquels ſes fidéles Etats n'oſoient penſer ſans frémir; que, ſi ceux qui étoient le plus intéreſſés à cette guerre ne lui témoignoient pas plus de bonne volonté qu'ils n'avoient fait juſques-là, le Comité Secret des Etats laiſſe à Sa Majeſté le choix de continuer la guerre, ou de faire la paix, de la manière qu'Elle trouvera la plus convenable à ſa haute réputation, au bien, & à la ſûreté de la Patrie; qu'on pourroit établir pour préliminaires, que la Poméranie & le Mecklenbourg fuſſent rétablis dans leur ancien Etat, & que la Suéde retint la protection des Villes maritimes, protection qu'elles avoient déja acceptée avec tant d'empreſſement.

Pour ce qui étoit du Roi de Dannemarck, qui avoit mis une doüane & un droit de péage ſur l'Ile de Ruden, quoiqu'il n'ignorât pas le traité conclu entre Sa Majeſté & la Poméranie, & qui prétendoit encore un droit Eccléſiaſtique ſur l'Ile de Rugen, quoiqu'il y eût renoncé, il paroiſſoit partout cela, & par d'autres démarches qu'il faloit ſe défier de lui. Cependant le Comite

(1) Le 4me. Juin 1631. Voy. Stierman Bibl. Suec. Got. p. 828. 830. Mſſ. de M. Ark.

s'en rapporte à la prudence du Roi, qui ne soufrira point de telles infractions à des droits si légitimement acquis : qu'il conviendroit pourtant de lui faire faire des remontrances amiables, auxquelles s'il ne se rendoit pas, les fidéles Etats de Sa Majesté prendroient des mesures, pour maintenir les légitimes droits de la Couronne de Suéde: persuadés néanmoins que Sa Majesté tenteroit tous les moyens praticables, pour vuider ces mesententendus, avant que d'en venir à une guerre ouverte avec le plus proche voisin de la Suede.

La sagesse de Gustave-Adolphe, écarta toute occasion de rupture avec le Dannemarck, qui d'ailleurs n'étoit point en état de rien entreprendre, ayant assez à faire à se remettre des échecs qu'il avoit reçus, sans compter l'épuisement des finances, & la pauvreté générale des peuples.

Cependant le Comte de Tilly s'étoit déterminé à tomber sur l'Electeur de Saxe avec toutes ses forces; &, pour n'en pas faire à deux fois, il avoit envoyé ordre à Furstemberg & à Aldringer de le venir joindre avec leurs troupes, qui étoient les mêmes qui avoient commis tant de cruautés à Mantoue, & ravagé la Suabe & la Franconie à leur retour. En attendant il décampa de Wolmerstædt, & s'avança vers le pays que la Saale arrose, & qu'on nomme à cause de cela *Saale-creiss*. Piqué contre le Landgrave de Hesse-Cassel, au sujet de la visite qu'il avoit faite au Roi de Suéde, il tâcha d'exciter ses sujets à la revolte; pour cet effet il fit répandre dans la Hesse un Ecrit, où il représentoit aux habitans, tant des Villes que de la Campagne, „ qu'ils étoient sujets „ de l'Empereur & de l'Empire, & qu'en cette considération, il ne pouvoit „ leur cacher, par un effet de son affection pour eux, que le Landgrave Guillaume étoit parti depuis peu de ses Etats, pour se rendre auprès du Roi de „ Suéde dans son camp près de Werben, où il étoit encore actuellement: qu'il „ les prioit de considérer combien il étoit indécent & criminel à un Prince „ de l'Empire, d'avoir des pour parlers secrets avec un Prince tel que le Roi „ de Suéde, ennemi déclaré du Chef de l'Empire, sur tout après les déclarations réïtérées que le Landgrave avoit faites, que ses armemens n'avoient „ rien pour objet, qui pût préjudicier à Sa Majesté Impériale, tandis qu'il „ étoit clair & évident, que ces conférences, ces entrevues secretes n'étoient „ que des machinations contre ce Monarque, & contre le St. Empire-Romain: „ qu'ainsi le Landgrave se déclaroit maintenant ennemi de l'Empereur & de „ l'Empire, & ne pouvoit être regardé & traité que comme tel: qu'il les exhortoit à bien peser toutes les conséquences qui en résultoient; à ne pas recevoir le Landgrave Guillaume, à se séparer de lui, & à ne point reconnoître son autorité, jusqu'à ce que Sa Majesté Impériale, que lui Tilly avoit „ informée de la conduite de ce Prince, eût ordonné de son sort : qu'en attendant ils eussent à se soumettre à la protection de l'Empire, faute dequoi „ il leur annonçoit le châtiment, qu'ils ne pouvoient manquer d'éprouver pour „ leur desobéïssance."

Tilly eut beau dire, les Hessois restèrent fidéles à leur Prince, & il falut qu'il remît à un autre tems la punition qu'il se proposoit d'en faire, lorsqu'il auroit ecrasé l'Electeur de Saxe, & battu le Roi de Suéde.

Tilly, en décampant de Wolmerstædt pour venir en Saxe, marcha par Eisleben,

ben, où il fut joint par Furstemberg, qui lui amenoit vingt-cinq mille hommes de vieilles troupes. Mais, avant que de partir de Wolmerstædt, il avoit envoyé des Députés à l'Electeur avec une longue Lettre (1), en date du 24. d'Août ; dans laquelle il lui marque, „ qu'il lui envoye Jean-Reinhardt de „ Metternich, Grand Prévôt du Chapitre de Mayence, Administrateur de „ Halberstadt &c., & Othon-Fridéric Baron de Schœnberg, Chambellan de „ l'Empereur, Général de son Artillerie, & Colonel d'un Régiment de Cuirassiers, pour lui représenter, que lui Comte de Tilly avoit appris de bonne „ part, que, malgré tous les Décrets monitoires, & déhortatoires de Sa Majesté Impériale, les Princes & Etats de l'Union de Leipzig continuoient „ leurs préparatifs de guerre, contre le respect dû à l'autorité du Chef de „ l'Empire, & alléguoient l'exemple de Sa Sérénité Electorale, pour excuser leur desobéïssance ; qu'il étoit évident que ce n'étoit pas-là le moyen „ de parvenir à la paix, & de diminuer les maux de la guerre : que Sa Majesté Impériale se souvenoit fort bien, qu'on alléguoit pour prétexte l'indiscipline de la Soldatesque, & la nécessité de défendre les sujets respectifs: „ que cependant on avoit accordé des contributions & des quartiers d'hiver „ au Roi de Suéde, ennemi déclaré de l'Empereur & du St. Empire-Romain, sans murmurer, ni se plaindre, ni implorer la protection de Sa Majesté Impériale, à qui seule il convenoit de défendre les Etats opprimés: „ que le *Conclusum* de l'Assemblée de Leipzig, quoique cassé & annullé par les „ Décrets de l'Empereur, n'avoit pas été moins mis en exécution, par un „ attentat des plus crians contre l'autorité du Chef de l'Empire, & contre „ les ordonnances & recès de la paix publique: que l'exemple de la Diéte circulaire, tenue à Jutterbock en 1623. allegué par les Etats de l'Assemblée de „ Leipzig, ne faisoit rien à leur justification, puisqu'il ne fut pas question dans „ cette Diéte de s'opposer à Sa Majesté Impériale & à ses troupes; mais „ de prendre des mesures contre les rebelles proscrits par les Loix & les Constitutions Impériales: que lui Tilly prioit instamment Sa Sérénité Electorale de faire bien attention aux malheurs, où il exposoit sa personne, sa famille, son pays, ses sujets, en persistant à adhérer au résultat de l'Assemblée de „ Leipzig; qu'Elle ne pourroit s'en prendre qu'à soi-même des suites de sa „ désobéïssance; que Sa Majesté Impériale seroit d'autant plus étonnée, que „ Sa Sérénité Electorale laissât venir les choses à la dernière extrémité, que „ de tous les Etats plaignans, Elle avoit le moins de sujet de mécontement, „ puisque, par un effet de l'affection que Sa Majesté Impériale lui portoit, „ son pays, ses sujets, & les Princes de sa Maison avoient été les plus épargnés; que Sa Sacrée Majesté Impériale n'avoit jamais refusé justice à personne, & étoit encore prête à la rendre conformément aux Loix, & à la „ Capitulation qu'Elle avoit jurée; que c'étoit dans cette vue salutaire, qu'Elle avoit convoqué une Diéte générale à Francfort ; que la porte de sa justice étoit encore ouverte ; qu'il étoit encore tems d'obtenir par cette voie „ réparation des torts qu'on auroit réellement reçus ; que toute autre voie „ étoit illégitime, & ne pouvoit attirer que de justes châtimens ; qu'ainsi il

(1) Voy. dans Londorp. *p.* 199.

„ prioit Sa Sérénité Electorale de ne pas suivre des conseils desesperés, qui
„ entraîneroient sa perte, & celle de toute sa Maison: qu'il lui conseilloit,
„ comme son Ami & Serviteur, de lui remettre ses troupes pour les joindre
„ à celles de Sa Majesté Imperiale, afin de pouvoir d'autant plutot chasser les
„ Etrangers hors de l'Empire, & y retablir l'ordre & la paix: à acquitter dans
„ la même vue les contributions imposées: & à interposer ses bons offices
„ & son autorité auprès des autres Etats Protestans, pour qu'ils se soumis-
„ sent sans délai aux Décrets du Chef du Corps Germanique, avant que les
„ choses en vinssent aux dernières extrémités; que les Deputés, qu'il lui en-
„ voyoit, étoient chargés de traiter avec Son Altesse Electorale sur tous les
„ points ci-dessus".

L'Electeur étoit à Mersebourg, lorsque les Députés du Généralissime lui remirent la dépeche, dont nous venons de donner le précis. Il les reçut avec beaucoup de cordialité & de politesse. Le soir, il leur donna un grand repas, sur la fin duquel, il leur dit en riant: *Je vois bien, Messieurs, que vous comptez d'avoir la Saxe pour dessert; &, qu'après avoir mangé tant d'autres Etats, Mr. le Généralissime a reservé les miens pour le fruit; mais je vous avertis qu'il pourra s'y trouver des confitures* Postiches, *& des noix de dure digestion* (1), *& même si difficiles à mordre, qu'on pourroit s'y casser les dents.*

Le lendemain l'Electeur expédia les Députés, & les chargea de sa réponse au Comte de Tilly. Elle portoit en substance; „ qu'il avoit entendu ses Dé-
„ putés, & reçu la Lettre qu'il lui avoit écrite, par où il voyoit que Sa Ma-
„ jesté Impériale avoit chargé Son Excellence Jean-Tserclas Comte de Tilly
„ de l'exécution de ses ordres; qu'il s'en rejouïssoit, connoissant ses bonnes
„ intentions: qu'il lui sembloit que tout l'objet de sa Lettre, & de son Am-
„ bassade, se reduisoit à lui representer le deplaisir, que causoit à Sa Majesté
„ Impériale le *Conclusum* de l'Assemblée de Leipzig, à l'exhorter lui Ele-
„ cteur de Saxe à s'en desister, à joindre ses troupes aux siennes, à payer
„ les contributions imposées, & à employer ses bons offices, pour engager
„ les autres Etats Protestans à renoncer à l'Union de Leipzig, & à se sou-
„ mettre aux Décrets de l'Empereur; qu'il s'étoit fait lire & relire cette Let-
„ tre, & avoit mûrement reflechi à tout ce qu'elle contenoit; qu'il ne se
„ pouvoit rien ajouter au respect, que lui Electeur avoit pour Sa Majesté
„ Impériale, à son attachement pour sa Personne sacrée, & à son obeïssance
„ à ses Décrets; qu'il n'entreroit pas avec Son Excellence dans une discution
„ inutile touchant les motifs, qui l'avoient obligé à armer, les ayant deja ex-

(1) Ce discours, rapporté par le Comte de Kevenhuller, fait allusion à la coûtume des Allemands, de mêler parmi les fruits naturels des fruits artificiels, faits de bois & peints au naturel, & au proverbe Allemand *eine h[illegible] N[illegible], [illegible]*; c'est-à-dire, en bon François, *une noix de dure digestion*, par où l'on entend au [illegible] un objet herissé de difficultés: quant aux fruits ou confitures [illegible], ils les appellent *Schau-Essen*, comme qui diroit, *des mets qui ne sont que pour les yeux.* Cet usage s'observoit dans les plus grands repas, & sur les tables les mieux servies. Il n'est plus guere connu présentement, que sur celles où regne la frugalité; ou, si l'on sert des fruits postiches sur les grandes tables, ils ne sont plus de bois; mais de la plus belle porcelaine, & pour remplir les vuides de la table par des chefs d'œuvres en ce genre.

„ posés à l'Empereur & à l'Empire dans un écrit apologétique, auquel il se „ rapportoit; qu'il s'en tenoit à ce qu'il avoit déclaré dans cet Ecrit, & dans „ ses Lettres à l'Electeur de Mayence; qu'il étoit vivement touché de l'état „ dangéreux où se trouvoit l'Empire; protestant qu'il ne désiroit que la paix, „ bien loin de vouloir augmenter le trouble & la confusion, semer la défiance, & attiser le feu: choses entièrement opposées à sa façon de penser, „ comme il étoit aisé d'en juger à quiconque voudroit se rappeller les services, qu'il avoit rendus à l'Empereur & à l'Empire: qu'il n'espéroit pas que „ pour récompense on voulût le violenter, quoiqu'il eût lieu de le soupçonner „ par une infinité de discours, qui se tenoient de tous côtés, & qui lui étoient „ revenus de divers endroits, comme si on vouloit l'attaquer avec plusieurs armées: discours qui venoient d'acquérir un puissant dégré de probabilité, par „ l'approche de l'armée de Son Excellence sur les frontières de Saxe, dans un „ tems, où il sembloit qu'elle auroit été mieux employée à poursuivre le Roi „ de Suéde, qu'à faire des courses dans le Pays du Premier des Electeurs laïques, qui avoit si bien mérité du Chef & du Corps Germanique; & cela „ dans un tems, où, de l'aveu de Son Excellence même, Sa Majesté Impériale avoit convoqué une Diéte générale à Francfort, pour calmer & appaiser tous les mouvemens intestins: qu'il prioit donc Son Excellence de dispenser son Pays de nouveaux quartiers, & d'épargner ses sujets déja assez „ ruinés par les précédens".

Cette réponse, conçue en termes très humbles & très respectueux envers l'Empereur, & très ménagés à l'égard de Tilly, ne fit aucune impression. Il y repliqua avec une hauteur extraordinaire, & s'avança jusqu'à Halle à deux milles de Mersebourg, d'où il envoya sa replique à l'Electeur, en date du premier de Septembre.

„ Nous ne saurions plus long-tems Vous cacher, lui dit-il, que Sa Sacrée „ Majesté Impériale m'a chargé plusieurs fois, & encore tout recemment, „ d'obliger les Etats de l'Assemblée de Leipzig, de renonçer à leur *Conclusum*, „ & d'employer la force des armes contre ceux qui auront rejetté mes exhortations amiables, par où j'ai ordre de commencer: d'où il suit que, „ puisque Votre Altesse Electorale a pris le parti de répondre à mes remontrances par un refus formel, il ne me reste à moi que celui de la contraindre par la force à l'obéïssance, qu'elle doit à l'Empereur & à l'Empire. Et qu'Elle me permette de lui dire, qu'Elle gâte par-là tous les services, „ qu'Elle dit avoir rendus au Chef & au Corps Germanique; & que, quand „ même Elle auroit bien mérité de toute la Chrétienté, Elle ne pourroit justifier une telle desobéïssance; & Elle répondra devant Dieu, l'Empereur „ & l'Empire de tous les maux, qui vont arriver en Saxe & ailleurs. Je vous „ le repéte, ajoûtoit-il, réfléchissez y bien; accordez à mon armée le passage avec des vivres & autres choses nécessaires; renforcez-là de vos troupes, & soyez assûre que le Roi de Suéde sera bientôt renvoyé dans son „ Pays. Renvoyez-moi bientôt mon trompette avec Votre réponse, le tems „ presse; mon armée s'impatiente; & ceci ne souffre point de délai".

Dès la prémière lettre de Tilly, l'Electeur s'étoit attendu que ce Général

ne tarderoit pas d'entrer en Saxe, & d'y commettre les dernières violences. C'eſt pourquoi, il avoit dépeché Arnimb en toute diligence au Roi de Suéde, pour lui demander du ſecours, tandis que de ſon coté, il s'étoit rendu à Torgau pour y aſſembler ſon armée. Ce fut-là qu'il reçut la lettre en queſtion, à laquelle il répondit auſſitot, & renvoya le trompette avec cette réponſe: „ que lui Electeur de Saxe n'avoit pas beſoin, qu'on lui parlat tant d'o-
„ béïſſance à l'Empereur, qu'il connoiſſoit l'etendue & les bornes de celle
„ qu'il lui devoit, & en avoit donné d'aſſez bonnes preuves, dont c'étoit-
„ là une triſte recompenſe : qu'il etoit pret cependant d'en donner encore
„ d'autres, pourvu qu'on n'en exigeât que de convenables à ſon honneur,
„ & à ſa dignite . . . . . .

Tilly n'avoit pas attendu le retour de ſon trompette pour entrer en Saxe: & la nuit du premier au ſecond de Septembre il ſe mit en marche de Halle, & arriva vers midi a Skeuditſch, à un mille & demi de Leipzig, envoyant auſſitôt des détachemens de tous cotés, pour brûler & ravager tout le plat Pays.

Cependant Arnimb étoit arrivé à Vieux-Brandebourg auprès du Roi de Suéde, & lui avoit repreſenté la ſituation où ſe trouvoit ſon Maître, & le beſoin qu'il avoit d'un promt ſecours. Guſtave, qui, ſur la connoiſſance du caractère de Tilly, avoit prevu à-peu près ce qui arrivoit actuellement, répondit froidement à Arnimb; qu'il étoit faché de ce qui arrivoit à l'Electeur, mais que c'étoit ſa faute, & que, s'il l'en avoit cru, il ne ſeroit pas dans cet embaras, ni Magdebourg reduit en cendres; que maintenant il le recherchoit, parcequ'il avoit beſoin de lui, mais qu'il n'avoit pas deſſein de ſe perdre, & le Corps des Proteſtans avec lui, pour l'amour de l'Electeur de Saxe; qu'il ne ſe fioit pas à un Prince, dont le Miniſtere étoit vendu à la Cour de Vienne, & qui le laiſſeroit dans l'embaras, dès qu'il plairoit à l'Empereur de deſavouer ſon Général, & de lui donner ordre de ſe retirer; que l'armée de Tilly etoit devenue très formidable, par les divers renforts qu'il avoit reçus, & particulièrement par une armée que Furſtemberg lui avoit amenée; que toutefois il ne le craignoit point, & qu'il iroit le chercher, dès qu'il ſeroit aſſuré d'une retraite en cas d'accident, & que ſon armée ne periroit pas de faim, avant que d'avoir pu joindre l'ennemi.

Arnimb écoutoit ce diſcours avec une impatience, que le Roi remarquoit très bien. Il ne pouvoit pourtant condamner l'indifférence que le Roi affectoit, puiſqu'elle étoit fondée ſur la conduite que Jean-George avoit tenue avec lui: mais il remarquoit bien auſſi, que le Roi n'etoit pas fache de voir l'Electeur réduit à ſe jetter entre ſes bras, puiſque c'étoit un moyen de s'ouvrir le chemin, pour pénétrer juſqu'au cœur de l'Allemagne; choſe que le Roi ſouhaitoit paſſionnément.

Arnimb répondit au Roi, qu'il n'avoit rien à dire ſur les plaintes qu'il faiſoit ſur l'affaire de Magdebourg, ſi non que, le paſſé n'etant pas à redreſſer, il faloit l'enſevelir dans l'oubli; qu'il ne pouvoit condamner les precautions que Sa Majeſté vouloit prendre, avant que de marcher au ſecours de la Saxe; qu'elles etoient dignes de ſa prudence: mais, qu'il le prioit de s'expliquer ſur

ses prétentions, & qu'il étoit fort trompé, ou l'Electeur son Maître donneroit à Sa Majesté toutes les suretés, qu'Elle pourroit raisonnablement exiger.

„ Je veux, répliqua vivement le Roi, que M. l'Electeur me livre la Forteresse de Witemberg pour ma retraite en cas de malheur; qu'il envoye son „ Fils ainé pour ôtage dans mon armée; qu'il se charge de la solde de mes „ troupes pendant trois mois, & qu'il me livre les traitres qui sont dans son „ conseil, ou qu'il en fasse justice lui-même. A ces conditions-là, ajoûta-t-il, „ je suis prêt à marcher; si non, M. l'Electeur n'a qu'à voir comme il se „ tirera d'affaire ".

Arnimb pria le Roi de lui permettre d'aller conférer avec son Maitre sur ces demandes, n'ayant pas de pouvoirs suffisans pour rien conclure.

L'Electeur attendoit Arnimb avec une impatience extrême: dès qu'il le vit, il crut qu'il lui apportoit la nouvelle que le Roi de Suéde étoit en marche; mais quand il sut de quoi il s'agissoit, il s'écria, *non seulement Witemberg, mais Torgau, mais toute la Saxe lui sera ouverte, & je lui livrerai toute ma famille pour ôtage; & si ce n'est pas assez, je me livrerai moi-même, & m'irai remettre entre ses mains. Allez, retournez vîte auprès de ce Prince, & dites-lui, qu'il marche à la garde de Dieu, & qu'il aura satisfaction avec moi; que je suis prêt à lui livrer les traitres, qui me seront indiqués, à payer la solde qu'il demande, & à sacrifier mes biens, & ma vie pour la cause commune.*

Arnimb revint en poste, porter les nouvelles au Roi, qui, charmé de la franchise de l'Electeur, ne voulut point lui céder de ce côté-là, & lui manda; „ que ce n'étoit pas sans raison, qu'il avoit voulu prendre quelques précautions avec lui, puisqu'il lui avoit témoigné tant de défiance, lorsqu'il avoit „ voulu marcher au secours de Magdebourg; mais que, puisqu'il en usoit „ maintenant avec tant de cordialité, il lui déclaroit, qu'il le tenoit quitte de „ toutes ses prétentions; que si toutefois il vouloit payer un mois de solde à „ son armée, il osoit l'assûrer, qu'il seroit bientôt avantageusement dédommagé de cette dépense ".

Alors, l'Electeur envoya au Roi la Déclaration (1) suivante, dressée & signée de sa main.

„ Nous Jean-George, par la grace de Dieu, Duc & Electeur de Saxe, déclarons & reconnoissons par ces présentes, que, le Général Comte de Tilly étant entré dans nos Etats à main armée, sans aucune cause légitime, & „ au mépris de toutes les Loix de l'Empire, en particulier des Recès touchant la Paix *Profane*, & la Paix de Religion, nous avons demandé du secours au Sérénissime & Très-Puissant Prince Gustave-Adolphe, par la grace de Dieu Roi de Suéde, des Goths & des Wendales. Notre très-cher Oncle & Beau-Frère. Surquoi nous nous sommes obligés, & engagés envers „ lui sur notre parole de Prince & d'Electeur, & sur notre foi de Chrétien nous „ engageons & obligeons de la manière qui suit.

„ Prémièrement de joindre notre armée à celle de Suéde, aussitôt que Sa „ Dignité Royale aura passé l'Elbe; de nous joindre à Elle contre nos ennemis, & de la servir envers tous & contre tous; à lui laisser la direction.

(1) Londorp. *p.* 206.

„ entiére de toutes les opérations; de nous conformer à tous ses avis, autant „ qu'il nous sera possible, à ne point separer nos troupes des siennes, tant „ que le danger subsistera, & à ne conclure aucun traité, ni entrer en aucu- „ ne négociation sans son consentement.

„ Secondement, nous voulons que, non seulement nos places sur l'Elbe lui „ soient ouvertes pour sa retraite, mais aussi, que lui & les siens y soient re- „ çus en cas de besoin, pour les garder suivant l'exigence du cas, & promet- „ tons de les aider à les défendre. Entendons que nos Officiers, qui comman- „ dent dans lesdites places, se conforment, sans délai ni chicane, à nos in- „ tentions à cet égard, en vertu de l'obéïssance qu'ils nous doivent.

„ Troisiémement, nous voulons qu'aussi long-tems que l'armée de Sa Di- „ gnité Royale sera dans notre Pays elle y soit logée, & qu'on lui fournisse „ tous les vivres & les fourages, loyalement, & sans délai, ni difficulté. En foi „ de quoi, nous avons signé les presentes de notre main, & y avons appo- „ sé le sceau de nos armes ".

Fait à Torgau le 1er. de Septembre 1631.

Gustave-Adolphe donna aussi à l'Electeur de Saxe une déclaration, par laquelle il s'engage, sur sa parole de Roi & sa foi de Chrétien, de secourir l'Electeur envers tous & contre tous, à ne point quitter les armes, que l'ennemi ne fût entiérement chassé de son pays; & à n'entrer dans aucune négociation ou accommodement, sans y comprendre ledit Electeur.

On a beaucoup blamé le Comte de Tilly d'avoir ainsi poussé à bout cet Electeur. Il semble en effet que ce soit une maxime conforme à la saine politique; *qu'en tems de guerre il vaut mieux avoir des ennemis cachés que l'on connoit, que de les forcer à se déclarer ouvertement: car, tant qu'ils restent cachés, on n'a que peu ou point à craindre de leur part; mais, venant à prendre parti, ils font ce qu'ils peuvent pour nuire.* Les ennemis caches sont pour l'ordinaire, ou des esprits timides, & alors leur desespoir est à craindre dès qu'on les pousse à bout; ou des esprits ambitieux, qui cherchent à pécher en eau trouble, & sont toûjours du coté du plus fort: soyez heureux, s'ils ne sont pour vous, ils ne seront point contre Vous. Le meilleur est de se précautionner contre les uns & les autres, & de les menager de manière qu'ils restent toûjours dans leur incertitude, & ne se déclarent pour personne. Mais le Comte de Tilly se croyoit assez fort, après la jonction de Furstemberg, pour écraser l'Electeur de Saxe, & battre le Roi de Suede. Le succès de Magdebourg lui avoit inspiré une présomtion impardonnable à un Genéral de son âge, & de son expérience. Cette présomtion lui fit négliger la precaution de se mettre entre l'Electeur & le Roi de Suéde, ce qu'il pouvoit aisement, en se portant sur Torgau, au lieu de se porter sur Leipzig, ou en attaquant d'abord l'armée Saxonne, comme Pappenheim le lui conseilloit, avant que les Suedois fussent arrivés; fautes irreparables qu'on ne peut attribuer qu'à la haute opinion, qu'il avoit de ses forces, & de sa fortune. Il regardoit le Roi de Suede comme un Prince, qui avoit peu d'appui par lui-meme, & qui ne pouvoit pas tirer grand secours de ses alliances. Il jugeoit que la perte d'une seule Bataille le chasseroit vitement de l'Allemagne, & le renverroit en Suede. Il cherchoit

cette Bataille, & le Roi de Suéde ne demandoit pas mieux. Jusques-là, ce Prince avoit fait, pour ainsi dire, la guerre à l'œil, se tenant sur la défensive, n'agissant qu'avec une extrême circonspection, & modérant les saillies de son courage par les Conseils de la prudence : mais dès qu'il se vit sécondé par de Puissans Alliés, tels que les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, les Ducs de Poméranie & de Mecklenbourg, le Landgrave de Hesse, il commença à agir avec cette heureuse hardiesse, qui fait le caractère des Héros. Dès-lors il se livra aux mouvemens de son courage : nulle entreprise ne lui parut difficile, & il rechercha la Bataille avec autant d'ardeur, qu'il avoit eu soin de l'éviter ; impatient d'éprouver sa valeur & ses talens contre un Général aussi célèbre que le Comte de Tilly, qui se vantoit de n'avoir jamais perdu de Bataille, quoiqu'il en eût plus livré qu'aucun Général de son tems.

Nous entrerons dans tous les détails, que nous croirons pouvoir intéresser le Lecteur dans le récit d'une action la plus éclatante de la vie de notre Héros; action qui décida du sort de l'Empire, & de bien d'autres Etats de l'Europe, que la Puissance Autrichienne auroit infailliblement engloutis, si la fortune l'eût favorisée dans la plus sanglante Bataille, qui se fut donnée de mémoire d'homme. Toute l'Europe avoit les yeux tournés vers la Saxe. On jugeoit que les vastes plaines de Misme alloient être le théâtre d'une action, ou toutes les Puissances Chrétiennes étoient intéressées, mais par des motifs bien différens : l'Empereur n'attendoit que cette décision, pour mettre tous les Etats de l'Empire sous le joug; l'Espagne pour reconquérir la Hollande ; la Pologne pour se jetter sur la Prusse ; le Roi de Dannemarck pour envahir la Suéde, dans la supposition que Gustave-Adolphe ne pouvoit manquer de succomber. Au contraire les Alliés de ce Prince espéroient tout de son courage & de sa capacité, & se préparoient à de nouveaux efforts contre la Puissance Autrichienne. Le Roi de Suéde étoit en marche pour passer l'Elbe à Wittemberg, & joindre les Saxons, qui campoient entre Torgau & cette Ville. La jonction se fit le 3. de Septembre à Duben sur la Mulde.

Tilly, étant arrivé, comme nous avons dit, le 2. du même mois à Skeuditsch, avoit établi son camp en deça de la Saale. Le même jour il se porta de sa personne avec une grande suite d'Officiers jusqu'à Eutritz, Village à un demi-mille de Leipzig, & envoya un Trompette pour sommer la Ville.

Le Magistrat députa quelques-uns de son Corps pour lui représenter, que la Ville n'avoit jamais donné aucun déplaisir à Sa Majesté Impériale, & qu'elle avoit lieu de se promettre, que Son Excellence ne commettroit aucune hostilité contr'elle. Tilly leur répondit, qu'il leur enverroit ses intentions par écrit, afin qu'ils en pussent faire part à l'Electeur ; &, les ayant renvoyés, il envoya ordre à son armée d'avancer, & de venir camper sur les hauteurs près d'Eutritz, d'où l'on découvre toute la Ville; pour lui il s'avança avec son escorte jusqu'à la porte de Halle, où le Magistrat lui fit porter du pain, du vin & de la viande, pour lui & pour ses principaux Officiers. En se retirant, il envoya un Capitaine dans la Ville, avec un papier où il demandoit que sans délai on ouvrît les portes aux troupes, qu'il vouloit y mettre en Garnison. Ce qui fut refusé; & la Bourgeoisie, ayant pris les armes avec les Soldats de la

Ville, appellés *Defensionners*, on se prépara à la défense, & l'on commença par mettre le feu au Fauxbourg devant la porte de Halle.

Tilly (1) fit tout ce qu'il put pour faire eteindre le feu; mais le vent qui soufloit le rendit trop violent; d'ailleurs, ses gens étoient trop incommodés du canon, & de la mousqueterie de la Ville; de sorte que tout ce beau Fauxbourg fut bientôt reduit en cendres.

Le Dimanche au matin 4me. de Septembre les Impériaux, ayant perfectionné deux Batteries de gros canon, commencèrent à canonner vivement la place, & la nuit du quatre au cinq à y jetter des bombes & des boulets rouges. Le cinq, tout étoit prêt pour donner l'assaut; mais l'incendie continuoit encore avec tant de force, qu'on ne pouvoit approcher. La partie fut renvoyée à la nuit du six au sept. Mais ceux du dedans, après avoir fait grand feu de canon & de mousqueterie tout le jour, demandèrent le soir une suspension d'armes, pour pouvoir traiter, ce que le Généralissime accorda. Leipzig n'a jamais eu qu'un simple fossé plein d'eau, un mauvais rempart, quelques bastions revêtus de brique & de pierre de taille, mais petits & mal construits, & quelques Cavaliers de gazon devant les portes. Le fossé a toujours été peu profond, & facile à combler. Aujourd'hui, il y reste à peine trois bastions à demiruinés, & un fossé presque comblé en quelques endroits. *Jean de la Porte*, ou *von der Pforte*, qui commandoit alors dans Leipzig, fut regardé comme ayant fait une bonne défense, & le Généralissime lui accorda de pouvoir sortir avec ses *Defensionners*, au nombre de quatre Compagnies, tambour battant, mèche allumée & drapeaux déployés, avec le bagage & deux piéces de canon.

Jean Vopel Capitaine & Commandant dans le Fort de Pleissenbourg, qui auroit pu faire un peu plus de résistance que la Ville, se rendit dès le sept. Aussi l'Electeur le fit arrêter, & nomma des Commissaires pour lui faire son procès.

Il est remarquable (2) que la Capitulation de Leipzig fut dressée dans la maison d'un fossoyeur, la seule du Fauxbourg qui eût échappé aux flammes, & dans laquelle le Comte de Tilly avoit pris son Logement. On prétend aussi que ce fut dans cette maison que fut tenu le Conseil de guerre, où il fut résolu d'aller au devant du Roi de Suede & de l'Electeur, pour leur livrer Bataille; & qu'au sortir de-là, le Généralissime voyant des os & des têtes de morts peints sur les murs extérieurs de la maison (3), il poussa un soupir, comme si cette circonstance lui avoit paru de mauvais augure. Il y a des Historiens qui assûrent que Pappenheim même, tout intrépide qu'il étoit, fut

(1) Voy. Chroniq. de Leipzig par Schneider, & celle de Vogel [illegible].

(2) M. B[illegible] dans ses notes sur l'Histoire [illegible] de Gustave Adolphe remarque, que Tilly n'avoit entré dans cette Maison, qu'en attendant qu'il pût entrer dans la Ville, & que cette petite circonstance donna lieu à une brochure [illegible], sous ce titre, *Le Fossoyeur de Leipzig*, [illegible] 1632. à Leipzig.

(3) M. Harte prétend que cette Maison se voit encore avec les mêmes figures d'os & de têtes de morts peints à fresque. Il paroît étrange que cet Auteur, qui a fait un assez long séjour à Leipzig, ait pu avancer pareille chose. Je puis assurer le Lecteur qu'on ne voit rien de semblable, & qu'à peine peut on précisément dire en quelle place étoit cette Maison. M. Harte auroit pu se dispenser de rapporter un si grand nombre d'autres présages aussi peu fondés que celui là.

fut troublé à la vue de ces triſtes objets, & que cet homme, qui n'étoit pas même émû au milieu des périls les plus éminens, ne put s'empêcher de trembler à cet aſpect, tant étoit grand alors l'Empire des préjugés ſuperſtitieux.

Quoiqu'il en ſoit, Tilly traita aſſez bien la Ville de Leipzig, la laiſſa jouïr de ſes Priviléges, & n'y mit qu'une Garniſon de mille hommes ſous le Colonel Wangler: mais il fit tout détruire entre Merſebourg, Zeitz, Naumbourg & Leipzig (1). On compta plus de deux cens Villages brûlés par ſes ordres, & abandonnés au pillage. Ses Soldats commîrent des cruautés horribles, juſqu'à ſerrer les pouces du Chancelier de Zeitz avec le chien d'une arquebuſe, pour l'obliger à dire en quel lieu il avoit caché ſon argent. S'il eut gagné la Bataille, il auroit fait de toute la Saxe un ſecond ſac de Magdebourg.

Il y a des Ecrivains qui prétendent, que Tilly, apprenant la jonction des Suédois & des Saxons, étoit d'avis de les attendre derrière Leipzig, de couvrir de cette Ville le front de ſon armée, & de fortifier les aîles de redoutes; mais que Pappenheim, qui cherchoit toutes les occaſions de ſe ſignaler, & qui ne reſpiroit que les combats, le fit reſoudre à marcher en avant, & à ne pas éviter, mais à chercher la Bataille. D'autres le repréſentent ſi plein de confiance, qu'il rejetta le Conſeil des plus ſages têtes de ſon armée, qui étoient d'avis qu'on ſe tint ſur la défenſive, & qu'on prît un poſte inattaquable, juſqu'à ce qu'on fût joint par Aldringer, qui étoit en marche avec un renfort de dix à douze mille hommes, & dont l'arrivée ne pouvoit tarder au plus que ſix jours. On prétend que Tilly répondit à ces ſages Conſeillers, qu'une telle conduite auroit un air de poltronnerie, dont il ne vouloit pas qu'on le pût ſoupçonner. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que dans ces momens Tilly ne pouvoit qu'avoir l'eſprit agité de diverſes penſées contraires. En repaſſant ſur ſes anciens exploits, il ne pouvoit qu'être confiant & préſomtueux; en conſidérant l'inconſtance de la fortune, l'incertitude des ſuccès, il avoit tout lieu d'apprehender de perdre en un ſeul jour le fruit de tant de périls & de travaux, dont il étoit ſorti ſi glorieuſement.

Quoique Pappenheim preſſât le Généraliſſime d'aller en avant, l'aſſûrant que la jonction des Suédois avec les Saxons ne s'étoit pas encore faite, & qu'il eût paru d'abord céder à ſes importunités, il ne laiſſa pas de changer de ſentiment; ce qui donna lieu dans la ſuite à Pappenheim de l'accuſer d'avoir manqué, par ſes irréſolutions, l'occaſion de battre les Saxons & les Suédois en détail, ou du moins de détruire l'armée Saxonne, avant que le Roi de Suéde pût s'y oppoſer.

Le parti, que prit enfin Tilly, fut de ne point s'écarter de Leipzig, & de chercher ſeulement aux environs un champ de Bataille avantageux, où l'ennemi ne pût l'attaquer, ſans courir grand riſque d'être défait (2).

Nous avons dit que ſon armée étoit campée ſur les hauteurs d'Eutritz aſſez près de Mœckern. Pour faire face du côté par où le Roi de Suéde devoit ve-

(1) Chemnitz L. III. *p.* 202. Kevenh. *p.* 1531. Puff. Lib. III. §. 26 & 27. Riccius L. IV. *p.* 25[illegible].257. Gul. Gualdo *p.* 80. Bougeant T. I. *p.* 171.

(2) J'ai été pluſieurs fois ſur les lieux & ai examiné tout ce terrain avec beaucoup d'attention: ainſi l'on peut ſe fier à la deſcription que j'en donne.

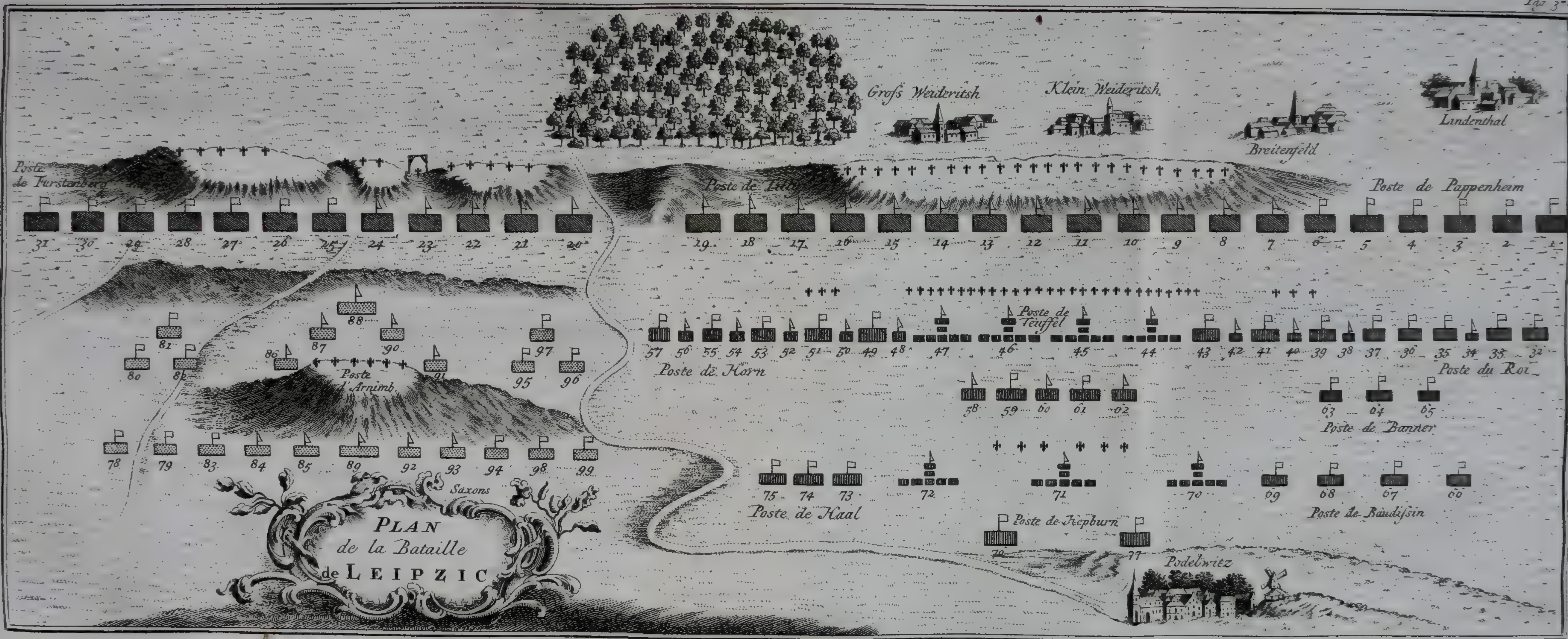
nir, il obferva, en vifitant le terrain, qu'en faifant un petit mouvement par fa gauche, jufqu'à Breitenfeld & Lindenthal fur le grand chemin de Leipzig à Magdebourg, il fe trouveroit au pied d'une chaîne de collines, qui forment un long rideau depuis Lindenthal jufqu'à la Pleiffe, & près du Village de Wahren, qui n'eft qu'à trois quarts de mille de Leipzig (1). Il diftribua fon artillerie tout le long & fur le fommet de cette chaîne de collines, & au bas il mit fon armée en Bataille fur une feule Ligne, à moins qu'on ne veuille regarder fon artillerie comme une feconde ligne; & c'eft, je crois, la feule fois qu'on a vu l'artillerie placée derrière l'armée; car, quoiqu'elle fût fur des Eminences qui commandoient la plaine, qui eft fort large & fort ouverte, & qu'elle tirât par-deffus l'armee, je penfe que cette difpofition n'en eft pas moins défectueufe; vu que, fi l'ennemi recule, & que l'armée s'éloigne en le pouffant, l'artillerie devient inutile, & nuit plus à l'ami qu'à l'ennemi. Quant à l'arrangement de l'armée fur une feule ligne j'en laiffe le jugement à plus habile que moi. Il paroît que Tilly, jugeant fes aîles bien couvertes, fa gauche par le bois de Lindenthal, & fa droite par la Pleiffe, où elle étoit appuyée, n'ayant pas bougé du terrain qu'elle avoit occupé, en arrivant près de Leipzig, crut qu'il devoit s'étendre le plus qu'il pourroit, pour déborder l'armée de Suéde & de Saxe.

Cependant le Roi de Suéde & l'Electeur de Saxe tenoient un grand Confeil de guerre à Torgau en préfence de l'Electeur de Brandebourg, & avec les principaux Officiers Géneraux de leurs troupes. Là on délibéra fi l'on iroit livrer Bataille au Comte de Tilly. Soit que Guftave-Adolphe (2) ne voulût pas fe charger feul de l'événement, foit qu'il voulût feulement fonder les difpofitions de fon nouvel Allié, il repréfenta qu'il n'étoit pas prudent de mettre la fortune de tant de peuples, & la Réligion même, au hazard d'une Bataille générale & décifive; que pour lui il rifquoit moins que perfonne, puifqu'en cas de mauvais fuccès, il lui reftoit la reffource, en fe retirant dans fon Royaume, de mettre entre lui & l'Empereur un foffe que fes Généraux ne pafferoient pas fitôt. *Mais, Meffieurs*, ajoûta-t-il (3), *que deviendront tant de pauvres Princes & Etats Proteftans, dont le falut dépend du fuccès de cette guerre? Je vois deux bonnets Electoraux furieufement ébranlés, & même près de fau-*

(1) Je ne puis m'empêcher de remarquer ici avec le favant P. Bœhm, que de toutes les bévues, dont l'ouvrage de M. Harte eft femé, celle qu'il fait au fujet de ce champ de Bataille eft la plus forte. En effet il dit que, fuivant le fentiment de plufieurs Hiftoriens, Tilly fut vaincu à la même place, où Charles-Quint avoit défait & pris prifonnier Jean-Fréderic Electeur de Saxe, & Philippe Landgrave de Heffe. Tout le monde fait que cet Electeur fut vaincu fur la bruyère de Lechau près de la petite Ville de Muhlberg, éloignée au moins de quinze à feize de nos lieuës de Breitenfeld, qui n'eft qu'à une grande lieuë de Leipzig. Je ne fache aucun Ecrivain qui ait avancé une erreur auffi groffiere: & l'on fait bien auffi que Philippe Landgrave de Heffe ne fut pas fait prifonnier à la journée de Muhlberg, puifqu'il n'y étoit pas; mais il fut arrêté à Halle fur la Saale, où il s'étoit rendu volontairement à l'Empereur. Au refte Muhlberg eft fitué fur la droite de l'Elbe entre Groffenhayn & Torgau, fur le grand chemin de cette dernière Ville à Drefde; & n'eft pas moins fameux par un camp de plaifir que le feu Roi de Pologne y affembla en 1730. & où il fit briller tout ce que le bon goût & la magnificence ont de plus piquant, que par la défaite de l'infortuné Jean-Fredéric.

(2) Puffend. L. III. §. 28.

(3) Chemnitz *p.* 204. Kevenh. *p.* 1867.


Gros Weideritsh
Klein Weideritsh
Breitenfeld
Lindenthal
Poste de Furstenberg
Poste de Tilly
Poste de Pappenheim
31 30 29 28 27 26 25 24 23 22 21 20
19 18 17 16 15 14 13 12 11 10 9 8 7 6 5 4 3 2 1
88
81 87 90 97
80 82 86 91 95 96
Poste d'Arnimb
Poste de Teuffel
57 56 55 54 53 52 51 50 49 48 47 46 45 44 43 42 41 40 39 38 37 36 35 34 33 32
Poste de Horn
Poste du Roi
58 59 60 61 62
63 64 65
Poste de Banner
78 79 83 84 85 89 92 93 94 98 99
Saxons
75 74 73 72 71 70 69 68 67 66
Poste de Haal
Poste de Baudissin
Poste de Hepburn
76 77
Podelwitz
PLAN
de la Bataille
de LEIPZIC

ter, ſi nous ſommes battus. Il me ſemble donc que le plus ſage parti ſeroit de tâcher de couper les vivres au Comte de Tilly, & de le forcer par-là à ſe retirer, & ſaiſir le moment de cette retraite pour lui donner un échec.

L'Electeur de Saxe eut peine à ne pas interrompre ce diſcours, tant il ſouhaitoit la Bataille : mais quand le Roi de Suéde eut fini de parler, il repréſenta à ſon tour, que ſon pays étoit trop petit pour fournir à la ſubſiſtance de quatre armées; ſavoir, la ſienne, celle du Roi de Suéde, celle de l'Empereur, & celle de la Ligue; que Tilly occupoit la plus fertile contrée de ſes Etats, & qu'en temporiſant on ruinoit entièrement la Saxe : aulieu qu'avec l'aide-de-Dieu on étoit ſûr de l'en chaſſer entièrement par une Bataille, & qu'ainſi ſon avis étoit qu'on marchât droit ſur Leipzig pour attaquer l'ennemi; qu'au reſte ſi l'on craignoit l'événement, il iroit ſeul livrer Bataille avec ſes propres troupes.

Eh! non, non, Vous n'irez pas ſeul, Monſieur l'Electeur, repliqua (1) le Roi de Suéde, *nous Vous accompagnerons, & nous ſommes charmés de Vous voir prendre une réſolution ſi digne de Votre rang*. Enſuite, ſe tournant vers ſes Généraux, il leur donna l'ordre d'aller tout diſpoſer pour la marche. *Allons donc*, ajoûta-t-il à haute voix, *allons joyeuſement froter une Couronne Royale, & deux bonnets Electoraux contre la carcaſſe de ce vieux Caporal, & diſputer avec lui, non ſeulement la gloire d'une Bataille, mais auſſi toutes les conquêtes, & toutes les uſurpations de ſes maîtres.*

Enfin les deux armées combinées, ayant paſſé la Mulda à Duben, marchèrent par Welhaune, Lindenhayn, Hohen-Leyna, & ſe trouvèrent le 7me. de Septembre au matin à deux portées de canon des Impériaux : Le Roi ayant la droite avec ſon armée, & l'Electeur de Saxe la gauche.

La marche ſe fit avec beaucoup d'ordre, & ſans beaucoup de difficulté, juſques près de Podelwitz, Village que l'armée Impériale avoit en face. Là il y avoit un mauvais paſſage (2), où l'on prétendit que Tilly auroit pu défaire l'armée combinée, s'il s'y étoit porté avec célérité; mais il ſe contenta de faire mettre le feu au Village, eſperant que le vent poufferoit la fumée dans les yeux des troupes combinées, & les incommoderoit beaucoup; mais elles ſurmontèrent cette difficulté.

Nous allons donner d'après le Comte de Kevenhuller une liſte des troupes de chaque armée, & de ceux qui les commandoient, chacun dans le rang qu'il occupa ſur le champ de Bataille. Nous ne ferons guère que traduire le même Auteur dans la Rélation de cette grande Action, parce que celle qu'il donne nous paroît la plus claire, la plus impartiale, la plus exacte, & la mieux raiſonnée.

(1) Soldat Suédois *p.* 69.

(2) C'eſt Kevenhuller qui dit cela *p.* 1869. Après cela faut-il dire que M. Harte a tort de mettre ce paſſage ſi difficile près du Village de *Zorſcha*, puiſqu'il n'y a point de Village de ce nom en toute la Saxe. Il y en a bien un qui s'appelle *Zſchorta*, & un autre *Zſchortau*; mais ils ſont trop loin des lieux dont nous parlons ici.

ORDRE

De Bataille de l'Armée Impériale, où l'on peut voir par les numeros le poste qu'occupoit chaque Régiment.

Régimens.	Commandans.	Régimens.	Commandans.
1. Ranconi.	Lieut. Col. Barneval.	18. Colloredo.	Col. Colloredo.
2. Merode.		19. Erwitt.	Col. Erwitt.
3. Nouveau-Saxe.	Lt. Col. Hatzfeld.	20. Savelli.	Major Span.
4. Baumgarten.	Col. Baumgarten.	21. Blanckart.	Col. Blanckart.
5. Picolomini.	Major Wermazo.	22. Haraucourt.	. . . .
6. Strozzi.	Col. Strozzi.	23. Pappenheim.	Col. Lieut. . . .
7. Holftein.	Duc de Holftein.	24. Reinacher.	Lt. Col. Baron de Grotte.
8. Chiéfa.	. . . . Lafsky.	25. Comargo.	
9. Gallas.	Major Nurifs.	26. Wangler.	Col. Lt. Straffold.
10. Saxe.	Lt. Col. Kont.	27. Bernftein.	
11. Furftemberg.		28. Schœnbourg.	Col. Cte.de Schœnbourg.
12. Montecuculi.	Major Schweitzer.		
13. Balleron.	Lt. Col. Baltaffer.	29. Vieux-Saxe.	Col. Lt. Palatzt.
14. Diedrichftein.		30. Winkersk.	
15. Tilly.	Lt. Col. Comte de Sulz.	31. Deux Régimens de Croates commandés par leurs Colonels Saradezky & Forgatfch. Quelques Compagnies de Dragons de Creutzberg.	
16. Coronini.	Col. Coronini.		
17. Geifs.	Col. Geifs.		

ORDRE

De Bataille de l'Armée Suédoife.

32. Huit Cornettes de Cavalerie Finlandoife, commandées par Wunfch.
33. 180 Moufquetaires du Régiment de Banner.
34. 12. Compagnies de Cavalerie du Régiment de Todt.
35. 180. Moufquetaires detachés du Régiment de Banner.
36. 8. Compagnies du Régiment de Cavalerie de Weftergothie, commandées par Soop.
37. 180. Moufquetaires détachés du Régiment de Banner.
38. 8. Compagnies du Régiment de Smaland Cavalerie, commandées par Steinbock ou Stenbock.
39. 180. Moufquetaires détachés du Régiment de Haal.
40. 4. Compagnies de Cavalerie du Régiment d'Oftrogothie, & quatre Drapeaux de Gens de pied, commandés par Axel-Lillen.
41. 4. autres Drapeaux de Gens de pied du Régiment d'Oxenftierna.
42. 4. Drapeaux *id.* du Régiment de Hafauer.
43. 12. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Roi, commandés par le Colonel Teufel.
44. 4. Drapeaux du Régiment de Haal, Infanterie.
45. 4. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Colonel Hohendorff.
46. 12. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Colonel Winckel.
47. 2. Compagnies du Régiment de

Cavalerie du Feld-Maréchal Gustave-Horn.

48. 5. Compagnies de celui du Colonel Callenbach aussi Cavalerie.

49. 360. Mousquetaires détachés.

50. 5. Compagnies du Régiment de Cavalerie de Callenbach.

51. 280. Mousquetaires détachés du Régiment d'Oxenstierna.

52. 3. Compagnies du Régiment de Cavalerie de Baudissin.

53. 300. Mousquetaires détachés du Régiment d'Erichausen.

54. 3. Compagnies de Cavalerie de celui de Baudissin.

55. 260. Mousquetaires détachés du Régiment de Hamilton.

56. 5. Compagnies du Régiment de Cavalerie du Roi, commandées par le Colonel Usslar.

57. 400. Mousquetaires détachés du Régiment de Monro.

58. 5. Compagnies de Cavalerie du Régiment d'Ussler.

59. 350. Mousquetaires de celui de Ramsey, Infanterie.

60. 12. Compagnies du Régiment de Cavalerie du Rhingrave.

61. 4. Compagnies de Cavalerie Courlandoise.

62. 3. Compagnies du Régiment de Cavalerie du Colonel Dumitz.

63. 4. De celui de Sperreuther.

64. 4. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Colonel Wallenstein.

65. 4. De celui de Haal.

66. 4. De celui de Dumitz.

67. 4. De celui du Colonel Dargitz.

68. 4. De celui du Colonel Hepburn.

69. 4. De celui de Mitzephal.

70. 4. De celui de Vitzthum, ou Vicedom.

71. 4. De celui de Rutzwen.

72. 12. Compagnies du Régiment de Cavalerie de Haal.

73. 4. Du Régiment de Cavalerie de Gourville.

74. 5. De celui de Schaffmann.

75. 5. De celui de Horn.

76. 400. Chevaux Livoniens.

77. 4. Drapeaux du Régiment du Comte de Thurn.

78. 4. du Colonel Wallenstein.

79. 5. De celui de Cochtisky.

On voit par cet ordre de Bataille l'Infanterie entremêlée avec la Cavalerie. C'étoit la maxime constante du Grand Gustave de fortifier ces deux armes l'une par l'autre. D'ailleurs les chevaux Suédois n'étoient pas assez hauts, ni assez forts, pour soutenir seuls le choc des Cuirassiers Impériaux, montés sur de gros & grands chevaux, & couverts de fer devant & derrière.

Armée Saxonne.

80. Quelques Compagnies de Cavalerie du Régiment du Col. Steinau.

81. 8. Compagnies de celui de Bindau aussi Cavalerie.

82. Quelques Compagnies de l'Arrière-Ban de Saxe.

83. La Compagnie Colonelle du Régiment de Cavalerie du Feld-Maréchal Arnimb.

84. 10. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Colonel Schwalbach, Commandant en Chef l'Artillerie.

85. 10. De celui de Loeser.

86. 6. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Corps.

87. 10. De celui de Glizing.

88. 10. De celui de Starschaedel.

89. Quelques Compagnies à Cheval de l'Arrière-Ban.
90. 8. Compagnies de Cavalerie du Régiment du Duc Guillaume de Saxe-Altembourg.
91. 1. Compagnie des Gardes à Cheval de l'Electeur, commandée par le Lieutenant-Colonel Tauben.
92. Seconde Compagnie des mêmes.

Si l'on jette les yeux ſur une Carte de la Saxe on verra que *Breitenfeld*, *Lindenthal*, *Klein-Wideritſch*, & *Groſs-Wideritſch*, ſont des Villages au Nord de Leipzig, & à l'Occident de Podelwitz & de Séehauſen, où le Roi de Suéde & l'Electeur de Saxe ſe formèrent en Bataille. Cela poſé, il faut ſavoir que toute cette plaine, qui eſt fort vaſte & fort étendue, n'eſt que de terres labourables, ſans en excepter les éminences, qui forment le rideau en avant de ces Villages; ces terres étoient même alors labourées. La ſécherefſe avoit été grande tout cet été, & les chaleurs continuèrent juſqu'au milieu d'Octobre; le vent ſoufloit du couchant, par conſéquent le Impériaux l'avoient à dos, & les Suédois & Saxons en face, & ne pouvoient qu'être très incommodés de la pouſſiere & de la fumée. Si l'on jette les yeux ſur le plan de la Bataille, tel que nous l'expoſons ici au Lecteur, on verra que l'Artillerie Impériale étoit ſur les plateaux de toutes ces petites collines, & que toute l'armée de Tilly étoit rangée à mi-côte; l'Infanterie au centre par gros Bataillons; la Cavalerie ſur les aîles par gros Eſcadrons. L'Infanterie de la droite s'étendoit juſques vis-à-vis du gibet, qui eſt ſur la hauteur, appellée à cauſe de cela *Galgenberg*; à trois cens pas de-là étoit un ravin, qui ſeparoit l'Infanterie du centre; & ce ravin étoit impraticable; derrière étoit un bois, & ſur la gauche les Villages en queſtion.

Le Roi de Suéde avoit rangé ſon armée ſur deux lignes, comme on le voit ſur le plan, avec un Corps de reſerve, tout près du Village de Podelwitz ſous le Colonel Hepburn. La prémière ligne étoit compoſée au centre de petits Bataillons bien plus faciles à ſe mouvoir, & à ſe rallier que ceux de Tilly: la Cavalerie, qui étoit ſur les aîles, étoit auſſi diviſée en Eſcadrons beaucoup moins gros, que ceux de l'ennemi. Ces Eſcadrons étoient entremêlés de pelotons de Mouſquetaires, détachés de divers Régimens, comme nous l'avons déja remarqué. Chaque ligne avoit ſon Corps de reſerve, & ſon artillerie. La gauche étoit formée par l'armée Saxonne, auſſi rangée ſur deux lignes, & ſéparée de la gauche des Suédois par un aſſez grand intervalle. On dit que le Roi de Suéde l'avoit voulu ainſi, prévoyant que les Saxons pourroient être mis en deſordre, & ne voulant pas en ce cas qu'ils puſſent mettre la confuſion dans ſon armée. Il eſt pourtant certain que, quoique le Roi de Suéde diſposât tout, il n'avoit fait, à l'égard de l'ordonnance de l'armée Saxonne, qu'aprouver le plan qu'Arnimb en avoit forme & dreſſé. La prémière ligne des Saxons étoit ſur un terrain élevé, au bas duquel étoit la ſeconde ligne; l'Electeur commandoit le centre, & Arnimb la droite; c'eſt du moins ainſi que l'aſſûrent preſque tous les Hiſtoriens Allemands & Suédois, quoique dans le plan le poſte d'Arnimb ſoit placé au centre.

Pour Guſtave il avoit établi ſon poſte à la droite de ſon armée, comme le

plus dangereux, ayant Pappenheim en tête, qui commandoit la gauche des Imperiaux, & que Gustave regardoit comme un ennemi digne de lui, ne l'appellant que *le Soldat*. La gauche étoit commandée par Gustave-Horn, & Teufel étoit au centre (1), ayant sous ses ordres quatre Brigades de Piquiers avec leurs Mousquetaires; savoir, celles de Teufel même, celle d'Axel-Oxenstierna, celle d'Erich-Haussen & celle de Winckel.

Dans l'armée Impériale, Tilly étoit au centre, Furstemberg commandoit la droite, & Pappenheim la gauche.

Il y a des Historiens qui prétendent que Tilly avoit l'esprit si préoccupé des mauvais présages qu'il avoit eus, qu'ils le dépeignent comme irrésolu, & presque troublé. Ils en donnent pour preuve la tranquillité, avec laquelle il laissa défiler les Saxons & les Suédois, & se ranger à leur aise, sans les interrompre, tout comme s'il eût été question d'un duel: mais surtout on le blâme de ne les avoir pas attaqués au défilé de Podelwitz. La vérité est qu'il craignoit de perdre le poste qu'il occupoit, lequel lui sembloit le plus avantageux qu'il pût jamais trouver, tant par rapport aux hauteurs dont il étoit maître, que parce qu'il avoit l'avantage du vent, qui étoit violent ce jour-là, & faisoit une circonstance décisive, pour celui qui l'avoit à dos.

La plûpart des Historiens, tant Allemands que Suédois, disent, qu'une colombe vint se placer sur la pique d'un Etendard de l'armée Saxonne, tandis qu'on étoit occupé à ranger les troupes, à mesure qu'elles arrivoient. On prétend qu'elle voltigea quelque tems autour, & disparut un peu avant le combat.

Je ne vois pas qu'elle conséquence on peut tirer de-là. La Colombe est le Symbole de la timidité; auroit-elle voulu préjuger la fuite des Saxons?

Depuis la Bataille de Zama, jamais on n'avoit vu deux plus grandes armées prêtes à se choquer, à s'égorger, pour de plus grands intérêts. Celle de Tilly auroit dû être au moins de cinquante mille hommes, après la jonction de Furstemberg; mais la désertion & les autres pertes avoient été si grandes, que l'armée du Généralissime étoit reduite à dix ou douze mille (2) hommes, lorsque le Corps de Furstemberg la joignit, de sorte qu'à la journée dont nous parlons, toutes les troupes de l'Empereur, & de la Ligue ne passoient guère 34. à 35. mille hommes effectifs.

L'armée du Roi de Suede étoit de vingt mille hommes, & celle de l'Electeur de quatorze à quinze mille; de sorte que les deux armées étoient à-peu-près égales, n'y ayant pas deux mille hommes d'un côté plus que de l'autre.

(1) M. Harte dit qu'il est remarquable, qu'au centre de l'armée Suédoise il y avoit aux numeros 47. 45. 53 deux Bataillons de Pionniers. Il cite à ce propos la Rélation Historique & Authent. en Anglois *p.* 122. A quoi il ajoûte que cette circonstance n'a jamais été remarquée par aucun Historien avant lui. Quelle minucie!

(2) Il parut peu de tems après cette Bataille divers ouvrages rélatifs, tels que *Lettre du Comte de Tilly*; *Lettre d'un Capitaine Imperial*; *Relation de la Bataille de Leipzig par un Officier de distinction de l'Armée Suedoise* 4°. 1631. que M. Bœhm soupçonne être le Feld-Maréchal Horn. Dans ce dernier écrit l'armée de Tilly n'est estimée que de trente mille hommes de vieilles troupes, ce qui paroît incroyable puisque Kevenhuller dit positivement, que Furstemberg joignit avec vingt-cinq mille hommes. Il faut supposer que le Général Suédois compte les Régimens sur le pied effectif, & Kevenhuller sur le pied complet; ce qu'ils n'étoient pas, il s'en faloit bien; car un Régiment d'Infanterie de l'Empereur en ce tems-là étoit de trois mille hommes, & un Régiment de Cavalerie de quinze cens.

Le Roi, parcourant à cheval les aîles & le centre de son armée, tandis qu'elle se formoit, ne manqua pas de parler aux Officiers & aux Soldats. Il dit à sa Cavalerie : *Si vos épees ne peuvent percer les Cavaliers Impériaux, à cause du fer dont ils sont couverts, enfoncez-les dans le poitrail des chevaux ;* & à son Infanterie, *mes Enfans ne tirez votre coup, que lorsque vous aurez joint l'ennemi d'assez près pour lui voir le blanc des yeux.* Ce Prince aimoit naturellement à haranguer, & étoit beau parleur, s'exprimant avec facilité en diverses langues.

Braves, Suédois (1), leur dit-il, *compagnons de mes travaux & de mes victoires, nous voici enfin arrivés à cet heureux jour, que nous avons tant desiré vous & moi. Vous allez combattre contre ces mêmes ennemis, que vous avez battus en Prusse & en Pomeranie, & que nous sommes venus chercher de si loin, au travers de plus de deux cens lieuës de terre & de mer. Le mot de combat que j'ai choisi* DIEU AVEC NOUS, *nous est d'un augure favorable pour le gain de la Victoire, & apres avoir mis le Dieu des armées de notre côté, qui peut douter du succès de la journée? Suivez-moi, mes compagnons, dans une si belle carrière, & ne craignez point le péril inséparable de la Victoire. Ne cherchez à vous mettre à l'abri du premier, qu'à l'ombre de vos Drapeaux; & n'attendez les récompenses de l'autre, que de votre courage & de la libéralité de votre Roi, qui est en même tems votre Général, le témoin de vos actions, & le compagnon de vos dangers.*

Après cette courte harangue, ce grand Roi, ôtant son chapeau d'une main, baissant la pointe de son épée de l'autre, & levant les yeux au Ciel, fit à haute voix une fervente prière : *Dieu Tout-Puissant*, dit-il, *qui tiens en tes mains la déroute & la victoire, jette des yeux de compassion sur tes serviteurs, que l'injustice & l'oppression ont forcé de quitter leurs demeures, pour venir dans un Pays éloigné combattre pour la verité & la liberté de ton Evangile. Donne leur de vaincre leurs ennemis, pour la gloire de Ton Saint Nom. Ainsi-soit-il !*

Toute l'armée fit une semblable priére, & parut ensuite attendre le signal avec une impatience, mêlée d'une confiance & d'une joie, qui sont les gages de la victoire.

A midi, Tilly fit tirer trois coups de Canon, qui fûrent l'ouverture du plus terrible spectacle qu'on puisse imaginer. Le Roi fit rispofter par trois autres coups, dont l'un mit en piéces le Colonel Baumgarten des Impériaux. Aussitôt la canonnade commença sur toute la ligne avec un fracas terrible, & dura deux heures. Plusieurs Historiens assûrent, que le feu fut si vif du côté des Suédois, que leurs piéces de bronze en fûrent échauffés au point, qu'on ne pouvoit plus les charger, la poudre prenant feu en y entrant; ce qui obligea le Roi à faire avancer l'artillerie de sa seconde ligne, & ensuite les piéces de cuir bouilli : invention que Gustave avoit infiniment perfectionnée, & dont il tira de grands avantages dans cette journée, comme nous le dirons tout-à-l'heure.

Pendant la canonnade, le Roi fit faire divers mouvemens à sa droite pour gagner le vent, ou du moins pour ne l'avoir que de profil. Il manœuvra si bien, qu'il parvint enfin à son but, & que sa droite, se tournant un peu vers le Nord, évita en grande partie l'incommodité de la fumée & de la poussière. Ce mouvement si fut prompt, & le Roi sut si bien le derober à l'ennemi, que celui-ci n'en put profiter.

Sur

(1) [illegible] Soldat Suédois par le B. de Spanheim *p.* 62. Larrey. Hist. d'Angl. 1631. *p.* 99.

Sur les deux heures, les deux armées s'ébranlèrent, & ſe chargèrent au milieu des éclats de l'artillerie.

Tilly vint fondre des hauteurs ſur les Suédois; mais, ſe trouvant trop incommodé du feu de leur canon, il ſe jetta à droite, & tomba ſur les Saxons avec une telle impétuoſité, que ces troupes la plûpart de nouvelles levées, & déja ébranlées par Furſtenberg, ne pûrent ſoutenir un ſi rude choc, & s'enfuîrent à vauderoute avec l'Electeur, qui piqua des deux juſqu'à Eulenbourg, *où il ſe conforta*, dit un Ecrivain moderne (1), *de la boiſſon de biere.* Il n'y eut que les gardes de l'Electeur, qui ne fuîrent point, & qui firent leur devoir en brave gens.

Le Roi de Suéde, qui en étoit alors venu aux mains avec Pappenheim, eut bientôt apperçu la fuite des Saxons. Quoique ce Prince eût la vue baſſe, il avoit le jugement ſi juſte, qu'il pénétroit d'abord la cauſe des mouvemens qu'il voyoit. Il avoit déja prévu le malheur des Saxons, il devina leur fuite avant que les Aides-de-Camp lui en euſſent apporté la nouvelle: &, comme il jugea que le flanc du Maréchal Horn ſe trouvoit par-là découvert, il détacha d'abord de ſa droite le Régiment de Weſt-Gothie, & deux autres de la gauche de la ſeconde ligne, pour remplir le vuide des Saxons.

Pappenheim étoit venu fondre avec la gauche, dont la principale force conſiſtoit en Cavalerie, ſur le Roi de Suéde. Ce fut alors qu'on vit combien l'induſtrie peut ſuppléer à la force: la Cavalerie Suédoiſe, qui, tout ſeule n'auroit jamais pu reſiſter à ce choc, fut ſi bien ſecondée par les pelotons de Mouſquetaires, entrelaſſés dans les eſcadrons, qu'elle ſoutint parfaitement la charge; & les Mouſquetaires, n'ayant tiré qu'à bout portant, toute cette Cavalerie fut ſi déconcertée de cette prémière décharge qu'elle recula, & fit un à gauche, qui mit en deſordre tout le Régiment d'Infanterie du Duc de Holſtein, qui étoit à l'extremité de la gauche du centre. Ce fut alors que le Roi, avançant de plus en plus vers le Nord, gagna preſque entièrement le Vent & le Soleil.

La Cavalerie Impériale, qui venoit d'être ſi vertement repouſſée, ſe jetta ſur la reſerve de la droite de la prémière ligne du Roi, à la faveur des mouvemens que ce Prince faiſoit pour gagner le vent. Cette réſerve, commandée par Jean-Banner, fit d'abord la plus grande réſiſtance, & donna au Roi le tems d'accourir à ſon ſecours.

(1) Kœhler Profeſſeur à Gœttinge. S'il n'y avoit que les Proteſtans, qui euſſent parlé des excès de ce Prince, on croiroit qu'ils ont exageré ce vice, pour rendre odieux un Prince, qui ne fit pas tout ce qu'il auroit pu pour l'intérêt du parti; mais les Ecrivains Catholiques ne le dépeignent pas autrement. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que Jean-George, ſon Fils & Succeſſeur, eut les mêmes goûts, & les pouſſa même plus loin. Le Maréchal de Grammont en parle ainſi dans ſes Mémoires. „ Je ne dirai, „ ni grand bien, ni grand mal de l'Electeur „ de Saxe. Ce Prince étoit entièrement gou- „ verné, & n'avoit d'autre application que „ celle de boire exceſſivement tous les jours „ de ſa vie: qualités rares, dont il avoit hé- „ rité de l'Electeur ſon Pere. Ses principaux „ Conſeillers étoient abſolument dépendans de „ l'Empereur: ce n'eſt pas que quelquefois ils „ n'euſſent à patir avec lui, car il les traitoit „ fort mal de paroles, & la plus grande inju- „ re qu'il leur diſoit, c'étoit de les appeller „ *Calviniſtes*, qui à ſon égard ſurpaſſoit celle „ de *Schelmes*: mais après tout, il ne faiſoit „ que ce qu'ils vouloient. Il étoit fort zèlé „ pour la Réligion Luthérienne: & le jour qu'il „ Communioit, il portoit ce reſpect au Sacré- „ ment de ne pas s'ennivrer le matin; mais, auſ- „ ſi en révanche, le ſoir il réparoit l'omiſſion, „ & buvoit toute la nuit, juſqu'à ce qu'il tombât ſous la table, de même que tous les Con- „ vives ".

Ce Prince, qui ne vouloit point s'écarter du flanc de ſon Infanterie, fit charger cette gauche des Impériaux, par troupes détachées de Cavalerie mêlée de Mouſquetaire. En même tems il fit avancer ſes canons de cuir bouilli, qui, tirant de près & fort vîte, firent un effet étonnant. Alors cette gauche, ſe voyant priſe en flanc & en tête, foudroyée d'une artillerie nombreuſe, qui tiroit à brûle pourpoint, plia & prit la fuite, malgré tout ce que put faire Pappenheim, pour obliger ſes Cuiraſſiers à ſe rallier.

Tandis que cela ſe paſſoit, les Saxons fuyoient, jettant leurs armes pour échaper à une partie de la Cavalerie de la droite de Tilly qui les pouſuivoit, pendant que les gros Bataillons du centre, & le reſte de la Cavalerie de la droite, ſe choquoient avec le Général Horn, & tournoient le canon des Saxons, dont ils tiroient ſur le flanc de la gauche des Suédois, tâchant de tourner & prendre à dos ce qui réſiſtoit encore de l'armée Saxonne, & ayant fait dans cette vue avancer les Régimens de Schœnbourg, de Creutzberg & de Baumgarten pour les enveloper. Mais Horn, qui dans ce moment venoit d'etre renforcé de deux Régimens de la reſerve, ceux de Hepburn & de Vicedom, & de celui de Cavalerie de Weſt-Gothie, que le Roi avoit détaché de la droite, chargea les Impériaux avec beaucoup de vigueur; mais il ne put jamais les faire reculer d'un pas, & le combat devint très ſanglant en cet endroit. La Cavalerie Suédoiſe fut repouſſée à diverſes repriſes : mais enfin l'Infanterie fit perdre du terrain à celle de Tilly, qui, en marchant au combat, s'etoit formée en quatre Corps ou gros Bataillons, conſiſtant en ſeize Régimens; maſſes énormes, qui ſe vîrent bientôt aſſaillies de droite & de gauche, & en front par les petits Bataillons Suédois. On en vint-là à la longueur des piques avec un acharnement incroyable, & parmi des tourbillons de flammes, de fumée & de pouſſière.

Mais ce qui décida la victoire, c'eſt que le Roi, après avoir enfoncé, battu & diſſipé la gauche des Impériaux, que commandoit Pappenheim, gagna le ſommet des éminences vis-à-vis de Breitenfeld, s'empara de vingt-ſix piéces de gros canon (1), & le tourna ſur le centre & ſur la droite de Tilly, qui combattoit alors chaudement contre le Feld-Maréchal Horn. En même tems il détacha toute ſa Cavalerie, & des Pelotons de Mouſquetaires, qui, chargeant ces groſſes maſſes d'Infanterie par derrière, tandis que Horn les preſſoit de flanc & de front, les jetta dans le deſordre & la confuſion. Ce qui fut bientôt ſuivi d'une déroute entière & générale. Les ſeuls Régimens de Balderon, de Diedriechſtein, de Goës, de Blancart & de Chiéſa ſe ralliérent, & gagnèrent la bordure du bois de Linckel, d'où le Roi s'approchoit en perſonne. Là ils parûrent vouloir réparer l'honneur de leurs Compagnons. Ces Régimens, qu'on pouvoit nommer les vieilles bandes de Tilly, n'étoient pas accoutumés à lâcher le pied; auſſi diſputérent-ils encore opiniatrément le terrain. Ce fut-là que le Généraliſſime fut attaqué par le Lieutenant-Colonel du Régiment du Rhingrave, nommé *Frédéric le Long* (2) à cauſe de ſa tail-

(1) Il y en avoit aux Armes de Wallenſtein, de Saxe, de Brunſwig, de Palatin, de Brandebourg, apparemment ces Canons avoient été enlevés des Arſenaux de ces Princes.

(2) *Cognomine* LONGURIONIS. Puffend. de Reb. Suec. Liv. III. § 20. Les Allemands l'appelloient *der Lange Fritz*, le long *Frideric*. *Fritz* eſt le diminutif de *Frideric*.

le excessivement haute. Il voulut prendre Tilly mort ou vif; & comme il le connoissoit, il lui offrit bon quartier. Mais Tilly quoique blessé de trois coups de feu, & contusionné de coups de pique, ne voulut jamais se rendre, & se défendit du mieux qu'il put; l'Officier le frappa plusieurs fois de la crosse d'un pistolet, qu'il avoit à la main, & le couvrit de meurtrissures. Il l'auroit sans doute assommé, si le Duc Rudolphe-Maximilien de Saxe-Lawenbourg, survenant dans ce moment, n'avoit cassé la tête au Grand Fridéric d'un coup de pistolet; ce qui donna le moyen au Comte de Tilly de s'échapper.

Les Régimens, (1) dont nous venons de parler, se défendîrent comme des lions, faisant face de tous côtés, & combattant avec une valeur digne d'éloge. On vit des Soldats combattre à genoux, après avoir eu les jambes rompues ou emportées, & ne quitter leur poste qu'avec la vie; il y en eut très peu qui demandassent quartier; la plûpart se firent tuer sur la place, & le reste se sauva à la faveur des ténèbres, qui vinrent à propos saûver la vie à beaucoup de braves Gens.

La déroute fut si complete que Tilly, fuyant vers Halle, & de-là à Halberstadt, ne put rassembler dans sa fuite que quinze Drapeaux, qui ne faisoient qu'à peine six cens hommes. Il fut joint au même Halberstadt (2) par le Feld-Maréchal Comte de Pappenheim, qui amenoit quarante Cornettes de Cavalerie, faisant à peine quatorze cens hommes.

La Cavalerie Suédoise poursuivit les fuyards, autant qu'une nuit fort obscure pouvoit le permettre: elle en fit un grand carnage, & les paysans du Hartz & d'ailleurs en assommèrent encore davantage. Plusieurs milliers de ces fuyards, après avoir pillé les bagages de leurs propres Officiers, se jettèrent partie dans Leipzig, partie dans Mersebourg, dans Halle & ailleurs. En un mot, toute cette belle armée, qui avoit fait trembler l'Allemagne, & l'Italie, qui s'étoit enrichie du pillage de tant de Provinces, du sac de si Puissantes Villes, & des dépouilles de tant de Princes proscrits, déposés par les Décrets de l'Empereur; toute cette belle armée, dis-je, fut dissipée, anéantie comme un peu de poussiere que le vent emporte: destinée qu'elle avoit bien mérité, & à laquelle doivent s'attendre tôt ou tard ceux, qui foulent aux pieds toutes les loix de l'équité, qui étoufent dans leur cœur cette voix de la justice, ces sentimens d'humanité, qui condamnent tant de procédés violens, injustes & cruels. Ainsi fûrent vangés les mânes de tant d'innocens égorgés à Mantoue, à Magdebourg, & en tant d'autres lieux. Le butin que les Suédois firent, malgré le pillage des Impériaux, fut immense. Non seulement ils eûrent la dépouille des Officiers pris, mais aussi tous les bagages, l'artillerie, & plus de cent drapeaux ou étendars. Sept mille Impériaux restèrent morts sur la place, plus de cinq mille fûrent blessés, ou fait prisonniers. Il y eut environ deux mille Saxons de tués, & la perte des Suédois ne passoit pas sept cens hommes; tant il est vrai que défendre sa vie est le plus sûr moyen de la sauver, & que la mort rencontre plûtôt ceux qui la fuyent, que ceux qui la cherchent.

Tel fut le succès de la journée du septiéme Septembre 1631. journée glo-

(1) Spanheim, Soldat Suédois *p.* 72. (2) Kevenh. *p.* 1874.

rieuſe & fort utile aux uns; mais bien humiliante & bien funeſte aux autres. La Maiſon d'Autriche a pu avec raiſon la mettre au rang des plus malheureuſes, puiſqu'elle renverſa tous les projets, intimida la ligue, & enhardit les Proteſtans.

Guſtave, voyant la Bataille gagnée, & que l'ennemi fuyoit de tous côtés, ſe proſterna devant Dieu au milieu des morts & des bleſſés, & fit une priere d'actions de grace avec cette ferveur qu'il avoit ordinairement, & qu'un ſi grand ſuccès ne pouvoit que rendre encore plus vive.

Parmi les Gens de diſtinction (1) qui périrent dans cette journée, on compte du côté des Impériaux: Othon-Fréderic Baron de Schœnbourg, Grand-Maître de l'Artillerie; le Colonel Baumgarten; le Colonel Blanckart ou Blanquard; Thierry Ottmar Baron d'Erwitte Colonel; le Colonel-Lieutenant Grotta, & beaucoup d'autres Lieutenants-Colonels, Majors, Capitaines d'Infanterie & de Cavalerie, tant Wallons qu'Allemands.

Du côté des Suédois il périt de perſonnes de marque les Colonels Teufel (2), Haal & Callenbach, le Lieutenant-Colonel *Adercaſs*, & le Colonel *Damitz*, le même qui commandoit dans Stettin pour le Duc de Poméranie, lorſque Guſtave-Adolphe ſomma cette Ville, & qui envoya un Tambour à ce Monarque. Il commandoit ce même Régiment Poméranien, qui faiſoit la Garniſon de Stettin, lorſque Guſtave entra dans cette Ville. Ce Régiment, entrant au ſervice de ce Prince, fut plus connu ſous le nom de *Brigade blanche*, que ſous celui de Régiment de Damitz. Le Colonel Gourville, fut fait priſonnier par les Impériaux, & emmené dans leur déroute.

Du côté des Saxons, il y eût de morts, ou de bleſſés mortellement, le Général Bindhauf, Euſtache Loeſer Colonel, le Vieux Starſchedel, le Général-Major Hugold de Starſchedel, un Dieskau, Lamminger & beaucoup d'autres, qui moururent de leurs bleſſures.

Beaucoup d'Ecrivains, & le Comte de Kevenhuller même, rapportent que la veille de la Bataille, le Roi rêva qu'il prenoit Tilly par les cheveux, & qu'il ne put le terraſſer, qu'après que Tilly l'eut mordu au bras. Les Suédois régardèrent ce ſonge comme d'un favorable augure. On ne finiroit point, ſi l'on vouloit rapporter tous les préſages, qu'on trouve répandus dans les Hiſtoires de ces tems-là: préſages qui, s'ils n'ont pas prédit l'événement, en prouvent du moins l'importance.

Pour Tilly, il reſſentit vivement ce revers, qui lui arrivoit ſur la fin de ſes jours, après avoir joui d'une ſi brillante réputation, & paſſé pour le plus grand Capitaine de l'Europe. On prétend que dès-lors ſon eſprit commença à baiſſer. Il ſe plaignit beaucoup que Pappenheim par de faux avis, comme ſi le Roi de Suéde n'eût pas joint les Saxons, l'avoit empêché de prendre un poſte, le plus avantageux du monde, entre Merſebourg & Leipzig, par où il ſe feroit trouvé couvert de front & derrière par deux places, dont il étoit maître. Il ſavoit que Pappenheim cherchoit à le ſupplanter dans le comman-

(1) Kevenh. l. c.

(2) Ce nom ſignifie *Diable*, comme *Todt* ſignifie *la Mort*. Les Allemands diſoient, que le Roi de Suéde ne pouvoit manquer de vaincre, puiſqu'il avoit dans ſes troupes *la Mort* & *le Diable*, plaiſanterie aſſez froide, à mon avis.

dement, & qu'il ne le ménageoit guère dans ses rélations à l'Electeur de Bavière; & cela donna d'autant plus de vivacité, & d'amertume à ses plaintes.

Avec un peu d'attention à ce que nous venons de rapporter, il sera aisé au Lecteur de juger, si ces plaintes étoient fondées, ou non. On a dit, que le dessein du Généralissime étoit de se tenir sur la défensive ; mais que Pappenheim entraîna le Conseil de guerre à résoudre, qu'on iroit au devant du Roi de Suéde, pour lui livrer Bataille. Cependant il est certain qu'on n'alloit pas bien loin : & quiconque à examiné les lieux, comme nous l'avons fait plus d'une fois, trouvera que le mouvement qu'on fit en avant fut fort peu de chose, vu le peu de distance qu'il y a entre le terrain qu'il occupoit le cinq, & celui qu'il vint occuper le six : Ce qui prouve l'irrésolution de ce Général. Si l'on ne fait attention qu'aux causes secondes, on trouvera aisément celles qui lui firent perdre la Bataille. La supériorité de génie du Roi de Suéde ; les nouvelles découvertes de ce Prince dans l'art de la guerre ; sa présence d'esprit, & son extrême sang-froid dans les circonstances les plus desesperées ; la faute que fit Tilly de ne pas charger le Roi de Suéde au mauvais passage, dont nous avons parlé : celle de l'avoir laissé faire ses dispositions, sans même l'incommoder de son artillerie si avantageusement placée. Mais la plus grande de toutes fut, qu'après s'être obstiné à ne pas sortir de sa position, qu'il croyoit si avantageuse, après avoir refusé opiniâtrément de quitter un terrain si favorable, un poste qu'il croyoit inattaquable, il s'en écarta néanmoins pour venir fondre sur les Suédois, à qui il avoit paru d'abord vouloir céder l'honneur de l'attaque. Par cette maneuvre, il s'éloigna trop de son artillerie ; il épargna aux Suédois les difficultés, qu'ils auroient trouvées à combattre de bas en haut, & donna lieu au Roi de Suéde de gagner le vent, qui porta la poussière & la fumée aux yeux des Impériaux. Voilà les véritables causes du malheur de Tilly, qui, après tout, étoit un grand Capitaine, aussi hardi à entreprendre qu'heureux dans ses entreprises ; mais qui, depuis cette fatale journée, ne fit plus rien de digne de sa gloire passée, & d'avantageux à son parti ; rien qui n'annonçât l'éclipse totale de sa fortune, & l'ascendant du Roi de Suéde.

Le Comte Schlabata fut le premier de la Cour Impériale, qui reçut la nouvelle de cette terrible défaite (1) : aussitôt il courut en faire part à l'Empereur, qu'il rencontra revenant de la chasse à Obersperg, où il étoit venu pour prendre ce divertissement. Ce Monarque étoit près de se mettre à table, lorsque Schlabata lui dit tout bas, qu'il y avoit eu une Bataille en Saxe au desavantage de ses troupes. L'Empereur sut si bien contenir son chagrin pendant le soupé, que personne ne soupçonna que Schlabata lui eût annoncé rien de fâcheux. L'après soupé, il expédia divers Couriers, pour hâter la marche des différens Corps, qui avoient dû renforcer le Comte de Tilly.

Quant au Roi de Suéde, que Tilly avoit tant cru de vaincre, & de forcer à repasser la mer (2), rien n'égala sa gloire que sa modestie. On a vu que la

(1) Kevenh. l. c.

(2) *Itaque hostem, quem tam sæpè in manibus habere optaverat, repentè in latere habuit. & prope Lipsiam cladem ætate nostrâ memorabilem ac-*

gloire de la journée fut due à sa capacité, à son sang froid, à sa valeur. Quel autre que ce Grand Roi n'auroit pas été déconcerté de voir toute son aîle gauche en fuite & en déroute, tout son centre découvert, & près d'être envelopé; cependant à l'entendre parler dans les Lettres qu'il écrivit aux Rois ses Alliés, & aux Etats-Généraux, après Dieu, ce sont ses Généraux & ses Soldats, qui ont tout fait; à peine parle-t-il de lui-même d'une manière indirecte, & seulement pour dire, *nos troupes*, *nos Généraux* ont fait *telle & telle chose* (1).

Le Roi, ne voyant pas qu'il fut possible cette nuit même de se rendre maître de Leipzig, campa entre cette Ville & le champ de Bataille. Son premier soin fut d'envoyer un Officier à l'Electeur de Saxe, pour lui faire part de ces bonnes nouvelles, le prier de rassembler ses troupes, & de venir l'aider à achever de chasser les ennemis de son Pays. L'Electeur, apprenant cette grande nouvelle, fut transporté de joie: &, étant venu joindre le Roi dans son camp près de Leipzig, ce Monarque fut au devant de lui, l'embrassa & tâcha de calmer la crainte où il le vit, qu'il ne lui reprochât sa fuite, & la mauvaise maneuvre de ses troupes. Le Roi, voyant qu'il begayoit quelques mots d'apologie, ou du moins d'excuses, l'interrompit en lui disant: *Monsieur l'Electeur, ne parlons point de cela; vous avez assez prouvé dans le conseil tenu à Torgau, que vous aviez du courage, & de la fermeté de reste; & c'est à cela que je dois la gloire, que mes troupes ont acquises dans la journée du sept.*

L'Electeur touché d'un procédé si noble, presqu'autant que du service, que le Roi venoit de lui rendre, protesta qu'il ne l'oublieroit de sa vie, & qu'il employeroit tous ses soins, & tout son crédit, pour le faire élire Roi des Romains. Le Roi le remercia, non comme on rend compliment pour compliment, mais comme d'une proposition qui fait plaisir, & dont l'effet ne paroît pas impossible.

Le lendemain de la Bataille de Breitenfeld, Gustave-Adolphe se présenta devant Leipzig. Wangler, que Tilly y avoit mis pour y commander, étant sommé de se rendre, demanda du tems pour y penser. Le Roi, ne voulant pas s'arrêter devant une telle bicoque, laissa à l'Electeur de Saxe le soin de la reduire, & marcha (2) avec quinze mille hommes vers Mersebourg. Dans sa marche, il tomba sur un Corps de Fuyards Impériaux, qui s'étoient rassemblés, en tailla deux mille en piéces, & fit trois mille prisonniers, qui la plûpart prîrent parti dans ses troupes. Son armée se trouva bientôt de cinq à six mille hommes plus forte qu'avant la Bataille.

Mersebourg se rendit dès la prémière sommation. Le lendemain 10. le Roi marcha à Halle, dont la Garnison Impériale se rendit à discrétion le 11.; & le lendemain celle du Château de Moritzbourg fit de même. On fit prêter

cepit, quæ omnem Catholicorum fortunam superiorum temporum proventu, jam pænè oblitam sui uno momento evertit, feroque admonuit, quantò consultius [illegible] victorias maturatâ pace finire. C'est ainsi que parle *Pappus*, Autheur Catholique, dans son *E[illegible] Rer. Germ.* Par où l'on voit, que les Catholiques mêmes regardoient cette Victoire comme une des plus grandes, qui eut jamais été remportée.

(1) Puffend. l. c. § 31.

(2) Kevenh. l. c.



CARTE de la Guerre en SAXE pour Servir a l'Histoire de Gustave Adolphe
Milles d'Angleterre 69 a un Degre.
5 10 15 20 25 30
Milles d'Allemagne 15 a un Degre.
1 2 3 4 5
I. Schenk. Jansz sculp. 1763.
SAXE
BASSE SAXE
LAUSACE
FRANCONIE
BOHEME
MAGDEBURG
Barby
Zerbst
DESSAU
WITTENBERG
Lukau
BERNBURG
Aschersleben
Quedlinburg
Blanckenburg
Kothen
Bitterfeld
Halle
Delitzsch
TORGAU
Mansfeld
Eisleben
Merseburg
LEIPZIG
Wurtzen
Grimma
Meissen
DRESDEN
Budissin
Lobau
Pirna
Nordhausen
Sondershausen
Querfurth
Sangerhausen
Weissenfels
Naumburg
Lutzen
Mulhausen
Langensaltz
Eisenach
GOTHA
ERFURTH
Weimar
Iehna
Zeitz
Altenburg
Gera
Chemnitz
Freyberg
ZWICKAU
Plauen
Rochlitz
Coburg
EGER
Elbogen
Carlsbadt
Schmalkalden
Suhla
Saalfeld
Hoff
Annaberg
Marienberg
Aussig
Leuthmeritz
Commothau

ferment aux Officiers & aux Soldats, qu'ils ne ferviroient de leur vie, ni contre l'Electeur de Saxe, ni contre fes Alliés les Etats Proteftans de l'Empire: mais la plûpart des derniers s'enrôlèrent parmi les Suédois. Gratfils & Winckelmann, Officiers de cette Garnifon, l'un Lieutenant-Colonel, & l'autre Capitaine, tous les deux nés fujets de l'Electeur de Saxe, fûrent d'abord mis au fers, & renvoyés à l'Electeur pour qu'il en fit juftice.

Cependant le Comte de Tilly étoit arrivé à Halberftadt le troifiéme jour après la Bataille; &, en attendant qu'il fût guéri de fes bleffures, il fit afficher partout un ordre aux Soldats, difperfés depuis le fept, de fe rendre à leur Régiment. Il menaçoit d'aller faire lever le fiége de Leipzig, & avoit ordonné qu'on lui amenât au plûtôt quatre piéces de gros canon de Wolffenbutel; mais les Soldats & le canon fûrent fi longtems à venir, que, ne fe croyant pas en fûreté, il fit affembler le Magiftrat de Halberftadt, & leur ayant déclaré que l'Empereur ne pouvoit plus les protéger, il leur remit les clés de leur Ville, qu'ils n'avoient pas vues depuis fix ans, les exhortant néanmoins à refter fidèles à l'Empereur. Après cela il partit, emmenant avec lui Jean-Reinhardt de Metternich, Adminiftrateur de cet Evêché, & tous les Réligieux qui s'y trouvoient. Il prit fa marche par Ofterwick, & vint camper à Ahlefeld à deux mille de Hildesheim, où il féjourna quelque tems, n'étant pas encore bien guéri de fes bleffures.

De-là, il vint camper près de l'Abaye de Corway, où il fit jetter un pont fur le Wefer, & fut joint par trois Régimens d'Infanterie, & deux de Cavalerie de Cologne, nouvellement levés. Il tira douze piéces de canon de Hameln, & toutes les munitions dont il avoit befoin.

Nous verrons dans le Livre fuivant la fuite de fes opérations, & celles du Roi de Suéde, autant que celles-là auront du rapport avec celles-ci.

LIVRE NEUVIEME.

ARGUMENT.

Reproche fait à Guftave-Adolphe. Examen de ce reproche. Séparation de la Diéte de Francfort. Prife d'Erfurth. Arrivée du Roi en cette Ville. Difcours de ce Prince aux Jéfuites. Kœnigshaffen fe foumet, de même que Schweinfurth. Prife de Wurtzbourg, & du Château de Marienberg. Butin qu'on y fait. Nuremberg fe met fous la protection du Roi. Tilly fe remet en Campagne, & raffemble une grande armée. Paroles de ce Général. Traité avec l'Evêque de Bamberg. Ordonnance du Roi de Suéde en Franconie. Il cite tous les Etats de ce Cercle à comparoître devant lui, pour faire leurs foumiffions. Colère de l'Empereur contre la France. Réponfe de l'Electeur à la propofition de déclarer la guerre à cette Puiffance. Sentimens de l'Archiduc Léopold fur le même fujet. Défaite des Lorrains. Progrès rapides du Roi de Suéde en Franconie. Prife de Hanau par Haubalt. Marche de Guftave vers Francfort. Expulfion totale des Impériaux hors du Mecklenbourg. L'Electeur de Saxe reprend Leipfig. Invafion des Impériaux en Luface. Tentative inutile de l'Empereur, pour regagner l'Electeur de

Saxe, qui fait une invaſion en Bohême. Priſe de Prague par ce Prince. Les Saxons ſe rendent maîtres d'Egra. Action vigoureuſe du jeune Duc Bernard de Weymar. Exploits du Landgrave de Heſſe. Embaras de l'Empereur. Triomphe du Duc de Fridland. Diverſité d'opinions dans le Conſeil de l'Empereur, touchant le rétabliſſement de ce Général. Il réfuſe d'aller à Vienne, & de ſervir ſous le Roi de Hongrie. Parole remarquable qu'il dit à ce ſujet. Il ſe laiſſe fléchir par le Prince d'Eggenberg. Lettre de l'Electeur de Bavière à Sa Majeſté Impériale. Réflexions ſur cette Lettre. L'Adminiſtrateur de Magdebourg change de Réligion, & pourquoi. Chûte du Collége des Jéſuites à Vienne, regardée comme un funeſte augure. Arrivée de Guſtave devant Francfort. Il veut qu'on lui en ouvre les portes. Remontrances du Magiſtrat. Réponſe du Roi.

DAns la dernière conférence, que le Roi avoit eue avec l'Electeur de Saxe, on étoit convenu, que Guſtave porteroit ſes armes dans la Thuringe, les Cercles de Franconie, du Haut-Rhin, & de Bavière; c'eſt-à-dire, dans les Etats des Princes de la Ligue, & que l'Electeur porteroit les ſiennes dans les Pays Héréditaires de la Maiſon d'Autriche.

C'eſt ici que quelques Ecrivains de ce tems (1) s'accordent à faire à Guſtave-Adolphe le même reproche, qu'on fit autrefois à Annibal, lorſqu'au lieu de marcher droit à Rome (2), après la Bataille de Cannes, il s'amuſa dans la Campanie. Oxenſtierna jugea de même de la conduite de ſon Maître. Ce grand homme n'étoit pas alors auprès du Roi; mais, lorſque ce Prince l'eût mandé quelque tems après, il ne put s'empêcher de lui dire en l'abordant: *Sire, je ſuis bien aiſe, de Vous voir ici vainqueur & couvert de gloire; mais j'aimerois encore mieux Vous voir à Vienne.* Il étoit encore dans la même opinion vingt années après, lorſque parlant au Sénat de Suéde; *Si le Roi Guſtave* (3), diſoit-il, *étoit allé, après la Bataille de Leipzig, tout droit dans les Pays Héréditaires de l'Empereur, ſans tourner vers le Rhin, & laiſſant aux Etats de l'Empire à démêler leurs affaires, Ferdinand II. n'auroit pu éviter de ſouſcrire aux conditions juſtes & raiſonnables, qu'on auroit voulu lui dicter.*

Il ſemble qu'après le ſentiment d'un ſi grand homme, il n'eſt plus permis de douter, que Guſtave-Adolphe n'ait commis en cette occaſion une faute eſſentielle. En effet, il n'eſt pas douteux que, ſi ce Héros après la Bataille de Leipzig, eût traverſé la Saxe & la Bohême, pour s'approcher de Vienne, l'Empereur

(1) Piaſecius *Chronica Geſtorum in Europâ*, ad h. an. *p.* 433. Le Chevalier de Folard a répeté ce reproche dans ſes commentaires ſur Polybe: *Guſtave Adolphe*, dit-il, *comme un vrai Annibal, ne ſe rendit pas moins digne du Compliment après la Bataille de Leipzig. En allant droit à Vienne, il eut chaſſé l'Empereur efrayé, & conſterné de la deroute de ſon armée preſqu'exterminée. Ferdinand n'avoit pas plus de troupes à lui oppoſer, que les Romains n'en avoient à Rome. Il négligea de le faire. S'il eût couru à cette conquête, il ſe fut épargné une grande journée, très belle & très glorieuſe à la vérité, qui fut celle de Lutzen; mais il y périt, ce qui ne lui ſeroit point arrivé, s'il eût profité de la precedente.* T. I. *p.* 190. T. IV *p.* 350.

(2) On ſait qu'Aſdrubal blâmant cette conduite du Général Carthaginois, lui dit, *Vincere ſcis*, Annibal, *Victoriâ uti neſcis*. Quelqu'un a dit de même de Guſtave-Adolphe, *Suedum vincere, Victoriâ uti neſciviſſe.* Puffendorff diſcute fort judicieuſement les raiſons pour & contre

(3) Extraits de Palmskœld. ad h. an. *p.* 588.

l'Empereur n'eût été obligé de chercher quelque part un autre azyle. Rien ne pouvoit arrêter le vainqueur; tout étoit ouvert, & sans défense depuis Prague jusqu'en Hongrie. Vienne même manquoit de défenseurs. Cette Ville eût ouvert ses portes, & la terreur étoit si grande que tout eût plié devant les Suédois. Tout cela est vrai, mais ne prouve nullement que l'Empereur eût d'abord souscrit à toutes les conditions. Il auroit tout abandonné, mais seulement pour un tems. Il eût cédé à l'orage, en attendant que ses Alliés, & ses Généraux l'eussent aidé à se relever : car de croire que ce Prince, le plus fier & le plus opiniâtre de son siécle, se fût cru perdu sans ressource, pour voir les Suédois dans sa Capitale, c'est ce qui n'est point à présumer d'un tel caractère. Ce n'est pas que je prétende, que Gustave-Adolphe n'ait pu commettre une faute; il étoit homme, & par conséquent capable entre deux partis de choisir le moins bon. Mais pour le juger, il faut avoir plus de génie que lui, & c'est de quoi personne au monde ne pourra se vanter. On a reproché de grandes fautes à César, parce qu'il est plus aisé de blâmer les grands hommes que de leur ressembler, & qu'ordinairement on ignore les raisons, qu'ils ont eu d'agir comme ils ont fait. A ces réflexions générales, joignons quelques considérations particulières. Gustave étoit sollicité par tous les Princes & Etats, que l'Empereur avoit forcés à rénoncer à la Confédération de Leipzig, à venir à leur secours. Il se flattoit avec raison de réunir tous ces mécontens, & de se mettre à leur tète, pour forcer les Partisans de l'Empereur à se déclarer neutres, & à abandonner les intérêts de ce Monarque : ce qui lui paroissoit bien plus important, que de le chasser de Vienne. En effet, il valoit bien mieux porter un coup assuré droit au cœur qu'à la tête. Gustave, en établissant son autorité dans le centre de l'Allemagne, se rendoit l'arbitre de l'Empereur & de l'Empire. Peut-être même, visoit-il à réaliser les esperances que lui avoit donné l'Electeur de Saxe. Or, il n'y avoit pas de plus sûre voie, pour se faire élire Roi des Romains, que de gagner les Electeurs; ceux-ci par des bienfaits, ceux-là par la crainte de ses armes, & par des procédés généreux. Ceux de Saxe & de Brandebourg lui devoient leur liberté, & le salut de leurs Etats; & il esperoit que les autres ne lui seroient pas moins obligés, s'il conservoit les leurs, pouvant les détruire. D'ailleurs l'armée de ce Prince n'étoit pas nombreuse; & il savoit, que Tilly se donnoit tous les mouvemens imaginables, pour en rassembler une nouvelle, afin de pouvoir prendre sa revenche. Gustave ne vouloit pas lui donner le tems de s'opposer à ses desseins. *Je poursuivrai* (1), disoit-il, *ce vieux Caporal jusqu'au bout du monde.*

Enfin, il étoit de l'intérêt du Roi de Suéde, d'empêcher que les Protestans, intimidés ou abusés, ne fissent quelque accommodement avec Ferdinand dans la Diéte, qui se tenoit actuellement à Francfort, où ce Monarque relâchant de la rigueur de son Edit tâchoit de les endormir. La victoire de Leipzig, & la marche du Roi de Suéde vers la Franconie, rompit toutes ses mesures. Les Protestans demandèrent la révocation pure & simple de cet Edit, & le rétablissement des choses sur l'ancien pied, ce qui fit que cette Diéte se sépara avec aussi peu de fruit, que celle de Ratisbonne.

(1) Soldat Suédois p. 75.

Quoiqu'il en soit de toutes ces raisons, le Roi étoit arrivé à Halle, ainsi que nous l'avons déja dit. Là, il donna ses ordres pour la levée d'un Régiment dans les Evéchés de Magdebourg & d'Halberstadt, & établit le Prince Louïs d'Anhalt pour Gouverneur de Halle, & de tout le Cercle de la Saale. Stallemann en fut fait Chancelier, & le Colonel Schneidewein Lieutenant de Roi. Nous avons assez fait connoître ces deux derniers dans la Rélation du siége de Magdebourg.

Ce fut à Halle, que l'Electeur de Saxe rejoignit Gustave, après avoir reconquis Leipzig, & que ces deux Princes réglerent en diverses conférences le plan de leurs opérations. Les Ducs de Weymar, & les Princes de la Maison d'Anhalt, assistèrent à ces conférences. Le Roi les caressa beaucoup, les embrassant familièrement, & les appellant ses *Frères*, à la manière des Allemands. Leurs adieux furent tendres, & chacun resta charmé des manières franches, & amicales de ce Héros.

Le 17. de Septembre, Gustave partit des environs de Halle, à la tête de toute son armée; &, marchant par Queerfurth, vint camper à Grossen-Sommern, d'où il envoya sommer la Ville d'Erfurth, Capitale de la Thuringe (1), de lui ouvrir ses portes; *Sa Majesté ayant besoin de ce passage, pour aller au secours de ses Alliés, & achever de dissiper, avec l'aide de Dieu, les forces de la Ligue Catholique, & tout ce qui étoit échappé de la défaite de Tilly; qu'ils eussent donc à recevoir une Garnison de quinze cens hommes de ses troupes, & à lui remettre leurs clés, & la garde du fort Cyriaque.* C'est ainsi que ce Monarque s'exprimoit dans la lettre de sommation. Aussitôt que le Magistrat en eut fait lecture, il envoya des Députés, pour prier ce Prince de dispenser la Ville de recevoir Garnison Suédoise, ou du moins, de lui donner le tems de délibérer sur un objet si important, promettant une promte réponse. Le Roi, feignant d'accorder ce dernier point, ordonna au Duc Guillaume de Saxe-Weymar de prendre un Régiment de Cavalerie, & de suivre les Députés à toute bride, afin d'entrer avec eux dans la Ville.

Le Duc se mit aussitot en Carosse, escorté de l'avant-garde du Régiment, & allant ventre-à-terre. Arrivé sous la porte, il fit arrêter son Carosse sous quelque prétexte, en attendant que le Régiment de Cavalerie arrivât, & pour empécher qu'on ne lui fermât l'entrée dans la Ville.

Cette entreprise réussit si bien que la Ville fut prise, avant que les Habitans s'en apperçussent. La Garnison fut obligée à mettre bas les armes, & le Magistrat à livrer les clés.

Le Roi arrivant quelques jours après, le Magistrat le reçut avec de grandes marques de respect.

(1) *Cette Ville*, dit M. Harte, *appartenoit alors à l'Electeur de Mayence.* Cela n'est pas exact. L'Electeur de Mayence n'étoit que Diocésain, & n'avoit pour le temporel que quelques Droits peu considérables. La Ville se prétendoit libre & Impériale sous l'avouerie des Princes de Saxe-Weymar. Elle se maintint dans cette prétention durant toute cette guerre. A la paix de Westphalie elle fut declarée sujette à l'Electeur de Mayence, tant pour le temporel que pour le Spirituel; mais, ayant refusé de se soumettre à cet arrangement, elle fut mise au Ban de l'Empire. Ces contestations durerent jusqu'à ce qu'enfin l'Electeur de Mayence l'assiégea, par le moyen des troupes Françoises, qui revenoient de Hongrie, qui la prirent; & depuis ce tems elle est demeurée sous la Domination des Electeurs de Mayence.

Ce Prince monta à l'Hôtel de Ville, parla aux Magiſtrats, les loua d'avoir reçu ſes troupes, ſans les forcer à répandre du ſang, les aſſûra qu'il maintiendroit la Ville dans ſa liberté, & qu'il entendoit que dès ce moment tous les droits & prétentions de l'Electeur de Mayence, comme Membre de la Ligue Catholique, & ennemi déclaré des Libertés Germaniques, fuſſent nuls, & de nul effet.

Cette Déclaration fit grand plaiſir aux Magiſtrats, & aux Bourgeois.

Enfin, on convint d'une manière de traité ou de capitulation, dont les principaux articles étoient.

1°. Que le Sénat, & la Ville rénonceroient à toute liaiſon avec l'Electeur de Mayence.

2°. Que la Ville jureroit obéïſſance & fidélité à Sa Majeſté, & aux Princes de la Maiſon de Suéde.

3°. Qu'elle recevroit quinze cens hommes en Garniſon, qui ſeroient entretenus par les Comtés de Schwartzebourg, & de Gleichen.

4°. Que la Ville ſeroit fortifiée, & que la Maiſon de Saxe en feroit les fraix.

5°. Que ladite Maiſon de Saxe, tant Electorale que Ducale, & leurs ſujets pourroient en cas de beſoin ſe retirer dans la Ville.

6°. Qu'aulieu du Tribunal de Mayence, l'Electeur de Saxe établiroit une Chancellerie dans ladite Ville d'Erfurth, dont l'entretien ſeroit pris ſur les Biens Eccléſiaſtiques.

7°. Que le Sénat ſeroit continué dans ſa Régence, & ſes prérogatives étendues ſuivant l'occaſion.

8°. Que la Reine de Suéde (1), pourroit établir ſa Réſidence dans la Ville, & y demeurer autant qu'il ſeroit jugé néceſſaire.

9°. Qu'Elle ſeroit logée dans l'Hôtel de Stutterheim, qui ſeroit préparé & meublé convenablement à cet effet.

Après ces arrangemens préliminaires, le Roi ſe rendit à l'Egliſe de St. Pierre, dont le Chapitre vint le ſaluer en Corps. Le Roi aſſûra ces Meſſieurs, que ſon intention étoit que les Catholiques jouïſſent de la même ſûreté, liberté & priviléges que les Proteſtans. Enſuite ſe tournant vers le Doyen, *Monſieur le Doyen*, lui dit-il, *je vous prie de faire entendre à l'Electeur de Mayence, votre Maître, qu'il m'obligeroit de retirer ſes troupes de celles de la Ligue. Je ſuis venu pour défendre les Electeurs, & non pour les opprimer. Je ſerois au deſeſpoir qu'on me forçât à des actes d'hoſtilité.*

Les Jéſuites, cédant au tems & à la néceſſité, vinrent ſe jetter aux pieds du vainqueur. Le Roi les réleva, & leur dit, avec cette franchiſe qui lui étoit naturelle; „ qu'ils (2) auroient à rendre compte à Dieu des troubles qu'ils „ avoient émus, & du ſang qui en avoit été répandu; qu'il ſavoit de leurs „ nouvelles plus qu'ils ne penſoient; que leurs deſſeins étoient mauvais, leurs „ procédés obliques, leurs maximes dangéreuſes; qu'ils feroient bien de s'en „ tenir à leurs breviaires & chapelets, & d'imiter la modération des autres „ Eccléſiaſtiques, ſans ſe mêler d'affaires d'Etat; qu'il leur conſeilloit de ſe

(1) Kevenh. *p.* 1879. Chemnitz L. III. *p.* Theat. Europ. ad h. an. *p.* 414. 506. Merc. 219. 222. 227. Puffendorff Lib. III. §. 32. Franc. 2e part. *p.* 759.

(2) Mſſ. d'Ark. Sp. 81.

„ tenir en repos, & d'y exhorter leurs compagnons : & que, moyennant „ qu'ils fe tinffent dans les bornes de leur devoir, il ne permettroit pas qu'il „ leur fût fait aucun déplaifir (1)".

Guftave rétablit à Erfurth l'Univerfité Proteftante dans fon état primitif, & donna le Gouvernement de cette Ville au Duc de Saxe-Weymar, qu'il chargea de la direction des fortifications qu'il y vouloit faire, & dont il avoit arrêté le plan (2).

Avant que de fe remettre en marche, le Roi envoya deux Miniftres aux Etats Proteftans du Cercle de Franconie (3), pour les difpofer à s'unir avec lui, & à l'aider à foutenir le poids d'une fi grande guerre.

Le 26. de Septembre, l'armée partit d'Erfurth, & des Villages circonvoifins, où elle avoit cantonné quelques jours; une partie prit fa route par Gotha, dont on s'empara; l'autre partie, conduite par le Roi en perfonne, vint camper à Arnftadt; & le Roi paffa la nuit au Château du Comte de Schwartzbourg. On prétend que ce Comte, dont le Pére fervant le Dannemark avoit fait beaucoup de mal à la Suéde, s'avifa de vouloir faire fon apologie; mais le Roi l'interrompant lui répondit, que fon Pére avoit fait fon devoir, & que pour lui, il ne demanderoit pas mieux que d'avoir des Officiers, qui le ferviffent avec autant de zèle; qu'ainfi, bien loin d'en favoir mauvais gré à fa poftérité, il l'en eftimoit davantage. Le jour fuivant, l'armée arriva à Ilmenau, & y eut fejour. Enfuite elle mit trois jours à traverfer la forêt; &, continuant fa marche fur Wurtzbourg, un parti Suédois enleva le Sr. de Cofta Commiffaire Impérial, qui commandoit la Garnifon de Masfeld, Forterefle du Comté de Henneberg, & en étoit forti ce jour-là pour aller à la chaffe. Masfeld, n'ayant plus de Commandant, fe rendit à la prémière fommation, & le Roi fut maître en même tems de tout le Comté de Henneberg.

Pour aller delà à Wurtzbourg, il faloit fe rendre maître de la Forterefle de Kœnigshoffen, ou Kœnigshoven, fituée à l'entrée du Pays de Wurtzbourg, & fur les frontières du Comté de Henneberg.

Cette place étoit alors pourvue d'une bonne Garnifon, & il y avoit des magazins très confidérables de vivres, d'armes & de munitions de guerre. C'étoit un des principaux dépôts de l'armée de la Ligue. Toute l'armée Suédoife fe rejoignit à une lieuë de-là, & le Roi envoya auffitôt fommer le Commandant. En même tems il s'approcha de la place, & la reconnut en perfonne. Ceux du dedans firent grand feu de leur artillerie fans beaucoup d'effet. Le Roi fit dreffer deux batteries; & cependant, il fit dire au Commandant que, s'il ne fe rendoit dans vingt-quatre heures, il n'y auroit plus de quartier pour lui & pour fa Garnifon, qu'il lui confeilloit donc de faire fortir de la

(1) C'eft peut-être cette bonté de Guftave-Adolphe, qui a fait dire à Ricci, que ce Prince témoigna *par fa conduite envers les Prêtres Catholiques, qu'il n'étoit pas éloigné de la vérité de la croyance de Rome*; mais la preuve qu'il en fut toujours très éloigné, c'eft qu'il ne perfécuta jamais perfonne.

(2) On frappa à Erfurth quelques médailles, & groffes piéces de monnoye au coin de Guftave-Adolphe. On en trouve encore dans les Cabinets de quelques curieux, & on en a fait des contes, qui ne méritent guère d'avoir place ici, quoique rapportés par de graves Ecrivains.

(3) Ces deux Envoyés étoient Martin Chemnitz & Marc-Héling.

place (1) tous les Habitans de tout ſexe & de tout âge, pour ne pas envelopper des innocens dans le malheur, qui ſeroit infailliblement la ſuite de ſon opiniâtreté (2). Comme on parut faire peu d'attention à ces menaces, le feu continua de part & d'autre: mais lorſque la Garniſon vit, que les Suédois ſe diſpoſoient à donner un aſſaut, elle battit la chamade, & rendit la place, moyennant une capitulation honorable, que le Roi lui accorda. On y trouva, outre les munitions de toute eſpece, beaucoup de joyaux de prix, des vaſes d'or & d'argent, des ornemens d'Egliſe &c. qu'on y avoit retirés comme dans un lieu de ſûreté.

La priſe de Kœnigshoven, jetta la terreur dans tous les Etats Catholiques de Franconie. Les Habitans commencèrent à fuir de tous côtés avec leurs meilleurs effets, & l'Evêque de Wurtzbourg même abandonna ſa Réſidence, quoique Guſtave-Adolphe lui fit offrir des conditions avantageuſes, & qu'il eût fait publier partout que perſonne ne ſeroit troublé dans ſa Réligion.

Guſtave établit pour Gouverneur dans Kœnigshoven le Duc Erneſt de Saxe-Weymar, frère des Ducs Guillaume & Bernard; &, après avoir donné les ordres néceſſaires, pour augmenter les fortifications d'une place ſi importante, il ſe remit en marche ſur la fin de Septembre, tirant directement vers le Meyn, & dans le deſſein de ſe ſaiſir de Schweinfurth, Ville libre & Impériale, ſituée ſur cette rivière, & dans la plus fertile contrée de toute la Franconie.

Il y avoit dans cette Ville une Garniſon de troupes de l'Empereur, laquelle ne jugea pas à propos d'attendre les Suédois, & ſe retira en diligence à Wurtzbourg. Le Roi, qui en fut averti preſqu'auſſitôt, détacha quelques troupes, qui fûrent reçues dans Schweinfurth ſans réſiſtance. Le lendemain, qui étoit le deuxième d'Octobre, ce Monarque y arriva lui-même avec dix-huit Cornettes de Cavalerie, & y fut reçu des Habitans, preſque tous Proteſtans, avec les plus grands témoignages d'affection; ils s'empreſſèrent même à lui prêter ſerment de fidélité.

Le Roi, voulant aſſûrer à ſon parti cette Ville, qui eſt un paſſage importante ſur le Meyn, en examina avec attention la ſituation & les environs, & jugea qu'on en pourroit faire une bonne fortereſſe. Il en traça auſſitôt le plan de ſa main, & prit tous les arrangemens néceſſaires pour le faire exécuter. Dans la ſuite Schweinfurth devint une des plus fortes places d'Allemagne.

Guſtave laiſſa en Garniſon à Schweinfurth trois Compagnies d'Infanterie, & deux de Dragons; & partit avec le reſte de l'armée, pour s'emparer de Wurtzbourg. Cette Ville peut être regardée comme la Capitale de la Franconie. Elle eſt ſituée ſur le Meyn, dans l'endroit où cette rivière, après avoir coulé horizontalement de l'Orient à l'Occident, depuis l'embouchûre du Pegnitz juſqu'à Schweinfurtz, deſcend vers le Midi, & remonte enſuite vers

(1) Kevenh. *p.* 1881.

(2) M. Harte embellit ceci d'un conte auſſi ridicule qu'indécent, auſſi contraire à la vérité qu'à la modeſtie Hiſtorique. Il faut bien aimer les minucies, pour ſe croire obligé de rapporter des fadaiſes ſi choquantes, & ſi peu vraiſemblables; & lui qui aime tant à citer n'auroit pas dû négliger de nommer ſon garant. Pour moi je ne trouve ce miſérable conte dans aucun Ecrivain de quelque poids; & d'ailleurs, il importe peu à la poſtérité de ſavoir, ſi Guſtave-Adolphe a dit *Sacrament*, ou non; & ce n'eſt pas la peine de tant diſſerter là-deſſus.

le Nord. Le nom de Wurtzbourg lui vient de la fertilité de son terroir, & de la quantité de ses Jardins; car Wurtzbourg signifie en Allemand *Ville-aux-herbes*, d'où les savans l'ont nommée en Latin *Herbipolis*. La Ville n'étoit point fortifiée; mais le Château, qui est de l'autre côté de la rivière à l'Orient de la Ville, étoit défendu par de bons remparts environnés de fossés pleins, avec des ponts levis. Ce Château communiquoit à la Ville par un pont de six arches, d'une largeur si considérable, que soixante hommes y pouvoient passer de front. Quelques-uns appellent ce Château *Frauenberg*, d'autres *Marienberg*: l'un & l'autre signifient *Mont Notre-Dame*.

Gustave, arrivant en bon ordre devant Wurtzbourg, fit sommer la Garnison; &, sur le refus qu'elle fit de se rendre, il fit pétarder la porte du Fauxbourg, qui étoit barricadée en dedans, & défendue par quelques Bourgeois, qui l'abandonnèrent sans presqu'aucune résistance.

Le Roi, maître du Fauxbourg, fit de nouveau sommer la Ville, que la Garnison Impériale avoit abandonnée, pour se retirer dans le Château. Le Magistrat, libre alors de prendre le parti que la prudence lui dictoit, envoya les clés au Roi & se remit à sa discrétion.

Ce Monarque, touché de cet acte de soumission, leur accorda une honnête Capitulation, & fit cesser tout acte d'hostilité. Il donna ensuite toute son attention à l'attaque du Château, dont la situation élevée rendoit l'approche difficile.

Le Roi, qui savoit qu'on avoit retiré de grandes richesses dans ce Château, & qu'une infinité de Gens d'Eglise de tout Sexe s'y étoient refugiés, comme dans un azyle assûré, ne vouloit point l'exposer à être emporté d'assaut: pour prévenir la dissipation des richesses, & le danger où seroient exposées tant de personnes innocentes, il fit donc sommer le Capitaine Keller, qui commandoit la Garnison, forte de quinze cens hommes: mais, celui-ci ayant rejetté toute proposition, le Roi ne songea plus qu'à l'attaquer vigoureusement. La difficulté étoit de faire passer la rivière à un Corps de troupes pour investir la place. Le Roi vouloit brusquer l'attaque. Les assiégés faisoient un feu terrible d'artillerie & de mousquets: tout ce qui paroissoit sur le pont étoit aussitôt passé par les armes. Enfin on vint à bout d'amener quelques batteaux, dont on se servit pour transporter à la faveur de la nuit des Soldats à l'autre bord, aussi près qu'il fut possible de la Forteresse. Comme on n'avoit pas assez de batteaux le passage dura un peu long-tems, & les troupes n'eûrent qu'à peine le loisir de remuer un peu la terre, pour se mettre à couvert contre le feu de la place, qui fut très vif, dès que les assiégés se furent apperçus que les Suédois avoient passé l'eau, & se retranchoient. Ils firent même une sortie pour ruiner leur travail; mais ils furent si mal reçus, qu'ils ne furent plus tentés d'en faire une seconde. Après cela les Suedois poussèrent leurs approches avec tant d'ardeur, que le 8me. d'Octobre ils se trouverent au pied de la demi-lune du pont du Château, & tout de suite y donnèrent un assaut si furieux, dès les quatre heures du matin, qu'ils l'emportèrent malgré la brave résistance des assiegeans, qui n'eurent que le tems de lever le pont en fuyant dans le Château. Les Suedois ne s'arreterent pas en si beau chemin: Ils escaladèrent le Château de tous côtés; &, quoiqu'ils fussent d'abord repoussés, ils revinrent avec tant de furie, qu'ils entrerent tuant & massa-

erant tout ce qu'ils rencontrèrent, & ne faiſant quartier à aucun Soldat. *Adam-Henri Keller* Commandant de la place, & le Capitaine *Schleithcim* fûrent faits priſonniers. On trouva parmi les morts une vingtaine de Moines, qui, oubliant leur vocation, avoient pris le mouſquet dans la pieuſe intention de tuer quelque hérétique.

Cette prémière furie du Soldat étant paſſée, il ne fut plus fait mal à perſonne. Les Réligieuſes, les Femmes & les Bourgeois, qui ſe trouvoient dans le Château, ne reçûrent aucune inſulte.

Telle étoit la diſcipline des troupes du Grand Guſtave, qu'aucun Soldat n'oſa s'écarter pour piller, avant que d'en avoir reçu l'ordre.

Enfin, le Roi étant arrivé permit aux priſonniers de ſe racheter eux, & leurs effets; enſuite il abandonna aux Soldats tout ce qui appartenoit à l'Archevêque; &, quoique le tréſor de ce Prélat eût été ſauvé & tranſporté ailleurs, on ne laiſſa pas de faire un butin immenſe, tant en argent comptant, qu'en bijoux & vaiſſelle (1). Le Roi y gagna une quantité prodigieuſe de munitions de guerre, & de bouche, pluſieurs milliers de pipes de vieux vin du Rhin, trente piéces de gros canons, des ſabres, des mouſquets, & des piques pour armer ſept ou huit mille hommes: les écuries de l'Evêque remplies de chevaux eſtimés les plus beaux d'Allemagne.

Le Roi renvoya dans la Ville les Bourgeois, leurs Femmes, leurs Enfans, les Réligieuſes, & les Moines, leur fit rendre leurs effets, & tâcha par toute ſorte de bons traitemens de leur faire oublier la peur qu'ils avoient euë. Ce Monarque jugea à propos de s'approprier la nombreuſe Bibliothèque des Jéſuites, à l'exemple, & en repréſailles de ce que Tilly avoit fait de celle de Heydelberg.

Cette Bibliothèque des Jéſuites de Wurtzbourg fut envoyée à Upſal. Mais ces Pères ſauvèrent les Manuſcrits, & les cachèrent ſi bien, que ce n'eſt que de nos jours (2), qu'on les a retrouvés ſous une voûte aſſez bien conſervés. Toutes ces marches & ces conquêtes fûrent l'affaire d'une douzaine de jours; &, après la priſe du Château de Wurtzbourg près Calade, toute la Franconie ſe ſoumit.

La Ville de Nuremberg envoya des Députés au Roi, & ſe mit ſous ſa protection. Ce Monarque lui ſut gré de cette démarche, & nous verrons qu'il riſqua tout dans la ſuite, pour venir à ſon ſecours.

Il n'eſt pas croyable la quantité de vivres, dont les Suédois s'emparèrent dans les Villes & Chateaux où ils pénétrèrent (3). Le Comte de Kevenhuller nous aſſure, que le grain & le vin ſe donnoit à vil prix dans leur armée; qu'on y vendoit une vache pour un écu, un mouton pour dix ſols, & ainſi du reſte. Ce qui paroîtra d'autant moins étonnant, que ce pays, naturellement gras & abondant, avoit été épargné par les Impériaux en faveur des Princes de la Ligue, dont les Evêques de Wurtzbourg & de Bamberg n'étoient pas des moins zèlés.

(1) Suivant M. Harte, le Commandant fut fait priſonnier par le célèbre Leonard Torſtenſon alors Colonel, qui lui ſauva la vie, à condition qu'il lui découvriroit une certaine cache dans le roc, où étoit le tréſor de l'Evêque: mais le Comte de Kevenhuller dit poſitivement, que ce tréſor avoit été ſauvé & mis en ſûreté.

(2) Gœtting Anzeige.

(3) Kevenh. *p.* 1884.

Cependant, le Comte de Tilly avoit raſſemblé ſur le Weſer les foibles débris de la Bataille de Leipzig, & y avoit joint tout ce qu'il avoit pu tirer des Garniſons Impériales de la Baſſe-Saxe, & les renforts qui lui étoient venus de Cologne. Il étoit rentré dans la Heſſe; partie par l'Evéché de Paderborn; partie par celui de Hildesheim; tandis que Fugger & Aldringer traverſoient ce Landgraviat, pour le venir joindre avec leur armée. Tilly, en arrivant dans la Heſſe, y mit tout à feu & à ſang, & s'arrêta quelques jours à Fritzlar: là il apprit que douze à quinze mille hommes, levés par le Duc de Lorraine & le Prince de Phalsbourg, s'avançoient auſſi pour le joindre. Il leur donna rendez-vous à Fulde, où, étant arrivé le 7me. d'Octobre, tous ces divers Corps joints enſemble formèrent une armée de plus de quarante mille hommes, parmi leſquels on comptoit cent quatre-vingts Cornettes de Cavalerie.

Avec des forces ſupérieures de près de la moitié à celles du Roi de Suéde, on ne doutoit pas que Tilly n'écraſât ce Monarque. En effet, il brûloit de vanger l'affront immortel, qu'il avoit reçu près de Leipzig; & ſon ardeur étoit telle que, lorſqu'il reçut des Lettres de l'Electeur de Bavière, qui lui défendoient de rien hazarder, à moins qu'il ne fût moralement ſûr du ſuccès, mais ſurtout qu'il ſe gardât bien de riſquer un combat déciſif, qui entraîneroit la perte des Cercles de Bavière & de Suabe (1), & des Electorats du Rhin, il ne put retenir ſes larmes, & s'écria en ſoupirant: *Ah! faut-il qu'on me lie les mains, lorſque je ſuis en état de prendre ma revanche, & de relever l'éclat de mon nom éclipſé? Malheureux que je ſuis! il ne me reſte donc plus d'eſperance de recouvrer en une Bataille rangée ce que j'ai perdu dans une autre, & il faudra que j'emporte dans le tombeau cette tache, que j'eſperois d'éfacer inceſſamment.*

L'Evéque de Bamberg, plus ſage ou moins entêté que celui de Wurtbourg, avoit voulu prévenir l'orage qui s'approchoit de ſes terres, & demandé la paix au Roi de Suéde, qui la lui accorda, à condition que le Chapitre de Bamberg lui payeroit d'abord la ſomme de trois cens mille écus, qu'on lui remettroit les deux principales places du Pays, Forcheim & Cronach, qu'on lui payeroit par mois tout autant qu'on avoit payé à la Ligue, que l'Evêque rappelleroit toutes les troupes qu'il pourroit avoir dans l'armée de la Ligue, & renonceroit entièrement à cette union, qu'enfin l'Evêque & le Chapitre reſteroient fidéles au Roi, & n'entreprendroient jamais rien de contraire à ſon ſervice. Mais cet accord fut mal tenu de la part de l'Evêque, qui jugea à propos de s'en diſpenſer, dès qu'il crut pouvoir le faire impunément.

Guſtave-Adolphe ſe fit prêter hommage & fidélité de tous les Habitans de la Franconie, & ordonna la levée de quelques nouveaux Régimens dans ce Cercle. En même tems, il publia une déclaration, où, après avoir expoſé les motifs qui l'avoient obligé à chercher par la voie des armes la ſûreté de ſa Couronne, & le rétabliſſement des Princes ſes alliés, & des Etats opprimés d'Allemagne, il ſe plaint de certains Membres de la Ligue Catholique, qui, au lieu de ſéconder ſes intentions, pour le rétabliſſement de la liberté de l'Empire, & de lui laiſſer démêler ſes intérêts avec l'Empereur, nonobſtant qu'ils euſſent proteſté de n'y vouloir prendre aucune part, avoient formé à la

(1) Kevenh. *ibid.*

la Bataille de Leipzig un même corps, & soutenu les mêmes intérêts avec l'armée Impériale; que, les Evêques de Wurtzbourg & de Bamberg se trouvant dans le cas, il s'étoit emparé, en vertu du droit des armes, de leurs Capitales, sans exercer aucune violence contre les Catholiques, ni gêner en aucune sorte leurs consciences, quoique les cruautés des Impériaux envers les Protestans l'eussent suffisamment autorisé à user de représailles, si son humeur & sa croyance ne s'y opposoient. Qu'il n'avoit pas pris les armes pour opprimer, mais pour délivrer: qu'ayant reconnu que la plûpart des peuples de Franconie étoient sans Maîtres, & les autres abandonnés des leurs, il s'étoit trouvé obligé de pourvoir au Gouvernement, de mettre ordre à la conservation de ces peuples ainsi délaissés, & d'établir dans cette vue un Conseil de Régence, pour maintenir l'ordre & la sûreté publique, jusqu'à ce que la paix générale fût rétablie dans l'Empire. Qu'à ces causes, il enjoignoit aux Etats de Franconie, qui n'avoient pas encore fait leurs soumissions, de se rendre aux lieux qui leur seroient assignés, pour lui prêter serment de fidélité, & y recevoir ses ordres; les assûrant tous en général, & chacun d'eux en particulier, de sa protection Royale, de la liberté de leur culte & de leurs consciences, & de l'exercice libre de la Réligion Catholique, comme aussi de tous les autres avantages, dont ils pourroient avoir joui ci-devant; & menaçant les réfractaires, qui mépriseroient sa clémence & sa douceur, de leur faire sentir les effets de son indignation, & le poids de ses armes.

Cette déclaration eut tout l'effet que Gustave pouvoit désirer; le reste des Villes de Franconie envoya des Députés, & se soumit au vainqueur. Ferdinand II. frappé de la rapidité des progrès de son ennemi, cherchoit à qui s'en prendre. Il fut dans une colère terrible contre la France, lorsqu'il apprit le traité d'alliance & de subsides, que cette Couronne venoit de renouveller à Paris avec l'Ambassadeur de Suéde. Il en écrivit aux quatre Electeurs Catholiques, se plaignant amèrement que la France eût violé le traité de Ratisbonne (1), & les consultant, s'il ne seroit pas à propos de déclarer la guerre au Roi Très-Chrétien. Surquoi, il est bon de remarquer que, lorsque Léon Brûlart & le P. Joseph vînrent négocier la Paix à la dernière Diéte de Ratisbonne entre l'Empereur & leur Maître, il n'é oit question que des affaires d'Italie. Plusieurs Ministres & Conseillers de l'Empereur vouloient qu'on liat les mains à la France, par rapport à l'Allemagne, & qu'on stipulât clairement, que la France ne pourroit se mêler des affaires de l'Empire, ni directement, ni indirectement, & ne donneroit aucun secours, de quelque nature qu'il fût, aux ennemis de Sa Majesté Impériale. Ces Conseillers insistant fortement sur ces conditions, & en ayant fait sentir la nécessité, on en fit la proposition aux Ambassadeurs François, qui aussitôt s'excusèrent de traiter sur ces articles, n'ayant dans leurs instructions rien qui y eût rapport. Ils se récrièrent en même tems, qu'on voulût empêcher leur Maître de faire telle alliance, qu'il jugeroit nécessaire à la sûreté de sa Couronne, tandis qu'il ne prétendoit pas gêner l'Empereur à cet égard; que la France n'avoit rien à démêler avec l'Empire, & ne prétendoit point s'ingérer dans

(1) Keverh. *p.* 2023. *& suiv.*

ce Gouvernement, perſuadé que Sa Majeſté Impériale n'eutreprendroit rien que de conforme aux Loix, & aux Conſtitutions Germaniques.

Les Ambaſſadeurs étant reſtes fermes ſur cette réponſe, & l'Empereur ayant beſoin des troupes qu'il avoit en Italie, il falut bien ſe contenter de la promeſſe verbale, que la France ne ſe mêleroit point du Gouvernement de l'Empire. Il eſt donc inutile d'attribuer à un défaut de politique, ce qui ne fut que l'effet d'une urgente néceſſité.

Les Electeurs, ayant déliberé ſur le cas en queſtion, firent à l'Empereur une longue réponſe, en date du 30. Septembre, dans laquelle ils commencent par reconnoître que la France, en faiſant une alliance, & un traité de ſubſide avec le Roi de Suéde déclaré ennemi de l'Empire, a agi contre le Traité de Ratisbonne, & nommément contre l'article premier, ainſi que contre les promeſſes poſitives qu'elle avoit fait faire par ſes Ambaſſadeurs à Ratisbonne; & que, par conſéquent, Sa Majeſté Impériale ſe trouvoit autoriſée par toute ſorte de Loix à tirer vengeance d'une violation de traité.

Après ce préambule, ils repreſentent à Ferdinand l'état d'épuiſement, où ſe trouve toute l'Allemagne, pluſieurs Etats revoltés contre leur Chef, la terrible défaite de l'armée Impériale près de Leipzig, les progrès du Roi de Suéde, & le peu de ſûreté qu'il y a du côté des Turcs, qui probablement ſe préparent à fondre ſur la Hongrie, d'où ils concluent que rien ne ſeroit plus imprudent, que de s'attirer encore ſur les bras un ennemi comme la France, dans un tems où l'on avoit bien de la peine à faire tête au Roi de Suéde: que leur avis étoit, qu'il faloit diſſimuler avec les François, puiſqu'il valoit mieux ſouffrir leur mauvaiſe volonté, que de les forcer à faire tout le mal qu'ils pouvoient.

Enfin, ils juſtifient en quelque ſorte la Cour de France, en blâmant le parti qu'on avoit pris de faire lever des troupes en Lorraine, au nom & ſous les Drapeaux du Duc, ce qui avoit donné de l'ombrage à la France, & l'avoit obligée à faire avancer une armée ſur les frontières de Lorraine; démarche qui ne pouvoit avoir que des ſuites fâcheuſes, & très embaraſſantes pour l'Empire.

Tout cela bien conſidéré les Electeurs ſont d'avis que, non ſeulement il faut bien ſe garder de prendre le parti de l'offenſive avec la France, mais même éviter tout ce qui pourroit lui fournir un prétexte de ſe ſaiſir de la Lorraine, & d'envahir les Pays Héréditaires voiſins de ce Duché: que tout ce qu'ils croyoient qu'on dût faire à cette occaſion étoit, que Sa Majeſté écrivit au Saint Père pour l'engager à faire tous ſes efforts, pour détourner le Roi Très-Chrétien de ſon alliance avec les Hérétiques, & en particulier avec le Roi de Suéde, Hérétique & fauteur d'Hérétiques. Tel étoit en gros l'avis des quatre Electeurs Catholiques.

Ferdinand II. avant que de prendre ſon parti, voulut auſſi ſavoir le ſentiment de l'Archiduc Léopold ſon frère. Les réponſes de ce Prince ne donnent pas grande opinion de ſon génie. Il condamne le parti de la diſſimulation, & ſoutient qu'il faut tout de ſuite porter la guerre en France. Cela étoit plus aiſé à dire qu'à faire. Pour ſoutenir ce beau ſyſtême, il ſe jette dans des vanteries plus convenables à un Capitan qu'à une perſonne de ſon rang. Mais tout cela ne ſervit de rien, & la néceſſité força l'Empereur à prendre le par-

ti que lui conseilloient les Electeurs, & s'il ne s'en trouva pas bien, ce ne fut pas faute d'avoir bonne envie d'en prendre un autre. Ferdinand sentoit trop les embaras que lui donnoit le Roi de Suéde, pour ne pas voir que cet ennemi lui suffisoit, sans en aller exciter d'autres. Son orgueil commençoit à ne plus tant l'aveugler. D'ailleurs, il voyoit les Etats Protestans en armes, & près d'éclater de toutes parts contre lui, & il commençoit à se défier de l'Electeur de Bavière. Une avanture assez commune lui avoit fait découvrir une négociation importante entre la France & cet Electeur. Comme celui-ci étoit l'âme de la Ligue Catholique, la Cour de France étoit persuadée qu'en le détachant des intérets de l'Autriche, elle en détacheroit tous les autres Electeurs & Etats Catholiques de l'Empire; & dans cette idée elle avoit conçu le projet de négocier cette affaire, dès le tems même qu'elle traitoit de la paix avec l'Empereur à Ratisbonne, & avoit envoyé ordre à Charnacé, de se rendre auprès de l'Electeur de Bavière, & de le sonder sur le projet d'une alliance défensive avec la France. Le Bavarois, qui craignoit autant l'ambition de Ferdinand II. que la vengeance de Gustave-Adolphe n'étoit pas fâché de s'appuyer d'une puissance comme la France.

Charnacé ayant fait part au Cardinal de Richelieu des dispositions de ce Prince, on lui dépecha un Gentilhomme avec les instructions nécessaires & trois projets de traité. Ce Gentilhomme avoit à peine passé le Rhin, qu'il tomba malade, & se fit porter à Brisach. Là le Commandant Autrichien le fit arréter, & saisir tous ses papiers. Sur ces entrefaites, il arriva à Brisach deux des principaux Ministres de l'Archiduc Léopold, auxquels le Commandant raconta ce qu'il venoit de faire. Ces Messieurs se firent remettre les dépêches de ce Gentilhomme, & les portèrent en original à l'Archiduc, qui tout de suite en donna part à l'Empereur son frère, qui écrivit là-dessus une lettre fort pathétique à l'Electeur de Bavière. Celui-ci ne nia point, dans sa réponse à l'Empereur, ses liaisons avec la France; mais il lui soutint, qu'il n'avoit eu aucune intention de manquer à la fidélité, & à la reconnoissance qu'il devoit à Sa Majesté Impériale; qu'au contraire, il avoit cherché par-là à détourner la France de ses mauvaises intentions; qu'il n'avoit rien su de ces projets de traité, & que, s'il en eût été instruit, il n'auroit pas manqué d'en faire part à Sa Majesté Impériale: qu'enfin, il défioit qu'on pût lui prouver, qu'il fût entré dans aucune alliance contraire à ses devoirs envers le Chef de l'Empire.

Tout cela n'empêcha pas que le Traité entre l'Electeur & la France ne fût dressé, conclu, & signé à la satisfaction des deux parties.

Les Suédois ont fait, & font encore beaucoup de bruit de ce traité, comme s'il eût été contraire à celui, que le même Charnacé avoit conclu six mois auparavant avec le Roi de Suéde, & prétendent que Gustave-Adolphe, qui en fut informé de bonne heure, en fut fort indigné. Il ne paroit pas que ce Héros témoignât cette prétendue indignation, puisqu'il renouvella bientôt après son alliance avec la France. En effet, le traité de cette Couronne avec le Bavarois n'avoit rien de contraire à ses engagemens avec le Roi de Suéde. Ce n'est pas ici le lieu de le prouver. Ceux qui voudront se donner la peine de les confronter s'appercevront aisément de cette vérité. Je me contenterai d'obser-

ver en passant, que les deux points sur lesquels on se recrie le plus ne prouvent nullement cette contrarieté.

La France s'engage à secourir l'Electeur d'un certain nombre de gens de Guerre contre quiconque l'attaqueroit en haine de la neutralité qu'il promet d'embrasser. Il est dit dans le traité avec le Roi de Suéde, qu'on laissera jouïr de la neutralité ceux des Etats Catholiques qui la desireront. Voilà pour le premier point.

Le second regarde la promesse, que la France donne à l'Electeur de Baviére, de le maintenir dans sa nouvelle dignité Electorale. Les Suédois pretendent que cet article étoit contraire au but que Gustave se proposoit; savoir, le rétablissement de l'Electeur Palatin. Supposons pour un instant, que ce rétablissement ait autant tenu au cœur de ce Héros qu'on le prétend, je ne vois pas que cet article y mette opposition, & la suite a fait voir, qu'il peut y avoir huit, & même neuf Electeurs, au lieu de sept.

Quoiqu'il en soit, le Roi de Suéde attentif aux mouvemens de Tilly, & jugeant que ce Généralissime intimidé par sa défaite, ou retenu par des ordres secrets, se borneroit désormais à la défensive, résolut de le défaire en détail.

Tilly avoit mis ses troupes dans les places de Franconie, où les Suédois n'avoient point encore pénétré. Elles occupoient Wertheim, Rothembourg sur le Tauber, plusieurs Bourgs & Villages autour de Nuremberg, & il avoit envoyé prier le Comte de Hanau d'admettre dans sa Résidence encore quatre compagnies d'Impériaux, qui, jointes aux trois qui y étoient déja, suffiroient pour la défendre; mais le Comte rejetta cette proposition: surquoi Tilly passa le Meyn à Seligenstadt, lieu devenu plus fameux de nos jours par la Bataille de Dettingen, & marcha vers le Berg-Strasse: chemin faisant, il s'empara par stratagéme de la petite Ville & du Château de Bobenhausen, appartenant au Comte de Hanaw-Busweiler, & l'abandonna au pillage. Ses Soldats y commîrent toutes les violences, qu'ils avoient coûtume d'exercer.

D'un autre côté, Charles IV. Duc de Lorraine commandoit en personne le corps de troupes, qu'il avoit levé pour le service de l'Empereur, & cantonnoit en divers lieux de la Franconie (1). Ces troupes étoient belles & lestes, mais la plûpart nouveaux Soldats, peu aguerris, commandés par des Officiers sans expérience. Charles est plus fameux dans l'Histoire par son inconstance, que par ses exploits, quoiqu'il fût brave, & qu'il entendît bien le métier de la guerre. On sait que ce Prince passa sa vie à former des projets, & à ne les executer qu'à demi; que, dépouillé de ses Etats par la France, il ne subsista qu'à la faveur de ses troupes, qu'il donnoit au plus offrant. Ses avantures & ses disgraces sont trop connues, pour qu'il ne soit pas superflu de s'y arrêter.

Dans l'occasion dont nous parlons ici, il avoit levé cette armée pour le service de l'Empereur, malgré les plaintes de la France. Ce n'est pas qu'il ignorat, que cette Couronne pouvoit lui faire éprouver son ressentiment sur cette

(1) Les Historiens ne sont pas d'accord sur le nombre de ces troupes: les uns ne les font monter qu'à douze mille, les autres à quinze mille. Le Marquis de Beauvau dit dans ses Mémoires, qu'elles [illegible] *cinq cens* [illegible], *y eut alors* [illegible] pag. 17.

levée de boucliers, avec d'autant plus de facilité que, pour courir au fecours de l'Empereur, il abandonnoit la défenfe de fes Etats; mais on l'avoit tellement ébloui de l'efperance d'un Bonnet Electoral, qu'il ne fongeoit qu'à bien mériter du Chef de l'Empire, pour parvenir à cette dignité (1), fans fe mettre en peine de ce que deviendroit fon Duché de Lorraine, ouvert aux armes des François. La Cour de Vienne fongeoit alors à dépouiller l'Electeur de Brandebourg, peut-être même celui de Saxe, & le Duc de Lorraine dévoroit déja la dépouille de l'un ou de l'autre : mais, tout cela réüffit mal. Le Prince de Phalsbourg fon parent, fur qui il comptoit beaucoup, mourut prefqu'en arrivant en Allemagne, & le Roi de Suéde prit à tâche de détruire l'armée Lorraine. Plufieurs Hiftoriens rapportent gravement, que la plûpart des Officiers de cette armée (2), n'étant jamais forti de leur pays, & n'ayant vu que les clochers de Nanci, demandoient bonnement *quel homme c'étoit que ce Landgrave de Heffe; s'il étoit de bonne maifon*, & autres femblables queftions affez ordinaires à la jeuneffe ignorante & préfomtueufe. Ils ajoûtoient à tout cela beaucoup de rodomontades; qu'ils feroient fentir aux Suédois la pointe de l'épée Lorraine; qu'ils vouloient paffer fur le ventre à l'armée de Guftave, & renvoyer ce Roi de neige dans les glaces du Nord: difcours de têtes folles, dont il ne fe trouve que trop dans toutes les armées. Mais bientôt ils changèrent bien de langage: Le Roi détacha Baudiffin avec quelque Cavalerie, pour entâmer les quartiers des Lorrains. Cet Officier marcha avec tant de diligence & de fecret, qu'il furprit un de leurs quartiers entre Mergenthal & Bifchoffsheim, & y fit beaucoup de prifonniers & de butin : le Roi, arrivant lui-même fur ces entrefaites, répandit la terreur jufques dans les quartiers les plus éloignés, diffipa quelques Régimens, & revint à Wurtzbourg avec plus de fix cens prifonniers.

Ce début dégoûta fort les troupes Lorraines, la défertion fe mit parmi elles, & elles fûrent bientôt réduites à un très petit nombre. Le Duc, fuivant fon inconftance naturelle, s'en retourna dans fes Etats avec la même facilité qu'il en étoit forti, hué & hanni de tous les Allemands. On rapporte que, paffant par un Bourg près du Rhin, un payfan eut l'audace de donner un grand coup de bâton fur la croupe de fon cheval, en lui difant; *allons, mon Prince, diligentez, diligentez, il faut courir plus vîte que Vous ne faites, quand on fuit devant le Grand Roi de Suéde.* Le Roi s'empara de Wertheim & de Rotenbourg fur le Tauber, après avoir forcé les quartiers du Colonel Picolomini. Enfuite il porta fes vues fur Hanau & fur Francfort. La *Diéte de Compofition*, qui fe tenoit dans cette dernière Ville, effrayée de la rapidité de ces conquêtes, fe fépara comme nous avons dit ailleurs. Les Catholiques fûrent les prémiers à s'en retourner chez eux, & les Proteftans, n'ayant rien pu obtenir de l'infléxible Ferdinand, en firent de même. Tilly, qui avoit efperé de faire lever le fiége de Wurtzbourg, étoit réduit à couvrir de fon mieux la Baviere & les Electorats du Rhin. Tout plioit devant Guftave (3), & il fembloit, que pour conquérir toute l'Allemagne, il ne lui falût que le tems de

(1) Puffend. Comm. de Reb. Suec. L. III. § 31.

(2) Span. 108. Mff. d'Ark.

(3) Boug. L. III. *p.* 1884.

la parcourir. On pouvoit dire de lui, qu'il sembloit moins marcher en ennemi, qu'en Souverain qui va se faire reconnoître par ses sujets, & recevoir leurs hommages. En effet, nous le verrons bientot entrer dans le Cercle du Haut-Rhin, soumettre tout jusqu'à l'embouchûre du Meyn, passer le Rhin, & pousser ses conquêtes jusques vers la Moselle, en aussi peu de tems qu'il en faudroit à un voyageur pour parcourir toutes ces contrées.

Le 1er. de Novembre (1), le Roi fit un détachement de six Compagnies de Cavalerie & de quelques centaines de Dragons choisis, sous le commandement du Colonel Haubalt (2), avec ordre d'aller reconnoître jusqu'à Hanau. Haubalt partit de Wurtzbourg, & fit tant de diligence, qu'il arriva en vingt-quatre heures devant cette Ville, & à la faveur des ténèbres, entre cinq & six heures du matin, il s'avança sans être apperçu jusqu'au fossé de la Ville derriere le Château. Ses Dragons traverserent le fossé, montèrent sur le rempart, tuèrent le sentinelle, & ouvrirent la porte de la vieille Ville, où le Colonel entra avec le reste de ses troupes. Tout ce qui se trouva d'Impériaux dans les rues fut massacré, de même que quelques Bourgeois armés, que les Suédois prirent pour des Impériaux.

Haubalt fit d'abord fermer les portes entre la vieille & la nouvelle Ville, pour couper toute communication entre ces deux parties, & empêcher la Garnison de la Ville-neuve de venir au secours de ceux de la vieille Ville; ensuite il fit publier, que tous les Soldats Impériaux eussent à se rendre sans ar-

(1) Kevenh. *p.* 1890.

(2) C'est ainsi que le Comte de Kevenhuller appelle cet Officier. M. Harte qui a fait une si longue note, sur le nom de *Dewbatel*, avec cette observation, que ce nom lui a plus donné de peine que tout le reste de son ouvrage, paroit douter si *Dewbatel*, *Tubadel*, *Deval*, *Tubal*, *Hubalt* & *Howbald*, sont les noms de la même personne, ou non. Pour Haubalt, c'est un nom purement Allemand, qui n'est pas même rare en Allemagne. Je n'ose trop appuyer sur l'autorité du Comte de Kevenhuller, qui n'est rien moins qu'exact sur l'orthographe des noms, même de ceux de sa nation.

Voici ce que M. Arkenholtz m'a fait l'honneur de me repondre sur cette difficulté : „ Pour „ ce qui regarde le Colonel Suedois, qui prit „ Hanau en 1631. il est tout autre que celui „ que M. Harte appelle *Dewbatle*. Il en convient lui-meme T. I. *p.* 167. Non seulement „ notre Colonel porte constamment le nom de „ *H*[illegible], dans le Soldat Suédois de Spanheim *p.* 143. &c. mais Puffendorff & Chemnitz ajoutent son nom de bateme de Christoffle.

„ Cela doit l'emporter, me semble, sur les „ conjectures de M. Harte, qui attribue ladite „ expedition à son Dewbatle, qu'il revoque „ ensuite en doute T. II. *p.* 257. . . . . . .

„ Vous savez, Monsieur, que les Allemands „ confondent facilement le T. le D. le B. le P. „ C'est ce qui paroit dans le nom estropié de „ *Dewatel*, *Dwbatel*, *Deval*, *Tubal*[illegible] & apparemment aussi le *T*[illegible], dont parle M. „ Bœhm dans une de ses notes, lequel est „ sans doute le même que Chemnitz nomme „ *M. Dewell* [illegible] 41. & 310. & c'est là-dessus „ que je [illegible] dans une des remar„ ques [illegible] envoyée. J'ai cité en „ preuve le Nobiliaire de Suéde par M. de Stiernman T. I. No. 241. ao. 1638. où il fait mention d'un Maurice Duwal, agrégé au corps „ des Nobles, & Fils de Robert Mak-Dugal. . . . . Stiernman parle aussi „ d'un Gustave Duwal, Gouverneur des *D*[illegible], comme issu de la même Famille. Son „ Père Jacques Robertson General au service „ de Suede, mort en 1634. est le même que „ le Dewbatle de M. Harte, lequel, comme „ le dit Stiernman *p.* 112. de simple Soldat „ parvint au grade de General ".

Celui qui prit [illegible], & qui fit la campagne de Silesie avec Arnheim, comme nous le verrons ci-après, ne peut-être que Haubalt, puisque Dewbatel, ou D[illegible] etoit dans ce tems là en [illegible] du Roi, & y fut employé à diverses expeditions, dont nous parlons assez au long.

mes ſur le rempart, moyennant quoi ils auroient la vie ſauve; & que les Bourgeois ſe tinſſent renfermés dans leur maiſon; ce qui ayant été exécuté, il rétablit l'ordre & la tranquillité.

Pendant ce tems-là l'Officier, qui commandoit dans la Ville neuve, tâchoit de tranquilliſer les Bourgeois, qui crioient que les Suédois étoient dans la Ville, & qu'il faloit ſe rendre; il vouloit leur perſuader que c'étoit un ſecours qu'on lui envoyoit d'Aſchaffenbourg, & qu'il étoit impoſſible que les Suédois puſſent arriver en ſi peu de tems de Wurtzbourg, & de Carlſtadt à Hanau.

Haubalt fit ſommer cet Officier; &, ſur le refus qu'il fit de ſe rendre, il fit amener le canon, qui étoit ſur le rempart de la vieille Ville, & le fit pointer ſur la Ville neuve. L'Officier avoit envoyé ſon domeſtique à Steinheim demander du ſecours; mais, ſe voyant preſſé & menacé d'être traité ſans quartier lui & ſa Garniſon, il capitula, à condition pourtant que le Comte (1) de Hanau conſentiroit à la capitulation. Les Suédois amenèrent le Comte ſur le rempart, d'où il cria à l'Officier, qu'étant ſon priſonnier dans ſa Réſidence, il n'avoit rien à lui preſcrire, & qu'il n'avoit qu'à faire ſes affaires comme il l'entendroit.

L'Officier, qui n'étoit qu'un ſimple Capitaine, demanda alors les honneurs de la guerre. Mais Haubalt ne voulut le recevoir que priſonnier de guerre, & permit ſeulement, que la Garniſon ſortît avec ſes petites armes & ſes bagages. Comme ils défiloient le Colonel Suédois, cria aux Soldats, que ceux qui voudroient prendre parti ſous les Drapeaux de ſon Maître ſeroient libres de le faire, & cette parole fut ſuivie de la défection de tous. Les Officiers reſtèrent priſonniers ſur leur parole, ainſi que pluſieurs bleſſés de la Bataille de Leipzig, qui étoient venus à Hanau pour ſe faire guérir de leurs bleſſures. Haubalt leur permit à tous de ſe retirer où ils jugeroient à propos, donnant ainſi des marques de grandeur d'âme, après en avoir donné de ſa célérité, & de ſon adreſſe à conduire une entrepriſe, dont Guſtave même n'avoit pas eſpéré un ſi grand & ſi promt ſuccès.

Dès que le Colonel Suédois ſe vit maître paiſible de la Ville de Hanau il écrivit aux Etats de Weteravie & du Weſterwald, les exhortant à fournir inceſſamment les grains & les fourages, à quoi ils étoient taxés & à ne rien livrer aux ennemis de Sa Majeſté Suédoiſe. Il enjoignit aux Catholiques des lieux circonvoiſins de payer les contributions qu'il leur demandoit, ſous peine d'exécution; du reſte, il fit obſerver la plus ſevère diſcipline; ſe montrant en tout digne Officier du Grand Guſtave.

Ce Monarque, ayant appris ce qui venoit de ſe paſſer à Hanau, laiſſa ſous le commandement du Feld-Maréchal Horn un Corps ſuffiſant pour garder les principaux poſtes de la Franconie, & avec le reſte de ſon armée, faiſant environ dix-ſept à dix-huit mille hommes, il ſe mit en marche vers Hanau & Francfort, cotoyant les deux bords du Meyn. Tout ce qu'il y avoit enco-

(1) L'Hiſt. Anglois l'appelle *Philippe Louïs*; mais c'eſt une erreur, Philippe Louïs II. du nom, Comte de Hanau, étoit mort dès l'an 1612. *Philippe Maurice* ſon Fils lui ſuccéda & c'eſt celui, dont il eſt ici queſtion. Il étoit Frère de la célèbre *Amelie* de Hanau, qui géra ſi bien la tutelle de ſes Enfans, après la mort de Guillaume V. Landgrave de Heſſe ſon Epoux.

re d'Impériaux sur la droite de ce fleuve, dans la vallée de Kintzig, & sur la gauche à Aschaffenbourg, se retira avec precipitation.

Huit cens Impériaux, qui composoient la Garnison de Steinheim, fûrent forcés à rendre la place, & passerent presque tous au service du Roi, Wiltenbpurg, Aschaffenbourg & Selingestadt eûrent le même sort que Steinheim, & fûrent soumis aux armes victorieuses de Gustave, presque sans résistance. Ce Prince vint camper à la vue de Hanau. Il entra dans la Ville, & se rendit chez le Comte, qui le reçut comme un Libérateur qui l'avoit arraché lui & son Pays des mains de ses tyrans. Le Roi soupa avec le Comte, s'entretint cordialement avec lui, & après l'avoir assuré, qu'il n'oublieroit point le procédé qu'il avoit tenu contre les Impériaux, & l'accueil qu'il avoit fait aux Suédois, il le quitta, & retourna à son camp, suivant toûjours sa maxime, qu'un Général n'etoit jamais mieux qu'au milieu de ses troupes. Pour reconnoitre l'affection du Comte de Hanau, il donna à sa Mère Catherine, Fille de Guillaume I. Prince d'Orange, la Ville de Stanheim, dont il venoit de chasser les Impériaux.

Si les armes de Gustave prospéroient au midi de l'Allemagne, elles ne prospéroient pas moins dans le Nord. Il ne restoit d'ennemis dans cette partie que les Garnisons de Rostock, de Wismar & de Dœmitz, les seules places qui restassent encore aux Impériaux dans le Duché de Mecklenbourg, & d'où Gustave avoit donné ordre qu'on les chassât incessamment, pour que les Ducs rentrassent pleinement en possession de tout ce qui leur appartenoit.

Achatius Tott, qui commandoit dans cette partie, ayant reçu un renfort composé d'une partie des huit mille hommes, que la Reine de Suéde avoit amenés en Allemagne, se porta devant Rostock avec le Duc Jean-Albrecht de Mecklenbourg, & la place fut investie & assiégée dans les formes.

Nous avons vu ailleurs, comment les Imperiaux s'étoient emparés de Rostock par Stratagéme. Hatzfeld, à qui on en avoit confié le commandement, ayant eté assassiné par un Gentilhomme Westphalien, le Général Firmond fut nommé à sa place. Celui-ci commença par faire desarmer les Bourgeois, leur défendant sur peine de la vie de se trouver plus de deux ou trois ensemble, & de mettre la tete aux fenétres, lorsqu'ils entendroient battre l'allarme.

Des dispositions, qui annonçoient si clairement une défense des plus opiniâtres, deplaisoient fort aux Bourgeois, dont les Priviléges avoient toûjours eté respectés des Ducs leurs Souverains. Ils se flattoient cependant, que les Suedois ménageroient la Ville qui n'en pouvoit mais. En effet, Todt & le Duc Jean-Albrecht avoient poussé le siége avec tant d'ardeur, que deja le mineur etoit attaché, lorsqu'on reçut la nouvelle de la glorieuse victoire, que le Roi de Suéde avoit remportee à Breitenfeld près de Leipzig. Todt, qui savoit que le Commandant ne se defendoit avec tant d'obstination, que parce qu'il étoit dans la ferme croyance que le Comte de Tilly battroit le Roi de Suéde, & viendroit au secours de Rostock, lui fit donner avis de ce grand événement, l'exhortant en même tems de penser à sa sureté, n'etant plus possible au Comte de Tilly, ni à qui que ce fut au monde, de le sauver lui & sa Garnison, par une autre voie que par une Capitulation qu'on lui offroit, aussi

bonne

bonne qu'il pouvoit prétendre de gens qui étoient en pouvoir de le forcer à ſe rendre à diſcretion.

Il crut d'abord qu'on lui impoſoit, & ne pouvoit ſe perſuader que le Comte de Tilly eût perdu la Bataille. Cependant il demanda qu'avant de ſe réſoudre on lui permît, non pas d'écrire au Comte de Tilly, vu qu'il auroit falu trop de tems aux lettres pour aller & venir, mais d'envoyer un homme affidé dans la plus proche Garniſon Impériale, pour s'informer de la vérité d'un fait ſi important, aſſûrant qu'auſſi-tôt après il prendroit le parti que la prudence lui dicteroit.

Cette demande étoit trop raiſonnable pour qu'on la lui refuſât. Mais ſa précaution faillit à lui coûter cher; car au retour de ſon courier, le bruit s'étant répandu dans la Ville, que l'armée Impériale avoit été entiérement défaite, ſa Garniſon fut ſur le point de ſe révolter, & il n'eût rien de mieux à faire que de Capituler. On lui accorda les conditions ſuivantes.

1°. Que le Commandant ſortiroit avec toute ſa Garniſon Tambour battant, mêche allumée, balle en bouche, enſeignes déployées, avec trois piéces de canon à ſon choix, pourvu qu'elles ne fuſſent, ni aux armes de Suéde, ni aux armes de Mecklenbourg, ou de la Ville, les munitions néceſſaires, & tous les bagages.

2°. Que la Garniſon ſeroit eſcortée juſqu'à Wolffenbutel, ou ſi Wolffenbutel étoit bloqué, elle le ſeroit juſqu'au Weſer, & qu'il ſeroit laiſſé un Capitaine & un Lieutenant dans la Ville, pour ſûreté du retour de l'eſcorte.

3°. Qu'on auroit ſoin de fournir les vivres & les fourages néceſſaires ſur toute la route.

4°. Que l'eſcorte ne s'écarteroit, ni à droite, ni à gauche, afin que le Général & ſes Gens ne reçuſſent aucune inſulte, ni dommage, au cas qu'ils fuſſent rencontrés par des Suédois, ou par des Saxons.

5°. Que les Officiers Impériaux, n'ayant actuellemeut aucun chevaux de bât, ni de trait, il leur ſeroit fourni quarante chariots bien attelés pour le tranſport de leurs équipages, des malades, & des munitions accordées, & que ces chariots iroient juſqu'au lieu où iroit l'eſcorte; qu'on préteroit auſſi des chevaux pour les trois piéces de canon accordées, leſquels ſeroient auſſi renvoyés avec les chariots.

6°. Que les priſonniers ſeroient échangés, & les déſerteurs rendus reciproquement.

7°. Que tout entretient avec le Soldat de part & d'autre ſeroit défendu, & qu'on ne chercheroit point à débaucher perſonne.

8°. Que tous les démêlés, qu'il y auroit eu entre les Soldats Impériaux, & les habitans de la Ville, ſeroient mis en oubli; mais que, ſi quelqu'un avoit des plaintes à faire, elles ſeroient examinées & jugées ſelon les régles du Droit, & ſans délai.

9°. Que tous les ouvrages de Fortification ſeroient laiſſés en leur entier, les mines indiquées, & les munitions livrées fidélement: que la Ville & la Bourgeoiſie ſeroient exemtes de tout tribut, vexation, pillage, & autres moleſtations ſemblables, ſous quelque nom & prétexte que ce pût être.

10°. Que le Chancelier, & les Conſeillers d'Etat & de juſtice, établis dans la

Ville par le Duc de Fridland, feroient libres, & pourroient fe retirer hors du pays, fans qu'on pût les retarder, ou retenir, pour quelque caufe que ce fût.

11°. Que les armes des Bourgeois feroient rendues, excepté celles dont la Garnifon avoit eu befoin pour fon ufage.

12°. Que la Garnifon ne feroit aucune infulte au Magiftrat, Bourgeois, & aux Membres de l'Univerfité.

13°. Que le Général auroit foin d'empêcher, que perfonne de fes Gens ne mît le feu à aucun quartier de la Ville, & que, fi ce malheur arrivoit, il donneroit fes ordres pour le faire éteindre, & y feroit travailler fes Soldats ; s'engageant au furplus à faire toutes les diligences & les recherches néceffaires, pour parvenir à la découverte de l'auteur d'un tel defaftre, & d'en faire une punition exemplaire.

En vertu de cet accord le Général Firmond Gouverneur de Roftock fortit de la Ville le 16. d'Octobre 1631. à la téte de deux mille deux cens hommes d'Infanterie, deux Compagnies de Cavalerie, & quarante cinq Croates. Le tout fut efcorté par cent cinquante Suédois jufqu'au Wefer, où Firmond attendit les ordres du Comte de Tilly. Mais, avant qu'il eût réponfe de ce Général, le Comte Wolff de Mansfeld, qui commandoit pour l'Empereur dans les Evêchés de Magdebourg & de Halberftadt, lui envoya ordre de fe joindre à onze Cornettes de Cavalerie fort foibles, que commandoit le Colonel Pœnigshaufen, de fe rendre devant Halberftadt, & d'en chaffer la Garnifon Suedoife qui y étoit; ajoûtant, qu'il pourroit fe fervir à cet effet des trois piéces de canon qu'il amenoit de Roftock. Ce qui fut exécuté; mais Firmond n'ayant pas d'autre poudre, ni boulets, que ce qu'il avoit obtenu dans la Capitulation, fut obligé de lever le fiége de Halberftadt, après avoir fait un trou à la muraille, dont la Ville eft entourée, avec des tours de diftance en diftance.

Wolff Comte de Mansfeld Gouverneur de Magdebourg étoit alors bloqué dans cette Ville par le Général Banner, qui avoit raffemblé dans les Marches de Brandebourg un Corps de huit mille hommes. Il envoya ordre à Firmond d'abandonner l'entreprife de Halberftadt, & de fe porter à Wanfleben avec fon monde & la Cavalerie de Pœnigshaufen, & de lui amener un convoi de vivres dans Magdebourg.

Firmond s'avança jufqu'à Wanfleben, & y prit pofte ; la Cavalerie de Pœnigshaufen fut logée dans un Village tout proche. Le Général Impérial étoit occupé à raffembler des vivres de tout coté, lorfque Banner vint tomber comme un éclair fur la Cavalerie de Pœnigshaufen, la tailla en piéces, la diffipa, & vint tout de fuite inveftir le Général Baron de Firmond dans Wanfleben. Celui-ci, n'ayant ni l'efperance d'etre fecouru, ni les chofes néceffaires pour fe defendre dans un fi mauvais pofte, demanda à capituler. Banner lui accorda pour tout accord la permiffion pour lui de fe retirer où bon lui fembleroit, & pour fes Gens, qu'ils feroient conduits avec leurs bagages, mais fans armes fur le Wefer ; avec cette obfervation, que ceux qui voudroient prendre parti dans les troupes Suédoifes pourroient le faire fans en etre, ni empechés, ni follicités. Les Soldats, voyant qu'ils ne pouvoient obtenir d'autres conditions, fe révoltérent contre leurs Officiers, dechirérent un Drapeau, fe faifirent des autres, & les livrérent au nombre de quatorze au Général Suedois.

Banner ne s'en tint pas-là, il marcha tout de ſuite contre Kalbe qu'il emporta, & vint mettre le ſiége devant Mansfeld, où il ſavoit que les Impériaux avoient un grand magazin de vivres & de munitions. Comme la place étoit aſſez bonne, les Impériaux y firent plus de réſiſtance ; d'autant plus qu'au commencement le Général Suédois n'avoit que des Dragons & de la Cavalerie avec lui : mais quand l'Infanterie fut arrivée, & que la tranchée fut ouverte dans les formes, les Impériaux perdîrent courage. Ils étoient en petit nombre, & ſe ſoumirent aux conditions ſuivantes.

1°. Que la Ville & Château de Mansfeld ſeroient livrés aux Suédois, pour être de nouveau la Réſidence des Comtes de ce nom de la Ligue Proteſtante.

2°. Que les papiers & le ſceau de ces Seigneurs ſeroient rendus, ſans aucune altération.

3°. Que les effets appartenant au Comte Wolff de Mansfeld Catholique, & actuellement Général au ſervice de l'Empereur, ſeroient & demeureroient à la diſcrétion du Lieutenant de Sa Majeſté Suédoiſe.

4°. Que les deux Capitaines Impériaux, qui commandoient dans la place, ſeroient eſcortés avec leurs femmes en lieu de ſûreté, & qu'on leur fourniroit les voitures & les chevaux néceſſaires pour y être tranſportés.

5°. Que la même choſe ſeroit accordée à leurs Lieutenans.

6°. Que les Bas-Officiers & Soldats ſortiroient avec armes & bagages, permis à ceux qui voudroient prendre parti parmi les Suédois de le faire: que les autres ne pourroient ſervir contre le Roi de Suéde & ſes alliés; ſavoir, les Catholiques de ſix mois, & les Proteſtans de toute leur vie.

7°. Que les priſonniers, qui ſeroient dans la place, ſeroient remis en liberté.

8°. Que l'artillerie, les munitions, les vivres, & les proviſions de vin & de bierre ſeroient exactement livrées, ſans qu'on en pût détourner, cacher, ou gâter quoique ce fût: que, pour cet effet, il en ſeroit livré un état exact.

9°. Que tout ce qui avoit été donné par les Capitaines Impériaux à la Comteſſe de Mansfeld des effets de la maiſon lui ſeroit laiſſé par les Suédois.

Cet accord fut ſigné vers la fin de Décembre ; &, par la priſe de toutes ces places, la Garniſon de Magdebourg ſe trouva fort reſſerrée.

Après la conquête de Roſtock, les troupes Suédoiſes & celles de Mecklenbourg ſe remîrent en mouvement pour inveſtir Wiſmar. Le Colonel Gramb, à qui le Duc de Fridland avoit donné le Commandement de cette place, ſe prépara à ſe bien défendre, & fit enlever tous les beſtiaux, & tous les grains qu'il pût trouver dans les Villages, le long de la Mer; &, comme il avoit une Garniſon forte de près de quatre mille hommes, dès qu'il ſe vit inveſti, il fit une grande ſortie, où il eut d'abord quelque avantage; mais, après un aſſez long combat, il fut repouſſé avec perte. Enfin, ne voyant aucun moyen de conſerver la place, & manquant de bien des choſes, il offrit au Duc Adolphe-Frédéric de Mecklenbourg de ſe rendre à certaines conditions, dont les principales étoient.

1°. Qu'il lui ſeroit permis d'envoyer un Capitaine au Feld-Maréchal Tieffenbach, ou Teufenbach, pour l'informer de l'état des choſes, & de l'impoſſibilité où il ſe trouvoit de tenir plus longtems.

2°. Qu'il ſeroit donné au dit Capitaine un paſſeport au nom du Roi de Suéde, & de la part du Duc, avec un trompete qui l'accompagneroit partout.

3°. Que ledit Capitaine auroit au moins trois ſemaines de tems pour ſon voyage, & même juſqu'à un mois entier, ſans qu'on pût chicaner pour deux ou trois jours de plus ou de moins.

4°. Qu'en attendant, lui Colonel Gramb dreſſeroit les points de la capitulation, & les diſcuteroit avec le Duc.

5°. Qu'il y auroit une ſuſpenſion d'armes, tant par mer, que par terre, juſqu'au retour du Capitaine.

6°. Que pendant cette trève chacun reſteroit où il étoit, les aſſiégés derrière leurs murs, & les aſſiégeans dans leurs approches, ſans avancer, ni reculer.

7°. Que le Colonel Gramb rendroit la forteresſe de Wiſmar, avec tous ſes forts & redoutes, auſſitôt après le retour du Capitaine, quelque réponſe qu'il apportât.

8°. Que, ſi ledit Colonel jugeoit à propos de rendre le fort de la Baleine pendant la trève, cette circonſtance ne changeroit rien aux conditions précédentes, & ne ſeroit point regardée comme contraire à l'armiſtice, qui ſubſiſteroit toûjours juſqu'au retour du Capitaine député.

En attendant le retour de cet Officier, on traita de la redition de la place, & il fut convenu entre le Colonel Impérial, le Duc de Mecklenbourg, & Todt, que Wiſmar ſeroit évacué vers la fin de Décembre de cette année 1631. Mais il tint mal cet accord, & différa cette évacuation juſques vers le milieu de Janvier de l'année ſuivante. Dans ſa marche du Mecklenbourg en Siléſie, il fit arquebuſer un Lieutenant de l'eſcorte Suédoiſe, ſous prétexte qu'il avoit voulu lui débaucher ſes Soldats. Ce procédé violent, joint aux délais qu'il avoit affectés à rendre la place, & à quelques autres contraventions, irrita tellement le Général Suédois, qu'il ſe mit à ſes trouſſes avec ſa Cavalerie, le ſurprit, lui tailla en piéces cinq cens hommes, & fit le reſte priſonnier, au nombre de plus de deux mille hommes, qui prîrent tous parti dans les Suédois. Gramb & un Commiſſaire Impérial fûrent pris, & ce dernier fut maſſacré, quoiqu'il offrît 40000. écus pour racheter ſa vie. Gramb fut conduit à Griphswalde, & jetté dans un cachot, en attendant qu'il fit ſatisfaction de l'irrégularité de ſa conduite.

Les Suédois trouvèrent à Wiſmar de grands amas de poudre, de plomb, d'artillerie, & de bois que le Duc de Fridland y avoit faits, pour y conſtruire & équiper une eſcadre qui le rendît Maître de la Mer Baltique.

Après la capitulation de Wiſmar, les Suédois, ſans s'étonner de la rigueur de la ſaiſon, fûrent inveſtir Dœmitz ſous le Colonel Lohauſen.

Le ſiége fut pouſſé avec vigueur. Straube qui y commandoit ſe défendit d'abord aſſez bien; mais, reflechiſſant ſur l'impoſſibilité d'être ſecouru, il capitula, & ſortit avec tous les honneurs de la guerre. On lui donna une eſcorte pour le conduire lui & ſa Garniſon à Minden ſur le Weſer; mais une partie de cette Garniſon déſerta, & s'enrôla parmi les Suédois; le reſte, au lieu d'aller à Minden, ayant pris la route de Wolffenbutel contre l'article cinquième de la capitulation, fut taillé en pieces par un parti du Corps de Banner, qui les ſurprit à Wickenſe, Village du Duché de Brunſwick.

Par la conquête de Dœmitz & de Wiſmar, tout le Duché de Mecklenbourg ſe trouva nettoïé d'ennemis. Les Suédois mîrent Garniſon dans Wiſmar, & s'approprièrent le port & les fortifications. Le Roi de Dannemark s'en formaliſa, & en fit faire des plaintes au Roi de Suéde qui lui répondit, que le port de Wiſmar lui étoit néceſſaire, pour empêcher les Eſpagnols de pénétrer dans la Mer Baltique; ce que les Ducs de Mecklenbourg ne pouvoient faire faute de marine.

Le ſuccès des armes Suédoiſes dans le Mecklenbourg releva le courage abattu des Etats de la Baſſe-Saxe. Ils recommencèrent à lever la tête & à s'armer, & ce fut une nouvelle diverſion pour les Impériaux.

Les affaires de l'Empereur alloient encore plus mal dans la Haute-Saxe & la Bohéme. Nous avons vu comment, après la Bataille de Breitenfeld, Guſtave avoit laiſſé à l'Electeur de Saxe le ſoin de reprendre Leipzig, & de porter la guerre dans les Etats Héréditaires de la Maiſon d'Autriche. Le 12. de Septembre, cinq jours après la Bataille de Breitenfeld, la Garniſon de Leipzig capitula. Les principales conditions fûrent: que cette Garniſon ſortiroit avec armes & bagages, ſans canon, ſans battre tambour, ni ſonner trompette, & les Drapeaux ployés: qu'elle ne ſerviroit jamais plus contre l'Electeur, ni ſes Alliés, directement, ni indirectement, ſous quelque forme & prétexte que ce pût être; & qu'elle ſeroit conduite par une eſcorte Saxonne juſqu'au lieu de ſa deſtination.

Le 13. du même mois, cette Garniſon forte de plus de trois mille hommes, y compris quelques débris de la Bataille qui s'étoient jettés dans la place, ſortit de Leipzig conformément à la capitulation. Le Colonel Wangler marchoit à la tête, & ſalua l'Electeur en defilant devant lui. Pluſieurs Officiers Impériaux de diſtinction, qui s'étoient réfugiés dans Leipzig après la déroute de Breitenfeld, ne pûrent être compris dans la capitulation, & reſtèrent priſonniers: tel fut le ſort du Colonel Coronini, & du Commiſſaire général Walmeroth, outre beaucoup de Capitaines de Cavalerie & d'Infanterie.

Une partie de la Garniſon Impériale déſerta en ſortant de Leipzig, & s'engagea dans les troupes Saxonnes.

L'Electeur, après avoir mis une bonne Garniſon dans Leipzig, & fait célébrer dans tout ſon Pays un jour de priéres & d'actions de graces, ſe mit en marche avec ſon armée, & prit la route de Torgau.

Sur ces entreſaites, le Feld-Maréchal Rudolphe de Tieffenbach, ayant raſſemblé une dixaine de mille hommes en Siléſie, entra comme un torrent dans le Marquiſat de Luſace, portant le fer & le feu juſqu'en Miſnie, & preſque aux portes de Dreſde. Mais l'Empereur, eſperant de ramener l'Electeur de Saxe dans ſon parti, crut que les voies de la douceur ſeroient plus propres à produire cet effet, que toutes ces violences, & envoya un ordre après à Tieffenbach d'évacuer la Luſace, & de ne commettre aucune hoſtilité en Saxe. Ce n'eſt pas que dans ſon Conſeil il n'y eut des Miniſtres qui lui conſeilloient le contraire, prétendant que, puiſqu'on avoit tant fait que de rompre avec l'Electeur, il faloit le forcer par la voie des armes à une paix particulière: mais d'autres penſoient que, la violence ayant mal rëüſſi, il faloit employer des mo-

yens plus doux (1), pour regagner un Prince avec qui il importoit fort à l'Empereur de n'avoir rien à démeler, dans un tems où Sa Majesté Impériale avoit tant d'autres ennemis sur les bras. Ce dernier avis parut le plus sage, & Ferdinand s'y conforma. Le Roi d'Espagne intervint dans cette affaire; &, voulant renouer la bonne intelligence qui avoit toûjours subsisté entre les Maisons de Saxe & d'Autriche, il offrit sa médiation, & envoya un Ambassadeur à l'Electeur. Ce Ministre employa toute sa rhétorique pour lui persuader, que l'Empereur avoit toûjours pour lui la plus tendre affection, & qu'il étoit bien fâché de ce qui s'étoit passé; que c'étoit sans son ordre & à son insçu, que le Comte de Tilly avoit fait cette malheureuse invasion en Saxe; que c'étoit une chose faite, à quoi il ne faloit plus songer; que Sa Majesté Impériale étoit prête à lui donner des marques de son amitié; &, que le Roi d'Espagne se flattoit, que Sa Sérénité Electorale se préteroit volontiers à une réconciliation, dont il vouloit bien être le médiateur, & qu'il avoit extrémement à cœur; que l'Empereur lui donneroit toute la satisfaction, que lui Electeur pouvoit raisonnablement prétendre, & qu'il étoit prét à se concerter avec lui, sur les moyens de calmer les défiances des Protestans, de rétablir la paix générale dans l'Empire, & de renvoyer l'Etranger chez lui.

Toutes ces belles paroles ne produisirent pas pour cette fois grand effet sur l'esprit de l'Electeur. Il se contenta de faire beaucoup de politesses à l'Ambassadeur, & de répondre modestement à son discours; se plaignant que l'Empereur eût si mal récompensé les services que ses ancêtres, & lui en particulier, avoient rendus à la Maison d'Autriche; qu'il sembloit ne s'être sacrifié pour Sa Majesté Impériale, que pour en recevoir les plus sensibles déplaisirs; qu'il n'étoit pas si ignorant dans les affaires de ce monde, pour croire que Tilly eût envahi la Saxe sans ordre & commission expresse de l'Empereur; que tout ce qu'il pouvoit faire par égard pour ce Monarque étoit de supposer, qu'il ne lui avoit pas précisément prescrit d'exercer tant de cruautés, & de barbaries sur de pauvres innocens, qui n'avoient rien fait qui pût leur attirer de si rudes traitemens; que, si la fortune eut été favorable aux armes de l'Empereur à la Bataille de Leipzig, loin de désavouer Tilly, on l'auroit comblé d'éloges & de récompenses; que lui Electeur de Saxe savoit très bien qu'après la ruine des autres Protestans sa perte étoit resolue; que, pour le rendre criminel, on avoit cru qu'il suffisoit qu'il fût Protestant, qu'il possedât des biens Ecclésiastiques, & qu'il eût osé convoquer les Etats Evangéliques, pour aviser avec eux, aux moyens de se défendre contre une injuste oppression; que la Cour de Vienne vouloit ôter aux Etats de l'Empire ce que le Droit naturel accorde à tous les hommes, de repousser la force par la force; que ses ennemis mémes étoient contraints d'avouer, qu'il avoit été forcé à se jetter entre les bras du Roi de Suéde, & à chercher dans l'alliance & la magnanimité de ce Prince ce que son innocence, ni le souvenir de tant de services rendus à l'Empereur, n'avoient pu lui procurer: qu'il sentoit trop toute la grandeur des obligations qu'il avoit au Roi de Suéde, à qui, après Dieu, il devoit la conservation de ses Etats, ses dignités, l'air-méme qu'il respiroit: que

(1) Keveuh. p. 1978. Chemnitz L. III. p. 263. Puffend. L. III. §. 52. Ricci L. IV. p. 284.

ce Prince l'avoit affifté au péril de fa propre vie, & avec tant de fuccès, que c'étoit le vouloir rendre coupable du crime qu'il déteftoit en autrui, & d'une lâcheté capable de flétrir fa mémoire, que de lui confeiller de fe détacher d'une amitié fi légitime & fi avantageufe : qu'il étoit néanmoins fort obligé au Roi d'Efpagne du foin qu'il vouloit bien prendre en fa faveur ; mais, qu'il ne voyoit aucune fûreté dans un traité particulier avec l'Empereur, & que rien ne feroit plus inutile que de l'en folliciter d'avantage.

Une réponfe fi précife fit comprendre au Miniftre d'Efpagne que fa négociation n'auroit aucun fuccès; il s'en retourna faire fon rapport, & l'Electeur continua fa marche en Luface; d'où, après avoir pourvu à la fûreté de cette Province, il partit le 25. d'Octobre, & marcha avec toute fon armée en Bohême.

L'Empereur avoit cruellement appefanti fa main fur ce Royaume. Tant de fang répandu pour la *Gloire de Dieu*, tant d'illuftres têtes abbatues, tant de malheureux bannis, dépouillés de leurs biens, féparés de leurs familles, n'avoient point encore affouvi fa vengeance, & la cupidité de fes Miniftres. Les Jéfuites parcouroient actuellement les extrémités du Pays, avec des Commiffaires & des Soldats, & faifoient arquebufer (1) fans pitié tout ce qui réfufoit de fe convertir. Ils avoient fait depuis peu une de ces pieufes courfes dans la vallée de *Joachims-Thal*, fur les frontières de Saxe, où la Scène avoit été enfanglantée au point, que la plûpart des Habitans fûrent obligés d'abandonner leur demeure, pour éviter la mort. Une perfécution fi longue & fi opiniâtre avoit mis les Habitans du Pays dans des difpofitions favorables pour les ennemis de l'Empereur, & il eft affez étrange que le zèle de ce Monarque ne cedât pas aux maximes d'une faine politique, qui enfeigne de ne pas jetter les peuples dans le defefpoir, lorfqu'on a un ennemi victorieux dans le fein de fes Etats.

Quoiqu'il en foit, l'Electeur de Saxe, continuant fa marche vers la Bohême, prit la Ville de Schlackenau, que l'Empereur avoit donnée au Comte Wolff de Mansfeld, pour le dédommager de ce qu'il avoit perdu du patrimoine de fes ancêtres. Les Saxons pillèrent cette Ville, & marchèrent vers Tetfchen, petite Ville avec un bon Château fur l'Elbe, appartenant alors à un Gentilhomme nommé *de Bilau*. Il y avoit une Garnifon d'Impériaux, bien pourvue des chofes néceffaires pour faire une bonne défenfe, cependant elle fe rendit dès la prémière fommation. De là l'armée Saxonne vint camper à Auffig, qui eft fur le grand chemin de Prague à Drefde, à fix mille de cette dernière Ville.

Les Saxons trouvèrent dans Auffig une prodigieufe quantité de vin, de bierre, de vivres & de fourages. Cent Cavaliers Impériaux, qui étoient dans la Ville, s'en étoient enfuis à leur approche, & s'étoient retirés à Tœplitz, lieu fameux par fes bains, & qui alors appartenoit au Comte Guillaume de Kinsky de la Réligion Proteftante ; circonftance remarquable, parce que ce fut ce qui fauva la Ville du Pillage. Il y avoit alors près de Tœplitz un Fort bati fur la Montagne, que les Bohêmes appellent en leur Langage Starahora. Le Fort étoit gardé par quatre cens Soldats, qui, ayant appris des cent Cavaliers, que les Saxons avoient defcendu les hauteurs d'Auffig, paffé les Monta-

(1) C'eft le Comte de Kevenhuller qui rend cette juftice au zèle de ces Colonnes de l'Eglife. Tom. XI. *p.* 1945.

gnes & les défilés, s'enfuirent aussi & se retirèrent à Laithomeritz ou Leithmeritz (1), Ville considérable sur l'Elbe avec un beau pont (2) sur ce fleuve. Les Saxons les y suivirent de près, de sorte que les Impériaux n'y firent pas long séjour, & s'enfuirent encore. Leithmeritz, Ville Catholique & le siége d'un Evêché, comprit aisément à quoi elle devoit s'attendre, de la part d'une armée Protestante, après tant de cruautés & de barbaries exercées sur les Protestans. Le Juge Impérial, les Chanoines, les Prêtres, en un mot tous les Ecclésiastiques, & tous les Bourgeois Catholiques un peu aisés s'enfuirent à Prague. Les Saxons se contentèrent de piller la Ville, ou ils firent un butin immense. A cela près ils n'usèrent pas d'autres représailles.

La terreur se répandit bientôt dans toute la Bohême : les Protestans venoient au devant des Saxons, & leur apportoient des vivres ; mais tout ce qui étoit Prêtre, Moine, & Habitant Catholique, s'enfuyoit, qui d'un côté, qui de l'autre. Reitinitz, petite Ville appartenant au Prince de Lobkowitz, fut occupée par les Saxons le 29. d'Octobre, & pillée de fond en comble.

L'Empereur, informé de ce qui se passoit, envoya ordre au Maréchal de Tieffenbach de marcher de ce côté-là, & de se jetter dans Prague, pour défendre cette Capitale; mais avant que cet ordre arrivat en Silésie, où se Général s'étoit retiré après l'ordre qu'il avoit reçu de cesser les hostilités contre l'Electeur de Saxe, les Saxons étoient déja bien près de Prague : ainsi l'on peut dire que l'Empereur ne fut, ni être bien ami, ni bien ennemi, de cet Electeur, & que tous ces procédés marquèrent, tantôt une ambition démesurée, tantôt une foiblesse excessive, selon qu'il étoit heureux ou malheureux; ce qui est le vrai moyen d'avoir beaucoup d'ennemis, & jamais aucun véritable ami. Les Saxons continuant à marcher vers Prague sans que rien les arrêtât, une infinité de personnes de tout rang & de tout âge abandonnèrent cette Capitale, & s'enfuirent, les uns à Budweis, les autres à Znaïm, les autres à Brinn en Moravie, & quelques uns même à Vienne. Tous les Ecclésiastiques, aux Capucins près, se sauvèrent à la hâte. C'étoit une pitié de voir une infinité de personnes, les uns en voiture, les autres à cheval, les autres à pied, fuyant à qui mieux mieux, & emportant leurs effets les plus prétieux ; mais surtout les Officiers Royaux, qui craignoient de perdre les richesses qu'ils avoient acquises par la proscription de tant de Protestans, & qu'on ne vangeât sur eux le sang de malheureux innocens. Il y en eut pourtant un, nommé Hegner, des plus méchans de cette clique, qui, ayant été rencontré dans sa fuite par un parti Saxon, fut tué à coups de pistolet dans sa chaise, où l'on trouva une somme considérable en or. Sa Femme & ses Enfans furent emmenés, sans qu'on leur fit d'autre mal.

Le Duc de Fridland étoit alors dans son Palais à Prague avec son Epouse, sa Fille, & le Comte Maximilien de Wallenstein son frère.

Voyant que l'ennemi approchoit, & que la Ville n'avoit pas assez de monde pour se defendre, il jugea à propos de se retirer dans ses terres, & chargea le

(1) Ce lieu n'a jamais été tenable; cependant M. d'Armentieres s'y defendit six jours en 17[illegible]. Il y fut fait prisonnier avec tout le Regiment de la Fere.

(2) Brulé par les Prussiens en 1757.

le Comte son frère de conduire la Duchesse sa Fille, & ses plus prétieux effets à Vienne. Le Comte, s'etant mis en chemin dans le méme carosse avec sa Belle-Sœur & sa Niéce, & une escorte de quelques Cavaliers bien armés, fut attaqué à peu de distance de Prague par une troupe de Paysans & de Fuyards, qui esperoient de faire un bon butin en se saisissant du carosse, & d'échaper à la justice à la faveur de tant de troubles & de confusion. Mais le Comte, s'étant fait donner un cheval, se mit à la tète de sa petite escorte, & chargea ces voleurs avec tant de vigueur, qu'il les enfonça, en tua plusieurs sur la place, & dissipa le reste; de sorte que tout arriva à bon port à Vienne.

Il semble que le Duc de Fridland n'auroit pas dû faire à l'Electeur de Saxe l'affront de quitter Prague, puisqu'il est certain qu'il n'avoit rien à craindre de ce Prince, naturellement bon & généreux, qui au surplus n'avoit aucune plainte contre lui. Sans compter que celui qui commandoit l'armée Saxonne en Chef sous l'Electeur étoit ce même Arnimb, qui lui étoit encore tout dévoué, & en qui l'Electeur avoit une confiance aveugle.

Don Bathasar Comte de Maradas étoit dans Prague, lorsque l'armée Saxonne parut devant cette Capitale. C'étoit un vieux Officier d'une famille distinguée du Royaume de Valence. Il étoit entré jeune dans l'ordre de Malthe, dont il étoit alors grand Conservateur & Commandeur. Il avoit servi long-tems dans les armées de l'Empereur; &, ayant passé presque par tous les dégrés de la milice, il avoit commandé un Corps à part dans les derniers troubles de Bohème, avoit été fait Général, Conseiller Aulique de Guerre, Chambellan, Capitaine des Archers de la Garde, & Colonel d'un Régiment de mille chevaux, payé par le Roi d'Espagne.

Ce Général n'avoit alors aucun Commandement dans Prague. Tous les Membres de la Régence de la Ville & du Royaume s'étoient sauvés à Budweiss, emportant avec eux la Couronne avec tous les joyaux qui y appartenoient, & tous les autres ornemens Royaux.

Maradas assembla quelque monde, & voulut d'abord défendre Prague; mais, avant que de faire aucune disposition, il jugea à propos de consulter le Duc de Fridland, & lui envoya un Officier pour lui demander ses ordres. Le Duc répondit, que, n'étant révêtu d'aucune autorité, il ne pouvoit rien lui prescrire, ni lui conseiller; que c'étoit à lui à voir ce qu'il avoit à faire. Sur cette réponse Maradas n'osa prendre sur lui l'événement, & sortit de Prague avec son monde, le Colonel Wangler & le Comte de Michna, dans le dessein d'aller joindre les Régens à Budweiss; mais il s'arrêta à mi-chemin, & se posta à Tabor.

Cependant les Saxons approchoient sans qu'on tirât un seul coup de canon de la Ville. Arnimb soupçonna quelque Stratageme; il ne pouvoit pas comprendre qu'on ne défendît point une Ville comme Prague, qui pour ce tems étoit une Forteresse respectable. Il savoit que Tieffenbach étoit en marche; & que, pour peu qu'on fit de résistance, il auroit tout le tems d'arriver, & de se jetter dans la Ville, ce qui l'auroit infailliblement sauvée; l'armée Saxonne n'ayant pas à beaucoup près tout ce qu'il faloit pour un long siége, & n'étant nullement assez nombreuse, pour fournir à une circonvallation, telle qu'il auroit falu faire pour enfermer une Ville aussi grande que Prague, surtout s'il y avoit eu dix mille hommes dans ses murs. Ces considérations em-

pêchoient Arnimb d'ajoûter foi au témoignage d'une infinité de curieux, qui étoient sortis de la Ville pour voir l'armée Saxonne, & qui l'assûroient qu'il n'y avoit pas un Soldat dans la Ville; que toute la Régence s'en étoit allée à Budweifs avec le Gouverneur; jusqu'à ce qu'enfin, il découvrit parmi les curieux le Majordôme du Duc de Fridland; &, comme il le connoissoit, il l'appella, le questionna fort, & sur son rapport il se tourna vers les Colonels qui étoient autour de lui: *Messieurs*, leur dit-il, *nous allons être maîtres de Prague, sans qu'il nous en coûte une once de poudre.* En même tems il dépêcha un Trompette pour sommer la Ville. Tous les Historiens assûrent qu'il n'y avoit pas un homme de guerre dans Prague; mais il est certain qu'un Capitaine du Régiment de Crouenbourg Cavalerie (1), nommé Keller de Schleitheim, s'étoit jetté dans le Château de Wischrad, & vouloit s'y défendre; mais, voyant les Bourgeois peu portés à le seconder, & plus disposés à recevoir les Saxons, il congedia ses Gens, qui d'ailleurs étoient en trop petit nombre pour faire seuls une résistance raisonnable.

La Bourgeoisie s'étant Assemblée sur la sommation du Général Saxon, il fut résolu qu'on lui enverroit des Deputés, pour conclure une Capitulation qui tranquilisât les Habitans de cette grande Ville. Arnimb accorda au nom de son Maître les points que voici.

1°. Tous les Soldats Saxons, en entrant dans la Ville, s'y comporteront paisiblement, & ne maltraiteront personne, ni en ses biens, ni en son Corps.

2°. Les trois Villes de Prague; sçavoir le *petit-côté*, *la nouvelle* & *la vieille Ville*, ne seront point incommodées de logemens de Soldats; aucun Couvent, ni Eglise ne seront pillés; les Pretres & Réligieux pourront y rester & vaquer à leurs fonctions, sans etre molestés en aucune façon.

3°. On ne pillera aucune Eglise, ni Monastère.

4°. La Noblesse & les personnes de la Magistrature seront exemts de logement de Soldats. Ils ne pourront être molestés sous prétexte de rançon; &, si le cas arrivoit, ils seront protégés par le Feld-Maréchal Arnimb, ou par celui qui aura le commandement en Chef dans la Ville.

5°. Les trois Villes de Prague désirant donner à l'Empereur des marques de leur fidélité, il sera permis à chacun de se retirer où bon lui semblera, sans qu'on puisse exiger aucune rançon.

Cet article, quoiqu'accordé par le Feld-Maréchal, aura besoin d'être ratifié par Sa Sérénité Electorale.

6°. La répartition des logemens sera laissée à la discretion du Magistrat de la Bourgeoisie, comme étant mieux au fait de l'état des maisons logeables.

7°. Les Juifs, qui se trouvent en grand nombre dans la Ville, seront protégés & défendus contre toutes violences.

Enfin, les trois Villes de Prague se remettent sous la protection de Mgr. l'Electeur; promettant d'observer fidelement les conditions du susdit accord, & de ne se mêler en aucune façon dans les différends, qu'il y a entre l'Empereur & Sa Serenité Electorale.

Les Saxons entrerent dans Prague, dans les premiers jours de Novem-

(1) Boehm qui cite les remarques sur le Florus Allemand de Wassenberg, p. 267.

bre (1). Ils y mîrent une Garnifon de quatre mille hommes. L'Electeur y fit fon entrée en vainqueur, mais en vainqueur généreux & humain; careffant tout le monde, raffûrant les uns, & protégeant les autres. Il déclara d'abord que fon intention étoit, que chacun vécut tranquille dans fa Réligion. De toutes les Eglifes qu'on avoit ôtées aux Proteftans, il leur en rendit quatre. Il chaffa les Jéfuites dont il fe défioit, & donna leur Couvent aux Pères de St. François de Paule.

Le Feld-Maréchal Arnimb fe fouvint alors des obligations qu'il avoit au Duc de Fridland, & donna des marques de fa reconnoiffance à cet illuftre bienfaiteur. Il défendit fur peine de la vie de toucher à quoique ce fût, qui pourroit appartenir à ce Seigneur, & fit pofer une forte garde autour de fon Palais, afin que rien ne pût en être détourné.

Une circonftance fingulière de la prife de Prague, c'eft que le vieux Comte de Thurn fe trouvoit dans l'armée de l'Electeur de Saxe, & entra dans la Ville avec la Garnifon. L'illuftre Auteur des Annales de Ferdinand dit, que ce célèbre banni frémit de douleur & de rage, en voyant fur le pont les têtes des braves & malheureux défenfeurs de la liberté de fa Patrie. Il les fit enlever auffitôt & inhumer décemment. Le Comte de Thurn rentra dans fes biens. Il trouva dans fon Hôtel, dont l'Empereur avoit difpofé en faveur du Comte de Michna, beaucoup de beaux meubles & de vaiffelle. Il remercia l'Intendant, que ce Comte y avoit laiffé, du bon ordre où il avoit mis les chofes dans fa maifon. *Mais*, ajoûta-t-il, *fi je tenois le Comte de Michna votre maître, j'enverrois fa tête à la place de celles de ces honnêtes Gens, qui ont été les martyrs de la Patrie & de la Religion* (2).

Plufieurs autres bannis rentrèrent auffi en poffeffion de leurs Biens Patrimoniaux, quoique les uns euffent été donnés, les autres vendus, les autres ufurpés. Les plus fages, prévoyant que cette révolution fubite pourroit bien n'être pas de durée, revendirent tous ces biens meubles & immeubles du mieux qu'ils pûrent, & en tirèrent des fommes qui leur vinrent fort à propos dans la fuite.

L'Electeur refpecta tout ce qui appartenoit à l'Empereur; il fit mettre le fceau aux portes de fon appartement & de fon cabinet de curiofités: mais il envoya à Drefde toute l'artillerie aux armes de la Maifon d'Autriche. Il ne voulut pas même loger dans le Château, mais il fe logea dans l'Hôtel du Prince de Lichtenftein, fitué dans cette partie de la Ville qu'on nomme le *petit-côté*, & que la Moldau fépare de la *vieille Ville*. Après quelque féjour dans Prague, l'Electeur s'en retourna à Drefde, avec la fatisfaction d'avoir con-

(1) Suivant M. Harte Prague a été prife trois fois le même jour. Il auroit parlé plus jufte s'il avoit dit le même mois. Après la Bataille du Weiffenberg elle fe rendit aux Impériaux le 8. de Novembre 1620. Aux Saxons le 11. du même mois 1631. & les François fecondés des Saxons la prîrent d'affaut la nuit du 25. au 26. de Novembre de l'année 1741.

(2) Le Dr. H dit, que le Comte de Thurn entrant dans Prague y publia une Patente du Roi de Suéde, par laquelle ce Monarque prenoit la Ville & fes Habitans fous fa protection Royale. Cela n'eft ni vrai, ni vraifemblable. Guftave connoiffoit trop bien les droits de vainqueur, pour vouloir empiéter fur ceux de l'Electeur de Saxe, qui certainement ne l'auroit pas fouffert. Au fond Prague étoit fa conquête, & perfonne que lui n'étoit en droit d'y parler en maitre.

quis une très grande Ville, & presqu'un Royaume entier sans siége, ni combat, & sans verser une goute de sang.

Cependant le Comte de Tilly avoit détaché un petit Corps de troupes au secours de la Boheme ; & Tieffenbach, arrivant en même tems de la Silesie avec le Colonel Gœtz, s'étoit joint à ce détachement, & avoit pris poste à Limbourg en Bohême. Arnimb rassembla alors ses Saxons, & marcha aux Imperiaux dans la résolution de les combattre. Il nomma pour commander dans Prague le Colonel Laurent de Hoffkirch. Les Bourgeois eûrent tout lieu de se louer de la sage administration de cet Officier, mais les Moines n'en fûrent pas tout-à-fait si contens. En effet, il y avoit à Brandeiss, petite Ville dans le voisinage de Prague, une image célébre de Notre-Dame, qui faisoit, dit-on, beaucoup de Miracles. Hoffkirch fit enlever cette Statue, & se la fit apporter dans un sac. Ensuite il la fit mettre sur une chaise devant sa maison, se divertissant à voir les Dévots se mettre à genoux dans la ruë, pour faire leurs priéres à cette image, & admirant jusqu'où l'homme pousse la bizarrerie de son goût, pour les objets de son culte.

Dans la suite cette Statue fut venduë bien cher à la Princesse de Poplin, qui en fit présent à l'Impératrice, laquelle la conserva comme une rélique d'autant plus prétieuse, qu'elle avoit échappé aux hérétiques.

Cependant Arnimb, étant arrivé à la vue des Impériaux près de Limbourg, les trouva bien retranchés. Le Général Saxon résolut de les attaquer, avant qu'ils eussent reçu des plus gros renforts. Il fit assembler les principaux Officiers, & les chargea de représenter à leurs Soldats, qu'ils eussent à se comporter en braves gens ; qu'il ne s'agissoit pas seulement de leurs biens & de leurs vies ; mais du salut de leur Patrie, & de toute l'Eglise Chrétienne : qu'ils se souvinssent du serment, qu'ils avoient fait à leur Prince de le servir fidélement, & de répandre pour lui jusqu'à la dernière goute de leur sang : qu'en fuyant ils violoient ce serment, & exposoient la cause de Dieu & de la Patrie : qu'enfin, il étoit résolu de faire tourner le canon contre le premier Bataillon, ou Escadron, qui plieroit.

Soit que ces exhortations (1) fissent effet, soit que les Saxons voulussent réparer leur honneur, ils attaquérent vigoureusement les Impériaux, qui se défendirent de même ; mais enfin, cédant à la supériorité du nombre, ils se jettérent dans la petite Ville de Limbourg, abandonnant leurs retranchemens. Arnimb fit jetter tant de bombes & de grenades sur cette petite Ville, que les Impériaux l'abandonnèrent, & repassèrent l'Elbe, mettant le feu au pont en se retirant, pour arrêter les Saxons qui restèrent maîtres du Champ de Bataille ; mais ce fut tout l'avantage qu'ils eûrent, & qui leur coûta même assez cher, ayant perdu plusieurs de leurs meilleurs Officiers, & un assez bon nombre de leurs plus braves Soldats. Arnimb, content d'avoir fait repasser le fleuve aux Impériaux, s'en retourna à Prague.

Le troisiéme de Decembre, les Saxons s'emparèrent d'Egra par la connivence des Bourgeois qui les introduisirent dans la Ville, tandis que le Magistrat assemblé avoit donné ordre à la Bourgeoisie de prendre les armes, ce qu'el-

(1) Kevenh. l. c. p. 1924.

le refusa de faire, aimant mieux recevoir les Saxons, qui entrèrent au nombre de 900, & furent logés chez les Bourgeois. Ils commencèrent d'abord à piller un Monastère de Fille; mais par les soins du Commandant le désordre fut arrêté. A Prague, ils pillèrent aussi quelque peu les Juifs; à cela près il régna une profonde tranquilite dans cette grande Ville, par les soins du Colonel Hoffkirch, & d'un Comte de Solms, qui y commandoit sous lui; mais au dehors la petite guerre continua: les Croates faisant des courses jusqu'aux portes de Prague, & inquiétant incessamment les troupes Saxonnes qui étoient en quartier d'hiver dans les environs de cette Ville.

Tel étoit l'état des choses en Bohème, tandis que de son côté le Landgrave de Hesse faisoit des progrès considérables, depuis que Tilly, Fugger, Aldringer, & le Comte de Merode s'étoient enfoncés dans la Franconie.

Le jeune Prince Bernard de Weymar secondoit admirablement les entreprises du Landgrave avec quelques troupes, qu'il avoit levées en Thuringe. Il suivit le corps de Fugger, tomba brusquement sur l'arrière-garde, tailla en piéces quatre compagnies de Croates, & se retira avec un butin, qu'il fit distribuer à ses Soldats sans se réserver rien pour lui, donnant en toute occasion d'aussi grandes marques de desintéressement que de valeur, de vigilance, & de capacité.

Le Comte de Fugger avoit laissé dans Vach trois compagnies d'Infanterie, & une de Cavalerie, pour couvrir le Pays de Fulde contre les courses des Hessois & des Weymariens. *Vach*, ou *Vacha* est une petite Ville du Comté de Henneberg, que la guerre présente a rendu fameuse. Le Landgrave forma le dessein d'en chasser les Impériaux, & marcha avec tant de secret & de diligence qu'il les surprit, escalada la Ville, & fit passer la Garnison au fil de l'épée, à la reserve de cent quatorze hommes, qui obtinrent quartier, & parmi lesquels on comptoit le Colonel Rittritz, & plusieurs autres Officiers. Parmi le butin les Hessois trouvèrent le grand Etendard de l'Abbé de Fulde, qui fut envoyé à Cassel avec une piéce de canon, qui étoit toute l'artillerie qu'avoit la Garnison.

Peu de tems après, le Landgrave enleva près de Corbach dans le Comté de Waldeck un grand convoi de grains destiné pour l'armée de Tilly. Ensuite, il se mit en marche avec huit mille hommes de pied, dix Escadrons, & quatorze piéces de canon, pour aller attaquer Munden à deux lieuës au dessous de Cassel, où Tilly avoit laissé une Garnison de six cens hommes.

Münden est situé au confluent de la Fulda & de la Verra, & tire son nom de sa situation; car *Münden* signifie *Embouchûre*. Cette Ville n'a jamais eu d'autres fortifications qu'une muraille épaisse qui l'entoure, avec un fossé. La prise n'en fut pas difficile; &, après quelques volées de canon, la Garnison capitula, & obtint les honneurs de la guerre. De-là le Landgrave marcha vers Hoexter, & s'en empara avec tant de facilité, qu'il en coûta la tête au Commandant de Minden (1), accusé de n'avoir pas fait son devoir pour sécourir la place.

(1) Est une Ville médiocre sur le Weser, Capitale d'une Principauté dans le Cercle de Westphalie. Cette Ville souffrit beaucoup dans la guerre de 30. ans, & n'a guère moins souf-

Le Pays de Fulda, l'Evêché de Paderborn, & en général tous les Etats de Westphalie envoyèrent des Députés à Cassel, pour s'accommoder avec le Landgrave touchant les contributions & les quartiers d'hiver, afin de prévenir de plus grands inconvéniens. Le Landgrave leur témoigna, qu'il étoit charmé qu'ils eussent pris cette résolution; qu'il n'avoit pas dessein de lâcher la bride à ses Soldats, à moins qu'il n'y fut contraint par l'entêtement, & la méchanceté de ses ennemis; qu'il n'imiteroit point les cruautés que les Soldats de Tilly, d'Aldringer & de Fugger avoient Commises dans la Hesse, où ils n'avoient fait que piller, massacrer, brûler & violer jeunes & vieilles: que, quoique cette conduite barbare & tout-à-fait inouïe dans l'Empire, l'authorisat à traiter de même les Etats Catholiques, il étoit néanmoins résolu de contenir ses troupes dans les bornes de la discipline, pourvu qu'on les reçût bien dans les lieux, où il jugeroit à propos de les faire entrer en Garnison, ou en quartier, & qu'on leur donnat ce qui étoit d'usage, avec les contributions dont on conviendroit, & qui seroient payées à ses Commissaires.

Après cet exposé, le Lecteur pourra aisément se former une idée juste de la révolution subite des affaires en Allemagne, & des suites qu'eûrent les victoires du Grand Gustave. Tout annonçoit la Chûte totale de l'orgueilleux Ferdinand. Les deux tiers de l'Allemagne ne reconnoissoient plus son autorité. Les Saxons étoient maîtres de la Bohême; toutes les cotes de la Mer Baltique étoient libres: il ne pouvoit plus lever ces immenses subsides, qu'il avoit tirés des Etats Protestans. Toutes ses nombreuses armées se réduisoient à cinquante mille hommes, assez empêchés à défendre les Electorats du Rhin, & à couvrir les Cercles de Bavière & d'Autriche. La Hongrie étoit menacée. Déja les Turcs y faisoient des courses & des ravages, qui, quoique desavoués par la Porte Ottomanne, n'en étoient pas moins les avantcoureurs d'un orage qu'il faloit conjurer. La terreur s'étoit répandue jusqu'à Vienne, & tout le monde y étoit occupé à réparer & à augmenter les fortifications: mais ce qui inquietoit le plus c'étoit les mouvemens des Peuples de la Haute & Basse-Autriche, & des Paysans du Pays sur l'Ems, qui paroissoient prêts à se révolter, & demandoient hautement la liberté de conscience, le retablissement de leurs Temples & de leurs Pasteurs. A tous ces maux Ferdinand opposoit des Neuvaines, des Pélerinages, & des Processions. Il tenoit de frequens conseils, où l'on déliberoit sans prendre aucune résolution, parcequ'on ne trouvoit aucune voie praticable pour sortir de ce cahos.

Wallenstein, retiré dans ses terres en Moravie, voyoit avec plaisir l'embaras de ses ennemis, & trouvoit que la fortune le vangeoit assez de leur haine. Ses amis avoient soin de publier, que tout cela ne seroit pas arrivé, si l'on n'avoit ote le Commandement au seul homme capable de soutenir le Trône ébranlé du Chef de l'Empire; que Dieu punissoit l'injustice que l'on avoit com-

fert dans celle qui dure encore aujourd'hui. Le Maréchal de Contades l'a rendue célèbre par sa défaite. Quelques uns confondent *Menden* avec *Minden*; mais ces deux noms n'ont rien de commun, & ont une origine bien différente. Les deux Villes sont même à plus de douze lieuës de distance l'une de l'autre, & appartiennent, l'une au Roi de Prusse, l'autre à l'Electeur de Hannovre.

mise à son égard, & que le meilleur parti qu'on pût prendre étoit de la réparer promtement.

L'Empereur n'étoit pas lui-même éloigné de ces sentimens au sujet de Wallenstein, & il avouoit qu'en l'obligeant à déposer ce Général on lui avoit *coupé le bras droit*.

Si dans ces circonstances le Duc de Fridland eut voulu faire la moindre démarche pour être rétabli, il n'est pas douteux qu'il ne l'eût été; mais il étoit trop fier, pour s'abaisser jusques-là, & il comptoit trop sur les prédictions de son astrologue, pour douter qu'il ne fût rétabli; il vouloit que l'Empereur le recherchât, le sollicitât, & lui fit par-là une satisfaction publique de l'outrage qu'il prétendoit en avoir reçu, & de son ingratitude. Il ne vouloit pas même paroître à Vienne, de peur qu'on ne le soupçonnât de n'y aller que pour offrir ses services; ou selon d'autres, de peur, qu'on ne le traitât pas en Prince Souverain, & qu'on lui refusât les honneurs qu'il prétendoit en cette qualité, dont il ne se tenoit point pour dépouillé.

Dans un Conseil solemnel, tenu en présence de l'Empereur, sur l'état critique des affaires, sur la perte de tant de Provinces, la défection de tant de Princes, le soulèvement de tant de Peuples, les progrès de tant d'ennemis, & les dangers dont on étoit encore menacés, un des principaux Ministres fit un discours où il tâcha de prouver, que tous ces malheurs n'étoient pas arrivés faute de forces suffisantes, mais faute d'un Chef capable de les bien diriger, & proposa de donner le suprême Commandement au Roi de Hongrie (1), ou de rappeller Wallenstein, & de le rétablir dans l'autorité dont on l'avoit dépouillé. Tout le Conseil convint du principe & de la cause à quoi ce Ministre attribuoit tous les malheurs dont il s'agissoit; mais on se partagea sur le choix du Chef. Ceux qui se déclarèrent pour le Roi de Hongrie alléguoient pour raison; que ce Prince, étant le Fils aîné, l'Héritier naturel & présomptif de Sa Majesté Impériale, déja Couronné & installé Roi de Hongrie & de Bohême, se trouvoit plus intéressé que personne à défendre les Etats & Pays Héréditaires, & à recouvrer ce qu'on avoit perdu; que la chose le touchoit de si près, qu'il étoit à présumer qu'il y sacrifieroit ses biens & sa vie; que le Duc de Fridland étoit haï généralement dans l'Empire; qu'au contraire le Roi de Hongrie y seroit infiniment agréable, parce qu'il y seroit regardé comme un Electeur à cause du Royaume de Boheme; que le Duc de Fridland demanderoit des sommes immenses, dont la moitié suffiroit au Roi de Hongrie pour rappeller les Soldats rebutés, faire de nouvelles levées, former des amas de vivres & de munitions, & subvenir à tous les autres attirails de guerre: que les Soldats aimeroient bien mieux servir sous le Fils aîné de leur Monarque, que sous un de ses Officiers, surtout lorsqu'ils connoîtroient plus particuliérement *le trésor de vertus renfermé dans ce jeune Prince*: qu'en rappellant Wallenstein on mécontenteroit les Electeurs, qui s'étoient donné tant de peine & de mouvemens pour le faire déposer; qu'ils ne pourroient qu'être allarmés de voir tout d'un coup remonter à un si haut dégré de puissance un homme, dont la vengeance étoit à craindre; que ce seroit

(1) Kevenh. l. c. *p.* 1948. *& suiv.*

aigrir ceux qui commençoient à ſe refroidir, & refroidir ceux qui ſe ſentoient encore le meme zèle pour les intérets de Sa Sacrée Majeſté Impériale: qu'à la vérité on pouvoit alléguer quelques difficultés contre l'expérience du Roi de Hongrie, laquelle ne pouvoit pas être encore fort grande; mais qu'il étoit aiſé de remedier à cet inconvénient, en lui donnant des Lieutenans-Généraux capables de le diriger, & les choiſiſſant parmi ceux qui avoient le plus contribué aux ſuccès du Duc de Fridland; que le Comte de Schlick par exemple étoit très propre à remplir cet objet; qu'il n'y avoit qu'à le faire venir de ſes terres où il s'étoit retiré; qu'on ne pouvoit ſe fier au Duc de Fridland, après l'affront qu'on lui avoit fait à la dernière Diéte de Ratisbonne; que, naturellement ſuperbe, violent & vindicatif, il ne laiſſeroit pas échapper l'occaſion de s'en vanger; que, quoiqu'il eut paru ſouſcrire patiemment à l'arrét de ſa dépoſition, on n'ignoroit pourtant pas à quel point il s'étoit emporté devant les ſiens, diſant; *qu'il ſe dévouoit à tous les Dieux Infernaux, s'il ſervoit jamais l'Empereur*; qu'il ſeroit contre la bonne politique de confier un ſi grand pouvoir à un homme, qu'on avoit bleſſé ſi mortellement, & dont la plaie étoit encore ſi fraiche & ſi recente; un homme d'ailleurs, dont les plus outrés Partiſans étoient obligés d'avouer que l'orgueil, l'ambition & la vengeance étoient les paſſions dominantes: Eh, quel ſuccès pouvoit-on attendre de celui qui avoit juré, qu'il aimeroit mieux être englouti dans les enfers, que de ſervir jamais Sa Majeſté Imperiale? Ne ſeroit-ce pas s'attirer la colère céleſte, que de preférer à un Prince pieux, Réligieux, plein de toute ſorte de vertus, Succeſſeur préſomtif de Sa Majeſté, & par-là même hors de tout ſoupçon, un homme qui s'eſt dévoué aux *Puiſſances Infernales*? Qu'il étoit de notoriété publique, que depuis ſa retraite le Duc de Fridland avoit preté l'oreille aux propoſitions des Hollandois & du Roi de Suéde; que ce n'étoit pas pour rien, qu'Arnimb avoit tant ménagé tout ce qui lui appartenoit; qu'actuellement ils étoient encore en correſpondance de lettres; & qu'enfin il étoit difficile de croire, qu'il voulût ſe réſoudre à traiter comme ennemis ceux qu'il traitoit actuellement comme amis.

Les Miniſtres, qui propoſoient Wallenſtein, proteſtoient de leur côté qu'ils n'avoient en vue que le veritable intéret de l'Etat. Ils paſſoient condamnation ſur quelques defauts du Duc de Fridland; mais ils rélevoient ſon deſintéreſſement, ſa libéralité envers les gens de guerre, ſon attachement aux intérêts & à la gloire de Sa Majeſté Impériale, ſon eſprit de reſſource, ſa prévoyance, ſa capacité: ils inſiſtoient fort ſur l'inexpérience du Roi de Hongrie: ils ſe moquoient du prétendu devouement du Duc de Fridland aux Puiſſances Infernales, diſant; que ce vœu n'étoit pas de nature à n'en pouvoir étre relevé par le Pape, ou par ſon Nonce. Enfin ils ajoûtoient, qu'il étoit vrai que le Duc de Fridland avoit écouté des propoſitions de la part des Hollandois & du Roi de Suéde, non dans la vue de nuire à Sa Majeſte Impériale, mais de procurer une paix néceſſaire, & à laquelle on ne pouvoit trop tôt ſe preter, dès que la gloire & l'intéret de l'Empereur s'y trouveroient également ménages. Ils ajoûterent encore diverſes obſervations, qui auroient pu faire naître des ſcrupules & des ſoupçons dans l'eſprit de l'Empereur contre ſon

Fils,

Fils, ſi ce Monarque n'avoit pris le parti de feindre de n'y pas faire attention.

Après qu'on eut longtems diſputé pour & contre, l'Empereur prit un milieu qu'il crut propre à accorder ces diverſes opinions. Il ne déclara pourtant pas d'abord ſes ſentimens; mais, ayant congédié le Conſeil en diſant aux Miniſtres, que, puiſqu'ils ne pouvoient s'accorder, il aviſeroit à ce qu'il y auroit à faire, il fit venir le Comte Maximilien de Wallenſtein, & lui ordonna de partir inceſſamment, d'aller trouver le Duc de Fridland, & de l'engager par toute ſorte de moyens de venir à la Cour.

Le Comte exécuta ponctuellement la Commiſſion dont l'Empereur le chargeoit; mais quelque inſtance qu'il fit, il ne put perſuader à ſon frère d'aller à Vienne.

Le Duc de Fridland avoit trop d'eſpions, d'amis & de créatures, pour ignorer ce qui ſe paſſoit. Il étoit exactement informé de tout ce qu'on avoit délibéré dans le Conſeil ſur ſon ſujet. Il ignoroit les ſentimens de l'Empereur, parce que ce Monarque n'en n'avoit rien témoigné; mais il les devinoit à peu près. „ Tout ce que je puis faire", dit-il au Comte ſon frère, „ c'eſt de „ me rendre à Znaïm en Moravie, & d'attendre là tout ce qu'il plaira à Sa „ Majeſté d'ordonner".

Il ſe rendit en effet à Znaïm; &, le Comte étant retourné à Vienne pour faire rapport à l'Empereur, ce Monarque le renvoya auprès du Duc avec ordre de lui dire, que Sa Majeſté Impériale vouloit lui rendre le commandement de ſes armées, & que le Roi de Hongrie apprît de lui le métier de la guerre.

Soit que le Duc de Fridland pénétrât le plan de l'Empereur, ſoit qu'il en fût inſtruit par ceux à qui ce Monarque n'avoit pu ſe diſpenſer d'en faire part, pour le digérer & le mettre en ordre, il répondit à ſon frère; qu'il ſavoit que Sa Majeſté Impériale ſongeoit à donner le ſuprême Commandement de ſes armées au Roi de Hongrie, & à l'engager, lui Duc de Fridland, à ſervir ſous ce Prince en qualité de Sous-Lieutenant, de manière que le Roi de Hongrie auroit toute la gloire des ſuccès, & lui ſeulement la peine de concevoir & d'exécuter; qu'il étoit inutile de lui propoſer rien de ſemblable, parce que très aſſûrément il ne s'y prêteroit jamais, *& qu'il ne ſerviroit point en ſecond ſous Dieu-même, s'il deſcendoit du Ciel pour commander ici bas une armée.*

Une réponſe ſi fière fit comprendre à Ferdinand, que le milieu qu'il avoit pris n'étoit pas praticable avec un eſprit ſi altier. Cependant il ſentoit de plus en plus le beſoin qu'il avoit de cet homme. C'eſt pourquoi il voulut faire une nouvelle tentative, & chargea le Prince d'Eggenberg de cette négociation. Il ſavoit que ce Prince étoit extrêmement agréable au Duc de Fridland, & qu'il avoit pour lui une tendre amitié. Ce fut ce qui le détermina à ce choix. En effet, d'Eggenberg réuſſit mieux que le frère même du Duc; il fit tant par ſes prières & ſes inſtances, qu'enfin le Duc de Fridland lui dit, avec une ſorte de douceur mêlée d'indignation: „ Quoique l'Empereur ne „ me traite pas avec les ménagemens convenables, qu'il me propoſe des cho- „ ſes contre mon honneur: quoique par conſéquent je me croie très diſpen- „ ſé de me mêler de ſes affaires, cependant je veux bien en votre conſidé- „ ration faire quelque choſe pour ſon ſervice, à compter de ce jour juſqu'au

„ mois de Mars prochain inclusivement ; ce qui fait l'espace de trois mois : „ mais je veux travailler sous aucun titre, ni de Général, ni de quoi que ce „ soit : qui plus est je ne veux donner, ni Bataille, ni combat, faire ni sié„ ge, ni aucune entreprise quelconque ; mais je m'offre seulement à lever des „ troupes, à les former, à les rassembler, & à les mettre en ordre. Je ne „ prétends pour cela, ni gratification, ni récompense.

„ Vous m'offrez cent mille écus de la part de l'Empereur ; qu'on les emploie „ à recompenser les Officiers qui feront de belles & bonnes recrues. Quant „ au Commandement ; qu'on fasse choix d'un autre sujet, à moins qu'on n'ai„ me mieux faire la paix ; ce qui seroit le plus sûr, & peut-être le plus sage.

Il falut bien pour cette fois que l'Empereur se contentât de ces offres. Mais, pour fournir aux fraix de cette nouvelle armée que le Duc de Fridland offroit de lever, il faloit des fonds considérables, & il y avoit long-tems que les cofres de l'Empereur étoient épuisés. On eut donc recours à des moyens extraordinaires. Le Roi d'Espagne avoit déja offert trois cens mille ducats. Le Roi de Hongrie offroit trois cens mille Richsdalers. Tous les biens Ecclésiastiques fûrent excessivement taxés : toutes les terres, toutes les maisons, tous les Etats fûrent chargés d'impôts. On mit une Capitation générale, dont les Domestiques, les Servantes-mêmes & les Valets des Laboureurs ne fûrent pas exemts. La Silésie fut taxée à l'entretien de 28. Régimens, quoiqu'il n'y en eût pas la moitié (1).

Ce fut alors qu'on vit ce que peut un seul homme, quand il s'agit de donner le branle à la multitude. Dès que le bruit se fut répandu que le Duc de Fridland alloit reprendre le Commandement des armées, il accourut des recrues de tous côtés. Plus de trois cens Officiers, attachés à sa fortune & devoués à ses commandemens, se présentèrent au Conseil Aulique de Guerre, & demandèrent des commissions. On ne voyoit que recrues & recruteurs, dont les peuples murmuroient beaucoup, parce que dans leurs marches ces nouveaux Soldats commettoient bien des desordres ; mais c'est de quoi le Duc de Fridland se mettoit peu en peine. Tieffenbach eut ordre de lui remettre ses troupes, qui fûrent bientôt grossies par toutes ces nouvelles levées. Le Duc de Fridland étoit toûjours à Znaïm, où il avoit comme établi son quartier général, & le rendez-vous de toutes les forces qu'il assembloit.

Ce fut à peu près dans ce tems-là, que l'Electeur de Bavière écrivit une Lettre à l'Empereur, au sujet du Duc de Fridland, de laquelle nous donnerons ici un extrait à cause de quelques particularités qu'elle contient.

„ D'abord il s'excuse de n'avoir pas assisté plus éficacement Sa Majesté Im„ périale dans les Cercles de Franconie & du Haut-Rhin, sur ce que la cho„ se n'avoit pas été cette fois en son pouvoir ; qu'il n'avoit pas suffi pour ré„ sister au Roi de Suéde ; que l'Infante lui avoit écrit de Bruxelles, de bien „ se garder de rien hazarder contre le Roi de Suéde, sans avoir des forces suf„ fisantes, qu'il valoit mieux temporiser que de se laisser ruïner avec les au„ tres, avant que les forces Catholiques fussent rassemblées, à quoi elle promet-

(1) Le Comte de Kevenhuller entre dans un grand détail sur toutes ces taxes, & l'on peut dire qu'elles sont exorbitantes. Voy. Kev. l. c. p. 1953.

„ toit de contribuer d'un puiſſant ſecours ; que ſon pays étoit ſitué de maniè-
„ re, qu'il ne lui eût pas été poſſible de réſiſter à de ſi grandes forces; que
„ d'ailleurs la France paroiſſoit réſolue d'envoyer une grande armée en Alle-
„ magne, pour ſecourir les Etats Catholiques contre le Roi de Suéde; qu'El-
„ le n'attendoit pour cela que le plein-pouvoir & l'approbation du St. Siége;
„ que le Roi Très-Chrétien lui avoit donné avis de tout cela, & l'avoit
„ aſſûré en même tems, que tous ſes préparatifs ne regardoient point la Mai-
„ ſon d'Autriche.

„ Enſuite il ajoûte ; qu'il avoit eſperé que *l'homme*, qui, aux inſtances du
„ Collége Electoral, avoit été depoſé de ſon Généralat en 1630. n'y ſeroit
„ point rétabli qu'au ſçu, & du conſentement du même Collége; que cepen-
„ dant il apprenoit le contraire, en quoi il ſe trouvoit ſenſiblement léſé ;
„ mais que, dans des circonſtances ſi critiques, il ne prétendoit pas y mettre
„ oppoſition : qu'il demandoit ſeulement en grace que, s'il arrivoit que le ſuſ-
„ dit Général commandât de nouveau dans l'Empire, le Duché de Baviére
„ fût ménagé dans les marches & les quartiers d'hiver.

„ Que, comme il paroiſſoit probable qu'il alloit y avoir quelque révolution
„ dans le Haut & le Bas-Palatinat, que le Roi de Suéde, après tant de victoi-
„ res, pouſſeroit ſes progrès & s'empareroit de ces pays, il ſupplioit très hum-
„ blement Sa Majeſté Impériale de vouloir en ce cas-là lui reſtituer l'Archidu-
„ ché de la Haute-Autriche ſur l'Ems, qu'Elle lui avoit hypotéqué.

„ Qu'en révanche il offroit d'aſſiſter de tout ſon pouvoir Sa Majeſté Impé-
„ riale, & d'empêcher qu'il n'arrivât rien de fâcheux à ſon Archiduché d'Au-
„ triche, ayant déja fait occuper tous les paſſages & défilés par ſes milices,
„ afin que l'ennemi ne puiſſe pénétrer dans le pays ſur l'Ems, à la conſer-
„ vation duquel il doit s'intéreſſer particulièrement".

On voit par cette Lettre 1°. que l'Electeur ne cherche qu'à juſtifier les ordres ſecrets donnés au Comte de Tilly de ne rien hazarder. 2°. Que ce Prince en impoſe à l'Empereur quand il lui dit, que la France eſt ſur le point d'envoyer une armée en Allemagne contre le Roi de Suéde, & qu'elle n'attend que *la permiſſion du St. Père*, ce qui eſt aſſez ridicule. La vérité eſt que la Ligue Catholique, ſe voyant écraſée ſous le poids des armes de Guſtave-Adolphe, implora les ſecours de la France, & que l'Electeur de Bavière en particulier ſe crut en droit de reclamer ce ſecours, en vertu de ſon traité avec cette Couronne; mais la France déclara ſans détour, qu'elle n'entendoit protéger que ceux, qui embraſſeroient la neutralité ſans aucune reſerve, à quoi l'Electeur de Bavière ne voulut jamais ſe conformer; ce qui attira ſur ſes Etats les malheurs, dont nous parlerons ci-après. 3°. Il paroît par la même Lettre que l'Empereur, pour avoir la Bohême, avoit engagé la partie de la Haute-Autriche, appellée *pays ſur l'Ems*, à l'Electeur de Bavière, dont les troupes & les finances lui étoient néceſſaires, pour reconquérir ce Royaume, & en chaſſer l'Electeur Palatin; qu'enſuite Ferdinand avoit payé le Duc de Bavière aux dépens de ſon competiteur, & lui avoit donné le Haut & le Bas-Palatinat; préſent aſſûrément beaucoup plus conſidérable que le pays de l'Ems ; & qui, ne coûtant rien à Ferdinand qu'une violation des Loix de l'Empire, le mettoit fort à ſon aiſe, & accommodoit parfaitement les Bavarois.

A peu près dans ce tems-là Chrétien Guillaume, ci-devant Adminiſtrateur de Magdebourg, fut amené à Vienne ſous bonne & ſûre garde, & de-là à Neuſtadt, où, commençant à s'ennuyer de ſa priſon, & à craindre l'humeur vindicative & ſévère de Ferdinand, il demanda à s'inſtruire de la doctrine Catholique, ſachant bien qu'auſſitôt on lui enverroit des Jéſuites, & que, par le crédit de ſes Pères, il ſortiroit de l'état fâcheux où il ſe trouvoit. Ce Prince raiſonna juſte, & ſon abjuration fut l'époque de ſa delivrance, & des graces qu'il reçut de l'Empereur charmé que cet Ordre, qu'il aimoit tant, pût ajoûter au nombreux Cathalogue des hérétiques, qu'il prétend avoir ramenés au ſein de l'Egliſe, un Prince d'une Maiſon ſi diſtinguée, & qui plus eſt un Archevêque Luthérien. Chrétien-Guillaume après ce changement jugea à propos de le juſtifier par une défenſe de la nouvelle Doctrine qu'il venoit d'embraſſer : mais, comme il étoit peu inſtruit de ces matières, il y a apparence qu'il ne fit que prêter ſon nom à celui qui lui prêta ſa plume.

Cependant le Roi de Suéde étoit arrivé à la vue de Francfort avec ſon armée. La Cour de Vienne étoit troublée. Elle demandoit partout du ſecours; & crioit par tout qu'il y alloit de la Réligion Catholique ; que s'en étoit fait, ſi on n'arrêtoit de bonne heure ce torrent. Rome même (1) trembla à la nouvelle de la marche de ce nouvel Alaric, qui s'approchoit des Alpes & des ſources du Rhin. Des torrens de flamme, que le Veſuve vint à vomir ſur ces entrefaites, augmentèrent encore l'éfroi des Italiens, accoutumés à regarder ces phénomènes de la nature comme les avantcoureurs de quelque grand malheur; mais ce qui parut de très mauvais augure, dans un ſiécle où l'on tiroit des préſages des accidens les plus ſimples, ce fut que, vers le milieu de Décembre, un de ces vents impétueux, qui ne ſouflent que trop ſouvent à Vienne, abattit deux belles tours du nouveau Collége des Jéſuites, que l'Empereur leur avoit fait bâtir enſuite de ſes victoires, comme un trophée élevé des dépouilles de ſes ennemis, & un monument des faveurs celeſtes, attirées ſur ſes armes par les priéres de St. Ignace de Loyola, & de ſes Enfans (2).

Les Proteſtans ne manquèrent pas de faire leurs refléxions ſur la chûte de ce pompeux Edifice, qui paroiſſoit avoir été bâti pour l'éternité, & qu'un coup de vent renverſoit, avant que le tems l'eût ébranlé, ni plus, ni moins que ſi ce vent eût été ce ſoufle de la bouche de l'Eternel, dont parle l'Ecriture. Tels étoient les raiſonnemens de ces Hérétiques, que le Lecteur ſaura bien prendre pour ce qu'ils valent.

Le Roi de Suéde, ayant établi ſon Quartier-général à Offenbach, envoya ſommer la Ville de Francfort, & fit dire aux Magiſtrats ; qu'ils euſſent à lui ouvrir les portes de leur Ville, ſans l'obliger à les faire rompre à coups de canon ; qu'il avoit beſoin de la place dans les circonſtances préſentes; & qu'il oſoit les aſſûrer qu'ils ne perdroient rien à ce changement.

Le Magiſtrat envoya des Députés à ce conquérant, pour le prier de diſpenſer la Ville de recevoir des troupes Suédoiſes, & de conſidérer le Serment

(1) Puff. L. III. §. 52. Gall. Guald. *p.* 104.

(2) C'eſt du moins ce qu'expriment ces mots de l'Inſcription gravée ſur la façade de ce Bâtiment : In Trophæum Deo Victori Opt. Max. In memoriam *B. Virginis Mariæ*, *SS. Ignatii & Franciſci Xaverii* Ferd. II. Imp. M. DC. XXVII.

qu'ils avoient fait à l'Empereur, les risques qu'ils couroient, & les pertes qu'ils alloient faire, s'ils se déclaroient pour Sa Majesté Suédoise; soit par rapport à leurs Foires, où se faisoit le principal négoce d'Allemagne en Lettres de Change; soit à cause de beaucoup d'autres Priviléges, dont ils avoient jouï jusques-là.

Le Roi permit aux Députés de lui baiser la main à la fin de leur harangue. Après quoi il leur répondit d'un ton ferme, „qu'il trouvoit fort étran„ ge qu'ils ne parlassent que de leurs Foires, & qu'ils témoignassent plus „ d'attachement à de petits intérêts, qu'aux grands avantages de leur con„ science & de leur liberté (1), préférant leur profit particulier au salut pu„ blic: que ce n'étoit pas uniquement pour l'amour de leur Ville, qu'il avoit „ abandonné son Royaume & entrepris une tâche si difficile: qu'il avoit trou„ vé la clé des places appartenant aux Electeurs & aux Princes, depuis l'Isle „ de Rugen jusqu'à l'embouchûre du Meyn, qu'il sauroit bien trouver celle „ de leur Ville, au cas qu'ils présumassent de lui fermer le passage: qu'il n'é„ toit pas d'humeur de s'arrêter en si beau chemin, pour quelque considération „ que ce fût: qu'il poursuivroit sa pointe, quoiqu'il pût arriver: qu'il n'étoit „ pas venu-là pour lui-même, & qu'il ne cherchoit que leur liberté & l'inté„ rêt public".

Les Députés, se voyant pressés de la sorte, demandèrent qu'il leur fût du moins permis de conférer avec l'Electeur de Mayence; mais le Roi leur repliqua d'un air fier: „qu'il n'y avoit d'autre Electeur de Mayence, & Duc „ de Franconie que lui: qu'il étoit Maître d'Aschaffenbourg, qu'il leur donne„ roit sur tout cela une entière absolution, qui vaudroit mieux que celle de „ l'Electeur: qu'à l'égard de la Bavière, il avoit auprès de lui quelques „ gros canons Bavarois, qu'il vouloit bien leur faire entendre sur le champ, „ s'ils en étoient curieux; mais qu'ils ne s'épouvantassent pas, s'ils avoient „ le ton un peu brusque, & s'ils grondoient un peu bien fort; que cela ne pou„ voit être autrement: que toutefois il ne venoit point comme ennemi; mais „ qu'il ne pouvoit pas se passer de leur Ville, & qu'il valoit mieux, qu'il „ l'eût que ses ennemis, qui ne manqueroient pas de s'en assûrer: que son „ Père ne lui avoit pas appris à gouverner ainsi; qu'il lui faloit *quelque remé„ de pour le mal du voisinage* (2): que l'Allemagne étoit un corps bien mala„ de, lequel on ne pouvoit guérir que par des remédes un peu forts: que, si „ les Franfortois en souffroient quelqu'incommodité, il faloit qu'ils eussent „ patience, qu'ils considérassent qu'il en avoit eu sa part; qu'il n'étoit pas ve„ nu pour se divertir: que s'il avoit eu ce dessein, il seroit resté en Suéde, & „ se seroit donné du bon tems: qu'il couchoit sur la dure au milieu de ses „ Soldats, quoiqu'il eût *une jeune & belle Femme, dont il n'avoit pas approché*

(1) La rélation de l'entretien du Roi de Suéde avec les Députés de Francfort a été retrouvée dans un regître de cette Ville, & communiquée au Résident de Suéde le Sr. Hielmborg, qui l'envoya à la Chancellerie Royale de Stockholm le 25. Février 1713. Il faut cependant que Spanheim en eut eu déja communication, puisqu'il en donna un extrait dans son Soldat Suédois. *p.* 148. Mss. d'Arkenholtz.

(2) *Oportet aliquid mihi propter vicinum malum*

„ *depuis bien du tems* (1) : qu'il remarquoit fort bien que ceux de Francfort „ ne vouloient que lui prêter les doigts, mais qu'il lui faloit la main tout entière pour s'y attacher : qu'il n'étoit pas la dupe de leurs maneuvres, quoiqu'il ne connût point encore celles de leurs braves Soldats : qu'il ne prenoit „ pour bonnes, que les assûrances qu'il se donnoit à lui-même, & ne se fioit à „ d'autre parole qu'à celle de Dieu, dont il étoit le Serviteur le plus indigne ; „ & ne trouveroit aucune garde assûrée que celle d'en haut, & de sa propre „ prévoyance ".

Les Députés, voyant qu'ils ne gagneroient rien à insister davantage, prièrent le Roi de leur permettre de se retirer, pour aller faire leur rapport. Le Roi en les congédiant les pria de lui envoyer des Charpentiers, pour faire jetter un pont sur la rivière, afin de pouvoir faire passer son artillerie & ses troupes. Ils promîrent de satisfaire Sa Majesté sur ce point, & se retirèrent.

LIVRE DIXIEME.

ARGUMENT.

Le Roi oblige ceux de Francfort à lui ouvrir leurs portes. Entrée de ce Prince dans cette Ville. Arrivée de l'Armée Hessoise, commandée par le Landgrave Guillaume en personne. Moine d'Anvers aposté pour assassiner le Roi de Suede. Paroles remarquables de ce Heros sur ce sujet. Conversation entre lui & le Landgrave de Darmstadt. Arrivée de la Reine de Suède à Francfort. Gustave soumet diverses places le long du Rhin. Il passe ce fleuve pour aller reconnoître. Il court risque d'être pris ou tué. Il passe le Rhin avec une poignée de gens ; bat un gros parti de la Garnison d'Oppenheim, & en tue six cens hommes. Monument elevé en Mémoire de ce glorieux passage. Le Roi se rend maître d'Oppenheim, & assiege Mayence. Redition de cette place. Il fait construire une Forteresse vis à-vis, & lui donne son nom. Les Lorrains abandonnent Worms, & ravagent tous les lieux par où ils passent. Lettre de Gustave-Adolphe au Duc de Lorraine. Réponse du Duc. Propositions de la France mal reçues du Roi de Suède. Negociations de l'Evêque de Wurtzbourg en France. Reponses du Cardinal de Richelieu à ce Prélat, & à Kuttner Envoyé du Duc de Baviere. Le Roi Tres-Chretien envoye une Ambassade extraordinaire à Gustave-Adolphe. Arrivee du Marquis de Breze aupres de ce Monarque. Succès de ses Negociations. Paroles attribuées à Gustave Adolphe, & examinées par l'Auteur de cette Histoire. Projet de Neutralite proposé par le Roi de Suede aux Princes de la Ligue Catholique. Mauvaise Foi de l'Electeur de Baviere. Le Roi de Suede tâche de susciter de nouveaux ennemis à l'Empereur. Propositions de l'Electeur de Treves mêlees de quelque air de menace. Réponse de Gustave-Adolphe. Il accorde la Neutralité au Duc de Neubourg. Il bat les Espagnols. Proposition qu'il fait aux Etats-Généraux rejettée. Conditions de Paix proposées par le Roi de Suede. Projet de Mariage entre le Prince Electoral de Brandebourg, & la jeune

(1) Celui qui mit alors ce discours par écrit, remarque que ce fûrent les propres paroles du Roi, & que ce grand Prince ne put s'empêcher de sourire en les prononçant.



L. Schenk Jansz sculp. 1763.



Princeſſe de Suéde. Priſe de Creutznach, & de diverſes autres places. Entrée de Tilly en Franconie. Il met les terres des Proteſtans à feu & à ſang. Priſe de Bamberg par les Suédois. Tilly marche pour les rechaſſer de cette Ville. Succès de ſon entrepriſe. Marche du Roi vers la Franconie. Il prend congé de la Reine ſon Epouſe, & fait la revue de ſon Armée à Aſchaffenbourg. Guſtave-Horn a ſa revanche de l'échec qu'il avoit reçu à Bamberg. Affaires des Suédois en Baſſe-Saxe. Priſe de Magdebourg, de Goettingen, de Stade, & de diverſes autres places. Le Chancelier Oxenſtierna, chargé du Commandement ſur le Meyn & ſur le Rhyn, bat les Eſpagnols. Extrémité où l'Empereur ſe trouve. Il veut s'aller mettre à la tête de ſon Armée. On l'en détourne. Il ſe détermine à rétablir Wallenſtein, qu'il regarde comme ſa dernière reſſource. Démarche humiliante de ce Monarque envers cet orgueilleux ſujet. Refus du Duc de Fridlande. Le Prince d'Eggenberg eſt obligé d'en venir à des menaces pour l'obliger à accepter le Commandement. Conditions auxquelles le Duc de Fridland conſent de ſatisfaire l'Empereur.

A peine les Députés de la Ville étoient partis, que le Roi les ſuivit immédiatement avec toute ſon armée; &, étant arrivé au Fauxbourg de Saxenhauſen, il demanda qu'on lui ouvrît inceſſamment les portes, qu'il n'avoit plus beſoin de Charpentiers; mais qu'il lui faloit la Ville, & cela ſur le champ, parce qu'il en avoit beſoin pour une entrepriſe, qui demandoit de la célérité. Le Magiſtrat n'eut pas le tems de délibérer, & ne fut pas même fâché du parti que le Roi avoit pris, afin qu'il parût qu'on n'avoit cedé qu'à la force, & qu'on avoit été contraint de recevoir les Suédois. Les portes ayant été ouvertes, le Roi fit ſon entrée dans Francfort (1) le 17. de Novembre 1631. Cinquante-ſix piéces de campagne ouvroient la marche; la groſſe artillerie avoit été embarquée ſur le Meyn. Ce train étoit ſuivi de pluſieurs Bataillons & Eſcadrons. Enſuite venoit le Roi précédé de ſes trompettes, & vétu d'une cote d'armes ſur un fond d'écarlate brodé d'or. Il montoit un très beau genête d'Eſpagne, & tenoit ſon chapeau à la main, ſaluant même d'une inclination de téte les perſonnes de diſtinction, qui ſe mettoient en foule aux fenêtres pour le voir paſſer. Le peuple accouroit auſſi de tous côtés, & admiroit ce mélange de fierté, & de bonté répandu dans toute la perſonne du Héros. Le Roi avoit en effet un air de ſatisfaction, qui augmentoit encore le gracieux de ſa phiſionomie. Il étoit entouré de ſes Hallebardiers précédés de preſque tous les Comtes, qui compoſent à la Diéte de l'Empire le Banc de Weteravie, ceux de Naſſau, de Solms, d'Iſembourg, de Wittgiſtein, de Stolberg, d'Erpach. Les Eſtafiers & autres domeſtiques marchoient derrière le Roi: enſuite paroiſſoit le Duc Bernard de Saxe-Weymar, ſeul & ſuperbement monté; il étoit ſuivi du Régiment des Gardes, après lequel paroiſſoit le Caroſſe du Roi, très richement orné, & attelé de huit beaux chevaux. Enfin, la marche étoit fermée par deux Régimens Suédois, deux Anglois, deux Ecoſſois, & quatre Régimens Allemands, ſuivis de pluſieurs piéces d'artillerie, dont une étoit ſi péſante qu'elle étoit tirée par vingt-quatre chevaux.

(1) Lerſner Chron. der Freyen Reichs &c. Stadt Francf. *p.* 397. Bœhm.

Tout cela étoit suivi de beaucoup d'équipages, de sorte que cette entrée ressembloit en quelque sorte à celle d'Alexandre dans Babylone. Celle de Gustave dans Francfort, dura depuis huit heures du matin jusques à quatre heures du soir ; &, comme on a dit qu'Alexandre sembloit aller tenir dans Babylone les Etats de toute l'Asie, on peut dire, que Gustave parut tenir ceux de toute l'Europe à Francfort. En effet, il s'y trouva des Ambassadeurs des principaux Potentats de cette partie du Monde ; beaucoup de Comtes & de Princes de l'Empire en personne; & des Ministres de tous les Etats Protestans d'Allemagne. Le lendemain de l'entrée du Roi dans Francfort, l'armée Hessoise, commandée par le Landgrave en personne, arriva dans le voisinage de cette Ville, au nombre de douze mille hommes, & la jonction s'étant faite peu après, le Roi se trouva à la tête de trente-quatre à trente-cinq mille hommes, des meilleures troupes du monde, soutenues & précédées de la terreur de son nom.

Les Francfortois se flattoient que le Roi de Suéde ne mettroit point Garnison dans leur Ville ; mais ils se trompèrent, & ce Prince ordonna au Colonel Vicedom, ou Vitzhum, de rester avec six cens hommes dans Saxenhausen, qui est une espece de Fauxbourg séparé de la Ville par le Meyn, sur lequel il y a un beau pont pour la communication de ces deux parties.

Le Magistrat de Francfort avoit fait préparer le dix-sept un superbe dîner dans le Palais de Braunsfelfd, où les Empereurs ont accoutumé de loger.

Le Roi n'accepta que le dîner; mais pour l'appartement qu'on lui avoit préparé, il le refusa, disant, „ qu'il (1) couchoit volontiers en plein champ „ sans autres barrières, que les chevaux-de-frise de son camp : qu'un corps „ ne valoit rien sans Chef, & qu'il étoit obligé de participer à la fortune „ de ses Soldats (2). Aussi se rendit-il dès le soir même à Hœchst, où il y avoit une Garnison de quatre cens hommes qu'il fit sommer, & qui se rendit sans difficulté, & prit parti dans ses troupes.

Pendant le séjour que le Roi fit à Francfort, il ne s'occupa que de traités, de nouvelles alliances avec les Princes, & les Villes Impériales d'Allemagne; à régler les sommes que ces Etats lui fourniroient chacun par mois ; à ouvrir de nouvelles branches au commerce de ses sujets, dont il ne perdoit point de vue le bonheur & l'aisance. Il donna des ordres sévères pour l'observance de la discipline ; & l'amour, qu'il montra pour la justice en deux occurrences qui n'ont rien que de fort commun, acheva de lui gagner le cœur du peuple de Francfort, qui fut outré de fureur, lorsqu'il apprit que l'on avoit découvert

(1) Spanh. p. 150.

(2) Suivant M. H. il y coucha dans la même chambre où l'Empereur a coutume de manger le jour de son Couronnement. Il ajoute, que le Roi trouva ce Palais si beau, que le montrant à un Colonel il lui dit, que c'étoit dommage qu'il ne fût pas sur quatre roues pour le voiturer jusques sur les côtes de la Mer Baltique. On dit que le fameux Megrigni, ayant achevé la Citadelle de Tournai, Louis XIV. après avoir loué la force & la beauté de cette Forteresse, dit qu'il n'y trouvoit qu'un défaut, c'est qu'elle ne fût pas sur quatre roues pour la faire aller où il voudroit. Quant au Palais de Braunsfeld, il n'a rien qui mérite si fort l'admiration de Gustave Adolphe, & c'est un très médiocre édifice. Au reste, M. Ar. dit positivement, que le Roi ne voulut point coucher ce soir-là dans la Ville, & s'en alla prendre Hœchst. Mss. d'A. p. 5[illegible]1.

découvert une dangéreuse conspiration contre ce bon Prince. Voici (1) comme un Historien très instruit rapporte cet indigne attentat.

„ Comme Gustave n'étoit pas soupçonneux de son naturel, il vouloit bien
„ permettre à tout le monde d'entrer librement, & sans distinction, dans l'ap-
„ partement où il se trouvoit: mais un accident qui survint obligea les Gardes
„ à observer les gens de plus près. Un certain Prêtre natif d'Anvers avoit
„ été surpris par les Hallebardiers dans la chambre du Roi le soir un peu
„ tard, ayant un poignard dans sa poche. Il fut saisi, examiné, & mis en
„ lieu de sûreté, en attendant qu'on pût s'éclaircir plus particuliérement de
„ son dessein. On fit aussi entendre au Roi, que six Jésuites étoient actuelle-
„ ment occupés des moyens de le joindre quand il seroit seul, & de le poi-
„ gnarder; que ces Messieurs s'étoient dévoués pour lui ôter la vie, qu'il y
„ avoit des paris à Augsbourg que Sa Majesté ne vivroit pas six mois, &
„ qu'ainsi on le supplioit de prendre plus garde à lui ".

Gustave répondoit à ces discours que l'on réïteroit souvent: „ que les affai-
„ res n'admettoient pas un Roi qui fût renfermé dans une boëte: que les
„ méchans ne pouvoient pas tout ce qu'ils vouloient; que la confiance en la
„ providence divine valoit mieux que toutes les gardes: que Dieu savoit jus-
„ ques où, & jusques à quand il vouloit se servir de lui: qu'au fond Dieu en
„ susciteroit un autre qui vaudroit mieux que lui, & que l'œuvre, que ce grand
„ Dieu vouloit faire, ne dépendoit ni d'un seul soufle, ni d'une seule personne.

Il répondoit à ceux qui le prioient de se conserver pour le salut de tant de millions de personnes: *Vous voulez m'apprendre à me défier de Dieu.*

L'infortuné Roi de Bohême, Frédéric V. Electeur Palatin, se rendit aussi à Francfort pour solliciter l'appui du Roi de Suéde. Gustave lui fit le meilleur accueil qu'on puisse imaginer, le traita de Frère & de Roi, voulut qu'il fut toûjours servi avant lui, & lui donna la main chez lui (2). Un jour étant à table avec ce Prince, le vieux Comte de Hohenlohe, George Landgrave de Darmstadt, Auguste Comte Palatin de Schultzbach, & George-Adolphe Comte Palatin de Lauterbach, vieillard encore vif & plein de feu, le Roi de Suéde se plaignit, en parlant au Roi de Bohême, de la difficulté de subvenir aux frais immenses de la guerre, & du peu de secours qu'il avoit eu du Roi d'Angleterre, ajoûtant que le meilleur seroit sans doute de faire la paix à des conditions honnetes: que pour lui, il ne demanderoit pas mieux; qu'il n'avoit entrepris cette guerre, que pour le soulagement des opprimés, aux dépens de son sang & de sa vie, qu'il exposoit tous les jours: *car croyez-moi*, poursuivit-il, *j'aime mes aises autant qu'un autre, & je ne suis pas si pressé de mourir qu'on pourroit croire. Il ne s'agiroit donc que de trouver des voies de conciliation. Pour moi, je crois que, si je voulois me contenter d'un accommodement particulier, il seroit bientôt fait. L'Empereur me feroit, je pense, d'assez bonnes conditions* pour me *renvoyer vîte en Suéde.* Mais je ne *puis me résoudre à abandonner tant de malheureuses & innocentes victimes à sa vengeance.*

„ Non, Sire, interrompit vivement le vieux Comte Palatin de Lauterbach,

(1) Span. Sold. Suéd. *p.* 210. 211. Ph. Ama. Lib. Anna. Suec. *p.* 213.

(2) Mss. d'Ark. *p.* 69.

„ non, nous ne Vous laiſſerons pas retourner ſitôt en Suéde, puiſque Dieu „ merci nous Vous avons preſentement. Quant à moi, ſi je pouvois reculer „ mon âge de vingt ans, je porterois les armes avec joie, & irois tenter for- „ tune contre les *Liguiſtes*; car j'aime mieux mourir avec honneur que de traî- „ ner dans l'eſclavage une vie languiſſante. Quand même on parviendroit à „ une paix générale en Allemagne, ſur le pied du rétabliſſement des liber- „ tés, ſuivant les Loix & Conſtitutions Germaniques, il y auroit toûjours „ peu de fond à faire ſur les Liguiſtes, qui à la prémière occaſion feroient va- „ loir leur maxime favorite, qu'on n'*eſt point tenu à garder la foi aux Hérétiques.*

A cela, repliqua le Roi de Suéde, *je ne vois qu'un remede, c'eſt de ne pas po- ſer les armes juſqu'à ce qu'on les ait reduit à ne pouvoir ſe prévaloir de cette deteſtable maxime; &, ſi l'on veut m'en croire, on agira à forces réunies. Pour moi, que le Tout-Puiſſant a guidé juſqu'ici, pour ainſi dire par la main, dont je ne ſaurois jamais aſſez le remercier, j'ai opinion que, s'il continue à benir mes juſtes entrepriſes, je mettrai les Liguiſtes hors d'état de nuire. Je crois même qu'en un beſoin, je les chaſſerois de l'Allemagne. J'ai auſſi bonne opinion de moi à Stockholm, que l'Empereur peut avoir bonne opinion de lui à Vienne. Je ſais qu'il a dit, qu'il ſe ſoucioit fort peu du Roi de Suéde; mais je puis l'aſſûrer, moi, que je me ſoucie fort peu de lui, & que je ne le crains en aucune façon.*

Le Roi ne put dire ces dernières paroles ſans quelque émotion, car il étoit naturellement promt, & d'une ſenſibilité extréme, ſur tout ce qui intéreſſoit ſa dignité & ſa gloire.

Je m'eſtime plus que lui, pourſuivit-il, *en ce que je gouverne mon Royaume ſui- vant les Loix, & que mes Suedois m'obéïſſent parce qu'ils m'aiment, & ils m'ai- ment au point, qu'il n'y en a point qui ne verſât tout ſon ſang pour moi. Voilà dequoi l'Empereur ne peut pas ſe vanter, parce que ſon ambition, ſa cruauté & ſes injuſtices l'ont rendu l'objet de l'exécration de ſes Vaſſaux & de ſes ſujets, ſoit dans l'Empire, ſoit dans ſes Provinces Héréditaires.*

Le Roi avoit de grandes raiſons de ſe défier du Landgrave George de Heſ- ſe Darmſtadt. Il ſavoit, qu'il étoit Penſionnaire de la Cour de Vienne; qu'il n'avoit pas tenu à lui que l'Electeur de Saxe, dont il étoit gendre, n'eût ré- noncé à l'union de Leipzig, & livré ſes troupes & ſon pays à l'Empereur, & qu'actuellement il faiſoit ce qu'il pouvoit, pour engager ſon Beau-Père à s'accommoder avec ce Monarque. Il jouoit le même perſonnage à Franc- fort auprès de Guſtave-Adolphe; mais d'une manière moins ouverte. Le Roi ſe moquoit de lui, & l'appelloit quelquefois le *Pacificateur*; lui reprochant que, pour une trentaine de mille écus qu'il recevoit par an, il jouoit un per- ſonnage peu digne d'un bon Patriote. Quand il jouoit avec lui, & qu'il lui gagnoit ſon argent, ce qui arrivoit le plus ſouvent, il lui diſoit en riant, qu'il avoit double plaiſir à le gagner, puiſqu'outre le gain il attrapoit encore de l'argent de l'Empereur.

Un jour que le Landgrave l'exhortoit ſérieuſement à profiter de l'embaras de l'Empereur, pour faire une paix avantageuſe, lui repreſentant d'une maniè- re détournée l'inconſtance de la fortune, & qu'il pouvoit ajoûter à la gloire de ſes ſuccès celle d'avoir pacifié l'Allemagne, & même l'Europe entière.

Vous m'offrez-là, lui repliqua Gustave, *une perspective* bien flatteuse. *Mais elle n'a rien de nouveau pour moi : je me la suis représentée assez souvent à moi-même ; mais il s'agit de rétablir les Loix dans l'Empire sur un pied stable, la paix de Réligion, & la paix profane. Or c'est à quoi l'Empereur ne consentira point sans de grandes restrictions, qui exposeroient toûjours à sa vengeance ceux des Etats qui se sont unis à moi, pour procurer ce rétablissement pur & simple. Il est vrai que je suis quelquefois si outré de voir quelques Princes & Etats Protestans paroître indifférens sur ces grands objets. Les uns, partisans de l'Empereur, sacrifier la vraie Réligion & la liberté publique pour un vil intérêt ; les autres ne voulant rien faire pour le général, & me laissant à moi & à mes Alliés le soin de démêler la fusée comme nous pourrons. Je suis, dis-je, quelquefois si outré de cette conduite, que peu s'en faut que je n'abandonne tout.*

Ce reproche fit rougir le Landgrave, qui sentoit bien la part qu'il y avoit ; mais le Roi, sans faire semblant de s'en appercevoir, ajoûta ; *l'Empereur & la Ligue me paieroient bien volontiers tous les fraix de la guerre, s'ils pouvoient à ce prix se défaire de moi. Mais de qui pensez-vous qu'ils les redemandassent, sinon des Princes & Etats Protestans? Ils Vous accableroient comme auparavant de contributions, de Garnisons & de Quartiers, & Vous chasseroient même de Vos pays, sous toute sorte de pretexte. C'est donc à tort qu'on cherche à se soustraire à quelque charge, dans un tems où Dieu merci nous avons poussé les affaires si avant, qu'il est à croire qu'avec l'aide du Tout-Puissant nous parviendrons à une heureuse issue. En effet, nous avons actuellement tous ensemble au de-là de deux* (1) *mille Compagnies de troupes bien armées ; or, en ne comptant chaque Compagnie qu'à trente hommes, quoiqu'on la puisse évaluer à cent, & même à six vingts, nous pouvons opposer à l'ennemi une armée de soixante mille hommes à la fois. Ne vaudroit-il pas mieux réunir présentement nos forces, & poursuivre courageusement & gaiement les succès, dont il a plû à Dieu de nous gratifier jusqu'ici, que de s'endormir sous de vaines esperances d'une paix, dont le tems n'est pas encore venu, & qu'on n'obtiendra que quand l'ennemi tout à fait épuisé, ou rébuté de l'inutilité de ses efforts, ne pourra plus nous faire la guerre.*

De retour de son expédition de Hoechst, Gustave disposa le Magistrat, & le Bourgeois de Francfort, à lui prêter serment de fidélité (2) & à se conformer aux résolutions de l'Assemblée de Leipzig, promettant de ne point donner de secours à ses ennemis.

Les succès de cette affaire parut si important à ce Prince, qu'il ordonna des jeûnes & des priéres publiques dans toute son armée, pour remercier Dieu de ce que la Ville de Francfort s'étoit accommodée sans éfusion de sang.

(1) Il y a dans l'original *vingt mille*; mais c'est visiblement une erreur.

(2) Francfort étoit long-tems avant cette guerre, & est encore aujourd'hui, comme chacun sait, une Ville libre, Impériale, & Luthérienne, & l'on ne comprend guère que le Dr. Harte ait pu ignorer ce fait au point d'avancer, qu'elle étoit sous la domination de l'Electeur de Mayence, puisque cela ne peut s'entendre, ni quant au temporel, ni quant au spirituel. Ce n'est pas non plus à Francfort que se doit faire le Couronnement de l'Empereur suivant la Bulle d'or, mais à Aix la-Chapelle. Il est vrai que depuis Ferdinand I. l'Empereur a toûjours été Couronné à Francfort : mais ç'a été par des raisons de convenance, qui ont prévalu sur la régle.

Après cela il se rendit maître de toutes les places, sur la droite du Rhin jusqu'à Heidelberg, & en chassa les Garnisons Lorraines & Espagnoles (1). Il delibera même s'il ne declareroit pas la guerre à l'Espagne; mais, tout bien considéré, il jugea cette démarche inutile, & trouva qu'il suffisoit de traiter les troupes de cette puissance en ennemis, toutes les fois qu'il les trouveroit en son chemin en Allemagne. Il comprit qu'une declaration de guerre, ne feroit que fournir un pretexte aux Armateurs de Dunquerke de saisir les Vaisseaux de ses sujets, & de troubler leur Commerce & leur Navigation.

Ce fut à peu près dans ce tems-là que la Reine de Suéde arriva à Francfort. Cette Princesse s'étoit rendue de Wolgast à Stettin, où elle fut reçue du Duc & du Peuple, avec les plus vives demonstrations d'une sincère amitié. Le Duc voulut lui donner des bals, mascarades & autres fêtes semblables; mais elle témoigna qu'elle ne croyoit pas qu'il lui convint de se divertir, tandis que le Roi Son Epoux exposoit tous les jours sa vie à mille dangers: qu'elle verroit avec plaisir qu'on employat cet argent à des aumones, & à faire prier Dieu pour la conservation d'un Epoux si cheri. De-là elle passa à Berlin, où elle s'arrêta près de deux mois, en attendant que la saison obligeat le Roi a donner quelque repos à ses troupes après tant de travaux & de fatigues, & qu'elle pût le venir joindre là où il lui plairoit de fixer son séjour pendant ce tems-là. La Reine, ayant reçu des Lettres du Roi qui l'invitoit à venir à Francfort (2), partit de Berlin avec une suite convenable à son rang, & arriva le 16. de Decembre à Leipzig, où elle fut complimentée de l'Université & du Magistrat en Corps, qui lui firent présent d'une Bible plus proprement que magnifiquement reliée, & de quelques vases d'argent, plus pour lui marquer leur respect & leur reconnoissance, que pour faire briller leur luxe. De Leipzig elle vint à Erfurth, de-là à Wurtzbourg, & enfin à Francfort sur le Meyn, où elle trouva un Epoux qu'elle avoit raison de cherir, puisqu'il étoit le prémier homme de son siecle, comparable à tout ce que l'Histoire offre de plus grand parmi les Rois.

Ce n'étoit pas la coûtume de Gustave de laisser amollir ses troupes dans de longs quartiers d'hiver; il ne leur accordoit que des intervalles de repos, & reparoissoit bientot à leur tête.

Apres la prise de Stockstadt, l'Electeur (3) de Mayence comprit que Gustave en vouloit à sa Capitale, & qu'incessamment il passeroit le Rhin pour s'en emparer. Il n'y avoit que deux mille hommes commandés par Don Philippe de Sylva, Général des Espagnols dans cette contrée. L'Electeur estimant ce nombre insuffisant pour la défense de cette place; &, en ayant témoigné sa pensée au Général Espagnol, on prétend que celui-ci lui repondit, qu'il avoit plus de monde qu'il ne lui en faloit pour chasser trois Rois de Suede. Cette réponse, assez conforme au genie Castillan, ne rassûra point l'Electeur, qui prit le parti de se retirer à Cologne, & de laisser à Don Sylva le soin de vérifier ses vanteries; car, outre celle que nous venons de rappor-

(1) Puf. Lib. III. § [illegible]. Ricci Lib. VI. p. 349. Merc. Fr. [illegible] p. [illegible].

(2) Vog. l. Lotz. Chron. p. 464.

(3) Anselme-Casimir de Wambolt d'Umstatt, élu Electeur de Mayence le [illegible] 1629. decedé à Francfort sur le Meyn en 164[illegible].

ter, tous les Hiſtoriens lui en attribuent encore une autre qui vaut bien celle-là ; c'eſt qu'il s'etoit vanté pluſieurs fois qu'il arréteroit le Roi de Suéde, & qu'il feroit l'écueil où ce Prince feroit naufrage.

Cependant Guſtave ſe diſpoſoit à paſſer le Rhin. La difficulté étoit de trouver des batteaux, les Eſpagnols ayant eu ſoin de brûler (1), ou couler à fond tous ceux dont on auroit pu ſe ſervir. On ne put trouver qu'un eſquif de pecheur dans lequel le Roi s'embarqua lui quatriéme, paſſa le fleuve, & alla reconnoître les endroits, où ſes troupes pourroient aborder le plus commodément. Mais cette hardieſſe faillit à lui etre funeſte : un parti de la Garniſon d'Oppenheim, ou de Mayence, ayant paru dans ce moment, il n'eut que le tems de ſe rembarquer avec ſa petite ſuite ; &, après avoir couru grand risque d'être envelopé & pris, il fut expoſé au feu qu'on fit ſur l'eſquif, & qui heureuſement ne bleſſa & ne tua perſonne.

Pendant ce tems, un nommé Jean Varter apprit qu'il y avoit une grande barque enfoncée aſſez près du bord du fleuve, & qu'il ne feroit pas impoſſible de remettre à flot. Cet homme ſe donna tant de peines & de mouvemens qu'enfin il en vint à bout, & auſſitôt le Roi y fit embarquer trois cens de ſes gardes, ſous la conduite de Nicolas Brahe Sieur de Wiſinſbourg. Dans le même tems, un pecheur de Nierſtein lui amena un autre batteau, où le Roi s'embarqua lui-meme avec un pareil nombre de Soldats d'élite pour ſoutenir les prémiers.

A peine ce Monarque mettoit pied à terre, qu'il fut chargé par la Garniſon d'Oppenheim. Le choc fut rude ; mais les Suédois le ſoutinrent avec tant de valeur, animés par la préſence du Roi, qui dans ces occaſions ne ſe ménageoit guère, qu'ils repouſſerent l'ennemi, & lui tuerent ſix cens hommes (2).

En mémoire de ce glorieux paſſage du Rhin, on éleva depuis un monument à l'endroit-même, où il s'étoit fait entre Stockſtadt & Gernsheim, à peu pres là où de nos jours le Prince Charles de Lorraine, ſecondé par ceux de Mayence & des ténébres de la nuit, a paſſé ce même fleuve à la tête d'une nombreuſe armée, ayant tout ce qui étoit néceſſaire pour exécuter ce paſſage, peut-être méme étoit-il aſſûré que le Général de l'Empereur y mettroit peu d'obſtacle. Quoiqu'il en ſoit le monument, dont nous parlons, a ſubſiſté juſqu'à cette heure, & ſe voit encore à un quart de lieuë de la Ville d'Oppenheim. C'eſt un lion en marbre, poſé ſur une haute colonne, ayant la face couverte d'un caſque, & tenant en ſa patte droite une épée nue.

L'échec, que la Garniſon Eſpagnole d'Oppenheim venoit de recevoir, mit le Commandant de cette place hors d'état de ſe défendre, & il la rendit dès la premiere ſommation. Guſtave maître de ce poſte fit paſſer le Rhin à toute ſon armée, alla inveſtir Mayence du coté des terres, tandis que le Landgrave de Heſſe-Caſſel avec ſon armée la bloqua du côte du fleuve.

Don Philippe de Sylva ne ſoutint pas alors toutes les belles promeſſes qu'il avoit faites ; ſoit qu'en effet il eût trop peu de monde, ſoit par la foibleſſe de la place, qui n'étoit pas alors à beaucoup pres ce qu'elle a été depuis, apres une aſſez médiocre réſiſtance, voyant que les Suédois preparoient tout

(1) MS. d'Arn. p. 569. (2) Idem ibid.

pour un aſſaut, il demanda à capituler, & obtint la ſortie libre pour lui & ſa Garniſon, à condition qu'elle ne ſerviroit plus contre le Roi de Suéde. La Capitulation fut ſignée le 13. de Décembre 1631. Le Roi s'appropria la nombreuſe Bibliothèque de l'Electeur, & en fit préſent au Chancelier Oxenſtierna, qui la deſtina au Collége, ou Gymnaſe de Weſterahs; mais malheureuſement elle périt avec le Vaiſſeau qui la portoit dans le trajet de la Mer Baltique.

Maître de Mayence, le Monarque Suédois fit jetter les fondemens d'une Forteresſe à ſix baſtions, vis-à-vis de Mayence au confluent du Meyn & du Rhin, & voulut qu'elle fût appellée Guſtafsbourg. Les ſix baſtions portèrent auſſi les noms de Guſtave-Adolphe, & de Marie-Eléonore. Cette Forteresſe ne fut bien achevée qu'en 1633. & ce fut alors que le Chancelier Oxenſtierna fit publier au nom de la jeune Reine de Suéde de grands Priviléges, pour tous ceux qui s'y viendroient établir. Dans la ſuite cette Forteresſe a été entiérement démolie, & à peine en voit-on aujourd'hui quelques ruines.

Le Roi, voyant ſes troupes très fatiguées, & que le froid extrême qu'il ſaiſoit en faiſoit périr un grand nombre quelque endurcies qu'elles fuſſent, les mit en cantonnement autour de Mayence, & ſe rendit à Francfort avec auſſi peu de bruit, que s'il n'eut fait qu'une promenade. Ce fut alors qu'il fut joint par le Chancelier Oxenſtierna dans cette Ville (1), & que ce Miniſtre lui dit les paroles remarquables, que nous avons rapportées ailleurs, & par leſquelles il lui reprochoit la faute qu'il avoit faite de n'avoir pas tourné droit à Vienne, après la glorieuſe Victoire de Breitenfeld, faute qui auroit été excuſable, ſi le Roi l'avoit réparée en bornant ſes conquêtes au Rhin, aulieu qu'elle devint réelle par le paſſage de ce fleuve, & beaucoup d'autres démarches qui en fûrent les ſuites, & qui donnèrent beaucoup d'ombrage à la France & à l'Angleterre même: car Guſtave, pour ſe vanger du peu de ſecours qu'il avoit reçu de Sa Majeſté Britannique, ne fit pas tout ce qu'il auroit pu faire pour le Roi de Boheme. En effet, quoiqu'il ſe vît bientôt après maître d'une grande partie du Bas-Palatinat, & qu'il eût pu aiſément forcer les Eſpagnols à lui abandonner le reſte, il ne rétablit point ce malheureux Prince, ce qui augmenta de beaucoup la froideur du Roi d'Angleterre.

A l'égard de la France, on diſoit publiquement à cette Cour, que le Roi de Suéde ne s'étoit avancé ſur le Haut-Rhin, & n'avoit paſſé ce fleuve, que pour prêter la main aux Huguenots prêts à ſe revolter. L'Evêque de Wurtzbourg, & Kutner Miniſtre de Bavière, répandoient ce bruit dans toute la France avec tant de ſuccès, que les Confeſſeurs de Louïs XIII. auroient jetté le trouble dans l'âme de ce Prince, ſi le Cardinal de Richelieu ne l'avoit ſoutenu.

Mais bientôt nous entrerons dans quelque détail touchant les ſujets de mécontentement, que le Héros Suédois donna à cette puiſſance.

A peine Guſtave avoit eu paſſé le Rhin, que la Garniſon de Worms compoſée de Lorrains, jugeant que la place n'étoit pas tenable, l'abandonna ſans attendre les Suédois, après avoir pillé tout ce qu'elle put, brûlant & ſaccageant les Villages ſur ſa route. Il faut avouer que ces ravages des Imperiaux & des Lorrains faiſoient un contraſte bien favorable au Roi de Suéde, qui

(1) Et non pas à Mayence comme le dit le Vaſſor & après lui le Dr. Harte.

faisoit observer une exacte discipline à ses troupes, & gagnoit par-là l'affection des Peuples, même de ceux à qui leurs Pretres faisoient un devoir de conscience de le haïr. Ces pauvres Gens étoient charmés de loger les Suédois qu'ils savoient bien qui ne leur prenoient rien.

Gustave, résolu de châtier le Duc de Lorraine des secours qu'il avoit donnés à l'Empereur, s'approcha de son Duché; mais avant que d'y entrer il écrivit au Duc en ces termes.

Très illustre Prince, Cousin & cher ami.

„ Si je ne Vous ai pas écrit jusques à présent, c'est que je n'ai pas voulu „ que le monde s'imaginât, que je craignois Vos menaces de secourir l'Em„ pereur, & que je pensois à Vous détourner de la résolution que Vous aviez „ prise de joindre Vos troupes à son armée. Mais, puisque Vous êtes main„ tenant de retour dans Vos Etats, je crois devoir Vous témoigner que je „ trouve fort étrange que Vous vous mêliez des querelles d'autrui, & qu'au „ lieu de favoriser la justice de mes armes Vous prétendiez m'empêcher de „ tirer raison des offenses que j'ai reçues de l'Empereur.

„ Si le zèle, que Vous avez pour Votre Réligion, & pour la défense des „ Princes Ecclésiastiques d'Allemagne, Vous anime contre moi, considérez, je „ Vous prie, l'injustice de tous les Membres de la *Ligue Catholique.* Ils ont „ unanimement conspiré la ruine d'un Roi, qui, non content de rechercher „ leur amitié, a bien voulu faire certaines choses à son propre préjudice, „ pour justifier la pureté de ses intentions, & pour convaincre les plus opi„ niâtres, que la haine contre la Réligion Catholique n'est point le motif de „ son entreprise. Je ne pense qu'au rétablissement de la paix & de la tranqui„ lité. Si je fais la guerre, c'est que les ennemis du bien public m'y contrai„ gnent. Déclarez-moi nettement quelle est votre disposition à mon égard. „ Voulez-vous accepter l'offre que je Vous fais de mon amitié? J'y corres„ pondrai de tout mon cœur. Prétendez-vous encore être mon ennemi, en ce „ cas je me vangerai de tout le mal que Vous m'aurez voulu faire. Je sou„ haite la paix, & j'oublierai volontiers le passé, pourvu que Vous soyez bien „ intentionné, pour la conservation du repos de l'Europe, & qu'avant toutes „ choses Vous retiriez les troupes, que Vous pouvez encore avoir avec celles „ de l'Empereur & des Princes qui m'ont forcé à les attaquer contre mon in„ clination, & que Vous ne les assistiez en aucune manière. Dieu Vous tienne „ en sa garde.

GUSTAVE-ADOLPHE.

Pour comprendre l'embaras du Duc de Lorraine, il faut savoir que, dès qu'il commença à faire des levées pour le service de l'Empereur, le Roi de France se formalisa d'un armement, qu'on faisoit sur les Frontières de son Royaume, & voulut en savoir le motif & le but, exhortant le Duc de Lorraine à cesser ces préparatifs guerriers, puisque personne ne songeoit à l'attaquer; mais, le Duc de Lorraine n'ayant pas répondu rondement à la question, on songea à le faire repentir du parti qu'il prenoit, & dans le tems que le

Roi de Suéde s'approchoit de ses Frontières, & lui écrivoit la Lettre que nous venons de rapporter, Louïs XIII. étoit à Metz à la tète d'une puissante armée, & menaçoit également le Pays du Duc.

Le Roi de Suéde paroissoit extrémement irrité contre ce Prince. „ On „ voyoit, dit un Ecrivain (1) du tems, des devises en quelques Cornettes „ Suédoises fraîchement levées un homme fendu en deux à coups de hâche, „ & force Soldats qui portoient des flambeaux à la main contre ce mot *Lo-* „ *tharingia*, désignant comme son pays alloit être traité, en représailles de „ ce que les Lorrains avoient fait sentir à tant de lieux & de personnes en leur „ expédition.

Dans l'embaras où le Duc se trouvoit, il n'avoit d'autre parti à prendre que de céder à la necessité. Il fit une réponse au Roi de Suéde, où sans se degrader par des excuses basses & rampantes, il trouve également le moyen d'appaiser ce Heros, & de satisfaire en même tems à ce qu'il doit à son rang. Voici comme il s'exprime.

Serenissime Prince, & tres honoré Seigneur & Allié.

„ J'ai reçu avec un extrême plaisir les Lettres d'un Monarque invincible, „ dont j'ai l'honneur d'être parent & ami. Votre Dignité Royale s'y plaint „ de ce que j'ai marché contr'elle à la tete de mon armée, sans y avoir eté „ provoqué par aucune injure précédente. En cela j'ai taché d'imiter votre „ valeur sans me déclarer votre ennemi. Je n'ai pu me dispenser de me ren- „ dre aux instantes priéres de l'Empereur, & de lui témoigner la même fidé- „ lité que mes Prédecesseurs ont eüe pour les siens. Informé que j'étois des „ résolutions prises à Leipzig contre mes sujets & contre moi, j'ai cru qu'il „ seroit indigne d'un Prince courageux d'attendre lachement qu'on vint l'atta- „ quer chez lui. La guerre me paroissant inevitable, j'ai mieux aimé la faire „ que de l'endurer. Après les assurances que Vous me donnez de la droiture „ de Vos intentions au regard de la Religion Catholique, j'accepte volontiers „ les offres de Votre Dignité Royale, & je ne refuserai rien de ce que Vous „ jugerez convenable à un Prince Votre Allié, & qui Vous honore parfaite- „ ment. Dieu conserve Votre Dignité Royale". *Charles par la Grace de Dieu Duc de Lorraine.*

Gustave fut satisfait de cette réponse, & laissa en repos le Duc de Lorraine; mais celui-ci n'en fut pas quitte à si bon marché par rapport au Roi de France, qui le força à congedier toutes ses troupes, & à rénoncer à ses liaisons avec la Maison d'Autriche, sans compter d'autres conditions qui ne sont pas de notre sujet.

Le Roi étant revenu à Mayence, pour régler les contributions de la Ville & du pays, & pour faire commencer les fortifications qu'il avoit résolu d'y faire, afin d'etre maître de la gauche du Rhin, comme il étoit déja de la droite par la Forteresse de Gustafsbourg, à laquelle on travailloit à force, malgré l'intemperie de la saison, donna audience aux Ambassadeurs de diverses Puissances. Entre

(1) Mercure François ad h. an. p. [illegible]

Entre autres Miniſtres étrangers, qui vinrent joindre Guſtave-Adolphe à Mayence, ſe trouvoit celui du Roi de Bohême Electeur Palatin, Guſtave le chargea d'inviter ſon Maître de ſa part à venir à Mayence. Il eſt probable que ce Prince, qui étoit venu de la Haye pour joindre le Roi à Francfort (1), étoit reſté dans cette dernière Ville durant l'expédition de ce Monarque en delà du Rhin. Arrivé à Mayence, le Roi de Suéde lui rendit les mêmes honneurs qu'il lui avoit rendus à Francfort ; mais cela n'étoit rien de réel : l'Ambaſſadeur d'Angleterre le Sr. Chevalier Vanes le ſentoit bien, c'eſt pourquoi il preſſoit le Roi de rétablir cet infortuné, puiſqu'enfin il ne tenoit qu'à lui. Le Roi ne répondoit à ſes inſtances, qu'en ſe plaignant du peu d'aſſiſtance qu'il avoit reçu de l'Angleterre, & de la préférence donnée au Roi de Dannemark : de la paix que le Roi Britannique avoit ſubitement faite avec l'Eſpagne, au lieu d'employer ſes flottes à faire une puiſſante diverſion en faveur des Proteſtans : qu'après tout, c'étoient les Eſpagnols qui avoient dépouillé l'Electeur Palatin, & forcé ce Prince & Son Epouſe à ſe bannir de l'Allemagne : que c'étoient les mêmes Eſpagnols, qui étoient actuellement ſaiſis de la meilleure partie du Bas-Palatinat ; que cependant le Roi d'Angleterre avoit fait la paix avec eux, ſans rien ſpécifier, ni pour ſa Sœur, ni pour ſon Beau-frère, ni pour ſes Neveux : qu'il ne comprenoit pas pourquoi ce Prince prétendoit, que lui Roi de Suéde fît plus pour cette infortunée famille, qu'il n'avoit voulu faire lui-même.

A cela Vanes repliqua, que Sa Majeſté Suédoiſe s'étoit engagée par tous ſes manifeſtes de rétablir tous les Princes perſécutés par l'Empereur, & par la Ligue Catholique ; que, l'Electeur Palatin étant le plus malheureux de tous, il étoit naturel que le Roi d'Angleterre le ſommât de tenir ſes engagemens, tant publics que particuliers. Cette réponſe fâcha Guſtave à un point, qu'il ne pût s'empécher d'accuſer le Miniſtère Britannique d'être vendu à l'Eſpagne, & de traiter Vanes lui-même d'Eſpagnol déguiſé. *Cependant*, ajoûta-t-il, *ſi le Roi d'Angleterre veut entrer avec moi dans une Ligue offenſive & défenſive contre l'Eſpagne, & fournir douze mille hommes pour cette guerre, entretenus à ſes frais & dépens, & dont je puiſſe diriger abſolument les opérations, je ſuis prêt d'entrer en traité avec lui, & je m'engage à obliger les Eſpagnols, & le Duc de Bavière, à relâcher ce qu'ils ont enlevé à la Maiſon Palatine.*

Vanes s'excuſa de conclure un tel traité, ſur ce qu'il n'en avoit, ni ordre, ni pouvoir. *Cela étant*, reprit le Roi de Suéde, *il eſt inutile de me preſſer davantage ſur le rétabliſſement du Roi de Bohême. Vous venez trop tard. J'ai accordé la neutralité au Duc de Bavière par mon traité avec la France.*

Après cela les Ecrivains Anglois diront ce qu'ils voudront ; les Gens ſages jugeront que le Roi de Suéde avoit raiſon, puiſqu'enfin il eſt d'uſage que les Rois ne font rien pour rien. Au reſte j'ai rapporté le ſuccès de cette négociation pour n'y plus revenir, & j'en ai aſſez dit pour réfuter ceux des Hiſtoriens Anglois qui ont avancé, qu'en cette occaſion le Roi d'Angleterre fut

(1) Nous avons rapporté cette entrevue ſur la foi d'un témoin oculaire, dont la rélation ſe trouve au long dans le Mſſ. de M. Ark. Le Dr. Harte ſe trompe donc, quand il dit que l'Electeur vit le Roi de Suéde pour la prémière fois à Mayence.

la dupe du Roi de Suéde. Cela feroit bon, fi ce dernier avoit reçu de grands fubfides d'argent, & de grands fecours de troupes du Roi d'Angleterre; mais on a vu que tout cela fe reduifit à très peu de chofe, & quant aux exploits des troupes du Marquis d'Hamilton, ils fe reduifirent auffi à furprendre cinq cens Imperiaux près de Guben dans la Baffe-Luface, dont cent reftérent fur la place, & environ autant fûrent faits prifonniers.

Le Miniftre Anglois partit fort mal-fatisfait du fuccès de fa négociation. Quant au Roi de Boheme, Guftave continua à le traiter avec tant d'honnêtetés, qu'il fe flatta quelque tems d'obtenir davantage que le Roi d'Angleterre & fes Miniftres; & il écrivoit au même Chevalier Vanes (1); „ que „ pour lui il n'avoit aucun fujet de fe plaindre du Roi de Suéde; que ce „ Prince étoit encore très bien difpofé à fon égard, & continuoit à lui témoi„ gner beaucoup d'affection. *Mais*, ajoûtoit-il, *je ne le preffe en rien prefentement, efperant que tout ira bien dans la fuite.*

Malheureufement le pauvre Roi de Boheme n'avoit point d'argent, ni de crédit; & fon Pays ruïné ne pouvoit fournir aucune efpece de dédommagement. Si le Roi d'Angleterre avoit voulu facrifier une fois pour toutes cinq cens mille livres fterlings, les Efpagnols & le Bavarois euffent bientôt été obligés de deguerpir des Etats de la Maifon Palatine. Mais le Roi de Suéde, content d'avoir montré qu'il étoit le maître de rétablir cette maifon, jugea à propos de ne pas fe hâter, eftimant qu'il en feroit toûjours tems, & qu'en attendant il feroit fentir au Roi d'Angleterre tout le mépris qu'il avoit pour lui, & le peu de cas qu'il faifoit de fa récommendation; ne le menageant plus du tout, dès qu'il n'eut plus fujet de douter, que le Roi d'Angleterre ne fût l'ami le moins utile, & l'ennemi le moins à craindre qu'il y eût au monde.

Guftave avoit plus de fujet de ménager la France, qui lui faifoit payer exactement les fubfides ftipulés, & qui avoit de grandes forces fur pied, qu'elle étoit à la veille de faire agir contre la Maifon d'Autriche, tant en Italie qu'aux Pays-Bas, & en Catalogne, où la guerre paroiffoit près de s'allumèr.

Cependant les Partifans de la Maifon d'Autriche faifoient leur poffible pour brouiller ces deux Alliés. Ils continuoient à publier, que ce n'étoit pas pour rien que Guftave, après la Bataille de Leipzig, n'avoit pas porté fes armes dans les Pays héréditaires de l'Empereur; que c'étoit parce qu'il en vouloit moins à la Maifon d'Autriche, qu'à la Religion Catholique; qu'au prémier jour on le verroit entrer en France pour fe joindre aux Huguenots, qu'il excitoit fous main à reprendre les armes, leur promettant l'appui des fiennes.

Louïs avoit une confcience naturellement délicate, qui avoit de la peine à s'ajufter aux grandes maximes du Gouvernement. Le Cardinal de Richelieu étoit parvenu avec beaucoup de difficulté à lui perfuader, qu'il importoit infiniment a la fureté de fa Couronne, & au repos de fes Peuples, de relever le parti Proteftant en Allemagne, & d'abaiffer la Maifon d'Autriche: mais d'autres vinrent auffi à bout de lui perfuader, que le Roi de Suéde avoit bien plus d'ambition encore que la Maifon d'Autriche; &, qu'ayant outre cela l'admiration & l'amour des Peuples, il étoit un voifin bien plus à craindre, que l'Empereur & le Roi d'Efpagne enfemble.

(1) Rushworth Hist. Collect. p. 175.

L'action, que Gustave fit de se rendre maître des deux bords du Rhin, & de menacer la Lorraine & l'Alsace, fit craindre réellement à la France que ce Monarque ne devint bientôt son plus proche voisin, & conséquemment son plus dangéreux ennemi. Une suite de démarches hardies, que Gustave fit après celles-là, donnèrent encore plus à penser, & rendirent presque croyables les idées les plus extravagantes que ses ennemis lui prêtoient. On disoit qu'il s'étoit vanté, qu'il laisseroit son Chancelier Oxenstierna en Allemagne pour faire tête à l'Empereur & à la Ligue, & qu'avec quarante mille hommes d'élite il passeroit les Alpes comme un autre Alaric, & iroit détrôner le Pape, contre lequel on prétendoit qu'il avoit une haine implacable.

Quoique de tels discours fussent démentis par le caractère du Héros, sa conduite ne laissoit pas de les accréditer.

Pour sonder ses intentions, la Cour de France le fit prier de ne pas porter ses armes en Alsace, & de lui laisser à Elle le soin d'attaquer cette Province (1) qu'elle pouvoit révendiquer, comme ayant fait partie de la France du tems de Dagobert. Gustave répondit, qu'il étoit venu pour protéger, & non pour trahir l'Empire; pour le rétablir dans son état primitif, & non pour le démembrer: & qu'il ne permettroit jamais qu'aucune Ville ou Province en fut détachée. Sentimens généreux sans doute, si la suite n'avoit donné de grands sujets de soupçonner, qu'ils n'étoient qu'un voile pour cacher des projets beaucoup moins desintéressés. En effet, lorsque ce Prince victorieux se fut emparé du Marquisat de Brisgau, Pays appartenant à la Maison d'Autriche, il changea le nom de la Capitale, & voulut qu'aulieu de *Gunsberg* (2) elle fut appellée *Adolphsbourg*; déclarant qu'il s'approprioit ce Marquisat par le droit de la guerre, & pour nantissement des dépenses qu'il avoit faites. Il agit à peu près de même à l'égard de Magdebourg. Tout cela donna lieu de penser qu'il songeoit pour le moins autant à lui qu'à l'Empire. Mais ce qui acheva de donner de grands ombrages aux Princes d'Allemagne, ce fut l'hommage & le serment de fidélité, qu'il se fit prêter par la Ville d'Augsbourg, tant pour lui que pour la Couronne de Suède. Démarche, qui lui aliéna entièrement l'Electeur de Saxe & celui de Brandebourg, qui, à la vérité, n'osèrent pas de son vivant faire éclater leurs sentimens, tant parce qu'ils le craignoient, que parce qu'ils vouloient vendre bien cher leur changement à l'Empereur, & que cela dépendoit du plus ou du moins d'embaras, où ce Monarque se trouveroit; mais la suite fit bien voir que ces deux Electeurs craignoient pour le moins autant l'ambition de Gustave-Adolphe, que celle de Ferdinand II. En effet, qui sait jusqu'où ce Conquérant eût porté ses vues, s'il eût survécu à la Bataille de Lutzen, où par les belles dispositions qu'il avoit faites, sa mort n'empêcha pas ses troupes de défaire une armée, qui étoit la dernière ressource de la Maison d'Autriche, & une fois plus nombreuse que celle des Suédois. Aussi commencèrent-ils dès-lors à le traverser sous main; & à sa mort ils se rangèrent tout-à-fait du parti de l'Empereur.

(1) Puff. Lib. III. Theatr. Europ. ad an. 1622. p. 584. Merc. Franc. p. 159. 160. an. 1632. Kevenh. ad h. an. p. 337. (2) Mss. de M. Ark. p. 570.

Quoiqu'il en soit (1), la France ayant fait de nouveau proposer à Gustave de faire entrer en Allemagne l'armée qu'elle avoit Assemblée en Lorraine, ce Prince répondit en riant; que difficilement les armées des deux Rois s'accorderoient bien en Allemagne; que Louïs feroit mieux d'attaquer les Espagnols en Catalogne ou ailleurs, & que pour ses autres ennemis en Allemagne il en faisoit son affaire, & n'avoit pas besoin de second; qu'il esperoit seul d'en rendre bon compte.

Des réponses si seches & si décisives intriguoient le Cardinal de Richelieu, qui auroit bien voulu que les armes de son maitre, eussent part à l'abaissement de l'orgueilleux Ferdinand; mais il faloit bien souffrir que Gustave se chargeât seul de cette tache. Il étoit d'ailleurs assez occupé à calmer les scrupule du Consciencieux Louïs, à qui l'Evèque de Wurtzbourg ne laissoit pas de repos. Ce Prélat en quittant son Evêché s'étoit rendu à Paris. Il étoit l'organe de la Ligue Catholique auprès du Roi de France, & lui peignoit vivement le danger que couroit l'Allemagne de voir éteindre en son sein la Réligion Catholique, & élever une Monarchie toute Protestante, qui inonderoit bientôt tous les Etats voisins. Le Cardinal, ennuyé de toutes ces clameurs, prit sur lui d'imposer silence au Prélat Allemand. „ Le Roi, lui dit-il, a les „ meilleures intentions du monde pour la Réligion Catholique chez ses Voisins. „ Vous pouvez juger que je le conserve, autant qu'il m'est possible, dans un „ zèle si louable, & que je l'exhorte à marcher sur les traces de ses Prédé- „ cesseurs, qui ont toûjours défendu l'Eglise contre les Hérétiques. Concer- „ tons Vous & moi les moyens de prévenir la ruine des Catholiques en Al- „ lemagne, & de les rendre même supérieurs aux Protestans. Je Vous dirai „ franchement ce qui m'est venu dans l'esprit, après avoir mûrement refléchi „ sur l'état présent de l'Empire. Il est certain, & j'en suis pleinement persua- „ dé, que le Roi de Suéde n'en veut qu'à la Maison d'Autriche. S'il attaque „ les Princes de la Ligue Catholique, c'est que, non contens de donner leurs „ troupes à l'Empereur, ces Messieurs fournissent encore des vivres & des „ munitions de guerre à son armée. En se détachant de la Maison d'Autri- „ che, & en gardant une exacte neutralité, M. le Duc de Bavière & les au- „ tres préviendront les maux qu'ils appréhendent. En ce cas, on s'entremettra „ pour eux auprès du Roi de Suéde. Ils recouvreront ce qu'ils ont perdu, & „ leurs Etats ne seront point envahis. Que si la Ligue Catholique s'opiniâtre à „ secourir l'Empereur, il est inutile de proposer au Roi de Suéde d'epargner „ ses ennemis declarés. La Religion Catholique ne peut elle subsister en Alle- „ magne, & y avoir même le dessus, indépendamment de cette Puissance „ énorme de l'Empereur, qui augmente tous les jours? Les Catholiques & les „ Protestans sont également interessés à s'opposer aux vastes desseins de la „ Maison d'Autriche".

Le but de l'Evêque de Wurtzbourg, & de toute la Ligue, étoit, sous prétexte de sauver la Réligion Catholique, de sauver la Maison d'Autriche, & d'envelopper la cause de l'Empereur dans les intérêts de la Religion. Mais ces Princes avoient affaire à un homme aussi delié qu'eux, & qui ne prenoit pas aisé-

(1) *Idem. ibid.*

ment le change, bien loin de donner dans une piége si grossier. L'Evêque de Wurtzbourg jugea par la réponse du Cardinal qu'il pénétroit parfaitement la ruse, ainsi il changea de batterie; &, ayant assûré ce Premier Ministre, que les Princes Catholiques accepteroient volontiers la neutralité, pourvu qu'on leur accordât des conditions raisonnables, le Cardinal le prit au mot, & offrit de faire expliquer le Roi de Suéde, sur les conditions qu'il voudroit bien accorder à ces Princes, en cas qu'ils prissent le parti qu'offroit l'Evêque de Wurtzbourg.

Le Cardinal parla sur le même ton à Kutner, Ministre de l'Electeur de Bavière à Paris, lequel sollicitoit le Cardinal de s'expliquer sur les secours que le Roi enverroit à son Maître, au cas que ses Pays héréditaires vinssent à être attaqués, secours sur lesquels l'Electeur comptoit fort, en vertu du traité conclu cette année entre lui & la Couronne de France. A cela le Cardinal répondit; que le Roi n'avoit fait avec l'Electeur de Bavière qu'une alliance purement défensive; que cette alliance même ne pouvoit regarder le Roi de Suéde, avec qui la France en avoit fait une antérieure à celle-là; que ce seroit taxer de contradiction la conduite du Roi Très-Chrétien, que de supposer qu'il eût fait un traité de Ligue contre le Roi de Suéde; que par conséquent ce Traité ne pouvoit regarder que la Maison d'Autriche; & que, quand l'Empereur attaqueroit M. le Duc de Bavière, Sa Majesté Très-Chrétienne ne manqueroit pas de remplir les conditions du traité, & de secourir ce Prince selon la teneur de l'accord. Mais qu'en attendant il ne voyoit pas que le Roi Très-Chrétien fût obligé de le tirer de l'embaras, où il s'étoit jetté mal à propos, en donnant ses troupes au Comte de Tilly pour combattre le Roi de Suéde: que cependant, puisque l'Evêque de Wurtzbourg assûroit que les Princes Catholiques étoient résolus d'embrasser la neutralité, le Roi Très-Chrétien venoit de nommer un Ambassadeur extraordinaire, pour savoir les sentimens du Roi de Suéde sur cette nouvelle proposition, & convenir avec ce Prince d'un arrangement préliminaire.

Peu de jours après le Marquis de Brezé, Beau-frère du Cardinal, partit pour cette Ambassade, ayant reçu à Metz ses dernières instructions. L'Ambassade fut brillante, & digne de l'estime qu'on avoit pour Gustave. Quantité de Seigneurs & d'Officiers distingués, curieux de voir ce célèbre Héros, grossîrent le cortège de l'Ambassadeur.

Le Roi de Suéde avoit peu de tems auparavant envoyé lui-même un Ambassadeur extraordinaire à Louïs, qui étoit encore à Metz, pour lui proposer une entrevue, afin de régler ensemble tous les différends qu'il y avoit eu entr'eux au sujet de l'Alsace, & de l'entrée d'une armée Françoise en Allemagne.

Un Historien (1), dont l'autorité n'est pas d'un grand poids, & dont l'ouvrage a plus l'air d'un libelle que d'une Histoire, dit que Gustave *prétendoit en user avec les Princes d'Allemagne comme il jugeroit à propos.* „ Les vues différentes qu'on avoit à la Cour de France, & à celle de Suéde, étoient un obstacle à la bonne intelligence, & bien des Gens ne savoient, si les différens intérêts de Louïs & de Gustave ne causeroient point quelque brouillerie,

(1) Le Vassor. Hist. de Louis XIII. ad h. an. *p.* 101. *& suiv.*

„ peut-être une rupture ouverte. C'eſt pourquoi celui ci demandoit une en-„ trevue. Mais l'autre, naturellement bégue & d'un eſprit mediocre, n'oſoit „ s'expoſer devant un Roi qui s'exprimoit avec beaucoup de grace en plu-„ ſieurs langues, & d'une expérience conſommée dans les affaires politiques „ & militaires". Toute cette période n'a rien de réel, & ne contient que les idées de l'Auteur, qui penſe avec auſſi peu de diſcernement que de pudeur. Les deux Rois avoient le même interêt général, l'abaiſſement de la Maiſon d'Autriche, & ils ne differoient que dans les interêts particuliers. Par exemple la France ne vouloit point avoir Guſtave pour voiſin, & elle ambitionnoit quelque partie de la dépouille de l'ennemi commun.

Le Roi de Suéde au contraire prétendoit à ſon gré porter ſes armes d'un bout à l'autre de l'Allemagne ſoit près, ou loin de la France, & n'entendoit pas que cette Couronne ſe melât autrement des affaires de l'Empire, que pour fournir des ſubſides qui l'aidaſſent à y donner la Loi. Mais ces intérêts perſonnels étoient ſubordonnés à l'intérêt général; & ne pouvoient cauſer une rupture entre ces deux Puiſſances, tant que leur ennemi commun leur paroîtroit redoutable, par la raiſon que les petits intérets ſont étoufés par un grand, & que la crainte d'un ennemi puiſſant ſuſpend toutes les inimitiés particulieres. La vérité de ce principe ſaute aux yeux.

Je ne crois pas non plus que le bégaiement de Louïs XIII. ait été la cauſe du refus de l'entrevue. Certainement François II. n'étoit pas begue, & cependant combien ne falut-il pas de tems & de negociations pour l'aboucher avec Charles-Quint. L'étiquete, dont les grands ſont eſclaves, fut probablement l'unique difficulté qui empecha l'entrevue des deux Rois.

Guſtave, accoutûmé à aller trouver ſans façon le Roi de Dannemarck, pouvoit bien être étonné que le Roi de France n'agît pas avec la meme franchiſe envers un Roi ſon ami & ſon allié; mais je ne crois pas que Louïs ait imaginé, qu'il falût être grand orateur & beau parleur, pour conferer avec le Roi de Suéde: ni que celui-ci n'ait propoſé une entrevue, que pour avoir lieu de tirer vanité de la ſupériorité de ſes talens & de ſes lumières. Il etoit trop au-deſſus de ce petit amour propre, & ſavoit trop que la nature eſt auſſi libre dans ſes dons que la fortune dans ſes préſens.

Il y avoit ſi loin de ſes petits démêlés à une rupture, qu'avant que de retourner à Paris Louïs fit compter une bonne ſomme d'argent au Roi de Suéde, & ſépara entiérement ſon armée, pour ne lui laiſſer aucun ſujet d'ombrage.

Le Marquis de Brezé (1) fut reçu à Mayence, comme l'Ambaſſadeur d'un grand Roi, ami & allié, & comme le Beau frère d'un Miniſtre tout puiſſant, que Guſtave vouloit ménager. Brezé remit au Roi de Suéde des Lettres du Roi ſon Maître, où Louïs felicitoit ce Heros de ſes ſuccès & de ſes victoires, & lui faiſoit des excuſes ſur ce qu'il ne pouvoit répondre au déſir qu'il temoignoit de conférer avec lui, alleguant des affaires de la dernière importance qui le rappelloient dans ſa Capitale, ſans compter que Sa Santé ne lui permettoit pas de ſonger à d'autre voyage dans une ſaiſon ſi rigoureuſe. L'Auteur que nous avons cité ci-deſſus, fait faire ce compliment par le Marquis de

(1) Kevenh. Tom. XII. p. 337.

Brezé & dit, que l'Ambaſſadeur ajoûta: *Si Votre Majeſté veut bien s'avancer un peu plus vers la Lorraine, M. le Cardinal de Richelieu la viendra trouver. Sachez, Monſieur l'Ambaſſadeur*, reprit fièrement Guſtave, *que je ne me crois pas inférieur a aucun Monarque du monde. Tous les Rois ſont égaux, & mes prédeceſſeurs n'ont jamais cédé aux Rois de France. Si le Roi Votre Maître penſe qu'il ſuffiſe de m'envoyer ſon Miniſtre, quelqu'un de mes Domeſtiques ira de ma part écouter les propoſitions de M. le Cardinal.* Il y a plus d'apparence à ce que dit le ſavant Chiflet (1): que ce fut le Marquis de Brezé lui-même, qui invita le Roi de Suéde de la part du Cardinal à une entrevue avec Louïs XIII. A quoi le Roi de Suéde ayant répondu qu'il y donnoit volontiers les mains, pourvu qu'on lui accordât les honneurs qu'il croyoit etre dûs à ſon rang: ce que le Cardinal refuſa, & il ne fut plus queſtion d'entrevue. Quoiqu'il en ſoit le Lecteur nous permettra d'examiner un peu le recit du Sr. le Vaſſor.

Il n'eſt pas néceſſaire, je penſe, de faire de grands raiſonnemens, pour prouver que la propoſition & la réponſe n'ont aucun fondement. Le lecteur judicieux en ſentira aiſément toute l'inconſequence; car, ſans parler du peu d'apparence qu'il y a, qu'on ait propoſé à un Prince comme Guſtave *de s'avancer ſur les Frontières de la Lorraine*, quel Roi au monde a jamais dit parlant de ſoi-même, *je ne me crois pas inférieur à aucun Monarque du monde. J'enverrai un de mes valets pour écouter de ma part les propoſitions de M. le Cardinal.* Ce n'eſt pas-là de la fierté, c'eſt le langage de l'impoliteſſe. On lui fait encore répeter ici ce qu'on prétend qu'il avoit dit dans une occaſion plus importante. *Tous les Rois ſont égaux.* Je ſuis même perſuadé que les Auteurs, qui lui ont attribué cette maxime, ont cru l'entrevoir dans ſa Lettre au Roi de France au ſujet du traité de Béerwald, dans laquelle pourtant cette idée ſe trouve ſi envelopée, qu'il faut avoir de bons yeux pour l'y appercevoir. Enfin, Guſtave-Adolphe ſavoit bien qu'il étoit le prémier Roi de Suéde, qui eût eu quelque choſe à démêler en deça de la mer Baltique, ou de la mer du Nord; & par conſéquent le prémier qui eût été dans le cas de diſputer de préſéance ou d'égalité avec les Rois de France. Comment pouvoit-il donc dire, *que ſes prédeceſſeurs n'avoient jamais cédé aux Rois de France?* N'étoit-il donc pas libre à Louïs XIII. d'accepter ou de refuſer l'entrevue que Guſtave propoſoit? Pourquoi donc trouver mauvais qu'il s'en excuſât? Et à propos de quoi tout cet emportement? Suppoſons que dans l'ordre naturel la maxime que tous *les Rois ſont égaux* ſoit véritable, ne m'avouera-t-on pas que chaque Roi eſt en droit de prétendre le rang au-deſſus de ſon Confrère, s'il le juge à propos, & que ces ſortes de prétentions ne peuvent être, ni blamées, ni loués, que quand elles ſont contraires à une longue poſſeſſion, ou à des conventions particulières. Convenons donc qu'il eſt des Ecrivains, qui font ſouvent parler les Rois comme ils voudroient qu'ils euſſent parlé, ou comme ils auroient parlé eux-mêmes s'ils euſſent été à leur place. Les Rois ſont hommes ſans dou-

(1) *Cum ineunte anno MDCXXXII Guſtavo Adolpho Regi* [illegible] *ut mutuis* [illegible] *cum Ludovico XIII Franciae Rege,* [illegible] *per Brezaeum Marchionem, Cardinalis Richelii nomine* [illegible] *respondit* REX GUSTAVUS *ſe cum Ludovico Rege ita demum collocuturum,* [illegible] *& ad amuſſim* [illegible] *quam* [illegible] *Suecus in* [illegible] *Quo* [illegible] *Richelius* [illegible] Chifl. Op. Poſt. Hiſtorica, Cap. XIV.

te, & sujets aux mêmes passions que ceux qui écrivent leur Histoire ; mais il y avoit des endroits plus qu'humains dans Gustave, & il est à présumer qu'ayant reçu la meilleure éducation du monde il étoit incapable de tenir des discours si éloignés de la prudence, & de la modestie. On aura beau me dire qu'il étoit d'un temperament vif & bouillant, infiniment sensible aux intérêts de son rang & de sa dignité, je repondrai qu'une infinité d'actions de sa vie prouvent, qu'il savoit se modérer & parler avec la retenue qui convient à un grand Roi : surtout vis-à-vis d'un Allié dont l'amitié lui étoit utile. Je croirois plûtôt que dans le particulier il ait fait des railleries sur Louïs XIII. & sur le Cardinal, que d'admettre qu'il ait pu parler ainsi à son Ambassadeur dans une audience publique. Mais ce n'est pas tout, le même Auteur ajoûte un dernier trait, que je ne puis me dispenser de rapporter, pour avertir toutes les personnes qui étudient l'Histoire, combien elles doivent se défier de ces Auteurs, qui ne consultent que leur passion, & ne prennent jamais pour guide les régles du discernement, & du goût.

„ Le Suédois, dit-il, témoigna encore plus de hauteur depuis qu'il eut remporté de nouveaux avantages. A propos du dégat commis sur des Terres „ de l'Eglise, St. Etienne Envoyé de France dit que, si on ne vouloit pas „ épargner les Catholiques, Louïs seroit obligé d'employer ses armes pour défendre sa Réligion. *Fort bien* (1), REPARTIT BRUSQUEMENT GUSTAVE, „ *quand le Roi Votre Maître aura envie de se battre contre moi, on lui épargnera* „ *la peine de nous venir chercher. J'irai à la tête de cent mille hommes le trouver* „ *à Paris*".

Reconnoît-on à ces paroles le vainqueur modeste de Breitenfeld, qui, après cette fameuse victoire, ne parle presque point de lui dans les Lettres qu'il écrit aux Rois ses Alliés, & ne fait mention que de ses Généraux & de ses troupes ? Est-ce le langage d'un Héros ; & n'est ce pas plûtôt celui d'un Capitan ? A peine peut-on croire que de pareilles rodomontades aient pu sortir de la bouche d'un Chef de Hussars ou de Croates, d'un Mentzel, d'un Trenck. Tous les Puffendorffs du monde ne me persuaderont point qu'un si grand Roi, qui savoit vivre, ait pu même avoir de telles pensées, bien loin de s'être échappé à des discours si peu mesurés. Nous verrons ailleurs ce que St. Etienne dit véritablement au Roi de Suéde, & la réponse que ce Héros lui fit : réponse bien éloignée de celle que notre Auteur lui prete gratuitement. En attendant je ne puis m'empêcher ici de remarquer, que cette réponse, ridicule & insensée en soi, doit le paroître encore davantage, quand on considére que Gustave ne vit St. Etienne pour la prémière fois qu'en Bavière ; qu'il y a bien loin de-là à Paris ; que ce Monarque étoit bien éloigné d'être à la tête de cent mille hommes ; qu'il avoit alors assez d'affaire sur les bras, pour ne pas songer à la conquête de la France ; qu'il n'étoit pas trop assûré du côté de la Pologne ; que le Dannemarck ne laissoit pas de lui donner quelque inquiétude : & qu'enfin, l'Empereur faisoit des préparatifs si prodigieux, que le Heros Suédois avoit besoin de toutes ses forces, & de toutes les ressources de son génie, pour combattre cette hydre dont les tetes se multiplioient.

Il est aisé de voir que cet Auteur n'avoit pas puisé dans les sources, ou que

(1) *Idem. p.* 1 3.

que du moins il les a corrompues ; car il y a des Gens qui s'imaginent que les Héros doivent toûjours avoir le ton menaçant, des manières vaines & avantageuses.

Il est certain au contraire (1) que le Roi de Suéde souhaitoit autant que la France, que toute la Ligue Catholique, ou du moins ceux qui en étoient les principaux arcboutans, prissent le parti de la neutralité, puisque c'étoit, pour ainsi dire, couper un bras à l'Empereur, & dès que le Marquis de Brezé entama cette affaire, il y trouva le Monarque disposé ; le Marquis l'assûra que le Roi son Maître ne vouloit se mêler de cette affaire que comme médiateur ; que, lorsque l'Evéque de Wurtzbourg lui avoit demandé du secours pour la défense de la Réligion Catholique, Sa Majesté Très-Chrétienne lui avoit répondu, qu'Elle étoit amie & alliée du Roi de Suéde, & ne pouvoit, ni ne vouloit rien faire, que de concert avec lui : que, le même Evêque ayant demandé la neutralité, le Roi son Maître s'étoit chargé de la proposer à Sa Majesté Suédoise, & qu'il ne s'agissoit plus que de savoir à quelles conditions Elle seroit disposée à l'accorder. On fut quelques jours sans pouvoir s'accorder sur ces conditions : le Roi de Suéde vouloit rester en possession de tout ce qu'il avoit pris sur les Princes de la Ligue. La France exigeoit la restitution de Mayence, de Bamberg & de Spire : mais enfin, Elle consentit que ces deux dernières Villes fussent exceptées. Aussitôt le Roi de Suéde lui fit remettre un projet suivant lequel il consentoit, que l'on conclût un traité de neutralité avec les Princes Catholiques d'Allemagne. Les principales conditions étoient.

1°. „ Le Duc de Bavière & les Princes Catholiques Confédérés d'Allemagne, s'abstiendront de toute hostilité & violence, tant contre le Roi de Suéde, ses troupes, & les pays qu'il occupe, que contre ses Alliés & Confédérés les Princes & Etats Protestans. Ils ne permettront point à leurs Gens de guerre de sortir du Pays de leur domination, sous quelque prétexte que ce puisse être.

2°. „ Le Duc de Bavière, & les autres Princes Confédérés d'Allemagne de la Réligion Catholique de quelque condition & dignité qu'ils soient, rendront toutes les Forteresses, Châteaux, Citadelles, Pays, Villes & Villages pris sur les Protestans dans la Basse-Saxe, & les restitueront dans le même Etat où ils étoient avant 1618. qui est l'époque du commencement de la guerre.

3°. „ Le même Duc de Bavière & les Princes Ligués rappelleront incessamment dans leur propre Pays leurs troupes, qui pourroient se trouver sur le territoire de quelque Etat Protestant.

4°. „ Toute l'armée desdits Princes Ligués ne pourra passer dix à douze mille hommes, qui seront distribués dans les Villes, Bourgs & Villages de leurs territoires, de manière à ne pouvoir être en Corps.

5°. „ Le Duc de Bavière & ses Confédérés ne pourront, après le licenciement de leurs troupes, permettre à l'Empereur de loger les siennes dans leurs Pays, soit secretement ou publiquement.

6°. „ De même ils ne permettront point que la Maison d'Autriche ou ses

(1) Kevenh. ad h. an. 1632. *p.* 71.

„ Alliés faſſent des recrues, ou autres levées de Gens de guerre dans leur „ Pays, pour ſervir contre le Roi de Suéde, ou quelqu'un de ſes Alliés, ſous „ quelque prétexte & en quelque nombre que ce puiſſe être.

7°. „ Les paſſages ſeront également refuſés ou accordés aux deux partis, ſans „ aucune ſupercherie de la part de celui dont le Pays ſera ſujet à de tels paſ- „ ſages, & ſans aucun préjudice de la part de ceux à qui il les accordera.

8°. „ Le Roi de Suéde s'engage de ſon côté, tant en ſon nom, qu'au nom „ de ſes Alliés, de ne commettre aucune hoſtilité de quelque nature qu'elle „ puiſſe être contre les Pays du Duc de Bavière, & des autres Etats de la Li- „ gue Catholique, & de les laiſſer jouïr d'une neutralité réelle; excepté né- „ anmoins l'Evêque de Bamberg, dont le Pays eſt actuellement occupé par les „ armes de Sa Majeſté.

9°. Le Roi de Suéde remettra au Duc de Bavière toutes les places qu'il „ a priſes dans le Bas-Palatinat, & ledit Duc en reſtera en poſſeſſion juſqu'à „ ce qu'il ſe ſoit accommodé avec l'Electeur Palatin, lequel accommode- „ ment ſe fera à l'amiable, & par la mediation des Rois de France & d'An- „ gleterre. On exceptera de cette reſtitution la Ville de Spire, que le Roi de „ Suéde veut garder pour lui.

10°. „ Le Duc de Bavière & ſes Confédérés laiſſeront le Roi de Suéde & „ ſes Alliés en poſſeſſion des Pays dont ils ſe ſont emparés, juſqu'à une déci- „ ſion générale, & n'exigeront que la reſtitution de ce qui leur appartient „ réellement.

11°. „ Tous ceux que le Roi de Suéde a pris ſous ſa protection, ſoit Prin- „ ces, Comtes, Villes Impériales, & généralement tout autre Etat ou per- „ ſonne quelconque, ne pourront être inquiétés par le Duc de Bavière & les „ autres Princes de la Ligue Catholique, ſous quelque prétexte que ce ſoit.

12°. „ Le Commerce reſtera libre entre les ſujets des deux partis.

13°. „ Les priſonniers ſeront rendus de part & d'autre ſans aucune ran- „ çon. En particulier l'Adminiſtrateur de Magdebourg, mené priſonnier par „ le Comte de Tilly, ſera inceſſamment remis en liberté.

14°. „ Pour plus de ſûreté le Roi de France ſera garant, que le Duc de „ Bavière, les Princes, & les Etats de la Ligue Catholique obſerveront réli- „ gieuſement toutes les conditions de cette neutralité; de manière que, ſi quel- „ qu'un d'eux ſe rend coupable de quelque contravention, il ſoit auſſitôt trai- „ té comme ennemi, & pourſuivi par la voie des armes".

Le préambule de ce projet montre aſſez que les deux Rois étoient bien éloignés de ſe brouiller pour de petits démélés. Il y eſt dit „ que le Duc de „ Bavière & les autres Etats de la Ligue Catholique, ayant deſiré d'embraſ- „ ſer le parti de la neutralité, quoiqu'ils méritaſſent d'éprouver les plus rigou- „ reuſes hoſtilités, pour s'être melés d'une guerre qui ne regardoit que l'Em- „ pereur, Sa Majeſté Suédoiſe avoit conſenti à leur accorder cette neutralité „ par égard pour la médiation du Roi Très-Chrétien, qui avoit bien voulu „ interpoſer ſes bons offices à cet effet, par la bouche de ſes Ambaſſadeurs „ ordinaire & extraordinaire: & que, pour donner au Roi Très-Chretien des „ marques de ſon affection fraternelle, le Roi de Suede avoit accordé les „ conditions, &c. "

Charnacé fut envoyé en Bavière avec le projet de neutralité rapporté ci-dessus, & le Marquis de Brezé promit que dans quinze jours il rapporteroit la confirmation & ratification de tous ces articles. Gustave offrit en même tems une armistice, à condition que la France obtiendroit, que le Comte de Pappenheim vuideroit la Westphalie & l'Evêché de Magdebourg, & que le Duc de Bavière & la Ligue Catholique rappelleroient toutes les troupes qu'ils pourroient avoir en Bohéme, & ne commettroient plus dès ce jour aucune hostilité ; comme aussi que toutes les places, que les Suédois bloquoient ou assiégeoient actuellement, seroient & resteroient bloquées ou assiégées, sans que cela pût être regardé comme contraire à la trève.

On fit alors dans le public bien des raisonnemens sur cette négociation. On disoit unanimement que le Roi de Suéde ne pouvoit rien conclure de plus avantageux pour lui qu'un pareil traité ; qu'il ne risquoit rien à laisser la Ligue Catholique en repos ; qu'au contraire il n'en avoit que plus de liberté de faire agir toutes ses forces contre l'Empereur seul; & que, restant maître de certaines places pour sa sûreté, il reduisoit ses ennemis à une extrême foiblesse, les resserrant de tous côtés, tandis qu'il se procuroit à lui-même de nouveaux moyens de pousser la guerre: sans compter que ce Prince habile faisoit valoir par-là sa complaisance pour la France, trouvoit moyen d'obliger cette Puissance, & de se concilier de plus en plus son affection, en accordant une chose qui n'etoit utile qu'à lui : que les Etats Ligués au contraire risquoient beaucoup en embrassant la neutralité : qu'ils se rendoient coupables d'ingratitude envers Sa Majesté Impériale à qui ils avoient tant d'obligations : qu'ils abandonnoient la Maison d'Autriche dans ses plus grands besoins, & sacrifioient la Réligion Catholique, en la privant d'un appui tel qu'elle n'en auroit jamais de pareil: Que la France dans cette négociation alloit toûjours à son but d'affoiblir la Maison d'Autriche ; ce qu'elle effectuoit, en séparant ses intérêts de ceux de la Ligue, & transférant la Couronne Impériale dans une autre Maison : que cependant, pour que tout cela parût se faire sans préjudice de la Réligion Catholique, on avoit imaginé une neutralité ; que, si les Liguistes acceptoient la neutralité, la France parvenoit à son but, sinon Elle ne laisseroit pas de continuer ses liaisons avec la Suéde, & de favoriser ses entreprises, afin que, fortifiant cette Puissance aux dépens de l'Empereur, elle eût moins à craindre la Maison d'Autriche : qu'en vain on reprocheroit à la France, qu'augmenter la Puissance de la Suéde, & des Etats Protestans d'Allemagne, c'étoit visiblement exposer la Réligion Catholique à un danger inévitable ; qu'elle avoit la réponse toute prête : *La Réligion Catholique ne court aucun risque, puisque le Roi de Suéde accorde la neutralité aux Princes & Etats de cette Réligion : D'ailleurs ce Prince ne s'est-il pas engagé pour lui & la Couronne de Suéde, dans les traités que nous avons faits avec lui, qu'il ne seroit rien innové à cet égard, & que la Réligion seroit & resteroit dans l'état réglé par les loix publiques de l'Empire?*

Cependant Charnacé écrivoit de Munich au Roi de Suéde, qu'il esperoit de lui apporter bientôt des moyens de pacification, dont Sa Majesté auroit lieu d'être satisfaite. Mais malheureusement les Suédois interceptèrent dans

le même tems des Lettres de l'Electeur de Bavière au Comte de Pappenheim, qui étoit alors en Westphalie, où, bien loin de lui parler d'accommodement, il l'exhortoit à continuer à lever du monde, & lui envoyoit une remise de cent mille écus pour accélérer ces levées. Le Roi de Suède communiqua cette Lettre au Marquis de Brezé, en lui disant, qu'il voyoit quel fond il y avoit à faire sur la sincérité du Duc de Bavière. Ensuite il envoya la Lettre même à Charnacé, lui mandant qu'il étoit la dupe de l'Electeur de Bavière; que ce Prince rusé n'avoit cherché qu'à l'amuser, à gagner du tems, jusqu'à ce qu'il eût fait ses préparatifs; mais, qu'enfin la fourbe étoit découverte; & qu'il étoit seulement faché d'avoir accordé la suspension d'armes pour quinze jours.

Le Roi étoit alors à Francfort, où il étoit venu joindre son Epouse, accompagné du Roi de Bohéme, de quantité de Princes & d'Ambassadeurs; en un mot de tout ce cortège nombreux, qui ne le quittoit plus depuis qu'il fut entré une fois dans Francfort, & dans les frequens voyages qu'il fit de cette Ville à Mayence, & de Mayence à cette Ville. Le Marquis de Brezé qui continuoit son Ambassade auprès de lui, & le suivoit aussi dans ces petits voyages, lui représenta que, Charnacé n'etant pas encore de retour, il seroit à propos d'accorder une prolongation de la trève, parce qu'il avoit de bons avis qu'enfin le Duc de Bavière étoit près à signer la neutralité: mais le Roi lui répondit, que la trève n'avoit que trop duré, & qu'il n'avoit pas envie d'être pris plus long tems pour dupe; que, si l'Electeur vouloit sincèrement signer, il pourroit le faire sans qu'il fût besoin pour cela de suspension d'armes. Ainsi toute cette négociation, tout ce projet de neutralité s'en alla en fumée, & l'on eut lieu d'être convaincu que l'Evéque de Wurtzbourg, s'étoit servi du prétexte de la Réligion pour tromper la Cour de France; que le Duc de Bavière fut cette fois plus fin que le Cardinal de Richelieu & son Capucin; & que, par complaisance pour la Cour de France, Gustave voulut bien pour quelques jours être du nombre des dupes.

Après cela le Roi de Suéde, ne songea plus qu'à pousser vigoureusement la guerre contre l'Empereur, tâchant de lui susciter autant d'ennemis qu'il étoit possible: il envoya des Ambassadeurs à George-Ragotzi Prince de Transilvanie, pour l'exciter à prendre les armes contre ce Monarque; lui représentant que c'étoit la plus belle occasion de remettre la Hongrie en liberté, & de s'en faire Roi; que l'Empereur affoibli par ses dernières pertes, ne pourroit faire aucune résistance raisonnable de ce coté-là, étant d'ailleurs attaqué dans le centre de l'Allemagne: Ragotzi n'étoit pas encore assez bien affermi lui-même dans sa Principaute de Transilvanie, où il avoit été élevé par des brigues, qui avoient gagné les suffrages des Etats en sa faveur, & au préjudice d'Etienne Bethlen frere du fameux Gabriel-Bethlen ou *Bethlen-Gabor*, suivant la façon de parler des Hongrois. Gustave envoya aussi un Ministre à Venise, pour exciter cette Republique contre l'Empereur, avec qui Elle avoit eu de grands demêlés au sujet de la succession de Mantoue. Gustave offroit de faire une alliance offensive avec Elle contre ce Prince, ou du moins il sollicitoit le Sénat de l'assister d'une somme d'argent. Mais ces Républicains, se bornant à

défendre la liberté de l'Italie contre la Maiſon d'Autriche, ne voulûrent ſe mêler en aucune façon des affaires d'Allemagne. Il n'y eut pas juſqu'aux Suiſſes, & à la Ville de Genève, à qu'il ne demandât des ſecours d'hommes ou d'argent; aux uns pour aſſûrer leur Rélion; aux autres pour maintenir leur liberté : motifs puiſſans, mais inutiles quand le danger eſt loin.

Pendant ces négociations, il affectoit de traiter à Francfort l'Electeur Palatin de Roi de Bohême, & vouloit que ſes Domeſtiques & ſes Officiers, lui rendiſſent les honneurs dûs aux têtes Couronnées, & ne reconnuſſent d'autre Roi de Bohême; le tout dans la vue de chagriner l'Empereur, & de lui faire craindre qu'il n'eût deſſein de rétablir ce malheureux Prince dans ſon prétendu Royaume de Bohême, que l'Empereur venoit de céder à ſon fils aîné Ferdinand, déja Roi de Hongrie. C'eſt ainſi que Guſtave-Adolphe joignoit toutes les reſſources de la politique à la force des armes.

Piqué de n'avoir pu engager le Duc de Bavière à ſe déclarer neutre, aux conditions qu'il lui avoit offertes, il réſolut de ſe vanger des principaux Membres de la Ligue Catholique, & de commencer par les Electeurs de Trèves & de Cologne, comme les plus foibles, & les plus à portée.

Dès les prémiers jours de Janvier de l'année 1632. l'Electeur de Trèves avoit envoyé le Sr. de Stagk, Gentilhomme de ſa Cour, au Roi de Suéde avec une Lettre, par laquelle cet Electeur donnoit avis au Roi de Suéde, „ qu'il avoit „ embraſſé le parti de la Neutralité du conſentement du Roi Très-Chrétien, „ & s'étoit mis lui, ſon Pays, & ſes ſujets ſous la protection de la France; „ que le Roi Très-Chrétien s'étoit engagé à faire marcher une armée de „ quarante mille hommes, pour le défendre contre quiconque voudroit attaquer ſon Pays, ou ſes Villes; qu'ainſi ſe confiant à la généroſité de ce „ Monarque, il avoit remis à ſa diſpoſition tous ſes Sujets, Comtes, Barons, „ Nobles & Roturiers, les Villes, Châteaux, Bourgs, Villages, & Terres des „ Evêchés de Trèves & de Spire, afin qu'il en diſposât à ſon gré toutes les „ fois qu'il ſeroit queſtion de les défendre contre une injuſte attaque; voulant „ qu'en ce cas tous les ſujets deſdits Evêchés de quelque condition qu'ils „ ſoient reconnoiſſent le Roi Très-Chrétien pour leur Souverain & Seigneur immédiat; afin que ceux qui les attaqueront ſoient cenſés attaquer „ ce Prince dans la perſonne de ſon Peuple. Ce qui pourtant ne regardoit „ pas Sa Majeſté Suédoiſe, puiſqu'elle avoit conſenti à la Neutralité de l'Electeur, par l'interpoſition du Roi Très-Chrétien".

Pour comprendre l'étonnement du Roi de Suéde à la lecture de cette Lettre, il faut ſavoir que ce Prince, traitant toûjours en vainqueur les Princes de la Ligue, avoit fait offrir la Neutralité à l'Electeur de Trèves (1) à condition qu'on lui livreroit le pont de Coblentz, qu'on recevroit Garniſon Suédoiſe dans la forteresse de Hermanſtein, vulgairement Erenbreitſtein; que la Garniſon, qui y étoit de la part de l'Electeur & du Chapitre de Trèves, y

(1) Philippe Chriſtoflle de Zettern, ou Soetteren, élu Electeur de Trèves le 25. Septembre 1623., mort en 1652., âgé de 87. ans, après bien des chagrins & des traverſes, qu'il eſſuya de la part de la Maiſon d'Autriche, en haine de la démarche qu'il fit de ſe mettre ſous la protection de la France.

resteroit & prêteroit Serment à Sa Majesté Suédoise: qu'enfin, le Pays payeroit une somme pour être distribuée par manière de gratification a l'armée Suédoise.

Gustave n'étoit pas Prince à dissimuler l'indignation qu'il ressentit à la lecture de la Lettre de l'Electeur; mais il la témoigna avec plus de décence & de modération, que l'Historien de Louïs XIII. ne lui en prête. C'est ce que nous prétendons montrer, en rapportant ici les principaux articles de sa réponse.

„ Nous avons été, dit-il (1), sensiblement touché, que *Votre Dilection* ait „ non seulement refusé des quartiers à nos troupes, mais encore nous ait me- „ nacé du ressentiment de la France qui *Vous* a pris, dites-vous, sous sa sau- „ vegarde, ce qui nous étonne d'autant plus que nous ne saurions nous per- „ suader que le Roi de France, qui est *notre Ami & Allié*, veuille arreter „ nos operations, & mettre obstacle au progrès de nos armes. *Si pourtant* „ *contre toute attente la chose étoit ainsi que Vous le dites, il faudroit s'en con-* „ *soler, recommender l'affaire à Dieu, & prendre notre parti de maniere à fai-* „ *re voir, que nous ne sommes pas d'humeur à nous laisser braver sans nous en* „ *ressentir.*

„ Si la France envoye quarante mille hommes à Votre secours, Votre Di- „ lection n'a qu'à voir où elle trouvera les fonds nécessaires pour les conten- „ ter, & comme elle fera pour nous empécher d'entrer dans son Pays avec „ notre armée.

„ Nous ignorons absolument que Nous ayons fait aucun traité pour Votre „ Neutralité, sous l'interposition de la France. Tout ce que nous savons, c'est „ qu'il n'y a pas longtems que nous avons offert à cette Couronne, en cas „ que l'Electeur de Trèves voulût abandonner le parti de la Ligue, de le trai- „ ter en ami, & nous sommes encore dans les mêmes sentimens, bien en- „ tendu pourtant que Vous accorderez à nos troupes des logemens & des „ vivres, & ne Vous aviserez pas de rejetter nos Sauve-gardes, comme Vous „ avez fait dernièrement; sans quoi nous ne pourrions nous dispenser de Vous „ traiter en ennemi déclaré.

„ Il est bien vrai que le Gentilhomme, que Votre Dilection nous a envoyé, „ nous a voulu persuader qu'Elle avoit toûjours souhaité la paix, & avoit le „ moins contribué aux armemens de la Ligue. Mais, quand Votre Dilection „ nous feroit Elle même mille sermens là-dessus, nous ne l'en croirions point. „ Nous nous souvenons trop bien du tour que nous a joué dernièrement l'E- „ vêque de Bamberg, & ne nous fierons jamais plus à serment, ni parole de „ Prêtre, ni de Moine. C'est pourquoi nous exhortons Votre Dilection à ac- „ corder de bonne grace ce que nous lui demandons, des quartiers & des vi- „ vres à nos troupes ".

Pour bien comprendre les motifs, qui faisoient insister le Roi de Suéde sur ce dernier article, il faut savoir que les Espagnols avoient occupé Coblentz, Trèves & Mayence, pour avoir une communication libre entre les Pays-Bas & le Bas-Palatinat. Le Roi, pour couper cette communication, les avoit deja chassés de divers postes, & en particulier de Mayence, comme nous avons

(1) Le même p. 771.

vu : maintenant, il vouloit encore les chaſſer de l'Electorat de Trèves, afin d'aſſûrer ſes conquêtes le long du Rhin, & de pouvoir marcher dans le Pays de Cologne, dont l'Electeur étoit un des principaux Arcboutans de la Ligue (1). Il étoit tout ſimple, que l'Electeur de Trèves aimât mieux voir les François que les Suédois dans ſes places, outre la conformité de la Réligion, il y avoit encore bien d'autres motifs qui le portoient à cette préférence. Cependant cette affaire fut accommodée, & l'on convint que l'Electeur accorderoit des vivres & des logemens aux Suédois qui paſſeroient par ſes terres, qu'il pourroit être ſous la protection & ſauvegarde de la France, recevroit Garniſon Françoiſe dans la forteresſe d'Erenbreitſtein ; & que, de concert avec les Suédois, les François chaſſeroient les Eſpagnols de Trèves, & de tout le reſte du Pays. C'eſt ce qui arriva peu de tems après, comme nous le dirons en ſon lieu.

Sur ces entrefaites, Wolffgang-Guillaume Duc de Neubourg envoya des Ambaſſadeurs, ou Députés au Roi de Suéde, pour lui demander la Neutralité, dont l'Eſpagne & les Etats de Hollande le laiſſoient jouïr. Guſtave répondit aux Miniſtres de ce Prince, que, n'ayant rien à déméler avec lui, il lui accordoit volontiers ſa demande, & le traité fut bientôt dreſſé.

Les Eſpagnols, craignant alors de perdre les poſtes qu'ils occupoient ſur la Moſelle, pouſſèrent un ſecours conſidérable vers cette rivière. Le Roi, averti de leur marche, partit un ſoir de Francfort dans un petit batteau lui quatriéme, & deſcendit juſqu'à Mayence. Là, ayant raſſemblé à la hate un corps de troupes, il ſe mit en marche, & fit tant de diligence qu'il atteignit les Eſpagnols, lorſqu'ils s'y attendoient le moins. Le Rhingrave Othon-Louïs, qui menoit l'avant-garde, les attaqua à l'improviſte, leur tua ſept ou huit cens hommes, & leur prit huit Etendarts, tomba enſuite ſur deux Régimens François, qui ſe diſoient au ſervice de Monſieur Gaſton de France, les tailla en piéces, & les obligea à abandonner Veldentz, dont ils s'étoient emparés ſous la conduite d'un Movillet brave & bon Soldat, qui avoit deſolé tout le Hundſruck.

Le Roi ſeroit volontiers entré dans les Pays-Bas, mais il ſentoit que cette demarche alloit encore augmenter les ſoupçons de la France, de l'Angleterre, & donner même de l'ombrage aux Etats-Généraux des Provinces-Unies. Toutefois cela ne l'auroit peut-être pas retenu ; &, pour y remédier en quelque ſorte, il fit propoſer aux Etats d'y attaquer de concert les Eſpagnols ; mais il fut obligé de tourner ſes pas d'un autre côté, par les nouvelles qu'il reçut des mouvemens du Comte de Tilly, dont nous parlerons ailleurs plus au long. Cependant les Etats de Hollande avoient répondu à ſa propoſition, qu'ils eſperoient de donner tant d'affaires aux Eſpagnols dans les Pays-Bas, qu'ils ne ſeroient pas en état de ſecourir l'Empereur. Guſtave eût bien voulu auſſi pénétrer dans le Pays de Cologne, pour punir l'Electeur de ce nom de ſon attachement à la Ligue. Déja la terreur de ſon nom avoit obligé le Magiſtrat &

(1) Ferdinand de Bavière, fils de Guillaume Duc de Baviere & de Renée de Lorraine, étoit né le 7. Octobre 1577. Il étoit en même tems Evêque de Munſter, de Liége, de Paderborn & de Hildesheim. Il mourut le 13. Septembre 1650.

la Bourgeoisie de Cologne de prendre quelques précautions : ils avoient envoyé des Députés au Roi pour avoir la Neutralité ; &, en attendant sa réponse, ils firent toute sorte de préparatifs pour se défendre. Cette affaire ne fut pas negociée avec succès, & demeura indécise.

Quoique Gustave-Adolphe eût fait tous ses préparatifs pour cette Campagne de 1632. qu'il eût négocié partout pour avoir des subsides en hommes & en argent, il ne laissoit pas de témoigner quelque desir pour la paix ; soit qu'il la jugeât véritablement nécessaire au bien de ses affaires ; soit qu'il voulût seulement mettre la Maison d'Autriche dans son tort ; soit qu'il n'eût d'autre but que de sonder les dispositions de ses Alliés, & de réchaufer le zèle des Protestans. Quelles que fussent ses intentions, il est certain qu'avant de quitter les environs du Meyn, il fit proposer des preliminaires de paix, qui fûrent rendus publics au commencement de l'année 1632. & dont voici les principaux.

1°. „ L'Edit de l'Empereur, touchant la restitution des Biens d'Eglise, sera „ & demeurera revoqué à jamais.

2°. „ Les deux Réligions Protestante & Catholique jouïront également „ d'une pleine & entiere liberté, & sûreté ; soit dans les Villes, & Villages ; „ soit dans le territoire d'un Prince séculier, ou Ecclésiastique.

3°. „ La Bohême, la Moravie & la Silésie, seront rétablies dans leur pre- „ mier état, & tous bannis & exilés y seront reçus de nouveau.

4°. „ Le Comte Palatin Frédéric V. sera remis en possession de tout ce „ qui lui a appartenu avant les troubles de Bohême.

5°. „ La Dignité Electorale lui sera rendue, & le Duc de Bavière s'en „ désistera.

6°. „ L'Exercice de la Réligion Evangélique sera rétabli dans Augsbourg, „ & la Ville remise dans son ancienne liberté.

7°. „ Tous les Jésuites sans exception seront bannis à perpétuité de l'Em- „ pire, comme ennemis des Loix & Constitutions Germaniques, & nommé- „ ment celle de la *Paix de Réligion*, & comme Perturbateurs du repos public.

8°. „ Pour que l'Empire soit dans un état florissant, & qu'aucune des deux „ Réligions ne souffre aucun préjudice, il seroit à propos qu'on admît dans „ chaque Monastère des Sujets de l'une & de l'autre.

9°. „ Tous les Monastères, saisis dans le Duché de Wurtemberg contre „ toute justice, seront rendus & remis dans leur état primitif.

10°. „ Sa Dignité Royale de Suéde, ayant sauvé l'Empire d'une subversion „ totale ; sera élue Roi des Romains.

11°. „ Les fraix des Commissions Impériales à l'Edit de restitution, par- „ ticuliérement dans le Duché de Würtemberg, seront remboursés.

12°. „ Les Chanoines des Eglises Cathédrales seront mi-partis, & en „ nombre égal des deux Réligions ".

On voit par-là que le dessein de devenir Empereur existoit réellement dans l'esprit de Gustave, & n'est pas un de ces projets que des spéculatifs prêtent à un Prince guerrier, comme le prétendent quelques Ecrivains (1). Mais voici

(1) On lit dans le *Soldat Suédois*, que le Roi de Suède, ayant pris Francfort, & quel-

voici un trait qui fait une preuve bien plus forte, & que le public a ignoré.

Dès le tems que Gustave chassoit les Impériaux de la Poméranie, & des Marches de Brandebourg, pour consoler l'Electeur de ce nom, & le mettre tout-à-fait dans ses intérets, il lui proposa de marier le Prince Electoral (1) son fils, avec la jeune Princesse de Suéde. *Je serai peut-être tué à la guerre avant que d'avoir d'autres Enfans*, disoit-il, *votre fils sera alors Roi de Suéde, & sera le plus puissant Prince du Nord.* Quoique le Prince & la Princesse ne fussent encore que des Enfans, le projet ne laissoit pas que de flatter l'Electeur. Mais le peu de sejour que Gustave fit à Berlin, le mouvement continuel où il fut depuis, tout cela fit que la chose en resta à une simple proposition. A son arrivée à Francfort (2), il trouva Goetze Chancelier de l'Electeur; & un jour, qu'ils s'entretenoient ensemble des affaires du tems, le Roi dit à ce Ministre: *J'aurai encore de terribles différens avec votre Maître pour la Poméranie : mais il y a moyen de les concilier : reprenons l'affaire du Mariage du Fils de l'Electeur avec ma Fille, qu'on m'envoye au plûtôt ce jeune Prince pour le faire élever avec ma Fille, & le mettre à même de gagner l'affection des Suédois. Je n'y vois d'autre obstacle que la Réligion; mais le Docteur Bergius a deja voulu s'accommoder à Leipzig. J'ai vu l'accord, dont j'ai été fort satisfait. Je prévois les fondemens d'un grand Empire. Je ferai le jeune Prince Electeur de Mayence, & Duc de Franconie; mais il faut pour cela que M. Electeur de Brandebourg agisse en tout de concert avec moi.*

Le discours étant ensuite tombé sur la Pologne, le Roi dit; *Faisons le Prince Electoral Roi de Pologne. Je suis encore jeune, je me porte bien, & je puis avoir des Fils, qui auront la Suéde. Vous avez des prétentions sur le Duché de Juliers, Nous les ferons valoir en tems & lieu.* Mais il faut rejetter les pitoyables traités du Comte de Schwartzenberg (3). Je vous récommende cette affaire. Vous pourriez devenir alors notre Serviteur commun. Ce seroit assûrément une Puissance formidable.

Je trouve, pour moi, dans le projet de ce mariage une forte présomtion, que Gustave avoit formé bien sérieusement le dessein de se faire élire Roi des Romains: car, s'il n'avoit eu en vue que de rétablir l'Empire dans son prémier état, & d'y mettre sa Réligion sur un pied égal avec la Réligion de Rome, pourquoi auroit-il tant brigué l'amitié des Electeurs, & des Princes Protestans plus intéressés encore que lui à faire triompher la Réligion qu'ils pro-

qu'un lui ayant dit, *que Sa Majesté étoit deja Maître de la Couronne Imperiale, ayant Nuremberg à sa devotion, [illegible] en dépôt, & Francfort [illegible] à l'Election & au Couronnement des Empereurs*: le Roi reprit en [illegible] qu'il n'étoit pas ambitieux jusque là. Le Dr. Harte conclut de là qu'on a prêté gratuitement ce dessein à ce Heros. Mais c'est bien une réponse faite en riant, qu'il ne faut pas prendre au pied de la Lettre, & une réponse faite en public! On faisoit un compliment au Roi, & il y répondoit en riant: c'est-à-dire, d'un ton d'ironie, qui signifie tout le contraire de ce qu'on pense en effet. Le compliment même portoit à faux, puisque, comme nous l'avons remarqué ailleurs, Francfort n'est point le lieu prescrit pour l'Election & le Couronnement; mais on n'y regarde pas de si près quand on veut flatter, & le Roi se moquoit du flatteur, en lui répondant d'une manière bien éloignée peut-être de sa pensée.

(1) Frédéric-Guillaume né le 6. de Février 1620. & Père du prémier Roi de Prusse.

(2) Mst. de M. Ark. *p.* 595. à l'année 1632.

(3) C'est le vrai nom de ce favori de George-Guillaume Elect. de Brand. & non pas *Schwartzenbourg*, comme écrit Chemnitz.

fessoient, & dont ils tenoient tant de revenus & de prérogatives, dont l'Empereur avoit voulu & vouloit encore les dépouiller. Enfin, si tout cela ne paroît pas assez prouver que Gustave visoit à l'Empire, du moins est-ce une marque certaine, qu'il comptoit d'en retenir un bon morceau. Quoiqu'il en soit, ce mariage ne fut pas poussé au-delà de la proposition. Soit parce que le Roi se trouva bientôt entraîné dans un tourbillon d'entreprises plus importantes les unes que les autres : soit, comme le prétendent quelques-uns, que le Chancelier Oxenstierna le fit échouer, dans l'esperance de faire épouser un jour la jeune Princesse de Suede à un de ses Fils : soit enfin que la difference de Religion fit d'abord un obstacle, qu'on n'eut pas le loisir d'applanir avant la mort prematurée du Roi. En effet, quoique l'Electeur fût charmé de la proposition, il trouvoit néanmoins quelque chose de dur à ce que le Roi de Suede exigeoit, que le Prince Electoral fût envoyé en Suéde, pour y être élevé dans la Religion du Pays. Son Conseil, composé de Reformés les plus rigides, lui fit naître mille scrupules, soutenant qu'il n'étoit pas permis d'acheter un Royaume au prix d'une erreur, quelque petite qu'elle fût, sans blesser sa conscience (1). On consulta les Docteurs *Bergius*, & *Crellius*, qui ne manquèrent pas de se ranger à cet avis, & de former encore d'autres difficultés au sujet du dégré de consanguinité. Après plusieurs conférences, ces Théologiens (2) dictèrent au Conseil une Lettre, qui fut écrite au Chancelier Oxenstierna, & dans laquelle on déclaroit; qu'avant que de passer outre dans l'affaire du mariage, l'Electeur souhaitoit, qu'il fût tenu sous les auspices du Roi Suéde un Synode, ou Concile général des Protestans, où l'on tacheroit de concilier les différens sentimens des Theologiens sur les points, qui divisoient les Luthériens & les Réformés.

Gustave avoit deja commencé à vouloir réünir ces deux partis. Il sentoit que c'étoit le plus sûr moyen de balancer celui des Catholiques en Allemagne, qui avoient toûjours merveilleusement profité des divisions des deux Sectes Protestantes : d'ailleurs il vouloit s'attacher à jamais par-là les Princes de la Religion Reformée, qui ne laissoient pas d'être puissans en Allemagne : mais, quelque effort que fit ce Prince, il s'apperçut qu'il est bien plus aisé de reconcilier des Nations qui se font la guerre, que d'accorder trois ou quatre Théologiens ; &, s'il ne renonça pas dès-lors à l'esperance de reussir, il est du moins certain, qu'il renvoya le projet à un autre tems. Quant au mariage en question, il paroit que Gustave y alloit de bonne foi, puisqu'il le remit encore sur le tapis, lorsqu'il étoit en mouvement vers la Baviére ; & il y a toute apparence, que la Religion ne fut pas la cause de la froideur

(1) Jean Sigismond Pére de George-Guillaume n'avoit pas été si scrupuleux que son Fils, ayant quitté la Doctrine de Luther, & embrassé celle de Calvin en 1614. pour complaire aux Peuples du Duché de Cleves, qui [illegible], & pour gagner les Hollandois, dont les secours lui étoient fort utiles dans la poursuite de ses droits. Or, assurément le Duché de Cleves n'étoit en rien comparable au Royaume de Suéde. Not. de M. Ark.

(2) *Bergius* étoit Professeur en Théologie à Francfort sur l'Oder. Il fut dans la suite Chapelain de l'Electeur de Brandebourg. Quant à *Crellius*, il étoit plutôt Socinien que Calviniste; & après sa mort sa Memoire est dans la plus grande veneration parmi les Unitaires.

de l'Electeur pour une affaire si avantageuse, & que ce qu'il exigeoit touchant un Synode général n'étoit qu'une défaite, que lui inspiroit son favori le Comte de Schwartzenberg, toûjours Pensionnaire & ami fidéle de la Cour de Vienne, dont la puissance auroit été furieusement balancée par cette union.

Avant que de marcher contre Tilly, le Roi de Suède jugea à propos d'écarter les Espagnols de Mayence, pour mettre cette Ville entiérement à couvert de leurs entreprises. Il avoit deja Worms & Oppenheim, il lui faloit encore Creutznach, Ville du Palatinat du Rhin, sur la Nave qui la traverse, & va se perdre dans ce fleuve près de Bingen. Creutznach n'est qu'à six milles de Mayence. Il y avoit une Garnison Espagnole, & quelque cent Soldats Impériaux. La Ville n'étoit point forte ; mais le Château valoit beaucoup mieux.

Le Roi vint en personne à ce siége qui ne fut pas long ; car, ayant fait escalader la Ville, elle fut emportée l'épée à la main, & tout ce qu'il y avoit d'Espagnols massacré ; mais le nombre n'en étoit pas grand, la plûpart ayant eu la précaution de se sauver dans le Château, que le Roi fit sommer aussitôt. L'Officier, qui y commandoit, répondit qu'il vouloit se défendre. On étoit alors dans les prémiers jours de Janvier, saison peu propre à des siéges pour tout autres troupes que les Soldats de Gustave ; mais, malgré le froid, malgré la dureté de la terre, ils poussèrent leurs approches avec tant de vivacité, qu'en peu de jours le mineur fut attaché, & la mine joua avec beaucoup de succès. Alors le Commandant battit la chamade, & demanda la sortie libre avec les honneurs de la guerre. Le Roi (1) leur accorda de sortir avec leurs armes, à condition qu'ils les mettroient bas à cent pas de la place, ce qui fut agréé & exécuté : mais ce généreux Prince, après leur avoir vu mettre bas les armes, les leur fit rendre à tous, & les laissa aller. Ce petit siége coûta la vie à quelques braves Officiers du Roi, qui regreta surtout le Colonel Winckel.

Dans le même tems que le Roi s'emparoit de la Ville & du Château de Creutznach, le Rhingrave emporta Kirchberg dans le Hundruck, & ensuite Bacharach, lieu fameux par ses bons vins ; & le neuvième de Janvier, la Garnison Espagnole de Braunfelds capitula, ce qui acheva de nettoïer & d'assûrer toute la Weteravie. Le Roi avoit chargé en même tems le Landgrave de Hesse de faire avec ses troupes une entreprise sur *Caub* ou *Kaub*, petite mais forte Ville, où les Espagnols avoient une bonne Garnison.

Le Landgrave confia cette commission au Colonel Conrad Uffeln, qui s'en acquitta très bien ; car, ayant surpris la Ville, il se trouva en état d'attaquer avec plus de facilité le Château, qui étoit très fort, & qui ne se rendit en effet que le huitième de Janvier. La Garnison en sortit avec les honneurs de la guerre, & fut escortée jusques à Coblentz.

Enfin Gustave-Adolphe, ayant mis Mayence en sûreté, & donné ses derniers ordres, pour continuer les fortifications de cette Ville & la construction de Gustafsbourg (2), commença à rassembler son armée, pour aller au

(1) Kevenh. l. c. *p.* 89.

(2) Les Soldats Suédois nommérent cette Forteresse *Pfaffentraub* selon Kevenhuller, & *Pfaffenzwang* selon M. Ark. c'est-à-dire, *les entraves des Pretres*.

secours de la Franconie ; &, avant que de quitter Francfort, il publia les ordonnances les plus sévères pour la sûreté & la liberté des Foires de cette Ville, & pour l'extirpation d'une bande de Brigands, qui, à la faveur des troubles de la guerre, pilloient les Voyageurs, & les massacroient.

Cependant le Comte de Tilly étoit entré dans la Franconie avec de grandes forces, & y commettoit tous les ravages, qu'il avoit coûtume d'exercer sur toutes les Terres des Protestans. Le Pays d'Anspach éprouva tous les traits de la fureur d'un Soldat éfrené ; le viol, le pillage, & l'incendie. Ces barbares ne respectèrent pas même les tombeaux des Princes, & sachant que Joachim-Ernest de Brandebourg, Margrave d'Anspach, avoit été inhumé avec un cordon de diamans de grand prix, ils forcèrent son tombeau, mirent en piéces son cercueil, & enlevèrent les diamans (1).

Le Feld-Maréchal Horn à qui, comme nous l'avons déja dit, le Roi avoit confié le commandement d'une armée de huit à dix mille hommes pour agir en Franconie, après avoir laissé un peu reposer ses troupes, les avoit rassemblées près de Schweinfurth, d'où il vint mettre le siege devant Hœchstædt, non pas ce Hœchstædt, où Marlborough triompha depuis du Maréchal de Tallard, mais une petite Ville de l'Evêché de Bamberg sur la gauche de l'Aisch, rivière qui se jette dans le Meyn à trois mille au-dessus. A peine avoit-il investi la place, qu'il vit paroître cinq cens chevaux, & autant de fantassins sur la droite de l'Aisch, qui tâchoient de se jetter dans la Ville, cherchant un gué pour passer la rivière. Cette troupe étoit un secours que le Comte de Tilly envoyoit de Forcheim. Horn les fit d'abord attaquer ; mais ils ne jugèrent pas à propos de se battre, & reprîrent au plus vîte le chemin par où ils étoient venus. Les Suédois les poursuivirent jusqu'à un mille de Forcheim, & atteignîrent l'Infanterie, qui, harassée de la marche & de la fuite, ne pouvoit plus faire un pas ; aussi fut-elle presque toute taillée en piéces, ainsi qu'une partie des Cavaliers ; le reste se sauva comme il put.

Après cet échec Hœchstædt se rendit sans presqu'aucune résistance, & le Feld-Maréchal Suédois détacha cinq Escadrons & deux Bataillons vers Bamberg, pour s'assûrer de cette Ville que les Impériaux venoient d'abandonner, comme n'étant pas tenable, & de peur d'être coupés de leur armée par la prise d'Hœchstædt.

(1) On lit dans l'*Epitome Rerum Germ.* ces paroles touchant ce Marcgrave d'Anspach. *Joachimus Brandeburgicus, Dux olim Unionis Protestantium, dignus ea [illegible]* M. le Dr. Harte dit, qu'à la vérité il avoit commandé l'armée Protestante devant Prague, mais qu'ayant ensuite changé de parti il ne méritoit pas un si cruel traitement après sa mort. [illegible] Marcgrave d'Anspach ne se trouva point à la Bataille de Prague ; il commandoit alors dans [illegible] les troupes de l'Union. M. H. a mal entendu le passage du *Soldat Suédois* [illegible] comme le remarque fort bien M. le P. Boehm. *Leurs [illegible] drent un cordon de diamans de grande valeur au dernier Marquis, qui avoit ci-devant commandé les troupes de l'Union au Bas-Palatinat, & [illegible] beaucoup de sujet au parti Impérial de l'aller [illegible] dans le tombeau.* Sold. Suédois p. 156. Ces dernieres paroles font entendre [illegible] que ce Marquis n'avoit pas fait d'assez grands exploits contre les Impériaux, pour [illegible] leur haine à ce point. En effet, il parut si peu digne du Commandement qu'on lui avoit confié, qu'on le soupçonna d'intelligence avec les ennemis. Mais cela ne veut pas dire qu'il changea de parti.

Les Suédois arrivèrent le premier de Février devant Bamberg, & demandèrent brusquement si l'on vouloit les recevoir ou non? Le peu de Chanoines qui restoient s'assemblèrent; &, se voyant sans défense, décidèrent qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que d'ouvrir les portes & de recevoir les Suédois, après qu'on seroit convenu de quelque accord pour la sûreté de la Ville. Pendant qu'on étoit en pourparler, il arriva de Chronach cinq cens hommes de milice, qui se glissèrent dans la Ville par une autre porte, au moment même que la capitulation venoit d'être conclue & signée, en vertu de laquelle la porte devoit être ouverte aux Suédois à deux heures de l'après midi. Mais les Bourgeois, sans se mettre en peine de la foi publique, prirent les armes, se joignirent aux miliciens, & braquèrent quelques piéces de canon sur une tour, d'où ils tirèrent sur les Suédois jusqu'à minuit, faisant en même tems grand feu de mousqueterie : mais les Suédois irrités écartèrent bientôt les miliciens des remparts; &, ayant appliqué un petard à une des portes, ils la firent sauter & entrèrent dans la Ville. Alors les miliciens prirent la fuite, & les Bourgeois se rassemblèrent à l'Hôtel de Ville, où ils vouloient encore se défendre; mais, se voyant abandonnés des miliciens, ils profitèrent de l'obscurité de la nuit pour se retirer chacun chez soi, ne doutant pas que les Suédois n'y vinssent bientôt les égorger; &, jugeant des troupes de Gustave par celles de Ferdinand, ils s'attendoient à un massacre général. Il n'eût tenu sans doute qu'aux Suédois de faire de Bamberg un second Magdebourg; mais ce n'étoit pas-là l'esprit de leurs Chefs formé sur celui du Roi, ni peut-être le leur. Ils restèrent sous les armes jusqu'au retour du jour de crainte de surprise: alors, voyant la frayeur généralement répandue dans la Ville, & qu'il n'y avoit plus personne en armes, ils s'emparèrent de tous les postes d'importance, & de tous les Edifices publics, & les Chefs abandonnèrent aux Soldats les maisons des principaux Bourgeois qui avoient violé la capitulation, celle des Jésuites, qui avoient eu la précaution de mettre leur personne en sûreté avant l'arrivée des Suédois, & quelques autres des plus riches Chanoines absens. Les Franciscains & les Carmes (1), qui étoient restés dans leur Couvent, n'y reçûrent aucune insulte, & on ne toucha à rien de ce qui leur appartenoit. Il n'y eut, ni maison brûlée, ni femme deshonorée, ni Bourgeois maltraité; & dans peu la tranquilité fut si bien rétablie, qu'on n'auroit pas cru qu'elle eût été emportée l'épée à la main ensuite d'une capitulation violée. Sur ces entrefaites, le Feld-Maréchal Gustave-Horn arriva avec le reste de l'armée; &, après avoir pris connoissance de ce qui s'étoit passé, il loua les Soldats & les Officiers de leur attachement aux Loix de la discipline; il ordonna au Magistrat, aux Chanoines, & aux principaux Bourgeois de s'assembler, leur reprocha aigrement leur perfidie, & les obligea à prêter serment de fidélité au Roi, & à la Couronne de Suéde; après quoi on chanta le *Te Deum* dans la Cathédrale, & un Ministre Luthérien y fit un Sermon, qu'aparemment les Chanoines & les Moines ne se soucièrent pas d'entendre.

De Bamberg, le Feld-Maréchal vouloit marcher contre Forcheim; mais les

(1) Kehvenh. l. c. *p.* 83.

pluyes qu'il fit, & le froid extrême qui ſuivit, l'obligèrent de différer l'exécution de ce deſſein, ſe contentant pour lors de détacher des partis, pour contenir ceux de la Garniſon de Forcheim, & faiſant cantonner toute ſa petite armee dans les Villages autour de Bamberg, & dans la Ville même.

Dans ces circonſtances, l'Evêque de Bamberg s'adreſſa à l'Electeur de Bavière, le priant de le ſecourir, & d'ordonner au Comte de Tilly de marcher avec les troupes de la Ligue contre les Suédois, pour les chaſſer de ſes Terres & le rétablir dans ſon Evêché.

Tilly cantonnoit près de Nœrdlingen avec une partie de ſon armée, lorsqu'il reçut des lettres du Duc de Bavière, portant ordre de raſſembler le nombre de troupes qu'il jugeroit néceſſaire, & de marcher contre le Géneral Suédois, pour le chaſſer de l'Eveché de Bamberg. Cet ordre ne pouvoit qu'être agréable au Comte de Tilly, qui ne ſouhaitoit rien tant que d'en venir aux mains avec les Suédois; & qui, depuis quelque tems, ſe voyoit géné par des ordres tout contraires. Sur le champ, il depécha des Officiers dans le Haut-Palatinat, pour en tirer la plus grande partie des Garniſons; &, avec ce qu'il avoit de troupes autour de Nœrdlingen, il s'avança juſqu'à Amberg, ou l'Eveque de Bamberg l'attendoit pour s'aboucher avec lui. Après quelques conférences avec ce Prélat, Tilly ſe rendit à Neumarck où il avoit aſſigné le rendez-vous général de l'armée, qu'il raſſembloit pour cette expédition, & qui ſe trouva forte de vingt-mille hommes, tout de troupes de la Ligue, y compris huit mille Bavarois de recrues, qui fûrent d'abord incorporées dans les vieux Corps. L'Artillerie conſiſtoit en vingt deux piéces de tout calibre, avec les munitions, & tout l'attirail néceſſaire. Tout etant prêt, Tilly ſe mit en marche, & s'empara en paſſant des petites Villes d'Altorff & de Lauff, à trois ou quatre milles de Nuremberg, & y mit Garniſon. De-là il vint à Farcheim; &, après avoir donné deux ou trois jours de repos à ſon armee, il ſe remit en marche.

Le Général Suédois, averti de bonne heure des deſſeins & des mouvemens des troupes de la Ligue, comprit que cet orage alloit fondre ſur Bamberg, & ne voulant pas prendre ſur lui de défendre, ou d'abandonner cette Ville, il tint un grand conſeil de guerre où la queſtion fut fort agitée. Pluſieurs vouloient qu'on ſe retirât, diſant que Bamberg étoit une Ville ouverte, & d'une trop vaſte étendue pour la defendre; que les remparts ne valoient rien, & étoient ruinés en pluſieurs endroits. Mais le plus grand nombre trouvoit qu'abandonner une Ville comme Bamberg, ſi peu de tems après s'en être rendu maîtres, c'étoit un aveu de foibleſſe trop honteux pour des Suedois: que le Roi avoit eu ſes raiſons pour ſouhaiter qu'on s'en emparat, & qu'il ne goûteroit peut-être pas celles qu'on allegueroit pour en juſtifier l'abandon, d'autant moins que ce Monarque avoit detaché le Duc de Weymar avec un renfort conſidérable, qui marchoit en toute diligence, & ne pouvoit pas tarder longtems d'arriver. Bref, il fut decidé que l'armee ſe renfermeroit dans Bamberg, & suppléeroit par des retranchemens à la foibleſſe, & à la ruïne des remparts de la Ville. Auſſitôt on aſſigna à chaque Régiment un poſte à retrancher, & tout s'y porta avec tant d'ardeur Soldats & Officiers, que

tout étoit presqu'en état, lorsque les Coureurs du Comte de Tilly commencèrent à se montrer.

Le 28. de Février, le Feld-Maréchal Horn fut informé qu'on voyoit quelques Escadrons près d'un petit bois à la portée du canon de la Ville. Aussitôt il donna ordre aux troupes d'occuper les postes qui leur étoient destinés, & cela fut exécuté sans la moindre confusion. Ensuite, il envoya le Comte de Solms pour faire retirer la garde avancée de Cavalerie, & empêcher qu'elle ne s'engageât dans aucune escarmouche avec l'ennemi. Pour lui, il parcourut à cheval toutes les lignes, & ordonna qu'on se hatât de fermer ce qui ne l'étoit pas encore; en même tems il envoya ordre à toute la Cavalerie cantonnée dans les Villages de se rassembler, & de marcher dans la Ville. Le Régiment de Baudissin fut le premier qui y entra, & alla occuper le poste qui lui étoit assigné. Kochtizky, qui en étoit Colonel, étant venu rendre compte au Feld-Maréchal de l'arrivée du Régiment, Horn lui dit de retourner donner ordre qu'il se tînt prêt, & celui-ci, ayant rencontré Bilau qui en étoit Lieutenant-Colonel, il le chargea de l'ordre du Général qu'il comprit mal; car il fit sortir le Régiment aux champs, & le fit avancer assez loin vers le bois, où l'on voyoit de la Cavalerie ennemie. Ce mésentendu auroit pu causer un engagement, si le Feld-Maréchal ne s'en étoit apperçu à tems, & n'y avoit remedié en faisant revenir sur le champ cette troupe, & envoyant ordre au Lieutenant-Colonel Bilau de la conduire derrière le rétranchement du Régiment de Solms, qui n'étoit pas encore fini, & auquel on travailloit encore, afin de fortifier ce poste d'un si brave Corps, qui put réparer ce qui manquoit au rétranchement. Bilau exécuta cet ordre avec assez de lenteur, ne croyant pas devoir se hâter pour quelques coureurs débandés, qui avoient paru vers le bois; mais, soit qu'un plus gros Corps fût caché en embuscade dans ce même bois, soit qu'il arrivât en ce moment, on vît avancer en bon ordre deux Régimens de Cavalerie, qui chargèrent celui de Baudissin à dos, & le mirent en confusion, lorsqu'il étoit sur le point de rentrer derrière les lignes.

Les Fantassins du Régiment de Solms qui gardoient ce poste, aulieu de faire feu sur la Cavalerie ennemie qui pressoit le Régiment de Baudissin, fûrent si effrayés qu'ils s'enfuirent. Horn informé de ce desordre y accourut en diligence avec le Comte de Solms, qui fit tout au monde pour rallier son Régiment; mais ses efforts fûrent vains, & il fut obligé de se retirer, ayant reçu un coup de feu qui lui perçoit la jambe. L'ennemi grossissant à tout moment, la frayeur se communiqua à tout ce qui gardoit les rétranchemens du Fauxbourg, & c'étoit presque tout des Régimens Allemands, qui s'enfuirent avant d'être attaqués, & gagnèrent le pont pour passer dans la Ville. Les ennemis les poursuivirent si vivement qu'ils passèrent le pont immédiatement après eux, & pénétrèrent jusques dans la Ville. Le Genéral Suédois enrageoit de voir cette déroute & le moment, où il alloit étre chassé honteusement de Bamberg & de ses rétranchemens par la seule avant-garde de l'armée de la Ligue, avec risque de perdre toute son artillerie & ses bagages, lui qui esperoit de repousser l'armée entière de Tilly avec un Corps plus foible de plus de la moitié. Enfin, après bien des efforts extraordinaires, après s'étre exposé lui-

méme à être tué ou pris, il vint à bout de rallier le Régiment de Baudiſſin, & d'arrêter les ennemis juſqu'à ce qu'il fût joint par le Régiment du Comte de Thurn Infanterie, qui chargea un Régiment d'Infanterie de la Ligue qui avoit pénétré dans la Ville, le ramena battant juſqu'au pont qu'il le força à repaſſer, tandis que Horn, à la tête du Régiment de Baudiſſin renforcé de quelques eſcadrons qui venoient d'arriver, chargea la Cavalerie ennemie, la culbuta, & regagna le pont qu'il fit détruire auſſitôt au milieu des mouſquetades. Enſuite, il fit embarquer ſon artillerie & partir ſes bagages, & abandonna ſes rétranchemens, couvrant lui-même la retraite à la tète du Régiment de Baudiſſin & de tous les Dragons. Tout marcha en bon ordre ſur Kitzingen; de-là à Ettman, où la petite armée de Horn paſſa le Meyn, & ſe posta de l'autre côté du fleuve.

Les Suédois perdîrent environ trois cens hommes dans cette attaque, & ceux de la Ligue n'en perdîrent guère moins. Ils regretèrent ſurtout un Colonel de Croates qui fut tué ſur le pont, avec quelques autres braves Officiers.

La nouvelle de cet échec fit comprendre à Guſtave-Adolphe, que ſa preſence étoit néceſſaire en Franconie, & ce fut ce qui le détermina à quitter les bords du Rhin, & à différer juſqu'à un autre tems deux entrepriſes qu'il avoit en téte, qui étoient de ſurprendre Heydelberg & Philipsbourg.

Le Roi aſſigna Aſchaffenbourg pour rendez-vous à toutes les troupes qui devoient former l'armée qu'il vouloit mener en Franconie, & cependant il ſe rendit de Francfort à Hœchſt, accompagné d'un Duc de Mecklenbourg, du Duc Bernard de Weymar, & d'Auguſte Comte Palatin du Rhin.

Le 5me. de Mars le Roi partit de Hœchſt, & ſe rendit à Steinheim ſur le Meyn, où il fut joint par la Reine ſon Epouſe, par Fréderic Roi de Bohéme, & par les Comtes Palatin du Rhin Philippe & Louïs Frères.

Le lendemain la Reine & les deux frères prirent congé du Roi, & retournèrent à Francfort. On peut s'imaginer que l'adieu fut tendre de part & d'autre: les périls, où le Monarque alloit s'expoſer, ajoûtoient beaucoup au regret de le quitter.

Le méme jour 6me. de Mars 1632. le Roi fit à Aſchaffenbourg la revue de ſon armée. Elle ſe trouva forte de douze Régimens d'Infanterie & de 8000. Chevaux, ce qui faiſoit au moins vingt-cinq mille hommes bien armes, & animés de la plus vive ardeur de combattre, & de la plus parfaite confiance en leur Auguſte Chef.

D'Aſchaffenbourg l'armée marcha à Loohr, où elle arriva le 9e. le Roi la devançant toûjours d'un jour. De Loohr elle vint à Werdling, & de-là par Arnſtein à Geldersheim.

Cependant le Feld-Maréchal Guſtave Horn vouloit, avant l'arrivée du Roi, avoir ſa révanche de l'échec qu'il avoit reçu à Bamberg. Il s'etoit allé poſter à Haſsfurth, après avoir fait detruire les ponts d'Ettman & de Hallſtadt. Il perdit bien du monde dans cette marche, tant par la deſertion que la terreur cauſoit parmi ſes troupes, que par les fatigues & les mauvais chemins; car les Croates, qui l'avoient ſuivi de loin juſqu'à Ettman, ne faiſoient quartier à aucun traineur.

Tilly.

Tilly, favorisé des Habitans du Pays, & ayant du bois en abondance, eut bientôt fait rétablir les ponts que les Suédois avoient ruïnés; &, ayant passé le Meyn, il s'avança avec quelques Régimens de Cavalerie le 2. de Mars jusqu'à Zeyl à un mille de Hassfurth. Au prémier avis que le Général Suédois eût de l'arrivée de Tilly, il eut peine à y ajoûter foi, ne comprenant point comment il avoit pu passer le fleuve, après la précaution qu'il avoit eue de faire détruire les ponts après lui. Mais les prisonniers, que ses partis lui amenèrent, lui expliquèrent la chose, & il apprit d'eux qu'il y avoit quatre Régimens de Cavalerie à Halstadt, & que ceux de Blanckart, & du jeune Nierod étoient à Oberheit, qui n'est qu'à un demi mille de Bamberg.

Sur ce rapport Horn jugea qu'il pourroit surprendre quelqu'un de ces quartiers, & surtout le dernier, comme le plus écarté & le plus difficile à secourir. Il partit lui-même sur le soir; &, marchant à la faveur des bois & des ténèbres, il arriva à portée d'Oberheit deux heures avant le jour, sans avoir été découvert. On peut juger des suites d'une telle surprise; les deux Régimens fûrent taillés en piéces, à la reserve de quatre Compagnies qui étoient parties une demie heure anparavant pour escorter un Convoi: deux étendars fûrent pris, deux autres fûrent brûlés avec tout le bagage, & il n'échapa pas un seul homme; tout périt par le fer & dans les flammes, avec les valets, les chevaux & les femmes. Un Corps de Croates, qui n'étoit pas loin de-là, n'eut garde d'attendre les Suédois: ils prîrent tous la fuite vers le Meyn, & se jettèrent sans balancer dans la rivière, où il en périt un bon nombre. Le reste fut poursuivi par les Suédois, qui en massacrèrent quantité dans les défilés où ils les atteignîrent.

Horn, content du succès de son expédition, revint joindre le gros de ses troupes à Hassfurth, sans avoir perdu qu'une dizaine d'hommes.

Tilly, piqué de l'enlévement de ses quartiers, rassembla toute son armée, & se mit en marche vers Hassfurth à dessein de surprendre à son tour les Suédois, ou de les accabler par la prodigieuse supériorité de ses forces; mais Horn n'eut garde de l'attendre. Il envoya tous ses bagages à Sweinfurth, & les suivit bientôt en très bon ordre, & sans que l'ennemi pût l'entamer dans sa retraite. Arrivé à Sweinfurth, il fit travailler diligemment à mettre cette Ville dans le meilleur état de défense: & y mit en Garnison trois Régimens d'Infanterie, ceux du Duc-Charles, de Truchsessen, & de Solms; &, avec le reste de l'Infanterie, il prit son quartier général à Geldersheim. La Cavalerie fut mise en cantonnement dans les Villages derrière Schweinfurth; & ce fut dans cette position que le Général Suédois attendit les secours de son maître, & le parti que prendroit le Comte de Tilly.

Le onziéme de Mars Gustave-Adolphe arriva à Dettelbach, d'où il envoya ordre à son Feld-Maréchal de le venir joindre avec son Corps d'armée à Kutzingen. La jonction s'étant faite sans difficulté, l'armée Royale se trouva forte alors de plus de trente-deux mille combattans.

Le Roi reçut Horn avec les témoignages de la plus vive satisfaction. L'armée sejourna à Kutzingen, & le Roi ordonna un jour de priéres, d'actions de grace & de jeûne dans toute son armée. Le Roi fut de sa personne à Och-

fenfurth & à Wurtzbourg, accompagné du Roi de Bohéme, & des Comtes Palatin du Rhin, Frédéric & Augufte de Sultzbach; & l'armée continua à fe repofer autour de Kutzingen, en attendant l'arrivée des troupes, qui devoient la joindre fous la conduite du Duc Guillaume de Saxe-Weymar, & de quelques autres renforts que le Roi avoit mandés. Tilly de fon côté avoit inondé l'Evêché de Bamberg de fes troupes, & leur donnoit le loifir de fe remettre de leurs fatigues.

Tandis que la Franconie alloit redevenir le théatre de la guerre, ce fléau n'avoit pas encore ceffé de ravager l'Evêché de Magdebourg. Nous avons dit, que Jean-Banner commandoit dans cette partie une armée de huit mille Soldats, la plupart Allemands, Ecoffois & Anglois. Banner, dont la conduite à la guerre parut toûjours au-deffus de l'humanité, l'un des plus dignes éleves du Grand Guftave, & peut-etre le plus illuftre, s'il ne fe fût montré auffi petit dans la vie domeftique, qu'il avoit paru grand à la tête des armées; Banner, dis-je, avoit reduit le Comte Wolff de Mansfeld, qui commandoit environ deux mille Impériaux dans Magdebourg, à demander à capituler fur la fin de 1631. Mais, comme il exigeoit qu'on lui permit de fe retirer en Siléfie avec fa troupe, il falut envoyer un Exprès à l'Electeur de Saxe pour en obtenir les pafleports néceffaires, n'y ayant pas de chemin plus court de Magdebourg en Siléfie, qu'en traverfant la Saxe.

En attendant la réponfe de l'Electeur, Banner décampa d'auprès de Magdebourg pour donner un peu de repos à fa petite armée, & la mettre un peu au large. Il logea donc l'Infanterie Allemande à Schœnbeck, envoya les Anglois & Ecoffois à Saltza, la Cavalerie & les Dragons à Welfchleben.

Sur ces entrefaites, Pappenheim s'étoit rendu de Cologne à Wolffenbutel avec quinze cens hommes. Là, il raffembla des Garnifons voifines quatre à cinq mille hommes, auxquels il joignit ce qu'il avoit amené, & avec cette petite armée il fe mit en marche pour délivrer Magdebourg. Dès que le Comte de Mansfeld eût été informé de fon deffein, il fit dire au Genéral Suédois, que, quand même l'Electeur de Saxe accorderoit les pafleports défirés, il ne prétendoit pas tenir l'accord dont ils étoient convenus fous cette condition. Banner fe le tint pour dit; &, devinant aifément la caufe de ce changement, il réfolut d'attendre les Impériaux de pied ferme, fans néanmoins trop fatiguer fes troupes, & fe contentant de rapprocher fes quartiers.

Pappenheim avoit formé le deffein de venir tomber fur les Suédois lorsqu'ils y penferoient le moins, & de les attaquer par derrière, tandis que Mansfeld, fortant de Magdebourg avec toute fa Garnifon, les attaqueroit par devant. La bonne fortune de Banner fit évanouïr ce projet. Deux Soldats Anglois, qui étoient en marode, rencontrèrent un Payfan qui portoit un pain qu'ils lui ôterent; &, l'ayant coupé pour le manger, ils y trouverent une lettre qu'ils portèrent à leur Genéral. Cette lettre étoit précifément celle où Pappenheim marquoit à Mansfeld tout le projet qu'il avoit formé, & quel jour il avoit fixé pour l'exécution, afin qu'il fe tint prêt, & qu'il attaquat en meme tems.

Sur la lecture de cette lettre, le Général Suédois raffembla fes troupes, & marcha à Kalbe.

Le premier de Janvier Pappenheim partit de Wolffenbutel avec cinq à six mille hommes de pied, & dix-huit Escadrons. Il pilla en passant Schœningen & Helmstœdt, & arriva le quatrième à Magdebourg par Barleben. Je ne sais si je dois ajoûter que, d'abord après son arrivée, il fit piller tous les Villages & les Bourgs des environs. Ces pillages & ces desordres étoient si ordinaires chez les Impériaux, qu'on est tenté de croire que c'étoit leur coûtume, & le systême de guerre de leurs Généraux. L'Auteur des Annales de Ferdinand II. tout Autrichien qu'il étoit, ne les dissimule point; il en fait quelquefois des tableaux qui donnent de l'indignation; mais il y revient si souvent, qu'on est obligé d'en supprimer une partie.

Pappenheim s'étoit avancé avec l'élite de ses troupes jusqu'à Gommern: mais, ayant appris que George Duc de Lunebourg avoit quitté le parti de l'Empereur, qu'il faisoit actuellement des levées en Basse-Saxe, & hâtoit celles que ce Cercle avoit résolu de faire, & dont il devoit prendre le Commandement, il se hâta d'aller au devant de ce nouvel orage, & de le dissiper avant qu'il fût bien formé. Surquoi, il fit jetter une partie de l'artillerie de Magdebourg dans l'Elbe, enclouer le reste, brûler tous les ponts, tous les moulins, piller tout le peu qui restoit encore d'Habitans dans cette malheureuse Ville, abattre & brûler le peu de baraques qu'on y avoit élevé au lieu de maisons; &, avec tout le butin qu'il put rassembler, il abandonna la Ville le 8. de Janvier, n'y laissant que les remparts qu'il n'avoit pas eu le tems de détruire, & marcha droit à Wolffenbutel.

Dès que Banner fut informé de cette retraite, il envoya trois Compagnies d'Infanterie Suédoise pour prendre possession des ruïnes de Magdebourg. En même tems, il fit publier que tous les Habitans dispersés pouvoient y revenir en toute sûreté, les exhortant à relever les débris de leur Patrie. Un nombre assez considérable de ces infortunés s'étant présentés, on leur distribua par égale part tous les matériaux qui restoient. Tous les lieux circonvoisins s'empressèrent à les aider de tout leur pouvoir. Enfin, ils envoyèrent une Députation au Roi pour implorer son assistance. Ce Prince donna alors une déclaration, par laquelle il prend les Bourgeois & la Ville de Magdebourg sous sa protection spéciale; autorise son Général Banner à rétablir le Magistrat, & à préférer, pour gérer les principaux emplois, les personnes de la Magistrature qui restoient encore. Mais en même tems que ce Prince pourvoyoit au temporel, il ne négligeoit pas le spirituel, & il envoya son premier Chapelain Jean-Bodwid, Evêque de Lindkœping, pour régler les rites des Eglises de Halle, de Magdebourg & de Halberstadt, établir des Pasteurs où il en manquoit, un Consistoire & des visites Pastorales.

Cependant Pappenheim étoit arrivé à Wolffenbutel, où il mit six Compagnies d'Infanterie, & une de Cavalerie en Garnison; &, avec le reste de sa petite armée, il s'avança vers le Weser, & se rendit en trois jours de marche à Burgdorff dans le Pays de Lunebourg: &, quoique le Duc régnant lui envoyât toute sorte de vivres, il ne laissa pas de faire pour plus de cinquante mille écus de dégat dans ses terres, & de lui faire dire que, s'il ne lui livroit le Duc George son frère, ou du moins ne le faisoit arrêter, & ne licencioit les nou-

velles levées répandues ci & là dans ſon Pays, il mettroit le ſiége devant Zell, détruiroit la Ville de fond en comble, & mettroit tout le Pays à feu & à ſang.

Mais toutes ces menaces s'en allèrent en fumée, parceque Banner n'avoit pas perdu de tems à ſuivre Pappenheim; de ſorte que celui-ci fut obligé de ſe retirer du côté d'Eymbeck.

Banner fut joint dans ſa marche par le Duc Guillaume de Saxe-Weymar, à qui le Roi de Suéde avoit donné commiſſion de lever quelques Régimens dans la Thuringe, & il s'en étoit ſi bien acquitté, qu'il ſe trouvoit à la tête de dix mille hommes, lorſque le Roi de Suéde lui envoya ordre de joindre le Corps de Banner. Surquoi, Guillaume partit des environs d'Erfurth le dixième de Janvier, arriva le même jour à Sangerhauſen, le 12. à Mansfeld, le 13. à Ermſleben, le 14. à Quedlinbourg où il ſéjourna. Le 16. il arriva à Wernigerode, & le 17. à Oſterwick, où ſe fit la jonction avec le Général Suédois.

L'Armée, ſe trouvant forte alors de ſeize à dix-ſept mille hommes, elle ſe remit en marche, & arriva le 19. à Steinfeld, d'où elle vint à Knieſtadt où elle ſe repoſa juſqu'au 23.

Pendant ce tems-là, le Duc détacha pluſieurs partis pour avoir nouvelles de l'ennemi: un de ces partis, compoſé d'environ deux cens cinquante maîtres ſous la conduite du Major de Pattendorff, ayant ſu que le Régiment d'Infanterie de Læbel n'étoit qu'à un demi mille de Hameln, réſolut de l'attaquer, ſans avoir égard à l'inégalité du nombre. L'attaque fut ſi bruſque, que les Impériaux eûrent à peine le tems de prendre leurs armes. Pattendorff les enfonça, les tailla en piéces, fit trois cens priſonniers, leur prit leurs ſix Drapeaux, & tout leur bagage. Mais ce qui favoriſa le ſuccès de cette attaque fut, que le Lieutenant-Colonel Straube, qui commandoit ce Régiment, n'étoit pas préſent, & ſe trouvoit alors à Hameln avec une partie des Officiers; de ſorte que les Soldats manquant de Chefs ne firent preſque point de réſiſtance: tant il eſt vrai que, ſi à la guerre la fortune ſe déclare quelquefois pour les téméraires, la négligence des Chefs eſt le plus ſouvent la ſource des avantages qu'on remporte à nombre inégal. C'eſt ce que l'expérience journalière ne prouve que trop, ſans que certains eſprits en deviennent pour cela plus ſages. Quoiqu'il en ſoit, les ſix Drapeaux fûrent envoyés au Duc de Brunſwick, qui les reçut avec beaucoup de joie, comme un gage de la prochaine délivrance de ſon Pays.

Le 21. de Janvier des Députés de la Ville de Goſlar arrivèrent au Quartier-Général à Knieſtadt, & traitérent avec le Duc Guillaume de Saxe-Weymar; ſurquoi ce Prince & Banner ſe rendirent avec toute l'armée le 23. à Goſlar, où ils laiſſèrent repoſer les troupes juſqu'au 26. qu'ils ſe remirent en marche, & vinrent à Séeſenbourg à ſix milles au midi de Brunſwick. Delà l'armée marcha à Nordheim, que Pappenheim avoit abandonné, deſeſperant de le pouvoir défendre, & après en avoir démoli les murailles. De Nordheim l'armée ſe rendit à Pleſs: & le Quartier-général du Duc fut établi à Bovender, Village du Pays de Heſſe. Là, ayant eu avis qu'il n'y avoit que trois cens hommes dans Gœttingen, dont cinquante de Cavalerie, & qu'ils

étoient mal pourvus de vivres, & excedés de veilles & de fatigues, il forma le dessein de se rendre maître de cette Ville, dont la prise & la conservation avoient coûté tant de monde, de soins & de peines au Comte de Tilly.

Le Duc, en approchant de la place, envoya un Trompette au Commandant Jean-George de Carthaufs, pour lui offrir une bonne capitulation. Celui-ci ayant répondu qu'il vouloit se défendre, le Duc fit dresser une batterie pour amuser les assiégés. Après une canonnade de quelques heures, le Duc fit de nouveau sommer le Commandant; &, en ayant reçu la même réponse, il résolut d'escalader la place, avec d'autant plus d'apparence de réussir, que la foiblesse de la Garnison ne permettoit pas au Sr. de Carthaufs de garnir suffisamment le rempart, qui d'ailleurs étoit simple & mal langué.

La Ville avoit été investie le 10. de Février, le Duc en avoit bien examiné le fort & le foible; & c'étoit en conséquence de cet examen qu'il avoit pris la résolution que nous venons de dire. Les troupes passèrent la nuit du dix au onze en priéres; & le matin à six heures l'escalade fut exécutée en huit différens endroits, à la faveur d'une batterie de gros canon élevée sur le Galgenberg, hauteur qui commande entiérement la Ville de Gœttingen (1).

La succès de cette attaque ne fut pas un moment douteux. La Ville fut emportée après une foible résistance. Tous ceux des Impériaux qui se trouvèrent exposés à la prémière furie du vainqueur fûrent massacrés. Le reste fut fait prisonnier avec leur Commandant Jean-George de Carthaufs, deux Lieutenans, un Enseigne, quelques Valets, quelques Moines Franciscains de l'Observance, le nouvel Abbé de Walckenried, quelques Réligieuses, & quelques Officiers de l'Archevêque de Mayence, qui avoient quitté Erfurth depuis l'entrée des Suédois dans cette Ville, & s'étoient réfugiés à Gœttingen.

Le 12. qui étoit un Dimanche, le Duc fit prêcher le Sr. David Lippacher son aumônier dans l'Eglise de St. Jean, dont les Catholiques s'étoient emparés, & il fit chanter le *Te Dèum* au bruit de toute l'artillerie.

Les Suédois trouvèrent dans Gœttingen une artillerie nombreuse, consistant en plus de cent cinquante piéces de canon, une quantité prodigieuse de poudre, de mêches, de balles, de boulets, & plus de quatre mille mousquets

De Gœttingen le Duc envoya un Trompette à Duderstadt, où se tenoit l'Assemblée des Etats du Pays d'Eichsfeld, pour les exhorter à se soumettre de bonne grace, & à se déclarer pour le Roi de Suéde, à quoi ils consentîrent sans difficulté; &, le Duc s'étant rendu à Duderstadt, la Bourgeoisie lui en présenta les clés, & fit toutes les soumissions qu'on pouvoit désirer. Ils lui livrèrent méme deux cens cinquante Soldats qu'ils avoient levés, & qui fûrent aussitót incorporés dans les Régimens qui avoient le plus besoin de recrues.

Sur ces entrefaites, Gustave-Adolphe jugea à propos de renvoyer en son Pays le Landgrave Guillaume de Hesse-Cassel, de rappeller à soi le Duc Guillaume de Saxe-Weymar & le Général Banner, avec toutes leurs troupes à la re-

(1) Cette Ville est devenue encore plus fameuse de nos jours, par la longue & opiniâtre résistance du Viconite de Vaux, & par les expéditions fréquentes de M. de Belsunce. Au reste, quoiqu'on écrive *Gættingen*, on prononce *Goettinguen*, qui est la prononciation des Gens du Pays.

ferve de celles, qu'ils avoient mifes en Garnifon dans les diverfes places qu'ils avoient conquifes. Le Landgrave devoit avec le fiennes achever de chaffer les Impériaux de la Haute-Heffe & de la droite du Wefer, feconder les opérations du Duc de Lunebourg, de l'Evêque de Brême, & des troupes du Cercle de Baffe-Saxe; & pour plus de fûreté, le Roi, voyant que les troupes qu'il avoit dans le Mecklenbourg n'y étoient plus néceffaires, envoya ordre à Achatius Todt & à Baudiffin de leur faire paffer l'Elbe, & de les mener vers le Wefer pour le même objet. Mais, avant que tous ces fecours arrivaffent, Pappenheim, qui s'étoit retiré vers la Lipe, revint fur la gauche du Wefer, paffa ce fleuve dans le deffein de ruiner ou le Duc George de Lunebourg, ou le Landgrave de Heffe, avant qu'ils puffent joindre leurs forces.

Celui-ci s'étoit préfenté devant Marbourg où il y avoit mille Impériaux, il avoit emporté la Ville & le Château en peu de jours, & paffé les Imperiaux au fil de l'Epée. De-là il avoit pris fa marche fur Fritzlar pour y paffer l'Eder, ce qu'il exécuta auffi. De-là il s'avança fur Corbach, Stadthagen & Wolkmarfen, dans la vue de fe joindre au Duc George de Lunebourg, comme ils en étoient convenus. Mais Pappenheim, ayant paffé le Wefer, vint tout à coup fe préfenter devant Eymbeck, petite Ville fans prefqu'aucune fortification, & où il n'y avoit d'autre Garnifon, que foixante Cavaliers Suédois, & deux Compagnies d'Infanterie que la Ville avoit levées à fes frais. Malgré cela, la Ville refufa d'ouvrir fes portes, efperant d'être bientôt fecourue; mais au bout de trois jours elle fe rendit, & par-là Pappenheim fe trouva entre le Duc George & le Landgrave en état d'empêcher leur jonction.

Sur ces entrefaites le Landgrave avoit pouffé fon avant-garde jufqu'à Hœxter fur la gauche du Wefer. Pappenheim avoit été averti que le Régiment Heffois de Roffa étoit dans un Bourg près de Hœxter, furquoi il refolut de le furprendre, & y réüffit fi bien qu'il fit prifonnier le Colonel, avec plufieurs Officiers & trois cens Soldats; auffitôt les Heffois abandonnèrent Hexter ou Hœchfter avec beaucoup de précipitation, & fans fe donner le tems d'en emporter les munitions, & l'artillerie qu'ils y avoient. Le Landgrave prit alors fa route vers l'Evêché de Paderborn, dans l'efperance de forcer par-là Pappenheim à quitter la Baffe-Saxe; mais celui-ci, fans fe foucier de cette maneuvre, entra dans la Heffe, y mit tout à feu & à fang, & tourna enfuite droit vers le Landgrave. Ce Prince, ne fe fentant pas affez fort en Infanterie, pria le Duc George de Lunebourg de lui en envoyer un renfort. Celui-ci detacha non feulement de l'Infanterie, mais auffi de la Cavalerie. Pappenheim en ayant eu avis, alla au devant de ce détachement, le défit & le diffipa.

Cependant Achatius Todt s'avançoit du côté de Brême avec une armée de de neuf à dix mille hommes prefque tous Suédois. Il detacha d'abord le Colonel *Dameni* pour chaffer les Impériaux de Ferden Réfidence de l'Evêque. Les Impériaux firent d'abord une fortie fur les Suedois avec deux cens hommes; mais il furent reçus de telle forte, qu'il n'y en eut pas un feul qui pût rentrer dans le Château, tout ayant été tué ou pris.

Pendant ce tems-là Todt affiegea en perfonne Buxtehude, qu'il prit en deux jours. Trois cens Danois fous la conduite de Macquard de Rantzau s'é-

toient cependant jettés dans Freybourg, Ville située sur l'Elbe. On ne sait si c'étoit par ordre du Roi de Dannemarck, & à propos de quoi ils étoient venus là. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les habitans du Pays de Wursten, s'étant joints à quelques Soldats de l'Evêque de Brême, escaladèrent Freybourg le quatriéme de Mars, massacrèrent une partie des Danois, & firent le reste prisonnier. A cette nouvelle le Roi de Dannemarck fut fort en colère, & fit faire de grandes plaintes au Général Todt, qui assûra que ni lui, ni aucun Officier Suédois de quelque rang, n'avoit aucune part à cette action, & n'en avoit même rien su. Christian ne se contenta pas de ce desaveu, il envoya des Ministres au Roi de Suéde pour se plaindre de cette hostilité, & apparemment il fut satisfait de la réponse du Héros, puisque Pappenheim, voyant que Todt alloit assiéger Stade, proposa au Danois de se charger de la défense de cette place, lui insinuant que l'Empereur la lui céderoit; mais il rejetta cette proposition, & déclara qu'il vouloit observer la paix qu'il avoit avec la Suéde. Il y a apparence que Christian craignoit alors le ressentiment de Gustave, & qu'il pensoit que, si ce Conquérant alloit encore remporter de nouveaux avantages sur les Impériaux & sur la Ligue, il pourroit tirer de cette infraction une vengeance éclatante.

Cependant Todt investit Stade, & le 8me. de Mars il fit attaquer la redoute sur la Schwinge par cent cinquante hommes, qui l'emportèrent après une médiocre résistance; mais, ceux-ci étant revenus bientôt après au nombre de 1500. ils attaquèrent cette poignée de Suédois avec une telle furie, qu'ils firent main basse sur eux & reprîrent la redoute.

Pappenheim, resolu de tout hazarder pour sauver Stade, s'avança dans l'Evêché de Brême, & maneuvra si bien, qu'il obligea Todt à lever le siége, y ayant fait entrer du secours malgré ce Général Suédois, qui auroit eu bien de la peine à se soutenir en deça de l'Elbe, s'il n'avoit reçu un renfort inattendu. C'étoit ce même Duc François-Charles de Saxe-Lawenbourg, que nous avons dit ailleurs qui avoit été fait prisonnier par Pappenheim à l'attaque de Ratzenbourg. Ce Prince, ayant ensuite été relâché en considération de son changement de Réligion, & sous condition de ne jamais rien faire contre le service de l'Empereur, oublia bientôt & sa nouvelle Réligion, & les conditions qu'il avoit acceptées, & revint dans la Basse-Saxe, y leva des troupes sous commission du Roi de Suéde; &, en ayant formé un Corps de cinq à six mille hommes, il les mena au Général Todt, que ce renfort mit en état de faire tête à Pappenheim.

Celui-ci, dont les troupes diminuoient chaque jour par la desertion causée par le défaut des vivres, ayant, selon leur détestable coûtume, tellement ruiné le Pays, qu'il ne pouvoit plus rien leur fournir, tandis que les Suédois se renforçoient tous les jours, & avoient abondance de toutes choses, la Poméranie & le Mecklenbourg leur fournissant des vivres au-delà de leurs besoins; celui-ci, dis-je, fut obligé de reculer, de peur d'être forcé à une action qui ne pouvoit pas être heureuse pour lui; mais, comme il comprit qu'en s'éloignant il exposoit la Garnison de Stade à être prisonnière, il prit sagement le parti d'évacuer la Ville, & d'en remettre les clés aux Magistrats, leur re-

commendant deux ou trois cens malades qui ne pouvoient être transportés. Surquoi il se mit en marche sur Brèmerfurde ou Brémevorden par Rothenbourg. En passant il essaya de chasser les Suédois de Brémerfurde ; mais il fut répoussé, & y laissa bien du monde.

Par l'abandon de Stade tout le Commerce de l'Elbe se trouva libre ; & les Suédois trouvèrent cette acquisition d'une si grande importance, qu'ils envoyèrent d'abord des batteaux sur la Schwinge avec des troupes, occupèrent le fort ou redoute sur cette rivière, & firent entrer deux de leurs meilleurs Régimens dans la Ville.

Il ne restoit plus aux Impériaux dans toute la Basse-Saxe que Hameln & Wolffenbuttel ; & Pappenheim auroit eu bien de la peine à se retirer sans grande perte, sans la mesintelligence, qui se mit entre Todt (1) & le Prince George de Lunebourg, qui pretendoit commander les Suédois, aussi bien que les troupes du Cercle & les siennes. Todt naturellement fier ne vouloit point être sous ce Prince, & prétendoit n'être point obligé de recevoir ses ordres. Le Roi informé de ce demêlé, & en connoissant toutes les conséquences, manda Todt pour servir sous lui, & Baudissin eut le commandement à sa place en Basse Saxe, sous le Prince de Lunebourg.

Cependant Pappenheim avoit pris la route de la Hesse. A son approche les petites Garnisons Hessoises de Munden & de Wolckmarsen se retirèrent à Cassel. Pappenheim occupa Dringelberg, Witzenhausen, Allendorff, & Eschwege, & en fit les Garnisons prisonnières de guerre. Il pénétra même dans le Heichsfeld, prit Rusteberg & Heiligenstadt sur les Hessois, s'établit sur la Verra, & autour de Cassel dans le Comté de Waldeck ; mais l'approche du Duc de Lunebourg & de Baudissin l'obligea à changer de position. Il passa le Weser près de Poll, & vint camper à Brakel, où ayant été joint par le Comte de Cronsfeld avec un renfort, il marcha aux Hessois & les battit près de Wolkmarsen. Mais, ayant été appellé en Saxe sur ces entrefaites, il abandonna le terrain au Duc de Lunebourg & à Baudissin, qui firent de grands progrès en Hesse, en Basse-Saxe & en Westphalie.

En partant pour la Franconie, Gustave-Adolphe avoit laissé son grand Chancelier Axel-Oxenstierna, pour commander sur le Meyn & sur le Rhin, avec des troupes suffisantes. Oxenstierna avoit établi son Quartier général à Mayence, lorsqu'il apprit que les Espagnols avoient détaché des Pays-Bas un Corps de troupe, sous la conduite de Don Lucas de Cagro, & que ce Corps s'avançoit vers la Moselle dans le dessein de pénétrer jusques dans le Bas-Palatinat. Déja la Garnison Espagnole de Frankendahl faisoit des courses jusqu'à Neustadt sur la Harte, & enlevoit tout le bétail qu'elle pouvoit trouver dans le plat Pays. Sur ces avis le grand Chancelier ordonna à la Cavalerie qui cantonnoit autour de Cassel, petite Ville sur la droite du Rhin vis-à-vis de Mayence, de passer ce fleuve, & de venir cantonner près de cette dernière ; observant d'envoyer des partis aussi loin qu'il seroit possible, pour observer les Espagnols, & être informé de leurs mouvemens. Ceux-ci avoient formé le dessein

(1) Il étoit d'une famille distinguée en Suéde, descendue du Roi Eric par les femmes.

fein de furprendre le quartier du Rhingrave : mais celui-ci en étant informé fortit aux Champs, & s'alla emparer de quelques hauteurs, qui formoient un défilé par où les Efpagnols devoient paffer.

Don Lucas de Cagro apperçût bien quelques Cavaliers fur la crête des collines ; mais, croyant que ce n'étoit qu'une Patrouille, il la fit pouffer, & cependant enfila le défilé avec douze Efcadrons de Cavalerie. Ceux qui pouffoient la prétendue Patrouille, ayant decouvert la Cavalerie Suédoife en Bataille & en bon ordre derrière les hauteurs, fe retirèrent bien vîte, & vinrent par leur rapport épouvanter le Général & fa troupe, qui fans attendre l'ennemi s'enfuit à vauderoute. Ce que le Rhingrave ayant remarqué, il fe mit à leur trouffe avec quelques Efcadrons Finlandois, & jetta une telle terreur parmi eux, qu'ils rompîrent dix Efcadrons qui venoient à leur fecours, & qu'ils rencontrèrent dans leur chemin. Les Suédois fabrèrent tout ce qu'ils pûrent atteindre, prîrent fept étendars que le Rhingrave envoya à Mayence avec quelques Officiers prifonniers, & ne cefsèrent de pourfuivre que quand ils fûrent à la vue du Camp Efpagnol. Là ils s'arrêtèrent, défiant la Cavalerie d'Efpagne au combat ; mais elle étoit dans un fi grand defordre, qu'il y eut des Cavaliers qui fuîrent jufqu'en Brabant.

Les Efpagnols fe contentèrent donc de tirer force coups de canon fans faire mal à perfonne ; & décampèrent dans la nuit pour s'aller pofter plus loin. Mais, ayant reçu un renfort, ils s'avancèrent de nouveau, & le Rhingrave fe replia fur Mayence. Alors les Efpagnols fe hâtèrent de traverfer le Hundfruck, & de venir inveftir Spire fous les ordres du Comte de Riedberg & Don Philippe de Sylva.

Pendant tems-là, le grand Chancelier tiroit de l'Infanterie de toutes les Garnifons Suédoifes, pour former un Corps capable de faire tête aux Efpagnols & délivrer Spire, où il y avoit Garnifon Suédoife fous le Colonel Hornegck. Mais celui-ci ne fit pas la réfiftance qu'on attendoit, & fe rendit fans aucune néceffité, quoique le fecours fût proche, & que le Grand Chancelier eût trouvé moyen de le lui faire favoir. Oxenftierna trouva la conduite de ce Colonel fi irrégulière, qu'il le fit arrêter & conduire prifonnier à Mayence, en attendant les ordres du Roi.

Les progrès des Efpagnols fe bornèrent à la prife de Spire. Ils fe campèrent fous le canon de cette Ville, & fe retranchèrent jufqu'aux dents, en attendant un grand renfort que leur devoit amener Don Gonçales de Cordua, qui en effet s'étoit déja avancé jufqu'à Trèves. Mais il n'alla pas plus avant : les mouvemens du Prince d'Orange dans les Pays-Bas l'obligèrent de retourner de ce côté-là ; & bientôt après les mêmes mouvemens devinrent fi férieux, que Don Philippe de Sylva & le Comte de Riedberg reçûrent ordre de ramener le Corps de troupes qu'ils commandoient fous Spire. C'eft où les attendoit le Grand Chancelier, qui fe propofoit bien de leur rendre ce retour bien difficile.

Avant d'abandonner Spire, les Efpagnols firent deux chofes, dont la dernière avoit paffé en habitude dans les troupes de la Maifon d'Autriche, c'eft qu'ils enclouèrent tout le canon qu'ils étoient obligés d'y laiffer, en briférent

les affûts, & pillèrent ensuite la Ville, dépouillant les Bourgeois jusqu'à la chemise, & aimant mieux gâter les vivres & les jetter dans l'eau que de les leur laisser. De sorte que les pauvres Habitans bénirent Dieu de les avoir delivrés de ces bons Catholiques (1), & de les remettre au pouvoir des Hérétiques.

Dès que le Grand-Chancelier eût appris que les Espagnols avoient décampé dans la nuit, il fit d'abord réoccuper Spire & se mit à leurs trousses. Sa petite armée pour la Cavalerie étoit composée des Régimens du Rhingrave, du Prince Chrétien Comte Palatin de Birckenfeld, d'Isle, de Hubald, & de Rellinger. Pour l'Infanterie des Régimens de Hochendorff, de Vicedom, de Wallenstein (2), de Nassau, de Kanoffsky, de la Brigade de Hornegck & d'un autre Régiment.

Ce fut avec cette armée que le Grand Chancelier vint camper à Alzheim, où il apprit que l'armée Espagnole étoit campée pas loin de-là, près d'un Village nommé Stere de Buyl. Oxenstierna, qui brûloit d'en venir à une Bataille, disposoit tout pour cela; mais les Espagnols n'eûrent garde de l'attendre. Ils firent d'abord partir leurs gros bagages, & les suivirent bientôt après, pour gagner les défilés qu'ils avoient sur leur route.

Oxenstierna, craignant qu'ils ne lui échapassent, ordonna au Rhingrave de les suivre & d'escarmoucher, pour retarder leur marche & donner le tems aux troupes d'arriver & de les joindre: mais les Espagnols ne lui en laissèrent pas le loisir; car, jugeant de la résolution des Suédois par les maneuvres du Rhingrave, ils se rompirent & se sauvèrent à la débandade, en quoi ils fûrent favorisés des ténèbres de la nuit, qui survint l'instant d'après fort à propos pour eux, & pour leur artillerie qu'ils n'auroient pu emmener sans cela.

Les Suédois étoient si fatigués, que le Grand Chancelier jugea à propos de les laisser reposer quelques heures; mais, dès que le jour commença à poindre, il se remit à la poursuite des Espagnols.

Ceux-ci s'étoient enfin ralliés à l'entrée des défilés, & campoient en front de bandière, paroissant résolus d'attendre leurs ennemis de pied ferme: mais cette résolution ne tint pas long-tems; car, voyant les Suédois grimper les montagnes près de Katzenhausen, & traverser des marais sur la droite, ils virent bien qu'ils avoient envie de les prendre en flanc, & même de leur couper la retraite. Surquoi ils brûlèrent leur camp & leurs bagages, & gagnèrent les défilés dans la dernière confusion, rompant les ponts après eux, faisant tout ce qu'ils pouvoient pour échaper aux Suédois, & marchant, ou plutôt courant jusqu'à Hilgen & Mutschel, sans qu'il fût possible de les atteindre. Seulement le Rhingrave avec sa Cavalerie en rencontra cinq ou six cens près de Lautereck, qu'il tailla en piéces.

Enfin le Chancelier, voyant que ses troupes étoient sur les dents, se desista d'une poursuite si inutile, & s'en retourna avec la satisfaction d'avoir cau-

(1) Khevenh. l. c. p. 112.

(2) Nous avons dit ailleurs que ce Colonel n'étoit pas Baron de Wallenstein, de la Religion Protestante. La noble famille de Wallenstein étoit alors divisée en plusieurs branches, qui se distinguoient par des noms de terre. Elles étoient toutes Protestantes, avant que le Comte de Wallenstein, depuis Duc de Fridland & de Meckleubourg se fit Catholique-Romain.

sé à l'ennemi une perte considérable ; car ces retraites confuses, qui ressembloient tant à des déroutes, lui avoient coûté près de deux mille hommes.

Tel étoit au commencement de 1632. l'état des affaires du Roi de Suéde, & de ses Alliés en Allemagne. Une circonstance encore favorable pour ce Monarque, fut le parti que prit le Duc de Wurtemberg de se déclarer contre l'Empereur. Le Duc leva une armée de huit mille hommes, mauvais Soldats à la vérité, mais qui ne laissoient pourtant pas de faire une diversion aux forces de l'Empereur. Le Roi, pour entretenir cette diversion, & ne pas laisser accabler ce nouvel Allié, ordonna qu'on levât quelques nouveaux Régimens en Alsace, auxquels se joignîrent quelques vieux Corps de l'armée du Grand-Chancelier. Tout cela fit une irruption dans le Marquisat de Bade-Dourlach, sous la conduite du Feld-Maréchal Horn, que le Roi jugea à propos d'y envoyer, tant pour punir le Marquis de Bade de sa partialité pour l'Empereur, que pour épauler les entreprises du Duc de Wurtemberg, & faire une invasion en Alsace, afin d'y attirer les Impériaux. Horn remporta sur ceux-ci divers avantages, au moyen desquels il remplit parfaitement l'objet de sa mission.

Par le tableau abrégé que nous venons d'exposer aux yeux du Lecteur, il lui sera aisé de juger que le feu de la guerre étoit allumé aux quatre coins de l'Allemagne, du Levant au Couchant, & du Midi au Septentrion. Tout cela étoit le fruit du prétendu zèle de Ferdinand, cet Empereur que tant d'Ecrivains Jésuites ont Canonnisé dans leurs Ecrits.

Mais le Pape ne parut pas lui savoir beaucoup de gré de tous les maux dont il étoit cause ; car, l'Empereur ayant demandé à ce Pontife (1) quelques secours pecuniaires, le Pape lui répondit, en exaltant beaucoup son zèle pour la Réligion Catholique, l'en remerciant de tout son cœur, offrant de l'aider de ses avis, & s'excusant de ne pouvoir le seconder autrement, sur les troubles d'Italie, & l'épuisement du trésor de St. Pierre.

Tout annonçoit à Ferdinand une éclipse totale de sa Puissance ; un Roi victorieux & conquérant au cœur de l'Allemagne avec une armée, sinon la plus nombreuse, certainement la meilleure qu'il y eût au monde, maître des Provinces les plus reculées de l'Empire, depuis la Mer Baltique jusqu'aux frontières de France & des Suisses, & depuis la Mer Germanique jusqu'aux frontières du Tyrol. La France prête à entrer avec une armée nombreuse dans l'Electorat de Trèves. L'Electeur de Mayence, les Evêques de Wurtzbourg & de Bamberg chassés de leurs Etats. L'Electeur de Saxe maître de presque toute la Bohême. Le Duc de Lorraine forcé par la France à congédier toutes ses troupes, à renoncer à l'alliance Impériale, & à promettre de ne jamais plus faire de levées pour les ennemis de la France, & de ses Alliés. L'Electeur de Trèves déclaré neutre, & peut-être prêt à faire encore pis. Tous les Etats Protestans armés pour la défense des Loix & de leurs Prérogatives. Le Duc de Bavière balançant s'il n'accepteroit pas le parti de la neutralité. Les Paysans du Pays sur l'Ems révoltés ; les Espagnols battus, repoussés, & près d'être entiérement chassés du Bas-Palatinat. Le Turc ravageant la Hongrie, & avec

(1) Kevenh. l. c. p. 7.

toutes les apparences d'en venir bientôt à une déclaration de guerre. Les Suiſſes même permettant aux Suedois de faire des levées chez eux. En un mot, Ferdinand ſe voyoit dans la criſe la plus violente où ſe puiſſe trouver un Monarque, qui nagueres faiſoit trembler le Nord & le Midi de l'Europe, & voyoit tous les Princes d'Allemagne à ſes pieds, diſpoſant deſpotiquement de leurs biens, de leurs dignités, & de leurs familles.

Dans un ſi cruel embaras (1), Ferdinand voulut s'aller mettre lui-même à la tête de ſes armées: mais ſes Miniſtres lui deconſeillerent ce deſſein, qui au fond marquoit plus de deſeſpoir que de courage: & l'on perſiſta à lui faire entendre, qu'il n'y avoit que le Duc de Fridland qui pût rétablir les affaires, ou du moins arrêter le torrent des conquêtes du Roi de Suéde, & chatier les Etats de l'Empire declarés contre Sa Majeſté Impériale. Ferdinand perſuadé lui-même que c'étoit ſa derniere reſſource, regrettoit alors d'avoir dépouillé ce Géneral de l'autorité dont il l'avoit révetu; mais les regrets étoient inutiles, & il s'agiſſoit de réparer cette faute. Le Duc tenoit ferme à refuſer le Commandement. Cet eſprit ſuperbe ne ſe croyoit pas aſſez vangé par l'aveu qu'on faiſoit de ſa faute, en le ſollicitant à le reprendre; il vouloit impoſer la Loi à ſon Maître, & il paroiſſoit bien dur à Ferdinand, aprés tous les pas qu'il avoit faits, d'être obligé d'en faire de nouveaux. Ces ſortes de démarches d'un Souverain envers ſon ſujet ſont toûjours très ſenſibles, & coûtent infiniment à l'orgueil humain; mais il n'y avoit pas-là à reculer; & il faloit y venir, ou ſe réſoudre à tout perdre. L'Empereur conſentit à faire une tentative, quelque humiliante qu'elle fût pour lui, bien déterminé en même tems à faire ſentir à ce fier mortel, tout le poids de la puiſſance ſouveraine, au cas qu'il l'expoſât à la honte d'un nouveau refus. C'eſt ce que Sa Majeſte Impériale ne pût s'empecher de témoigner au Prince d'Eggenberg, en l'envoyant pour la troiſiemé & derniére fois au Duc de Fridland.

D'Eggenberg le trouva encore à Zaïm occupé à raſſembler des Officiers & Soldats. Aprés les premiers complimens, ils s'enfermèrent pour parler librement d'affaires. Eggenberg commença par lui faire enviſager tout ce qu'il y avoit de flatteur pour lui, que l'Empereur ne crût pas avoir un autre ſujet que lui dans tous ſes vaſtes Etats, qui fût capable de retablir la gloire de ſes armes, & en qui il pût confier ſa fortune: que ce Monarque, deſcendant pour ainſi dire du haut de ſon Trône, l'exhortoit & le prioit même, par ſon organe, à reprendre le ſuprême Commandement.

A cela le Duc de Fridland oppoſa les mêmes raiſons qu'il avoit déja alleguées: que la rage de ſes ennemis etoit implacable; qu'il ſeroit tous les jours expoſé à leurs calomnies; que la néceſſité ſeule obligeoit l'Empereur à le rechercher; qu'il ne voyoit que des dangers à conſentir à ce que Sa Majeſte Imperiale ſouhaitoit de lui; que, s'il etoit aſſez heureux pour retablir les affaires, on ne ſeroit pas plûtôt delivré de toute crainte & hors d'embaras, qu'on l'attaqueroit de nouveau auprès de ce Monarque, qui, n'ayant plus beſoin de ſon épée, ne feroit pas difficulté de le ſacrifier: que, ſi au contraire il etoit malheureux, & que les affaires empiraſſent ſous ſa direction, ce ſeroit bien pis en-

(1) [illegible]

core : qu'ainſi, à moins de vouloir ſe perdre, il ne pouvoit, ni ne devoit reprendre une ſi grande charge.

Le Prince d'Eggenberg, après l'avoir écouté tranquilement, lui repliqua d'un ton ſec, que le plus grand danger pour lui étoit de perſiſter ſur le refus; qu'il étoit le maître de faire ce qu'il voudroit; mais qu'il ſe croyoit obligé de lui conſeiller en ami, de bien refléchir à ce qu'il alloit faire; qu'il pouvoit l'aſſûrer en confidence, que l'Empereur étoit bien déterminé à récourir à des voies qui ne lui ſeroient pas agréables; que, quand un Prince de ce rang-là faiſoit tant que d'en venir aux priéres, ce n'étoit pas ſans être bien décidé à prendre le parti de la vengeance, dans le cas où il ſe croiroit mépriſé par l'indécence d'un refus; qu'il étoit méme dangéreux de forcer ſon Souverain à faire des démarches humiliantes, qui fûſſent un aveu public de ſes torts: qu'au reſte, il étoit chargé de lui offrir toutes les ſuretés qu'il pourroit juſtement prétendre: que l'Empereur étoit réſolu d'acheter ſes ſervices à tout prix; qu'il le laiſſoit le maître d'en faire lui-même l'eſtimation, & de fixer les honneurs & les récompenſes qu'il pouvoit prétendre en échange.

Si cela eſt, repliqua le Duc, *je ne vous demande que vingt-quatre heures pour me déterminer.*

Au bout de ce tems, le Duc de Fridland remit au Prince d'Eggenberg un petit mémoire, contenant les conditions auxquelles il conſentoit de reprendre le Commandement. Il le pria de le lire, l'aſſûrant au ſurplus que c'étoit-là ſon dernier mot.

Voici quelles étoient ces conditions.

1°. „ Le Duc de Fridland ſera & reſtera ſeul Généraliſſime, non ſeule-„ ment de Sa Majeſté Impériale, mais de toute la Maiſon d'Autriche, & de la „ Couronne d'Eſpagne, & commandera en Chef toutes les forces de l'une „ & de l'autre, ſans que qui que ce ſoit puiſſe prétendre à cet égard au-„ deſſus de lui.

2°. „ Ce Commandement lui ſera conféré ſans aucune reſerve.

3°. „ L'Empereur ne ſe trouvera jamais en perſonne à l'armée, & n'en „ prendra point le Commandement; mais ſeulement, après que ſes armes au-„ ront recouvré & reconquis le Royaume de Bohéme, il ſera à propos que „ le Roi de Hongrie & de Bohéme vienne établir ſa réſidence à Prague, & „ qu'on laiſſe Don Balthaſar avec douze mille hommes dans le Royaume, „ pour ſervir de ſauvegarde à ce Prince, juſqu'à la paix générale dans l'Em-„ pire d'Allemagne : car, le Duc de Fridland a obſervé, que les Bohémes „ veulent avoir un Roi qui réſide parmi eux, & par-là l'Empereur & ſon „ Général ſeront à l'abri de toute rébellion.

4°. „ L'Empereur donnera au Duc de Fridland l'aſſûrance à la ſucceſſion „ de quelqu'un des Pays Héréditaires d'Autriche, & cela en la meilleure for-„ me qu'il ſera poſſible; & ce Pays lui ſera adjugé & aſſûré à titre de récom-„ penſe *ordinaire*.

5°. „ Le Duc de Fridland aura le Domaine direct, & ſera Seigneur Su-„ zerain de tous les Pays qui ſeront recouvrés dans l'Empire, comme une ré-„ compenſe *extraordinaire*.

6°. „ Toutes les Terres, Seigneuries, & Pays qui ſeront confiſqués ap-
„ partiendront au Duc de Fridland, & la confiſcation ſe fera à ſon profit, &
„ dans la forme la plus étendue; de manière que, ni le Conſeil Aulique de
„ l'Empire, ni la Chambre Impériale de Spire, ne pourront y prétendre au-
„ cun droit, ni jurisdiction générale ou particulière, ſous quelque prétexte
„ que ce ſoit.

7. „ Le Duc de Fridland reſtera maître abſolu de punir, & de faire gra-
„ ce à l'egard des gens de guerre de quelque rang & qualité qu'ils puiſſent
„ être; de manière que tout ſaufconduit, lettres de répit ou de grace accor-
„ dées par l'Empereur, & ſignées de ſa main, ſeront nulles & de nul effet,
„ ſi elles ne ſont confirmées & contre-ſignées par ledit Duc de Fridland.

8°. „ On ne s'adreſſera pour des lettres de grace qu'au ſeul Duc de Frid-
„ land, & lui ſeul pourra les accorder, les faire expédier, l'Empereur étant
„ trop clément, & ſouffrant que toute ſorte de coupables ſoient pardonnés à
„ ſa Cour, de manière que cela lie les mains au Général en Chef, & lui ôte
„ les deux grands reſſorts qui ſont mouvoir les hommes, la crainte des pei-
„ nes, & l'eſpoir de la récompenſe.

9°. „ Comme il faudra tôt ou tard en venir à un traité définitif dans
„ l'Empire, l'Empereur s'obligera à y faire intervenir le Duc de Fridland, &
„ à ſoutenir ſes intérêts à l'egard du Duché de Mecklenbourg.

10°. „ On fournira au dit Duc de Fridland toutes les ſommes néceſſaires
„ pour l'entretien des troupes, & pour continuer la guerre.

11°. „ Tous les Pays Héréditaires de l'Empereur lui ſeront ouverts, en cas
„ de retraite ou de paſſage".

LIVRE ONZIEME.

ARGUMENT.

L'Empereur eſt obligé de ſouſcrire aux conditions que Wallenſtein oſe lui preſcrire, toutes exorbitantes qu'elles ſont : première cauſe du malheur qui lui arrive dans la ſuite. Il haïſſoit les Jéſuites à l'égal du Duc de Baviere. Opinion de l'Auteur ſur ce qu'on appelle Conjuration de Wallenſtein. Il leve une Armée de quarante mille hommes, & chaſſe les Saxons de toute la Bohème. Marche du Roi de Suede contre Tilly, qui ſe retire à Erlang, & de-là vers le Danube, après avoir ſaccagé tout le Pays autour d'Erlang & de Nuremberg. Arrivée de Guſtave-Adolphe à Fürth près de cette Ville. Préparatifs qu'on fait à Nuremberg pour y recevoir ce Monarque. Entrée qu'il y fait. Réception magnifique, & préſens qu'il reçoit de la Ville. Diſcours remarquable de ce Grand Prince aux Députés du Magiſtrat. Départ du Roi pour aller à la pourſuite du Comte de Tilly, qui ſe retire vers la Baviere. Arrivée de ce Monarque devant Donawert. Il fait ſommer le Duc Rodolphe-Maximilien de Saxe-Lawenbourg, qui y commandoit. Réponſe fiere de ce Duc. Siége & priſe de la place. Guſtave prend la réſolution d'entrer en Baviere. Il trouve le Comte de Tilly poſté près de Rain, & retranché ſur le bord du Lech qu'il falloit paſſer. Le Roi ſurmonte toutes les

difficultés de ce passage avec une hardiesse, une prudence, & un bonheur étonnant. Il bat l'Armée Bavaroise. Tilly est blessé & meurt dans de grandes douleurs. Retraite honteuse du Duc de Baviere. Il se réfugie sous le canon d'Ingolstadt. Siége d'Augsbourg par le Roi de Suéde. Cérémonie de l'hommage que cette Ville est obligée de prêter à ce Prince, & à la Couronne de Suéde. Gustave brigue la Couronne de Pologne. Imprudence de son Ambassadeur. Siége d'Ingolstadt. Le Roi court un des plus grands dangers, où il se fût jamais vu. Le jeune Margrave de Dourlach a la tête emportée près de ce Monarque. Regrets de Gustave-Adolphe. Remontrances de ses Généraux sur le peu de soin qu'il prenoit de sa vie. Belle réponse du Roi. Le Duc de Baviere se retire à Ratisbonne. Arrivée des Ambassadeurs Danois. Objet de leur Mission. Saint Etienne Envoyé de France en Baviere vient au camp du Roi de Suéde. Conversation remarquable de ce Monarque avec ce Ministre. Levée du siége d'Ingolstadt. L'Electeur de Baviere surprend Ratisbonne. Le Roi de Suéde entre en Baviere, prend Landshut, & marche vers Munich. On lui apporte les clés de cette Ville. Il y fait son entrée, & la traite avec bonté. Il entre en dispute avec le Recteur des Jésuites sur des matieres de Religion. Sa réponse aux Généraux, qui murmuroient contre sa douceur envers ces Péres. Conversation du Roi avec le Concierge du Palais. Conduite noble & héroïque de ce Monarque à l'égard de cet Edifice. Belle réponse qu'il fait aux Princes qui lui conseilloient de le détruire. Il visite l'Arcenal. Avanture singuliere au sujet de l'artillerie du Duc. Le Roi fait manœuvrer ses troupes à la vue des Habitans de Munich. Il montre lui-même l'exercice aux Soldats. Cruauté des Paysans Bavarois punie. Intrigues de l'Empereur en France & à Rome. Fermeté du Pape. Réponse de ce Pontife au Cardinal Borgia. Négociations avec l'Electeur de Saxe. Déclaration de ce Prince en faveur de son alliance avec le Roi de Suéde. Perfidie des Bavarois envers la petite Garnison de Weissenbourg. Gustave évacue la Baviere, & emméne un grand nombre d'ôtages. Il se poste près de Donawerth. Exploits du Duc Guillaume de Weymar. Le Duc de Baviere marche vers la Baviére, pour joindre le Duc de Fridland. Entrevue entre ces deux ennemis. L'Electeur dissimule. Fridland ne peut cacher sa colère. Enfin tout s'accommode, & la jonction se fait. Ils marchent avec toutes leurs forces contre le Roi de Suéde.

QUelque idée que le Prince d'Eggenberg se fut faite des prétentions du Duc de Fridland, il ne s'attendoit sans doute pas qu'il les pousseroit à cet excès. Il voulut d'abord faire quelques remontrances, & l'obliger à les modérer ; mais le Duc aussitôt lui mit le marché à la main. Il fallut bien en passer par-là ; mais ce qu'il y a d'étrange c'est que l'Empereur ratifia tous ces articles, ce qui prouve l'extrémité où se trouvoit ce Monarque ; mais il ne pardonna jamais à Wallenstein de lui avoir prescrit des conditions si dures, & si honteuses, & peut-être fut-ce-là la principale cause du malheur qui arriva dans la suite à ce Général : car, pour le dessein de se faire Roi de Bohéme, que presque tous les Historiens lui ont attribué, je ne crois pas qu'il ait jamais eu que des conjectures pour fondement. En effet, l'Empereur dans l'espece de manifeste qu'il publia, après la mort tragique du Duc de Fridland, qu'il ne

diſſimule pas être arrivée par ſes ordres, n'auroit ſans doute pas manqué de publier les preuves qu'il y avoit de la pretendue conjuration contre ſa Couronne de Bohéme : c'étoit meme le ſeul moyen de diminuer un peu l'horreur d'un ſi indigne aſſaſſinat. Mais il ne parle qu'en général, & d'une manière vague, de conjuration & de trahiſon. Fridland n'avoit pas beſoin d'autre crime, pour être jugé digne de mort que les articles du traité que nous venons de voir. Il avoit des ennemis puiſſans, l'Electeur de Bavière, & les Jéſuites; & il étoit trop fier pour les ménager. Il tenoit même publiquement, au ſujet de celui-là & de ceux-ci, des diſcours fort extraordinaires que nous ne rapporterons point ici, parce qu'ils ne ſont pas de notre ſujet (1). Mais je ne puis m'empêcher d'ajoûter que l'attention qu'il eut à faire uſage du pouvoir ſans bornes, qu'il avoit obtenu, ne fournit que trop d'occaſions à ſes ennemis à le faire regarder comme un homme, qui viſoit à tout ce qu'il y avoit de plus élevé, & pour qui rien n'étoit ſacré. La conduite, qu'il tint au ſujet du vieux Comte de Thurn, acheva probablement de le perdre dans l'eſprit de l'Empereur, naturellement fier & ſoupçonneux, & qui conſultoit auſſi volontiers ſes Directeurs de Conſcience que ſes Miniſtres. On ſait que dans un combat, qui ſe donna en 1633. en Siléſie, le Comte de Thurn, qui commandoit les Suédois en Chef dans cette partie, fut battu & fait priſonnier. L'Empereur ſouhaitoit extrêmement d'avoir en ſon pouvoir ce fameux rébelle; & il écrivit au Duc de Fridland de le lui envoyer ſous bonne eſcorte à Vienne; mais Wallenſtein, après avoir eu de fréquens entretiens avec le Comte, le renvoya ſans rançon & ſans condition, diſant qu'il ne faiſoit qu'uſer de ſon droit, & que l'Empereur n'avoit qu'à lire les articles de la capitulation, qu'il avoit faite avec lui.

Il oſa traiter pluſieurs fois du rétabliſſement de la paix générale dans l'Empire, avec les Miniſtres de Saxe & de Brandebourg, ſans aucune commiſſion de ſon Souverain, & même à ſon inſçu; diſant que, ſi le Duc de Bavière s'y oppoſoit, il aideroit à lui faire la guerre, & la lui feroit ſi rude, qu'il auroit lieu de ſe repentir de ſon oppoſition à une choſe ſi ſalutaire. En un mot, il agit toûjours en Grand Vizir, & périt preſque de même.

Voilà, je penſe, à quoi ſe réduit la fameuſe *Conſpiration de Wallenſtein*, qui a donné lieu à un ouvrage comparable, pour la naïveté & les graces du ſtyle, à tout ce que l'antiquité a de plus célèbre ſous le titre de *Conjuration*.

Les efforts que le Duc de Fridland fit en diverſes occaſions, pour finir une guerre qui déſoloit toute l'Allemagne, & pour ramener les choſes à une paix génerale, prouvent aſſez qu'il n'avoit pas deſſein de faire révolter la Bohéme. Il donna même de tres bons conſeils à l'Empereur, pour empêcher que ce malheur n'arrivât jamais plus.

Quoiqu'il en ſoit, dès que le bruit ſe fut répandu que le Duc de Fridland alloit reprendre le Commandement général, on trouva plus de facilité à faire des recrues dans les Pays Heréditaires d'Autriche, où l'on ne laiſſoit pas d'enlever

(1) On le peut voir dans le Comte de Kevenhuller, dans la dernière partie de ſes *Annal. Ferd.* p. 579. & 58[illegible].

d'enlever de force tout ce qui refusoit de marcher de gré. Mais ce qui embarassoit, c'étoit le payement des nouveaux impôts : ils étoient si exorbitans, & les peuples si épuisés, que la rigueur avec laquelle on les exigeoit mettoit les gens au desespoir, & causa maintes séditions. Fridland fit alors tout ce qu'on pouvoit attendre du meilleur citoyen. Il dépensa plus de deux cens mille écus de son argent, pour faciliter les grands armemens que l'on avoit résolus. Ensuite, il régla la paye des troupes, tant Infanterie que Cavalerie, & se voyant en état d'agir, il manda toutes les troupes qu'on avoit rassemblées, tant en Bohême, qu'en Autriche & en Moravie : & les fit camper autour de Znaïm, où il continuoit à faire sa résidence. Ensuite, il en fit la revue, & les trouva de quarante mille hommes bien armés, la plûpart nouveaux à la vérité, mais tous animés de l'ancienne gloire de leur Général, & du desir de piller aussi bien que leurs vieux Camarades.

Avec des forces si considérables, il ne douta pas qu'il n'eût bientôt reconquis la Bohême.

Dès le mois de Février les Saxons avoient été délogés de Satz par surprise. Le Duc avoit chargé de cette entreprise le Colonel Gallas, & ne lui avoit donné pour l'exécuter que mille hommes de pied & cinq cens chevaux. Après cela les Saxons abandonnèrent d'eux-mêmes Kaden, Commotau, Sclarkenwalde, & se retirèrent à Annaberg à la faveur des neiges, qui ne permîrent pas aux Soldats de Fridland d'avancer assez vîte, pour les prévenir dans les défilés.

Le Duc de Fridland étoit prêt à marcher en personne vers Prague à la tête de toutes ses forces. Déja même cette Capitale étoit bloquée de tous côtés, excepté vers la Saxe. Les Croates n'y laissoient rien entrer, & faisoient des courses jusqu'à la portée du canon des remparts. Ils brûlèrent même le Village de Micheln si près de Prague, que le vent en porta les étincelles jusques sur le pont de cette Ville, & ce qu'il y eut d'affreux, c'est que ces barbares massacrèrent tous les Habitans de ce Village, qui fuyoient avec leurs Femmes & leurs Enfans, & ne firent grace à personne, triste prélude des fureurs de cette nouvelle armée. Les malheureux Bohêmes étoient à plaindre. On les punissoit d'avoir cédé à la force & à la nécessité.

L'Empereur ne desesperant pas de détacher les Electeurs de Saxe & de Brandebourg de l'Union de Leipzig ; &, sentant que cela lui donneroit une superiorité décidée, avoit mandé au Duc de Fridland qu'il ne seroit pas fâché qu'il eût une entrevue avec Arnimb, pour pressentir les dispositions de l'Electeur de Saxe. Cette entrevue se fit à Nachot terre appartenant à Terzki, l'un des principaux Officiers de l'armée de Fridland, & le plus intime confident de ce Général : elle fut accompagnée des témoignages de la plus vive affection entre ces deux anciens amis : mais on n'y put rien conclure. Le Duc en se séparant d'Arnimb le chargea d'une lettre pour l'Electeur son Maître, où il l'exhortoit à profiter de l'inclination de Sa Majesté Impériale pour lui, & à s'accommoder pour son particulier.

L'Electeur renvoya Arnimb au Duc avec ordre de lui dire, qu'il étoit prêt à faire tout ce qui dépendroit de lui, pour parvenir à une paix générale;

mais que, comme on ne lui parloit que d'un accommodement particulier, il déclaroit qu'il avoit fait depuis peu un traité d'alliance avec le Roi de Suéde, & qu'il s'étoit engagé à n'écouter aucune propoſition pour un pareil accord.

Après cette declaration le Duc de Fridland ne ſongea plus qu'à attaquer Prague. Les Proſcrits qui étoient rentrés dans leurs biens à la faveur des armes de l'Electeur de Saxe, prévoyant la révolution qui alloit faire rentrer la Boheme ſous la domination de l'Empereur, prirent leurs meſures de bonne heure, & mîrent leurs perſonnes en ſûreté.

Dans le même tems que l'Empereur tâchoit de détacher le Saxon de l'alliance, il faiſoit tous ſes efforts pour engager la France à l'abandonner. On ſent que la Rèligion Catholique, la pieté du Roi, le danger que couroit l'Egliſe fourniſſoient tous les argumens dont on étayoit ce projet : mais enfin, le Cardinal de Richelieu les ruïna par une réponſe Cathégorique, qu'il avoit déja faite en pareil cas, & à laquelle il ne fit qu'ajoûter quelques nouveaux traits, qui rejettoient ſur l'Empereur tout l'odieux de cette guerre. „ Que le „ Roi n'empêchoit point l'Empereur de faire telle alliance qu'il lui plairoit : „ qu'il étoit permis à chaque Puiſſance d'en faire avec qui elle vouloit, ſuivant ſes intérêts : que le Roi de Suéde ne faiſoit point la guerre à la Réligion Catholique, puiſqu'il n'en troubloit point l'exercice dans les lieux où „ elle étoit établie ; qu'il ne demandoit que le rétabliſſement des Loix ſur un „ pied ſtable ; & que, dès que l'Empereur voudroit ſe réſoudre à réparer les „ dommages dont il étoit cauſe, & à rendre à chacun ce qui lui appartenoit, „ le Roi de Suéde poſeroit auſſitôt les armes.

Cependant le Duc de Fridland marchoit vers Prague, & arriva le 8. de Mai ſur le Weiſſemberg à la vue de cette Ville.

Hoffkirch, qui y commandoit pour l'Electeur, en étoit ſorti le jour auparavant, avec un Régiment d'Infanterie & un de Cavalerie, pour aller renforcer l'armée d'Arnimb qui s'avançoit pour ſecourir la place.

Le 4. de Mai vingt piéces de canon ſe trouvèrent en Batteries ſur le Weiſſemberg, & commencèrent à tirer en bréche contre le rempart du Petit-Côté. La nuit approchant le Duc de Fridland commanda au Marquis de Grana de ſe couler avec ſon Régiment du coté des Capucins, & d'eſſayer de pénétrer dans la Ville à la faveur des ténèbres. Le Marquis, approchant du Couvent des Capucins, fut bien étonné de voir ſortir quelques-uns de ces Pères par un trou qu'ils avoient pratiqué dans le mur. Ces Religieux l'invitèrent à faire paſſer ſon monde par-là, ce qui fut exécuté ſans que les Saxons s'en apperçuſſent ; mais bientot ils en furent avertis par le bruit qui ſe fit dans toute la Ville. Si alors celui qui les commandoit eut eu aſſez de fermeté & de contenance pour venir charger les Impériaux, il n'eſt pas douteux qu'il ne les eut taillés en pieces ; car, il n'y avoit encore que le ſeul Regiment de Grana ; mais, comme la nuit groſſit les objets, il crut peut-être qu'il auroit aſfaire à un gros Corps, & ſans délibérer il ſe hata de ſe jetter dans le Ratſchin, qui eſt comme la Citadelle de Prague.

Le Regiment de Grana fut bientôt ſuivi d'un renfort, & auſſitôt le Ratſchin fut inveſti. Les Saxons n'y tinrent que la nuit ſans tirer ; mais à la

pointe du jour ils commencèrent à faire feu, & tuèrent le Lieutenant-Colonel du Régiment de Grana, quelques autres Officiers de moindre rang & une vingtaine de Soldats, & en blessèrent à peu près autant.

Sur ces entrefaites, le Duc de Fridland étoit arrivé, & se promenoit sous les portiques du Château avec les Comtes de Wurtemberg & de Michna. Ce fut-là qu'on lui présenta les blessés; &, en voyant un qui l'étoit au poignet, il tira une poignée de Ducats qu'il lui mit dans la main, en lui disant, *tiens; voila de quoi te faire guérir.*

Les Saxons, au nombre de deux Régimens d'Infanterie, ne firent pas toute la résistance qu'ils auroient pu dans un poste, qui pour le tems étoit très fort, & se rendirent à des conditions *honteuses* (1), puisqu'ils consentirent à sortir sans armes & sans drapeaux, dont ils laissèrent vingt-deux dans le Château, où tout fut trouvé dans le meilleur ordre du monde ; les scellés de l'Electeur encore entiers aux portes de toutes les chambres, sans que rien de ce qui appartenoit à l'Empereur & à la Couronne de Bohême eût été détourné ou dérangé. Après la prise de Prague Fridland se flatta, que Jean-George changeroit de ton, & envoya le Colonel Sparr à Arnimb, pour l'assûrer qne lui Fridland n'avoit que des intentions droites ; & que, si l'Electeur vouloit réfléchir sur ses vrais intérêts, il entreroit en négociation, & s'accommoderoit avec Sa Majesté Impériale; qu'ainsi il le prioit lui Arnimb de faire tous ses efforts pour y disposer son Maître.

Mais, tandis qu'il faisoit porter ces paroles de paix au Général Saxon, il faisoit toutes les dispositions pour détruire l'armée Saxonne d'un seul coup, au cas qu'on ne pût renouer la négociation, faisant défiler des troupes sur la droite & sur la gauche de l'Elbe, pour s'aller emparer des défilés entre Aussig & Pirna, & empécher les Saxons de passer l'Elbe, de se retirer en Saxe, & d'avancer en Bohême.

L'armée Saxonne campoit alors près de Leichtomeritz. Arnimb aussi rusé que le Duc pénétra son dessein, & lui envoya Trompette sur Trompette, pour convenir d'un lieu où il pourroit aller entendre les nouvelles propositions qu'on vouloit faire à son maitre, & en attendant il fit partir ses gros bagages, son artillerie, & enfin toute son armée qui gagna Aussig sans voir d'ennemi, & arriva enfin à Pirna à deux milles de Dresde, sans autre perte que de quelques goujats & malades.

Wallenstein, n'espérant plus de surprendre le Général Saxon, détacha un gros Corps de son armée pour aller assiéger Egra. C'étoit alors une fort mauvaise place, & Starschedel qui y commandoit ne se défendit qu'autant qu'il faloit pour obtenir une bonne Capitulation. Vicedom autre Colonel Saxon abandonna alors Ellenbogen, & se jetta dans Falckenau, où il voulut se défendre, quoique ce ne fût qu'une méchante petite bicoque, qui fut brûlée rez-piés rez-terre, & le Colonel obligé de se retirer comme il put. Ce fut ainsi que le Duc de Fridland chassa les Saxons de toute la Bohême, avec aussi peu de peine & de tems, qu'ils en avoient employé à s'en emparer.

Apres de si rapides succès Wallenstein se prépara à accabler l'Electeur de

(1) Kevenh. l. c. p. 20.

Saxe avec des forces si supérieures, qu'il ne lui paroissoit pas douteux qu'il ne le forçât à s'accommoder à tout prix, ou à lui abandonner entièrement la Saxe. Mais les nouvelles Victoires de Gustave-Adolphe, firent bientôt évanouir toutes ses esperances comme un beau rêve. Ce fut alors que, pour ne pas aigrir Jean-George, il fit publier dans toutes les Villes Frontières qu'aucun Soldat ou Paysan ne s'émancipât à mettre le pied dans le Pays de Saxe, pour y piller & y commettre d'autre desordre à peine aux contrevenans d'être punis corporellement, & même de mort, suivant l'exigence du cas, dont il commettoit le jugement à l'Etat-Major de chaque Garnison des places Frontières.

Ensuite de cette arrangement, il laissa un Corps de dix mille hommes sous les ordres de Don Balthazar de Marradas, lui enjoignant de régler ses opérations sur celles d'un Corps d'armée, qui s'assembloit en Silesie pour attaquer la Lusace; &, avec plus de trente mille hommes, il se mit en marche pour joindre l'Electeur de Bavière, qui s'avançoit avec toutes les forces de la Ligue vers Egra.

Le Roi de Suéde étant arrivé le 11. de Mars à Kutzingen, ainsi que nous l'avons dit plus haut, Tilly ne jugea pas à propos de l'attendre dans l'Evêché de Bamberg; & marqua Forcheim pour le lieu d'Assemblée à son armée. Il s'y rendit lui-même le 13. de Mars. De-là il marcha vers le Danube, & envoyà son Maréchal-Général des Logis, avec ordre d'ordonner les logemens sur la route qu'il vouloit tenir. Celui-ci fut tué en chemin par un parti Suédois, qui trouva dans ses papiers l'ordre de la marche du Général ennemi, & l'envoya au Roi. Ce Monarque se mit aussitôt à ses trousses. Tilly avoit changé de dessein, & dirigeoit actuellement sa marche sur Erlang, qui n'est qu'à trois milles de Nuremberg. Il n'avoit laissé dans Bamberg & dans Forcheim que des milices, & avoit envoyé dans le Haut-Palatinat tout le vin & tout le grain, qu'il avoit pu ramasser dans la Franconie. De sorte qu'il sembloit rénoncer à l'Evêché de Bamberg & le regarder comme perdu. Mais, comme il se rapprochoit de la Bohême, & qu'il savoit que Gallas etoit à Ellenbogen avec quatre mille hommes, il lui envoya exprès sur exprès pour le prier de le venir joindre avec ce renfort. Ce qui ne put pas se faire sitôt, parce qu'il faloit pour cela la permission du Duc de Fridland, qui ne put d'abord se resoudre à la donner.

Tilly parut avoir dessein d'attendre le Roi de Suéde à Erlang, & affecta d'y ranger plusieurs fois son armée en Bataille; mais, dès qu'il apprit que Gustave-Horn étoit arrivé à Winsheim avec l'avant-garde de l'armée du Roi, il leva le piquet; &, après un grand Conseil de guerre, il reprit son premier projet de se retirer vers le Danube, & ne s'arrêta qu'autant de tems qu'il lui en faloit pour faire piller, saccager, & brûler tous les environs de Nuremberg, avec une barbarie horrible, emmenant prisonniers les principaux habitans.

Banner & le Duc Guillaume de Saxe-Weymar ayant joint alors l'armée du Roi, elle se trouva forte de quarante-cinq mille combattans; & se rassembla toute à Winsheim, d'où elle partit le 19. de Mars & se rendit en deux jours de marche à Fürth près de Nuremberg. Le Roi avoit couché la nuit du 19. au 20. à Midmersdorff, d'où étant parti pour joindre son armée, on lui

préſenta en chemin les deux jeunes Margraves d'Anspach, qu'il reçut avec beaucoup d'affection, & les retint juſqu'au lendemain.

Le Roi ſéjourna quelques jours à Fürth, & s'y occupa à réformer divers abus dans ſa Cavalerie, à perfectionner les changemens qu'il avoit jugé à propos d'introduire dans toutes ſes troupes, tant par rapport aux maneuvres, qu'à l'égard de la diſcipline. Il fit punir de mort divers Soldats convaincus d'avoir été en marode, & caſſa quelques Officiers, pour n'avoir pas fait leur devoir.

Le Roi perdit dans ce tems-là un de ſes meilleurs Colonels, c'étoit le Comte Henri-Guillaume de Solms, que nous avons dit qui avoit été bleſſé à la jambe à l'attaque de Bamberg. Une fievre ardente s'étant jointe à ſa bleſſure l'emporta à la fleur de ſon âge à Schweinfurth le 21. de Mars.

Le même jour le Roi accompagné des deux Comtes Palatins du Rhin, Frédéric Roi de Bohême & Auguſte, & d'une foule d'autres Princes, Comtes & Seigneurs ſe rendit de Fürth à Nuremberg. Cette Ville Impériale, alors ſans contredit la plus riche & la plus puiſſante d'Allemagne, ſi affectionnée à ce Monarque, ayant ſu ſa réſolution, avoit fait des préparatifs immenſes pour le bien recevoir.

D'abord parut un Corps de Cavalerie très leſte & vêtu magnifiquement, compoſé de toute la jeuneſſe de la Ville; enſuite une file de caroſſe pleins de Dames & de Meſſieurs des principaux de la Ville. En entrant le Roi trouva toute la Garniſon & la Bourgeoiſie ſous les armes, tous bien armés & vêtus de neuf, avec leurs drapeaux & leur muſique militaire; toutes les rues étoient tendues des plus belles tapiſſeries. Les fenêtres étoient remplies de Spectateurs qui battoient des mains, & donnoient mille bénédictions à ce Héros, le remerciant de les avoir jugés dignes de le poſſeder. Les réjouiſſances fûrent telles que le Roi, quelque idée qu'il eût de l'affection de ce peuple, en parut étonné.

Dès que ce Prince fut deſcendu à l'Hôtel qu'on lui avoit préparé, le Sénat lui envoya un préſent conſidérable de vin & d'autres denrées, auquel il joignit quatre canons d'une groſſeur & d'une longueur extraordinaire, avec tout l'attirail & les munitions néceſſaires; deux grands globes de vermeil doré l'un celeſte & l'autre terreſtre, renfermant pluſieurs vaſes auſſi de vermeil doré, ciſelés & travaillés avec la dernière délicateſſe. Deux des principaux Membres (1) du Sénat précédoient ces préſens; & étoient chargés de complimenter le Roi ſur ſon arrivée au nom de leur Compagnie. Ce Prince après les avoir écoutés, leur répondit ainſi:

„ Je ſuis, dit-il (2), très ſenſible aux honneurs que Vous me rendez; „ mais je Vous prie principalement d'honorer la Réligion Evangélique par „ Votre conſtance & Votre attachement inviolable, ſans Vous en laiſſer dé- „ tourner, ni par promeſſes, ni par menaces, ni par les voluptés, ni par les „ paſſions auxquelles les hommes ſont ſujets, ni par le démon de l'avarice, „ dont l'Empire s'étend aujourd'hui partout.

„ Vos ennemis ne manqueront pas de faire tous leurs efforts pour Vous dé- „ tourner du chemin de la vérité, tantôt en Vous flattant, tantôt en Vous

(1) Les Sr. Chiſtophle Fiever, & Chriſtophle Volckhammer.

(2) Kevenh. l. c. p. 117.

„ menaçant, tantôt par les plus belles promeſſes, tantôt en tachant de Vous
„ épouvanter. Car Vous ſavez que nous avons affaire à des ennemis ruſés,
„ qui mettent tout en uſage pour détruire & anéantir les Evangéliques. La
„ Maiſon d'Autriche, l'Eſpagne & le Pape ne ſongent qu'à cela : c'eſt-là que
„ tendent tous leurs deſſeins, tous leurs Conſeils, toutes leurs démarches;
„ c'eſt à cela qu'ils emploient toutes leurs forces. Extérieurement ils feignent
„ de vouloir la paix; mais c'eſt un piége pour nous ſurprendre, nous diviſer,
„ nous deſarmer.

„ Dieu Vous a établis Régens d'une Ville la plus grande & la plus peuplée
„ que j'aie vu de ma vie; tout ce Peuple Vous obéït, & ſe régle ſur Vos
„ actions & Vos ſentimens. J'eſpere que Votre adminiſtration ſera telle qu'il
„ convient à des Magiſtrats Chrétiens, qui ſont fermement perſuadés qu'ils
„ ont un juge au-deſſus d'eux, au tribunal de qui ils comparoitront un jour,
„ pour y rendre compte de leurs actions. Vous êtes ici tous Patriciens, &
„ Vos Pères depuis deux ſiécles ſe ſont rendus celébres par leur ſageſſe autant
„ que par leur Commerce. Suivez leurs traces; rendez-vous dignes de leur ré-
„ putation, & montrez-vous de vrais Patriotes. Penſez que Dieu peut vous
„ livrer entre les mains de Vos ennemis, & quel ſeroit alors Votre ſort &
„ celui de ce pauvre Peuple, qu'il a commis à Votre Gouvernement.

„ Dieu nous a fait voir de grandes choſes. Il eſt vrai que Vous avez
„ beaucoup ſouffert, mais c'eſt parce que la divine Providence en uſe ainſi,
„ quand elle veut nous faire rentrer en nous même & reconnoître nos pechés;
„ mais elle Vous a en même tems protégés éficacement.

„ Pour moi, je ne puis aſſez m'étonner, ni aſſez reconnoître le doigt de
„ Dieu, quand je vois nos ennemis aveuglés à tel point, que de m'abandonner
„ les principales Villes de l'Empire, après les avoir occupées deux ou trois
„ années, & de ne pas les réprendre; ce qui ne leur couteroit que la peine de
„ les attaquer. Dieu Vous a conſervés d'une manière miraculeuſe, & s'eſt
„ ſervi de moi pour cet ouvrage, en quoi il n'a pas moins déploye la for-
„ ce de ſon bras; car je me ſerois plûtôt attendu au jour du jugement, qu'à
„ me voir tranſporté au fond de l'Allemagne, & actuellement au milieu de vo-
„ tre Ville. J'ai abandonné mes pauvres ſujets, & tout ce que j'avois au mon-
„ de de plus cher. J'ai amené avec moi pluſieurs vaillans hommes, qui à mon
„ exemple ont laiſſé leurs femmes, leurs enfans, leurs parens, & ont riſqué leur
„ vie, comme moi la mienne, pour la défenſe de la Religion, de la liberté, &
„ des Loix. Je n'ai point épargné mon ſang, je le ſacrifierai volontiers enco-
„ re pour ces grands objets. Mais en particulier je ferai pour Vous protéger
„ tout ce qui me ſera poſſible, & Vous pouvez compter que je Vous tien-
„ drai tout ce que je promettrai à Vos Ambaſſadeurs, dans les occaſions où
„ ils me propoſeront quelque choſe de Votre part.

„ Soyez donc conſtans & fideles: animez-vous les uns les autres à la défen-
„ ſe de la Réligion & de la liberté. Je ne doute nullement de Vos bons ſen-
„ timens là-deſſus. Mais croyez-moi, Dieu ne Vous enverra pas tous les jours
„ un Prédicateur comme moi, qui Vous exhorte, qui Vous conſole, qui
„ Vous défende, qui Vous protége à proportion des forces que Dieu lui don-

„ ne. Souffrez en patience toutes les épreuves par où la divine providence „ pourra encore Vous faire passer. Restez constamment dans le parti que Vous „ avez pris. Le Seigneur Dieu, qui Vous a comblés de ses bénédictions, Vous „ fera encore éprouver ses bienfaits. Votre Ville continuera à fleurir; sa ré- „ putation s'etendra au loin, & tous ensemble nous bénirons, nous louerons, „ nous exalterons ce Grand Dieu en ce monde & dans l'éternité".

Ce discours, que les Députés du Sénat mirent d'abord par écrit, & dont il se fit plusieurs copies, augmenta l'amour & le respect que ce Peuple avoit déja pour un Héros si Réligieux.

La Ville régala de présens tous les Généraux & les Princes, qui avoient été de la suite du Roi. La table de ce Monarque fut toûjours servie de tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus exquis. Les pricipaux Sénateurs briguèrent l'honneur de le servir à ses repas. Tous ses Domestiques, & ceux des Seigneurs de sa suite, fûrent défrayés & regalés suivant leur rang. De sorte que le Roi ne put s'empêcher de dire au Sénat en prenant congé de lui, que depuis qu'il étoit en Allemagne aucune Ville ne lui avoit fait une reception si brillante, si somptueuse, ni témoigné tant d'affection, & qu'il n'en perdroit jamais le souvenir.

Avant que de partir de Nuremberg, le Roi envoya un détachement dans la Maison des Chevaliers Teutoniques, & en fit enlever tous les Capucins qui y étoient, déclarant qu'ils resteroient prisonniers, jusqu'à ce que Tilly eût renvoyé les Habitans du territoire de Nuremberg, qu'il avoit enlevés & envoyés à Neumarck dans le Haut-Palatinat.

Enfin, le Roi partit de Nuremberg aprés y avoir passé deux jours, & se rendit à Schwobach où il séjourna, tandis que son armée avoit pris les devans pour se mettre à la poursuite du Comte de Tilly, qui marchoit à grandes journées & d'un trait vers la Bavière. Le Roi, étonné de lui voir prendre cette route, ne put s'empêcher de dire, qu'apparemment le Comte de Tilly esperoit de se mieux défendre sur son fumier, puisqu'il vouloit transporter le théâtre de la guerre dans les Etats de son Maître.

Le 26. de Mars le Roi arriva avec toute son armée devant Donawerth, où il y avoit en Garnison quelques Compagnies du Régiment de Cronberg Cavalerie, huit Compagnies d'Infanterie, & beaucoup de Soldats de milice : le tout commandé par le Duc Rudolphe-Maximilien de Saxe-Lawenbourg. Le Roi envoya d'abord un Trompette à ce Prince, & le somma de lui rendre la place, à quoi le Duc répondit, qu'il n'avoit que de la poudre, du plomb, & la pointe de l'épée à son service; que, si cela étoit de son goût, on ne lui en feroit pas faute.

Cette réponse piqua le Roi. Il fit d'abord investir la place, & occuper la Montagne de Schellenberg, si fameuse depuis par la sanglante Bataille qui s'y donna en 1704. où les assiégés avoient commencé à élever un Fort qu'ils avoient abandonné, parce qu'il étoit encore dans un état très imparfait. Les Suedois travaillèrent diligemment à établir des Batteries tant sur la Montagne, que contre la partie basse de la Ville; & à pousser les tranchées. Le Duc ordonna plusieurs sorties dont aucune ne réüssit, & les Suédois repoussèrent toû-

jours la Garnifon avec perte. Le feu cependant étoit fort vif de part & d'autre; mais l'artillerie de la place faifoit peu d'effet, & n'empéchoit pas les Suédois de pouffer leurs travaux. Les affiégés s'aviférent de dreffer une Batterie fur une haute tour, d'où l'on voyoit les tranchées de revers. Cette Batterie incommoda d'abord beaucoup les travailleurs, & tua quantité de gens. Le Roi fit dreffer une contre-batterie, qui cribla tellement la tour que les affiégés n'y pûrent plus tenir.

On en étoit-là, lorfque tout d'un coup le bruit fe répand, que le Comte de Tilly approche pour faire lever le fiége: & en effet on avoit apperçu de loin quelques Efcadrons ennemis, qu'on avoit pris pour l'avant-garde de ce Général. C'eft ce qui avoit engagé le Duc de Lawenbourg à répondre au Magiftrat, qui l'étoit venu prier de rendre la Ville avant qu'elle fût toute ruïnée, que cela n'étoit pas preffé, & qu'il fe garderoit bien de fe rendre au moment qu'il alloit être fecouru. Mais le Roi, fans s'arrêter à toutes ces vaines rumeurs, envoya le Colonel Hepburn en de-là de la Wœrnitz, pour y ouvrir une autre attaque, afin de divifer les forces de la Garnifon, & la fatiguer davantage. Sur le foir entre neuf à dix heures, on entendit défiler fur le pont du Danube des bagages & de la Cavalerie, qui apparemment les efcortoit. Le Roi foupçonna que la Garnifon pourroit bien vouloir s'échapper; la Ville n'étant plus guère tenable, & les apparences d'être fecouru s'étant évanouies; furquoi S. M. fit dire au Colonel Hepburn d'être fur fes gardes & d'empêcher, s'il étoit poffible, que la Garnifon ne paffât le pont. Le feu continua toute la nuit de part & d'autre avec beaucoup de vivacité. Pendant ce tems-là le Duc de Lawenbourg difpofoit tout pour fa retraite. Il laiffa quelque monde dans la Ville, pour continuer à tirer, afin de mieux cacher fon jeu, & avant que le Soleil parût il fortit & gagna la tête du pont. Là il fut attaqué par Hepburn, & l'on fe battit avec acharnement; mais quelque effort que fiffent les Suédois, ils ne pûrent empêcher la retraite, & perdirent plus de trois cens hommes dans cette attaque.

Le Roi envoya un Corps de Dragons à la pourfuite des fuyards, fous la conduite de Chotizky Gentilhomme Bohême: mais il n'y eut pas moyen d'atteindre le gros, & les Dragons ne ramenérent que des traîneurs, & une partie de l'arrière-garde.

Pendant ces entrefaites les Suédois étoient entrés dans la Ville, & dans la prémière furie ils maffacrérent tout ce qu'ils trouvérent de Soldats de la Garnifon, & commencérent à piller les maifons, fans néanmoins mal-traiter les Bourgeois. Mais le Roi, étant entré dans la Ville, donna de fi bons ordres, que la tranquillité fut rétablie en peu d'heures. Ainfi fut pris Donawerth après vingt-quatre heures d'attaque.

On ne trouva que huit piéces de canon dans la Ville, quelque peu de grains, & point de munitions. Les Suédois jettérent dans le Danube environ cinq cens morts des Soldats de la Garnifon, la plûpart tués fur le pont ou dans la Ville.

Le Roi laiffa dans Donawerth le Colonel (1) Redtwein avec fon Régiment,

(1) M. Harte, fans parler de ce Commandant, dit que le Roi mit le Régiment de Solms

ment, & passa le Danube sur le pont de cette Ville pour aller chercher Tilly, afin de l'expédier au plus vîte avant que Wallenstein le pût joindre.

Le Duc de Bavière, voyant que la prise de Donawerth ouvroit l'entrée aux Suédois dans le cœur de ses Etats & jusqu'à sa Capitale, rassembla tout ce qu'il put trouver de gens capables de porter les armes, & vint joindre le Comte de Tilly avec ce nouveau Corps de milices.

Ce Général étoit alors posté de la manière du monde la plus avantageuse, ayant devant lui le Lech, à dos la petite rivière d'Acha, qui coule au travers de la Ville de Rain, & va se perdre dans le Danube, sa droite au Danube & sa gauche à Rain.

Il ne paroissoit pas possible de le forcer dans un tel poste, & par conséquent de pénétrer en Bavière. Pour augmenter la difficulté, on avoit fait rompre tous les ponts, mis Garnison dans toutes les Villes le long du Lech jusqu'à Augsbourg. Enfin, pour plus de précaution on avoit fait entrer le 15. de Mars une Garnison dans Augsbourg. Peu de jours après cette Garnison avoit été renforcée d'Infanterie & de Cavalerie. Le canon avoit été mené sur le rempart: on avoit ruïné plusieurs beaux jardins, & maisons de plaisance, pour élever des redoutes, & l'on avoit desarmé tous les Bourgeois.

Le Roi, avant de quitter Donawerth, ordonna qu'on achevât le Fort ou redoute, que les Bavarois avoient commencé sur le Schellenberg. Ensuite il s'empara de toute la partie de l'Evêché d'Augsbourg située sur la gauche du Lech; & de toutes les Places & Châteaux sur le Danube, depuis Donawerth jusqu'à Ulm dans une étendue de douze milles, d'où il tira une prodigieuse quantité de grains & de bétail, pour nourrir long-tems son armée.

Entiérement occupé du projet de pénétrer dans le cœur de la Bavière, & de-là dans l'Autriche, Gustave-Adolphe s'approcha du Lech, & vint camper autour de Nordheim. Là il examina la position de l'ennemi, qu'il vit retranché jusqu'aux dents sur la droite de cette rivière, ayant des bois & des marais à sa gauche, de manière que, quand même on seroit venu à bout de passer la rivière à sa barbe, il paroissoit toûjours fort dangéreux de l'attaquer dans la position avantageuse où il étoit, se trouvant couvert de tout coté. Mais Gustave sentoit trop la nécessité d'en venir à une affaire décive, pour la différer long-tems. Depuis le gain de la Bataille de Leipzig, il étoit devenu d'une hardiesse étonnante, & donnoit pour le moins autant à la fortune qu'à la prudence.

La difficulté étoit de passer le Lech (1). Cette rivière, qui prend sa source dans le Tyrol sur les Frontières des Grisons, est fort rapide comme toutes

dans Donawerth, parce qu'il avoit mal fait à Bamberg. Nous préférons le témoignage du Comte de Kevenhuller.

(1) M. Harte en parle comme *d'un des plus grands fleuves d'Europe*; & en parle, dit-il, *comme témoin oculaire*. Ce n'en est pas moins une exagération. Pour la rapidité il le compare à un torrent, & dit qu'il prend sa source chez les Grisons. Enfin, il ajoûte qu'il a bien quarante aunes mesure d'Angleterre près de son embouchure; & que la saison où les Suédois le passérent est celle, où il est le plus enflé & le plus rapide à cause de la fonte des neiges. Ce passage est assez merveilleux en soi sans y ajouter du faux. Tout le monde sait que les neiges ne fondent point en Allemagne avant le mois de Juillet, & que le mois de Mars y est comme le mois de Février.

les rivières, qui coulent d'un terrain élevé dans un terrain bas. Elle est à-peu-près à son embouchûre large comme la sône près de Lyon; & coule en serpentant au dessous d'Augsbourg. Les bords en sont escarpés, & fort couverts de broussailles & de halliers.

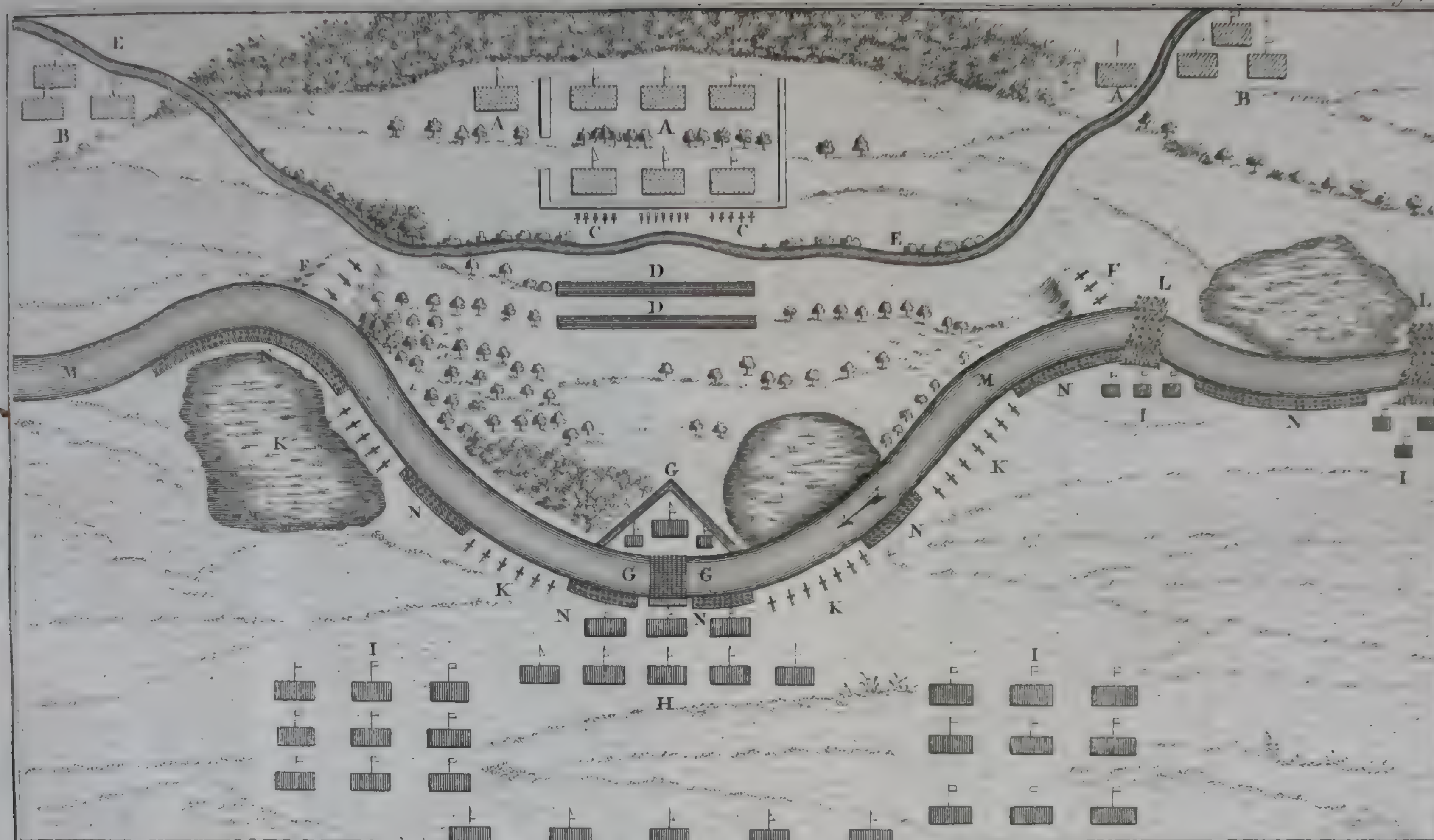
Le Roi alla plusieurs fois avec peu de suite reconnoître ces bords, au grand péril de sa vie. Il remarqua que celui où il etoit s'élevoit davantage que celui où étoit l'ennemi, cela lui parut une circonstance très favorable pour son dessein. Mais, à force de chercher & d'examiner, il decouvrit enfin dans un des coudes, que forme la rivière, un endroit propre à l'execution de son dessein, parce que le bord dominoit encore davantage qu'ailleurs, & pouvoit non seulement donner une grande supériorité à son artillerie, mais encore servir en quelque sorte de parapet à ses troupes. Ayant aussitôt formé son plan, il assembla un Conseil de guerre, où l'on prétend que le Feld-Maréchal Horn & les principaux Generaux & Colonels ne fûrent pas d'avis de tenter cette entreprise, la jugeant trop périlleuse & presqu'impraticable. Si cela est, on peut conclure que Horn plus agé que le Roi donnoit moins à la fortune que ce Prince, & n'en etoit pas moins un des plus grands hommes de guerre qu'il y eût au monde. Il y avoit toute apparence que ce passage ne se feroit pas sans une très grande perte d'hommes, en supposant même qu'il réussît, & que Horn ne croyoit apparemment pas qu'on fût ensuite en état d'attaquer l'ennemi, & de le forcer dans ses retranchemens. *Quoi!* dit alors le Roi d'un ton vif, *nous qui avons passé la mer Baltique, & tant de grands fleuves en Allemagne, nous craindrons de passer un ruisseau comme le Lech, qui mérite à peine même le nom de riviere*; Horn n'osa plus contester, & les autres Généraux, voyant que le Roi étoit determiné à suivre son plan (1), y donnèrent leur consentement, & aussitôt on travailla à trois Batteries, l'une au milieu du cintre que le Lech formoit vis-à-vis des ennemis, les deux autres aux deux extrémités du même cintre. Elles fûrent en état le 3e. d'Avril. Le Roi les fit couvrir d'un bon retranchement. Tout cela fut exécuté malgré le feu des ennemis, qui à la verite ne faisoit pas tout l'effet possible, à cause du terrain elevé qui favorisa beaucoup les Suédois.

Le retranchement etant fini, soixante & douze piéces de gros canon commencèrent un feu croisé de façon que la Batterie à droite tiroit sur la gauche des ennemis, & au travers d'un bois où ils s'étoient retranchés derrière des abattis, celle de la gauche tiroit sur leur droite, & celle du centre sur le retranchement qu'ils avoient devant eux.

Pendant ce tems on travailloit à jetter un pont, le Roi ayant fait apporter tout ce qui étoit nécessaire pour cela.

Le fracas du canon de part & d'autre empéchoit que l'ennemi en put entendre le bruit que faisoient les charpentiers, & les autres travailleurs, & la fumee lui deroboit la vue de leurs mouvemens : d'ailleurs, dès que le pont fut commencé, le Roi fit apporter quantite de paille qu'on jettoit dans l'eau, & qu'on fixoit à l'extremite de l'ouvrage, après quoi on y mettoit le feu, ce qui

(1) Chemnitz Liv. IV. p. 283. Ricci Liv. V. p. 323. & 325. Gal. Guald. Hist. di Ferdinand L. V. p. 296.



A *Infanterie des Impériaux le reste est caché dans le bois.*
B *Leur Cavalerie*
C *Parapet et Batteries.*
D *Infanterie retranchée, où Tilly fut blessé a mort*
E *Ruisseau.*
F *Batteries de Tilly, dirigée contre le pont.*

PASSAGE DU LECH.

G *Pont et Logemens*
H. *Infanterie Suédoise*
I *Cavalerie*
K *Batteries des Suédois de 72 pieces de canon*
L *Cavalerie Finlandoise qui traverse la riviere.*
M *Le Lech*
N *Infanterie retranchée.*

répandoit une fumée si sombre & si épaisse, que l'œil le plus perçant ne pouvoit rien voir au travers.

Ce pont fut l'ouvrage de deux jours, & le 5e. d'Avril on amena au Roi trois cens Finlandois déterminés qu'il avoit souhaités. Ce Monarque leur demanda s'ils auroient le courage de passer sur ce pont, & d'aller élever un retranchement sur l'autre bord de la rivière. Ces braves ayant répondu qu'oui, le Roi leur promit dix écus à chacun s'ils exécutoient la chose; & aussitôt ils courûrent au travers du pont, n'ayant d'autres armes que leurs pioches & leurs hoyaux. Ils eûrent bientôt élevé un parapet, & creusé un profond fossé avec la vivacité naturelle à des Gens, qui se voient à tous momens enlever quelqu'un d'eux par quelque boulet de canon, qui partoit de la Batterie du bois.

Pendant ce tems-là le feu des Batteries & de la mousqueterie redoubloit de part & d'autre avec un tel fracas, que les Historiens assûrent que la terre trembla, & que ce tonnerre fut entendu distinctement à douze mille d'Allemagne à la ronde.

Le Roi (1) même mit la main à l'œuvre, & tira plus de soixante coups de canon de ses propres mains, pour obliger ses Canonniers à charger avec plus de vîtesse, & écarter l'ennemi du lieu où ses Finlandois travailloient.

Dès que ce Monarque sut que les Finlandois avoient assez élevé de terre pour couvrir une troupe d'Infanterie, il y envoya un détachement de Soldats d'élite, & y fit marcher du canon. Ce fut alors que les ennemis s'apperçûrent que les Suédois avoient passé la rivière: ils vinrent d'abord pour les attaquer; mais ils fûrent si étonnés de voir le retranchement, & le feu qui en partoit, qu'ils n'attaquèrent que mollement, & fûrent aisément repoussés. Durant ce tems-là les troupes qui étoient dans le bois en sortîrent, & l'abandonnèrent en desordre, ne pouvant plus soutenir le feu de l'artillerie Suédoise, dont les boulets abattoient des branches d'une grosseur énorme, qui écrasoient des escouades entières, d'autres frapant de biais contre les troncs des arbres, qui servoient de parapet, voloient en l'air, & retombant en ricochets tuoient ces malheureux, ou leur brisoient les bras & les jambes.

Cependant la Cavalerie Suédoise avoit découvert un gué par où elle passoit, tandis que l'Infanterie défiloit par le pont. Dans ce moment le Comte de Tilly venoit d'apprendre qu'un Corps de Suédois avoit passé, & s'étoit retranché. Il accourut aussitôt avec un Corps d'élite, tout composé de ces vieux Soldats, qui avoient blanchi sous ses ordres, dans le dessein d'attaquer l'ennemi, avant qu'il pût se fortifier davantage & se renforcer. Mais déja la Cavalerie Suédoise commençoit d'aborder, & l'Infanterie, que le Roi conduisoit en personne, se formoit déja par brigades en de-là du pont

Tilly attaqua d'abord tout ce qui avoit passé, pour ne leur pas donner le tems de s'étendre, & de se former en ligne. On combattit dans un terrain fort inégal & fort serré, surtout du côté du Roi, qui dans ce moment ne put faire usage que de son courage pour résister à l'impétuosité de Tilly. Le combat s'engagea là entre les deux Infanteries, & parmi le fracas continuel de l'artillerie; tandis que la Cavalerie Suedoise, ayant surmonté toutes les

(1) Kevenh. l. c. p. 122.

difficultés qu'elle avoit rencontrées en abordant, se formoit & s'avançoit en bon ordre contre l'ennemi : elle en rencontra d'abord plusieurs Escadrons, qui débouchoient des chemins creux & des retranchemens, les chargea, & les fit plier.

Le combat se soutenoit toûjours entre les deux Infanteries. Les vieux Soldats de Tilly se battoient comme des desesperés, lorsque leur fameux Genéral fut blessé mortellement d'un coup de feu à la cuisse droite, qui la lui fracassa trois pouces au-dessus du genou. C'étoit un boulet de canon du poids de deux livres ; & un moment après Aldringer reçut aussi un coup dangéreux à la tête. Plusieurs Officiers de distinction sûrent aussi blessés ; mais le malheur du Comte de Tilly découragea entiérement les troupes. Elles plièrent & se retirèrent en desordre derrière les retranchemens à la faveur des bois & des ravins, dont tout le Pays étoit coupé, emmenant leur vieux Genéral.

Le Roi qui voyoit approcher la nuit, ses troupes fatiguées, & confusément mêlées, ne poursuivit point l'ennemi. Il resta sur le champ de Bataille, rendit grace à Dieu de ses bienfaits, & attendit le lendemain pour faire d'autres dispositions.

Quant aux Bavarois & Impériaux, ils passèrent cette nuit dans une grande consternation : leurs Généraux tenoient Conseil de guerre, & l'Electeur ne savoit guère quel parti prendre. A la fin, il se détermina à la retraite, alléguant pour justifier ce parti, que dans l'état des choses, & suivant l'humeur du Roi de Suede, il faloit s'attendre le lendemain à une attaque générale ; que, si on avoit le malheur d'etre battu, toute la Bavière étoit non seulement perdue, mais la Haute-Autriche auroit sans doute le même sort ; que rien n'arrêteroit les Suédois : qu'il valoit donc mieux conserver les troupes, leur donner le tems de se rassûrer, tacher de couvrir la Bavière, & au cas qu'on ne le pût, conserver toûjours la communication avec la Bohême, afin de pouvoir joindre la nouvelle armée de l'Empereur sous les ordres du Duc de Fridland, & revenir pour tomber sur le Roi à force réunies.

Tous les Genéraux sûrent de cet avis, sans même en excepter le Comte de Tilly.

Il est peu d'actions dans l'Histoire de toute cette guerre, sur laquelle les Ecrivains s'accordent moins, que sur celle qui suivit le passage du Lech ; &, pour commencer par le plus moderne (1), il dit, „ que ce combat, dont il fait „ une Bataille, fut plus chaud que celui de Leipzig, qu'il dura six heures & „ que l'ennemi y perdit mille hommes : que le Monarque Suédois n'y fut pas „ présent, *à parler à la rigueur, que sa prudence l'emporta sur son courage* ; qu'il „ se tint avec la *dernière réformation* au bout du pont du coté de l'ennemi, „ soit pour donner ses derniers ordres à ceux qui passoient, soit pour empê„ cher qu'aucun Suédois ne fût assez *hardi* (il auroit dû dire assez lache) pour „ reculer & repasser le pont.

Je ne crois pas qu'il y ait aucun lecteur, qui ne soit choqué du personnage que cet Auteur fait jouer ici à l'un des plus valeureux Prince qu'il y ait jamais eu ; & quiconque à un peu étudie le caractère de ce Heros ne se

(1) Le Dr. Harte, *The History of the Life of Gust. Adolph.* T. II. p. 146.

persuadera pas aisément, qu'il ait été se poster en sentinelle au bout d'un pont, pour empêcher qu'aucun de ses Gens ne s'en retournât.

Parlant de l'Electeur de Bavière il dit, qu'il se tint prudemment loin des coups, & dans un bois pendant qu'on se battoit. C'est un plaisanterie assez déplacée. Ce Prince ne manquoit, ni de bravoure, ni de resolution. Il l'avoit bien fait voir à la Bataille de Prague. Il est vrai qu'on a assez de peine à comprendre, pourquoi il ne vint pas attaquer les Suédois avec toutes ses forces, & seconder le Comte de Tilly; tout ce qu'on peut répondre à cette difficulté, c'est que l'âge l'avoit rendu plus lent, ou plus circonspect; il ne vouloit pas hazarder toute son armée aux portes de son Pays, & il pensoit qu'il valoit mieux sauver quelque chose que de risquer de tout perdre.

Un autre Ecrivain (1) dit, qu'après la blessure de Tilly, les Soldats Impériaux ayant laché le pied ne pûrent se sauver sans perte, à cause de la difficulté des chemins, qui les retarda & en fit périr un grand nombre sous le fer des Suédois, qui en eussent fait un bien plus grand carnage, si le Duc de Bavière n'étoit venu à la fin favoriser leur retraite, en chargeant les Suédois, & les ramenant jusqu'à la vue de leurs retranchemens, après quoi il se retira dans son poste, ne jugeant pas à propos d'engager une action decisive avec des forces si inferieures. A quoi il ajoûte, que le Duc, après avoir resté encore quelques jours dans son camp, prit le parti de se retirer plus avant dans le Pays.

Cette dernière circonstance est une fausseté manifeste, puisqu'il est certain que ce fut la nuit même que l'Electeur fit sa retraite, & même avec assez de précipitation.

Mais de toutes ces opinions (2), celle d'un Historien Bavarois est la plus singulière. Pour détourner tout jugement desavantageux à l'Electeur, il soutient que ce Prince voulut absolument rester de pied ferme dans son camp; mais que tous les Généraux & Tilly même conseillèrent la retraite avec tant d'opiniatreté, que le Duc fut obligé de céder; & cette retraite se fit, ajoûte-t-il, quoiqu'on n'eût pas perdu plus de trente hommes de part & d'autre par le feu du canon, & qu'il n'y eût pas encore un seul Suédois en deça du Lech.

Voilà le langage d'un Historien gagé & très partial. Il est certain que l'Electeur fut le premier qui conseilla la retraite (3), & qu'il entraîna tous les Généraux dans son opinion: c'est du moins ainsi que le rapportent unanimement les écrivains les plus judicieux. Il est certain encore que le lendemain 6e. d'Avril, quand le Roi vit la situation avantageuse de leur camp, & qu'il en eut bien examiné le local, il ne put s'empêcher de dire; *Si j'avois été que du Bavarois, je n'aurois pas abandonné un terrain comme lui, & ouvert à mes ennemis la porte de mes Etats, quand un boulet de canon auroit dû m'emporter la barbe & la moitié du menton.*

A l'égard du nombre des morts, il est certain qu'il ne passa guère les six cens, avec à peu près autant de blessés du côté des Imperiaux & Bavarois. Quant aux Suédois leur perte n'est marquée dans aucuns Mémoires de ce tems-

(1) Bingus Mars Suev.-Germ. L. III. p. 8.
(2) Aldzreiter §. 22.
(3) Kevenh. l. c. p. 124. Wassemburg. Deutsch. Flor. p. 285.

là. On en peut, me semble, conclure qu'elle fut peu considérable. Quoiqu'il en soit, le Duc de Baviere continuoit sa retraite sur Neubourg & sur Ingolstadt, & ce fut dans cette place que fut porté le celebre & malheureux Tilly. En chemin il avoit eu plusieurs défaillances, les cahots de la voiture lui ayant causé des douleurs si aigues, qu'on crut plusieurs fois qu'il n'arriveroit jamais à Ingolstadt. Ce fut là pourtant qu'on leva le prémier appareil de sa plaie; & qu'après qu'on eut tire six à sept grosses esquilles, il expira après quinze jours de tourmens plus affreux que tout ce que les roués peuvent souffrir, taillé, coupé, tenaillé par des Chirurgiens très peu experts & très ignorans, qui le martyrisèrent & le bourrelèrent jusqu'au moment où il devint insensible: fin triste, mais trop meritée par les cruautés dont il fut l'Auteur & la cause, par cette dureté d'âme trop souvent attachée à la profession la plus illustre & la plus honorable, mais dont on sait bien se garantir, lorsqu'on est né avec des dispositions de bonté & de bienfaisance. Tilly mourut dans de si cruelles douleurs, qu'il peut servir d'exemple & de preuve pour la maxime, que les grands crimes sont souvent punis dès ce monde & d'une peine éclatante. Je ne prétends pas nier par là que ce Général n'eût de très belles & bonnes qualités; mais tout le bien qu'il avoit jamais fait, & qu'il pouvoit jamais faire, n'etoit pas pour entrer en comparaison avec le mal qu'il laissa faire en une ou deux heures de tems. Il expira le 20. d'Avril 1632. se plaignant toûjours qu'on lui eût lié de nouveau les mains, qu'on l'eût empeché d'attaquer l'ennemi lorsqu'il en avoit eu les moyens, & que par l'assistance de Dieu il avoit lieu de se flatter de prendre sa révanche.

Il fit encore dire plusieurs fois à l'Electeur son Maître ce qu'il lui avoit déja assez dit de bouche, de donner une particulière attention à la conservation d'Ingolstadt, parce que de-là dépendoit la perte absolue & totale de ses Etats, ou l'esperance bien fondée de les recouvrer bientôt.

Nous avons vu ailleurs le desintéressement & les autres bonnes qualités du Comte de Tilly, nous ne les répeterons pas ici. Mais ce que nous ne saurions passer sous silence, c'est que, depuis le funeste sac de Magdebourg, il n'eut que des revers; & que sa fin tragique fut une assez bonne preuve, qu'il n'etoit pas invulnérable aux Corps de canon, quoiqu'il eût fort cette réputation dans le monde, jusques-là que l'Auteur *des Annales de Ferdinand II.* se donne la peine de l'en justifier dans le XIe. Vol. de son long & pénible ouvrage.

Aldringer, qui avoit éte blessé en même-tems, fut plus heureux, & s'en tira très bien pour cette fois. Mais dans la suite il périt misérablement, en expiation de son avarice inexprimable & de sa cruauté, qui le rendit inflexible dans des occasions, où il semble impossible de faire un personnage si contraire à ce qu'on suppose que tout homme doit être.

Cet homme étoit né dans le Duché de Luxembourg de Parens inconnus. Il alla simple Domestique d'un Gentilhomme en Italie. Ce fut-là qu'il se fit Soldat, & que par son talent pour écrire, chiffrer en plusieurs sortes de Langues, il fut fait sergent, d'ou en un mot il monta au grade de Général. Là il ne temoigna pas moins de capacité, qu'il avoit toûjours fait briller de courage.

Ce fut lui qui prit Mantoue, & qui fit voir peut-etre pour la prémière fois

un Chef d'armée plus avide de pillage & de butin, que le plus vil goujat de son armée, aussi dur & aussi cruel, que le Soldat le plus effrené. Des excès si abominables le rendirent méprisable, & lui firent perdre tout le mérite d'avoir été l'artisan de sa fortune, & de n'en avoir été redevable qu'à sa valeur & à sa capacité, sans rien emprunter de ses ancêtres.

Aldringer laissa en mourant des biens immenses, fruit de sa cruauté & de ses rapines; deux frères pourvus de riches Evêchés, à l'un des quels il fit présent de la fameuse Bibliothéque de Mantoue. Il avoit épousé une jeune Comtesse d'Arco, dont il n'eut point d'enfant, & étant mort sans postérité, sa sœur porta ses biens & son nom dans la maison du Clari, qui subsiste encore en Bohême, & jouït d'une très grande fortune.

Dans le tems que le Roi de Suéde assiégeoit Donawerth, quelques Ecclésiastiques de Chamb Ville du Haut-Palatinat (1), aussi curieux que superstitieux, renouvellèrent le même jeu que les Jésuites avoient joué ou fait jouer à Hildesheim, pour connoître qui de Gustave ou de Tilly remporteroit la Victoire, & crûrent pouvoir lire dans l'avenir, en consultant la fortune des deux partis, dans la representation d'un combat entre deux de jeunes Gens, qui en prendroient les noms & les Enseignes. Ils rassemblèrent donc tous les jeunes garçons de la Ville, & leur proposérent de se partager en deux bandes, dont l'une seroit l'armée du Comte de Tilly, l'autre celle de Gustave-Adolphe. Ils choisirent eux-mêmes le personnage, qui devoit representer le Général de la Ligue; mais quand ils voulûrent charger l'un d'eux du rôle du Roi de Suéde, ils ne trouvèrent personne qui voulût se prêter à leur dessein. Surquoi ils proposèrent à tous ces jeunes Gens de tirer au sort, ce qui ayant été accepté, le sort tomba sur un jeune homme, qui apparemment résolut de se bien acquitter de son personnage. La difficulté fut pour lui d'avoir des Soldats : il s'avisa de faire battre la caisse, & ne put ramasser qu'une cinquantaine de polissons, avec lesquels il ne laissa pas de mettre en campagne, & d'attaquer les Tilly qui étoient en beaucoup plus grand nombre; mais qui ne laissèrent pas d'être enfoncés & mis en fuite, présage funeste pour les Auteurs de cette scène: ce qu'il y eut de singulier, c'est que le prétendu Tilly fut fait prisonnier, après avoir reçu plusieurs coups; circonstance qui sembloit annoncer la perte du véritable Tilly. Telle étoit la superstition d'un siécle où nous touchons de si près.

Dès que l'Electeur de Bavière avoit vu le Roi de Suéde quitter la Franconie pour s'approcher de la Bavière, il avoit senti le danger que couroient ses Etats, & envoyé courier sur courier à l'Empereur, pour le prier d'envoyer ordre à Wallenstein de courir à son secours. Celui-ci, qui se souvenoit très bien de toutes les marques que le Bavarois lui avoit données d'une haine implacable, n'étoit pas fâché de le voir humilié. Il savoit même que cet ennemi juré de sa fortune, avoit fait tout nouvellement de grandes plaintes de son rétablissement, prétendant que, Wallenstein ayant été déposé sur les représentations du Collége Electoral, Sa Majesté Impériale n'auroit pas dû le rétablir sans consulter les Electeurs, aux instances de qui il avoit accordé sa dépo-

(1) Le Grand Théâtr. Hist. p. 460 & 461.

fition; & mille autres femblables raifons qui prouvoient affez, que la haine du Bavarois contre Wallenftein n'étoit rien moins qu'éteinte. Auffi Wallenftein ne fe hâta point de venir au fecours de l'Electeur, & fit entendre à l'Empereur, que la Bohême avoit encore befoin de fa prefence, & fes troupes de quelque repos, avant que de rentrer en action: que d'ailleurs on ne perdoit rien à laiffer le Roi de Suéde fe confumer par des marches, des fieges & des paffages de rivières; qu'il en feroit d'autant moins en état de pénétrer dans les Pays héréditaires, & que lui Wallenftein fauroit bien l'arrêter quand il en feroit tems.

Après le paffage du Lech, du moins auffi glorieux que celui du Granique, Guftave s'empara de la petite Ville de Rain, que les Bavarois avoient abandonnée, & qui fut obligée de payer une fomme de quelques milliers d'écus, pour fe racheter du pillage.

Le Roi parcourut tout le champ de Bataille, & vit encore dans le bois beaucoup de cuiraffes, d'armes & de harnois que l'ennemi y avoit laiffés.

Le 7. d'Avril, le Roi quitta les environs de Rain, & fe porta avec toute fon armée jufqu'au Bourg de Thierhaupten, où eft auffi une Abbaye dans laquelle le Roi prit fon quartier.

Le lendemain l'armée s'approcha davantage d'Augsbourg, & le quartier du Roi fut à Lechaufen, en deça du Lech. L'avant-garde de la Cavalerie prit le même jour pofte à Friedberg, dont on porta les clés au devant de l'Officier Commandant ce Corps. Sur ces entrefaites, il arriva un Député de la Ville de Neubourg, chargé d'excufer cette Ville de ce qu'elle avoit reçu les troupes de Tilly, & de demander la neutralité, non feulement pour elle, mais pour tout le Pays.

Ce Député, étant entré d'abord dans le camp, fut mené au Feld-Maréchal Horn, qui, voyant de quoi il s'agiffoit, le fit d'abord conduire au Roi. Dès que ce Prince fut de la part de qui il venoit, il lui accorda audience: mais, dès la prémière reverence qu'il voulut faire, le Roi le regardant d'un air irrité.

„ Vous m'avez trompé, lui dit-il, & par Vos Lettres, & par Vos Am-
„ baffadeurs: Vous m'avez promis bien des chofes que Vous ne m'avez point
„ tenues. Vous avez favorifé mon ennemi. Vous l'avez reçu à bras ouverts
„ dans fon paffage & repaffage. Vous lui avez fourni de l'artillerie, des mu-
„ nitions; Vous avez reçu fes Garnifons, & n'avez pas daigné faire attention
„ à mes Lettres: Vous avez même tiré fur mon Trompette.

Le Député fut fi frappé de ces reproches, dont il ne pouvoit nier la vérité, qu'il en refta ftupéfait & muet. A la fin, il prononça affez indiftinctement, qu'il étoit chargé d'une Lettre de la part de fon Maître. A quoi le Roi repliqua, „ que fon Maître étoit comme fes fujets, & fes fujets comme
„ leur Maître: que tous enfemble ne fongeoient qu'à furprendre les Pro-
„ teftans. Mais que, s'ils vouloient lui prouver leur bonne foi, ils n'avoient
„ qu'à lui remettre la Ville de Neubourg; qu'autrement il les traiteroit
„ comme

(1) Kevenh. l. c. p. 122. & *fuiv.* De Stetten Gefch. der Frey. Reichf. Stadt Augs. T. II. Ch. I. p. 201. & *fuiv.*

„ comme ils le méritoient". Le Roi ajoûta, qu'il n'avoit qu'à aller parler au Prince Palatin Auguſte de Schulrzbach, qui diſcuteroit tout cela avec lui, qu'en attendant ceux de Neubourg ſe préparaſſent à envoyer deux cens mille rations de pain, & trois cens tonneaux de bierre à ſon armée, moyennant quoi il leur feroit éprouver ſes bontés, ſuivant qu'ils ſe conduiroient envers lui.

Sur ces entrefaites le Roi eut avis, que le Duc de Bavière avoit abandonné Neubourg, après avoir rompu une arche du pont, & emporté toutes les munitions qu'il avoit trouvées dans la Ville. Surquoi ce Prince détacha le Lieutenant-Colonel Landsberger avec cinq cens chevaux, & le fit accompagner le Député de la Ville, avec ordre de faire rétablir le pont, de prendre poſſeſſion de la Ville au nom de Sa Majeſté, & de n'en laiſſer ſortir aucun particulier du Magiſtrat, ni de la Bourgeoiſie.

Le 9me. d'Avril, le Roi eut avis qu'il n'y avoit que dix-huit Compagnies d'Infanterie, & deux de Cavalerie Bavaroiſe dans Augsbourg, la plûpart milices & fort foibles, qui prétendoient défendre la Ville juſqu'à l'arrivée du ſecours; & que le Commandant avoit fait brûler le pont ſur le Lech.

Guſtave, réſolu d'aſſiéger la place dans les formes, s'il le faloit abſolument, fit jetter un pont au-deſſus, & un autre au-deſſous de Lechauſen, & dreſſer des Batteries ſur le terrain le plus avantageux, ſans permettre qu'il fût tiré un ſeul coup, quoique la Garniſon fit grand feu pendant ce tems-là.

Tout étant prêt pour foudroyer la Ville d'Augsbourg, le Roi y envoya un Trompette avec une Lettre, où il diſoit au Magiſtrat: „ que, quoique Sa „ Majeſté eût cru que la Ville d'Augsbourg auroit eu la prudence de s'abſte- „ nir d'entrer dans cette guerre, Elle avoit appris avec étonnement que ladite „ Ville avoit reçu ſes ennemis déclarés, & s'étoit par-là rendue complice des „ hoſtilités, que l'on commettoit contre lui Roi de Suéde & ſes fidéles Alliés; „ que ce procédé le mettoit en droit d'uſer de repreſailles envers la Ville, & „ de la traiter en ennemie déclarée: que cependant, écoutant plûtôt la voix „ de ſa bonté naturelle, que celle de la vengeance & des Loix de la guerre, „ Sa Majeſté lui offroit de nouveau ſon amitié, à condition que ſans délai „ elle chaſſeroit la Garniſon Bavaroiſe, & s'abſtiendroit à l'avenir de tout acte „ d'hoſtilité envers le Roi & ſes Alliés".

Le Sénat, s'étant aſſemblé pour délibérer ſur le contenu de cette Lettre, fit réponſe: „ qu'ils avoient appris avec une ſincère douleur que Sa Majeſté Sué- „ doiſe avoit des ſujets de plainte contre la Ville, par rapport à la Garniſon Ba- „ varoiſe qu'elle avoit reçue: qu'ils proteſtoient devant Dieu qu'ils n'avoient „ jamais eu intention de ſe meler directement, ni indirectement de la guerre „ préſente: que ce qu'ils avoient fait n'avoit jamais paſſé les bornes de leurs „ obligations envers le Chef de l'Empire: que, ſi le Roi de Suéde s'étoit pré- „ ſenté le prémier devant leurs portes, ils l'auroient reçu de même, n'ayant „ jamais fait aucune diſpoſition de défenſe: qu'au ſurplus il n'étoit pas en leur „ pouvoir de chaſſer la Garniſon; que tout ce qu'ils pouvoient faire, c'étoit de „ prier le Commandant & ſes Officiers d'accepter les conditions honnêtes, qu'ils „ eſperoient que Sa Majeſté voudroit bien leur accorder, & même leur offrir.

Ces dernières paroles obligèrent le Roi à charger le Feld-Maréchal de ré-

gler toutes choses avec ce Commandant. Celui-ci ne répondit d'abord aux avances du Général Suédois que par des rodomontades, qu'il ne disoit peut-être que pour obtenir de meilleures conditions. La Ville d'ailleurs n'avoit que de mauvaises Fortifications à l'antique, à la reserve des nouveaux ouvrages que les Bavarois avoient élevés. Les habitans étoient divisés, les uns étant Catholiques Romains, les autres Protestans. L'Empereur après son Edit de restitution y avoit formé un Sénat tout Catholique Romain, & avoit voulu que les Luthériens demeurassent à jamais exclus des Charges municipales. Il leur avoit aussi enlevé quelques-unes de leurs Eglises, sous prétexte qu'ils les avoient acquises depuis la Paix de Passau; quoiqu'elles eussent été achetées à beaux deniers comptans. Lorsque le Roi de Suéde commença à pousser ses conquêtes dans la Franconie, la Cour de Vienne envoya le Commissaire Général Ossa à Augsbourg, pour disposer la Ville à recevoir Garnison Impériale: ce quelle refusa constamment, quoiqu'on revint plusieurs fois à la charge. Le Magistrat, bien que Catholique Romain, sentit que c'étoit fait de tous ses Privileges, s'il acquiesçoit à cette demande, sans compter que c'étoit exposer la Ville à tous les desastres de la guerre, que de recevoir des troupes qui voulussent s'y maintenir en cas d'attaque, vu qu'elle n'avoit aucun moyen de se défendre éficacement; & qu'une Ville, toute Marchande comme celle-là, étoit ruïnée aussitôt qu'assiegée.

Tel étoit l'état de la Ville d'Augsbourg, lorsque le Roi de Suéde, força le passage du Lech, & battit l'armée de la Ligue. On ne sait comme cette Ville, avoit pu se resoudre peu de tems auparavant à recevoir Garnison Bavaroise, n'ayant pas voulu avoir la même complaisance pour l'Empereur. Cette Garnison avoit d'abord été médiocre, ensuite elle s'étoit accrue jusqu'au nombre de quatre mille cinq cens hommes, sous le commandement d'un brave Colonel nommé Jean-Rudolphe de Bredow.

Après la malheureuse affaire du Lech, l'Electeur de Baviére envoya ordre à Bredow de le venir joindre, avec ce qu'il avoit de meilleurs hommes dans sa Garnison; ce qui ayant été exécuté, le Sr. de Treberes Lieutenant-Colonel fut laissé, pour commander dans la Ville le peu qu'on y laissoit de monde.

On peut croire que les Protestans d'Augsbourg ne s'étoient pas affligés des nouveaux succés du Roi de Suéde: il est naturel à un peuple opprimé de soupirer après sa delivrance & de la desirer; mais ils n'osoient faire éclater leurs sentimens, parce qu'étant desarmés & suspects, on n'auroit pas manqué de les en punir avec la dernière rigueur. Ils eussent bien voulu aider les Suedois à chasser la Garnison Bavaroise; mais ils n'y pouvoient contribuer que par leurs vœux; &, quoique leur nombre surpassât de beaucoup celui des Catholiques, ils n'osoient néanmoins remuer, & étoient obligés de tout souffrir, faute d'avoir de quoi se faire craindre.

Cependant le Feld-Maréchal Horn, conformément aux ordres du Roi, écrivit au Sr. de Treberes: „ lui representant que, quoique la Bourgeoisie d'Augs„ bourg fut fort nombreuse, la Ville n'étoit nullement en état de defense:
„ que pour lui, accoutumé à servir son maitre avec autant de courage que d'u„ tilité, il n'auroit garde d'exposer un des plus beaux fleurons de la Couron-

„ ne Impériale à une ruïne totale : que tout le monde connoiſſoit la qualité „ de ſes défenſeurs ; que ce n'étoit qu'un ramas de Payſans mal diſciplinés : „ qu'il ne faloit pas compter ſur aucun ſecours de la part du Duc de Bavière, „ aſſez occupé à chercher lui-même un coin de la terre où il pût être en ſû- „ rete ; qu'il n'avoit fait que fuir depuis la défaite de Rain, & la perte de „ ſes Genéraux Tilly & Aldringer : que lui Feld-Maréchal Horn ne cherchoit „ point à lui en impoſer ; que c'étoient des faits connus de toute l'Allemagne : „ & qu'ainſi il croyoit pouvoir lui Conſeiller de ſe hâter de profiter des bon- „ tés du Roi, qui lui accorderoit de bonnes conditions, pourvu qu'il prît ſon „ parti de bonne heure ; parce qu'après cela il ne répondoit plus de ce qui „ arriveroit, ſi on laiſſoit venir les choſes à un certain point".

Le Roi manda en même tems au Magiſtrat, qu'il étoit content de ſa conduite, & de ce qu'il n'avoit pas voulu que la Bourgeoiſie fût employée à la defenſe de la Ville, dont la conſervation leur étoit confiée, & qui n'auroit pu manquer d'etre ruïnée, s'ils s'étoient prêtés aux déſirs du Commandant ; qu'ils devoient continuer à l'exhorter à ſe rendre, vu qu'il étoit ridicule à lui de prétendre, avec une poignée de miliciens, arrêter une armée Victorieuſe des vieilles troupes de l'Empereur & de la Ligue : qu'au reſte il vouloit bien en faveur de la Ville même accorder une Capitulation honnête audit Commandant, pourvu qu'il ſe hâtât de ſortir.

Sur cela le Magiſtrat fit aſſembler les principaux de la Communauté des Proteſtans, pour les engager à députer vers le Roi quelques-uns d'entr'eux, afin que ce Monarque voulût bien s'expliquer plus particulièrement ſur les conditions, qu'il voudroit accorder au Commandant.

Les Députés fûrent bien reçus. Le Roi leur dit encore qu'il faloit chaſſer la Garniſon Bavaroiſe. A cela ils répondîrent, comme ils en étoient convenus avec le Magiſtrat ; „ que la choſe n'étoit point au pouvoir du Sénat ; que le „ Commandant ne vouloit point ſortir, qu'il n'y eût une Capitulation en bonne „ & due forme ; que, ſi Sa Majeſté ne l'accordoit, il paroiſſoit réſolu d'en ve- „ nir aux dernières extrémités : qu'en ce cas les Proteſtans ſeroient ruïnés, „ auſſi bien que les Catholiques, & même beaucoup au-delà, puiſqu'ils étoient „ en bien plus grand nombre : que cependant ils n'avoient aucune part à l'in- „ troduction des troupes Bavaroiſes : que ce n'étoit même que depuis quelques „ heures qu'ils avoient apris, que le Magiſtrat ne les avoit reçues que ſur les „ ordres réïtérés de l'Empereur : qu'après cela il avoit bien falu céder à la for- „ ce, & ſouffrir que le Commandant brûlat le pont, conſtruiſit des redoutes, „ & fit toutes les autres diſpoſitions qu'il avoit jugées néceſſaires : qu'ils ſup- „ plioient donc Sa Majeſté de ne pas expoſer des innocens à des malheurs „ qu'on pouvoit éviter avec d'autant moins de fraix, que la Garniſon ne va- „ loit pas la peine d'etre faite priſonnière de guerre, & ne pouvoit nuire aux „ intérêts de Sa Majeſté dans le cours de cette guerre".

Le Roi touché de ces repreſentations accorda au Sr. de Treberes de ſortir de la Ville avec armes & bagages, drapeaux deployés, méche allumée, pour être eſcorté juſqu'à Ingolſtadt ; en un mot toutes les conditions qu'il auroit pu attendre d'une longue & glorieuſe défenſe. La Capitulation (1) fut ſi-

(1) Chemnitz p. 314. Soldat Suéd. p. 278.

gnée le 20. d'Avril (1), & le même jour le Sr. de Treberes (2) sortit avec douze à treize cens hommes de milice.

La Capitulation de la Ville fut dressée à part, & demanda plus de mistères & de tems. Il s'agissoit de changer la Régence, que le Roi voulut qui ne fût composée que de Magistrats de sa Réligion; de l'introduction d'une bonne Garnison Suédoise; de nouvelles Fortifications (3) pour la défense de la Ville; mais ce qui souffrit le plus de difficulté, fut l'hommage & le serment que le Roi exigeoit. Sur les representations que les Députés faisoient, que cet hommage étoit contraire à l'immediateté (4) de la Ville, le Roi leur declara, qu'il ne prétendoit pas qu'Augsbourg devînt une Ville de son domaine (5); qu'il entendoit qu'elle continuât à jouïr de tous ses Privilèges & prerogatives: & qu'il les lui confirmoit dans la meilleure forme, bien loin de vouloir l'en dépouiller.

Après que le nouveau Magistrat eût été déposé, & l'ancien rétabli, & que toutes les charges civiles & Ecclésiastiques eurent été remplies au gré de Sa Majesté, qui s'en étoit reservé la disposition à lui, & à la Couronne de Suéde en vertu de la Capitulation, le Roi se disposa à faire son entrée dans la Ville, où les Protestans souhaitoient passionnément de le posséder pendant quelques jours. Le 24. d'Avril fut fixé (6) pour cette entrée solemnelle; & la Ville d'Augsbourg se piqua de faire à ce Monarque une reception, qui ne le céda guère à celle que la Ville de Nuremberg lui avoit faite.

Le Roi entra dans la Ville accompagné de Frédéric V. Electeur Palatin prétendu Roi de Bohême, des deux Comtes Palatins de Sultzbach Frederic & Auguste, du Duc Guillaume de Saxe Weymar, & de Jean Duc de Holstein, de Christofle Markgrave de Bade-Dourlach jeune Prince de grande esperance, de Jean Banner, & suivi d'une foule de Comtes, d'Ambassadeurs, de Généraux & de Colonels de son armée; la marche étoit précédée d'une troupe de Cavalerie fort leste, suivie de tout le Magistrat nouvellement rétabli, & fermée par un semblable Corps de Cavalerie.

Le Roi se rendit à cheval droit à l'Eglise de Ste. Anne, où le *Te Deum* fut chanté au bruit de toute l'artillerie, & pendant un très beau concert qui se faisoit entendre par intervalles. Ensuite il entendit un beau Sermon sur ces paroles tirées du Pseaume XII. *A cause du saccagement des affligés, à cause des gémissemens des pauvres, je me leverai maintenant, dit l'Eternel, je mettrai en sureté celui à qui l'on tend des laqs*, & prononcé par le Sr. *Fabricius* (7) Do-

(1) Khevenhuller avance cet événement & ce qui s'en suivit de [illegible]; mais c'est peut-être une faute [illegible].

(2) Le De [illegible] ne parle point de cet Officier, & ne fait mention que de [illegible], qui [illegible] comme nous avons vu.

(3) [illegible] l. c.

(4) [illegible] le Privilège de relever im[illegible] de l'Empereur & de l'Empire: [illegible] Villes Impériales font [illegible] qui [illegible] donne voix & séance à la Diète.

(5) *Der König hätte sich bey dieser Huldigung [illegible] die Stadt zu einer Land[illegible]*. De Stetten p. 191.

(6) L'Historien Bavarois Adlzreiter avance cette entrée d'un jour, & nomme le jour de St. George 23. d'Avril; mais Chemnitz & le Sr. de Stetten [illegible] être [illegible] informés. Ce dernier a eu [illegible] les relations de divers personnages [illegible], qui avoient été présens à cette [illegible], & dont il a fait usage dans son Histoire de la Ville d'Augsbourg.

(7) Khev. l. c. p. 129.

cteur en Théologie & l'un de ses Chapelains. Après le Sermon on entonna le Pseaume 103.

Toutes les autres Eglises furent remplies d'une foule de monde; & l'Auteur, que nous citons au bas de cette page, observe que rien ne fut plus édifiant en ce jour, que le zèle & la piété des Evangéliques ; tandis que les Catholiques avoient le cœur serré de chagrin & de douleur à la vue de cette révolution.

Après le service divin le Roi remonta à cheval; &, suivi du même cortège, il alla descendre à l'Hôtel de Fugger sur le marché-au-vin. Le Roi se plaça à une fenetre, où il pouvoit être aisément vu de tout le monde. Toute sa suite se plaça sur le marché, dont les deux bouts étoient occupés par quelques Régimens d'Infanterie, sous les armes & en Bataille. Là, se rendit toute la Bourgeoisie, & le Magistrat à la tête, vis-à-vis du Roi. Alors on lut la formule de l'hommage & du serment de fidélité (1), que les Bourgeois répetoient à mesure, en ayant déja des copies : Mais auparavant on publia à son de trompe, que quiconque feroit scrupule de prêter ledit serment pourroit se retirer, ce que personne n'accepta. Voici quelle étoit cette formule.

„ Nous jurons & vouons au Sérénissime & très puissant Prince Gustave-„ Adolphe, par la grace de Dieu Roi de Suéde &c. Notre très gracieux „ Roi & Seigneur, & à la Couronne de Suéde, foi, hommage, obéïssance, & service ; d'empêcher de toutes nos forces tout ce qui pourroit être „ préjudiciable aux intérêts dudit Roi & Couronne de Suéde: de faire tout ce „ qui sera de leur service & utilité, & de remplir tous les devoirs de bons & „ fidéles sujets; qu'ainsi Dieu Nous soit en aide.

La lecture de ce serment fut faite par George Frédéric Comte de Hohenlohe, ou de Hollach, à qui l'Empereur avoit pardonné deux fois d'avoir suivi des intérêts contraires à ceux de la Maison d'Autriche. Le Roi venoit de nommer ce Comte Gouverneur du Cercle de Suabe, & de l'établir au Gouvernement particulier de la Ville d'Augsbourg; ayant donné le commandement des armes dans la même Ville, au jeune Benoît Oxenstierna fils du Grand Chancelier, & Neveu de Benoît Oxenstierna Ambassadeur pour Gustave à la Cour de France.

Toutes ces cérémonies étant finies vers les trois heures après midi le Roi se mit à table, & après le dîné, il fit inviter les principales Dames de la Ville à un bal, où il ne dédaigna pas de danser un instant : après quoi étant remonté à cheval il retourna à son quartier général à Lechausen.

La demarche que le Roi venoit de faire, en exigeant l'hommage & le serment de fidélité de la Ville d'Augsbourg, fut mal interprétée dans presque tout l'Empire. Dans Augsbourg même, les Catholiques & bien des Protestans-mêmes murmuroient assez ouvertement. *Quoi*, disoient-ils, *ce généreux Liberateur, qui ne cherchoit que le rétablissement des Loix ; qui n'étoit venu que pour la délivrance des opprimés, qui ne vouloit rien pour lui-même, qui l'a si souvent & si saintement promis, s'approprie aujourd'hui les Villes Impériales, & les assujettit pour toûjours à la Couronne de Suéde!*

(1) Von Stetten. Gesch. der Stadt Augsb. P. II. *p.* 177.

Tous ces diſcours étoient aſſez peu fondés, & aſſez peu réfléchis. C'eſt un abus de croire qu'un puiſſant Roi, qui prend les armes pour ſecourir ſon voiſin opprimé, veuille & doive ſe contenter de la gloire de l'avoir ſecouru. Son premier motif eſt de le ſecourir, & il a raiſon de dire qu'il ne vient que pour cela; mais n'eſt-il pas juſte qu'il ait quelque choſe pour ſes frais & pour ſes peines? Surtout ſi c'eſt aux dépens de l'ennemi commun. Une Puiſſance qui en attaque une autre a ſans doute un motif, & ce motif, quel peut-il être autre que celui de s'agrandir? mais, ſi une troiſiéme Puiſſance vient à la ſollicitation de l'attaqué, le délivre, & fait encore des conquêtes ſur l'agreſſeur, n'eſt-elle pas en droit d'en retenir quelques-unes, pour récompenſe plus ſolide que l'honneur d'avoir protégé un Allié, ou voiſin? Quand les Ecrivains Suédois reprochent à la France, d'avoir voulu faire ſes affaires à l'abri des victoires de Guſtave-Adolphe, ils diſent peut-être vrai; mais ils ne conſidérent pas que la France, en s'alliant avec Guſtave, riſquoit deux choſes, la perte de ſon argent, & le riſque de ſe voir toutes les forces de la Maiſon d'Autriche & de l'Empire ſur les bras, ſuppoſé, ce qui après tout pouvoit bien arriver, que l'Entrepriſe de ce Heros tournât mal. Ce riſque ne valoit-il pas bien quelque avantage? Eſt il un marchand aſſez fou, pour riſquer ſon bien ſans quelque vue de profit? Les alliances offenſives ſont parmi les Rois comme les Societés des particuliers, qui courent la groſſe avanture: & quand le Grand Chancelier Oxenſtierna répete le même reproche en plein Sénat, il parle comme ces aſſociés qui veulent que tout le profit ſoit pour eux. On me dira peut-être que Guſtave mettoit plus au jeu que la France. Il eſt certain que ce grand Roi riſquoit ſa vie, choſe infiniment précieuſe à ſes ſujets, & à beaucoup d'autres peuples; mais la France, comme Royaume, riſquoit beaucoup plus que la Suéde, trop éloignée de la Maiſon d'Autriche, pour avoir beaucoup à craindre de ſon reſſentiment; aulieu que la France en étoit preſque toute inveſtie.

Il en eſt de même à l'égard d'un autre reproche aſſez commun dans les mêmes Ecrivains, & que Salvius n'a pas négligé de rebattre dans ſes Lettres: *Les François*, y dit-il quelque part, *ne nous ont jamais vu de bon œil ſur leurs Frontieres.* C'eſt comme ſi un Danois reprochoit aux Suedois, de n'avoir jamais vu les Danois de bon œil en Scanie. En géneral, dès qu'une Puiſſance ſe met en état d'en écraſer une autre, il importe peu à celle-ci que ce ſoit Pierre ou Jean; il s'agit de la choſe, & non pas du nom; & il eſt ridicule de trouver mauvais, que cette dernière Puiſſance ne ſouhaite pas d'avoir l'autre pour voiſine. La paſſion d'ordinaire dicte tous ces reproches: on les fait ſans les examiner, & les eſprits foibles y puiſent des prejugés, dont ils ne reviennent jamais. Celui qu'on a fait à Guſtave-Adolphe, d'avoir peché contre la bonne politique, en paroiſſant vouloir élever une Monarchie plus vaſte & plus formidable que celle de la Maiſon d'Autriche, me paroit beaucoup mieux fondé; & probablement, ſi ce grand Roi eût vecu encore quelques années, il auroit été obligé de changer quelque choſe à ſon plan, & de quitter ce partage léonin, qui ne pouvoit que révolter ſes meilleurs amis.

On dit que Louïs XIII. apprenant ce qui s'étoit paſſé à Augsbourg (1),

(1) Vit. Siri T. VIII. p. 547. Silhon des Connoiſſ. Hum. p. 47. 471.

& les autres progrès de ce Conquérant, dit à Soranzo Ambaſſadeur de Veniſe; *il eſt tems que nous penſions ſerieuſement, la Republique & moi, à arrêter les progrès de ce Goth.*

Oxenſtierna lui reprochoit de n'être pas allé droit à Vienne après la Bataille de Leipzig. Cela eût été bon, ſi Guſtave n'avoit eu réellement & uniquement en vue que de forcer l'Empereur à rétablir les choſes ſur l'ancien pied, qu'à affermir la Réligion Proteſtante, & à procurer ſatisfaction pour le paſſé & ſûreté pour l'avenir. Mais il ſongeoit encore plus à ſes interêts qu'à tout; & je ne ſais ſi ceux qui ſoupçonnèrent que la délivrance des Proteſtans n'étoit que le prétexte de ſon expédition, & qu'il penſoit véritablement à la conquête de l'Allemagne, lui firent beaucoup de tort.

Il ſouffrit que la Ville d'Augsbourg fit faire ſon portrait en cuivre, tenant cette Ville d'une main avec le nom *Augusta*, qui eſt exactement l'anagrame de celui de *Guſtave;* qu'elle lui préſentat ce portrait (1) avec des medailles, où quelques-uns ont prétendu trouver ainſi que dans le portrait des alluſions à la Dignité Impériale: que ces mêmes habitans d'Augsbourg, lui préſentaſſent un cabinet divinement bien travaillé en bois d'ebene & de cédre, orné de pierres précieuſes & très rares; entr'autres d'une Chalcedoine de demi-aune en quarré (2), meſure de Suéde. Ce Cabinet, qui ſe voit encore à la Bibliothéque d'Upſal, repréſente d'un côté le jugement dernier, & de l'autre le paſſage de la mer Rouge, emblême du fameux paſſage du Lech; comme Pharaon eſt l'emblême de l'Empereur Ferdinand.

On a des preuves qu'il brigua la Couronne de Pologne, quelque difficile & peu praticable que dût lui paroitre ce projet, & c'eſt un point de ce Héros où nous nous arrêterons un moment.

Il y avoit deja (3) quelque tems que le Roi Sigismond III. ne faiſoit que languir, lorſque ſur la fin de l'année précédente 1631. il eut une attaque d'apoplexie, qui l'affoiblit tellement de Corps & d'eſprit, qu'on ne douta point qu'on ne le perdît bientôt, & dès lors les brigues commencèrent en Pologne ſelon la coutûme, pour le choix d'un Succeſſeur. Les Princes Uladiſlas & Caſimir Fils de Sigismond avoient chacun leur parti, lorſque l'Archiduc Leopold Frère de l'Empereur ſe mit ſur les rangs: mais le Prince de Radzivil, qui fut enſuite Maréchal de la Diéte & qui étoit Proteſtant, ſongea à faire tomber l'Election ſur un Prince de ſa Réligion, ſe flattant de la rendre dominante en Pologne, ou du moins de l'y mettre au niveau de la Réligion dominante. Il ne doutoit pas que tous les Nonces Proteſtans, dont il y avoit un grand nombre aux Diétes Générales, ne donnaſſent volontiers leurs voix au Monarque Suédois. Dans cette idée Radzivil imagina un prétexte, & ſe rendit en Allemagne auprès de ce Prince, pour lui offrir la Couronne de Pologne à la mort de Sigismond, qui ne pouvoit pas être éloignée. Guſtave goûta cette propoſition. Et l'affaire auroit peut-être réuſſi, s'il avoit fait choix d'un

(1) Puff. de Reb. Suec. Lib. IV. §. 15. 24. 65. Keventh. ad h. an. *p.* 138.
(2) Olaus Cels. Bib. Upsl. *p.* 141.
(3) Palmsköld Ext. des Regist. du Sén. ad an. 1631. Puff. l. c §. 67. Gall. Gualdo Priorat. Hist. I P. Liv. III. Theat. Eur. ad an. 1631. Piasec. Chron. *p.* 437. Keventh. l. c. *p.* 455.

ſujet plus capable que celui qu'il chargea de cette commiſſion. Jacques-Rouſſel fut chargé par ce Prince d'aller en Pologne, & de ſonder adroitement les diſpoſitions de la Nobleſſe : mais cet Ambaſſadeur gâta tout par ſon étourderie, ou ſon ignorance des Loix du Pays, qui défendent expreſſément de faire aucune propoſition ſur l'election d'un Roi, avant la mort de celui qui regne.

Rouſſel s'en alla de but en blanc demander la Couronne de Pologne pour ſon maître dès le 1er. Janvier 1632. & Sigismond (1) ne mourut que le 29. du mois d'Avril de la même année. Il ne jugea pourtant pas à propos de faire lui-même ſes propoſitions en perſonne; mais il ſe tint à Riga, & dépecha de-là un Courier vers la Diéte générale de Pologne, avec un long Mémoire où il exhortoit les Polonois à élire le Roi de Suéde pour leur Roi, leur repréſentant que ce ſeroit le moyen d'eteindre tous les différends entre la Suéde & la République, de garantir la Pologne des irruptions frequentes des Turcs & des Tartares, & d'étendre même les bornes de ſes Domaines aux dépens de ces Infidéles, ſous un Prince auſſi guerrier & toûjours Victorieux: que la Réligion de Guſtave ne devoit point mettre obſtacle à ſon élection, puiſqu'il avoit été imbu dès ſon Enfance de la maxime des Proteſtans, qu'il ne faut perſécuter perſonne pour ſa croyance, & que la foi eſt un don de Dieu : que ce Prince auroit toûjours pour le haut Clergé les égards qui lui étoient dûs &c.

Les Polonois effarouchés de la démarche firent ſi peu d'attention au Mémoire de Rouſſel, que le Maréchal de la Diéte le fit brûler en préſence du Courier, lui déclarant que, ſi l'on tenoit celui qui l'avoit envoyé, on lui feroit ſubir la peine de mort portée par les Loix, à moins que la Diéte n'eût égard à ſon ignorance des affaires du Pays, & à ſa qualité d'étranger. Le Roi deſavoua cet imprudent Miniſtre, & le fit même arrêter. Ainſi fut terminée cette affaire qui fit beaucoup de bruit dans ce tems-là, & qui, jointe à tant d'autres démarches qui témoignoient aſſez que Guſtave avoit autant d'ambition que de courage & d'élévation d'eſprit, augmenta de beaucoup les ombrages que toute l'Europe conçut de ſes projets.

Pendant que Guſtave-Adolphe étoit encore dans les environs d'Augsbourg, ſes Généraux lui ſoumirent pluſieurs Villes du Cercle de Franconie, telles que Memmingen, Nordlingen, Kempten; & le long du Lech, en remontant cette rivière, Landsberg, Mündlein, Schœngau, Fueſſen. Tous les biens Eccléſiaſtiques juſqu'à Ulm fûrent mis à contribution. Weiſshorn & Echingen furent deſarmés, & l'on emporta de cette dernière Ville quatorze pieces de canon & deux mortiers. On pouſſa des partis juſqu'à Lindau. Dewbatel ou Duval, qui étoit à Memmingen avec ſon Régiment de Dragons, ayant eu avis qu'il y avoit à Leutkirchen toute la Compagnie Colonnelle du Regiment d'Oſſa conſiſtant en 130. Cuiraſſiers, forma le deſſein de l'enlever, & ſe mit en marche avec quelques Compagnies de ſon Régiment le 27. d'Avril. Le Sr. de Rheiningen Capitaine de cette Compagnie de Cuiraſſiers, quoiqu'averti aſſez à tems de la marche des Suédois pour l'attaquer, & qu'il eût pu ſe retirer à Lindau, n'en tint aucun compte, & ne voulut point quitter ſon poſte. Dewbatel,

(1) Kevenh. l. c. p. 410.

Dewbatel, ayant examiné les murailles de cette petite Ville, fit sommer Rheiningen de se rendre avec sa Compagnie. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis de se retirer, & pendant ce pourparler un Officier du dedans, étant monté sur la muraille, tira sur un Suedois & le blessa si griévement qu'il en mourut le lendemain. Alors les Suédois irrités se saisirent dans le Fauxbourg de tous les instrumens propres à rompre des portes, enfoncèrent celles de Leutkirchen, tandis que d'autres escaladoient la muraille, de sorte que la Ville fut bientôt prise, & les Cuirassiers Impériaux forcés de jetter leurs armes, & de demander quartier à genoux; ce qui leur fut accordé. La petite Ville fut pillée, & les Dragons Suédois s'en retournèrent avec leur butin & leurs prisonniers. Le Colonel Ossa (1) fut si irrité de la perte de sa Compagnie, qu'il fit empaler vif le Commissaire Fuchs, accusé d'avoir favorisé l'entreprise de Dewbatel.

Le Roi passa jusqu'au commencement de Mai à Augsbourg ou à Lechausen, pour donner à ses troupes le tems de se remettre de leurs longues marches & de tant de combats.

Pendant le long sejour qu'il fit à Augsbourg, il s'amusa quelquefois à jouer à la paume, au ballon, & à d'autres divertissemens semblables, mêlés de bals & de festins (2), jusques-là que ses ennemis se flattèrent qu'Augsbourg seroit la Capoue de ce vaillant Prince. Mais il leur fit bien voir qu'ils se trompoient. En effet, après avoir mis ordres à diverses affaires, tant par rapport à l'établissement de ses subsistances, que pour l'affermissement du Gouvernement qu'il venoit d'établir, il partit de Lechausen avec toute son armée dans le dessein d'aller livrer Bataille au Duc de Bavière, qui campoit alors sous le canon d'Ingolstadt avec la sienne, & beaucoup de milices ramassées de tous les coins de ses Etats. Après quatre jours de marche le Roi se trouva en face de l'armée Bavaroise, retranchée jusqu'aux dents sous le canon de la Forteresse. Il fit attaquer le même jour une redoute que ses Suédois emportèrent; mais ils fûrent rudement repoussés à une autre. Ce Monarque méditoit une attaque Générale, & étoit occupé à examiner la position de l'ennemi assez près du Danube, lorsqu'un boulet de canon du poids de 28. livres, entra dans le Corps de son Cheval fort près du mollet de la jambe du Roi (3). Ce Prince sans etre blessé le moins du monde, étant tombé en même tems que le cheval, dit froidement (4) à ceux qui l'aidoient à se relever, & lui présentoient un autre cheval; *je l'ai échappé belle; mais apparemment la poire n'est pas encore mûre.* Le feu de la Ville & des redoutes étoit si vif, que le jeune Markgrave de Bade-Dourlach eut la tête emportée un moment après l'accident qui venoit d'arriver au Roi.

(1) Kevenh. l. c. *p.* 133.

(2) Al[illegible] l. c.

(3) Suivant M. Arkenholtz dans ses Mémoires MsS. cet accident arriva le 2[illegible]. d'Avril; mais comment cela se peut-il, si Gustave n'entra dans Augsbourg que le 24. du même Mois? Puisque cette entrée précéda le siége d'Ingolstadt. M. le P. Bœhm est tombé dans la même contradiction, V. sa note ** à la page 253. de la traduction allemande de l'ouvrage du Dr. Harte, & la note * à la page 271. de la même traduction. Enfin dans Kevenhuller les dates sont encore differentes, comme je l'ai remarqué ailleurs au sujet de l'entrée de Gustave-Adolphe dans Augsbourg.

(4) Kevenh. l. c.

La plûpart des Historiens (1) remarquent que ceux d'Ingolstadt, ayant appris que le cheval de ce Monarque avoit été tué, le firent chercher & le trainèrent dans la Ville, où ils en firent rembourer la peau, dans sa forme naturelle, & le placèrent dans leur Arcenal où l'on peut le voir encore aujourd'hui. Ils ajoûtent que ce cheval (2) étoit d'une couleur & d'une taille si remarquable, que le Canonnier Bavarois dit en pointant son canon : *voila un quidam de distinction je m'en vais le couper par le milieu.*

Le Roi regreta infiniment le jeune Markgrave de Bade-Dourlach, tant à cause de ses belles qualités, que par l'attachement qu'il avoit pour la personne de Sa Majesté.

Le Roi étant retourné dans son quartier, tous les Généraux & les principaux Colonels, les Princes & les Ambassadeurs, vinrent le féliciter du bonheur qu'il avoit eu d'échapper à un si grand danger, le suppliant de la manière du monde la plus touchante de ménager d'avantage une vie aussi précieuse que la sienne.

Le Roi (3), les ayant tranquillement écoutés, leur dit.

„ Messieurs, la mort de mon Cousin le Markgrave de Bade-Dourlach, „ Prince d'autant plus digne de nos regrets qu'il étoit doué de toutes les vertus civiles & Chrétiennes, & ce boulet de canon encore fumant me rappellent que je suis mortel, & sujet aux mêmes accidens que le moindre Soldat „ de mon armée. C'est l'ancienne Loi de la nature, dont ni ma haute naissance, ni ma dignité Royale, ni mes Victoires ne peuvent me dispenser. C'est „ pourquoi il faut me préparer à tout événement & m'abandonner entiérement à la Divine Providence. Si elle juge à propos de me retirer de ce „ monde, elle n'abandonnera pas pour cela la juste cause que je défens, le „ rétablissement de l'ancienne liberté Germanique. Elle suscitera quelqu'autre „ défenseur, qui s'acquittera encore mieux que moi de cette tache. Je n'ignore pas que mes succès ont excité l'envie de plusieurs, qui tachent de persuader aux simples, que je ne cherche qu'à m'enrichir & à m'agrandir. Mais „ les Princes que j'ai rétablis, & mes créanciers, dont il y a un bon nombre „ à Francfort sur le Meyn & ailleurs, peuvent rendre témoignage, si je me „ suis enrichi des dépouilles de l'Allemagne, comme on le veut faire entendre. Si j'ai quitté mon Royaume & tout ce que j'avois de plus cher au monde, ce n'a été dans aucune autre vue que de combattre la tyrannie de la „ Maison d'Autriche, & pour procurer une paix sûre & honorable. Au reste „ j'ai reçu treize blessures sur mon Corps, dont quelques-unes ont été jugées „ mortelles. J'en ai gueri, mais elles servent encore à me prêcher ma mortalité; & le danger, où je me suis vu aujourd'hui, m'en avertit encore davantage.

Le Roi fut interrompu à ces mots par les cris & les larmes des assistans, qui lui renouvelloient leurs instantes prières de s'épargner davantage à l'a-

(1) Chemnitz L. IV. *p.* 316. Loccen. *p.* 594. P... f. 16. Theatr. Europ. *p.* 64... Ricci *p.* 3..2. Merc. Franc. *p.* 228.

(2) Le Dr. Harte a fait trois ou quatre longues & savantes Notes, où il traite à fond la couleur de ce cheval, & fait l'Histoire de tous les chevaux que montoit Gustave Adolphe.

(3) Kevenh. l. c. *p.* 134.

venir, & de leur laiſſer à eux cette ſorte de danger, l'aſſûrant qu'ils étoient prêts à donner leur ſang pour un ſi grand Roi, & pour une ſi belle cauſe, & promettant de le ſervir juſques à la mort avec toute la fidélité & tout le zèle poſſible, chacun ſuivant ſon talent & ſes lumières.

Cependant l'Electeur de Bavière, craignant d'être forcé dans ſes lignes décampa des environs d'Ingolſtadt à la ſourdine le 22. de Mai, & marcha vers Ratisbonne, après avoir renforcé la Garniſon d'Ingolſtadt de trois des meilleurs Régimens de ſon Armée, & laiſſé pour commander dans cette place importante le jeune Comte de Tilly, non pas le Fils du Général de la Ligue, comme l'ont cru ridiculement quelques Hiſtoriens (1), mais ſon Neveu, Fils de Jacques ſon Frère & de Dorothée Comteſſe d'Oſtfriſe. Nous avons vu ailleurs que le Général de la Ligue ne fut jamais marié, & les Ecrivains les mieux inſtruits conviennent tous, qu'il ne ſe permit jamais la moindre familiarité avec aucune femme.

Le Roi étoit occupé au ſiége d'Ingolſtadt, lorſqu'il arriva des Ambaſſadeurs du Roi de Dannemarck, qui, ſous prétexte de féliciter Guſtave du progrès de ſes armes, avoient ordre de lui propoſer un accommodement avec Ferdinand. C'étoit la moindre choſe que le Roi de Dannemark crût devoir faire pour l'Empereur, qui le ſollicitoit importunément de rompre avec la Suéde, & offroit de faire avec lui une alliance offenſive & défenſive. Chriſtian étoit trop ſage pour vouloir ſe brouiller avec le Roi de Suéde dans le fort de ſa bonne fortune. Il ſentoit bien que l'Empereur ne cherchoit qu'à ſuſciter des embarras à Guſtave, pour ſortir lui-même de celui où il ſe trouvoit, & que Sa Majeſté Impériale l'abandonneroit, dès-qu'elle commenceroit un peu à reſpirer, & que le Roi de Suéde lui offriroit un accord tant ſoit peu ſupportable. Mais, pour ſe délivrer des importunités de ce Prince, il lui promit de faire tout ſon poſſible, pour obliger le Roi de Suéde à ſortir des terres de l'Empire. Il ſavoit bien que ce n'étoit pas-là une propoſition à faire au Roi de Suéde; auſſi les Ambaſſadeurs n'en firent ils pas mention. Ils ſe bornèrent dans leur prémière audience à des complimens de félicitation: enſuite ils déclarérent qu'ils avoient ordre d'offrir au Roi de Suéde la médiation de leur Maître, pour procurer la paix entre Leurs Majeſtés Suédoiſe & Impériale, & d'aſſûrer le Roi de la conſtante amitié du Roi de Dannemarck.

Guſtave répondit aux Ambaſſadeurs, „ qu'il étoit fort ſenſible à la part que „ le Roi leur Maître vouloit bien prendre à la proſpérité de ſes armes: qu'il „ recevoit avec joie les aſſûrances de ſon amitié, & n'oublieroit rien pour „ maintenir cette heureuſe union, ſi néceſſaire à la proſpérité des deux Ro„ yaumes. Quant à la paix, ajoûta-t-il, ma plus forte paſſion eſt d'en procurer „ à ceux de notre Réligion une ſolide & durable: mais on n'y parviendra ja„ mais, à moins qu'il n'y ait plus d'union entre les Proteſtans, pour concou„ rir enſemble à y obliger la Maiſon d'Autriche, & à prendre de telles pré„ cautions qu'elle n'oſat la rompre à la première occaſion, comme elle ne man„ queroit pas de faire, ſi l'on n'y mettoit ordre. Si le Roi Votre Maître veut „ contribuer à une œuvre ſi bonne, & ſi ſalutaire, il rendra un grand ſervi-

(1) Le Vaſſor, de Serres &c.

„ ce à la Chrétienté en général, & aux Protestans en particulier, & ce seroit le moyen le plus éficace pour arrêter les entreprises continuelles de l'ennemi, qui ne cherche qu'à profiter de nos divisions.

Le Roi tint ce discours en presence de tous les Princes & des Seigneurs, qui ne le quittoient presque plus depuis quelque tems. Les Ambassadeurs partirent sans avoir entamé aucune négociation particulière.

Ce fut-là tout le fruit que la Cour de Vienne recueillit de ses intrigues à celle de Coppenhague.

A peine les Ambassadeurs Danois avoient eu leur audience du Roi, qu'on vit arriver à son camp le Sr. de Saint Etienne, Envoyé de France en Bavière.

L'Electeur, craignant que Gustave ne prit Ingolstadt, ou du moins ne ravageat tout son Pays, avoit engagé ce Ministre à partir de Munich, pour aller faire au Roi des propositions de Neutralité.

Il faloit bien que St. Etienne fût passablement mal adroit, pour se charger d'une commission où il etoit visible, que l'Electeur ne cherchoit qu'à amuser le Roi de Suede, jusqu'à ce qu'il eût joint le Duc de Fridland, à qui l'Empereur avoit envoyé ordre de s'avancer en Bavière pour couvrir l'Autriche. Le Roi donna à St. Etienne une audience publique en présence de l'Electeur Palatin, des Comtes Palatins de Sultzbach, du Feld-Maréchal Horn, & de beaucoup d'autres Seigneurs & Colonels. Dès les prémières ouvertures que l'Envoyé fit de sa Commission (1), le Roi répondit : „ qu'il ne sauroit se persuader, que le Duc de Bavière eût réellement intention d'en venir à un accommodement, vu que le contraire paroissoit dans les lettres qu'on avoit interceptées, sans compter celles où l'Empereur exhorte le dit Duc à continuer la guerre, & lui promet un secours de cinquante mille hommes, que lui amenera incessamment le Duc de Fridland : que pour lui, il en etoit bien aise; que quatre-vingt mille hommes d'un côté, & quarante mille de l'autre, mettroient la Bavière en un etat à ne s'en relever jamais. Que le Duc n'avoit qu'à amener Fridland dans son Pays, qu'il verroit comme il s'en trouveroit ".

Surquoi, l'Envoyé ayant témoigné que le Roi feroit un sensible plaisir au Roi Tres-Chrétien, s'il vouloit bien laisser jouïr le Duc de Bavière de la neutralité, Gustave repliqua „ que le Duc de Bavière avoit employé ses forces pour deloger les Suedois de Bamberg, & qu'ainsi lui Roi de Suède étoit dans les regles d'une juste defense ".

L'Envoyé tacha d'excuser le Duc, disant que tout cela s'étoit fait sans ses ordres, & contre ses intentions: que le Comte de Tilly avoit cedé aux instances de ceux de Bamberg, en entrant dans cet Eveché; mais qu'il n'avoit eu aucun ordre du Duc d'attaquer les Suedois. „ Je vois bien, repondit le Roi, „ que vous cherchez à m'amuser. M. le Duc de Bavière a-t-il cessé d'avoir son

(1) Cette conversation est rapportée uniformément par plusieurs Ecrivains de ce tems-là en [illegible]. Le seul Puffendorf la termine par la menace ridicule d'aller à Paris avec cent mille hommes &c. que nous avons rapporté ailleurs. Nous ne faisons ici que rapporter mot à mot le narré du Comte de Khevenhuller Auteur très judicieux, & dont le style simple est préférable à ce ton de fanfaronnerie.

„ contingent dans l'armée de la Ligue, de le recruter, & de l'augmenter ? Si „ Tilly avoit agi contre ſes ordres, pourquoi ne l'auroit-il pas puni " ?

St. Etienne voulut encore excuſer le Duc, & s'aviſa de dire, qu'il ne parloit de Sa Majeſté Suédoiſe qu'avec beaucoup d'eſtime & de reſpect. Mais le Roi ſans faire attention à ces dernières paroles : „ Je connois, dit-il, „ le Duc de Bavière & ſa Prêtraille ; & je ne m'y fie plus. Il porte un pour- „ point double, & le tourne tantôt du côté bleu, tantôt du côté rouge, & les „ croix de Bourgogne deſſus rouges & blanches. Il mele les couleurs com- „ me il lui plait : mais je lui conſeille de chercher d'autres dupes que le Roi de „ Suéde, qui le connoît en dehors & en dedans ".

St. Etienne voulut de nouveau faire l'apologie de Maximilien, & tout en le juſtifiant, il ſe ſervit de quelques termes de familiarité & de menace, comme ſi le Roi de France, offenſé qu'on traitât le Duc avec tant de rigueur, devoit s'en reſſentir. Il n'en faloit pas tant pour fâcher un Prince auſſi vif, & auſſi fier que le Roi de Suéde. „ Je vous pardonne votre igno- „ rance, dit-il à St. Etienne, vous vous oubliez, & *vous paſſez les bornes de la* „ *liberté Françoiſe*. Vous êtes mal inſtruit des conventions que j'ai avec le Roi „ votre Maitre. Je ſuis bien aſſuré, qu'il ne vous a point ordonné de venir „ ici négocier en faveur du Duc de Bavière. Quand vous m'apporterez une „ lettre de créance ſignée de ſa main, j'en uſerai autrement. Souvenez-vous „ donc à qui, & en quel lieu vous parlez, & conduiſez-vous envers moi avec „ plus de reſpect & de retenue. Puiſque vous êtes chargé de parler de la part „ du Duc de Bavière, prenez des manières ſoumiſes & convenables à une „ perſonne qui demande grace au vainqueur offenſé. Ces airs libres que ſe don- „ nent les gens de votre Pays ne me vont point du tout : ſi quelque-fois on „ les ſouffre, il eſt des cas où ils ſont tout à-fait choquans, & tel eſt celui où „ vous vous trouvez. Je ne ſuis point fait *à la légèreté Françoiſe*, je vous en „ avertis.

St. Etienne étonné du ton ſévère, dont lui parloit Guſtave, s'humilia & demanda pardon. *Mais*, ajouta-t-il, *s'il plaiſoit du moins à Votre Majeſté de me déclarer à quelles conditions, elle pourroit ſe réſoudre à accorder la neutralité au Duc ?* „ Quand le Duc Bavière aura mis les armes bas, repliqua le Roi, je „ lui ferai ſavoir mes intentions". *Mais, Sire*, dit St. Etienne, *on offre ſouvent des conditions de paix à un ennemi vaincu.* „ Tous vos diſcours, repartit „ le Roi, ne ſervent qu'à me confirmer dans mes juſtes ſoupçons, que le Duc „ de Bavière ne cherche qu'à gagner du tems, juſqu'à ce que l'Empereur lui „ ait envoyé du ſecours. Quand un pêcheur eſt veritablement repentant, il „ commence ſa converſion par ſe corriger, & finit par rénoncer entiérement „ à ſes mauvaiſes habitudes. C'eſt ſe moquer du monde, que de demander „ grace l'épée à la main. Je ſuis offenſé & victorieux. Si le Duc de Bavière „ veut que j'oublie le paſſé, qu'il me donne des preuves de ſon changement. „ Croit-il que je prenne pour des marques d'amitié ſa diſpoſition actuelle à me „ nuire ?

St. Etienne promettant mons & merveilles, pourvu que le Roi énonçât clairement les articles du traité de neutralité ; „ cela ſera bientot fait, repliqua

ce Prince : „ les voici. 1°. Le Duc de Bavière reſtituera tout ce qu'il a uſurpé „ ſur mes Alliés. 2°. Il congédiera toutes ſes troupes, ou du moins la plus grande partie. 3°. Il ne permettra point aux Soldats qu'il aura congediés d'aller ſervir l'Empereur dans ſes armées. 4°. Il n'aſſiſtera point mes ennemis „ ſous quelque nom & pretexte que ce puiſſe être. 5°. Il s'engagera par ſerment à ne me faire la guerre de trois ans, & me donnera des ſûretés ſuffiſantes de l'exécution de tous ces articles.

„ A ces conditions, je lui promettrai, foi de Roi, une entière ſûreté pour „ ſes Etats ; & même que mon armée en ſortira, s'il veut m'accorder le paſſage par Ingolſtadt pour aller chercher mes ennemis ".

Ces conditions étoient de nature à ne pouvoir être acceptées par le Miniſtre d'une tierce Puiſſance, qui ne faiſoit que l'office de mediateur. St. Etienne ſe contenta d'aſſûrer, que le Duc de Bavière congédieroit les troupes qui étoient à ſa ſolde ; mais il déclara en même tems que, ce Prince n'étant plus maître de celles qu'il avoit données à l'Empereur & à la Ligue Catholique, on ne pouvoit mettre pour condition leur licenciement. „ Ne l'ai-je pas dit, s'écria le Roi avec indignation „ que Vous ne penſez qu'à me ſurprendre? „ Tant de ſubterfuges ſont une preuve manifeſte de la diſſimulation & de „ la mauvaiſe volonté du Duc de Bavière. Dites-lui de ma part que, ſi dans „ vingt-quatre heures il n'accepte les conditions que je lui offre, il verra tout „ ſon pays en feu : Il eſt tems que ce Prince & ſes Confedéres apprennent „ combien il eſt dangéreux de m'irriter & de m'avoir pour ennemi.

Sire, repartit St. Etienne, *Votre Majeſté en uſera comme bon lui ſemblera ; mais je la puis aſſûrer que le Roi mon Maître trouvera fort mauvais, que M. le Duc de Baviere ſon Ami & ſon Allié ſoit traité ſi durement, ſurtout de la part d'un Roi qui a quelques obligations à Sa Majeſté Tres-Chretienne, & de qui Elle auroit dû attendre plus de complaiſance & de ménagement : apres tout Elle pourroit bien prendre un autre parti, & ſecourir puiſſamment ſes Alliés.*

Le Roi eut de la peine à retenir ſon dépit en entendant ces paroles ; néanmoins il prit ſur ſon temperament, & répondit avec une moderation mêlée de dedain.

„ Monſr. de St. Etienne, j'ai communiqué mes intentions au Roi Très- „ Chrétien par ſes Ambaſſadeurs, & en particulier par le Sr. de Charnace ; „ & je ſais mieux que Vous celles du Roi Votre Maitre. Je compte ſur ſon „ amitié, & j'ai lieu de croire que Vous parlez de votre chef, & par un ef- „ fet du zèle que Vous avez pour le Duc de Bavière : mais ſachez que, s'il „ arrivoit que le Roi Votre Maître rompit l'alliance que j'ai avec lui, cela „ ne ſeroit pas capable de me faire reculer d'un pas. J'ai fait la guerre toute „ ma vie, & j'ai reconnu qu'il n'y a point de Nation invincible. Mes armes „ ſont juſtes. J'ai éprouvé la Protection Divine, particulièrement à la Bataille „ de Leipzig : c'eſt ſur cette protection que je compte encore plus que ſur „ mes propres forces. Je ne ſuis qu'un foible inſtrument, dont Dieu ſe ſert „ pour l'execution de ſes deſſeins. Je n'ai encore perdu que mon chapeau. „ Les Imperiaux me le prirent en Pruſſe, & l'envoyèrent comme un trophée „ à Wallenſtein. Je penſe qu'ils me l'ont payé aſſez cher, & que Tilly auroit

„ bien voulu que j'eusse gardé mon Castor, & qu'il n'eût pas été battu. S'il „ manque encore quelque chose à ce payement, Wallenstein pourroit bien le „ completer ".

Après des réponses si cathégoriques, St. Etienne persuadé qu'il étoit inutile de revenir à la charge, & que meme sa personne étoit desagréable au Roi, se retira, & fut rendre compte au Duc de Bavière du mauvais succès de sa négociation.

Ce Prince étoit alors aux environs de Munich, où il apprit bientôt que le Roi de Suéde, trouvant trop de difficulté à prendre Ingolstadt, en avoit levé le siége, & paroissoit diriger sa route droit vers Munich. Ce fut alors que le Duc décampa, & marcha vers Ratisbonne. Cette Ville avoit déja reçu quinze cens Bavarois sous certaines conditions qui gênoient trop le Duc, & dont on étoit néanmoins convenu à la Diéte circulaire tenue à Landshut.

Ces conditions étoient que la Bourgeoisie resteroit maitresse de la garde des portes (1), du rempart & de l'arcenal, sans que les Bavarois pussent faire aucun service militaire dans la Ville.

Le Duc de Bavière, voulant avoir cette Ville à sa disposition, ainsi que le beau pont qu'elle a sur le Danube, concerta avec le Commandant de ses troupes, qui étoient dans Ratisbonne, de surprendre la Bourgeoisie, & de s'emparer entiérement de la Ville. La chose n'étoit pas bien difficile. Les Bourgeois ne se défioient de rien, & le Magistrat se reposoit sur la Convention faite dans l'Assemblée des Etats du Cercle.

Le 8. d'Avril à 5. heures du matin (2), lorsqu'une grande partie des Habitans étoit à l'Eglise, les Bavarois prennent les armes, sous prétexte de vouloir aller faire l'exercice hors de la Ville. Ils arrivent à une des portes, desarment la Garde Bourgeoise, & s'emparent de la porte ; aussitôt ils donnent un signal, & neuf Compagnies de Cavalerie, qui se tenoient à portée, entrent dans la Ville, tuent quelques Bourgeois armés, & courent aux autres portes, dont ils se rendent maîtres avec la même facilité ; après quoi l'Infanterie se saisit des principales rues, y plante du canon, & toute la Bourgeoisie est desarmée, non sans de grands desordres ; car, sous prétexte de visiter les maisons où il pouvoit y avoir des armes, on pilla & l'on maltraita plusieurs riches Habitans.

Quelque tems après, l'Electeur de Bavière arriva avec toute l'armée de la Ligue, & une quantité prodigieuse de barques pleines de vivres & de munitions, qui descendoient le Danube.

Toute l'Infanterie de la Ligue fut logée dans la Ville, de manière que chaque Bourgeois avoit trente jusques à quarante Soldats dans sa maison, & étoit obligé de les nourrir, ce qui occasionna une terrible disette. Les Bavarois traitoient les Bourgeois d'hérétiques, & de chiens de Suédois, il y eut des querelles, des meurtres & des pillages. L'Electeur fit faire sur le champ quelques exemples sévères, qui arrêtèrent un peu le desordre, mais ne le calmèrent pas. Les Soldats ne parloient que de brûler & de massacrer, & tenoient cette pauvre Ville en une allarme continuelle. Elle en fit des plaintes

(1) Theatr. Europ. T. II. *p.* 642. (2) Kevenh. l. c. *p.* 138.

a l'Empereur, & demanda sa protection. Ce qui n'aboutit qu'à un Rescript que le Chef de l'Empire adressa à l'Electeur de Bavière, où il l'exhortoit à traiter la Ville de Ratisbonne avec plus de douceur, à arreter l'insolence de ses Soldats, à leur interdire les menaces de brûler & de saccager, & à protéger la Ville en qualité de Colonel du Cercle de Bavière, se conformant aux Réglemens de l'Empire & des Cercles, afin que personne n'eût plus de cause légitime de faire des plaintes semblables à celles, que faisoit la Ville de Ratisbonne.

Cependant le Roi de Suéde, ayant lévé le siége d'Ingolstadt, qui ne pouvoit que lui couter beaucoup de tems & de monde, se saisit de l'important passage de Mosbourg, s'empare de Landshut, & soumet tout l'Evéché de Freysingen, où il trouve des vivres en abondance.

Pendant sa marche, on étoit occupé à Munich à transporter le trésor de l'Electeur à Werffen, forteresse entre des rochers inaccessibles dans le Pays de Saltzbourg. L'Electrice se retira à Saltzbourg même avec une petite suite, & fut logée dans le Palais de l'Archevêque de ce nom. A l'exemple de l'Electeur tout ce qu'il y avoit d'un peu distingué à Munich se sauva qui çà, qui là, laissant les pauvres Habitans sans secours ni consolation. Ceux-ci envoyèrent des Députés à Freysingen, pour prier le Roi de leur accorder des conditions supportables, puisqu'enfin Dieu l'avoit rendu maître de leur sort. Le Roi ne leur voulut accorder d'autres conditions que sûreté pour les biens, pour la vie, & pour l'honneur du sexe.

Comme ils vouloient quelque chose de plus, le Roi entra en soupçon que peut-être ils se sentoient appuyés, & attendoient du secours. Surquoi ce Monarque se mit en marche avec toute son armée. Alors les Habitans de Munich ne voulant pas attendre l'extrémité résolûrent de se soumettre, & les plus-anciens du Magistrat allerent au devant du Roi, & lui porterent les clés de la Ville, se remettant de tout à sa clemence & discretion. Gustave satisfait de cette démarche reçut tres bien les Deputés, les traita avec bonté, & les chargea d'assûrer la Ville de sa protection. Il leur dit en les congédiant : *Vous avez pris le bon parti, & votre soumission me desarme. Je pourrois vanger sur votre Ville le malheureux sac de Magdebourg. Mais ne craignez rien, ni pour vous, ni pour vos biens, ni pour vos enfans, ni pour votre Religion. Allez en paix; ma parole vous vaut mieux que toutes les Capitulations du monde.* Enfin (1) étant arrivé à la vue de Munich, toute l'armée se rangea en ordre de Bataille.

Avant que le Roi entrat dans la Ville, il voulut qu'on reglat les contributions, & les fixa à quatre cens mille Reichstalers. Les Bourgeois assemblés a l'Hôtel de Ville trouvèrent cette somme trop forte, & firent supplier Sa Majesté de la moderer, lui representant l'abandon ou ils se trouvoient, que les riches étoient loin, & qu'il ne restoit que les pauvres; qu'au reste, ils vouloient bien faire les derniers efforts pour amasser une somme moins exorbitante. Après maintes allées & venues, le Roi se lassant de toutes ces irresolutions, fit dire aux Bourgeois s'ils vouloient se défendre, ou accorder. Ils ne répondirent que par de nouvelles soumissions, ce qui toucha le Roi

(1) Aitzema Liv. XVII. p. 288.

Roi au point que de ſon propre mouvement, & lorſque les Habitans ne l'eſperoient plus, il rabattit cent mille Reichsdalers des quatre cens mille.

Enfin, le jour de l'Aſcenſion dixième de May 1632. Guſtave-Adolphe entra dans Munich, accompagné de beaucoup de Princes & Seigneurs, & fut deſcendre au Palais de l'Electeur, le plus bel édifice, ſans contredit, qu'il y eût dans tout le Nord. Là, il entendit un Sermon Suédois dans l'un des plus beaux apartemens de ce Palais, & après avoir fait ſes dévotions à ſa manière, il ſe rendit à l'Egliſe de Notre-Dame, l'une des principales Egliſes de Munich, & aſſiſta aux cérémonies des Catholiques; après leſquelles il ſe promena un quart d'heure autour de l'Egliſe, au milieu d'un peuple innombrable qui étoit accouru pour le voir. Quand le Roi voulut remonter à cheval, on eut de la peine à écarter la foule des curieux.

De-là il ſe rendit au Collége des Jéſuites, dont le Recteur le reçut & le complimenta en Latin : le Roi lui répondit en la même Langue, lui parla avec beaucoup de bonté, & peu-à-peu le diſcours étant tombé ſur des matières de controverſe, le Roi s'engagea dans une diſpute de Réligion, qu'il ſoutint avec autant de ſavoir que de politeſſe. Quelques uns des principaux Colonels murmuroient (1), que le Roi s'amuſat à diſputer avec des gens qu'il devroit plûtôt exterminer.

Après la diſpute, qui dura près d'une heure, le Roi, à qui les murmures des Zélateurs n'avoient pas échappé, leur dit, en riant, *pourquoi voulez-vous qu'on faſſe du mal à ces gens-là ? Ne voyez-vous pas qu'ils ſont dans le monde pour décréditer l'erreur qu'ils défendent, & accréditer la vérité qu'ils combattent?*

Mais le Roi admira ſur tout le Palais bâti par ce même Maximilien ſon mortel ennemi, avec tant de ſomptuoſité que perſonne n'avoit pu comprendre juſques-là, où il avoit pris tout l'argent qu'il avoit falu pour cette entrepriſe, vu les dépenſes énormes où la guerre l'avoit engagé. Le Roi ſe fit montrer tous les appartemens par le Concierge. Il admira le bon goût des meubles, & les ouvrages de dorure, de marbre, de ſtuc ; le choix d'excellens tableaux, & ſurtout la belle ordonnance de tout l'édifice, & la diſtribution d'un nombre conſidérable d'appartemens tous plus beaux les uns que les autres. Le Roi demanda au Concierge (2), quel étoit l'Architecte qui avoit conçu & dirigé un ſi beau Bâtiment. *Hé qui pourroit-ce être*, repliqua celui-ci, *que l'Electeur même.* „ Vraiment, dit le Roi, je voudrois bien l'avoir cet Architecte, je l'enverrois à Stockholm pour me bâtir un Palais ſemblable ". *Ah! par ma foi*, repartit le Concierge, *il ſe gardera bien de donner cette peine à Votre Majeſté, & ſaura bien ſe mettre en lieu de ſûreté.* Le Roi loua la noble hardieſſe de cet homme, & ſon zèle pour ſon Maitre.

Rien de plus beau, de plus grand, & de plus héroïque que la conduite que le Roi tint par rapport à ce même Palais. Il y a des Auteurs qui prétendent que l'Electeur Palatin, les Comtes Palatins de Sultzbach, le Duc de Weymar, (on ne dit pas ſi c'étoit Guillaume ou Bernard,) conſeilloient au Roi de faire brûler la Ville de Munich. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ces mêmes Princes, & ſurtout l'Electeur Palatin l'excitoient à détruire le Palais,

(1) Lansberg *p.* 417. (2) Kevenh. l. c. *p.* 142.

c'eſt ſurquoi tous les Hiſtoriens, tant Proteſtans que Catholiques, s'accordent unanimement. Le Comte de Kevenhuller (1) aſſure même, que ces Princes avoient déja fait faire des mines ſous les murailles du Palais, & qu'il ne s'agiſſoit plus que d'y mettre le feu pour le faire ſauter. Mais le Roi ne voulut jamais ſe prêter à une vengeance qui lui paroiſſoit trop au-deſſous de lui. „ Voulez-vous, dit-il à ces Princes, que j'imite les Goths mes Ancêtres, „ & que je rende ma mémoire odieuſe, comme ils ont fait la leur? (2) Il fit plus, car, ſuivant le même Hiſtorien, il defendit ſur peine de la vie, que perſonne oſât prendre ou détourner la moindre choſe de ce Palais. Tous les Officiers de quelque rang accouroient, pour voir une ſuite de plus de douze cens médailles en or des Empereurs Romains, renfermées dans un cabinet tout d'ivoire, recouvert d'un autre cabinet de cédre; & parmi cette affluence de curieux, il n'y eut pas une ſeule médaille de volée. Pour éviter même tout deſordre, le Roi ne fit entrer que peu de troupes dans la Ville, & fit camper l'armée tout proche.

Mais la viſite la plus ſinguliére que le Roi fit fut celle de l'Arcenal, ſi vanté pour la beauté & la quantité de canons qu'il contenoit. Le Roi fut bien ſurpris de n'y trouver que des affûts, & pas une ſeule piéce de canon. Mais quelques uns de ceux qui avoient aidé à enterrer cette belle artillerie s'offrîrent au Roi (3) de la lui livrer, moyennant une honnête récompenſe (4); à quoi le Roi s'accorda volontiers, & la ſomme leur ayant été comptée; *nous allons maintenant*, dirent-ils, *reſſuſciter les morts.*

On déterra cent quarante piéces de canon, dont quatre-vingt étoient d'une grandeur & d'une beauté ſinguliére, ſurtout ceux qu'on nommoit les douze Apôtres, & une couleuvrine nommée *la truye*, d'une longueur & d'un calibre extraordinaires. Elles étoient toutes chargées de leurs cartouches, dont on ouvrit quelques-unes, & il s'en trouva une qui, au lieu de poudre & de boulet, renfermoit (5) trente mille beaux ducats en or.

Guſtave prit grand plaiſir à examiner ces piéces d'artillerie, dont pluſieurs avoient été amenées du Haut-Palatinat, d'autres priſes à la Bataille de Prague, quelques unes étoient aux armes de Brunſwick, & avoient été priſes ſur le fameux Duc Chrétien de Brunſwick-Halberſtadt, enfin, il y en avoit aux armes de Suéde priſes par les Danois ſur les Ancêtres du Roi, & perdues par ceux-là (6) à la Bataille de Luther.

Les Mediſans (7) accuſérent les P. P. Jéſuites d'avoir découvert au Roi l'endroit, où Maximilien avoit fait enterrer ſon artillerie. La preuve qu'ils

(1) *Pag.* 112.

(2) *Pr[illegible] quod ſu[illegible] poterat, R[illegible] Palatin[illegible] [illegible] Hiſtoria incendiarii non [illegible] merito [illegible] [illegible]ſuum, qui a R[illegible] [illegible] [illegible] tur P[illegible] R[illegible]r. Germ. ad an 1632 p. 73.*

(3) Chemnitz P. I. p. 313. Lanberg p. 445.

(4) Le Comte Kevenhuller dit, que le Roi, ayant découvert à force d'argent, que les canons étoient enterrés dans l'arcenal même, fit venir des gens pour les deterrer, en diſant *ſurgite a mortuis, & venite [illegible].* Ces ſortes de différence meritent à peine d'être remarquées.

(5) Puffend. de Reb. Suec. §. 20.

(6) Kevenh. l. c. p. 142.

(7) Mſſ. d'Arc. p. 619.

en alléguoient étoit que les Jésuites fûrent les seuls Bavarois, qui entretinrent Sa Majesté avant qu'on remuât la terre dans l'arcenal. Cependant il faut avouer que la plûpart des Historiens Protestans ne disent rien de ce soupçon : & Puffendorff dit, que le Roi soupçonnoit déja à certaines marques, que l'artillerie étoit enterrée dans l'arcenal, & qu'un paysan confirma ses soupçons, & découvrit tout le mistère. Quoiqu'il en soit le Roi traita tous les Moines & autres Ecclésiastiques avec beaucoup d'humanité. Il fit distribuer aux Capucins, qui le vinrent saluer, de grandes aumones, & un de ces bons Pères ayant eu la naïveté de lui proposer de se faire Catholique-Romain, le Roi soûrit & ne s'offensa nullement de cette liberté. Tout le monde admiroit sa bonté & sa politesse. Ils n'étoient pas accoûtumés à être ainsi traités de la part de leur Prince, qui ne se montroit que rarement, & les accabloit d'impôts pour remplir ses coffres, & grossir son trésor. La perte de son artillerie & des munitions, qu'il avoit amassées avec tant de soin, dut lui être fort sensible.

Le Roi, charmé d'un si rare butin, dit que cela lui faisoit autant de plaisir, que s'il avoit conquis un Royaume. Il fit transporter tout ce butin Royal à Augsbourg (1), où il retomba dans la suite entre les mains des Bavarois après la mort de ce grand Monarque.

Le lendemain l'armée Suédoise sortit de son camp, & se rangea en ordre de Bataille. Gustave s'y rendit, se mit à la tète à cheval, & fit faire diverses manœuvres, à la vue de toute la Ville qui étoit sortie pour voir ce spectacle. Ensuite il mit pied-à-terre, prit un mousquet, fit voir aux Soldats le maniement des armes, la posture où ils devoient se mettre pour tirer, soit debout, assis, ou à genoux derrière les autres. Il fit le maniement de la pique devant ses Piquiers, leur montrant la manière de s'en servir avantageusement. Il voulut que son Infanterie fit feu (2), & que les Piquiers exécutassent tous les mouvemens (3) qu'il venoit de leur montrer, changeant ainsi en jeu ce qui faisoit la terreur de tant de peuples. Il parla avec bonté à plusieurs vieux Soldats, les traitant de camarades, & leur rappellant plusieurs occasions, où il les avoit vus se distinguer.

Dans le Palais du Duc de Bavière on trouva une quantité considérable d'uniformes, bleus, jaunes & verts, que le Roi distribua à ses Soldats. Il fit aussi piller les maisons de tous ceux des Habitans, qui avoient pris la fuite à son approche. A cela près personne n'eut sujet de se plaindre de ses troupes. Elles observèrent la discipline la plus exacte soit au dehors, soit au dedans de la Ville. Ce qui n'empécha pas que les Paysans Bavarois ne se portassent contre elles aux plus grands excès de cruauté. Ces malheureux, qui n'a-

(1) Aldz. Ann. Boior. Part. III. *p.* 269.

(2) M. Harte assure qu'il fit tirer par pelotons, & soupçonne que Gustave-Adolphe fut l'Inventeur de cette manière de faire feu; mais il paroit par le nom de la chose que ce sont les François qui l'ont inventée les prémiers, comme ils ont été les prémiers à l'abandonner : Ils n'exercent plus guère leurs troupes à tirer *par pelotons*, *par manches*, *par divisions* &c. & préférent *le feu de billebaude* à toutes ces méthodes. S'ils font bien, je m'en rapporte. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Allemands, qui ont tout rafiné sur les exercices, pratiquent encore ces anciennes méthodes; & tourmentent grandement leurs Soldats pour leur enseigner à tirer *par pelotons*, *par divisions* & *par bataillons*.

(3) Kev. *Ibid.*

voient jusques-là ressenti presqu'aucun des maux qui suivent ce terrible fléau, ennivrés de leur bonheur, entrèrent dans une espece de rage, & traitèrent avec la derniere barbarie tous les Soldats Suédois qu'ils pouvoient trouver à l'ecart. Ils en vinrent jusqu'à enlever les Sauves-gardes, leur coupèrent les pieds & les mains, à d'autres le nez & les oreilles. Ils en firent mourir au milieu des tourmens les plus affreux, tels que les Iroquois n'en ont jamais pratiqué de semblables.

Ces traits d'une cruauté plus que sauvage, reïterés sur des centaines de braves Soldats, irritèrent tellement les Suedois, que, lorsque le Roi jugea à propos de faire pendre quelques Paysans pour epouvanter les autres, ses gens allant a la chasse de ces bêtes feroces, brulèrent plus de cent Villages, & massacrèrent tous les Paysans qui tombèrent entre leurs mains, sans compter ceux qui furent branchés pour servir d'épouvantail aux autres.

Cette rage des Paysans s'étendit dans l'Eveché de Bamberg en Franconie, à Weingarten, Bregentz & autres lieux de la Suabe; à Kempten en Algau, dans le Pays de Fulde, où ils commirent d'aussi grandes cruautés presque qu'en Bavière. Mais ils fûrent domtes, & il y eut quelques rencontres ou trente Cavaliers Suédois enfonçerent cinq cens Paysans, & les taillèrent en piéces, tant est grande la difference d'un homme aguerri à un autre qui ne l'est pas.

Ces malheureux, battus & dissipés partout, demandèrent grace, livrèrent leurs chefs, ou les assommèrent eux-mêmes de dépit d'avoir été trompés.

Les Suédois ne fûrent pas moins heureux à se déméler des embuches, que leur tendoit le Duc de Bavière. Ce Prince avoit fait un gros détachement de Cavalerie, pour surprendre la Garnison que Gustave avoit mise dans Freysingen; mais les Suédois avertis de ce dessein le firent échouer. Les armes de Gustave prospéroient partout. Le Colonel Ossa avec quatre mille Impériaux, & un gros de Paysans de Bregentz avoit passé l'Iller, dans le dessein de surprendre Memmingen; mais, ayant eu avis qu'il venoit un secours, il se retira sans rien entreprendre, & se rabattit sur Biberach, étant sollicité par le Magistrat, & le Clergé Catholique du lieu, qui promettoient de l'introduire dans la place. Mais la Bourgeoisie, toute Protestante, ne l'entendoit pas ainsi, & informée de ce qui se passoit, elle prit les armes, borda le rempart qui ne valoit rien, & repoussa le premier assaut des Impériaux. Comme ils se préparoient à en donner un second, les femmes mêmes se joignirent les unes à leurs Maris, les autres à leurs Peres, & partagèrent avec eux les perils de la défense; elle fut telle, que les Impériaux rebutés se retirèrent, après avoir perdu plus de quatre cens hommes.

Toute l'Europe fut étonnée des nouveaux progres du Roi de Suéde. La prise de Donawerth, le passage du Lech, la defaite & la mort du Comte de Tilly, la prise d'Augsbourg, l'invasion de toute la Bavière, tout cela fit un eclat épouvantable. On trouve dans les Regitres du Senat de Suede (1) qu'environ ce tems-là, la France fit demander par son Ambassadeur à Gustave, jusqu'où il pretendoit donc pousser ses conquêtes, & en quel endroit il vouloit y mettre des bornes? à quoi il répondit, *là où mes interêts le demanderont.*

(1) Pufendk. p. 754. Mss. d'Ark. p. 667. ad h. an.

Mais ce fut à Vienne que l'allarme fut grande. L'Empereur voyoit la barrière de ses Etats Hereditaires rompue. Nulle place qui pût arrêter un moment le Roi de Suéde depuis Munich jusques à Vienne. Passau & Lintz ne pouvoient pas résister. Le chemin étoit ouvert, & les Peuples mécontens. Les Paysans de la Haute-Autriche avoient déja plusieurs fois envoyé des Députés au Camp Suédois, pour y demander du secours. Il n'avoit d'autre ressource que dans l'armée de Wallenstein; mais il sentoit que vis-à-vis d'un ennemi tel que Gustave-Adolphe, la ressource d'une armée n'étoit pas une chose sur quoi l'on pût compter, & que la perte d'une Bataille l'exposoit à être assiégé dans sa Capitale. Il en revint donc à sa politique ordinaire, de susciter de nouveaux embaras au Roi de Suéde. Mais surtout il s'appliqua à détacher la France de l'alliance de ce Monarque; n'y ayant pu réussir, parce que le parti qui dominoit connoissoit trop bien les intérêts de l'Etat, il tâcha de semer entr'eux de la jalousie; tantôt en insinuant en France que le Roi de Suéde visoit à la conquête de l'Allemagne, & de-là à celle de la France; tantôt en faisant entendre au Roi de Suéde que la France le trompoit, qu'elle négocioit des alliances défensives avec l'Electeur de Bavière, tandis qu'elle feignoit de vouloir faire cause commune avec le Roi de Suéde.

Il envoya le Cardinal Passman à Rome (1), pour engager le Pape à entrer plus avant dans cette guerre, pour faire sonner bien haut dans toute l'Italie les souffrances des Catholiques, la ruïne de l'Eglise, les progrès de l'hérésie, l'insolence des Goths, l'intérêt du St. Siége, la nécessité d'ouvrir les trésors de l'Eglise, pour la préserver des inondations & des ravages de ces peuples, qui, sous un autre Attila, pourroient comme autrefois devenir le fléau de l'Italie aussi bien que de l'Allemagne.

Le Cardinal Borgia Partisan d'Espagne harangua le Consistoire des Cardinaux avec véhémence, reprochant adroitement au Pape sa froideur à seconder efficacement la Maison d'Autriche dans un si pressant besoin.

Le Sacré Collége fut fort partagé sur tous ces articles, & la faction d'Espagne fort animée: mais le Pape, bien instruit de tout ce qui devoit être proposé, s'étoit aussi bien préparé à la réponse: piqué des reproches du Cardinal Borgia, il représenta à son tour; „ que l'Empereur s'étoit attiré les maux „ dont il se plaignoit; que l'argent & les armées employées à ruïner l'Italie, „ à desoler l'Etat & la Ville de Mantoue, à menacer le St. Siége, & à gourmander la République de Venise, auroient suffi pour arrêter le Roi de Suéde dès sa descente en Allemagne: qu'on avoit écouté avec dédain les Rémontrances des Nonces Apostoliques, méprisé les Suédois, envahi les Etats „ de divers Princes d'Italie, & forcé le Pape à des dépenses extraordinaires, „ pour la défense du Patrimoine de St. Pierre: qu'il étoit ridicule de rappeller les anciennes irruptions des Goths, vu que le siécle précédent fournissoit des exemples bien plus récens de la désolation de l'Italie, du sac de Rome, & des cruautés exercées sur le Pape, les Cardinaux, tout le Clergé & „ le Peuple Romain, du pillage & de la profanation des Eglises: que les Pro-

(1) Chemn. L. IV. *p.* 296. Theatr. Eur. L. III. §. 52. Nani. Hist. Venet. L. IX. 121. Ricci L. V. *p.* 286. 340. 343. Puffend. Vitt. Siri T. VII. *p.* 352.

„ cessions de Charles-Quint, pour obtenir la liberté du Souverain Pontife qu'il „ détenoit prisonnier, prouvoient assez que les Goths n'avoient pas été les „ seuls ennemis de l'Eglise: que sa conduite à lui, depuis son avenement au „ Pontificat ne pouvoit etre blamée que par de téméraires calomniateurs: que „ ses soins pour la défense de la Religion étoient connus de tout le monde: „ qu'au défaut du trésor de l'Eglise épuisé par la guerre de Mantoue, il em-„ ployeroit tous les moyens capables d'extirper l'herésie, & d'assurer la Réli-„ gion Catholique: qu'au reste il étoit bien informé que la violence des Goths, „ dont on faisoit tant de bruit, ne s'étendoit ni sur les consciences, ni sur les „ autels; que les peuples subjugués jouïssoient de la liberté de leur culte, les „ Eglises de leurs ornemens, les Ecclésiastiques de leurs Bénéfices, les Colléges „ & les Couvens de leurs possessions, & que les uns & les autres avoient bien „ moins de sujet de se plaindre, qu'on n'en avoit eu dans la guerre de Mantoue.

Le Cardinal, voyant les dispositions d'Urbain, & le connoissant assez pour sentir qu'il seroit inutile de le presser davantage, se retrancha à demander qu'on excommuniât (1) le Roi de France à cause de ses liaisons avec les hérétiques, & que l'on dépouillat de la pourpre le Cardinal qui lui avoit conseillé ces alliances, & l'y faisoit persévérer.

Urbain répondit, que Borgia, étant Ambassadeur d'une Puissance Etrangére, n'avoit point droit de se trouver à l'Assemblée des Cardinaux, bien moins encore d'y proposer, demander & déliberer; & qu'en qualité de Cardinal il devoit obeïssance au Souverain Pontife, qui lui imposoit silence. Surquoi le Cardinal Albornos voulut prendre la parole & représenter, que le Cardinal Borgia parloit comme Protecteur de la Nation Espagnole: mais le Pape repartit, que méme en cette qualité il ne lui appartenoit point de haranguer dans un Consistoire de Cardinaux, où presidoit le Chef de l'Eglise, & qu'il lui commandoit de se taire & de se retirer.

Jamais on ne vit une pareille confusion dans le Sacré College. Le fait est, que le Pape ne pouvoit pardonner à l'Empereur les inquietudes, qu'il lui avoit données durant la guerre de Mantoue: & qu'il n'étoit pas faché de voir dans l'embaras un Prince, qui joignoit à une grande Puissance les prétentions des Empereurs sur toute l'Italie, & en particulier sur les Etats du Pape, & à tout cela une ambition démesurée. Aussi les efforts qu'Urbain avoit promis de faire ne fûrent pas fort considerables; & se bornèrent à l'Octroi de quelques contributions sur les biens Ecclésiastiques, à la Publication d'un *Jubile Universel*, pour implorer le secours d'en haut pour la protection du St. Siege, pour l'extirpation des Hérétiques, & l'Union entre les Princes Chretiens. Le Bref en fut affiché à Rome, & le Pape se mit à la tête d'une procession générale. Les Ministres de l'Empereur & d'Espagne virent bien que le Pontife se moquoit d'eux, & que toutes ces dévotions n'étoient que pour couvrir le refus de secours plus réels, & plus solides. L'Empereur fut fort mecontent du Pape, mais il falut bien qu'il eût patience. Il réussit mieux dans ses intrigues auprès de l'Electeur de Saxe.

Jean-George avoit une confiance aveugle dans son Feld-Maréchal Ar-

(1) Aubery Hist. du C. de Richelieu *p.* 210.

nimb, ancien ami & créature de Wallenstein. Il avoit même consenti que ce Feld-Maréchal entretint un Commerce de Lettres avec le Duc de Fridland, dès que celui-ci se mit en mouvement vers la Bohême, & l'on eut sujet de croire qu'Arnimb ne fit pas tout ce qu'il auroit pu, pour conserver cette conquête à son Maître. Quoiqu'il en soit, Fridland souhaitoit la paix, & la conseilloit fortement à l'Empereur, comme une chose absolument nécessaire, s'il vouloit conserver la Dignité Impériale dans sa Maison, & sauver ses Etats héréditaires, ne voyant pas que ce Monarque pût long-tems soutenir une guerre si ruïneuse. Mais pour y parvenir, il sentoit qu'il etoit nécessaire de diviser les Membres de l'Union Protestante, & d'en détacher les principaux Chefs, tels que les Electeurs de Saxe & de Brandebourg. Le prémier étoit d'une importance extrême à cause du voisinage de ses Etats avec ceux de l'Empereur, & des forces qu'il avoit sur pied.

Le Duc de Fridland ne desesperoit pas de le gagner, étant assûré de ceux en qui ce Prince se confioit le plus. Il lui avoit offert pour prémières conditions de la paix, que tous les Protestans jouïroient des Biens Ecclésiastiques qui leur avoient été contestés; que tous les Princes de cette Réligion rentreroient dans leurs Biens & Dignités, & que les Villes Impériales seroient rétablies dans leurs Priviléges & Immunités. Ces préliminaires étoient d'autant plus propres à éblouïr qu'au fond ils contenoient la concession de tout ce qui avoit été l'objet des contestations, & la cause de cette guerre. Jean-George eût peut-être dès lors donné les mains à un accommodement sans les vives remontrances du Roi de Suéde, & un reste de honte d'abandonner l'alliance d'un Prince, qui quelques Mois auparavant avoit risqué sa vie & son armée, pour le tirer de la plus dure extrémité, où un Souverain puisse se trouver: d'ailleurs, il craignoit qu'on ne voulût le surprendre, & qu'après avoir abandonné la cause commune, si le Roi de Suéde succomboit, il ne se trouvât à la merci de la Cour de Vienne. Il continua donc à rejetter les propositions d'un accommodement particulier. Mais le Duc de Fridland ne se rebuta point, il comptoit sur l'affection d'Arnimb, & encore plus sur la haine que ce Feld-Maréchal avoit pour le Roi de Suéde, depuis une rencontre où ce Monarque (1) lui avoit reproché de manquer de courage, & s'étoit moqué en termes piquans de quelques raisons qu'Arnimb voulût alléguer, pour prouver qu'il ne méritoit point ce reproche. Ce qui, pour le dire en passant, prouve que les Rois ne sauroient trop peser leurs paroles. D'ailleurs, Fridland connoissoit l'Electeur même pour Prince naturellement plus enclin à se livrer aux plaisirs, qu'à s'exposer aux dangers, aux fatigues, & aux incommodités de la guerre, haï & méprisé de ses sujets pour son avarice, son orgueil, & surtout son panchant à l'ivrognerie, peu aimé de ses enfans qu'il tenoit comme prisonniers, amoureux du repos, incapable des grandes affaires, dans une espece de dépendance du Dannemarck, ennemi secret de la Couronne de Suéde, jaloux de la Maison de Weymar, & extrémement attaché aux prérogatives & à la dignité de l'Empire; un Prince à qui toutes les Puissances étrangères étoient suspectes à l'égard des affaires d'Allemagne, & qui auroit voulu qu'elles eussent été

(1) Mss. d'Ark. *p.* 625.

traitées, fans en communiquer la moindre chofe à quiconque n'étoit pas du Corps de l'Empire. Enfin, Fridland n'ignoroit pas que l'ancienne inclination de Jean-George pour la Maifon d'Autriche duroit encore; & qu'il ne s'agiffoit que de vaincre certains fcrupules, & certaines craintes aifées à diffiper avec un peu de perfévérance.

Dans cette vue il ne ceffoit de lui faire infinuer par Arnimb, & par fes autres Miniftres qui étoient dans les intérêts de l'Empereur, que ce Monarque le veut rendre l'arbitre de la paix en Allemagne, & lui procurer des avantages, qu'il n'obtiendra jamais par la voie des armes: qu'il peut jouer le plus beau rôle qu'ait jamais joué aucun Electeur. Ils réveillent fes anciens foupçons contre Guftave-Adolphe. Ils lui difent que ce Roi roule de vaftes deffeins; qu'il prétend changer l'ancienne forme du Gouvernement de l'Empire, & en fubftituer une autre peu favorable aux Electeurs & aux Princes: que Guillaume & Bernard Ducs de Saxe-Weymar favoris du Roi de Suéde prétendent, fous les aufpices & par le pouvoir de ce Monarque, rentrer dans la dignité Electorale dont Charles-Quint avoit dépouillé leur aïeul, aîné de la Maifon de Saxe: que, fi Frederic Roi de Boheme fe trouve une fois retabli dans fes Etats par le moyen des Suédois, il fe vangera du mal que Jean-George lui a fait: qu'il eft tems de mettre des bornes à la puiffance exorbitante de Guftave, qui donne à penfer à toutes les Puiffances de l'Europe: que l'Angleterre, le Dannemarck, & les Etats-Généraux des Provinces-Unies penfent à fe liguer enfemble, de peur que Guftave fupérieur à fes ennemis, ne fe rende maître du Commerce de la Mer Baltique à l'exclufion des autres Etats: que ce Conquérant ne fait pas miftère du deffein qu'il a de foumettre une partie de l'Allemagne à fa domination, puifqu'il a reçu folemnellement l'hommage & le ferment de fidélité de la Ville d'Augsbourg, tant pour lui que pour la Couronne de Suede: qu'enfin c'étoit un affront pour lui Electeur de Saxe, qui jufqu'alors avoit été le Chef du Parti Proteftant, que de fe voir réduit à fuivre les ordres d'un Prince étranger.

Tous ces difcours entrant dans un efprit naturellement affez peu pénétrant, & difpofé comme celui de l'Electeur, y faifoient de profondes impreffions. Cependant il n'ofoit pas encore fe déterminer, encore moins fe déclarer contre le Roi de Suéde, qui le prioit inftamment de ne point précipiter fon accommodement particulier, s'il ne vouloit entiérement ruïner les affaires des Proteftans, fe mettre lui-même à la difcrétion de l'Empereur, & voir fon pays devenir le théatre de la guerre, ravagé par fes nouveaux amis, & par fes nouveaux Ennemis.

Le Roi lui rappelloit la manière indigne dont l'Empereur l'avoit traité aprés tant de fervices; les hauteurs de Tilly; les cruautés exercées fur fes fujets; le deffein de le defarmer & de le reduire à l'état de Vaffal & d'homme lige: la ruine de la Réligion Proteftante jurée par l'Empereur, & commencée par l'Edit de reftitution: qu'aujourd'hui ce Monarque à la verité changeoit de ton & de manieres avec ceux qu'il vouloit gagner; mais que c'étoit l'effet du changement de fa fortune, & non de fon cœur toûjours ulceré de la même haine contre les Proteftans; que toutes ces belles offres étoient des piéges

ges pour les divifer, & les perdre les uns après les autres, & peut-être même les uns par les autres : que Dieu ayant humilié ce fier ennemi de fon Eglife, & la force ne fervant plus de rien, il avoit recours à la rufe ; mais qu'il faudroit être bien fimple, & bien ennemi de foi-même, pour donner dans des panneaux fi groffièrement tendus.

Plufieurs lettres écrites fur ce ton balançoient dans l'efprit de Jean-George les infinuations de fes Miniftres, & les intrigues du Duc de Fridland. L'Electeur étoit fier, foupçonneux, & avoit pour fa Réligion un zèle, & un attachement que les perfonnes de fon rang n'ont guère. Les rémontrances du Roi de Suéde touchoient juftement ces endroits délicats, & faifoient des impreffions, qui, fe trouvant en oppofition avec celles qu'il avoit déja reçues, le jettoient dans des inquiétudes, des irréfolutions, & des embaras extraordinaires. Pour s'en délivrer il avoit recours à fon remède ordinaire, qui étoit de bien boire. Mais Guftave, qui vouloit abfolument retenir ce Prince dans fes intérêts, de peur que fa défection n'entraînàt d'autres Etats Proteftans à traiter avec l'Empereur, foit par crainte, foit par l'efperance de faire mieux leurs affaires, lui envoya Augufte Comte Palatin de Sultzbach, pour lui propofer de traiter d'une paix générale fur un fondement ferme & folide pour la fùreté commune, & de réunir enfuite tous les Proteftans par une ligue capable de balancer la puiffance de l'ennemi, au cas qu'il voulùt dans la fuite rompre cette paix, fans quoi les Proteftans ne fe réleveroient jamais, fi l'Empereur, après avoir rétabli fes affaires, les trouvoit encore divifés. Pour parvenir à ce but, le Roi faifoit propofer la tenue d'une Affemblée générale de tous les Princes Proteftans d'Allemagne, & offroit de s'arranger avec l'Electeur touchant certains points, qui pouvoient lui faire de la peine, en fa qualité de Chef & de Directeur des affaires des Proteftans.

Enfin, le Comte Palatin fit entendre à l'Eléćteur (1), que les affaires du parti étoient fur un fi bon pied, que les Proteftans pouvoient déformais élire un Roi des Romains de leur corps, & déclara en termes affez clairs qu'il convenoit d'élever à cette dignité Guftave-Adolphe Roi de Suéde, tant en confidération des fervices qu'il avoit rendus aux Confédérés, que parce qu'il étoit en poffeffion de plus des deux tiers de l'Allemagne, & des plus riches Provinces qu'il avoit conquifes fur les Etats Catholiques.

Toute cette négociation n'étoit que pour fonder les difpofitions de l'Electeur. Il parut au Comte Palatin tel que nous l'avons dépeint, inquiet, foupçonneux, irréfolu ; il ne laiffa pourtant pas d'étre fenfible à la demarche que le Roi venoit de faire pour le retenir dans fon alliance, & de la franchife de ce Monarque. Il affura le Comte Palatin que, quoiqu'il pût arriver, il ne quitteroit point l'alliance du Roi de Suéde, qui l'avoit fi généreufement fecouru ; & promit d'agir de concert avec Sa Majefté, par rapport aux autres objets que le Comte Palatin venoit de lui propofer de fa part.

Après que Guftave-Adolphe eut tiré de la Bavière tout l'argent & les vivres qu'il put raffembler, il laiffa une Garnifon dans Munich, & reprit la route d'Augsbourg pour rétablir la tranquillité en Suabe, & voir à quoi fe termi-

(1) Mff. d'Ark. p. 627.

neroient les mouvemens du Duc de Bavière, qui étoit toûjours à Ratisbonne. Le Monarque passa cinq ou six jours à Augsbourg, & rétablit quelques Comtes du Cercle de Franconie dans leurs petits Etats, après quoi il partit d'Augsbourg sur la fin de May, & se rendit avec une partie de son armée près de Memmingen, pour rompre les desseins du Genéral Ossa, tandis que l'autre partie alla camper près de Donawerth.

A peine Gustave avoit quitté Munich, que le Duc de Bavière forma le dessein de reprendre cette Capitale. Il détacha les Colonels Gratz & Cronberberger de Ratisbonne avec deux mille hommes de pied, & un gros Corps de Cavalerie. Ces deux Officiers firent toute la diligence possible pour surprendre les Suédois dans Munich, qui est une Ville toute ouverte, ou peu s'en faut: mais à peine ils étoient arrivés à Pfaffenhofen, qu'ils apprîrent que la Cavalerie Suédoise, que le Roi avoit laissé dans Munich, ayant eu avis de leur dessein, étoit en pleine pour venir au devant d'eux & les combattre. A cet avis les deux Colonels tournèrent bride, & s'allèrent jetter avec leurs gens dans Ingolstadt, d'où ils marchèrent sur Weissenbourg, où il y avoit une petite Garnison Suédoise, qui se defendit d'abord vigoureusement; &, après avoir tué plus de cent hommes aux ennemis, ne voyant aucune apparence de secours, elle capitula, & sortit suivant l'accord avec armes & bagages. Mais cet accord (1) ne fut point tenu, les Bavarois égorgèrent impitoyablement tous ceux qui ne voulûrent pas prendre parti parmi eux, procédé barbare s'il y en eut jamais, & digne des Soldats d'une telle Ligue.

Cratz avoit ordre de raser les murailles de Weissenbourg, & de détruire. Anspach, Schwabouh & Rott. Mais l'arrivée des Suédois à Donawerth ne lui donna pas le tems d'exécuter de si cruels ordres. Il reprit au plus vîte le chemin d'Ingolstadt par Aichstaedt.

Le Roi avoit alors dessein d'aller de Memmingen à Ulm, où sa présence étoit extrémement desirée; mais, ayant appris l'arrivee des Bavarois à Weissenbourg, il détacha le Duc Guillaume de Saxe-Weymar avec deux mille hommes, avec ordre de veiller aux mouvemens des Imperiaux & des Bavarois, & de couvrir les lieux les plus exposes; & après cet arrangement, le Roi ayant change de dessein reprit le chemin d'Augsbourg, & retourna en Bavière, où il rassembla les Garnisons de Freysingen, de Landshut & de Munich, & retourna vers Donawerth avec quarante-quatre otages, tant Ecclesiastiques que seculiers, pour la sûreté des contributions, dont il n'y avoit encore eu que la moitié de payée.

Tandis que le Roi campoit près de Donawerth, il envoya le Baron d'Orpfing l'un de ses Commissaires, pour installer le Comte Louis-Eberhard de Hohenlohe dans les Seigneuries d'Ehingen, & de Closter-Obermark, dont le Roi l'avoit gratifié. Chemin faisant ils rencontrerent trois Compagnies de Cuirassiers Imperiaux, qui les firent tous les deux prisonniers avec leur suite. Peu contens de cette capture, ils vinrent près d'Ehingen, & secondés par le Magistrat du lieu, ils s'emparerent aisément de cette petite Ville, qu'ils ne gardèrent pas longtems; car, le Duc Bernard de Weymar, ayant sû ce qui

(1) Kevenh. p. 147


ETAT
de la Guerre en
BAVIERRE
& aux environs
Gustave Adolphe
FRANCONIE
Rotenstein
Anspach
Altorf
Neuwmarck
Freystat
Castel
Halle
Ellwangen
Dinkespuhel
Oettingen
Weissenburg
Pappenheim
Aichstet
Altmuhl
Ratisbonne
Ingolstat
Danube R.
Neustat
Nordlingen
Boppingen
Harburg
Steinheim
Dilingen
Lauingen
Danube
Guindelfingen
Neuburg
Rain
Schrobenhausen
Landshut
Mosburg
Freisingen
Burgau
Elchingen
Ulm
Erpach
Kirchberg
Ehingen
Danube R.
Biberach
AUGSBURG
Friedberg
MUNICH
Landsperg
Mindelheim
Memmingen
Waldsee
Weingarten
Ravenspurg
Leutkirck
Kempten
Wangen
Isny
Schonga
Fuessen
Lech R.
Iller R.
Iser R.
Amber R.
Pfaffenhofen

s'étoit paſſé, vint à Ehingen avec un détachement de Suédois, fit rompre les portes à coups de haches, & força la Garniſon à mettre bas les armes, après en avoir tué cent cinquante hommes. Cet exploit remit en liberté le Commiſſaire Suédois, & le Comte de Hohenlohe.

D'un autre côté, le Duc Guillaume frère de Bernard ne ſe montroit pas moins digne de la confiance de Guſtave, par les avantages qu'il remportoit dans la Haute-Suabe. En effet ſur la fin de May, ce Prince forma le deſſein de ſurprendre un Fort près de Bregentz, en quoi il réuſſit parfaitement, après avoir ſurpris le Comte Annibal de Hohenembs, qui étoit en marche avec tout ſon Régiment pour aller au ſecours de ce Fort. Hohenembs fut ſi bien battu que cinq cens hommes de ſon Régiment ſûrent tués ſur la place, quatre cens ſûrent pris, & le Colonel eut bien de la peine à ſe ſauver lui ſixième.

Delà le Prince de Weymar fit une courſe du côté de Weingarten, ſurprit un corps de Cavaliers Impériaux, les battit, les diſſipa, & leur prit cinq Etendarts.

Pendant que cela ſe paſſoit en Suabe, le Duc de Bavière continuoit ſon ſéjour à Ratisbonne, & y faiſoit faire des fortifications immenſes aux dépens de beaucoup de jolis jardins, & de maiſons de Campagne. La diſette étoit extréme à Ratisbonne, le Duc ſans égard aux Reſcripts de l'Empereur, aux plaintes des Habitans, & à leurs priviléges, les accabloit de logemens de Soldats, & les obligeoit à travailler avec ſes troupes aux fortifications. Pendant ce tems-là on travailloit à lever les difficultés, qui retardoient ſa jonction avec le Duc de Fridland.

Le Lecteur concevra aiſément qu'il n'étoit pas aiſé de rapprocher deux hommes ennemis déclarés l'un de l'autre. Fridland n'ignoroit pas tout ce que le Duc avoit fait pour le perdre. Ses intrigues, ſes démarches, ſes ſentimens mémes lui étoient parfaitement connus, & il ne pouvoit les lui pardonner. Le Duc de ſon côté ne pouvoit pardonner à Wallenſtein tous les projets ambitieux qu'il avoit formés, & d'avoir prétendu devenir ſon égal. Fridland étoit fier de ſes exploits, de l'autorité ſans bornes dont il étoit révêtu, de ſa qualité de Prince de l'Empire, & d'avoir traité preſque d'égal à égal avec l'Empereur. Le Duc de Bavière plus fier encore de ſa haute naiſſance, iſſu d'une des plus anciennes Maiſons Souveraines de l'Europe, & ſans contredit la plus illuſtre de l'Allemagne, décorée de tout tems de la dignité Electorale, plus flatté encore d'avoir acquis un double Electorat, & d'être le premier de la branche dont il étoit le Chef, qui eût été révêtu de cette haute dignité, qui l'égaloit presqu'aux têtes Couronnées, mépriſoit au fond le Baron de Wallenſtein, & ne pouvoit ſouffrir cette ambition éfrenée, qui lui faiſoit dévorer les plus hautes Dignités, & une fortune au-deſſus de toutes les autres.

Ces ſentimens réciproques auroient mis ſans doute une barrière impénétrable entre ces deux perſonnes, ſi la politique & la néceſſité n'avoient impoſé ſilence à de ſi puiſſantes paſſions.

La plus grande difficulté ne fut pourtant pas de les obliger à ſuſpendre leur haine & leur jalouſie; ils avoient déja pris d'eux mémes leur parti là-deſſus. Mais il s'agiſſoit du Commandement. Il ſembloit bien dur au Duc de Bavière

d'obéïr à Wallenſtein, & Wallenſtein ne trouvoit rien de ſi juſte, que de commander au Duc de Bavière. Celui-là s'appuyoit ſur ſa qualité de Souverain, d'Electeur de l'Empire, & de gendre de l'Empereur. Fridland alléguoit le traité de Znaïm, en vertu duquel perſonne de quelque rang & qualite qu'il ſoit ne pourra prétendre de Commandement au-deſſus de lui: *de ſorte*, dit-il, *que, ſi l'Empereur même venoit à mon armée, je ne laiſſerois pas de la commander en Chef.*

Ces conteſtations durèrent longtems, & il y eut bien des allées, & des venues, avant qu'on pût en venir à un arrangement definitif, qui fut; que Fridland conſerveroit le commandement en Chef même ſur l'armée de la Ligue, & les troupes Bavaroiſes en particulier un jour d'action, où les deux armées agiroient de concert, ſans que l'Electeur eût droit de changer la moindre choſe à l'ordre de bataille, ou de marche, ou de s'oppoſer aux entrepriſes que le Généraliſſime trouveroit bon de former, & de retrancher, ou ajoûter la moindre choſe aux ordres qu'il jugeroit à propos de donner, ni d'en ſuſpendre & arrêter l'exécution.

Que de ſon coté, le Duc de Bavière reſteroit Maître des récompenſes, & des punitions dans ſon armée, y feroit tels Réglemens qu'il jugeroit néceſſaires, & la commanderoit en Chef hors des cas où ſes troupes devroient agir conjointement avec l'armée Impériale, ou tel corps que ce fût de cette armée.

Tout cela étant ainſi réglé & arrangé, il fut convenu qu'on s'avanceroit de part & d'autre, qu'on s'embraſſeroit, & qu'on oublieroit le paſſé. Surquoi le Duc de Fridland, après avoir mis des Garniſons où il crut néceſſaire en Bohème, s'avança juſqu'à Egra le 17. de Juin, & obligea cette pauvre Ville à lui payer dix mille ecus, partie en eſpeces, partie en vaiſſelle, & autres meubles d'argent; & ſes Soldats achevèrent de les ruiner par leurs pilleries.

De ſon côte le Duc de Bavière quitta enfin la Ville de Ratisbonne, au grand contentement de ſes habitans qu'il avoit affamés & ruinés, & vint camper à Weyden, ou il prit ſon Quartier géneral, & où ſon armee fit bien voir qu'elle n'avoit pas dégénéré, pour n'être plus commandée par Tilly. En effet, elle pilla & brûla toute la campagne aux environs; & l'on peut dire qu'à cet egard les troupes du Duc de Bavière n'en devoient rien à celles de Wallenſtein; c'étoit à qui ſaccageroit.

De Weyden l'armée Bavaroiſe vint à Türſchenreuth, d'où elle marcha ſur Egra, où ſe devoit faire la jonction.

Toute l'Allemagne avoit les yeux ſur les deux Chefs de ces armées, & chacun étoit curieux de ſavoir de quelle manière ils s'aborderoient l'un l'autre. Les Officiers des deux armées étoient extrémement attentifs à cette entrevue.

Le Duc de Bavière, Prince le plus diſſimulé de ſon ſiécle, & qui ſavoit le mieux ſe rendre maitre de tous les mouvemens de ſon âme, aborda Fridland avec toutes les marques de la plus parfaite amitié, & tout comme s'il ne s'étoit jamais rien paſſé entr'eux, ſans qu'on pût remarquer ſur ſon viſage rien qui ne parût ſimple & naturel.

Fridland ne ſut pas ſi bien cacher la violence qu'il ſe faiſoit, tous ſes traits parûrent forcés; il changea pluſieurs fois de couleur, & parla d'abord d'un

ton mal aſſûré & des levres tremblantes ; ce qui n'échappa point aux yeux des curieux. Il parut même plus d'une fois ouvrir la bouche, pour ſe plaindre des procédés de l'Electeur envers lui ; mais l'Electeur détourna toûjours adroitement le diſcours, & ne lui donna pas le tems de s'expliquer. Il fit plus ; car s'étant retiré le ſoir dans ſon quartier, il ne dit pas un mot du Duc de Fridland, ou n'en parla qu'avec la plus grande eſtime & la dernière politeſſe ; au-lieu que Fridland ne put contenir ſa joie de voir ſon plus mortel ennemi réduit, pour ainſi dire, à implorer ſon aſſiſtance ; témoignant etre aſſez vangé par-là du mal qu'il en avoit reçu, ſans lui en avoir donné ſujet. Ces diſcours fûrent fidélement rapportés à l'Electeur, qui parut n'y donner aucune attention, diſſimulant profondément ce qu'il en penſoit, & la peine qu'ils lui faiſoient.

Après la jonction des Bavarois, l'armée de Wallenſtein ſe trouva forte de plus de ſoixante mille hommes : & l'on ne douta pas qu'avec de ſi grandes forces il n'accablât le Roi de Suéde. Son deſſein n'étoit pourtant pas d'en venir à une action déciſive avec ce Monarque, dont il craignoit la fortune & la capacité. Son plan, comme il parut dans la ſuite, étoit de l'enfermer quelque part, & de le faire périr avec ſon armée en lui coupant les vivres de partout.

Nous verrons dans le livre ſuivant de quelle manière il exécuta ce plan, & comment Guſtave-Adolphe ſe démêla d'un des plus grands dangers, où il ſe fût jamais trouvé.

LIVRE DOUZIEME.

ARGUMENT.

Les Ducs de Bavière & de Fridland paſſent à la tête de plus de ſoixante mille hommes les défilés de Kaden. Le Roi juge à leur maneuvre qu'ils en veulent à Nuremberg, & cette Ville en juge de même. Nuremberg implore le ſecours de Guſtave. Réponſe de ce Monarque aux Députes de cette République. Il ſe diſpoſe à marcher à ſon ſecours. Il raſſemble ſeize mille hommes, ſe met en route, & arrive à Fürth, & de-là à Nuremberg. Attaque de Saltzbach. Repreſailles envers la Garniſon Bavaroiſe. Ravages que commettent les deux armées Combinées. Le Roi fait tracer des lignes au tour de Nuremberg, & les fait occuper par ſon Armée. Le Colonel Dewbatel eſt battu, & fait priſonnier avec la plus grande partie de ſon Régiment. Le Roi eſt mécontent de la diſcipline de ſes troupes Allemandes. Diſcours remarquable qu'il fait aux Chefs. Réſolutions des Nurembergeois. Tentative du Duc de Fridland pour attaquer les lignes du Roi. Il eſt repouſſé. Sentimens de ce Duc au ſujet de Guſtave-Adolphe. Le Roi forme le deſſein d'enlever un grand convoi aux ennemis. Succès de cette entrepriſe. Le Roi défait le ſecours que le Duc de Fridland envoye pour la ſûreté du convoi. Danger où ſe trouve ce Monarque. Pluſieurs Officiers & un Page de ſa Chambre ſont tués auprès de lui. Intrépidité des Soldats Suédois. Les Impériaux ſont forcés, & Sparre leur Général eſt pris avec divers autres Officiers de rang. Générosité du Roi à recompenſer la valeur que ſes troupes avoient montrée en cette occaſion. Priſe de Coblentz par les François & les Suédois. Progres de ceux-ci en Alſace, dans le Bas-Patinat & en Weſtphalie. Invaſion des Saxons

en Silésie secondés de Haubalt Colonel Suédois. Holck, Gallas & Pappenheim font une invasion en Saxe, & y mettent tout à feu & à sang. Divers exploits devant Nuremberg. Le Colonel Stalhanske enlève un convoi aux Impériaux. Renforts qui arrivent au Camp de Gustave-Adolphe. Combat terrible entre les deux Armées. Le Roi ne peut forcer Wallenstein dans son poste. Danger où s'expose ce Monarque. Le Duc de Fridland manque d'être pris. Le Roi quitte son Camp de Nuremberg, & laisse une forte Garnison dans la Ville. Le Duc de Fridland & l'Electeur de Baviere décampent en desordre & se retirent vers Forcheim. Horribles ravages que commettent les Impériaux. Rain enlevé au Roi par la lâcheté du Commandant, que le Conseil de Guerre fait punir de mort. Réprise de Rain. Wallenstein attaque Culmbach inutilement. Cruautés qu'il commet en divers lieux. Il prend Cobourg; &, ne pouvant forcer le Château, il se retire honteusement. Il se sépare du Duc de Baviere, & se met en marche vers la Saxe, pour ruiner cet Electorat, & forcer l'Electeur à quitter l'alliance du Roi de Suede. Ce Monarque vole au secours de la Saxe. Célérité de sa marche. Il arrive à Naumbourg. Les deux Armées se rencontrent dans la plaine de Lutzen. La Bataille se se donne à cinquante pas de cette Ville. Dispositions du Roi de Suede; sa piété, sa valeur, sa mort. Relation de la Bataille de Lutzen. Les Impériaux sont mis en fuite. Pappenheim est blessé & meurt le lendemain à Leipsic. Fuite de Wallenstein jusqu'à Leitmeritz en Boheme. Sonnet sur la mort du Grand Gustave. Epitaphe. Dissertation où l'on examine si ce Monarque fut tué fortuitement, ou ensuite d'un complot contre sa vie. Discours remarquables de ce Grand Roi, qui achevent de faire connoître son esprit & son caractere.

GUstave-Adolphe n'ayant pu empêcher la jonction de l'Electeur de Bavière avec le Duc de Fridland, ni s'assûrer d'Ingolstadt pour attirer la guerre en Bavière, ne songea plus qu'à observer de quel côté alloit tomber l'orage, qui se formoit dans les montagnes de Bohême, pour en prévenir les ravages.

Bientôt, ayant appris que les deux armées ennemies avoient passé les défilés de Kaden, & se portoient sur le Haut-Palatinat, il jugea que Wallenstein avoit des vues sur Nuremberg; les Nurembergeois en jugerent de même, & envoyérent aussitôt quelqu'un de leur part au Roi, pour le prier de venir au secours de leur Ville, dont Wallenstein, disoient-ils, avoit juré la perte, & protesté qu'il en feroit une seconde Magdebourg.

Le Député trouva le Héros dans la meilleure disposition qu'on pouvoit désirer, & en fut bientôt expédié. *Retournez*, lui dit le Roi, *promtement vers le Magistrat & le Peuple de Nuremberg, & dites-leur que moyennant l'assistance de Dieu, qu'ils doivent particulierement implorer, je compte qu'ils en seront quittes pour la peur. Il y a trois Villes en Allemagne*, ajouta-t-il, *que je n'abandonnerai jamais, Nuremberg, Ulm & Strasbourg. Ces trois Villes ont imploré mon assistance dès 1614. & je la leur dois à plus juste titre qu'à aucun de mes Alliés. Assurez donc la Ville de Nuremberg, que, tant que j'aurai un souffle de vie, Wallenstein ne verra pas le revers de ses murailles.*

En effet ce Monarque, ayant laissé de fortes Garnisons à Augsbourg, à Donawerth & à Rain, se mit en marche avec une armée très inferieure à

celle de ses ennemis, puisque, suivant le rapport de la plûpart des Historiens, elle ne passoit guère seize mille hommes. En même tems il dépêchoit Auguste Comte Palatin de Sultzbach à l'Electeur de Saxe, pour la Commission dont nous avons parlé ci-dessus.

Le 8. de Juin, Gustave arriva à Fürth à un demi mille de Nuremberg, & le lendemain, il entra de sa personne dans cette grande Ville accompagné de Frédéric V. Electeur Palatin, Roi de Bohéme, & de Frédéric Comte Palatin de Sultzbach, du Duc François-Charles de Saxe, du jeune Margrave Frédéric d'Anspach, des Ducs Jean & Alexandre de Holstein, & de quantité d'autres Seigneurs, Généraux, & Colonels.

Le 10. qui étoit un Dimanche le Roi assista au Sermon dans l'Eglise de St. Laurent; & le même soir à minuit il retourna à son camp de Fürth.

Le 11. toute l'armée defila vers Nuremberg, devant la porte de Lauff, en trois colonnes. L'une consistant en dix Régimens d'Infanterie avec quarante piéces de canon, dont la moitié étoient des piéces de batterie, attelées de vingt jusqu'à vingt-cinq chevaux. Les autres vingt étoient des piéces de campagne, traînées par huit jusqu'à dix chevaux.

La seconde colonne étoit formée d'une partie de la Cavalerie, consistant en trente Escadrons. Enfin la troisième, qui défila devant la porte de l'Hôpital, étoit composée de tout le bagage de l'armée, des chariots de vivres & de munitions, de quarante Escadrons, d'un Corps de quatre mille hommes d'Infanterie, & de trente piéces de canon de tout calibre.

Toute cette armée parut dans le plus bel état qu'on pût voir, pleine d'ardeur pour le combat, & n'ayant pas dix hommes malades.

Toute l'armée vint camper le même jour à Lauff, & le lendemain elle marcha à Hirsbruck du coté d'Amberg. Ce fut-là que le Gouverneur du Prince Auguste de Sultzbach supplia le Roi de lui donner quelque deux Escadrons avec lesquels il tenteroit de recouvrer Sultzbach, dont l'Electeur de Bavière s'étoit emparé dans sa marche de Ratisbonne en Bohême.

Le Roi accorda à ce Gentilhomme quatre cens chevaux commandés par un Major, & se disposa à faire soutenir cette troupe, s'il étoit nécessaire, de toute l'armée & de toute l'artillerie.

Il y avoit en Garnison dans Sultzbach, une Compagnie de Dragons, cent Cuirassiers, & cent Fantassins. Le Major en arrivant se posta sur une hauteur près d'une briquerie, d'où il envoya un Trompette pour sommer la Garnison.

Le Commandant refusa d'abord de se rendre, fit grand feu des tours & des murailles, surquoi on lui envoya un second Trompette, pour avoir une réponse Cathégorique, & en même tems le Major Suédois dépêcha un Officier au Roi, pour demander encore du renfort à cause du voisinage de l'armée ennemie, qui pouvoit envoyer un Corps de troupes qui dégageât la Garnison. Le Roi ayant envoyé ce renfort, on fit savoir au Capitaine Bavarois qui commandoit dans la Ville, que s'il ne se rendoit il n'y auroit plus de quartier. Celui-ci, se voyant dans un très mauvais poste, demanda à capituler. Une circonstance l'embarassoit; c'est que, lorsque son Maitre avoit pris Sultzbach, quoiqu'il eût accordé à la Garnison Suédoise une Capitulation en très bonne

forme, en vertu de laquelle elle devoit sortir avec les honneurs de la guerre, & être efcortée avec tous fes bagages jufqu'à Donawerth, il ne laiffa pas d'en faire hacher en piéces la meilleure partie, & de forcer le refte à fervir dans fes troupes, après avoir abandonné au pillage les équipages des Officiers & des Soldats.

Une perfidie fi criante faifoit craindre au Capitaine Bavarois de juftes repréfailles; c'eft pourquoi il crut que, s'il capituloit directement avec le Roi, il feroit à l'abri de cet inconvénient; il envoya donc un Officier prier le Roi de lui accorder des conditions honnétes, & ce Monarque confentit qu'il fortit avec les honneurs de la guerre: mais, voulant en même tems forcer fes ennemis à garder la foi promife & à faire bonne guerre, il ordonna aux Chefs des troupes qui étoient devant Sultzbach d'en ufer avec les Bavarois, comme le Duc de Bavière en avoit ufé avec les Suédois.

Le Commandant étoit à peine forti de la Ville, qu'il vit avancer fur lui des Efcadrons Suédois à droite & à gauche, & fe douta bientôt de quoi il s'agiffoit.

Alors il demanda d'un air tout troublé, fi l'on ne lui tiendroit pas la Capitulation (1), dont on étoit convenu? *Comme ton maître l'a tenue aux Suédois*, lui répondit l'un des principaux Officiers: En même tems il partit un coup de moufqueton qui le renverfa de fon cheval. Les Bavarois étonnés de ce coup, & voyant bien ce qu'on alloit faire d'eux, fe jettèrent à genoux & demandèrent quartier, offrant de prendre parti dans les troupes Suédoifes. Ce qui leur fut auffitôt accordé, & par-là il n'en coûta la vie qu'à leur Commandant, qui méritoit ce traitement, non feulement à titre de repréfailles, mais auffi parce qu'il avoit tout préparé pour piller la Ville & n'y rien laiffer; & pour cet effet, l'Electeur y avoit envoyé d'Amberg un Secretaire, & un Commiffaire avec les voitures néceffaires, pour enlever tous les effets des habitans, & les faire voiturer à Amberg: mais ils n'en eûrent pas le tems, & l'arrivée de la Cavalerie Suédoife rompit leur projet. Le Secretaire voulut fe fauver; mais il fut pris, depouillé jufqu'à la chemife, & retenu prifonnier, de même que les Jefuites & les autres Moines, qui s'étoient deja impatronifés dans la Ville.

Le Roi fe rendit en perfonne à Sultzbach avec fa fuite ordinaire. Là, il donna audience aux Envoyés du Prince de Tranfilvanie, & revint enfuite avec toute l'armée à Herfsbruck, n'ayant laiffé aucune Garnifon dans Sultzbach, ce qui obligea le Magiftrat & tous les habitans de fe retirer à Nuremberg avec leurs meilleurs effets, dans la crainte des Impériaux qui s'avançoient en force conjointement avec les Bavarois.

Ces deux armées fières de leur fupériorité marchoient avec une confiance & une gaieté extraordinaire; mais en même tems avec toutes les marques d'une animofité qui tenoit de la fureur. Elles ravagèrent tout le Marquifat de Culmbach, brûlant & pillant tous les lieux par où elles paffoient. Hochberg & Wohnfiedel deux petites Villes où il y avoit Garnifon fûrent attaquées; &, quoiqu'elles fuffent rendues par accord, elles ne laiffèrent pas d'etre pillées & faccagées. Une conduite fi barbare répandit la terreur dans tous les lieux d'alentour. Le Margrave de Culmbach ne fe crut pas en fûreté contre des troupes

(1) Kevenh. p. 154.

pes indisciplinées, & des Chefs animés d'une telle rage ; il se retira en Saxe avec toute sa famille.

Le Roi doutoit encore si ses ennemis en vouloient réellement à Nuremberg, où s'ils ne tourneroient pas vers la Thuringe. Il avoit déja détaché le Colonel Haubald avec un petit Corps de Suédois pour se joindre aux Saxons; &, comme il apprehendoit que le Duc de Fridland ne voulut se jetter dans la Misnie, il détacha encore le Duc Bernard de Weymar, pour aller au secours de l'Electeur de Saxe avec six mille hommes; lui recommendant néanmoins de diriger tellement sa marche, qu'il pût le rejoindre aussitôt, en cas que les desseins de Wallenstein se décidassent pour Nuremberg. Le Roi rappella aussi les Régimens Allemands, qui faisoient alors le siége de Cronach & le blocus de Camberg.

Le 18. de Juin, quelques Escadrons de Croates s'étant fait voir près de Sultzbach, le Roi détacha environ quatre cens chevaux, qui, ayant atteint les Croates, les battîrent, en tuèrent une centaine, & poussèrent le reste avec trop d'ardeur, de manière qu'ils donnèrent dans une embuscade où ils fûrent fort mal-traités; mais ce qu'il y eut d'affreux, c'est que trente d'entr'eux ayant été faits prisonniers fûrent ensuite massacrés de sang froid.

Gustave-Adolphe s'étoit imaginé que Fridland tourneroit vers la Thuringe & de-là vers la Misnie, tandis que le Duc de Bavière exécuteroit le projet sur Nuremberg; mais dès qu'il eut des avis certains que les deux armées combinées étoient arrivées à Sultzbach, il ne douta point que leur dessein ne fut de l'accabler d'un seul coup avec cette poignée de monde qu'il avoit autour de lui; mais ce Monarque, aussi prévoyant que pénétrant, envoya d'abord ordre au Duc Bernard de Saxe-Weymar de le venir rejoindre, & dépêcha des exprès au Chancelier Oxenstierna, & à divers autres Généraux & Colonels, qui commandoient plusieurs Corps répandus en diverses contrées de l'Allemagne, de se mettre incessamment en marche pour venir renforcer sa petite armée. En même tems il dépêcha une personne de confiance à Nuremberg, qui, ayant fait assembler les Magistrats, leur déclara; „ que le Roi (1) avoit un œil attentif „ sur la Ville de Nuremberg, & la conserveroit comme la prunelle de son „ œil; bien résolu de hazarder biens & vie pour le salut d'une Ville qui lui „ étoit si chère: que pour cet effet Sa Majesté étoit résolue, non seulement „ de fortifier la Ville, mais aussi de tracer des lignes, où il pût se poster avec „ toute son armée, & couvrir même les Maisons de Campagne les plus voisi„ nes de la Ville : que cela étoit d'autant plus indispensable, que le Roi étoit „ bien informé que les ennemis ne cherchoient qu'à lui faire prendre le chan„ ge, & à l'éloigner de Nuremberg, pour attaquer ensuite la Ville avec tou„ tes leurs forces: que le Duc de Bavière faisoit son compte sur cette prise, „ pour dédommagement des pertes qu'il avoit souffertes en Bavière & ailleurs: „ que dans cette vue Fridland avoit feint de marcher vers Audorff & Oelss„ nitz comme pour aller en Saxe, pour obliger le Roi d'aller au secours de „ l'Electeur, comme Sa Majesté avoit d'abord eu dessein de faire; mais que „ maintenant Elle voyoit plus clair dans leur dessein, & qu'il esperoit, moyen„ nant l'aide de Dieu, de les rendre inutiles".

(1) Kevenh. l. c. p. 156.

Le Sénat & les Bourgeois témoignèrent être déterminés à ſe prêter à tous les moyens de défenſe que Sa Majeſté aviſeroit. Surquoi Guſtave-Adolphe ſe rapprocha de Nuremberg, & ſe vint camper ſur le *Thumberg* à un demi-mille de la Ville.

Il ſemble que le parti, que le Roi ſuppoſoit que les ennemis prendroient, étoit le plus raiſonnable, & le plus facile à exécuter. La Miſnie étoit toute ouverte; nulle place capable de réſiſter, nulle armée en état de faire tête aux ſeuls Croates de celle de Fridland. Arnimb avoit laiſſé toute la Saxe dénuée de défenſeurs, pour aller envahir la Siléſie; ou plûtot, ſuivant les ſoupçons de pluſieurs, pour donner lieu à Fridland de s'en emparer ſans peine, & de forcer l'Electeur à une paix particulière.

Quoiqu'il en ſoit de cette conjecture, il paroit que le Duc de Fridland ſe flatta, qu'avant que le Roi pût être joint par aucun des renforts qu'il avoit mandés, il l'auroit réduit à la dernière extrémité. En effet, il lui ſembloit que le Roi n'avoit que deux partis à prendre, retourner vers le Danube & ſous le canon de Donawerth pour y attendre ſes renforts, ou ſe jetter dans Nuremberg pour le défendre. Dans le premier cas cette Ville étoit perdue; & dans le ſecond, Wallenſtein avoit des forces ſi ſuperieures, qu'il pouvoit couper les vivres & ſe ſaiſir de tous les paſſages, enfermer le Roi, ſon armée & la Ville. Guſtave prit pourtant le dernier parti contre ſa grande maxime de ne pas s'éloigner des grandes rivières; maxime qu'il avoit exactement ſuivie dans cette guerre, s'étant d'abord ſaiſi de preſque tout le cours de l'Oder, enſuite de l'Elbe, puis du Meyn, & enfin du Rhin. Mais ſon affection pour la Ville de Nuremberg le fit paſſer par-deſſus une démarche, dont il ſentoit parfaitement tous les riſques.

Cependant ce Prince, ayant bien examiné la ſituation de Nuremberg, fit creuſer un profond foſſé autour & à un quart de lieu de la Ville, le fit garnir de fortins & de redoutes; ſept mille perſonnes, tant Soldats qu'Habitans & Payſans des environs, furent employées à ces ouvrages, & y travaillèrent avec tant de diligence, qu'en deux jours de tems une grande partie ſe trouva en état de défenſe, au grand étonnement des Nurembergeois.

A méſure que ces ouvrages ſe perfectionnoient l'armée du Roi arrivoit & les occupoit ſucceſſivement, dreſſant ſon camp entre les lignes & la Ville.

Sur ces entrefaites, le Roi, voulant avoir des nouvelles de l'ennemi, détacha le Colonel Dewbatel avec ſon Regiment de Dragons, & quatre Compagnies de Cavalerie du Régiment de Sperrenter, & donna ordre d'amener quelques priſonniers, s'il étoit poſſible.

Dewbatel rencontra une patrouille de Croates, qui s'enfuit en le voyant, & qu'il pourſuivit ſi vivement qu'à la fin il en prit un. Ce priſonnier étant interrogé déclara, que toute l'artillerie du Duc de Fridland étoit arrivée à Neumark avec quatre mille hommes d'eſcorte.

Dewbatel ne voulut pas croire à ce rapport, il aima mieux s'en fier à un Payſan, qui ſoutenoit qu'il y avoit à peine deux mille hommes à Neumark, & aller attaquer les ennemis malgré l'infériorité de ſes forces. Il eut d'abord l'avantage, ayant culbuté & mis en fuite quatre Compagnies de Croates, mais

il fut enſuite ſi mal mené, que tout ſon Régiment de Dragons ſe vit envelopé & haché en piéces. Lui-même fut fait priſonnier avec quelques braves Officiers. Un petit nombre de Dragons & d'Officiers Subalternes ſe ſauva, en ſe faiſant jour au travers des ennemis. Les quatre Compagnies de Sperreuter eûrent le même ſort que les Dragons de Dewbatel, & perdirent deux étendarts.

Le Roi ayant d'abord reçu quelque avis confus de ce combat, ſortit avec toute ſa Cavalerie & marcha vers Neumark, pour degager ſon Colonel, & tous les braves Gens qui étoient avec lui; mais il apprit en chemin que tout étoit fini, & le triſte ſort de cette troupe: ſurquoi ce Prince ſe retira dans ſon camp.

Les armées ennemies s'approchant de plus en plus, il ne ſe paſſoit pas de jours, qu'il n'y eut des rencontres & des eſcarmouches fort vives entre les partis Suédois & Impériaux; & cette ſorte de guerre étoit extraordinairement ruïneuſe pour les pauvres habitans du plat pays, que l'on pilloit ſans miſéricorde.

Le Roi apprit avec chagrin que ſes troupes, ſurtout les Allemands, ne le cédoient guère aux Impériaux & Bavarois, & pilloient également amis & ennemis. Ce Prince connoiſſoit trop bien la néceſſité d'arreter un pareil deſordre, pour ne pas y apporter promtement le remede convenable. Dans cette vue, il fit aſſembler tous les Colonels des Régimens Allemands & leurs Subalternes, & en préſence de Fréderic Roi de Bohême Electeur Palatin, & d'autres Princes & Seigneurs de leur Nation, il leur tint ce diſcours.

„ Meſſieurs (1), de quelque qualité & rang que Vous ſoyez, Princes, Comtes & Barons, ſachez qu'il m'eſt revenu de grandes plaintes ſur votre ſujet, & que vous êtes accuſés de pillages & de violences dans tous les environs, & ſurtout dans le Haut-Palatinat. Je ſuis fâché de vous le dire; mais vous déchirez votre propre Patrie comme des Enfans dénaturés; vous la ruinez, vous la ſaccagez, & vous me donnez lieu de vous déteſter. Dieu mon Créateur & mon Juge, qui voit le fond de mon cœur, ſait que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour prévenir ces malheurs. J'ai fait des Loix & des Réglemens; mais vous les violez, vous les trangreſſez, & vous donnez lieu aux pauvres peuples de dire: *le Roi notre ami nous fait plus de mal que nos ennemis*. Ce reproche me fait horreur. Si vous m'aimiez, vous me l'épargneriez. Vous ne voudriez pas qu'on dit de moi que je ne vaux pas mieux qu'un Chef de Croates. Si vous aviez quelque ſentiment de Chriſtianiſme, vous auriez pitié d'un peuple que l'ennemi n'a déja que trop ruiné; vous conſidereriez le motif qui m'a mis les armes à la main. Ce n'a pas été ſans doute pour achever de le perdre; mais ç'a été pour le délivrer, le protéger, & le défendre. Songez à tout ce que j'ai fait pour votre liberté, pour votre bien temporel & eternel. Je n'ai épargné, ni mon repos, ni mon ſang, ni ma vie. J'ai epuiſé le treſor de ma Couronne, & en retour je n'ai pas tiré de vous, ou de votre Allemagne, dequoi me faire un pourpoint; & j'aurois mieux aimé aller nud que de m'habiller à vos depens. Je vous ai donné tout ce que Dieu m'avoit mis entre les mains, & je n'ai pas meme gardé une ecurie pour mettre mes chevaux (2). Aucun de vous ne m'a ja-

(1) Khevenh. l. c. p. 798. Spanh. 418. Theatr. Eur. 634. Loccen. Hist. Suec. 592.

(2) L'expreſſion Allemande eſt un peu différente; mais il faut ſe ſouvenir que j'écris en François.

„ mais rien demandé, que je ne lui aie accordé, lorſqu'il a été en mon pouvoir
„ de le faire. Ce n'eſt pas mon humeur que de refuſer. Si vous aviez obſervé
„ mes Ordonnances, je vous aurois à la fin diſtribué tout ce que j'ai conquis.
„ Je ſuis, Dieu merci, aſſez riche parce que je ſais me paſſer de peu, & je
„ ne demande rien du votre. Quand vous oublierez votre honneur juſqu'à me
„ quitter & à m'abandonner, toute la Chretienté ne laiſſeroit pas de me ren-
„ dre cette juſtice, que j'ai ſacrifié ma vie pour vous, & qu'en Prince Chré-
„ tien je n'ai rien négligé pour exécuter les Ordres de Dieu. Duſſiez-vous en-
„ fin vous mettre contre moi avec mes ennemis, je n'abandonnerai point
„ un œuvre ſi ſaint & ſi ſalutaire : Je marcherai contre vous avec mes ſeuls
„ Suédois & mes Finlandois, & je vous taillerai en piéces, parce que j'ai la
„ raiſon & la juſtice de mon côté.

„ Je vous prie donc, au nom & par la miſéricorde de Dieu, de rentrer en
„ vous-mêmes, & d'examiner vos conſciences. Je ſuis ſi ſenſible à votre né-
„ gligence dans l'obſervation de mes Ordres, que le cœur m'en ſaigne, & que
„ je ne puis m'empecher d'en pleurer. Non que je me plaigne de votre com-
„ portement au fait des armes. Je vous rends cette juſtice que vous avez toû-
„ jours combattu en bons & braves Gentilshommes. Je ne me plains que
„ de votre indiſcipline, qui me fait rougir, qui ternit la gloire de mes armes,
„ & fait tort à une auſſi belle cauſe que celle pour laquelle je combats. Je
„ vous le répète donc, rentrez en vous même : ſongez quel compte vous
„ aurez à rendre à Dieu, lorſque vous comparoîtrez devant le redoutable Tri-
„ bunal de ſa juſtice. Alors ces pauvres que vous dépouillez, & que vous
„ réduiſez à la dernière miſère, s'élèveront contre vous. Tout cela m'inquié-
„ te, & me peine à un point que je crains, que le chatiment de tant de for-
„ faits ne rejailliſſe ſur moi, & ſur mon armée. Je vous ſupplie donc de re-
„ fléchir mûrement à tout ce que je viens de vous dire. L'ennemi approche,
„ & les honnetes gens auront bientôt occaſion de ſe faire connoître ".

L'illuſtre Auteur des Annales de Ferdinand obſerve que le Roi parla d'un ton ſi touchant, que tous les aſſiſtans en fûrent émus juſques aux larmes: & qu'enſuite, ce Prince étant occupé à viſiter le camp & les lignes, quelqu'un lui montra devant la tente d'un Caporal des bœufs & des vaches volés.

Surquoi le Monarque deſcendit de cheval, appella le Caporal, le ſaiſit aux cheveux, en lui diſant, *mon fils pourquoi as-tu volé? Tu en ſeras puni; car il vaut mieux que tu portes la peine de ton crime, que d'attirer ſur moi & les miens la vengeance divine.* En meme tems, il le fit conduire au Prévot, avec ordre de le punir ſuivant toute la rigueur de ſes Ordonnances Militaires. Deux Capitaines de Cavalerie convaincus de concuſſion fûrent dégradés & caſſés. Tel étoit l'amour de Guſtave pour la juſtice, que ſa bonté naturelle l'abandonnoit, dès qu'il s'agiſſoit du maintien des loix, & de la punition d'un coupable, ou plûtot cette punition même etoit un effet de la bonté de ſon cœur; s'il eſt vrai, comme on n'en ſauroit douter, qu'il y ait de la cruauté à laiſſer ſouffrir mille innocens, pour epargner quelques criminels.

Cependant, Guſtave-Adolphe preſſoit extraordinairement la perfection des ouvrages commencés. Il etoit continuellement ſur pied, & ne quittoit le

travail qu'avec le jour, encourageant les travailleurs par sa présence, & par ses libéralités.

Deja un fossé de huit pieds de profondeur, des retranchemens triples en quelques endroits, des fortins & des redoutes couvroient tout le pourtour de Nuremberg, avec des ponts de communication sur le Pegnitz, petite rivière qui traverse la Ville, & étoient garnis de trois cens bouches-à-feu, lorsqu'on apprit que les ennemis avoient dépassé Neumark (1). Là Wallenstein fit la revue de toute son armée, & la trouva si belle, si nombreuse, qu'il ne put s'empêcher de dire avec quelque sorte de confiance, que dans quatre jours on verroit qui de lui, ou du Roi de Suéde, seroit maître du monde.

Gustave étoit sorti de ses lignes pour examiner la marche de ses ennemis. Il les vit déboucher sur Schwabach à une lieuë de Nuremberg. Là-dessus, il rangea sa Cavalerie en Bataille près de Radelsbourg sur le Biber, ruisseau assez profond qui va se perdre dans la petite rivière de Rotenbach, laquelle se jette dans le Pegnitz au-dessous de Nuremberg.

On ne douta pas, que Wallenstein n'attaquât cette poignée de Suédois, qui sembloient se livrer entre ses mains. Le Roi le crut peut-être lui-même, & tout autre que ce Prince se seroit bien gardé de venir braver, & défier des forces si excessivement supérieures aux siennes: mais son grand courage n'étoit pas pour faire attention au nombre, & ne comptoit guère que sur soi-même, sur l'ordre, & la valeur des troupes. Il tiroit de la nature du terrain même, tout ce qu'on en peut tirer pour supléer au nombre; & ses arrangemens étoient tels qu'il ne pouvoit, ni être tourné, ni pris en flanc, & présentoit toûjours un front égal à celui de l'ennemi, à qui il étoit toûjours supérieur par l'ordre, la discipline, la subordination, la valeur, & l'usage qu'il savoit faire de toutes les savantes maneuvres qu'il avoit imaginées. Wallenstein, qui connoissoit la capacité de ce Grand Prince, après avoir examiné sa position, dit à ses principaux Officiers, qui s'attendoient à un combat: *On a donné assez de Bataille, il est tems que nous suivions une autre méthode.* Surquoi il fit passer le Pegnitz à une partie de son armée, & s'empara des hauteurs dont toute la Ville de Nuremberg est environnée, & d'où l'on tire ces belles pierres de taille, dont la plûpart des maisons sont bâties.

Ces colines sont entremélées de bois, de vallées, & de ruisseaux, qui font un très agréable aspect; & le terrain bas est semé d'étangs & de marais. Ce fut sur ces hauteurs, & dans ce terrain que les deux armées combinées se campèrent & se postèrent, se fortifiant aussitôt par de bons retranchemens, qu'elles élevèrent avec autant d'ardeur, que si le Roi de Suéde avoit eu sur eux la même supériorité qu'ils avoient sur lui. Cette maneuvre faisoit assez voir que Wallenstein comptoit, que sans combattre il tireroit le Roi de Suéde de ses lignes, & le forceroit à abandonner Nuremberg. En effet toute communication fut coupée entre cette Ville, & par consequent entre la petite armée du Roi, & la Thuringe, la Suabe & la Franconie. Tous les passages fûrent

(1) *Fridlandus, lustrato ad Neomarcum exercitu, supra ter centum millia equitum, ac peditum cohortes invenerat, magna cum fiducia jactans, intra quatriduum appariturum, utrum ipse, an Suecus Rex dominus orbis sit futurus.* Puffend. de Reb. Suec. § 35.

occupés par les ennemis, & le Duc de Fridland resolut de ne pas bouger delà, qu'il n'eut affamé le Roi & la Ville. Il crut même la chose si assurée, qu'il se flatta de le contraindre à en venir à un traité de paix. C'est ce que ce Général desiroit le plus passionnément, esperant engager l'Empereur par un service si important à faire pour lui beaucoup au-delà de ce qu'il pouvoit esperer de la continuation d'une guerre, dont le succès etoit toujours fort douteux.

Fridland voulut commencer l'exécution de ce plan par gagner la confiance du Roi de Suede; &, pour le disposer à la lui accorder, il lui renvoya divers prisonniers sans rançon, entr'autres ce même Dewbatel, qui avoit eté fait prisonnier près de Neumarck; les chargeant d'assurer le Roi de ses treshumbles services.

Le Roi pénétra fort bien les vues du Duc de Fridland; mais, outre qu'il ne se fioit guère à lui, ce Monarque vouloit une paix generale, solide & honorable. Il jugea néanmoins à propos de sonder les dispositions du Senat, & du Peuple de Nuremberg; &, ayant fait assembler le Grand & le Petit Conseil, il ne leur dissimula pas le danger où l'on etoit, & les avances que l'ennemi faisoit pour un accommodement; que pour lui, il ne s'opposeroit jamais à un si grand bien; mais, qu'il souhaitoit que ses Alliés eussent satisfaction pour le passé, & sureté pour l'avenir; qu'à moins que cela ne fût la base d'une telle negociation, il ne vouloit point en entendre parler: qu'il etoit venu-là pour defendre la Ville; mais que, si elle trouvoit mieux son compte à s'accommoder, il étoit prêt à se retirer; ayant fini de parler le Roi se leva, & sortit de l'Hotel de Ville, pour laisser un libre cours aux délibérations.

Elles ne furent pas longues. On convint unanimement que le Roi seroit remercie de la part de la Regence de la Ville, & de tous les Bourgeois de sa magnanimité envers eux; qu'on le supplieroit de continuer à faire toutes les dispositions qu'il jugeroit convenables pour la defense de la Ville; & qu'on l'assureroit qu'ils etoient tous resolus de courir même fortune que Sa Majesté, & de sacrifier biens & vies pour le salut de la Patrie. Ils ajoûtèrent que, si le Roi l'approuvoit, ils prendroient tous les armes pour contribuer de tout leur pouvoir à une entreprise si genereuse.

Le Roi charmé de leur résolution approuva ce dernier point, & aussitôt tout ce qui fut en état de porter les armes fut enrolé. En deux fois vingt-quatre heures, la Ville eut sur pied plus de trente mille hommes, qui ne pouvoient etre redoutables que par le motif qui les animoit, l'amour de la liberté, la defense de leurs biens, de leurs femmes, & de leurs enfans.

On tira de cette Milice douze Bataillons d'elite, dont quatre montoient tous les jours la garde avec les Suédois, pour veiller à la defense des murailles. Ces douze Bataillons avoient vingt-quatre Drapeaux, chacun marqué d'une Lettre de l'Alphabeth. La Ville ouvrit en même tems ses grands magazins de grains, & les partagea liberalement avec les Suedois: de sorte que durant tout le blocus, le grain ne manqua point, & le pain eut toujours ete assez abondant si les moulins avoient pu suffire. Cependant le pain de munition ne manqua jamais au Soldat; & l'on eut grand soin que cette nourriture ne fût jamais retardée. A l'egard des autres denrees elles furent, comme il arrive dans tous

les cas ſemblables, à un prix double, & même triple de ce qu'elles étoient auparavant: le foin, l'avoine, la paille, le beurre, la viande, tout cela étoit fort cher; mais après tout perſonne ne mourut de faim; & les chevaux eurent de l'herbe au lieu de foin & d'avoine.

Fridland étoit étonné de la conſtance des Suedois, & des Nurembergeois. Il ſe repentoit peut-etre de n'avoir pas attaqué le Roi, mais il n'etoit plus tems; & les plus ſavans dans l'art de la guerre convenoient, que dans ſa poſition actuelle ce Prince étoit inattaquable: & la Cour de Vienne approuvoit fort la ſageſſe du Général, de n'avoir pas riſqué la fortune de l'Empereur dans une affaire générale contre un Prince, dont la valeur & les talens balançoient grandement tous les avantages du nombre.

Wallenſtein n'épargnoit pas l'argent pour avoir de bons eſpions. Il fut informé, qu'il y avoit un certain endroit des lignes, qui ne paroiſſoit pas trop bien gardé. Auſſitôt il forma le deſſein de hazarder une attaque de ce côté-là. Elle fut exécutée le 5e. Juillet; mais avec ſi peu de ſuccès, que les Impériaux y fûrent repouſſés avec perte de plus de trois cens hommes.

Dans ce tems-là, on fit courir des vers Allemands dans la Ville, pour l'exciter à la conſtance; le ſens en étoit: *Nuremberg, ornement de l'Empire Germanique, l'ennemi a juré ta perte: mais Dieu* touché de ton ſort, *t'envoye de Suéde un Libérateur, un Père qui veille pour toi avec la foule de ſes Héros. Ne lui donne point ſujet de ſe repentir, puiſque ton ſalut eſt attaché à ſa proſpérité. Songe que Magdebourg donneroit maintenant tout au monde pour avoir un tel Défenſeur; mais il n'eſt plus tems de prendre de bonnes réſolutions, quand tout eſt perdu.*

La diſette où l'on étoit de beaucoup de choſes dans la Ville, & dans le camp obligeoit les Suédois d'aller continuellement en parti pour enlever ce qui leur manquoit. Un Capitaine de Cavalerie, ayant été pris par des Croates dans une de ces occaſions, le Duc de Fridland admit l'Officier Suédois à ſa table, & s'entretint beaucoup avec lui, lui diſant entr'autres choſes, „ qu'il „ regardoit le Roi de Suéde comme le plus brave Gentilhomme, & le plus „ grand Capitaine du Monde: & qu'il ne ſouhaitoit rien tant, que de voir un „ ſi vaillant Prince réconcilié avec Sa Majeſté Impériale, par une paix ferme „ & ſolide ".

Le lendemain, il fit préſent au même Officier d'un très beau cheval, & le renvoya ſans exiger aucun échange, ni rançon.

Le 29. de Juillet, on amena priſonnier au camp du Roi de Suéde un Capitaine d'armes des troupes Impériales. Le Roi lui parla lui même, & le tourna ſi bien qu'il lui revela, que le lendemain on attendoit au camp du Duc de Fridland un convoi de plus de mille chariots chargés de grains, de farines, de ſel, & autres munitions de bouche, raſſemblés en Bavière, à Ratisbonne, à Aichſtedt, & dans le Haut-Palatinat: qu'on avoit commandé un millier d'hommes pour eſcorter ce convoi; & que le tout devoit arriver le ſoir à un certain lieu qu'il lui nomma.

Sur ce rapport, le Roi forma le deſſein d'enlever, ou de détruire ce convoi. Il détacha le Colonel Dewael avec ſon Régiment de Dragons, qui venoit d'être recruté & remonté, & y joignit quelques Compagnies de Cavalerie.

Dewbatel arriva dans la nuit à *Frey-Stædtlein*, qui étoit le lieu où le prisonnier avoit dit que le convoi s'arreteroit ce même soir. Il trouva que tout y etoit tranquille, & qu'on n'y songeoit nullement aux Suédois. Il fit successivement attacher deux petards à la porte, qui, n'ayant pas fait d'effet, fûrent suivis d'un troisiéme qui fit sauter la porte, & en même tems les échelles fûrent appliquées aux murailles, de manière que les Suédois, entrant dans la Ville de tous côtés, les Impériaux se trouvèrent surpris, tailles en pièces, & le convoi pris, entr'autres mille bœufs qui vinrent fort à propos aux Suédois. Tout ce qui ne put pas être emporté fut brûlé : mais ce qu'il y eut de particulier dans cette expédition si vive & si subite, c'est que le Roi, s'étant avancé avec cinq cens Mousquetaires, & quelques Escadrons jusqu'à Burckthan, pour favoriser la retraite de Dewbatel, fut rencontré entre ce lieu & Wandelstein par le Général Sparre, le même qui avoit été fait prisonnier par les Suédois, à la prise de Francfort sur l'Oder. Le Duc de Fridland l'avoit détaché avec huit Compagnies de Cuirassiers des Régimens de Colloredo, & de Gonzague, vingt Compagnies de Croates, & cinq cens Mousquetaires, pour mieux assûrer son convoi. L'avant-garde du Roi commença à escarmoucher avec celle des Impériaux. Le Roi entendant tirer accourut pour voir ce que c'étoit, & sans balancer il chargea les Impériaux malgré leur supériorité, les fit plier, & les mit en fuite. La Cavalerie s'enfuit à toutes jambes; l'Infanterie se jetta dans un petit bois, & fit un feu si vif qu'elle arrêta les Suédois qui poursuivoient les fuyards. Le Roi arrivant sur ces entrefaites s'approcha si fort du bois, qu'il faillit à être tué ou blessé, Ruess Colonel, Boye Gentilhomme ordinaire de Sa Majesté, Cratzenstein Page de sa Chambre, & quelques autres fûrent tués à ses côtés.

Gustave, fâché de la mort de ces braves gens, fit attaquer cette Infanterie avec tant de vigueur, qu'elle fut forcée & taillée en piéces; le peu, qui chercha son salut dans la fuite, fut poursuivi dans le bois, où il y en eut encore plusieurs de tués. Sparre, avec son Lieutenant-Colonel Tertzky, son Major Lessel, quatre Capitaines, plusieurs Officiers subalternes, & plus de cent Soldats, fut fait prisonnier. Trois Etendarts fûrent pris; & il y en auroit eu davantage, si ceux qui les portoient ne les avoient dechirés, ou jettés dans les marais, où plusieurs Soldats & Officiers Impériaux restèrent étoufés en fuyant. Le Général Sparre, s'étant échappé des mains des Suédois, s'enfuit dans le bois, & se jetta aussi dans un marais, où il seroit peut-être resté si son boufon ne l'avoit decouvert aux Suédois, qui irrités de sa fuite après avoir été pris, le blessèrent de plusieurs coups de sabre en le reprenant.

Tout ce détachement fut ainsi détruit, & à peine en échapa-t-il cent cinquante hommes. On rendit publiquement à Nuremberg & dans le camp du Roi des actions de graces, pour un avantage si considérable, & le Roi fut si satisfait de l'intrepidité que ces troupes avoient témoignée en cette occasion, qu'il donna un écu à chaque Soldat, aux Capitaines & autres Officiers une medaille d'or, plus ou moins grande, suivant le rang de chacun, & cent écus à chacun de ceux qui lui presentèrent un Etendart pris sur l'ennemi.

Le Duc de Fridland fut frappe de la vigilance, & de la hardiesse du Roi de

Suéde,

Suéde, & en même tems très affligé de la perte de son principal Magazin, & de celle de tant de braves Officiers & Soldats.

Mais il fut bien plus étonné, quand il vit qu'au lieu d'affamer le Roi de Suéde, il couroit risque de l'etre lui-même. En effet les vivres commencèrent à devenir si rares dans son camp, qu'il falut diminuer la ration du pain au Soldat, & le reste à proportion. Pour suppléer à cette disette, il commença à faire fourager à six ou sept milles à la ronde; ce qui donna lieu à une infinité d'escarmouches, & de petits combats: & ce fut à quoi se passa tout le tems que Gustave fut autour de Nuremberg, jusqu'à l'arrivée de ses renforts; laquelle fut suivie de plusieurs exploits importans que nous raconterons, après que nous aurons dit un mot de l'état des affaires, dans les autres parties de l'Allemagne. Et, pour commencer par l'Electorat de Trèves, il convient de se rappeller, que l'Electeur de ce nom s'étoit mis, comme nous avons vu, sous la protection de la France, qui s'étoit engagée de chasser les Espagnols de tout le Pays, ce qu'elle avoit exécuté; & en revanche l'Electeur s'étoit engagé de livrer aux François la forteresse d'*Ehrbreitenstein*, communément *Hermanstein*, ce qu'il ne pouvoit pas faire sans le consentement de son Chapitre, qui s'y seroit sans doute opposé; & la Garnison, ayant aussi bien prêté serment au Chapitre qu'à l'Electeur, n'auroit certainement pas vuidé la place sur un ordre de l'Electeur seul.

Aussi ce Prélat ne songea qu'à trouver un prétexte pour faire sortir la Garnison, & introduire les François. Ceux-ci s'étoient embarqués sur le Rhin à Bingen, & avoient descendu ce fleuve jusqu'à Lorch, vis-à-vis de Bacharach, d'où ils allèrent par terre à Montabaur; & cependant, l'Electeur bien informé de leur approche envoye le Gouverneur de Hermanstein quelque part sous je ne sais quel prétexte, & fait courir le bruit que les Espagnols ont des vues sur le pont de Coblentz, & veulent s'en saisir: surquoi il persuade aux Officiers, & à la Garnison de Hermanstein de se transporter à ce pont pour le défendre, ce qu'ils font, & aussitôt l'Electeur fait avertir les François qui se tenoient à portée, & les introduit tout de suite dans la forteresse.

Ce coup étourdit le Chapitre de Trèves tout vendu à la Cour de Vienne, & étonna si fort l'Electeur de Cologne, qu'il abandonna sa Résidence, & se retira à Liége.

Coblentz ou Coblence est situé au confluent de la Moselle avec le Rhin, précisément dans l'angle que forment ces deux rivières en se joignant. De l'autre côté du Rhin, c'est-à-dire, sur la droite de ce fleuve est la forteresse de Hermanstein, vis-à-vis de l'embouchûre de la Moselle. Cette forteresse est batie sur une espece de roche qui la rend très forte. La Ville est aussi fortifiée de bons bastions, avec des fossès très profonds, & pleins d'eau vive; excepté dans l'angle en question, où il y a des quais, & où les deux rivières tiennent lieu de fortification.

Les Espagnols étoient encore Maîtres de la Ville; & les François de Hermanstein, trop foibles pour les en chasser, demandèrent du secours aux Suédois.

Le Feld-Maréchal Gustave-Horn, que le Roi avoit envoyé de Franconie sur le Rhin, comme nous l'avons deja dit ailleurs, étoit alors à Mayen-

ce. Il rassembla un corps d'armée, & vint mettre le siége devant Coblentz.

D'abord les Espagnols se défendirent assez bien; mais se voyant pressés, & sans esperance d'être secourus, ils capitulérent le 21. de Juin, & abandonnérent en même tems Montabaur, Engers, Hammerstein, Lohnstein, Lahrneck, & autres lieux aux environs. Coblentz fut cédé aux François pour une bonne somme d'argent, & ils y mirent quatre ou cinq cens hommes en Garnison. De-là Horn vint attaquer le Château de Traerbach, où il y avoit Garnison Espagnole, & le prit sans beaucoup de difficulté, quoiqu'il passat pour très fort à cause de sa situation.

Par toutes ces conquêtes la communication fut entiérement coupée entre le Bas-Palatinat & les Pays-Bas, & ce fut alors que Gustave-Adolphe résolut sérieusement de rétablir le soi-disant Roi de Bohême dans ses Etats Patrimoniaux. En consequence ce Monarque envoya ordre à son Feld-Maréchal Horn d'achever de chasser les Espagnols du Bas-Palatinat, tandis que le Rhingrave Otton-Louïs occuperoit les Impériaux en Alsace. Horn se mit donc en marche sur la gauche du Rhin en remontant le fleuve, & le Rhingrave vint passer ce fleuve sur le pont de Strasbourg, avec une armée composée d'Allemands, de François, d'Ecossois, & de quelque peu de Suédois; le tout formant un corps de six à sept mille hommes. Le Rhingrave même entra dans Strasbourg, où il fut reçu par le Sr. Josias-Glasser Résident de Suéde, complimenté de la part du Magistrat, & régalé des présens accoûtumés.

Peu de jours auparavant, les Impériaux avoient eu un rude echec près de Wiseloch, & avoient été poursuivis jusqu'à Mingelheim à deux milles du champ de Bataille, où ils avoient laissé mort leur Colonel *Montbaillon*, plusieurs Capitaines, & deux cens Soldats.

Cette affaire les avoit obligés à abandonner divers postes sur la droite du Rhin, à se retirer en diligence sous le canon de Philipsbourg, & à passer le Rhin sur le pont de cette place, d'où ils s'étoient retirés en diligence vers la Haute-Alsace du côté de Schlestadt, de Colmar, & de Brisach, sous la conduite du Général Ossa, & du Comte de Montecuculli.

Presque toute la Noblesse d'Alsace se déclara pour les Suédois, & demanda des sauves-gardes. On leva de nouveaux Régimens; & ce Pays extrêmement peuplé, & où la guerre n'avoit point encore pénétré, fournit aux Suédois des recrues en abondance. Ils poussérent leurs avantages avec une vigueur extraordinaire, assiegérent Benfeld, la principale forteresse d'Alsace, & forcérent la Garnison à capituler, après un assez long siége; prirent Schlestadt, Keysersberg, Amers, Weyer, Turckheim, Heylig-Creutz, Raspach, Munster, & enfin Colmar.

Après la conquête de presque toute l'Alsace, les Généraux Suédois marchérent vers le Palatinat, & vinrent au mois d'Octobre mettre le siége devant Franckendahl, la meilleure forteresse du Pays. En même tems, ils tinrent Heydelberg bloqué.

Franckendahl capitula le troisième de Novembre.

Fréderic prétendu Roi de Bohême, voyant son rétablissement prochain & infaillible, prit congé du Roi de Suéde; qui, après l'avoir embrassé tendre-

ment, lui promit de faire tout ſon poſſible, pour le remettre bientôt en poſſeſſion du Haut-Palatinat.

Frédéric ſe rendit à Francfort ſur le Meyn, où il s'arrêta quelques jours. Delà il vint par Altzheim à Mayence, où il ſe ſentit attaqué d'une maladie mortelle, qui au bout de quinze jours le mit au tombeau. Il expira le 19. de Novembre à ſept heures du matin (1), treize jours après la mort du Héros, qui ſeul le pouvoit rétablir & maintenir; & il eſt à croire, que la nouvelle de ce funeſte événement acheva le cours d'une vie que tant de revers, & de traverſes avoient rendu foible & chancelante. Il ſera à jamais un exemple du néant des choſes humaines. Né le Premier & le plus Ancien des Electeurs, il voulut encore être Roi, & perdit ſon Royaume, tous ſes Etats Patrimoniaux, & ſa dignité Electorale; banni de cet Empire, où après le Chef il jouoit le premier rôle; errant, fugitif, ne ſubſiſtant que de la généroſité de quelques Etats, abandonné de ſes plus proches parens, il expia juſqu'à ſa mort l'imprudence de ſes demarches, & cette folle ambition qui eût illuſtré ſa mémoire, ſi le ſuccès l'avoit juſtifiée.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient ſur le Haut-Rhin, Pappenheim quittoit la Weſtphalie & la Baſſe-Saxe, pour ſe rendre dans la Haute-Saxe avec la plus grande partie de ſes troupes. Baudiſſin réduit juſques-là à la défenſive, n'ayant pas eu aſſez de force pour parer à toutes les entrepriſes des Impériaux, ſe trouva après le départ de Pappenheim en état d'agir offenſivement. Il reprit d'abord tous les poſtes le long du Weſer; &, ayant reçu un renfort de quelque Milice Heſſoiſe, il traverſa le Weſerwald, & pénétra juſques dans le Pays de Cologne, où ſon avant-garde conduite par le Comte de Naſſau eut un rude choc avec la Cavalerie de Cologne, où les ſiens perdîrent environ cent hommes, parmi leſquels étoit un jeune Comte de Witgenſtein, & fûrent repouſſés.

Baudiſſin (2) tourna vers le Pays de Berg, ſurprit Sibourg, & emporta l'épée à la main le Château qui paſſoit pour très fort, où il y avoit une bonne Garniſon, pourvue de tout ce qu'il faloit pour une longue réſiſtance. Baudiſſin y trouva de grandes proviſions de vin, de blé, & de viandes ſalées. Delà, il attaqua Lintz, place de l'Electorat de Cologne, qu'il prit par Capitula-

(1) Kevenh l. c. *p.* 249. Mais ſelon d'autres il mourut à Francfort.

(2) Nous avons reçu l'éclairciſſement ſuivant au ſujet de ce vaillant homme.

Wulff Henri de Baudiſſin Chevalier, Seigneur Héréditaire de Roſenberg, de Gallenkau & de Neuenfeld, commença à ſervir en Saxe en qualité de Colonel de Cavalerie, d'où il paſſa au ſervice de Dannemarck en qualité de Major Général. La réputation de Guſtave-Adolphe lui offrant un théâtre plus digne de ſon courage, il lui offrit ſes ſervices. Ce Grand Roi les accepta avec plaiſir, & le fit d'abord Lieutenant-Général. Nous avons vu ailleurs comme il ſe diſtingua dans la guerre de Pruſſe, & en Pologne. Ce fut dans ce tems-là qu'il fit élever à Liſſa, près d'un lieu nommé *le Nid de la Cicogne*, un Fort qui porte encore ſon nom, & qui eſt marqué diſtinctement ſur la carte de Glogau, comme un monument de la gloire de ce grand Homme. Après la mort du Grand-Guſtave, il ſe dégoûta du ſervice de la Couronne de Suéde, & paſſa en 1635. à celui de l'Electeur de Saxe, qui l'éleva à la Dignité de Feld Maréchal. Il mourut en 1646. Guſtave-Adolphe lui avoit donné un Régiment de Cavalerie, qui fut invincible tant qu'il combattit ſous les ordres de ſon Chef. C'eſt de ce Régiment que Baudiſſin, quoique Lieutenant-Général, eſt ſouvent appellé *Colonel* par les Hiſtoriens, qui ont écrit de Guſtave & de ſes guerres.

tion. Il fit élever vis-à-vis de cette place, & de l'autre côté du Rhin, une espece de Fort ou de grande Redoute, pour la sûreté du passage sur ce fleuve. A peine cet ouvrage étoit commencé, que trois cens Soldats de Cologne vinrent pour le détruire; mais ils furent vigoureusement repoussés: &, pour être à l'abri de leurs insultes, le Général fit hater la perfection de l'ouvrage, y mit une bonne Garnison, & assiégea ensuite Andernach. Après avoir battu quelque tems la place avec son artillerie, & y avoir fait breche, il somma le Commandant, qui refusa de se rendre: surquoi Baudissin donna un si rude assaut à la place qu'il l'emporta, & la Garnison fut passée au fil de l'epée.

Dès que la Ville de Cologne apprit l'approche des Suédois sur le Bas-Rhin, elle fit fortifier Deutz, qui est un Bourg vis-à-vis de Cologne, le Rhin entre deux. Baudissin se formalisa de cette démarche, & en fit faire des plaintes à la Régence, demandant si la Ville ne vouloit pas observer la neutralité, qu'elle avoit sollicitée auprès de Sa Majesté Suédoise. La Régence répondit, que les fortifications de Deutz n'avoient pour objet que d'assurer le passage du Rhin, & de couvrir les moulins de la Ville de Cologne, à qui Deutz avoit été donné en présent dans cette vue.

Le Général Suédois peu satisfait de cette réponse, s'approcha de Deutz; &, avec cette impétuosité qui lui étoit naturelle, y donna un si rude assaut, qu'il l'emporta l'épée à la main, quoiqu'il y eût bien mille hommes en Garnison, qui pour la plûpart furent massacrés. Ce qui échappa se sauva dans l'Eglise de St. Urbain, où les Suédois les tinrent bloqués le reste de la nuit; car l'action s'étoit passée dans les ténèbres. Le lendemain matin ceux de Cologne firent grand feu de canon de leur rempart, & de mousqueterie sur les troupes de Baudissin, sans grand effet; ils voulurent aussi tenter de passer le Rhin, pour dégager leur Gens qui étoient dans l'Eglise; mais ils furent repoussés. Enfin, le sort de cette Eglise & de ceux qui s'y étoient jettés fut assez extraordinaire; puisqu'un Soldat de Baudissin, qu'ils avoient fait prisonnier & trainé avec eux, s'avisa de mettre le feu aux poudres qui étoient dans l'Eglise même, laquelle sauta en partie & écrasa la moitié de ceux qui y avoient cherché leur salut. Après cela le Général n'ayant pas dessein de s'arrêter-là traita avec le Magistrat de Cologne, qui promit d'observer la neutralité, moyennant quoi il leur remit la possession de Deutz, & porta son attention à maintenir les conquêtes qu'il avoit faites, & à empêcher les Espagnols & les Impériaux de rien entreprendre.

Voyons maintenant ce qui se passoit dans la Haute-Saxe.

Après que le Duc de Fridland eût tenté inutilement d'amener l'Electeur à une paix particuliere, la Cour de Vienne résolut de ne plus le ménager, & envoya ordre aux troupes qui étoient en Silésie de faire une invasion dans la Lusace. Ces troupes au nombre de cinq à six mille hommes entrérent donc dans ce Marquisat le 16. de Juin, & prirent sans beaucoup de peine Lubben, Zittau, & Gorlitz. C'eût été peu de chose, si ces hostilités n'avoient été accompagnées de toutes les cruautés passées en habitude chez les Impériaux, & les Soldats de la Ligue Catholique. En effet, ils portérent le fer & le feu dans toute cette contrée à peine un peu rétablie de leurs ravages precédens.

L'Electeur cependant rassembloit son armée près de Dresde, la recrutoit, la pourvoyoit de tout ce qui lui manquoit; & attendoit le Colonel Suédois Haubald avec son Régiment, quelque Infanterie Suédoise, & quelques troupes de Brandebourg. Ce renfort étant enfin arrivé, Arnimb se mit en marche vers la Silésie, força tous les passages, & arriva enfin le 18. d'Août devant le grand Glogau, qui fut attaqué & emporté d'assaut, la Garnison, forte de mille hommes, passée au fil de l'épée; mais le feu ayant pris par hazard aux maisons, toute cette petite Ville fut réduite en cendres. Les Impériaux perdirent ensuite le Fort de Steinau, qu'ils furent contraints d'abandonner.

Après cet exploit Arnimb fit jetter un pont sur l'Oder; mais le pont n'étoit pas encore achevé lorsque les Impériaux entreprirent de le ruïner. Ils passèrent l'Oder dans la nuit sur plusieurs barques, & vinrent attaquer les Suédois & Saxons, qui les reçûrent si vertement, qu'ils les chassèrent jusques dans leurs barques, où il y en eut un grand nombre de noyés.

Le lendemain l'armée Saxonne passa l'Oder pour attaquer les Impériaux; mais ceux-ci avoient décampé de bonne heure, & fuyoient du côté de Breslau; surquoi Arnimb fit occuper la petite Ville de Neumarck, & dirigea sa marche sur Breslau.

Le 26. d'Août l'armée Impériale arriva près du long pont à une portée de mousquet de la Ville, & se campa entre l'Oder & Vohlau, dans un terrain fort avantageux, environné de bois & de marais, où elle ne pouvoit être attaquée que d'un seul côté. Par cette position elle couvroit entiérement Breslau, & tout le reste de la Silésie. Mais, par une fatalité singulière, elle abandonna ce poste, comme nous allons voir.

Don Balthasar de Marradas, qui commandoit cette armée, ayant sous lui les Colonels Illo, Schaumbourg, Schaffgotsch & Mansfeld, avoit fait demander à ceux de Breslau: „ S'ils vouloient rester fidéles ou non à Sa Majesté Im-
„ périale, fournir des vivres à l'armée, recevoir les Imperiaux dans leurs
„ murs, au cas qu'ils fussent obligés de se retirer, comme il y avoit apparen-
„ ce; leur accorder le passage par leur Ville, au cas qu'ils voulussent passer ou-
„ tre; planter le canon sur leurs remparts, pour arreter quelque tems l'enne-
„ mi; & seconder en tout l'armée Impériale.

„ Ceux de Breslau repartírent; qu'ils resteroient fidéles à l'Empereur jusqu'à
„ la mort; qu'ils n'avoient point de vivres à fournir, n'en ayant qu'à peine
„ pour eux-mêmes; que la Bourgeoisie ne trouvoit pas convenable que l'ar-
„ mée se retirat par la Ville, encore moins qu'elle s'y arrêtat; que la Ville
„ étant obligée de céder au vainqueur, ce seroit l'exposer à n'en recevoir
„ que des conditions tres dures; que la Bourgeoisie ne jugeoit pas à propos
„ d'exposer la Ville à une ruine certaine, pour favoriser la retraite de l'ar-
„ mée Impériale, ni par conséquent de planter le canon sur le rempart, pour
„ arrêter quelque tems l'ennemi; & que l'armée n'avoit qu'à voir comment
„ elle feroit autrement sa retraite, vu que la Ville n'étoit nullement en état
„ de braver l'ennemi; que ce seroit mal servir l'Empereur que de l'exposer
„ à une ruine certaine".

Cette réponse embarassa extrémement les Généraux Imperiaux. Ils

avoient reçu peu de jours auparavant une lettre du Baron Annibal de Dohna, qui leur ordonnoit, qu'au cas qu'ils ne puſſent défendre le Fort de Steinau, & qu'ils ſe viſſent forcés à l'abandonner, ils euſſent à diriger leur retraite ſur Breſlau; qu'ils jettaſſent la moitié de l'armée dans cette Ville, & qu'avec l'autre moitié ils tâchaſſent de couper les vivres à l'ennemi. Cette lettre les embaraſſoit d'autant plus que leur armée étoit fort diminuée par la déſertion, & par les échecs qu'elle avoit reçus. Les plus ſenſés des Généraux & Colonels étoient d'avis de ſe retirer dans le Comté de Glatz, pour être à portée de la Bohême, d'où ils pourroient tirer plus de vivres qu'il ne leur en faloit; ſans compter qu'ils ſeroient-là à l'abri de toute entrepriſe de la part de l'ennemi, qui n'oſeroit jamais s'avanturer ſi avant dans les défilés, & ſi loin de ſes Frontières.

Ce conſeil étoit très judicieux; mais Don Marradas voulut s'en tenir à l'ordre du Baron de Dohna, & il s'en trouva très mal. En effet les Saxons & les Suédois avançant toûjours arriverent à Liſſa à un mille & demi de Breſlau; &, ayant appris que les Impériaux étoient encore entre l'Oder & Wohlau, ils les firent reconnoître.

Le 27. d'Août toute l'armée étant arrivée près de Breſlau, Arnimb fit ſes diſpoſitions pour attaquer les Impériaux malgré la ſituation avantageuſe du poſte qu'ils occupoient; mais ceux-ci ne lui en donnérent pas le loiſir; la confuſion ſe mit parmi eux, leur Infanterie s'enfuit, & la Cavalerie ſe mit à piller leurs propres bagages, que les valets avoient abandonnés pour ſe ſauver avec les chevaux. Toute cette armée paſſa le long pont de l'Oder, dans la plus grande confuſion. Arnimb voulut alors faire jetter un pont ſur la petite rivière de Wohlau; mais ſes Soldats impatiens la traverſérent à gué avec de l'eau juſqu'à la ceinture, trouvèrent le camp des Impériaux abandonné, firent encore deux ou trois cens priſonniers, & prîrent près de quatre cens chariots de bagages qui venoient d'être abandonnés. Ce fut un bonheur pour les Impériaux, qu'ils eûrent encore le tems de brûler le pont qu'ils venoient de paſſer; ſans cela, il n'eût peut-être pas échappé un ſeul homme de toute leur armée; mais, ſe trouvant en ſûreté derrière l'Oder, ils firent un ſi grand feu ſur les Saxons & les Suédois, qu'il leur fut impoſſible de jetter un pont ſur ce fleuve.

Pendant tout ce tems-là, la Ville de Breſlau ne voulut jamais tirer un ſeul coup de canon, ni de mouſquet ſur les Saxons, quoiqu'il y eut pluſieurs eſcarmouches entre les Croates & les Dragons Suédois preſqu'aux portes de cette Ville, & que les Croates criaſſent aux Bourgeois de tirer.

Le même jour 27. il y eut un grand tumulte à Breſlau à l'occaſion ſuivante. Le Baron de Dohna, qui ſe trouvoit pour lors à Breſlau, étant monté ſur le rampart, pour voir les deux camps en compagnie de deux ou trois Sénateurs, & de Henri-Wenceſlas de Bernſtadt Gouverneur de la Sileſie pour Sa Majeſté Impériale, s'aviſa de pointer un canon ſur l'armée Saxonne, & d'y mettre le feu de ſa propre main. Arnimb ſurpris de cet acte d'hoſtilité hors de ſaiſon de la part de la Ville, envoya un Trompette pour s'en plaindre, diſant que le boulet avoit tué un cheval ſous un Lieutenant Colonel, & bleſſé trois Soldats. Le Trompette fut retenu plus de ſix heures avant qu'on eût decidé

de la réponse. Le soir le peuple, ayant appris le sujet de la venue du Trompette, se mutina; les Bourgeois prîrent les armes, & courûrent à l'Hôtel du Gouverneur, demandant qu'on leur livrât le Baron de Dohna qu'ils surnommoient le *Bombardier*. On eut bien de la peine à les appaiser. Enfin, après bien des explications & des promesses, le peuple parut se retirer, & le Baron de Dohna profita de ce moment de tranquillité, pour s'échapper accompagné de deux Sénateurs, qui voulûrent bien courir les mêmes risques que ce Seigneur; mais qui en même tems lui conseillèrent de profiter des ténèbres de la nuit, pour éviter la fureur du peuple, qui lui en vouloit encore plus pour avoir abandonné & trahi sa Réligion, que pour le coup de canon qu'il avoit tiré sur ses anciens frères.

Le 29. d'Août au matin le feu recommença entre les deux armées; les Saxons & les Suédois pour favoriser la construction d'un pont; les Impériaux pour l'empêcher. Sur ces entrefaites Arnimb eut avis que du côté d'Ohlau il y avoit un pont en fort bon état, où il pourroit faire passer son armée & son artillerie. Aussitôt il détacha six cens chevaux & cinq cens dragons, pour se saisir de ce passage. Mais Don Balthasar venoit d'y envoyer le Colonel Rodstock avec quatre cens mousquetaires pour détruire le pont, & la chose étoit déja exécutée lorsque les Saxons arrivèrent. Mais comme les quatre cens mousquetaires Impériaux n'avoient pas encore eu le loisir de se retirer, les Saxons les chargèrent, en tuèrent une partie, & firent le reste prisonnier avec leur Colonel. Il falut alors revenir au premier projet de jetter un pont; on y travailla d'abord avec beaucoup de diligence; mais les Impériaux vinrent bientôt troubler ce travail avec un gros détachement sous les ordres du Colonel Eichstadt; ils fûrent vigoureusement reçus par Schneider Colonel Saxon, qui les repoussa avec perte de deux cens, tant morts que blessés, & d'autant de prisonniers. Les Impériaux renouvellèrent plusieurs fois ces attaques, mais ils fûrent repoussés avec perte; de manière qu'enfin le pont s'acheva malgré eux, & toute l'armée Saxonne passa; les Impériaux s'étant retirés en desordre, de peur d'être coupés. On ne put atteindre que leur arrière-garde, qui fut taillée en piéces, & le reste de leur bagage pris avec quelques étendarts, & une partie de leur canon; sans autre perte du côté des Saxons, que de trois ou quatre Officiers, & une cinquantaine de Soldats.

Après tant d'échecs les Impériaux se retirèrent du côte d'Oppeln & de Cæsel. Ils étoient alors à peine six mille hommes; &, sans l'attention des Officiers, la terreur étoit si grande parmi eux que tout auroit deserté.

Arnimb, en poursuivant les Impériaux, avoit détaché le Colonel Haubald avec ses Suédois, & quelques Bataillons Saxons vers Breslau, pour engager la Bourgeoisie à recevoir de ses troupes dans leur Ville.

Haubald, s'étant campé à demi-lieue de Breslau avec environ six mille hommes, dépêcha un Trompette au Magistrat avec une lettre, où il leur témoignoit qu'il esperoit qu'ils ne refuseroient pas des vivres à ses troupes en payant, & n'empêcheroient point qu'on en apportât au camp; que c'étoit bien le moins qu'ils pussent faire en considération de Sa Majesté Suédoise, dont les sentimens pour la bonne cause étoient suffisamment connus.

Le Sénat & la Bourgeoiſie répondirent très civilement au Colonel Suédois, & quant à ſa demande ils le renvoyèrent au Gouverneur de la Province.

Haubald peu ſatisfait de cette réponſe parla plus Cathégoriquement; & demanda „ que le Sénat & la Bourgeoiſie ſe déclaraſſent pour le Roi de Suède; „ qu'ils accédaſſent à l'Union de Leipzig; qu'ils ne laiſſaſſent paſſer & repaſſer aucuns Soldats Impériaux dans toute la Principauté; qu'ils livraſſent à „ l'armée Saxonne & Suédoiſe tous les effets appartenans aux Impériaux, & „ qu'ils leur procuraſſent des vivres en cas de beſoin.

Après de longues délibérations, ceux de Breſlau répondirent: „ Que la Ville ne commettroit aucune hoſtilité contre les troupes Suédoiſes & Saxonnes; „ mais qu'elle prioit qu'on la diſpenſat de ſe déclarer pour le Roi de Suede, „ vu le ferment de fidelité qu'elle avoit prêté à Sa Majeſté Impériale: qu'elle „ accédoit au *Concluſum* de la Diete de Leipzig, autant que cela concernoit „ la Confeſſion d'Augsbourg dans laquelle elle vouloit vivre & mourir, & favoriſer cette Religion autant qu'il étoit en ſon pouvoir: que la Ville étoit „ trop peu de choſe pour s'oppoſer au paſſage des troupes Impériales: qu'elle ne pouvoit faire autre choſe pour les troupes Suédoiſes & Saxonnes, „ que de permettre que dix hommes puſſent entrer à la fois; mais ſans armes „ à feu, & acheter ce qu'ils jugeroient à propos ".

Les Colonels Haubald, Schwalbach, & Kretteritz étant entrés dans Breſlau, & deſcendus chez un des Syndics de la Ville, on leur apporta-là cette réponſe de la part du Sénat & du Corps des métiers. Ces Meſſieurs approuverent leur réſolution; mais ils inſiſterent ſur la néceſſité de recevoir Garniſon. La Ville repreſenta que depuis trois cens ans elle n'avoit pas reçu de Garniſon étrangere; que l'Empereur avoit reſpecté ce Privilége, dont elle jouïſſoit depuis tant de Siecles, & qu'il ſeroit étrange que des Gens de même Réligion voulluſſent l'obliger à une choſe, que perſonne n'avoit encore exigé d'elle; que d'ailleurs cette démarche peu utile au Roi de Suede pouvoit être très funeſte à la Ville, & lui attirer la juſte indignation de l'Empereur; qu'à la vérité le Roi de Suéde avoit rétabli pluſieurs Princes, & parviendroit ſans doute par ſa valeur & ſa puiſſance à remettre l'Empire dans ſon ancienne liberté; mais que la Ville de Breſlau étoit ſituée de façon à ne pouvoir être défendue, ni protégée aſſez promtement, pour la garantir des malheurs qu'elle s'attireroit infailliblement, ſi elle faiſoit trop éclater ſon panchant pour le parti de ce grand Roi.

Cet article fut le plus difficile à arranger. La Ville ſe défioit des Saxons, & ſe ſeroit expoſée à tout, plutôt que de recevoir Garniſon Saxonne. On convint donc qu'elle admettroit trois cens Cavaliers & ſix cens Fantaſſins, levés dans le pays, & payés par la Principauté de Breſlau même; qu'on les logeroit dans les maiſons appartenant au Chapitre de la Cathédrale; & que la Ville continueroit à jouir de tous ſes Privileges & Libertés.

Arnimb prit encore Neuſs, ou Neiſs, Jauer & Wartemberg, que le Baron de Dohna avoit fait fortifier avec beaucoup de ſoin & de dépenſe, & où il avoit mis une belle & nombreuſe artillerie. Ce Baron avoit acquis la Ville & Seigneurie de Wartemberg, qui eſt encore aujourd'hui une des plus belles terres, qu'il y ait dans toute cette contrée. De-

De-là Arnimb alla mettre le siége devant Oppeln, & l'emporta d'assaut. Il pénétra même dans le Comté de Glatz, & soumit ainsi presque tout le Duché de Silésie. Mais tandis qu'il ajoûtoit conquete sur conquête, & qu'après avoir chassé les Impériaux de toute la Lusace & de la Silésie, il les poussoit jusqu'aux frontières de la Hongrie, la Saxe se trouvoit ouverte, & dénuee de toute défense ; & ce fut la prémière cause du plus funeste coup, qui pût arriver dans tout le cours de cette longue guerre. On sent bien que je veux parler de la mort du Héros dont nous écrivons l'Histoire.

Plusieurs ont cru qu'Arnimb ne s'étoit ainsi enfoncé dans la Silésie avec toutes les forces de son Maître, que pour donner lieu aux Impériaux d'envahir toute la Misnie, & de forcer par-là l'Electeur à s'accommoder avec eux, pour ne pas voir le théâtre de la guerre s'établir dans son pays.

Quoiqu'il en soit, le Duc de Fridland, pour tirer Arnimb de la Silésie, détacha le Général Holck avec six mille hommes, & lui ordonna d'aller faire une invasion en Saxe.

Holck marcha par la Bohême, & entra dans le Voigtland, où il commença son expédition par brûler & saccager tous les lieux où il arrivoit, & ceux d'alentour. C'étoient les ordres de Fridland, & la coûtume des Officiers & Soldats Impériaux ; il prit Zwickau, Annaberg, Oelssnitz, &c. & ne fit de tout le Voigtland qu'un vaste desert couvert de charbons & de cendres. Les Habitans (1) de la campagne fugitifs, ou massacrés sans pitié ; ceux des Villes brûlés dans leurs propres maisons, ou étoufés dans leurs caves ; les filles deshonorées, & les femmes violées aux yeux, ou sur les cadavres sanglans de leurs maris ; les maisons pillées, la recolte détruite, tout cela n'étoit que jeu pour les Soldats de Ferdinand ; il en coûtoit peu à ses Généraux pour animer au pillage ce Soldat si farouche : ils étoient les premiers à lui en donner l'exemple, & à s'enrichir par cette voie si honteuse & si barbare. Mais ce fut bien autre chose quand Gallas fut détaché avec dix mille hommes, pour seconder les opérations de Holck, & rendre inutiles tous les efforts de l'Electeur, qui avoit envoyé des ordres pressans à Arnimb de quitter la Silésie, & de venir défendre la Saxe. Arnimb accourut en effet au secours de la Saxe; mais avec des forces trop inférieures à celles des Impériaux. Il laissa en Silésie pour y commander le Colonel Haubald, & le Prince Ulrich de Dannemarck, fils de Christian IV. qui avoit un foible extrême pour ce jeune Prince, dont le mérite n'étoit aussi pas médiocre.

Gallas tint à peu près la même route que Holck pour venir en Saxe : Il pilla en passant Rubnitz & Wansiedel, d'où il vint à Hoff, & à Plauen.

De-là Gallas envoya à Zwickau commander qu'on préparât du pain pour quatorze mille hommes. La Ville lui députa quelqu'un du Magistrat, pour lui représenter qu'elle s'étoit rendue par accord au Général Holck, & qu'ayant satisfait aux contributions dont on étoit convenu, elle étoit exemte de toute charge suivant les termes de la Capitulation. Gallas répondit, que la Ville avoit fort bien fait de conclure une telle Capitulation, & que lui, il faisoit bien aussi de n'y avoir point d'égard. Il demanda ensuite deux cens chevaux ;

(1) Kevenh. l. c. *p*. 45. & *suiv*.

mais on lui répondit, qu'il pouvoit les exiger du Général Holck, qui avoit enlevé tous les chevaux de la Ville & des Villages à dix lieuës à la ronde.

Gallas, après avoir achevé de ruïner Zwickau, marcha vers Chemnitz qui lui ouvrit ses portes, & où il mit Garnison; après quoi il se réunit avec Holck, & tous les deux fûrent mettre le siége devant Freyberg. Après cela tout le pays leur fut ouvert jusqu'aux portes de Dresde & de Leipzig. Ils y portèrent le fer & le feu avec une telle fureur que l'on eût dit, que tous les Tartares de la Crimée avoient par plaisir desolé ce beau pays.

Freyberg étoit un très mauvais poste; & le Colonel Lœser, qui y commandoit une Garnison de mille à douze cens hommes, ne se flattoit pas de pouvoir tenir long-tems. Gallas, dont l'artillerie étoit bonne & bien servie, eut bientôt fait bréche aux murailles, malgré toute la resistance de Lœser. Alors le Général Impérial lui fit dire que, s'il ne se rendoit, il feroit passer *tous les Habitans & la Garnison* (1) *au fil de l'epée, & n'epargneroit pas même les enfans dans le ventre de leurs Mères.*

Cette menace si indigne d'un Officier Chrétien n'auroit pas fait rendre Freyberg, si le Colonel Saxon avoit pu esperer d'être bientôt secouru; mais, n'y voyant point d'apparence, & manquant d'ailleurs de vivres & de munitions, il capitula.

Freyberg fut taxé à cent mille écus de contribution, & quatre-vingt mille pour le rachat des Tombeaux des Electeurs de Saxe, que Gallas vouloit faire piller.

Après cette conquête, Gallas & Holck se portèrent sur la gauche de l'Elbe, & se saisirent de Meissen, Ville aujourd'hui si fameuse par sa fabrique des plus belles porcelaines du monde. Comme il n'y avoit personne pour la défendre, les Bourgeois ouvrîrent leurs portes. Mais les troupes Saxonnes, qui étoient de l'autre côté du fleuve, avoient eu la précaution de demonter le pont, qui étoit de bois, fait avec beaucoup d'art, pouvant se défaire & se mettre facilement.

Les Impériaux tâchèrent d'en établir un autre, mais ils n'en pûrent venir à bout, à cause du feu continuel que les Saxons faisoient de leur côté. N'ayant donc pù passer l'Elbe ils se rabattîrent sur Oschatz qu'ils pillèrent, ainsi que les Bourgs & Villages d'alentour. Enfin, ils poussèrent jusqu'à Wurtzen, petite Ville sur la Mulde à trois milles de Leipzig, pillant toûjours & saccageant sans miséricorde. Mais, comme si tout cela n'eût pas été suffisant pour abimer la Saxe, Fridland y appella encore Pappenheim, qui, comme nous l'avons vu, après avoir laissé de bonnes Garnisons dans les places le long du Weser, prit sa route vers la Hesse & la Thuringe avec un Corps, que quelques-uns font monter jusqu'à douze mille hommes, & qui tout au plus etoit de huit mille. Ce qui, avec ce qui étoit déja en Saxe, devoit faire une armee de près de trente mille hommes. Bientôt après le Duc de Fridland prit le parti de marcher lui-même en Saxe, pour achever de bouleverser ce pays, à moins que l'Electeur ne prévint ce bouleversement, en se jettant sans tarder entre les bras de l'Empereur. C'est ce que nous traiterons plus en détail après que nous aurons vu ce qui précéda cette résolution.

En consequence des ordres que le Roi de Suéde avoit envoyés de tous cô-

(1) Kevenh. l. c.

tés, pour qu'on lui amenât du fecours, le Duc Guillaume de Saxe-Weymar raffembla un Corps de troupes qu'il tira, partie de la Garnifon de Magdebourg, partie des autres places de la Baffe-Saxe & de la Thuringe, & fe rendit à Schweinfurth en Franconie. Là, il fut joint par Augufte Comte Palatin de Sultzbach, qui revenoit de fon Ambaffade près l'Electeur de Saxe. Jean-George, en fe féparant de ce Prince, le pria de conduire au Roi de Suéde un petit renfort de Saxons qu'il vouloit lui envoyer, & qui confiftoit en deux Régimens de Cavalerie très lefte, commandés par le Prince d'Anhalt, & deux Régimens d'Infanterie commandés par Putlitz; le tout ayant pour Chef le Colonel Hoffkirch.

Le Landgrave de Heffe envoya une partie de fon armée, qui fe joignit auffi en Franconie à quelques Régimens, tant d'Infanterie que de Cavalerie, que le Comte Palatin Chrétien de Birckenfeld amenoit de Mayence & du Haut-Rhin, ayant marché par Francfort, Afchaffenbourg fur Wurtzbourg, où le Chancelier Oxenftierna prit le commandement de ces différens Corps, qui fe réunîrent tous fur la fin de Juillet à Kutzingen ou Kitzing.

Mais en attendant tous ces renforts le Roi de Suéde ne reftoit pas oifif dans fes retranchemens : les efcarmouches alloient toûjours leur train, & rarement à l'avantage des Impériaux.

Le 20. de Juillet, le Roi, ayant reçu avis d'un fecond convoi qu'on amenoit au camp ennemi, détacha le Colonel Stalhanske, avec quatre Compagnies de Cavalerie Finlandoife, avec ordre de fe rendre à Uffenheim par où le convoi devoit paffer, & de l'enlever ou de le détruire.

Ce convoi arriva en effet au lieu marqué, efcorté par plus de mille chevaux. Stalhanske, quoique fort inférieur en nombre, ne laiffa pas d'attaquer l'efcorte, de la battre, & de la pouffer jufqu'au Château d'Uffenheim, où il acheva de la tailler en piéces. Le convoi pris, fans qu'il en manquât un chariot, fut mené au camp du Roi. Les Imperiaux ne pouvoient accufer de tous ces malheurs que la haine des peuples pour eux, ou plûtôt leurs cruautés & leurs brigandages, qui les avoient rendus fi odieux, qu'ils ne faifoient pas un pas dont le Roi de Suéde ne fût auffitôt informé.

Le 6. & le 7e. d'Août, le Chancelier de Suéde paffa le Meyn fur le pont de Kutzing, & marcha à Wunfchheim, où il fut encore joint par Jean Banner, & le Duc Bernard de Weymar avec de nouveaux renforts, qui avec les précédens formèrent une armée de plus de cinquante mille hommes, commandée par tout ce qu'il y avoit de plus grand, & de plus diftingué au fait des armes.

En vertu de nouveaux ordres du Roi toute cette armée fe remit en marche le 13. d'Août, & vint camper à Neuftadt fur l'Aifch. Là Oxenftierna apprit que les Impériaux avoient raffemblé beaucoup de vivres à Aurach-le-Duc, ou *Hertzogen-Aurach*, à deux milles de Neuftadt. C'eft une petite Ville fituée fur une riviére qui lui donne fon nom, & fe dégorge dans la Pegnitz près d'Erlang. Le pofte étoit mauvais, & la Garnifon peu nombreufe. Elle fut bientôt forcée, & les vivres pafférent au camp du Roi de Suéde. De là l'armée de renfort vint à Bruck, tout près de Nuremberg, où elle entra dans les lignes, & joignit l'armée du Roi fans le moindre obftacle; Fridland n'ayant ja-

mais osé quitter ses retranchemens, ses hauteurs, & ses bois, pour s'opposer à une jonction, qui ne pouvoit qu'influer sur le plan qu'il s'etoit prescrit, & y occasionner de grands changemens. En effet, il etoit de la dernière probabilité que le Roi de Suéde, se voyant à la tête de plus de soixante & dix mille hommes, ne resteroit pas les bras croisés, lui qui avec seize mille n'avoit pas laissé un moment de repos à une armée si prodigieusement supérieure. Fridland connoissoit trop bien ce Monarque, pour ne pas s'attendre à se voir attaqué incessamment, quoiqu'il fut dans un poste inabordable. Il prit donc toutes les précautions imaginables, pour faire échouer toutes les entreprises d'un Prince, dont il connoissoit toute la hardiesse. Il n'avoit pas encore fait les gros détachemens qu'il fit dans la suite, pour ruiner la Saxe, & cependant il ne laissa pas de se fortifier d'autant de troupes qu'il put en rassembler. Il se fit joindre par le Comte Jacques de Fugger, qui commandoit un Corps de six à sept mille hommes en Bavière, & qui avoit forcé le Colonel Kochtizky à lui rendre Landsberg par capitulation, après s'être vaillamment défendu avec huit cens Suédois qu'il y avoit en Garnison. Il fit approfondir les fossés qui entouroient ses retranchemens, & fut d'une vigilance extrême pour éviter les surprises.

Cependant on rendoit dans Nuremberg de solemnelles actions de graces à Dieu de la jonction des deux armées, & l'on y faisoit des priéres publiques pour les succès du Roi, & surtout pour la conservation de sa précieuse vie.

Ce Monarque de son côté tint un grand Conseil de guerre, pour savoir le sentiment de ses Généraux sur le meilleur moyen de tirer Wallenstein, & le Duc de Bavière de leur poste avantageux. Tous fûrent d'avis, qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen que d'attendre que la disette les en chassât. Le Roi n'en connoissoit pas d'autre lui-même; mais il sentoit qu'avec une aussi grande armée, que celle qu'il avoit rassemblee sous Nuremberg, il n'étoit pas moins exposé à la disette que ses ennemis. C'est pourquoi il résolut de leur livrer Bataille; & n'attendit pour cela, que jusqu'à ce que les troupes se fûssent un peu reposées.

Le 21. d'Août, il examina la position des ennemis, & fit divers mouvemens, pour les tirer d'un poste si fortifié par l'art, & par la nature. Mais Fridland n'avoit garde de vouloir se mesurer avec une armée plus forte que la sienne. Il se tint toûjours clos & couvert derrière ses retranchemens; &, quelque peine que se donnât le Roi de Suéde, il ne se passa que des escarmouches si peu considérables, qu'elles ne pouvoient occasionner aucun engagement.

Le Roi piqué de l'inutilité de ses peines fit avancer du gros canon, & dresser trois ou quatre batteries dont il foudroya le camp de Fridland, & l'incommoda au point qu'une partie de la première ligne fut obligée de reculer, & de se poster sur deux hauteurs; l'une appellée *vieille Montagne* ou *alte Berg*, & l'autre *Bourg-Stall*, où elle fit de grands abattis, & des retranchemens inabordables.

Le Roi ne voyant pas moyen d'aller aux ennemis au travers des défilés, & des ravins qui l'en separoient, sans s'exposer à perdre une infinité de monde, jugea à propos de passer le Pegnitz au dessous de ses lignes, & de venir camper à Fürth. La disette se faisoit vivement sentir dans son armée. Les

fourages devenoient furtout d'une rareté extraordinaire, & il mouroit beaucoup de chevaux à caufe de la mauvaife nourriture, & les mauvaifes eaux. Les hommes fouffroient tout autant que les chevaux, & mouroient de même. Il n'y avoit à Fürth qu'une feule fource, dont les eaux repandoient une puanteur extraordinaire. La néceffité faifoit paffer par deffus cet inconvénient, fi capable d'ailleurs de dégoûter l'homme le moins délicat. Cette fource ayant prefque été épuifée par la quantité de monde qui y accouroit pour fe défaltérer, on y trouva quantité de bêtes mortes, que les Impériaux avoient eu foin d'y jetter pour en corrompre les eaux; manière barbare de nuire à fon ennemi, & qui caufa en effet la mort, & des maladies dangéreufes à la plûpart de ceux qui en bûrent.

L'armée du Duc de Fridland fouffrit encore davantage de la difette de pain, de bonne eau, & de fourage: mais (1) le plus grand fléau qu'elle eut à effuyer, ce fut des nuées de mouches & d'autres infectes, qui défoloient les hommes & les chevaux. Ceux-ci rompoient leurs liens, arrachoient leurs piquets, & s'abîmoient dans des précipices, en voulant fe délivrer de ces infectes perfécuteurs. Les mouches, les fauterelles corrompoient également le boire & le manger, la quantité en étoit prodigieufe; & le Soldat rongé de vermines, comme s'il eût eu la maladie pédiculaire, expiroit dans des fouffrances inexprimables, qui lui faifoient regarder la mort comme une heureufe délivrance.

Ce fléau ne paffa pas le camp des Impériaux, & c'eft ce qui paroîtroit extraordinaire, fi l'on ne favoit les caufes phyfiques, qui font quelquefois, pour ainfi dire, pleuvoir des infectes en certains lieux d'une étendue encore plus bornée.

Le 24. d'Août, les efpions & les prifonniers ayant rapporté unanimement que le Duc de Fridland alloit changer fa pofition, le Roi fit fortir toute fon armée, la mit en Bataille, & marcha pour attaquer l'ennemi au moment qu'il feroit en mouvement; mais ce Général ne changea pas de place, & ne fit d'autre changement que de rapprocher fes deux lignes, & de ferrer davantage fon ordonnance. Le Roi, voyant qu'il avoit été trompé, ne voulut pourtant pas s'en retourner fans rien entreprendre, après s'être avancé fi loin avec une fi belle & nombreufe armée.

Il fit donc avancer foixante piéces de gros canon, & ordonna les priéres accoûtumées. A ces marques, & aux difpofitions que le Roi faifoit, on s'apperçut bien de fon deffein. Les principaux Officiers (2) tâchèrent de l'en diffuader, lui repréfentant la difficulté prefqu'infurmontable de forcer des retranchemens fur des hauteurs, où l'on ne pouvoit aller qu'à découvert, & au travers de mille feux lancés de haut en bas; qu'il en coûteroit un monde infini, avant que de parvenir aux pieds du retranchement; & que, quand on feroit-là, il n'étoit pas fûr qu'on pût les forcer, & qu'on feroit peut-être obligé de s'en retourner, après avoir perdu le tiers de l'armée.

Le Roi écoutoit tous ces avis, & n'en fuivoit pas moins fon idée: fur-

(1) Kevenh. l. c. *p.* 170.

(2) Kevenh. l. c. *p.* 171. Puffend. Hift. de Suéd. T. II. *p.* 293. Schaubüne der Welt. *p.* 108. Gal. Guald. Hift. de Ferd. II. *p.* 404. Ricci Libr. IV. *p.* 399.

quoi l'on ne peut que s'étonner, qu'un Prince si sage & si prévoyant se soit obstiné à tenter une attaque, dont le succès étoit visiblement plus que douteux. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il comptoit sur sa bonne fortune, & qu'il esperoit que ses ennemis feroient quelque mouvement, dont il pourroit profiter pour les battre. Il ne semble pas moins étrange, que Gustave se soit laissé enfermer plus de deux mois autour de Nuremberg: quelque affection qu'il eût pour cette Ville, je doute, s'il fût revenu en Bavière, qu'il eût eu rien à craindre pour elle: menacer de détruire Munich, & de ravager tout le Pays, c'eût été peut-être sauver Nuremberg des maux que les Habitans appréhendoient. Il est vrai, qu'il est des Princes pour qui un trait de vengeance ou de cruauté est un plaisir plus exquis, que toute la gloire de protéger des sujets, dont ils devroient être les Pères, & de les sauver d'un grand malheur, que leur annoncent de justes represailles. Faire du mal à ses ennemis, est pour certaines âmes quelque chose de bien plus agréable & de bien plus flatteur, que de faire du bien à ses amis. Peut-être le Duc de Baviere eût sacrifié sa Capitale & tout son Duché, pour goûter le plaisir de détruire Nuremberg; peut-être n'en eût-il pas cru les menaces de Gustave; peut-être le supposoit-il trop magnanime pour vouloir détourner un malheur par un autre. En ce cas, il ne se trompoit point. Courir, voler à la défense d'un Allié menacé, c'étoit tout ce que Gustave-Adolphe imaginoit de plus éfficace. Nous le verrons marcher à grand pas au secours de l'Electeur de Saxe, lorsqu'il auroit pu se contenter d'une diversion en Bavière, ou même en Autriche.

Quoiqu'il en soit, l'attaque étant resolue, le canon commença à jouer de part & d'autre avec un fracas épouvantable, & tel qu'on peut se l'imaginer de plus de deux cens piéces de canon, qui tiroient avec une vivacité extraordinaire, & dont la plûpart étoient de grosse artillerie. Toute la montagne étoit en feu, & l'on ne voyoit plus, ni les attaquans, ni les attaqués, tant étoient épaisses la fumée & la flamme.

Fridland contint ses troupes derrière les retranchemens, & se borna à la défense. Les Suédois attaquèrent par brigade, & il se fit de part & d'autre un feu de mousqueterie tel, que les plus vieux Officiers avouoient n'en avoir jamais vu de pareil. Les bois & les ravins empêchèrent la Cavalerie d'agir. Le seul Régiment de Cromberg, le meilleur de toute l'armée Bavaroise, s'avança en bon ordre pour charger; mais il eut affaire à quelques Escadrons Finlandois commandés par le Général Stalhanske, qui le rompirent & le mirent en fuite. Cromberg Colonel de ce Régiment fut blessé à mort en voulant le rallier, & le ramener à la charge.

Le Roi fit des efforts prodigieux pour gagner une des hauteurs. Il fut si bien secondé par ses Généraux, & surtout par le Duc Bernard de Saxe-Weymar, qu'enfin on vint à bout de prendre poste sur une colline vis-à-vis de la vieille montagne. Mais quelque effort que l'on fit, il ne fut jamais possible d'y mener du canon avec la vitesse nécessaire; tout ce qui paroissoit étoit aussitôt mis en piéces par le canon, & la mousqueterie des Imperiaux, qui étoient cachés & couverts, & les Suédois exposés & à decouvert.

Enfin, le Roi ne voyant pas jour à tirer quelque avantage de tant d'efforts

& de sang, & s'apperçevant que les troupes, tant Soldats qu'Officiers, étoient rebutées, fit sonner la retraite, & se retira à son camp de Fürth (1), après avoir perdu selon quelques-uns mille hommes, & selon d'autres deux mille (2); parmi lesquels on comptoit le Colonel Boëtius très bon & brave Officier, les Lieutenans-Colonels Scepter, & Mackhin, plus de dix Capitaines, tant d'Infanterie que de Cavalerie, & des Subalternes à proportion. Les blessés de distinction fûrent les Colonels Rosstein, Pfordt, les Comtes d'Erpach, de Castelt, d'Erbstein, un jeune Comte de Thurn, & beaucoup de Subalternes & de Soldats, dont la plûpart échappèrent de leurs blessures par les grands soins qu'on prit d'eux dans les Hôpitaux de Fürth & de Nuremberg. Leonhard Tarstenson, jeune homme qui à l'âge de vingt-cinq ans avoit toute la prudence d'un guerrier consommé, & qui remplit si bien dans la suite tout ce que Gustave avoit prédit de lui, Torstenson, dis-je, fut du nombre des prisonniers. Il étoit alors Général d'artillerie; & il fut pris, parce que le Roi jugea à propos de le faire marcher à l'attaque, comme un Officier Général d'Infanterie; tant étoit grande la confiance que Gustave avoit en la valeur, & la capacité de ce jeune Général. Le Colonel Erichard, deux Lieutenans-Colonels, & quelques autres Officiers & Soldats fûrent aussi faits prisonniers.

Du côté des Impériaux & des Bavarois, le Comte Jacques de Fugger tomba fort blessé entre les mains des Suédois, & mourut deux ou trois jours après à Nuremberg, où le Roi l'avoit fait porter. Il déclara en mourant, que le Duc de Fridland étoit résolu de ne plus éviter la Bataille, & de se mesurer avec le Roi de Suéde à la prémière occasion. Les Généraux Aldobrandini, & Don Marie Caraffa, deux Colonels, & soixante tant Capitaines que Lieutenans fûrent tués sur la place avec environ deux mille Soldats, sans les blessés & les prisonniers, dont le nombre étoit fort considérable. Ils perdîrent aussi trois Etendarts que les Finlandois prîrent sur le Régiment de Cromberg. Le Duc de Fridland eut un cheval tué sous lui; & la même chose arriva au Duc Bernard de Weymar du côté des Suédois. Le Roi courut lui-même un très grand risque: un boulet de canon emporta un morceau de la semelle de sa botte, près du gros orteil du pied droit; ce qui prouve que le feu fut des plus terribles. Wallenstein rendant compte de cette action à l'Empereur, lui marque en habile courtisan; *qu'il n'avoit vu de sa vie un feu plus violent: que le Roi s'étoit imaginé qu'il forceroit les Impériaux à la retraite; mais qu'il avoit enfin éprouvé, qu'il faloit que Sa Majesté Impériale restât invincible.*

Le Roi établit son camp entre le Rednitz & la Pegnitz, ses deux rivières lui servant, pour ainsi dire, de fossé; & pour plus de sûreté il en fit fortifier les bords par des redoutes. Fridland de son côté ne cessa de faire ajoûter de nouveaux ouvrages aux fortifications de son camp.

La plûpart des Généraux Allemands fûrent fort mécontens, que le Roi eût sacrifié tant de braves gens, pour forcer un poste inabordable; & le Landgrave de Hesse-Cassel ne put s'empêcher de se plaindre assez ouvertement à ce Monarque (3), de ce qu'il avoit commandé les Allemands, pour aller les

(1) Kevenh. l. c. *p.* 172.
(2) Puff. § 42.
(3) Puff. Hist. de Suéd. T. II. *p.* 293. Schaub. der Welt. ad h. an. *p.* 108.

premiers à l'assaut. Surquoi le Roi lui répondit que, si les Allemands avoient peur, il employeroit ses Finlandois ; ce qu'il fit, mais ceux-ci ne reüssirent pas mieux.

Les deux armées restérent encore une quinzaine de jours en présence, sans qu'il se passât rien que des escarmouches, où les Suédois eurent presque toûjours l'avantage. Un jour Wallenstein étant allé reconnoître la position du Roi, son escorte fut attaquée & battue, & un de ses Pages fut pris. Il l'auroit été lui-même, s'il ne s'étoit caché dans un bois, où les Suédois ne l'allèrent pas chercher, ne le soupçonnant point si proche d'eux.

Le 8. de Septembre, Gustave-Adolphe, ne pouvant plus subsister autour de Nuremberg, mit six mille hommes d'Infanterie, & trois cens chevaux, pour la garde de cette Ville, & leva le piquet pour aller chercher un Pays moins mangé.

Le Roi nomma pour Gouverneur de Nuremberg le Colonel Kniphausen, & pour commander les troupes le Colonel Schlammersdorff. Le Chancelier Oxenstierna fut aussi laissé dans Nuremberg avec *le Directoire* de guerre, dont il étoit Chef & Président. Le Roi en se retirant laissa toutes les lignes autour de Nuremberg dans le même état où il les avoit mises. Il crut qu'après sa retraite les Ducs de Fridland & de Bavière tenteroient quelque chose contre la Ville, auquel cas il comptoit de revenir promtement, & de les attaquer. C'étoit même dans cette vue qu'il avoit laissé une si forte Garnison dans Nuremberg. Mais ils n'eûrent garde de donner dans ce panneau ; & quand ils fûrent bien assûrés de la retraite du Roi, ils firent aussi la leur : mais auparavant, ils (1) laissérent de tristes marques de leur fureur à plus de dix lieuës à la ronde ; n'ayant pas laissé un seul Village sur pied, particuliérement autour de Nuremberg, où l'on brûla jusqu'aux granges & aux métairies ; &, après cet exploit digne des Cannibales, Wallenstein fit mettre le feu à son camp, dont la flamme s'étendit à plus d'une lieue & demie, sans que les Habitans des Villes voisines, déja accoutumés à ne voir autour d'eux que des Bourgs & des Villages en feu, parussent étonnés de cet incendie. Ils eûrent même la hardiesse de venir dans ce camp brûlé, où ils trouvérent une quantité considérable de chariots, dont plusieurs étoient presqu'encore tout entiers, d'autres seulement un peu endommagés, & d'autres à demi brûlés ; la plûpart encore chargés de grains & de farines. Les Habitans de Nuremberg en enlevérent une prodigieuse quantité de cuivre, de plomb, de casques, de cuirasses, d'épees, de piques, & de mousquets, qu'ils étalérent dans les Edifices Publics, comme autant de trophées. Fridland & le Duc de Bavière défilérent devant Nuremberg, d'où la Garnison Suédoise fit une sortie sur leur arrière-garde, ou elle tua beaucoup de monde, & fit un butin considérable.

Les deux armées combinées marchoient avec tant de précipitation, qu'elles laissérent une quantité considérable de munitions, de malades, & de traineurs au passage du Rednitz, marchant à tire-d'aîle vers Forcheim, où elles s'arrêtérent.

Ce fut dans ce tems-là que le Roi de Suéde écrivit aux Cantons Suisses, pour les avertir qu'il avoit des avis certains, que le Roi d'Espagne envoyoit une armée en Allemagne, pour opprimer, conjointement avec l'Empereur, les

(1) Kevenh. l. c. p. 157.

les Etats de l'Empire, & anéantir la Réligion & la Liberté: que cette armée devoit prendre ſa route par la Suiſſe; mais qu'il eſperoit de la ſageſſe des Cantons, qu'ils obſerveroient une exacte Neutralité, & ne livreroient pas le paſſage par leurs terres à des troupes deſtinées à l'oppreſſion des Etats de l'Empire. Guſtave eut lieu d'être ſatisfait de la conduite du Corps Helvétique. La Ville de Nuremberg le fut infiniment de celle du Héros Suédois envers elle, & lui donna des témoignages de ſa reconnoiſſance par des médailles frappées en ſon honneur durant ſa vie; & après ſa mort par un monument, dont nous parlerons peut-être ailleurs.

Il n'eſt pas poſſible que le Lecteur ne ſoit indigné, en liſant cet enchaînement de cruautés & de barbaries, continuellement exercées par les troupes & les Généraux de l'Empereur. Kevenhuller ne les diſſimule point dans ces Annales de Ferdinand; & ce qui fait honneur à ſon caractère, c'eſt qu'il ne les rapporte qu'en les déteſtant.

Les cheveux me dreſſent à la tète, en rapportant tant d'abominables excès; je les abrége, & j'en paſſe la meilleure partie ſous ſilence, craignant que tant d'horreurs ne laſſent enfin mes Lecteurs; mais je penſe que le devoir d'un Hiſtorien eſt de faire connoître le ſiécle, & les hommes. C'eſt ſur cette idée, que je me crois obligé de rapporter ici encore quelques traits du Général Gallas.

Wallenſtein, s'étant retiré ſous Forcheim, rappella à ſoi les Garniſons d'Anſpach, de Dunckelſpiel, de Nordlingen, & autres lieux voiſins: enſuite, il envoya une partie des Bavarois ſur le Danube, & détacha Gallas, comme nous avons dit ailleurs, pour aller faire une diverſion en Saxe.

Ce Général prit en paſſant Lauff, Grenenberg, Gelden, & Herſsbruck. Il y avoit dans Lauff une Garniſon de cinquante Soldats Suédois, qui arrêtèrent vingt-quatre heures l'armée de Gallas, & ne ſe rendirent qu'après que le canon eut fait bréche à un méchant mur, qui environnoit cette petite Ville. On leur accorda une Capitulation comme à de braves gens, qui s'étoient bien défendus; mais au lieu de les faire eſcorter juſqu'à Nuremberg, on les deſarma, & on les obligea à force de coups à prendre parti dans les Régimens Impériaux: après quoi l'on pilla la Ville de fond en comble, & on lui impoſa une groſſe contribution, qu'elle n'avoit garde de payer, n'ayant ni argent, ni meubles; mais Gallas fit charger de chaînes les principaux Habitans, & les emmena priſonniers à Egra. Il fit auſſi piller Grenenberg, & reduiſit enſuite cette pauvre petite Ville en cendres, emmenant auſſi priſonniers les principaux Habitans. Il traita Sultzbach avec encore plus de rigueur, à la reſerve qu'il n'y fit pas mettre le feu; &, après ces beaux faits, il entra en Bohéme, pour aller de-là en Saxe y renouveller les mêmes ſcènes tragiques, conjointement avec Holck, homme d'une trempe tout auſſi cruelle, & à qui l'avarice inſpiroit les plus funeſtes reſſources, pour tirer de l'argent des pauvres Habitans.

Le Roi, informé de l'arrivée des Ducs de Fridland & de Bavière à Forcheim, étoit attentif au parti qu'ils prendroient; &, en attendant qu'il vît plus clair dans leurs projets, il détacha un gros corps de ſon armée ſous le Duc Bernard de Saxe-Weymar, pour couvrir le Duché de Wurtemberg. Il fit d'autres détache-

mens, pour couvrir d'autres Pays sur lesquels l'ennemi pouvoit avoir des vues; & avec le reste de l'armée, il revint vers Nuremberg, & eut la curiosité de parcourir le terrain, où les armées ennemies avoient campé près de cette Ville. Il fut étonné de l'infection qui y régnoit, & de la quantité d'insectes qui s'y trouvoient; surtout des mouches de toute espece, que tant de cadavres encore gisans sans sépulture y entretenoient.

De Nuremberg, Gustave se rendit aux environs de Donawerth, où il fut à peine arrivé, qu'il apprit que le Duc de Bavière lui avoit enlevé Rain sur le Lech. Cette conquete n'avoit presque rien coûté à ce Duc, par la lacheté de Mutschfal Colonel Allemand, qui y commandoit pour le Roi de Suéde. Gustave fut si irrité d'une reddition si subite, que, pour en prévenir de semblables à l'avenir, il fit arrêter Mutschfahl, & le livra au Conseil de guerre, qui le trouva digne de mort, & en conséquence il eut la téte tranchée. Mais le Roi, qui sentoit l'importance du poste de Rain, pour la communication entre Augsbourg & Nuremberg, vint avec cette célérité qui lui étoit naturelle, rassiéger cette place avant que les Bavarois eussent le tems de se reconnoître, & la leur enleva avec encore plus de facilité, qu'ils n'en avoient eu à la prendre.

Le 24. de Septembre, les Ducs de Fridland & de Bavière quittèrent les environs de Forcheim, laissant plusieurs pièces de canon dans cette place, faute de chevaux pour les traîner, & une grosse Garnison pour la garder. Ils vinrent à Bamberg, où ils firent la revue de leurs troupes, qu'ils trouvèrent fort diminuées. Les combats, les maladies, & surtout la désertion causée par la disette des vivres, leur avoient enlevé une infinité de Soldats. L'armée Bavaroise étoit diminuée des deux tiers, & n'alloit guère qu'à sept à huit mille hommes. Celle du Duc de Fridland étoit encore de quinze à seize mille hommes, non compris les détachemens qu'il avoit fait pour la Saxe. Fridland avoit envoyé un détachement se saisir de Bareuth, & s'étoit approché lui-même de Culmbach pour s'en rendre maitre, afin de resserrer les Suédois, & les chasser peu-à-peu de la Franconie. Il envoya un trompette pour sommer celui qui commandoit dans Culmbach; mais (1) on lui répondit à la Suédoise, pour me servir de l'expression d'un Ecrivain, que je suis volontiers pour son impartialité. Fridland irrité fit signifier au Commandant que, s'il ne se rendoit, *il n'épargneroit pas même l'Enfant dans le ventre de sa Mere.* C'étoit-là l'expression accoûtumée des Généraux de la Maison d'Autriche, expressions que nous avons vu renouveller de nos jours en Bavière, en Lorraine, & à Gênes par les fameux Trenk, Mentzel & Franchini, trois scélérats dignes du siecle des Tilly & des Fridland, & non de celui des *Randan*, des *Armentières*, des d'*Etrées*, & des *Broglie*.

Wallenstein attaqua Culmbach, mais il y trouva trop de résistance; &, craignant que le Roi de Suéde n'eut le tems de venir au secours, il leva le siege; &, pour se vanger du Commandant & de la Garnison, il ravagea tous les environs, brûla tous les Villages, les Bourgs & les Moulins; fit perir par le fer & le feu une infinité de pauvres Habitans, & poussa la fureur jusqu'à faire couper

(1) Kevenh. l. c. p. 179.

tous les arbres fruitiers. La Ville de Bareuth éprouva le même sort. Elle fut saccagée, & la campagne traitée sur le même pied. Enfin, il tenta de s'emparer de Cobourg; & s'y rendit lui-même en personne avec le Duc de Baviére. Cobourg fut aisément emporté. On y commit les plus grandes horreurs, le viol, le massacre de plusieurs Habitans, & le pillage. Mais ce n'étoit pas tout que de prendre la Ville, qui étoit tout ouverte, & hors d'état de faire resistance, il faloit encore s'emparer de la forteresse de Plassenbourg, qui est sur une hauteur, & dans une situation avantageuse. Cette prise auroit fort accommodé le Duc de Fridland. Ses desseins, qu'il fit bientôt éclore, en eussent été plus difficilement traversés.

Gustave-Adolphe, connoissant l'importance de ce poste, y avoit envoyé Dewbatel, pour y commander avec une bonne Garnison. Dewbatel se défendit très bien, & dans une escalade que Wallenstein fit donner à la place, il reçut si mal les assaillans, que la plûpart y périrent, ayant été renversés avec leurs échelles dans les fossés, ou tués à coups de pique en s'acrochant au rempart.

Après ce mauvais succès, il falut encore lever ce siége. La vigilance & la célérité du Roi de Suéde ne permettoit guère de s'attacher à des entreprises de longue haleine. Wallenstein tentoit des coups de main; &, quand il ne réüssissoit pas, il s'en vangeoit sur le plat Pays, les Villes ouvertes, & les malheureux Habitans.

Wallenstein, ne voyant pas moyen de faire de grands progrés en Franconie, revint à son premier plan de porter tout le poids de la guerre en Saxe, où il comptoit bien de ne pas rencontrer un Roi de Suéde, ni de grands obstacles à surmonter. Il se sépara de l'Electeur de Bavière avec toutes les marques extérieures de la plus parfaite union, & envoya un détachement se saisir de Schleusingen, & de quelques autres postes à l'entrée des défilés de la Thuringe. Tandis que le Bavarois se retiroit vers Ratisbonne avec les débris de son armée, & un renfort de six mille Italiens à la solde d'Espagne, qui l'avoient joint depuis peu sous les ordres de Don Mathias, & de Don Francisque de Medicis.

Quand on vient de la Franconie en Thuringe, on est obligé de traverser des forêts immenses, & des montagnes qui forment des défilés, où un petit corps de troupes pourroit aisément arrêter une armée. Wallenstein, s'étant assûré de ces défiles, se mit en marche vers la Saxe au commencement d'Octobre, après avoir fait brûler jusqu'aux fondemens les petites Villes de Neustædtlein, d'Aichsfeld, & de Hellenbrechten dans le voisinage de Cobourg, & permis à ses Soldats d'en piller & massacrer les Habitans.

La marche d'un Général si sanguinaire ne pouvoit qu'allarmer tous les Etats qu'il menaçoit. L'allarme se répandit dans toute la Thuringe, & surtout en Saxe. Jean-George vit bien que tout son Electorat alloit être conquis, ou saccagé.

Fridland promettoit à ses Soldats de bons quartiers d'hiver, & des vivres en abondance dans la Misnie, & dans le Cercle Electoral sur la droite de l'Elbe, où Gallas & Holck n'avoient point encore pénétré.

Jean George effrayé de cette nouvelle irruption depêcha courier sur courier au Roi de Suéde, pour le prier de venir à son secours.

Ce Monarque étoit alors occupé à tout préparer pour le siége d'Ingolstadt, dont il avoit résolu de s'emparer à quelque prix que ce fût, pour s'assûrer une fois pour tout de la Bavière, & forcer le Duc de ce nom à embrasser tout de bon la neutralité, qui lui avoit été si souvent, & si inutilement offerte. Il étoit persuadé, qu'avec un Prince du caractère de ce Duc il faloit plus que des contracts & de simples paroles. Il n'avoit garde de juger des autres par lui-même, & de leur supposer cette droiture, cette bonne foi, cette fidélité, cette Religion à tenir ce qu'il avoit une fois promis. Il savoit qu'il est des Princes pour qui un traité le plus solemnel n'est qu'un morceau de papier, & leur parole un son que le vent emporte, & tel étoit en effet Maximilien Duc de Bavière.

Gustave-Adolphe ne put résister aux instances de l'Electeur de Saxe : d'ailleurs il craignoit que ce Prince foible ne lui échappat, & ne se jettât absolument dans les bras de l'Empereur, sous prétexte qu'on ne l'avoit pas secouru. Il résolut d'abandonner tout, & de courir au secours d'un Allié quoique suspect. Ce n'étoit pas-là le sentiment d'Oxenstierna ; il vouloit que le Roi s'assûrât de la Bavière, envoyât du secours aux Paysans de la Haute-Autriche qui avoient pris les armes, & marchât ensuite dans le cœur des Etats Héréditaires de l'Empereur. Mais Gustave, toute reflexion faite, crut que les raisons, qui l'appelloient en Saxe, devoient l'emporter sur toute autre considération.

Il envoya donc ordre à ses troupes, qu'il avoit mises dans des quartiers de cantonnement, de marcher par Dunkelspiel, Rothembourg, Kutzingen à Schweinfurth, qu'il marqua pour rendez-vous général. Il fit prier la Reine son Epouse, qui étoit en route pour le venir joindre, de se rendre aussi à Schweinfurth, tandis qu'escorté de quelque Cavalerie il se porta de sa personne à Nuremberg, pour conférer avec son Grand Chancelier, & prendre les derniers arrangemens pour la sûreté de la Franconie.

Après avoir mis ordre à tout, il partit de Nuremberg, & se rendit à Schweinfurth, où il joignit la Reine & son armée. De-là il se mit en marche, pour traverser le *Thuringer wald* ; c'est-à-dire, les bois & les defilés qui separent la Thuringe de la Franconie. Ce fut alors qu'il fut joint par le Duc Bernard de Saxe-Weymar avec son Corps de troupes.

L'armée marcha de Bavière jusqu'en Saxe nuit & jour, avec une constance & une vitesse extraordinaire. Le Roi arriva le 24. d'Octobre à Arnstedt, à l'entrée de la Thuringe, & à trois milles au midi d'Erfurth. Là il donna deux jours de repos à son armée, après quoi il en fit la revue avec le Duc Bernard de Saxe-Weymar. Elle se trouva forte de vingt mille hommes tous vieux Soldats, & accoûtumés à vaincre sous ce Grand Roi, qu'ils avoient suivi dans presque toutes ses Campagnes.

D'Arnstedt l'armée vint à Erfurth, où il fut décidé que la Reine seroit sa Résidence, tant que le Roi seroit en Saxe. Enfin, ces deux illustres Epoux prirent congé l'un de l'autre, avec un serrement de cœur qui sembloit leur annoncer, qu'ils ne se reverroient plus en ce monde. Leurs adieux furent tels qu'on peut se l'imaginer de deux personnes qui s'aimoient si tendrement. La Reine fondoit en larmes, & le Roi n'étoit guere moins ému. Il avoit été joint à Erfurth par Guillaume de Saxe-Weymar, frère de Bernard, avec qui il eut une longue conference. Ce Prince, quoique pas encore bien remis d'u-

ne longue maladie, dont il ne faisoit que de relever, ne laissa pas que de suivre le Roi dans sa glorieuse expédition.

D'Erfurth l'armée marcha dans le plus bel ordre à Butteſtædt. Là le Roi apprit que Pappenheim venant du Weser avoit traversé le *Kupffer-Strasse*, & que son avant-garde étoit déja arrivée à Freybourg, d'où il comptoit de passer la Saale sur le pont de Merseboug. Surquoi le Roi détacha le Duc Bernard de Weymar avec un gros de Cavalerie, pour charger l'arrière-garde de Pappenheim; mais il n'étoit plus tems, tout avoit passé la Saale, & la jonction s'étoit faite avec le Duc de Fridland. Celui-ci s'étoit approché de Leipzig (1) le 18. d'Octobre, & avoit fait sommer la place, qui se défendit quatre jours, & se rendit le 22. du même mois. Le Capitaine Vopel, qui commandoit dans le Château de Pleissenbourg, se rendit le vingt-trois: la Garnison fut desarmée, & renvoyée chacun chez soi. La Ville se racheta du pillage par une contribution de cinquante mille écus.

Le dessein de Wallenstein étoit de soumettre tout ce qui étoit sur la droite de l'Elbe jusqu'à Dresde, & d'assiéger ensuite cette Capitale. Il s'étoit même déja assûré du pont de Torgau, & s'avançoit avec toute son armée forte de trente-six mille hommes sur cette Ville. Il étoit déja arrivé à Eulembourg, où il vouloit passer la Mulde, lorsqu'il apprit que le Roi de Suéde étoit arrivé avec vingt mille hommes à Erfurth. Alors il ne douta point que ce Monarque ne vînt au secours de la Saxe.

Eulembourg n'est éloigné de Leipzig que de trois milles, c'est un peu moins que mi-chemin de cette dernière Ville a Torgau. Ce fut-là que Wallenstein delibéra sur le parti qu'il prendroit. Enfin, il se détermina à aller au devant du Roi de Suéde, & à lui livrer Bataille. Cette résolution prise, il revint sur ses pas, repassa par Leipzig, & se joignit au Comte de Pappenheim entre cette Ville & Merseboug; & tourna tout d'un coup du côté de Weissenfels, détachant en même tems le Colonel *Suys* avec son Régiment d'Infanterie, & le Colonel *Breda* avec son Régiment de Cavalerie, pour s'emparer du pont de Kœsen près de Naumbourg, & de Naumbourg même.

Il est certain que, si Wallenstein avoit eu affaire à tout autre Général que Gustave-Adolphe, il l'auroit réduit à s'en retourner sans avoir rien fait, avec risque de perdre la plus grande partie de son armée dans sa retraite par un Pays si rude, & si depourvu de vivres & de fourages. En effet, lorsqu'on vient d'Erfurth en Saxe, on traverse un Pays coupé de bois & de collines jusques à Cambourg, où s'élevent de hautes montagnes, qui forment un défilé profond, qui aboutit au pont de Kœsen sur la Saale. De là tout le Pays n'est que montagnes jusques au-delà de Weissenfels, si l'on en excepte une petite étendue de plaine, qu'on recontre près de Weissenfels en venant de Naumbourg. A cela près, les montagnes & la Saale sont si proches, qu'elles ne laissent qu'un petit espace, qui forme le grand chemin de Weissenfels à Naumbourg. Ce chemin est si étroit, qu'il n'y peut passer qu'une chaise de poste à la fois. La Saale coule dans ce Vallon, formé par ces montagnes chargées de vignobles à droite & à gauche, & fait un des plus agréables coup d'œil que l'on puisse voir. A une lieue de Naumbourg est un Collége de Fondation Electorale,

(1) Leipzig. Art. p. 514.

nommé *Schul-Pforte*, où les Finlandois qui y étoient logés mîrent le feu, le prenant pour un Cloître de Moines Catholiques.

Les montagnes finissent à mi-chemin de Naumbourg à Weissenfels, où elles recommencent. Weissenfels-même est dans un Vallon au milieu duquel coule la Saale. Derrière la Ville s'éleve une roche pelée, sur la quelle est bâti le Château, qui a servi de Résidence à une branche appanagée de la Maison Electorale de Saxe.

De Weissenfels pour venir à Leipzig on quitte le bord de la Saale, qu'on á suivi depuis Naumbourg, & qu'on laisse à gauche ainsi que Mersebourg, & l'on vient à Rippach Village à mi-chemin de Leipzig à Naumbourg.

Tout le Pays entre Weissenfels & Rippach est entrecoupé de Collines & de Vallons; mais dès qu'on a passé Rippach on entre dans une vaste plaine, qui continue en longueur jusqu'à la Mulde, & en largeur depuis Mersebourg jusqu'à Zeitz. Cette plaine est des plus rases qu'on puisse voir, puisque depuis Leipzig jusqu'à Rippach on ne trouve qu'une petite Colline à Dehlen, à un quart de mille de Marranstædt, & un bois nommé *le Schkelzig* à gauche du grand chemin. A cela près, on ne voit dans toute cette étendue, que des terres labourables, & presque point d'arbres, si ce n'est quelques saules le long des ruisseaux & des rivières.

Il est donc clair par cette description, que, si Wallenstein avoit pu prévenir le Roi de Suéde, en occupant les défilés de Kœsen & de Naumbourg, il eût été impossible à ce Monarque de déboucher dans la plaine en deça de Rippach. Mais à peine les Colonels Suys & Breda étoient à quelque distance de Weissenfels, qu'ils apprîrent que le Roi étoit maître du pont de Kœsen, & de Naumbourg, & que les Suédois avoient enlevé dans cette dernière Ville trente Impériaux, qui y étoient en Sauve-garde.

A cette nouvelle Fridland delibéra s'il ne marcheroit pas avec toute l'armée à Naumbourg; mais, comme le chemin de Weissenfels à cette Ville n'est à proprement parler qu'un défilé, ainsi que nous l'avons deja observé, il crut qu'il y auroit trop de risque à défiler si long-tems, & si près d'un ennemi si alerte. Il assembla pourtant un Conseil de guerre, pour savoir si l'on pourroit hazarder d'aller au-devant du Roi jusqu'au de-là de Naumbourg. Les Feld-Maréchaux Pappenheim & Holck furent d'avis que, puisque le Roi étoit maître d'un poste si avantageux, & qu'on apprenoit même qu'il s'y retranchoit, ce ne seroit pas avoir de la raison que de l'y aller attaquer; que la saison étoit trop avancée, pour que les troupes pussent camper, & demeurer plus long-tems en Campagne; qu'il étoit tems desormais de leur donner quelque repos après tant de combats & de fatigues; que les progrès de Baudissin en Westphalie & sur le Bas-Rhin, le siége de Cologne entrepris actuellement par le Comte de Berg, exigeoient qu'on envoyat un puissant secours de ce coté-là; & qu'enfin, on pourroit faire cantonner l'armée de façon qu'elle pût se rassembler en fort peu de tems.

Le Duc de Fridland s'en tint à cet avis. Il chargea le Comte de Pappenheim de ramener son Corps d'armée en Westphalie, & lui donna encore deux Régimens de Croates; ce qui, joint aux troupes qu'il avoit amenées, lui faisoit un Corps de près de douze milles hommes, avec lequel il se mit en marche

vers le Wefer. En même-tems Wallenftein, qui étoit alors à Weiffenfels, s'avança vers Merfebourg pour couvrir la marche du Corps de Pappenheim. Il laiffa le Comte Rudolphe de Colloredo dans le Château de Weiffenfels, & envoya le Colonel Suys à Zwickau avec fon Régiment, & le Colonel Contreras à Altenbourg avec le fien, pour obferver le Roi de Suéde de tous côtés.

Fridland campa près de Merfebourg dans la vue de laiffer le paffage libre au Roi, & de lui tomber enfuite à dos; comme auffi de favorifer la prife du Château de Halle, où il y avoit deux cens Suédois, que Pappenheim ne pouvoit pas laiffer derrière lui.

Guftave-Adolphe n'eut pas plûtôt appris le depart de Pappenheim pour la Weftphalie, qu'il crut le moment favorable pour combattre Wallenftein. Auffitót il fait plier bagage, traverfe la Ville de Naumbourg, & marche à grands pas vers Weiffenfels (1).

Tous les Hiftoriens (2) rapportent, que les pauvres Peuples de cette contrée, tant ruïnée par les Impériaux, accouroient en foule pour voir le Héros Suédois, qu'ils comptoient bien qui feroit leur fauveur & leur libérateur, comme il l'avoit été l'année auparavant, lorfque Tilly avoit faccagé tout ce beau Pays. Ils fe jettoient à genoux, & tachoient de toucher fes étriers, ou l'une de fes bottes. Le Roi, le plus fier des hommes vis-à-vis des autres Rois, & le plus humble des mortels à l'égard de l'Etre fuprême, parut fouffrir impatiemment cette forte d'hommage d'un Peuple tranfporté d'admiration, d'efpoir, & de reconnoiffance: „ Ah! dit-il, en fe tournant vers Fabricius fon Aumônier ordinaire „ je crains bien que le Dieu jaloux ne me puniffe de la folie „ de ce Peuple. Nos affaires font en bon train, je l'avoue, mais on a trop de „ confiance en moi. Peu s'en faut que ces bonnes Gens ne me regardent comme une Divinité. Hélas! je ne fuis qu'un foible mortel, qui exifte aujourd'hui, & peut-être ne fera plus demain. (3) Grand Dieu, Vous m'êtes „ témoin que je ne prends point plaifir à cette efpece de culte, que me rend ce „ Peuple, & qui n'eft dû qu'à Vous feul par qui je fuis ce que je fuis. Je „ m'abandonne à Votre Providence. Vous étes le Seigneur Créateur & Maître „ de toutes chofes. Vous ne permettrez pas que la bonne œuvre commencée „ pour la délivrance de Vos véritables ferviteurs demeure imparfaite (4).

(1) Le Roi étoit entré dans la Ville de Naumbourg le premier de Novembre, & y avoit logé beaucoup de troupes, parce que la faifon ne lui permettoit pas de les faire camper, & qu'il vouloit les ménager, pour la grande action qu'il méditoit.

(2) Puffend. de Reb. Suec. Lib. IV. § 54. Chemnitz L. IV. *p.* 477. Kevenh. l. c. *p.* 190. Paul. Goth. Hift. Arctoa. *p.* 401. 402. Gal. Guald. *p.* 269.

(3) Je n'ignore pas qu'il y a quelques Ecrivains, qui font dire ces paroles au Roi à Augsbourg: mais le feul témoignage de Chemnitz fuffiroit, pour prouver qu'il s'agit des Habitans de Naumbourg & des environs, quand il n'y en auroit pas d'autres.

(4) Voici un trait tout auffi remarquable de la pieté, & de l'humilité de cet incomparable Prince, trait peu connu, & qui mérite bien de l'être.

Lorfqu'en 1631. il arriva à Kemberg pour aller livrer Bataille à Tilly, une foule de jeunes gens s'affembla fous les fenêtres de l'auberge où il étoit defcendu, faifant grand bruit, battant des mains, & criant Vive Guftave-Adolphe: Le Roi s'entretenoit alors avec l'un des principaux Eccléfiaftiques du lieu, nommé *Jéremie Spiegel*. Il lui demanda ce que fignifioit ce bruit: *Sire*, répondit le Pafteur, *ce font des gens qui vouloient voir le Grand Roi de Suede.* Surquoi le Roi defcendant précipitamment dans la rue: *Mes chers enfans*, leur dit-il, *vous voyez devant vous un grand pécheur venu de Suede, qu'il plait à vos imbecilles parens d'appeller le Grand*

Colloredo posté dans le Château de Weissenfels, envoyant des Croates continuellement à la découverte, fut bientôt averti de la marche rapide du Roi de Suéde. Il dépêcha aussitôt plusieurs exprès au Duc de Fridland, pour lui en donner avis. Ce Général étoit alors campé, comme j'ai dit, sous Mersebourg. Il appella ses principaux Officiers pour délibérer un instant avec eux. Tous fûrent d'avis „ qu'il faloit aller au devant du Roi, & lui disputer „ le passage vers Leipzig, parce que sans cela la Garnison de cette place, cel- „ les de Meissen, de Freyberg & de Chemnitz se trouveroient coupées; l'ar- „ mée même separée de la Bohéme, & des lieux d'où elle tiroit ses subsistan- „ ces; tandis que, tout le Pays étant porté pour les Suédois, ceux-ci y trou- „ veroient des vivres & des fourages en abondance, de bons quartiers d'hi- „ ver, où après s'être bien refaits ils seroient à portée d'etablir le théatre de „ la guerre en Bohême, & dans les autres Provinces Héréditaires de la Mai- „ son d'Autriche. Ils ajoûtoient à tous ces motifs, que les finances de l'Em- „ pereur étoient épuisées, les peuples si ruïnes qu'ils ne pouvoient satisfaire „ aux dernières taxes, bien loin d'en pouvoir porter de nouvelles; que les „ Alliés étoient accablés, plus des deux tiers de l'Allemagne perdus; qu'une „ Bataille étoit l'unique remede à tant de maux, & le seul moyen de relever „ le parti de l'Empereur & la réputation de ses armes; que branler, ou recu- „ ler, c'étoit achever de ruïner l'un & l'autre; que leurs forces étoient actuel- „ lement réunies; les Chefs dans la plus parfaite harmonie; les troupes réso- „ lues au combat; que ce Corps ne pouvoit pas subsister long-tems; que les „ attaques de l'ennemi, la rigueur de la saison, la faim & le mécontentement „ suffiroient pour le miner, le consumer, & le livrer en détail au Roi de Sué- „ de; que le gain d'une Bataille leur vaudroit la moitié de l'Allemagne, & au- „ roit pour eux les mêmes suites que celle de Leipzig avoit eue pour l'en- „ nemi: qu'il faloit prévenir la jonction des forces qui accouroient de Hesse, „ de la Silésie, & de Lunebourg au secours du Roi de Suéde; que les Impériaux „ n'auroient jamais de plus grandes forces pour combattre ce Monarque, & „ pour l'attaquer avec toutes les apparences d'un heureux succès, surtout si „ l'on se hâtoit de rappeller le Comte de Pappenheim".

Le Roi de son côté bruloit d'en venir aux mains, sans attendre les renforts, qu'il savoit bien qui étoient en marche de tous côtés pour le joindre. Il disoit à ses Généraux „ qu'avant que les Saxons, les Hessois, & les Lune- „ bourgeois fussent arrivés Pappenheim auroit rejoint le Duc de Fridland; „ que d'ailleurs, s'il pouvoit être renforcé, l'ennemi pouvoit l'etre aussi; & „ qu'alors de part & d'autre les choses rentroient dans leur prémière égali- „ té; que d'attendre du secours c'etoit s'avouer trop foible, & jetter la défian- „ ce & le découragement dans le cœur du Soldat: *que puisqu'on étoit dans les* „ *bains, il n'en faloit sortir qu'après s'être bien baigné*: qu'une retraite quel „ que belle qu'elle fut, avoit toûjours l'air d'une fuite; que la querelle seroit „ decidée avant que Pappenheim fut revenu de Halle; que l'ennemi n'etoit

„ jamais

Roi de Suéde [illegible] petite Ville sur la gauche de l'Elbe, tout près [illegible] de Wittemberg.
[illegible] par le P. Barhau. Kemberg est une

„ jamais plus foible que quand il étoit étonné; que Wallenſtein l'étoit, puis-
„ qu'il paroiſſoit indéterminé; & que lui Roi & Général tout enſemble ouvri-
„ roit le chemin, & montreroit l'exemple à ceux qui craindroient le danger".

Ces diſcours, ſoutenus d'un ton d'aſſûrance, d'un air de gaieté extraordinaire, inſpiroient du courage aux plus timides, & paroiſſoient un gage aſſûré de la victoire.

Wallenſtein, déterminé à ne pas attendre le Roi de Suéde à Merſebourg, & à lui aller barrer le paſſage vers Leipzig & Dreſde, dépécha un Officier à Pappenheim, alors occupé à réduire le Château de Moritzbourg ou de Halles, avec ordre d'abandonner cette entrepriſe, & de venir inceſſamment le joindre dans la plaine de Lutzen, où il alloit au devant du Roi de Suéde.

Toute l'Allemagne, ou plûtôt toute l'Europe, avoit les yeux ſur la Saxe, d'où l'on s'attendoit d'apprendre inceſſamment des nouvelles de la dernière importance. Deux armées, moins conſidérables par le nombre, que par la valeur des Soldats, le rang, & la capacité des Chefs. D'un côté un Roi conquérant, dont toute la vie n'étoit qu'un tiſſu de triomphes & de victoires; des Généraux qu'il avoit élevés, & formés au grand art de vaincre; des Officiers ardens à ſe ſignaler ſous un Roi qui marchoit le premier au péril, & qui témoin de leur valeur avoit le pouvoir & la volonté de les recompenſer. Des Soldats endurcis aux fatigues, & à toute l'intempérie des ſaiſons, pleins d'amour pour leur Monarque, & de confiance en ſa grande capacité, vieillis dans les travaux, accoutûmés à enviſager la mort de ſang froid, déſireux de ſoutenir leur ancienne gloire, & d'y ajoûter encore de nouveaux Lauriers.

De l'autre un Chef que la fortune avoit toûjours favoriſé dans toutes ſes entrepriſes, & comblé de ſes plus grandes faveurs, qui jouïſſoit de la réputation de n'avoir jamais été battu, de joindre à un grand courage un eſprit fécond en reſſources & en ruſes militaires; prodigue dans les récompenſes, dur & infléxible dans le Châtiment; connoiſſeur du courage, & tout puiſſant à punir comme à récompenſer: des Officiers choiſis de ſa main, la plûpart ſes créatures, aſſujettis à la plus grande ſubordination; & des Soldats guère moins aguerris & endurcis que les Suédois. Des deux côtés la Réligion influoit beaucoup ſur l'eſprit de la multitude; &, ſi le nom d'Empereur & de Chef de l'Empire faiſoit quelque impreſſion ſur les Soldats de Wallenſtein, celui de la liberté, de vengeurs des Loix, n'en faiſoit pas moins ſur ceux du Roi de Suéde.

Deux armées animées par des motifs ſi capables d'émouvoir le cœur humain, & de le porter à braver les dangers les plus éminens, & tout ce qu'il y a de plus terrible au monde, ne pouvoient qu'attirer les regards de toute l'Europe. Chacun attendoit avec crainte & horreur la Cataſtrophe préparée par tant de Scénes intéreſſantes. Mais on remarquoit moins d'inquiétude dans les Partiſans de la cauſe des Suédois. La confiance qu'ils avoient au Héros ſembloit calmer la crainte, dont les autres étoient la proie, & leur faire attendre d'un eſprit moins agité un dénouement inévitable.

La mort tragique d'un des plus vaillans Rois & des plus grands hommes, dont il ſoit fait mention dans l'Hiſtoire, a rendu la Bataille de Lutzen ſi cé-

lèbre, qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit curieux d'en apprendre juſqu'aux moindres circonſtances (1).

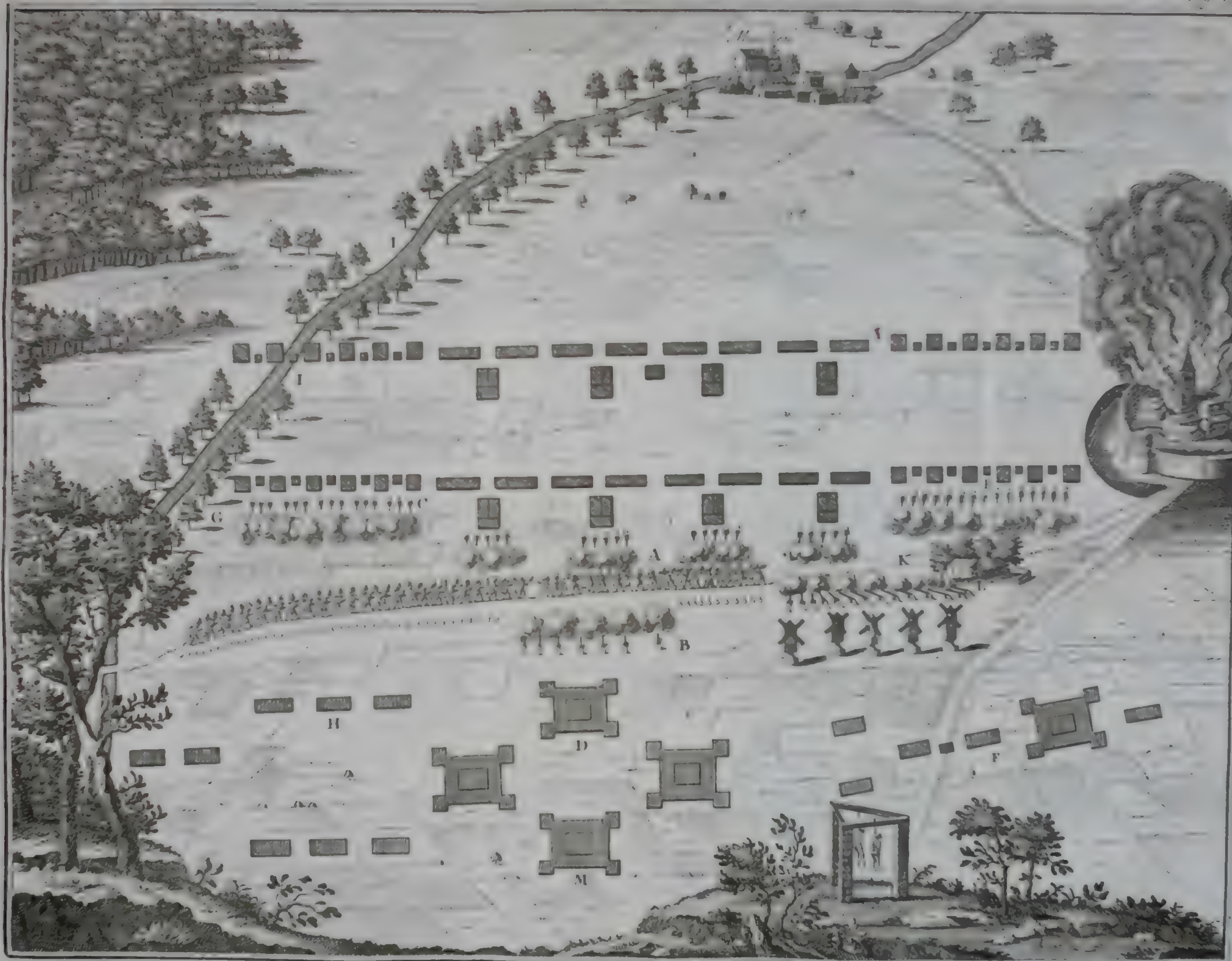
Lutzen eſt une petite Ville d'environ trois cens Maiſons, la plûpart bâties de torchis, pauvres & chétives. A l'extrémité de la ſeule rue, qu'il y ait du côté de Weiſſenfels, on voit un Château à droite, petit, étroit avec une Tour, où l'on monte par un eſcalier de pierre fort étroit. Ce Château n'a rien de remarquable que quelques vieux mouſquets, reſtes de la Bataille dont nous allons parler. Il ne ſert plus qu'à loger le commis du Baillif dans une chambre en bas: le haut eſt ſi nud qu'il n'y a pas même une chaiſe. La dernière fois que j'ai vu ce Château, on y voyoit encore les cendres, & les marques de la fumée des feux que les François, ſous le commandement du Comte de Mailly, y avoient allumés dans la cour & ſur le pont du foſſé.

A côté du Château eſt l'Egliſe Paroiſſiale, dont la flêche eſt fort haute, & ſe voit à plus de deux lieuës de loin.

Lutzen eſt au midi de Merſebourg, tellement ſur la route de Leipzig à Weiſſenfels, que la rue, qui traverſe la Ville d'une porte à l'autre, eſt proprement le grand chemin d'une de ces Villes à l'autre. Ce grand chemin eſt une chauſſée pavée de gros & grands cailloux, depuis Lutzen juſqu'aſſez près du Village de Dœhlen, en tirant vers l'Occident; c'eſt-à-dire, vers Leipzig. Dès que cette chauſſée commence, le chemin ſe trouve bordé de deux foſſés paralleles, pour l'écoulement des eaux; ce qui n'empêche pas qu'il ne ſoit déteſtable en automne & en hyver, à cauſe de la quantité prodigieuſe de chariots, qui y paſſent continuellement chargés de toute ſorte de marchandiſes. Le bord de ces foſſés eſt élevé de deux juſqu'à trois pieds du côté des terres; mais du côté du chemin, il eſt au niveau de la chauſſée. Il eſt comblé en quelques endroits pour le paſſage du grand chemin dans les terres. En arrivant de Leipzig, ou de Merſebourg près de Lutzen, on trouve trois moulins-à vent au bord du foſſé du grand chemin à environ cinquante pas de la Ville, & tout près de-là une maiſon avec des arbres dans une eſpece de petit potager, comme il eſt marqué ſur le plan, dont je parle dans la note ci-deſſous. Vis-à-vis à la diſtance de trois à quatre cens pas eſt le Village de Menchen, que tous les Hiſtoriens nomment *Churſitz*, nom inconnu aujourd'hui. Au-deſſous de ce Village à trente ou quarante pas coule un ruiſſeau, que le Chevalier de Folard nomme le *ruiſſeau de Churſitz*, & que les Gens du

(1) Il y a beaucoup de diverſité dans les Hiſtoriens au ſujet de cette grande action. Ils ne s'accordent pas même ſur la date; ce qui peut venir de ce que les uns ont ſuivi le vieux ſtyle, comme les Suédois; les autres le nouveau, comme toutes les autres Nations. Le P. Barre la place au 16. de Novembre; ce qu'il ne devoit pas faire, puiſqu'il écrivoit en François, & on lit à la marge ce Titre impertinent, *Bataille de Lutzen perdue par les Suédois*. Je ne dis rien du Comte de Kevenhuller, qui, ſi inſtruit d'ailleurs ſur les faits, n'eſt jamais exact ſur les dates, non plus que ſur les noms propres. Selon lui la Bataille de Lutzen ſe ſeroit donnée au Mois de Décembre, puiſqu'il place la priſe de Leipzig par Fridland au 20. de Novembre, *p.* 185. J'avertis ici, que je ne cite plus, que lorſque je me trouverai en contradiction avec quelqu Auteur de reputation; je puiſe dans les meilleures ſources. J'ai été plus de vingt fois ſur les lieux depuis 1738. juſqu'en 1757. J'ai tout examiné avec la derniere attention. J'ai queſtionné ſur les lieux, & aux environs tout ce que j'ai cru qui pourroit me donner quelque nouvelle lumiere. Je dirai en paſſant, que le plan que le Chevalier de Folard a copié dans ſon Polybe eſt, par rapport au local, le meilleur que j'aie encore vu.

Bataille de Lutzen



Ordre de Bataille de Walstein selon quelques Auteurs

A Armée Suédoise — C Poste du Roi — E Du Duc Bernard de Weimar — G Stalhans — I Ruisseau [illegible] — L [illegible]

B Armée Impériale — D De Walstein — F De Colloredo — H Holck — K Grand Armée — M 4 Canons [illegible]

Pays nommoient *Flœſs-Graben*, à cauſe du bois flotté qu'il charie continuellement. Ce ruiſſeau n'eſt proprement qu'un foſſé tiré de l'Elſter, lequel va ſe perdre dans la *Lupa* un peu au-deſſus de Merſebourg. Ce ruiſſeau paſſe devant le Village du côté du champ de Bataille, & non pas derrière, comme le portent la plûpart des plans. On a dit que la Bataille, où périt le Grand Guſtave, ſe donna ſur le même terrain, où l'Empereur Henri dit l'Oiſeleur défit la nombreuſe armée des Vendales. Cela n'eſt pas tout à fait exact. La Bataille, où cet Empereur triompha de ces Barbares, ſe donna tout près d'un Village nommé *Kreuſchberg*, à moitié chemin de Lutzen à Merſebourg, entre le *Flœſs-Graben* & la Saale, à une petite lieue au Nord de Lutzen, qui n'eſt qu'à un grand mille Germanique, ou deux lieuës Pariſiennes de Merſebourg. On voit encore aujourd'hui des reſtes des retranchemens, que l'Empereur avoit fait élever, pour n'être point envelopé par la multitude des Barbares. Le Flœſs-Graben coupe la plaine à une égale diſtance de Lutzen & de Marckranſtædt, & traverſe le grand chemin là où commence la chauſſée. Les bords de ce foſſé, ou ruiſſeau, ſont eſcarpés, & fort hauts bordés de Saules, de diſtance en diſtance comme la chauſſée.

Wallenſtein arriva de Merſebourg à Lutzen le 5. de Novembre au matin. D'abord il fit mettre le feu à cette petite Ville (1). Enſuite il fit approfondir davantage les foſſés du chemin, & creuſer les endroits comblés, particuliérement du côté le plus près du champ de Bataille, qu'il faloit que le Roi de Suéde occupât. En même tems il appuya ſa droite à la Ville de Lutzen, vis-à-vis des moulins-à-vent, avec vingt-quatre piéces de gros canons immédiatement devant ces mêmes moulins (2), & tout près de la maiſon, dont nous venons de parler, & qui ſubſiſte encore dans le même état. Il étendit ſa gauche juſqu'au Flœſs-Graben, & même au-delà, parce que les Croates débordoient ce foſſé. Toute cette étendue eſt environ d'une demi-lieuë. Le Chevalier de Folard dit, qu'il appuya ſa gauche à un petit bois; mais c'eſt une erreur: & il n'y a point d'autre bois dans toute cette plaine que le *Schkœlzig*, où la droite des Suédois étoit appuyée. Il forma de toute ſon Infanterie cinq groſſes Brigades, ou Bataillons quarrés, avec des pelotons de Piquiers aux angles; ſa Cavalerie fut miſe ſur les aîles, & ſur deux lignes. Il garnit de mouſquetaires le foſſé du grand chemin du côté qu'il abandonnoit aux Sué-

(1) Le Chevalier de Folard dit, que cela ſe fit pour que le Roi de Suéde ne pût le prendre en flanc en traverſant la Ville. Cette conjecture n'a aucun fondement. Le Roi de Suéde n'avoit qu'à tourner la Ville pour prendre Wallenſtein en flanc. Il l'auroit pu encore mieux, ſi, au-lieu de marcher par ſa droite, il eût marché par ſa gauche; car alors il tomboit dans le flanc de l'aîle droite des Impériaux: mais ce n'étoit pas une aîle que le Roi de Suéde vouloit battre, c'étoit l'armée entière. D'ailleurs le Roi ne put attaquer le 5. à cauſe de la nuit, & Wallenſtein auroit eu du tems de reſte pour changer ſon ordre de Bataille. Ce fut donc pour d'autres raiſons que Fridland fit mettre le feu à la Ville de Lutzen; & peut-être peut on ſuppoſer ſans lui faire tort, qu'il n'eut pas d'autre motif, que cette fureur qui lui en avoit fait brûler tant d'autres.

(2) Il n'y en avoit que trois non plus qu'aujourd'hui, quoiqu'on en voye cinq dans quelques plans. On peut voir là deſſus Kevenhuller, qui tombe ici dans une grande erreur; puiſqu'il dit que la gauche étoit vis-à-vis de la Ville, & que la droite s'étendoit juſqu'aux moulins-à-vent: or il eſt certain, que ces moulins ne ſont pas à cent pas de la Ville, comme on le peut voir dans les meilleurs plans: & ils ſont encore reſtés ſur la même place. D'ailleurs il ne pouvoit avoir la Ville qu'à droite, & les moulins à gauche, puiſqu'il avoit le dos tourné vers Merſebourg.

dois; il y fit braquer du canon à barbette, de manière que les mouſquetaires & le canon étoient à couvert derrière le foſſé, & pouvoient faire leurs décharges, ſans craindre d'être incommodés du feu des Suédois. Derrière le foſſé oppoſé, il poſta des pelotons de Mouſquetaires à cheval & de carabins, pour harceler la Cavalerie Suédoiſe, eſcarmoucher avec elle & la fatiguer, ancienne méthode dont il ſe trouva mal, comme nous le dirons (1) d'après un grand connoiſſeur en ces ſortes de matières. Il mit ſes chariots de munitions près de la juſtice (2) derrière ſon aile droite. Ces diſpoſitions faites, l'armée campa.

Colloredo, voyant du Château de Weiſſenfels approcher l'armée Suédoiſe, donna le ſignal de trois coups de canon, & ſe retira en diligence; ce ſignal étoit pour avertir les coureurs de l'armée de ſe retirer, & d'y porter à Wallenſtein la nouvelle de l'approche de l'ennemi. Quelque diligence que fiſſent les batteurs d'eſtrade, ils ne pûrent éviter la rencontre des partis Suédois, qui couvroient la marche de l'armée, & qui prirent ſur eux un étendart rouge avec ces mots pour deviſe (3); *La Fortune & l'Aigle Romain.* Ce qui parut d'une augure favorable. Les mêmes partis amenèrent un Capitaine de Cavalerie de l'armée Impériale au Roi, qui l'interrogea ſur le départ de Pappenheim, avec menace de le faire pendre, s'il ne diſoit pas la vérité. Il lui demanda (4) donc ſi Pappenheim avoit rejoint. L'Officier, qui ſavoit combien quelques heures de délai importoient à ſon Général, eut la hardieſſe de ſoutenir que Pappenheim avoit rejoint l'armée Impériale. Surquoi le Roi conſulta avec ſes principaux Officiers s'il attaqueroit le Duc de Fridland. Tous fûrent d'avis que, de quelque manière que les choſes fuſſent, il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que la Bataille, vu qu'on étoit trop avancé pour reculer. En effet, le Roi étoit déja à Poſern (5), lorſque ce Capitaine fut pris, & ce Village n'eſt qu'à une lieue Pariſienne de Lutzen, ou un demi mille d'Allemagne.

Pluſieurs écrivains diſent que le Roi paſſa la nuit à Rippach; mais ils ſe trompent aſſurément: & il eſt certain que ce Monarque arriva dans la plaine de Lutzen le ſoir du cinquiéme de Novembre, & ſe trouva en face de Wal-

(1) Montecuculi dans ſes Mémoires Art. Wallenſt.

(2) Très bien marquée ſur le plan du Chevalier de Folard, tout près du chemin de Lutzen à Merſebourg; où elle étoit encore en 1738. juſqu'en 1744. qu'elle étoit tombée de vieilleſſe. M. Harte l'a mal placée en la mettant derrière le centre de l'armée. J'ignore pourquoi cet Auteur place l'artillerie ſur des montagnes, ou des collines dans ſon plan; puiſqu'il a été ſur les lieux, il ſait ſans doute qu'il n'eſt guère poſſible de trouver ailleurs une plaine plus unie que celle de Lutzen.

(3) Spanheim Soldat Suédois, p. 825. Suivant le Comte de Kevenhuller, l'Etendard étoit blanc avec ce ſeul mot *[illegible]*. Ces ſortes de différences ſont des minucies, & prouvent la vérité du fait.

(4) Kevenh. l. c. p. 188.

(5) Dans la Rélation des Commiſſaires envoyés par l'Electeur de Saxe, pour examiner toutes les circonſtances de la Bataille de Lutzen, & rapportée par Glafus dans ſa Diſſertation *de gladio [illegible] Guſtavus-Adolphus in prælio Lutzenenſi [illegible]*, il eſt dit, que *le cinquiéme du preſent mois, Sa Majeſté s'étoit mis en marche vers Lutzen; qu'Elle avoit rencontré à Poſern & à Rippach quelques partis d'Impériaux, [illegible]; que [illegible] Poſern, il y a eu [illegible]; que de l'autre côté [illegible], [illegible] d'Impériaux [illegible], que le Roi les [illegible], & qu'ils [illegible] mis en fuite.* Ces Commiſſaires étoient Jean George Vicedom ou *[illegible]* & *Erich Volckmar de Berlepſch.*

lenftein, qui fit auffitôt plier fon camp, prendre les armes, & ranger fon armée en Bataille : ce qui fut éxécuté par Holck fuivant le plan que Wallenftein en avoit tracé. La principale raifon qui empêcha le Roi de défiler par fa gauche, ce qui l'auroit mis dans le flanc de l'aîle droite de Wallenftein, c'eft qu'il n'y a point de chemin de ce côté-là, & que, dans la faifon où l'on étoit, les terres de cette contrée font prefque toûjours fort humectées, & étant naturellement graffes, on n'y fauroit marcher fans de très grandes difficultés.

Guftave-Adolphe arriva donc fur le foir vis-à-vis de Wallenftein, & fit d'abord fes difpofitions pour l'attaque.

Il étoit alors bien informé que Pappenheim n'avoit pas rejoint ; mais il fentoit bien que cette jonction ne pouvoit pas tarder long-tems: en effet il n'y a que trois milles d'Allemagne de Halle à Lutzen, & pour peu que les Couriers de Wallenftein euffent fait diligence, il étoit à croire que Pappenheim arriveroit inceffamment : cependant il n'arriva que le lendemain fixiéme de Novembre après midi. Il y a apparence, qu'ayant déja commencé l'attaque du Château de Moritzbourg, il ne put partir auffitôt qu'il eût été néceffaire.

Quoiqu'il en foit, l'armée Suédoife fe rangea de manière que fa gauche aboutiffoit à Lutzen, à deux cens pas & vis-à-vis des moulins-à-vent. La droite s'étendoit jufqu'au Flœfs-Graben, & quelques Efcadrons fûrent même poftés au de-là, affez près du bois nommé *Schkœlzig*. A dos elle avoit le même Flœfs-Graben, & en front le grand chemin de Lutzen, dont les deux foffés étoient remplis de Moufquetaires Impériaux. Les bagages de l'armée fûrent placés derrière la feconde ligne, entre cette ligne & le Village de *Menchen*. L'artillerie fut diftribuée fur le front de la prémière ligne. De cette manière les deux armées fe partagèrent cette vafte plaine, ni plus, ni moins, que s'il eût été queftion d'un duel, pour décider par un combat général le procès le plus important, qu'il y eut jamais eu depuis les différends de Céfar & de Pompée, d'Augufte, & de Marc-Antoine.

Le Flœfs-Graben refferroit plus la plaine du côté de Guftave, que de celui de Wallenftein, parce que ce ruiffeau, coulant en droite ligne près du Village de Menchen, fe tourne enfuite à gauche à-peu-près là où étoit la droite de l'armée Suédoife, & bientôt s'éloigne fur la droite, formant une ligne Diagonale jufqu'à fon embouchûre. Ce qui étoit favorable au Roi de Suéde, dont l'armée n'étoit pas fi nombreufe (1) que celle de Wallenftein (2).

(1) Le Comte de Kevenhuller lui donne vingt mille hommes. D'autres diminuent ce nombre jufqu'à dix-huit mille. M. Harte a fait un long calcul, qu'il avoue lui-même n'être pas fort certain. Il fuffit de favoir que l'armée du Roi ne paffoit pas vingt mille hommes. Deux mille de plus ou de moins ne font pas un objet.

(2) Le même Comte de Kevenhuller dit, qu'au commencement de l'action il n'avoit que douze mille hommes : mais cet Auteur n'eft rien moins qu'exact dans les chiffres, foit par fa négligence, foit par celle des Imprimeurs. Dans un endroit il dit, que le Duc de Fridland détacha Gallas vers la Saxe avec vingt-cinq mille hommes: un moment après il dit, qu'il le détacha avec dix mille hommes. Pofons donc qu'il ne lui eût donné que dix mille hommes, ce qui eft plus probable. Holck avoit été détaché avec fix mille, fuivant le même Auteur, ce qui fait feize mille hommes. Or il eft certain, que Holck & Gallas avoient rejoint en Saxe le Duc de Fridland, qui en avoit à-peu-près autant en y arrivant : par conféquent il aura eu trente à trente-deux mille hommes au commencement de la Bataille, & en aura perdu une dixaine de mille en Franconie. D'où il fuit qu'après l'arrivée de Pappenheim, les

Celui-ci, pour éviter tout embaras, avoit envoyé tous ſes bagages à Leipzig, & n'avoit gardé auprès de lui que les chariots chargés de poudre, de bombes, de boulets, & autres munitions de guerre.

Guſtave-Adolphe ſuivit dans cette Bataille le même ordre, qu'il avoit obſervé à celle de Breitenfeld. De gros pelotons d'Infanterie entrelacés dans de petits Eſcadrons. L'armée rangée ſur deux lignes, l'Infanterie au centre, la Cavalerie ſur les aîles, & l'artillerie diſtribuée ſur le front de la prémière ligne. Il eût bien voulu pouvoir attaquer en arrivant; mais la nuit qui ſurvint ne lui permit pas de ſatisfaire ſon impatience, augmentée encore par l'intérêt de prévenir le retour de Pappenheim. Il paſſa cette nuit du cinq au ſix dans ſon Caroſſe, s'entretenant familièrement avec ſes Généraux.

Le matin étant venu, un brouillard épais ſuccéda à la nuit, & ne répandit guère moins de ténèbres. Le Roi, en attendant que le brouillard fût diſſipé, fit entonner le Pſeaume 46. de la traduction que Luther compoſa dans le Château de Cobourg (1), & qui commence par ces mots dans les traductions Françoiſes: *Dieu nous eſt retraite & force.* Les trompettes & les timballes accompagnèrent le chant de toute l'armée, & des Miniſtres de la Réligion. A ce Pſeaume ſuccéda encore le 67. & enfin, un Cantique que le Roi (2) avoit compoſé lui-même en Allemand, & dicté à Fabricius ſon Aumônier ordinaire. Le Roi entonna lui-même ce Cantique, & toute l'armée l'accompagna au bruit des trompettes & des timballes.

Le brouillard s'étant un peu diſſipé, le Roi ſe mit à genoux à la vue de toute l'armée, & alors commencèrent les priéres accoûtumées; après leſquelles le Héros monta à cheval, parcourut tous les rangs, exhortant les Soldats & les Officiers à faire leur devoir. Il dit à ſes Suédois; *mes Enfans, conduiſez-vous en gens d'honneur; combattez vaillamment pour la parole de Dieu, & pour votre Roi; c'eſt le moyen de vous rendre agréables à Dieu, & de vous faire eſtimer des hommes: ſinon, je vous jure qu'aucun de vous ne reverra la Suéde, & que vous laiſſerez vos os en Allemagne.* De-là paſſant aux Allemands. *Mes Frères*, leur dit-il, *je vous conjure de me ſeconder en braves gens. Imitez-moi; vous verrez que je ne prétens pas ménager mon ſang & ma vie pour vous, pour votre liberté, pour votre Réligion; car, il ne s'agit pas ici de moins que de ces précieux avantages. Si vous combattez avec moi de pied-ferme, ne doutez pas de la victoire: Dieu vous l'accordera, & votre poſtérité bénira votre valeur. Sinon, c'eſt fait de votre liberté, de vos biens, de votre Réligion.*

Le Roi donna le mot de ralliement, qui, fut comme à la Bataille de Leipzig, *Dieu avec nous.*

Vallenſtein (3) de ſon côté animoit les ſiens de ſon mieux, leur repréſen-

Suédois ont eu affaire à quarante mille hommes au moins; puiſque le corps de Pappenheim, [illegible] tous les Hiſtoriens, étoit [illegible] de [illegible] mille hommes. Et c'eſt [illegible] [illegible] ces mêmes Hiſtoriens, [illegible] avec *dix-huit mille hommes* Guſtave-Adolphe *ne balança pas d'en attaquer* [illegible].

(1) *Eine feſte Burg iſt unſer Gott.*

(2) Ce Cantique commençoit ainſi, *Verzage nicht, du Häuflein klein, ob ſchon die Feinde willens ſeyn, dich gänzlich zu zerſtören.* C'eſt-à-dire, *ma chere petite troupe, ne crains point, quoique tes nombreux ennemis ayent juré ta ruine.*

(3) Larrey dit qu'il ſe faiſoit porter en litière, ne pouvant ſe tenir à cheval à cauſe de la goute, dont il étoit tourmenté. Kevenhuller

tant qu'ils alloient combattre pour *Dieu*, pour *ſon Egliſe*, pour l'Empereur, & pour toute l'Auguſte Maiſon d'Autriche. Il viſita l'artillerie, donna pour mot de ralliement *Jeſus*, *Maria*, & ordonna que, quand Pappenheim arriveroit avec ſes troupes, on lui fit prendre la place que le bagage avoit occupée.

A onze heures, le brouillard étant entiérement diſſipé, le ſoleil, éclairant cette vaſte pleine, fit voir ces deux formidables armées, qui ſe devoroient déja des yeux, & ſe préparoient à s'élancer l'une contre l'autre. Le Roi n'étoit vétu que d'un ſimple buſle, ne pouvant ſuporter une cuiraſſe, à cauſe d'une balle qui lui étoit reſtée dans l'épaule, & qui lui cauſoit de grandes douleurs quand il étoit armé. D'ailleurs ce Prince faiſoit peu de cas de ſes armures complettes, & les avoit tout-à-fait bannies de ſa Cavalerie. Il n'avoit qu'un chapeau ſur ſa tête. Dans cet état, il parut comme une jeune Lion à la tête de ſon armée, pouſſant ſon cheval de la gauche à la droite, & criant à ſes Soldats (1) *Charge, charge à la garde de Dieu. Jeſus, Jeſus, Jeſus aide-moi aujourd'hui à combattre pour la gloire de ton Saint Nom.* Alors tout s'ébranla. Le Roi ſe plaça à deux pas en avant du centre de ſa droite, qu'il commandoit en perſonne. Bernard de Weymar commandoit la gauche; & le centre, compoſé de la brigade jaune (2), de la bleue & de la blanche, étoit commandé par Nicolas Brahe de Wiſingsbourg (3), que le Roi peu de jours auparavant avoit deſigné entre ceux, qu'il jugeoit dignes du Commandement général. La droite de la ſeconde ligne étoit commandée par le Général Bulach; la gauche par le Prince Erneſt d'Anhalt, & le centre par Kniphauſen. Le Corps de Reſerve étoit commandé par le Colonel Henderſons Ecoſſois (4).

D'abord l'Infanterie Suédoiſe ſouffrit beaucoup du feu, qui partoit des foſſés du grand chemin; mais, dès qu'elle put joindre l'ennemi, elle chaſſa les Mouſquetaires qui étoient dans ces foſſés, & leur prit ſept piéces de canon, qui fûrent auſſitôt tournées contre les Impériaux. Les Mouſquetaires à cheval, & les Carabins, après avoir fait leur décharge, & caracolé devant la Cavalerie Suédoiſe, ſe retirèrent fort en deſordre derrière les Cuiraſſiers Impériaux, parmi leſquels ils jettèrent la terreur. Si dans ce moment la Cavalerie Suédoiſe avoit pu les charger, il eſt probable qu'elle en auroit eu bon marché, & les auroit forcés à prendre la fuite, ce qui eût livré l'Infanterie Impériale à la merci des Suédois. Le Roi, qui avec ſa lorgnette voyoit flotter ces gros Eſcadrons ſi remarquables par leurs grandes cuiraſſes, qui leur couvroient tout le Corps, exhorta ſa Cavalerie à ſuivre l'Infanterie: mais elle trouva de

ne dit rien de ſemblable, & ſon ſilence me fait douter de cette circonſtance.

(1) Il eſt remarquable, que *Chemnitz* & *Kevenhuller* rapportent les mémes paroles en Allemand: *Nun wollen wir daran, das walt der liebe Gott . . . . Jeſu, Jeſu, Jeſu, hilf mir heut Streiten, zu deines Heiligen Namens Ehre.* Chemnitz *p.* 465. Kevenhuller *p* [illegible].

(2) Folard l'appelle le Régiment Jaune, qui fit tant de beaux exploits dans cette importante journée. C'étoit le Regiment des gardes du Roi.

(3) Et non pas *Weiſſenbourg*, comme l'écrit M. Harte.

(4) La Bataille ne commença proprement qu'à onze heures. Ce n'eſt pas que dès les huit heures le canon des Impériaux n'eut commencé à jouer, & que, le brouillard ayant diminué, il n'y eût eu de vives eſcarmouches entre les Dragons du Roi, & les Mouſquetaires à cheval de Wallenſtein; mais, le brouillard ayant obſcurci de nouveau l'air, ce ne fut que vers onze heures qu'il parut entiérement diſſipé, & que la charge commença ſur tout le front des deux armées.

grandes difficultés à passer le premier fossé, qui, fort élevé du côté des terres, se trouvoit fort bas du côté du grand chemin; dans ce moment les Croates, qui débordoient l'aile droite des Suédois, s'avancèrent pour prendre leurs Escadrons en flanc; mais ils furent aussitôt rompus & mis en fuite. Le fameux Isolani qui les commandoit les rassembla près de Marckranstædt, les fit prendre à droite sur Thronitz, leur fit tourner le bois de *Schkœlzig*, qui étoit à deux cens pas de l'extrémité de la droite des Suédois, & vint tomber sur les bagages de l'armée du Roi, tout près du Village de *Menchen*, avec des cris épouvantables selon leur coûtume. Mais le Duc Guillaume de Saxe-Weymar, étant accouru avec quelques Escadrons de la seconde ligne de la droite, les mit tellement en desordre qu'ils ne reparûrent plus.

Cependant le Roi, s'étant mis à la tete du peu d'Escadrons qui avoient passé, charge les Cuirassiers Impériaux, & fait plier leur prémière ligne; la seconde s'avance pour charger le Roi à son tour, tandis que l'autre se rallie. Les Suedois s'arrêtent. Le Monarque crie au Régiment de Stenbock d'avancer & de le suivre: il part pour charger ces Escadrons frais de Cuirassiers. Il ne s'apperçoit pas qu'il n'est suivi que de deux Palfreniers, & du seul Duc François-Albert de Saxe-Lawenbourg, avec un Domestique ou Officier de ce Duc, que quelques-uns nomment Falckenberg, qui n'est peut-être que le Heynin du Marquis de Feuquieres. Dans ce moment, le Roi reçoit un coup de pistolet, ou selon d'autres un coup de canon, ou de mousquet, qui lui casse le bras. Sa Cavalerie arrive. On s'écrie, *le Roi est blessé*. Ce cri, parti des premiers rangs, fit de la peine à ce vaillant Prince; il craignit que sa troupe n'en fût intimidée. Il releva aigrement cette parole, & se faisant violence, il reprit ce visage riant & serein, qu'il avoit dans les plus grands périls. *Ce n'est rien*, s'écria-t-il, *suivez-moi & chargez*. En même tems, il dit tout bas en François au Prince de Saxe-Lawenbourg: *mon Cousin, j'en ai tout autant qu'il m'en faut*, & je souffre une *extrême douleur: tâchez de me tirer d'ici*. Au meme instant une balle lui traversa les reins entre les deux épaules. Il tomba de cheval avec un *mon Dieu*, *mon Dieu* dans la bouche. Il reçut encore d'autres coups, & la mêlée devint si grande en cet endroit par les efforts que les Suédois firent, pour garantir le Corps de leur Bon Roi, & l'aracher des mains des Impériaux, qui le fouloient aux pieds de leurs chevaux, qu'il ne fut pas facile de le reconnoitre, étant couvert d'une foule d'autres morts, & confondu avec le plus simple Soldat. Cependant le Colonel Stalanske fit une si furieuse charge aux Impériaux, qu'il les fit reculer, & regagna le Corps de son Bon Maître (1).

On remarque que le cheval du Roi, ayant été blessé sous ce Prince, quoique guéri de sa blessure, ne laissa pas de mourir deux jours après.

C'est

(1) Son nom doit proprement s'écrire *Stalhandske*, qui signifie en Suédois *Gant d'acier*. C'est M. Arckenholtz qui m'en avertit dans les remarques qu'il m'a communiquées, où il se plaint que M. Harte ait oublié d'avertir dans son Histoire, que ce brave homme avoit été Valet ou Domestique; tandis qu'il est certain, qu'il étoit d'une des meilleures maisons de Finlande: avouent pourtant qu'il avoit commencé son apprentissage d'armes par porter le mousquet, ce qui lui étoit commun avec beaucoup de grands Princes. Le Chancelier Oxenstiern en faisoit si grand cas, qu'il lui confia en 1633 le commandement d'un Corps de troupes, qu'il envoyoit au secours des Etats-Généraux.

C'eſt ainſi que racontent cette mort funeſte Chemnitz & Spanheim, dont le premier mérite toute croyance en qualité de Contemporain, & de Miniſtre de ce grand Roi, auſſi bien que par l'eſprit de moderation & de ſageſſe, qui régne dans tout ſon Ouvrage : l'autre n'en mérite guère moins par la ſagacité de ſon eſprit, la juſteſſe de ſon jugement, & les moyens qu'il a eu de s'inſtruire à fond de tout ce qui avoit rapport à Guſtave-Adolphe, dont il étoit auſſi bien Contemporain que l'autre. Mais, ſi le Roi a été tué à la tête de ſon aîle droite, il s'enſuit que cela eſt arrivé pas loin du pont, qui joint les deux parties du grand chemin, que le *Flæſs-Graben* ſépare : mais comme l'opinion générale, appuyée ſur divers témoignages que nous rapporterons ailleurs eſt, que Guſtave-Adolphe perdit la vie à vingt ou trente pas plus bas que la fameuſe *Pierre Suédoiſe* (1), en tirant vers Lutzen, je pancherois aſſez à en croire plûtôt le récit que le Comte de Kevenhuller fait de ce triſte événement.

„ Le Roi, dit-il (2), feignit un moment de vouloir commencer l'atta-„ que, tantôt par la droite, tantôt par la gauche de l'armée Impériale. Enfin, „ l'Infanterie Suédoiſe fondit tout d'un coup ſur les Mouſquetaires, qui étoient „ dans les foſſés du grand chemin, & les chaſſa de leur poſte, prit ſept pié-„ ces de canon plantés près des foſſés, & les fit jouer avec tant de vivacité „ ſur l'Infanterie Impériale, que la prémière, la ſeconde & la troiſiéme briga-„ de en fûrent ébranlées, & commençoient à lâcher le pied, lorſque le Duc „ de Fridland arriva, les rétablit, & les ramena au combat avec tant de ſuc-„ cès, que les Suédois pliérent à leur tour, fûrent pouſſés juſqu'au-de-là des „ foſſés, & les ſept canons repris.

„ Sur ces entrefaites l'aile droite des Suédois, menée par le Roi en perſonne, „ tomba avec tant de furie ſur les Eſcadrons de la gauche des Impériaux, „ compoſée en partie de Croates, qu'elle les rompit, & les renverſa ſur la ſe-„ conde ligne, qui en fut miſe en un tel deſordre qu'elle s'enfuit.

„ D'un autre côté l'aile gauche de l'armée du Roi conduite par le Duc „ Bernard de Saxe-Weymar, fut ſi incommodée de la groſſe artillerie plantée „ pres des moulins-à-vent, qu'elle fut obligée, de reculer ne pouvant plus „ ſoutenir un ſi grand feu. Le Roi, apprennant à l'aîle droite ce mouvement „ retrograde de ſa gauche, chargea le Feld-Maréchal Horn d'achever la dérou-„ te de la gauche des Impériaux, & courut à ſon aîle gauche, pour la rame-„ ner lui-même à la charge. Ce Monarque en arrivant ſe mit à conjurer Sol-

(1) La *Pierre Suédoiſe* eſt un haut & large caillou, terminé en pointe & mis-de-champ à-peu-près à mi chemin du *Flæſs-Graben*, à Lutzen, ſur le bord du foſſé, le plus proche du champ de Bataille de l'armée Suédoiſe. Cette Pierre, ſuivant la tradition du pays, a été miſe au même endroit, où fut trouvé le Corps de Guſtave-Adolphe. Ce qui confirmeroit la Rélation du Comte de Kevenhuller. La Ville de Nuremberg, pleine d'amour & de reconnoiſſance pour ce Héros, lui fit faire un monument magnifique en marbre, avec ſa ſtatue & ſes attributs, pour être placé à l'endroit où l'on trouva ſon Corps mort. Mais le changement, qui arriva dans les inclinations, & les intérêts de l'Electeur de Saxe, empêcha l'exécution d'un deſſein ſi louable de la part de cette Ville. De dire qui a mis cette Pierre en cet endroit, c'eſt ce qui n'eſt pas aiſé. Ce ne ſont pas les Soldats Suédois, à ce que je crois ; je penſe plûtôt que ce ſont les Commiſſaires Saxons, dont nous avons parlé plus haut. La Pierre même paroît avoir été apportée de loin, & probablement de Weiſſenfels ; car il y a à peine quelques petits cailloux, très clair ſemés dans toute la plaine de Lutzen.

(2) *Pag.* 191.

„ dats & Officiers, de ne lui pas faire cet affront que de reculer devant l'ennemi, les suppliant les mains jointes de s'arreter, & de tourner visage. Ces „ paroles les ayant ranimés, ils font volte face. Le Roi s'avance pour examiner comment il pourra le mieux enfoncer les Impériaux; &, s'étant trop „ approché, il est tué sur la place (1)".

Voila donc le Roi de Suéde tué à l'aile gauche; c'est-à-dire, pas bien loin de la Ville, & à une petite distance de la *Pierre Suédoise*.

Kevenhuller ajoûte, „ que toutes les Rélations s'accordent à dire, que le „ Roi est resté en venant au secours de sa gauche; mais qu'on varie extrêmement sur la manière, dont chacun prétend qu'il a été tué."

En cela il a raison; à peine trouve-t-on deux Auteurs, qui conviennent sur ce sujet à moins que l'un ne soit le copiste de l'autre.

Mais voyons la suite de la Rélation du Comte de Kevenhuller: Elle me paroît assez curieuse.

„ Les uns prétendent, continue-t-il, qu'il fut atteint d'un coup de fauconneau au bras gauche, qui en fut tout fracassé; & que les siens le conduisirent, „ tout foible & defaillant plus bas vers l'aile droite, de peur que cette vue ne „ fit perdre courage à ses troupes; & qu'en chemin, ayant été abandonné de „ ses principaux Serviteurs, il fut rencontré par une troupe de Cuirassiers Impériaux, qui l'achevèrent sans le connoître, le depouillèrent, & le laissèrent „ sur la place. On dit, que, se voyant blessé mortellement, il dit en François „ au Prince François-Albert de Saxe-Lawenbourg, qui ne le quitta point, „ *Mon Cousin, j'ai mon fait, tâchez de vous sauver.* Mais le Prince ne voulut „ point le quitter: &, le prenant sur son cheval entre ses bras, il se mit à „ galoper, pour le tirer de la mêlée: mais, ayant été poursuivi par des Impériaux, dont un lui appuya le pistolet à la tête, il laissa tomber le Roi, & ayant „ paré le coup avec le bras, il eut seulement la joue ecorchée, & il s'échappa".

Le même Auteur nous a conservé le précis de la Rélation que Wallenstein envoya à l'Empereur. Il y est dit „ que, le Roi voulant venir au secours de „ ses troupes, qui plioient & lâchoient le pied, un Caporal des troupes Impériales prit un Mousquetaire par la main, & lui dit, voyant que chacun faisoit place au Roi: *tire sur celui-là; car c'est assûrément quelque gros colier.* „ Surquoi le Mousquetaire, ayant compassé sa méche, & couché en joue, tira „ si juste qu'il cassa le bras à ce Monarque. A l'instant même un de nos Escadrons, conduit par un homme revêtu d'une cuirasse luisante, qu'on croit „ avoir été le Sr. de Falckenberg, Lieutenant-Colonel du Régiment de Florence, envelopa le Roi, & ledit Lieutenant-Colonel lui tira un coup à la tête, dont il tomba mort, & sur le champ il fut dépouillé. Les Suédois ayant „ ensuite rechassé les Impériaux, & recouvré le Corps de leur Roi, Falckenberg „ fut tué en vaillant homme sur la même place où il avoit tué le Roi".

Dès que le Roi fut mort, la nouvelle s'en répandit (2) dans toute son ar-

(1) Cette Rélation s'accorde avec le rapport des Commissaires Saxons. „ Le Roi, disent ils, „ s'étant trop avancé pour charger „ une Compagnie de Cuirassiers, eut le bras „ cassé, & la poitrine percée d'outre en outre.

(2) Le Chevalier de Folard a avancé mal à propos, que la mort de ce Héros ne fut sue qu'après la Bataille. Chemnitz nous a fourni ce que nous venons d'avancer au contraire. Spanheim dit la même chose, & ajoûte que

mée. Non ſeulement on n'en douta point, dès qu'on vit revenir ſon cheval ſans ce Prince, avec une ſelle toute enſanglantée, & des piſtolets de même; mais ceux qui s'étoient trouvés auprès de lui lorſqu'il fut tué n'en firent point miſtère, & le publièrent à qui voulut l'entendre.

Ainſi mourut Guſtave-Adolphe le Grand, à la fleur de ſon âge, n'ayant que trente-ſept ans, onze mois & vingt-ſept jours, dans le ſein même de la victoire, & la plus belle époque de ſa vie. La rapidité de ſes conquêtes, la grandeur de ſes deſſeins excitèrent contre lui l'envie de ſes plus intimes Alliés, de ceux qui lui avoient le plus d'obligations. Sa bonté, ſa popularité, ſes mœurs réglées, ſa tempérance, ſa pieté, ſon deſintéreſſement lui attirèrent l'amour des peuples, l'eſtime même de ſes ennemis. Les Proteſtans de France, d'Allemagne, de Hollande & d'Angleterre le pleurèrent ſincérement. Il y en eut qui moururent de chagrin de ſa mort. Chacun voulut avoir ſon portrait; & l'on fit des vers à ſa louange en toute ſorte de langues. Le Pape même en fut ſincérement affligé, tandis que la Cour de Madrid ſe livra à des excès de joie les plus indécens. Ferdinand, dont il avoit ébranlé le Trône, & briſé les fers qu'il forgeoit à l'Europe, obſerva plus de gravité, & de décence. Il verſa des larmes, en apprenant (1) la mort d'un ennemi ſi digne de l'eſtime de tous les ſiécles; Père tendre, bon Mari, bon Roi, & le meilleur des Maîtres. A ſa mort, les Suédois étoient Maîtres de plus des deux tiers de l'Allemagne, & de cent trente Villes fermées dans cette partie de l'Europe. S'il n'eſt pas le ſeul, qui ſe ſoit immortaliſé par de grandes conquêtes, il eſt peut-être le ſeul, qui ait fait de la vertu l'appui de ſon Trône, qui ait ſu la pratiquer dans toute ſon étendue, l'allier aux grandes affaires, & mériter le titre rare de Grand Homme vertueux.

Ses principes ſur la Réligion étoient fermes; &, bien loin d'avoir jamais donné l'eſſor à ſon eſprit aux dépens des vérités ſacrées du Chriſtianiſme, il eut toûjours une dévotion tendre & éclairée, comme nous en avons des preuves dans tout le cours de ſa vie; tant l'eſprit fort étoit au-deſſous de cette âme Héroïque douée de tant de Vertus Morales & Chrétiennes.

La juſteſſe de ſon eſprit, & la droiture de ſon cœur l'avoit affermi dans le Syſtême de maintenir ſcrupuleuſement *la Conſtitution de l'Etat*, & les *Droits de ſes Sujets*, quoiqu'ils bornaſſent *ſon Autorité*.

Il aimoit tendrement ſes peuples. Leur gloire & leur bien-être étoient les premiers reſſorts de ſa vie, perſuadé que le bonheur de ſon régne, ſa gloire, & le pouvoir vraiment digne d'envie, reſidoient dans le cœur de ſes ſujets qui l'adoroient.

Il poſſedoit ſupérieurement l'art de connoître les hommes: & c'eſt à ce talent que la Suéde dut l'avantage qu'après ſa mort tout ſe ſoutint: rien ne tomba dans la confuſion ſous la direction du Grand Chancelier: la gloire de

Kniphauſen en fit ſavoir la prémière nouvelle au Duc Bernard de Saxe-Weymar, qui prit alors le commandement de l'armée en Chef.

(1) C'eſt le Comte de Kevenhuller qui le dit, ce qui n'a rien qui étonne, quand on ſait que cet Empereur pleura la mort tragique de Wallenſtein; quoiqu'il s'en reconnût l'Auteur dans le manifeſte qu'il publia ſur cet horrible aſſaſſinat, qu'il prétendit juſtifier par des accuſations vagues, ſans preuve, ni rien qui ne pût ſervir à faire aſſaſſiner tout le monde, dès que la fantaiſie en prendroit à quiconque auroit des ſcélérats à ſes gages, capables de ſe prêter à de pareilles exécutions.

ſes armes acquit un nouvel éclat ſous les Bernard de Weymar, les Banner, les Torſtenſon, les Kœnigſmarck, tous choiſis & formés par ce Grand Roi. Depuis les Romains perſonne n'avoit jamais ſi profondément reflêchi ſur l'art de la guerre que Guſtave-Adolphe.

Il étoit ennemi du menſonge & de la tromperie, & ſa Cour ne fut jamais le Theatre des flatteurs, de l'intrigue, de la calomnie, des perſécutions, & des indignes tracaſſeries des ames baſſes & ſerviles: elle fut toûjours le Séjour des grands hommes, & le Bureau des grandes affaires.

Il avoit ſurtout un grand mépris pour le faſte & la molleſſe, pour la pompe & le luxe dans les habits. Endurci aux fatigues, il couchoit auſſi volontiers ſur un peu de paille fraiche, que d'autres ſur le duvet. Son camp étoit ſon Palais, & jamais il ne coucha qu'au milieu de ſes Soldats. Cette façon de vivre l'avoit rendu infiniment cher aux troupes, & lui avoit en même tems fortifie le tempérammment au point, qu'il n'eut jamais d'incommodité, & jouit toûjours de la plus parfaite ſanté. Il ſe refuſoit le ſuperflu, pour ne pas enlever le neceſſaire à ſes ſujets.

Il étoit populaire avec aiſance & dignité; pieux ſans bigoterie, ni fanatisme; humain ſans timidité, ni foibleſſe; courageux ſans emportement, ni colère; politique ſans trahiſon, ni fauſſeté.

Son génie eclaira ſon ſiécle, fixa le ſyſtéme des politiques de l'Europe, décraſſa l'art militaire, & rendit la Suéde reſpectable & reſpectée, & ſa mémoire cherie de la poſtérité la plus reculée. Toutes les époques de ſa vie ſont marquées de grandeur; tout le tableau de ſes actions eſt nuancé de vertu & de bienfaiſance. Il fut ſincérement zèlé pour ſa Réligion, & reſpecta toûjours le culte & le préjugé des autres.

Il ne laiſſa qu'une Fille légitime, qui fut la fameuſe Chriſtine, ſi louée des uns, ſi cenſurée des autres, & ſi indécemment déchirée par l'Auteur Anglois de l'Hiſtoire du Père.

Il eut un Fils naturel (1) qui étudioit à Wittemberg, lorſque le Roi fut tué; & qui pouvoit avoir alors l'age de ſeize ou dix-ſept ans.

(1) [illegible] une note de l'Hiſtoire de Guſtave-Adolphe [illegible] Anglois, M. le Dr. Harte donne [illegible] ce Fils naturel, la traite de [illegible] que le Roi et donné au Prince de [illegible] Lawenburg. Nous prouverons ailleurs [illegible] Prouvons ici le premier. Si M. Harte [illegible] les Mémoires de la Reine Chriſtine [illegible] il y auroit vu une Lettre [illegible] au Roi, écrite quinze jours [illegible] bataille de Lutzen, par laquelle il lui [illegible] que l'Univerſité de Wittemberg l'a [illegible] Il y avoit deja prononcé [illegible] Latin en 1631. ſur la [illegible] Il ſe nommoit [illegible] & [illegible] que le Roi avoit eu [illegible] Marguerite, [illegible] [illegible] ment de cette Hi- [illegible] beaucoup au Roi: & dès qu'il eut appris la mort de ce Monarque, il ſe rendit de Wittemberg [illegible] deman- de avec inſtance au Feld Maréchal Horn, qu'on lui ouvrit le cercueil du Roi, on lui accorda cette faveur, & voyant ces triſtes reſtes d'un Père ſi tendrement cheri, il ne dit que ces paroles: [illegible] Il avoit le courage & l'intrepidité du Roi, beaucoup de ſon eſprit, & de ſa grandeur d'ame. [illegible] rendu devant Chemnitz aſſiégé par le Duc Bernard de Saxe-Weymar, [illegible] En 164[illegible] la Reine Chriſtine [illegible] Comte de W[illegible] [illegible] dant quelque [illegible] dont il [illegible] en vertu de [illegible] ayant reçu en [illegible] ble un [illegible] Suede. Le Comte de Kevenhuller [illegible]

Je n'entreprendrai pas ici de décrire la douleur de la Reine de Suéde à la nouvelle de la mort d'un Epoux, si digne de sa tendresse & de son respect ; ni celle de toute la Nation Suédoise, dont il étoit le Père, l'honneur & la gloire. Je laisse au Lecteur à se représenter une affliction si fort au-dessus des traits les plus forts de l'éloquence.

Gustave mort, tout est dit. Mon objet est rempli ; & mon âme émue d'un si triste événement ne sauroit penser à des faits naturellement liés à cette catastrophe. Cependant le Lecteur attend de moi la fin de cette terrible Bataille. Tout ce qui regarde Gustave-Adolphe l'intéresse. Sa curiosité n'est point satisfaite. Il veut savoir tout ce que les Contemporains du Héros ont rapporté des circonstances de sa mort, & il exige que je le conduise jusqu'au tombeau de ce Grand Roi.

J'essuie donc des larmes que m'arrache ce tragique récit, & je reviens dans les plaines de Lutzen.

L'artillerie des Impériaux leur donnoit un grand avantage, en ce qu'elle étoit du plus gros calibre, & celle des Suédois ne consistoit qu'en piéces de campagne, & en canons de cuir bouilli. La marche de Gustave avoit été si rapide, qu'une artillerie plus pesante n'auroit pas pu le suivre.

La gauche des Suédois, s'étant ralliée & remise en ordre, marcha de nouveau. Le Soldat furieux de la mort du Roi ne songeoit plus qu'à la vanger. La droite de Wallenstein fut attaquée avec tant de fureur qu'elle plia. L'Infanterie Suédoise du centre, conduite par Nicolas Brahe de Wisingsbourg, Colonel de la Brigade jaune, chargea les gros Bataillons quarrés du Duc de Fridland avec tant de succès qu'il les rompit. Au même instant une bombe des Suédois tombe sur les chariots de munition, placés près du gibet à côté du chemin de Mersebourg, & met le feu à un chariot de poudre, qui saute en l'air, & allume d'autres chariots chargés de bombes & de grenades, qui sautent aussi avec un tel fracas, que les Impériaux en sont épouvantés ; ils croient qu'on les attaque par derrière ; ils s'étonnent, s'épouvantent, se confondent, & prennent tous la fuite ; malgré les efforts de Wallenstein, & de l'Abbé de Fulde (1) qui galope après eux le Crucifix à la main, les exhortant, & les encourageant de son mieux.

au long de ce Fils de Gustave, & son témoignage [illegible], pour en établir l'existence. Il en est aussi fait mention dans *la vie du Maréchal de Gassion*, que M. Harte cite si souvent, & dont nous n'avons pas daigné faire mention, parce qu'elle nous a paru écrite dans le goût des Mémoires du Sr. de Lesleuf Baron de Sirot. Le Maréchal de Gassion étoit sans doute un excellent homme de guerre. Mais il n'est pas l'Auteur de [illegible], qui est si fort au-dessus du [illegible]. On [illegible] consulter aux pages 2[illegible]2. 25[illegible]. 2[illegible]. [illegible] du présent Tome. On y trouvera bien [illegible] particularités touchant le jeune Gustave [illegible] ; mais elles paroîtront suspectes aux personnes judicieuses.

(1) M. Harte dit, qu'il fut tué d'un coup de canon en regardant la Bataille par une fenêtre d'un des moulins-à-vent : mais le Comte de Kevenhuller & *Bureus* ne le représentent pas comme Spectateur si tranquille. Le premier dit, qu'après avoir donné l'absolution & la bénédiction à l'armée, il exhorta toûjours les troupes le crucifix à la main. Il ajoûte qu'il fut tué dans la fuite, ayant pris un Escadron Suédois pour des Impériaux. L'autre, qui étoit présent à la Bataille, & Officier de quelque rang chez les Impériaux, en parle ainsi. *Fuldensis Abbas Benedictinus Monachus, ac Princeps imperii, dum [illegible] manibus gestans [illegible] Catholicis pugnantibus [illegible]* L'Abbé de Fulde est Prince de l'Empire, [illegible] voix & séance à la Diéte. Celui dont il [illegible]

Tout fuit du côté de Merfebourg, & les Suédois pourfuivant les fuyards tuent l'Abbé de Fulde, font un grand carnage des Impériaux, s'emparent du canon près des moulins-à-vent, & les tournent contre l'ennemi.

Dans ce moment Pappenheim arrive de Halle avec huit Régimens frais. Il charge les Suédois que leur avantage même avoit mis en defordre; & donne le tems à Wallenftein de rallier fes troupes, & de les ramener à la charge. Voici donc une nouvelle Bataille. Les Suédois fe remettent avec cette promtitude, dont des troupes bien exercées & bien fubordonnées font fufceptibles. Les deux lignes s'enchaffent l'une dans l'autre, & n'en font plus qu'une, pour préfenter aux Impériaux un front égal au leur.

Pappenheim fait quelques prifonniers, il leur demande avec vivacité où eft le Roi de Suéde; on lui dit qu'il eft à la droite. Il y vole: il apprend qu'il n'eft plus. *Dieu foit loué*, dit-il, *il a deliveré l'Eglife Catholique d'un dangéreux ennemi.* On rapporte que la nuit avant la Bataille Pappenheim avoit rêvé qu'il étoit aux prifes avec le Roi de Suéde, & qu'il le terraffoit, lorfqu'il reçut plufieurs coups mortels. Quoiqu'il en foit de ce prétendu rêve, Pappenheim fe conduifit dans cette action à fon ordinaire, comme un vaillant Soldat, & y fut bleffé mortellement d'un coup de canon (1) de fix livres de balle. On le jetta (2) dans un caroffe, qui le conduifit à Leipzig, & on l'entendit s'écrier plufieurs fois: *n'y a-t-il perfonne qui me puiffe arrêter le fang?* Il mourut le lendemain dans le Chateau de Pleiffembourg, où fes entrailles fûrent inhumées, & fon Corps porté à Prague, où le Duc de Fridland lui fit des magnifiques funerailles. Dès qu'il fe fentit bleffé mortellement, il dit à fon Aide-de-Camp: *Allez* (3) *dire au Duc de Fridland que je fuis bleffé de maniere à ne pas efperer de vivre; mais que je meurs content, étant affuré de la mort du plus implacable ennemi de la Réligion Catholique.*

Quoique les Suédois, accablés fous la fupériorité du nombre, fuffent d'abord obligés de reculer, ils ne laifferent pas de fe maintenir fur le champ de Bataille des Impériaux, furtout près des moulins-à-vent, où le carnage fut extrême, & où le Regiment des Gardes fit des prodiges de valeur: & le lendemain on voyoit ces habits jaunes couchés fur le ventre, dans le même ordre où ils etoient en combattant. Nicolas Brahe, qui commandoit cette invincible troupe, eut la cuiffe fracaffée d'un coup de canon, & mourut de fa bleffure.

Enfin, les Suédois firent de fi grands efforts, & s'animèrent fi bien à vanger la mort de leur Roi, qu'ils rompirent pour la troifiéme fois les Impériaux, & les mirent en fuite. La nuit fauva les debris de leur armée. Ils fuïrent les uns vers Merfebourg (4), les autres vers Leipzig; & ayant rencontré leurs bagages affez près de cette dernière Ville, ils les pillèrent eux-mêmes (5). Wallen-

[illegible] fe nommoit *Jean Bernard Schenck*. Il avoit été élu le 12 de Mars 16[illegible].

(1) Ou de deux Mousquetades fuivant Kevenhuller.

(2) Burg.

(3) Burg cité par M. Burhm. n. p. 537. de la Trad.

(4) [illegible] de l'opinion [illegible] de la victoire, & ce Seigneur fi im[illegible] partial paroit avoir été furpris par les Relations de Wallenftein: car la [illegible] de la [illegible] reffemble beaucoup à celles d'aujourd'hui. Il prétend [illegible] leur artillerie, [illegible] pour l'emmener.

(5) [illegible]

ftein y arriva un peu après, & en repartit le lendemain fuyant vers la Bohême : il ne s'arrêta qu'à Leithomeritz à cinquante lieuës du champ de Bataille. La Bataille dura fix heures : quelques-uns difent neuf ; mais apparemment ils y comprenent les efcarmouches, qui commencèrent dès les neuf heures du matin.

Les Impériaux perdîrent tout leur canon, toutes leurs munitions, beaucoup d'Etendarts & de Drapeaux. Les Suédois paffèrent la nuit fur le champ de Bataille dans un morne filence, affligés de la mort de leur Roi. On avoit eu beaucoup de peine à le retrouver, & à le reconnoître, tant il étoit défiguré par fes bleffures, par le fang dont il étoit couvert, & meurtri par les pieds des chevaux. On ne le reconnut, qu'à la cicatrice encore fraîche d'une bleffure, qu'il avoit reçue devant Nuremberg (1).

Toute la plaine de Lutzen, depuis le pont du *Flœfs-Graben* jufqu'aux portes de la Ville étoit couverte de morts, de mourans, & de bleffés. La quantité de fes derniers eft prefqu'incroyable. Kevenhuller dit, que dans l'armée Impériale, il n'y eut quafi pas un Soldat, qui n'emporta quelque marque fur fon Corps, qui le fit fouvenir toute fa vie d'une action fi longue & fi mémorable.

On compta dix à douze mille morts fur le champ de Bataille de part & d'autre (2). Le lendemain il entra environ quinze Bataillons dans Leipzig prefque fans armes, les Soldats les aiant jettées pour mieux fuir. Il n'y avoit pas un feul drapeau entier : Tout cela partit le matin à fix heures ; &, fortant par la porte de St. Pierre, marcha fur Borna pour gagner la Bohême. Le huit il paffa beaucoup de Cavalerie fort délabrée, prenant la même route. Le même jour le Feld-Maréchal Holck rendit les clés au Sénat en lui difant :

novo flagitio, majorem effecerunt culpam ; namque Lipfiam prope cum in noftra impedimenta, quæ eo deducebantur, incidiffent, majorem partem expilarunt, ftrenui quidem milites, qui fine prædâ omninò à certamine difcedere noluerunt. Burgus cité par M. Bœhm.

(1) M. Arkenholtz eft le feul que je puiffe citer pour garant de ce fait ; n'ayant point lu ailleurs que dans fon Manufcrit, que Guftave eût été bleffé près de Nuremberg. Mais feulement qu'un boulet de canon avoit emporté un morceau de la femelle de fa botte fans lui faire de mal. Ark. Mff. *p.* 649.

(2) Lorfque je vis les champs de Lutzen pour la première fois en 1733. je remarquai deux petits Tertres fur la furface unie de cette plaine, l'un rond & haut de trois à quatre pieds, l'autre à peine de deux pieds. Le premier fe trouvoit-là où je jugeois à-peu-près qu'avoit été la gauche des Impériaux un peu en avant ; l'autre étoit ovale & beaucoup plus bas, un peu en arrière où avoient été les chariots de munition. Il y en avoit un pareil au premier derrière le terrain, où je jugeois, d'après les meilleurs plans, qu'avoit été le centre de l'armée Suédoife. Les gens du Pays m'affuroient, que c'étoit là que l'on avoit enterré les morts.

Il eft remarquable qu'en 1758. il s'eft donné une Bataille à quatre lieuës de Lutzen, le même jour (à quelques heures près) que celle où périt Guftave-Adolphe. Une armée venue du fond de la France au fecours de la Saxe, fe trouva fur la fin d'Octobre dans la plaine de Lutzen, qu'elle auroit pu encore enfanglanter & fignaler, & où elle eût pu fe prévaloir de fa fupériorité, & de fon artillerie mieux que dans les ravins & les collines de Rofsbach. Cette armée donna une Bataille en courant, & la finit de même, au bout d'une heure. Cette Bataille commença à cinq heures du foir le cinquième Novembre, & fut finie à fix. La Poftérité aura de la peine à comprendre le *pourquoi*, & le *comment* de cette action fi peu fanglante, & qui eut pourtant de fi grandes fuites.

Je ne dois pas oublier que l'Auteur de l'Hiftoire de Guftave-Adolphe en Allemand, le Sr. Freytag, rapporte que le 6. de Novembre 1732. c'eft-à-dire, cent ans après la Bataille de Lutzen, un brouillard épais avoit couvert toute la plaine, où s'étoit donné la Bataille. Ce fait m'a été confirmé fur les lieux ; mais en même tems on m'a affuré, que les brouillards étoient affez ordinaires dans cette contrée dans cette faifon.

„ qu'il eſperoit qu'ils lui rendroient ce témoignage, qu'il avoit tenu ſa parole „ en honnête Gentilhomme, & qu'il s'étoit conduit envers leur Ville de manière à ne pas craindre, qu'ils ſe ſouvinſſent de lui, autrement que pour le „ regrêter: qu'il laiſſoit parmi eux beaucoup de bleſſés & de malades; qu'il ſe „ flattoit qu'ils en agiroient envers eux en Chrétiens ".

Il ne reſta donc aucune Garniſon dans Leipzig; mais le Château de Pleiſſenbourg fut d'autant mieux garni. On y laiſſa deux mille hommes, qui ne pouvoient y être que fort à l'etroit, car, la place eſt fort petite.

Tout ce que je dis-là n'eſt que pour montrer, que jamais vainqueur n'eut de marques plus eclatantes de ſon triomphe, que les Suédois eûrent du leur à Lutzen. La Maiſon d'Autriche ne laiſſa pourtant pas de faire chanter des *Te Deum* à Vienne, à Madrid, à Bruxelles, comme un témoignage qu'elle regardoit la mort de Guſtave-Adolphe comme une Victoire complette: car pour le gain de la Bataille, il y auroit de l'extravagance à le diſputer aux Suédois. Les ſuites firent bien voir lequel étoit le vainqueur; la priſe de Leipzig, l'expulſion des Impériaux hors de la Saxe, ſans que le Duc de Fridland fit mine de s'y oppoſer; la retraite de ce Généraliſſime à Prague, où il venoit d'établir ſon Quartier-géneral, ſans avoir pu raſſembler juſques-là qu'une poignée de monde: tout cela faiſoit bien voir pour qui la victoire s'étoit déclarée. Wallenſtein le ſavoit bien lui-même, & il en étoit ſi enragé, qu'il déchargea ſa colère ſur plus de vingt Officiers, dont quelques-uns Colonels & Chevaliers Teutoniques. Apres un très court examen, & ſeulement pour la forme, il ſe les fit amener le 21. de Janvier 1633. au Palais du Prince Charles de Lichtenſtein dans la petite partie de Prague, & leur prononça leur arret. Ils eurent tous la tête tranchee devant l'Hôtel-de-Ville de la vieille Ville. Il ſevit de même contre de ſimples Cuiraſſiers, & fit pendre deux ou trois Croates, ſans autre forme de procès que ſa volonté, & peut-être ſans autre motif que ſa defaite. Il ne voulut jamais accorder grace à un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, nommé *Staz de Warnſtein*, Capitaine de Cavalerie, d'une beauté, & d'une figure charmante, doué d'ailleurs de mille belles qualités. Tout ce qu'il y avoit de Grand à Prague, & dans les troupes ſollicita pour lui; mais on ne put jamais flechir ce deſpote irrité, & aigri par ſon malheur.

Les Imperiaux perdirent pluſieurs Officiers d'un rang très diſtingué à la Bataille en queſtion. Leurs principaux Chefs furent tués, ou mourûrent de leurs bleſſures. Quant aux Suédois, la perte de leur Roi abſorbe toutes les autres. C'eſt bien ainſi que le penſoit le Grand Chancelier Oxenſtierna, dans la Lettre qu'il écrivit au Senat ſur cet évenement, de laquelle nous donnerons ici l'abregé.

„ Je vous ai annoncé (1) juſqu'ici des triomphes & des victoires. Mais „ cette année a paru difficile: Sa Majeſté s'eſt vu enfermee avec ſon armee „ pres de Nuremberg par la grande armee Impériale. Les Eſpagnols menaçoient le Bas-Palatinat, & Pappenheim faiſoit le maitre en Saxe & en Weſtphalie. Cependant tous les efforts de l'ennemi ſe ſont reduits à rien: il a „ beaucoup

(1) Elle eſt datée de Francfort ſur le Meyn du 14. Novembre 1632.

„ beaucoup perdu, & ruiné toutes ſes armées. Sa Majeſté lui a enlevé toute
„ la Suabe, le Bas-Palatinat, les Pays de Bergues & de Cologne, tout le
„ cours du Rhin, l'Alſace & la Siléſie. De ſorte que, ſi la Providence avoit
„ voulu laiſſer vivre Sa Majeſté encore quelque tems, il eſt à croire que l'en-
„ nemi auroit été forcé à recevoir la loi....

„ Mais, comme tout eſt ici bas ſujet au changement, il ſe trouve qu'au lieu
„ de Vous annoncer des nouvelles agréables, je me vois forcé à Vous ap-
„ prendre un accident qui me pénétre le cœur. C'eſt que le Roi, de Glorieu-
„ ſe Mémoire, ne pouvant laiſſer ſans ſecours les Pays de l'Electeur de Saxe,
„ fit tant de diligence (1) depuis la Bavière juſqu'à Naumbourg, qu'il attei-
„ gnit l'ennemi près d'une petite Ville nommée Lutzen, où il livra Batail-
„ le à Wallenſtein, joint à Gallas, Holck, Pappenheim, & Merode. Et non-
„ obſtant la ſupériorité de toutes ces forces réunies, les troupes de Sa Majeſté
„ y ont remporté une victoire complette. Mais cet avantage n'a été payé que
„ trop cher, puiſqu'il en a coûté la vie au Père de la Patrie . . . . . .

„ Il y avoit déja quelques années que je prévoyois ce malheur, & j'avois
„ pluſieurs fois ſupplié Sa Majeſté de ſe ménager davantage . . . . .

„ Mais comme Dieu avoit doué ce Monarque d'un cœur Héroïque, &
„ d'un courage invincible, qui ne craignoit, ni le danger, ni la mort; il ne
„ nous appartient point d'en parler autrement que pour louer & admirer Sa
„ Majeſté . . . .

„ Dans le monde, il n'y a preſentement perſonne qui puiſſe lui être com-
„ paré, & il n'y en a pas eu depuis pluſieurs ſiécles. Je doute même que le
„ tems avenir en produiſe un ſemblable.

„ Le tître de Roi ſage, de Grand Guſtave, de Père de la Patrie lui eſt
„ juſtement dû parmi nous. Jamais la Suéde n'a été gouvernée par un ſi Grand
„ Roi. Ce n'eſt pas nous ſeulement qui le reconnoiſſons, mais les Etrangers;
„ mais nos ennemis même &c."

Dès que le Corps du Roi eut été trouvé, il fut porté au Village de Menchen, & de-là à Weiſſenfels. Là il fut remis entre les mains d'un Apoticaire, qui l'ouvrit & l'embauma. Toutes les parties en fûrent trouvées très ſaines. Son cœur peſa une livre & dix onces, & ſuivant toutes les apparences, il auroit vécu très longtems, ſi la guerre n'eut moiſſonné ſa glorieuſe vie. Nous rapporterons ailleurs les remarques de cet Apoticaire, & une lettre très curieuſe d'*Adler-Salvius* Miniſtre de Suéde à Hambourg. En attendant, nous obſerverons que ce Grand Roi avoit toûjours eu la foibleſſe de craindre, que ſon Corps ne fut ouvert après ſa mort, & l'avoit expreſſément défendu. C'eſt un préjugé général chez tous les peuples du Nord. La mort leur fait moins de peine, que l'idée que leur Corps ſera ouvert après leur mort.

Quoiqu'il en ſoit, ce fut à Weiſſenfels, que la Reine vint arroſer de ſes larmes le Corps froid & ſanglant de ſon Auguſte Epoux. Elle ne le quitta plus depuis, juſqu'à ce qu'il fût dépoſé dans le Caveau, qui lui étoit deſtiné en Suéde. Cette Princeſſe, qui l'année précédente avoit traverſé en triomphe

(1) Spanheim Sold. Suéd. *p.* 463. dit, que Guſtave ſe rendit de Bavière en Saxe avec toute ſon armée en moins de quinze jours. C'eſt plus de cent de nos lieuës.

toute l'Allemagne, la traversa dans le deuil le plus profond, & l'affliction la plus sensible.

Ce Corps fut d'abord transporté de Weissenfels à Wolgast, où l'on lui fit une reception des plus pompeuses. Quatre mille Soldats Suédois en deuil précedoient le cercueil, plus de cent chevaux caparaçonnés de noir venoient ensuite. L'Electeur de Brandebourg, plusieurs autres Princes, Princesses & Seigneurs étoient autour du Char funèbre.

Enfin, il fut embarqué, & arriva le cinquiéme d'Août 1633. à Nykœping.

La Reine sa Mère alla au devant de ce cher Fils, dont le Corps fit redoubler des pleurs, qu'elle n'avoit cessé de répandre, depuis la triste nouvelle de sa mort. Elle étoit accompagnée de deux Députés du Sénat, Gabriel Oxenstierna frère du Chancelier, & Mathieu Soop. Le Corps fut déposé avec pompe au Château de Stockholm, où il resta jusqu'au 15. Juin de 1634. qu'il fut porté par les Députés des Etats alors assemblés, & inhumé dans un Mausolée qu'on avoit fait faire exprès.

L'Evéque de Lindkœping, Jean Bodwid, fit l'Oraison funebre du Héros. La Reine son Epouse, toûjours inconsolable, voulut elle même choisir le texte de ce discours Chrétien. Elle le prit du premier livre des Maccabées, Chap. IX: ỷ. 17. 18. 19. & 20.

Quelques Savans Suédois, & en particulier le célèbre Rudbeck, (1) assûrent, que, dès que le cercueil où étoit le Corps du Roi, eut été débarqué, le Ciel jusqu'alors sérein se brouilla subitement, & qu'il survint une grosse pluye, & une violente tempête: mais que, dès qu'il eut été deposé dans la forteresse, le Ciel redevint serein, comme si la nature même eût voulu témoigner prendre part au deuil universel de toute la Suéde, & d'une grande partie de l'Europe.

Kevenhuller (2) rapporte plusieurs présages de la Bataille de Lutzen, & de la mort du Roi Gustave-Adolphe. Par exemple, que, pendant que le Roi fut près de Nuremberg, il eut onze chevaux tant de selle que de main tués sous lui, ou près de lui: que, lorsque le Roi parcouroit les rangs de son armée un moment avant la dernière Bataille, monté sur un excellent cheval alezan moreau, qu'il avoit eu du Général Baudissin, & qu'il avoit monté à la Bataille de Leipzig, ce même cheval plia deux fois des jambes de derrière, ce qu'il n'avoit jamais fait: enfin, que quelques années auparavant on avoit trouvé de l'eau toute rouge comme du sang, dans les fossés du chemin de Lutzen. Quoiqu'il en soit de la solidité ou de la vanité de ces observations, tout le monde connoît le fameux Sonnet françois sur la mort du Grand Gustave, qu'on trouve dans les Récueils des Piéces ingénieuses; c'est par-là, & par l'Epitaphe qui fut gravée sur le tombeau de ce Héros, que nous terminerons cet ouvrage. Heureux, si nous avons pu par notre manière de narrer ne rien diminuer de l'intéret, que jette dans toute âme susceptible de sentiment la Vie glorieuse d'un des plus grands Hommes que la Nature ait jamais formé.

(1) Ann. Suec-Goth. Msc. Cap. VI. § 17. Paulini Gotti Hist. Arctoa. *p.* 409.

(2) *Pag.* 196.

SONNET

De M. Arnaud d'Andilly, fur la Mort du Grand GUSTAVE.

Plus vîte que l'éclair, plus craint que le tonnerre,
Portant avec moi la terreur & la mort,
J'ai paſſé comme un Mars des rivages du Nord,
Par tout où m'appelloit la juſtice & la guerre.

L'Allemagne m'a vu briſer comme du verre,
Tout ce qui s'oppoſoit à mon puiſſant effort;
Et mon ſecours fatal lui ſervit de ſupport,
Lorſqu'il ne ſembloit plus qu'elle en eût ſur la terre.

Le plus ſage aux Conſeils, le premier aux hazards;
Mes vertus ont terni le luſtre des Céſars,
Et rendu l'univers étonné de ma gloire.

Quel ſiécle vit jamais un ſi grand Conquérant?
Vivant j'ai triomphé, je triomphe en mourant,
Et choiſis pour tombeau le Champ de ma Victoire.

L'Inſcription, qui ſert d'Epitaphe au tombeau de Guſtave-Adolphe, eſt gravée en Lettres d'or au dehors du Bâtiment octogone, où le Corps repoſe, & s'y lit encore aujourd'hui.

GLORIA ALTISSIMO
ſuorum refugio
ſepultura Potentiſſimi Principis
GUSTAVI-ADOLPHI-MAGNI,
Dei gratiâ
Regnorum Sueciæ Regis incomparabilis,

qui
Regno undiquè hoſtibus obſeſſo
Ad Imperium intravit:
Pacatis deniquè Danis,
Moſcoquè & Polono mitioribus factis,
Regnum ampliavit
Summâquè prudentiâ Regnum gubernavit.

Tandèm retruſo Cæſare
Germaniſquè à Papæ deformatione liberatis,
In pugnâ Lutzenſi Victor
Heroicè obiit
VI. Cal. Novembr. A°. Dom. MDCXXXII.

IN ANGUSTIIS INTRAVIT:
PIETATEM AMAVIT:
HOSTES PROSTRAVIT:
REGNUM DILATAVIT:
SUECOS EXALTAVIT:
OPPRESSOS LIBERAVIT:
MORIENS TRIUMPHAVIT.

DISSERTATION

Où l'on examine, si l'opinion commune, touchant la Mort du Grand-Gustave, est bien fondée ou non.

Nous avons ici deux objets à considérer : prémièrement, il s'agit de savoir si Gustave-Adolphe a été tué ensuite d'un complot formé contre sa vie; secondement, par qui ce complot a été formé & exécuté.

Si l'Histoire est un tribunal où la postérité juge les Rois mêmes; ce Tribunal doit avoir les mêmes régles de droit que ceux, où l'on décide de la vie, ou de la mort des citoyens; puisque l'honneur, & la réputation ne sont pas de moindres objets.

Dans les Pays où la justice s'exerce avec le plus de sévérité, où les procédures criminelles sont le moins sujettes à des longueurs, qui soustraient d'ordinaire le coupable à la rigueur des Loix, on ne condamne personne, sans que quelques témoins déposent contre lui, ou du moins sans de fortes présomtions, des indices violens, qui réunis & rassemblés font un corps de preuves; encore dans ce dernier cas les juges opinent ordinairement à un plus amplement informé, ou du moins s'en tiennent à l'avis le plus doux.

Un Historien, qui prononce sans examen, sans forme de procès, sur l'honneur & la réputation des Têtes Couronnées, & des personnes publiques, ne mérite-t-il pas d'être regardé comme un juge passionné, inique & corrompu; comme un calomniateur, qui mérite d'etre flétri lui-même, & digne du mépris de tous les gens de bien?

En examinant ici ce fameux procès touchant la mort du Roi de Suéde, nous sommes bien résolu de suivre la forme judiciaire, que dicte le Droit naturel; sans envier à des écrivains plus hardis le plaisir qu'ils trouvent à donner leurs idées pour des preuves, & leurs décisions pour des arrêts irrévocables.

Demandez à toute la Suéde, si Gustave-Adolphe a péri par cette fatalité commune à tant de guerriers, qui périssent dans les combats; toute la Suéde vous répondra que non, & vous soutiendra qu'il a été assassiné. Ce fut le cri général, après la mort funeste de ce Grand Prince, & cette opinion est restée depuis si enracinée, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on en revienne jamais. Cependant quoi de plus naturel qu'un Prince, qui toute sa vie s'est exposé comme le moindre Soldat, périsse aussi comme le moindre Soldat. N'étoit-il pas couvert de blessures, & conséquemment ne s'étoit-il pas souvent mis dans le cas d'être tué? Ses plus fidéles Serviteurs ne l'ont-ils pas mille fois prié, conjuré instamment & en vain, de ménager davantage une vie aussi précieuse que la sienne? N'est-ce pas-là le défaut, & presque le seul qu'on lui a reproché? N'a-t-il pas à Lutzen conduit lui-même son aile droite? Ne s'est-il pas trouvé au plus fort de la mêlée? N'avoit-il pas pour Systême que le Soldat étoit bien plus brave, quand il voyoit son Roi s'exposer au danger? Tout cela n'est que trop vrai. Pourquoi donc chercher d'autre cause de sa mort?

D'ailleurs, s'il y a eu un complot, une conspiration, pourquoi le Grand Chancelier n'en dit-il rien dans ses Lettres au Senat? Pourquoi Adler Salvius Chan-

celier de la Cour, & Miniſtre de Suéde en Baſſe-Saxe, n'en dit-il pas un ſeul mot dans les ſiennes au même Sénat? Celle qu'il lui écrit de Hambourg en date du 25. Novembre, ne roule pourtant que ſur les circonſtances de la mort du Roi. Elle eſt trop curieuſe, & trop intéreſſante, pour n'être pas rapportée ici (1). . . . .

„ L'Apoticaire Caſparus, qui a embaumé le Corps du feu Roi, écrit qu'il y „ avoit neuf bleſſures, cinq coups de feu, deux balafres, & un coup d'épée „ ou de pointe (2). Grubbe me mande que Sa Majeſté, s'étant miſe à une „ heure après midi ou environ, à la tête du Régiment de Stenbock, qui s'é- „ toit mêlé avec l'ennemi durant le grand brouillard, avoit d'abord eu le bras „ gauche caſſé, en ſorte que le tuyau en avoit paru hors du vêtement: que „ là-deſſus *quelqu'un* (3) lui a mis des piſtolets entre les épaules, & l'a percé „ d'outre en outre.

„ Et, quoique Sa Majeſté ait voulu encore ſe ſauver, Elle n'en a pu venir „ à bout, l'ennemi l'ayant ſuivi de trop près; alors le Roi, ne pouvant plus „ ſupporter le galop du cheval, & les forces lui défaillant, eſt tombé, & le „ cheval l'a traîné quelque tems par terre. Ce Prince eſt reſté-là quelques mo- „ mens encore un peu en vie, au milieu & ſous les pieds des ennemis: mais „ enfin quelqu'un s'approchant, lui a demandé qui il étoit (4)? A quoi Sa „ Majeſté a répondu, *je ſuis le Roi de Suéde*. Sur cette réponſe, cet homme „ l'a bien voulu traîner avec lui. Cependant nos Cavaliers, ayant apperçu le „ cheval du Roi courant ça & là ſans Maître, ont fait une furieuſe charge; „ ſurquoi le Cavalier ennemi lui a donné à bout touchant d'un coup de piſto- „ let tout au travers de la tête, & s'eſt ſauvé à toute bride.

„ Il ajoûte, qu'après cela le Roi a été dépouillé juſqu'à la chemiſe, & „ avoit encore eu un coup mortel dans le Corps *d'un petard*, ayant encore „ reçu une balafre au front. Ce n'a été qu'après une demi-heure ou envi-

(1) Cette Lettre que M. Arkenholtz nous a aidé à traduire du Suédois, eſt inſérée dans l'Hiſtoire des Maréchaux de la Diète par Mr. de Stierman, laquelle ſe trouve dans la troiſiéme partie de la Bibliothéque Suédoiſe de M. Gjerwel p. 10. & 11. Impr. à Stockholm en 1760 in 4to.

(2) Cela ne fait jamais que huit bleſſures; mais peut-être que la fracture du bras doit faire la neuviéme. Une autre difficulté, c'eſt que l'apoticaire n'explique point, ſi par ces neuf bleſſures il entend toutes celles que le Roi avoit jamais reçues, ou ſeulement celles qu'il avoit reçues à la Bataille de Lutzen, qui devoient encore être toutes fraîches. On doit ſuppoſer ce dernier ſens, puiſque nous avons vu qu'au ſiége d'Ingolſtadt le Roi dit, j'ai reçu *treize bleſſures &c.* La ſuite de cette Lettre fait voir, qu'il s'agit ici de bleſſures fraîches, & par conſéquent le Roi avoit ſur ſon Corps vingt-deux bleſſures, tant anciennes que nouvelles, y compris celles qui lui ôterent la vie.

(3) Ce *quelqu'un* eſt remarqué comme un mot miſtérieux, d'où l'on peut tirer quelque induction touchant le complot. Pour moi, je ne vois point cela, & le mot *ennemi* qui ſuit me paroit ſe rapporter aux Impériaux.

(4) Quelques uns diſent que ce Monarque répondit; *je ſuis le Roi de Suéde qui meurs pour la Religion & la Liberté de l'Allemagne.* Si le Roi de Suéde a été traîné par ſon cheval, & par ce Cavalier, il peut fort bien avoir été trouvé près du foſſé à l'endroit où eſt la pierre, ſoit qu'il ait été bleſſé à la droite, ou à la gauche de ſon armée: car la pierre eſt au centre du champ de Bataille, un peu plus près pourtant de la gauche que de la droite; ce qui eſt important à ſavoir: parce que cela prouve qu'il a été bleſſé à l'aile gauche. Il paroit encore par cette Lettre qu'il n'eſt pas vrai, qu'il ait été bleſſé dès le premier choc, comme le prétendent preſque tous les Hiſtoriens, puiſque cela n'eſt arrivé qu'à une heure après-midi.

„ ron, que les nôtres ont pu recouvrer ce Corps mort, & l'enlever du Champ
„ de Bataille ".

On a beau tourner, & retourner cette Lettre de tous ſens, on n'y voit aucune trace de Conjuration ; &, ſi je l'oſe dire, on y apperçoit même le contraire. En effet, au lieu de dire *l'ennemi*, ne diroit-il pas *l'aſſaſſin*, s'il le connoiſſoit ? Qu'auroit-il à ménager ? *Mais*, dira-t-on, *ſi Salvius ne le nomme pas, d'autres le nomment. Et, s'il y a eu un aſſaſſin, donc il y a eu une conjuration, un complot ; car qui dit un aſſaſſinat, dit une choſe préméditée, & par conſéquent un complot.*

Toutes ces conſéquences ſont juſtes dans l'hypothèſe qu'il y a eu un aſſaſſin. C'eſt ce qui nous reſte à examiner.

Tous les Hiſtoriens (1) contemporains, qui ont écrit avec quelque modération, ſe ſont contentés de dire en paſſant, qu'on eut des ſoupçons que le Prince François-Albert de Saxe-Lawenbourg, avoit aidé à tuer le Roi, ou l'avoit même tué de ſa main : en même tems, quelques-uns rapportent ſur quoi le public fondoit ces ſoupçons.

Mais Puffendorff Hiſtoriographe de Suéde eſt allé plus loin. Il n'a pas dit qu'on ſoupçonnoit ; mais il a ſoutenu, que ce Prince de Lawenbourg avoit été le meurtrier de Guſtave-Adolphe. Pour appuyer cette opinion, qu'il a conſervée juſqu'à la mort, il a raſſemblé tous les indices qu'il a pu trouver, & en a fait un Corps de preuves, qui lui ont paru ſuffiſantes, pour prononcer en dernier reſſort. Nous rapporterons tous ces indices, auxquels nous en joindrons d'autres que Puffendorff, ni bien d'autres après lui n'ont pas connus.

Nous étayerons le tout de la dépoſition d'un témoin, laquelle n'a point encore vu le jour de l'Allemagne ; &, après avoir réſumé tout cela, nous donnerons nos concluſions, & le Public prononcera : Mais auparavant il eſt à propos de faire connoître ce François-Albert de Saxe-Lawenbourg. Le Lecteur qui a déja vu dans notre ouvrage d'autres Princes de ce nom pourroit aiſément les confondre ; & il eſt naturel de ſuppoſer, qu'il eſt curieux de pouvoir diſtinguer tous ces Princes de Lawenbourg.

Celui dont il s'agit ici étoit le cadet de quatre frères : *Auguſte* l'aîné de tous, *Rudolphe-Maximilien*, *François-Charles*, & *François-Albert*. Tous ces Princes

(1) L'Auteur de l'Hiſtoire de Guſtave-Adolphe en Anglois, a pris un parti ſingulier ; c'eſt de ſuppoſer, que tout ce qui arrive à ce Prince eſt une ſuite d'une conſpiration, formée par le Cardinal de Richelieu. Si Guſtave Adolphe reçoit une bleſſure, s'il ſe trouve en quelque danger c'eſt le Cardinal de Richelieu : les contradictions les plus ſenſibles, les abſurdités les plus frappantes ne l'arrêtent point : il n'y fait pas ſeulement attention, & paſſe par deſſus comme ſi de rien n'étoit. Quel peut-être le motif d'un pareil mépris du public, & des Loix de l'équité ? Eſt-ce haine perſonnelle, ou haine nationale ? Car enfin, jamais [illegible] n'a formé une pareille [illegible], ni donné lieu à la former. On trouve bien dans les Hiſtoriens du tems, que la Cour de France prit ſur la fin quelque ombrage des grands progrès de Guſtave-Adolphe ; mais les Electeurs de Saxe & de Brandebourg en prirent bien davantage. Pourquoi donc accuſer celle-là plûtôt que ceux ci ? Sur la fin, il ſe donne la torture, pour juſtifier le Prince François-Albert de Saxe-Lawenbourg, & y réuſſit comme à prouver la prétendue conſpiration du Cardinal de Richelieu. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire les notes, dont le ſavant M. Bœhm a cru devoir accompagner la traduction Allemande de l'ouvrage du Dr. Harte. On y verra que l'accuſation de l'un, & l'apologie de l'autre, ſont également vaines & ridicules.

étoient Fils de François II. du nom, Duc de Saxe-Lawenbourg, & de Marie Fille de Jules Duc de Brunswig-Lunebourg. Auguſte ſucceda à ſon Père, Rudolphe-Maximilien ſervit l'Empereur, après avoir changé de Réligion en Italie. François-Charles prit un parti tout différent. Nous avons vu comme il fut fait priſonnier à Ratzenbourg par Pappenheim: & fut obligé de changer de Réligion pour obtenir ſa liberté. Après cela il reparut encore ſur la ſcène comme nous avons vu dans cette dernière partie de notre ouvrage. Quant à François-Albert le plus jeune des quatre, il étoit né en 1598. Peu de tems avant que Guſtave-Adolphe entrât en guerre avec le Roi de Pologne, il vint à la Cour de Stockholm, & y fut reçu comme un Prince parent & allié de la Maiſon Royale, à cauſe de la prémière Epouſe de Guſtave-Vaſa, qui étoit une Princeſſe de Lawenbourg; mais, François-Albert ayant tenu quelque diſcours trop libre dans l'appartement de la Reine Mère en préſence du Roi, ce Monarque, qui étoit jeune & vif, (1) lui donna un ſouflet. (2) Mais dans le moment même il ſentit qu'il s'étoit trop laiſſé emporter, & offrit ſatisfaction au Prince de Lawenbourg, ils ſe ſeroient ſans doute battus en duel, ſuivant la déplorable coûtume de ces tems-là, ſi le Grand Oxenſtierna n'eût aſſoupi cette affaire, & engagé les deux Princes à s'embraſſer.

Guſtave ſe réconcilia de bonne foi, & avec cette franchiſe qui lui étoit naturelle. Mais il n'en fut pas de même de Lawenbourg, & il y a apparence que l'affront qu'il avoit reçu ne s'éfaça jamais de ſa mémoire, & qu'il ne fit que diſſimuler ſa haine, en attendant une occaſion d'exercer ſa vengeance.

François-Albert paſſa enſuite au ſervice de l'Empereur, & devint un des plus intimes amis & confidens de Wallenſtein. L'Empereur lui donna un Régiment, & lui fit d'autres avantages, qui l'attachèrent ſi bien à ſon ſervice, qu'il oublia ſa qualité, & fit bien des demarches peu dignes de ſa naiſſance, telle fut celle d'aller clandeſtinement en Saxe ſolliciter lui-même l'Electeur de rompre ſon alliance avec le Roi de Suéde. François-Albert étoit un pauvre petit Prince Cadet d'une Maiſon peu opulente; il cherchoit à ſe tirer de cet état d'indigence, & ne pouvoit guère y parvenir que par toute ſorte de ſervices.

Peu de tems après ce Prince quitta le ſervice de l'Empereur, ſans qu'on ait jamais ſu pourquoi, & vint à l'armée de Guſtave-Adolphe, pour y ſervir comme ſimple volontaire. Le Roi le reçut avec tous les témoignages de la plus ſincère affection. Il s'attacha à ce Monarque, ne le quitta point, lui fit aſſidûment ſa Cour. Il y a apparence qu'il lui avoit donné quelque raiſon plauſible

(1) Il étoit naturellement colère; mais dans la ſuite il ſe rendit abſolument maître de cette paſſion.

(2) Puffendorff dans une Lettre à Preziger Conſeiller d'Etat de la Cour de Stutgard, inſérée par M. de Nettelblat dans la Bibliothéque Suédoiſe s'exprime ſur cette affaire: *Fuerat iſte Franciſcus-Albertus aliquot ante bellum annos in Sueciâ, ubi quùm Rex cum aliquando in aulâ matris ſuæ licentius agentem deprehendiſſet, efferveſcente ſubito motâ bile, alapam iſti impegit, quo nomine in duellum deſcenſuri fuerant, ni Axelius-Oxenſtierna id impediſſet* &c. Bibl. Sué. Tom. V. *p.* 90. Ricci rapporte la même avanture avec toutes ſes circonſtances; à la vérité, lui & un autre Hiſtorien de ſon Pays la traitent de fable; mais leur récit fait voir que c'étoit-là une opinion générale, & le témoignage de Puffendorff ne laiſſe aucun doute qu'elle ne fût fondée ſur la vérité. En effet, cet Auteur étoit à portée de s'inſtruire d'une affaire qui s'étoit paſſée à Stockholm, & à la vue de toute la Cour. Au reſte, la Maiſon de Saxe-Lawenbourg eſt aujourd'hui éteinte, & la poſſeſſion de ce petit Etat eſt encore en litige.

de sa désertion du parti des Impériaux. Quoiqu'il en soit ses assiduités auprès du Roi, le zèle qu'il montroit pour sa personne, parûrent suspects au Chancelier Oxenstierna. Il en dit son sentiment au Roi, & le pria de se défier du personnage: Mais le Roi ne put jamais soupçonner un Prince d'une naissance si distinguée de s'être chargé du rôle de traître & d'assassin. Cependant la Bataille de Lutzen se donne, François-Albert ne quitte point le Roi, & porte sous son juste-au-corps l'écharpe verte, qui est la couleur Impériale. Le Roi s'écarte avec deux Domestiques seulement, & François-Albert le suit de près, avec Heynin son confident, & apparemment son complice. Le Roi a le bras gauche cassé d'un coup de mousquet, ou de canon. Un quidam lui donne par derrière d'un pistolet entre les deux épaules. En un mot le Roi est tué; on le traîne. François-Albert revient tout ensanglanté. Il raconte que le Roi a péri dans la mêlée, & qu'il ne l'a quitté que quand il l'a vu tomber. On lui demande comment il se peut faire qu'il n'ait pas été blessé. Il répond qu'il en est redevable à son écharpe verte (1). Il est le premier qui donne à Wallenstein la nouvelle de la mort du Héros; & deux jours après il disparoît du milieu des Suédois, & rentre au service de l'Empereur.

On ne peut pas douter de toutes ces circonstances. Elles sont affirmées par d'autres Auteurs contemporains dignes de foi.

On lit dans les négociations du Marquis de Feuquieres T. I. *p.* 267. *Le Duc François-Albert de Saxe-Lawenbourg est très mal avec la Couronne de Suède : Les Suédois l'accusent d'avoir assassiné leur Maître*, *avec* HEYNIN, *qui est son intime confrère*. Mais est ce Heynin? Ne seroit-ce point cet Officier du Duc, que quelques-uns ont nommé Falckenberg?

Voila des indices bien forts. Voici qui ne l'est guères moins. On lit dans l'Histoire de Charles XII. par le Docteur Nordberg un morceau que je ne ferai que transcrire ici, suivant la traduction que M. de Warmholtz a donné de cet ouvrage. Liv. IX. an. 1707. *p.* 159.

„ Le même jour que le Roi assista aux funérailles du Comte de Wrangel, „ il alla d'abord après le service accompagné de peu de personnes faire un tour „ du côté de Lutzen, pour voir la place où Gustave-Adolphe perdit la vie.

„ Comme une certaine pièce manuscrite indiquoit précisément cet endroit-„ là (2), en donnant par le moyen d'un triangle la distance qu'il y a de-là „ jusqu'à une grande pierre, qui se trouve sur le chemin de Lutzen, le Roi „ descendit de cheval pour en prendre lui-même les dimensions. S'appuyant „ ensuite sur la pierre il déplora le sort de ce Grand Roi, qu'une mort prématu-„ rée avoit enlevé à la fleur de son âge. Sa Majesté ne croyoit pas cependant que la chose se fût passée comme son manuscrit en parloit: car, „ disoit-

(1) L'Evêque Piasecius confirme ces faits, & [illegible] *Fran-ciscus Albertus* [illegible] Piasec. Chr. Gestorum [illegible] an. *p.* 520.

[illegible] dans sa Schwed. Lorbeer-kr. [illegible] cette place [illegible] Mais il n'y a pas d'autre [illegible] cet espace que celui du Floss-graben même.

„ difoit-elle, il eft impoffible qu'un Prince ait pu commettre une action fi „ indigne envers un Roi, qui l'avoit comblé de bienfaits (1).

„ Voici l'Hiftoire de ce manufcrit. Un vieillard de bonne mine vint un „ jour à Alt-Ranftadt (2), pour voir le Roi pendant qu'il étoit à table; ne „ pouvant pénétrer dans la falle à caufe de la foule, Adam-Gierta l'un des „ Trabans le fit entrer. En fortant le vieillard s'informa exactement du nom de „ Gierta, de ce qu'il étoit, & en quel endroit il logeoit. Au bout de quel„ ques jours un Valet vint à fon quartier, & remit à fon Domeftique un pa„ quet cacheté, le priant de le rendre à fon Maître; après quoi l'Etranger „ donna des éperons à fon cheval, fans attendre aucune réponfe. Gierta après „ avoir ouvert le paquet y trouva un manufcrit in quarto; il étoit écrit en „ vers Allemands & rouloit fur les actions de Guftave-Adolphe. Le papier „ en étoit fort vieux & fort ufé, & devoit être manié avec beaucoup de cir„ confpection, ce qui faifoit juger que la piéce étoit fort ancienne; & felon les „ apparences le propre original de l'Auteur. Gierta l'ayant remis entre les „ mains de fon frère, qui étoit en ce tems-là Aide-Major des Trabans, ce „ dernier après l'avoir lu en fit une Copie, & donna l'Original au Roi, qui „ en fit ufage lorfqu'il alla à Lutzen &c.

Le manufcrit, dont il eft parlé dans ce paffage, a été imprimé en partie dans les additions de Noodt (3) à l'Hiftoire du Duché de Schleswig. L'Auteur fe nommoit Jean de Haftenfdorff, que Noodt croit avoir été un Valet de pied du Roi, lequel étoit avec ce Prince lorfqu'il fut tué, ayant été lui même dangéreufement bleffé. Son ouvrage eft en partie en vers. Noodt n'en rapporte que des fragmens; mais, comme c'eft juftement les endroits où il parle de la mort du Roi, dont il fut témoin oculaire, le refte nous intéreffe affez peu. Haftensdorff eft peut-être le même Domeftique du Roi (4), dont Spanheim parle dans fon Soldat Suédois en ces termes : *Pendant que le Valet de Chambre du Roi, & divers autres mirent pied à terre pour le relever, la charge recommença plus furieufement que jamais..... Son pauvre Valet de Chambre lui tint Compagnie, & expira fur le Corps de fon Maître, percé de plufieurs coups.*

Haftenfdorff à la vérité ne fut que dangéreufement bleffé d'un coup de canon, mais il fe peut bien qu'on l'ait cru mort; & qu'il n'ait pas furvécu long-tems à fon Maître; car, ce fut à Lutzen qu'il compofa cet ouvrage, probablement pendant qu'on l'y traitoit de fa bleffure.

Quoiqu'il en foit nous croyons faire plaifir au Lecteur François, que de lui

(1) Cela feroit bon fi tous les Princes reffembloient à Charles XII.

(2) M. Harte parle de la maifon où logeoit Charles XII. comme d'un Chateau. Ce n'eft pourtant qu'une maifon fort baffe, peu diftinguée de celle des Payfans, fi ce n'eft qu'elle eft couverte de tuiles, & bâtie de brique, & qu'elle a une affez grande Cour. La chambre où logeoit le Roi, eft au rez-de-chauffée fur la Cour. La maifon n'a qu'un feul étage; les meubles y font très chétifs, & le Seigneur du Village ne m'a pas paru plus magnifique que fa maifon, que j'ai vifitée trois ou quatre fois. Alt-Ranftadt eft à un bon mille de Lutzen, hors de la route de Leipzig à cette petite Ville, & affez loin de tout grand chemin. C'eft un très chétif Village.

(3) V. P. *p.* 473. Voy. les Not. de M. B. fur la trad. All. de l'Hift. de G. A. de H. T. II. *p.* 549.

(4) *Pag.* 476.

traduire ici les traits de ces fragmens, qui regardent la mort du Roi, & confirment par la dépofition d'un témoin oculaire les foupçons du Public, contre François-Albert de Saxe-Lawenbourg.

„ Nous étions cinq, y compris le Roi, qui fortîmes du camp à cheval,
„ pour voir ce qui fe paffoit à la Bataille, Sa Majefté en envoya deux por-
„ ter l'ordre aux Finlandois de ne pas tant s'abandonner fur l'ennemi. . . . . .
„ Le Roi étoit le troifiéme. Un certain homme de grande qualité, un Prince
„ que je ne veux pas nommer, & que toute l'Allemagne connoît bien, étoit
„ le quatriéme: Et moi Jean de Haftensdorff j'étois le cinquiéme. . . . . .
„ Je ne quittai point le Roi; car, je connoiffois fort le Pays. . . . . . Sa Ma-
„ jefté s'apperçut que les Finlandois étoient mal menés. . . . . Ah! dit-elle,
„ ils fe font trop avancés. . . . . L'ennemi faifoit un feu terrible & conti-
„ nuel, & l'on n'étoit en aucun lieu à l'abri des boulets & des balles. . . . .
„ Un coup de canon m'emporte la jambe, & je tombe avec mon che-
„ val. . . . . . Le Roi avance à environ cinquante pas de moi; & voila ce
„ Monarque bleffé par un traître. Oui, je te le dis, en verité. Le Roi, fentant
„ qu'il etoit bleffé à la tête, & que le fang lui couloit le long du vifage,
„ de forte qu'il en étoit aveuglé, prit fes deux piftolets & les tira après le
„ traître, mais le manqua. Guftave fe balançant quelque tems fur fon cheval,
„ & panchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le traître, qui s'étoit un peu
„ éloigné, regardoit s'il tomberoit mort ou non: mais le Roi mit pied à ter-
„ re, laiffa courir fon cheval, & fe coucha par terre, récommendant à haute
„ voix fon âme à Dieu, & exhortant ceux qui etoient étendus autour de lui
„ de faire de même. Le traitre, qui voyoit tout cela, revint fur fes pas,
„ & donna encore neuf coups d'épée au Roi, qui l'appelloit par fon nom,
„ & lui difoit; Dieu veuille te pardonner, comme je te pardonne: Dieu
„ veuille te convertir: voyez vous autres qui vivez encore, voyez comme je
„ meurs, pour avoir été de trop *bonne foi* (1). Cependant le traitre s'é-
„ chappe, l'épée, le buffle du Roi, & la felle de fon cheval, étoient tout en
„ fang. A peine pouvoit-on reconnoitre ce Monarque. . . . Tant que je
„ vivrai j'en aurai le cœur percé de douleur. . . . . Je n'ofe dire ce que
„ j'ai vu. J'emporterai au tombeau ce funefte fecret. Mais, ô traître, ô dé-
„ teftable meurtrier, fouviens-toi, que Dieu eft un juge à qui rien n'eft ca-
„ ché. . . . . C'eft ici comme dit David: *celui qui mange mon pain me fou-*
„ *le aux pieds.* C'eft ce qui arriva au Grand Roi Guftave-Adolphe de la part
„ du quatriéme, qui étoit forti avec lui du camp. *Tout cela eft vrai; car je*
„ *l'ai vu de mes propres yeux.* Je le confirme, & l'attefte de mon propre feing.
„ Ecrit à Lutzen, en l'année 1633. le 16. de Juin ".

Haftensdorff donne après cela le moyen de trouver au jufte la place où le Roi fut tué. *Veux-tu*, dit-il, *voir cet endroit, fais ce que je te vais dire, & crois m'en fur ma parole. Quand tu feras arrivé à la pierre, attaches-y un cordon, & mefure quarante-huit aunes, & puis encore trente-fix aunes, marchant*

(1) Paroles qui ne peuvent fe rapporter, qu'à la réconciliation du Roi avec François-Albert.

toujours la face tournée vers Lutzen. La place où tu arriveras au bout de cette mesure, est celle où expira le Grand Gustave-Adolphe (1).

Il se présente ici bien des difficultés sur la Rélation de ce Domestique de Gustave. 1°. Il dit, que le Roi blessé à la tête mit pied à terre, & se coucha: or il est certain que le coup, que le Roi reçut à la tête, fut le coup de la mort, & l'étourdit tellement, qu'il tomba de cheval, & étant resté accroché à un des étriers, il fut traîné quelques pas: mais comment à cinquante pas de distance Hastensdorff peut-il avoir vu distinctement ce qui s'est passé au milieu de la fumée, & de la mêlée. 2°. Il rapporte les propres paroles du Roi à son meurtrier, & aux mourans qui l'environnoient; ce qui n'est pas moins incroyable.

En effet, comment peut-il, à la même distance, les avoir entendues distinctement, parmi le tonnerre de l'artillerie, le fracas de la mousquéterie, & le cliquetis des piques? Hastensdorff venoit d'avoir la jambe emportée, ou du moins fracassée, la douleur ne devoit-elle pas émousser tous ses sens? Pouvoit-il avoir une vue si perçante, une ouïe si fine? Enfin, il parle de neuf coups d'épée: or, nous avons vu dans la Lettre d'Adler Salvius que l'Apoticaire Casparus parle de cinq coups de feu. On pourroit ajoûter d'autres difficultés que je passe sous silence. Mais voici une autre Rélation bien opposée à celle-là. C'est celle de M. Gœding Prévôt de l'Eglise de Maxiæ, contenue dans une de ses Lettres à Nicolas Hufwadson-Dal, Secretaire du Cabinet d'Antiquités à Stockholm, tirée des Archives, & publiée depuis peu dans des papiers publics.

„ En 1685. me trouvant en Saxe & en Thuringe, j'appris par un heureux „ hazard la circonstance de la mort du feu Roi Gustave-Adolphe. Ce Grand „ Prince accompagné d'un seul Palfrenier s'étoit avancé à cheval pour recon- „ noître; mais, comme il faisoit alors un brouillard épais, il donna malheu- „ reusement au milieu d'un gros d'Impériaux, qui à la vérité lui tirèrent plu- „ sieurs coups, mais sans le tuer entiérement: le Palfrenier au lieu de le ra- „ mener au camp, acheva de lui ôter la vie, & lui prit la lunette d'approche, „ dont le Roi se servoit à cause de la foiblesse de sa vue. J'ai acheté cette „ lunette du Diacre de Naumbourg; qui l'avoit eue de ce misérable Palfre- „ nier, qu'il a vu dans une extrême vieillesse, & n'ayant plus qu'un soufle de „ vie; tourmenté de tous les remords les plus cuisans à cause du parricide „ qu'il avoit commis; & ne pouvant appaiser les furies de sa conscience, que „ lorsque ledit Diacre & Pasteur l'eut visité & consolé, & qu'il eut fait une „ Confession générale. C'est de cet Ecclésiastique même, que je tiens tout „ ce que je viens de vous rapporter, & que j'ai reçu la lunette en question, „ laquelle est présentement dans les Archives du Royaume. J'écrivis d'abord „ toutes ces choses au Baron de Puffendorff; qui me répondit que son Histoi- „ re étoit déja imprimée en Hollande, & qu'il avoit suivi Chemnitz ".

On est étonné de voir des Rélations si opposées de gens, qui ne disent pas *j'ai ouï dire*; *on m'a raconté*; mais *j'ai vu*, *j'ai fait*.

On n'auroit jamais fait à rapporter tout ce qu'on trouve dans les Histoi-

(1) Cela confirme le récit du Comte de Kevenhuller: que le Roi fut tué en avant de la gauche de son armée.

res touchant la mort de ce Grand Roi. Les uns disent, qu'un de ses Gardes Allemand de Nation confessa au lit de mort d'avoir tiré le coup qui lui ôta la vie : d'autres, qu'un Soldat de je ne sais quel Régiment Impérial, natif de Paterborn, se vantoit d'etre le vrai meurtrier de ce Héros : les Régimens de Morozini & de Picolomini se disputoient le même honneur. Enfin, il y en a qui racontent qu'un certain Falckenberg, Officier dans les troupes Impériales, passa au service du Roi, & que, s'étant dit Cousin de ce Falckenberg, qui avoit été tué à la prise de Magdebourg, le Roi, qui chérissoit la mémoire de celui-ci, avoit fait un accueil très favorable à celui là, & l'avoit pris dans son service; d'autres le font arriver avec François-Albert chez le Roi de Suéde; & disent qu'il étoit Ecuyer du Prince de Lawenbourg; qu'il étoit un de ceux qui se trouvoient auprès de ce Monarque, lorsqu'il eut le bras cassé, & que c'est lui qui fut son meurtrier. Nous avons vu dans la Rélation du Duc de Fridland à l'Empereur, que le Roi fut tué par un Falckenberg, Lieutenant-Colonel du Régiment de Florence. Ne seroit-ce pas la même personne? Quelle confusion! Tout cela étonne; mais quand on fait réflexion que, de cent personnes qui ont vu la même chose, il est rare que deux en fassent exactement la même Rélation, l'étonnement cesse; surtout lorsqu'on refléchit que la difficulté est bien plus grande dans le tumulte, & l'agitation d'une sanglante Bataille, au milieu d'une épaisse fumée, & de cette espece de cahos, qui couvre tout le terrain, ou deux grandes armées se battent avec une extrême acharnement.

Tout bien considéré, il me paroît qu'il est impossible de décider sur un rapport uniforme de deux témoins, si Gustave-Adolphe a péri fatalement, ou par un bras aposté, qui s'est caché dans le tumulte & la confusion. D'où il suit naturellement, qu'on ne sauroit établir par qui il a été tué.

Mais, si l'on veut juger à quelque prix que ce soit, & sur des indices de quelque force, il me paroît que tout indique le Prince de Saxe-Lawenbourg. J'en ai déja dit les raisons; j'ajoûte que la suite de sa conduite fit voir que c'étoit un méchant caractère. En effet, il se trouva impliqué dans l'affaire de Wallenstein, & fut arrêté le même jour que ce Généralissime fut assassiné à Egra: & il eût expié sur un échafaud toutes ses intrigues & ses trahisons, s'il n'avoit trafiqué de sa Réligion pour sauver sa vie, comme ses frères avoient trafiqué de la leur pour avancer leur fortune.

Après cette démarche, il contrefit le dévot & le zèle, fit des neuvaines & des retraites, fut de je ne sais quelles Congrégations, porta la haire & le cilice; en un mot, il joua si bien son personnage, que ceux qui avoient tout crédit auprès de Ferdinand III. lui firent donner le Commandement de l'armée en Silesie. Là il voulut venir au secours de Schweidnitz assiégé par les Suédois; qui, étant allés au devant de lui, l'attaquèrent, le battirent à plate couture, & le blessèrent si griévement, qu'il en mourut dans de grandes douleurs; & ainsi fut vangé le sang du Grand-Gustave, supposé que François-Albert y eut trempé ses mains, comme il y a très grande apparence. En effet, des ennemis qui blessent, ou qui tuent, ne s'acharnent pas sur le corps d'un autre ennemi. On ne s'amuse guère dans une mêlee, quelque rage, &

quelque cruauté qu'on ſuppoſe aux Soldats les plus féroces, à fuſiller & à ſabrer par plaiſir un ennemi déja par terre, & ſurtout un ennemi, qui n'a rien qui le diſtingue d'un millier d'autres. Ceux qui tuèrent le Roi de Suéde, le connoiſſoient certainement bien, & n'avoient pas deſſein de le laiſſer vivre. Ils étoient trop preſſés pour le faire priſonnier, il leur parut plus ſûr de le tuer. Ils ſentoient que l'un étoit bien plus aiſé que l'autre.

La manière, dont on a traité ſon corps, ne laiſſe preſque pas douter, qu'il n'y ait eu un complot contre ſa vie. Mais qui a formé ce complot? Les Loix & leurs Interprètes diſent, que *celui-là doit être préſumé Auteur d'un crime, qui en a tiré le fruit* (1). Les réjouïſſances qu'on fit à Madrid, les Comédies qu'on y joua, la joie cruelle & barbare où la Cour & la Ville ſe livrèrent; tout ce qu'on fit à Bruxelles, les *Te Deum* chantés à Vienne, le canon qu'on y tira, tout cela prouve que ces Cours regardoient comme un très grand avantage pour elles la mort d'un ſi redoutable ennemi. Combien de pareilles conjurations n'ont pas été formées à Madrid, à Vienne, à Bruxelles. La Hongrie, la France ſurtout, l'Allemagne & les Pays-Bas n'en ont que trop vu durant les XVI. & XVII. ſiécles.

Wallenſtein n'étoit pas fort ſcrupuleux; Ferdinand II. ne l'étoit pas davantage que Ferdinand I., qui fit aſſaſſiner un Cardinal de la Sainte Egliſe, Tuteur d'un jeune Roi, dont cet Empereur vouloit envahir le Royaume. Faire périr un Roi au milieu d'une Bataille, & un Roi Hérétique, eſt un bien moindre cas de conſcience. Pour le Prince de Lawenbourg, il eſt inutile d'alléguer ſa Naiſſance. Cela ne donne, ni les mœurs, ni les ſentimens: & c'étoit un homme capable de tout. Ses liaiſons avec Wallenſtein le rendent juſtement ſuſpect, & ſon retour ſubit auprès de ce Généraliſſime d'abord après la mort du Grand-Guſtave prouve aſſez, qu'il craignoit d'être recherché ſur cet événement; & par conſéquent, qu'il ne ſe ſentoit pas la conſcience bien nette. Cette fuite même le feroit juger coupable, & condamner par contumace par tout Tribunal tant ſoit peu intègre. Il n'ignora pas dans la ſuite les bruits qui couroient ſur ſon compte. Il s'en défendit; mais, il ne put jamais alléguer la preuve ſans replique dans ces ſortes de cas; celle qu'on nomme *alibi*. Je conclus donc de cette ſeule obſervation, que François-Albert étoit auprès du Roi de Suéde lorſque ce Monarque fut tué; & de ce qu'il revint ſans bleſſure, qu'il ſe ſauva auſſitôt chez les Impériaux, de ſon écharpe verte, du ſoin qu'il eut de donner le premier avis de cette mort au Duc de Frid'and, de ſon intimité avec ce Généraliſſime avant & après cet événement, de la correſpondance qu'il entretint avec lui pendant qu'il fut parmi les Suédois; je conclus, dis-je, ou que François-Albert a tué Guſtave-Adolphe, ou qu'il l'a ſi bien fait connoître à ceux qui s'étoient chargés de ce ſoin, qu'il a donné lieu à ſa mort; ſoit qu'il ait été pouſſé à cette lâche action par un deſir de vengeance, ſoit qu'il l'ait commiſe pour faire ſa Cour à l'Empereur, ou par complaiſance pour Wallenſtein, trop perſuadé qu'il ne vain-

(1) Le Dr. Harte n'a pas fait attention à cette régle de Droit, ſans cela, il n'auroit pas été accuſer le Cardinal de Richelieu, ni fait l'Apologie de ſon Duc François-Albert de Saxe-Lawenbourg.

croit jamais le Roi de Suéde, pour ne pas être bien aiſe de ſe defaire d'un ſi redoutable concurrent.

Je ne dis rien de la prétendue épée magique du Grand-Guſtave, & je regarde tout ce qui a eté dit, & écrit ſur ce ſujet comme la Comédie Allemande, où le Maréchal de Luxembourg, pour battre les Allemands, fait un pacte avec le Diable, qui l'emporte à la dernière ſcène.

Je me contente d'obſerver, que la véritable épée que Guſtave-Adolphe portoit à la fameuſe Bataille de Lutzen, eſt à Stockholm, ſon buffle à Vienne, & un de ſes éperons dans le Cabinet d'un Curieux, à qui le Comte de Rantzau en fit préſent, l'ayant reçu de la Veuve du Général Feld-Maréchal Holck, le même qui rangea l'armée Impériale en Bataille à Lutzen.

Paroles Remarquables de GUSTAVE-ADOLPHE *en diverſes occaſions.*

On feroit un Volume entier des réponſes vives, ſpirituelles & morales du Grand-Guſtave, ſi l'on vouloit les raſſembler en corps. On en a vu un aſſez bon nombre dans le cours de notre Ouvrage: nous en allons ajoûter ici quelques-unes que nous n'avons pas eu occaſion d'y placer, & qui nous paroiſſent dignes de la curioſité du Lecteur, & propres à former les derniers traits du caractère de ce Grand Roi.

Ce Prince, ſe trouvant en Finlande en 1616. & remarquant beaucoup de friponneries parmi les Officiers des Finances, qui pilloient & ſuçoient le pauvre Peuple, ecrivit à un André Hinderſon, apparemment Chef de ces Harpies: *prends garde à toi, qu'au lieu d'un cordon tu n'attrapes une corde.*

Il ne ſe fia jamais aux Danois (1), & il citoit volontiers ce diſtique.

Pro verbis vanis, Sueci dant munera Danis, Cordibus inſanis creditur, laudatur inanis.

Il préferoit les Soldats étrangers à ceux qu'on forçoit dans le Pays; par la raiſon que l'étranger s'enrôloit de bonne volonte, & *que le chien mené de force à la chaſſe ne chaſſe pas bien.*

Je m'eſtime heureux (2), diſoit-il un jour, & beaucoup plus heureux que nombre de mes Prédéceſſeurs, en ce que je pourrois dormir tranquilement dans le ſein de chacun de mes ſujets. Et le Chancelier Oxenſtierna dit au Senat; que c'eſt Guſtave-Adolphe qui a fait inſerer dans le ſerment du Roi, qu'*il Gouvernera le Royaume de l'avis des Princes Hereditaires & du Sénat.*

Guſtave (3), ayant reçu une bleſſure morteile en Pruſſe, demanda au Chancelier Oxenſtierna, qui il croyoit qui dût lui ſucceder au Trone. Après bien des excuſes Oxenſtierna répondit, que ce ſeroit ſans doute, ou le Prince Palatin Caſimir, ou ſon Fils Charles-Guſtave. *Dieu Vous preſerve Vous & les Etats de pareils Conſeils*, repliqua le Roi, *Vous pouvez être aſſûrés que Vous vous en repentiriez deux jours après.*

Pendant la guerre de Pruſſe, un jeune homme ſe préſenta au Roi, & commença à le haranguer en Latin; mais, étant reſté court, ce Prince voyant ſon embaras lui dit, *mon ami, parlons Allemand nous nous entendrons mieux. Qu'eſt-ce que tu me veux? Sire*, repartit le jeune homme, *je ſuis Etudiant, &*

(1) P[illegible] Extr. T. I. [illegible]

(2) Id. l. d.

(3) Mém. de la Reine Chriſtine, T. I. p. 176. not.

je voudrois bien servir dans Votre Cavalerie. Passe, dit le Roi, *on pourra bien faire un bon Soldat d'un mauvais Etudiant. Mais, Sire*, reprit l'Etudiant, *je n'ai ni cheval, ni argent. On trouvera remede à cela*, repond le Roi; *mais pourquoi ne veux-tu point continuer les Etudes? C'est*, dit l'Etudiant, *que je préfere les armes aux livres.* Ah! *je vois ce que c'est*, s'écria le Roi : *Optat Ephipia bos piger, Optat arare Caballus.* C'est-à-dire, le bœuf paresseux voudroit porter la selle, & le cheval tirer la charue.

Acatius Todt (1) ayant fait une belle action en Prusse, le Roi fit mettre toute l'armée sous les armes, loua hautement le grand courage de Todt, le créa Chevalier, & lui fit présent d'une épée, qu'il lui ceignit au côté en présence de toute l'armée.

On a reproché à ce Grand Roi d'avoir été un peu sujet à des mouvemens de vivacité, dans lesquels il laissoit quelquefois échaper des paroles dures; mais c'étoit un feu de paille, qui s'éteignoit dans le moment. Même les personnes à qui il avoit parlé un peu trop fortement ne le quittoient point, sans recevoir quelque satisfaction. Il avoit coûtume de dire (2): *Je supporte patiemment les défauts de ceux que je commande, ils doivent aussi excuser ma promtitude, & la vivacité de mon tempérament.*

Le Comte Pierre Brahe (3), l'une des meilleures têtes du Sénat de Suéde, fit un jour cette observation, que, quoique les Exploits du Grand-Gustave eussent rétabli la réputation des anciens Goths, ce Monarque avoit toûjours eu la sage politique de ne jamais commencer de guerre sans une juste cause, & qu'un jour qu'on parloit du Dannemark, quelqu'un ayant dit qu'il seroit aisé d'emporter Coppenhague, il répondit, *qu'il ne voudroit pas l'entreprendre, qu'on ne lui en eût donné de justes sujets.*

Dans un Traité (4) entre la France & la Suéde, les Ministres du Roi Très-Chrétien voulûrent qu'on inférât dans le traité, que Sa Majesté Très-Chrétienne prenoit le Roi de Suéde sous sa protection. *Je n'ai besoin que de la protection du Ciel*, repliqua Gustave, *& je n'en demande pas d'autre. Après Dieu, je ne connois personne au-dessus de moi, & ne veux devoir le succès de mes armes qu'à mon épée, & à ma bonne conduite.*

Il en écrivit dans ces termes à Louïs XIII. & ces expressions n'ont rien que de grand, de noble, rien qui ne soit digne de cette âme héroïque.

Il avoit fréquemment dans la bouche cet axiome des bons Princes, *Salus Populi suprema lex esto.* Que le salut public soit votre suprême loi. Il le citoit volontiers en parlant au Sénat, ou aux Etats. C'est par cet amour qu'il avoit pour son peuple, qu'il prioit le Sénat, qu'au cas qu'il plût à Dieu de le retirer de ce monde, de donner des Tuteurs à la Reine son Epouse, la connoissant pour incapable d'affaires aussi importantes que le Gouvernement d'un Etat.

Dans les Négociations du Sr. Henri Vanes Ministre d'Angleterre, que le Roi savoit être Partisan d'Espagne, & Catholique caché; ce Prince s'échau-

(1) Scheffer. Mem. Gent. Suec. *p.* 153. Vit. Siri. T. VII. *p.* 192. Puff. de Reb. Suec.
(2) Spanh. Sold. Suéd. *p.* 402. Lib. III. § 2. Mem. du Chev. Templ. *p.* 234.
(3) Palmsk. Vol. Ep. vir. [illegible] ad ann. 16[illegible]. Mem. de la Reine Christ. T. I. *p.* 146.
(4) Du Mont Corps Dip. T. V. *p.* 615.

ſant ſur quelque propoſition deſagréable de ce Miniſtre, lui dit finement: *Je ne vous entens pas; vous ne me parlez qu'Eſpagnol.*

Il étoit ſincérement attaché à ſa Réligion (1); &, lorſqu'il paſſa l'Elbe près de Wittemberg, où le Docteur Martin Luther avoit commencé ſa Réforme, les Etudians étant venus voir ſon camp, le Roi leur parla avec beaucoup de bonté, les appellant *les Enfans de Luther.* Il dit en particulier aux Profeſſeurs en Théologie, qu'il fit venir dans ſa tente; *c'eſt de cet endroit que la lumiere de l'Evangile eſt venue en Suéde, il y a plus d'un ſiecle: &, comme les ennemis de la vérité ſont leurs efforts pour l'offuſquer de nouveau, nous ſommes venus ici pour la remettre, avec l'aide de Dieu, dans ſa premiere ſplendeur.*

Mais ſon zèle pour ſa Réligion n'aboutiſſoit qu'à le rendre meilleur, & à lui faire obſerver les préceptes de l'Evangile, lui inſpirer du ſupport pour ceux qu'il croyoit dans l'erreur, & à leur donner l'exemple de la douceur, & de l'humilité Chrétienne. Tous les Ecrivains Catholiques rendent juſtice à l'humanité, dont il uſa envers les Prêtres & les Moines, à ſon attention à empêcher toute profanation, tout excès envers leurs Egliſes & leurs Monaſteres. Les Capucins de Wurtzbourg s'étant jettés à ſes pieds pour lui demander grace, le Roi ne voulut jamais les entendre qu'ils ne ſe fuſſent relevés, & les écouta enſuite découvert & debout. Ayant appris qu'un de leur Confrère avoit été tué dans l'aſſaut, il jura que, s'il pouvoit découvrir celui qui avoit commis cette action, il le feroit pendre, ne voulant pas que ſes Soldats ſe ſerviſſent de leurs épées contre gens qui n'en portoient point.

Il ne pouvoit ſouffrir que ſes Officiers, ni ſes Soldats exigeaſſent la moindre choſe des Habitans: & il diſoit, que la Science de la Guerre, & l'Etat Militaire, étoit une profeſſion humaine & libérale; & qu'il faiſoit une grande différence entre un Guerrier & un Marodeur, entre un Héros & un Croate.

Il entreprit le paſſage du Lech, contre le ſentiment de tous ſes Généraux. *Vous verrez*, leur dit-il, *que la choſe réüſſira à ſouhait*, ſuivant la maxime qu'il eſt poſſible d'exécuter pluſieurs deſſeins difficiles, juſtement par la raiſon, que la pluralité des hommes les ſuppoſent impraticables.

Apres le paſſage, le Roi dit à ſes Généraux, qu'il préféroit l'ouvrage de ce jour à la journée de Leipzig. Auſſi quand la nouvelle en arriva à Rome, le Cardinal Poſman s'écria; *Tirons le rideau, la farce eſt jouée.*

Landshut en Bavière s'étant rendu à diſcretion, les Habitans vinrent lui preſenter leurs clés à genoux. *Levez-vous*, leur dit le Roi, *votre devoir eſt d'adorer Dieu, & non pas un homme mortel comme je ſuis.*

Dans le tems que Wallenſtein tenoit Guſtave comme bloqué autour de Nuremberg, les Partiſans de la Maiſon d'Autriche publioient partout, que le Roi de Suéde n'avoit plus d'autre parti à prendre que de mettre bas les armes, s'il ne vouloit mourir de faim. Le Roi, pour aller au devant de tous ces faux bruits, écrivit une Lettre à Louïs XIII. où il lui mande: „ qu'il „ n'eſt pas ſi mal à ſon aiſe, que l'ennemi s'efforce de le faire accroire: „ qu'au contraire, il avoit ſuffiſamment de troupes à lui oppoſer; & que le „ courage de ſes gens ne les abandonneroit qu'avec la vie". *Nous nous écr-*

(1) Loccen. p. 5[illegible]1. Baazii Hiſt. Eccl. Sueco Goth. p. 773.

évertuons tous les jours dans le champ de Mars ; & nous faiſons aſſez comprendre à Wallenſtein ce que des gens vaillans & capables peuvent faire, ſurtout lorſqu'ils ſe battent pour une cauſe auſſi belle que la liberté publique, & défendent des Princes & des Nations, qui gémiſſent ſous la tyrannie & la perſécution.

Dans le même tems, il écrivoit au Chancelier Oxenſtierna de le venir joindre. *Vous ne devez pas*, lui diſoit-il, *conſidérer votre Maître dans une ſituation, qui vous faſſe ſuppoſer que vous courez grand riſque à venir ici, ou que mes affaires ſont deſeſperées. Approchez tranquilement ; n'appréhendez rien ; je puis regarder l'ennemi en face encore bien du tems.*

Il mandoit aux autres Chefs des Corps diſperſés de ſes troupes, de ſe rendre auſſi près de Nuremberg pour le ſeconder, & de tenir les différentes routes qu'il leur indiquoit. *Mais*, ajoûtoit-il, *Meſſieurs, Votre Roi & Maître abſent comme il eſt, ne peut diriger ſes diſciples Militaires qu'en termes généraux : il arrive ſouvent des accidens que toute prévoyance humaine ne peut determiner : ſaiſiſſez ces momens ; profitez des occaſions favorables qui ſe préſentent & s'échappent en un moment. Je vous donne carte blanche, & plein pouvoir d'agir avec cette diſcrétion, qui eſt digne de moi & de vous mêmes.*

De tous les Généraux de l'Empereur, il n'eſtimoit que le ſeul Pappenheim, qu'il appelloit *le Soldat* ; Tilly *le vieux Caporal* ; & Wallenſtein *le Sot.* Voulant faire entendre par-là, que le premier étoit brave, & véritablement né pour la guerre : que le ſecond n'avoit que de l'uſage, une certaine routine, & peu de capacité, & qu'il n'avoit, ni les vues, ni les ſentimens d'un Héros : & que le troiſiéme laiſſoit tous les jours échapper les plus belles occaſions que la fortune lui offroit. Il l'appelloit auſſi quelquefois le fat, par alluſion à ſon orgueil inſupportable à ſon luxe de Satrape, & à ſes vanteries.

Les ſentimens de Guſtave-Adolphe ſur les grands Conquérans méritent bien d'avoir place ici. Quelqu'un louoit un jour en ſa préſence les grands progrès qu'il avoit faits en Allemagne ; & ſoutenoit que ſa valeur, ſes grands deſſeins, & ſes exploits étoient des merveilles de la Providence : que ſans lui la Maiſon d'Autriche prenoit le chemin de la Monarchie Univerſelle, & que c'étoit fait de la Réligion Proteſtante : qu'il paroiſſoit bien par les Miracles de ſa Vie, que Dieu l'avoit fait naître pour le ſalut des hommes : que la grandeur de ſon courage incomparable étoit un préſent de ſa toute-puiſſance, & un effet viſible de ſa divine bonté. „ Dites plûtôt, repartit le Roi, que c'eſt une „ marque de ſa colère. Si la guerre que je fais eſt un remede, il eſt plus „ inſupportable que vos maux. Dieu ne s'éloigne jamais de la médiocrité „ pour paſſer aux choſes extrêmes, ſans châtier quelqu'un. C'eſt une marque „ de ſon amour envers les Peuples, quand il ne donne aux Rois que des âmes „ ordinaires. Celui qui n'a point d'élévation ne conçoit que des deſſeins à ſa „ portée. La gloire & l'ambition le laiſſent en repos. S'il s'applique à ſes af- „ faires, ſes Etats en ſont plus heureux, & s'il ſe décharge de ſes ſoins ſur „ quelqu'un de ſes ſujets, à qui il fait part de ſon autorité, le pis qu'il en „ puiſſe arriver, c'eſt que le Miniſtre faſſe ſa main aux dépens du peuple, „ qu'il mette quelques impôts, pour en faire ſon profit, & enrichir ſes „ amis ; qu'il faſſe enrager ſes égaux, qui ne ſouffrent qu'avec peine ſon

„ pouvoir. Mais ces maux ſont bien legers, & ne ſauroient entrer en com-
„ paraiſon avec ceux qu'entraîne l'humeur ambitieuſe d'un Grand Roi. Cette
„ paſſion exceſſive qu'il a pour la gloire, lui faiſant oublier le repos, l'obli-
„ ge néceſſairement à l'ôter à ſes ſujets. Il tient pour ennemis ceux qui ne
„ veulent pas être ſes Vaſſaux. C'eſt un torrent qui deſole les lieux par où
„ il paſſe; &, portant ſes armes auſſi loin que ſes eſperances, il remplit le
„ Monde de terreur, de miſéres & de confuſion.

Ces ſentimens ſont bien dignes de ce Grand Roi, & combattent bien ſolidement l'étrange idée, que le commun des hommes ſe forme des Conquérans.

Ce ſeroit peu de choſe aux yeux du Chrétien, que les vertus guerrières & civiles de Guſtave-Adolphe, ſi elles n'avoient été accompagnées d'une pieté ſincère, & ſans affectation.

Au milieu du tumulte des armes, il deſtinoit certaines heures du jour à la lecture de Saintes Ecritures. On l'a ſouvent ſurpris dans ces pieux exercices.
„ Je cherche, diſoit-il, à me fortifier contre les tentations par la lecture de
„ la Parole de Dieu. Les perſonnes de notre rang ne ſont reſponſables de
„ leurs actions qu'à Dieu ſeul; & cette indépendance donne occaſion à l'en-
„ nemi de notre ſalut de nous tendre des piéges dangéreux, contre leſquels
„ nous ne pouvons jamais être aſſez en garde ".

Quand il partit d'Erfurth pour aller chaſſer Wallenſtein de la Saxe, il dit au Magiſtrat. „ J'ai choiſi votre Ville pour retraite à la Reine mon Epouſe.
„ Je Vous laiſſe en dépôt tout ce que j'ai de plus précieux, & de plus cher
„ au monde. Vous ſavez, Meſſieurs, que toutes les affaires ſublunaires ſont
„ ſujettes au changement, celles de la guerre ſurtout ſont précaires & jour-
„ nalières, étant un châtiment du Ciel cauſé par la dépravation des hom-
„ mes. Il ſe peut qu'il m'arrive quelque infortune, quelque deſaſtre à moi-
„ même, & ſi c'eſt la volonté de l'Etre ſuprème que j'y laiſſe la vie, rendez
„ ma chère Epouſe participante de l'affection & du dévouement, que Vous
„ m'avez toûjours marqués. A ces conditions, je prie Dieu de Vous faire
„ proſpérer ".

En prenant congé de la Reine, il l'embraſſa avec un ſi grand ſerrement de cœur, qu'il ne put lui dire que ces trois mots *Dieu Vous beniſſe*. Les larmes, & les ſanglots étouférent ſa voix. Il ſe retira, & monta à cheval pour aller rejoindre ſon armée, laiſſant tous les aſſiſtans fondant en larmes, & toute la Ville dans une profonde triſteſſe.

F I N.

EXAMEN

DE QUELQUES PASSAGES DE DIVERS AUTEURS SUR LA BATAILLE DE LUTZEN ET LA MORT DU ROI DE SUEDE.

Pour servir d'addition à la dissertation qui termine cet ouvrage.

1°. ON lit (1) dans le Soldat Suédois du B. de Spanheim, les circonstances suivantes touchant la Bataille de Lutzen.

„ Plusieurs Officiers de l'armée Suédoise fûrent tués ou blessés. Du nombre „ de ceux-ci fut le Duc Bernard de Saxe-Weymar, à la valeur & conduite „ duquel le parti Suédois doit après Dieu les avantages de cette journée plus „ sanglante de beaucoup, que celle qui fut débattue l'an passé en la campagne „ voisine de Leipzig. Les Suédois & leurs Alliés perdîrent cinq à six mille „ hommes. La perte des *Impérialistes* fut très grande, de dix à douze mille „ morts étendus sur la place, & les deux tiers de leur armée ruinés & dissi- „ pés : outre la mort & les blessures mortelles de divers Chefs considérables „ entre lesquels sont *Galas*, *Merode*, *Holex*, *Picolomini*, *Isolani* & plusieurs „ autres. Pappenheim fut sur tout regreté de son parti & avec raison. . . . . „ Ce dernier n'eut pas le tems de s'appercevoir qu'il mouroit ; un coup de „ canon atteignit & coupa Pappenheim, *par le milieu à fleur de son arçon.*

L'Auteur quoiqué contemporain exagère le nombre des morts de part & d'autre ; suivant les meilleurs écrivains il y eut environ douze mille morts sur la place, dont les deux tiers étoient des Impériaux. Les uns & les autres ne firent que peu ou point de prisonniers, ce qui prouve l'acharnement des deux partis, qui se battîrent sans se faire de quartier.

Holex est un nom inconnu. L'Auteur veut sans doute dire *Holck* ou *Holcka* suivant l'Orthographe Danoise.

Pappenheim ne fut point *coupé par le milieu à fleur de son arçon :* mais seulement très griévement blessé : & il est très certain qu'il ne mourut que le lendemain de la Bataille dans le Château ou Citadelle de Leipzig, où l'on montre la Chambre où il expira. Cependant l'Auteur de ce *Soldat Suédois* dit, avoir partagé avec les Suédois la gloire infortunée de cette fameuse journée ; il y a apparence que le Baron de Spanheim n'a pris ce détour, que pour donner plus de crédit à son ouvrage.

2°. L'Auteur des notes sur l'Histoire de l'Empire par Heiss dit, en parlant de la mort de Jean-Bernard Schenck de Schweinsberg Abbé de Fulde.

„ Ce bon Prélat, ayant été chassé de son Abbaïe par les Protestans, se mit „ à la suite de l'armée Impériale ; mais lorsqu'on commença à la ranger en „ Bataille, il se retira sur une hauteur, afin d'y prier, sans doute pour la „ prospérité des armes de l'Empereur. Il avoit mal choisi son champ d'Orai- „ son ; car, il y fut atteint d'un boulet de canon, qui l'envoya joindre ses „ priéres à celles des esprits bienheureux ".

Il n'y a point de hauteur dans tout le terrain où se donna la Bataille, & à

(1) *Pag.* 452.

plus de deux lieuës à la ronde. L'Abbé de Fulde fut tué, comme nous avons dit, en courant à cheval avec un Crucifix à la main, qu'il montroit aux Impériaux.

L'Auteur de l'Histoire de l'Empereur Léopold, si estimable par la saine critique qu'il fait briller partout, par son amour pour la vérité, par la finesse de son goût, & la justesse de son discernement, nous fournira encore quelques passages, auxquels nous joindrons quelquefois nos refléxions, & quelquefois les siennes, lorsque nous les croirons meilleures que les nôtres.

„ Gustave-Adolphe ayant eu, au commencement du combat, l'os du bras „ cassé d'un coup de mousquet, dissimula pendant quelque tems la douleur „ que lui causoit cette fracture, & continua à exhorter ses Soldats à don„ ner, en cette occasion, de nouvelles preuves de leur courage & de leur bra„ voure. Mais, la douleur augmentant & lui devenant insupportable, il „ pria le Duc François-Albert de Saxe-Lawenbourg, qui étoit auprès de „ lui, de faire ensorte de lui ouvrir passage à travers ses troupes, & de le „ conduire en quelque endroit, où il put faire panser sa blessure.

„ Pendant qu'ils traversoient à cet effet les rangs, Gustave reçut par „ derrière un second coup de mousquet, qui lui traversa le Corps de part „ en part. Dans le déplorable état auquel il se voyoit réduit, il fit encore „ quelques mouvemens, pour se tirer de la mêlée; mais il en fut empéché „ par le grand nombre des Impériaux, qui chargeoient ses troupes dans l'en„ droit même où il se trouvoit. Il perdit à la fin ses forces avec le sang qui „ couloit de ses blessures, & tomba à la renverse sur son cheval, qui le „ traîna quelque tems accroché aux étriers; & le laissa enfin au milieu des „ Impériaux: Comme il n'étoit point encore mort, un Soldat Allemand „ nommé Jean Schneeberg, natif de Bockendorff ou *Bokendorp*, Village du „ Diocèse de Paderborn arracha à ce Héros, d'un coup d'épée qu'il lui plon„ gea dans le flanc, le peu de vie qui lui restoit, & le dépouilla avant qu'il eût „ achevé de la perdre ".

Le seul point où il y ait quelque conformité entre les Historiens contemporains; c'est que le *Roi fut tué dans la mêlée*, & que François-Albert de Saxe-Lawenbourg étoit avec lui; &, comme celui-ci revint sain & sauf, & que le Monarque resta mort au milieu des ennemis, on en inféra qu'il y avoit eu un complot contre la vie de Gustave-Adolphe, & que le Prince de Lawenbourg y étoit entré fort avant. D'autres circonstances que nous avons vues ailleurs vinrent à l'appui de cette opinion. Enfin on alla jusqu'à dire qu'il avoit luimême tué le Roi: Et ce qui, à mon avis, semble confirmer le plus l'opinion d'un complot, c'est 1°. le coup que le Monarque reçut dans les reins. 2°. Les divers coups qu'il reçut encore étant déja mort. 3°. Son cheval, qui quoique blessé revient au camp, & qui étoit d'une beauté & d'une bonté à être un objet de convoitise, & un butin que le Soldat n'auroit pas négligé. 4°. Le Roi n'avoit rien qui le pût faire distinguer du plus simple Officier de ses troupes, comment se peut-il donc qu'on s'acharne si fort après lui, si personne ne s'est chargé de le faire connoître? Que le premier coup, qui lui cassa le bras, soit un effet du hazard, cela se comprend sans peine; mais que, lorsqu'il se retire

à travers les rangs de ses propres troupes, il en reçoive un par derrière, c'est ce qui ne paroît pas un effet du hazard.

Quant au Soldat Schneeberg, nous en parlerons bientôt plus au long. Voyons auparavant comment Spanheim raconte la mort du Roi de Suéde.

Il dit d'abord, ce qui est très vrai, que le Roi eut le bras cassé d'un coup de pistolet (selon d'autres d'un coup de fauçonneau ou de mousquet) & qu'aussitôt que les personnes, qui étoient les plus proches de Sa Majesté, vîrent son sang, elles en fûrent ébranlées, & s'écrièrent, *le Roi est blessé*. Que cette parole fut aigrement relevée par le Roi, & même *avec un rechin*, craignant qu'elle ne fit perdre courage à ses gens.

„ C'est pourquoi, ajoûte-t-il, couvrant sa douleur, il rabattit ce bruit avec „ un visage gai, & des paroles mâles. *Ce n'est rien, Camarades, prenez cou-* „ *rage, continuons notre pointe & retournons à la charge.*

„ La charge recommencée avec vigueur, & le Roi de rechef à la tête des „ siens, pour enfoncer ceux qui s'étoient ralliés, la perte de sang & la dou- „ leur, qu'il souffrit dans l'agitation, abaissèrent ses forces & sa voix, & l'o- „ bligèrent de laisser couler ces paroles à l'oreille du Duc de Saxe-Lawen- „ bourg, *mon Cousin, tirez-moi d'ici, car je suis fort blessé.* A peine avoit- „ il achevé de parler, & retourné la tête, qu'un Cuirassier remarquant cette „ retraite s'avança au galop du Bataillon ennemi, & lui déchargea un coup de „ carabine dans l'épaule avec ces paroles licencieuses: *Es-là donc ici? il y a* „ *long-tems que je te cherchois.*

„ Quelques-uns ont estimé que c'étoit Pappenheim qui avoit fait le coup, „ parce qu'il s'étoit souvent vanté, qu'une prédiction ancienne se trouvoit ès „ archives de sa Maison, *qu'un Roi étranger mourroit de la main d'un Pappen-* „ *heim, balafré & monté sur un cheval blanc*, & que pour ce sujet, *ayant le* „ *visage cousu, aussi bien que divers endroits de son Corps*, il avoit fait refle- „ xion sur soi, & cru que cela devoit être accompli par ses mains. Mais ou- „ tre que cela sent *les Romans*, ce rapport est contredit par l'absence de Pap- „ penheim & le tems de la blessure du Roi, qui fut dès l'entrée de la mêlée, „ & avant que Pappenheim pût être de la partie. Joint que la discretion de „ celui-ci eût été autre que de parler si outrageusement à un Prince de cet- „ te condition.

„ Cependant dès que le Roi eut reçu ce coup mortel, qui le perça d'outre „ en outre, il tomba de cheval, & tomba avec un *Mon Dieu* dans la bouche. „ Celui qui avoit lâché ce coup fut percé d'une grêle d'arquebusade, & sa- „ crifié à la colère des Suédois.

„ Mais pendant que le Valet de Chambre du Roi & plusieurs autres mî- „ rent pied à terre, pour le relever, la charge recommença plus furieuse- „ ment que jamais, l'ennemi ayant remarqué ce coup, crut que tout étoit „ achevé, & qu'on auroit bon marché des Suédois.

„ Cela empécha qu'on ne pût retirer le Corps du Roi, & obligea un cha- „ cun de regagner ses étriers, pour soûtenir l'ennemi. On ne put empécher „ que le Roi étendu par terre ne reçut encore un coup de pistolet dans la tê- „ te, & deux coups d'épée au travers du corps: les *Impérialistes* ayant co-

„ core peur d'un mort, & craignant qu'il ne vint à se relever. Son pauvre
„ Valet de Chambre lui tint compagnie, & expira sur le corps de son Maî-
„ tre percé de plusieurs coups.

„ Son corps ne put être trouvé que le jour suivant, après une exacte re-
„ cherche parmi un tas de morts, à demi dépouillé & tellement défiguré *de*
„ *sang & de terre*, qu'à peine fut-il reconnoissable".

Il n'est pas vrai que le corps du Roi ne fût retrouvé que le lendemain. Il fut retrouvé une demi-heure après; c'est-à-dire, aussitôt que les Escadrons Impériaux eûrent été enfoncés & mis en fuite. Il paroît que les Suédois firent un effort pour regagner le corps de leur Roi. Le bruit de sa mort se répandit d'abord dans toute l'armée, & ne fit qu'animer davantage ses braves Soldats bien loin de les décourager.

Le reste du récit de Spanheim est conforme, à peu de chose près, au témoignage des autres Ecrivains contemporains, & confirme l'opinion d'un complot. En effet comment croire que dans une mêlée, parmi le feu & la fumée, un simple Soldat Impérial, ou un Officier, n'importe, ait pu reconnoître le Roi de Suéde, qui, comme je l'ai déja observé, étoit toûjours vêtu comme le moindre Cavalier de son armée?

Le Duc de Saxe-Lawenbourg retourné chez les Impériaux, & bien informé des bruits qui couroient sur son compte, crut devoir s'en justifier; mais toutes les Lettres qu'il écrivit sur ce sujet ne guérîrent pas les esprits; apparemment qu'il ne donna pas de bonnes preuves de son innocence. Quoiqu'il en soit un Ecrivain Allemand nommé *Job Ludolph*, s'avisa long-tems après de faire l'Apologie de ce Prince, & fut vivement refuté par l'Auteur du Livre intitulé *Hugonis Grotii manes ab iniquis obtrectationibus vindicati.* I. Part. p. 313.

Le Sr. *Kuchenbecker* Conseiller garde des Archives du Landgrave de Hesse-Cassel, entreprit en 1735. une nouvelle Apologie du Prince de Lawenbourg; j'ignore jusqu'où il poussa son ouvrage, mais je sais bien qu'il n'a point été publié; & peut-être n'est-ce pas un grand malheur; peut-être n'auroit-il fait que répandre plus de doute & d'obscurité sur un point de fait, qui n'est déja que trop obscur. Enfin le Docteur Harte a aussi cru devoir s'écarter de l'opinion commune des Ecrivains contemporains, & vient cent vingt-huit ans après nous dire: que le Duc François Albert de Saxe-Lawenbourg, est entièrement innocent du crime détestable, dont il fut & sera généralement & peut-être justement soupçonné. Si l'on demande à M. Harte qu'elle preuve il en a, il répond que Falckenberg, Ecuyer du Prince de Lawenbourg, *homme d'honneur & de distinction*, tua de sa main le malheureux, qui porta le coup mortel à Gustave-Adolphe. Mais où M. Harte a-t-il trouvé cette anecdote? c'est ce qu'il ne dit point, & en attendant qu'il veuille bien nous faire part de sa découverte, voici ce qu'on peut répondre à ce fait, en le supposant vrai.

L'Histoire est remplie d'exemples, où les Auteurs de complots ont eu l'attention d'en faire périr les exécuteurs, pour éfacer jusqu'aux moindres traces, qui auroient pu indiquer la source d'une mauvaise action: il suit de-là que l'at-

tention de Falckenberg à tuer le meurtrier du Roi de Suéde, bien loin d'établir la prétendue innocence du Prince de Lawenbourg, prouve tout le contraire. En effet, il eſt preſque démontré que, ſi François-Albert ne trempa point ſes mains dans le ſang de Guſtave-Adolphe, il fit du moins connoître ce Monarque à ceux qui s'étoient chargés de le tuer, & cela par quelque ſigne, dont il étoit apparemment convenu avec Wallenſtein, avant que de paſſer chez le Roi de Suéde. Sans cela il eſt impoſſible de concevoir comment ce Monarque a pu être reconnu. Les Irlandois qui conſpirèrent contre Guillaume III. le connoiſſoient mieux que les Soldats Impériaux ne connoiſſoient le Roi de Suéde, & cependant ils ſe trompèrent & prîrent le Maréchal de Schomberg pour ce Prince, & le tuèrent avant que la mêlée commençât. Que ſi le Roi de Suéde n'a pas été reconnu, il eſt inconcevable qu'on ſe ſoit tant acharné ſur lui, même après ſa mort.

Ceux qui ont voulu juſtifier le Prince de Lawenbourg ont principalement appuyé ſur ce que les Soldats du Régiment de Goetz, & ceux du Régiment de Holck ſe glorifioient reſpectivement d'avoir tué le Roi de Suéde. Cela prouveroit tout au plus que François-Albert ne fut pas le ſeul, qui eut part à cette action abominable, mais ne prouve nullement qu'il n'y ait point eu de part.

Venons maintenant au nommé Schnéeberg, prétendu meurtrier de Guſtave-Adolphe.

Ferdinand de Furſtemberg Evêque de Paderborn (1), eſt le premier qui ait parlé de ce *Jean-Schneeberg*; ſoit que ce Prélat ait cru devoir écarter les ſoupçons du Prince de Lawenbourg, dont la mémoire pouvoit lui être chère en qualité de Néophyte; ſoit pour relever la gloire de ſes Diocéſains. Voici le tour qu'il donne à cette Hiſtoire.

Maurice de Falckenberg Lieutenant au Régiment de Goetz Cavalerie, ayant été fait priſonnier par les Suédois, reſta pendant quelque tems en leur puiſſance, & en obtint la liberté quelques jours avant la Bataille de *Lutza* (c'eſt ainſi qu'il nomme la petite Ville de Lutzen). Il ſe trouva à cette Bataille, & il y reconnut le Roi Guſtave qui étoit bleſſé. Il lui fut facile de reconnoître ce Prince; qui en mémoire des ſervices que lui avoit rendu Théodore de Falckenberg, Maréchal-de-Camp de ſon armée tué au ſiége de Magdebourg, l'avoit traité fort honorablement, pendant qu'il avoit été ſon priſonnier, & lui avoit enfin permis de retourner à l'armée de l'Empereur. *Mauritius Falkenbergius, Equeſtris Legionis Gotzianæ Legatus, Cæſari militavit, poſt captus a Suecis, & paucis diebus ante dimiſſus, quam ad Lutzam fuit dimicatum, eidem prælio interfuit, Regemque Sueciæ, quem paulò ante captivus, & propter merita Theodori Falkenbergii, familiariter habitus; optimè de facie. . . . norat.*

L'ayant donc reconnu de façon à ne pouvoir s'y tromper, & ayant apperçu que Sa Majeſté étoit bleſſée d'un coup de mouſquet, il lui tira un autre coup de mouſquet qui le renverſa de ſon cheval. *Plombeâ glande ſauciatum equo primus dejecit*; mais il n'eut pas le tems de faire davantage, parce qu'il fut à

(1) Dans ſes *Monumenta Paderbonenſia*, p. 195.

l'inſtant même renverſé d'un coup de mouſquet, tiré par un Soldat Suédois, *pariterque hoſtili telo transfixus, concidit propè regem.*

Voilà donc un Maurice de Falckenberg Lieutenant au Régiment de Goetz, & un Maurice de Falckenberg Ecuyer du Prince de Saxe-Lawenbourg, lequel ſelon M. Harte fut le meurtrier de Guſtave-Adolphe : ce qui prouve, ſuivant le même Auteur Anglois, l'innocence de ſon maître.

On ne peut pas douter qu'il n'y eût à la Bataille de Lutzen un Maurice de Falckenberg, Lieutenant-Colonel du Régiment de Florence, qui fut tué auprès du Corps du Roi, puiſque c'eſt Wallenſtein lui-même, qui le dit dans ſa Rélation à l'Empereur; mais il n'eſt pas ſi ſûr que ce fût lui, qui tira le coup de mouſquet ou de piſtolet dans les épaules du Roi. Revenons au récit du Prélat.

Un autre Lieutenant nommé *Oynhauſen*, du même Régiment de Goetz, accourut dans le même moment pour tuer le Roi : mais il fut prévenu par Jean Schnéeberg, natif du Village de *Bokendorp*, Diocèſe de Paderborn, qui lui plongea ſon épée dans le flanc, & le dépouilla avant qu'il eût rendu l'âme.

Le pieux Prélat ajoûte qu'il a cru devoir joindre ce fait aux autres, par lequel ſes Diocéſains ſe ſont illuſtrés, & cela, dit-il, afin que les perſonnes, qui n'ont eu aucune part à la mort du Roi de Suéde, ne ſe glorifient point d'avoir défait l'Allemagne d'un ſi redoutable ennemi.

La gloire d'avoir tué le Roi de Suéde, & de l'avoir *dépouillé avant qu'il fût mort*, ne peut, continue ce docte Ecrivain, être conteſtée à Jean Schnéeberg, parce qu'outre que pluſieurs perſonnes, qui ſe trouvèrent à la Bataille de *Lutza*, ont aſſûré à *ſa Grandeur*, que ce fut véritablement ce Soldat qui tua Guſtave. Jean Schnéeberg porta dans ſon Village, & fit voir à tous les Habitans de *Bokendorp* les riches dépouilles de Sa Majeſté, entr'autres une chaîne d'or qu'Elle portoit au coû.

Cette chaîne d'or eſt, ou un conte fait à plaiſir, ou un miſtère juſqu'ici inexpliqué. Quelle apparence qu'un jour de combat, le Roi, toûjours très ſimple dans ſon habillement, ait porté une chaîne d'or à ſon coû? D'ailleurs qu'eſt devenu cette chaîne. Quoi l'on conſerve la lunette d'approche de ce Grand Roi, & on laiſſe perdre la chaîne d'or? L'un achete un morceau de l'éperon de ſa botte, peut-être dix fois plus qu'il ne valoit, & perſonne n'eſt aſſez curieux pour acheter, & conſerver dans un Cabinet un monument auſſi précieux que cette chaîne d'or? Cela ne ſe conçoit point. Mais que devient *la riche Pierre précieuſe*, qui pendoit à cette chaîne, & dont Burgus parle en termes ſi magnifiques, diſant, *qu'elle étoit d'une grandeur & d'une beauté ſingulière, un ancien joyau des Rois de Suéde, qu'on ne revit jamais plus quoique le Corps du Roi eût été retrouvé ſur le champ de Bataille depouillé juſqu'à la chemiſe.*

Pour peu que l'on faſſe attention à ces circonſtances, on conviendra aiſément, que Jean Schnéeberg ne profita pas ſeul de la dépouille de Guſtave-Adolphe, & que la *Turquoiſe d'un prix ineſtimable*, qui pendoit à cette *chaîne d'or*, avoit été enlevée, avant que ce Soldat eût porté le dernier coup au Roi.

Jean

Jean Schnéeberg n'auroit pas fait plus de mistère de *la Turquoise*, que de la *chaîne d'or*. Il se glorifioit d'avoir assommé le Roi, & de lui avoir ôté sa chaîne d'or, qu'il montroit à tout le monde; n'auroit-il pas montré la Turquoise s'il l'avoit eue? Ne s'en seroit-il pas fait honneur aussi bien que de la chaîne? Il est donc très vraisemblable que Jean Schnéeberg n'avoit pas la Turquoise.

Mais pourquoi l'Evêque de Paderborn ne dit-il rien du Prince de Lawenbourg, dont tous les Historiens parlent comme s'étant au moins trouvé auprès du Roi, lorsque ce Monarque fut tué, & ne l'ayant pas quitté de toute la matinée? Ce silence a quelque chose de suspect. Ne seroit-ce pas lui qui prit la Turquoise, & qui eut ses raisons pour ne pas se glorifier de s'être approprié ce bijou?

Ce fut Maurice de Falckenberg, dit-on, qui fut tué auprès du Roi. Celui-là n'avoit garde de se vanter de lui avoir lâché le coup de mousquet qui le renversa de cheval. La personne, que le Roi honoroit d'une amitié particulière, mais qui n'osoit se vanter d'une action si lâche & si perfide, ne pouvoit être que le Duc de Saxe-Lawenbourg. Le même motif, qui engageoit ce Duc à garder le silence sur le coup de mousquet, le forçoit à cacher soigneusement la Turquoise. L'enlevement de cette Pierre précieuse étoit une action encore plus infame que le coup de mousquet. En tout cas, la seconde action augmentoit considérablement l'infamie de la prémière. Le Duc de Saxe-Lawenbourg avoit seul intérêt de cacher la Turquoise; elle ne fut plus vue, c'étoit donc lui qui l'avoit enlevée: ce raisonnement paroît convainquant.

Il le paroît d'autant plus, que tout homme desintéressé conviendra, qu'il n'est pas naturel de penser que *Maurice de Falckenberg*, Lieutenant au Régiment de Goetz, lequel venoit d'être comblé de politesses, & d'honnêtetés par Sa Majesté Suédoise, & qui venoit *d'en recevoir la Liberté*, eût été assez ingrat, pour assassiner un Monarque si généreux & si bienfaisant; à moins que de le supposer le plus horrible monstre d'ingratitude que la terre ait jamais porté. On ne peut se former de lui cette basse & flétrissante idée. Il semble que ce ne soit que pour sauver l'honneur du Duc de Saxe-Lawenbourg, que l'Evêque de Paderborn a tâché de ternir celui de Falckenberg.

Lorsqu'on fait au contraire refléxion, que le Duc de Saxe-Lawenbourg quitta le service de l'Empereur, pour passer à celui du Roi de Suéde, on conçoit aisément que sa désertion étoit concertée, & qu'il n'affectoit de vouloir servir l'ennemi de son Souverain, que dans le dessein de délivrer son Souverain d'un ennemi si dangéreux.

A ce motif se joignoit le désir de vanger un affront personnel, & peut-être un autre qu'aucun Historien n'a observé: c'est que la Maison de Saxe-Lawenbourg formoit depuis longtems des prétentions surtout l'Electorat de Saxe; ces prétentions étoient alors poussées avec la plus grande vivacité. Gustave étoit étroitement lié avec l'Electeur de Saxe, & sacrifioit tout au désir de conserver cet Allié. Qui sait si le Prince de Lawenbourg ne regardoit pas ce Monarque comme un obstacle aux prétentions de Sa Maison? Qui

ſait ſi Wallenſtein ne lui faiſoit pas enviſager la tranſlation de l'Electorat de Saxe à la Maiſon de Lawenbourg, comme praticable & même prochaine, dès que cet obſtacle ſeroit levé? Guſtave mort les Suédois devoient naturellement être conſternés, confondus, battus, & mis en déroute. Dès-lors l'Empereur devenoit Maître abſolu de l'Electorat de Saxe, ſans aucune difficulté. Il pouvoit enſuite en diſpoſer avec auſſi peu d'oppoſition, qu'il avoit diſpoſé du Haut & du Bas-Palatinat, & de la dignité Electorale. L'Electeur de Saxe ſe ſeroit trouvé trop heureux, qu'on lui eût laiſſé le Marquiſat de Miſnie. Voila, me ſemble, un puiſſant motif, pour déterminer un homme ſans mœurs, ſans Réligion, pour éblouïr un Prince pauvre, qui avoit plus d'ambition que de délicateſſe, & pour lui cacher en partie la noirceur de l'action, la plus atroce qu'un Prince puiſſe jamais commettre.

Je finirai par une Reflexion très judicieuſe, de l'Auteur de la vie de l'Empereur Léopold.

Je ne ſais, dit-il, ſi tout le monde penſera comme l'Evêque de Paderborn, qu'en plongeant l'épée dans le ſein de *Guſtave-Adolphe expirant*, & en le dépouillant *avant qu'il fût mort*, Jean Schnéeberg *s'acquit une gloire immortelle.* Si cette idée eſt juſte, celle que je me ſuis toûjours faite de la véritable gloire eſt fauſſe. Je ſuis d'avis que le Prélat auroit raiſonné d'une manière plus conforme au ſujet, s'il avoit dit, que ce Soldat *immortaliſa* ſon nom. On ſait qu'on parvient par plus d'une voie à *l'immortalité:* mais il y a une différence totale entre *s'immortaliſer*, & *s'acquérir une gloire immortelle.* Je veux bien croire, que le zèle de l'Evêque de Paderborn pour la Réligion Catholique, & l'amour de la Patrie ſi naturel à tous les hommes, ont ſéduit ce Prélat, & lui ont fait prendre le change; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il s'eſt trompé.

F I N.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

Ffff 2

FIN de la Table.